This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1243

Per. 3974 d. 217
165661

Digitized by Google

Digitized by Google

124

Per. 3974 d. 21
185

Digitized by Google

NIQUE

IQUE.

ION DES PAYS-BAS [2].

LE.

rtant dans les annales de
oi d'Espagne. A l'exception
sé par celui de roi d'Angle-
héritait, à son avénement,
et il semblait n'avoir plus
e succession, dont presque
fendues à grand'peine par
intérieures, soit contre les
fait remarquer ailleurs, ce
à la monarchie universelle,
r plutôt qu'à acquérir ; ce

ng of Spain, by William-H. Pres-
4 vol. in-8°, chez Reinwald, rue
hnitz.
us Philippe II, par Théodore Juste.
ecq. — Paris, librairie de Durand,

Digitized by Google

1242

Per. 3974 d. 217
1856(1-2)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

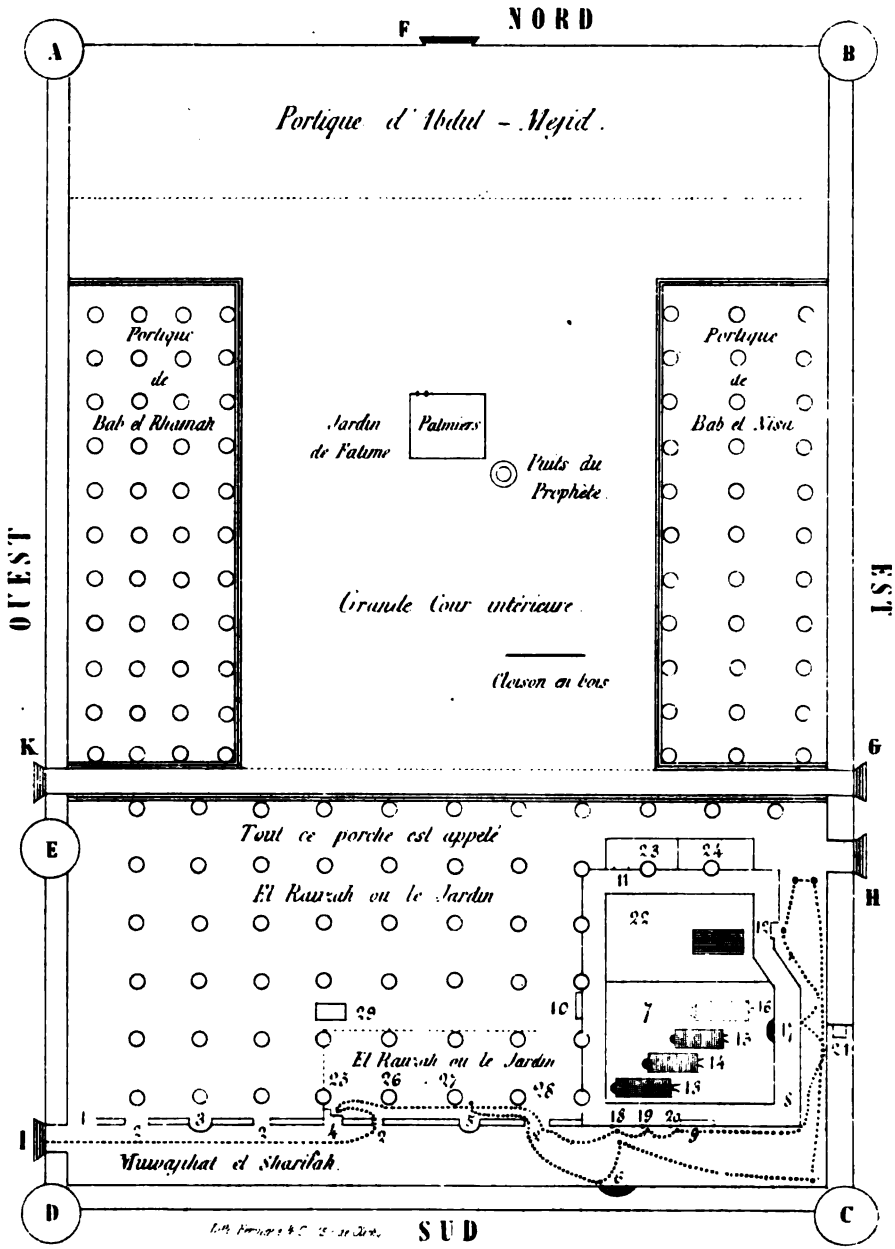
Digitized by Google

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

PLAN DU HARAM OU MOSQUÉE DU PROPHETE A MÉDINE.



Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES
extraits des meilleurs écrits périodiques

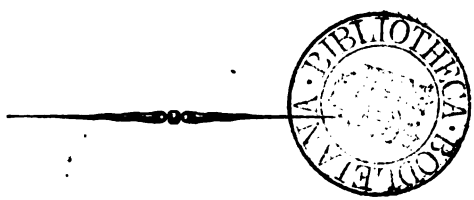
DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1856. — HUITIÈME SÉRIE.

TOME PREMIER.



PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ D. CASIMIR MONIER,
Libraire de Leurs Majestés.

1856

Digitized by Google

Digitized by Google

JANVIER 1856.

REVUE BRITANNIQUE

CRITIQUE HISTORIQUE.

PHILIPPE II[1]. — LA RÉVOLUTION DES PAYS-BAS[2].

PREMIER ARTICLE.

Il n'est pas de règne plus important dans les annales de l'Europe que celui de Philippe II, roi d'Espagne. A l'exception du titre impérial, en partie compensé par celui de roi d'Angleterre, le successeur de Charles-Quint héritait, à son avénement, de toutes les grandeurs de son père, et il semblait n'avoir plus qu'à jouir paisiblement de cette vaste succession, dont presque toutes les parties avaient dû être défendues à grand'peine par Charles-Quint, soit contre les révoltes intérieures, soit contre les princes rivaux; car, nous l'avons fait remarquer ailleurs, ce grand empereur, accusé d'avoir aspiré à la monarchie universelle, passa presque toute sa vie à conserver plutôt qu'à acquérir; ce

[1] *History of the reign of Philip the Second, king of Spain*, by William-H. Prescott. 2 vol. London, Richard Bentley. — Paris, 4 vol. in-8°, chez Reinwald, rue des Saints-Pères, au dépôt de la collection Tauchnitz.

[2] *Histoire de la Révolution des Pays-Bas sous Philippe II*, par Théodore Juste. 2 forts volumes in-8°. Bruxelles, libr. d'Aug. Decq. — Paris, librairie de Durand, rue des Grès.

Digitized by Google

maître des trésors du nouveau monde, ce despote absolu, était presque continuellement réduit aux expédients des rois constitutionnels de notre temps pour garnir ses coffres[1]. Son fils, plus heureux, recevait de lui les royaumes d'Espagne désormais reliés par une souveraineté unique, et où ni les nobles ni les communes ne relevèrent plus l'étendard d'insurrection abattu à Villalar. Dans la péninsule italienne, nul ne songeait à lui disputer ni la royauté des Deux-Siciles, ni le duché de Milan. Dans les Pays-Bas, la terrible leçon donnée aux Gantois avait profité aux autres villes, qui payaient, sans murmurer, un impôt plus considérable que tout le revenu des Indes. Les Turcs inquiétaient encore les côtes de la Méditerranée par leurs pirates, et Dragut n'était guère moins redoutable que jadis Barberousse; mais désormais l'islamisme respectait la frontière chrétienne de l'Europe occidentale, se rappelant son plus grand sultan forcé de reculer devant Charles-Quint. La France seule pouvait oublier la défaite de Pavie, depuis la levée du siége de Metz.... la France, fière de ses capitaines et de son jeune roi Henri II; mais la trêve de Vaucelles prouvait du moins que la paix était possible de ce côté; et il fallut, en effet, l'incroyable rancune d'un vieux pape contre l'Espagne pour que la guerre se renouvelât entre les deux pays; guerre, d'ailleurs, que Philippe aurait dû ne pas redouter beaucoup avec des généraux comme le duc d'Albe et les vétérans de la bataille de Muhlberg, s'il avait été personnellement ambitieux de renommée militaire. Enfin, ses vaisseaux, augmentés de ceux d'Angleterre, lui donnaient la suprématie de toutes les mers, sa marine suffisant à protéger toutes ses côtes et toutes ses possessions insulaires, en même temps qu'à escorter les galions chargés de l'or de ce nouveau monde dont l'exploitation régularisée commençait à rendre au delà des frais de la première colonisation[2]. Pour assurer à Philippe un règne facile et glorieux, le fils

[1] Nous croyons avoir ouvert un nouveau jour dans notre *Chronique de Charles-Quint*, sur l'histoire financière de ce grand monarque, comme sur le rôle de prince *constitutionnel* auquel le réduisait son budget militaire dans tous les pays où l'impôt ne lui était accordé que par un vote législatif. Sans doute il ne laissait pas à son fils des coffres bien remplis, mais Philippe eut affaire à des assemblées beaucoup plus souples que celles qui avaient marchandé à l'empereur son père les frais de ses entreprises les plus justes et les plus glorieuses.

[2] A vrai dire, ce fut Philippe II qui fonda réellement le système colonial de l'Espagne, trop fatalement imité par les autres pays. Malheureusement, au lieu de

Digitized by Google

avait sur le père d'autres avantages encore, si on compare son point de départ au point de départ du règne de Charles-Quint. Celui-ci était parvenu au trône, jeune homme imberbe, prince écolier, sous des gouverneurs et des précepteurs jaloux de prolonger sa candeur et leur tutelle, avec une mère dont la raison dérangée ne pouvait offrir à son inexpérience aucun de ces conseils si utilement dictés par l'instinct maternel. Philippe II devenait roi à l'âge mûr de vingt-neuf ans, ayant non-seulement reçu les leçons de maîtres habiles, mais encore celles de son père lui-même, le plus grand politique du siècle, qui avait voulu l'exercer de bonne heure dans l'art du gouvernement et l'initier à tous ses secrets. Une abdication prévue, préparée de longue date, lui évitait tous les embarras de la transition d'un règne à un autre, en même temps qu'elle lui laissait, au-dessus d'un Conseil de ministres expérimentés, la direction invisible de l'ex-empereur lui-même, qui conservait dans sa retraite l'autorité paternelle. Philippe, sagement docile à cette autorité; Philippe, père lui-même par sa première femme, n'avait pas à se préoccuper du lendemain pour sa dynastie. Le passé, le présent, l'avenir, tout lui appartenait donc.

C'est un beau sujet, sans doute, que l'histoire d'un monarque appelé à recueillir une succession comme celle du second Charlemagne, et pouvant la recevoir avec tant de garanties de sécurité s'il voulait seulement la consolider, avec tant de chances favorables s'il voulait l'agrandir. Mais le plus beau sujet a ses difficultés de composition, et la principale de celui-ci était sa variété même, qui excluait presque forcément l'unité d'intérêt. L'histoire du règne de Philippe II est l'histoire *universelle* pendant toute la période de la seconde moitié du seizième siècle, car Philippe, qui régna depuis l'année 1555 jusqu'au 13 septembre 1598, eut successivement à guerroyer ou à négocier avec les autres puissances de son temps. Il n'est pas de grand événement *extérieur* dans lequel il ne joue un rôle, et ceux de ces événements qu'on croirait épisodiques prennent peu à peu des proportions si larges qu'ils deviennent, tour à tour, bien moins l'histoire de

payer les dettes de son père, il se laissa obérer plus encore que lui. Voir, sur la lente progression du revenu royal par l'exploitation des mines, l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* de M. de Humboldt, et les détails de notre *Chronique* sur la banque de Séville.

Digitized by Google

l'Espagne que l'histoire de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, et parfois l'histoire de tous ces États ensemble. En Espagne, l'expulsion des derniers Maures se terminera comme une croisade, où presque toute la chrétienté combattra à Lépante sous l'étendard de don Juan d'Autriche. Dans les Pays-Bas, la lutte contre la liberté de conscience, qui n'est d'abord qu'une persécution religieuse, provoquera, non plus la rébellion d'une seule commune comme Gand, mais le soulèvement de presque toutes les villes, la noblesse se liguant avec la bourgeoisie et le peuple, pour s'affranchir par une révolution. En Angleterre, après avoir possédé le royaume par un mariage stérile et voulu remplacer sa seconde femme, Marie Tudor, par Élisabeth, Philippe devient l'antagoniste de cette grande reine, et, assez puissant peut-être pour la détrôner, il rassemble les éléments d'une invasion si formidable, que la tempête seule sauvera cette fois ce peuple insulaire, périodiquement conquis et gouverné, malgré son orgueil de nationalité, par des princes étrangers, saxons, normands, hollandais, allemands..., par les Harold, les Guillaume de Normandie, les Plantagenets, les Stuarts d'Écosse, les Guillaume d'Orange, les Georges de Hanovre. En France, Philippe vivra assez pour être le roi du parti populaire, de ce parti de la Ligue, dont Henri IV ne put triompher qu'après s'être converti à la religion de la majorité, dont le roi d'Espagne était le champion *légitime*.

Afin de corriger cette continuelle complication d'une double histoire, M. Prescott a cherché un principe dominant dans la politique de Philippe II. Le but de toute la vie de ce monarque fut, selon lui, de maintenir dans ses États héréditaires l'unité de la croyance qui lui valait son titre de Roi *Catholique*, combattant comme ses ennemis personnels tous les ennemis de la foi, maures, juifs ou hérétiques. Attaqué par le pape, comme l'avait été Charles-Quint, il proclama, plus haut encore que n'avait fait son père, qu'il ne se défendait que contre le souverain temporel, ne cessant de respecter le souverain spirituel, et prêt à défendre à ce titre le saint-siége contre le pape lui-même [1]. « Ce fut cette politique, dit M. Prescott, politique presque aussi constante et régulière dans ses actes que les lois de la nature elle-même, qu'on peut

[1] Peut-être serait-il curieux de discuter la distinction que faisait Philippe II

Digitized by Google

dire avoir dirigé la marche des événements pendant tout le cours de ce long règne, et c'est seulement en ne la perdant pas de vue que le lecteur sérieux pourra obtenir un fil conducteur pour le guider dans tous les passages embrouillés de l'histoire de Philippe II. »

Ce point de vue, en d'autres termes, rattache tous les grands épisodes de l'histoire contemporaine à l'histoire proprement dite de Philippe II. Cependant l'historien n'a pu, comme dans ses précédents ouvrages, s'assujettir toujours à l'ordre chronologique, ce qui l'eût obligé à interrompre fréquemment un récit dramatique pour y revenir plus tard et l'interrompre encore : il a complété chaque récit partiel, imitant un peu les pièces en cinq ou six tableaux du théâtre moderne. Le plus important de ces récits, dans les deux premiers volumes (les deux seuls volumes publiés jusqu'ici), est celui de la révolution des Pays-Bas, qui les remplit aux deux tiers. M. Prescott a reconnu que cet épisode formait un tout, une histoire indépendante sinon distincte, et méritant un historien spécial pour être traitée avec tous les développements convenables. Inspiré par cette aimable courtoisie qu'il témoigne à tous ses émules des deux mondes, déjà connus ou inconnus encore, M. Prescott nous révèle, dans une note de sa préface, qu'un auteur américain de grand talent, M. J. Lothrop Motley, voué à ce travail depuis quelques années, s'est établi sur les lieux mêmes pour y faire les recherches convenables et qu'il doit être à la veille de publier son ouvrage. M. Prescott ignorait certainement que M. J.-L. Motley serait devancé par un auteur belge, qu'il sera bien difficile de surpasser. Cet auteur, que la Belgique peut nommer avec orgueil, est M. Théodore Juste, dont les deux volumes laisseront bien peu de chose à glaner aux plus diligents érudits. En effet, la publication simultanée des ouvrages de M. Prescott et de M. T. Juste, nous permettant de les contrôler l'un par l'autre, nous rassure sur la conscience du jugement que nous en portons. L'historien américain ne pouvait traiter le sujet avec tous les développements de l'auteur belge ; mais ils l'ont, tous les deux, renfermé dans le même cadre, ils l'ont étudié au même point de vue,

entre le souverain temporel et le souverain spirituel ; car on a pu dire, sans trop de subtilité, qu'avec ses doctrines de pouvoir absolu, l'hérésie était à ses yeux un crime de lèse-majesté royale aussi bien qu'un crime de lèse-majesté divine, le catholicisme étant la *religion du roi*. Pour lui, plus encore que pour Charles-Quint, l'inquisition était un instrument de police.

Digitized by Google

ils ont puisé aux mêmes sources et fait le même usage des mêmes documents, M. Juste ayant naturellement trouvé quelques pièces belges qui ont échappé à M. Prescott, qui, de son côté, a eu à sa disposition un plus grand nombre de pièces espagnoles. Tous les deux énumèrent avec la même loyauté leurs obligations aux deux intelligents investigateurs des annales flamandes et néerlandaises, MM. Gachard et Groen van Prinsterer. M. Prescott proclame plus haut encore sa reconnaissance pour un ami dont les services constituent presque une collaboration : noble exemple de dévouement, qui honore également ces deux hommes, séparés par des océans, mais unis par la fraternité littéraire. Grâce à son ami d'Europe, l'ami d'Amérique a pu, malgré l'infirmité des organes de sa vue, entreprendre le plus long et le plus pénible des travaux de l'histoire, l'étude des vieux manuscrits. Voici le témoignage rendu à ce rare collaborateur :

« C'était pour moi une tâche difficile que de faire une collection de matériaux authentiques extraits des archives publiques des grandes capitales de l'Europe, et quoique j'y eusse fait quelques progrès (lors de la publication de l'Histoire des Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle) je ne me sentis assuré du succès qu'après avoir eu la bonne fortune d'obtenir la coopération de mon ami, don Pascual de Gayangos, professeur d'arabe à l'Université de Madrid. Cet érudit éminent était admirablement apte à la tâche qu'il entreprit avec tant de bienveillance, puisqu'à la remarquable facilité que peut seule donner une longue pratique de déchiffrer les mystérieuses écritures du seizième siècle, il joignait une connaissance si intime de l'histoire de son pays, qu'il pouvait découvrir, au milieu de l'océan de manuscrits qu'il examinait, tous ceux qui étaient essentiels à mon sujet... Avec une infatigable assiduité don Pascal s'est voué à visiter les principales collections du continent, entre lesquelles je ne citerai que la bibliothèque du British-Museum et les archives des papiers d'Etat, à Londres, la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, celle de l'Université de Leyde, la bibliothèque royale de La Haye, la Bibliothèque nationale de Paris et les archives de l'hôtel de Soubise, la bibliothèque de l'Académie d'histoire, à Madrid, et, source plus importante qu'aucune, les archives de Simancas, où le señor Gayangos a eu le privilége de pénétrer un des premiers. » M. Prescott énumère

Digitized by Google

ensuite toutes les collections privées que le señor Gayangos a interrogées pour lui ; mais c'est dans les citations mêmes de son ouvrage que se manifeste le résultat de ce pèlerinage bibliographique, entrepris à son intention par le double dévouement de l'érudition et de l'amitié, dévouement que pourront apprécier surtout ceux qui, comme M. Th. Juste, n'ont d'autre collaborateur, d'autre secrétaire, d'autre copiste qu'eux-mêmes. Ce qu'il y a de plus heureux pour la vérité, seul but moral de l'histoire, c'est de trouver si bien d'accord dans leurs jugements deux hommes qui ont étudié et retracé les mêmes faits, en écrivant, l'un à Boston, l'autre à Bruxelles. « Ce livre est le fruit de plusieurs années d'études. Je n'ai épargné aucun effort pour le rendre digne du sujet. Mes récits, mes jugements, mes appréciations sont le résultat de convictions puisées aux sources mêmes. Je n'ai d'autre mobile que la vérité : elle domine les préventions et les partis, quels qu'ils soient. » Ainsi s'exprime M. Th. Juste dans sa préface. M. Prescott s'exprime dans des termes équivalents dans la sienne, et tous les deux ont eu le droit de parler ce langage. La différence de leurs croyances religieuses fait encore mieux ressortir leur probité historique. L'un est catholique, l'autre est protestant ; mais ils l'oublient pour n'être que chrétiens, et prononcer contre Philippe II la sentence qui le voue aux mêmes malédictions que ces tyrans du monde romain, persécuteurs des premiers fidèles.

« Le système désastreux de Philippe II a cependant trouvé des apologistes, dit M. Th. Juste. Au lieu de nous associer à leurs doctrines, proclamons avec les premiers promoteurs de la révolution des Pays-Bas, que combattre la tyrannie espagnole, ce n'était point provoquer l'anarchie ; que s'élever contre l'inquisition et protester contre les bûchers, ce n'était point travailler au renversement de la religion catholique ; enfin, que réclamer la tolérance et exiger le respect des antiques priviléges de la nation, ce n'était point faire acte de mauvais chrétien ni de mauvais citoyen. Loin de là : c'était vouloir prévenir une lutte séculaire, préserver le catholicisme et conserver, avec la paix intérieure, la prospérité et l'union des provinces alors les plus florissantes de l'Europe. Grand et mémorable enseignement. »

Ces sentiments, qui sont aussi ceux de M. Prescott, ne sauraient être confondus avec l'indifférence philosophique, et ils n'empê-

Digitized by Google

chent ni l'un ni l'autre historien de faire la part du blâme encouru par les exagérés du parti protestant. Il y a mieux dans les deux ouvrages : c'est l'impartiale appréciation de ces caractères que le martyre aurait pu couronner d'une sainte auréole. Ni Horne, ni Egmont ne sont là des héros parfaits ; cet Egmont, dont Brantôme a écrit pourtant : « Je diray de luy que c'estoit le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grace que j'aye veu jamais, fust-ce parmi les grands, parmy ses pairs, parmy les gens de guerre et parmy les dames. » — « *Il n'avait point de principe fixe*, » dit M. Prescott. — « Son esprit était altier, mais manquait d'étendue et de pénétration, dit M. Th. Juste ; sa volonté, quoique ordinairement dirigée par des intentions droites et pures, était vacillante dans les circonstances graves, et il ne suppléait point par la vigueur des résolutions à la prévoyance dont il était dépourvu. » M. Prescott et M. Juste comparent, tous les deux, à ce caractère « ondoyant, » comme dirait Montaigne, le caractère réservé de Guillaume le Taciturne, calculant tous ses actes et toutes ses paroles, marchant toujours à un but déterminé, alors même qu'il y allait par un détour, le digne ancêtre, en un mot, du Guillaume de M. Macaulay, le véritable héros de la Belgique insurgée, l'homme politique de sa révolution, que l'on hésite à aimer et à estimer même, tant sa conduite est parfois équivoque, mais qui, survivant à ses nobles complices (pour être assassiné un jour), hérite de tout l'intérêt que leur malheur inspire ; car telle est la pitié pour les victimes, qu'on ne peut en vouloir beaucoup à celui qui doit être leur vengeur, d'opposer une prudence allant jusqu'à l'astuce aux sanguinaires projets de la tyrannie. Cette pitié gagna, à ce qu'il paraît, l'inflexible duc d'Albe lui-même, et, après avoir été accusé pendant des siècles d'avoir immolé dans Egmont l'objet de sa jalousie personnelle en même temps que le rebelle, le duc reparaît tout à coup dans l'histoire rajeunie par les documents, avec des sollicitations et des larmes en faveur de ses ennemis, larmes impartialement recueillies par M. Prescott et M. Th. Juste, qui nous le montrent écrivant au roi pour conseiller un adoucissement de la sentence capitale. Ce n'est point une lettre seulement qui nous révèle ce farouche vainqueur sous ce nouvel aspect. Les preuves abondent ; mais le *juge* resta inexorable quand le *bourreau* s'attendrissait. « Si c'était une offense contre le roi, lui répondait-on, ce serait facile, mais contre la foi, c'était im-

Digitized by Google

possible. » Il est dit dans les archives de la maison d'Orange (Supplément, p. 81) « : J'entends d'aulcuns que Son Excellence a jecté de larmes aussi grosses que pois au tems que l'on estoit à ces exécutions. » M. Prescott fait observer en note, il est vrai, que ces larmes pouvaient être des larmes de *crocodile*, selon l'expression shakspearienne ; mais il cite, comme M. Th. Juste, cette lettre du duc sur la comtesse d'Egmont : « Madame d'Egmont me faict grand' pitié et compassion pour la voir chargée de onze enfans, et elle, dame sy principale, comme elle est, sœur du comte palatin, et de si bonne, vertueuse, catholique et exemplaire vie, qu'il n'y a homme qui ne la regrette. » Philippe ne fut pas précisément insensible à tant d'infortune quand il ne s'agit plus que d'une faible femme, mais nous plaignons surtout la noble veuve d'avoir été réduite à la dure nécessité d'implorer directement l'implacable monarque, qui avait dit qu'il signerait l'arrêt de son propre fils s'il le croyait coupable, comme il ordonnerait à un chirurgien de lui amputer un membre gangrené [1].

Cependant Philippe, lui aussi, sera à peu près absous désormais de l'accusation d'avoir laissé périr de mort violente le prince don Carlos. Cette scène tragique du grand drame de son histoire a été étudiée par M. Prescott avec une attention toute particulière, et racontée avec plus de détails que n'en comportait le plan de M. Th. Juste, qui, sur ce point controversé, arrive d'ailleurs à des conclusions analogues. Ces chapitres du *Règne de l'histoire de Philippe II* peuvent en être détachés intégralement, et nous en publions une traduction complète, qui donnera aux lecteurs une idée plus exacte de la manière de l'historien américain que ne pourrait le faire une simple analyse. Il est dans son ouvrage des morceaux plus brillants comme tableaux ou comme narrations : il en est même où M. Prescott, qui, en nous louant au delà de nos mérites peut-être, nous a classé parmi les historiens romantiques, se complaît dans ces agréments de style pittoresque et de digression anecdotique qu'il eût autrefois réprouvés ; mais nous

[1] Philippe II lui assigna une maigre pension sur ses biens confisqués par le fisc. La comtesse était catholique cependant aussi bien que son mari, ce qui prouve que la religion du prince ne faisait aucune distinction entre les catholiques et les protestants quand une sentence entraînait la confiscation. Par le fait, la cupidité stimulait le catholicisme de Philippe II comme elle avait contribué à stimuler le protestantisme d'Henri VIII.

Digitized by Google

avons voulu présenter à nos lecteurs, avec sa physionomie habituelle, un historien qui reste si sobre et si réservé au milieu d'une surabondance de matériaux. M. Prescott a compris, en cette occasion surtout, que son *don Carlos* devait être, par la forme et par le fond, tout autre que le don Carlos des dramaturges et des romanciers. Il est juste aussi de faire remarquer que, dans l'ouvrage original, on le lit après le récit plus piquant de la jeunesse de Philippe lui-même et l'épisode héroïque du siége de Malte; en l'isolant, nous lui faisons perdre cet avantage des contrastes et des oppositions, que l'historien ne néglige pas plus que le romancier.

Le Directeur de la *Revue Britannique*.

Dans la bibliographie de leurs ouvrages, l'historien américain et l'historien belge ne sont pas injustes envers leurs devanciers, quoiqu'ils constatent avec raison l'insuffisance des matériaux qu'avaient à leur disposition Watson et Schiller. « Le règne de Philippe II, dit M. Prescott, a occupé la plume de l'histoire plus souvent (excepté le règne de Charles-Quint) qu'aucune autre période des annales espagnoles. Il est devenu familier au lecteur anglais par l'ouvrage de Watson, qui mérita la faveur du public par la clarté de son style, la sagesse de ses jugements et l'arrangement habile des matériaux d'une histoire si compliquée. Mais le public du temps de Watson n'était pas aussi difficile que le nôtre relativement aux sources où se puisaient les éléments d'un récit historique, et il n'était pas facile alors non plus d'obtenir accès aux documents inédits. » — « Parmi les historiens les plus récents, » dit M. T. Juste, après avoir payé son tribut à Strada, à Grotius, à Bentivoglio, à Hooft, à P. Ber, et à Em. de Meteren, « le premier rang appartient incontestablement à Schiller, dont l'ouvrage sur l'insurrection des Pays-Bas est, à certains égards, un chef-d'œuvre; mais tout en louant les qualités supérieures de ce tableau, il est bien permis de rappeler le regret que Schiller lui-même exprimait, en laissant son ouvrage inachevé, qu'il n'eût pas été en son pouvoir d'étudier cette histoire dans les sources mêmes et dans les documents contemporains. »

L'ascendant exercé sur son successeur par le solitaire de Yuste étant aujourd'hui un fait acquis à l'histoire, M. Prescott et M. Juste ont dû raconter, eux aussi, la vie monastique de Charles-Quint. Quoique la primeur de cet épisode leur ait été récemment enlevée, ils n'en ont pas moins mentionné, avec une grâce parfaite, ceux qui ont eu la bonne fortune d'arriver les premiers. M. Prescott surtout a doublement droit à notre reconnaissance, après avoir pu croire jusqu'en 1851, qu'il avait, grâce à son actif collaborateur, le señor Gayangos, le privilége et tous les avantages de la découverte. Une critique si désintéressée a sa valeur quand elle est signée d'un pareil nom, exprimée dans un pareil ouvrage, et nous arrivant de cette distance par delà les mers. Nous tenons d'autant plus à remercier M. Prescott que nous n'apercevons aucune restriction dans un jugement où, après avoir proclamé notre ouvrage plus complet que ceux auxquels il le compare, il ajoute : « Finally, Amédée Pichot, instead of the classical, may be said to have conformed to the romantic school in the arrangement of his subject, indulging in various picturesque episodes, which he has, however combined so successfully with the main body of the narration as not to impair the unity of interest. » *Hist. of Philip II.* Vol. I, p. 289 et 290.

Digitized by Google

HISTOIRE.

DON CARLOS.

§ Ier.

1564-1568.

Une des scènes les plus tragiques du règne de Philippe II se passa dans la famille même du monarque : la mort de don Carlos, prince des Asturies, suivie bientôt de la mort d'Elisabeth de Valois, la jeune et belle épouse de Philippe. Les relations qui existaient entre ces deux personnes contribuèrent, avec le caractère sombre de Philippe, à faire naître les plus horribles soupçons sur les causes de leur fin prématurée. Le mystère dont l'événement resta enveloppé pour les contemporains n'a pas été dissipé encore, et il est ainsi devenu un thème inépuisable pour les romanciers et les poëtes dramatiques, qui l'ont en quelque sorte enlevé à l'histoire [1].

Le temps d'éclairer cet épisode par de nouvelles recherches n'était pas encore arrivé, tant que les archives espagnoles restaient fermées même aux savants nationaux ; mais aujourd'hui

[1] Alfieri, Schiller et, de nos jours, lord John Russell, l'ont successivement traité à un point de vue différent. Le dramaturge castillan Montalvan, dans son *Príncipe don Carlos*, a montré plus de respect pour l'exactitude historique, ainsi que pour la renommée d'Elisabeth, en ne la mêlant d'aucune façon à la destinée du prince des Asturies. Le drame de Montalvan date du dix-septième siècle.

Note du directeur. Don Carlos est au nombre des personnages d'un second drame de Montalvan : *El segundo Seneca de España*. Diego Ximenes de Enciso a fait aussi un drame sur la mort de don Carlos et un autre sur le séjour de Charles-Quint à Yuste : *La mayor Hazaña del emperador Carlos V*.

Digitized by Google

qu'un système plus libéral a heureusement prévalu, il est permis de consulter enfin ce dépôt des secrets de la monarchie espagnole. Si je ne puis écarter tous les doutes, j'espère, avec les documents dont je dispose, placer le lecteur à un point de vue d'où il distinguera facilement ce qui appartient à la fiction, à la vérité ou aux simples conjectures, dans ce sujet si longtemps obscur et complexe.

Don Carlos était né le 8 juillet 1545. Sa mère, Marie de Portugal, âgée de dix-huit ans seulement, mourut peu de jours après avoir donné naissance à cet enfant réservé à une si triste destinée. Ainsi privé dès le berceau des soins vigilants d'une mère, il n'en reçut guère davantage du côté de son père, jusqu'à ce qu'il eut atteint sa quatorzième année. Philippe fut la plupart du temps absent, soit dans les Pays-Bas, soit en Angleterre. Son fils resta confié à la sœur de Philippe, la régente Juana, femme excellente, mais qui montra, dit-on, beaucoup trop d'indulgence pour l'enfant, plus soucieuse de fortifier sa santé physique que de former son caractère. Dans notre foi facile aux miracles attribués à l'éducation, il nous arrive quelquefois d'imputer aux parents ou aux précepteurs des défauts qu'il serait plus raisonnable d'attribuer à la constitution vicieuse de l'enfant.

Carlos devenant plus grand, Philippe remit le soin de son instruction à Honorato Juan, qui faisait partie de la maison de l'Empereur. C'était un érudit, homme de piété autant que de science, et peu de temps après avoir accepté les fonctions de précepteur du prince, il embrassa la profession religieuse. La correspondance de Honorato Juan avec Philippe, alors en Flandre, donne une idée des progrès faits par l'élève, à l'âge de onze ou douze ans. Le contentement témoigné par le roi dans les premières lettres diminue à mesure qu'on avance, et il exprime une vive inquiétude, lorsqu'il reçoit du précepteur la fâcheuse nouvelle de l'insouciance de l'élève pour ses études [1].

En l'année 1556, Charles-Quint, se rendant au cloître de Yuste, s'arrêta quelque temps à Valladolid : il y vit son petit-fils et prit beaucoup d'intérêt à l'Infant, l'héritier présomptif des vastes

[1] Cette correspondance est imprimée dans un curieux volume de la plus grande rareté, intitulé : *Elogios de dòn Honorato Juan* (Valencia, 1659, p. 60 et suiv.).

Digitized by Google

royaumes qu'il venait d'abdiquer si récemment. Il raconta ses campagnes à don Carlos, et comment il avait dû fuir à Innsbruck, où il avait failli tomber dans les mains de l'ennemi. Carlos qui prêtait une oreille attentive à son grand-père, l'interrompit à cet endroit de son récit, en s'écriant : « Jamais je n'aurais fui ! » Charles essaya de lui expliquer la nécessité du cas ; mais l'Infant maintint opiniâtrement qu'il n'aurait jamais fui, amusant et charmant ainsi l'empereur, qui retrouvait là le feu de ses jeunes années [1]. Cependant Charles-Quint ne ferma pas les yeux sur les défauts de son petit-fils : un caractère fantasque, impérieux, qui dénonçait un excès d'indulgence de la part de sa fille la régente. Il reprocha à don Carlos son manque de déférence pour sa tante, et il écrivit à cette dernière que si elle avait su tenir l'enfant plus en respect, la nation lui en devrait des remerciements [2].

Lorsque l'empereur se fut retiré à Yuste, sa pensée, qui ne cessa de surveiller toutes les grandes questions d'intérêt public, au delà des murs du monastère, se reporta de nouveau sur son petit-fils, l'héritier futur de son nom et de son sceptre. On conserve encore, à Simancas, sa correspondance avec don Garcia de Tolède, frère du duc d'Albe, qui remplissait les fonctions d'ayo ou de gouverneur du prince. Dans une des lettres de ce fonctionnaire, écrite en 1557, lorsque Carlos avait douze ans, nous trouvons un curieux rapport de la distribution du temps de son élève, où nous voyons ce qu'était une éducation royale à cette époque.

Avant sept heures du matin Carlos se levait, et à huit heures et demie il avait déjeuné et entendu la messe. Il se mettait alors à ses études jusqu'à l'heure du dîner. On ne nous dit pas en quoi consistaient ces études. Un écrivain du temps dit, entre autres choses, qu'il traduisait les *Offices* de Cicéron, afin d'apprendre à mieux contrôler ses passions [3]. A onze heures, il dînait, puis il jouait avec ses compagnons aux palets ou aux *trucos* (sorte de billard), ou il faisait des armes et quelquefois montait à cheval. A

[1] « Egli in collera reiterò con maraviglia et riso di S. M. et de' circumstanti, che mai egli non saria fuggito. » *Relatione di Badoaro*, Mss.

[2] « Reprehendió al Príncipe su nieto su poca mesura y mucha desenboltura con que vivia y trataba con su tia, y encomendóla su correccion, diciendo era en lo que mas podia obligar á todos. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. II, cap. XI.

[3] « Ne attende ad altro che a leggirli gli *Officii* di M. Tullio per acquetare quei troppo ardenti desiderii. » *Relatione di Badoaro*, Mss.

Digitized by Google

trois heures et demie, venait un léger repas, la *merienda;* après quoi on lui faisait la lecture, ou, si le temps était beau, il se promenait dans la campagne. Le soir il soupait, et, à neuf heures et demie, après avoir récité toutes les prières du rosaire, il se mettait au lit, où, dit son ayo, il ne faisait d'ordinaire qu'un somme jusqu'au matin. C'était là certainement pour Carlos une manière de vivre primitive, dans laquelle on semblait avoir plus d'égard aux besoins du corps qu'à ceux de l'esprit, et aussi régulière en sa routine que la vie monastique de son grand-père à Yuste. Cependant, don Garcia n'en exprime pas moins son mécontentement du peu d'ardeur que montrait son élève, non-seulement pour ses études, mais pour l'escrime, le jeu de cannes et autres mâles exercices essentiels à l'éducation d'un cavalier de ce temps-là [1]. Il fait en même temps mention des premiers symptômes de ces attaques de bile, qui menaçaient déjà la constitution du prince et qui devinrent plus graves dans ses dernières années [2].

Dans une autre lettre, don Garcia donne à entendre que l'empereur ferait bien de permettre à Carlos de lui rendre visite à Yuste, dans l'espoir que l'autorité de son grand-père viendrait au secours de la sienne [3]. Mais cette suggestion ne paraît pas avoir trouvé faveur près de l'empereur cloîtré, peu disposé probablement à s'imposer la pénitence de recevoir dans son intérieur un hôte si turbulent. La mort de Charles-Quint, survenue peu de temps après, lui épargna la douleur de voir la désastreuse carrière de son petit-fils.

Les rapports des ambassadeurs vénitiens, ces précieux documents qui renferment tant de révélations sur des matières d'intérêt public et privé, font de temps en temps mention du prince à cette époque. Ce qu'ils en disent est loin d'être flatteur. Ils pei-

[1] « En lo del estudio esta poco aprovechado, porque lo hace de mala gana y así mismo los otros ejercicios de jugar y esgrimir, que para todo es menester premia. » *Carta de Garcia de Toledo al Emperador*, 27 de Agosto 1557, Mss.

[2] « Hasta ahora no sé que los médicos hayan tratado de dar ninguna cosa al Príncipe para la cólera, ni yo lo consintiera hacer, sin dar primero cuenta de ello á Vuestra Magestad. » *Ibid.*

[3] « Deseo mucho que V. M. fuese servido que el Príncipe diese una vuelta por allá para verle por que entendidos los impedimentos que en su edad tiene mandasse V. M. lo que fuera de la órden con que yo le sirvo se deba mudar. » *Del mismo al mismo*, 13 de Abril 1558, Mss.

Digitized by Google

gnent Carlos d'un caractère impatient, emporté, violent, cruel même dans ses penchants[1], et d'une humeur si arrogante qu'il ne peut s'astreindre à rester quelque temps la tête découverte, en présence de l'empereur ou de son père[2]. Ces peintres si sévères lui prêtent cependant quelques traits plus doux, en disant que Carlos était généreux, généreux, il est vrai, jusqu'à la prodigalité, donnant ses joyaux, ses bijoux, ses habits même, à défaut d'argent; qu'il avait un cœur intrépide et une grande passion pour la vie militaire; qu'il était loin d'être frivole dans ses goûts, méprisant les bouffons et disant lui-même tant de bonnes choses que son précepteur en faisait un recueil[3]. Ce portrait d'un jeune homme de quatorze ans à peine semble, du reste, aussi chargé en bien et en mal que le sont d'ordinaire les portraits des princes.

Pour être juste, il faut mentionner aussi l'état de santé du prince en atténuation de ses défauts, ou du moins de ses infirmités de caractère. Son tempérament bileux commençait déjà à se montrer sous la forme d'une fièvre intermittente dont il continua d'être affligé le reste de ses jours. Cette maladie finit par énerver sa jeunesse, son corps s'exténua, et il allait s'affaiblissant à ce point qu'on commençait à craindre qu'il n'atteignît pas l'âge viril[4].

[1] Si cruel, d'après les commérages de cour glanés par Badoaro, que lorsqu'on lui apportait des lièvres ou d'autre gibier, il s'amusait quelquefois à les faire rôtir vivants. « Dimostra havere un animo fiero, et tra gli effetti che si raccontano uno è, che alle volte, che dalla caccia gli viene portato o lepre o simile animale, si diletta di vedirli arrostire vivi. » *Relatione de Badoaro*, Mss. Cette histoire a été répétée par Strada.

[2] « Da segno di dovere essere superbissimo, perchè non poteva sofferire di stare lungamente nè innanzi al padre nè avo con la berretta in mano, et chiama il padre fratello, et l' avo padre. *Ibid.*

[3] « Dice a tutti i propositi tante cose argute che 'l suo ministro ne raccolse un libretto. » *Ibid.*

Un autre contemporain mentionne également la précocité du jeune prince sous ce rapport et ses réparties piquantes.

« Dejo de contar las gracias que tiene en dichos maravillosos que andan por boca de todos desparzidos, dejo de contar lo que hace para provar lo que dice. » Cordero, *Promptuario de Medallas*, ap. Castro, *Historia de los Protestantes españoles*, p. 328.

Dans la seconde partie de sa *Chronique de Charles-Quint*, M. Amédée Pichot a raconté la rencontre de don Carlos et de l'empereur, son grand-père, à Cabezon.

[4] « Le pauvre prince est si bas et exténué, il va d'heure à heure tant affoiblissant, que les plus sages de ceste court en ont bien petite espérance. » L'évêque de Limoges au roi, 1er mars 1559, ap. *Négociations relatives au règne de François II*, p. 291.

Digitized by Google

Au commencement de 1560, Elisabeth de France arriva en Castille, et, le deuxième jour de février, elle fut unie à Philippe II. Par les préliminaires du traité de Cateau-Cambrésis, sa main avait été promise à don Carlos ; mais Marie Tudor étant morte avant la ratification du traité, le nom du père fut substitué à celui du fils.

Les cérémonies du mariage s'accomplirent avec une grande splendeur à Tolède. Carlos y assistait ; — à la vue de la jeune et belle fiancée qui lui avait été destinée et qui lui était enlevée avec si peu de cérémonie, certaines émotions de ressentiment purent très-bien se mêler aux regrets du jeune prince ; mais il est moins vraisemblable que la princesse ait éprouvé le tendre sentiment que des historiens romanesques lui ont attribué pour un jeune homme de quatorze ans, doué de si peu d'attraits personnels.

Le 22 du même mois, Carlos fut formellement reconnu par les cortès de Castille comme héritier de la couronne. En cette circonstance, les membres de la famille royale furent convoqués, ainsi que la haute noblesse et les représentants des communes. Le prince figura dans le cortége sur un cheval blanc, magnifiquement caparaçonné. Son costume, resplendissant de pierreries, formait un triste contraste avec le teint pâle et l'air maladif de celui qui le portait[1]. Carlos remplit son rôle dans la cérémonie avec dignité et sentiment. Lorsque Juana, sa tante, et son oncle, don Juan d'Autriche, après lui avoir prêté serment, voulurent fléchir le genou, selon l'usage, pour lui baiser la main, il ne le permit pas, les força affectueusement de se lever et les embrassa. Lorsque, au contraire, le duc d'Albe omit par inadvertance cet acte de soumission, le prince l'accueillit si froidement, que le fier seigneur, averti par cet accueil, aperçut son erreur et la répara humblement[2].

A la saison d'automne de l'année suivante, et dans l'espoir d'améliorer sa santé par un changement d'air, Carlos alla habiter Alcalá de Henares, célèbre pour son Université, fondée par le grand Ximenes. Il avait pour condisciples deux jeunes princes destinés tous les deux à jouer un grand rôle dans l'histoire du temps : l'un

[1] « Delante de la princesa venia don Carlos á su juramento con mal calor de quartanaria en un caballo blanco con rico guarnimiento y gualdrapa de oro y plata bordado sobre tela de oro parda, como el vestido galan con muchos botones de perlas y diamantes. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. V, cap. VII.

[2] *Ibid.*, *ubi supra*.

Digitized by Google

était le frère illégitime de Philippe, don Juan d'Autriche, le héros de Lépante ; l'autre, le cousin du prince, Alexandre Farnèse, fils de Marguerite de Parme, qui devait devenir le plus grand capitaine du siècle. Les trois jeunes gens étaient presque du même âge ; mais, sous le rapport des talents déjà acquis et de l'aspect extérieur, l'oncle et le cousin de Carlos ne différaient pas moins de lui que par le brillant avenir qui les attendait[1].

Carlos n'était à Alcalá que depuis quelques mois, lorsqu'il lui arriva un accident suivi des plus désastreuses conséquences. Un soir d'avril 1562, comme il descendait les marches d'un escalier, il fit un faux pas et tomba, la tête en bas, contre une porte, au fond du corridor. On le releva évanoui et on le porta dans sa chambre, où les médecins furent immédiatement appelés et les remèdes nécessaires appliqués[2]. D'abord il semblait n'avoir qu'une simple contusion à la tête et les prescriptions des docteurs produisirent l'effet désiré, mais bientôt les symptômes devinrent plus alarmants. La fièvre se déclarant, le malade fut attaqué d'un érysipèle ; sa tête s'enfla ; il perdit complétement la vue et ne tarda pas à tomber dans le délire. On reconnut qu'il y avait fracture du crâne. Les médecins du roi furent appelés, et après une consultation orageuse, où, selon l'habitude, ils émirent chacun un avis contraire sur les remèdes à employer, l'opération du trépan fut résolue ; une partie de l'os du crâne fut enlevé, mais le malade n'obtint aucun soulagement[3].

Pendant ce temps-là, les plus vives alarmes se répandirent dans le pays, menacé de perdre l'héritier présomptif de la couronne. On

[1] Strada, dans le parallèle qu'il trace des trois jeunes gens, donne la palme à don Juan d'Autriche. Son portrait de Carlos est aussi peu flatteur sous le rapport du physique que pour le caractère. — « Carolus, præter colorem et capillum, ceterum corpore mendosus ; quippe humero elatior, ut tibia altera longior erat ; nec minus dehonestamentum ab indole feroci et contumaci. » *De Bello belgico*, t. I, p. 609.

[2] « Este dia despues de haber comido queriendo Su Alteza bajar por una escalera obscura y de ruines pasos echó el pié derecho en vacío, y dió una vuelta sobre todo el cuerpo, y así cayó de cuatro ó cinco escalones. Dió con la cabeza un gran golpe en una puerta cerrada, y quedó la cabeza abajo y los piés arriba. » *Relacion de la enfermedad del Príncipe* por el doctor Olivares, *Documentos inéditos*, t. XV, p. 554.

[3] D'après Guibert, l'ambassadeur de France, Carlos, lorsqu'il fit cette chute, était à la recherche de la jeune fille du concierge du jardin. Voyez Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 119.

Digitized by Google

se rendait partout processionnellement aux églises; on faisait des vœux de pèlerinage, et la multitude fanatique ne s'épargnait pas la discipline, dans l'espoir de détourner par cette pénitence volontaire la colère du ciel. Tout cela ne servait de rien. Nous avons sur la maladie du prince un rapport dû à la plume du docteur Olivarès, son médecin particulier. Quelques-uns des remèdes employés paraîtraient fort singuliers aux lecteurs d'un journal médical d'aujourd'hui. Tous les efforts de l'art ayant échoué, ainsi que l'onguent d'un docteur mauresque, fameux parmi le peuple, on résolut de faire un appel direct au ciel. Le monastère de Jesus-Maria conservait les reliques d'un moine franciscain, fray Diego, mort un siècle auparavant, sous le règne de Henri IV, en odeur de sainteté. Le roi Philippe et sa cour se rendirent en procession solennelle à l'église dudit couvent, et, en leur présence, les restes mortels du bon père, d'où s'échappait, à ce qu'on nous assure, une émanation encore agréable, furent exhumés de leur cercueil de fer et transportés dans l'appartement du prince. On les coucha sur son lit, et le suaire qui enveloppait la tête du moine fut placé sur le front de don Carlos[1]. Fort heureusement, l'état de délire où se trouvait le malade prévint la secousse qu'aurait pu lui causer une pareille scène. Cette même nuit-là, le moine apparut à Carlos dans son sommeil. Il était vêtu du froc franciscain, avec une corde pour ceinture et une croix de roseau à la main. Il lui dit avec douceur d'avoir confiance, et qu'il guérirait certainement. A dater de ce moment, en effet, de l'aveu du docteur lui-même qui relate le cas, la santé du malade s'améliora rapidement, la fièvre s'apaisa, la tête reprit ses dimensions naturelles, les yeux recouvrèrent la vue. Un peu moins de deux mois après l'accident, Carlos, qui avait fait preuve d'une merveilleuse docilité pendant sa maladie[2], put se promener dans l'appartement voisin et embrasser son père qui, pendant la période critique, avait établi sa résidence à Alcalá,

[1] Ferreras, *Hist. de l'Espagne*, t. IX, p. 429.

[2] Le docteur Olivarès rend ample témoignage à cette vertu, qu'on ne pouvait guère attendre de son malade.

« Lo que á su salud cumplia hizo de la misma suerte, siendo tan obediente á los remedios que á todos espantaba que por fuertes y recios que fueseñ nunca los reusó, ántes todo el tiempo que estuvo en su acuerdo él mismo los pedia, lo cual fué grande ayuda para la salud que Dios le dió. » *Documentos inéditos*, t. XV, p. 571.

Digitized by Google

montrant toute la sollicitude d'un père en pareille extrémité.

On attribua, cela va sans dire, la guérison à fray Diego[1]. Un récit du miracle, revêtu des attestations les plus authentiques, fut envoyé à Rome, et le saint homme, à la demande de Philippe, reçut du souverain pontife les honneurs de la canonisation. Les chroniqueurs castillans de ce siècle et des siècles suivants n'hésitèrent pas à maintenir les droits du nouveau saint à l'honneur de la guérison de Carlos, et je n'en ai trouvé aucun d'assez osé pour les révoquer en doute, si ce n'est peut-être le docteur Olivarès lui-même qui, naturellement jaloux de l'honneur de la faculté, exprima sa conviction, — avant la canonisation, bien entendu, — qu'en tenant compte de l'intercession de fray Diego et des prières des fidèles, le rétablissement du prince était dû, surtout, à l'habileté des médecins[2].

Ce rétablissement, par malheur, ne paraît pas avoir été aussi complet qu'on le pensait d'abord : le coup reçu par don Carlos à la tête avait produit une lésion du cerveau ; c'est du moins ce qu'on peut conclure de sa conduite postérieure et de l'extravagance avec laquelle il s'abandonna à ses passions. En 1565, lorsqu'il sortait d'un des accès de cette fièvre quarte qui le tourmentait toujours, Philippe dit en soupirant au ministre de France, Saint-Sulpice, « qu'il espérait que ses avertissements répétés empêcheraient le prince de porter, à l'avenir, de si fatales atteintes à sa santé. » Mais l'infortuné jeune homme profitait aussi peu de ces avertissements que de sa propre expérience. Des personnes

[1] Une autre rivale devait disputer aux reliques de fray Diego l'honneur de la guérison de don Carlos : c'était Notre-Dame d'Atocha, patronne de Madrid, dont l'image, tenue en grande vénération par Philippe II, fut apportée dans la chambre de don Carlos, peu de temps après le squelette du saint moine. Cependant, comme il y avait déjà un mieux décidé dans la santé du malade, lors de la seconde exhibition, les chroniqueurs de Notre-Dame d'Atocha semblent moins fondés qu'ils ne paraissent le croire à réclamer aussi opiniâtrément pour elle une part dans la cure. (Perada, *la Madona de Madrid*, Valladolid, 1604, p. 151.) La vénération pour la patronne de Madrid a continué jusqu'à nos jours. Un journal de cette capitale racontait dernièrement que la reine, accompagnée de son illustre époux et de la princesse des Asturies, était allée, le 24 mars 1854, en procession solennelle à l'église, pour décorer l'image du grand collier de la Toison-d'Or.

[2] « Con todo eso tomando propriamente el nombre de milagro, á mi juicio no lo fué, porque el Principe se curó con los remedios naturales y ordinarios, con los cuales se suelen curar otros de la misma enfermedad estando tanto y mas peligrosos. » *Documentos inéditos*, t. XV, p. 570.

Digitized by Google

en relation avec la cour, à cette époque, nous ont laissé de nombreuses anecdotes sur ses actes d'humeur folle, qui défrayaient la chronique scandaleuse de Madrid. Brantôme, qui s'y trouvait en 1564, dit que Carlos courait les rues avec de jeunes seigneurs de mœurs aussi licencieuses que les siennes, assaillant les passants l'épée nue, embrassant les femmes et insultant même les dames du plus haut rang par les plus grossières épithètes [1].

La mode était alors, pour les jeunes galants de la cour, de porter de très-larges bottes. Carlos fit faire les siennes plus larges encore, pour y loger une paire de petits pistolets. Philippe, afin d'empêcher cette dangereuse pratique, ordonna de réduire les dimensions des bottes de son fils ; mais lorsque le bottier apporta ces bottes nouvelles au palais, don Carlos, dans un accès de rage, le roua de coups et, après avoir fait mettre en morceaux et bouillir le cuir, il força le malheureux ouvrier à avaler cette répugnante étuvée, c'est-à-dire tout ce qu'il en put avaler [2].

Un jour, il se jeta violemment sur son gouverneur, don Garcia de Tolède, pour un léger motif de déplaisir. Dans une autre occasion, il voulut faire sauter par la fenêtre son chambellan, don Alonzo de Córdova. Ces deux seigneurs se plaignirent à Philippe et le prièrent de les relever d'un service où ils étaient exposés à des affronts dont ils ne pouvaient obtenir réparation. Le roi y consentit, les prit à son propre service, et nomma gouverneur de don Carlos Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, son ministre favori [3].

[1] « Il aymoit fort à ribler le pavé et faire à coups d'espée, fust de jour, fust de nuit, car il avoit avec luy dix ou douze enfans d'honneur des plus grandes maisons d'Espagne... Quand il alloit par les ruës quelque belle dame, et fust elle des plus grandes du pays, il la prenoit et la baisoit par force devant tout le monde; il l'appelloit p*****, bagasse, chienne, et force autres injures leur disoit-il. » Brantôme, *Œuvres*, t. I, p. 323.

[2] « Dió un bofeton á don Pedro Manuel, y guisadas y picadas en menudas piezas hizo comer las votas al menestral. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

De Foix, architecte français employé à cette époque à l'Escurial, raconta à l'historien de Thou l'habitude où était le prince de porter des guêtres ou des bottes extrêmement larges, dans le but mentionné dans le texte. « Nam et scloppetulos binos summa arte fabricatos caligis, quæ amplissimæ de more gentis in usu sunt, eum gestare solitum resciverat. » *Historiæ sui temporis*, lib. XLI.

Je cite le texte latin, le traducteur français ayant rendu le mot *caligæ* par culottes.

[3] Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

Digitized by Google

Mais le prince n'avait aucun égard à la qualité des personnes. Le cardinal Espinosa, président du Conseil de Castille, et, plus tard, grand inquisiteur, bannit un comédien nommé Cisneros du palais où il devait jouer ce soir-là pour le divertissement du prince. Le cardinal agissait probablement d'après l'ordre de Philippe. Quoi qu'il en soit, à cet égard, Carlos, venant à le rencontrer, le saisit rudement au collet, et, portant la main sur son poignard, s'écria : « Méchant prêtre, osez-vous bien empêcher Cisneros de jouer devant moi ?... Par la vie de mon père, je vous tuerai[1]. » Le prélat tremblant se jeta aux genoux du prince furieux et s'estima trop heureux de sortir en vie de ses mains. Ce dernier finit-il par l'emporter en ce qui regardait le comédien, on ne nous le dit pas ; mais, en général, l'étoffe dont sont faits les grands inquisiteurs ne se distingue pas par sa souplesse.

Une anecdote plus bizarre encore nous est racontée par Nobili, ambassadeur de Toscane, alors résident à cette cour. Carlos ayant besoin d'argent pria un marchand, nommé Grimaldo, de lui avancer la somme de quinze cents ducats. Grimaldo y consentit volontiers, remercia le prince de la faveur qui lui était faite et ajouta avec l'emphase castillane que tout ce qu'il possédait était à sa disposition[2]. Carlos le prit au mot et lui demanda alors cent mille ducats. En vain le pauvre Grimaldo, stupéfait de la requête, protesta « que cela ruinerait son crédit et que ce qu'il avait dit était par compliment ; » Carlos répliqua qu'il n'avait pas le droit de se jouer ainsi des princes, et que si l'argent n'était pas compté dans les vingt-quatre heures jusqu'au dernier réau, il aurait à s'en repentir, lui et sa famille. Ce ne fut qu'après bien des négociations que Ruy Gomez parvint à décider le prince à se contenter de la modeste somme de seize mille ducats, qui fut en conséquence fournie par l'infortuné prêteur[3]. L'argent ne fut pas moins vite dissipé qu'obtenu, dit Nobili.

[1] « Curilla vos os atreveis á mi, no dejando venir á servirme Cisneros ? Por vida de mi padre que os tengo de matar. » Cabrera, *Filipe Segundo, ubi supra.*

[2] « Il qual Niccolo le fece subito et co' parole di complimento rende gratie à Sua Altezza, offerendoli sempre tutto quel che per lui si poteva. » *Lettera di Nobili, ambasciatore del Granduca di Toscagna al re Philippo*, 24 di Luglio, 1567, Mss.

[3] « Ci si messe di mezzo Ruy Gomez et molti altri nè si è mai possuto quietar' fin tanto che Niccolo no' li ha prestato sessantamila scudi co' sua polizza senza altro assegnamento. » *Ibid.*

Digitized by Google

Tout n'est pas ombre heureusement dans ce sombre portrait. Tiépolo, qui était ambassadeur de Venise à la cour de Madrid, en 1567, époque où Carlos avait atteint sa vingt-deuxième année, nous donne quelques détails sur ce prince. Il avoue son caractère arrogant et emporté, mais il loue son amour de la vérité, et, ce à quoi on ne se serait pas attendu, la sincérité avec laquelle il pratiquait ses dévotions. Carlos était extrêmement charitable et disait : « qui fera l'aumône si les princes ne la font pas[1] ? » Magnifique dans sa manière de vivre, il récompensait, on ne peut plus libéralement, non-seulement ses propres serviteurs, mais encore ceux du roi qui l'aimaient très-sincèrement[2]. Il était ambitieux de prendre part à la conduite des affaires publiques, et très-mécontent d'en être exclu par son père[3].

Il est certainement à l'honneur du prince d'avoir su inspirer aux personnes qui l'approchaient de plus près des sentiments durables d'attachement personnel. Parmi ces personnes, on peut citer sa tante Juana, la régente, et la reine Elisabeth, qui, le regardant avec un intérêt justifié par sa naissance, désirait le voir marié à sa propre sœur. Sa tante Marie et l'empereur Maximilien, époux de cette tante, conservaient aussi le plus affectueux souvenir de Carlos, qu'ils avaient connu dans ses jeunes années, puisqu'ils désiraient lui donner la main de leur fille aînée. Un témoignage plus honorable encore lui est rendu par son précepteur reconnaissant, Honorato Juan, promu, sur sa sollicitation, à l'évêché d'Osma. Carlos aurait volontiers gardé ce digne homme auprès de sa personne, sans l'obligation imposée au prélat de résider dans son diocèse ; et les lettres que lui adressait de temps en temps son élève,

[1] Mostra di esser molto religioso solicitando come fa le prediche et divini officii, anzi in questo si può dir che eccede l' honesto, et suol dire, chi debe far elemosine, se non la danno i principi ? » *Relatione di Tiepolo*, Mss.

[2] « È splendetissimo in tutte le cose et massime nel beneficiar chi lo serve. Il che fa così largamente che necessita ad amarlo anco i servitori del padre. » *Relatione di Tiepolo*, Mss.

[3] « È curioso nel intendere i negozii del stato, ne i quali s'intrometterebbe volontieri, et procura di saper quello che tratta il padre, et che egli asconde gli fa grande offesa. » *Ibid.*

Granvelle, dans une de ses lettres, mentionne avec éloge ce trait du caractère de Carlos. « Le prince plaît à beaucoup de gens, mais il ne plaît pas à tout le monde. Je le crois modeste et enclin à s'occuper de ce qui, pour l'héritier de si vastes possessions, est au plus haut degré nécessaire. » Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 128.

Digitized by Google

quoi qu'on puisse en penser comme compositions de style, font honneur au cœur du prince. « Mon meilleur ami dans cette vie, écrit-il affectueusement en terminant ces lettres, je ferai tout ce que vous désirerez [1]. » Par malheur, cet excellent ami et conseiller mourut en 1566. Par son testament, il priait don Carlos de se choisir lui-même, dans sa succession, l'objet qu'il préférait. Il l'autorisait même à changer les termes de l'acte et à faire toute autre disposition qu'il jugerait convenable [2]. Singulière preuve de la confiance du testateur, à moins qu'il faille y voir simplement un compliment espagnol, assez hasardeux, du reste, comme le prouve l'exemple de Grimaldo, avec une personne qui prenait les compliments aussi à la lettre que don Carlos.

Il y avait toutefois, semblerait-il, dans la nature du prince les germes de généreuses qualités dont une culture plus heureuse eût pu tirer parti; mais la haute situation où il se trouvait placé par sa naissance l'exposait à l'influence des parasites qui flattaient son orgueil et corrompaient son cœur en se faisant les ministres de ses plaisirs. Du point éminent qu'il occupait, les plus légères erreurs, les moindres excentricités devenaient visibles pour tout le monde, et l'objet d'une critique implacable. Ressemblant de visage à son père, Carlos en différait à la fois par ses bonnes qualités et par ses défauts, en sorte qu'une barrière s'élevait entre eux. Ils ne pouvaient mutuellement se comprendre, et le père se trouva ainsi dépourvu des moyens d'influence qu'il aurait pu avoir sur son fils. La vie dissipée du prince et ses perpétuelles infractions du décorum étaient autant d'outrages pour un monarque observateur si pointilleux des convenances extérieures de la vie. Les excès de Carlos devaient naturellement l'affliger ; on peut fort bien douter que le désir plus honorable du prince de prendre part aux affaires publiques fût plus du goût de Philippe, trop jaloux du pouvoir pour le déléguer volontiers, même à ses propres ministres, au delà de ce qui était absolument nécessaire. La conduite de son fils lui

[1] « Mi mayor amigo que tengo en esta vida, que haré lo que vos me pidiéreis. » *Elogios de Honorato Juan*, p. 66.

Ces derniers mots, il est vrai, peuvent être considérés comme n'étant guère qu'une forme castillane de courtoisie épistolaire.

[2] « Su Alteza añada, y quite todo lo que le pareciere de mi testamento, y este mi codicilo, que aquello que Su Alteza mandare lo doy, y quiero que sea tan valido como si estuviese expresado en este mi codicilo, ó en el testamento. » *Ibid.*, p. 73.

Digitized by Google

fournissait malheureusement un motif trop plausible de se défier de sa capacité.

Devenu ainsi l'objet de la défiance, sinon de l'aversion de son père; exclu de toute participation aux affaires d'Etat, ainsi que de la vie militaire, plus conforme à ses goûts; entouré des ministres de Philippe, qu'il avait trop raison de regarder comme des espions de ses actes, le malheureux jeune homme s'abandonna de plus en plus à une existence désordonnée, également ruineuse pour sa bonne renommée et sa constitution, jusqu'à ce que le peuple, qui avait salué avec joie la perspective d'un prince né en Espagne, conçut des appréhensions fondées sur son aptitude au gouvernement[1].

Malgré les défiances dont ce jeune prince était entouré à Madrid, plus d'un souverain étranger n'en recherchait pas moins l'alliance de l'héritier présomptif de la monarchie espagnole. Catherine de Médicis aurait volontiers obtenu sa main pour la plus jeune sœur d'Élisabeth, projet favorisé par la reine. C'était en 1565; mais Philippe, avec son habituelle lenteur calculée, se bornait à répondre « que cela demandait réflexion[2]. » Il voyait de meilleur œil les propositions pressantes de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne, qui, comme nous venons de le dire, conservaient un souvenir affectueux de don Carlos et désiraient l'unir à leur fille Anne. Cette princesse, qui avait un an de moins que son cousin, regardait l'Espagne comme sa patrie, car elle y était née sous la régence de Maximilien. Mais malgré l'âge assorti des parties et malgré l'acquiescement de Philippe à ce mariage, la défiance que ce monarque avait de son successeur, s'il faut en croire les historiens, en fit différer la célébration[3]. Anne n'en monta pas moins sur le trône de Castille comme femme, non de don Carlos, mais de Philippe lui-même, après la mort d'Elisabeth. Ainsi, par une étrange fatalité, les deux princesses destinées au fils devinrent les femmes du père.

Le mouvement révolutionnaire des Pays-Bas occupait alors

[1] « Così come sono allegri i Spagnuoli d' haver per loro Signore un rè naturale! così stanno molto in dubio qual debbe esser il suo governo. » *Relatione di Tiepolo*, Mss.

[2] Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 132.

[3] Herrera, *Historia general*, t. I, p. 680.

Digitized by Google

toute l'attention des Espagnols, et don Carlos y aurait pris, dit-on, un vif intérêt. S'il faut en croire Antonio Perez, les Flamands alors, à la cour firent des ouvertures positives au prince pour le mettre à la tête de la révolte[1]. Strada nomme Bergen et Montigny, qui se trouvaient, à cette époque, à Madrid, comme les intermédiaires par lesquels Carlos s'est engagé à régler les affaires de ce pays bouleversé[2]. Qu'un peuple luttant avec un si grand courage pour la défense de ses libertés ait inspiré de la sympathie à un jeune prince du caractère ardent de Carlos, cela n'a rien d'improbable, comme il est sans invraisemblance qu'il se soit exprimé sur ce sujet avec plus de franchise que de discrétion, lui dont on pouvait dire « qu'il avait bientôt sur les lèvres ce qu'il avait dans le cœur[3] ». Aussi est-ce peut-être par allusion à ces circonstances que son aumônier Suarez, dans une lettre sans date, « supplie le prince de renoncer à ses dangereux desseins, illusions du malin esprit, qui ne peuvent manquer d'attirer un malheur sur lui-même et de troubler la monarchie[4] ! La lettre se termine par une homélie, dans laquelle le bon docteur inculque au prince la nécessité de l'obéissance filiale, par de nombreux exemples tirés de l'histoire sacrée, de l'histoire profane et de la triste fin de ceux qui ont rejeté avec impiété les conseils de leur père[5].

[1] Raumer (*seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 153) cite une lettre manuscrite d'Antonio Perez au conseiller Du Vaire, lettre qui se trouve à la Bibliothèque impériale de Paris. Un passage d'une lettre écrite à Carlos par son aumônier, le docteur Hernan Suarez de Toledo, a été interprété comme une allusion à ses rapports avec la députation des Flandres.

« Tambien he llorado, no haber parecido bien que V. A. *hablase á los procuradores* como dicen que lo hizo, no sé lo que fué, pero sí que cumple mucho hacer los hombres sus negocios propios, con consejo ageno, porque los muy diestros nunca fian del suyo. » Cette lettre, sans date, se trouve dans la bibliothèque archiépiscopale de Tolède.

[2] *De Bello belgico*, t. I, p. 376.

[3] « È principe che quello, che ha in cuore, ha in bocca. » *Lettera del Nunzio al cardinale Alessandrini*. Giugno, 1566, Mss.

[4] « Que eran de grandísimo engaño, y error peligrosísimo, inventado y buscado todo por el demonio, para dar trabajo á V. A. y pensar darle á todos, y para desasosegar, y aun inquietar la grandeza de la monarquía. » *Carta de Hernan Suarez al Príncipe*, Mss.

[5] Les relations intimes du docteur Suarez avec Carlos exposèrent sa loyauté ou son orthodoxie (on ne nous en dit pas davantage) à des soupçons qui auraient pu lui coûter la vie, si cette lettre, trouvée dans les papiers du prince après sa mort, n'eût

Digitized by Google

Mais s'il est vrai que cette hypothèse explique en grande partie ce qu'il y a d'énigmatique dans l'histoire postérieure de don Carlos, je dois avouer qu'on n'en trouve aucune confirmation dans la correspondance de ceux qui avaient la direction des affaires dans les Pays-Bas, ni dans l'accusation portée contre Montigny lui-même, où l'on n'aurait pas manqué de faire ressortir comme la plus odieuse offense une tentative de suborner l'héritier présomptif. Que Carlos se soit pourtant regardé comme l'homme auquel revenait de droit la mission à remplir dans les Pays-Bas, cela résulte évidemment de la manière dont il traita le duc d'Albe, lorsque ce seigneur fut nommé au commandement de l'armée.

Le duc vint lui présenter ses hommages avant son départ, et le prince lui dit d'un air irrité : « Vous n'irez pas en Flandre. J'irai moi-même !... » Le duc d'Albe s'efforça de l'apaiser. « C'est une mission trop dangereuse pour l'héritier du trône, lui dit-il ; je vais calmer les troubles du pays et le préparer à la venue du roi. Plus tard, Votre Altesse accompagnera son père si l'on peut se dispenser de sa présence en Castille. » Mais cette explication ne fit qu'irriter davantage don Carlos ; et, tirant son poignard, il s'avança soudain vers le duc, en s'écriant : « Vous ne partirez pas. Je vous tuerai plutôt. » Il s'ensuivit une lutte difficile pour le duc d'Albe, qui, en blessant l'héritier présomptif, risquait de commettre un crime de haute trahison. Comme il était heureusement beaucoup plus vigoureux que Carlos, il le saisit et le tint serré dans ses bras jusqu'à ce que le prince se fût épuisé en vains efforts pour se dégager de ses étreintes ; mais à peine laissé libre, Carlos, avec la fureur d'un insensé, revint sur le duc, qui n'eut d'autre ressource que de s'emparer de nouveau de lui ; le bruit de la lutte amena un des chambellans qui se trouvaient dans une salle voisine ; et alors Carlos rentra dans son appartement [1].

Un pareil outrage à la personne de son ministre fut naturellement envisagée par Philippe comme une insulte pour lui-même. Elle élargit la brèche déjà trop grande entre le père et le fils ; ils devinrent si étrangers l'un à l'autre que, vivant dans le même pa-

été un témoignage suffisant de l'innocence du docteur. Soto, *Anotaciones à la Historia de Talabera*, Mss.

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XIII. — Strada, *De Bello belgico*, t. I, p. 376. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria* (Madrid, 1627), fol. 57.

Digitized by Google

lais, ils n'avaient aucune communication ensemble[1]. Cependant Philippe, à cette époque, passait la majeure partie de son temps à l'Escurial, où il surveillait les progrès du magnifique édifice érigé en commémoration de la victoire de Saint-Quentin; mais, dans sa retraite, les ministres placés près de son fils lui fournissaient de fidèles rapports sur sa conduite.

Tel était le déplorable état des choses quand Carlos prit la fatale résolution d'échapper aux ennuis de sa position présente, en se réfugiant dans quelque contrée étrangère, dans les Pays-Bas selon les uns, en Allemagne selon les autres. Cette seconde hypothèse semble la plus probable; car, à la cour de Vienne, il aurait trouvé à la fois la fiancée qui lui était promise et des amis dont le bon accueil était certain.

Mais il manquait d'argent pour entreprendre un pareil voyage, et il tenta d'obtenir, par l'entremise d'un agent confidentiel, appartenant à sa maison, des emprunts de diverses villes. Une manière de procéder si imprudente prouvait trop clairement l'étourderie de son caractère et son entière ignorance des affaires.

Tandis que ces négociations se poursuivaient, un incident survint, qui nous montre la conduite de don Carlos sous un jour où elle n'a plus d'explication possible que la folie; l'histoire est racontée par une personne de la maison du prince, un ayuda de cámara, ou gentilhomme de la chambre, témoin de la scène qu'il décrit avec beaucoup de simplicité.

« Pendant quelques jours, nous dit-il, son maître n'eut pas de repos, et répéta fréquemment qu'il voulait tuer un homme avec lequel il avait eu une querelle[2]. Il dit la même chose, sans faire connaître toutefois le nom de la personne en question, à son oncle, don Juan d'Autriche, en qui il avait placé une confiance sans limites. On approchait alors de Noël, 1567. Il était d'usage, le 28 décembre, jour des Innocents, pour les membres de la fa-

[1] *Lettre de Fourquevaulx*, 19 janvier 1568. — Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 85.

[2] « Habia muchos dias, que el Príncipe mi Señor andaba inquieto sin poder sosegar, y decia, que habia de matar á un hombre con quien estaba mal, y de este dió parte al Señor don Juan, pero sin declararle quien fuese. » *De la Prision y Muerte del príncipe don Carlos*, Mss.

Digitized by Google

mille royale, de se réunir et de communier en public. Carlos, afin de se préparer à la cérémonie, alla, la veille au soir, à l'église de Saint-Jérôme, pour s'y confesser et recevoir l'absolution. Mais le confesseur, ayant reçu l'étrange aveu de ses appétits homicides, refusa l'absolution au prince. Carlos s'adressa à un autre ecclésiastique, mais avec aussi peu de succès. En vain essaya-t-il de discuter le cas; les deux confesseurs le renvoyèrent à de plus savants casuistes. Il alla, en effet, les consulter. Quatorze moines du couvent de Notre-Dame d'Atocha, et deux moines d'un autre couvent se réunirent pour régler cet étrange cas de conscience. Grandement choqués, comme on le pense, ils furent unanimement d'opinion qu'il était impossible d'accorder l'absolution. Carlos demanda alors si on ne pouvait lui permettre de recevoir une hostie non consacrée, et d'éviter ainsi le scandale que causerait infailliblement à la cour son abstention du sacrement. Cette proposition jeta les révérends pères dans une consternation nouvelle. Le prieur d'Atocha, qui en faisait partie, désirant tirer de don Carlos le nom de son ennemi, lui dit que cet aveu influerait peut-être sur la décision des théologiens; le prince répliqua alors que c'était son père dont il voulait avoir la vie[1]. Le prieur lui demanda avec calme si quelqu'un devait l'aider dans cette entreprise parricide; mais Carlos se borna à répéter sa première déclaration, et, deux heures après minuit, le conclave se sépara avec une indicible épouvante. Un messager fut aussitôt envoyé à l'Escurial, où se trouvait le roi, pour l'instruire de toute l'affaire[2]. »

Tel est le récit de l'ayuda de cámara, qui était, dit-il, de service près du prince, cette nuit-là. Son autorité vaut mieux pour certaines parties de l'histoire que pour d'autres. Il n'y a rien d'improbable à ce que don Carlos, dont les pensées, comme nous l'avons vu, étaient toujours très-près de la surface, ait parlé aux personnes de sa suite d'une manière extravagante; mais qu'il ait répété à d'autres ce que le prieur lui avait arraché par ruse, et divulgué un si effrayant secret assez haut pour être entendu de

[1] « Pero el prior le engañó, con persuadirle dijese cual fuese el hombre, por que seria posible poder dispensar conforme á la satisfaccion, que S. A. pudiese tomar, y entonces dijo, que era el Rey su padre con quien estaba mal, y le habia de matar. » *De la Prision y Muerte del príncipe don Carlos*, Mss.

[2] *Ibid.*

Digitized by Google

tout autre que de celui qui en recevait la confidence, cela est difficile à croire. Peu importe toutefois; car, de quelque façon que l'histoire soit prise, elle annonce de la part du prince une folie trop complète pour ne pas le dégager de toute responsabilité morale.

Vers le milieu de janvier 1568, l'agent du prince était revenu et lui avait rapporté cent cinquante mille ducats. Ce n'était que le quart de ce qu'il avait demandé; mais cela suffisait pour le présent, et il comptait se faire envoyer le reste par lettres de change [1]. Ses préparatifs terminés, il pria son oncle don Juan de l'accompagner dans sa fuite; mais ce dernier, après lui avoir fait de vaines remontrances sur son projet, quitta Madrid pour l'Escurial, où, sans doute, il raconta tout au roi, son frère.

Le 17, Carlos envoya à don Ramon de Tassis, directeur général des postes, l'ordre de lui tenir huit chevaux prêts pour le soir. Tassis, soupçonnant quelque chose, répondit que les chevaux étaient tous employés, et le prince renouvelant ses ordres de la manière la plus péremptoire, il envoya, en effet, tous ses chevaux dehors et se rendit lui-même, en toute hâte, à l'Escurial [2].

Les mesures de Philippe furent bientôt prises. Quelques jours auparavant, « ce prince très-religieux, » dit le nonce du pape, avait fait, selon son habitude, dire des prières dans plusieurs couvents pour obtenir du ciel de le guider dans une affaire d'une grande importance [3]. Ces prières auraient pu servir d'avertissement à don Carlos, mais il était trop tard. Philippe revint sans perdre de temps à Madrid, où ceux qui le virent au palais, dans la matinée du 18, ne purent découvrir sur son visage serein aucun signe de la prochaine tempête [4]. Dans la matinée, il assista pu-

[1] « Ya habia llegado de Sevilla Garci Alvarez Osorio con ciento y cincuenta mil escudos de los seiscientos mil que le habia enviado à buscar y proveer : y que así se apercibiese para partir en la noche siguiente pues la resta le remitirian en polizas en saliendo de la Corte. » Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 40.

[2] *Ibid., ubi supra.* — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[3] « Sono molti giorni che stando il Ré fuori comandò segretamente che si facesse fare orationi in alcuni monasterii, acciò nostro Signore Dio indrizzasse bene et felicemente un grand negotio, che si li offeriva. Questo è costume di questo principe veramente molto religioso, quando il occorre qualche cosa da esseguire, che sia importante. » *Lettera del Nunzio*, 24 di Gennaio 1568, Mss.

[4] « Le lendemain, quand j'assistai à l'audience, il avait aussi bonne contenance que d'habitude, quoiqu'il eût déjà résolu d'arrêter son fils dans la nuit même et de

Digitized by Google

Digitized by Google

de Feria, capitaine des gardes, de quatre ou cinq autres seigneurs et de douze simples soldats des gardes. Le roi ordonna au valet de chambre de fermer la porte et de ne laisser entrer personne. Les nobles et les gardes envahirent alors la chambre du prince et le duc de Feria, se glissant doucement au chevet du lit, s'assura d'une épée et d'un poignard, ainsi que d'une arquebuse chargée de deux balles. Carlos, éveillé par le bruit, se mit sur son séant et demanda qui était là : « C'est le Conseil d'Etat, répondit le duc. » Carlos, en entendant ces paroles, sauta à bas du lit, proférant des cris et des menaces, essayant de ressaisir ses armes. En ce moment Philippe, qui avait prudemment différé son entrée jusqu'à ce qu'on se fût assuré desdites armes, s'avança et donna à son fils l'ordre de se remettre au lit et de s'y tenir tranquille. « Que me veut donc Votre Majesté? s'écria le prince. — Vous l'apprendrez bientôt, dit le roi ; » en même temps il ordonna de bien s'assurer des fenêtres et de la porte et de lui en remettre les clefs. Tous les meubles de l'appartement avec lesquels don Carlos aurait pu commettre quelque acte de violence, y compris les chenets, furent enlevés [1]. Le roi, se tournant alors vers Feria, lui dit « qu'il confiait le prince à sa charge spéciale et qu'il fallait le bien garder. » S'adressant ensuite aux autres seigneurs, il leur recommanda de servir le prince avec tout le respect convenable, mais de n'exécuter aucun de ses ordres sans en référer d'abord à lui, et enfin, de le garder fidèlement, sous peine de haute trahison. »

En entendant ces paroles, Carlos s'écria : « Votre Majesté ferait mieux de me tuer que de me retenir prisonnier. Ce sera un grand scandale dans le royaume. Si vous ne me tuez pas, je saurai bien me tuer moi-même. — Vous ne le ferez pas, dit le roi, car ce serait l'acte d'un fou. — Votre Majesté, répliqua Carlos, me traite si mal qu'elle me pousse à cette extrémité. Je ne suis pas fou, mais vous me réduisez au désespoir [2] ! » D'autres paroles furent encore échangées entre le monarque et son fils, dont la voix

[1] « Così S. Mtà fece levare tutte l'armi, et tutti i ferri sino à gli alari di quella camera, et confiecare le finestre. » *Lettera di Nobili*, Gennaio 21, 1568, Mss.

[2] « Aquí alzó el príncipe grandes voces diciendo, máteme Vra Md y no me prenda porque es grande escándalo para el reyno y sino yo me mataré, al cual respondió el rey que no lo hiciere que era cosa de loco, y el príncipe respondió no lo haré como loco sino como desperado, pues Vra Md me trata tan mal. » *Relacion del ayuda de cámara*, Mss.

Digitized by Google

était tellement brisée par les sanglots qu'on l'entendait à peine.

Ces arrangements terminés, Philippe, après s'être assuré d'une cassette qui contenait les papiers du prince, sortit de l'appartement. Cette nuit-là, le duc de Feria, le comte de Lerme et don Rodrigo de Mendoza, fils aîné de Ruy Gomez, restèrent dans la chambre du prince. Deux seigneurs, sur les dix nommés à cet effet, remplirent successivement les mêmes fonctions pendant les autres nuits. Par respect pour le prince, il n'était permis à aucun d'eux de porter l'épée en sa présence. Les viandes qu'on lui servait étaient découpées d'avance, car on n'avait pas voulu lui laisser l'usage d'un couteau pendant ses repas. Les serviteurs de don Carlos furent tous congédiés, mais la plupart rentrèrent ensuite au service du roi. Une garde de douze hallebardiers stationnait dans les passages conduisant à la tour où l'appartement du prisonnier était situé. Toute communication avec le dehors se trouvait ainsi interceptée, et comme il ne pouvait ouvrir ses fenêtres, fortement barricadées, l'infortuné fut, à compter de ce jour, aussi mort au monde que s'il eût été enfoui dans le plus profond cachot de Simancas.

Le lendemain, le roi réunit les membres de ses différents Conseils et les informa de l'arrestation de son fils, en déclarant que ses devoirs envers Dieu et envers son peuple avaient seuls pu le décider à un pareil acte. Les pleurs, dit l'une des personnes qui assistaient à la séance remplissaient ses yeux, lorsqu'il fit cette déclaration [1].

Il convoqua ensuite son Conseil d'Etat et fit commencer le procès du prisonnier. Son affliction ne l'empêcha pas d'être constamment présent et d'écouter les interrogatoires des témoins, dont les dépositions écrites formèrent une couche de papier d'un demi-pied d'épaisseur. Tel est le récit que nous a laissé de cet événement extraordinaire l'ayuda de cámara [2].

[1] « Y á cada uno de por sí con lágrimas (segun me ha certificado quien lo vió) les daba cuenta de la prision del Príncipe su hijo. » *Relacion del ayuda de cámara*, Mss.

[2] Mártes veinte de Enero de 1568, llamó S. M. á su cámara á los del Consejo de Estado, y estubiéron en ella desde la una de la tarde hasta las nueve de la noche, no se sabe que se tratase, el Rey hace informacion, secretario de ella es Oyos, hallase el Rey presente al exámen de los testigos, hay escrito casi un medio pié en alto. » *Ibid.*

Je possède deux copies de cet intéressant manuscrit, l'une de Madrid, l'autre de la

Digitized by Google

§ II.

1568.

L'arrestation de don Carlos provoqua une grande sensation qu'accrurent de beaucoup les circonstances mystérieuses dont elle avait été accompagnée, et les plus étranges rumeurs coururent sur la cause qui l'avait amenée. Les uns disaient que le prince avait voulu attenter à la vie de son père; les autres, qu'il avait simplement conspiré contre celle de Ruy Gomez. Ceux-ci affirmaient qu'il complotait une rébellion et qu'il avait pris parti pour les Flamands révoltés; ceux-là le soupçonnaient d'hérésie. Un grand nombre, envisageant la chose sous un jour encore différent, blâmaient plutôt le père que le fils. « Son poignard suivait de près son sourire, dit l'historien de Philippe; ce qui le faisait appeler sage par les uns, sévère par d'autres[1]. » Carlos, ajoutait-on, n'a jamais été le favori de Philippe. Il peut avoir été téméraire en pensées et en paroles, mais il n'a commis aucun acte qui justifie tant de rigueur envers un fils. Les rois ne sont que trop enclins à se montrer jaloux de leurs successeurs, se défiant de l'esprit hardi et généreux des princes de leur race, lorsqu'il serait plus sage de gagner leur confiance, en leur accordant une part raisonnable dans le gouvernement. « Mais il y en avait d'autres, conclut le sage chroniqueur du temps, qui, plus prudents que leurs voisins, posaient le doigt sur leurs lèvres et se taisaient[2]. »

Pendant quelques jours, Philippe ne laissa partir aucun courrier de Madrid, voulant être le premier à envoyer la nouvelle de l'événement aux cours étrangères[3]. Le 24 il expédia des circulaires

bibliothèque de sir Thomas Phillips. La traduction du document entier dans l'*Histoire de l'Inquisition* de Llorente (t. III, p. 151-158), ne peut réclamer le mérite d'une scrupuleuse exactitude.

[1] « Unos le llamaban prudente, otros severo, porque su risa y cuchillo eran confines. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII. Ces paroles remarquables semblent échapper à Cabrera, comme s'il ne faisait que noter un trait ordinaire de caractère.

[2] « Mirábanse los mas cuerdos sellando la boca con el dedo y el silencio. » *Ibid.*, *ubi supra*.

[3] « In questo mezo è prohibito di mandar corriero nessuno, volendo essere sua

Digitized by Google

aux hauts dignitaires ecclésiastiques, aux grands d'Espagne et aux municipalités des principales villes du royaume. Le sens en était vague ; il faisait seulement connaître le fait de l'arrestation, l'attribuant aux mêmes motifs généraux que ceux qu'il avait exposés aux Conseils. Le même jour il expédia des dépêches aux cours de l'Europe. Quoique singulièrement vagues aussi et mystérieuses dans leur langage, ces dépêches faisaient naître plus de conjectures que les lettres à ses sujets. La plus curieuse certainement, celle qui laisse le mieux pénétrer les motifs qu'avait le roi pour agir comme il l'avait fait, est la lettre qu'il adressa à sa tante, la reine de Portugal, sœur de l'empereur son père. C'était une princesse pour qui Philippe avait toujours eu le plus grand respect.

« Quoiqu'il fût clair depuis longtemps, écrit-il, qu'il devenait nécessaire de prendre certaines mesures à l'égard du prince, cependant les sentiments d'un père m'avaient conduit à recourir à tout autre moyen, avant d'en être réduit à cette extrémité ; mais les choses ont fini par en venir à un tel point que, pour remplir mes devoirs comme prince chrétien, envers Dieu et envers son royaume, je me suis vu contraint de placer mon fils dans une rigoureuse réclusion. J'ai dû consentir ainsi à sacrifier à Dieu ma propre chair et mon propre sang, préférant son service et le bonheur de mon peuple à toutes les considérations humaines [1]. J'ajouterai seulement que cette détermination n'a été amenée par aucun acte d'inconduite de la part de mon fils, ni aucun manque de respect pour moi, et qu'il n'est pas traité ainsi par voie de châtiment ; car ce châtiment, si juste qu'en fussent les motifs, aurait son temps et sa limite [2]. Je n'ai pas eu non plus recours à cette mesure comme à un expédient pour réformer la vie désordonnée du prince. Ma résolution repose sur un tout autre fonde-

Maestà il primo a dar alli principi quest' aviso. » *Lettera del Nunzio*, Gennaio 21, 1568, Mss.

[1] « En fin yo he querido hacer en esta parte sacrificio á Dios de mi propia carne y sangre y preferir su servicio y el bien y beneficio público á las otras consideraciones humanas. » Traslado de la carta que Su Magestad escribió á la Reyna de Portugal sobre la prision del Príncipe su hijo. 20 de Enero, 1568, Mss.

[2] « Solo me ha parecido ahora advertir que el fundamento de esta mi determinacion no despende de culpa, ni inovediencia, ni desacato, ni es enderezada á castigo, que aunque para este habia la muy suficiente materia, pudiera tener su tiempo y su término. » *Ibid.*

Digitized by Google

mal, et le remède que je me propose d'appliquer ne consiste ni dans le temps, ni dans les expédients; mais il est de la plus haute importance, comme je l'ai déjà fait remarquer, que je satisfasse à mes obligations envers Dieu et envers mon peuple [1]. »

Dans le même style obscur, Philippe écrivant à Zuñiga, son ambassadeur à la cour papale, lui disait que bien que la désobéissance montrée par don Carlos durant toute sa vie fût suffisante, pour justifier toute démonstration de rigueur, ce n'était pas cela, mais la sévère pression de la nécessité qui pouvait seule le réduire à agir ainsi avec son premier né, son fils unique [2]. »

Ce langage ambigu, impliquant que l'emprisonnement de Carlos n'avait pas pour cause sa mauvaise conduite, mais que c'étaient les intérêts de la religion et la sûreté de l'Etat qui exigeaient son emprisonnement perpétuel, semblaient indiquer que la cause réelle ne pouvait être que la démence. C'est ce qui fut ouvertement déclaré par le prince d'Eboli, dans une communication faite par l'ordre du roi au ministre français, Fourquevaux. « Le roi, dit Gomez, a remarqué depuis trois ans que la tête du prince était la partie la plus faible de sa personne, et qu'il n'était, en aucun temps, en complète possession de son intelligence. Il s'est tu sur ce sujet, dans l'espoir que le temps amènerait quelque amélioration, mais le temps n'a fait qu'empirer les choses; et le roi a vu avec tristesse que confier le sceptre aux mains de son fils serait amener d'inévitables malheurs pour ses sujets et la ruine de l'État. Avec d'inexprimables angoisses, il a donc résolu, après longue délibération, de tenir son fils prisonnier [3].

Ce langage est au moins intelligible et très-différent des dé-

[1] « Ni tampoco lo he tomado por medio, teniendo esperanza que por este camino se reformarian sus excesos y desórdenes. Tiene este negocio otro principio y razon, cuyo remedio no consiste en tiempo, ni medios; y que es de mayor importancia y consideracion para satisfacer yo á la dicha obligacion que tengo á Dios nuestro Señor y á los dichos mis reynos. » *Traslado de la carta*, etc.

[2] « Pues aunque es verdad que en el discurso de su vida y trato haya habido ocasion de alguna desobediencia ó desacato que pudieran justificar cualquiera demostracion, esto no me obligaria á llegar á tan estrecho punto. La necesidad y conveniencia han producido las causas que me han movido muy urgentes y precisas con mi hijo primogenito y solo. » *Carta del Rey á su embajador en Roma*, 22 de Enero 1568, Mss.

[3] *Lettre de Fourquevaux*, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. Ier, p. 136.

Digitized by Google

pêches de Philippe, où il nous paraît étrange que, si la folie est en effet le véritable motif de l'arrestation, ce motif soit enveloppé d'un langage si vague et si équivoque, entre la déclaration, ordinairement faite dans ces lettres, qu'à une certaine époque, le roi expliquera plus complétement l'affaire aux parties intéressées. Il semble que le simple motif de folie devait être donné directement, car il était la meilleure apologie du fils, en même temps qu'il justifiait les mesures prises par le père pour s'assurer de sa personne. Mais en point de fait, l'excessive rigueur de l'emprisonnement, comme nous aurons l'occasion de le voir, sentait plus le châtiment infligé à un grand coupable que le traitement d'un pauvre insensé. Il n'est pas non plus probable qu'un procès criminel aurait été intenté contre un prince absous, par son infirmité même, de toute responsabilité morale.

Il existe deux documents, dont l'un ou l'autre, mis en lumière, dévoilerait probablement les véritables raisons de l'emprisonnement de Carlos. L'ambassadeur d'Espagne, Zuñiga, informa Philippe que le pape, mécontent du récit qu'il lui avait fait de cette affaire, demandait à Sa Majesté de plus amples explications [1]. Ce désir, provenant d'une pareille source, équivalait presque à un ordre, car Philippe avait une vénération toute particulière pour Pie V, le pape de l'inquisition, un pontife selon son cœur. Jamais, dit-on, le roi ne passait devant le portrait de Sa Sainteté sans ôter son chapeau [2]. Il écrivit tout de suite au pape une lettre contenant une relation complète de l'affaire. Elle était en chiffres, avec la recommandation de la soumettre à Granvelle, alors à Rome, si le Saint-Père ne pouvait l'interpréter. Cette lettre existe sans doute au Vatican [3].

L'autre document est le procès même. Le roi, immédiatement après l'arrestation de son fils, nomma une commission spéciale pour le juger. Elle se composait du cardinal Espinosa, du prince

[1] « Querria el Papa saber por carta de V. M. la verdad. » *Carta de Zuniga al Rey*, 28 de Abril, 1568. Mss.

[2] Lorea, *Vida de Pio Quinto* (Valladolid, 1713), p. 131.

[3] Dans les Archives de Simancas il existe un département connu sous le nom de *Patronato*, ou papiers de famille, composé de documents très-curieux d'une nature assez privée pour en rendre l'accès particulièrement difficile. C'est dans ce département qu'est déposée la correspondance de Zuñiga, qui m'a fourni, ainsi que d'autres documents de la même collection, plusieurs extraits importants.

Digitized by Google

d'Eboli, et d'un conseiller royal, Briblesca de Muñatones, chargé de rédiger l'acte d'accusation. On avait fait venir des archives de Barcelone les actes du mémorable procès intenté par un des ancêtres de Philippe, Jean II d'Aragon, à son aimable et infortuné fils, qui portait aussi le nom de don Carlos. Ces actes, traduits du catalan en castillan, servirent de lugubre modèle à la procédure actuelle, qui prit la forme d'un procès de haute trahison. Dans la conduite de ce singulier procès, on ne voit pas qu'aucun défenseur, aucun témoin aient été entendus en faveur du prisonnier, bien qu'un formidable amas de dépositions ait été, à ce qu'il semble, réuni contre lui. La vérité est que l'on sait peu de chose sur cette procédure. Rien ne prouve que personne, à l'exception du monarque et du tribunal secret qui présidait au jugement, si on peut lui donner ce nom, ait jamais vu les pièces dont il s'agit. En 1592, selon l'historien Cabrera, elles furent déposées par ordre de Philippe dans un coffre vert, solidement fermé, dans les archives de Simancas[1], où, puisqu'on n'en a pas entendu parler depuis, elles se trouvent encore et réjouiront quelque futur archéologue[2].

A défaut de ces documents, nous devons recourir à des conjectures pour la solution de ce difficile problème, et plusieurs circonstances peuvent nous aider à arriver à une conclusion. Parmi les ministres étrangers alors résidant à la cour de Madrid, aucun ne prit plus de peine pour pénétrer à la vérité de cette affaire, comme le prouvent abondamment ses lettres, que le nonce du pape, Castaneo, archevêque de Rossano. C'était un prélat adroit et sagace, à qui sa position et son crédit à la cour donnaient les meilleures occasions d'information. Par ordre de Philippe, le cardinal Espinosa transmit au nonce l'explication ordinaire des motifs pour lesquels Carlos avait été arrêté. « C'est une étrange histoire, dit le nonce, que celle qu'on entend partout raconter, d'un attentat du prince contre la vie de son père. — Ce serait

[1] « Estan en el archivo de Simancas, donde en el año mil y quinientos y noventa y dos los metió don Cristoval de Mora de su cámara en un cofrecillo verde en que se conservan. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] Il est généralement reçu, d'après ce qu'on m'informe, parmi les savants de Madrid, qu'en 1828, Ferdinand VII fit enlever de Simancas les pièces originales du procès de don Carlos, ainsi que d'autres documents, mais on ignore où elles ont été transportées, et depuis la mort de ce monarque, on n'en a plus entendu parler.

Digitized by Google

peu important, répondit le cardinal, s'il ne s'agissait que du danger du roi, car il serait aisé de protéger sa personne ; mais le cas actuel est pis, s'il est possible ; et le roi, qui a vu la mauvaise voie prise par son fils depuis deux ans, a en vain essayé d'y porter remède, jusqu'au jour où l'impossibilité d'exercer aucun contrôle sur ce jeune écervelé l'a réduit à cet expédient [1]. »

Maintenant, dans le jugement d'un grand inquisiteur, l'hérésie ou un penchant même à l'hérésie pouvait être un crime plus noir encore que le parricide. Le discours du cardinal fit cette impression sur le nonce, qui commença immédiatement à chercher des preuves de l'apostasie de don Carlos. Le ministre de Toscane mentionne aussi dans ses lettres les soupçons répandus sur l'orthodoxie du prince [2]. On peut trouver une confirmation de ce point de vue dans les observations de Pie V sur la lettre chiffrée dont nous avons parlé plus haut. « Sa Sainteté, écrit l'ambassadeur d'Espagne, loue beaucoup le parti pris par Votre Majesté, car elle sait que le maintien du christianisme dépend de ce que vous puissiez vivre un grand nombre d'années et avoir un successeur qui marche sur vos traces [3]. »

Mais si tout cela semble indiquer assez clairement que la défection religieuse de Carlos fut un des motifs prédominants de son arrestation, il est difficile de croire qu'une personne de son esprit fantasque ait pu se former des opinions arrêtées en matière de religion, ou que sa position ait laissé aux réformateurs un accès suffisant près de lui, pour l'exposer beaucoup à l'influence de leurs doctrines. Cependant, il est très-possible qu'il ait pris intérêt aux mouvements publics du dehors, qui finirent

[1] « Rispose che questo saria el manco, perchè se non fosse stato altro pericolo che della persona del Rè si saria guardata, et rimediato altramente, ma che si era peggio, si peggio può essere, al che sua Maestà ha cercato per ogni via di remediare due anni continui, perchè vedeva pigliargli la mala via, ma non ha mai potuto fermare ne regolare questo cervello, fin che è bisognato arrivare a questo. » *Lettera del Nunzio*, Gennaio 24, 1568, Mss.

[2] « Non lascerò però di dirle, ch' io ho ritratto et di luogo ragionevole, che si sospetta del principe di poco cattolico : et quello, che lo fa credere, è che fin' adesso non li han fatto dir messa. » *Lettera di Nobili*, Gennaio 25, 1568, Mss.

[3] « El Papa alaba mucho la determinacion de V. M. porque entiende que la conservacion de la cristiandad depende de que Dios dió á V. M. muchos años de vida y que despues tenga tal sucesor que sepa seguir sus pisadas. » *Carta de Zuñiga*, Junio 25, 1568, Mss.

Digitized by Google

par être dirigée contre l'Église. Je veux parler des troubles des Pays-Bas, qu'il regardait, dit-on, d'un œil favorable. On n'en trouve, il est vrai, aucune preuve, à ma connaissance au moins dans la correspondance des chefs flamands. Il n'y a non plus aucune raison de supposer que Carlos soit entré en relations directes avec eux ou se soit compromis par aucun acte patent en faveur de leur cause [1]; mais cela n'était pas nécessaire pour sa condamnation : il aurait parfaitement suffi qu'il éprouvât quelque sympathie pour le malheur des peuples. Par la résidence d'Egmont, de Bergen et de Montigny à la cour, il avait des moyens évidents de communication avec ces gentilshommes, qui devaient naturellement chercher à l'intéresser en faveur de leurs compatriotes. La sympathie promptement allumée dans le cœur ardent du prince aurait été aussi promptement exprimée. Son étrange conduite envers le duc d'Alba, la veille du départ de ce seigneur pour les Pays-Bas, pourrait être citée comme une preuve de cette sympathie; or, les Flamands étaient regardés à Madrid comme en rébellion ouverte contre la couronne. Les doctrines de la réforme donnaient aussi aux événements le caractère d'une révolution religieuse. Pour un Espagnol, soutenir une telle révolte, c'était se montrer traître à la fois à son souverain et à sa croyance. C'est là, nous pouvons en être certains, le jour sous lequel la chose eût été envisagée par Philippe et son ministre, le grand inquisiteur. La qualité d'héritier de la monarchie n'aurait nullement pallié le crime à leurs yeux [2].

Quant aux projets d'attentat à la vie de son père, Philippe, tant dans ses dépêches à l'étranger que dans les communications faites par son ordre aux ministres résidant à Madrid, absout complétement don Carlos d'une si horrible imputation [3]; et si elle avait

[1] Leti a été plus heureux, car il a découvert une lettre de don Carlos au comte d'Egmont, trouvée, dit-il, dans les papiers de ce seigneur au moment de son arrestation. (*Vita di Filippo*, tome Ier, p. 543.) L'historien est trop circonspect pour garantir l'authenticité du document, qui aurait besoin, en effet, d'une tout autre garantie que la sienne pour mériter notre confiance.

[2] De Castro se donne beaucoup de peine pour prouver que don Carlos était présent, et s'il ne parvient pas à établir le fait, il montre au moins, il faut l'avouer, que la conduite du prince était de nature à suggérer les plus grands doutes sur son orthodoxie, parmi ceux qui l'approchaient de plus près. Voyez l'*Historia de los Protestantes españoles*, p. 349 et suiv.

[3] « Sua Maestà ha dato ordine, che nelle lettere, che si scrivono à tutti li principi

ou le moindre fondement, il est à supposer que Philippe, au lieu de la démentir, en aurait fait parade, car elle lui fournissait l'apologie la plus directe d'un si rigoureux emprisonnement. Il est certain que si don Carlos avait réellement nourri un si monstrueux dessein, il aurait aisément trouvé l'occasion de l'exécuter avant les mesures prises contre lui. Quant au silence de Philippe sur la sympathie de son fils pour les Pays-Bas, on le comprend sans peine. Le grand champion du catholicisme devait naturellement reculer devant l'aveu à faire au monde que son propre sang n'avait point échappé au poison de l'hérésie.

Quels que soient, en définitive, les motifs qui déterminèrent la conduite de Philippe, on ne peut s'empêcher de soupçonner qu'il avait au fond du cœur une aversion profonde pour son fils. La dissemblance de leurs natures les plaçait dès l'origine dans de fausses relations l'un envers l'autre. Les étourderies et les écarts du jeune homme étaient envisagés d'un œil impitoyable par le père, qui couvrait ses propres faiblesses d'un voile de décorum. Le caractère fougueux de Carlos, exaspéré par un système prolongé de défiance, d'exclusion et d'espionnage, éclata en actes qui pouvaient être attribués à la démence et justifier la contrainte exercée contre lui. Les personnes les plus en mesure d'observer ce qui se passait furent bientôt convaincues qu'on était dans l'intention de ne jamais lui rendre sa liberté ni de le laisser monter sur le trône de ses ancêtres [1].

Le second jour de mars vit mettre en vigueur un règlement qui peut donner une idée du traitement auquel fut soumise sa folie, vraie ou supposée, il fut confié à la charge spéciale de Ruy Gomez, et ce fut de lui que toutes les personnes employées auprès de Carlos durent recevoir l'investiture de leurs fonctions. Six autres gentilshommes furent nommés pour le surveiller, sous prétexte de faire le service près de lui. Deux d'entre eux devaient, à tour de rôle, rester toutes les nuits dans son appartement, l'un veillant tandis que l'autre dormait, ce qui nous rappelle un châtiment

et Regni, si dica, che la voce ch' è uscita ch 'l principe havesse cercato di offendere la Real persona sua propria è falsa, et questo medesimo fa dire a bocca da Ruy Gomez all' imbasciatori. » *Lettera del Nunzio*, Gennaio 27, 1568. Mss.

[1] « Si tien per fermo che privaranno il principe della successione, et non lo liberaranno mai. » *Lettera del Nunzio*, Febraio 14, 1568. Mss.

Digitized by Google

ingénieux usité chez les Chinois, où un criminel doit être partout suivi par un agent de la justice dont la mission est de tenir les yeux constamment fixés sur lui !

Pendant le jour, la tâche de ces gentilshommes consistait à rester auprès de don Carlos, et à dissiper, s'il se pouvait, par leur conversation les ennuis de sa captivité ; mais en s'abstenant de parler de tout ce qui se rattachait au gouvernement et surtout à l'emprisonnement du prince. Toute question de ce genre devait les trouver absolument sourds et muets. Il leur était également interdit de lui apporter aucun message ou de se charger d'aucune mission de lui pour le monde extérieur. Le secret le plus inviolable leur était imposé sur tout ce qui se passait dans les murs du palais, sauf une autorisation spéciale du roi. Carlos fut pourvu d'un bréviaire et d'autres livres de religion. Aucun ouvrage d'un caractère différent n'entrait dans la prison [1]. Ce dernier règlement semblerait dénoter chez Carlos l'existence de certaines tendances hérétiques, qu'il était nécessaire de combattre par des livres orthodoxes, à moins qu'on ne voie dans ces lectures pieuses un lugubre préliminaire de sa fin prochaine. Outre les six gentilshommes, les seules personnes admises dans l'appartement du prince étaient son médecin, son barbero ou valet de chambre et un domestique. Ce dernier était pris parmi les *monteros* ou gardes du corps du roi [2]. Sept autres soldats de ces gardes dévoués avaient pour fonction spéciale d'apporter les plats destinés à la table du prisonnier, dans une avant-salle ou vestibule, et de les remettre au *montero* de service qui les portait à son tour dans la chambre du prince. Un poste de douze hallebardiers, stationnés dans les corridors, interceptaient toute communication extérieure. Toutes les personnes employées au service de Carlos, depuis le plus noble gentilhomme jusqu'au plus humble domestique, devaient solennellement jurer, devant le prince d'Eboli, d'obéir au règlement. Sur ce seigneur lui-même pesait toute la responsabilité de la surveillance et de la garde de Carlos. Pour mieux s'acquitter de sa

[1] « Para rezarse le diesen las Horas, Breviario y Rosario que pidiese, y libros solamente de buena doctrina y devocion, si quisiese leer y oir. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] *Los monteros* étaient la garde de nuit du roi. Le droit de remplir ce corps appartenait, en vertu d'un ancien privilége, aux habitants d'un certain district nommé Espinosa de los Monteros. Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, tome III, p. 465.

Digitized by Google

charge, il habitait le palais, où il occupait, avec la princesse sa femme, un appartement attenant à celui de son prisonnier. D'autres considérations pouvaient recommander cet arrangement à Philippe, dont j'aurai l'occasion de mentionner ailleurs l'intimité avec la princesse [1].

Les règlements, quelle que fût leur sévérité, étaient exécutés à la lettre. La tante de Philippe, reine de Portugal, écrivit au roi dans les termes d'une sincère affection, lui offrant de venir partager la captivité de son petit-fils, et de prendre soin, comme une mère, de Carlos dans son affliction [2]. « Mais on était disposé, écrit le ministre français, à lui épargner cette peine [3]. » L'empereur et l'impératrice lui écrivaient tous les deux pour lui exprimer l'espoir que l'emprisonnement de Carlos produirait une amélioration dans sa conduite, et qu'on pourrait bientôt lui rendre la liberté. Des lettres furent ainsi échangées entre les deux cours; mais Philippe mit fin à la correspondance, en déclarant que le mariage de son fils avec la princesse Anne n'aurait jamais lieu et que le jeune prince ne serait jamais rendu à la liberté [4].

La reine Elisabeth, femme de Philippe, et Juana, sa sœur, qui paraissent avoir été profondément affligées des mesures prises contre don Carlos, firent de vains efforts pour obtenir de lui rendre visite dans sa prison; et lorsque don Juan d'Autriche se présenta au palais en vêtements de deuil, pour témoigner sa douleur en cette circonstance, Philippe regarda froidement son frère et lui ordonna de reprendre ses habits ordinaires [5].

[1] Les règlements sont publiés *in extenso* par Cabrera (*Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII), et les rapports des ministres étrangers à leurs cours respectives attestent assez la rigueur avec laquelle on les exécuta. On paraît cependant s'être relâché sous un rapport, si, comme le raconte Nobili, on permit au prince de se distraire par la lecture de quelques livres de jurisprudence espagnole, qu'il consultait sans doute au point de vue de sa propre situation. « Hà domandato, che li siano letti li statuti, et le leggi di Spagna : ne' quali spende molto studio. Scrive assai di sua mano, et subito scritto lo straccia. » *Lettera di Nobili*, Giugno 8, 1568. Mss.

[2] « Per questa causa dunque il Rè et Regina vechia di quel regno hanno mandato qui un ambasciatore a far offitio col Rè cattolico per il principe, dolersi del caso, offerirsi di venire la Regina propria a governarlo como madre. » *Lettera del Nunzio*, Marzo 2, 1568. Mss.

[3] Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. II, p. 141.

[4] *Ibid.*, p. 146-148.

[5] « Reyna y princesa lloran : don Juan va cada noche á palacio, y una fué muy

Digitized by Google

Plusieurs grandes villes se disposaient à envoyer des délégués au roi, pour lui offrir des compliments de condoléance ; mais Philippe leur fit savoir que comme il avait agi pour le bien de la nation, les compliments de condoléance seraient superflus [1]. Les députés d'Aragon, de Catalogne et de Valence étaient en route pour la cour, avec mission de s'enquérir de la cause de l'emprisonnement du prince, et de demander sa prompte mise en liberté, lorsqu'ils reçurent une intimation si positive du déplaisir royal, qu'ils jugèrent prudent de rebrousser chemin [2].

En un mot, il fut bientôt compris que l'affaire de don Carlos était un sujet sur lequel il fallait se taire. Cette affaire parut insensiblement être oubliée, comme un événement d'occurrence ordinaire. « On en dit aussi peu maintenant au sujet du prince, écrit l'ambassadeur français Fourquevaulx, que s'il était mort depuis dix ans. [3] » Son nom, il est vrai, occupait toujours sa place parmi ceux de la famille royale, dans les prières dites dans les églises ; mais le roi défendit au clergé de faire aucune allusion à Carlos dans ses sermons. « Et personne, ajoute la même autorité, ne se hasarde à critiquer la conduite du roi. » Si complet est l'ascendant que la sagesse de Philippe lui a donné sur ses sujets, que, bon gré mal gré, tous sont prompts à lui obéir, et

lume, como de luto, y el Rey le riñió, y mandó no anduviese de aquel modo, sino como solia de antes. » *Relacion del ayuda de cámara*. Mss.

[1] Sua Maestà ha fatto intendere a tutte le città del Reyno, che non mandino huomini o imbasciator nessuno, ne per dolersi, ne per cerimonia, ne per altro ; et pare che habbia a caro, che nessuno glie ne parli, et così ogn' huomo tace. » *Lettera del Nunzio*, Febrajo 14, 1568. Mss.

[2] *Lettre de Fourquevaulx*, 13 avril, 1568, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. II, p. 143.

Une lettre de condoléance de la municipalité de Murcie était conçue dans un style si respectueux pour le roi ou si politique qu'on n'y pouvait assurément trouver rien à redire. « Nous ne pouvons réfléchir sans émotion à notre bonheur de posséder un souverain assez équitable et assez dévoué au bien de ses sujets pour lui sacrifier toute autre considération, même le tendre attachement qu'il a pour son propre fils. » Cet éloge, qui pourrait sembler de l'ironie, fut reçu par le roi comme exprimant la parfaite bonne foi de ceux qui le lui offraient. Une note écrite de sa propre main sur la couverture montre le style dans lequel il aimait à être approché par ses bien-aimés sujets. »

« Cette lettre est écrite avec prudence et discrétion. » On trouve une traduction de la pièce dont il s'agit, datée du 16 février 1568, dans l'*Histoire de l'Inquisition* de Llorente, tome III, p. 161.

[3] *Lettre de Fourquevaulx*, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*.

Digitized by Google

que, s'ils ne l'aiment pas, ils paraissent au moins le faire [1]. »

Parmi les objets enlevés de la chambre du prince se trouvait, comme le lecteur doit se le rappeler, une cassette contenant des papiers particuliers. Parmi ces papiers figuraient un grand nombre de lettres destinées à être distribuées après son départ. L'une était adressée à son père. Don Carlos y avouait que la cause de sa fuite était le rude traitement qu'il éprouvait de la part du roi [2]. D'autres lettres, adressées à divers seigneurs et à quelques grandes villes, contenaient la même déclaration; et après leur avoir rappelé le serment qu'ils lui avaient prêté comme successeur à la couronne, il promettait de leur accorder divers priviléges, quand le sceptre passerait dans ses mains [3]. Parmi ces papiers, on en découvrit encore un de la plus singulière nature : il contenait la liste de toutes les personnes que Carlos croyait lui être favorables ou hostiles. En tête de la première catégorie figuraient les noms de sa belle-mère, Elisabeth, et de son oncle don Juan d'Autriche, tous les deux mentionnés dans les termes de la plus chaleureuse affection. Sur la liste de ses ennemis, à poursuivre jusqu'à la mort, étaient les noms du roi son père, du prince et de la princesse d'Eboli, du cardinal Espinosa, du duc d'Albe et d'autres [4]. Tel est l'étrange rapport du contenu de la cassette fait à sa cour par le nonce du pape. Ces papiers, nous dit-on, furent soumis aux juges chargés de la conduite du procès, et formèrent sans doute une partie importante des témoignages invoqués contre le prince. Le nonce tenait peut-être cette information de l'une des parties intéressées ; aucun membre du tribunal n'eût osé découvrir le secret de la procédure sans l'autorisation de Philippe, mais il peut avoir consenti à la publication des faits qui tendaient à justifier sa conduite. Si ces faits sont racontés fidèlement, il faut avouer qu'ils attestent un certain désordre dans l'esprit de Carlos.

[1] *Lettre de Fourquevaulx*, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle.*

[2] « Quella per il Rè conteneva specificatamente molti agravii, che in molti anni pretendi, che li siano statti fatti da Sua Maestà, et diceva ch' egli se n' andava fuori delli suoi Regni per non poter sopportare tanti agraviì, che li faceva. » *Lettera del Nunzio*, Marzo 2, 1568. Mss.

[3] *Ibid.*

[4] « Vi è ancora una lista, dove scriveva di sua mano gli amici, et li nemeci suoi, li quali diceva hi havere a perseguitare sempre fino alla morte, tra li quali il primo era scritto il Rè suo padre, di poi Ruy Gomez et la moglie, il presidente, il duca d'Alba, et certi altri. » *Lettera del Nunzio*, Marzo 2, 1568. Mss.

Digitized by Google

Le roi, dans l'intervalle, n'était guère moins prisonnier que son fils; car, depuis l'arrestation du prince, il n'avait pas quitté le palais, même pour visiter ses résidences favorites d'Aranjuez et du Pardo. Il n'avait pas consacré un seul jour à l'occupation dans laquelle il trouvait tant de délices, celle de surveiller les splendeurs naissantes de l'Escurial. Il semblait en proie à la continuelle appréhension d'une révolte dans le peuple, ou au moins parmi les partisans de don Carlos pour faciliter sa fuite, et lorsqu'il entendait un bruit inaccoutumé dans le palais, dit son historien, il allait à la fenêtre pour voir si ce bruit n'était pas occasionné par une tentative pour délivrer le prisonnier[1]. Il y avait peu à apprehender pourtant d'un peuple aussi habitué à l'obéissance que les Castillans sous Philippe II. Mais c'est une circonstance de mauvais augure pour un prisonnier d'être l'objet d'une pareille appréhension.

Les craintes de Philippe ne lui firent, du reste, adoucir en rien la rigueur de l'emprisonnement de son fils, emprisonnement qui produisit l'effet que l'on en devait attendre sur ce caractère fougueux et ingouvernable. D'abord il tomba dans un état voisin de la frénésie, et il essaya plus d'une fois, dit-on, de se détruire lui-même; mais voyant qu'en se frappant ainsi le front contre les barreaux de sa cage, il ne faisait qu'ajouter à ses souffrances, il finit par se résigner à sa destinée, dans un silence lugubre et l'impassiblité du désespoir. Dans son insouciance pour tout ce qu'il l'entourait, il cessa même d'avoir égard aux intérêts de son âme. Au lieu de se servir des livres religieux mis à sa disposition, il ne voulait accomplir aucun acte de dévotion, refusant même de se confesser ou d'admettre son confesseur en sa présence[2]. Ces signes d'une fatale indifférence, sinon d'une désertion positive de la foi, causèrent une grande alarme à Philippe, qui n'au-

[1] « No salió el Rey de Madrid, ni aun á Aranjues, ni á San Lorenzo á ver su fábrica, tan atento al negocio del Príncipe estaba, y sospechoso á las murmuraciones de sus pueblos fieles y reverentes, que ruidos extraordinarios en su palacio le hacian mirar, si eran tumultos para sacar á su Alteza de su cámara. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. v.

[2] « Onde fú chiamato il confessore et il medico, ma egli seguitando nella sua disperatione non volse ascoltare nè l'uno nè l'altro. » *Lettera del Nunzio*. Mss.

Ma copie de cette lettre, par suite peut-être de l'inattention du copiste, est sans date.

Digitized by Google

rait pas volontiers vu l'âme périr avec le corps[1]. En cette extrémité, il chargea Suarez, l'aumônier du prince, qui avait eu autrefois une certaine influence sur son maître, de lui écrire une lettre de remontrances. Cette lettre a été conservée, et elle est trop remarquable pour être passée sous silence.

Suarez commence par rappeler à Carlos que ses écarts l'avaient laissé sans partisans et sans amis. Le résultat de sa conduite actuelle, loin d'améliorer sa condition, serait encore de l'empirer. « Que dira le monde, continuait l'ecclésiastique, quand il apprendra que vous refusez maintenant de vous confesser? quand il découvrira aussi d'autres terribles choses dont vous vous êtes rendu coupable et dont quelques-unes sont d'une nature telle, que s'il s'agissait de toute autre personne que de Votre Altesse, *le saint-office serait amené à s'enquérir si leur auteur est en réalité un chrétien*[2]? C'est dans l'amertume et l'angoisse de mon cœur que je déclare à Votre Altesse que vous êtes en danger de perdre non-seulement votre rang dans ce monde, mais, ce qui est bien pis, votre âme même. » Et il conclut en suppliant Carlos de revenir à son obéissance à Dieu et au roi, son représentant sur terre.

Mais les remontrances de son aumônier avaient aussi peu d'effet sur l'infortuné jeune homme que les prières de ses serviteurs. L'excitation mentale sous l'empire de laquelle il se trouvait, jointe au manque d'air et d'exercice, avait naturellement les plus tristes conséquences pour sa santé. Il maigrissait tous les jours; la fièvre le minait depuis si longtemps! Pour apaiser ses ardeurs intolérables, il avait recours à des expédients désespérés, qui semblaient annoncer, dit le nonce du pape, que si on l'empêchait de se donner une mort violente, il arriverait au même but par une voie plus lente, mais non moins sûre. Il inondait d'eau le plancher de sa prison, ce qui n'était pas un médiocre désagrément pour ses compagnons de captivité, et il se promenait des heures entières

[1] « Ne volendo in alcun modo curare nè il corpo nè l' anima, la qual cosa faceva stare il Rè et gli altri con molto dispiacere, vedèndoli massima di continuo crescere il male, et mancar la virtù. » *Lettera del Nunzio.* Mss.

[2] « Vea V. A. que harán y dirán todos cuando se entienda que no se confiesa, y se vayan descubriendo otras cosas terribles, que le son tanto, que llegan á que el santo oficio tuviera mucha entrada en otro para saber si èra cristiano ó no. » *Carta de Herman Suarez de Toledo al Príncipe,* Marzo 18, 1568. Mss.

Digitized by Google

à moitié vêtu, les pieds nus, sur le sol ainsi refroidi[1]. Il faisait introduire plusieurs fois en une même nuit dans son lit une bassinoire remplie de glace et de neige, et il l'y faisait laisser plusieurs heures[2]. Comme si cela ne suffisait pas, il avalait des gorgées de neige fondue, de manière à dépasser tous les exploits mentionnés dans les annales de l'hydropathie. Il faisait les mêmes extravagances en ce qui regardait son alimentation. Après s'être abstenu de prendre aucune nourriture solide pendant un nombre incroyable de jours[3], il réparait sa longue abstinence en dévorant un pâté de quatre perdrix avec toute sa croûte, en une seule séance, et, pour le mieux digérer, il l'arrosait de trois cents onces et plus d'eau glacée[4].

Aucune constitution ne pouvait résister longtemps à de si violents assauts. Débilité par une longue inaction, l'estomac du jeune prince fut attaqué de vomissements continuels ; la dyssenterie survint et ses forces s'éteignirent rapidement. Le médecin Olivarez, qui voyait seul le malade, tint consultation avec ses

[1] « Spogliarsi nudo, et solo con una robba di taffetà su le carni star quasi di continuo ad una finestra, dove tirava vento, caminare con li piedi discalzi per la camara que tuttavia faceva stare adacquata tanto che sempre ci era l'acqua per tutto. » *Lettera del Nunzio.* Mss.

[2] « Farsi raffredare ogni notte due o tre volti il letto con uno scaldaletto pieno di neve, et tenerlo le notte intiere nel letto. » *Ibid.*

[3] Trois jours, d'après une autorité. (*Lettera di Nobili*, 30 dì Luglio, 1568. Mss.) Une autre autorité porte le chiffre à neuf jours (*Carta de Gomez Manrique.* Mss.); et une troisième, un des ministres du cabinet de Philippe, ne craint pas d'étendre le jeûne du prince à onze jours, durant lesquels il lui accorde, il est vrai, une quantité illimée d'eau froide. « Asi se determinó de no comer y en esta determinacion pasáron once dias sin que bastasen persuasiones ni otras diligencias á que tomase cosa bebida ni que fuese para salud sino agua fria. » *Carta de Francisco de Erasso.* Mss.

[4] « Doppo essere stato tre giorni senza mangiare molto fantastico et bizzaro mangiò un pasticcio fredolo di quatri perdici con tutta la pasta : et il medesimo giorno bevve trecento once d'aqqua fredda. « *Lettera di Nobili*, Luglio 30, 1568. Mss.

Il est cependant à observer que Carlos aurait trouvé la justification de ce régime, en ce qui regardait au moins la neige et l'eau glacée, dans les prescriptions de plus d'un docteur de son temps. De Castro, qui montre beaucoup de bonne foi et une soigneuse étude des autorités dans sa discussion de cette partie de l'histoire de Philippe, cite les écrits de deux de ces docteurs, dont l'une nous dit que l'usage de la neige s'était tellement accru qu'on la recommandait aux malades, non-seulement comme boisson, mais aussi pour rafraîchir leurs draps, et il prescrit en conséquence l'emploi d'une bassinoire garnie comme celle de don Carlos. *Historia de los Protestantes españoles*, p. 370.

Digitized by Google

confrères dans les appartements de Ruy Gomez[1]; mais tous les remèdes ne purent rendre son énergie à la nature épuisée, et il fut bientôt évident que les jours de Carlos étaient comptés.

Personne au monde ne pouvait moins être ému de cette nouvelle que don Carlos, car il attendait impatiemment la mort comme une délivrance. A compter de cette heure, il sembla bannir de son esprit tous les soucis terrestres et fixer ses pensées sur un autre avenir. A sa propre demande, son confesseur, Chavres, et Suarez, son aumônier, furent appelés, et l'assistèrent de leurs consolations spirituelles. Les dernières scènes de ce drame ont été retracées par la plume du nonce.

« Soudain un merveilleux changement sembla s'opérer par la grâce divine dans le cœur du prince. Au lieu d'une conversation vaine et vide, son langage devint celui d'un homme sensé. Il fit appeler son directeur, se confessa dévotement, et comme sa maladie était telle qu'il ne pouvait recevoir l'hostie, il l'adora humblement, témoignant la plus grande contrition et sans refuser les remèdes qu'on lui présentait, montrant le plus profond mépris pour les choses de ce monde et une telle aspiration vers le ciel, qu'on aurait dit que Dieu avait réservé pour cette heure la somme de toutes ses grâces[2]. »

Carlos sembait avoir la certitude de vivre jusqu'après les vigiles de saint Jacques, le saint patron de l'Espagne. Quand on lui eut dit que ce serait dans quatre jours, il répondit : « Aussi longtemps dureront mes *misères*[3]. » Il aurait désiré revoir son père avant de mourir ; mais son confesseur, dit-on, dissuada le monarque de cette entrevue, en se fondant sur ce que Carlos était actuellement dans une si heureuse disposition d'esprit qu'il fallait éviter de la troubler, en attirant son attention sur les choses de ce monde. Philippe, toutefois, profita d'un moment où Carlos était endormi ou privé de connaissance pour entrer dans la chambre :

[1] « Visitábale el doctor Olivares protomédico y salia á consultar con sus compañeros en presencia de Ruy Gomez de Silva la curacion, curso y accidentes de la enfermedad. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] « Mostrando molta contritione, et se bene si lassava curare il corpo per non causarsi egli stesso la morte, mostrava però tanto disprezzo delle cose del mondo, et tanto desiderio delle celesti ; che pareva veramente che Nostro Signore Dio gli havesse riserbato il cumulo di tutti le gratie à quel ponto. » *Lettera del Nunzio*. Mss.

[3] « Tanto hanno da durare le mie miserie. » *Ibid.*

Digitized by Google

s'avançant doucement derrière le prince d'Eboli et le grand prieur, Antonio de Tolède, il étendit la main vers le lit, fit le signe de la croix, et donna la bénédiction d'adieu à son fils mourant[1].

On ne permit pas à l'aimable belle-mère de don Carlos ni à sa tante Juana d'adoucir, par leurs tendres attentions, l'amertume des derniers instants. Ce fut sa triste destinée de mourir comme il avait vécu pendant son emprisonnement, sous le froid regard de ses ennemis. Néanmoins il mourut en paix avec tout le monde, et quelques-unes des dernières paroles qu'il prononça furent pour pardonner à son père de l'avoir emprisonné, et aux ministres, nommant Ruy Gomez et Espinosa en particulier, de lui en avoir donné le conseil[2].

Cependant il restait à peine assez de force au mourant pour écouter les exhortations de son confesseur et pour adorer par le mouvement de ses lèvres le crucifix qu'il tenait constamment à la main. Le 24 juillet, un peu après minuit, on lui dit que c'était la vigile de saint Jacques. Alors se redressant soudain, avec un rayon de joie sur le front, il pria son confesseur de mettre dans sa main le cierge bénit, et frappant faiblement sa poitrine, comme pour invoquer la miséricorde du ciel sur ses fautes, il retomba en arrière et expira sans pousser un gémissement[3]. « Jamais catholique, dit Nobili, ne fit une fin plus catholique[4]. »

Peu de jours avant sa mort, Carlos avait fait, dit-on, un testament dans lequel, après avoir imploré le pardon et la bénédiction de son père, il lui recommandait ses serviteurs, léguait quelques-

[1] « Et ainsi, dit l'historien Cabrera, le roi se retira dans ses appartements avec plus de douleur et un souci de moins. » « Algunas horas ántes de su fallecimiento, por entre los hombros del prior don Antonio y de Ruy Gomez le echó su bendicion, y se recogió en su cámara con mas dolor y menos cuidado. » *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. v.

[2] « Il principe di Spagna avante la morte diceva, che perdoneva a tutti, et nominatamente al padre, che l'haveva carcerato, et a Ruy Gomez, cardinal presidente, dottor Velasco, et altri, per lo consiglio de' quali credeva essere stato preso. » *Lettera del Nunzio*, Luglio 28, 1568. Mss.

[3] « Et battendosi il petto come poteva, essendoli mancata la virtù a poco a poco, ritirandosi la vita quasi da membro in membro espirò con molta tranquillità et constanza. » *Lettera del Nunzio*. Mss.

[4] « Et testificono quelli, che vi si trovorno che christiano nessuno può moris più cattolicamente, ne in maggior sentimento di lui. » *Lettera di Nobili*, Luglio 30, 1568. Mss

Digitized by Google

uns de ses joyaux à deux ou trois amis, et disposait du reste de ce qu'il possédait en faveur de plusieurs églises et monastères [1]. Conformément à son désir, son corps fut revêtu d'une robe de franciscain, et on l'enferma bientôt après dans un cercueil couvert de velours noir et de riche brocart. A sept heures, dans la même soirée, les restes de Carlos furent portés de la chambre où il était mort au lieu de la sépulture [2].

Le cercueil était placé sur les épaules du prince d'Eboli, des ducs de l'Infantado et de Rio Seco, et d'autres principaux grands d'Espagne. Dans la cour du palais se trouvait une nombreuse réunion de membres des confréries religieuses, de dignitaires de l'Eglise, d'ambassadeurs étrangers, de nobles et de cavaliers de la cour et d'officiers de la maison royale. On y voyait aussi les derniers serviteurs de Carlos, pour quelques-uns desquels il avait un peu d'affection et qui, après l'avoir surveillé pendant sa captivité, venaient l'escorter jusqu'au lieu de son repos. Au moment où le cortége se mit en marche, il s'éleva plus d'une difficulté sur la question des préséances. L'esprit de vanité ne fut pas réprimé par le caractère solennel d'une cérémonie qui aurait dû rappeler que dans la tombe au moins cessent toutes les distinctions. Cette question épineuse fut heureusement réglée par Philippe lui-même, qui, d'une fenêtre du palais, assistait au spectacle, et qui, avec son sang-froid accoutumé, donna les ordres nécessaires pour régler la procession [3], mais il ne l'accompagna pas. Elle défila lentement dans les rues, où le peuple ne put retenir l'expression de sa douleur en voyant la pompe funèbre et le cercueil du prince qu'il avait espéré voir un jour porter le sceptre de Castille, et dont les fautes, si grandes qu'elles pussent être, étaient oubliées dans son infortune sans exemple [4].

[1] J'ai sous les yeux un autre testament de don Carlos, fait en 1564 à Alcalá de Henares, et dont l'original existe encore dans les archives de Simancas. Par un *item* de ce testament, il lègue cinq mille ducats à don Martin de Córdova, pour sa vaillante défense de Mazarquivir.

[2] *Lettera del Nunzio*, Luglio 28, 1568. Mss. — Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 369.

[3] « Partiéron con el cuerpo, habiendo el Rey con la entereza de ánimo que mantuvo siempre, compuesto desde una ventana las diferencias de los Consejos disponiendo la precedencia, cesando así la competencia. » Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. v.

[4] Les particularités de la cérémonie nous sont racontées par le nonce du pape. *Lettera di* 28 *di Luglio*. Mss. — Voyez aussi Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 369.

Digitized by Google

La procession se dirigea vers le couvent de San Domingo Real, où don Carlos avait demandé qu'on déposât ses cendres. Le service y fut célébré avec une grande solennité, en présence d'une multitude d'assistants. Mais soit que Philippe se défiât de la prudence des prédicateurs, soit qu'il craignît quelque audacieuse critique de sa conduite, on ne laissa prononcer aucun discours. Des services religieux furent célébrés pendant neuf jours, en l'honneur du prince défunt, et l'office des morts ne cessa d'être célébré, matin et soir, devant un auditoire dans lequel figuraient les grands d'Espagne et les hauts fonctionnaires de l'Etat, en grand deuil. On put voir, en cette circonstance, la reine Élisabeth et la princesse Juana mêler leurs larmes à celles du petit nombre d'amis restés fidèles à la mémoire de Carlos. On creusa dans le mur de l'église et l'intérieur du chœur une niche où furent déposés les restes du prince, mais ils n'y demeurèrent pas longtemps. En 1573, par ordre de Philippe, on les transféra à l'Escurial et, sous ces sombres voûtes, elles se trouvèrent mêlées à la poussière de la dynastie royale d'Autriche[1].

Philippe écrivit à Zuñiga, son ambassadeur à Rome, pour lui intimer le désir qu'aucun honneur funèbre ne fût rendu à la mémoire de don Carlos, qu'aucun deuil ne fût porté et que Sa Sainteté ne se crût pas dans l'obligation de lui envoyer des lettres de condoléance[2]. Zuñiga fit de son mieux pour cela, mais il ne put empêcher les obsèques d'être célébrées avec une pompe lugubre, assortie au rang du mort. Un catafalque fut élevé dans l'église de Saint-Jacques, et le service eut lieu en présence de l'ambassadeur et de sa suite en grand deuil. Vingt et un cardinaux, Granvelle en était un, assistèrent à la cérémonie[3]. Toutefois aucune oraison funèbre ne fut prononcée[4]; aucune inscription

[1] Pinelo, *Anales de Madrid*, Mss. — Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 369. — *Lettera del Nunzio*, Luglio 28, 1568, Mss. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. v.

[2] *Carta del Rey á Zuñiga*, Agosto 27, 1568. Mss.

[3] « Dijo la misa el cardenal Tarragona, asistiendo á las honras 21 cardenales ademas de los obispos y arzobispos. » *Aviso de un Italiano plático y familiar de Ruy Gomez de Silva*. Mss.

[4] « Oracion fúnebre (écrit le familier de Ruy Gomez), no la hubo, pero yo hice estos epitafios y versos por mi consolacion. » *Ibid.*

De quelque consolation que le méchant latin qui suit dans l'original ait pu être pour son auteur, il n'offrirait pas assez d'intérêt au lecteur pour être cité ici.

Digitized by Google

monumentale ne rappela non plus les vertus imaginaires qu'on prodigue d'ordinaire à ceux qui ne sont plus.

Peu de temps après la mort du prince, Philippe se retira dans le monastère de Saint-Jérome, et cette retraite cloîtrée le déroba quelque temps aux yeux de ses sujets. « Il sent la perte qu'il a faite comme père, » écrit le nonce du pape, « mais il la supporte avec la résignation d'un chrétien [1]. » Il envoya des dépêches aux cours étrangères, pour leur faire connaître la mort de son fils. Dans sa lettre au duc d'Albe, il se laisse aller à une plus complète expression de ses sentiments personnels. « Vous pouvez vous imaginer, lui dit-il, sous le poids de quelle affliction je suis, maintenant qu'il a plu à Dieu de rappeler à lui mon cher fils, le prince Carlos. Il est mort en chrétien, après avoir, trois jours auparavant, reçu le saint-sacrement et témoigné son repentir et sa contrition. Tout cela sert à me consoler dans mon affliction; car j'espère que Dieu l'a rappelé à lui pour le garder toujours avec lui, et qu'il m'accordera la grâce d'endurer cette calamité avec le cœur et la patience d'un chrétien [2]. »

Ainsi mourut au printemps de sa vie, à l'âge d'un peu plus de vingt-trois ans, Carlos, prince des Asturies. Personne n'entra dans le monde sous de plus brillants auspices, car il était l'héritier du plus noble empire de la chrétienté ; et les Espagnols, croyant discerner dans son enfance quelques-uns des germes d'un grand caractère, attendaient avec confiance le jour où il rivaliserait de gloire avec son grand-père, Charles-Quint. Mais il était né sous une mauvaise étoile, qui, contre-balançant les dons de la fortune, les tourna en malédictions. Son caractère, naturellement emporté et opiniâtre, fut exaspéré par la maladie ; et ne rencontrant que défiance et froideur dans celui qui avait le contrôle de sa destinée, il tomba dans un état de frénésie, qui, en même temps qu'elle fournit la meilleure apologie de ses extravagances, semble justifier les mesures de rigueur prises par son père. Cependant ceux même qui repoussent l'imputation de

[1] « Il Rè como padre ha sentito molto, ma come christiano la comporta con quella patienza con che dovemo ricevere le tribulationi, che ci manda Nostro Signore Dio. » *Lettera del Nunzio*, Luglio, 24, 1568. Mss.

[2] Raumer donne un extrait de cette lettre, *seizième et dix-septième siècle*, tome I, p. 149.

Digitized by Google

meurtre peuvent-ils absoudre ce même père d'une rigueur inexorable envers son fils dans les mesures qu'il employa et de la terrible responsabilité de leurs conséquences?

Note du Directeur. Nous compléterons ce récit de M. Prescott par le chapitre sur la reine Isabelle (Élisabeth de Valois), la belle-mère de don Carlos, et par quelques paragraphes qu'il consacre à la discussion du point le plus controversé de ce tragique épisode de l'histoire de Philippe II.

L'historien n'a pas voulu sans doute tenir compte d'une des causes de l'aversion qu'on a supposé que Philippe avait conçue tout à coup pour son fils, lorsqu'il s'éleva dans son esprit un doute sur la légitimité de sa naissance, ou plutôt sur celle de son propre mariage avec la mère de don Carlos, doña Maria de Portugal, qu'il avait épousée lorsqu'il était déjà secrètement le mari d'une autre femme. Ce premier mariage de Philippe II aurait mis le monarque dans un cas de bigamie. Mais probablement ce n'était qu'un mariage morganatique, quoique le prince d'Orange lui-même en fasse mention très-sérieusement dans son apologie, publiée à Delft en 1581, lorsqu'il osa enfin traduire ses griefs dans un manifeste : « Du tems qu'il (Philippe) « *feignist* d'épouser l'infante de Portugal, mère de don Charles, il estoit marié à « donna Isabella Osorio, de laquelle aussi il eut deux ou trois enfans, dont le premier « se nomme don Pedro et le second don Bernardino, duquel mariage pourroit donner bon temoignage Rigomez, prince d'Eboli, s'il étoit vivant ; dont lui est venu « ce grand credit et tant de biens en Espagne. »

Digitized by Google

Un touriste anglais, M. W. H. C. Kingston, connu par divers ouvrages, vient de publier son excursion aux États-Unis, où il a tenu à voir toutes les notabilités scientifiques et littéraires de l'Amérique du Nord. Il ne pouvait oublier M. Prescott, qu'il rencontre pour la première fois chez M. Lawrence, par qui il est présenté à l'illustre historien. Voici quelques détails de leur entretien : « J'eus une très-agréable conversation avec M. Prescott. Il me raconta qu'étant au collége, un de ses camarades lui avait jeté au visage une croûte de pain, qui l'atteignit dans l'œil, et lui causa une telle douleur qu'il tomba à la renverse, évanoui. Il perdit ainsi l'usage d'un œil, et l'autre resta si affaibli, qu'il n'ose pas le fatiguer de peur de le perdre aussi. Pendant longtemps, il fut réduit à rester dans une obscurité complète. Il se sert encore pour écrire d'un appareil inventé pour les aveugles, un *style*, avec du papier réglé et une espèce de lisière pour guider sa main. Par ce moyen, il peut travailler la nuit comme le jour et écrire sans lumière. Il me dit aussi que son habitude est de composer tout un chapitre dans sa pensée avant de le confier au papier. N'ayant jamais eu recours à la dictée, il ne peut employer un secrétaire ; mais avant d'envoyer ses manuscrits à l'imprimerie, il les fait recopier et les corrige lui-même..... »... « Ma femme chanta quelques chansons jacobites qui charmèrent M. Prescott. « Ah! me dit-il, je suis tout ému. J'estime plus ces simples mélodies que les plus beaux airs italiens. » Il fut surtout charmé de la *Complainte du prince Charles-Édouard*, dont les paroles sont du professeur Aytoun. » Un républicain, dit-il, peut entrer dans l'esprit de cette poésie et dans le sentiment de cette musique, sans être plus mauvais républicain pour cela. »

(*Western Wanderings, etc.*, by W. H. C. Kingston. 1 vol.)

Digitized by Google

MÉDINE.

(EXTRAIT DU PÈLERINAGE DU LIEUTENANT BURTON A MÉDINE ET A LA MECQUE[1].)

Ce n'est pas tous les jours que nous rencontrons un voyageur à la fois aussi hardi et aussi patient que M. le lieutenant Burton. Nous allons tenir parole en suivant ce pèlerin original jusqu'à Médine. A vrai dire, le premier extrait de ses deux volumes n'était qu'une exposition destinée à nous initier au secret de son entreprise et du déguisement par lequel il sut se faire successivement passer pour un prince persan et un Afghan élevé à Rangoun. C'est après avoir pratiqué comme médecin au Caire, qu'il se trouve à bord d'un navire, *le Fil d'Or*, où ses amis et lui ayant pris passage sur l'arrière sont forcés de disputer leurs places contre une troupe de Maghrabis, ou plutôt de les reconquérir par la force. Les Maghrabis vaincus ont eux-mêmes demandé la paix, et le navire continue paisiblement sa route sur la mer Rouge, jusqu'à Yambou, sans qu'aucun incident nouveau vienne troubler l'harmonie rétablie entre les pèlerins. Hadji Burton (ce titre oriental lui est bien dû) va nous raconter lui-même sa navigation.

Chaque soir le navire se réfugiait dans quelque baie pour y passer la nuit, et si le rivage offrait un abri, les passagers en profitaient pour échapper à la chaleur étouffante qui régnait à bord. Le surlendemain du départ, on se trouvait à la hauteur d'un groupe montagneux connu sous le nom de Bains de Pharaon.

[1] Voir un premier extrait servant d'introduction au *Pèlerinage* dans la livraison de décembre 1855.

Digitized by Google

« Ce soir-là, nous avions pris terre sur une plage de sable fin dont la surface jaune, creusée par le vent en légers sillons, nous fournissait, moyennant un déblai peu profond, un coucher parfaitement frais et doux. Après le roulis fatigant et la chaleur accablante de notre navire si mal conditionné, nous nous serions accommodés volontiers d'un gîte bien moins confortable encore que celui dont nous jouissions. On ramassa promptement ce qui était nécessaire pour faire du feu, et tandis que plusieurs d'entre nous se donnaient le plaisir du bain, les autres disposaient le foyer et faisaient bouillir la marmite. Par bonheur, mon Indien Shaik-Nour s'était muni d'une ligne, et sa pêche fut heureuse. Le poisson, avec un peu de riz bouilli et quelques coquillages grillés, nous procura un dîner qui nous fit oublier notre déjeuner du bord, composé d'un biscuit dur comme la pierre et d'une pâte d'abricot coupée en tranches si minces et si coriaces que les Arabes la nomment *peau de jument*. Quelques Maghrabis seulement s'étaient hasardés avec nous sur le rivage, notre capitaine ayant effrayé les autres, en leur signifiant le voisinage immédiat des Bédouins. Ils nous offrirent du *kous-koussou*, en échange d'un peu de poisson que nous leur donnâmes. La nuit étant venue, nous voulûmes, avant de nous livrer au repos, attaquer le moral de nos sauvages compagnons aussi vigoureusement que nous nous étions défendus contre leur physique. Scheick-Hamid s'étant levé leur fit entendre l'azan, ou l'appel à la prière, prononcé solennellement, selon la coutume de Médine. Ils accomplirent leurs dévotions, rangés derrière nous en signe de respect, et quand la cérémonie fut achevée, ils nous questionnèrent sur les villes saintes, jusqu'à ce que la fatigue nous gagnât. Alors, nos têtes et nos épaules, nos mains et nos genoux, furent baisés de nouveau par les hommes du désert, non pas cette fois à titre de pénitence, mais comme marque de dévotion. Mes amis pouvaient comprendre à peine la moitié des mots que prononçaient les Maghrabis dans leur rude dialecte africain ; mais nous réussîmes à nous faire entendre par eux. Nous leur vantâmes notre dignité de fils du Prophète et surtout la sainteté de notre pays, laquelle ne manquait jamais de protéger ses enfants contre toute espèce de fraude ou de violence. Nous daignâmes leur promettre d'être leurs guides religieux à Médine, et le jeune Mohammed s'engagea de son côté à diriger leurs

Digitized by Google

toutefois, qu'ils se re-
n éviteraient le retour.
irs de bons et fidèles

s commençâmes à écou-
brégeait nos soirées. Le
. et il avait une légende
sser sous nos yeux. Cette
du patron de ces mers,
voyait à peu de distance de
e saint personnage veillait
fond d'une caverne qu'il
ns laquelle il s'abreuve d'un
eque par des oiseaux verts,
s qui le servent. Ensuite, il
rrible Pharaon d'Egypte fut
tandis qu'il poursuivait les
que le lendemain nous avions
, des récifs et des courants dan-
jour d'effroyable mémoire, l'ange
ses ailes noires. L'attitude de l'au-
profonde l'impression produite par
ençait, cependant : nous déployâmes
tardâmes pas à nous endormir sur le
fut avec un sentiment de bonheur ; car
, et nous comptions bien (l'homme étant
nt enclin à l'espérance) que l'ange des tem-
pour nous miséricordieux, nous permettrait
manger des dattes fraîches au port de Tur.
plein d'anxiété vint succéder à ces riantes vi-
L'aurore, lorsqu'elle brilla sur nous, éclaira les
vues de notre situation. La mer est profonde sur
nous avions mis le navire à l'ancre
e était alors à son maximum de

gende arabe qui affirme que les ombres
fond de la mer, et qu'elles cherchent
recrutant des marins naufragés.

Digitized by Google

hauteur, et en se retirant elle avait laissé le bâtiment touchant sur le sable. Lorsque l'événement fut devenu manifeste, un nouveau tumulte manqua d'éclater. Sans notre intervention, les Maghrabis auraient bâtonné le capitaine, qui, disaient-ils avec quelque raison, aurait dû mieux savoir son métier. Ce moment de colère étant passé, ils voulurent essayer de remettre le navire à flot à force de bras. Tous, excepté les femmes et les enfants, qui, descendus sur la plage, encourageaient leurs proches par des cris aigus, se mirent à l'eau : quelques-uns poussaient avec leurs bras tandis que les autres appuyaient leurs épaules contre le flanc du vaisseau; mais *le Fil d'Or* était solidement fixé dans le sable, et ces efforts étaient trop mal combinés pour réussir. La force physique ayant échoué, les Maghrabis eurent recours à un autre moyen. A la suggestion de leur Maula, ils se préparèrent à brûler de l'encens en l'honneur du scheick Abou-Zulaymah, dont la veille ils avaient entendu l'histoire. L'encens leur manquant, ils le remplacèrent par du café, et c'est ce qui fit, sans doute, que le saint homme ne leur vint pas en aide. Le raïs, alors, leur rappela que leur entreprise n'avait pas commencé sous les auspices du Flât-hah. Ils le récitèrent donc, puis se remirent à l'œuvre, mais sans plus de succès qu'auparavant. Finalement, chaque homme adressa une invocation à son saint particulier et poussa de nouveau, comme si son guide spirituel devait suffire seul à la tâche. Scheick-Hamid lui-même, oubliant sa prudence, implora à haute voix son saint ancêtre, le marchand de beurre clarifié; mais l'obstiné *Fil d'Or* ne bougea pas, et notre ami dut se retirer, non sans quelque confusion.

« Il était alors neuf heures, et la mer avait beaucoup monté. J'avais passé la matinée à observer le retour de la marée, tout en contemplant les grotesques efforts des Maghrabis. Dès que le vaisseau eut montré quelques symptômes de mobilité, je me levai à mon tour; je me dirigeai gravement vers la plage, où je rangeai tous les pèlerins autour du bâtiment, en leur faisant uniformément appuyer l'épaule contre son flanc; puis, je les avertis de pousser de toutes leurs forces aussitôt qu'ils m'entendraient prononcer le nom vénéré du grand saint protecteur de l'Inde. Joignant alors mes mains, je donnai le signal en m'écriant : *Ya Pirau Pir! Ya Abd-el-Kader Jilani!* et aussitôt chaque Maghrabi de pousser

Digitized by Google

comme un Atlas. *Le Fil d'Or* se pencha, glissa pesamment sur le sable, et tout à coup flotta sur les ondes. — Ce fut un petit miracle aux yeux de nos compagnons, et je fus grandement vénéré par eux....., pendant deux jours au moins. »

La traversée s'achève : le douzième jour on débarque à Yambou, et bientôt, à l'aide de chameaux loués à des Arabes, on pénètre dans le désert, en se dirigeant vers Médine. Aucun incident ne vient troubler la monotonie du voyage, jusqu'aux approches d'une chaîne de collines, située à peu près à mi-chemin. Là, nos pèlerins sont avertis qu'une bande de maraudeurs occupent les passages et menacent de piller la caravane. L'histoire du chef de cette bande, nommé Saad, caractérise parfaitement la faiblesse du gouvernement turc dans ces contrées, que le génie de Méhémet-Ali avait arrachées un moment à leur anarchie séculaire.

« Saad, raconte M. Burton, est le chef de deux sections de la famille des Hamidah, laquelle est la branche la plus considérable de la grande tribu arabe des Beni-Harb. Il aspirait à commander à la tribu entière, ce qui eût fait de lui le souverain effectif de la terre sainte de l'Islam ; mais le schériff et le pacha turc de la Mecque, agissant d'après des motifs politiques, l'ont dégradé pour élever en sa place un certain Scheick-Fahd, autre bandit de même trempe, qui se pare du titre de chef des Beni-Amr, formant la troisième subdivision des Hamidah. De là, confusion complète. Les gens de Saad, au nombre de cinq mille, dit-on, ressentent l'injure de leur chef avec toute la susceptibilité des Arabes en pareille matière, et ils battent les partisans de Fahd, qui sont bien moins nombreux. Fahd, soutenu par le gouvernement, coupe les vivres à son adversaire. Tous deux sont également ardents et infatigables ; tous deux saisissent chaque occasion de tirer sur les soldats du pacha, de piller les voyageurs et d'intercepter les routes. Voilà l'état de choses qui s'est perpétué pendant tout le temps de mon séjour dans l'Hedjaz ; et, au moment de mon départ, le schériff de la Mecque en personne se disposait à se mettre en campagne contre Saad. Celui-ci, de son côté, comme on n'avait pas voulu lui garantir la restitution de son titre, avait eu l'insolence de renvoyer le drapeau impérial que jadis lui avait envoyé le Sultan, et il fermait la route à la grande caravane de Damas.

« L'impunité d'un pareil brigand démontre l'incroyable fai-

Digitized by Google

blesse du gouvernement de la Porte. Le Sultan paye des pensions aux chefs arabes qui arment leurs gens contre lui ; et les pachas turcs, après avoir volé tout ce qu'il est possible de prendre, fournissent aux ennemis de leur gouvernement les moyens de lui résister. Il est plus que probable qu'Abd-ul-Medjid n'a jamais entendu un seul mot de vérité sur la situation de l'Hedjaz, et que ses avides courtisans lui persuadent que son nom est profondément redouté dans tout l'empire. La terre sainte des Musulmans absorbe en abondance l'or de la Porte et le sang de ses soldats ; et cependant les Turcs, maîtres de nom, n'y tiennent qu'une situation humiliante. S'ils parviennent à saisir un voleur, ils n'osent le pendre. Ils se soumettent à payer des pensions aux chefs rebelles et, en retour, ils reçoivent des coups de fusil, chaque fois qu'ils se hasardent dans la montagne. Ils affectent une dédaigneuse supériorité à l'égard des Arabes, et, en réalité, ils sont méprisés par eux. Tels sont ici les heureux effets de la charte de Gulhaneh, de cette panacée destinée à guérir tous les maux auxquels sont condamnés, depuis tant de siècles, les races Turque, Arabe, Syrienne, Grecque, Egyptienne, Persane, Arménienne, Kurde et Albanaise. Tels sont les résultats du tanzimat, imitation misérable de notre folle manie de bureaucratie et de centralisation. Sous le despotisme énergique de Méhémet-Ali, le temps d'une seule génération aurait suffi pour purger l'Hedjaz de tous les fléaux qui le désolent. En profitant habilement des querelles des tribus, en soutenant les classes les plus faibles contre celles qui abusent de leur force, en abattant incessamment tous les chefs qui cherchent à établir leur pouvoir personnel, en exerçant surtout une justice sévère et impitoyable, les quelques milliers de bandits qui font de pays un perpétuel champ de bataille seraient bientôt réduits à l'impuissance. Mais pour accomplir une pareille tâche, il faudrait aux Turcs leur ancienne organisation féodale, qui, toute sanguinaire qu'elle fût, engendrait moins de misère que leur charte et leur nouveau code[1]. Il n'est pas besoin d'un œil prophétique pour

[1] Les races orientales ne sont gouvernables que par la crainte. L'histoire rapporte, entre mille exemples, que Ziyad-Ben-Abihi, envoyé par le calife El-Muawiah, à Basrah, pour purger cette grande ville des voleurs qui l'infestaient, commença par annoncer à la population qu'il entendait commander avec le sabre. Il avertit ensuite les turbulents d'avoir à s'éloigner immédiatement. Enfin, il défendit

Digitized by Google

Wahabites et les Bédouins, se le-
l'Hedjaz de ses faibles dominateurs.
montagnes, m'a été représenté comme
d'assez chétive apparence, mais dou-
présence d'esprit et son courage. Il
lior pour découvrir les trahisons our-
vent, il a eu lieu d'exercer cette pré-
perdu toutes ses dents par l'action d'un
liblement, s'il n'en avait pas paralysé
iatement un grand pot de beurre clarifié.
uniquement de fruits qu'il cueille et de
propres mains. Au temps du sultan Mam-
une bourse magnifique, qu'on lui recom-
même, parce qu'elle contenait un objet
examen particulier. Soupçonnant une per-
issu à un esclave, en lui ordonnant d'aller
dehors ; et, en effet, le pauvre diable à qui
tait imposée reçut la décharge d'un pistolet
comme celui de Rob Roy, dans la fermeture
mps en temps, le Sultan envoie en cadeau à
aux, des robes d'honneur et des grains. Mais
rond les coursiers impériaux, donne les riches
esclaves et distribue le grain aux gens de sa tribu.
représenté de deux manières différentes : les uns
té et l'appellent l'ami des pauvres, uniquement,
ce qu'il est à coup sûr l'ennemi du riche ; les autres
est froidement cruel, profondément vindicatif et re-
ent avare, même pour un Arabe. Le vrai Saad doit
nt se trouver entre ces deux portraits. Je dois ajouter,
que ceux de mes compagnons qui louaient Saad le plus
t, lorsqu'ils étaient loin de lui, me semblèrent atteints du
quand ils se trouvèrent à l'entrée de ses défilés. »
première fois, les voyageurs sont arrêtés dans une passe
ontagnes.
ne ils déclarent qu'ils sont tous pèlerins

paraître dans les rues après la prière du soir,
ense, deux cents personnes furent en effet mise
e nuit, on n'eut plus à exécuter que cinq con
atte de sang ne fut répandue.

Digitized by Google

ou habitants de la cité sainte, on consent à les laisser continuer leur route, sous la condition que leur escorte, composée de deux cents cavaliers albanais tirés du fort voisin d'El-Hamrah, se retirera immédiatement. La troupe ne se fait pas répéter l'invitation, et retourne au galop vers son quartier. Quelques jours plus tard, aux approches de Médine, et lorsque la caravane grossie de plusieurs adjonctions offre aux voleurs une force trop imposante pour qu'ils osent l'attaquer corps à corps, ils se contentent de la fusiller du haut de leurs collines fortifiées et de lui tuer ou blesser douze hommes. Enfin, le 25 juillet, par une chaleur étouffante, nos pèlerins, après avoir employé huit jours à franchir les 130 milles anglais (environ 210 kilomètres) qui séparent Yambou de Médine, arrivent en vue de la cité sainte. Ecoutons le récit de M. Burton.

« Une demi-heure après avoir traversé l'Ouady-el-Akik, c'est-à-dire la Sainte-Vallée (ainsi nommée parce que le Prophète reçut d'un ange l'ordre d'y prier), nous arrivâmes au pied d'une longue rangée de gradins taillés naturellement dans un banc de basalte noire et dure. Ce passage est encore un lieu béni, parce que le Prophète en a parlé en termes favorables. Arrivés au sommet, nous nous engageâmes dans une espèce de couloir bordé, de chaque côté, par le rocher à pic, et après quelques minutes de marche sur des scories noires, le bassin de Médine nous apparut tout à coup.

« A cette vue, nous arrêtâmes nos montures, avec autant d'ensemble que si nous eussions obéi à un commandement militaire. Imitant les hommes pieux des anciens temps, nous nous hâtâmes de mettre pied à terre, et tout accablés que nous fussions par la fatigue ou par le besoin de nourriture, nous nous assîmes pour rassasier nos yeux de l'aspect de la cité sainte. — « O Allah ! voici le *Haram* (le sanctuaire) du Prophète ! Fais que ce saint lieu soit pour nous une protection contre les flammes de l'enfer et un refuge contre les châtiments éternels ! O Allah ! que les portes de la miséricorde s'ouvrent et nous laissent passer jusqu'à la terre de félicité ! O Allah ! comble le dernier des Prophètes, le sceau de prophétie, de bénédictions aussi nombreuses que les étoiles du ciel, que les vagues de la mer, que les grains de sable du désert ! Bénis-le, ô Seigneur de puissance et de majesté ! aussi longtemps que le champ couvert de blé et le palmier chargé de dattes continueront de nourrir les hommes ! Vis à jamais, ô le plus excellent des pro-

Digitized by Google

phètes ! Vis dans l'ombre du bonheur, durant les heures de la nuit et les instants du jour, tandis que l'oiseau du tamarisque (la colombe) gémit comme la mère privée de son enfant, tandis que le vent d'occident souffle doucement sur les collines du Nejd, tandis que l'éclair brillant sillonne le firmament de l'Hedjaz ! » — Telles étaient les poétiques exclamations qui, s'élevant autour de moi, manifestaient la richesse d'imagination dont se colore le langage des Arabes, lorsqu'ils sont inspirés par quelque passion profonde ou par l'enthousiasme religieux. Je compris parfaitement alors la valeur véritable de cette phrase du rituel musulman : — « Et lorsque les yeux du pèlerin tomberont sur les arbres de Médine, qu'il élève sa voix et qu'il bénisse le Prophète, en se servant des bénédictions les plus choisies. » — Rien n'était plus frappant, en effet, parmi les magnifiques aspects qui se déroulaient devant nous, surtout après le pays désolé que nous venions de traverser, que les jardins et les plantations dont la ville se montrait entourée. Il me fut impossible de ne pas m'associer au sentiment d'admiration qu'éprouvaient mes compagnons, et je crois que, pendant quelques minutes, mon enthousiasme fut égal au leur..... Mais quand nous eûmes repris nos montures, l'habitude d'observation revint s'emparer de moi avec une force d'autant plus vive qu'elle avait été interrompue. Je traçai une légère esquisse de la ville, je me fis rendre compte des principaux édifices que j'apercevais ; en un mot, je commençai à recueillir des matériaux pour le chapitre qu'on va lire. »

Ce chapitre suivant est intitulé : *A travers le faubourg de Médine, jusqu'à la maison de Scheick-Hamid*. Nous le reproduisons presque tout entier, car il nous offre de nouvelles scènes auxquelles la plume spirituelle de M. Burton a su parfaitement conserver leur couleur locale.

« Comme nous marchions dans la direction de l'est, le soleil levant parut devant nous, au-dessus d'un horizon de collines assez basses : sur son disque rouge se dessinaient, en contours noirs, quelques palmiers auxquels le brouillard du matin prêtait des dimensions gigantesques. En même temps, le paysage se teignait d'or et de pourpre. A nos pieds se déroulait une plaine spacieuse terminée en face de nous, à l'orient, par les collines du Nejd. Sur la gauche, au nord, s'élevait le mont Ohod, masse im-

Digitized by Google

posante d'âpres rochers, au pied desquels brillait un dôme blanc dominant un bosquet de palmiers. Vers le sud, de larges bandes de brouillard violacé, pénétrées çà et là par les rayons horizontaux du soleil du matin, s'étendaient au-dessus des jardins et des bois de palmiers de Kuba, dont le vert d'émeraude se détachait vivement sur le fond brun de la plaine. Vis-à-vis de nous, à deux milles environ, se présentait Médine qu'on prend, à la première vue, pour une cité considérable. Quelques moments d'attention suffisent cependant pour rectifier cette méprise. De la colline de basalte sur laquelle nous nous étions arrêtés, une route tortueuse se dirigeait vers la ville, à travers la plaine, et aboutissait à une haute porte de forme rectangulaire, percée dans le mur vieux et délabré qui entoure le faubourg. Cette entrée, nommée *Ambari*, est flanquée à gauche, du côté du nord, par les dômes et les minarets d'un élégant édifice turc (Takiyah) construit par le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, pour la réception des derviches voyageurs; et sur la droite, par une ligne longue et basse de bâtiments blanchis à la chaux et percés de hideuses petites fenêtres carrées, à l'imitation des casernes d'Europe. De notre point d'observation, voici, en commençant par la gauche du spectateur, comment les traits les plus saillants de la ville s'offrent successivement aux regards.

Dans la plaine, parmi les palmiers placés au nord, se voient d'abord les ruines pittoresques d'une ancienne fontaine publique dont les proportions étaient considérables. Plus près du mur de la ville se montre une construction d'un aspect remarquable : c'est un pavillon de style turc qui sert de palais au gouverneur. A l'angle nord-ouest de l'enceinte, on distingue, sur des rochers qui dominent la ville, un fort de couleur blanche : ses remparts et ses embrasures lui donnent une apparence européenne. Dans le faubourg nommé *El Munakhah* [1], s'élèvent au-dessus de la masse grise des maisons, et dans tout l'éclat de leur construction récente, les dômes et les minarets de cinq mosquées. Derrière le faubourg, à l'orient, se montre la ville, que dominent les quatre grandes tours du Haram et la vaste coupole verte qui abrite le tombeau du Prophète. A demi cachés par la masse de ce

[1] *El munakhah*, lieu où s'agenouillent les chameaux pour se reposer et pour être déchargés.

Digitized by Google

célèbre monument, l'orgueil de la cité, on aperçoit certains points blancs parsemant une surface verte. Ce sont les tombes du cimetière vénéré d'El-Bakia. A partir de là, en tirant vers le sud, commence la longue lisière des bosquets de palmiers connus dans tout l'islam sous le nom des *arbres de Médine*. Cette vue magnifique est pourvue, d'ailleurs, d'un premier plan qui en fait mieux ressortir tout l'éclat : nous voulons parler du vaste espace couvert de blocs et de cailloux volcaniques, à travers lesquels serpente dans la plaine la route conduisant à la ville.

« Après quelques minutes de repos, je remontai sur mon chameau et je m'avançai lentement vers la porte. Quoique l'heure fût matinale, le chemin était déjà couvert d'une foule de gens qui venaient au-devant de la caravane. Mes compagnons avaient préféré mettre pied à terre, sans doute afin de pouvoir plus facilement embrasser leurs parents ou amis. En de pareilles occasions, les Arabes montrent plus de cordialité qu'aucun peuple oriental que je connaisse. Ils sont plus affectueux que les Persans, et leurs manières sont plus démonstratives que celles des Indiens. Une respectable dame de Médine, revenant de la Mecque, s'était jointe à notre caravane à El-Hamra ; en la revoyant, son jeune fils pleurait de joie, gambadait autour du chameau qui la portait et se levait à tout moment sur la pointe de ses pieds pour essayer d'échanger un baiser avec elle : la bonne mère, de son côté, se penchait en vain pour y parvenir. C'était un tableau touchant. Généralement, quand des parents, des amis ou d'anciens condisciples se retrouvent ainsi, après une absence, le plaisir de la réunion leur arrache des larmes. Je remarquais des gens qui, très-inégaux en apparence par le rang et par la richesse, s'embrassaient cordialement avec les plus vives démonstrations d'affection et sans aucun embarras de part ou d'autre. Les inférieurs saluaient leurs supérieurs, en essayant de leur saisir la main pour la baiser. Les simples connaissances se donnaient cordialement la poignée de main européenne et baisaient ensuite les bouts de leurs doigts.

« Franchissant [illegible] à travers un[illegible] nous [illegible] celle-ci n'[illegible] l'o[illegible] fait m[illegible]

Digitized by Google

villes d'Asie. Je fus frappé surtout du grand nombre des maisons en ruine et inhabitées. Nous passâmes un pont formé d'une seule arche semi-circulaire, construite en pierres grossièrement taillées sur le lit d'un torrent large d'environ cinquante pieds, avec des rives à pic, profondément rongées par l'action des eaux. Ici la route aboutit sur un vaste espace découvert, qu'on appelle Barr-el-Munakhah, ou plus brièvement El-Barr, c'est-à-dire la Place. En marchant quelques instants de plus dans la même direction, nous aurions promptement atteint Bab-el-Misri (la Porte d'Egypte), qui donne accès dans l'intérieur de la ville ; mais nous tournâmes brusquement à droite et bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée de la maison de notre ami Scheick-Hamid.

« Le scheick nous avait précédés de quelques heures, afin de préparer un appartement pour son hôte. Il désirait sans doute recevoir avant notre arrivée les premiers embrassements de sa mère et de la fille de son oncle. Les Orientaux, à leur retour d'un voyage, sont ordinairement accueillis par la partie féminine de leur famille avec de bruyants cris de joie, qu'ils n'aiment pas à laisser entendre aux étrangers. La douce tâche d'Hamid n'était probablement pas achevée quand nous arrivâmes ; car les chameaux s'étaient agenouillés à sa porte depuis plusieurs minutes, avant qu'il ne se présentât pour nous offrir le compliment de bienvenue. Une matinée avait suffi pour changer entièrement son apparence. Le rasoir du barbier avait passé sur sa tête et sur son visage. Il était coiffé d'un gros turban de mousseline roulée autour d'une calotte neuve richement brodée. Ses moustaches avaient été ramenées aux dimensions et aux formes les plus élégantes ; sa barbe, réduite à une simple ligne terminée en pointe, ne ressemblait pas mal à un point d'exclamation (!). La chemise sale et déchirée qu'il portait nouée autour de ses reins, avec un bout de corde, avait été remplacée par un *jubbah*, léger surtout en étoffe de mérinos couleur d'œillet, par un caftan à larges manches, d'une riche étoffe à fleurs, par une belle chemise d'*halaili* [1] ; enfin par une large et brillante ceinture de soie à carreaux, garnie de franges aux deux bouts. Ses pantalons étaient aussi d'halaili, avec une élégante bordure à la hauteur de la cheville. Ses pieds

[1] Tissu de coton rayé en soie blanche, très-prisé des Arabes et fabriqué à Constantinople.

Digitized by Google

qui, durant la route, étaient nus et brûlés par le soleil, avaient subi une purification complète avant d'être enfermés dans des mizz[1] et des babouches d'un cuir couleur citron, coupé d'après la dernière mode de Constantinople. Dans l'une de ses petites mains, le scheick portait, en signe de piété, un rosaire de perles fines, et de l'autre il tenait une belle pipe dont le tuyau en bois de jasmin était terminé par un bec d'ambre. Enfin, sa poche à tabac suspendue à sa ceinture, était de drap brodé d'or. Ajoutons que les jours suivants, quand je rencontrai mes compagnons de voyage, je pus observer qu'ils étaient tous métamorphosés d'une façon à peu près semblable.

« Les manières du scheick avaient subi un changement aussi remarquable que son vêtement. De rudes et vulgaires qu'elles semblaient être pendant le voyage, elles étaient devenues calmes et dignes. Il me prit la main avec politesse et me conduisit jusqu'au *majlis*[2], qui était balayé et disposé avec soin pour une réception d'apparat. Le jeune Mohammed nous suivait; mais son humiliation et son abattement étaient inexprimables ; car il portait encore ses habits déguenillés de la route, et il sentait avec amertume que chaque visiteur, en l'apercevant, se demanderait : Quel est ce misérable? — Il alla se réfugier piteusement dans un coin de l'appartement, et Shaik-Nour, aussi sale qu'un Indien l'est toujours en voyage, aurait été à son tour se cacher derrière Mohammed, si je ne lui eusse commandé de sortir pour aider au service du logis. Il est d'usage à Médine que l'homme qui vient de terminer un voyage soit visité, à son retour, par tous ses parents et amis. C'est pourquoi l'on avait préparé le divan dans le salon ; les pipes étaient prêtes, et le café chauffait dans un réchaud dans le corridor. J'avais à peine eu le temps de m'asseoir près de la fenêtre (c'est la meilleure place, parce qu'elle est la plus fraîche), lorsque les visiteurs commencèrent à arriver et à remplir l'appartement. Scheick Hamid se levait pour les recevoir et les embrasser. Ils prenaient place sur le divan, fumaient,

[1] Espèce de chaussons en léger cuir de Cordoue, qui, n'étant pas exposés aux contacts extérieurs, parce qu'ils sont préservés par les babouches, ne se quittent ni à la mosquée ni sur le divan.

[2] Le *majlis*, littéralement *lieu où l'on s'assied*, est le salon des villes arabes : il est situé ordinairement au premier étage, immédiatement au-dessous du harem, ou appartement des femmes.

Digitized by Google

parlaient politique, faisaient toute sorte de questions sur des voyageurs ou des amis absents, buvaient le café, et, après une demi-heure de séance, se levaient brusquement, embrassaient le maître du logis et se retiraient. Les petites gens entraient modestement, après une accolade donnée à la porte, et se glissaient sans bruit aux dernières places, en saluant humblement le reste de la société; ils avaient l'air de fumer et de prendre leur café, pour ainsi dire, à leur corps défendant; puis ils sortaient aussi silencieusement qu'ils étaient entrés. Les gens de conséquence, au contraire, personnages affairés, sur le visage desquels était écrit un parfait contentement d'eux-mêmes, apparaissaient avec un fracas qui forçait tous les assistants à se lever en signe de respect. Ils s'asseyaient avec importance, s'emparaient de la conversation, puis effectuaient leur sortie d'un air majestueux, qui provoquait de nouveau l'assemblée à se tenir debout. Comme à l'ordinaire, la guerre sainte était le sujet qui occupait tous les esprits. — Le Sultan avait ordonné au czar de se faire musulman. Le czar avait sollicité la paix et offert de payer un tribut, en se reconnaissant vassal de la Porte; mais le Sultan s'était écrié : — Non, par Allah! l'islam! — Naturellement, le czar ne pouvait se décider à prendre une pareille décision, sans hésiter un peu; mais Allah confond la face des infidèles, et bientôt Abdul-Mejid disposerait en maître des *Moscows* [1]; après quoi il tournerait ses armes victorieuses contre tous les idolâtres du Frangistan, en commençant par les Anglais, les Français et les Aroams ou Grecs [2]. Quand, au milieu de ces propos absurdes, on en appelait à mon opinion, j'avais grand soin qu'elle ne fût pas de nature à me rendre impopulaire. Mais j'appris alors des nouvelles qui ne présageaient rien de favorable à l'exécution de mon projet de voyage à travers l'Arabie, jusqu'à Mascate. Les Bédouins, désireux de s'assurer une part convenable des dépouilles de l'Europe, avaient décidé qu'ils fourniraient un contingent pour la guerre sainte. A cette occasion, des prétentions rivales avaient suscité des querelles; car tous les hommes voulaient partir, et il n'était pas un jeune garçon de dix ans qui consentît à être laissé en arrière. La conséquence était que cet aimable peuple se battait de tous les

[1] C'est l'appellation populaire des Russes en Égypte et en Arabie.

[2] *Aroams*, pluriel de *Roumi*; ce sont les Roumains.

Digitized by Google

côtés ; au moins les visiteurs s'accordaient à le dire, et je trouvai, par la suite, qu'ils ne se trompaient guère..... Depuis huit heures du matin jusqu'à midi, le majlis ne désemplit pas, et les devoirs de la politesse retardèrent ainsi notre déjeuner d'une manière désespérante pour un voyageur affamé.

A l'ennui des visites succéda celui, bien plus grand, des enfants. A peine le salon commença-t-il à se vider, qu'ils s'y précipitèrent en masse, marchant sur nos pieds, faisant un tapage d'enfer, brisant tout ce qui leur tombait sous leur main et, enfin, s'exprimant en un tel langage, qu'il aurait fait reculer jusqu'à nos vieux matelots. Pour ceux qui n'ont pas, comme moi, étudié les cargaisons d'*enfants terribles* que l'Inde envoie annuellement en Angleterre, il est impossible de concevoir dans sa véritable étendue le fléau dont j'étais en ce moment affligé. Un petit drôle, de trois ans à peine, me dit sans hésiter, parce que je l'empêchais de marcher sur mon pied malade [1], que son père avait chez lui un sabre avec lequel il me couperait la gorge d'une oreille à l'autre ; et, tout aussitôt, il joignit la grâce du geste à celle de la pensée. Puis, comme je commençais à me moquer de sa faiblesse, le méchant garnement devint fou de rage : il me menaça de son petit poing, et fixant sur moi ses grands yeux noirs, il se mit à lécher son genou, acte qui, en Orient, est le signe du dernier mépris. Scheick-Hamid, survenant à cet instant, demeura stupéfait en me voyant en butte à cette indignité, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à épargner au coupable une correction immédiate. Pendant ce temps, un autre petit vaurien s'emparait d'un de mes pistolets, et, avant que je pusse le lui arracher, il le dirigeait contre un de ses voisins. Heureusement le chien était au repos et la détente était dure. Vint ensuite un grave personnage de six ans, décoré d'un encrier passé dans sa ceinture, comme signe de son initiation aux études littéraires ; celui-là se saisit de ma pipe et commença à fumer de larges bouffées. J'osai, en plaisantant, comparer sa grêle personne au tuyau de l'instrument, qu'il jeta aussitôt sur le tapis, en me regardant avec des yeux flamboyants et des traits décomposés par la colère.

[1] M. Burton, marchant un jour sur des cailloux aigus dans la mer Rouge, s'était blessé assez gravement pour que la plaie qui survint ne pût se guérir avant son retour en Égypte.

Digitized by Google

La cause de cette indiscipline ne tarda pas à m'être connue. Au lieu de fouetter ces polissons, on se contentait de leur montrer un visage menaçant, ce dont ils ne faisaient que rire. Leurs défauts, d'ailleurs, étaient compensés par certaines qualités : c'étaient de vigoureux garçons qui, à l'instar des jeunes Anglo-Saxons, n'hésitaient pas à se servir entre eux de leurs poings dans l'intérieur de la maison, et à se battre à coups de pierres ou de bâton lorsqu'ils étaient dehors. Avant tout autre objet, nos armes attirèrent leur attention et ils les examinèrent comme auraient pu le faire, en Europe, des jeunes gens de dix-huit ans.

« A la fin, je fus réduit à enfreindre les lois de la politesse arabe, jusqu'au point d'avertir mon hôte que j'étais accablé de faim, de soif et de fatigue, et qu'avant d'aller visiter le Haram, j'avais impérieusement besoin d'un peu de repos et de solitude. Le bon scheik, qui se préparait à sortir pour aller prier sur la tombe de son père, m'apporta immédiatement mon déjeuner, m'alluma une pipe, déploya un lit, rendit la chambre à l'obscurité en fermant les volets, renvoya les enfants, et me laissa dans la société que je souhaitais le plus en cet instant, celle de moi-même. Je l'entendis bientôt appeler sa mère, sa femme et quelques parents dans la pièce qui servait de magasin ou de garde-meuble. C'est là qu'il avait déposé les objets recueillis par lui pendant son voyage. Le matin même, en présence des visiteurs, un de ses oncles, un peu par plaisanterie, l'avait pressé de montrer son *sahharah* (malle de voyage), demande à laquelle il n'avait pas répondu. Dans l'Orient, en effet, chaque fois qu'un coffre est ouvert, les personnes présentes font appel à la générosité du propriétaire, qui ne saurait exprimer un refus sans manquer aux convenances, et qui est ainsi tenu de se voir dépouiller, en gardant la meilleure contenance possible. Hamid laissa donc prudemment sortir tout le monde, avant de produire ses trésors, lesquels, à juger par les exclamations de plaisir que leur vue arrachait aux lèvres féminines, composaient une collection capable de satisfaire complétement l'attente des dames qui devaient se les partager.

« Après avoir dormi, nous sortîmes tous pour nous rendre au Haram ; car c'est un devoir dont les gens pieux ne sauraient différer l'accomplissement. Le moral de Mohammed était complète-

Digitized by Google

ment rétabli, parce qu'il avait réussi à se faire prêter par le scheick une robe ornée de brillantes broderies. Quant à Shaik-Nom, il avait brossé son bonnet, et, à l'aide de quelques-uns de mes vieux habits, il était parvenu à se composer un costume moitié turc, moitié indien, qui le faisait ressembler à un esclave abyssinien de bonne maison. Comme je me propose de réserver pour un chapitre spécial la cérémonie du Ziyarat ou de la Visitation, je terminerai celui-ci par une courte exposition de notre manière de vivre dans la demeure hospitalière du scheick.

« La maison d'Hamide forme, sur le Barr-el-Munokhah, une encoignure, dont les deux façades sont tournées vers le levant et le nord. Le rez-de-chaussée contient seulement une espèce de vestibule dans lequel sont entassés de vieux meubles ou des restes de provisions. Pour parvenir au premier étage, habité par les hommes, il faut gravir un escalier tournant et obscur, dont les marches, en pierres dégradées, sont recouvertes d'une couche de terre noire fort dure. A cet étage, sur le devant de la maison, se trouvent deux pièces principales : l'une est le *majlis*, ou salon de réception dont j'ai déjà parlé, et l'autre sert de magasin. Les portes de toutes deux s'ouvrent sur un passage obscur, derrière lequel existe une troisième pièce, longue et sans fenêtre, où l'on a placé un *hanafiyah*[1], avec tous les accessoires nécessaires aux purifications. La cuisine est au second étage, que je ne pus visiter parce que, selon l'usage, il était occupé par le harem. Au nord et à l'orient, la majlis avait de petites fenêtres, ou plutôt de simples ouvertures, munies de gros volets en bois et de rideaux en roseaux. Les embrasures étaient garnies de coussins où nous venions nous asseoir, matin et soir, pour jouir de l'air frais. Le plafond était formé de bâtons de dattier, supportés par des solives de palmier peintes en rouge. Les murs étaient construits en pierres volcaniques, mélangées de briques brunes, liées avec de l'argile et maintenues par une charpente de bois. Les seuls meubles que renfermât le salon consistaient en un divan[2] bordant les murs et

[1] Le *hanafiyah* est un grand vaisseau de cuivre, ordinairement étamé, et garni d'un robinet dans sa partie inférieure.

[2] On ne saurait s'expliquer comment le divan, ce meuble si commode, si économique et si favorable à l'ornementation d'un salon, n'a pas encore été adopté dans les pays méridionaux de l'Europe.

Le divan, qu'on ne doit pas confondre avec sa mesquine imitation, est une rangée

Digitized by Google

en un tapis occupant le milieu de l'appartement. Dans l'un des coins se trouve un grand coffre en bois, assez semblable à ceux de nos matelots à bord. Au mur méridional est attaché un *suffeh*, ou petite tablette en pierre commune, soutenue par un seul support. Là sont placés des objets d'un usage journalier, tels que des bouteilles de parfums, des tasses à café, un ou deux volumes dépareillés, et parfois un turban que l'on veut soustraire à l'atteinte des enfants. Deux crochets scellés dans le mur occidental soutiennent une paire de pistolets garnis de cordons cramoisis, et une demi-douzaine de tuyaux de pipes. Le milieu du salon n'est jamais dépourvu d'un *shisha*[1] et, dans un coin, un large réchaud de cuivre, avec tous ses accessoires, est disposé pour faire chauffer le café.

« De même que l'escalier, le plancher du corridor situé derrière le majlis est recouvert d'une couche de terre noire et dure, qu'on arrose deux fois par jour durant les grandes chaleurs. La maison est habitée par la mère d'Hamid, par sa femme et par quelques neveux ou nièces, jeunes enfants qui courent çà et là comme de petits sauvages, et qui sont plus d'à moitié nus. Deux négresses esclaves, amenées d'Afrique, composent la partie domestique de la famille.

« La maison n'est pas grande ; mais elle tire beaucoup d'agrément de la vue dont on jouit aux fenêtres du majlis, qui laissent apercevoir à la fois la grande place d'El-Barr, les murs de la ville, ainsi que les maisons placées en arrière, la Porte d'Egypte, les grands minarets du Haram, la masse lointaine du Jebel (mont) Ohod, une des mosquées du faubourg, et enfin une partie des remparts du fort. L'aspect d'El-Barr est des plus animés et des plus pittoresques lorsqu'une caravane vient y planter ses tentes. Le majlis est assez frais pendant la matinée, mais quand arrive

de coussins plats, disposés autour de l'appartement, soit sur le plancher, soit sur de larges bancs en bois ou en maçonnerie, dont la hauteur varie suivant les lieux. Il est large d'environ un mètre, et doit être légèrement incliné vers la muraille pour qu'on puisse mieux s'appuyer. Des oreillers garnis de coton et couverts en indienne ou en soie sont placés contre le mur, et peuvent, au besoin, se superposer, de manière à former une pile. La place d'honneur, toujours voisine des fenêtres, est indiquée par un carreau de soie.

[1] Le *shisha* de Médine est une grande noix de coco à manche de bois, montée en cuivre, et reposant sur un trépied de même métal.

Digitized by Google

l'après-midi, il devient brûlant. J'insiste sur ces détails pour faire comprendre ce que sont en général, à Médine, les habitations de la classe moyenne. Dans les demeures de la classe supérieure, on affecte le luxe de la Turquie ou de l'Égypte, ainsi que je pus m'en assurer en visitant la maison d'Omar-Effendi. Quant aux pauvres, leurs chétives habitations sont les mêmes partout.

« Notre manière de vivre chez le scheick Hamid était fort calme et nullement désagréable. Jamais mes yeux n'y ont aperçu un visage de femme, si ce n'est celui des deux jeunes négresses. Les premiers jours, elles cherchaient à cacher leurs charmes d'ébène sous le haillon qui leur servait de voile, et elles refusaient de répondre à la plus simple question ; mais, peu à peu, elles me permirent de les voir et elles se hasardèrent à me parler, avec une voix qui me parut singulièrement douce et délicate. Jamais, cependant, elles ne purent se défaire avec moi d'une certaine honte. Je n'ai pas une seule fois entrevu le visage ou entendu la voix de la jeune maîtresse du logis, qui se tenait tout le jour dans l'étage supérieur. La vieille mère d'Hamid sortait quelquefois sur l'escalier pour converser avec lui, mais seulement lorsqu'il n'y avait pas d'étrangers dans la maison. Il ne lui arriva jamais de descendre dans le majlis et de s'asseoir à côté de moi, comme le fit, à la Mecque, la vieille dame dont j'habitais la maison. Souvent, vers le milieu du jour, quand j'étais couché dans le corridor pour y faire la sieste, j'ai vu des femmes monter l'escalier pour visiter le harem ; parfois, quelqu'une d'entre elles, s'arrêtant, présentait sa main bien enveloppée à Hamid et causait un instant avec lui[1] ; mais toutes ces visiteuses étaient soigneusement couvertes de leur voile, et elles auraient cru manquer gravement aux convenances si elles avaient laissé entrevoir la moindre partie de leur visage.

« Nous nous levions au point du jour ; nous faisions immédiatement nos ablutions et *nous rompions le jeûne* avec une croûte de pain ; après quoi nous fumions une pipe et nous buvions une tasse de café. Venait ensuite l'heure de s'habiller et d'aller visiter l'un des saints lieux, au dedans ou au dehors de la ville. De retour avant

[1] Lorsqu'un Musulman a touché une femme étrangère à sa famille, il ne peut plus prier sans une ablution préalable. C'est pourquoi, lorsqu'une belle dame serre la main d'un parent ou d'un ami, elle prend soin d'envelopper la sienne dans un bout de son voile.

Digitized by Google

que le soleil fût devenu intolérable, nous allions nous asseoir sur le divan. La conversation, soutenue par les pipes, le café et l'eau fraîche parfumée, nous faisait gagner aisément le moment du dîner, fixé à onze heures du matin. Ce repas, nommé *el ghada*, nous était servi dans le majlis, sur de grands plats de cuivre envoyés de l'étage supérieur. Nous prenions place autour, en nous écriant : *Bismillah!* (ce sont les grâces des Musulmans) et tous également nous mettions la main au plat qu'on avait posé devant nous. Nous avions ordinairement du pain non levé, plusieurs espèces de viandes ou de légumes étuvés, et, à la fin du premier service, du riz que l'on mangeait avec des cuillers. Ensuite paraissait le dessert, composé de dattes fraîches, de raisins et de grenades. Après le dîner, j'avais pour usage invariable d'inventer quelque excuse, telle que mon habitude d'une *kaylulah* (sieste de midi) ou ma disposition mélancolique, disposition toujours respectée des Arabes, chez lesquels elle se rencontre très-fréquemment, pour me retirer et aller m'étendre sur ma couverture, au fond du corridor. Là, dans cette posture, après m'être complétement déshabillé, je reposais et je fumais, ou bien je lisais et j'écrivais en cachette [1], depuis midi jusqu'au soir, qui est le temps réservé aux visites à faire ou à recevoir. Le scheick et moi, nous étions demeurés en relations intimes avec Omar-Effendi et Saad le Diable, tandis que Salih-Shakkar, éprouvant peu de goût pour notre société ou trouvant peut-être que notre rang social n'était pas à la hauteur du sien, ne parut pas une seule fois chez Hamid. Les visites achevées, nous disions, soit à la maison, soit au Haram, la prière du soir, que suivait l'asha ou le souper, repas aussi substantiel que le dîner, plus abondant encore, et toujours suivi du café et de la pipe. Quelquefois, pour mieux passer notre soirée, nous revêtions des habits communs, nous placions notre *nebut* (gourdin) sur notre épaule, et nous allions au café. Quelquefois encore, en certaines occasions de fête, nous nous permettions une *taatumah*, ou collation du soir, composée de confitures, de grenades et de fruits secs; mais, le plus souvent, nous allions nous asseoir sur des tapis, à la porte du scheick, et là, nous recevions des visites, nous causions,

[1] M. Burton s'était pourvu, au Caire, d'un carnet portatif qui pouvait se cacher facilement, et il avait pris l'habitude d'écrire avec un bout de crayon sur de très-petits carrés de papier placés dans le creux de sa main.

Digitized by Google

nous plaisantions, nous contions des histoires, jusqu'à ce que chacun de nous atteint, à son tour, par le besoin du sommeil, allât gagner sa couche et s'endormir.

« Quelque grande que soit la chaleur du jour, la nuit, à Médine, est toujours fraîche et agréable, ce qui est dû sans doute à l'élévation du plateau sur lequel la ville est construite. » . . . . . .

. . . . . .

Nous abrégeons ces détails, qui, d'ailleurs, n'offriraient plus qu'un intérêt médiocre, et nous passons au récit de la première visite du pèlerin au sanctuaire du Prophète.

« Après avoir accompli la grande ablution et nous être revêtus des habits blancs aimés du Prophète, nous nous trouvâmes prêts à commencer notre sainte excursion. Comme mon pied malade me faisait beaucoup souffrir, le scheick avait demandé un âne pour moi. Bientôt apparut un misérable animal n'ayant que la peau et les os, boiteux et privé d'une oreille, avec un accoutrement à l'avenant. La selle manquait d'étriers, et un licou tenait lieu de bride. Il fallut me résigner. Je montai donc la pauvre bête, et je m'avançai vers la porte de la ville, excitant sur mon passage le mépris des Bédouins, qui, de même que les Indiens, tiennent l'âne pour une monture ignoble. Les pèlerins Turcs cependant, dont l'orgueil se plaît à paraître ignorer les préjugés des Arabes, se servent d'ânes lorsqu'ils ne peuvent aller à pied. Croyant que j'étais un Osmanli hors d'état de comprendre la langue arabe, les gens que je rencontrais ne se gênaient guère pour se dire les uns aux autres : — Par quel courroux d'Allah sommes-nous donc condamnés à obéir à des monteurs d'ânes? — Pendant ce temps, le scheick Hamid m'expliquait les mérites de sa mosquée.

« Le *Masjid-el-Nabawi*, ou la mosquée du Prophète, est l'un des deux grands sanctuaires de l'islam, et le second des trois lieux principalement révérés par les peuples musulmans. Le premier est la *Masjid-el-Haram* (la mosquée du Sanctuaire), à la Mecque, laquelle remonte à Abraham, et le troisième est la mosquée de Jérusalem, qui se rattache à Salomon, dont elle a remplacé le temple. La tradition attribue à Mahomet les paroles suivantes : « Une prière dans ma mosquée (de Médine) est plus efficace que mille prières dans les autres lieux saints, excepté seulement dans la mosquée d'El-Haram. » Voilà pourquoi c'est le devoir du pèle-

Digitized by Google

rin, aussi longtemps qu'il séjourne à Médine, d'aller prier quotidiennement cinq fois dans la mosquée du Prophète, d'y passer la journée à lire le Koran, et la nuit, si cela lui est possible, à méditer ou à prier encore.

« Une visite à la mosquée du Prophète et aux lieux vénérés qu'elle renferme est ce qu'on appelle le *ziyarat* ou la visitation. Le fidèle qui s'en acquitte se nomme *zaïr*, et celui qui le guide *muzawwir*. Une différence essentielle distingue ce rite du pèlerinage de la Mecque, dont l'accomplissement procure la qualification de Hadji. Ce dernier est obligatoire, le Koran ayant prescrit à chaque musulman d'aller visiter, au moins une fois dans sa vie, le sanctuaire de la Mecque. Le *tawaf*, ou la circumambulation, qui s'exécute à la Mecque autour de la maison d'Allah (*Bait-Allah*) ne doit jamais avoir lieu pour la tombe du Prophète. Celle-ci ne doit pas être visitée en habit de pèlerin ; on ne doit ni la baiser avec les lèvres, ni la toucher avec la main, ni la presser avec la poitrine, comme la Kaabah. On ne doit pas non plus se frotter le visage avec la poussière recueillie près du sépulcre ; et ceux qui l'adorent en se prosternant, comme le font certains Indiens ignorants, sont tenus pour coupables de péché mortel. D'un autre côté, cracher sur une partie quelconque de la mosquée du Prophète, ou la traiter avec mépris de quelque manière que ce soit, ne peut être que l'acte d'un infidèle.

« Ainsi, la religion et la science ont déterminé, avec une assez grande exactitude, le rang spirituel et la dignité de la mosquée de Médine. Mais les hommes, surtout en Orient, sont toujours extrêmes ; c'est pourquoi l'école orthodoxe d'El-Malik, se fondant sur la sainteté de la tombe du Prophète et sur les avantages religieux qu'elle procure, tient la ville de Médine pour plus honorable que celle de la Mecque ; tandis que les Wahhabis, au contraire, rejetant l'intercession du Prophète au jour du jugement, considérant la tombe d'un simple mortel comme indigne de vénération, et condamnant le respect idolâtre de certains Musulmans, ont pillé la sainte mosquée avec une violence sacrilége et interdit l'entrée de Médine aux pèlerins étrangers. Quoi qu'il en soit, le consentement général de l'islam admet la supériorité de la maison d'Allah, à la Mecque, sur tous les autres lieux du monde, en déclarant d'ailleurs Médine plus vénérable que la Mecque et, par consé-

Digitized by Google

séquent, que le reste de la terre, sauf, toutefois, la maison d'Allah.

Après avoir traversé des rues pleines de boue, parce qu'on les arrose journellement, je me trouvai tout à coup en face de la mosquée. Comme à la Mecque, l'approche du monument est gâtée par d'ignobles constructions, dont les unes touchent l'enceinte sacrée, tandis que les autres n'en sont séparées que par une ruelle étroite, de telle sorte que l'extérieur, privé d'aspect, manque à la fois de beauté et de dignité. Lorsque ensuite je pénétrai dans l'intérieur par la porte de Pitié (*Bab-el-Rahmah*), en gravissant quelques marches usées, je fus frappé de l'air de clinquant et de mesquinerie de ce temple si universellement vénéré dans le monde musulman. Rien ici de comparable à la mosquée de la Mecque, simple et grandiose en même temps, comme l'expression d'une idée sublime. Plus je regardais autour de moi, et plus ce que je voyais me paraissait ressembler à un musée de second ordre ou à une boutique de curiosités qu'on aurait décorée avec de vieux oripeaux.

Légende explicative.

A Minaret Shikayliyah.
B Minaret de Soliman le Magnifique.
C Minaret Raisiyah.
D Minaret de la porte du Salut.
E Minaret de la porte de la Miséricorde.
F Porte d'Abdul-Mejid.
G Porte des Femmes (Bab-el-Nisa.)
H Porte de l'archange Gabriel (Bab-Jibrail).
I Porte du Salut (Bab-Salam).
K Porte de la Miséricorde (Bab-Rhamah).
1 Contre-mur intérieur.
2 Passages à travers le contre-mur.
3 Niche du sultan Soliman.
4 Chaire du Prophète.
5 Niche du Prophète.
6 Niche d'Osman.
7 El Hujrah, chambre dans laquelle le Prophète est mort et a été inhumé.
8 Passage environnant les tombes.
9 Porte El-Muwajihah, donnant accès dans la Hujrah.
10 Porte du Repentir. *id.*
11 Porte de Syrie, *id.*
12 Porte de Fatime, *id.*
13 Tombe du Prophète.
14 Tombe d'Aboubekr.
15 Tombe d'Omar.
16 Place vacante, destinée à la sépulture de Isa-ben-Maryam.
17 Makam-Sayyidna-Isa. — Place de Notre-Seigneur Jésus.
18 Fenêtre du Prophète (Shubak-el-Naby)
19 Fenêtre d'Aboubekr.
20 Fenêtre d'Omar.
21 Descente de l'archange Gabriel.
22 Tombe de Fatime.
23 Pièce où se tiennent les eunuques.
24 Lieu où le Koran est lu continuellement.
25 Le pilier El-Mukhallak.
26 Le pilier d'Aysha.
27 Le pilier des Fugitifs.
28 Le pilier de Repentance.
29 Le Mukahhariyah, lieu où la prière s'annonce dans la mosquée.
. . . . . Ligne pointée indiquant le trajet Muwajihat-el-Sharifah. — Les gros points indiquent les stations.

Digitized by Google

« Le Masjid-el-Nabawi est un parallélogramme d'environ quatre cent vingt pieds anglais de long, sur trois cent quarante de large, orienté nord et sud, dans la direction de sa plus grande longueur. Comme toutes les mosquées, le monument consiste principalement en une grande cour entourée de galeries soutenues par plusieurs rangs de piliers, et semblables aux cloîtres des monastères italiens. Ces portiques, peu élevés, sont surmontés d'une série de petites coupoles sphériques, appelées en Espagne *mediu naranja*, parce que leur forme représente la moitié d'une orange. Adossé au mur d'enceinte, du côté nord de la cour, se trouve le portique nommé Medji-Riwak, parce qu'il a été commencé, depuis quelques années, par le sultan Abdul-Mejid. D'après la grandeur des colonnes dont il doit être orné, il paraît destiné à surpasser toutes les autres parties de l'édifice ; mais les gens de Médine craignent avec raison que la situation critique de l'empire turc ne permette pas l'achèvement de cette entreprise. Les deux portiques bordant la cour à l'occident et à l'orient sont désignés par les noms des portes contiguës de la Pitié (*Bab-el-Rahmah*) et des Femmes (*Bab-el-Nisa*). Enfin, au midi, un portique beaucoup plus large, soutenu par des rangs de colonnes également plus nombreux, constitue la partie principale du temple, et renferme tous les endroits particulièrement vénérables. On l'appelle *El-Rauzah* (le jardin), parce qu'il contient l'emplacement du jardin du Prophète. Décorés extérieurement par des arcades, ces quatre portiques reposent intérieurement sur des piliers qui, dans leurs formes comme dans leurs matériaux, varient depuis l'extrême grossièreté jusqu'à la plus parfaite élégance, depuis le plâtre jusqu'au porphyre. Le portique du sud est pavé de belles pièces de marbre blanc et de mosaïque, recouvertes par des paillassons sur lesquels on étend des tapis incessamment usés par les pas des fidèles. Les eunuques chargés du soin de balayer ces tapis concèdent fréquemment, à prix d'argent, aux pieux pèlerins, le droit d'exercer temporairement leur ministère. Ce qui est certain, c'est que le zèle des uns ou des autres ne suffit pas pour écarter certains insectes parasites dont la politesse commande d'omettre le nom.

« Mais ce n'est pas le moment d'examiner. Scheick-Hamid m'avertit par un geste qu'un zair doit être occupé d'autres soins. Il me conduit à la porte du Salut (*Bal-el-Salam*) en se frayant un

Digitized by Google

une foule de mendiants, et il me
pur; car, dans le cas contraire,
ablution au puits situé dans le
ite, ayant placé nos mains au-
de la main droite recouvrant le
la position de la prière, nous
partant du pied droit, le trajet
c'est-à-dire *le parcours pendant*
d'abord un corridor parallèle au
A ma droite marche le scheick,
suivante, que je répète après lui :
la foi du prophète d'Allah! O sei-
rée de vérité et fais-moi sortir par
moi de t'approcher et fais de moi un
nde, la chair et le diable)! — Vien-
ons sur le prophète, couronnées par
ab, ouvre-moi les portes de ta merci et
ou!

préliminaire, nous avions parcouru les
el-Sharifah. A notre gauche se trouvait
r d'homme : il était recouvert de peint-
rcé de quatre petites portes. Dans cette
nt encastrées : 1° la niche envoyée de Con-
h le Magnifique (*Mihrab-Sulaymani*); 2° la
Hambar-el-Nabawi); 3° la niche du Prophète
Les deux niches sont de la plus belle mosaï-
travaillée en marbre de diverses couleurs, et la
groupe gracieux de sveltes colonnes, que recou-
ns élégants et des inscriptions admirablement
à la troisième des petites portes pratiquées dans
ur, nous pénétrâmes dans le célèbre emplacement
-Rauzah ou le Jardin, d'après ces paroles du Prophète :
ma tombe et ma chaire est un jardin des jardins du
et à l'ouest; le Rauzah n'est limité par au-
il est borné par le contre-mur que nous
à l'est, il se termine au treillis qui cir-
s dépendances. J'entrai dans le rauzah
auzawwir qui, me plaçant exactement à

Digitized by Google

vingt pas de la chaire du Prophète, me fit faire un demi-tour au sud, afin que mon visage fût tourné du côté de la Mecque. En cet endroit, après avoir dit les prières de l'après-midi, j'accomplis les deux prostrations en l'honneur du temple, et ensuite nous récitâmes les chapitres 109 et 112 du Coran, que nous terminâmes par le témoignage d'unité, lequel est conclu en ces termes :

« 1° Dites, il est le seul Dieu !

« 2° Le Dieu éternel !

« 3° Il n'engendre pas et il n'a pas été engendré !

« 4° Et il n'y a rien qui lui soit semblable !

« Après quoi fut exécutée le prosternement d'actions de grâces envers Allah, pour m'avoir prédestiné à visiter le saint lieu. — Comme ce moment est celui où doivent se faire les aumônes, je fus immédiatement entouré par les mendiants, qui, pour exciter ma générosité, étalaient sur le tapis leurs serviettes parsemées de quelques pièces de cuivre. Mais prévoyant l'interruption, je m'étais procuré la monnaie de deux dollars, et, avant de quitter la maison d'Hamid, j'en avais chargé Mohammed, en lui enjoignant strictement de faire durer cet argent jusqu'à notre sortie de la mosquée. Je renvoyai donc les mendiants à mon trésorier, qui me suivait, et, après avoir retourné mes poches pour montrer qu'elles étaient vides, je continuai l'examen du Rauzah, laissant Mohammed se tirer d'affaire comme il pourrait.

« Le Rauzah est la partie la plus soignée du temple, et pourtant, tout ce qu'on en peut dire de plus favorable, c'est qu'il ressemble passablement à une église italienne de second ordre. Sa forme est rectangulaire, et il mesure environ quatre-vingts pieds de longueur, sur une largeur moindre de moitié. On l'a mesquinement décoré, de manière à rappeler un jardin. Ainsi, les tapis représentent des fleurs, les piédestaux des colonnes sont cachés sous des tuiles peintes en vert, et les fûts eux-mêmes sont recouverts, jusqu'à hauteur d'homme, par une grotesque végétation grossièrement exécutée. De beaux candélabres en cristal, fabriqués à Londres et donnés par le dernier pacha d'Egypte, sont en parfait désaccord avec cette décoration verdoyante. Un effet plus heureux est celui que produisent les fenêtres de verre dépoli, pratiquées dans le mur méridional. La lumière du jour arrivant par cette ouverture jusqu'au beau treillage vert et or qui

Digitized by Google

entoure la tombe fait croire, de loin, qu'on aperçoit une immense volière. Le soir, quand l'éclat des lampes et des cierges éclaire la foule des pèlerins vêtus de leurs habits de fête, quand les princes de la cité siégent gravement en corps pour entendre l'office divin, l'impression produite est vraiment religieuse. Encore faut-il juger cette scène avec les sentiments musulmans. Il faut aussi que le voyageur soit bien profondément imbu des choses de l'Orient pour être capable de retrouver dans le Rauzah ce que l'architecte du temple a prétendu y représenter, c'est-à-dire un jardin.

Délivré des mendiants, je replaçai mes mains dans la position sacramentelle, et je repris pieusement avec Hamid le cours du Mawajihah. Ayant repassé le contre-mur par la dernière des petites portes qui le percent, nous rentrâmes dans le corridor et nous marchâmes de nouveau vers le mur oriental. Chemin faisant, nous répétions : « Qu'Allah et ses anges bénissent le prophète ! O vous qui croyez, bénissez-le et saluez-le avec honneur ! » — A la fin de cette prière, nous arrivâmes au mausolée, dont je dois expliquer la disposition, pour faire mieux comprendre les actes dont nous avions à nous acquitter.

« La *Hujrah* ou la chambre, ainsi nommée parce qu'elle était la chambre d'Ayisha, l'épouse favorite du Prophète, est un quadrilatère irrégulier de cinquante à cinquante-cinq pieds anglais de côté. Elle est située à l'angle sud-est de l'édifice, et un corridor de vingt à vingt-cinq pieds de largeur la sépare complétement des murs d'enceinte. Dans l'intérieur existent, ou sont supposées exister, trois tombes uniformément tournées de l'est à l'ouest, mais placées en échelons relativement au nord et au sud. Ces monuments sont entourés, selon certains auteurs, par un mur de pierre, selon d'autres, par une forte cloison de bois, sans aucune ouverture. Il est impossible de vérifier la nature de cette clôture, car elle est hermétiquement recouverte par une épaisse draperie qui lui donne l'apparence d'un de nos vieux lits quadrangulaires du siècle passé, dont les rideaux seraient fermés. Le grillage extérieur, que nous avons déjà mentionné, est séparé par un passage étroit et obscur de la clôture intérieure, qu'il circonscrit. Sur ce treillage peint en vert, en commémoration du jardin du Prophète, se détachent brillamment, en traits d'or, les beaux caractères arabes de plusieurs inscriptions exprimant la profession de foi

Digitized by Google

de l'islam, le témoignage d'unité et d'autres sentences religieuses. Ce grillage, qui interdit tout accès aux curieux, a quatre portes : celle du Muwajihah au sud, celle de Fatime à l'est, celle du Repentir à l'ouest, et, enfin, celle de Syrie au nord. Les trois premières sont constamment fermées ; la dernière seule admet, dans l'obscur couloir qui sépare les deux clôtures, les officiers qui ont la garde de la Mosquée et les eunuques chargés des soins de propreté, de l'entretien des lampes et de l'enlèvement des dons que les fidèles jettent souvent dans le passage, par trois petites fenêtres d'un pied et demi en carré, qu'on a pratiquées dans le grillage extérieur, à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. On dit que ces ouvertures se trouvent à trois ou quatre coudées de la tête du Prophète. La plus occidentale est supposée faire face au tombeau de Mahomet : c'est pourquoi on l'appelle *Shubak-el-Nabi*, ou la fenêtre du Prophète. La seconde et la troisième portent les noms d'Aboubekr et d'Omar, parce qu'elles correspondent aux tombes de ces deux premiers califes. Au-dessus de la Hujrah s'élève le grand dôme vert surmonté, à l'extérieur, par un gigantesque croissant terminant une série de globes dorés. L'ardente imagination des Musulmans place au-dessus de ce sommet extrême du sanctuaire une colonne de lumière céleste, qui, à trois journées de distance, dirige vers Médine les pas du pèlerin. Mais il faut ajouter qu'aux seuls hommes d'une sainteté parfaite, dont les organes matériels sont devenus aussi délicats que leurs visions spirituelles, il est donné de jouir du privilége de cette divine splendeur.

« Arrivé au Shubak-el-Nabi, Hamid prit place à six pas du grillage, et, à cette distance respectueuse, faisant face à la tombe, avec ses mains élevées comme pour la prière, il récita la supplication suivante à demi-voix, en me disant de la répéter après lui, avec vénération, crainte et amour :

« La paix soit avec toi, ô prophète d'Allah ! Avec toi soient la merci d'Allah et ses bénédictions ! La paix soit avec toi, ô ami d'Allah ! La paix soit avec toi, ô le meilleur de la création d'Allah !

. . . . . .

. . . . . O prophète d'Allah ! devant toi apparaissent des voyageurs venus des pays lointains, de nuit comme de jour, à travers les difficultés et les dangers, avec le désir ardent de s'acquitter

Digitized by Google

envers toi de ce qui t'est dû (la bénédiction et la visitation) et d'obtenir le bienfait de ton intercession[1], car nos péchés *nous ont brisé le dos*, et tu intercéderas près de celui qui guérit ; et Allah a dit : Quoiqu'ils se soient fait tort à eux-mêmes, ils sont venus à toi, ils t'ont supplié d'obtenir leur pardon, et ils ont trouvé Dieu, plein de compassion, acceptant leur pénitence ! O prophète d'Allah ! intercession ! intercession ! intercession ! O Allah, bénis Mahomet et sa famille. . . . . .

. . . . . Je dépose ici, près de toi, ô prophète de Dieu, ma profession de foi immuable, depuis ce jour jusqu'à celui du jugement, qu'il n'y a d'autre Allah qu'Allah, et que notre seigneur Mahomet est son serviteur et son prophète. Amen ! O Seigneur des mondes !

« Après cette prière, j'eus à réciter, une fois pour moi et une seconde fois pour mon vieux scheick du Caire, car je lui en avais fait la promesse, le Fat-hâh ou chapitre d'ouverture au Coran :

« 1. Au nom d'Allah, le miséricordieux, le bon !

« 2. Louange à Allah, qui a créé les (trois) mondes !

« 3. Le miséricordieux, le bon.

« 4. Le roi du jour du destin.

« 5. C'est toi (seul) que nous adorons et c'est à toi (seul) que nous demandons assistance !

« 6. Guide-nous sur le sentier qui est droit,

« 7. Sur le sentier de ceux pour qui ton amour est grand et non pas sur le sentier de ceux sur qui est la haine, ou de ceux qui dévient. Amen ! O Seigneur des anges, des génies et des hommes ! »

« Après avoir récité mentalement cette oraison, avec les mains levées en haut et l'index droit étendu dans toute sa longueur, nous reportâmes les paumes de nos mains sur notre visage et nous accomplîmes les rites d'aumône, partie essentielle de la visitation de la tombe du Prophète.

« Hamid, alors, fit un pas et demi vers la droite, et je suivis exactement son exemple, de manière à me placer en face de la seconde ouverture, nommée la fenêtre d'Aboubekr. Là, faisant

[1] Cette intercession, invoquée par les Musulmans orthodoxes, est le principal motif du schisme des Wahhabis, qui rejettent comme blasphématoire la médiation d'un homme entre le Créateur et la créature.

Digitized by Google

un signe de la main vers le mausolée, nous nous adressâmes en ces termes au saint calife :

« La paix soit avec toi, ô Aboubekr ! avec toi, Aboubekr, le fidèle ! La paix soit avec toi, ô calife du prophète d'Allah sur son peuple ! La paix soit avec toi, ô compagnon de la caverne, ô ami du voyage ! La paix soit avec toi, ô bannière des fugitifs (de la Mecque), et des auxiliaires (de Médine) ! . . . . . Nous prions Dieu de nous faire mourir dans ton amitié, etc., etc. . . . . .

. . . . . .

« Un pas de plus vers notre droite nous amena vis-à-vis de la fenêtre d'Omar, la plus orientale des trois. Après un autre signe de nos mains, nous nous exprimâmes comme il suit : — « La paix soit avec toi, ô Omar ! O toi, le juste ! O toi, le prince des vrais croyants ! O toi, le séparateur, etc., etc. . . . . .

. . . . . .

« Scheich-Hamid, après m'avoir délivré de deux mendiants qui s'étaient attachés à mes pas, me permit alors de m'approcher de la petite fenêtre du Prophète et de regarder au travers. La manière dont je me comportais était surveillée avec l'attention la plus soupçonneuse ; car c'est le moment que choisissent quelquefois des Persans fanatiques pour insulter les tombeaux des deux califes, rivaux d'Ali. Ce fanatisme insensé a causé la mort de plus d'un innocent, parce qu'en pareil cas, les Arabes se soulèvent et taillent en pièces, à coups de sabre, tous les Persans qu'ils rencontrent. Je soupçonne même que le peuple de Médine, quand il désire trouver une occasion de pillage ou d'avanie envers les Persans, ne se fait pas faute d'accuser quelque malheureux d'un scandale imaginaire. Ce qui est certain, cependant, c'est que l'homme qui peut se vanter, à Schiraz, d'avoir outragé les tombes d'Aboubekr ou d'Omar, y devient aussitôt un lion et même un espèce de héros.

« Après quelques moments, mes yeux finissant par s'accoutumer à l'obscurité, je parvins à distinguer une tenture [1] sur

[1] La tenture qui abrite le tombeau de Mahomet est renouvelée en plusieurs occasions, et notamment quand un nouveau sultan monte sur le trône. C'est la caravane de Damas qui l'apporte à Médine avec le *kiswak*, ou couverture de la tombe, et les autres dons de toute espèce envoyés annuellement de Constantinople à la mosquée du Prophète.

Digitized by Google

laquelle se détachaient trois inscriptions en lettres d'or, annonçant que derrière ce rideau se trouvaient la tombe du Prophète d'Allah et celles des deux premiers califes. L'emplacement du tombeau de Mahomet est indiqué par un grand rosaire de perles et par le célèbre *kaukab-el-durri* ou constellation des perles, laquelle est suspendue sur la tenture, à hauteur de poitrine. C'est, dit-on, une brillante étoile dessinée en perles et en diamants, qu'on place dans l'obscurité, afin que l'œil de l'homme soit capable d'en supporter la splendeur : le vulgaire croit que c'est le joyau des joyaux du paradis. — Pour moi, elle me parut ressembler grandement à un morceau de cristal taillé ; mais je n'en approchai pas assez pour bien voir et je ne jugeai pas à propos de payer une somme exorbitante pour obtenir le privilége d'entrer dans le passage intérieur qui me parut ne rien offrir de bien remarquable. C'est là qu'on garde le trésor de la mosquée, lequel ne peut être employé que pour les besoins de la foi, par le sultan représentant des califes. On le dit immense, ce dont je doute infiniment. »

Ici M. Burton déclare que n'ayant pas vu la tombe de Mahomet, ni rencontré personne qui l'eût vue, il n'en peut parler que d'après des auteurs dont les affirmations se contredisent complétement. Omettant cette discussion stérile, nous rapporterons seulement la croyance populaire, qui place dans la Hujrah une quatrième tombe vide, laquelle attend *Isa-ben-Maryam* (Jésus, fils de Marie), lorsqu'il aura accompli sa seconde venue sur la terre.

« Après le Fât-hâh prononcé devant la tombe d'Omar, et ma courte inspection de la Hujrah, Scheick-Hamid me fit tourner le coin sud-est du grillage et marcher vers le nord, jusqu'à ce que nous eussions atteint l'endroit nommé la descente de l'archange Gabriel (*Mahbat Jibrail*). Là se trouve une petite fenêtre pratiquée dans le mur oriental de la mosquée. Tournant le dos à cette ouverture et faisant face à la Hujrah, nous récitâmes alors l'oraison suivante :

« La paix soit avec vous, anges d'Allah, chérubins et séraphins, les purs, les saints, honorés par les habitants du ciel comme par ceux de la terre ! O Seigneur bienfaisant, patient, tout-puissant et miséricordieux ! O toi, le bon ! Perfectionne notre lumière,

Digitized by Google

pardonne nos péchés, accepte la pénitence de nos offenses et fais que nous mourions parmi les saints ! La paix soit avec vous, un et tous, anges du Seigneur de miséricorde ! Que la merci de Dieu et ses bénédictions soient sur vous ! — Après quoi l'on m'indiqua, dans la Hujrah, le lieu où *Sayyidna Isa* (Jésus-Christ) sera enterré à côté de Mahomet [1].

« Tournant ensuite vers l'ouest, au point où la clôture de la Hujrah subit une inflexion, nous arrivâmes à la sixième station, en face du sépulcre de *Notre-Dame Fatime* (fille du Prophète). Sa tombe est placée en dehors de la clôture et du voile qui entoure la chambre où repose son père, tant est strict le décorum des Musulmans, en tout ce qui se rapporte aux femmes, et tant est exaltée l'opinion qu'ils conçoivent des sentiment délicats de celle qu'en raison de sa pureté spirituelle ils nomment la Vierge [2]. — Vue à travers une petite ouverture carrée semblable aux précédentes, cette tombe me parut être un long catafalque recouvert d'un drap noir. Quoiqu'il soit douteux que Fatime n'ait pas été inhumée dans le cimetière El-Bakia, avec son fils Hassan, son tombeau dans la mosquée est toujours visité par les pieux Musulmans. Voici la prière qu'on prononce en l'honneur de l'aimable fille du Prophète :

« La paix soit avec toi, fille du messager d'Allah ! La paix soit avec toi, fille du prophète d'Allah ! La paix soit avec toi, mère des schériffs (descendants de Mahomet) ! La paix soit avec toi, la première entre toutes les femmes ! La paix soit avec toi, vierge pure ! La paix soit avec toi, épouse de notre seigneur Ali ! La paix soit avec toi, ô mère de Hassan et de Hosayn, les deux lunes, les deux lumières, les deux perles, les deux princes de la jeunesse du ciel, et la joie des yeux des vrais croyants, etc., etc., etc. . . . . .

Et l'oraison se termine par le témoignage et le Fàt-hàh.

« Nous eûmes, en ce moment, à nous dégager d'une foule

[1] Les Musulmans nient la souffrance personnelle du Christ, et soutiennent que c'est un fantôme qui a été crucifié à sa place. Ils croient à sa seconde venue, comme précurseur de Mahomet, lequel doit reparaître avant le jour du jugement.

[2] Il ne faut pas oublier que cette partie du sanctuaire était jadis la maison de Fatime et d'Ali, laquelle était séparée de la *Hujrah*, demeure de Mahomet et d'Ayishat, par un simple mur de briques percé d'une fenêtre.

Digitized by Google

de femmes qui ont établi leurs lares et pénates sous l'abri de la tombe de Fatime. Reprenant ensuite notre marche vers le nord, nous parvînmes au point extrême du Muwajihah, où nous récitâmes la prière qui se dit pour Hamzah et les autres martyrs enterrés au pied du mont Ohod; puis, faisant quelques pas à l'ouest, nous priâmes encore pour les âmes des saints dont la dépouille mortelle repose dans le cimetière d'El-Bakia.

« Revenant alors sur nos pas, nous regagnâmes directement le mur méridional de la mosquée, et nous tournant du côté de la Mecque, nous récitâmes la supplication suivante :

« Ô Allah (trois fois répété) ! ô bon, ô bienfaisant, ô toi qui inscris les bonnes et les mauvaises actions ! ô prince ! ô gouverneur suprême ! ô source inépuisable de bienfaits ! ô toi qui sais tout ! ô toi qui donnes lorsqu'on te demande et qui aides lorsqu'on implore ton assistance, accepte notre visitation, préserve-nous des dangers, facilite nos affaires, réjouis nos cœurs et reçois nos adorations ! Rétribue-nous selon nos bonnes actions, et ne tourne pas contre nous nos actions mauvaises ? Ne place pas au-dessus de nous (pour nous gouverner) un homme qui ne te craigne pas et qui soit sans pitié à notre égard ! Ecris sûreté et santé sur nous et sur tes esclaves, les pèlerins et les zaïrs, et sur tous les Musulmans, soit qu'ils restent chez eux, soit qu'ils voyagent par terre ou par mer ! Pardonne à tous ceux qui ont la foi de notre seigneur Mahomet, à chacun et à tous ! — Nous dîmes encore une fois le témoignage et le Fàt-hàh.

« Du mur méridional, nous revînmes à la fenêtre du Prophète, où nous avions à réciter une prière qui commence par le quatrain suivant :

O Mustafa (Mahomet) je suis sur ton seuil,
Moi, homme faible et plein d'effroi, à cause de mes péchés ;
Si tu ne me viens en aide, ô Prophète d'Allah !
Je meurs....., car dans l'univers nul n'est généreux comme toi !

« Qu'Allah et ses anges bénissent le Prophète ! etc., etc. »

« Puis encore le témoignage et le Fàt-hàh.

« Nous nous détournâmes alors de la Hujrah, et faisant face au sud, en prenant garde toutefois que notre dos ne se trouvât pas dans la direction du visage du Prophète, nous stationnâmes

Digitized by Google

devant la niche appelée Mihrab-Osman. Là, Scheich-Hamid entonna, et je répétai, une nouvelle oraison assez longue, qui fut couronnée, comme les précédentes, par le témoignage et le Fâtbâh. Enfin, nous revînmes au jardin, où nous accomplîmes de nouveau le double prosternement, en récitant l'adoration du Créateur, comme nous l'avions fait au début de nos stations.

« J'ai dit que Mohammed avait réussi à se faire prêter par le scheick une robe richement brodée : cet incident fut malheureux pour moi ; car, frappés par le brillant costume de mon aide de camp, les agahs, ou eunuques de la mosquée, gens fort respectés, en raison de la sainteté de leur charge, et toujours fort enclins à confirmer ce respect parmi les pèlerins, moyennant un libéral usage du bâton, s'étaient assemblés dans le Rauzah pour m'offrir les félicitations accoutumées et pour prélever le tribut auquel ils ont droit. Ce fut ensuite le tour du *saqka*, ou porteur d'eau du *Zemzem*[1], qui vint me présenter, dans une petite écuelle d'étain, l'eau de la source bénie. De nouveau, je fus entouré par une foule de mendiants des deux sexes, qui tous, jeunes ou vieux, valides ou infirmes, réclamaient du pèlerin l'aumône qui leur était due, à titre d'enfants de la cité sainte. Et comme mes compagnons de voyage avaient fait de moi, bien contre mon gré, un personnage d'importance, je fus obligé de payer en proportion de mon rang, tandis que mon aumônier, se pavanant dans sa belle robe, prenait un plaisir extrême à se montrer généreux à mes dépens. Cette première visite me coûta quatre dollars, c'est-à-dire le double de ce que je m'étais proposé, et chaque fois que je revins à la mosquée, il me fut impossible de payer moins que la moitié de cette somme.

« Ayant rempli tous les devoirs d'un bon Zaïr, je reçus d'Hamid la permission d'examiner l'édifice en détail. Nous commençâmes notre inspection par la porte du Salut (*Bab-el-Salam*), ouverte dans le mur occidental, non loin de l'angle sud-ouest de l'enceinte. C'est un beau portail, richement orné d'incrustations en marbre ou en briques vernies. Les nombreuses inscriptions en lettres dorées qui le décorent lui donnent un grand éclat, surtout le soir. Les portes sont en bois garni de plaques d'airain,

[1] Le nom de *zemzem*, devenu générique, s'applique à tous les puits des mosquées.

Digitized by Google

avec des clous de même métal. A l'extérieur se trouve une petite fontaine publique, où ceux qui ne veulent pas payer au sakka de la mosquée l'eau du Zemzèm peuvent accomplir leurs ablutions gratis. Les mendiants sont en force sur les degrés qui donnent accès à la porte El-Salam, parce qu'elle est pratiquée par le plus grand nombre des pèlerins. — La porte de la Pitié (*Bab-el-Rahmah*), située vers le milieu du mur occidental, est celle par où l'on apporte dans la mosquée les corps des fidèles sur lesquels doivent être récitées les prières des morts. Elle n'a rien de remarquable. — La porte du sultan Abdul-Mejid (*Bab-Mejidi*), au milieu du mur du nord, est inachevée, mais promet d'éclipser toutes les autres, excepté la porte du Salut. — Dans le mur oriental s'ouvrent la porte des Femmes (*Bal-el-Nisa*) et celle de l'archange Gabriel (*Bal-Jibraïl*). — On monte à ces diverses entrées par quelques marches placées extérieurement, le sol du temple étant un peu plus élevé que celui des rues environnantes. Toutes les portes sont fermées immédiatement après la prière du soir, excepté pendant le saint mois du Ramazan et la saison du pèlerinage, parce qu'alors bon nombre de pieux visiteurs achètent à haut prix l'autorisation de passer la nuit en méditation et en prières dans l'intérieur du temple.

« Il y a cinq minarets. Celui de l'angle nord-ouest, nommé Shikayliyah, est en cours de reconstruction ; celui de la porte El-Salam est une belle tour, surmontée par une énorme vache en cuivre doré. Le troisième minaret est celui de la porte El-Rahmah. Le quatrième, situé à l'angle nord-est de l'enceinte, a été bâti par Soliman le Magnifique. Enfin, à l'angle sud-est, au point même où, selon la tradition, Belal, le crieur du Prophète, montait sur le toit modeste de l'édifice primitif pour appeler les premiers Musulmans à la prière, s'élève le Munar-Raisiyah, qui tire son nom de celui des Ruasa, ou chefs des muezzins. Les deux dernières de ces tours se terminent par un ovale en maçonnerie, auquel sont accrochés de nombreux triangles de bois qui, dans certaines occasions solennelles, sont brillamment illuminés. Il n'existe aucune uniformité dans le dessin ou dans les dimensions des quatre minarets de la mosquée de Médine ; et, à la première vue, malgré leur grandeur et leur beauté, ils me parurent bizarres et disgracieux. Mais après quelques jours, quand mon œil

Digitized by Google

se fut habitué à leur aspect, j'appréciai vivement l'élégance et la majesté de leurs proportions.

« Pareillement irréguliers sont les *riwâké*, ou portiques qui entourent la grande cour intérieure. Le riwak du nord, entrepris par le sultan régnant, doit offrir, après son achèvement, une belle colonnade de granit et un riche pavé de marbre. Le riwak de l'est n'a que trois rangs de colonnes; celui de l'ouest en a quatre, et celui du sud, dans lequel se trouvent compris les tombeaux, en a plus encore. Quelques-uns de ces piliers sont en marbre superbe, tandis que les autres, taillés dans une pierre grossière, sont recouverts de la peinture la plus vulgaire. Leurs formes sont aussi diverses que les matériaux qui les composent : à peine deux chapiteaux sont semblables, et souvent les piédestaux manquent entièrement. En un mot, la plus complète ignorance de l'art se révèle ici, sans aucune compensation.

« Parmi les nombreux piliers, trois sont célèbres dans les annales de l'islamisme, et cinq autres jouissent de l'honneur d'une dénomination particulière. Le premier s'appelle *El-Mukhallak* (le Parfumé), parce qu'ayant subi une souillure, il fut ensuite solennellement enduit de parfum. Le second se nomme le pilier d'*Ayisha*, ou des Lots, parce que le Prophète, selon le témoignage de son épouse favorite, a déclaré que si les hommes connaissaient la valeur de ce lieu, ils tireraient des lots au sort pour y venir prier. Vient ensuite le pilier de Repentance, dont le nom rappelle la pénitence d'un certain Abou-Lubabah, qui se lia à cette colonne avec une chaîne de fer, jusqu'à ce que son repentir eût été agréé par Allah et par le Prophète. Il y a encore le pilier de la Cabane, qui marque l'endroit où le Prophète venait s'asseoir sur un humble siége de bois de palmier, pour se livrer à la méditation et à la prière; le pilier d'Ali, indiquant la place où le quatrième des califes avait coutume de prier et de veiller la nuit, auprès de son beau-père; le pilier El-Tahajjud, qui s'élève là où Mahomet plaçait son tapis pour passer la nuit en prières; enfin, le pilier de l'archange Gabriel.

« Les quatre portiques s'ouvrent sur la grande cour intérieure, vers le milieu de laquelle se voit une grille de bois entourant un carré de terre bien arrosé, qu'on nomme le jardin de Notre-Dame Fatime. Dans cet enclos sont une douzaine de dattiers, dont les

Digitized by Google

fruits sont envoyés, à titre de cadeau, par les eunuques de la mosquée, au Sultan et aux plus grands personnages de l'islame. Parmi ces palmiers, on remarque les restes vénérables d'un antique alisier, dont les produits, feuilles ou fruits, se vendent à des prix démesurés. De pareils jardins sont fort communs dans les mosquées, comme j'ai pu m'en convaincre au Caire. Ils sont un accessoire convenable dans les temples consacrés à « Celui qui « a étendu sur la terre des tapis de fleurs, et qui, du sol aride, a « tiré des ombrages verdoyants. » Une tradition du Prophète déclare aussi « que les dévotions accomplies dans le jardin ou dans « le verger sont particulièrement acceptables. » — A l'angle sud-est de l'enclos, sous un toit de bois soutenu par des poteaux, se trouve le Zemzem, généralement appelé le puits du Prophète (*Bir-el-Nabi*), qui, selon plusieurs auteurs, est alimenté par une source située sous la tombe même de Mahomet. Les érudits, cependant, ne le tiennent pas en grande vénération, non plus que le jardin de Fatime. C'est entre le Zemzem et le portique de l'est que se font les cours du collége de la mosquée. Matin et soir, à l'heure qui précède ou qui suit la chaleur, on voit ce lieu rempli de professeurs, qui enseignent à la jeunesse musulmane à disputer plutôt qu'à raisonner. A quelques pas, au sud du jardin des Palmiers, une cloison mobile, faite de planches peintes en vert, sépare la congrégation, de l'iman, lorsqu'il prie dans la cour. Enfin, à l'angle nord-est de l'enclos, un gigantesque chandelier de cuivre complète la liste des objets qui méritent d'attirer l'attention du voyageur. . . . . .

. . . . . .

« Les ombres du soir commençaient à s'épaissir. Nous quittâmes enfin la mosquée du Prophète, en prenant le soin religieux d'en sortir du pied gauche. . . . . .

« Concluons ce long chapitre. Quoique tous les musulmans instruits et sincères croient fermement que les restes de Mahomet sont enterrés dans la Hujrah, je ne puis m'empêcher de considérer le fait comme excessivement douteux. Rappelons-nous qu'un grand tumulte suivit l'annonce de la mort du Prophète, parce que le peuple, le croyant immortel, refusa de croire à la nouvelle. Omar même menaça de mort quiconque oserait l'affirmer. Le corps de Mahomet avait à peine eu le temps de se refroidir, lorsque sa suc-

Digitized by Google

cession devint le sujet d'un violent conflit entre les fugitifs de la Mecque et les auxiliaires de Médine. Le même soir, dans l'ardeur de la lutte, la maison d'Ali et de Fatîme, contiguë à l'emplacement actuel du tombeau, était menacée d'incendie, tandis que s'accomplissait l'élection d'Aboubekr au califat. Dès les premiers temps qui suivirent la mort de Mahomet, la forme de sa tombe fut généralement inconnue dans l'islam. Depuis lors, tous les auteurs se sont contredits sur ce point important, qui aurait dû cependant être tenu pour matière de foi parmi les Musulmans. Enfin, cette fable de l'aveuglement dont sont frappés, au dire des prêtres et des eunuques de la mosquée, tous ceux qui osent s'approcher du tombeau, me paraît évidemment destinée à cacher au vulgaire une lacune importante.

« Je m'arrête ici, laissant à quelque futur investigateur plus heureux que moi le soin de résoudre la question. En émettant les observations que l'on vient de lire, je suis loin d'avoir souhaité faire naître le doute sur un fait accepté par l'histoire. Mais lorsque des croyances populaires donnent lieu de soupçonner une fraude, ce soupçon doit être accueilli, parce qu'il s'accorde avec l'expérience des faiblesses de la nature humaine. »

Dans le chapitre qui suit le compte rendu de sa visitation, M. Burton trace l'historique de la mosquée de Médine. Renvoyant à l'ouvrage même le lecteur curieux de connaître dans tous ses détails un sujet peu connu jusqu'ici, nous nous contenterons d'extraire quelques passages propres à faire apprécier l'intérêt qui s'attache à ce monument.

« C'est dans la mosquée de Médine, à la construction de laquelle il avait travaillé de ses mains, que Mahomet passait la plus grande partie du jour, conversant avec ses fidèles, instruisant et consolant les pauvres. Près de là étaient les habitations de ses femmes, de sa famille et de ses principaux amis. C'est là qu'il priait et qu'il écoutait l'*azan* (appel à la prière), qui se faisait alors sur le toit, car les minarets n'étaient pas encore inventés. C'est là qu'il recevait à la fois les ambassades des puissances de la terre et les messages célestes apportés par l'archange Gabriel. C'est à quelques pas de ce lieu sanctifié qu'il mourut et qu'il trouva, dit-on, sa sépulture. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

« . . . Mahomet avait passé les dix dernières années de sa vie à Médine. Il expira un lundi, à neuf heures du matin selon les uns, à midi selon les autres, le douzième jour du mois de rabia-el-orwal, de la onzième année de l'hégire. Quand sa famille et ses amis délibérèrent sur le choix du lieu de sa sépulture, Ali, son gendre, conseilla Médine, et Abousbekir, son beau-père, précisa la chambre d'Ayisha, en rappelant que Mahomet avait dit que les prophètes et les martyrs devaient toujours être enterrés dans le lieu où il leur arrive de mourir. Le Prophète fut donc inhumé sous le lit même où il avait expiré, par Ali et par les deux fils d'Abbas [1], qui creusèrent la tombe. Avec la vie de Mahomet cesse l'intérêt de Médine, ou plutôt cet intérêt se concentre tout entier sur l'histoire de sa mosquée. Depuis lors, la cité sainte a été possédée successivement par les califes, les schérifs de la Mecque, les sultans de Constantinople, les Wahhabis et les Egyptiens. Elle est enfin retournée au Grand Seigneur, dont le gouvernement commence à croire que, dans ces jours de tiédeur religieuse, le titre de serviteur des saints lieux est payé d'un trop haut prix. Les Turcs luttent péniblement pour le maintien de leur pouvoir dans l'Hedjaz, avec des troupes mal soldées et des officiers incapables de contenir le peuple turbulent des Arabes. Les pensions payées par la Porte s'acquittent irrégulièrement [2], et il n'est pas probable que l'avenir doive améliorer cette situation. Une simple considération d'intérêt pécuniaire empêche seule les populations de se lever en masse et de ressaisir les antiques libertés de leur pays. J'ai appris, d'ailleurs, de source authentique, que les Wahhabis entrevoient le jour où une nouvelle croisade leur permettra de purger les villes saintes de toutes les abominations qui les souillent, sous la forme de l'or ou de l'argent. »

[1] Oncle de Mahomet.

[2] Jadis les saints lieux de l'islam possédaient des biens nombreux en Égypte et dans les autres pays musulmans ; mais depuis trente ans, Méhémet-Ali s'est emparé des propriétés d'Égypte, moyennant une faible redevance, irrégulièrement payés par ses successeurs ; et le sultan, à son tour, s'appuyant sur les besoins produits par la crise actuelle, s'est également approprié les biens des mosquées ; de sorte que désormais les villes de Médine et de la Mecque n'ont plus d'autres ressources que les taxes levées sur les pèlerins ou les dons envoyés par les diverses contrées de l'islam. De là, l'irritation des habitants des deux cités saintes à l'égard de la Porte.

Digitized by Google

Depuis sa fondation originelle par Mahomet, la mosquée de Médine a été reconstruite cinq fois. L'édifice actuel, sauf les additions et les réparations exécutées au seizième siècle par Soliman le Magnifique, est celui qu'a fait élever Kaid-Bey, dix-neuvième sultan de la dynastie des Mamelouks d'Egypte, en l'année 888 de l'hégire[1]. Les Wahhabis, qui prirent Médine en 1803, enlevèrent les trésors de la Mosquée, mais ne la dégradèrent pas, et n'osèrent pénétrer au delà du voile sacré qui entoure la tombe du Prophète; de sorte que le monument n'a pas souffert. La plus grande partie de ses ornements précieux, rachetés aux Wahhabis par le schériff de la Mecque, lui ont été restitués, et son personnel de dignitaires ou de serviteurs de tout grade, rétribués désormais par la Porte, est resté aussi nombreux que par le passé. Les habitants de Médine n'ont pas cessé de jouir des emplois qui leur sont attribués de temps immémorial. Ils continuent de remplir, à l'égard de musulmans étrangers, l'office fructueux de muzawwir, qui consiste, comme on l'a vu, à guider le pèlerin dans tous les exercices religieux, et à lui donner en même temps l'hospitalité. De là résulte pour le zaïr, qui souvent est un personnage riche ou puissant de Constantinople ou du Caire, un lien pieux qui non-seulement l'astreint à des dons annuels envers son musawwir, mais qui l'oblige encore à le recevoir dans sa maison et à l'assister de tous ses moyens, lorsque l'habitant de Médine, pour son intérêt ou pour son plaisir, vient visiter la capitale de la Turquie ou celle de l'Egypte.

Les principaux lieux de pèlerinage que le zaïr est strictement tenu de visiter, autour de Médine, sont au nombre de trois, savoir : 1° la mosquée de Kuba, la plus ancienne de tout l'Islam, qui fut fondée par Mahomet à l'endroit où s'arrêta d'elle-même la chamelle qui le portait lorsque, fuyant la Mecque, il venait chercher un asile à Médine;

2° Le mont Ohod, qui doit sa sainteté à la caverne qui abrita le Prophète lorsqu'il était poursuivi par ses ennemis, à la source qui le désaltéra, et enfin, au combat que livra Mahomet, la troisième année de l'hégire, à trois mille infidèles, quoiqu'il n'eût avec lui que sept cents Musulmans. C'est au sommet de

[1] 1484 de l'ère chrétienne.

Digitized by Google

cette montagne que la tradition arabe place le tombeau d'Aaron, dont l'emplacement est aussi marqué par une mosquée ;

3° Le cimetière d'El-Bakia, qui, chez les Musulmans, tient à peu près la même place que les catacombes de Rome chez les chrétiens. La tradition élève jusqu'à cent mille le nombre des saints ou des martyrs de l'islam qui s'y trouvent inhumés. Parmi eux l'on compte le troisième calife Osman, la nourrice du Prophète, ses quinze femmes et son fils Ibrahim, qu'il enterra de ses propres mains.

M. Burton s'acquitta de tous les devoirs du pèlerin, aux trois sanctuaires que nous venons de mentionner ; mais le temps et l'argent venant à lui manquer à la fois, il dut renoncer à la visite de quatorze autres mosquées qui, dans un rang secondaire, sont autant de temples vénérés de l'islam. Les limites restreintes de notre cadr ene nous permettent pas de suivre le voyageur dans sa triple excursion, dont il ne cesse de rehausser l'intérêt tant par la vivacité frappante de ses tableaux que par l'allure spirituelle de son récit ; nous terminerons ce second extrait par le résumé des incidents qui précèdent ou accompagnent son départ pour la Mecque.

« Le 28 août, avant le jour, écrit M. Burton, arriva la caravane de Damas. C'est le grand convoi qui réunit et amène vers les villes saintes de l'islam tous les pèlerins qui, en cette saison, affluent des diverses régions de l'Asie centrale. Cette fois, on estimait qu'elle ne comptait pas moins de sept mille personnes. Pour plus d'un motif, elle était attendue avec une impatience mêlée de crainte par les gens de Médine. D'abord elle apportait pour la Hujrah du Prophète une tenture neuve, l'ancienne se trouvant usée ; ensuite elle était chargée des salaires et des dons annuels destinés aux fonctionnaires de la mosquée ou aux habitants de la ville ; enfin, sous son escorte, revenaient les membres d'un grand nombre de familles. L'anxiété populaire, accrue par l'état de perturbation du pays, était d'autant plus vive, que la grande caravane se trouvait en retard d'un jour.

« Pendant la nuit, trois frères de Scheick-Hamid, qui s'étaient engagés comme muzawwirs auprès de riches pèlerins, arrivèrent soudainement à la maison. Ils s'élancèrent de leurs chameaux, coururent se jeter dans les bras de mon hôte, le couvri-

Digitized by Google

rent de baisers et mêlèrent leurs larmes de joie aux siennes. Levé dès l'aurore, j'allai aux fenêtres du majlis examiner le dehors. Au lieu de n'offrir aux regards qu'une vaste place poudreuse, où se perdaient quelques tentes de Bédouins en poil de chameaux, le Barr-El-Munakhah brillait de toutes les couleurs du kaléidoscope. Ebloui par le concours de mille détails tous différents entre eux et resserrés confusément dans une enceinte limitée, mon œil, bien que fatigué par la diversité des objets, s'arrêtait avec un plaisir inexprimable sur l'effet si pittoresque de tout l'ensemble. En une seule nuit, s'était élevée une ville entière de tentes de toute forme et de toute couleur, depuis le magnifique pavillon du pacha avec son croissant doré et sa tenture de châles précieux, jusqu'à l'humble abri en toile verte du marchand de tabac. Ces tentes étaient rangées dans un ordre admirable, tantôt formant de longues allées là où une avenue était nécessaire, tantôt serrées en groupes épais quand le besoin d'un passage ne se faisait pas sentir Mais comment décrire l'agitation qui règne dans cette foule, et les bruits multipliés qu'elle laisse échapper? Ici, les grands dromadaires blancs de la Syrie, près desquels ceux de l'Hedjaz semblent être de simples poneys, font retentir leurs grosses clochettes, tandis que les hautes litières dont ils sont chargés paraissent être autant de pavillons qui se balancent au-dessus de la foule mobile. Là, des Bédouins s'avancent sur leurs chamelles, en se tenant accrochées aux bosses velues du pesant animal. Plus loin, ce sont des cavaliers Albanais, Turcs ou Kurdes, qui, dans leur gaieté brutale, semblent plus féroces encore que des paysans de la campagne de Rome, dans leurs accès de fureur. Des pèlerins Persans, épuisés par la fatigue de la route, font agenouiller leurs dromadaires ou descendent de leurs ânes. Des vendeurs ambulants de sorbets ou de tabac crient leur marchandise. Des Arabes de la campagne guident, à grand' peine, avec des clameurs incessantes, leurs troupeaux de moutons et de chèvres, à travers les coursiers qui piaffent et qui hennissent. Les gens de la ville s'en vont cherchant leurs amis. Les voyageurs de retour échangent avec leur famille toutes les marques extérieures de l'affection. Des pèlerins, luttant entre eux d'empressement pour visiter le sanctuaire, se glissent à travers les jambes des chameaux, et, dans leur précipitation, sont renversés par les cordes

Digitized by Google

qui soutiennent les tentes. Le fort salue de ses canons l'arrivée de la caravane. Les petits garçons poursuivent de leurs injures les Persans hérétiques. Les porteurs d'eau et les marchands de fruits débattent bruyamment le prix de leur denrée. Une troupe de beaux vieux chefs Arabes, montant de magnifiques coursiers, arrivent majestueusement, précédés par leurs valets, qui exécutent la danse de guerre (près de laquelle, soit dit en passant, la danse des ours des Pyrénées est la grâce elle-même). On décharge les fusils, on brûle de la poudre aux oreilles des passants; on brandit des sabres, on accomplit des sauts frénétiques qui font flotter au gré du vent des haillons aux couleurs brillantes; on lance dans l'air de grands javelots garnis de plumes d'autruche, sans s'inquiéter le moins du monde où ils peuvent retomber. Des serviteurs cherchent leurs maîtres, qui, à leur tour, appellent ces mêmes serviteurs avec le cri de *Ya Mohammed*[1]. De grands personnages montés sur leurs mules ou marchant à pied arrivent précédés de leurs coureurs armés de cannes qui, à grands cris, s'efforcent de leur faire faire place. Des plaintes aiguës s'échappant de bouches de femmes ou d'enfants annoncent que deux litières se sont violemment accrochées. Enfin, les gémissements désespérés de quelque misérable indiquent trop clairement qu'il ne cherche qu'un endroit écarté pour y mourir en paix. Ajoutez à ce spectacle une atmosphère d'épaisse poussière sous un soleil resplendissant, qui, çà et là, tire des étincelles des armes d'acier que portent les cavaliers ou des ornements de cuivre qui surmontent les tentes et les litières . . . . . .

. . . . . .

« C'était le jour que nous avions fixé pour aller visiter la montagne d'Ohod. . . . . Afin d'éviter le tumulte qui régnait dans le Barr-el-Munakhah, nous fîmes un détour en passant le long des murs du fort. Pendant la plus grande partie du trajet, nous eûmes à lutter contre un flot vivant, et nos ânes n'étaient pas une monture commode, au milieu des dromadaires. Après bien des obstacles, et sans autre accident qu'une ou deux chutes, nous atteignîmes enfin la plaine située au nord de la ville. Elle était également couverte de tentes, parmi

[1] Mohammed est le nom populaire du valet en Orient, comme John en Angleterre.

Digitized by Google

lesquelles brillait le pavillon de l'émir El-Hadji, commandant de la caravane. Près de là, défendu à mi-hauteur par une enceinte de toile, flottait l'étendard vert et or du sultan, et autour de lui étaient plantées les tentes des officiers supérieurs et des personnages importants de la caravane. D'un autre côté, se voyaient au loin les puits et les fontaines qu'on venait d'ouvrir pour fournir aux pèlerins l'eau qui leur était nécessaire . . . . . .

. . . . . .

« Le soir, de retour de mon excursion, je me rendis avec mes amis à la mosquée. Les galeries des minarets étaient garnies de nombreux lampions, et l'intérieur du temple était également illuminé. Les pèlerins s'y pressaient en foule : pour la première fois je remarquai des femmes parmi eux. Quelques-uns des arrivants, ayant chèrement acheté le droit d'allumer les cierges, étaient perchés sur des échelles et s'acquittaient de ce pieux devoir, qui était rempli par d'autres à l'égard des lampes ; c'étaient des récompenses qu'ils s'assuraient dans le paradis. Un grand nombre de pèlerins accomplissaient les cérémonies du ziyarat, tandis que le reste, assis dans les diverses parties de l'édifice, semblait céder à ses émotions religieuses. Les mendiants ainsi que les petits garçons se montraient animés d'une nouvelle énergie. Les eunuques, enfin, et les autres officiers de la mosquée, étaient plus aigres et plus bourrus que jamais. Au milieu de cette scène, les jeunes gens de la ville se promenaient et causaient d'un air encore plus dégagé que de coutume. Mes anciennes connaissances, les Persans (il y en avait douze cents dans la caravane), attirèrent mon attention. Lorsqu'ils se présentaient pour entrer, les portiers les arrêtaient en les maudissant, et l'on exigeait d'eux cinq piastres par tête, tandis que les autres Musulmans étaient exempts de toute taxe. Les malheureux ! il ne leur restait rien de cet air fanfaron qu'ils ont à Schiraz : leurs moustaches étaient pendantes, leurs yeux n'osaient se fixer sur personne, leurs longs bonnets semblaient mal assurés sur leur tête. Si l'un de ces Ajemis, quel que fût son rang, se trouvait sur le chemin d'un Arabe ou d'un Turc, il était rudement poussé de côté, avec des injures proférées assez hautement pour que chacun pût les entendre. Tous les regards les suivaient pendant qu'ils s'acquittaient des cérémonies du ziyarat, surtout quand ils s'approchaient des

Digitized by Google

tombes d'Aboubekr et d'Omar, ou du mausolée de Fatime. En ce dernier endroit, ils s'arrêtaient en groupes, après avoir prié à la fenêtre du Prophète ; l'un d'eux lisait dans un livre l'histoire pathétique de l'épouse d'Ali, ses chagrins et sa fin lamentable; les autres écoutaient cette lecture avec une attention qui ne leur permettait pas de respirer ; leur émotion devenait si forte en certains moments, qu'ils ne pouvaient la maîtriser. — *Ay Fatimah! Ay Mazlumah! way! way!* — « O Fatime ! ô toi à qui l'on fit injure ! hélas ! hélas !» s'échappaient involontairement de leurs lèvres, malgré le danger de pareilles exclamations. Des larmes coulaient sur leurs joues barbues, et leurs poitrines brunes se gonflaient par l'effet de leurs soupirs convulsifs. C'était un aspec tétrange que celui de ces rudes montagnards, de ces fiers habitants de la plaine, pleurant silencieusement comme des enfants ou poussant des cris comme de jeunes filles, sans s'inquiéter de cacher un chagrin si sincèrement vrai et si grossièrement naturel en même temps. Et quels regards sataniques, lorsqu'ils passaient devant la tombe détestée d'Omar, ou lorsqu'ils étaient supposés priant devant elle ! De quelles malédictions les cœurs de ces hommes étaient remplis, quand leurs bouches semblaient adorer et bénir ! Comme ils canonisaient intérieurement Fayruz, cet esclave persan par qui Omar fut poignardé, et comme ils priaient pour son éternelle félicité, en présence de sa victime ! Et pourtant le bâton et les pierres, souvent même le poignard et le sabre, leur ont cruellement enseigné, plus d'une fois, à contraindre l'expression de leurs sentiments ! La contraction du front, l'agitation des yeux, le mouvement des muscles autour de la bouche, révèlent seuls la torture intérieure qu'ils éprouvent. Ils aiment à se soulager par quelques paroles à double entente. — « Salue Omar, pourceau ! s'écrie le Médinais fanatique, en passant à côté d'un des Ajemis. » — Et le Persan répond par quelque bénédiction inintelligible, dont le sens, secrètement hostile, résonne délicieusement aux oreilles de ses compagnons.

« Accablé par la chaleur de cette atmosphère humide et brûlante, je quittai la mosquée au bout d'une heure, résolu de n'y plus revenir jusqu'au départ des pèlerins. Il était prudent pour moi de ne pas fréquenter les Ajemis ; c'est pourquoi je m'abstins de leur société d'une manière assez ostensible pour que mes

Digitized by Google

amis arrivassent bientôt à découvrir que le Hadji-Abdullah, ayant tué plusieurs de ces hérétiques dans une guerre quelconque, les évitait soigneusement, afin de se garantir de leur vengeance. A l'appui de cette conjecture, on rappelait mon exploit de la jarre d'eau renversée sur la tête des Maghrabis, à bord du *Fil d'Or*, et chacun m'offrit de combattre à outrance pour ma défense, s'il en était besoin.

« La caravane de Damas devait partir le 1er septembre. J'avais compté pouvoir rester à Médine jusqu'au dernier moment et accompagner la caravane volante (*kafilat-el-tayyarah*), qui ordinairement se met en route deux jours plus tard. Mais bientôt le bruit se répandit que tous les pèlerins devaient accompagner la grande caravane ou se résigner à attendre une autre occasion, parce que Saad de la montagne avait répondu à l'ambassadeur qu'on lui avait envoyé que, faute d'une réparation complète, il couperait la gorge à quiconque oserait s'aventurer dans ses défilés.

« Le 31 août, de grand matin, Scheich-Hamid, revenant, tout essoufflé, du bazar, s'écria en m'abordant : — « Il faut que vous fassiez vos préparatifs à l'instant, Effendi ! il n'y aura pas de tayyarah, et tous les pèlerins partent demain ! Allah vous rendra la chose aisée ! Vos outres sont-elles en bon état ? Songez que vous allez avoir à traverser le Darb-el-Sharki, où vous ne trouverez pas d'eau pendant trois jours ! »

« Le pauvre Hamid semblait frappé de consternation en me donnant cette effrayante nouvelle, qui me comblait de joie ; car aucun Européen n'avait encore parcouru cette route célèbre, à travers le désert de Nedj, que suivirent autrefois le calife Aaroun-el-Raschid et son épouse Zobéide.

« Il n'y avait pas un moment à perdre, puisque le départ semblait décidé pour le lendemain. Mohammed sortit aussitôt pour acheter une litière, qu'il s'occupa ensuite à couvrir avec des nattes ou des étoffes, et à garnir de grandes poches, capables de contenir nos vivres ainsi que nos bouteilles d'eau. Pendant ce temps, mon Indien Shaik-Nour, ayant passé la revue des outres, avait découvert que deux d'entre elles étaient considérablement endommagées par les rats. Comme, en un pareil jour, il était impossible de se procurer des ouvriers, même à prix d'or,

Digitized by Google

je me mis moi-même à l'ouvrage, pour réparer les objets détériorés, tandis que mon serviteur alla faire l'achat des provisions qui nous étaient nécessaires en route. Elles consistèrent, selon le conseil de mes amis, en farine, riz, oignons, dattes, pain non levé, fromage, citrons, tabac, sucre, café et thé.

« Quant à Hamid, il sortit de nouveau pour s'occuper du soin le plus important, celui de trouver un guide. Il faut des chameliers fidèles sur une route où non-seulement les vols sont fréquents, mais où les voyageurs périssent parfois assassinés. Il n'est, d'ailleurs, aucun moyen de prévenir les demandes exorbitantes qui peuvent vous être adressées en chemin, non plus que les désertions qui peuvent suivre votre refus. Mon hôte reparut au bout de quelque temps, accompagné d'un jeune garçon et d'un Bédouin, son père. Celui-ci était un vieillard petit, maigre, bien fait, avec des traits réguliers, une barbe blanche et un regard calme; ses membres, comme il arrive ordinairement en ce pays, portaient les cicatrices de plusieurs blessures. Masoud, qui s'honorait d'appartenir à une branche des Beni-Harb, entra d'un air digne, vint appliquer les paumes de ses mains contre les nôtres, s'assit sur le divan, refusa la pipe, accepta le café, et, après avoir bu, nous regarda silencieusement, pour montrer qu'il était prêt à entrer en pourparler. Nous ouvrîmes la conférence par ces mots consacrés : « Ce sont des hommes que nous cherchons, et non pas des chameaux. » Après une discussion prolongée, il fut convenu que, si nous étions forcés de passer par le Darb-el-Sharki, je payerais vingt dollars pour deux chameaux, et que j'avancerais la moitié de cette somme en argent comptant. Le scheick arabe s'engagea à me fournir de bons animaux, qui seraient remplacés, en cas d'accident. Il devait aussi pourvoir d'eau ses bêtes, et nous conduire au mont Arafat. Mais il refusa absolument de se charger de certaine partie de mon bagage. De notre côté, nous nous engageâmes à nourrir le scheick ainsi que son fils, et, après mon retour du mont Arafat à la Mecque, à lui payer le complément de son salaire, auquel serait ajouté un présent, laissé à ma discrétion.

« Le marché conclu, Hamid s'étendit en louanges fleuries sur le compte du vieux Bédouin; après quoi, se tournant vers

Digitized by Google

celui-ci, il s'écria : « Tu traiteras bien mon ami, ô Masoud le Harbi ! » Le vieillard répondit simplement, avec une dignité qui n'avait rien d'affecté : « Nous nous conduirons envers le Père aux moustaches (*Abou Shawarib*)[1], comme il se conduira envers nous. » Après cette réplique, il se leva, m'avertit d'être prêt au coup de canon du départ, nous salua et sortit de l'appartement, suivi de son fils, qui, sous prétexte de se reposer, avait fait mentalement l'inventaire de tout ce que contenait le majlis, sans oublier nos personnes.

« Quand les Bédouins eurent disparu, Scheick-Hamid secoua la tête, me conseilla de leur fournir abondamment à manger, et de ne jamais laisser vingt-quatre heures s'écouler sans mettre la main au plat avec eux, afin d'être toujours dans les termes de l'hospitalité du sel. Il conclut par un sermon prolongé sur les trahisons des Arabes et sur leur habitude de boire l'eau des voyageurs. Il me recommanda de placer mes outres devant moi, sur le chameau, et non derrière ; d'en lier soigneusement le goulot et de les tenir tournées en haut, au lieu de les renverser, comme c'est la pratique la plus ordinaire ; d'avoir toujours une bonne provision de liquide, et de la mettre en sûreté, chaque nuit, dans l'intérieur de ma tente.

« Dans l'après-midi, Omar-Effendi et mes autres amis vinrent prendre congé de moi. Ils me trouvèrent au milieu de mes préparatifs. Mon ancien compagnon de voyage m'apportait des pinceaux et un canif, comme dernier souvenir, car il n'était rien moins que certain que nous pussions nous rencontrer de nouveau. Il songeait cependant, encore une fois, à quitter la maison paternelle, et se proposait, si cela était possible, de partir avec une caravane de dromadaires, qui franchit, en cinq jours, le trajet de la Mecque. Scheick-Hamid me parla dans le même sens ; mais je vis bien, à l'expression de sa physionomie, que sa mère et la fille de son oncle ne lui permettraient pas de les quitter sitôt après son retour.

« Vers le soir, le Barr-el-Munakbah offrait une scène d'extrême confusion. Toutes les tentes avaient été ployées et repo-

[1] Les Arabes, essentiellement observateurs, appliquent à tous les étrangers un sobriquet, qui commence ordinairement par le nom de Père. Chez eux, il faut toujours être *le Père à quelque chose*. C'est ainsi que Sonnini, à son extrême déplaisir,

Digitized by Google

saient sur le sol ; les chameaux étaient chargés et gémissaient sous le poids des litières ou des bagages qu'ils portaient ; les chevaux et les mules galopaient çà et là ; les pèlerins se hâtaient dans toutes les directions, les uns pour aller terminer quelque affaire mondaine, les autres pour aller dire un dernier adieu à la tombe du Prophète ; les femmes et les enfants poussaient leurs cris ordinaires, cherchaient quelque endroit pour s'y asseoir ou s'agitaient pour éviter d'être écrasés. De temps en temps, une détonation qui se faisait entendre était prise pour le signal du départ, tandis qu'à certains intervalles l'écho de quelque décharge de mousqueterie venant des montagnes rappelait la proximité des bandits qui les habitaient, et arrachait aux voyageurs un gémissement général de consternation. Bientôt cependant les bruits accoutumés reprenaient le dessus : c'était le tintement des grandes clochettes des chameaux, le grognement aigu des dromadaires et le hennissement sonore des coursiers.

« Une heure environ après le coucher du soleil, tous nos apprêts étaient terminés, à l'exception du paquetage de la litière, auquel Mohammed travaillait encore avec un zèle infatigable. La soirée étant fort chaude, nous soupâmes devant la porte de la maison. On m'avertit ensuite que le moment était venu d'aller à la mosquée pour m'y acquitter de la visitation de l'adieu ; mais j'objectai que nous allions nous séparer dans quelques instants, sans savoir quand nous nous reverrions... Mes amis, acquiesçant à ma réponse, m'assurèrent que la cérémonie pouvait être accomplie sur la route, aussi bien que dans l'intérieur du temple. Scheick-Hamid, ayant alors répété avec moi la prière des deux prostrations, me fit tourner du côté de la mosquée, lever les mains au ciel, et réciter l'oraison suivante :

« O Prophète d'Allah ! nous te demandons d'implorer Allah, le tout-puissant, afin qu'il daigne ne rien retrancher du bien qui doit résulter pour nous de cette visitation que nous avons faite à toi et à ton Haram. Puisse-t-il nous faire retourner dans notre pays natal, nous favoriser dans la postérité qu'il nous a donnée, nous continuer ses bienfaits et nous rendre reconnaissants pour

fut décoré par eux du titre de *Père au grand nez*. M. Burton dut son surnom à la longueur extrême de ses moustaches, qu'il n'avait pas raccourcies, selon la mode du pays.

Digitized by Google

notre pain quotidien. O Allah ! fais que cette visitation que nous venons d'accomplir à la tombe de ton Prophète ne soit pas pour nous la dernière; et cependant, si tu nous appelles à toi avant ce nouveau bienfait, en vérité, à ma mort, je rendrai témoignage, comme je l'ai fait durant ma vie (ici l'on étend l'index de la main droite pour indiquer que le corps tout entier s'associe à l'acte de la langue et du cœur), qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah seul et sans partage, et que notre seigneur Mohammed est son serviteur et son Prophète ! O Allah ! accorde-nous le bonheur dans ce monde et dans l'autre, et sauve-nous des tourments de l'enfer ! Louange à toi, ô Seigneur de gloire, plus grand que l'homme ne saurait le dire ! Que la paix soit avec le Prophète, et gloire à Allah, le seigneur des (trois) mondes !

« Vint ensuite l'ennuyeuse obligation de payer une foule de petits mémoires ; car, en Orient, le créancier attend toujours le dernier moment pour réclamer ce qui lui est dû. Scheick-Hamid m'avait souvent averti de cet inconvénient; mais le seul moyen d'y échapper, avait-il ajouté, était de compter sur Allah. Il m'avait traité avec tant d'hospitalité que je ne pouvais songer à lui rien reprendre des cinq guinées que je lui avais prêtées à Suez. Je donnai un ou deux dollars à chacun de ses frères ; et deux de ses cousins m'ayant fait comprendre que le même procédé à leur égard leur serait particulièrement agréable, je dus m'exécuter.

« Le bagage fut alors apporté et disposé devant la maison, de manière à pouvoir être chargé promptement ; puis nous attendîmes. Mais, à dix heures, le signal du départ n'étant pas donné, les chameaux n'étant pas venus, nous nous couchâmes, pour consacrer au sommeil le peu d'instants qui nous restaient encore.

« Ce fut ainsi, cher lecteur, que se passa ma dernière nuit à Médine.

« Je devais me féliciter d'avoir heureusement traversé la première et la plus périlleuse partie de mon voyage. La Mecque est si rapprochée de la côte, qu'en cas de découverte je pourrais, en peu d'heures, gagner Jeddah, où je devais trouver un consul anglais, la protection des autorités turques et peut-être un croiseur de notre marine dans le port; tandis qu'à Médine le moindre soupçon aurait pu être suivi des plus graves conséquences. J'allais maintenant courir le risque du voyage entre les deux villes

Digitized by Google

saintes, voyage pendant lequel, moyennant un dollar donné à un Bédouin, il est toujours facile à quelque fonctionnaire malveillant de faire disparaître une personne suspecte. »

Ici, quittant encore une fois M. Burton, à la veille d'une nouvelle épreuve, nous demandons que nos lecteurs joignent leurs vœux aux nôtres pour l'heureuse arrivée du pèlerin dans l'antique cité d'Abraham.

(*Pilgrimage to el Medinah and Meccah.*)

Parmi les scènes de la vie musulmane racontées et décrites dans le *Pèlerinage* du lieutenant Burton, le lecteur aura, sans doute, souri des espiégleries de ces *enfants terribles* que le pèlerin trouve chez son hôte de Médine. C'est un tableau qui mérite de passer sur une toile de Decamps. On nous saura gré de citer ici un paragraphe des lettres pleines d'intérêt que M. Barthélemy Saint-Hilaire adresse, en ce moment, d'Egypte à M. de Sacy, rédacteur du *Journal des Débats*. Les enfants de l'islamisme y sont présentés sous un aspect plus triste, mais le contraste est piquant :

« Mais ce qui semble surtout à plaindre dans toute cette population plus qu'à moitié nue, ce sont les petits garçons. Ils sont chétifs au delà de tout ce qu'on peut croire, et l'on ne comprend pas comment de tous ces avortons peuvent sortir plus tard ces adolescents et ces hommes dont on admire la souplesse, la vigueur et même l'élégance. Pour achever la souffrance de ces pauvres êtres, un préjugé général empêche les mères de jamais les laver jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. Elles ne veulent pas non plus, par un autre préjugé encore plus singulier, chasser les mouches de leur visage, et tous les enfants qu'on voit en sont littéralement criblés. Leur figure, à distance, disparaît sous ces insectes, qui s'en nourrissent, et qui doivent, par leur nombre et leur ténacité, causer des démangeaisons affreuses. Nous avons pu en nous approchant de quelques enfants, et grâce aux bakshis, chasser pour une seconde ces hôtes insupportables ; quelques mères allaient même jusqu'à nous imiter. Mais c'était la première fois de leur vie sans doute qu'elles prenaient ce soin, par condescendance pour l'étranger, et elles ne le prendront jamais d'elles-mêmes, retenues par une superstition inexplicable bien plutôt encore que par la négligence. »

Digitized by Google

On ne sait trop s'il faut féliciter ces pauvres enfants de pouvoir franchir plus vite que les nôtres la transition de l'adolescence à l'âge mûr, car à peine le jeune garçon se croit homme, à peine la petite fille se croit femme, *matura viro*, comme dit Horace, ils se marient..., si les parents ne les ont pas déjà mariés d'avance :

« Il suffit, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, qu'une fille de neuf ans et un garçon de douze affirment sous serment qu'ils sont pubères, pour que les parents puissent disposer d'eux et les marier, tout mineurs qu'ils sont..... Je dois aller jusqu'au bout, puisque j'ai commencé, et, malgré le serrement de cœur qui me prend et l'angoisse dont je ne puis me défendre, j'ajoute un dernier trait qu'il nous a été donné de voir nous-mêmes. En abordant hier dans l'île d'Éléphantine, nous avons été entourés par une centaine d'enfants qui venaient nous offrir de petits objets à vendre. Presque tous les garçons étaient entièrement nus ; les petites filles, sans l'être tout à fait, étaient à peine couvertes. Parmi elles, quelques-unes portaient dans leurs bras ou plutôt sur leur hanche gauche de très-jeunes enfants ; c'étaient les leurs, comme nous nous en sommes assurés, et la plupart de ces mères n'avaient certainement pas douze ans. Nous ne leur avons pas demandé leur âge, car personne ne sait son âge dans un pays où il n'y a pas d'état civil ; mais à leur taille, à leur physionomie, à leurs gestes, nous avons pu en juger assez bien, et si nous nous sommes trompés, c'est de bien peu. »

Digitized by Google

HYGIÈNE PUBLIQUE. — CHIMIE.

LA SOPHISTICATION DES MATIÈRES ALIMENTAIRES

ET

DES SUBSTANCES MÉDICAMENTEUSES.

L'instinct naturel est le seul guide des sauvages et des animaux en liberté, dans le choix des aliments qui font la base de leur nourriture; mais il n'en est pas de même de l'humanité civilisée et des animaux domestiques. La question de l'alimentation est une question toute scientifique, qui ne saurait être laissée plus longtemps à la discrétion des marchands de comestibles ou des cordons bleus. Il n'y a pas toujours synonymie entre mets sain et mets agréable. L'art du cuisinier peut bien consister à présenter les aliments sous une forme qui flatte plus ou moins le palais, mais il ne faut pas confondre la saveur avec la substance même, l'ombre avec la réalité. Qu'il y ait peu de différence, quant au goût, entre la langue de cheval et celle de renne, cela peut être; mais si, au lieu de saucissons sains, on vous vend des conserves de viandes corrompues, la question change de face. D'où vient, par exemple, que, dans certaines localités de la Grande-Bretagne, la mortalité n'est que de quinze personnes sur mille, tandis qu'ailleurs, dans le même pays, elle est de trente-cinq et plus? Ne faut-il pas chercher l'explication de

Digitized by Google

ce fait, tout autant dans la nourriture des habitants que dans les influences atmosphériques? La sophistication des denrées alimentaires est maintenant si générale, que ceux qui se livrent à cette pratique en sont venus à défendre la moralité de leurs actes par la simple affirmation qu'en fait d'aliments le nom n'est rien, que l'important est de satisfaire le goût du public. Ce qu'on vend pour de la moutarde en mérite à peine le nom; c'est un composé de farine, de safran et d'autres drogues, dans lesquelles la véritable graine de moutarde ne figure que pour une infime proportion. « Que voulez-vous? dit le sophisticateur, on préfère cette substitution à l'article pur. » Et l'épicier se sert du même argument pour vendre sous le nom de café d'horribles mélanges de chicorée, de carottes, de pois grillés, etc. Le marchand de thé, lui aussi, s'empare de ce précieux raisonnement pour ajouter de la limaille de fer à son thé, ou pour déclarer que son *vino bene*, qui n'est qu'un composé de quatre-vingt-cinq parties de cachou et de quinze parties de feuilles de groseiller, contribue singulièrement à augmenter l'arome du thé. Toutefois, il est impossible d'en tenir quitte à si bon compte les industriels qui vous livrent de la fécule de pomme de terre pour de l'arrow-root, qui baptisent le lait, qui mêlent de l'acide sulfurique au vinaigre, du vert-de-gris aux conserves de légumes, de la poussière de brique aux épices, qui colorent le poivre de Cayenne avec du minium, etc., etc.

Ce sont tous ces genres de fraude organisée que la chimie moderne permet sinon de déjouer efficacement, au moins de signaler au public et à l'attention des gouvernants, auxquels il reste le soin et le devoir de les prévenir autant que possible, en faisant des coupables prompte et exemplaire justice. Les journaux avaient déjà depuis longtemps soulevé cette question et plaidé la cause de la santé générale contre les falsificateurs. Le gouvernement anglais a fini par s'émouvoir à son tour, et, dans le courant de l'année dernière, un comité d'enquête, institué à Londres, sous la présidence de M. Scholefield, a été chargé de donner son avis à la Chambre des communes sur cet important sujet. Le comité a consulté des médecins éminents, de savants chimistes, des commerçants notables; parmi les rapports qu'il a entendus, celui du docteur Alphonse Normandy nous a particulièrement intéressé. Nous le reproduisons ici de préférence, comme résumant à peu près tous

Digitized by Google

les autres. Il nous a semblé, en outre, que ce sujet ferait une suite en quelque sorte toute naturelle à nos précédents articles sur « la Chimie de la vie commune » du docteur Johnston.

Rapport du docteur Alphonse Normandy.

Je suis médecin, mais je n'exerce point la médecine; chimiste de profession, j'ai publié sur les analyses chimiques un ouvrage qui est le résultat de dix années de travail. J'ai analysé le pain, la farine, le thé, le café, le lait, le chocolat, le genièvre, et une foule d'autres substances. Mes expériences sur le pain et la farine ont été faites sur une très-grande échelle. Les sophistications du PAIN et de la FARINE sont presque constamment les mêmes; l'alun est en pareil cas l'ingrédient principal et presque unique. L'introduction de l'alun a lieu quelquefois dans des proportions considérables. J'ai trouvé dans du pain de l'alun qui avait été si maladroitement mêlé à la pâte, que je l'ai extrait en cristaux de la grosseur d'un pois. J'ai trouvé dans le pain d'un boulanger de Church-road de véritables cristaux d'alun. J'allai chez lui et lui montrai son pain. « Je ne puis pas faire autrement, me dit-il. — N'avez-vous pas peur d'être poursuivi? » repris-je alors. Mon homme, pour toute réponse, me jeta un regard courroucé et disparut de sa boutique. Voici pourquoi on met de l'alun dans le pain : l'alun a la propriété de donner au pain fait avec de la farine de seconde ou de troisième qualité une blancheur qui autrement ne s'obtient que dans le pain de première qualité. En outre, et c'est là un point bien plus important pour le boulanger, il permet d'introduire dans la pâte une bien plus grande quantité d'eau; grâce à l'alun, cette eau reste dans le pain après la cuisson et en augmente naturellement le poids. J'ai trouvé que la proportion d'alun varie de cinq cents grains (tel était le cas, pour un pain de quatre livres, dans l'exemple que je viens de rapporter) à deux cent cinquante grains par livre; souvent elle est de vingt-cinq à trente grains, et, plus souvent encore, elle est beaucoup plus faible; généralement elle ne dépasse pas deux à trois grains par livre. Il n'est pas, que je sache, de boulanger à Londres qui fasse de pain sans alun. Un jour, je crus avoir découvert un phénix : — un boulanger qui ne

Digitized by Google

se servait pas d'alun : c'était un M. Gilsberton, de Judd-Street. Quatre ans après environ, étant venu demeurer dans le voisinage de cette rue, j'examinai de nouveau le pain de la même boutique ; j'y trouvai de l'alun ! Je crus devoir informer mon boulanger que son pain, que j'avais autrefois analysé, et dans lequel je n'avais pas trouvé d'alun, en contenait maintenant. « Si le docteur Normandy n'aime pas mon pain, répondit-il, qui l'oblige à m'en acheter ? »

L'alun est un astringent, et, à part la quantité plus ou moins grande qui entre dans le pain, il faut considérer que cette substance, prise tous les jours à doses répétées, finit par créer des désordres dans l'appareil digestif et amener de la dyspepsie. L'homme pauvre particulièrement, qui n'achète pas de pain de première qualité, mais de seconde, au lieu d'y trouver la nutrition pour laquelle il paye, n'en retire qu'un affaiblissement de ses forces digestives, et, par conséquent, des forces musculaires, qui lui servent à gagner sa vie ; nul doute que ce ne soit cette sophistication du pain et des autres aliments qui, en affaiblissant peu à peu l'ouvrier, finit par le conduire à l'hospice des indigents. Pour les enfants, les résultats sont plus pernicieux encore que pour les adultes. J'ai reconnu que parfois aussi on introduisait dans le pain du riz bouilli. L'année dernière, j'ai examiné avec soin un procédé de panification breveté qui avait été présenté à l'asile des pauvres de Marylebone, et j'ai trouvé que ce procédé consistait simplement à mêler au pain une grande quantité de riz bouilli. Le riz est sans doute un aliment sain, mais, dans cette circonstance, il avait pour effet d'introduire dans le pain une énorme proportion d'eau. La manière dont on fabrique le pain, en France laisse à la fraude très-peu de chances favorables. Les tribunaux de police correctionnelle sévissent vigoureusement contre les boulangers coupables de sophistication. Le pain est taxé, et personne ne peut ouvrir une boulangerie sans autorisation. En outre, les boulangers sont astreints à avoir toujours en réserve un certain nombre de sacs de farine ; ces mesures ont été établies à l'époque de la grande révolution. Les lois françaises en vigueur empêchent d'une manière efficace la sophistication du pain. Naturellement, cela n'empêche qu'on les brave parfois ; mais, en général, les délinquants sont bientôt découverts.

Digitized by Google

En 1847, dans trois échantillons de pain que j'ai analysés à Londres, j'ai trouvé du carbonate de magnésie. Le but de ce genre de sophistication était, j'imagine, de gagner sur le poids, en rendant le pain plus lourd. Je crois aussi qu'on avait pu employer le carbonate de magnésie pour corriger l'acidité de farines avariées. La même année j'ai également trouvé de la craie dans un échantillon de pain. Je n'ai jamais trouvé de plâtre, mais j'ai une fois trouvé de l'argile. Cette argile, évidemment, n'avait été mise qu'en vue du poids, car elle ne peut absorber ni acidité ni rien de la sorte. Je n'ai jamais rencontré de fécule de pommes de terre dans le pain : je dois déclarer ici que, bien que je n'aie pas trouvé de fécule dans le pain, je sais positivement qu'on y introduit de la pulpe de pommes de terre, puisqu'à l'aide du microscope on y découvre quelquefois des granules de ce tubercule. Examiné de cette façon, le pain présente un aspect tout à fait caractéristique : la chaleur du four ayant fait crever les granules de la fécule, la forme primitive particulière de ces granules, — celle d'écailles d'huîtres, — est complétement oblitérée, et l'on remarque alors çà et là des granules déchirés. Je ne crois pas qu'il y ait là sophistication frauduleuse proprement dite. Quand le boulanger fait son pain, il prend une certaine quantité de levûre et de farine avec une certaine quantité de pommes de terre écrasées. Dans cette circonstance, les pommes de terre ne figurent, je crois, que comme un accessoire destiné à augmenter, pour ainsi dire, le volume de la levûre ; mais la quantité en est si excessivement petite, qu'elle est insignifiante au point de vue de la falsification, et qu'à coup sûr elle ne saurait être nuisible. Si au lieu de pommes de terre écrasées on se sert de fécule de pommes de terre, on obtient un pain d'une saveur terreuse parfaitement désagréable au palais. J'ai acquis la certitude que la fécule de pommes de terre ne saurait entrer dans le pain, concurremment avec la farine, sans être aussitôt reconnue. J'ai chargé, un jour, un boulanger très-intelligent de me faire du pain avec différentes proportions de fécule de pommes de terre que je lui avais désignées. Lorsqu'on mêle à la pâte 2 ou 3 pour 100 de fécule de pommes de terre, il en résulte un pain de mauvaise forme et de mauvais aspect, un pain que personne ne voudrait acheter et qui possède le goût terreux particulier à la fécule de pommes de terre étendue d'eau.

Digitized by Google

Le *sel de boulanger*, comme on l'appelle, est du sel additionné d'alun ou plutôt de l'alun additionné de sel, la proportion d'alun étant le plus souvent infiniment plus considérable que la proportion de sel. Le sulfate de cuivre entre aussi, dit-on, dans certain procédé de panification, mais je n'en ai jamais trouvé en Angleterre. Je sais qu'on l'a employé en Belgique, mais j'ai examiné cent cinquante échantillons de pain pris dans tous les quartiers de Londres, et je déclare que je n'y ai jamais trouvé de cuivre.

Il est une certaine espèce de pain sur laquelle je veux appeler l'attention du Comité, je veux parler du pain qu'on nomme pain sans levain ou *pain non fermenté*. Ce pain se fait en mêlant à de la farine une certaine quantité d'acide chlorhydrique étendu d'eau, et en y ajoutant un autre mélange de farine et de bicarbonate de soude en proportions telles que l'un des ingrédients hétérogènes neutralise l'autre et donne pour résultat du sel commun. Ce procédé ne saurait passer pour une sophistication, mais il offre beaucoup de danger. On cite une personne qui est morte pour avoir fait usage de pareil pain. L'acide chlorhydrique contient généralement de l'arsenic : c'est au moins très-fréquemment le cas. Il en résulte que si l'on mange du pain fabriqué artificiellement à l'aide de l'acide chlorhydrique, la quantité d'arsenic contenue originairement à l'état de corps étranger ou d'impureté dans cet acide passe dans le pain, et je n'ai pas besoin d'expliquer les conséquences qui peuvent s'ensuivre. On a quelquefois remplacé l'acide chlorhydrique par de l'acide tartrique. Ce mode est même devenu commun ; mais quel que soit le procédé dont on se serve, il n'en faut pas moins repousser l'emploi des agents chimiques, quand il s'agit de leur introduction dans nos aliments. Les substances chimiques sont très-rarement pures, et leur usage, en pareil cas, devrait être sévèrement interdit. Employés de cette manière, l'acide chlorhydrique et le carbonate de soude sont des ingrédients dangereux. En outre, le pain ainsi fabriqué laisse à désirer sous plusieurs rapports : il ne peut servir à faire des cataplasmes, il ne se rôtit pas, il est parfaitement *inabsorbant*, et, malgré ce qu'en ont dit des médecins, peu familiers probablement avec les matières chimiques, — ce genre de travaux n'étant pas précisément du ressort de leur profession, — il est indigeste. On

Digitized by Google

croyait qu'il serait plus nutritif parce qu'il gardait le sucre de la farine, la fermentation ordinaire étant toujours due à la conversion en acide carbonique du sucre contenu dans la farine ; c'est là ce qui l'a fait adopter. Je n'en parle pas, de ce pain, comme étant le produit d'une sophistication quelconque, mais à cause des dangers que le procédé présente. On continue à le vendre et à l'afficher sous le nom de pain non fermenté, mais l'usage n'en est point répandu.

Dans LA FARINE j'ai trouvé de l'alun et de l'eau. Généralement, l'eau qui existe dans la farine n'y est pas mise exprès. Les meuniers, au contraire, font tout ce qu'ils peuvent pour tenir leur farine au sec, attendu que dans un lieu humide la farine ne tarde pas à absorber 14 à 18 pour 100 d'eau et à se mettre en grumeaux. La fermentation s'y développe bientôt après, détruit le gluten, et désormais imprégnée d'une désagréable odeur de moisi, la farine est avariée sans ressource. Aussi dès qu'il se manifeste des symptômes semblables dans les sacs on s'empresse de les vider et d'en étendre le contenu sur le plancher pour écraser les grumeaux. Ce serait, pour le meunier, une perte considérable si sa farine était mouillée ; cela cependant n'empêche pas qu'on ne trouve des farines endommagées par une assez notable quantité d'eau. Ce n'est point, en pareil cas, une sophistication ; la sophistication suppose l'emploi volontaire de moyens frauduleux pour arriver à un but défini, tandis que la farine devient avariée, en dépit des efforts tentés pour la conserver saine. Mais quand le mal s'est une fois déclaré, il s'agit d'y remédier, et pour absorber l'humidité on a recours à l'alun. La sophistication dès lors devient double ; le meunier ajoute de l'alun à sa farine et le boulanger, à son tour, en ajoute un peu plus ; de sorte que la farine qui sort de la boutique de ce dernier est sophistiquée outre mesure. La présence de l'alun dans la farine est plus ou moins le fait du meunier, et cependant dans toutes les farines provenant de chez les blatiers et que j'ai examinées, j'en ai rarement trouvé qui ne continssent pas une certaine quantité d'alun. Généralement j'ai surtout examiné les farines des boutiques d'ordre inférieur, de préférence à celles des grandes boutiques, désireux que j'étais de savoir comment les pauvres étaient traités, et convaincu d'avance que les riches sont plus favorisés. En premier lieu, ceux-ci ayant des habitudes d'un genre

Digitized by Google

plus relevé, sont plus aptes à découvrir au goût que l'article sophistiqué, aliment ou boisson, n'est pas le même que celui qu'ils consomment d'ordinaire. Dans les boutiques de dernier ordre, la farine est toujours sophistiquée, et dans les quartiers les plus riches le pain l'est constamment aussi. Je n'ai jamais trouvé de pain sans alun. J'ai découvert dans de la farine de blé des farines de poids et de fèves. C'était, il est vrai, en 1847 et 1848, années de disette, et je ne crois pas qu'il faille regarder cette pratique comme générale: c'est là une sophistication exceptionnelle.

Rien n'est plus facile que de découvrir la sophistication. On n'a qu'à laver à l'eau de la farine ou du pain émietté et réduit en poudre, à presser cette farine ou ce pain dans un morceau de mousseline, à y ajouter un peu d'acide chlorhydrique et à filtrer. Si le liquide filtré, traité par le carbonate d'ammoniaque, donne un précipité, ce précipité est de l'alumine; si, traitant par le chlorure de barium, on obtient un précipité, on a les deux éléments de l'alun. Par la première filtration avec du carbonate d'ammoniaque on obtient un précipité d'alumine. Le précipité obtenu avec le chlorure de barium est une indication de la présence de l'acide sulfurique, et il est évident que le pain contient de l'alun. Si des inspecteurs d'une probité et d'une capacité reconnues étaient chargés dans chaque paroisse ou dans chaque district de recevoir les plaintes des consommateurs, le public en retirerait un bienfait immense. Je suis sûr que parmi les chimistes il est une foule d'hommes honorables qui seraient heureux de remplir cette fonction, comme une sorte de devoir public. Mais je crois que les chimistes ordinaires, les pharmaciens, n'entendent rien à la chimie. Rien n'est plus commun en Angleterre que le nom de chimiste, rien n'est plus rare que la chose. Ces messieurs sont plutôt des débitants de drogues que des chimistes; beaucoup d'entre eux n'ont pas la moindre notion de chimie.

Je vais rapporter ici les principales espèces de sophistications relatives au THÉ, qui sont à ma connaissance personnelle; j'omettrai celles que je n'ai pas moi-même découvertes. J'ai trouvé, parfois, dans le thé vert de la magnésie, du bleu de Prusse et du silicate de magnésie. Je sais que ces différentes substances se trouvent dans le thé, non-seulement parce que je les y ai trouvées à l'analyse, mais aussi parce que je les y ai vu mettre. Un des

Digitized by Google

principaux marchands de thé de Londres (et il est vraiment surprenant de voir comment les gens les plus honorables font parfois des choses que la morale réprouve) me rencontra un jour dans Fenchurch-street. « Docteur, me dit-il, venez donc voir les belles soudures de mes boîtes à thé. » Pour l'intelligence de ceci, il faut qu'on sache que quand elles sortent du magasin, les boîtes à thé sont closes et n'ont qu'un trou de la largeur de la main, découpé pour laisser prendre des échantillons. J'acceptai l'invitation, et mon hôte me montra la soudure d'un couvercle, lequel était faite d'une belle feuille d'étain excessivement mince. Il paraît que dans le but de composer certains mélanges on s'était, depuis longtemps, ingénié de mille façons pour ouvrir les boîtes, réemballer le thé et refaire ces belles soudures dans lesquelles les Chinois excellent, mais aucun des ferblantiers anglais auxquels on s'était adressé n'était encore parvenu jusqu'alors à reproduire exactement la soudure chinoise; c'est-à-dire qu'en essayant de ressouder les couvercles enlevés, ils fondaient le plomb et gâtaient tout. On me fit entrer dans une chambre parfaitement propre, toute garnie de tablettes luisantes et contre les murs de laquelle étaient accumulés des monceaux de thé; une corde pendait du plafond: j'en dirai l'usage tout à l'heure. Les boîtes n'ont, je l'ai dit, qu'une ouverture tout juste assez large pour passer la main afin de prendre des échantillons de thé. C'est par cette ouverture que le contenu est vidé sur le parquet. Alors, sur ce parquet même, on fait un mélange avec des thés de qualité très-inférieure. —J'ai examiné quelques-uns de ces derniers, et l'infusion qu'ils donnent n'a guère plus de goût qu'une infusion de papier brun. Le tout est étalé sur le plancher et mêlé avec de la magnésie et du bleu de Prusse. L'opération achevée, le plus difficile est de réintégrer le mélange dans la boîte primitive. Voici comment on s'y prend : une petite quantité de thé est introduite dans la boîte; un homme met le pied sur l'ouverture, saisit la corde dont j'ai parlé plus haut, et par une série de saccades finit par réduire la première couche de thé au plus mince volume possible. A cette couche on succède une autre, et l'empilage continue jusqu'à ce que la boîte soit remplie, et son contenu, aussi serré que si l'on n'y avait pas touché. J'ai vu cette opération de mes yeux, et j'ai compris que tous les marchands la pratiquaient. Ainsi, l'homme

Digitized by Google

qui achète une caisse de thé tout entière s'illusionne considérablement s'il s'imagine ainsi se garantir de la fraude. Ce qui me fait croire que cette pratique est générale, c'est que je connais un autre marchand dont le domestique fut renvoyé pour avoir gardé l'argent d'une certaine quantité de magnésie achetée par lui à crédit chez le droguiste, ou quelque histoire de ce genre. En outre, je dois dire que l'analyse chimique m'a fait découvrir dans le thé de la magnésie et du bleu de Prusse. La magnésie donne au thé une teinte bleue et le talc de Venise un aspect luisant. J'estime que cinq cents grains de thé rendraient vingt-sept grains de cendres par l'incinération. Il y a encore une substance que, dans ces derniers temps, on a vendue pour sophistiquer le thé, et qu'on appelle *veno beno*. J'ai trouvé que le cachou entre dans la proportion de 90 pour 100 dans cette substance. Les 10 pour 100, ou à peu près, restants m'ont paru être une poudre de thé. En examinant ce surplus au microscope, je lui ai trouvé l'aspect de feuilles de thé cassées. Je sais que d'autres chimistes, qui ont examiné après moi ce nouvel ingrédient, ont supposé ces poudres végétales composées d'autres feuilles, — des feuilles de prunellier, entre autres ; mais je demeure convaincu que ce que j'ai examiné était bien des feuilles de thé brisées, de la poudre de thé, en un mot. Le prix de ces ingrédients, comparé à celui du thé, est très-modique. Le *veno beno* n'est pas, selon moi, plus dangereux que ne le seraient d'autres astringents puissants. Quant à la sophistication au moyen du bleu de Prusse et de la magnésie, ce sont positivement les marchands de thé qui la pratiquent ; j'en ai eu la preuve sous les yeux dans une des plus grandes maisons de commerce de thé d'Angleterre [1].

Le CACAO et le CHOCOLAT sont peut-être les articles d'alimentation les plus sophistiqués. Le chocolat, qui devrait être un mélange de sucre et de fécule, ou d'arrowroot, est ordinairement mélangé de poussière de briques. L'analyse m'a quelquefois donné 12 pour 100 d'ocre, et j'ai trouvé jusqu'à 22 pour 100 de peroxyde de fer. On y fait souvent entrer des graisses d'animaux, et encore ces graisses sont-elles parfois de la pire espèce ; du

[1] Il ne faut pas oublier que le thé subit déjà une première coloration en Chine au moyen du bleu de Prusse et autres drogues. Voir le *Voyage agricole et horticole en Chine* de Robert Fortune, et les extraits qu'en a donnés la *Revue Britannique*

suffrance, par exemple. Il est complétement inutile de rien mêler avec le cacao et le sucre pour leur donner de la consistance; le cacao moulu à chaud, ou pilé sur des plaques de fer, forme, en se solidifiant, une masse parfaitement dure. Il y a, il est vrai, à dire que le cacao pur contient une huile d'une certaine consistance, appelée beurre de cacao, qui ne va pas très-bien au tempérament de quelques personnes, et qui, combinée à une certaine proportion d'arrow-root, se digère facilement. Souvent on extrait du cacao ce beurre de cacao, et l'on s'en sert comme préparation médicinale; alors, pour le remplacer dans le chocolat, on prend du suif. Les sophistications se pratiquent surtout sur les préparations du cacao, soit en poudre, soit en chocolat. J'ai examiné, il y a deux mois, de la poudre de cacao: je l'ai trouvée sophistiquée à l'extrême. On ne sophistique point les amandes de cacao, mais on mêle les amandes saines avec des amandes moisies. La fraude ne se découvre pas immédiatement; ce n'est que quand on pile le cacao et qu'on verse dessus de l'eau chaude, alors l'odeur de moisi se développe et affecte désagréablement l'odorat. C'est là une fraude, assurément, et il en est de même de la poussière de brique, de l'huile, du peroxyde de fer, des coques et des biscuits pilés que j'ai trouvés dans le cacao. Dans la circonstance présente, je ne répète pas des *on dit*, je ne parle que de ce que j'ai moi-même trouvé. Le cacao et le pain sont les articles sur lesquels j'ai fait le plus d'expériences. Je n'exagère point en affirmant que j'ai analysé au moins cent cinquante échantillons de pain et autant d'échantillons de cacao. Le microscope fait découvrir dans le chocolat des coques de chocolat pilées, mais, par l'incinération, on arrive au même résultat. La sophistication du chocolat est le fait du fabricant; je ne concevrais pas qu'elle pût être pratiquée ailleurs que chez lui. Cet article ne vient point ici sous forme de chocolat, mais bien sous celle d'amandes de cacao. Ces amandes sont vendues aux chocolatiers, et ce sont eux qui les écalent, séparent la coque, et pilent le cacao avec du sucre et de la farine. Je n'ai point trouvé de minium dans le chocolat; je sais pourtant que la présence du minium a été constatée; tous les livres qui traitent de la sophistication des aliments en font foi.

Comme article de consommation, le chocolat est très-répandu

Digitized by Google

en Angleterre, depuis dix ans. Quelques-unes des substances avec lesquelles on l'altère, l'ocre rouge, par exemple, sont comparativement sans valeur. La seule sécurité qu'aurait le public contre la fraude, ce serait d'employer l'amande de cacao; car il est bon qu'on sache que toutes les préparations de chocolat, de pâte ou de poudre de cacao, sont plus ou moins sophistiquées. Malheureusement, les amandes de cacao ne fondent pas à l'eau bouillante, l'opération de leur cuisson serait fort longue; tandis qu'une tasse de chocolat bien préparée est un des breuvages les plus délicieux et les plus nourrissants qu'on puisse avoir, surtout lorsqu'on le prend en Espagne ou en Italie. Si l'on essayait de faire une tasse de chocolat avec des amandes de cacao, on aurait pour résultat un liquide aqueux, très-agréable au goût, sans doute, mais fort peu nourrissant; car la quantité de cacao dissoute serait, en somme, insignifiante, et ce qu'on obtiendrait alors serait plutôt une boisson qu'un aliment. En écrasant les amandes de cacao et en les faisant cuire sur un feu doux, durant vingt-quatre heures, on aurait quelque chose de véritablement substantiel; mais que de peine pour en arriver là! Dans le fait, c'est cette peine que le chocolatier vous épargne. Il broie l'amande à votre place, ou au moins il est censé le faire; et, s'il était honnête, il vous la sucrerait et y ajouterait un peu d'arrow-root, pour vous faciliter la digestion du beurre de cacao. Il prend, en un mot, à son compte tout le mal que vous vous donneriez si vous aviez affaire aux simples amandes du cacao. Le chocolat se fait partout, et partout se falsifie; j'en ai pris des échantillons dans une foule de boutiques petites et grandes, et, je le répète, la sophistication est le fait du fabricant. J'en conclus que le marchand au détail est lui-même victime de la fraude, puisque, en général, il vend son chocolat en paquets cachetés et tels qu'ils sortent de la fabrique. Le peroxyde de fer pourrait être nuisible à certaines constitutions, mais il n'aurait pas d'effet chimique direct : c'est une substance insoluble, parfaitement inerte. Le consommateur qui achète du chocolat n'en a pas à beaucoup près pour son argent; sophistiqué comme est cet article, il devrait le payer beaucoup moins cher; de sorte qu'il y a fraude de toutes les façons. Dans mes expériences sur le cacao préparé, j'ai trouvé du vieux biscuit; du moins, je crois que c'é-

Digitized by Google

tait du biscuit; mais je ne puis l'affirmer positivement. C'était une farine cuite, très-dure; peut-être était-ce de la croûte de pain ou quelque chose d'analogue; mais je crois plutôt que c'était du vieux biscuit. J'ai entendu dire aussi qu'on emploie comme ingrédient de sophistication de la farine de gland, mais je n'en ai pas la preuve.

Le CAFÉ est un article très-sophistiqué; j'y ai trouvé jusqu'à 25 et 50 pour 100 de grains divers grillés, ordinairement de l'orge et du seigle. Ces dernières substances se reconnaissent facilement à la forme et à la nature des granules de fécule; et puis, étant moins lourdes, elles flottent à la surface. En pareil cas, lorsqu'on verse de l'eau bouillante sur le café, on voit monter, le long des parois du vase, les fragments des grains étrangers, et l'on parvient quelquefois, par l'attraction capillaire, à les séparer en quantité considérable. Les autres matières avec lesquelles on falsifie le café sont la chicorée et le panais ou la carotte, je ne sais au juste lequel de ces végétaux, car ils ont à peu près les mêmes caractères, et présentent, sous le microscope, le même aspect que la chicorée. J'ai trouvé dans le café de 50 à 75 pour 100 de chicorée ou de quelque ingrédient de cette nature. La chicorée se vend en Angleterre trois ou quatre *pence* la livre, et l'on ne saurait se procurer de café passable à moins d'un *shilling*; ajoutez-y les frais de mouture, deux pence, vous voyez qu'il est impossible de livrer du café à moins d'un shilling deux deniers, non compris le légitime profit de l'épicier. Par conséquent, lorsqu'on voit du café affiché à un shilling la livre, il est évident qu'il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire, pour que l'épicier puisse le vendre à ce prix. On se sert beaucoup de chicorée en France, mais jamais on ne la vend mélangée au café: — naturellement, je parle en général, et, ne m'arrête point aux cas isolés. Je ne crois pas qu'il soit permis, en France, de vendre du café mêlé de chicorée; il est certain que la fraude s'y commet comme ailleurs; il se peut, par exemple, que, tout en moulant son café devant la pratique, l'épicier y glisse un peu de chicorée. Il est positif même que, dans le peuple, on aime la chicorée dans le café au lait; mais quant à croire qu'on la préfère au café pur, c'est une grossière erreur. Je suis certain qu'un café respectable, qui mettrait de la chicorée dans le *café noir* ne

Digitized by Google

tarderait pas à voir ses habitués le déserter. C'est qu'en effet la chicorée donne au café noir un goût particulier, une sorte de saveur liquoreuse, qui disparaît dans le café au lait; en outre, elle ajoute au lait une couleur plus ambrée que le café pur. A la simple dégustation, le premier Français venu vous dira s'il y a de la chicorée dans du café noir. Le grand secret pour faire de bon café, c'est de le doser convenablement. On a beaucoup moins l'habitude en France qu'en Angleterre d'acheter le café brûlé et moulu; presque tout le monde, en France, brûle son café chez soi, et les débitants brûlent, chaque matin, la quantité de café dont ils croient avoir besoin pour leur vente de la journée. C'est un très-mauvais calcul que de conserver en grande quantité du café brûlé et moulu. La différence dans les usages des deux pays fait que la fraude n'est pas si facile en France qu'en Angleterre.

La chicorée est légèrement rafraîchissante; elle possède les propriétés médicinales de l'huile de lin. Elle n'est pas nuisible par elle-même, elle n'est un objet de fraude pour le public que parce qu'elle est vendue au prix du café. La plus grande quantité de chicorée que j'aie découverte dans le café a été 75 pour 100. Ordinairement la sophistication varie de 20 pour 100 à une proportion plus forte. Le café le plus sophistiqué est celui qui se vend en boîte. On ne comprend pas qu'une pareille marchandise puisse trouver des acheteurs, à moins que ce ne soit parmi des gens qui ne savent pas ce que c'est que du café. L'odeur seule, en effet, suffit pour montrer que ce prétendu café contient de la chicorée en proportion énorme; cette odeur masque même complétement celle du café, et il m'est difficile, en somme, de la bien définir. Le café qui contenait 75 pour 100 de chicorée a été acheté par moi dans une des plus grandes boutiques d'un des faubourgs de Londres, du côté de Kingsland-road, une maison énorme, qu'on serait tenté de croire très-honorable, et qui fait des affaires immenses. La chicorée colore fortement l'eau, ce qui est un bon moyen de s'assurer de sa présence dans le café en quantité plus ou moins grande; on n'a pour cela qu'à se servir de tubes de verre pleins d'eau, et à comparer la nuance que prend l'eau avec celle de mélanges connus.

Les débitants mêlent eux-mêmes la chicorée au café. A l'époque où je commençai ces recherches, je fus assez sot pour, à l'occasion,

Digitized by Google

aller trouver les gens et leur dire : « Vraiment, vous n'y songez pas ; cela est fort mal. » Mais comme généralement je ne reçus que des injures pour toute réponse, je finis par m'abstenir de mes remontrances. C'est ainsi que j'allai chez l'épicier en question, de Kingsland-road. « Vous avez tort, lui dis-je ; vous mettez une énorme quantité de chicorée dans votre café. — Qu'est-ce que cela vous fait ? me répondit-il ; mêlez-vous de vos affaires. » Il continua sur ce ton : je sortis. La chicorée se vend séparément chez les mêmes gens qui vendent du café ; j'ai, par exemple, acheté séparément de la chicorée, dans la même boutique où j'avais acheté cette fameuse mixture : malheureusement on permet à ces gens de vendre des mélanges de café et de chicorée. Là, je crois, est le mal : les épiciers s'inquiètent peu de la proportion indiquée sur leurs étiquettes ; de sorte que, dans une livre de leur mélange, vous pouvez avoir une cuillerée de café et le reste en chicorée. C'était précisément le cas dans l'échantillon dont je viens de parler, seulement cela se vendait sous le nom de café, et pas du tout comme un mélange : *Café comme en France*, disait l'étiquette !!!

La torréfaction n'endommage pas la chicorée ; le seul changement qui résulte de l'opération, c'est qu'au lieu de contenir une matière visqueuse, comme lorsqu'elle est bouillie dans l'eau, la chicorée brûlée contient un liquide coloré qui n'est point visqueux. On a prétendu que la chicorée dans le café moulu faisait que celui-ci se conservait mieux : cela est parfaitement faux ; c'est une excuse inventée par les marchands, mais qui n'a pas le moindre fondement. Il est si facile de reconnaître la présence de la chicorée dans le café, quand la proportion est très-grande, qu'on n'a pas besoin d'y regarder ; il suffit de rouler entre ses ses doigts une pincée du café frelaté ; s'il s'agglutine et qu'on en puisse faire une boulette, c'est qu'il contient de la chicorée, parce que le café pur ne produit point cet effet. La chicorée a beaucoup d'affinité pour l'eau ; elle se met en pâte gluante, ce que ne fait pas le café. Dans le cas où l'on voudrait imposer une pénalité pour combattre la fraude, et qu'il fallût avoir des preuves réelles, le microscope est un moyen sûr. Je ne doute pas qu'un micrographe ne puisse aisément distinguer le panais ou la carotte de la chicorée. Quant à moi, qui n'ai point l'habitude de me servir du microscope, je n'ai

Digitized by Google

pas pu le faire parfaitement ; je n'ai pris le microscope que comme auxiliaire, comptant suffisamment sur les moyens d'analyse qu'offre la chimie. Néanmoins, avec une très-petite dose d'habileté, il est facile de reconnaître au premier coup d'œil, au moyen du microscope, si le café est frelaté ; la seule difficulté est de prononcer entre la chicorée, le panais ou la carotte ; rien n'est plus simple que de distinguer le café de la chicorée.

Je n'ai jamais rien trouvé de malsain dans le café. Je n'affirmerais pas que le café en grain soit pur de sophistication ; c'est une question que je n'ai pas encore été à même de trancher complétement. Il m'est arrivé une fois de rencontrer du café en grain qui paraissait pur, et qui, après avoir été moulu, se changea en une très-singulière substance. Je ne saurais rien dire là-dessus, parce que je ne sais pas comment la chose est arrivée ; mais, il y a un mois à peu près, je me suis procuré un échantillon de ce même café, et je m'occupe de l'expérimenter. Je suis persuadé qu'on y mêle quelque chose qui a l'apparence de grains de café, mais qui n'est pas du café[1].

La CHICORÉE est elle-même largement sophistiquée avec de la poussière de brique et de l'ocre. On m'a dit qu'on vendait en grande quantité, pour de la chicorée, du panais et de la carotte ; je ne vois guère quel profit il y aurait à cela : la différence de valeur n'est pas grande entre ces trois végétaux, mais cette différence est énorme entre la chicorée et la poussière de brique. La chicorée est très-souvent mélangée de matières terreuses et de charbon de bois ; j'y ai trouvé 15 pour 100 de matières étran-

[1] L'opinion du docteur Normandy se trouve vérifiée par ce passage du rapport du docteur Robert D. Thompson, membre de la Société royale et professeur de chimie à l'hôpital Saint-Thomas de Londres : « Je sais qu'on *fabrique* des grains de café, qu'on en fabrique beaucoup. Ces prétendus grains de café ne sont rien moins que du café, mais ils en ont tout l'aspect. J'ai vu l'appareil avec lequel on les fabrique : c'est un instrument très-ingénieux, assez semblable à un moule à balles. J'ai vu les grains qui en sortaient ; ils étaient parfaitement imités. Ces grains artificiels se font, à ce qu'il paraît, avec de la chicorée. Je ne les ai point analysés, mais je suis certain que ce n'était pas du café. La personne qui me fit voir ce café de nouvelle espèce me le vanta comme une admirable invention. Il se moulait comme le vrai café, et le public pouvait parfaitement s'y tromper. Ce grain factice avait l'aspect de café brûlé. Je n'en ai pas vu qui imitât le café à l'état vert ; je ne sais pas s'il s'en fait. Mais, je le répète, j'ai vu l'instrument ; c'est à Londres qu'on me l'a montré. Il était breveté, je crois, ou tout au moins enregistré. »

Digitized by Google

gires. Je ne sache pas que la chicorée soit consommée seule par les pauvres ou par une classe quelconque de la société ; j'ai de la peine à le croire ; elle n'a par elle-même aucun arome et ne donnerait qu'une infusion plate et peu agréable. Elle contient un peu de fécule ; elle est, par conséquent, jusqu'à un certain point nutritive. Je sais que les pois et les fèves auraient été employés, dit-on, pour sophistiquer le café, mais je n'ai jamais rencontré d'exemple de ce genre de sophistication. J'ai entendu parler aussi de grains grillés, orge et autres ; je n'en ai point trouvé non plus. Quant au mélange de cafés inférieurs avec des cafés de meilleure qualité, c'est une question de goût plutôt qu'autre chose.

Il y a beaucoup de cafés moisis dans les cafés moulus, ce sont des cafés qui ont été moisis dans les cales des navires. Il y a beaucoup de cafés qui, lorsqu'on les concasse et qu'on les mouille, sentent tout à fait le moisi. Cela est si commun qu'un industriel de Londres a pris un brevet pour désinfecter ces espèces de cafés. Le procédé consiste à faire passer un courant d'air dans le cylindre où l'on brûle le café, pendant l'opération même de la torréfaction. Ce moyen enlève, en effet, l'odeur de moisi, mais il a l'inconvénient d'enlever en même temps l'arome du café. Une autre pratique erronée est celle-ci : en Angleterre, les épiciers ont l'habitude de vider dans des vans ou des cribles les cylindres dans lesquels ils viennent de brûler leur café. Ces cribles sont pourvus de poignées, et un homme les agite pour faire refroidir le café rapidement. Or, ce moyen a pour effet de dissiper une grande partie de l'huile à laquelle le café doit son parfum, et le café perd ainsi beaucoup de ses qualités. Je n'ai jamais trouvé de tan, c'est-à-dire d'écorce de chêne, dans la chicorée préparée. Il est vrai que mes recherches n'ont pas porté sur ce point. Il peut donc se faire qu'il y en ait et qu'il m'ait échappé.

La bière est une boisson qu'on frelate fréquemment, mais je dois dire qu'il n'est pas un seul cas à ma connaissance où la sophistication de ce liquide ait été le fait du brasseur. Ce sont les débitants qui commettent la fraude, et cela, dans une telle proportion qu'il y a une différence de 50 pour 100 dans la quantité d'alcool que contient la même bière prise directement à la même

Digitized by Google

brasserie ou achetée chez le débitant. J'en parle avec certitude, parce que j'ai acheté du porter chez un brasseur et de la même bière chez un débitant qui la tire de la même brasserie, et j'ai été surpris de trouver entre ces deux liquides, qui eussent dû être identiques, l'énorme différence en alcool que je viens de dire. La sophistication de la bière est telle que depuis cinq ans j'ai toujours pris à la brasserie la bière qui se consomme chez moi. Dernièrement, me trouvant à court de bière, j'en envoyai chercher chez un débitant, elle n'était pas potable. Les substances avec lesquelles on frelate la bière, et que l'analyse y fait découvrir, ne sont qu'au nombre de deux : le sel commun, qu'on y introduit en quantité considérable, dans le but d'aiguiser la soif du consommateur, et la sulfate de fer, drogue qui, une fois entre autres, m'incommoda assez gravement. C'était à Bermondsey : je revenais de visiter une tannerie, on était en plein été, il faisait très-chaud ; je m'arrêtai dans une taverne pour demander un verre de porter. Quelques instants après je fus pris de coliques violentes et de vomissements. Je remontai en voiture, rentrai chez moi, et les symptômes disparurent très-rapidement. Le lendemain je retournai dans le même endroit, muni d'une bouteille, et j'achetai dans la même maison une demi-pinte de bière. je l'expérimentai et y trouvai du sulfate de fer ; j'attribuai, par conséquent, mon indisposition à la présence de ce poison. Les effets du sulfate de fer sont les vomissements et les coliques : c'est un véritable cas d'empoisonnement. On mêle cette drogue à la bière pour produire, je suppose, cette espèce de piquant métallique que les buveurs aiment à trouver à cette boisson. Il y a certainement beaucoup d'autres substances avec lesquelles on sophistique la bière, malheureusement on ne peut pas les découvrir par les moyens chimiques. Si je dis qu'on se sert de ces substances, c'est que j'en ai eu une preuve qui me paraît très-concluante. J'ai été présenté alternativement à deux des plus grands droguistes de Londres et j'ai appris d'eux qu'ils vendaient constamment aux débitants, pour sophistiquer la bière, du cocculus indicus, de la réglisse, de l'ammoniaque liquide et de l'extrait de gentiane. Il y a quelques années, je me rappelle avoir vu arrêtée au coin d'une rue, auprès d'une taverne, une voiture portant en grosses lettres, à la suite du nom de son propriétaire, la qualification de *droguiste pour*

Digitized by Google

brasseries ; j'en conclus naturellement que s'il y a des droguistes pour les brasseries, il doit y avoir des *droqueurs* de bière. Je pris des renseignements sur ces industriels, mais je vois que dans ces derniers temps ils ont complétement disparu. Il n'y a plus de droguistes faisant ostensiblement le métier de sophistiqueurs de bière. Je sais pourtant que certaines gens, généralement d'anciens industriels de cette catégorie, s'en vont rôder dans les tavernes nouvellement ouvertes et vendent aux débitants une recette pour sophistiquer la bière. De son côté, quand, pour une cause ou pour une autre, le débitant a besoin de *remanier* sa bière, il n'est pas facile d'acheter les secrets de ces sortes d'individus. Or, comme ceux-ci sont généralement de pauvres diables, ils ne se montrent point exigeants et cèdent volontiers leur marchandise à des prix très-modiques. Les deux personnes de qui je tiens ces informations ne me connaissaient personnellement ni l'une ni l'autre, bien qu'elles eussent pu connaître mon nom. Ce qu'elles m'ont dit est très-concluant pour moi, parce que leurs déclarations respectives concordaient parfaitement. Le cocculus indicus qu'elles vendaient aux débitants était destiné à remplacer l'alcool noyé, pour ainsi dire, par l'eau ajoutée à la bière. Le cocculus indicus est une substance vénéneuse ; il contient à peu près 2 pour 100 du poison qu'on appelle *picrotoxine*. Les braconniers s'en servent, à ce qu'il paraît, pour détruire les faisans et les poissons. Il est positif que certains brasseurs mêlent parfois de ce poison à leur bière pour lui faire produire cette espèce d'ébriété, qui ne devrait être due qu'à l'alcool. Le cocculus indicus cause en effet l'ivresse, mais sans l'espèce de surexcitation préalable que donne l'alcool ; il vous jette à bas, pour ainsi dire, sans vous procurer la moindre gaieté. Cette ivresse particulière est plus dangereuse que celle de l'alcool pour l'individu qui y succombe, car l'alcool ne désorganise que pris immodérément, il n'agit pas si fatalement que les poisons. Quand l'ivresse de l'alcool est passée, les mauvais effets disparaissent et l'on revient à son état normal, mais le poison affecte les organes plus ou moins sérieusement, et il faut bien se rappeler en pareil cas que le danger est moins dans la quantité du poison, pris d'un seul coup, que dans son absorption quotidienne à petite dose. Cette remarque s'appliquerait encore plus au sulfate de fer, mais je ne crois pas que le sulfate de fer soit d'un

Digitized by Google

usage très-répandu. Je n'ai pu en constater la présence que deux ou trois fois. On l'emploie pour donner à la bière la force que l'eau lui enlève. C'est encore pour cette raison qu'on y met aussi de la réglisse, parce qu'en affaiblissant la bière on la rend moins sucrée. Mais en lui enlevant de son sucre l'eau lui enlève également de sa couleur, alors vient l'ammoniaque et la corne de cerf, qui ont la propriété de brunir la bière, à ce point même que quelques gouttes d'ammoniaque ajoutées à de l'ale pâle la rendent aussi foncée que du porter. On remplace le houblon par de l'extrait de gentiane. La gentiane n'est point une substance délétère; on ne l'introduit dans la bière que parce que celle-ci a été allongée et qu'elle n'est plus aussi amère qu'elle devrait l'être. Dans le fait, on m'a donné à entendre que c'est aux débitants de bière que la gentiane se vend surtout; elle est moins chère que le houblon. J'ai pu m'assurer de la proportion d'eau introduite dans la bière, par la comparaison de la quantité d'alcool qui y manque. Ce n'est pas qu'il doive y avoir dans la bière une certaine quantité fixe d'alcool, les brasseurs ne sont pas tenus à une force déterminée; mais si, prenant de la bière chez un brasseur, chez MM. Calvert, par exemple, j'y trouve tant d'alcool, et qu'expérimentant celle qui se vend chez les débitants, sous le nom de bière de la brasserie Calvert, j'en trouve moitié moins, je puis alors préciser la quantité d'eau ajoutée en fraude. La pure infusion de drèche et de houblon est un breuvage très-sain; c'est le vin des peuples du Nord : mais des substances comme le coculus indicus et le sulfate de fer doivent agir d'une manière très-préjudiciable sur le système, et la bière, qui est en réalité une boisson excellente, devient ainsi un agent producteur de maladies.

Je ne sais pas comment feraient les pauvres gens pour reconnaître si leur bière est ou non frelatée; je ne puis le reconnaître moi-même qu'en déterminant la proportion d'alcool, et je ne sache pas de moyens de déterminer la quantité de coccolus indicus ajoutée. Si les brasseurs étaient astreints à faire de la bière d'une certaine force, ce serait le moyen d'empêcher la sophistication. Il y a quelques années, on parla beaucoup d'introduction de strychnine dans la bière; à cette époque ma cour était devenue une véritable cave, en raison de la quantité d'échantillons de bière qu'on m'envoya à examiner pour en vérifier la pureté.

Digitized by Google

MM. Allsopp, Bass, Calvert et autres m'envoyèrent des échantillons de cette sorte. Je découvris un demi-grain de strychnine dans un gallon de bière; mais quant au cocculus indicus, je ne pus vérifier sa proportion. Rien n'est plus aisé que de reconnaître la présence du sulfate de fer, et je la constatai immédiatement. Je ne sais si les agents de l'excise ont jamais constaté ces sortes de sophistications. Il leur serait facile de découvrir le sulfate de fer, mais il s'en trouve rarement dans la bière, c'est une falsification exceptionnelle. Dans tous les cas, les agents de l'excise, munis des instruments *ad hoc*, pourraient très-bien constater la fraude, qui consiste dans l'affaiblissement de la bière. Cette fraude arrêtée efficacement, la consommation de la drèche et du houblon augmenterait, et le trésor y gagnerait 50 pour 100 d'accroissement de revenu sur ces articles. Je n'ai jamais trouvé de noix vomique dans la bière, mais j'incline à penser qu'elle en contient, parce que, sans avoir eu de preuves positives, j'ai au moins recueilli des faits qui rendent la chose excessivement probable. J'ai obtenu avec du sel coloré par du chromate de potasse une teinte qui ressemblait tellement à celle que produit la strychnine, si ce n'est qu'elle était moins nette et moins foncée, que je me sens disposé à croire que la noix vomique est parfois employée. Les effets de ce toxique sont les mêmes que ceux du cocculus indicus.

Je restreins mes appréciations au porter principalement, parce que j'ai fait moins d'expériences sur l'ale, sauf les cas particuliers dont j'ai parlé tout à l'heure, et où je m'occupais de rechercher la présence de la strychnine. Je n'ai rien trouvé dans l'ale qu'une insuffisance d'alcool; mais ce que j'ai dit du cocculus indicus, etc., à propos du porter, peut aussi s'appliquer à l'ale. Les droguistes dont j'ai parlé, et qui m'ont renseigné sur les substances servant à la falsification de la bière, n'ont point fait de différence entre le porter et l'ale, seulement comme l'analyse chimique ne révèle pas la présence de ces drogues, je ne puis affirmer qu'elles s'y trouvent. Je suppose que les mêmes motifs existent pour l'ale aussi bien que pour le porter d'y mêler de l'eau, et de lui donner ensuite des propriétés stupéfiantes; je dois déclarer seulement que je n'ai jamais trouvé de sulfate de fer dans l'ale, tandis que j'en ai parfois trouvé dans le porter. Je ne saurais dire absolument qu'il ne se commet pas de sophistication à la

Digitized by Google

brasserie dans la fabrication de la bière, mais véritablement je ne le crois pas possible. Quand on songe au nombre de personnes qui entourent le brasseur, le public a, je crois, toute la sécurité qu'il peut avoir. Pour moi, je n'ai pas découvert de falsification dans les bières prises aux brasseries ; je les ai trouvées si différentes de celles que vendent les débitants, que je ne doute aucunement que la fraude ne se commette exclusivement dans la cave de ces derniers.

La quassia est une substance amère ; elle jouerait tout à fait le rôle de la gentiane. Elle ne renferme rien de délétère ; cependant la quassia n'est pas du houblon ; c'est donc une sophistication. La sophistication, selon moi, consiste dans l'addition d'une substance qui ne donne aucune qualité à l'article sophistiqué. Par exemple, je n'appelle pas sophistication le mélange du coton avec de la laine ou de la soie, parce que le résultat est un article qui fait à peu près le même effet et est aussi bon, sous certains rapports, que le tissu exclusivement fabriqué de laine ou de soie ; mais si cet article est vendu pour de la laine pure ou de la soie pure, cela s'appelle une fraude dans mon vocabulaire. Le délit est en pareil cas, je crois, le fait du vendeur et non point du fabricant. De même, si ce que j'entends par fabriquer de la bière consiste à faire une boisson qui contienne du houblon et une certaine quantité d'alcool, en un mot un composé défini et bien connu ; du moment où vous introduisez de l'eau et que vous ajoutez du cocculus indicus pour donner du montant, de la réglisse pour sucrer et de l'ammoniaque pour colorer le mélange, cela devient une sophistication et une fraude. Si ces ingrédients étaient annoncés comme contenus dans un pot de porter, personne n'en voudrait boire. Le public croit que ce que les débitants lui vendent est composé de drèche ou de houblon, par conséquent l'introduction d'autres substances est une sophistication et une fraude ; une sophistication, parce que vous avez introduit dans la boisson en question un article qui ne lui confère aucune qualité particulière, si ce n'est celle de vous empoisonner, ce qui n'était point une condition du marché, et une fraude, cela ressort du fait lui-même.

Il est un autre article d'une immense consommation en Angleterre : le GENIÈVRE (*gin*). Les renseignements que je donnerai

Digitized by Google

sur la falsification de ce spiritueux ne sont pas le résultat d'expériences qui me soient personnelles. Les mêmes droguistes qui m'ont indiqué les substances employées pour frelater la bière m'ont donné la liste de celles dont on se sert pour falsifier le genièvre, l'eau-de-vie et le rhum. Quelques-unes de ces substances peuvent se découvrir par l'analyse chimique. Celles qu'on emploie pour falsifier le genièvre sont le sous-carbonate de potasse et l'alun ; elles servent à le clarifier quand il a été troublé par une addition d'eau. J'ai ces renseignements écrits de la main des droguistes eux-mêmes, et en comparant les listes qui m'ont été données par chacun de ces messieurs séparément, je les trouve exactement semblables. L'alun peut toujours se découvrir dans le genièvre. On emploie aussi l'huile de vitriol et l'huile d'amandes ; ces deux ingrédients servent à faire *perler* la liqueur. (En versant le genièvre, il doit se former à la surface des chapelets de petites bulles qui s'attachent aux parois du verre.) L'acide sulfurique (huile de vitriol) peut aussi se découvrir toujours. On se sert encore de *graine de paradis*, espèce de poivre rougeâtre, de la grosseur du petit plomb de chasse. Cette graine a un goût très-poivré, on l'emploie pour remplacer l'esprit qui manque, car la sophistication du genièvre consiste surtout à l'étendre d'eau. Il en est comme de la bière : on y met de l'eau d'abord, et pour lui rendre le goût et les propriétés enivrantes qui lui manquent, on a recours au cocculus indicus. J'en viens ici aux mêmes conclusions que pour la bière, c'est-à-dire que la falsification du genièvre est le fait non du distillateur, mais du débitant. En 1829, on cite un cas d'empoisonnement suivi de mort, par suite de l'ingestion d'un verre de rhum fortement imprégné de cocculus indicus. Ce cas est rapporté dans la *Toxicologie* du docteur Taylor. Toutes ces sophistications sont très-nuisibles à la santé ; il en est de véritablement diaboliques. L'huile de vitriol porte un nom terrible, mais grâce à la proportion dans laquelle on l'emploie, elle ne peut plus guère passer pour un poison. Toutefois elle produirait des effets fâcheux, car je ne crois pas qu'on puisse impunément mêler aux denrées alimentaires aucun composé chimique. Ces falsifications sont si communes et se pratiquent si largement, qu'il serait très-difficile de se procurer à Londres du genièvre pur ; je ne crois pas même que ce soit possible chez les

Digitized by Google

débitants. Je ne sais pas parfaitement du reste ce que devrait être le genièvre pur, n'étant pas suffisamment au courant des détails de la fabrication ; je crois cependant que le genièvre ne doit être rien autre chose que de l'esprit distillé de différentes formes de sucre, drèche et grains fermentés d'une certaine nature. Je ne pense pas qu'il y ait jamais de baies de genévrier dans le genièvre anglais. En Hollande, il y en a ; mais en Angleterre, le genièvre est, je crois, distillé uniquement de grains. Les débitants se servent de l'expression de « genièvres de fantaisie » (*fancy gins*), entendant par là sans doute des genièvres fabriqués pour s'adapter à la fantaisie de leurs habitués. La différence entre le genièvre de M. B. et celui de M. C. dépend simplement des composés qui y sont ajoutés. Le goût du genièvre varie selon les endroits où on l'achète ; c'est le spiritueux de prédilection du peuple de Londres. Il s'en consomme une énorme quantité, qui se boit sur les comptoirs, en passant.

On frelate aussi d'autres spiritueux. Pour ce qui est de cette sophistication, cela reviendrait toujours à ceci : vendre de l'eau pour de l'esprit. Mais si vous mettez de l'eau, vous affaiblissez l'alcool, alors le débitant s'ingénie à trouver un moyen de rendre à son spiritueux ses propriétés enivrantes, et il atteint ce but par l'addition de drogues délétères. Je n'ai pas découvert de substances particulières dans l'EAU-DE-VIE. On en fabrique maintenant beaucoup en Angleterre, surtout depuis qu'on est arrivé, par des découvertes chimiques récentes, à produire artificiellement des huiles essentielles qui ont l'odeur de l'éther spécial auquel l'eau-de-vie doit son parfum [1]. Il en est de même du rhum d'ananas, qui n'est autre chose que de l'esprit fabriqué en Angleterre, auquel on donne le parfum de l'ananas, au moyen de quelques gouttes de ces nouvelles essences, dont la découverte est un des plus beaux résultats de la chimie moderne. Ces essences ne sont pas faites avec le fruit dont elles portent le nom, mais on les tire du fromage pourri, du bichromate de potasse, etc. On fait de l'eau-de-vie, comme chacun sait, en distillant des vins de Bordeaux forts et de qualités inférieures. Le bouquet de l'eau-de-vie est dû à une partie d'esprit essentiel ou d'éther qui se distille

[1] Voir la *Revue Britannique*, numéros d'octobre et de novembre derniers, *la Chimie de la vie commune*.

Digitized by Google

en même temps que l'alcool. Jusqu'à présent, on n'avait pas pu imiter le parfum de l'eau-de-vie, et même ce qu'on appelait de l'eau-de-vie anglaise était une abominable liqueur ; mais maintenant on fabrique de l'eau-de-vie à Londres. Je suis loin de dire qu'elle vaille la véritable eau-de-vie française, mais assurément c'est un grand progrès sur ce qu'était auparavant l'eau-de-vie anglaise.

J'ai examiné le LAIT de Londres : la pompe est le grand sophistiqueur du lait ; mais il y a quelque chose de fort dégoûtant dans la manière dont le lait s'obtient. A Clerkenwell, où je suis allé voir un puits, afin d'en analyser l'eau, j'eus l'occasion de voir un spectacle qui me dégoûta du lait pendant plus de six mois. Je vis une quarantaine de vaches dans l'état le plus dégoûtant qu'il soit possible d'imaginer, couvertes d'ulcères, les pis, les jambes pleines de tumeurs et d'abcès. C'était quelque chose d'affreux, et au milieu de toutes ces abominations, un jeune garçon était occupé à traire les malheureuses bêtes. J'ai su depuis que ce que j'avais vu là n'était pas le moins du monde une exception, mais que dans un grand nombre de vacheries les animaux sont dans les mêmes conditions ; de sorte que, outre l'eau qu'il contient, et qui comparativement n'est rien, le liquide qu'on présente comme du lait est le produit de hideuses maladies. Je ne doute pas un seul instant que ce lait que nous buvons ne contienne un mélange de matières morbides. Ceci se passait il y a deux ans à peu près. Depuis lors, le lait est venu en plus grande abondance par les chemins de fer. La manière dont on garde les animaux est une cause de maladie. La litière sur laquelle étaient les vaches en question était un monceau d'ordures en fermentation ; c'était bien plutôt du fumier que de la litière. J'ai quelques raisons de croire qu'il y a beaucoup de vacheries semblables, mais celle dont je parle, je l'ai vue, de mes yeux.

J'ai souvent analysé le lait de Londres, j'y ai toujours trouvé de l'eau. Je n'y ai jamais rencontré de craie ; ce serait, en effet, un mauvais moyen de sophistication. Le lait peut porter une énorme quantité d'eau, sans en être notablement détérioré en apparence. On peut introduire trois quarts d'eau dans du lait, sans le faire changer beaucoup d'aspect ; il a seulement alors une teinte un peu plus bleue. Avec un bon galactomètre on peut déterminer la

Digitized by Google

proportion à peu près exacte de l'eau ajoutée. Le galactomètre est un tube de verre gradué en cent parties. On emplit de lait ce tube, et on le laisse exposé à une température de 60 à 68° Farenheit, d'autres disent 46 à 47°; moi, je préfère 60 à 68°; c'est celle avec laquelle j'ai opéré généralement. Au bout de douze heures, le lait pur donne en crème huit de ces divisions ou degrés. Si ce lait est étendu d'un tiers d'eau, au lieu de ces 8 degrés on n'en trouve plus que 6. Étendu de moitié d'eau, il n'en marque plus que 2, et avec deux tiers d'eau on n'obtient que 2 degrés de crème. Les résultats de cette expérience ne sont, je dois le dire, qu'approximatifs, attendu que la qualité de la nourriture donnée aux vaches influe beaucoup sur la proportion de crème contenue dans leur lait. Il est un autre moyen qui donne un résultat plus correct. Si l'on prend 1,000 grains pesant de lait, et qu'on le fasse évaporer jusqu'à ce qu'il cesse de perdre du poids, on obtient un résidu moyen de 70 grains. Si, traitant par le vinaigre ou l'acide acétique une autre portion de lait, on la fait cailler, qu'ensuite on sépare et on presse le gros lait produit pour en exprimer le liquide qu'il contient, et qu'après on le fasse évaporer, on aura un résidu sec de 4 à 5 pour 100.

Pour ce qui est du lait obtenu de vaches malades, je ne doute pas qu'il ne doive être très-nuisible à la santé, surtout pour les enfants. Je profiterai de cette occasion pour citer un fait qui me revient en ce moment en mémoire, bien qu'il n'ait pas de rapport avec le lait: je veux parler du pain fait avec de l'eau croupie. Il y a quelques années il existait sur le canal une boulangerie, et l'eau avec laquelle on faisait la pâte était prise à la distance d'un pied des lieux d'aisances. Les latrines surplombaient le canal, et à un pied de là, dis-je, était le tuyau de la pompe qui amenait l'eau dans le pétrin. Si j'insiste sur ces abominations, c'est qu'elles viennent à l'appui de mon opinion, que tous ces petits ruisseaux finissent par faire de grandes rivières. Nous absorbons avec notre nourriture une grande quantité de matières purulentes auxquelles l'eau dont nous nous servons, le lait et autres substances de la même espèce servent de véhicules, matières qui, toutes prises par hasard une fois ou deux, ne nous feraient pas grand mal, mais qui, absorbées constamment à doses répétées, finissent par être très-préjudiciables à la santé. Assurément les *excreta* n'ont jamais

Digitized by Google

été destinés à repasser par l'estomac, et cependant j'ai la conviction intime qu'un grand nombre des maladies et des épidémies qui visitent la capitale de l'Angleterre n'ont pas d'autre cause.

A l'égard des BONBONS et de la CONFISERIE, je suis d'accord avec le docteur Hassall. J'y ai trouvé de l'arséniate de cuivre, du chromate de plomb, de l'orpiment, du sulfure d'arsenic, du minium et du vermillon.

Je puis aussi confirmer ce qu'a dit le docteur Hassall du POIVRE DE CAYENNE; j'y ai trouvé du minium; mais les ingrédients étrangers qu'on y mêle sont du riz moulu et de la poussière de brique. Précieuse substance pour les sophistiqueurs, à ce qu'il paraît, que cette poussière de brique qu'on rencontre si souvent! J'ai constaté aussi la présence de sel commun, en proportion considérable, si considérable même, que certains échantillons n'étaient, à vrai dire, que du sel légèrement coloré de poivre. Le poivre est en somme une denrée qu'on sophistique beaucoup. On y mêle des cosses de moutarde blanche et de moutarde rouge. Le *Times* du 10 mai 1852 raconte qu'un certain Théobald, épicier à Chelmsford, avait été condamné à 50 liv. st. d'amende pour vente de poivre falsifié. On avait saisi chez cet honnête commerçant un baril de cent livres pesant de soi-disant poivre, et qui n'en contenait réellement que deux livres; le reste était des cosses de moutarde, du chilli de Guinée et du riz. Aucune de ces substances n'a de propriétés nuisibles, mais la fraude n'en existe pas moins. On se sert aussi beaucoup pour sophistiquer le poivre de tourteau de colza et de tourteau de lin, ainsi que de glaise pilée et de fécule de pommes de terre.

Le FROMAGE est parfois sophistiqué, mais on ne cite qu'un cas où l'on ait trouvé du minium dans le fromage. La présence de cette substance chimique était due à de l'*annatto*, matière colorante qu'on emploie pour donner au lait une teinte jaune crémeuse, et qui, cette fois, avait été sophistiquée avec du plomb. L'annatto, ayant servi à colorer le caillé, le fromage naturellement s'était trouvé empoisonné, et la personne qui en avait mangé avait pensé en mourir.

Quant à l'EAU, il est consolant de penser qu'on va faire quelque chose pour que nous l'ayons pure. Quand je dis pure, je m'entends: l'eau est, que je sache, la seule denrée qui, pour être pro-

Digitized by Google

portion à peu près exacte de l'eau ajou
tube de verre gradué en cent parties. C
on le laisse exposé à une temperatur
très disent 46 à 47° ; moi, je préfère
elle j'ai opéré généralement. Au bout
donne en crème huit de ces division
du d'un tiers d'eau, au lieu de ces 8
6 . Étendu de moitié d'eau, il n'en n
xtiers d'eau on n'obtient que 2 deg
cette expérience ne sont, je dois le
lu que la qualité de la nourriture
ncoup sur la proportion de crème
autre moyen qui donne un résulta
00 grains pesant de lait, et qu'on
il cesse de perdre du poids, on
grains : Si, traitant par le vinaigre
tion de lait, on la fait cailler, qu'
gros lait produit pour en expri
qu'après on le fasse évaporer, o
ur 100 .

Pour ce qui est du lait obtenu
s qu'il ne doive être très-nuisi
fants. Je profiterai de cette oc
vient en ce moment en même
oc le lait : je veux parler du p
elques années il existait sur
ec laquelle on faisait la pâte
es lieux d'aisances. Les lait
ied de là, dis-je, était le
ans le pétrin. Si j'insiste
iennent à l'appui de mon
nissent par faire de gran
ourriture une grande
uelles l'eau dont nous
le la même espèce serve
ar hasard une fois ou
lui, absorbées const
rès-préjudiciables

Digitized by Google

employé n'a jamais besoin d'être
, il dure toujours, parce qu'il désin-
cte l'air, non par une séparation
mais par leur destruction positive.
matières organiques qui le rendent
pores du charbon une combustion
de carbonique, telle est l'importante
ouse ; or, le même raisonnement s'ap-
rbon, dans ce cas, opère de la même
très-facile à obtenir. Lorsqu'on dis-
te où, le résultat de la distillation est de
a une odeur empyreumatique particu-
quelques instants elle n'est pas buvable.
devient douce. Distillez de nouveau cette
z encore la même odeur empyreumati-
? Cette eau qui, au sortir de l'alambic, ne
chargée, en reposant, de l'air renfermé
avec cet air des matières organiques qu'il
en quantités infinitésimales, et alors elle
de. Par conséquent, la seule condition né-
her l'eau de redevenir putride, c'est qu'elle
qu'une fois qu'elle contient autant d'air qu'elle
n'en prend plus ; c'est comme une éponge,
une fois complétement imbibée. C'est pour cela
timent prend une provision d'eau fraîche pour
eau, au bout de quinze jours, est déjà fétide et à
simplement parce que les matières organiques
nait subissent une fermentation qui les putréfie.
peu près un mois dans cet état de putridité, puis
ent graduellement douce et buvable, parce que toutes
organiques qui s'y trouvaient ont changé de nature
n en contient plus, et puis, comme elle est saturée d'air,
peut plus absorber de nouveau, alors elle devient tout à
ice. Aussi quand on songe que l'eau qu'on boit à Londres
autre chose que de la boue délayée et le résidu des
excreta de deux millions et demi
quotidiennes, les lavures de leur
aines de fabriques, les immondices

Digitized by Google

pre à l'alimentation, ne doit pas être pure, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle contienne de l'air. L'eau pure proprement dite est naturellement une affaire de chimie, elle ne contient pas d'air, elle n'est que de l'eau et pas autre chose. Mais une pareille eau est, je l'ai dit, impropre à la consommation, elle est lourde, indigeste, et dans le fait, il paraît que l'eau distillée, qui est de l'eau pure et dont on est obligé, parfois, de se servir à bord des navires, est si fade au bout de quelques jours, que les matelots peuvent à peine la boire. Il y a quelques années que je m'occupe du moyen de préparer de l'eau aérée pour l'usage de la marine, et je suis en ce moment en train de construire à Heligoland, par ordre du gouvernement, douze appareils de cette espèce. Je n'en parle que pour montrer que l'eau, pour être salubre, doit contenir une certaine quantité d'air. On a souvent recommandé, et le docteur Lyon Playfair, entre autres, de faire bouillir l'eau qu'on tire de sources impures, j'entends par ces sources celles où les Compagnies s'approvisionnent. Le même docteur Lyon Playfair et d'autres chimistes éminents ont recommandé aussi, et avec assez de raison, de distiller toute espèce d'eau. Malheureusement l'eau distillée ne contient pas d'air, et au bout de très-peu de temps elle n'est plus potable. Mais il y a quelque chose de pis, c'est que par la raison qu'elle ne contient pas d'air, elle a une grande tendance à absorber l'air du milieu où on la garde ; de sorte que dans la cale d'un navire ou dans tout autre lieu impur, l'eau distillée absorbe précisément la quantité d'air qu'elle peut absorber, quelque chose comme cinq pouces cubes par gallon, et qu'elle devient tout à fait putride et fétide. Cela est si positif et si important, qu'une fois distillée on doit toujours garder l'eau dans des pièces ou des réceptacles parfaitement purs, sous peine de la voir devenir bientôt aussi sale qu'auparavant. Il y a trois ou quatre ans, le docteur Stenhouse a trouvé que le charbon de bois avait la propriété de purifier l'air. Raisonnant d'après cette donnée, j'ai trouvé, moi, que le charbon de bois avait la propriété de purifier l'eau aérée chargée de matières organiques malpropres. Il s'ensuit que si les Compagnies qui entreprennent des fournitures d'eau avaient le soin de faire passer leur eau sur des filtres de charbon, cette eau serait parfaitement douce et potable. Il suffit de deux pieds cubes de charbon pour purifier complétement cinq cents

Digitized by Google

gallons d'eau aérée. Le charbon employé n'a jamais besoin d'être renouvelé; une fois le filtre fait, il dure toujours, parce qu'il désinfecte l'eau comme il désinfecte l'air, non par une séparation mécanique des miasmes, mais par leur destruction positive. Lorsqu'il s'agit de l'air, les matières organiques qui le rendant insalubre subissent dans les pores du charbon une combustion lente qui les convertit en acide carbonique, telle est l'importante découverte du docteur Stenhouse ; or, le même raisonnement s'applique à l'eau aérée : le charbon, dans ce cas, opère de la même manière. La preuve en est très-facile à obtenir. Lorsqu'on distille de l'eau prise n'importe où, le résultat de la distillation est de l'eau pure, mais cette eau a une odeur empyreumatique particulière, qui fait que pour quelques instants elle n'est pas buvable. Laissez-la reposer, elle redevient douce. Distillez de nouveau cette eau pure, vous y trouverez encore la même odeur empyreumatique. A quoi cela tient-il ? Cette eau qui, au sortir de l'alambic, ne contient pas d'air se sera chargée, en reposant, de l'air renfermé dans la chambre, et avec cet air des matières organiques qu'il gardait en suspension en quantités infinitésimales, et alors elle sera redevenue putride. Par conséquent, la seule condition nécessaire pour empêcher l'eau de redevenir putride, c'est qu'elle soit aérée, parce qu'une fois qu'elle contient autant d'air qu'elle en peut prendre elle n'en prend plus ; c'est comme une éponge, quand elle est une fois complétement imbibée. C'est pour cela que quand un bâtiment prend une provision d'eau fraîche pour l'équipage, cette eau, au bout de quinze jours, est déjà fétide et à peine potable, simplement parce que les matières organiques qu'elle contenait subissent une fermentation qui les putréfie. L'eau reste à peu près un mois dans cet état de putridité, puis elle redevient graduellement douce et buvable, parce que toutes les matières organiques qui s'y trouvaient ont changé de nature et qu'elle n'en contient plus, et puis, comme elle est saturée d'air, elle n'en peut plus absorber de nouveau, alors elle devient tout à fait douce. Aussi quand on songe que l'eau qu'on boit à Londres n'est guère autre chose que de la boue délayée et le résidu des égouts ; qu'elle contient les *excreta* de deux millions et demi d'habitants, leurs ablutions quotidiennes, les lavures de leur linge sale, les ordures de centaines de fabriques, les immondices

Digitized by Google

des marchés, les rebuts des abattoirs, les abominations purulentes des hôpitaux, et que sais-je encore? on a lieu de s'étonner que la santé publique ne soit pas autrement affectée qu'elle ne l'est.

Pour ce qui touche à la sophistication des SUBSTANCES MÉDICINALES, j'ai trouvé l'*acétate de cuivre* sophistiqué avec de la craie ; l'*annatto*, avec de l'ocre et du sous-oxyde de plomb ; l'*assa fœtida*, avec de la craie, de l'argile et du sable ; le *bicarbonate de potasse* et *de soude*, avec du carbonate neutre, du chlorure et des sulfates des mêmes bases ; la *crème de tartre*, avec de la craie, de l'alun et du sulfate de potasse ; le *calomel*, avec de la craie, dans une proportion de 60 pour 100 parfois, du sulfate de baryte, de la céruse ; la *céruse* elle-même, avec du sulfate de baryte, du sulfate de plomb et de la craie ; le *carbonate de soude*, avec du sulfate de soude ; le *chromate de plomb*, avec du sulfate de baryte, du carbonate de plomb et du carbonate de chaux ; le *copal*, avec de la gomme animine, de la gomme dummine et de la résine commune ; la *cochenille*, avec du sulfate de baryte et du talc vénitien ; l'*iode*, avec de l'eau, de la mine de plomb, dans la proportion quelquefois de 25 pour 100, et du sulfure d'antimoine cru ; la *farine de graine de lin*, avec du son, de l'argile et de la sciure de bois ; la *litharge*, avec des matières terreuses ; la *magnésie*, avec de la chaux, du kaolin, du carbonate de chaux et du sulfate de baryte ; le *mercure*, avec du plomb, de l'étain et du bismuth ; le *nitrate de potasse*, avec du sel commun, et le *nitrate d'argent* avec du nitrate de potasse. L'*opium* contient de la fécule, de la gomme, de l'argile et du sable ; la *quinine* se sophistique avec de la gomme, de la fécule, de la craie, du sulfate de baryte et de la stéarine. Par suite de ces sophistications, il devient très-difficile pour le médecin de calculer les effets de ses ordonnances sur ses malades. S'il ordonne de la quinine pour couper la fièvre, et que l'on administre de la gomme, de la fécule ou de la stéarine, il est évident qu'il ne peut pas produire l'effet désiré [1].

[1] Le rapport de M. Thomas Herring, du 1er août 1855, renferme, à propos de la falsification des drogues, une observation qu'il nous a paru bon de rapprocher de ce qui précède : « On nous oblige, dit ce chimiste distingué, à faire nos préparations d'après la pharmacopée officielle. Rien de mieux; mais nous avons trois pharmacopées officielles : une pour Dublin, une pour l'Écosse et une pour Lon-

Digitized by Google

Pour toutes les sophistications que je viens de citer, je n'ai parlé que d'après ce que j'ai positivement vu. Il s'en pratique beaucoup d'autres, je le sais ; mais je ne les ai point examinées personnellement [1].

A Paris, on a ce qu'on appelle le Conseil de salubrité ; cette institution rend des services, mais moins qu'elle ne pourrait le faire. Ces Conseils de salubrité se composent du préfet, président ; d'un vice-président, qui est également un personnage important ; de douze membres pris parmi les premiers chimistes de Paris ; de cinq membres adjoints et de douze membres honoraires, tous hommes du plus grand mérite. Vous avez ainsi toutes les garanties possibles, sous le rapport du nombre et du savoir. Mais ces messieurs ne s'assemblent qu'une fois tous les quinze jours, et il n'est guère probable que le pauvre homme qui achète une demi-once de café, et le trouve falsifié, aille devant eux porter plainte ; il ne saurait d'abord où les trouver. Ce n'est que lorsqu'un inspecteur en tournée trouve sous sa main une denrée qui ne lui semble pas être ce qu'elle devrait être qu'il en réfère au Conseil de salubrité, et que le marchand coupable est puni. Mais bien que cela ne produise pas tous les résultats qu'on en pourrait attendre, le fait même qu'il existe un Conseil de salubrité et que le vendeur peut être visité, puni, et, qui pis est, voir sa réputation compromise dans son voisinage, ce fait, dis-je, agit d'une manière très-utile. Je crois que si chaque paroisse ou chaque district avait, selon son importance, un certain nombre d'hommes d'une probité et d'une capacité reconnues, chargés de s'occuper des cas de sophistication, ou auprès desquels on pourrait se renseigner, le public en retirerait un

dres. Si vous faites exécuter à Édimbourg une prescription qui contienne une solution d'opium, on l'exécutera d'après la pharmacopée d'Édimbourg; mais que cette prescription soit présentée dans une pharmacie de Londres, et que ce soit un élève qui la prépare, vous aurez une quantité d'opium double de celle qu'il vous est ordonné de prendre. Il en est de même absolument de l'acide prussique : celui d'Édimbourg a deux fois la force de celui de Londres. La morphine de Londres est une fois plus forte que celle d'Édimbourg et de Dublin. Un grand nombre d'accidents fatals ont été la conséquence de ce défaut de conformité dans les Codex pharmaceutiques de la Grande-Bretagne.

[1] Les articles sophistiqués cités dans les différents rapports lus devant le Comité d'enquête se montent à plus de deux cent cinquante.

Digitized by Google

grand bien. Cela, sans doute, n'arrêterait pas complétement les sophistications, pas plus qu'on ne peut empêcher le vol et les autres pratiques frauduleuses ; mais cela en diminuerait singulièrement le nombre. Aujourd'hui, en Angleterre, la concurrence, au lieu d'être ce qu'elle devrait être, un concours d'habileté à qui produira le meilleur article au meilleur marché, n'est plus réellement qu'un concours à qui falsifiera le plus adroitement. Ce que le commerçant cherche aujourd'hui, ce n'est pas de l'emporter sur ses confrères en donnant mieux ou aussi bien, à plus bas prix ; ses efforts se résument à ceci : « Comment ferai-je pour enlever à mon voisin ses pratiques, en leur offrant un article qui aura autant d'apparence et qui me coûtera moins ? » Et alors il se met en devoir d'altérer les articles, et très-souvent il réussit à voler au commerçant honnête sa part légitime de clientèle.

« Et quelquefois il empoisonne ses clients par-dessus le marché ? » dit le président du Comité. — Oui, ajoute l'auteur du rapport. Et alors l'honnête homme, pour se défendre, commence à sophistiquer aussi ; de sorte que c'est un mal général, qui a envahi toutes les branches du commerce : tout ce qui peut être mélangé, frelaté ou altéré d'une façon quelconque, l'est sans miséricorde.

O. S. (*Adulteration of Food, Drink, and Drugs. Parliamentary Inquiry.* — *Fraser Magazine*, etc., etc.)

Digitized by Google

MISCELLANÉES.

LA RECHERCHE DU MORT.

2e PARTIE. — LE CORPS PERDU.

On m'a si souvent demandé de conter cette histoire, et j'ai si souvent cédé à cette demande, que je commence à devenir fatigué de répéter sans cesse la même série d'événements. Comme j'en parlais dernièrement à quelques amis, ils m'engagèrent à écrire mon récit, et à offrir mon manuscrit à la première curieuse ou au premier curieux qui me redemanderait la même histoire. L'avis me parut très-sensé, et j'essaye aujourd'hui de le mettre à exécution. Après avoir rédigé mon récit aussi simplement et aussi clairement qu'il m'est possible, je l'ai soumis à la révision d'un homme de lettres[1].

(*Note de l'auteur du manuscrit primitif.*)

CHAPITRE I.

Les Monktons de l'abbaye de Wincot[2] avaient dans notre comté une triste réputation de gens insociables. Ils n'allaient jamais visiter personne, et ne recevaient jamais personne chez eux, excepté mon père, une dame et sa fille, qui habitaient dans le voisinage. Quelque fiers qu'ils fussent tous certainement, ce n'é-

[1] M. Wilkie Collins, connu par une biographie remarquable et plusieurs romans du plus grand intérêt, *Basil*, *Hide and seek*, etc., etc.

[2] En Angleterre, beaucoup de châteaux sont d'anciennes demeures monastiques confisquées sous le règne d'Henri VIII, et ils conservent le nom d'*Abbaye*. (*N. du tr.*)

Digitized by Google

tait cependant pas un sentiment d'orgueil, mais de crainte, qui les séparait ainsi de leurs voisins. Cette famille était depuis de longues générations affligée d'une démence héréditaire; et les membres qui la composaient de mon temps reculaient devant l'idée d'exposer leurs malheurs aux regards. On racontait une effrayante histoire d'un crime commis par deux Monktons proches parents, et c'est de là, supposait-on toujours, que datait la première apparition de la folie; mais ne voulant blesser qui que ce soit en répétant ces bruits, il me suffit de dire qu'à divers intervalles, presque toutes les formes de folies se manifestèrent dans la famille des Monktons. La monomanie était le genre de démence le plus fréquent par lequel ce malheur se révélait. Je tiens de mon père ces particularités et une ou deux autres que j'aurai à rapporter plus tard.

A l'époque de ma jeunesse, il ne restait que trois Monktons à l'abbaye, M. et Mme Monkton et leur fils unique, Alfred, héritier de leurs domaines. Il existait aussi alors un autre membre de cette branche aînée de la famille, nommé Etienne, et frère cadet de M. Monkton. Etienne Monkton n'était pas marié et possédait une belle terre en Ecosse, mais il vivait presque toujours sur le continent, et avait la réputation de mener une vie peu exemplaire. La famille de Wincot n'avait guère plus de rapports avec lui qu'avec les voisins.

J'ai déjà parlé de mon père, et d'une dame et de sa fille, comme les seuls qui eussent le privilége d'être admis à l'abaye de Wincot. Mon père avait été un ancien camarade de M. Monkton à l'école et à l'Université; le hasard les avait si souvent rapprochés plus tard dans la vie, que leur intimité continuelle à Wincot se trouvait parfaitement motivée. Je ne puis pas expliquer aussi bien les termes d'amitié dans lesquels Mme Elmslie (la dame à laquelle j'ai fait allusion) vivait avec les Monktons. Le mari qu'elle avait perdu était, je le sais, un parent éloigné de Mme Monkton, et mon père était tuteur de sa fille. Mais tous ces droits à l'amitié et aux égards ne m'ont jamais semblé assez forts pour justifier l'intimité entre Mme Elmslie et les habitants de l'abbaye. Quoi qu'il en soit, l'intimité était établie, et le résultat d'un échange constant de visites entre les deux familles se fit voir avec le temps; le fils de M. Monkton et la fille de Mme Elmslie prirent de l'attache-

Digitized by Google

ment l'un pour l'autre. Je n'ai pas eu l'occasion de voir beaucoup la jeune personne ; je me la rappelle comme étant alors une jeune fille délicate, douce, aimable, et dans son extérieur comme dans son caractère tout l'opposé de ce qu'était Alfred Monkton ; ce fut peut-être là une des raisons de leur amour réciproque. Cette inclination, bientôt découverte, fut loin d'être désapprouvée par les parents des deux côtés. Sur tous les points essentiels, excepté celui de la fortune, les Elmslies étaient à peu près les égaux des Monktons, et la dot d'une fiancée n'avait pas d'importance pour l'héritier des Wincot. Alfred était assuré d'avoir un revenu de trente mille livres sterling à la mort de son père.

Ainsi, quoique les deux familles ne jugeassent pas les jeunes gens d'âge à être mariés, on ne vit pas de raison pour qu'ils ne fussent pas fiancés, dans l'idée qu'on les unirait lorsque Alfred Monkton aurait atteint sa majorité, c'est-à-dire deux ans plus tard. La personne à consulter sur cette affaire, après les parents, était mon père, en qualité de tuteur d'Ada. Il savait que le mal héréditaire des Monktons s'était révélé quelques années auparavant chez Mme Monkton, qui était la cousine de son mari. La *maladie*, comme on disait alors en termes significatifs dans la famille, avait été palliée par un traitement assidu, et avait disparu, assurait-on. Mais il était difficile de tromper mon père. Il envisageait avec horreur la possibilité que cette maladie fatale reparût un jour chez les enfants de la fille de son ami, et il refusa positivement de consentir à un engagement de mariage. Il en résulta que les portes de l'abbaye et celles de la maison de Mme Elmslie lui furent également fermées. Pendant cette interruption de nos relations d'amitié, Mme Monkton vint à mourir. Peu de mois après, le mari suivit sa femme au tombeau, et Alfred Monkton se trouva le possesseur de la grande vieille abbaye et des magnifiques terres qui l'environnaient.

A cette époque, Mme Elmslie tenta une seconde fois d'obtenir de mon père son consentement à la promesse de mariage. Mon père refusa de nouveau et d'une manière plus péremptoire encore. Un peu plus d'une année s'écoula ainsi. Le temps de la majorité d'Alfred approchait rapidement. Pendant mes vacances de l'université, je fis quelques avances pour entrer en relations plus fréquentes avec le jeune Monkton. Mes avances furent éludées, et

Digitized by Google

malgré la politesse parfaite de la forme, je ne les aurais pas renouvelées sans le malheur qui survint dans notre maison. Depuis quelques mois, la santé de mon père avait été en s'affaiblissant, et précisément à l'époque dont je parle j'eus à pleurer sa perte irréparable.

Cet événement, par quelque défaut de formalité ou quelque erreur dans le testament de feu M. Elmslie, laissa l'avenir de la vie d'Ada à la disposition de sa mère. La conséquence en fut l'immédiate ratification de la promesse de mariage à laquelle mon père avait si fermement refusé de consentir. Aussitôt que ce fait fut publiquement annoncé, quelques-uns des plus intimes amis de Mme Elmslie se hasardèrent à mêler à leurs félicitations officielles un ou deux mots d'inquiétude sur l'état où s'était trouvée Mme Monkton. Mme Elmslie répondit sans hésiter qu'elle savait parfaitement à quoi s'en tenir. Le mal héréditaire avait disparu, dit-elle, depuis plusieurs générations. Alfred était le meilleur, le plus doux, le plus sensé des humains ; il aimait l'étude et la retraite. Ada avait les mêmes goûts et était décidée à unir sa destinée à la sienne. Si on donnait encore à entendre qu'on la sacrifiait dans un pareil mariage, cela devait être pris pour une insulte envers sa mère, dont il était monstrueux de mettre en doute l'affection pour elle. De telles paroles réduisirent les donneurs d'avis au silence : elles ne les convainquirent pas. Ils commençèrent à soupçonner que Mme Elmslie était une femme égoïste, mondaine, avide, qui, voulant avant tout voir sa fille richement mariée, ne s'inquiétait pas des conséquences.

Il sembla cependant qu'une espèce de fatalité se mettait à la traverse de l'ambition de Mme Elmslie. A peine un obstacle à ce mariage de mauvais augure avait-il été écarté par la mort de mon père, qu'il s'en présenta un autre fondé sur l'état fâcheux de la santé d'Ada elle-même. Des médecins furent consultés ; et le résultat de leurs avis fut que le mariage devait être retardé : Mme Elmslie avait à quitter l'Angleterre pour un certain temps, pour résider sous un climat plus doux, dans le Midi de la France, si je m'en souviens bien. Il arriva donc qu'à la veille de la majorité d'Alfred, Ada et sa mère partirent pour le continent, et chacun comprit que l'union des deux jeunes gens était indéfiniment ajournée.

Digitized by Google

On eut dans le voisinage quelque curiosité de savoir ce que ferait Alfred en pareille circonstance. Suivrait-il la dame de ses pensées? Irait-il s'embarquer sur un yacht[1]? Ouvrirait-il, enfin, les portes de la vieille abbaye? Essayerait-il d'oublier dans une vie de plaisirs l'absence d'Ada et l'ajournement de son mariage? Il ne fit rien de tout cela. Il resta simplement à Wincot, et y vécut de la vie étrange et solitaire que son père y avait menée avant lui. Il n'y avait littéralement de société pour lui, à l'abbaye, que le vieux prêtre (les Monktons appartenaient, j'aurais dû le dire, à la religion catholique) qui avait servi de précepteur à Alfred dans ses premières années. L'héritier atteignit sa majorité, et il n'y eut pas le plus simple banquet à Wincot, pour célébrer ce grand jour. Les familles du voisinage prirent la résolution d'oublier qu'elles s'étaient tenues offensées de la froide réserve du père d'Alfred, et l'invitèrent à venir chez elles. Ces invitations furent poliment refusées. Quelques visiteurs se présentèrent résolûment à l'abbaye et furent tout aussi résolûment éconduits, après avoir laissé leur carte à la porte. D'après la réunion de ces circonstances aggravantes et sinistres, il y eut de tous côtés des gens qui secouaient mystérieusement la tête chaque fois que le nom d'Alfred Monkton venait à être prononcé; on parlait tout bas de la maladie de la famille, et on se demandait à quoi il pouvait passer le temps dans cette habitation antique et isolée. La réponse à cette question n'était pas facile à trouver. Il eût, par exemple, été tout à fait inutile de s'adresser pour cela au prêtre qui l'avait élevé. C'était un vieillard calme et poli; ses réponses étaient toujours toutes prêtes et fort obligeantes; elles semblaient donner toutes les informations désirables; mais quand on en venait à y réfléchir et à les peser, on ne pouvait en faire sortir rien de précis et de concluant. La femme de charge, espèce de vieille fée aux façons brusques et repoussantes, était trop farouche et trop taciturne pour qu'il y eût sûreté à l'aborder. Les domestiques de l'intérieur de la maison avaient tous été assez longtemps au service de la famille pour avoir appris à se taire. C'était seulement des valets de la ferme qui fournissait la table de l'abbaye qu'on pouvait obtenir quelques renseigne-

[1] La possession d'un yacht est un plaisir dispendieux que se donnent les jeunes Anglais riches. On est embarqué sur son bâtiment, on commande à son équipage, et on vogue à sa fantaisie sur l'Océan ou la Méditerranée. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

ments, et bien vagues étaient ceux qu'ils donnaient. Plusieurs d'entre eux avaient remarqué leur *jeune maître* se promenant dans la bibliothèque et tenant en mains des paquets de papiers poudreux ; d'autres avaient entendu des bruits singuliers dans les parties inhabitées de l'abbaye, avaient levé les yeux et avaient vu Alfred ouvrant violemment de vieilles fenêtres, comme pour faire pénétrer l'air et la lumière dans des appartements qu'on supposait clos et fermés depuis bien des années. Tantôt aussi on l'avait aperçu debout au faîte périlleux d'une des tourelles à demi écroulées, où, de mémoire d'homme, personne n'était jamais monté, et que la croyance populaire représentait comme peuplées des fantômes des moines qui avaient jadis possédé cette demeure. Le résultat de ces observations et de ces découvertes, quand on les communiquait au dehors, était naturellement d'imprimer dans tous les esprits le conviction que le malheureux Alfred Monkton prenait la route que le reste de la famille avait suivie avant lui. Ajoutez qu'aux yeux du peuple cette opinion se traduisait par le soupçon d'un maléfice qu'entretenait la présence du prêtre.

Je n'ai encore pu que rappeler des ouï-dire ; ce que j'ai maintenant à raconter est dû à mon expérience personnelle.

Environ cinq mois après la majorité d'Alfred, ayant terminé mes études, je résolus de faire à l'étranger un voyage de plaisir et d'instruction. Au moment où je quittai l'Angleterre, le jeune Monkton continuait à l'abbaye son genre de vie retirée, et, selon l'opinion générale, il succombait rapidement sous la malédiction héréditaire. Quant aux Elmslies, on disait qu'Ada s'était bien trouvée de son séjour en France, et que la mère et la fille étaient en route pour revenir en Angleterre reprendre leurs anciennes relations avec l'héritier de Wincot. J'étais parti avant le retour de ces dames, et pendant plus d'une année je parcourus la moitié de l'Europe, sans aucun plan qui dirigeât mes courses. Le hasard que j'avais ainsi accepté pour guide me conduisit enfin à Naples. Ce fut là que je rencontrai un ancien compagnon d'études, qui était un des *attachés* de l'ambassade.

Un matin, je *tuais le temps* avec mon ami *l'attaché* dans le jardin de la Villa-Reale, lorsque nous fûmes dépassés par un jeune homme qui nous salua. Il me sembla reconnaître les yeux

Digitized by Google

sombres et ardents, les joues décolorées, l'étrange expression de vigilance et d'inquiétude, que je me rappelais avoir été le trait caractéristique de la physionomie d'Alfred Monkton ; j'allais questionner mon compagnon, à qui surtout le salut avait été adressé, lorsqu'il me donna de lui-même les informations que je cherchais.

« C'est, me dit-il, Alfred Monkton... Mais il est de votre comté... Vous devez le connaître.

— Très-peu, répondis-je ; il devait se marier avec miss Elmslie, lorsque j'habitais dans le voisinage de Wincot. L'a-t-il épousée ?

— Non, et il ne l'épousera sans doute jamais : il a pris le même chemin que le reste de la famille, ou, en termes plus clairs, il est devenu fou.

— Fou !... Mais je ne devrais pas être surpris de cette nouvelle, d'après ce que j'ai entendu dire de lui en Angleterre.

— Je ne parle que d'après ce qui a été dit et fait ici devant moi et devant cent autres personnes ; certainement on a dû vous en parler.

— Jamais ; voici plusieurs mois que je vis dans l'ignorance des nouvelles de Naples ou d'Angleterre.

— Alors, j'ai une étrange histoire à vous conter. Vous savez, sans doute, qu'Alfred avait un oncle, Etienne Monkton : bien. Cet oncle eut, il y a quelque temps, un duel dans les Etats romains, avec un Français qui l'étendit mort sur la place. Les témoins et le Français, qui n'avait pas été blessé, prirent la fuite dans diverses directions, à ce qu'on suppose. Nous n'avons rien su ici des détails de ce duel qu'un mois après, par un journal français, qui en publiait le récit trouvé dans les papiers du témoin de la victime, mort lui-même de phthisie à Paris. Ces papiers établissaient la manière dont le duel avait eu lieu et dont il s'était terminé, mais rien de plus. Depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui, on n'a eu ni trace ni nouvelle du Français et de son témoin. Tout ce que chacun sait donc de ce duel est qu'Etienne Monkton a été tué. L'endroit précis où il est mort, et ce qu'on a fait de ses restes, sont des mystères qu'on n'a pas encore pu pénétrer.

— Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir à faire avec Alfred ?

— Attendez un instant, et vous allez le savoir. Lorsque la nouvelle de la mort de son oncle fut parvenue en Angleterre, que pensez-vous qu'ait fait ce même Alfred ? Il a différé son mariage

Digitized by Google

avec miss Elmslie, qui était au moment d'être célébré, et cela pour venir ici chercher le lieu de sépulture de son *coquin* d'oncle! Et maintenant aucune puissance au monde ne le déciderait à aller retrouver miss Elmslie en Angleterre, avant d'avoir découvert le corps de Stephen Monkton et de l'avoir ramené avec lui pour le faire ensevelir près des autres Monktons, dans le caveau, sous la chapelle de l'abbaye de Wincot. Il a dépensé son argent, fatigué la police, provoqué les plaisanteries des hommes et l'indignation des femmes, pour essayer d'arriver à ce but insensé, dont il est aujourd'hui aussi loin que jamais. Il ne peut donner à personne le moindre motif de sa conduite; impossible de le détourner ni par la raillerie ni par le raisonnement. Quand nous l'avons rencontré, tout à l'heure, je sais qu'il se rendait aux bureaux du ministre de la police, pour envoyer de nouveaux agents dans tous les États romains, à la recherche du lieu où son oncle a été tué. Pendant tout ce temps-là il se dit passionnément épris de miss Elmslie et malheureux de sa séparation d'avec elle, quand c'est volontairement qu'il s'est éloigné d'elle, et cela pour chercher le corps d'un homme qui, vivant, faisait rougir sa famille, et qu'il n'a jamais vu qu'une ou deux fois en sa vie. De tous *les fous Monktons*, comme on les nommait en Angleterre, Alfred est le plus fou, sans doute. Il fait notre principal amusement dans cette ennuyeuse morte saison de l'Opéra; mais pour ma part, quand je pense à la pauvre fille qui est en Angleterre, je suis beaucoup plus disposé à le mépriser qu'à me moquer de lui.

— Vous connaissez donc les Elmslies?

— Intimement; ma mère m'a tout récemment écrit, après avoir avoir vu Ada. Cette escapade de Monkton a irrité tous les parents d'Ada; ils l'ont suppliée de rompre ce mariage, et elle le pourrait, ce semble, si elle le voulait: sa mère elle-même, quelque cupide et égoïste qu'elle soit, a fini par être obligée, ne fût-ce que par convenance, à se ranger du côté de tout le reste de sa famille; mais l'excellente et fidèle jeune fille refuse d'abandonner Monkton. Elle dissimule sa démence et déclare qu'il lui a donné en secret une bonne raison pour justifier son départ. Bref, elle l'aime, rien ne peut ébranler cette confiance; elle lui a dévoué sa vie.

— Je ne puis croire que cette jeune personne ne connaisse pas mieux que nous celui qui lui inspire un tel attachement. Quelque

Digitized by Google

folle que la conduite de Monkton nous semble, peut-être est-elle fondée sur quelque motif plus mystérieux que déraisonnable. Son esprit semble-t-il dérangé lorsqu'il parle sur des sujets ordinaires?

— Pas le moins du monde. Quand vous parvenez à le faire causer, ce qui est rare, il s'exprime en homme sensé. Gardez le silence sur sa singulière mission ici, et vous croirez qu'il est l'être le plus calme; mais parlez-lui de la mort de son oncle, et la folie des Monktons perce tout aussitôt. L'autre soir, une dame lui a demandé, en plaisantant, s'il avait jamais vu le fantôme du défunt: il s'est mis alors à lui lancer des regards farouches et lui a dit que tôt ou tard, lui ou son oncle répondraient à sa question, dussent-ils pour cela revenir de l'enfer. Nous ne fîmes que rire de ses paroles, mais son regard fit évanouir la dame et nous eûmes toute une série d'attaques de nerfs. On eût mis tout autre homme au ban de tous les salons pour avoir ainsi mortellement effrayé une jolie femme; mais *Monkton le fou*, comme nous l'avons baptisé, est, en sa qualité d'Anglais de bonne mine et riche de trente mille livres sterling de revenu, un insensé privilégié dans la société napolitaine. Il va partout, dans l'idée de rencontrer quelqu'un qui ait su le secret du lieu où s'est terminé le mystérieux duel. Soyez-lui présenté, il vous le demandera certainement, et vous vous convaincrez de ce que je vous ai dit.

Un jour ou deux après cette causerie avec mon ami l'attaché, je rencontrai un soir Monkton dans le monde. Sa figure s'anima au moment où il entendit prononcer mon nom; il me prit à part dans un coin, et, me parlant de la froideur avec laquelle il avait accueilli mes avances quelques années auparavant, il me demanda pardon de ce qu'il nommait son inexcusable ingratitude, en termes si vifs et avec une telle agitation, que j'en restai fort étonné. Son premier soin fut ensuite de me questionner, comme mon ami m'en avait prévenu, sur le lieu du mystérieux duel. Pendant qu'il m'interrogeait là-dessus, je remarquai en lui un changement extraordinaire. Au lieu de me regarder en face, comme jusqu'à ce moment, ses yeux se détournèrent et s'arrêtèrent avec fixité, presque avec colère, ou sur la muraille à côté de nous, ou sur l'espace vide entre nous et la muraille; il me serait impossible de dire lequel de ces deux points attirait ses regards.

Digitized by Google

J'étais venu d'Espagne à Naples par mer, et je le lui dis en peu de mots, pour lui prouver que je ne pouvais lui être d'aucune utilité dans ses recherches. Il cessa ses questions et dirigea la conversation sur des choses générales. Son regard revint alors à moi, et tout le temps que nous fûmes dans notre coin ses yeux ne s'égarèrent plus sur la muraille ou dans l'espace.

Quoique plus disposé à écouter qu'à parler, sa conversation, lorsqu'il prenait la parole, ne laissait rien percer qui ressemblât au moindre dérangement d'esprit. Il était évident qu'il avait lu, non-seulement beaucoup, mais avec fruit ; il trouvait moyen d'appliquer avec un rare bonheur ses lectures à presque tous les sujets en discussion, sans étaler son savoir avec ridicule ni le cacher avec affectation. Ses manières semblaient une constante protestation contre un surnom tel que celui de *Monkton le fou*. Nous eûmes une longue causerie ensemble, le soir de notre première rencontre ; nous nous revîmes souvent depuis et finîmes par resserrer notre liaison. Nous fîmes ensemble plus d'une paisible promenade à cheval dans la campagne, et en bateau dans la baie. J'aurais été tout à fait à mon aise avec lui sans deux bizarreries qui restaient inexplicables pour moi.

La première était quelquefois le retour de l'étrange expression que j'avais remarquée dans ses yeux lorsqu'il m'avait demandé si je ne savais rien sur le duel : quel que fût le sujet de notre entretien, en quelque lieu que nous pussions être, il y avait des instants où ses yeux se détournaient tout à coup de moi, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais toujours du côté où il n'y avait rien à voir, et toujours avec le même regard fixe et farouche. Cela ressemblait tellement à de la folie, ou du moins à de l'hyponcondrie, que je craignais de le questionner à cet égard et feignais de ne pas le remarquer. La seconde singularité était que tant qu'il se trouvait avec moi il ne parlait jamais des bruits qui couraient sur le but de son voyage à Naples, et ne me disait pas un seul mot de miss Elmslie ni de la vie qu'il avait menée à l'abbaye de Wincot. Non-seulement cela m'étonnait, moi, mais encore tous ceux qui, ayant observé notre intimité, croyaient que je devais être le dépositaire de tous ses secrets. Mais le temps approchait où ce mystère, et quelques autres que je ne soupçonnais pas alors, devaient tous se révéler.

Digitized by Google

Nous fûmes invités un soir à un grand bal chez un noble russe dont je ne pourrais guère prononcer le nom. J'avais passé de la salle de réception, de la salle de bal et de la salle de jeu, à une extrémité du palais, dans un petit appartement moitié serre, moitié boudoir, et qui, dans cette circonstance, avait été élégamment illuminé en lanternes chinoises. Il ne s'y trouvait personne quand j'y arrivai. Sa vue sur la Méditerranée, baignée du doux éclat d'un clair de lune italien, était si délicieuse, que je restai longtemps à la fenêtre, regardant au dehors et écoutant les sons de l'orchestre qui, du salon de danse, arrivaient faiblement jusqu'à moi. Mes pensées erraient au loin, près de ceux que j'avais laissés en Angleterre ; je fus tiré tout à coup de cette rêverie en entendant mon nom prononcé à voix basse. Je me retournai et vis Monkton debout dans l'appartement. Une pâleur livide couvrait ses traits, et ses regards se détournèrent de moi avec cette expression extraordinaire dont j'ai déjà dit quelques mots.

« Avez-vous ce soir l'intention de quitter le bal de bonne heure? me demanda-t-il, toujours sans me regarder.

— Nullement, dis-je : puis-je vous rendre quelque service? Êtes-vous souffrant?

— Non ; du moins ce n'est pas la peine d'en parler. Voudriez-vous venir chez moi?

— A l'instant, si vous le désirez.

— Non, pas à l'instant, je veux vous précéder, ne veniez pas me trouver avant une demi-heure. Je sais que vous n'êtes pas encore venu dans mon logement, mais voilà une carte avec mon adresse. Il *faut* que je vous parle ce soir ; ma vie en dépend. Ne manquez pas de venir quand la demi-heure se sera écoulée. »

Je promis d'être exact et il me quitta aussitôt. On s'imaginera aisément l'état d'impatience nerveuse et d'attente vague dans lequel, après des paroles telles que celles de Monkton, je laissai passer le temps convenu. Je m'acheminais à travers la salle de bal pour sortir, lorsque, sur le palier de l'escalier, je me croisai avec mon ami l'attaché.

« Quoi, vous vous retirez déjà? me dit-il.

— Oui, et pour une curieuse expédition. Je me rends chez Monkton, sur son invitation expresse.

— Vous n'y pensez pas! Sur l'honneur, vous êtes bien hardi

Digitized by Google

d'oser vous trouver seul à seul avec Monkton le fou, et cela lorsque la lune est dans son plein !

— Il est souffrant, le malheureux jeune homme. Vous savez d'ailleurs que je ne partage pas toutes vos idées sur sa folie.

— Nous ne discuterons pas là-dessus, mais faites attention à ce que je vous dis, ce n'est pas sans un but spécial qu'il vous a engagé à venir là où il n'a jusqu'à présent admis personne. Je vous prédis que ce soir vous verrez ou entendrez des choses dont vous vous souviendrez tout le reste de votre vie. »

Nous nous séparâmes. Quand je frappai à la porte de Monkton, les dernières paroles de mon ami, sur l'escalier du palais, me revinrent à l'esprit. Quoique j'en eusse ri lorsqu'il les avait prononcées, je commençai à soupçonner que sa prédiction allait s'accomplir.

CHAPITRE II.

La chambre de Monkton, que le concierge m'indiqua, était entr'ouverte. Je suppose qu'il entendit mes pas, car il me dit d'entrer, avant que j'eusse mis le pied sur le seuil. J'entrai. Monkton, incliné sur une table, réunissait quelques lettres éparses. Je remarquai, pendant qu'il me priait de m'asseoir, que son expression était plus calme, quoique sa figure fût encore pâle. Il me remercia d'être venu, répéta qu'il avait quelque chose de très-important à me dire, et s'arrêta avec un air d'embarras. J'essayai de le mettre à son aise, en l'assurant que si mon aide ou mes avis pouvaient lui être de quelque utilité, j'étais entièrement à son service. A ces mots, je vis ses yeux se détourner de moi lentement, peu à peu, avec le même regard fixe qui m'avait si souvent étonné. Toute sa physionomie changea, comme je ne l'avais jamais vue changer.

« Vous êtes bien bon, dit-il d'une voix lente et faible, s'adressant, non à moi, mais dans la direction où ses yeux restaient toujours fixés. Je sais que vous pouvez m'aider ; mais... »

Il s'arrêta ; sa figure pâle s'inonda de gouttes de sueur. Il essaya de continuer, dit une parole ou deux et s'arrêta de nouveau. Sérieusement inquiet pour lui, croyant qu'il allait perdre connaissance, je me levai de ma chaise, afin de prendre une aiguière que j'apercevais sur une console. Il se leva au même instant. Toutes

Digitized by Google

les rumeurs dont on m'avait entretenu sur son dérangement d'esprit m'assaillirent à la fois, et involontairement je reculai d'un ou deux pas.

« Arrêtez, me dit-il, en se rasseyant lui-même ; ne faites pas attention à moi et ne quittez pas votre siége. J'ai besoin de... je désire... avec votre permission, faire ici un petit changement avant que nous disions rien de plus. Craignez-vous d'être assis devant une lumière très-vive ?

— Pas le moins du monde (j'avais jusque-là été assis dans l'ombre formée par l'abat-jour de sa lampe, seule lumière qu'il y eût dans sa chambre). Pendant que je lui répondais il s'était levé de nouveau, et, passant dans une autre pièce, il en revint avec deux flambeaux qu'il plaça sur la cheminée, et qu'il essaya d'allumer. Sa main tremblait tellement qu'il fut obligé d'y renoncer, et à sa prière je le fis. Il reprit alors ses manières plus douces, et, sans la plus légère hésitation :

— Il est, dit-il, inutile de demander si vous avez entendu parler des bruits qui me concernent : j'en suis certain. Mon but, ce soir, est de vous donner une explication raisonnable de la conduite qui a fait naître tous ces bruits. Mon secret n'a jusqu'ici été confié qu'à une seule personne : je vais maintenant vous le livrer, et vous devinerez facilement mon but. Je dois cependant commencer par vous dire exactement quelle est la grande difficulté qui m'oblige à rester encore absent d'Angleterre. J'ai besoin et de vos conseils et de votre secours ; et, à ne vous rien cacher, il faut aussi que je mette à l'épreuve votre indulgence et votre sympathie.

Vous savez, reprit-il, que je suis ici pour retrouver le corps de mon oncle Etienne et le faire transférer à notre sépulture de famille, en Angleterre ; vous avez dû être informé aussi que je ne suis pas encore parvenu à découvrir ses restes. Tâchez, pour l'instant, de passer par-dessus ce qui peut paraître bizarre et incompréhensible dans un projet tel qu'est le mien ; lisez cet article de journal, celui que j'ai souligné à l'encre rouge : c'est jusqu'ici la seule preuve que j'aie pu obtenir au sujet du duel fatal dans lequel mon oncle a succombé. Je désire savoir ce que cette lecture peut vous suggérer relativement à la meilleure marche que j'ai à suivre. »

Digitized by Google

Il me remit un vieux journal français. Le paragraphe souligné commençait, je m'en souviens bien, par des remarques sur la curiosité qu'avait alors excitée le duel fatal entre le comte de Saint-Lo et M. Etienne Monkton. Le journal insistait ensuite longuement sur le mystère extraordinaire dont toute cette affaire avait été enveloppée, depuis le commencement jusqu'à la fin ; il exprimait l'espoir que la publication d'un manuscrit placé à la suite de ses observations préliminaires pourrait amener la production de nouveaux renseignements de la part de quelques personnes mieux informées. Le manuscrit dont il est question avait été trouvé parmi les papiers de M. Foulon, qui avait servi de témoin à M. Monkton ; ce M. Foulon était mort à Paris d'une maladie qui avait fait de rapides progrès, peu de temps après son retour dans cette ville. Ce document n'avait pas été terminé et il demeurait incomplet, à l'endroit même où le lecteur en eût le plus désiré la continuation. Mais malgré la recherche la plus minutieuse dans les papiers du défunt, on n'avait trouvé aucun autre manuscrit relatif à ce point essentiel. Venait ensuite ce document lui-même : il établissait qu'une convention particulière avait été rédigée et souscrite entre M. Foulon, témoin de M. Monkton, et M. Dalville, témoin du comte de Saint-Lo, et contenait le détail de tous les arrangements pris pour le duel. Ce papier, daté de « Naples, le 22 février 184... », était divisé en sept ou huit articles. Le premier de ces articles racontait l'origine et la nature de la querelle, affaire honteuse des deux côtés, et qui ne mérite ni qu'on s'en souvienne ni qu'on la répète. Le second article portait que l'antagoniste provoqué ayant choisi pour arme le pistolet, et le provocateur (fort habile à l'épée), ayant alors de son côté insisté pour que le duel fût arrangé de façon à donner au premier feu un résultat décisif, les témoins, dans la prévision des fatales et inévitables conséquences de cette rencontre, avaient arrêté d'abord que le secret de ce duel ne serait confié à personne, et ensuite qu'on ne ferait pas connaître d'avance, pas même aux deux principaux acteurs de ce drame sanglant, le lieu du combat. Cet excès de précaution, ajoutait-on, avait été rendu indispensable par une récente circulaire du pape aux divers gouvernements d'Italie, circulaire qui se plaignait de la déplorable fréquence des duels et demandait instamment que les lois contre les duellistes

Digitized by Google

fussent, à l'avenir, exécutées dans toute leur rigueur. Le troisième article réglait les conditions du duel : après que les pistolets auraient été chargés, sur le terrain, par les témoins, les combattants devaient se placer à trente pas de distance l'un de l'autre, et décider à *croix ou pile* qui tirerait le premier. Le gagnant avait le droit de marcher dix pas, — mesurés pour lui d'avance, — et de faire feu. S'il manquait ou ne mettait pas son adversaire hors de combat, celui-ci était libre de ne tirer, à son tour, qu'après avoir franchi les vingt pas qui restaient. Cet arrangement assurait un terme décisif à la première décharge des pistolets, et les combattants, comme leurs témoins, s'étaient engagés à se conformer à cette loi. Le quatrième article établissait que les témoins étaient convenus que le duel aurait lieu *en dehors* des Etats napolitains, mais il leur permettait de se laisser guider par les circonstances dans le choix précis de la localité où se ferait cette rencontre. Les autres articles, autant que je me les rappelle, étaient consacrés au détail des précautions à prendre pour éviter toute découverte. Les adversaires et leurs témoins devaient quitter Naples séparément, changer plusieurs fois de voiture, et se rejoindre à certaine ville, ou, s'ils y manquaient, à certain relai de poste, sur la grande route de Naples à Rome ; ils devaient emporter des livres de dessin, des boîtes à couleurs et des pliants de peintres, comme des artistes voyageant pour prendre des esquisses ; ils devaient enfin se rendre au lieu du duel à pied et sans guides, de peur d'être dénoncés par eux. Ces arrangements, et quelques autres destinés à favoriser la fuite des survivants après l'affaire, terminaient ce document bizarre, qui n'était signé que des initiales des deux témoins.

Au-dessous de ces initiales venait le commencement d'un récit daté de « Paris », et dont l'intention évidente était de décrire les moindres circonstances de ce duel. Ce récit était de la main de M. Foulon, le témoin décédé. Il pouvait arriver, y disait-il, qu'un compte rendu par un témoin oculaire, de la rencontre mortelle entre M. de St-Lo et M. Monkton, devînt une pièce importante. En conséquence, il se proposait de certifier, en sa qualité de témoin, qu'on s'était exactement conformé pour ce duel à toutes les conditions convenues, et que les deux adversaires avaient également agi en hommes de cœur et d'honneur.

Digitized by Google

Il annonçait que pour ne compromettre personne, il déposerait ce papier entre des mains sûres, avec la stricte injonction de ne l'ouvrir qu'en cas de nécessité absolue. A la suite de ce préambule, M. Foulon racontait que le duel avait eu lieu, deux jours après la signature des conventions précédentes, dans un endroit où le hasard avait conduit les adversaires et leurs seconds. (Il ne nommait ni cet endroit, ni même le voisinage dans lequel il était situé.) Les combattants une fois placés sur le terrain, selon l'arrangement convenu, le comte de St-Lo avait eu la chance du premier feu, s'était avancé de dix pas, et sa balle avait frappé son adversaire au cœur. M. Monkton n'était pas tombé à l'instant même, mais il avait chancelé en s'avançant encore de six ou sept pas, avait fait feu sur le comte sans l'atteindre, puis s'était affaissé à terre, roide mort. M. Foulon racontait qu'alors il avait déchiré un feuillet de son agenda, y avait écrit en peu de mots le genre de mort de M. Monkton, et au moyen d'une épingle l'avait attaché à son habit ; tout cela, disait-il, était nécessité par la nature particulière du plan organisé à l'heure même pour disposer en sûreté du corps mort. Quel était ce plan ? qu'avait-on fait du cadavre ? On n'en savait rien, car le récit était brusquement interrompu à cet endroit essentiel. Une note au bas de la page du journal relatait simplement de quelle manière on avait obtenu la publication de ce document, et, de même que les remarques préliminaires du journaliste, répétait l'assertion que les personnes chargées des papiers de M. Foulon n'avaient pas découvert la suite de son récit. Je viens de donner là toute la substance de ce que j'ai lu, et j'ai rapporté tout ce qu'on savait alors sur la mort d'Etienne Monkton.

Quand je rendis le journal à Alfred, il était trop agité pour parler, mais un signe de lui me fit comprendre qu'il attendait impatiemment ce que je ne pouvais avoir à dire. Ma position était pénible. Je ne savais trop quelles conséquences aurait pu avoir la moindre imprudence de ma part, et je pensai d'abord que la méthode la plus sage était de le questionner lui-même, avant de hasarder une réponse quelconque.

« Me pardonnerez-vous, lui dis-je, de vous adresser une ou deux questions avant d'exprimer mon avis ?

— Oui, oui, reprit-il vivement, toutes celles qu'il vous plaira.

Digitized by Google

— Aviez-vous jamais eu l'habitude de voir souvent votre oncle?

— Je ne l'ai vu que deux fois en ma vie; et ces deux fois à l'époque de mon enfance.

— Alors vous ne pouviez guère lui porter un vif intérêt personnel....

— De l'intérêt pour lui! J'aurais eu honte d'en éprouver le moindre : cet oncle nous déshonorait partout où il allait.

— Puis-je vous demander s'il entre quelque raison de famille dans votre vif désir de retrouver ses restes?

— Des raisons de famille peuvent en cela se joindre à d'autres. Mais pourquoi cette question?

— Parce qu'ayant entendu dire que vous employiez la police à vous aider dans vos recherches, je désirais savoir si vous aviez fait stimuler son zèle en expliquant à ses chefs que de puissantes raisons personnelles vous avaient fait concevoir le projet très-extraordinaire qui vous amène ici.

— Je n'explique pas mes motifs; je paye les démarches dont j'ai besoin, et, en échange de ma libéralité, on me traite de toutes parts avec la plus indigne indifférence. Étranger dans ce pays, et n'en connaissant qu'imparfaitement la langue, je ne puis rien faire par moi-même. Les autorités, et à Rome et à Naples, prétendent m'aider, prétendent faire des recherches et des enquêtes, comme je voudrais qu'elles fussent faites, et s'en tiennent à ces vaines paroles. On m'insulte, on me bafoue, pour ainsi dire, en face.

— Ne croyez-vous pas possible (remarquez que je n'ai pas l'intention d'excuser le tort des autorités, et que je ne partage pas une telle opinion), ne croyez-vous pas vraisemblable que la police mette en doute si vous agissez sérieusement?

— Ne pas agir sérieusement! s'écria-t-il, les yeux hagards et la respiration entrecoupée, en se levant et en me lançant un coup d'œil farouche. Ah! mon projet n'est pas sérieux! Vous aussi, vous pensez que mon dessein n'est pas sérieux; c'est là votre pensée, je le sais, quoique vous me disiez le contraire. Mais, arrêtez! avant que vous ayez prononcé un mot de plus, vos yeux vont vous convaincre. Venez ici une minute, une seule minute!

Je le suivis dans sa chambre à coucher, qui s'ouvrait dans le

Digitized by Google

petit salon où nous étions assis. Près de son lit se trouvait une grande caisse en bois et de sept pieds de largeur, au moins.

— Levez le couvercle, dit-il, et regardez pendant que je tiens le flambeau, afin de mieux voir. »

Je lui obéis, et vis avec surprise que cette caisse renfermait un cercueil de plomb magnifiquement armorié à l'écusson de la famille Monkton, et portant en caractères gothiques le nom d'Etienne Monkton, son âge et sa mort tragique. « J'ai fait préparer ce cercueil pour lui, me murmura bas à l'oreille Alfred Monkton : ceci vous paraît-il sérieux ? » Ceci me paraissait insensé, tellement insensé, que je craignis de lui répondre et restai muet. « Oui, oui, reprit-il vivement, je vois que vous êtes convaincu ; nous pouvons donc retourner dans l'autre pièce et nous parler maintenant sans réserve de part ni d'autre. » En reprenant nos siéges, je reculai machinalement ma chaise de la table. En ce moment mon esprit était dans un tel état de confusion et d'incertitude sur ce que j'allais avoir de mieux à dire ou à faire, que j'oubliai la position qu'Alfred m'avait assignée lorsque nous avions allumé les flambeaux. Il m'en fit souvenir à l'instant même. « N'écartez pas votre chaise de là, dit-il très-sérieusement ; restez assis en face de la lumière, je vous en prie ! Je vous dirai tout à l'heure pourquoi j'insiste à cet égard. Mais d'abord, donnez-moi votre avis ; aidez-moi dans mon embarras et ma perplexité. Souvenez-vous que vous me l'avez promis !

Je fis un effort pour rassembler mes idées, et j'y parvins. Il eût été inutile, en présence d'Alfred, de ne pas prendre cette affaire au sérieux. « Vous savez, dis-je, que deux jours après la convention rédigée à Naples, le duel a eu lieu hors des États napolitains. Ce fait vous aura naturellement amené à en conclure que toutes les recherches relatives au théâtre de ce duel doivent être bornées au territoire romain.

— Certainement ; ces recherches, telles quelles, ont été faites là, et là seulement. Si j'en dois croire la police, ses agents ont cherché le lieu du duel (après avoir offert en mon nom une forte récompense à quiconque le découvrirait) dans tout le parcours de la grande route de Naples à Rome. Ils ont aussi fait circuler, du moins à ce qu'ils me disent, les signalements des deux duellistes et de leurs témoins ; ils ont laissé un agent chargé de pour-

Digitized by Google

suivre et de surveiller les investigations au relai de poste et à la ville indiqués comme points de rendez-vous ; ils se sont mis en correspondance avec les autorités étrangères pour tâcher de connaître la place ou les places de l'asile du comte de Saint-Lo et de M. Dalville. Tous ces efforts, en supposant qu'ils aient réellement été faits, sont restés jusqu'ici complétement inutiles.

— Mon avis est, répondis-je, après avoir réfléchi un moment, que toutes les recherches faites aux abords de la grande route ou aux environs de Rome seront également vaines. La découverte des restes de votre malheureux oncle est, je pense, identique à la découverte de l'endroit où il a été tué. Les acteurs ou témoins du duel n'auront certainement pas voulu courir le risque d'être arrêtés, en emportant bien loin dans leur fuite un cadavre avec eux. Le lieu du duel est donc tout ce que nous avons besoin de découvrir. Maintenant, pensons-y un instant. Les combattants et leurs amis ont changé de voiture ; ils ont voyagé séparément, deux par deux ; sans doute ils ont pris des chemins de traverse ; ils ont fait halte au relai de poste de la ville, et pour donner le change sur leurs projets, ils seront peut-être allés à pied et sans guides à une distance considérable. Soyez-en sûr, de pareilles précautions (et nous savons qu'elles leur étaient nécessaires) leur laissaient peu de temps en deux jours, fussent-ils partis au lever du soleil et ne se fussent-ils arrêtés qu'à la tombée de la nuit, pour faire beaucoup de chemin en ligne directe. Ma conviction est donc que le duel a eu lieu dans quelque endroit qui touche à la frontière napolitaine. Si j'avais été l'agent chargé de diriger les recherches, je ne les aurais dirigées que parallèlement à la frontière, m'en allant de l'est à l'ouest, jusqu'à ce que je fusse arrivé dans les solitudes au milieu des montagnes. Voilà mon idée ; pensez-vous qu'elle ait quelque justesse ?

Sa figure s'anima sur-le-champ : « C'est une inspiration, s'écria-t-il ; il faut exécuter votre plan sans perdre un seul jour ; il ne faut pas m'en reposer sur la police. Je dois me mettre en route demain matin, et vous..... Il s'arrêta ; une pâleur subite couvrit son visage ; ses yeux s'égarèrent de nouveau avec leur regard fixé dans le vide ; une expression de roideur et pour ainsi dire de mort s'empara de tous ses traits. « Avant de parler de demain, je dois vous faire part de mon secret, dit-il d'une voix

Digitized by Google

faible : si j'hésitais plus longtemps à vous tout avouer, je serais indigne de votre ancienne indulgence pour moi ; indigne du secours que vous me prêterez, j'espère, lorsque vous aurez tout entendu. »

Je le priai d'attendre qu'il fût plus calme, mais il ne parut pas faire attention à mes paroles. Il se détourna un peu de moi, lentement, et comme en luttant contre lui-même, puis appuya dans sa main son front courbé vers la table. Le paquet de lettres que j'avais remarqué en entrant se trouvait sous ses yeux ; il y attacha son regard tandis qu'il me parlait.

« Vous êtes né, je crois, dit-il, dans notre comté. Vous avez donc entendu peut-être parler quelquefois d'une vieille prophétie relative à ma famille, et conservée au nombre des traditions de l'abbaye de Wincot.

—J'ai entendu parler, repris-je, d'une prophétie de ce genre, mais n'ai jamais su en quels termes elle était conçue. Ne prédisait-elle pas l'extinction de votre famille ou quelque chose de semblable ? N'est-ce pas cela ?

— Aucunes recherches, continua-t-il, n'ont pu remonter jusqu'à l'époque où cette prophétie fut mise au jour pour la première fois ; aucun de nos souvenirs de famille ne nous apprend rien sur son origine. Nos vieux serviteurs et nos vieux tenanciers se rappellent la tenir de leurs pères et de leurs grands-pères. Les moines que nous avons dépossédés de l'abbaye, sous le règne d'Henri VIII, en avaient déjà connaissance, car sur une page blanche d'un des manuscrits de l'abbaye, j'ai moi-même trouvé les vers dans lesquels cette prophétie s'est conservée depuis un temps très-reculé. Voici ces vers, si toutefois cela peut se nommer des vers :

Alors qu'un des Monktons aura dans leur chapelle
Laissé vide la place où le trépas l'appelle,
Et que son triste corps, sans être enseveli,
Devra subir au loin et l'insulte et l'oubli ;
Quand ce maître et seigneur de vastes champs de terre
N'en aura pas six pieds sur la rive étrangère,
La race des Monktons pour jamais s'éteindra,
Et le dernier d'entre eux soudain disparaîtra.

— Cette prédiction semble assez vague pour avoir été pro-

Digitized by Google

noncée par un oracle, dis-je en remarquant qu'il semblait attendre que je prisse la parole après la citation qu'il venait de faire.

— Vague ou non, elle est en train de s'accomplir. Je suis maintenant le dernier de cette branche aînée de notre famille que la prédiction désigne, et le corps d'Etienne Monkton ne repose pas dans les caveaux de l'abbaye de Wincot. Attendez ! avant de vous récrier contre moi. J'ai plus encore à dire à ce sujet. Longtemps avant que l'abbaye nous appartînt, lorsque nous habitions dans le voisinage un ancien manoir dont les ruines même ont disparu depuis des siècles, notre sépulture de famille était cependant déjà dans les caveaux de la chapelle de l'abbaye. Soit que dans ces temps éloignés la prédiction qui nous menace fût connue et redoutée ou non, un fait est certain, c'est que chacun des Monktons, qu'il résidât à l'abbaye ou dans le domaine d'Ecosse, a été enseveli dans le caveau funéraire de Wincot, n'importe à quels risques et à quel prix. Pendant les périodes les plus guerroyantes de l'ancien temps, les corps de ceux de mes ancêtres qui avaient péri dans des pays étrangers ont toujours été retrouvés et ramenés à Wincot, quoique souvent il en ait coûté pour les obtenir non-seulement d'énormes rançons, mais aussi bien du sang versé. Cette superstition, s'il vous plaît de lui donner ce nom, est restée enracinée dans la famille depuis ces temps-là jusqu'au temps présent. Oui, depuis des siècles les morts se sont succédé dans les caveaux de l'abbaye sans interruption, absolument sans interruption... jusqu'à aujourd'hui. La place qui, au dire de la prédiction, attend d'être remplie est la place d'Etienne Monkton. La voix qui demande vainement un abri sous la terre est la voix du mort. Je sais, aussi positivement que si je l'avais vu, je sais qu'on l'a laissé sans sépulture à l'endroit où il est tombé !

Il ne me donna pas le temps de lui adresser une seule observation, se leva lentement, et, me montrant dans quelle direction ses yeux s'étaient égarés un instant auparavant, il s'écria d'une voix sinistre, mais forte : « Je m'imagine ce que vous allez me demander ; oui, vous me demanderez comment je puis être assez insensé pour ajouter foi à une prophétie rimée comme les *complaintes* des carrefours, et répandue dans un siècle de superstition pour effrayer une stupide ignorance. Je vous répondrai (et à ces mots sa voix baissa tout à coup), je vous répondrai que

Digitized by Google

c'est parce qu'Etienne Monkton lui-même se tient là, en ce moment, et me confirme dans ma croyance. »

Je ne sais pas si ce fut l'effet de l'effroi et de l'horreur qui se peignirent sur sa physionomie, tandis qu'il me regardait, ou si ce fut parce que, n'ayant pas jusqu'alors entièrement cru aux bruits sur sa démence, la conviction de leur vérité me pénétra d'une manière soudaine, mais, à ces paroles, je sentis tout mon sang se glacer, et immobile et muet, je n'osai pas tourner la tête et regarder du côté qu'Alfred me désignait du doigt.

« Je vois là, continua-t-il du même accent voilé, un homme aux traits basanés, et tête nue; une de ses mains, dont il serre encore un pistolet, est retombée le long de son corps, et l'autre presse sur sa bouche un mouchoir ensanglanté ! Les spasmes de l'agonie décomposent ses traits ; mais je reconnais les traits d'un homme qui dans mon enfance, à l'abbaye de Wincot, m'a effrayé en me prenant dans ses bras. Je demandai alors aux gouvernantes des enfants quel était cet homme, et on me répondit que c'était mon oncle Etienne Monkton. En ce moment, je le vois là, tout près de vous, avec l'aspect de la mort dans ses grands yeux noirs; je le vois tout aussi réellement que s'il était vivant. Depuis le jour où il a été tué, je l'ai toujours vu ainsi; chez moi et au dehors, pendant mes veilles et pendant mon sommeil, jour et nuit, quelque part que j'aille, nous sommes toujours vis-à-vis l'un de l'autre ! »

En prononçant ces derniers mots, sa voix ne fut plus qu'un murmure presque impossible à saisir. Je soupçonnai, par la direction et l'expression de ses yeux, qu'il s'adressait à l'apparition elle-même. Eussé-je vu moi-même le fantôme, ç'aurait été un spectacle moins affreux que de contempler ce jeune homme, comme je le voyais alors, murmurant dans le vide des paroles inarticulées. Après ce qui venait de se passer, mes nerfs étaient plus ébranlés que je ne l'aurais cru possible. Une vague frayeur de me trouver près de lui dans sa disposition actuelle s'empara de moi, et je reculai d'un pas ou deux.

Il le remarqua aussitôt.

« Ne partez pas ! je vous en prie, je vous en supplie, ne partez pas ! Vous aurais-je effrayé? Ne me croyez-vous pas? Ces flambeaux vous blessent-ils la vue? Je vous ai demandé de vous

Digitized by Google

asseoir à cette lumière si vive, seulement parce que je ne puis supporter l'éclat qui dans l'obscurité part du fantôme et rayonne sur vous lorsque vous êtes assis dans l'ombre. Ne partez pas !... Ne me quittez pas encore !... »

En me disant ces mots, il y avait sur ses traits une tristesse si profonde, une douleur tellement inexprimable, que je redevins maître de moi, tant j'éprouvai de pitié pour lui. Je repris donc mon siége, et dis à Alfred que je resterais avec lui aussi longtemps qu'il le désirerait.

« Je vous remercie mille fois ! Vous êtes la patience et la bonté même, dit-il en reprenant sa place et en retrouvant la douceur habituelle de ses manières. A présent que je suis venu à bout de ce premier aveu du malheur qui m'accompagne partout en secret, je me crois en état de vous dire tranquillement ce qui reste encore à dire. Mon oncle Etienne, ainsi que je viens de vous le raconter, — et quand ce nom s'échappa de ses lèvres, il détourna rapidement la tête et abaissa son regard vers la table, — mon oncle Etienne vint deux fois à Wincot durant mon enfance, et, dans ces deux occasions, il me causa une peur terrible. Il me prit dans ses bras, et me parla d'un ton qui, *pour lui*, était, m'a-t-on assuré plus tard, le ton de la douceur ; mais néanmoins il me remplit d'épouvante. Peut-être fus-je épouvanté comme d'autres enfants auraient pu l'être, par sa haute taille, sa figure basanée, sa chevelure et ses moustaches noires et épaisses ; peut-être sa vue suffisait-elle pour exercer sur moi une influence étrange que je ne pouvais comprendre alors, et qu'aujourd'hui encore je ne saurais expliquer. Quoi qu'il en fût, je le revoyais toujours dans mes rêves, longtemps même après son départ; chaque fois qu'on me laissait dans l'obscurité, je m'imaginais qu'il se glissait près de moi pour me saisir et me serrer dans ses bras. Les domestiques chargés de mon enfance s'en aperçurent, et prirent l'habitude de me menacer de l'oncle Etienne, aussitôt que j'avais un accès d'humeur et de désobéissance. En grandissant, je conservai un vague sentiment de crainte et d'antipathie envers cet oncle absent. J'écoutais toujours avec une vive attention, et cependant sans savoir pourquoi, lorsque mon père ou ma mère venaient à le nommer ; j'écoutais, dominé par un pressentiment qu'il lui était arrivé ou allait lui arriver quelque aventure terrible. Ces idées ne changèrent que

Digitized by Google

lorsque je demeurai seul à l'abbaye ; elles se transformèrent alors en une ardente curiosité, que j'avais déjà commencé à éprouver vers ce temps-là, relativement à l'ancienne prophétie qui prédisait l'extinction de notre race. J'avais découvert, dans un vieux livre de la bibliothèque, quelques fragments des rimes qui la composent, citées comme une curiosité. Sur la page opposée à celle qui renfermait cette citation, on avait collé une vieille et grossière gravure sur bois, représentant un homme à cheveux noirs et touffus, dont la figure ressemblait si étrangement à ce que je me rappelais des traits de l'oncle Etienne, que cette image me fit tressaillir. C'était précisément peu de temps avant la mort de mon père ; je le questionnai à cet égard, mais il ne savait rien, ou du moins il prétendait ne rien savoir ; et lorsqu'il m'arrivait ensuite de parler de cette prédiction, il se montrait impatient de changer le sujet de la conversation. Il en était de même pour notre chapelain. Il disait que ce portrait avait été fait plusieurs siècles avant la naissance de mon oncle, et il traitait la prophétie de complainte de carrefours et d'absurdité. J'argumentais contre lui sur ce point ; je lui demandais pourquoi nous, catholiques, persuadés que le don d'opérer des miracles n'a jamais été retiré à certaines personnes favorisées du ciel, ne pourrions-nous pas aussi bien croire que le don de prophétiser n'a pas été retiré non plus ? Il évitait d'entrer en discussion avec moi, et se bornait à dire que je ne devais pas perdre mon temps à m'occuper de pareilles bagatelles, que j'avais plus d'imagination qu'il ne m'en fallait, et que je ferais bien de la modérer au lieu de l'exciter. De pareils avis n'avaient d'autre effet que d'irriter et d'augmenter ma curiosité. Je résolus en secret de fouiller dans la plus ancienne partie inhabitée de l'abbaye, et d'essayer de découvrir, d'après quelques parchemins de famille oubliés et négligés, quel était ce portrait et à quelle époque la prophétie avait été écrite ou répandue pour la première fois. Avez-vous jamais passé une journée, seul, dans les chambres depuis longtemps abandonnées de quelque ancienne demeure ?

— Jamais ; une pareille solitude ne saurait en rien convenir à mes goûts.

— Peut-être alors aurez-vous moins de sympathie pour mes

Digitized by Google

propres goûts. Ah ! quelle vie que la mienne quand je commençai mes recherches ! J'aimerais à la reprendre une seconde fois. Cette vie est entremêlée d'un intérêt si entraînant, de si étranges découvertes, d'imaginations si capricieuses, de terreurs si puissantes ! Pensez donc à l'ouverture de la porte d'une de ces pièces où pas une âme vivante n'a pénétré depuis des centaines d'années ; pensez au premier pas qu'on fait dans ces espaces silencieux où une lumière faible et pâle se glisse à travers des fenêtres fermées et des rideaux tombant en poussière ; pensez au craquement fantastique des vieux parquets qui crient sous vos pas, quelque légère que soit votre marche ; pensez aux armes, aux casques, aux tapisseries féeriques des jours d'autrefois, qui semblent se détacher des murailles et se diriger vers vous lorsque vous avancez vers les lambris à la lueur du crépuscule ; pensez à l'émotion d'aller sonder les grandes armoires et les coffres cerclés de fer, sans savoir quels objets horribles peuvent apparaître quand on les a forcés à s'ouvrir ; pensez aux longues méditations sur tout ce qu'ils recèlent, méditations qui vous absorbent jusqu'à ce que les ombres du soir vous surprennent et que l'obscurité devienne effrayante dans ces lieux solitaires... ; on veut s'en arracher, et on ne peut partir ; il semble qu'un pouvoir invisible vous retient ; le vent gémit au dehors ; les ombres s'épaississent autour de vous et vous enferment dans un cercle de ténèbres ! Pensez à tout cela, et vous pourrez imaginer quelle fascination d'incertitude et de saisissement il y a dans une vie telle que la mienne l'était alors !

(J'avais peur en vérité de m'imaginer une pareille vie, il était déjà bien assez fâcheux d'en voir les résultats tels que je les voyais devant moi. Je me gardai bien d'interrompre Alfred.)

Eh bien ! continua-t-il, mes recherches durèrent des mois entiers, tantôt suspendues, tantôt reprises. De quelque côté que je les dirigeasse, je trouvais toujours quelque chose qui m'intéressait et m'attirait. De terribles aveux de crimes anciens, des preuves affreuses de quelque perversité secrète, qui étaient demeurés jusque-là dans l'ombre, se produisaient enfin au jour. Parfois, ces découvertes se rattachaient à certaines localités de l'abbaye, qui, depuis ce moment, ont toujours eu pour moi un intérêt horrible. Parfois, elles se rattachaient à certains vieux portraits dans notre galerie de

Digitized by Google

tableaux, et j'ai toujours craint de les regarder après ce que j'avais découvert. Il y eut des instants où le résultat de mes recherches m'inspirait tant d'horreur que je prenais la résolution de les abandonner ; mais je ne pus jamais persévérer dans ce dessein. La tentation de continuer semblait par intervalles s'emparer de moi si fortement que de nouveau j'y cédais sans cesse. A la fin, je trouvai le livre qui avait appartenu aux moines et contenait toute la prophétie écrite sur le verso d'une de ses pages. Je n'avais jusqu'alors rien découvert quant à l'identité du mystérieux portrait, mais la même intuition qui me donnait la certitude de sa ressemblance extraordinaire avec mon oncle Etienne semblait aussi m'assurer que la prophétie le concernait plus particulièrement, et qu'il devait en savoir plus que personne sur cette prédiction fatale. Je n'eus aucun moyen d'entrer en relations avec lui, aucun moyen de me convaincre si ma singulière idée était vraie ou fausse, jusqu'au jour où tous mes doutes furent dissipés par la même preuve accablante et terrible qui, à cette heure, est présente ici, devant moi, dans cette chambre ! »

Il s'interrompit un instant, et me regarda attentivement, mais d'un air soupçonneux. Il me demanda si je croyais à tout ce qu'il venait de me raconter ; ma prompte réponse affirmative parut écarter ses soupçons, et il reprit son récit.

« Par une belle soirée de février, j'étais seul dans une des chambres abandonnées de la tourelle de l'ouest de l'abbaye, et je contemplais le coucher du soleil. Juste au moment où l'astre allait disparaître de l'horizon, j'éprouvai une sensation dont il m'est impossible de rendre compte. Je ne voyais, n'entendais rien, ne distinguais rien. Cet entier oubli de moi-même, cet état d'insensibilité complète, était survenu tout à coup : ce n'était pas un évanouissement, car je ne tombai pas à terre, je ne bougeai pas de ma place. Si un pareil fait pouvait se réaliser, je dirais que c'était une séparation momentanée de l'âme et du corps, moins la mort ; mais il est impossible de décrire l'état où je me trouvais. Donnez à cet état le nom que vous voudrez, extase ou catalepsie, je restai debout à la fenêtre, privé de toutes mes facultés, mort, jusqu'à ce que le soleil eut disparu. Alors, je revins à moi, et quand j'ouvris les yeux, le fantôme d'Etienne Monkton se tenait en face de moi, entouré d'une lueur blafarde, précisé-

Digitized by Google

ment tel qu'il se tient là à côté de vous, à l'instant où je vous parle!

— Était-ce, lui demandai-je, avant que la nouvelle de son duel fut parvenue en Angleterre?

— Deux semaines avant que nous n'en eussions reçu la nouvelle à Wincot. Même quand nous avons appris le duel, nous n'en avons pas su la date. Je ne l'ai connue que lorsque les renseignements que vous venez de lire ont été publiés dans un journal français. La date de ces renseignements, vous devez vous le rappeler, est le 22 février, et il est établi que le duel a eu lieu deux jours après. Dans la soirée même de l'apparition du fantôme, j'ai noté sur mon agenda le jour du mois où il m'était apparu pour la première fois. Ce jour était le 24 février. »

Il s'arrêta de nouveau comme s'il s'attendait à ce que je dusse prendre la parole. Après ce que je venais d'écouter, que pouvais-je dire? que pouvais-je penser?

« Même dans le premier effroi où m'avait jeté cette apparition, continua-t-il, la prophétie contre notre maison me revint à l'esprit, et en même temps la conviction que je voyais devant moi dans ce spectre un avertissement de ma propre destinée. Aussitôt que j'eus un peu repris mes sens, je me déterminai à mettre à l'épreuve la réalité de ce que je voyais, à savoir si j'étais ou non la dupe de mon imagination malade. Je quittai la tourelle, le fantôme la quitta avec moi. Je trouvai un prétexte pour faire éclairer de la manière la plus brillante le grand salon de l'abbaye, *il* s'y tint toujours en face de moi. J'allai me promener dans le parc, *il* m'y suivit à la clarté des étoiles. J'abandonnai ma demeure, je m'en allai bien loin de là, aux bords de la mer, cet homme de haute taille, à la figure sombre et empreinte des angoisses de l'agonie m'accompagna toujours. Après cela, je n'essayai plus de lutter contre la fatalité. Je revins à l'abbaye, et essayai de me résigner à mon malheur. Mais, hélas, cela n'était pas en mon pouvoir. J'avais une espérance qui m'était plus chère que la vie; je possédais un trésor, et la seule idée de le perdre me faisait frissonner; quand le fantôme se dressait comme une barrière entre moi et ce trésor, entre moi et ma précieuse espérance, le poids de mon malheur devenait trop accablant pour mes forces. Vous devez savoir à quoi je fais allusion; vous devez avoir entendu dire quels étaient mes engagements pour un mariage projeté...

Digitized by Google

— Oui, souvent. Je connais même un peu miss Elmslie.

— Vous ne pourrez jamais savoir tout ce qu'elle a sacrifié pour moi ; vous n'imaginerez jamais ce que j'ai éprouvé pendant des années, oui, pendant des années entières ; — (en disant ces mots sa voix trembla et les larmes lui vinrent aux yeux ;) — mais je n'ose pas même en parler ; aujourd'hui, le souvenir des heureux jours que j'ai passés à l'abbaye me brise le cœur. Je dois vous dire que j'avais fait pour tout le monde un secret de l'affreuse vision qui me poursuivait en tout temps et en tout lieu ; je connaissais les bruits qui accréditaient l'idée que j'avais reçu de ma famille le legs d'une démence héréditaire ; je craignais qu'on ne tirât lâchement parti contre moi du moindre aveu qui eût pu m'échapper. Cependant le fantôme se tenait toujours en face de moi, et m'apparaissait ainsi toujours devant la personne ou à côté de la personne à qui j'adressais la parole. Je m'appris donc à cacher aux autres que ma vue se dirigeait vers lui, et je ne me suis guère trahi que dans de rares occasions où vous aurez pu vous apercevoir de la direction que suivaient mes regards. Cet empire sur moi-même ne me servit de rien avec Ada. Le jour fixé pour notre mariage approchait. Pensez à ce que je dois avoir souffert en rencontrant cette hideuse vision chaque fois que je contemplais ma fiancée ! Pensez à mon supplice en lui serrant la main, tandis que l'apparition semblait se placer entre elle et moi ! Pensez que cette figure angélique et ce spectre torturé par l'agonie étaient toujours ensemble aussitôt que mes yeux cherchaient les yeux d'Ada. Pensez à tout cela, et vous ne vous étonnerez pas que je lui aie livré mon secret. Elle me pria vivement de lui faire connaître la vérité quelle qu'en fût l'horreur ; elle insista pour tout savoir. Je lui ai obéi, je lui ai tout dit, et l'ai laissée libre de rompre nos engagements. En lui adressant ces adieux, j'avais dans le cœur la pensée de la mort, d'une mort volontaire, si je venais à survivre à notre séparation. Ada soupçonna cette pensée, elle la devina, et ne voulut pas me quitter avant de m'y avoir fait renoncer. Sans elle, je ne serais pas vivant à cette heure, sans elle je n'aurais pas formé et essayé d'accomplir le projet qui m'amène ici.

— Voulez-vous dire, lui demandai-je tout étonné, voulez-vous dire que c'est miss Elmslie qui vous a suggéré l'idée de venir à Naples ?

Digitized by Google

—Je veux dire que ses paroles m'ont fait concevoir le dessein qui m'a amené à Naples. Tant que j'ai cru que le fantôme m'était apparu comme un fatal messager de mort, il n'y avait aucune consolation, il y avait même un redoublement de douleur à entendre Ada me dire qu'aucune puissance au monde ne la forcerait à m'abandonner, et qu'elle voulait vivre pour moi, et pour moi seulement, quelques épreuves que j'eusse à subir. Mais il n'en fut plus de même lorsque, plus tard, nous eûmes raisonné ensemble sur le dessein que l'apparition était venue accomplir; il en fut tout autrement lorsqu'Adda m'eut démontré que ce spectre pouvait être chargé d'une mission salutaire au lieu d'une mission de malheur, et que l'avertissement qu'il venait me donner pouvait tourner à mon avantage au lieu de devenir ma perte. A ces paroles, la nouvelle idée qui a rendu une nouvelle espérance à ma vie s'est aussitôt présentée à moi. J'ai cru alors et je crois encore en ce moment que j'ai un garant surnaturel de l'œuvre à laquelle je me consacre ici. Je vis dans cette croyance et je mourrais si je la perdais. Ada ne l'a jamais raillée, jamais elle ne l'a dédaigneusement traitée de folie. Remarquez bien ce que je vais vous dire. Ce fantôme qui m'est apparu dans l'abbaye, qui depuis ne m'a pas quitté, qui se tient là près de vous, vient m'avertir de me soustraire à la fatalité qui menace notre famille, et pour que j'y échappe, il m'ordonne d'ensevelir le corps qui est resté sans tombeau. Les affections et les intérêts terrestres doivent céder à cet ordre redoutable. Ce spectre ne se retirera pas de ma présence jusqu'à ce que j'aie donné un abri à ces ossements qui crient à la terre de les recouvrir! Je n'ose pas retourner en Angleterre, je n'ose pas épouser Ada, tant que je n'aurai pas rendu aux voûtes sépulcrales de Wincot l'hôte qu'elles attendent! »

Ses yeux brillèrent et se dilatèrent, sa voix devint lugubre, sa physionomie exprima une sorte de fanatisme pendant qu'il parlait ainsi. Quelque sentiment de répulsion et de chagrin que j'éprouvasse, je n'essayai avec Alfred Monkton ni remontrances ni raisonnement. Il eût été inutile de recourir aux lieux communs sur les illusions d'optique et les imaginations malades; il eût été inutile d'essayer de lui expliquer, par des causes naturelles, la moindre des coïncidences extraordinaires ou un seul des événements dont il m'avait parlé. Il avait dit peu de mots

Digitized by Google

de miss Elmslie, mais il en avait dit assez pour me prouver que la malheureuse jeune fille n'avait d'autre espoir que de bercer jusqu'au bout l'erreur de son fiancé. Avec quelle tendresse et quelle fidélité elle s'attachait à l'idée qu'elle parviendrait à le guérir ! Avec quel courage elle se sacrifiait à ses rêveries insensées, dans l'attente d'un heureux avenir impossible à réaliser ! Je connaissais peu miss Elmslie, mais je réfléchissais alors à sa situation, et la pensée seule m'en déchirait le cœur.

« On m'appelle Monkton le Fou, s'écria Alfred, interrompant brusquement le silence qui régnait entre nous depuis quelques minutes. Excepté Ada et vous, chacun croit, en Angleterre et en Italie, que j'ai perdu la raison. Mon salut m'est déjà venu d'Ada, il me viendra aussi de vous. Une voix intérieure me l'a dit, la première fois que je vous ai rencontré à la Villa-Reale. J'ai lutté contre le désir que je me sentais de vous confier mon secret, mais je n'ai pas pu y résister plus longtemps quand je vous ai vu ce soir au bal ; le fantôme a semblé m'entraîner vers vous, dans l'appartement retiré où vous vous teniez seul. Reparlez-moi de vos idées pour découvrir l'endroit où le duel a eu lieu. Si je pars demain pour cette recherche, où dois-je aller d'abord ? Où faut-il me rendre ?... (Il s'arrêta ; évidemment ses forces s'épuisaient et ses réflexions devenaient confuses.) Que dois-je faire ? Je ne m'en souviens pas. Vous savez tout maintenant ; ne me viendrez-vous pas en aide ? Mon malheur m'a rendu incapable de trouver des ressources en moi-même ! »

Il s'arrêta encore, parla d'échouer dans ses recherches s'il allait seul à la frontière, et m'entretint vaguement d'un délai qui pourrait être fatal, puis il voulut prononcer le nom d'Ada, mais sa voix défaillit à ce nom, et se détournant brusquement de moi, il fondit en larmes. La pitié qu'il m'inspirait l'emporta en ce moment sur ma prudence, et, sans songer à la responsabilité que j'acceptais, je lui promis spontanément de faire pour le servir tout ce qu'il me demanderait. L'ardente expression de triomphe qui brilla dans ses yeux, sa rapidité à se lever pour me serrer la main, me prouvèrent que j'aurais dû être plus circonspect, mais il était alors trop tard pour me rétracter. Ce que j'avais de mieux à faire était d'essayer de l'amener à se calmer un peu, puis de me retirer pour réfléchir froidement et seul à toute cette affaire.

Digitized by Google

« Oui, oui, vous avez raison, répliqua-t-il aux paroles que je hasardai dans ce but; oui, et ne craignez rien en ce qui me concerne : après ce que vous venez de me dire, je réponds de mon sang-froid et de mon calme, quoi qu'il puisse arriver. Je suis depuis si longtemps habitué à cette apparition, qu'excepté dans des occasions particulières, je remarque peu sa présence. J'ai de plus ici, dans ce paquet de lettres, un remède contre toutes les souffrances du cœur : ce sont les lettres d'Ada; je les relis pour me calmer chaque fois que mon malheur semble l'emporter sur mes forces. Ce soir, j'avais besoin d'une demi-heure pour les relire avant votre visite, afin de me mettre en état de causer avec vous, et je les relirai de nouveau après votre départ. Encore une fois, ne craignez rien de moi. J'ai la certitude que je réussirai, grâce à vous, et quand nous reviendrons en Angleterre, Ada vous témoignera toute la reconnaissance que vous méritez. Si vous entendez les sots de Naples parler de ma folie, ne prenez pas la peine de les contredire : tous ces commérages sont si méprisables qu'ils tomberont d'eux-mêmes par leurs propres contradictions. »

Je le quittai, en lui promettant de revenir le lendemain de bonne heure. Rentré chez moi, je sentis qu'après tout ce que je venais de voir et d'entendre, il n'y avait pas à songer au sommeil. Je m'assis à ma fenêtre; l'air de la nuit et la beauté du clair de lune rafraîchissaient à la fois mon front brûlant et mes idées. J'essayai de penser à ce qu'il y avait de mieux à faire. D'abord, il ne pouvait être question de faire appel à la confiance d'aucun médecin ni des amis d'Alfred en Angleterre : je ne pouvais me persuader que le dérangement de son esprit fût suffisant pour autoriser de ma part, dans les circonstances actuelles, la révélation du secret qu'il m'avait livré. Ensuite, toutes mes tentatives pour l'engager à abandonner la recherche des restes de son oncle seraient complétement inutiles, après ce que j'avais eu l'imprudence de lui dire. Une fois arrivé à ces deux conclusions, le seul embarras pour moi était de l'aider à exécuter son projet bizarre. En supposant que par mes soins il découvrît le corps d'Etienne Monkton et le ramenât avec lui en Angleterre, était-il bien à moi de me prêter ainsi à contribuer au mariage qui en serait probablement la conséquence, mariage

Digitized by Google

que le devoir d'un homme d'honneur eût été d'empêcher à tout prix? Ceci me fit réfléchir à l'étendue de sa démence ou de son illusion, pour m'exprimer en termes plus modérés et plus exacts. Alfred raisonnait certainement juste sur tous les sujets ordinaires, et même dans son récit pendant cette soirée, ses paroles ne manquaient ni de clarté ni de suite. Quant à l'histoire de l'apparition, des hommes, dont personne ne contesta jamais la parfaite raison, avaient pu se croire poursuivis par quelque fantôme, et en avaient même fait parfois le texte de pages d'une haute philosophie. Il était évident que l'hallucination réelle de Monkton venait de la conviction de la vérité de la vieille prophétie et de son idée que cette apparition imaginaire était pour lui un avertissement surnaturel d'échapper aux menaces de la prédiction. Il était clair aussi que ces illusions avaient été produites d'abord par la vie solitaire qu'il avait menée, genre de vie qui avait agi sur un cerveau naturellement *impressionnable*, et qu'une disposition héréditaire à la folie rendait si susceptible de maladie morale. Pouvait-on le guérir? Miss Elmslie, qui le connaissait bien mieux que je ne faisais, agissait comme si elle en eût été persuadée. Avais-je aucun motif, avais-je aucun droit de décider à la légère qu'elle se trompait? Si je refusais de l'accompagner à la frontière, il s'y rendrait certainement seul, y commettrait toute espèce de bévues, et y rencontrerait peut-être toute espèce d'accidents! Et pendant ce temps, moi, homme oisif, entièrement libre de mes démarches, je resterais indifférent à Naples et l'abandonnerais à sa destinée, après lui avoir suggéré le plan de son expédition, et l'avoir encouragé à s'en reposer sur moi!... J'examinais ainsi intérieurement toute cette affaire, et on me permettra d'ajouter que, comme tous ceux qui n'ont pas vu eux-mêmes un revenant, je croyais qu'Alfred Monkton s'abusait en s'imaginant que son oncle lui était apparu avant que les nouvelles de sa mort fussent connues en Angleterre: je ne subissais donc en rien l'influence contagieuse des tristes illusions de mon malheureux ami, lorsqu'enfin je me décidai généreusement à l'accompagner dans ses recherches extraordinaires. Peut-être, à cette époque, mon goût romanesque pour les aventures me fit un peu pencher vers cette résolution; mais j'étais aussi poussé par une véritable amitié pour Alfred Monk-

Digitized by Google

ton, et par le sincère désir de diminuer, si je le pouvais, les angoisses de l'infortunée jeune fille qui l'attendait en Angleterre avec tant de fidélité et un reste de faible espérance.

Après une seconde entrevue avec Alfred, je me trouvai obligé de faire avant notre départ quelques arrangements préliminaires qui mirent la plupart de nos amis de Naples au fait de notre voyage. L'étonnement de chacun fut extrême, comme on peut le penser, et on ne dissimulait pas, même en ma présence, le soupçon à peu près unanime que je devais être, à ma façon, tout aussi fou que Monkton lui-même. Plusieurs personne essayèrent d'ébranler ma résolution, en me racontant quel indigne débauché avait été cet Etienne Monkton, comme si j'avais eu un puissant intérêt personnel à aller à la conquête de son cadavre!... Le ridicule ne m'épargna pas; mais mon parti était pris, et j'étais dans ce temps-là aussi opiniâtre que je le suis encore. En deux jours j'eus fait préparer tout, et je donnai des ordres pour que la voiture de voyage se trouvât à notre porte deux heures avant le moment que nous avions d'abord fixé. Les Anglais de notre connaissance nous avaient gaiement menacés d'un concert de souhaits de *bon voyage!* et je jugeais à propos de les éviter à cause d'Alfred, que les préparatifs de ce départ avaient agité infiniment plus qu'il n'eût été à désirer. En conséquence, nous quittâmes Naples au lever du soleil, avant qu'il y eût dans les rues personne pour nous voir passer. Aucun de mes lecteurs ne s'étonnera, je pense, que j'aie éprouvé quelque difficulté à me bien définir ma position, et qu'une sorte d'effroi instinctif me fît craindre d'envisager l'avenir, ne fût-ce que pour un jour, lorsque je me trouvai m'en allant en compagnie de *Monkton le Fou* à la recherche du corps d'un duelliste sur toute la longueur de la frontière des Etats romains!

(*La prochaine livraison contiendra la seconde partie, intitulée* : LE CORPS RETROUVÉ.)

Digitized by Google

PENSÉES.

—

— Je n'ai pas un ami digne de ce nom dont je ne redoute l'absence. La mort elle-même n'est terrible que parce qu'elle aussi est une absence. L'absence ne détruit pas mes affections. J'aime toujours ceux qui sont le plus loin de moi, qui en sont séparés par des devoirs et des intérêts différents, par l'espace et par le temps. La présence de ceux que nous aimons est comme une double vie. L'absence, dans les regrets qu'elle cause, dans ses inquiétudes et dans ce vide qu'elle crée autour de nous, est comme un avant-goût de la mort.

— La mort de nos amis ne compte pas du moment où ils meurent; mais du moment où nous cessons de vivre avec eux, ou *pour eux*, dirais-je plutôt; mais je crois que cela vient d'un manque de foi ou de fidélité.

— La peur des morts est une abominable faiblesse; c'est la plus commune et la plus barbare des profanations : *les mères ne la connaissent pas;* et pourquoi? Parce que l'amour le plus fidèle est l'amour de la mère pour son enfant.

— Il est aisé d'être humble, quand l'humilité est condescendance; — aisé de céder, quand nous savons que nous n'avons pas tort; — aisé de pardonner, quand la vengeance est dans nos mains.

— Un homme se croit insulté, et passe pour insulté aux yeux du monde, quand un autre homme lui donne un démenti; c'est un outrage qu'il faut rétracter à l'instant même ou laver dans le sang. Donner un démenti à une femme n'est pas une injure considérée comme impardonnable ni par elle ni par les autres...; c'est même une injure légère. Pourquoi donc cette différence? Est-ce que la vérité est plus chère à l'homme qu'à la femme? Est-ce que la vertu elle-même, ou une réputation de vertu, est moins nécessaire à la femme qu'à l'homme? Si cela n'est pas, qui cause donc cette distinction — si injurieuse pour la moralité des deux sexes?

(*Mrs. Jameson's Commonplace Book.*)

Digitized by Google

COMMERCE. — INDUSTRIE.

LE COMMERCE SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE.

Lorsque la guerre d'Orient commença, on vit une nuée de marchands, Français la plupart, s'élancer, pour ainsi dire, sur les traces de l'armée, la suivre dans tous ses campements et élever leurs boutiques partout où elle plantait ses tentes, à Gallipoli, à Varna, à Balaclava, à Sébastopol. Il en partit de France, il en partit d'Algérie. Déjà de belles fortunes se sont réalisées de ce côté, et nous lisions l'autre jour dans une feuille locale, que l'administration avait été obligée de prendre des mesures pour arrêter le flot des émigrants algériens qui, alléchés par l'appât du gain, cédant aussi à cet esprit d'initiative et à ce goût d'aventures particuliers à la race française, désertaient en foule la colonie pour aller spéculer en Orient sur les besoins du soldat. C'est qu'habitués à la guerre, vers laquelle les portent naturellement leurs admirables aptitudes militaires, les Français en connaissent la nature, les charges et les nécessités. Lorsque la nation anglaise, au contraire, entra avec la Russie dans cette lutte gigantesque, dont les proportions tendent chaque jour à s'agrandir par la force même des choses, malgré les désirs des gouvernements et des peuples de la voir terminer d'une manière également honorable pour l'amour-propre des parties engagées et rassurante pour la tranquillité future de l'Europe, elle ignorait ce que c'est que la guerre et ce qu'elle entraîne après elle. Ce qu'elle en savait lui était venu comme une tradition du passé ; mais pour la génération actuelle, c'était une chose complétement nouvelle. Qui ne se rappelle l'embarras du gouvernement anglais, lorsqu'il fallut

Digitized by Google

mettre une armée sur pied? Les généraux, dont nul, certes, ne contestera la bravoure, n'étaient pas moins en peine pour commencer la campagne. Les soldats, malgré leur impatience de se mesurer avec l'ennemi, se demandaient, avec une certaine inquiétude, comment ils s'y prendraient pour aborder les Russes! La masse de la nation elle-même, tout en comprenant instinctivement que son rôle ne se bornait pas à payer des taxes, se trouvait prise au dépourvu sur les moyens de faire la guerre. A l'heure qu'il est, fabricants, marchands, entrepreneurs de transports, en sont encore à comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer de la réunion de corps d'armée considérables, à des centaines de lieues de la mère-patrie et loin de ce confortable dont la civilisation nous a fait un besoin. Aujourd'hui à peine, après une expérience de deux années, paraissent-ils apprécier l'importance de la question. A ce point de vue, un coup d'œil sur l'histoire du commerce dans ses rapports avec l'armée anglaise en Orient, pendant les campagnes de 1854 et de 1855, ne sera ni sans intérêt ni peut-être sans utilité.

Le commerce de toutes les choses qui se rattachent aux besoins de l'armée aurait dû commencer dès le jour même où les divers régiments reçurent l'ordre de partir pour l'Orient. Mais la guerre, bien que désirée et saluée avec joie par la nation, était une condition d'existence tellement anormale, que fort peu d'officiers et moins encore de soldats surent s'arranger de façon à pourvoir à leurs commodités particulières. Les préparatifs individuels se bornèrent à l'acquisition d'objets de couture, d'effets de campement et d'uniforme. Mais ces achats, dictés par la prévoyance la plus vulgaire, furent l'exception et non la règle. La masse du corps expéditionnaire, ignorant l'étendue et la multiplicité des besoins d'une armée en campagne se contenta d'emporter avec elle son mobilier de garnison. Les premiers dix mille hommes que le gouvernement anglais envoya à Malte étaient retenus dans leurs dépenses par la crainte que tout le bruit fait à propos de la question d'Orient ne fût une fausse alarme, et par des doutes sur l'issue des négociations alors pendantes. Ces craintes et ces doutes n'étaient pas sans fondement, car les ministres anglais avaient plutôt l'air de faire une démonstration armée que de songer sérieusement à déclarer la guerre,

Digitized by Google

et certains officiers supérieurs, dont les relations avec le cabinet étaient bien connues, disaient partout que les dix mille hommes réunis à Malte n'entreraient point en campagne et qu'il ne se tirerait pas un coup de fusil contre les Russes. C'est grâce à cette incertitude que le premier corps expéditionnaire partit pour l'Orient, sans avoir pris ses précautions pour séjourner sous un ciel rigoureux. Il y avait à Malte des magasins en grand nombre, mais mal approvisionnés. Les officiers bâillaient dans leurs casernes. Le club n'avait plus de charme pour ceux qui aimaient le jeu. Le théâtre ne valait pas la peine qu'on y allât perdre une soirée. Le seul plaisir des militaires désœuvrés était de se promener dans la rue Royale. Les amateurs des choses littéraires ne quittaient pas le cercle de Muir, les fashionables celui de Baynton. Il se fit des emplettes à Malte, mais elles ne furent ni considérables ni judicieuses. On s'attendait encore à un compromis entre les puissances occidentales et la Russie; bref, on n'avait point perdu l'espérance de voir la paix se maintenir. Et puis, nous le répétons, dans cette ignorance générale où l'on était au sujet de la guerre, personne ne savait ce qu'il lui fallait acheter. Les uns ne pouvaient s'imaginer qu'il pût y avoir des villes et des provinces complétement dépourvues de ce qui abonde dans la moindre garnison d'Irlande ou des colonies. Les autres ne voyaient dans la guerre qu'un avancement à obtenir, et se souciaient peu des privations au prix desquelles il fallait le gagner. Les officiers, même les mieux informés ou les plus prévoyants, étaient embarrassés sur la nature des achats qu'ils avaient à faire. Tout dépendait, en effet, de la nature de la campagne qu'on allait entreprendre. Il était évident qu'une pointe sur le Danube, à travers la Bulgarie, exigeait de tout autres préparatifs qu'une expédition maritime en Crimée ou que le siége d'une place. Pour envahir un pays couvert, dans toute sa surface, de villes offrant aux acheteurs toutes sortes de ressources, il fallait nécessairement moins de bagages que pour s'établir pendant des semaines, des mois, une année entière, sous les murs d'une forteresse. Naturellement le commandant en chef ne pouvait, pour plaire à l'armée, lui communiquer ses intentions. Il est vrai de dire qu'à cette époque il n'avait point d'intentions à leur communiquer, lors même qu'il en aurait eu l'envie. C'est ce

Digitized by Google

qui explique comment le corps expéditionnaire quitta Malte, à peu près dans le même état qu'il y était débarqué.

C'est à Gallipoli que l'armée anglaise se trouva pour la première fois en rapport avec les marchands étrangers, et que les autorités militaires essayèrent de réglementer le trafic. Les troupes, en arrivant à cette station, étaient encore assez bien fournies des objets de première nécessité, mais ce qui leur manquait le plus, grâce aux vices de l'organisation du commissariat ou intendance des vivres, c'étaient les comestibles. Le pain, la farine, les œufs, la viande, le poisson, la volaille, étaient fort recherchés, et les Orientaux, dont on connaît la frugalité, effrayés de l'appétit des hommes d'Occident, ne revenaient pas de leur surprise en voyant les soldats leur payer les prix élevés qu'ils leur demandaient. Ce fut pour le bazar de Gallipoli un temps de prospérité sans égale. A cette époque, le commandant en chef cherchait à régler les prix dans les marchés. L'opération n'était point exempte de difficultés. Les interprètes et les officiers du commissariat avaient des entrevues fréquentes avec le pacha, et après bien des conférences et des discussions, ils finirent par arrêter en commun un tarif pour les objets de consommation habituelle. Ce tarif, rédigé en plusieurs langues, fut placardé dans tout le bazar, afin de prévenir les extorsions. Mais on y avait inséré cette clause : que les vendeurs n'étaient point obligés de livrer leurs marchandises aux prix fixés, et, grâce à cette disposition, le tarif devint lettre morte dès le début.

A Scutari, pendant les premiers temps, le commissariat ne fonctionnait encore que d'une manière lente et irrégulière ; cela n'a rien d'étonnant, quand on songe qu'il était mis en mouvement par un vétéran des campagnes de la Péninsule, qui avait oublié la guerre, et soumis au contrôle d'employés, civils qui ne l'avaient jamais sue... Ce qui manquait à Scutari, c'était un marché. Les Européens de Péra hésitaient à se mettre en avance; ils avaient lu dans certains journaux de Londres des articles où l'on félicitait le gouvernement de la prudence avec laquelle il avait pourvu à la subsistance de l'armée. On y annonçait que non-seulement il était fourni aux troupes des rations abondantes et de la meilleure qualité, mais encore qu'on leur tenait en réserve des provisions de sucre, de café, de thé, de porter, etc., etc., que

Digitized by Google

le commissariat revendait en détail aux soldats à prix coûtant. Ce système, qui faisait du commissariat une espèce de marchand, paraissait admirable sur le papier, mais l'efficacité pratique n'en fut jamais démontrée. Le résultat le plus clair de cette combinaison fut de paralyser l'esprit d'entreprise chez les particuliers, à l'exception des Grecs, des Arméniens, des Juifs, qui, ne sachant pas lire, et ignorant par conséquent la concurrence redoutable que s'apprêtait à leur faire le gouvernement anglais, arrivèrent en foule à Scutari, où ils vendirent à des prix fabuleux les articles même que, d'après les journaux de Londres, l'administration devait céder aux soldats au prix coûtant. Les Turcs s'installèrent dans la rue principale, en face de la porte de la grande caserne, et y étalèrent des œufs, du pain, des oignons, des volailles. Les Juifs faisaient le métier de changeurs. Les Grecs vendaient des vins aigres et des oranges. Les Arméniens, qui se distinguaient par la propreté de leurs boutiques, débitaient la plupart des denrées qui sont du domaine de l'épicerie. Tous ces marchands n'avaient point à se plaindre du commerce avec des soldats dont le gousset était en général bien garni, et qui étaient novices encore dans l'art de se tirer d'affaire à la guerre. Bientôt, lorsqu'on parla d'une expédition en Bulgarie ou d'une campagne sur le Danube, le petit marché de Scutari devint insuffisant pour les divers besoins des officiers, et Péra ainsi que Constantinople fut inondé d'acheteurs en quête des objets nécessaires pour une guerre prolongée. Le magasin de M. Stampa, à la fois quincaillier et banquier, était le plus achalandé. Les habitants du faubourg de Péra s'enrichirent à vendre des lits de camp grossiers, des siéges portatifs qui se brisaient dès qu'on avait le malheur de s'y asseoir, des tables qu'il fallait manier avec autant de précaution qu'un objet de verre. Les chevaux et tous les articles de sellerie étaient excessivement recherchés. Les marchands de chevaux établis dans le pays firent en peu de temps leur fortune. Des jeunes gens hardis, qui savaient assez de turc pour voyager à vingt lieues dans les environs de Constantinople, s'en allaient parcourir les campagnes et revenaient avec des files de chevaux attachés à la queue les uns des autres. Les animaux qu'ils avaient achetés de soixante-quinze à cent francs, ils les revendaient sans peine de sept à huit cents. Des selles et des brides de cuir à moitié pourri, des mors en fer, des étriers

Digitized by Google

de plomb, étaient payés au poids de l'or. Il en était de même des fontes de pistolet, dont certains agents de Smyrne firent un débit colossal. Bien qu'horriblement confectionnés et incapables de résister à l'influence de l'air, du soleil, de la pluie, du vent, de la boue, de la poussière, les acheteurs se les arrachaient, et avec un peu de bonne volonté, ils finissaient par se persuader que le velours fané dont les fontes étaient recouvertes réalisait l'idéal du luxe oriental.

Une maison plus intelligente que les autres sut accaparer presque tout le commerce de l'armée dans la campagne de Bulgarie. Elle comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pourrait tirer de la présence du corps expéditionnaire, et elle se lança hardiment dans des spéculations qui lui réussirent à souhait. Elle dépouilla tous les magasins de Péra de ce que les marchands de Hambourg et de Brême appellent des articles encombrants, c'est-à-dire de ces objets qu'ils désespèrent de vendre en Europe et qu'ils expédient en Orient, où l'on tâche de les écouler à tout prix. La maison dont nous parlons accapara tous les objets à bon marché sans se laisser déconcerter par les fanfares des journaux anglais, qui annonçaient que des quantités énormes de liqueurs avaient été envoyées en Orient par le gouvernement pour la consommation de l'armée ; les directeurs de l'établissement en question, qui étaient deux frères associés, donnèrent des ordres en Angleterre pour qu'on leur expédiât des cargaisons entières d'ale, de porter et de gin. L'un des frères, coiffé du fez oriental et armé d'une longue pipe, comme un véritable marchand turc, restait derrière son comptoir à Péra. L'autre, au contraire, d'habitudes moins paisibles, plus actif et qui avait la langue plus déliée, parcourait le camp et se mêlait aux officiers, plaisantant avec ceux-ci, donnant des poignées de main à ceux-là, et, à force d'intrigues, il réussit à se faire nommer cantinier général de l'armée. Aussitôt ce privilége obtenu, les deux frères remplirent les cantines des boissons les plus exécrables et les moins chères qu'ils purent rencontrer, et ils y installèrent, pour débiter leurs drogues, des juifs allemands, des Grecs et des Levantins. Les contrats qu'ils passaient avec ces individus étaient d'une simplicité extrême. En leur sous-louant à chacun les diverses cantines des régiments, ils leur imposèrent l'obligation de se fournir dans leur maison de

Digitized by Google

toutes les choses dont ils avaient besoin pour alimenter leur débit. Lorsque l'armée se rendit de Scutari à Varna et alla camper sur le lac Devna, nos deux frères se mirent en marche avec elle. Leurs magasins ambulants suivaient les divisions, et partout ils pressuraient le soldat. Ils se firent même entrepreneurs de transport pour les paquets que les soldats avaient à recevoir d'Angleterre. Moyennant deux guinées par an, l'administration se chargeait de faire arriver jusqu'au camp les envois à l'adresse des souscripteurs. Des régiments entiers s'abonnèrent ; les administrateurs mirent l'argent dans leur poche et abandonnèrent les paquets à leur propre sort.

Dès que l'armée y fut installée, Varna prit les proportions d'un vaste entrepôt commercial. Toutes les boutiques du bazar, toutes les maisons qui n'étaient point requises pour l'occupation militaire furent louées par des marchands d'Europe et du Levant, et converties par eux en magasins. Leurs séductions s'adressaient en général au goût du soldat pour la boisson. On ne s'imagine pas l'énorme quantité de liquide que le soldat anglais, le zouave ou le chasseur d'Afrique peuvent absorber sous un ciel brûlant et sur des routes poudreuses : Varna ressemblait à un débit de gin. Les autres branches du commerce étaient lourdes et se développaient lentement. Les grossières chemises de flanelle se vendaient chez un marchand de Péra, qui escomptait en même temps les billets de banque. La meilleure maison de Varna était celle de MM. Oppenheim, négociants allemands établis à Londres, qui avaient des cargaisons entières d'assortiments, et dont le magasin, à certains moments de la journée, offrait l'aspect d'un piquet de cavalerie. Les officiers des camps situés à l'extérieur de la ville venaient à toute heure de la matinée et de l'après-midi y faire des emplettes. Ils attachaient leurs chevaux à la porte, puis, leurs acquisitions terminées, ils s'en retournaient, emportant en croupe des sacs et des ballots. Mais le magasin central de Varna était moins fréquenté et faisait moins d'affaires que les dépôts établis à Alaidyn, à Devna et à Monastir. Tout le temps que l'armée resta en Bulgarie, elle réclama vainement les objets que le gouvernement avait promis d'envoyer. Les graines farineuses, par exemple, manquèrent complétement. Un de mes amis relevait d'une attaque de choléra, et le docteur lui avait ordonné de prendre

Digitized by Google

du sagou ou de l'arrow-root. Je m'adressai, sans pouvoir en trouver, à toutes les boutiques de Varna. Comme le docteur insistait pour que son ordonnance fût exécutée, je le priai de nous faire donner ces articles par le service de santé : il ne put se les procurer. A la fin, je parvins à obtenir quatre onces d'arrow-root par l'obligeance du brigadier général Torrens, qui me les céda en me disant que c'était tout ce qui lui restait d'une très-petite quantité qu'il avait eu mille peines à avoir, alors qu'il souffrait lui-même du choléra. Le grand incendie de Varna détruisit le dépôt de souliers et de bottes. Un marchand de ma connaissance, qui avait une cargaison de plusieurs milliers de paires de chaussures, offrit de les vendre aux autorités militaires; les chaussures étaient solides et bien faites et les prix demandés très-convenables. Les autorités refusèrent de les acheter, en disant qu'elles avaient des souliers en réserve pour des années. Ceci se passait en août, et l'on se souvient qu'à Noël, la moitié de l'armée marchait nu-pieds.

L'expédition de Crimée mit un terme aux opérations commerciales à Varna. Bien que les troupes qui la composaient fussent accompagnées d'un équipage de siége, les préparatifs semblaient indiquer que l'entreprise devait se borner à un coup de main et l'on s'attendait à une pointe sur Simphéropol, beaucoup plus qu'au siége de la grande forteresse de la mer Noire. Les régiments campés à Varna y firent, avant de s'embarquer, des emplettes considérables, sans que chacun sût trop ce qu'il avait à acheter; car l'armée devait laisser derrière elle les chevaux de luxe et les bêtes de somme. La semaine qui précéda la mise à la voile de l'expédition, les rues de Varna furent littéralement encombrées de chevaux dont on se défaisait à n'importe quel prix. Des animaux qui avaient coûté 500 francs étaient livrés pour 50, et ceux d'espèce inférieure étaient donnés en cadeau à des domestiques et au premier venu qui les demandait. Officiers et soldats, tous se flattaient de prendre aux Cosaques leurs chevaux si légers et si durs à la fatigue. Les marchands ne suivirent pas l'armée, et, chose assez curieuse, tout le monde s'en félicita, à cause de leurs extorsions et de leurs vols. Mais on ne réfléchissait pas que les prix n'étaient si élevés que parce que les choses dont on avait le plus besoin manquaient absolument.

Digitized by Google

Mais dans le mois qui s'écoula du 15 septembre au 20 octobre, nos troupes ne tardèrent pas à s'apercevoir combien le commerce est une chose nécessaire à une armée en campagne. Les régiments débarquèrent à Old-Fort sans leur bagage, qui, en vertu d'ordres supérieurs, fut laissé à bord des vaisseaux. Les transports qui avaient amené l'expédition furent renvoyés à Varna, à Scutari, à Trébizonde, à Malte, et même en Angleterre, pour aller chercher des provisions. Le bagage n'ayant point suivi l'armée, il en résulta que lorsque les divisions arrivèrent, après dix jours de marche, sur les hauteurs de Sébastopol, tous les hommes, à l'exception du général et de l'état-major, se trouvaient dans un état de dénûment impossible à décrire. Les vêtements étaient couverts de boue, usés, en grande partie déchirés et en lambeaux. Brosses, savon, serviettes, tout ce qui sert à la propreté du corps n'existait qu'en souvenir. Les hommes, réduits à la demi-ration, n'avaient pour nourriture que du biscuit plus dur que la pierre, et du porc salé, et cela dans un pays où une nourriture légère est la première condition de la santé. Les basses-cours de Balaclava, de Kadikoi, de Kamara et de Karini, les quatre villages auxquels se réduisait alors notre occupation, n'étaient qu'une goutte d'eau dans l'océan. Le bazar de Balaclava, très-petit bazar d'ailleurs, ne contenait rien qui pût servir aux besoins si variés de l'armée, qui n'avait d'autres ressources que les magasins particuliers des entrepreneurs et des agents de transport. Qu'on juge des bénéfices que ces individus réalisèrent! Les officiers se félicitaient d'être débarrassés des marchands de Varna. Mais de quels noms ils qualifièrent leurs compatriotes de la marine marchande, lorsque ceux-ci, abusant des avantages de leur position, se mirent à les tondre sans pitié! Les Maltais, les Grecs d'Ionie ne tardèrent pas à accourir en foule ; mais ces gens s'imaginaient avoir satisfait à tous les désirs de la nature humaine quand ils avaient vendu du vin aigre, des cornichons, des sardines, toutes choses dont une armée qui souffrait de la jaunisse, du choléra et de la diarrhée pouvait parfaitement se passer. Mais les Orientaux n'ont jamais compris les besoins des nations civilisées...; les comprendront-ils jamais?

L'armée était donc réduite à une condition pitoyable. On ne voyait que chaussures percées, habits troués, linge en lambeaux.

Digitized by Google

Un homme propre était regardé comme un phénomène. On mettait le tabac en réserve, comme un article trop précieux pour être vendu, et l'on ne s'en donnait qu'entre amis intimes. Mais tout à coup une nouvelle se répandit dans le camp avec la rapidité de l'éclair. Un bâtiment, frété par MM. Oppenheim et Cᵉ, venait de jeter l'ancre dans le port de Balaclava. Il était trois heures de l'après-midi quand il arriva, et deux heures après, le port était couvert d'officiers prêts à payer à n'importe quel prix les précieux articles renfermés dans les flancs du navire : ce fut une scène de confusion et de désordre incroyables. On arrachait les objets des mains des marchands, qui ne savaient auquel entendre. Café en grain, chocolat français en boîtes, langues, jambons, comestibles en terrines, chemises de flanelle, chaussettes, souliers, bottes, brosses, savons, parfumerie, papier, plumes, encre, enveloppes de lettres, aiguilles à emballage, fil, ficelle, tous ces objets, si communs en Angleterre, excitaient la convoitise des acheteurs et adoucissaient pour eux les maux de la guerre. Les couteaux, les fourchettes, les cuillers d'étain faisaient le bonheur de ceux qui n'avaient pu encore s'habituer à manger avec leurs doigts. De mauvais cigares, du tabac détestable paraissaient encore bon marché dans un pays où il est indispensable à la santé de fumer. Pendant un mois entier, le navire des MM. Oppenheim ne cessa de faire jaillir de son sein une masse de marchandises de toute espèce. — L'arrivée de M. Boynton, tailleur militaire à Naples, ne fit pas moins de plaisir. Il apporta avec lui une cargaison tout entière d'uniformes et de capotes d'hiver, juste au moment le plus rigoureux de la saison. Le débit de ses articles ne fut pas moins rapide que lucratif, bien qu'ils convinssent mieux à la vie de garnison et à la température plus douce de Malte.

Une chose qu'on a peine à s'expliquer, c'est qu'on soit resté si longtemps avant d'essayer de cuire le pain de l'armée. Presque toutes les maisons de Balaclava avaient un four. Il était facile d'en creuser le sol, à la manière des Arméniens. Quant à la farine, on pouvait s'en procurer à Constantinople et à Malte. Pendant huit mois l'armée n'eut que du biscuit à manger. En décembre, un marin français s'imagina de se faire boulanger à Balaclava. Il fit des pains de toute forme, ronds, oblongs, carrés, qu'on eût payés

Digitized by Google

vingt sous à Varna ou six en Angleterre, mais que notre marin vendait deux francs pièce. On se battait pour les avoir. Ce boulanger improvisé gagnait trente sous au moins par chaque pain, et ses bénéfices s'élevaient à environ sept cent cinquante francs par jour. On dit qu'il s'en alla de Balaclava avec une somme de vingt-cinq mille francs dans sa poche, mais il ne les avait point volés, car son pain était un remède souverain qui guérissait les dyspepsies, la diarrhée et la faiblesse la plus obstinée. Quelques Anglais finirent par l'imiter, mais ils ne s'en tirèrent pas avec autant d'habileté que lui, et il resta sans concurrents pendant des mois entiers.

L'hiver dernier, on se serait cru à San-Francisco, à Melbourne ou à Sidney, tant l'activité commerciale était grande à Balaclava. Chaque matin, un peu après neuf heures, la principale rue de la ville était encombrée de soldats à pied ou à cheval, venus des parties les plus éloignées du camp pour acheter ce qu'il fallait pour la nourriture de la journée. Les boutiques du vieux bazar ressemblaient à de véritables trous, suffisants, du reste, pour les habitudes nonchalantes du commerce oriental. Il y avait à peine place dans chacun pour trois ou quatre personnes. Les marchandises qu'on ne pouvait serrer dans ces étroits réduits restaient dehors, dans la rue ou sur le port, et il en coûtait cher pour les faire garder nuit et jour par des soldats ou des marins, et encore le marchand s'estimait-il très-heureux quand il ne lui manquait qu'un petit nombre de barils, de ballots ou de paquets. En somme, les marchands de Balaclava avaient des frais énormes, qui diminuaient sensiblement les bénéfices qu'ils étaient supposés faire. Les commissionnaires arméniens de Constantinople, qui, quelques mois auparavant, auraient béni leur étoile s'ils eussent gagné par jour deux ou trois francs, refusaient de louer leurs services à moins du double, et ils croyaient avoir perdu leur journée quand elle ne leur avait pas rapporté de vingt-cinq à trente francs. Les appointements des commis et garçons de magasin étaient infiniment plus élevés qu'en Angleterre. Dans les maisons de commerce un peu fortes, la vie était dispendieuse. Quant aux petits marchands, ils ne mangeaient habituellement que des oignons et de l'ail.

En mars, un grand nombre de vaisseaux venus d'Angleterre

Digitized by Google

entrèrent dans le port de Balaclava, et comme à cette époque les autorités avaient résolu de désinfecter la vieille ville et d'en construire une nouvelle avec des huttes en bois, les nouveaux arrivants reçurent l'ordre d'aller s'établir sur les hauteurs de Balaclava, où se trouvait autrefois le village de Kadikoi. Les Européens se bâtirent des abris confortables. Les Orientaux se logèrent, eux et leurs marchandises, sous de sales tentes grises. La maison Oppenheim et Cᵉ, représentée aujourd'hui par les noms anglais de Richard et de Ramsden, couvrait de ses magasins une vaste étendue de terrain. MM. Crockford érigèrent leur établissement sur les bords de la route, près des marins. Les boutiques de MM. Gardner et Goulbourne se distinguaient par des emblèmes mystiques et maçonniques. MM. Rookes et Barkes rivalisaient d'élégance avec le bazar. Plusieurs restaurants s'ouvrirent. Un mauvais beefsteak coûtait de trois à quatre francs, et l'on dînait assez tristement pour douze. Le bazar servait de lieu de promenade. Il était rempli du matin au soir de soldats de toutes armes. Tous les uniformes s'y mêlaient. Les officiers à cheval se frayaient un chemin à travers une foule de femmes grecques qu'une escorte de soldats français emmenaient prisonnières. En traversant le bazar, les femmes causaient et riaient avec les marchands grecs, leurs compatriotes, leurs amis, leurs amants. Les drapeaux se balançaient au faîte des maisons, la musique des régiments se faisait entendre dans le fond des vallées et sur le sommet des collines. Les soldats s'enivraient et se querellaient, et il fallait la police pour les obliger à rentrer dans l'ordre.

La population commerçante peut se diviser en deux classes : les Orientaux et les Européens. Les Orientaux, je l'ai déjà dit, rendaient peu de services à l'armée. On a prétendu qu'ils servaient d'espions aux Russes : la chose est possible. Aussi comme ils n'étaient bons à rien qu'à voler et à altérer la santé des soldats, en leur débitant en cachette de mauvaises drogues qu'ils baptisaient du nom de boissons toniques ou rafraîchissantes, on s'étonne que les autorités leur aient permis de s'installer dans le camp. Leurs habitudes de malpropreté faisaient des tentes où ils logeaient par douzaines de vrais foyers d'infection pestilentielle, et c'est certainement à leur présence que nous devons les ravages causés par le choléra, sous le soleil brûlant de l'Orient.

Digitized by Google

Les Européens, à la différence des Orientaux, étaient ardents au travail; supportant les fatigues et les privations avec patience et gaieté, ils se distinguaient en général par leur éducation et leurs manières. Ils donnaient toutefois plus de mal aux autorités que les vauriens, et, sous un certain rapport, cela devait être, car on ne pouvait les traiter avec cette rudesse et cette brutalité sommaires auxquelles on était habitué avec les marchands orientaux. Si un Grec ou un Levantin se conduisait mal, le châtiment ne se faisait pas attendre. Le délinquant passait entre les mains de la police un mauvais quart d'heure. On enlevait sa tente, on brûlait ses marchandises, et lui-même, mis à bord d'un vaisseau, était expédié à Constantinople. On n'agissait point de même avec les commerçants anglais, parce qu'ils ne relevaient point des règlements militaires. Les articles du Code pénal à l'usage de l'armée en temps de guerre ne s'appliquent qu'aux individus attachés à la suite des troupes en campagne, et ne connaissent que d'une certaine nature de délits, tels que l'ivresse, le vol, les querelles, l'insubordination. Châtiments corporels, peine capitale, confiscation et destruction des marchandises, expulsion du camp, tels sont les moyens que le Code met à la disposition de l'autorité pour venger la majesté outragée de la loi. La police militaire n'a d'autres droits que ceux que la législation militaire spéciale lui attribue, et avec cette absence de courage moral qui la caractérise, elle hésite à s'arroger les pouvoirs nécessaires pour régler les différends qui s'élèvent parfois entre les marchands d'un ordre supérieur. S'il surgit une difficulté à propos d'une question d'argent, l'officier devant lequel elle est portée décide invariablement qu'il faut que les parties se soient arrangées dans les vingt-quatre heures, faute de quoi, elles seront expulsées immédiatement. Une affaire semblable se présenta un jour. Deux négociants avaient passé un marché par-devant le colonel Harding, commandant de Balaclava, et avaient stipulé qu'en cas de difficulté ils prendraient cet officier pour juge. Une difficulté s'éleva en effet, mais le commandant refusa d'examiner l'affaire, et ordonna purement et simplement au grand prévôt de l'armée de renvoyer en Angleterre les adversaires, s'ils ne parvenaient point à s'entendre. Ceux-ci déférèrent leur cause à un jeune avocat, qui faisait alors en touriste un voyage d'agrément en Crimée. Celui-ci écouta leurs

Digitized by Google

dires respectifs et rendit séance tenante un arrêt. Mais le grand prévôt se tenait à la porte de la tente, prêt à exécuter la sentence d'expulsion ; les négociants se soumirent, sauf murmure, à cette décision, car il s'agissait pour eux d'être jetés à bord d'un vaisseau et de voir leurs marchandises pillées par les Levantins. Il serait temps d'instituer dans notre camp une juridiction commerciale. Jamais notre commerce ne jouira de la sécurité qui seule peut l'aider à se développer, si le gouvernement ne nomme un magistrat chargé de résoudre les questions de propriété, de dette, de contrat, etc., et dont les décisions soient mises à exécution par les autorités militaires. Dans l'état actuel des choses, le marchand est toujours victime du fripon. Qu'il plaise à celui-ci de lui réclamer une dette imaginaire, et qu'il le menace de s'adresser à la police ; le marchand, dont toute la fortune est en jeu, se résigne à payer. Un capitaine de l'armée avait vendu ses effets à l'une des premières maisons de Balaclava, puis il en avait distrait une partie, soit pour les donner, soit pour les garder. Il s'agissait de savoir ce que le marchand qui les avait achetés avait à payer. La somme ayant été convenue de part et d'autre, le capitaine énonça dans le reçu que ce qui lui était remis n'était qu'un à-compte, et il réclama jusqu'au dernier sou la somme primitivement fixée pour la totalité des objets. L'expulsion était peu de chose pour lui, puisqu'il était à la veille de quitter la Crimée, et le marchand paya, heureux encore qu'il n'eût pas pris fantaisie au capitaine de réclamer le double.

(*Fraser's Magazin.*)

Nous croyons devoir ajouter à l'esquisse précédente les principaux paragraphes d'un article que publiait le *Times* du samedi 5 janvier, article inspiré par d'autres considérations et pour un autre but.

« Les influences de la guerre actuelle sur le commerce de l'Angleterre se réduisent à quelques principes bien simples, dont il est facile de se rendre compte. Nous ne faisons pas à notre plus proche voisin une guerre à mort qui dure depuis un quart de siècle ; nos marchands ne sont pas épiés par des corsaires en sortant du port, et l'armement des navires en course n'est pas pour nous une branche régulière d'entreprises. Nous n'avons pas à lutter contre des décrets de Milan. Nous ne sommes pas follement déterminés à n'obtenir une avantageuse importation d'aucune autre place que de quelques îles qu'on appelle les

Digitized by Google

îles Britanniques, toute l'Europe étant également décidée à ne pas permettre que nous l'obtenions même de ces îles. Nous ne faisons pas en même temps la guerre contre l'ennemi et contre nous-mêmes, discutant encore laquelle des deux nous fera le plus de mal, la paix ou la guerre. Il y a, sous d'autres rapports, une incalculable différence entre 1813 et 1855. Le tort fait par la guerre au commerce consiste maintenant dans les demandes faites à nos marchés financiers et à nos marchés d'industrie, dans la restriction de nos moyens de dépense, dans l'emploi irrégulier de la marine marchande, l'excessive consommation de certains matériaux et l'impulsion exagérée donnée à quelques branches du travail national. Néanmoins, il n'est pas une branche de fabrique ou de commerce que la guerre n'affecte plus ou moins, tant est grande et complète la sympathie qui relie le monde commercial. Au total, ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le commerce ait aussi peu souffert. Nos fabricants, qui sont peut-être la classe la moins belliqueuse du pays, ont été prudents jusqu'à l'excès et ont restreint la production aux plus étroites limites possibles. Nos négociants n'ont pas été moins circonspects. On observe que dans tous les articles la quantité des marchandises en magasin est extraordinairement limitée, et il n'est guère une branche de commerce, s'il en est, à laquelle, nous dit-on, l'année prochaine ne semble devoir être plus favorable que la dernière. Quoi qu'il arrive, dans le cas même où la guerre amènerait de grands désastres, et avec la certitude que nous avons à faire d'immenses et impérieux sacrifices, nous ne sommes point, pour surcroît d'aggravation, menacés d'une grande crise commerciale prête à rouler sur nous comme une avalanche au premier trouble de l'atmosphère. La spéculation, en effet, doit s'appuyer sur le crédit, qui est un autre nom de l'opinion commerciale, la plus susceptible et la plus précaire de toutes les opinions. Mais nous pouvons nous féliciter qu'au point où en est la guerre, la confiance du pays dans ses ressources et son crédit ait plutôt augmenté que diminué.

« On nous assure que pour ce qui est de l'industrie du fer, l'année qui vient de s'écouler a été une époque d'incontestable prospérité. Chose étrange! cette industrie a été affectée par la guerre en diverses manières tout à la fois contradictoires. Le prix du fer a haussé en même temps que les chances de paix étaient plus favorables, que la Bourse se relevait, et qu'il se faisait une forte consommation de matériel de guerre.

« Depuis le commencement de la guerre, les expéditions pour l'Amérique ont diminué, et celles pour la France se sont proportionnellement accrues. La marine marchande paraît avoir subi moins de fluctuations que dans plusieurs années de paix. Le nombre des bâtiments en fer s'augmente rapidement. On nous dit que dans la Clyde, il est rare de voir un bâtiment construit en bois.

« A côté des fluctuations de ce produit, qui sert également aux besoins de la paix et de la guerre, qui se transforme à volonté en rails de che-

Digitized by Google

min ou en canons, l'industrie cotonnière et l'industrie des lainages n'ont pas éprouvé non plus de variations dangereuses, grâce à la prudence dont nous parlions tout à l'heure. Nos fabricants ont évité de prendre des engagements pour une date éloignée. L'exportation a diminué, mais très-peu, et si la consommation intérieure a décliné aussi, il y a eu la compensation des immenses commandes faites pour l'équipement de l'armée. Manchester a reçu assez de ces commandes pour garantir de l'ouvrage à ses ouvriers toute l'année prochaine. — L'industrie linière s'est adressée aux Indes, qui, si la lutte se prolonge, peuvent, à une date rapprochée, se substituer aux ports de la Russie méridionale, dont le blocus n'a pas été neutralisé comme le blocus des ports de la Baltique.

« L'industrie des constructeurs de bâtiments semble avoir éprouvé moins de fluctuations que dans maintes années de paix. Au début de la guerre, il y a eu une demande considérable de bateaux à vapeur, et le service postal comme celui des paquebots s'en est ressenti. Mais heureusement le service des transports se régularise, et un moindre nombre de navires y suffisent. D'un autre côté, l'emploi n'a pas manqué aux nombreuses constructions de l'an dernier, et les vapeurs en fer augmentent rapidement dans les chantiers de la Tyne comme dans ceux de la Clyde; les constructeurs de Liverpool comme ceux de Sunderland portent leur attention de ce côté. Le commerce de transport a trouvé un encouragement auquel il ne s'attendait pas; il a transporté du riz de l'Inde, les prodigieuses récoltes de sucre de Demerara et des principales îles, le guano et le nitrate de soude du Pacifique; il a aussi profité du trafic extraordinaire qui se fait avec la Turquie et la Crimée.

« Les Américains ont eu leur part dans les bénéfices provenant de la guerre. Ajoutez à cela les abondantes récoltes de coton et de grains; ils font très-bien leurs affaires, quoique nos exportations aux États-Unis soient excessivement réduites. Après un essai de quatre années de l'acte de 1851, nos constructeurs sont forcés de convenir que la révocation des lois sur la navigation les a surpris agréablement.

« Non-seulement ils battent tous leurs rivaux en Amérique et dans la mer Baltique, lesquels inspiraient tant de craintes, mais encore la Suède et la Norwége ont jugé nécessaire, d'après la position de leurs propres marchands, d'annuler les restrictions dont elles avaient frappé l'emploi des bâtiments anglais, de sorte que nous battons réellement dans leurs propres ports les constructeurs de vaisseaux scandinaves.

« Nous construisons des navires pour le monde entier; les steamers à hélice sont extrêmement recherchés, et même les bâtiments de seconde main se montrent rarement sur le marché. Jamais le plus ardent émancipateur de la navigation britannique et de la construction anglaise n'eût osé prédire qu'en quatre années nous dépasserions ainsi le monde tout entier. »

Digitized by Google

NAVIGATION.

NAUFRAGES ET MOYENS DE SAUVETAGE [1].

Un acte récent du Parlement a conféré au Bureau du Commerce (*Board of Trade*) une action plus directe, plus étendue, et conséquemment plus efficace sur la marine marchande, et nous profiterons de cette occasion pour examiner quelques-unes des questions qui se rattachent aux naufrages et aux moyens employés pour les prévenir, ou du moins pour en atténuer les désastreuses conséquences.

La fréquence des naufrages est un fait constant, qui ne peut être ignoré d'une nation maritime comme l'Angleterre. Tout le monde reconnaît qu'il y aura toujours et inévitablement de nombreuses catastrophes de cette nature ; mais prétendre qu'on ne peut rien faire pour en diminuer le nombre serait une théorie désespérante, et qu'on doit repousser avec indignation. Supposons, pour fixer les idées, qu'un certain nombre de naufrages proviennent d'un défaut de connaissances scientifiques ou d'indications précises de la part des météorologistes ou hydrographes, sur les vents, les courants, les gouffres, les hauts-fonds, les récifs, les roches cachées ; que d'autres soient occasionnés par l'incapacité des capitaines ou de leurs seconds ; d'autres par l'insubordination, la négligence, l'ignorance, le fatalisme et l'entêtement des matelots ; d'autres par l'absence de phares, de fanaux, de balises ; et le reste, faute de secours portés en temps utile à des navires qui, bien qu'en danger de se briser sur des écueils voisins de la côte, auraient pu néanmoins être sauvés, si ces moyens de secours se fussent trouvés sur la grève ou sur la fa-

[1] Voir *Revue Britannique*, livraison de juin 1854 : *Sinistres en mer et appareils de sauvetage*.

Digitized by Google

laise : qui osera dire que ce soient là des maux sans remède, ou fixer une limite aux perfectionnements qui peuvent être introduits dans les moyens de les prévenir ou de les combattre ?

La « Carte des naufrages qui ont eu lieu sur les côtes des îles Britanniques », publiée par l'Amirauté, présente un triste tableau. Chaque naufrage y est indiqué par un gros point noir, et la somme de ces points donne le total des naufrages survenus pendant l'année. Une petite croix indique qu'un bâtiment a été tellement endommagé qu'il a fallu décharger la cargaison ; et si l'on compare ces croix et ces points noirs, on reconnaît avec regret que le signe fatal se reproduit beaucoup trop fréquemment.

Veut-on savoir quels ont été, relativement à ces sinistres de mer, les résultats de l'année 1854, comparés à ceux des années précédentes ? Nous sommes forcés d'avouer que, malgré toutes nos inventions et toutes nos Sociétés de secours, l'année 1854 a été une des plus mauvaises dont on ait conservé le souvenir. Les côtes d'Angleterre ont vu, dans le cours de cette année, 987 naufrages, dont 431 de bâtiments perdus à la côte, et 53 de bâtiments coulés par suite d'abordages : dans les 503 autres cas, les bâtiments furent tellement endommagés, soit par suite d'échouage, soit par suite d'abordages, que les cargaisons durent être déchargées. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on calcule qu'il a péri environ 1550 personnes dans ces sinistres, qui ont tous eu lieu sur les côtes de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire sur les côtes des îles les plus fréquentées qu'il y ait au monde par le commerce maritime, et où le développement des moyens propres à prévenir, autant que possible, ces désastres devrait être proportionné aux chances défavorables qui résultent de l'immense mouvement de la navigation. On trouvera, en examinant les détails de la carte dont nous parlions tout à l'heure, qu'il n'est aucun point des côtes britanniques où se trouve agglomérée une plus grande masse de points noirs et de croix que l'embouchure de la Tyne : l'embouchure du Tees et celle du Wear viennent en seconde ligne. Ces trois rivières peuvent être considérées comme représentant le district d'où trois millions de tonnes de houille sont chaque année transportées à Londres par mer, au moyen de plusieurs milliers de bâtiments caboteurs,

Digitized by Google

sans cesse allant et venant, ce qui donne d'énormes proportions au mouvement déjà si considérable de la navigation des ports du Northumberland et du comté de Durham. Sur les côtes seules de ces deux comtés, on ne compte pas moins de cent quatre-vingts marques, indiquant le nombre de naufrages, de bâtiments coulés et d'abordages sérieux, survenus dans le courant d'une seule année. L'embouchure de l'Humber, la côte de Suffolk, entre Yarmouth et Southwold, les bas-fonds dangereux qu'on rencontre à l'entrée de la Tamise, les sables de Goodwin, les îles Scilly, la baie de Barnstable, et Liverpool, sont ensuite les points qui présentent les traces les plus nombreuses de sinistres. Les côtes du pays de Galles, et notamment celles des comtés de Glamorgan, de Pembroke et d'Anglesea, en ont leur ample contingent. L'Ecosse, si ce n'est dans le *Firth of Forth* et son voisinage, n'en est pas trop chargée; ses côtes occidentales en sont même à peu près exemptes, probablement à cause de la direction des vents, qui soufflent plus généralement de l'est. Quant à l'Irlande, les sinistres sont assez également répartis entre les côtes de l'est et du sud; ils sont moins nombreux sur celles du nord et de l'ouest.

La liste des naufrages pour 1854, comparée à celle de 1853, présente des résultats non moins déplorables. En 1854, on compte 155 naufrages et 560 décès de plus que l'année précédente. Janvier fut le mois fatal, et occasionna sur les côtes d'Angleterre la perte de 258 bâtiments et de 407 individus. Les pertes du mois de mai n'atteignirent pas la dixième partie de ces chiffres. Les naufrages les plus désastreux furent ceux du *Tayleur*, qui se brisa, le 21 janvier, sur l'île de Lambey, et où 290 personnes furent noyées; et de *la Favorite*, qui sombra par suite d'un abordage, le 29 mars, à la hauteur de *Start-Point*, entraînant avec elle 199 individus. La liste fait aussi mention des 480 personnes qui se trouvaient à bord du vapeur *City of Glasgow*, parti de Liverpool pour Philadelphie, le 1er mars, et dont on n'a plus entendu parler depuis : mais il est probable que la destruction (supposée) de ce navire eut lieu, non pas sur les côtes de l'Angleterre, mais plutôt sur celles de quelque terre étrangère, ou même au milieu des solitudes de l'immense océan.

La recherche des causes des naufrages a donné lieu à de nombreuses enquêtes, dont une, entre autres, suivie par une Com-

Digitized by Google

mission de la Chambre des Communes, produisit un volumineux rapport, et suggéra sans doute l'idée première de « l'Institution des Naufrages », fondée en 1824 : mais l'attention fut plus vivement appelée sur cette question par l'offre faite par le duc de Northumberland, en 1850, d'une prime pour le meilleur modèle de canot de sauvetage[1].

Comme exemple, non pas des moyens d'empêcher les naufrages ou de sauver la vie des naufragés, mais de procurer des secours à ceux qui ont tout perdu, excepté la vie, dans ces désastres, nous devons citer la « Société royale de Bienfaisance pour les pêcheurs et marins naufragés ». Le plan de cette institution fut conçu à Bath, en 1839, par M. Rye, qui avait compris combien il était utile et important de venir en aide aux veuves et enfants des marins qui pouvaient périr dans les flots, et de procurer des vêtements, des vivres et de l'argent à ceux qui pouvaient, à la suite d'un naufrage, se trouver jetés à la côte, dans un état de dénûment absolu. Secondé dans ses louables intentions par sir Jahleel Brenton, à cette époque gouverneur de l'hôpital de Greenwich, M. Rye parvint à former une société et à réunir, comme première souscription, une somme assez ronde. Le 8 mai de la même année, trois bateaux pêcheurs se perdirent dans *Mount's bay*, et ce sinistre, qui causa la mort de 20 personnes, plongea tout à coup dans la misère 7 vieillards, 12 veuves et 35 enfants. Des secours pécuniaires, mis à la disposition de ces infortunés, contribuèrent à faire reconnaître les avantages de la Société, qui, à partir de ce moment, prit un développement remarquable. Dans l'intervalle de 1839 à 1854, elle a secouru 30,000 naufragés et plus de 14,000 veuves, orphelins et autres individus, dont l'existence dépendait de marins qui avaient péri dans des naufrages. Cette assistance n'a pas tout à fait le caractère d'une aumône ; elle participe jusqu'à un certain point de celui d'un fonds de prévoyance. La Société, par l'entremise de ses agents, procure la nourriture et le logement à tous les naufragés dénués de ressources, quelle que soit d'ailleurs leur nationalité, et elle leur fournit des moyens de rapatriement ; mais pour avoir droit à quelque chose de plus, il faut être membre de la Société. Tout

[1] Voir à ce sujet l'article déjà cité.

Digitized by Google

pêcheur ou marin peut acquérir cette qualité moyennant une cotisation annuelle de 2 sh. 6 d. (3 fr. 10 c.). La Société accorde des secours temporaires aux veuves, parents et enfants de ceux de ses membres qui ont été noyés; elle alloue enfin une indemnité à ceux de ses membres qui, sans avoir perdu la vie, ont perdu ou endommagé leurs bateaux ou engins par suite de naufrage ou d'accidents semblables. Plus longtemps un pêcheur ou marin a été membre de la Société, plus considérable est le secours accordé à sa veuve et à ses enfants, en cas de mort causée par quelque accident de mer. Toute institution qui tend à encourager des habitudes de prévoyance mérite d'être soutenue, et la société dont nous parlons peut être classée dans cette catégorie. Quant à la partie purement charitable du plan, elle rentre dans la foule des autres combinaisons imaginées pour venir en aide aux malheureux qui n'ont d'autre ressource que la charité publique.

Cependant on reconnut à la longue que deux Sociétés, dont l'une s'appelait « Institution nationale des Naufrages », et l'autre « Société royale de Bienfaisance pour les pêcheurs et marins naufragés », pouvaient facilement se confondre dans l'esprit du public, et qu'une fusion était désirable. En conséquence, au commencement de 1855, la dernière de ces sociétés transporta à l'autre neuf canots de sauvetage et le reste de son matériel : il en résulta que celle-ci demeura exclusivement chargée de tous les moyens de sauvetage ; tandis que l'autre continua de subvenir aux besoins des marins naufragés, de leurs veuves et de leurs enfants. « L'Institution nationale des Naufrages » prit en même temps le titre de « Institution nationale des canots de sauvetage », qui définit plus clairement sa véritable sphère d'action.

Pour prouver les services rendus à l'humanité par l'Institution des canots de sauvetage, il suffira de mentionner ce simple fait, que, dans le cours de l'année 1854 seulement, les canots appartenant à l'Institution, ou en rapport avec elle, servirent à sauver 132 individus, qui, selon toute probabilité, auraient tous péri sans ce secours. La liste des personnes ainsi sauvées, pendant une période de trente et un ans, fait du reste le plus grand honneur à la Société et à tout ce qui s'y rattache.

Digitized by Google

Années.	Nombre de personnes sauvées.	Années.	Nombre de personnes sauvées.	Années.	Nombre de personnes sauvées.
1824.....	124	1835.....	364	1846.....	134
1825.....	218	1836.....	225	1847.....	157
1826.....	175	1837.....	272	1848.....	123
1827.....	163	1838.....	456	1849.....	209
1828.....	301	1839.....	279	1850.....	470
1829.....	463	1840.....	358	1851.....	230
1830.....	372	1841.....	198	1852.....	773
1831.....	287	1842.....	276	1853.....	678
1832.....	310	1843.....	236	1854.....	355
1833.....	449	1844.....	193		
1834.....	214	1845.....	235	Total...	9,222

Il est possible que toutes ces personnes n'aient pas été sauvées par l'intervention directe de la Société : on peut même dire qu'il n'en a pas été ainsi. Mais cette liste comprend tous les cas où des individus ont été sauvés du naufrage sur les côtes d'Angleterre, et où la Société a accordé aux sauveurs des récompenses honorifiques ou pécuniaires.

On comptait, au mois d'avril 1855, cinquante canots de sauvetage appartenant à l'Institution ou en rapport avec elle. Ces canots coûtant ordinairement de 150 à 200 l. st. la pièce, les chariots de transport à peu près autant, et les bâtiments de remise environ 100 l. st., on voit que ce matériel représente déjà un capital assez considérable. Les comtés de Northumberland, de Suffolk et d'Anglesea sont ceux qui sont les mieux pourvus. Les canots dont il s'agit ont, en moyenne, environ 30 pieds de long, 8 pieds de large et 3 pieds et demi de profondeur ; ils pèsent 40 quintaux, et sont manœuvrés par huit, dix ou douze rameurs. Le plus grand de tous, qui se trouve à Pakefield, sur la côte de Sussex, a 46 pieds de long, 12 de large, et 5 de profondeur : mais il date d'une quinzaine d'années, et l'expérience a fait, depuis, adopter un modèle de moindres dimensions.

La manière dont fonctionne un canot de sauvetage et les services qu'il peut rendre sont nécessairement subordonnés aux circonstances particulières des vents, de la mer, des récifs, des hauts-fonds, etc. En voici un exemple. — Dans la matinée du 2 mai 1855, les hommes de garde sur la grève de Ramsgate entendirent des signaux de détresse et aperçurent des fusées tirées par les bâtiments légers amarrés devant les *Goodwin Sands*, ce

Digitized by Google

qui indiquait qu'un navire était en danger de se perdre sur ces sables dangereux. Le canot de sauvetage de Ramsgate (qui est la propriété des commissaires du port), promptement garni et équipé, fut pris à la remorque par le vapeur *le Samson*, et entraîné, contre vent et marée, au milieu d'une mer très-agitée. Bientôt on découvrit, du pont du steamer, le bâtiment en détresse, qui paraissait à sec à l'extrémité du banc ; la mer était basse, et les vagues déferlaient avec force sur la lisière des sables. Le canot se détacha du vapeur à un certain point, et se dirigea seul vers le navire échoué ; mais on ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait trop peu d'eau autour pour pouvoir l'aborder. L'équipage du canot attendit donc jusqu'à ce que la marée montante lui permît de manœuvrer ; il avança alors, poussa le canot au milieu des brisants, et le patron, se jetant dans l'eau avec quatre de ses hommes, parvint à atteindre le bâtiment, où ils arrivèrent épuisés de fatigue. Le bâtiment était la *Queen of the Teign*, allant d'Anvers à Liverpool avec un riche chargement de sucre, de quinquina et de graines. Encouragés par les nobles efforts de leurs libérateurs, les matelots du bord descendirent eux-mêmes sur le sable, d'où ils gagnèrent le canot de sauvetage. Dès que la marée fut assez haute pour permettre au vapeur d'approcher, on lui lança une corde, et, grâce à ce moyen de communication, il put jeter une ancre, et, plus tard, attacher au navire son propre câble de touage. La *Queen of the Teign* fut ainsi tirée de sa position dangereuse et amenée dans le port de Ramsgate, avec quatre pieds d'eau dans sa cale.

Nous citerons un autre exemple, qui prouve l'imprudence des équipages, et donne lieu de croire que cette imprudence est souvent la cause de la perte des navires. Le 7 octobre 1854, pendant une forte brise de l'est, on observa, de la côte de Suffolk, des signaux de détresse, dans la direction du *Holm Sand*. Le canot de sauvetage de Pakefield fut immédiatement mis à la mer et remorqué par le vapeur de Lowestoft. Après avoir manœuvré autour du banc, le canot parvint à approcher du bâtiment naufragé : c'était un beau brick norwégien, de cent quatre-vingts tonneaux, sur lequel la mer brisait avec violence. Les hommes du canot étant montés à bord, non sans courir de grands risques, y trouvèrent huit matelots, *tous ivres*, et qui, bien qu'en danger immi-

Digitized by Google

nent d'être noyés, sans aucune chance de sauver le bâtiment, refusèrent de le quitter. Voyant que leurs instances étaient inutiles, et sachant que le canot lui-même, arrêté à la lisière des sables, et qui souffrait beaucoup du choc des vagues, se trouvait dans une position périlleuse, les braves sauveteurs durent retourner au port de Lowestoft. Le lendemain matin, à la pointe du jour, le même canot de Pakefield, monté par un nouvel équipage, parvint à atteindre le bâtiment naufragé, dont les matelots dégrisés s'empressèrent cette fois de profiter du secours qu'on leur apportait, et furent tous transportés à terre en sûreté.

Il n'est aucune partie de la marine anglaise qui ait, dans ces dernières années, appelé l'attention à un plus haut degré que celle dont le dernier de ces exemples offre une illustration remarquable, — nous voulons parler du caractère personnel et de la conduite des gens de mer. Qui oserait dire les calamités que peut entraîner un moment d'ivresse, ou l'incapacité de ceux auxquels est confiée la conduite du navire? Le navire peut présenter, sous le rapport de la solidité, des qualités nautiques, des arrangements généraux, tous les avantages qu'il soit possible de réunir ou d'imaginer; et cependant une imprudence, une simple erreur de jugement peut coûter la vie à des centaines de créatures humaines. C'est là une question dont la législature s'occupe depuis longtemps; mais le nouveau système établi par le statut auquel nous avons fait allusion en commençant cet article, et dont nous reparlerons tout à l'heure, paraît destiné à remédier d'une manière plus efficace qu'on ne l'a fait jusqu'ici aux inconvénients signalés.

Les canots de sauvetage ne sont pas les seuls appareils nécessaires pour porter secours aux navires échoués ou naufragés. Il faut, dans certaines circonstances, avoir recours à d'autres moyens : — si, par exemple, il ne se trouve pas, sur les lieux ou dans le voisinage immédiat, d'embarcations propres à re[illegible] service qu'on attend des canots de sauvetage, et si [illegible] côté, le navire est échoué assez près du rivage po[illegible] lui lancer une corde. Le nom du capitaine Ma[illegible] timement à cette partie de la question. Dep[illegible] ficier s'occupait de perfectionner son i[illegible] efforts furent vivement stimulés par le [illegible]

Digitized by Google

nière *Snipe*, qu'il vit se perdre devant Yarmouth, en 1807, et avec lequel soixante-sept personnes périrent, à soixante *yards* de la côte, sans qu'il fût possible de leur porter secours. Vingt-quatre ans auparavant, le capitaine Manby avait, à l'aide d'un petit mortier, lancé une corde par-dessus l'église de Downham, dans le comté de Norfolk, et il fut aussitôt frappé de la possibilité de lancer, par le même moyen, une corde sur un navire échoué. Il se livra à ce sujet, et pendant plusieurs années, à de nombreuses expériences. La principale difficulté consistait à attacher la corde au projectile ; les chaînes en fer, qu'il avait d'abord employées, étaient sujettes à se rompre, et il finit par trouver que des tresses en cuir, fortement nattées, répondraient à l'objet qu'il avait en vue. La Société des Arts accorda, en 1792, une prime au lieutenant Bell, pour « un plan consistant à lancer d'un navire en détresse une corde sur le rivage, au moyen d'une bombe projetée par un mortier » ; mais le capitaine Manby fut le premier qui mit en pratique un plan réellement exécutable.

Pour bien comprendre le procédé dont il s'agit, il faut examiner le but que l'on se propose. Un navire échoue près du rivage, à deux ou trois cents *yards*, et il ne se trouve pas d'embarcations disponibles. Que fera l'équipage ? Les matelots, malheureusement pour eux, savent rarement nager ; et un nageur même aurait peu de chances dans les circonstances de temps et de mer qui accompagnent ordinairement ces sinistres. Les matelots se cramponnent donc en général à leur navire, tant qu'il n'est pas brisé, plutôt que de se jeter à l'eau et de tâcher de gagner la côte à la nage. Dans ce cas, leur salut dépend presque entièrement de l'établissement de quelque moyen de communication entre le navire et le rivage. C'est à établir ce moyen de communication que s'attacha la capitaine Manby. Le 12 février 1808, un brick vint s'échouer à cent cinquante *yards* de la côte d'Yarmouth. L'équipage s'attacha aux agrès, et, dans cette situation désespérée, soutint comme il put les fureurs de la tempête. Plusieurs tentatives faites pour lui envoyer un bateau échouèrent. Ce fut alors que le capitaine Manby, qui résidait dans le voisinage, arriva avec son mortier, et parvint à lancer une corde par-dessus le navire, ce qui permit de sauver tout l'équipage. Après avoir ainsi prouvé ce qu'il était possible de faire, Manby contribua à faire établir sur la côte

Digitized by Google

un grand nombre de ces mortiers. Plus heureux que la plupart des auteurs d'inventions utiles, il obtint que ses services fussent jusqu'à un certain point reconnus par le gouvernement. Ce furent incontestablement ses travaux qui appelèrent l'attention de la législature sur la question des naufrages et des appareils de sauvetage ; et lorsqu'il est mort, en 1854, dans un âge avancé, il a laissé un nom digne de la reconnaissance de la société.

On croit qu'il n'a pas été sauvé moins d'un millier de personnes à l'aide de cordes lancées, avec des fusées, à des navires échoués. On compte sur les côtes du Royaume-Uni environ cent soixante-dix stations où sont établis des mortiers destinés à cet usage, et confiés, pour la plupart, aux soins des gardes-côtes, qui, par la nature particulière de leurs fonctions, sont très-propres à ce genre de service.

Les articles envoyés à l'Exposition universelle de Paris par l'Institution des canots de sauvetage peuvent être considérés comme représentant l'état actuel de la science en ce qui concerne ce genre de constructions ; car on doit supposer que l'Institution est au courant des perfectionnements les plus modernes. Le premier était un canot modèle et son chariot, tels qu'ils sont adoptés par l'Institution, et stationnés sur beaucoup de points des côtes d'Angleterre. Ce canot, de M. Peake, des chantiers de Woolwich, et construit par M. Forrest de Limehouse, a trente pieds de long, sur sept et demi de large et trois quarts de creux : on estime qu'il possède à un haut degré sept qualités requises dans un canot de sauvetage : — stabilité latérale, rapidité de marche contre une grosse mer, facilité à mettre à l'eau et à échouer sur le sable, faculté de se vider de soi-même en très-peu de temps, et de se redresser lorsqu'il a été renversé, grande solidité, et place pour un nombre assez considérable de personnes. Un autre échantillon était le canot de M. Beeching, d'Yarmouth, qui a gagné le prix de Northumberland ; il est un peu plus long et un peu plus large que celui de M. Peake, mais pas tout à fait aussi profond. Un troisième était celui de M. Palmer, que la Société a employé pendant bien des années, et qui se trouve sur beaucoup de points des côtes de France. Un quatrième était celui de M. Ward Jackson, dont on fait usage aux bassins de *West Hartlepool*. Indépendamment de ces canots, on y voyait encore d'autres articles, tels que

Digitized by Google

des flotteurs, des ceintures en liége, des bouées de sauvetage, etc.

Disons maintenant quelques mots de la loi récente sur les naufrages. Cette loi, qui a pour titre : « Acte ayant pour objet de modifier et de consolider la législation relative à la marine marchande, » reçut la sanction royale le 10 août 1854. Elle est d'une étendue considérable et embrasse la plupart des questions qui se rattachent au sujet : — les rapports du Bureau du Commerce (*Board of Trade*) avec la marine marchande ; la propriété, le jaugeage et l'enregistrement des bâtiments ; les conditions exigées des capitaines et des matelots ; les mesures de sûreté à prendre à bord ; les règlements relatifs aux pilotes ; l'organisation des phares et des droits y afférents ; la constitution du Fonds de la marine marchande ; les dispositions concernant les naufrages, les avaries et les sauvetages ; la responsabilité des armateurs ; les formes de procédure à suivre, et une foule d'autres détails. Des inspecteurs des navires marchands et des agents chargés de procéder à des enquêtes, dans les cas de naufrages ou d'accidents, doivent être nommés par le Bureau du Commerce ; les examens pour les capitaines et les seconds doivent être organisés sur de nouvelles bases et en établissant une distinction entre la navigation au long cours et le cabotage ; en cas d'inconduite ou d'incapacité, le Bureau pourra suspendre les certificats ; des Cours de marine, en rapport avec le Bureau, seront instituées sur divers points du globe et chargées d'instruire les cas de naufrages et de délaissements de navires ; le nombre et la dimension des embarcations dont tous les bâtiments de commerce doivent être pourvus sont indiqués ; tout bâtiment portant plus de dix passagers doit avoir un canot de sauvetage ou au moins un canot ordinaire rendu insubmersible, et deux bouées de sauvetage, le tout tenu constamment en état de service ; on doit faire usage de lumières, et, en cas de brouillard, des signaux qui seront prescrits par l'Amirauté ; les steamers en fer doivent avoir des compartiments étanches et des soupapes de sûreté indépendantes du mécanicien ; les bâtiments destinés à la navigation maritime doivent être pourvus de pompes à incendie et de tuyaux, de canons et de munitions, pour faire au besoin des signaux de détresse.

Un grand nombre des dispositions de cette loi s'appliquent aux cas de naufrages, qui sont placés sous la surveillance générale du

Digitized by Google

Bureau du Commerce. Les agents nommés par lui auront autorité sur toutes personnes présentes à un naufrage ou autre sinistre et pourront donner les ordres qu'ils jugeront utiles pour la conservation de la vie et des propriétés, et pour empêcher le désordre et le pillage. Lorsqu'un navire se trouve échoué ou en état de détresse sur les côtes de la Grande-Bretagne, les assistants seront encouragés à prêter leurs services, parce qu'ils auront un intérêt pécuniaire à la conservation des personnes ou des propriétés compromises. Dans le cas où ces services auront eu un résultat utile, les individus dont il s'agit auront droit à une indemnité « raisonnable. » De nombreuses instructions sont données dans le but d'établir, dans les différents cas, le chiffre de cette indemnité, d'assurer les droits des sauveteurs, et d'ajouter à la somme qu'ils doivent recevoir des armateurs et propriétaires du bâtiment un supplément prélevé sur le Fonds de la marine marchande, lorsqu'il y a eu des vies sauvées et lorsque le produit des débris du navire ne suffit pas pour payer l'indemnité allouée. Ce Fonds de la marine marchande se compose de certains droits perçus par le Bureau du Commerce, pour examens et enregistrements, de droits de phares, de droits de lest dans la Tamise, et des sommes recueillies par les agents spécialement chargés de la surveillance des naufrages : il doit servir à payer les salaires des examinateurs, des inspecteurs et autres agents, la dépense des phares, balises, du lest, des canots de sauvetage, et enfin les indemnités dont nous avons parlé plus haut.

Agissant en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par cette loi, le Bureau du Commerce adressa, au commencement de 1855, une circulaire aux différents comités de canots de sauvetage. Il y explique que la loi n'a pas pour objet de supprimer les efforts des comités locaux, mais au contraire de les soutenir, tout en exigeant la preuve de ces efforts, avant de sanctionner des allocations prélevées sur le Fonds de la marine marchande. Il exprime l'espoir que, dans les parties les plus riches et les plus populeuses des côtes d'Angleterre, on n'aura pas besoin de recourir à l'assistance pécuniaire du Bureau, et qu'il continuera d'être pourvu à la construction et à l'entretien des canots de sauvetage, ainsi que des remises, à l'aide de contributions volontaires, — l'intervention du Bureau, lorsqu'elle est nécessaire, devant se borner à contri-

Digitized by Google

buer aux frais d'équipement et d'exercice des canots, et aux dépenses qui se rattachent aux services rendus en sauvant ou essayant de sauver des personnes dont la vie se trouve en danger par suite d'un naufrage.

On peut, du reste, résumer ainsi les principales dispositions indiquées par cette circulaire. Tout comité de canot de sauvetage doit avoir au nombre de ses membres un officier des gardes-côtes ou des douanes, ou quelque autre fonctionnaire en rapport avec le Bureau du Commerce. Le comité local doit avoir un canot et une remise approuvés par le Bureau. Les canots, remises et tous les accessoires doivent être entretenus en bon état de réparation, et accessibles à un inspecteur nommé par le Bureau. Chaque canot doit avoir un patron, et un équipage excédant de moitié au moins le nombre d'hommes nécessaire; cet équipage doit être permanent, si c'est possible. Le patron a un petit salaire fixe, indépendamment de certaines indemnités qu'il touche, ainsi que ses hommes, chaque fois que le canot est mis à la mer, soit pour exercer l'équipage (ce qui doit avoir lieu une fois au moins par trimestre), soit pour secourir des naufragés, et chaque fois qu'il y a eu quelque danger ou fatigue extraordinaire. Si quelqu'un des hommes de l'équipage perd la vie dans l'exercice de ses fonctions, le Bureau contribue à l'allocation d'une indemnité ou d'une pension à sa veuve. Ce sont les comités locaux qui payent d'abord toutes les dépenses, sauf à être remboursés, après examen, par le Bureau du Commerce.

L'Institution des canots de sauvetage a donné, de son côté, aux comités, des instructions destinées à compléter celles du gouvernement; et il y a tout lieu d'espérer que l'ensemble de ces dispositions, lorsqu'elles seront en pleine activité, contribuera à diminuer le nombre des naufrages sur les côtes britanniques, et des malheurs qui en sont la conséquence.

(*Companion to the Almanac.* — 1856.)

Digitized by Google

POÉSIE AMÉRICAINE.

Les Marins.

Ils sont nés sur les rivages de l'Océan ; ils ont été bercés par la marée, endormis par le murmure des vagues. Leurs yeux se sont ouverts sur ces vastes plaines sans limites comme le ciel bleu.

Comment auraient-ils pu suivre la lourde charrue, guider les bœufs au pas lent qui creusent un sillon ? comment auraient-ils pu se tenir debout derrière un comptoir et se pencher sur un registre de commerce ?

Quand ils se tournaient vers la terre, elle fronçait le sourcil comme une marâtre ; quand ils se tournaient vers la mer, elle leur souriait comme à des fils chéris.

Les voilà sur le pont du navire, répondant au sifflet de leur chef ; les voilà s'élançant aux vergues, et la toile qui les abrite les emporte comme une aile rapide.

Ils ont eu bientôt parcouru le monde et toutes ses zones, allant du nord au sud, de l'est à l'ouest, heureux comme la mouette qui joue avec les brisants.

Ils ne parlent pas un jargon étudié avec une grâce délicate ; mais ils ont sur leur rude front la franchise et la bonne foi primitives.

Ils ne savent point sonder les bas-fonds de la chicane ni démêler les trames embrouillées des habiles de terre ferme. Ils se fient à qui se fie à eux.

Quand ils mourront à bord et que la mer sera leur tombeau, ils savent qu'ils auront pour suaire le pavillon de leur patrie : c'est leur consolation.

Mais qu'ils meurent sur la mer ou sur la terre ferme, que le sable, le gazon ou le flot les recouvre..., le Christ leur réserve son repos éternel, et il y a une ancre pour leurs âmes dans les ports du paradis.

(*Pulnam Magazine.*)

Digitized by Google

STATISTIQUE.

LE NOUVEAU MARCHÉ AUX BESTIAUX DE LONDRES.

Depuis six mois environ, le vieux marché de *Smithfield*, avec ses sept acres (3 hectares) de stalles, de parcs à bœufs, à porcs et à moutons, qui ont été pendant si longtemps une abomination aux yeux de la génération actuelle, a cessé d'exister, et le silence du désert a succédé au tumulte qui régnait jadis en ces lieux. Ce quartier de cabarets et d'ivrognes, de gargotes et de piqueurs de bestiaux, de fabricants de harnais et de fouets, de marchands de blouses et de chapeaux à l'usage des gens de campagne, de gilets de peluche écarlate, de souliers et de bottines aux semelles d'un pouce d'épaisseur, renforcées d'une ou deux livres de fer, — cet archipel d'îlots au milieu d'une mer de boue qui débordait de tous côtés autour du marché encombré, — a subi une transformation qui équivaut presque à une dissolution, et il va bientôt disparaître entièrement, comme le brouillard du matin qui se dissipe aux premiers rayons du soleil. Le vieux *Smithfield* a définitivement quitté la ville pour se transporter de sa personne à une maison de campagne située dans les faubourgs, et s'est installé pour toujours dans ces riantes prairies qu'on appelait, il y a quelques années, *Copenhagen Fields;* là, où les amateurs de *cricket* [1] se donnaient rendez-vous et plantaient au soleil leurs blanches tentes, où les bonnes allaient promener leurs marmots, où les jeunes garçons enlevaient leurs cerfs-volants, où les chasseurs novices de la cité tiraient leur première poudre aux moineaux;—là, disons-nous, le gazon verdoyant a fait place au granit massif, les ormes gracieux qui ombrageaient les

[1] Jeu de paume, ou plutôt de crosse.

Digitized by Google

murailles de l'auberge rustique ont été supplantés par une forêt de claies de parcs à moutons ; et des hôtels monstres, de spacieux hangars, une tour centrale ornée d'une horloge et s'élevant au milieu d'une masse de constructions basses, de forme polygonale, signalent le nouvel emplacement du marché aux bestiaux de Londres.

Ce marché occupe, autant que nous avons pu en juger à vue d'œil, une superficie d'environ vingt acres (8 hectares), c'est-à-dire qu'il est à peu près trois fois aussi grand que l'ancien *Smithfield;* mais la corporation de la Cité, dont il est la propriété, s'est assurée d'une quantité de terrain suffisante pour en doubler l'étendue actuelle : de sorte que le défaut d'espace, au moins pour des siècles à venir, ne saurait être au nombre des reproches qu'on pourrait lui faire. Il est borné au nord par les champs qui s'étendent vers *Highgate;* au sud, par un faubourg qui se développe rapidement entre *Islington* et *Camden Town;* à l'est, par la *Caledonian Road,* où se trouve la prison modèle de *Pentonville ;* et à l'ouest, par *Maiden Lane*, qui se transforme actuellement en *York Road.* Il suffit de jeter un coup d'œil sur cet établissement pour reconnaître que les deux objets que ses fondateurs ont eu principalement en vue sont la commodité et la durée. Pour atteindre ce double but, on n'a reculé devant aucune dépense. Avant de commencer les constructions, tout le sol fut calciné, à plusieurs pieds de profondeur, et converti en une masse de fragments de nature de brique. — Nous n'oublierons jamais le spectacle sauvage et effrayant que présentait, pendant cette opération préliminaire, ce vaste espace couvert d'une centaine de volcans en feu, d'où s'élevaient d'épaisses colonnes de fumée. Ce fut sur les scories formant le résidu de cette cuisson qu'on établit le dallage en granit, dans lequel furent profondément scellés les poteaux en fer qui soutiennent les grilles et les parcs, dont les barres transversales seules sont en chêne. Toutes les constructions en pierre présentent le même caractère de force et de solidité ; et on peut en dire autant des bâtiments en briques, servant d'hôtels et de cabarets, et qui ont été pris à bail par les individus qui exerçaient les mêmes industries dans l'ancien *Smithfield.* Le marché est traversé par une large route, tracée dans la direction de l'est à l'ouest. La partie du terrain qui se trouve au nord de cette route

Digitized by Google

est seule affectée à la vente du bétail ; le côté sud est occupé par des hangars et des étables ouvertes. On y trouve, en outre, des abattoirs, et les commodités nécessaires pour l'installation d'un marché à la viande.

Le jour commence à poindre, comme nous approchons du nouveau marché, avec l'intention de prendre quelques notes sur la manière dont s'y traitent les affaires, comparativement à ce qui se passait autrefois à *Smithfield*. Les bêlements des moutons, les mugissements du gros bétail et les grognements aigus des porcs, percent le brouillard du matin et nous signalent, à un quart de mille de distance, la position du marché, dont les hautes constructions et la tour enveloppée d'échafaudages sont encore invisibles pour nous. Cependant, nous sommes bientôt au milieu de cette scène bruyante, et nous ne pouvons nous empêcher de féliciter les pauvres bêtes et leurs maîtres du changement favorable qui s'est opéré dans l'état des choses. Ce qui nous frappe tout d'abord, ce sont les excellentes dispositions prises pour l'installation des bœufs, dispositions qui rendent impossible, — pour toujours, il faut l'espérer, — le retour des horreurs dont *Smithfield* offrait jadis le dégoûtant spectacle. Les stalles à bœufs sont disposées en longues rangées, et portent chacune un numéro écrit en caractères lisibles. Les allées qui séparent ces rangées de stalles sont de la largeur d'une route ordinaire, et débouchent dans d'autres routes plus larges encore. Des deux côtés de chaque allée les bêtes sont attachées aux barreaux par la tête, et un large espace est laissé libre entre elles pour la circulation des piétons. Elles poussent des mugissements plaintifs, en se répondant les unes aux autres ; mais ce ne sont plus ces mugissements de douleur qui affligeaient nos oreilles, et, ce qui est mieux encore, nous sommes délivrés de ce retentissement incessant de coups de bâton, qui, dans l'ancien marché, produisait une si odieuse cacophonie.

En avançant toujours vers le nord, nous arrivons aux parcs à moutons, dont l'arrangement ne nous paraît pas aussi heureux. Ils diffèrent très-peu de ceux du vieux *Smithfield;* et dans plusieurs d'entre eux les moutons, poussés par le chien et l'aiguillon, sont entassés en telle quantité, que quelques-uns sont littéralement soulevés de terre et portés sur le dos des autres. Nous soupçonnons d'ailleurs, d'après ce que nous pouvons voir, que c'est en grande

Digitized by Google

partie le résultat d'un calcul économique, très-fâcheux selon nous, de l'individu chargé de leur conduite, qui aime mieux les torturer que de payer le prix de location d'un parc supplémentaire. Dans l'ancien marché, il aurait chassé ces pauvres bêtes dans quelque rue voisine, pour les ramener dans les parcs à mesure que la vente des autres aurait fait de la place ; mais ici cette manœuvre n'est pas possible. On devrait établir comme règle qu'il ne serait permis de faire entrer dans un parc que le nombre de moutons qu'il peut raisonnablement contenir.

Dans le nouveau marché, les veaux et les porcs ont l'avantage d'être casés dans des parcs spacieux, protégés par une toiture contre les injures du temps. Des têtes de ces animaux sont sculptées sur les soubassements des piliers qui supportent les toits de ces hangars, honneur qui n'a point été accordé aux bœufs et aux moutons. La race porcine a encore été l'objet d'autres attentions délicates : ainsi le sol des étables qui lui sont affectées présente un plan fortement incliné, et les matrones en possession d'une nombreuse lignée manifestent leur approbation de cette disposition en s'étendant de toute leur longueur, dans une direction uniforme, l'extrémité de leur museau reposant à une vingtaine de degrés d'élévation. Chacune de ces étables est pourvue d'une grille, qui recouvre un conduit d'écoulement pour les urines, ce qui contribue beaucoup à maintenir la propreté. Les porcs ne sont, au moment de notre visite, qu'en très-petite minorité, relativement à la population du marché ; mais, comme la plupart des minorités, ils forment une opposition violente et font plus de bruit que tout le reste. Leur mauvais exemple n'est pas imité par les veaux, qui paraissent ne rien comprendre à ce qui se passe et qui attendent en silence la solution de l'énigme.

Nous approchant du grand polygone du milieu duquel s'élève la haute tour de l'horloge ; nous reconnaissons qu'il se compose d'un assemblage de bureaux et de boutiques, disposés en cercle dans une position centrale, et destinés à la transaction des affaires. On y remarque : trois bureaux de renseignements, appartenant aux principales compagnies de chemins de fer ; le bureau du télégraphe électrique, en communication avec toutes les parties du royaume ; six banques de payement, où se règlent les comptes entre vendeurs et acheteurs ; une boutique pour la vente

Digitized by Google

des drogues et médicaments à l'usage des bestiaux; une autre où l'on trouve tous les articles dont on peut avoir besoin sur le marché, tels que housses et couvertures, limousines, surtouts, guêtres, gros souliers, flammes à saigner, couteaux, ocre rouge pour marquer les moutons. Au milieu de ces divers établissements est le bureau de l'inspecteur du marché, à l'autorité duquel sont soumises toutes les questions qui peuvent toucher aux intérêts de la corporation, et qui exerce une sorte de contrôle général. Un tableau placé à la porte de ce bureau présente de temps à autre la situation du marché. Nous y lisons : Gros bétail, 5,367 têtes; moutons, 27,485, — chiffres qui nous apprennent que l'approvisionnement du marché de ce jour est fort au-dessus de la moyenne, et que, par conséquent, nous n'avons pas à craindre d'augmentation immédiate dans les prix du bœuf et du mouton.

Les guigues et les charrettes de bouchers sont arrivées en nombre considérable, pendant que nous faisions notre tournée d'inspection; elles sont rangées par centaines dans les cours des hôtels, et leurs propriétaires parcourent les stalles et les parcs, concluant leurs marchés avec une rapidité et une sobriété de paroles tout à fait caractéristiques. Il va sans dire que cette opération est accompagnée, pour les bœufs, de force coups de poing et coups sur les jarrets, et que les moutons, saisis dans leurs parcs, sont soumis à des manipulations analogues. Quand un boucher achète un bœuf ou une vache, il tire de sa poche une paire de ciseaux, et découpe sur le poil de la bête son hiéroglyphe particulier : si c'est un lot de moutons, il les fait marquer de son chiffre ou monogramme avec une boule de craie rouge. Quelques-unes de ces marques sont extrêmement compliquées et couvrent tout le dos de l'animal, tandis que d'autres se bornent à une simple touche de la matière colorante sur une certaine partie du corps. Sur un marché où tant de milliers de moutons changent de mains en quelques heures, il est nécessaire qu'ils soient marqués de manière à pouvoir être facilement reconnus lorsqu'on vient en prendre livraison, et l'imagination des acheteurs a été mise à contribution pour atteindre ce but. Les porcs paraissent être dispensés de ces manipulations familières qu'on applique à leurs voisins : on trouve qu'il suffit, pour les bien juger, de les faire lever à l'aide d'un gros bâton, ou de les faire trotter un instant hors de leur étable.

Digitized by Google

D'après les usages du marché, les payements ne peuvent se faire de la main à la main entre l'acheteur et le vendeur, mais doivent avoir lieu par l'intermédiaire d'un banquier du marché. Ainsi, quand un boucher a terminé ses achats, il se rend avec son vendeur au bureau d'un des banquiers, qui établit le compte de l'opération, en y ajoutant les droits du marché, la commission du marchand, qui n'est ordinairement qu'un agent, et sa propre commission de banque. Ces frais supplémentaires augmentent, pour l'acheteur, le prix d'un bœuf de 4 sh. 4 d. (5 fr. 40), et celui d'un lot de vingt moutons de 12 à 15 sh. (15 à 18 fr.). La commission de banque est de 8 d. (80 cent.) par bœuf, et de 1 sh. 4 d. (1 fr. 65 c.) par lot de vingt moutons. Toutes les affaires se font au comptant ; mais il arrive quelquefois que les banquiers font des avances pour la commodité de leurs clients.

Quand le boucher a réglé son compte, il reçoit un ordre pour la livraison des animaux. Il peut remettre cet ordre à son propre garçon ou à quelqu'un des piqueurs autorisés, qui sont au nombre de plus d'un millier. Ceux-ci savent où trouver les animaux et connaissent également la marque de celui qui les emploie ; de sorte que dans l'espace de quelques minutes, l'acheteur sait que ses bêtes sont hors du marché et en route pour son abattoir en ville.

On a établi, pour la commodité des bouchers qui fréquentent le marché, des omnibus qui partent de bonne heure de la Cité, et il y a aussi un wagon spécial attaché aux convois du chemin de fer du Nord, qui a une station très-rapprochée du marché. Il ne manque pas, dans le marché même, d'auberges et de cabarets ; enfin dans le voisinage immédiat, du côté du nord-ouest, on voit s'élever rapidement tavernes, cafés, petits restaurants, débits de bière et autres établissements spéciaux, qui ont disparu de l'emplacement de l'ancien *Smithfield*.

Jusque-là notre examen du nouveau marché aux bestiaux est satisfaisant à tous égards ; mais il nous reste encore à envisager les choses sous un point de vue qui n'est pas aussi favorable. Et d'abord, ce nouveau marché ne remédie point à l'immense inconvénient que présentait *Smithfield*, — nous voulons parler de l'encombrement de la voie publique par le passage des bestiaux. Les bouchers affirment que cet encombrement, loin de diminuer, a

Digitized by Google

augmenté; et cette assertion paraît assez vraisemblable, lorsque l'on considère que des troupeaux considérables de bœufs et de moutons, venant du midi, de l'est et de l'ouest, traversent la ville pour arriver au marché, et la traversent une seconde fois, après avoir été vendus. La plus grande partie du bétail étranger, débarquant dans le voisinage des *Westminster Docks*, est obligée, avant d'arriver au marché, qui se trouve à près de quatre milles de distance, de parcourir un dédale de rues étroites de la Cité et de voies secondaires des faubourgs. Il en vient aussi beaucoup du sud par *Whitechapel*, qui ont à traverser six milles de rues ou davantage, pour gagner le marché. Le nombre d'animaux qui, après la vente, doivent reprendre la direction du sud et de l'est est la même qu'autrefois, avec cette différence qu'ils ont le double du chemin à parcourir. L'avantage qu'offre la proximité du marché à ceux qui viennent du nord ne compense que faiblement les inconvénients que nous venons d'indiquer, parce que les conducteurs de bestiaux, fidèles à leurs anciennes habitudes, amènent leurs troupeaux dans les faubourgs le samedi, et reviennent sur leurs pas pour les conduire au marché, dans la nuit du dimanche au lundi. Le mal est peut-être moindre, en ce sens que les troupeaux qui sortent du nouveau marché, rentrant en ville par des routes plus nombreuses et plus commodes que celles qui débouchaient de *Smithfield*, se trouvent immédiatement disséminés sur une plus large surface. Les habitants des quartiers paisibles qui vivaient autrefois en dehors des lignes habituelles de parcours des bestiaux se montrèrent d'abord fort mécontents du nouvel état de choses, et ce n'était pas sans raison. Si quelque amateur d'horticulture avait le malheur de laisser entr'ouverte la grille de son jardinet, ou si le laitier, en déposant sa boîte à lait devant la porte, en vertu d'une convention faite avec la cuisinière encore endormie, négligeait de la fermer après lui, il arrivait souvent que le maître du logis était réveillé par une invasion tumultueuse de moutons dans sa petite serre, ou qu'en mettant le nez à la fenêtre, il avait la satisfaction de voir un plan de fuchsias, objet de ses soins, servant de régal à une bande de courtes-cornes. Beaucoup d'honnêtes citadins déménagèrent, et une des conséquences de l'ouverture du nouveau marché a été de faire baisser la valeur des maisons dans les prin-

Digitized by Google

cipales voies qui y aboutissent. On avait espéré que la plus grande partie des animaux qu'on amènerait à ce marché n'iraient pas plus loin, et l'on y avait construit des abattoirs commodes, où les bouchers pouvaient faire faire leur besogne à un taux très-raisonnable : on avait aussi réservé un espace pour servir de marché à la viande. Ces prévisions ne se sont pas réalisées, et la raison en est claire. Le poids de la viande qui doit être transportée de *Copenhagenfields* dans les différents quartiers de la capitale, dont quelques-uns sont à une distance de sept milles et plus, ne peut guère être moindre de 4,000 tonnes par semaine; et tant que cette masse énorme peut marcher vivante à sa destination, on ne saurait espérer que les bouchers s'exposent volontairement aux frais de son transport comme matière inerte. Le seul moyen de mettre fin à ces promenades de bestiaux par les rues de Londres serait l'intervention péremptoire de la législature, et la promulgation d'une loi analogue au décret par lequel Napoléon interdit, il y a près de cinquante ans, la présence d'un seul bœuf, porc ou mouton dans les rues de Paris, sous peine de confiscation. Il est probable qu'une semblable loi nécessiterait la création d'un second marché au sud de la capitale, et qu'il en résulterait pour le consommateur une augmentation dans le prix de la viande.

Un autre grand reproche que l'on faisait à l'ancien *Smithfield*, c'étaient les traitements barbares auxquels étaient soumis les pauvres animaux. Nous avons vu que quelques-uns de ces actes de cruauté avaient cessé de se pratiquer, et qu'ils n'étaient même plus praticables dans le nouveau marché. Il est difficile, en effet, qu'il y ait encombrement dans un espace où il y a déjà place pour 7,000 bœufs, 35,000 moutons, 1,500 veaux et 1,000 porcs, et qui est susceptible d'être agrandi du double, si la nécessité s'en faisait sentir. Cependant, nous avons vu des parcs où les moutons étaient entassés jusqu'à suffocation, et nous avons remarqué avec peine l'usage inutile de l'aiguillon dans les mains des piqueurs. Mais le pire des maux, et celui dont les malheureux moutons sont plus particulièrement les victimes, est le manque d'eau. Les bœufs, après un long voyage à pied ou par les chemins de fer, trouvent à leur gîte ordinaire un peu d'eau et quelquefois une poignée de foin ; mais les moutons ne trouvent rien. Il est facile de reconnaître, en les voyant haleter le long de la route, qu'ils sont dé-

Digitized by Google

volés par la soif; et lorsqu'ils sont poussés, le lundi matin, dans leurs parcs, le plus grand nombre peut à peine respirer. Des troupeaux entiers de ces animaux n'ont pas un brin d'herbe à manger, pas une goutte d'eau pour humecter leur gorge, depuis le moment où ils quittent leurs pâturages jusqu'à celui de leur mort, c'est-à-dire pendant un espace qui varie de deux à quatre jours. On est frappé de ce qu'il y a de barbare et de scandaleux dans un pareil traitement; mais c'est une question hérissée de difficultés et dont on ne paraît pas avoir encore trouvé la solution.

Nous entretenant, à ce sujet, avec un vieil habitué du marché aux bestiaux, chez qui cependant les sentiments ordinaires d'humanité ou de zoopathie ne sont pas éteints, nous plaidions de toute notre force la cause des pauvres moutons, et nous exprimions notre étonnement qu'on n'eût pas songé à leur procurer de l'eau dans le marché même.

« Je reconnais, nous répondit-il, qu'il y a là quelque chose de très-fâcheux et de très-regrettable; mais qu'y faire? Ces moutons arrivent en ville tellement irrités par la soif, que nous n'osons pas les laisser boire. On ne peut pas prendre vingt ou trente mille moutons et leur « passer des verres à la ronde, » c'est-à-dire leur donner la quantité d'eau suffisante pour les désaltérer et leur faire du bien. Le seul moyen de les faire boire, c'est de les conduire à un étang; et, si vous faites cela, vous pouvez être sûr qu'ils boiront jusqu'à ce qu'ils crèvent. J'en ai vu faire l'essai. On ne peut pas les arracher de l'eau : chiens ni bâtons, rien n'y fait; ils boiront et boiront jusqu'à ce qu'ils tombent morts, mais ils ne veulent pas sortir de l'eau. Je l'ai vu moi-même, vous dis-je. »

Nous suggérâmes la possibilité d'introduire une quantité d'eau suffisante dans un bassin peu profond, où un certain nombre d'animaux seulement seraient admis à la fois.

Notre homme convint qu'à la rigueur cela ne serait pas impossible; mais il secoua la tête d'une façon significative et changea de conversation. Nous persistons à croire que des mesures pourraient être prises pour remédier au mal. Il nous semble que les herbagers et les éleveurs agiraient dans leur propre intérêt, en s'attachant à envoyer leurs animaux au marché dans la meilleure condition possible. On a supputé que les propriétaires de moutons ne perdaient pas moins de 10 pour 100, par suite de l'état

Digitized by Google

de fatigue et d'épuisement dans lequel la moyenne d'entre eux arrive au marché. Une pareille différence doit être plus que suffisante pour couvrir les frais nécessaires pour leur faire donner les soins convenables pendant leur transport, et leur procurer la nourriture et l'eau qui préviendraient leurs souffrances et empêcheraient leur dépréciation. Mais il faut que les propriétaires de bestiaux s'en occupent eux-mêmes, au lieu d'abandonner ce soin aux piqueurs, endurcis par une longue habitude et familiarisés avec l'ancien état de choses.

Nous ajouterons, en finissant, que le marché aux chevaux a lieu le vendredi ; que le marché au foin se tient toujours dans l'ancien *Smithfield;* enfin, que la commission prélevée sur la vente de tous les animaux est un peu plus élevée dans le nouveau marché qu'elle ne l'était dans l'ancien.

(*Chambers's Journal.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

DÉFIANCES ET REGRETS. — PRONOSTICS ET PRÉDICTIONS. — LES PARSIS ANTI-RUSSES. — LES ANGLO-AMÉRICAINS JUGÉS PAR EUX-MÊMES. — UN EXORCISME. — LOCUSTE EN ANGLETERRE. — RÉÉMIGRATION EN IRLANDE. — NÉCROLOGIE. — HOMMAGE SCOLAIRE A LORD RAGLAN. — BATAILLES ÉLECTORALES. — LE COLONEL SIBTHORP. — JOSEPH HUME. — SIR RICHARD SUTTON. — DÉLIT DE CHASSE. — RÉFORME JUDICIAIRE. — LORD TRURO. — PLACES ET PENSIONS LITTÉRAIRES. — SAMUEL ROGERS. — LE DESCENDANT D'UNE REINE. — UN CHEF DE REBELLES. — LE SOLDAT AUX AVENTURES. — MM. W. RUSSELL ET SOYER. — UN NÈGRILLON ADULTÉRIN. — NOUVELLES DRAMATIQUES. — NOUVELLES LITTÉRAIRES. — LA LOI DE MAINE. — LORD STANHOPE. — LETTRE DE M. MACAULAY. — JUSTICE AUX RUSSES. — LES MOUSTACHES. — UN ROASTBEEF MONSTRE. — VOITURES D'ENFANTS. — UN PRÉDICATEUR PLAGIAIRE. — PRESSE A BON MARCHÉ. — JACINTHES, ETC., ETC.

Londres, janvier 1856.

Au Directeur,

En vérité, je ne croyais pas moi-même analyser si exactement les sentiments de la nation anglaise, quand je ne cessais de vous répéter qu'il y avait quelque chose de factice dans cette exaltation belliqueuse dont les journaux politiques se faisaient l'écho et la trompette. C'est avec une sorte d'acclamation joyeuse qu'a été accueillie en Angleterre la nouvelle qui nous fait entrevoir une paix prochaine. Les journaux de la guerre ne peuvent le dissimuler, tout en exprimant leurs défiances. Il n'y a plus à craindre qu'une divergence des intérêts anglais et français dans les négociations ; car si la France a atteint le but, si même elle l'a

Digitized by Google

dépassé, l'Angleterre, il faut en convenir, peut bien ne pas renoncer sans quelques regrets au rôle brillant qu'elle se croyait certaine de jouer par sa flotte dans la Baltique. Il lui est permis de penser qu'elle avait au moins une bataille utile à livrer en Asie ; il lui importait plus qu'à la France d'achever l'anéantissement des flottes moscovites, et déjà les productions de l'Inde commençaient à se substituer sur ses marchés aux productions analogues de la Russie méridionale. Enfin la France, qui se retire de la lutte avec tout l'éclat du premier rang, doit naturellement avoir tous les honneurs de la préséance et tout l'ascendant de sa grandeur nouvelle dans les conseils pacifiques de la diplomatie. La délicatesse chevaleresque de la France et le bon sens qui tempère l'orgueil britannique maintiendront cependant l'harmonie des deux peuples, convaincus également que leur entente cordiale est la plus sûre garantie de l'équilibre européen. Un journal littéraire[1], qui se réjouit sincèrement des probabilités de la paix, émet le vœu que la pacification de l'Occident soit célébrée par deux monuments, dont l'un serait érigé à Paris par l'Angleterre, et l'autre à Londres, par la France. « Ces deux trophées, dit-il, qui devraient être dignes de la circonstance et du génie artistique du siècle, conseilleraient éloquemment la paix et l'amitié entre deux fières et puissantes nations, longtemps hostiles, mais désormais unies par les liens les plus sacrés de la fraternité..., les liens de leur deuil réciproque et de leur gloire commune. » Un recueil international comme le nôtre doit pieusement enregistrer de semblables sentiments, qui domineront sans doute toutes les causes de rivalité plus ou moins sérieuses. Le même journal ajoute qu'il lui tarde que le dernier nuage de la fumée des batailles soit dissipé « pour tendre aussi la main à de braves adversaires, dont nous avons appris à respecter les vertus militaires dans la tranchée et sur le champ d'honneur. » Ce sont là encore de loyales paroles.

Attendons avec espoir : — nous avons même pour la paix les prédictions de ce fameux Zadkiel, Tao Sze, que je mentionne tous les ans et que j'ai eu tort de négliger en décembre dernier, car j'aurais pu spéculer avec fruit sur les *consolidés*, grâce au para-

[1] *The Athenæum*. — London, January 19.

Digitized by Google

graphe où il annonçait très-clairement que le czar de Russie serait *pacifiquement disposé* en janvier et en *février* 1856. Il eût été digne de ce sorcier hiéroglyphique de recueillir et de commenter une autre prédiction qui courait dans l'Inde avant le mois d'août dernier, époque où elle aurait dû s'accomplir si les prophètes prédisaient toujours juste, alors même qu'ils parlent par calembours, anagrammes, et acrostiches : « L'Empire russe restera intact jusqu'à ce qu'un de ses fleuves traverse Paris, » prose que j'espère traduire en style nostradamique par ce distique, où le fleuve spécial, la *Néva*, se trouve parfaitement indiqué :

L'empire russe entier et debout restera
Au travers de Paris si son fleuve *ne va*.

Or, en août dernier, se sont trouvés réunis à Paris quatre personnages dont les initiales forment le nom dudit fleuve, N.E.V.A. : Napoléon, Eugénie, Victoria, Albert ;

*N*apoléon ne peut faire seul ce miracle,
*E*ugénie et son nom en font le second quart.
*V*ictoria, charmée, en réclame sa part,
*A*lbert complète enfin l'acrostiche et l'oracle.

Heureux les Pundits (qui sont les membres de l'Académie des sciences morales de l'Inde) de pouvoir remplir ainsi les loisirs que leur fait la constitution anglo-hindoustanique.

Les dernières nouvelles de ce pays nous apprennent que ces loisirs seront incessamment partagés par les chefs de quelques-unes des provinces qui prétendaient encore vivre indépendantes à côté de la Compagnie des Indes ; mais ni Dost Mohamed, ni les princes afghans ne sont encore près de jouir de cette félicité, quoique le nouveau gouverneur général soit arrivé à Calcuta avec le parti pris, dit-on, d'annexer aux territoires britanniques tous les Etats qui troubleront l'ordre sous sa vice-royauté. Je vous recommande l'article que la *Revue d'Edimbourg* vient de publier sur l'usage de la torture dans l'Inde, pour faire voir à nos lecteurs de quels moyens dispose encore l'omnipotence des successeurs de lord Hastings dans ce monde que la Russie est accusée d'envier à l'Angleterre, et où elle appliquerait plus logiquement qu'elle les maximes de l'autocratie. Qui le croirait, cependant ? Les Parsis de Bombay

Digitized by Google

ont célébré tout à fait à l'anglaise la prise de Sébastopol. Le 2 décembre dernier, jour fixé par le gouverneur général pour rendre au ciel de solennelles actions de grâces, ils se sont réunis d'eux-mêmes à l'Hôtel-de-Ville (*Town-Hall*) et y ont entendu la lecture d'un discours sur la libéralité du gouvernement anglais, comparé avec la tyrannie et l'oppression du gouvernement russe, — discours prononcé par un Parsis même, Dollabhoy Framlees, et suivi d'une prière en faveur de « ceux qui combattent pour la bonne cause ! »

Les Anglais sont moins satisfaits des sentiments exprimés par le président des Etats-Unis dans son dernier message et par le langage de la presse américaine, toujours hostile au pays qui fut et qui est encore le pays-père (*the father-land*) de la race anglo-saxone (je ne désespère pas de voir accepter mon mot en France). Les priviléges de la neutralité qu'ils réclament vont jusqu'à vendre des machines de guerre à toutes les nations belligérantes, « aux Grecs comme aux Troyens, » et de transporter tour à tour par leurs navires les troupes russes et les soldats anglais. Les journaux de Londres feignent d'être surtout choqués et indignés que le président d'une république proclame l'esclavage comme la pierre angulaire de sa constitution, et qu'après avoir relaté historiquement l'antagonisme des Etats du Sud et de ceux du Nord, il dénonce comme les *socialistes* du nouveau monde, comme des *sophistes visionnaires* et des *agitateurs intéressés*, tous ceux qui se font les avocats de « l'oncle Tom et de sa case. »

Le *Times* insinue que c'est là un principe qui justifierait une déclaration de guerre, l'oncle Tom étant tout aussi intéressant que le Grand Turc, au point de vue de l'humanité. Et qui sait?...

J'ai toujours recueilli les éloges qui sont donnés à la civilisation américaine par les orateurs et les publicistes anglais eux-mêmes, comme par les orateurs et les publicistes américains, à qui l'hyperbole ne fait pas peur. Je dois recueillir avec impartialité les doléances qui échappent aussi de temps en temps à ces derniers, quand ils se posent en censeurs des mœurs publiques. Voici donc un paragraphe du *New-York Herald* : — « Il n'est guère douteux qu'en fait de morale, au Nord comme à l'Est, nous rétrogradons. Nous construisons de grands clippers et des ponts merveilleux, mais, dans les arts, nous sommes bien loin des

Digitized by Google

anciens Grecs ; dans les grâces, nous aurions besoin de missionnaires ; un sauvage indien est plus poli, plus généreux, plus civilisé que maint homme d'État de New-York ; dans nos mœurs, nous avons des traits de dépravation presque aussi grossiers que les insulaires de la mer du Sud, et nos futurs historiens diront que nous sommes plus superstitieux et plus fanatiques que le plus insensé adorateur de Brama, que le plus absurde sectateur de Johanna Southcote, ou que le plus ardent disciple de Cotton Mather, qui condamnait les sorcières au feu et les quakers au fouet. Le calendrier des crimes de 1855 prouvera tout cela surabondamment. Les Mormons à Utah ; les Libres-Amants de New-York et de Wiconsin ; les maisons d'aliénés remplies de maniaques spiritualistes ; la rage de nouveautés, qui agite la majeure partie de notre population ; l'empressement de nos feuilles publiques à préconiser les doctrines les plus extravagantes..., voilà qui prouve certainement que, quelque intelligents que nous soyons pour fabriquer des revolvers et des fourches agricoles, nous sommes, sous maints rapports, la nation la plus folle qui ait jamais existé sur le globe... Nous voyons la mère de famille, séduite par les illusions les plus déplorables, déserter le foyer conjugal, les pères désavoués par leurs enfants, les enfants par les pères. Les victimes de ces illusions ont été vainement mystifiées, escroquées, assassinées... Nous ne sommes pas encore au bout. »

Parmi les exemples auxquels fait allusion ce paragraphe, le plus récent est vraiment bizarre : c'est l'assassinat d'un nommé Justus Mathews, de New-Haven, qui semble avoir été expédié dans l'autre monde par ses meurtriers, uniquement parce qu'il était soupçonné d'être hanté par un esprit ou un démon dans celui-ci. On avait d'abord essayé de l'en délivrer en mettant dans un de ses tiroirs un bâton en bois de coudrier, bois qui a la réputation d'être un excellent antidote contre la possession du diable. Mais le bâton n'opérant pas dans le tiroir, il parut plus expéditif de s'en servir pour assommer le possédé ; puis, comme il respirait encore, il fallut l'achever à coups de fourche et lui couper la gorge avec un couteau. Pendant le meurtre, la congrégation était en prières ! La liste des prévenus dit assez sous quelle influence ils ont opéré contre Mathews et l'esprit. A leur tête est la veuve Rhoda Wakeman la prophétesse ! l'*Ancien*, Samuel Ely, son frère et son

Digitized by Google

premier acolyte, vient après la prophétesse. Un nègre, Josias Jackson, fait partie de la congrégation, avec Israël Woodrop, Almeron Sandford et sa femme, S. Hersey, etc., etc., tous fermes croyants de la veuve Wakeman. Celle-ci a déposé qu'elle fut elle-même assassinée par son mari, il y a trente ans; elle alla au ciel, y vit le Sauveur, les apôtres, les martyrs et les prophètes, qui l'ont renvoyée sur terre pour y accomplir une mission. D'une fécondité biblique, cette seconde Eve, destinée à régénérer le monde, a eu personnellement quinze enfants!

Les Américains prétendent quelquefois que c'est l'émigration irlandaise qui entretient chez eux l'élément superstitieux. Cet *élément* caractérise sous ses diverses formes la race saxonne comme la race celtique ou gallique, le protestantisme calviniste en Ecosse, comme le catholicisme romain en Irlande. La prophétesse Wakeman n'est pas Irlandaise; elle ne fournira pas un nouveau texte de dénonciation au parti exclusioniste des Know-Nothings, qui voudrait forcer tous les Irlandais à évacuer les États-Unis. Au reste, non-seulement l'*Exode* d'Irlande se ralentit, mais encore il paraît qu'il se manifeste un mouvement de retour vers la vieille Erin, parmi les Irlandais établis dans les divers États de l'Union. Les nouvelles de la dernière récolte de pommes de terre ont réveillé dans leur cœur l'amour sacré du sol natal. Plusieurs bandes de ces Irlando-Américains sont déjà arrivées, et elles annoncent un reflux plus considérable. Fasse le ciel que les pauvres compatriotes d'O'Connel reviennent avec plus de dollars que de revolvers, et qu'ils aient conservé surtout la foi de leurs pères, dans le pays où les prophétesses ne trouvent pas de meilleur exorcisme contre le diable que d'assommer et d'égorger le possédé[1].

L'assassinat religieux est plus rare en Angleterre; mais l'année 1855 n'y aura guère vu moins de morts violentes qu'en Amérique; les cas d'empoisonnement ont été nombreux, comme si le génie de Locuste avait soufflé sur les victimes... Quelques-uns de ces empoisonnements ont été opérés avec un art scienti-

[1] Il est à remarquer en même temps que les tables statistiques de l'émigration tenues à Liverpool montrent une diminution de près de moitié sur le chiffre des émigrants qui se dirigent par ce port vers les Etats-Unis. Les émigrants allemands sont plus nombreux, proportionnellement aussi aux années précédentes, que les émigrants irlandais.

Digitized by Google

fique, entre autres celui d'un M. Parsons, qui avait eu le malheur de gagner un pari considérable à un chirurgien, lequel a essayé de lui faire perdre la mémoire avec de l'acétate de morphine[1]. Un autre chirurgien, R. Sterling, a été égorgé lui-même par un homme fatalement nommé John Cain... Qu'on nie l'influence des noms! Mais le nécrologe des assassinés de 1855 remplirait toute ma lettre[2], et je veux, de préférence, jeter un coup d'œil sur le nécrologe des morts non criminelles, où ma correspondance glane tous les ans quelques anecdotes sur les mœurs anglaises; car avec la mort cesse l'habituelle discrétion des Anglais à l'égard de la vie privée, et le cercueil devient la maison de verre dont parlait le philosophe grec.

Les héros de la guerre ont obtenu les justes hommages de la presse quotidienne, et quelques-uns, outre l'oraison funèbre en langue vulgaire, viennent d'être célébrés en latin, dans le prologue de la pièce de Térence (*Prologus in Phormionem*), qui a été jouée par les écoliers du collége de Westminster, annuellement fidèles à la tradition classique. Lord Raglan avait été élève de cette école, et, en attendant qu'on lui érige un buste, comme on en a érigé un au maréchal Saint-Arnaud dans la cour du lycée Napoléon, le *prologus*, composé par ses condisciples, a parlé de lui comme Térence eût parlé de Scipion, au style près, quoique, en vérité, on tourne assez bien l'ïambe à *Westminster school*:

> Ah! quales illud bustum virtutes tetigit!
> Quam mite ingenium, etc.

Le prologue et l'épilogue ont été reproduits textuellement par le *Gentleman's Magazine*, celui de tous les recueils mensuels qui publie l'obituaire le plus complet, accordant une notice à la cé-

[1] Si les assassins trouvent dans la chimie un auxiliaire expéditif, les magistrats y trouvent le moyen sûr de les convaincre. On hésitait encore à croire que le chirurgien Palmer fût coupable, car il rejetait la mort de Parsons sur le choléra, lorsqu'on s'est rappelé quelques circonstances suspectes sur la mort de sa propre femme, qui datait déjà de quatre ans. Elle a été exhumée, et ses restes ont rendu dans l'alambic un témoignage irrécusable. Un empoisonnement a ainsi servi à prouver l'autre.

[2] *Le Times* du 31 décembre 1855 commençait un de ses grands articles par cette phrase caractéristique : « Scarcely a weak passes which is not marked by the commission of some atrocious murder. » — A peine une semaine se passe sans qu'elle ait été marquée par quelque meurtre atroce.

Digitized by Google

lébrité la plus bourgeoise. On est frappé, dans ces notices, de l'exactitude avec laquelle sont relatées toutes les batailles électorales du défunt, qu'il ait été candidat heureux ou malheureux pour entrer au Parlement. C'est là un trait caractéristique de la vie anglaise, qui donne l'idée de l'importance attachée au régime représentatif. Par exemple, la postérité saura que le général Lyndsay servait en 1809 dans l'expédition de Walcheren; qu'il fit les campagnes de 1811 et 1812 en Espagne, mais aussi qu'après avoir conquis un siége dans le Parlement antiréformiste de 1831, il fut battu aux élections de 1835 par le capitaine Wemys, qui eut 1,051 votes, tandis que le général (alors colonel), n'en eut que 584. Comment oublier les faits et gestes de M. Wodehouse, type de l'homme aimable, qui, pendant quarante ans, fut le vainqueur de neuf élections, n'ayant jamais moins de 3,000 suffrages, et forçant deux fois l'opposition à déserter la lutte? Du colonel Sibthorp il est dit sommairement qu'il fit les campagnes péninsulaires, et qu'il conserva toujours une sympathie particulière pour sa première profession; mais nous avons tous les détails des services politiques de cet ancien officier de dragons, devenu un des coryphées du parti conservateur, battu une seule fois aux élections de 1832, et toujours à la tête du *Pell* dans toutes les autres. Sous le drapeau tory, en effet, le colonel Sibthorp avait fini par se faire une réputation européenne. C'était ce qu'on appelait un *ultra*, dans la langue parlementaire de la France; indépendant d'ailleurs, le colonel avait une franchise à embarrasser parfois ceux qu'il soutenait par son vote et ses réparties. Ce n'était pas un orateur : il ne lançait que des mots, tout au plus quelques phrases, assaisonnées d'une citation d'Horace. Le vieux préjugé anglais et anglican, l'*insularisme*, comme l'appelle Charles Dickens, était personnifié dans le colonel, qui avait l'antipathie de tout ce qui était étranger, au point de s'opposer à la dotation demandée pour le prince Albert, sous prétexte que le mari de la reine avait eu le tort de naître en Allemagne...; au point de dénoncer le projet de faire à Londres une exhibition universelle, parce que l'Angleterre serait envahie par une armée d'exposants de toutes les nations! Le pape était naturellement l'Antéchrist du colonel Sibthorp. Eh bien! jusque dans son fanatisme, le colonel restait un cœur excellent, chose rare. Il le prouva, lorsqu'il eut la douleur

Digitized by Google

d'apprendre qu'un de ses frères, ministre protestant, s'était déclaré catholique. Il alla trouver ce frère, se jeta à ses genoux, l'implora avec larmes pendant deux heures, et, voyant qu'il ne pouvait le toucher, au lieu de s'irriter, il se releva, lui serra la main, et lui dit : « Je ne cesserai jamais de vous aimer comme mon frère. » Il tint parole. Le colonel Sibthorp était un collecteur d'antiquités et d'objets rares. Je m'accuse d'être sorti de son cabinet, où un ami m'avait conduit, en disant à cet ami : « Ma foi ! le colonel est encore l'article le plus curieux de sa collection. » Sérieusement, l'ultra-torysme tend tous les jours à passer à l'état fossile. Le colonel, mort le 14 décembre dernier, appartenait à une de ces familles dans lesquelles un siége à la Chambre des communes est en quelque sorte héréditaire. Un de ses aïeux représentait Lincoln dans le Long Parlement de Cromwell.

Le Parlement a perdu encore, en 1855, la personnification de l'opinion diamétralement opposée à celle du colonel Sibthorp, M. Joseph Hume, le représentant de la ville de Montrose, en Ecosse, champion infatigable du principe démocratique, épluchеur de budgets, ennemi personnel de tous les sinécuristes, dénonciateur de tous les abus, la bête noire de tous les ministres. Qui a excité plus d'orages parlementaires que Joseph Hume par ses motions réformistes, par ses discours et ses répliques, qui forment des volumes dans la sténographie de chacune des sessions où il a figuré depuis 1812 ? Eh bien ! ses ennemis eux-mêmes ont reconnu à sa mort qu'il fut un des membres les plus utiles de la représentation nationale. Ce n'était pas un de ces agitateurs stériles, qui ne laissent après un débat que l'écho du tumulte. Désintéressé personnellement dans toutes les questions qu'il traitait, homme de sens, ne s'enivrant pas de ses périodes et poursuivant toujours un but, homme pratique qui s'était élevé lui-même, il aura attaché son nom à mainte mesure provoquée par lui. C'est une des plus heureuses combinaisons du système électif anglais que de réunir dans une assemblée les représentants de toutes les opinions et de toutes les situations sociales, un conservateur héréditaire comme le colonel Sibthorp et un parvenu comme M. Joseph Hume. Ce n'était pas d'une université privilégiée, comme Oxford et Cambridge, qu'était sorti Joseph Hume, mais d'une école de village. Parti jeune pour l'Inde, en qualité d'aide chirurgien, au service de la

Digitized by Google

Compagnie, il reconnut bientôt l'avantage qu'avait celui qui possédait la langue du pays, et il devint l'interprète de l'armée pendant la guerre avec les Marates, puis directeur du service postal, payeur, munitionnaire, etc. Mettant à profit ses études chimiques, il sauva toute une provision de poudre qu'on croyait perdue, parce qu'elle était devenue humide dans un mauvais magasin. Bref, il ne quitta l'Hindoustan qu'après y avoir acquis loyalement un capital de 40,000 livres sterling. Cette indépendance de fortune lui inspira l'ambition d'entrer au Parlement, mais résolu à n'accepter aucune place. Il s'était cru appelé à en occuper une dans le Conseil de la compagnie des Indes et avait échoué auprès des directeurs, tout en recevant d'eux des compliments sur ses connaissances spéciales. Il leur avait pardonné toutefois, car ses démarches lui avaient fait rencontrer la fille d'un des plus influents actionnaires, qui dédommagea le solliciteur éconduit par le don de sa main.

Un des amis de Joseph Hume fut le duc de Kent, père de la reine Victoria, qui vint un jour trouver ce radical incorrigible et lui avoua que, tout prince qu'il était, il allait se mettre en banqueroute, tant ses revenus étaient inférieurs à ses dettes. Joseph Hume jeta un coup d'œil sur sa position, et lui déclara que si un homme d'ordre s'en mêlait, il éviterait ce scandale. Le duc le supplia de venir à son secours. Joseph Hume osa se charger de liquider ses dettes et satisfit tous ses créanciers. La dernière lettre qu'il ait écrite était adressée à la reine pour lui apprendre qu'il avait à lui remettre une assez forte somme au compte de feu son père, que Sa Majesté croyait être mort à peu près insolvable.

Un autre type anglais, dans un autre genre, était le baronnet sir Richard Sutton, dont je vous parlais en décembre dernier, à propos de la vente d'une partie de ses chevaux et de ses chiens. On peut dire qu'il naquit chasseur. La politique était son aversion; aussi refusa-t-il toujours d'entrer à la Chambre, quoiqu'il eût une de ces fortunes avec lesquelles on se fait nommer député soi-même et une demi-douzaine d'amis. Orphelin à l'âge de quatre ans, sir Richard trouva que cette fortune avait fait la boule de neige pendant sa minorité. Par déférence pour ses tuteurs, il compléta ses études classiques à Cambridge, et le jour même de sa majorité il émerveilla toute sa parenté en se mariant. Mais le lendemain, ayant

Digitized by Google

acheté des chevaux et une meute, qu'il confia à des palfreniers et à des piqueurs d'élite, il commença sa vie de Nemrod, adroit au tir, intrépide en selle, variant ses plaisirs par l'observation exacte de toutes les saisons, s'établissant sur les meilleurs terrains de chasse, passant d'Ecosse en Angleterre et d'Angleterre en Ecosse, tuant aujourd'hui cent paires de gélinotes, forçant demain le cerf ou le daim. La chasse au renard lui semblait le suprême bonheur. Quand il *plantait sa tente* sur un domaine, il devenait, comme de raison, très-jaloux de son gibier. Il tenait table ouverte; les tonnes de bière et d'ale qui garnissaient ses celliers étaient vidées généreusement pendant toute la saison : il se montrait bon prince, généreux même ; mais il fallait respecter autour de lui le Code de la chasse, comme une loi sacrée. Il renonça au parc de Cottesmore, dans le comté de Rutland, parce qu'il ne put faire comprendre aux hobereaux, ses voisins, qu'il faut savoir sacrifier un faisan à un renard. Il prouva trois fois combien était juste la définition de la chasse au renard par cet ambassadeur français, qui disait que c'était un jeu à se rompre le cou. Deux fois il se cassa la jambe, et une troisième fois il tomba sous son cheval mort, au milieu d'un torrent. Il eût été noyé s'il n'avait eu la présence d'esprit de tenir son fouet d'une main ferme au-dessus de l'eau. On le retira à force de bras. On est tenté de croire que lady Sutton devait vivre un peu négligée par un mari qui chassait six jours de la semaine, et rentrait tous les soirs aussi essoufflé que ses chiens et ses chevaux, puisqu'il est mort à cinquante-sept ans d'une angine de poitrine. Mais non, sir Richard remplissait tous ses devoirs domestiques d'une manière exemplaire. Il avait un certain talent sur la flûte, joignant la bosse de la musique à celle de la *destructivité* si développée chez les chasseurs,—bosses héréditaires, à ce qu'il paraît, dans sa race, car son fils aîné, le baronnet actuel, chasseur comme son père, a la réputation d'être très-habile à toucher de l'orgue. Lady Sutton était morte avant sir Richard, en 1842, après l'avoir rendu père de cinq fils, qui lui survivent tous, et de quatre filles, dont deux seulement existent encore. Et voilà le vrai chasseur anglais du dix-huitième siècle, un peu plus rare dans le dix-neuvième, quoique sir Richard ait eu pour contemporains M. Angerstein, M. Asheton Smith, sir Digby Legard, lord Monson, M. Green,

Digitized by Google

lord Gifford, les deux St-John et autres dont les noms m'échappent en ce moment. On a remarqué avec plaisir qu'à la vente du haras paternel, l'héritier de sir Richard a racheté un tiers de ses chevaux de chasse.

Je puis placer ici une anecdote judiciaire qui nous fait voir où en sont les lois sur la chasse (*Game laws*), modifiées de session en session; ces lois draconiennes qui, après avoir peuplé les colonies pénales, ne peuplent plus que les prisons de la police municipale, si le braconnier n'a pas de quoi payer l'amende.

On a vu comparaître, aux dernières assises, un jeune garçon de quinze ans à peine, qui remplissait chez son maître, M. Hervey, dans le comté de Kent, la fonction d'effaroucheur d'oiseaux, — c'est-à-dire chargé spécialement d'empêcher les oiseaux de s'abattre sur les semailles. Il était accusé d'avoir tué un faisan. Quoique le pauvre diable n'eût point cherché à s'approprier le volatile, et déclarât même ne l'avoir tué que par accident, il a été condamné à une livre sterling d'amende, plus les frais de la procédure, qui doublaient la somme. Comme ses économies n'allaient pas jusqu'à pouvoir satisfaire la justice argent comptant, on le conduisait à la prison, lorsqu'une collecte volontaire est venue à son secours, et lord Londisborough lui a fait remettre cinq livres sterling. Un des juges s'est scandalisé de cette protestation contre la sentence, et a adressé une lettre de remontrance assez verte au noble lord. La condamnation du prétendu braconnier, la quête en sa faveur, l'espèce de prime à lui envoyée par un personnage titré, la lettre du juge, voilà un texte de polémique dont les journaux se sont emparés depuis huit jours, et qui leur sert à proclamer l'absurdité de la loi anglaise sur la chasse, toute modifiée qu'elle soit.

Au reste, la réforme judiciaire doit aller plus loin, comme vous savez, et attendu que, jusqu'à nouvel ordre, la législation française est décidément de mode, comme l'administration civile française, comme l'organisation militaire française, comme les zouaves et les chasseurs d'Afrique, etc., il est sérieusement question de rédiger un *Code Napoléon* à l'usage de l'Angleterre..., un Code qui réunisse en un corps de lois tous ces précédents épars que tout juge a droit d'exhumer, quelle que soit leur date. Il y a mieux : le gouvernement s'occupe d'instituer un ministère public,

Digitized by Google

à l'instar du parquet français. En Angleterre, tout citoyen peut réclamer directement l'application d'une loi violée, mais personne n'use de ce droit individuel, et l'on sent parfois le besoin d'un *procureur impérial* pour prendre la défense du droit de tous. Bref, l'adoption de notre Code civil serait une seconde édition de l'invasion de l'Angleterre par les Normands.

L'Angleterre a eu à regretter l'année dernière, entre autres jurisconsultes éminents, lord Truro, parvenu au poste de lord chancelier sous le ministère de lord John Russel en 1850, après avoir passé, comme c'est à peu près l'usage, par tous les autres grades de la hiérarchie : *sollicitor general*, *attorney general*, et *lord chief-justice*. Comme avocat (M. Thomas Wilde), lord Truro avait fait une belle fortune, son étude ayant été pendant vingt ans la plus lucrative de Londres. Il ne resta assis que deux ans à peine sur le sac de laine, et il eut cependant le temps d'opérer des réformes essentielles dans la procédure, les plus difficiles de toutes, peut-être, c'est-à-dire, la diminution des frais de procès en chancellerie. Comme homme politique, lorsqu'il appartenait à la Chambre des communes, il ne se signala par aucune de ces motions extraordinaires qui recommandent les hommes publics à la popularité, mais il était le conseil de son parti toutes les fois qu'une question importante se compliquait d'une difficulté légale. Plusieurs de ses discours sur ces questions sont souvent cités comme l'expression de *la loi et des prophètes*. Il avait été marié deux fois, — la seconde avec une princesse du sang, si l'on est princesse du sang quand on est née d'un mariage de la main gauche ; telle est la naissance de la seconde lady Truro, fille unique du duc de Sussex et de lady Augusta Murray. On l'appelait Mlle d'Este avant qu'elle devînt mistress Wilde, car elle avait épousé son mari simple avocat, et non encore lord chancelier. Il faut citer enfin un trait vraiment libéral de lord Truro. Un des bénéfices à la nomination du lord chancelier étant devenu vacant pendant qu'il avait le sceau de l'Etat, il l'offrit à un fils du poëte Southey, comme un hommage à la mémoire de son père. Généralement un chancelier whig préfère faire le généreux avec les poëtes de son parti, et se soucie fort peu surtout des enfants d'un poëte ultra-tory.

Les plus larges libéralités ne sont pas toujours gracieusement

Digitized by Google

accueillies,—à plus forte raison celles qui paraissent mesquines. Quelques hommes de lettres viennent d'être pourvus d'une manière très-inégale, et les commentaires de la presse ont varié en conséquence. Ainsi, M. John Forster, auteur de la *Biographie de Goldsmith*[1], et qui, depuis quelques années, rédigeait la feuille hebdomadaire l'*Examiner*, est nommé secrétaire de la Commission chargée des enquêtes sur les cas d'aliénation mentale. Cette place vaut 800 liv. st. (10,000 fr.) par an. Un vieux poëte, M. Procter (plus connu sous le pseudonyme de Barry Cornwall), est un des membres de la Commission, avec un traitement de 1,500 liv. st. Honneur aux ministres! s'écrient les journaux; honneur aux ministres qui rétribuent ainsi l'intelligence, au lieu de prétendre que les écrivains, poëtes ou prosateurs sont incapables de remplir aucune fonction administrative, aucun emploi exigeant un esprit pratique!

Mais il existe un savant pauvre, M. Haydn, qui, après avoir passé trente ans de sa vie à compulser les documents historiques, a produit un ouvrage dont la nature et le titre rappellent les travaux des anciens bénédictins, c'est le *Dictionnaire des dates*. Voilà, certes, un littérateur *utile*, et non un de ces frivoles *amuseurs* de notre espèce, qui font des poëmes, des romans, des vaudevilles, etc. Eh bien! lord Palmerston accorde à M. Haydn une pension de 25 livres sterling sur les fonds de la liste civile, une pension équivalant à 525 fr., argent de France! On s'est écrié de toutes part : 25 livres sterling! c'est la rente que le plus mince lord laisse par testament à son vieux portier! On a décomposé la somme, et l'on a trouvé que, pour avoir fait un livre d'érudition qui était réclamé par toutes les bibliothèques, l'auteur du *Dictionnaire des dates* recevrait 9 shillings et 7 pence par semaine, pas tout à fait 1 franc 50 centimes par jour! Et il a une famille! et il a été frappé d'une attaque de paralysie! Feuilles politiques et feuilles littéraires déplorent, depuis cette pension, la condition précaire des savants anglais et la mesquinerie du gouvernement à leur égard. Heureusement, en énumérant les services de M. Haydn, on a rappelé qu'il avait un moment été com-

[1] La *Revue britannique* a publié dans le temps, de M. John Forster, sa biographie de *Daniel de Foë*, un de ses plus beaux articles, attribuée à M. Macaulay, tant M. Forster se rapproche de ce modèle.

Digitized by Google

mis aux affaires étrangères, et que c'était même en copiant un protocole de ce département qu'il avait senti la paralysie qui lui arrachait la plume des mains. Le ministre a envoyé une gratification de 100 liv. au savant paralytique ; M. Disraeli et quelques autres riches lettrés ont grossi cette somme de leur souscription, non publique. Les journaux ne compromettent pas toujours les intérêts de ceux qu'il prennent sous leur protection.

Il y a d'ailleurs des Mécènes en Angleterre ; je l'ai dit et redit ; il y en a dans toutes les classes, et j'ai volontiers mis en relief, dans cette correspondance, leurs générosités. Le poëte Rogers, mort en 1855, en était un, ennoblissant ainsi ce titre de poëte-banquier, par lequel on le désignait souvent. Il a vécu quatre-vingt-treize ans. Quel volume dans cette vie dont une moitié se passa dans le dernier siècle et l'autre dans celui-ci ! Les articles improvisés le lendemain de sa mort n'en sont que le rapide sommaire, et déjà que d'anecdotes on peut y glaner ! Samuel Rogers a vu Johnson et Burke, Gray et Goldsmith, les contemporains de sa jeunesse ; il a vu Wordsworth, Scott, Byron, les contemporains de son âge mûr ; il a vu Macaulay, Dickens, Tennyson, les contemporains de son âge patriarcal. C'est une belle chose que d'avoir pu dépenser deux ou trois cent mille francs pour faire illustrer un de ses poëmes (*Italy*) par Flaxman, Stothard, Stanfield, Turner, etc., etc., sans que la critique ait été en droit de dire malicieusement que ces beaux dessins et ces charmantes vignettes eussent été mieux placés dans une édition du *Childe-Harold* ou de tout autre pèlerinage poétique. Et qui était plus digne de faire des vers sur la patrie des arts que ce banquier-poëte, qui avait dépensé 40,000 liv. st. (1 million de francs) à meubler, comme une galerie de Rome ou de Florence, son petit hôtel du parc Saint-James, où Raphaël et le Corrège n'avaient pas été marchandés ; où les peintres modernes avaient aussi leur petit coin, éclairé avec une discrète coquetterie. L'hôtel de Samuel Rogers était un musée de grand seigneur ou de grand financier. Marbres, tableaux, bronzes, etc., recueillis par le propriétaire, attestaient le goût le plus délicat, et l'arrangement de chaque pièce prêtait une qualité et une valeur aux œuvres du second ordre. Giotto n'eût pas choisi une autre place pour le fragment d'une de ses fresques, ni Raphaël, pour le

Digitized by Google

Christ au mont des Olives, peint par lui à vingt-deux ans, ni le Titien pour son Charles-Quint à cheval, ni Tintoret, ni Paul Véronèse, ni Guido, ni Velasquez, etc., etc., pour leurs tableaux ou leurs dessins chèrement disputés dans les ventes aux plus intrépides amateurs. Le banquier-poëte était donc bien riche? Était-ce un Rothschild, un Hope, un Baring, etc.? Non. Il était, comme banquier, à ces grands noms de la finance, ce qu'il était, comme poëte, aux grands noms de la poésie anglaise. On a été fort surpris du chiffre de son inventaire. Sa galerie valait un million, et le reste de sa fortune s'élevait tout au plus aux deux tiers de cette somme. Comment faisait-il donc? Samuel Rogers, n'ayant pas d'enfants, avait spéculé sur le certificat de ses années, comme d'autres spéculent sur leur crédit ou leurs actions achetées à terme : il plaçait en viager. La Banque d'Angleterre lui payait une annuité. Qui pouvait croire que ce petit vieillard grêle vivrait jusqu'à quatre-vingt-treize ans ! il avait même l'habitude de laisser sa voiture sous la remise, et s'aventurait dans les foules comme un poëte de vingt ans, au risque de se faire étouffer par les piétons, au risque de se faire écraser par les omnibus de Londres, qui brûlent le macadam et méprisent les poëtes péripatéticiens, comme le char de Jaggernauth les dévots indous, qui sont trop heureux de remplir ses ornières de leurs corps. Aussi a-t-il failli terminer sa vie par un accident de ce genre, qui le cloua sur un fauteuil pendant les mois derniers de 1855. Ce fut une grande privation pour le nonagénaire de ne plus aller passer quelques soirées aux concerts et à l'Opéra ; car sir Rogers était, non-seulement un amateur de peinture, mais encore un dilettante.

Malgré ses actes de générosité (il avança un jour sur parole 500 liv. st. à Campbell), Samuel Rogers avait plutôt la réputation d'être caustique que bienveillant. Il avait ses antipathies aussi bien que ses préférences, et malheur à la figure qui ne lui plaisait pas : ses épigrammes la poursuivaient sans scrupule. Le monde est un peu complice de ces esprits moqueurs. Samuel Rogers racontait lui-même que dans sa première jeunesse, il s'évertuait à faire de mielleux compliments : « Je n'avais pas de succès, dit-il, personne ne daignait me répondre ; mon petit filet de voix ne réveillait aucun écho ! Je me ravisai et me mis à lancer çà et là des traits sarcastiques..., je fus trouvé charmant. On répétait mes

Digitized by Google

bons mots, on était tout oreilles quand j'ouvrais la bouche... J'ai continué. » Jusqu'à sa mort, Samuel Rogers a pu croire que sa mauvaise langue lui faisait plus d'amis que d'ennemis.

On avait dit qu'il laissait des mémoires, et qu'ils étaient même déjà sous presse chez son éditeur, M. Moxon. Il paraît que les choses ne sont pas si avancées, et que le manuscrit a été provisoirement remis à la famille, qui pourra bien y faire quelques ratures. On parle aussi d'un volume de ses causeries recueillies par M. Dyce. Le poëte-banquier avait fait faire son portrait par sir Thomas Lawrence. Il avait commandé plus tard sa biographie à Samuel Philips, mais il a survécu à son biographe, comme à son peintre. Il eût peut-être enterré une génération de plus, sans l'imprudence qui le ramenait seul chez lui à pied à une heure avancée de la nuit [1].

Quels autres types caractéristiques ou quelles individualités exceptionnelles choisirai-je encore dans cette longue table nécrologique de l'année qui vient de s'écouler? Je dois au moins mentionner le duc de Somerset, lord érudit, patron de la littérature et des sciences, se distinguant par ses donations et ses souscriptions, ayant présidé vingt fois les banquets du Fonds littéraire, et qui, un beau jour, s'avisa de donner un démenti à son arbre généalogique, en changeant l'orthographe de son nom de famille pour s'appeler *Saint-Maur*, au lieu de Seymour, comme descendant de Jane Seymour, une des femmes d'Henri VIII. Toutes les filles du duc avaient reçu au baptême le nom de *Jane*, en l'honneur de cette reine, mère d'Édouard VI, la seule à côté de laquelle le Barbe-

[1] Le *London illustrated News* a essayé de donner une idée de la longévité de Samuel Rogers, en rappelant les noms de tous les poëtes qu'il a vu mourir : « Lorsque Rogers fit son apparition comme poëte, lord Byron n'était pas né, et voici trente-un ans que Byron est mort. Lorsque Percy Bishe Shelley naquit, Rogers entrait dans sa treizième année, et voici trente-quatre ans que Shelley est mort. Lorsque Keats naquit, *les Plaisirs de la Mémoire* avaient placé Rogers parmi les poëtes classiques, et voici trente-cinq ans que Keats est mort. Lorsque le siècle commença, le poëte mort hier comptait déjà le même nombre d'années qu'avaient Burns et Byron lorsqu'ils moururent. Rogers était né avant les poëtes suivants : Scott, Southey, Wordsworth, Coleridge, Byron, Moore, Campbell, Bloomfield, Cunningham, Hogg, Montgomery, Shelley, Keats, Wilson, Th. Hood, Kirk White, Lamb, Joanna Baillie, Félicie Hemans, L. Landon, et il leur a survécu à tous. Les trois plus vieux poëtes vivants à présent sont : W. S. Landor, né en 1775; Leigh Hunt, né en 1784; Barry Cornwall, né en 1790. »

Digitized by Google

bleue couronné osa se faire enterrer. On ne s'explique pas cette renonciation à une origine royale.

Je craindrais quelques redites si je voulais composer une galerie complète des personnages plus ou moins notables décédés en 1855. Je ne sais trop, par exemple, si je ne vous ai pas mentionné la mort du Nestor des matelots anglais, de ce Joseph Gilman, qui aimait à citer parmi ses états de service son titre de chef de la fameuse révolte de la Nore,... alors que tous les officiers étant mis aux arrêts, les mutins envoyèrent à M. Pitt cette dépêche télégraphique : « Si dans une heure on n'accorde pas, aux soldats comme aux matelots, la double solde qu'ils réclament, nous levons l'ancre, et avec cinquante vaisseaux de ligne, nous allons mettre Londres en cendre ! » Le roi et le ministre cédèrent, disait fièrement J. Gilman, qui avait dicté cette formidable menace. — Ce héros de la rébellion alla plus tard avec Nelson dans les eaux de Copenhague, et il eut les deux jambes fracassées par un boulet. Il est mort âgé de quatre-vingt-six ans, invalide *non pensionné !*

L'armée de terre a aussi perdu un de ses héros populaires, un simple soldat nommé Wilson, qui avait échappé vingt fois à la mort, presque par miracle, et qui a été moins heureux en Crimée. En Espagne, Tom Wilson, réfugié avec quarante camarades, dans une carrière, déclare qu'il passera sa baïonnette à travers le corps de celui qui parlera de se rendre, et il parvient à se sauver, lui dix-septième. Une autre fois, bloqué dans une église par les carlistes, Tom Wilson se glisse sous la dalle d'un tombeau, et quand tous ses camarades sont massacrés, il en sort comme un spectre et parvient à diriger sa fuite jusqu'à Bayonne. Dans l'Inde, lorsque le général Elphinstone perdit presque toute son armée, au défilé de Kyber, il ne rentra à Calcutta que douze officiers et soldats du 44e. Un treizième apparut tout à coup, après tous les autres, ayant eu à défendre sa vie dans les montagnes, non-seulement contre les Afghans, mais encore contre les bêtes féroces alléchées par les traces de son sang... C'était Tom Wilson. Il avait eu tant d'aventures, en un mot, qu'il a figuré pendant sa vie dans les divers romans militaires qui ont eu quelque temps la vogue, à côté des romans maritimes de Cooper et de Maryat. L'histoire, la grande histoire, ignore

Digitized by Google

ces hommes qui ne conquèrent aucun grade à travers les périls. Le nécrologe du *Gentleman's Magazine* les sauve de l'oubli où sont restés les héros dont parle Horace :

Vixère fortes ante Agamemnona.

Je reviens aux héros vivants. Il en est deux en ce moment qui réclament presque une statue pour prix de leurs services en Crimée, M. William Russell, le correspondant du *Times*, venu avec un congé de son journal, et M. Soyer, le maître d'hôtel. Les amis de M. W. Russell prétendent qu'il a sauvé les débris de l'armée anglaise, en dénonçant l'administration des vivres ; M. Soyer a la même prétention pour avoir importé en Orient ses soupes, ses gelées, ses purées économiques. La statue de M. W. Russell pourra bien n'être qu'un simple *testimonial*, comme on appelle en Angleterre les souscriptions patriotiques ; quant à M. Soyer, il est assez mal accueilli : on ne veut pas admettre, dans la presse, que ce héros culinaire ait pris Sébastopol par le feu de ses fourneaux. Il a voulu faire valoir lui-même ses titres, et ses lettres ont été insérées, mais on lui dit : Reprenez votre cuiller à pot, ne parlez plus guerre et politique, contentez-vous d'être un artiste gastronome.

Vous avez, cher directeur, en décembre dernier, appelé ma correspondance une chronique. Je dois donc y parler un peu de tout, quoique en recueillant surtout les nouvelles des sciences et des lettres. Je glisserai cependant sur une de ces anecdotes qu'il est difficile de raconter avec toute la délicatesse convenable. Vous avez entendu parler du Roscius africain, de cet Ira Aldrige qui joue Othello sans avoir besoin de se noircir le visage. Il vient d'être poursuivi en *conversation criminelle* et condamné à 40 shillings de dommages-intérêts au profit d'un M. Stothard. La dame de cet honnête mari avait mis au monde un enfant noir. Était-ce l'effet de l'impression profonde faite sur son imagination par le jeu énergique de l'acteur? On doutait encore dans le prétoire, d'autant plus que le mari avait maltraité sa femme avec une brutalité capable aussi de faire changer de couleur à la mère et à l'enfant. Mais l'avocat de M. Stothard a tout à coup produit une lettre de M. Ira Aldrige à mistriss Stothard, dans la-

Digitized by Google

quelle il déclarait d'avance qu'il avouerait la paternité, si ell était délivrée d'un négrillon.

Ce n'est là qu'une anecdote de *coulisses;* quant aux nouvelles scé niques, il faudrait aller les demander à la cour où ont commenc les représentations spécialement dédiées à la reine. Ce n'est qu par ouï-dire que j'ai su que les augustes spectateurs du théâtr de Windsor ont été ravis de la manière dont on leur a joué l *Femme jalouse*, de Colman. La même pièce, reprise immédiate ment dans une salle de la capitale (*ad reginæ exemplar*) n'est pas comme chez la reine, confiée à l'élite de tous les artistes détaché des premiers théâtres [1]. Les arlequinades et pièces-féeries de Noë attirent encore quelques retardataires, mais on y ajoute déj quelques pièces plus sérieuses, empruntées la plupart, jusqu'ici à l'ancien répertoire comique. Le théâtre de Covent-Garden es depuis quelque temps loué à un prestidigateur de quelque renom à M. Anderson, qui prend le titre de *magicien du Nord*. Il a d'abor attiré la foule par ses tours de gobelets et ses expériences de phy sique, puis tout à coup il s'est souvenu qu'il avait été autrefoi comédien, il a accepté le concours d'une troupe, et a mont d'abord la pièce de *Rob-Roy*, en se réservant, comme directeur le rôle à sa taille, c'est-à-dire celui de Rob-Roy lui-même, dan lequel le public aime à voir un *bel Ecossais*. Le magicien pos tous les soirs comme l'Apollon montagnard. Charles Mathews l parodie dans une farce intitulée *le Tour du grand canon*. Je n'a rien de plus à vous écrire sur les théâtres, et ce qu'il y a de pire les directeurs abandonnés par les auteurs originaux attenden tous leurs chefs-d'œuvre des auteurs de Paris, à qui je ne conseille pas cependant de plaider s'ils ne peuvent obtenir de bonn foi leurs droits d'auteur.

La littérature proprement dite a un plus riche contingent, e déjà elle n'a pas eu beaucoup à se plaindre de la concurrence de l guerre, dans cette année 1855, qui a vu paraître successivemen des ouvrages de la plus haute portée : en histoire, — *le Christianisme latin*, du professeur Milman ; l'*Histoire de l'Europe, d* 1815 à 1848, par sir A. Alison; deux volumes du *Philippe II*

[1] Un seul directeur a refusé le concours de ses artistes aux spectacles de la cour : c'est M. E.-T. Smith, de Drury-Lane, qui n'a pas craint d'apprendre au public qu'il avait voulu punir la reine de n'avoir pas pris une loge à son théâtre.

Digitized by Google

de M. Prescott; deux volumes du *Guillaume III*, de M. Macaulay, etc.; en biographie, — la *Vie de sir Isaac Newton*, par sir David Brewster; la *Vie de Thomas Young*, par M. Peacock; la *Vie de sir Sydney Smith*, par lady Holland; les *Mémoires de sir R. Strange*, par M. Dennistoun (qui figure malheureusement dans le nécrologe de l'année); la *Vie de Gœthe*, par M. Lewes, etc.; en voyages, — les diverses publications des capitaines Osborne et Belcher, sur le passage nord-ouest, *Quatre Ans en Australie*, par M. Howitt; le *Pèlerinage* du lieutenant Burton, etc.; en romans, — les *Newcomes*, de Thackeray; le *Westward Hoé*, du révérend M. Kingsley; le *Mammon*, de Mrs Gore, etc.

Le mois de janvier 1856 n'est qu'aux deux premiers tiers de son cours, et je trouve sur ma table un excellent volume de M. Baker, *Huit Années dans l'île de Ceylan*; — *Une Anglaise en Amérique*, autre volume dont l'auteur a pris la loupe de Mrs Trollope pour juger frère Jonathas; — la conclusion de la belle histoire du professeur Milman, *Rachel Gray*[1]; — le troisième volume du lieutenant Burton; — un joli petit roman de miss Kavanagh, qui rappelle quelquefois les scènes domestiques du *Vicaire de Wakefield*, et vingt autres ouvrages en tout genre, dont cinq de poésies. Je pourrais glaner des prouesses de chasse dans le livre de M. Baker, mais je vous l'envoie, en vous marquant les chapitres que vous ferez traduire presque intégralement, j'en suis sûr.

La *Dame Anglaise en Amérique* a droit aussi à un article spécial et à des citations d'une certaine étendue, quoique peut-être serait-il mieux d'attendre ceux que les Revues américaines vont faire sur un livre où il est mis en doute qu'on doive considérer les Etats-Unis comme un pays de liberté, parce qu'il est des provinces entières soumises à la loi dite *loi de Maine*, qui prohibe l'usage de toute liqueur fermentée. Vainement notre touriste, exténuée de fatigue, torturée par la soif, trempée de pluie jusqu'au périoste, demande un verre de vin dans un hôtel de Portland : « Madame, lui répond brusquement le garçon, cela ne se peut, *c'est contraire à la loi*. » Hélas, la pauvre Anglaise ne savait pas ce qu'elle apprit depuis, qu'avec quelques mots d'argot, elle aurait eu à son choix

[1] Réimprimé dans la collection Tauchnitz. — A Paris, chez M. Reinwald.

Digitized by Google

du champagne ou du chambertin. Au lieu de dire donnez-moi un verre de vin, il fallait demander à voir le *pourceau dépouillé*, ou *Ben le poussiéreux*, ou encore de la salsepareille. « C'est le *Schibboleth* des buveurs, c'est le *Sesame ouvre-toi* de la cave, dans tous les hôtels de buveurs d'eau, et sous le nom de salsepareille « la consommation des spiritueux dans le Maine, est, selon la dame anglaise, aussi considérable que dans tous les autres Etats de l'Union ensemble. » N'y a-t-il pas de quoi rassurer nos pays de vignobles contre la loi de tempérance... si *l'oïdium Tuckerii* disparaît enfin ?

Vous recevrez aussi, réunis en un petit volume, trois discours prononcés par lord Stanhope à Manchester, à Leeds et à Birmingham : le premier *sur l'étude des sciences*, le second *sur l'étude de l'histoire*, le troisième *sur l'étude des beaux-arts*. Ces trois morceaux appartiennent à ce genre d'éloquence didactique s'adressant spécialement aux cercles littéraires et aux autres établissements de lecture par souscription, qui commencent à remplacer dans les grandes villes les bibliothèques communales des villes de France. Le discours sur les beaux-arts résume les impressions que le noble lord rapporta d'un voyage à Rome. Lord Stanhope va siéger dans la Chambre haute et y sera l'avocat des intérêts littéraires. Son intention est de proposer pour l'Angleterre l'institution d'une école de peinture, de sculpture et de musique, sur le modèle de l'école française de la villa Medicis. Il n'est pas douteux que le comte Stanhope aura dans la Chambre des lords la même autorité qu'il avait, sous son titre de vicomte Mahon, dans la Chambre des communes, où sa voix trouvera encore des échos, grâce à sir Edw. Bulwer, à M. Disraeli et aux autre membres qui le secondaient franchement, toutes les fois qu'il faisait une motion en faveur des lettres et des arts.

La seconde Chambre perd décidément celui de ses membres qui joignait au plus haut degré la double illustration de l'écrivain et de l'orateur politique. L'honorable M. Macaulay, mécontent de sa santé, a craint de ne pouvoir suffire en même temps à ses travaux de législateur et à ses travaux d'historien ; il vient d'écrire à ses électeurs cette lettre dictée par une conscience qui paraît à plusieurs par trop scrupuleuse :

Digitized by Google

AUX ÉLECTEURS D'ÉDIMBOURG.

« Messieurs, bientôt après que vous m'eûtes fait le grand honneur de me choisir, sans aucune sollicitation de ma part, comme votre représentant dans le Parlement actuel, je commençai à appréhender que l'état de ma santé ne me rendît impossible de reconnaître votre bienveillance par des services actifs. Pendant quelque temps je m'étais flatté de l'espoir que je pourrais prendre part aux débats importants et y apporter mon vote. Mais l'expérience des deux dernières années m'a convaincu que j'étais désormais incapable de remplir, même imparfaitement, les devoirs que le public a droit d'attendre de tout membre de la Chambre des communes.

« Vous en avez cependant agi à mon égard d'une manière qui m'inspire la plus vive gratitude. Si un petit nombre de mes commettants m'avaient seulement fait entrevoir qu'ils désiraient que je donnasse ma démission, je me serais cru obligé d'obtempérer à ce désir. Mais je n'ai pas reçu d'un seul électeur une ligne de reproche ou de plainte. Si je voulais abuser de votre générosité et de votre délicatesse, je pourrais continuer à porter le titre honorable de représentant d'Édimbourg jusqu'à la dissolution du Parlement; mais je sens que profiter plus longtemps de votre indulgence, ce serait m'en montrer indigne. J'ai donc résolu de briser notre lien, afin que vous soyiez libres de choisir un meilleur serviteur que je n'ai été.

« Je me suis adressé au chancelier de l'Échiquier pour demander l'intendance de Chiltern Hundreds, et j'ai toute raison de croire que la convocation du collége aura lieu pour le premier jour de la session prochaine. Ce temps suffira, j'espère, pour que vous puissiez faire un choix complétement satisfaisant.

« Et maintenant, mes amis, avec de sincères remerciements pour toute votre bienveillance, et avec des vœux fervents pour la paix, l'honneur et la prospérité de votre noble cité, je vous dis pour la dernière fois adieu. » « T.-B. MACAULAY.

« Londres, 19 janvier. »

Il y a dans cette lettre un simple et noble respect du droit des électeurs et du devoir de l'élu, qui est bien d'accord avec toute la vie de l'honorable M. Macaulay. Successivement membre de l'opposition et ministre, écarté un moment de la représentation nationale parce qu'il avait été fidèle à son principe, ramené au Parlement par une acclamation populaire, en réparation d'une disgrâce injuste, le représentant d'Edimbourg termine sa carrière politique en emportant dans sa retraite littéraire cette estime

Digitized by Google

de tous les partis, qui l'a toujours plus flatté que leur admiration. Jamais orateur ne réalisa plus complétement que M. Macaulay la définition de Quintilien : il est par excellence le *vir bonus dicendi peritus*. Heureusement, pour nous consoler de son silence comme orateur, nous avons sa plume, et il est doux de penser qu'il se passera encore des années avant qu'il adresse aux Muses le dernier adieu qui vient d'attrister ses électeurs.

La session prochaine va être d'un grand intérêt. L'adhésion imprévue de la Russie aux propositions de l'Autriche change les positions et les points de vue où les représentants de chaque parti se préparaient à se placer. On est persuadé que le gouvernement français a autorisé M. de Seebach a déclarer au czar qu'il n'était nullement dans ses intentions de lui imposer des conditions humiliantes, tandis que la presse anglaise insiste toujours pour l'humilier. Lord Palmerston s'attend à des interpellations embarrassantes. Comme il a eu l'art de persuader qu'il était l'expression la plus haute de la nationalité insulaire, quelques journaux ont suggéré qu'il était le seul ministre capable de représenter l'Angleterre dans les négociations. Il est douteux qu'il accepte cette responsabilité et il faut s'en féliciter, car ce ne serait pas la première fois qu'il aurait compromis l'entente cordiale avec la France. — Il me reste à dire que l'idée d'un Congrès, jetée en avant par une brochure publiée à Paris en guise de ballon d'essai, n'avait pas réussi à Londres. La *Quarterly-Review* en parle encore dans sa dernière livraison comme d'une idée intempestive, fort mal étayée, d'ailleurs, par les analogies citées. Mais les articles des deux grandes Revues, tory et whig, tant la *Quarterly* de Londres que la *Revue d'Edimbourg*, ayant été rédigés et publiés quelques jours avant la nouvelle qui est venue soudain donner un nouveau point de départ à la question, j'ai dû biffer tous les extraits que j'avais cru pouvoir en faire et les commentaires qui les accompagnaient. Je ne conserverai qu'un paragraphe de la *Quarterly*, tout à fait en harmonie avec les sentiments que j'invoquais à la première page de ma lettre, paragraphe qui contraste avec quelques autres du même article, dans lequel la Revue des torys n'est pas moins dure que la Revue des whigs envers l'ennemi commun.

« Nous ne saurions nous dispenser de rendre hommage à la va-

Digitized by Google

eur et à la fertilité de ressources qu'a déployées notre ennemi. Pendant près d'une année les Russes ont été exposés à un bombardement presque continuel, que leur général a parfaitement appelé *infernal*. Ils ont supporté des souffrances aussi grandes sinon plus grandes que les nôtres. Repoussés dans toutes leurs sorties, forcés de renoncer à rompre nos lignes de défense, ils ont persévéré et résisté jusqu'à la dernière extrémité, et quand ils ont fait retraite, c'est en bon ordre, à la face de nos troupes, sur un frêle pont jeté sur un large bras de mer, — exploit presque sans exemple dans l'histoire de la guerre. Les vues photographiques de l'intérieur du Redan, de la tour Malakoff et des autres fortifications élevées par les Russes depuis notre apparition devant Sébastopol, ne peuvent qu'exciter un sentiment de mortification sinon d'humiliation. Ces travaux montrent une habileté et une science qui contrastent étrangement avec nos ouvrages mal conçus et mal exécutés. La défense de Sébastopol sera un épisode de l'histoire militaire de la Russie que les Russes pourront justement citer avec orgueil. »

Si les grandes puissances belligérantes finissent par retrouver la langue de la courtoisie, les puissances d'un autre ordre ne la dédaigneront pas. A côté de la lutte entre la Russie et la coalition occidentale nous avons, en ce moment, une polémique entre deux champions, à la fois romanciers et économistes :

Éléphantide a guerre avec Rhinocère.

Miss Martineau, qui fit autrefois des contes sur toutes les questions de l'économie politique, a trouvé mauvais que M. Charles Dickens se plaçât sur son terrain dans ses romans. Elle a pris la défense de Mrs Jellaby, la dame humanitaire de *Bleak-House*, et de M. Bounderby, le fabricant positif de *Hard Times*. Son pamphlet, où elle donne de saints avis à M. Dickens, avec une charité ironique, a été relevé par M. Dickens avec quelques allusions qui prouveront à miss Martineau qu'il n'est pas dupe de sa morale d'esprit fort. Miss Martineau a trouvé son maître dans la polémique comme dans le roman philanthropique. Malgré la virilité habituelle de son style, elle aurait eu besoin, en cette occasion, d'avoir recours à la fameuse *pommade hongroise*, pour faire

Digitized by Google

pousser les moustaches, celle que MM. Unwin et Albert ont placée sous le patronage de Napoléon III [1].

Si le bœuf gras de Normandie a reconquis des honneurs en France, celui d'Angleterre est toujours prêt à rivaliser avec tous les bœufs du monde. Le roastbeef monstre, servi, pour Noël, sur la table royale, avait été découpé sur un bœuf d'Écosse, élevé, sous les auspices du prince Albert, dans sa ferme de Norfolk, et qui pesait 425 livres. Il a fallu quinze heures de tours de broche pour le rôtir. Décoré de houx et d'if, ce *baron of beef* est resté, toute la semaine de Noël, sur le buffet de Windsor, entre la hure de sanglier et le pâté de bécasses, préparés aussi selon l'ancienne tradition.

Rien de plus commode que les trottoirs qui sont ménagés aux piétons dans chaque ville d'Angleterre, mais on commence à trouver aussi que sur ces trottoirs si larges, la circulation devient embarrassée par la multiplication des petites voitures à promener les enfants (*baby-perambulators*). Un membre du Conseil municipal de Manchester a proposé dernièrement d'imposer ces véhicules comme voitures de luxe. Tôt ou tard cette taxe sera admise. Pauvres enfants! on finira par les imposer eux-mêmes comme les chiens. Le fisc est semblable au lion de l'Écriture: *Circuit quærens quem devoret*. A tout moment on trouve à appliquer le mot de Swift, qui, entendant une dame s'écrier : « Que l'air est bon ici ! » tomba à ses genoux en lui disant : « De grâce, madame, parlez plus bas de la bonté de l'air, de peur qu'on ne mette un impôt dessus. »

L'évêque actuel de Tuam, en Irlande, ne se croyant pas d'une faconde inépuisable, comme l'archevêque de Grenade, a pro-

[1] En voici l'annonce, empruntée aux colonnes des journaux :

MOUSTACHES, patronised by the Emperor Napoleon.—UNWIN and ALBERT'S POMMADE HONGROISE, for fixing and giving a graceful turn to the moustaches and whiskers. Prepared only by UNWIN and CO., proprietors of the Columbian Hair Dye, 24, Piccadilly. London. Sold in stoppered bottles, 2s. each.

Il paraît que l'usage des moustaches a pris une grande extension en Amérique, car un bill a été présenté à la législature de l'Etat de Tenessée, pour lever une taxe de cinq dollars sur tout homme qui néglige de raser sa lèvre supérieure.

Digitized by Google

noncé dernièrement une homélie qu'un de ses auditeurs, à mémoire redoutable, a reconnue comme la reproduction littérale d'une homélie de l'archevêque de Cantorbéry. Le plagiat oral est-il un plagiat comme le plagiat écrit ? Vous avez à Paris au moins un professeur du Collége de France qui pourrait traiter la question *ex professo*.

Les magazines à cinq centimes, à Paris, sont une importation anglaise. Mais voici une nouvelle phase dans l'histoire de la presse au rabais. Un prospectus annonce, pour le 4 février, le 1er numéro de la *Gazette Bizarre*, qui paraîtra tous les jours et ne coûtera qu'un *shilling* (1 fr. 25 c.) par an. Le prospectus annonce la rédaction la plus variée d'articles sérieux et de facéties, de traités philosophiques et de romans.

Mardi, 15, avant son départ pour Anvers, M. Herbet, consul général de France, a reçu la visite des membres du comité de la Société française de secours. M. Alexandre Devaux, l'un des vice-présidents, a lu et remis à M. Herbet l'adresse suivante :

« Monsieur,

« Au nom du comité de la Société française de secours, je viens vous « exprimer la vive douleur que votre départ de Londres fait éprouver « à tous ses membres. Ils n'oublieront jamais que vous avez été l'un « des premiers à vouloir soulager efficacement les souffrances de nos « compatriotes indigents. C'est en effet chez vous, Monsieur, que, le « 28 août 1854, la Société a posé les bases de son institution. Vous avez « constamment présidé ses réunions, votre assistance à nos séances prouve « le zèle avec lequel vous avez rempli les devoirs attachés au titre de « vice-président. Vos talents et votre expérience, autant que vos qualités « personnelles, ont rendu nos travaux faciles et agréables. En quittant « l'Angleterre, soyez persuadé, Monsieur, que vous emportez les regrets « les plus sincères de tous les membres du comité, leur estime et leur « reconnaissance. »

En remerciant le comité de sa démarche auprès de lui, M. Herbet a fait remarquer que le succès de la Société était dû autant à l'union qu'au zèle de tous les membres du comité. M. Herbet a assuré la Société que, quoique n'étant plus en Angleterre, il continuerait de s'intéresser également au sort de l'institution. *Je resterai toujours avec vous*, a dit M. Herbet, en se séparant des membres du comité.

M. Gaillard de Ferry, qui remplace M. Herbet comme consul général de France, assistait à cette réunion. Il s'est fait rendre compte de la si-

Digitized by Google

tuation favorable de la Société, dont le rapport sur les opérations de l'année 1855 et la liste des souscripteurs et des souscriptions seront publiés prochainement. En acceptant avec empressement le titre de vice-président au lieu et place de M. Herbet, M. Gaillard de Ferry a promis de faire, comme son honorable prédécesseur, tout ce qui serait en son pouvoir pour contribuer à la prospérité de la Société.

HORTICULTURE. — CULTURE DOMESTIQUE DES JACINTHES.

Il en est des plantes comme des êtres animés : il suffit quelquefois d'un léger changement de circonstances, de température, de conditions alimentaires, pour que les unes refusent de se développer et dépérissent ; tandis que d'autres, d'une nature plus accommodante et d'une constitution plus robuste, peuvent se faire à tous les climats, à toute espèce de sol ou de nourriture, se passer même d'un sol quelconque, en un mot vivre et prospérer partout. Ce sont des plantes de cette dernière classe que l'on doit choisir de préférence, si l'on veut se livrer avec succès au jardinage domestique, et elles sont heureusement assez nombreuses. De toutes les plantes d'ornement, il n'en est peut-être pas une qui présente à un plus haut degré ce caractère accommodant, que la classique jacinthe (*Hyacinthus Orientalis*), qui, sous ce rapport, l'emporte même sur l'hyacinthe sauvage de nos bois. Aussi, de toutes les plantes qui peuvent être cultivées dans l'appartement, la jacinthe est celle qui est le plus généralement en faveur. Elle peut croître et fleurir dans la chambre la moins aérée, au milieu du quartier le plus populeux d'une ville, sans un rayon de soleil, sans une particule de terre. Le fait est que la manière la plus simple et en même temps la plus convenable de cultiver ces plantes est de les placer dans des vases remplis d'eau, où leurs racines puisent tous les éléments nécessaires à leur développement naturel.

Mais, quelque facile que soit la culture ordinaire de la jacinthe, cette plante n'en exige pas moins, en Angleterre et ailleurs, des soins particuliers pour produire les plus belles fleurs qu'elle soit susceptible de donner, et, par suite de sa détérioration rapide sous un climat froid et humide, les jardiniers-fleuristes sont obligés de faire venir, tous les ans, un certaine quantité d'oignons de Hollande. Les jardins-pépinières, qui sont en possession de four-

Digitized by Google

nir des oignons de jacinthes à la plus grande partie de l'Europe, forment un des traits caractéristiques de la ville de Harlem, dont ils occupent le faubourg méridional.

Les oignons de jacinthes doivent être mis dans l'eau vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre ; on peut même les planter plus tôt, si l'on désire qu'elles fleurissent de bonne heure. On remplit d'eau les vases ou carafons, jusqu'à un huitième de pouce de la base de la bulbe. Si l'on place ces plantes dans un endroit obscur, pendant une ou deux semaines, on facilite ainsi la production des racines fibreuses ; mais une situation humide leur est très-nuisible. Lorsque les racines ont pris une certaine croissance, les pousses des feuilles se développent, et il faut alors procurer aux plantes de l'air et de la lumière, en les plaçant aussi près que possible de la fenêtre. Nous devons faire observer, néanmoins, qu'elles viendront bien sur une table ou sur une cheminée, hors de l'action directe des rayons du soleil ; mais il faut éviter, dans une pièce où l'on entretient un grand feu, de trop les exposer à sa chaleur. L'eau doit être renouvelée régulièrement une fois par semaine : quelques amateurs y ajoutent un peu de sel ; mais nous doutons qu'il en résulte aucun effet avantageux. Quand on voit des pousses latérales sortir des oignons, il faut les enlever, parce qu'elles absorbent une partie de la nourriture qui appartient aux fleurs ; mais si deux touffes de fleurs se montrent à la fois, on doit les laisser se développer toutes deux. Quand les fleurs commencent à s'épanouir, il faut placer les carafons sur une table où ne donne point le soleil, ou les garantir d'une manière quelconque de ses rayons : c'est le moyen de prolonger la durée de la floraison. Les plantes faibles seront soutenues par des tiges de fils d'archal, attachés autour du col du vase : on fabrique à cet effet des carafons à jacinthes d'une forme particulière. La forme des vases que l'on emploie est d'ailleurs assez indifférente, pourvu qu'ils soient assez grands pour laisser aux racines toute la place nécessaire. Quelques-unes des plus belles jacinthes que nous ayons vues avaient poussé dans ces étroits bocaux cylindriques dont on fait usage pour conserver les préparations anatomiques, la bulbe étant tout simplement posée sur l'ouverture du bocal, sans aucune cavité pour la protéger, comme dans les carafons ordinaires à jacinthes.

Digitized by Google

On cultive de nombreuses variétés de jacinthes, simples et doubles; mais, en règle générale, les premières viennent mieux et donnent un résultat plus satisfaisant. Elles présentent toutes les nuances de bleu, de rouge, de blanc et des couleurs intermédiaires : on en trouve aussi quelques-unes de jaunes, mais rarement d'un jaune vif.

Comme toutes les plantes cultivées, la jacinthe est sujette à la nielle, même lorsqu'elle est exposée à une fenêtre. On voit apparaître des fongosités de différentes espèces, dont la plus commune se montre sous la forme de petites taches noires autour de la base de la bulbe et sur les parties des fibres qui ne sont pas submergées. On remédiera promptement au mal en lavant avec soin les parties attaquées, et en renouvelant souvent l'eau du vase.

(*Chambers's Journal.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, janvier 1856.

The word of peace is rendered.
SHAKSP., *Henri IV*, 2e p., act. IV, sc. 2.
Le mot de paix nous est rendu.

Le *mot* seulement jusqu'à présent, mais bientôt la *chose* aussi, nous l'espérons bien, quoique nous ne cherchions pas à voir au delà de ce mois.

Nous n'avons pas cessé d'invoquer le retour de la paix, sans être ultra-pacifiques, comme M. Cobden, sans en éprouver moins d'admiration et de reconnaissance patriotique pour ces braves qui ont renoué la chaîne des temps, et prouvé à l'Asie comme à l'Europe que les soldats de la France nouvelle étaient dignes de retrouver la trace de leurs aïeux et de leurs pères, en Orient et sur le sol moscovite, partout enfin où le drapeau national déroulerait ses plis. Mais serions-nous un recueil littéraire si nous ne nous réjouissions pas de voir les peuples saluer tous avec bonheur les augures d'une réconciliation générale? Aux derniers murmures de la presse anglaise, un peu plus batailleuse que la nôtre, vient heureusement de répondre l'ambassadeur de la reine Victoria, dans la cérémonie où, au nom de sa souveraine, il a conféré l'ordre du Bain à ceux de nos généraux présents à Paris; « Ceux-là, a dit Son Excellence, « ont pu apprécier toute l'étendue des maux de la guerre, qui en ont été « les héros, et laissé tant de leurs camarades parmi les glorieuses vic- « times [1]. » Le prince Napoléon a dignement parlé aussi de la France et de l'Angleterre. Si rien n'affaiblit l'alliance qui nous consolait des sacrifices de la lutte, les conditions les plus honorables faites à la Russie pourront paraître généreuses sans être imprudentes.

Quoique la science soit devenue, par ses progrès, la plus utile auxiliaire de la guerre; quoique la poésie et la prose soient toujours prêtes à lui prêter leur plume pour rédiger ses bulletins et célébrer ses triomphes,

(1) Paroles de lord Cowley, qui a porté un toast à la *conclusion prochaine de la paix* et à la légitime espérance que les nouvelles négociations donnaient aux alliés, et en particulier au peuple anglais, de voir terminer enfin la guerre. Voir le *Moniteur* du 25 de ce mois.

Digitized by Google

nous nous laissions aller à penser, dernièrement, que la guerre traitait moins libéralement ses collaboratrices, en lisant dans un journal anglais que le comité qui s'occupe d'ériger un monument à Newton, ayant sollicité du gouvernement quelques fragments de vieux bronze, le ministre de la guerre avait répondu que même ces rebuts des arsenaux seraient absorbés par la fonte des canons!!! La demande du comité, renouvelée, doit être mieux accueillie en 1856 qu'en 1855. Il serait injuste, à cette occasion, de ne pas remercier le gouvernement français d'avoir assez compté sur les ressources de la France pour n'interrompre ni l'édification de nos grands monuments ni les travaux d'utilité publique, malgré les dépenses énormes exigées pour l'entretien d'une armée de six cent mille hommes. Que d'excuses légitimes cependant s'il avait voulu différer d'une année encore cette Exposition, qui a été pour tant d'étrangers l'occasion de se convaincre par eux-mêmes que la France désintéressée du second Empire n'a pas, un seul instant, rêvé les conquêtes du premier!

Et maintenant préparons-nous à étendre cette renommée des lettres, des arts, des sciences et de l'industrie, qui peut suffire longtemps encore à l'ambition nationale. Les lettres n'ont pas même eu une petite place dans les trois palais de l'Exposition; mais uniquement parce que leurs *produits* ne pouvaient y figurer. Qui niera que quelques-unes de nos illustrations littéraires auraient pu disputer la médaille d'or, s'il y avait eu une médaille pour les poëtes et les prosateurs, dans ce concours des intelligences des deux hémisphères?

Les premiers jours de 1855 auront vu un véritable tour de métempsicose dramatique : le plus novateur de nos auteurs de théâtre, Alexandre Dumas, s'est fait poëte grec, en traduisant une trilogie d'Eschyle. Pendant huit jours, malheureusement, Eschyle a en vain parlé français à la Porte-Saint-Martin, le public d'Athènes était absent; le public habituel du boulevard bâillait : l'*Orestie* a donc disparu de l'affiche. Qui le croirait? La pièce avait semblé si remarquable à des spéculateurs qu'ils l'avaient achetée au poëte, l'avaient mise en actions, et ils voulaient la faire coter à la Bourse, comme un chemin de fer ou un fourneau de gaz! La littérature dramatique n'est pas ingrate ; elle met volontiers la Bourse en scène.

Le Théâtre-Français ne s'est pas ému beaucoup de l'usurpation classique tentée sur son domaine par la Porte-Saint-Martin. D'abord, il a bien quelquefois usurpé lui-même sur les boulevards, ce dont nous ne le blâmons pas, quand il va y conquérir des acteurs comme M. Bressant et des drames arrangés avec goût par notre ami Régnier. Ensuite, ce temple de la vraie Melpomène et de la vraie Thalie répétait, au même moment, deux pièces d'une haute portée, plus la jolie comédie de M. Arthur de Beauplan, *les Piéges dorés*, jouée cette semaine, et dans laquelle Mlle Augustine Brohan nous a charmé par sa verve sémillante, — parfaitement secondée d'ailleurs par Bressant et ses autres camarades. La hausse et la baisse ont fourni le texte des *Piéges dorés*. — Nous avons le regret de n'avoir pu entendre les artistes de

Digitized by Google

la Comédie réciter les vers composés, cette année, pour l'anniversaire de la naissance de Molière. Grâce à leur débit, nous les aurions goûtés sans doute, comme les journaux qui les ont cités.

Le grand Opéra représente un magnifique ballet dans lequel le poëme de lord Byron, *le Corsaire*, se trouve traduit en danses et en décors empruntés à la poésie des *Mille et une Nuits*.

Nous achevions, cette semaine, la lecture d'une biographie qui doit prendre place dans toutes les bibliothèques de théâtre : *Beaumarchais et son temps*, par M. Louis de Loménie [1]. Nous ne céderons pas à la tentation de dessiner le personnage de Beaumarchais, tel que nous concevons ce Gil Blas diplomate, dont la vie fut un roman tout aussi varié que le chef-d'œuvre de Le Sage, et qui justifia, par ses succès de plume, le proverbe : *métier d'auteur, métier d'oseur*. Ces deux volumes si pleins n'ont pas une page qui fasse longueur ; comment se risquer à les résumer ? M. Louis de Loménie y a renoncé lui-même, en les terminant par une table des matières beaucoup trop courte, et qui ne donne aucune idée, par conséquent, des longs détails où il se complaît, — ce qui, certes, n'est pas une critique que nous faisons, puisque nous nous y complaisons avec lui. Il semblerait, au premier coup d'œil, que M. L. de Loménie n'a eu qu'à compiler les riches matériaux mis à sa disposition, et, à une seconde lecture, car nous l'avons lu deux fois, vous admirerez aussi l'art avec lequel toutes les parties de l'œuvre s'enchaînent.

Qui ne pensait comme nous que Beaumarchais ayant tant écrit sur lui-même, tantôt se mettant en scène dans ses drames, tantôt dramatisant ses mémoires judiciaires, il n'y avait, pour faire sa biographie, qu'à écrire sous sa dictée ? Or, M. L. de Loménie a cité beaucoup, et ses citations sont presque toutes inédites ; mais en citant il n'a jamais laissé Beaumarchais conclure seul, après l'avoir laissé argumenter. Non, M. de Loménie, moraliste indulgent d'ailleurs, ainsi qu'il fallait l'être avec un pareil héros, intervient toujours avec la vérité morale, la *vérité vraie*, qui redresse celle de l'auteur de *Figaro*. Le professeur reste toujours l'homme de goût dans la partie littéraire de ce travail ; bref, c'est un livre rempli d'excellents jugements et de saines doctrines, à tous les points de vue. Il n'y a de trop que la précaution de la préface, où est déclinée la solidarité du biographe et du héros. Qui aurait songé à les confondre ? Cependant Beaumarchais valait réellement mieux que sa réputation, et c'est ce qui explique pourquoi la société de son temps, princière et bourgeoise, décernait des ovations à celui que le Parlement venait de flétrir d'un *blâme* qui avait le caractère d'une peine infamante. Une exagération n'en absout pas une autre. Quoique nous aussi nous jouissions encore par la lecture et le théâtre de la gaieté du personnage, quoique nous lui accordions tous les priviléges d'un amuseur de société, nous ne saurions oublier ce qu'il avait d'équivoque. Il en est de lui comme de tel homme d'es-

[1] Deux vol. in-8, chez MM. Lévy, rue Vivienne. Prix : 15 fr.

Digitized by Google

prit et de talent, qui, de nos jours encore, est recherché dans tous les salons, qui s'asseoit à la table des princes, des ministres et des banquiers, à qui enfin vous serrez franchement la main... mais à qui vous ne donneriez pas la main de votre fille ou de votre sœur. Beaumarchais n'en épousa pas moins trois femmes, nous fera-t-on observer ici... En effet, nous sommes peut-être plus sévère que notre société actuelle ne nous donne le droit de l'être. M. L. de Loménie croit que si Beaumarchais renaissait sur notre scène politique, il deviendrait infailliblement ministre, tandis que de son temps tous les services réels qu'il rendit aux puissances ne l'élevèrent guère au-dessus des agents subalternes et anonymes : « Ce qui nous paraît certain, dit-il, c'est que pour donner la mesure de ses brillantes facultés, pour arriver à tout, pour figurer dans l'histoire de son pays avec autant de puissance et d'éclat qu'il y a figuré avec agitation et avec bruit, il n'a manqué à Beaumarchais que de venir au monde cinquante ou soixante ans plus tard. » Le monde *politique* est-il réellement devenu moins délicat ? Cette conclusion, développée par M. L. de Loménie, ressemble peut-être aux boutades que Figaro lançait en plein théâtre à ses propres contemporains. Notre chronique lui en laisse toute la responsabilité, ayant renoncé aux épigrammes depuis la dernière séance de l'Académie des sciences morales. Comment oser faire la concurrence des coups d'épingle à un si grave et si spirituel aréopage ?

Il en faisait partie, ce ministre de 1848, dont la droiture sévère n'acceptait aucun compromis avec l'intrigue ; dont l'intelligence, disciplinée par l'habitude du travail, se trouva tout à coup applicable à la pratique des affaires, quoique exercée surtout par la polémique d'opposition. Esprit actif et réfléchi, Léon Faucher sut mener de front l'administration du département ministériel qui comprend tout le gouvernement intérieur de la France, et la discussion de la tribune dans une époque d'agitation et de défiance mutuelle entre les partis. S'il échoua, c'est-à-dire s'il ne réalisa pas le système auquel il s'était voué, c'est qu'il avait la modestie de croire que sa force reposait sur son principe, et il voulut être conséquent avec lui-même. C'était cette foi qui donnait une apparence de roideur et d'inflexibilité à sa probité politique. Administrateur qui méritait de gouverner une France plus calme, il a laissé, dans son passage au pouvoir, plus d'une excellente idée, qui germera et fructifiera plus tard. Son nom doit même rester attaché à des mesures déjà mises en pratique, entre autres la création des gardiens de la ville de Paris. Mais aujourd'hui c'est le publiciste que nous avons devant nous dans les quatre volumes de ses œuvres choisies, éditées par M. Guillaumin, quatre volumes dont un seul eût suffi pour le classer parmi les économistes contemporains. Les deux premiers contiennent une série de discours et d'articles qui, à quelques lacunes près, forment une histoire financière de la République de 1848, histoire critique, dans laquelle sont tour à tour développées les idées de réforme ou de progrès dont Léon Faucher fut le promoteur, et réfutées

Digitized by Google

toutes les fausses théories dont, plus qu'aucun des hommes d'Etat alors sur la brèche, il contribua à préserver le pays. Ce double caractère d'initiateur contenu par le bon sens et de courageux défenseur des systèmes éprouvés par l'expérience est ce qui distingua toujours le ministre comme le publiciste. Il en résulte que dans ces deux volumes les *mélanges* sont reliés par l'unité de la doctrine. Plus d'une question traitée là pour la circonstance retrouvera peut-être un jour son opportunité : il est aussi tel discours et tel article qui ont pour jamais remis les hommes et les choses à leur place. Dans l'introduction, en tête des volumes, M. Louis Wolowski, qui seconda si bien son beau-frère, s'est rendu l'interprète de la reconnaissance publique, sans qu'aucune de ses expressions sente l'exagération de l'amitié et de la parenté.

Nous avons surtout relu avec intérêt les *Etudes* de M. Léon Faucher *sur l'Angleterre*, cette suite d'esquisses pittoresques qui vivifient la statistique par la philosophie morale. C'est là que le chiffre lui-même devient dramatique. L'état social de l'empire britannique est exposé sans les préventions trop favorables de l'anglomanie à laquelle se sont trop souvent abandonnés les économistes superficiels qu'éblouit l'industrie portée à sa plus haute puissance. M. Léon Faucher savait s'entourer des documents et marcher à la lumière des enquêtes et des rapports parlementaires, mais son fil conducteur le plus sûr dans les contradictions de la civilisation anglaise était sa sagacité naturelle, qui éclaira maintes fois sur un point obscur ou controversé ceux-là même qui étaient consultés par lui comme les autorités locales. C'est ce dont nous avons entendu convenir les amis communs que nous avions dans les trois royaumes. Aussi les *Etudes sur l'Angleterre* ont-elles été, en grande partie, traduites de l'autre côté du détroit, et nous possédons l'*Etude sur Manchester*, avec des annotations qui font ressortir la justesse de toutes les observations de l'économiste français, en relevant quelques inexactitudes insignifiantes. A Liverpool, à Leeds, à Birmingham, dans le pays de Galles, M. Léon Faucher sut, avec cette intelligence supérieure, apprécier la situation morale en même temps que l'habileté mécanique des classes ouvrières dans toutes les branches de l'industrie, ne perdant de vue aucune des influences qui modifient la constitution physique et le caractère des races. La condition des femmes et des enfants est partout un sujet de préoccupation pour lui : il constate l'intervention, tantôt heureuse, tantôt insuffisante ou même funeste de la législation dans les relations du manufacturier et de l'ouvrier ; enfin par ses sympathies pour le travail il se montre démocrate, comme nous devrions tous l'être, inspiré par la philanthropie religieuse. Mais c'est là encore que se manifeste tout ce qu'il y avait d'antirévolutionnaire dans les doctrines les plus libérales de Léon Faucher. Aussi, après avoir défini la démocratie et la classe moyenne, n'éprouve-t-il aucune difficulté à rattacher ces doctrines au jugement favorable, en somme, qu'il porte de l'aristocratie anglaise, élément de progrès aussi bien qu'élément de conservation dans cette

Digitized by Google

constitution dont nous n'avons jamais eu que la contrefaçon. Ce chapitre des *Etudes sur l'Angleterre* peut être mis à côté des plus belles esquisses de Montesquieu. Le futur ministre de notre France égalitaire s'écriait avec conviction : « Oui, l'aristocratie est puissante en Angleterre. Ce gouvernement, qui n'a pas rendu le peuple heureux, mais qui l'a fait grand, a eu surtout pour effet de former le caractère national : c'est par là qu'on doit le juger, car c'est là sa gloire. L'aristocratie a servi de type au pays dans cette éducation de soi-même, à laquelle aujourd'hui toutes les nations travaillent, et comme l'idéal proposé aux esprits se prenait à une certaine hauteur, le peuple anglais s'est placé ou maintenu, sans effort, au-dessus des régions moyennes ! » Ce qui aurait toujours resserré nos rapports avec Léon Faucher, ce qui nous ramenait facilement à lui dans nos dissidences, c'était ce culte de la grandeur morale qui prouvait une élévation naturelle, une âme *aristocratique*, dans le sens grec du mot. Il aspirait à monter, mais il ne condamnait pas les autres à descendre ; il eut de l'ambition, mais il n'avait pas cette envie qui cherche dans un niveau universel la consolation de la médiocrité. Ces natures d'élite sont parfois accusées de fierté par certains démocrates. Cette fierté, pour nous, ressemble beaucoup à la dignité, au respect de soi-même, dont il faut être jaloux dans toutes les sphères, dans la sphère démocratique comme dans la sphère aristocratique. Le style, enfin, de Léon Faucher lui doit sa continuelle distinction. Quelques expressions du journalisme moderne y font quelquefois dissonance ; mais, en général, la phrase est correcte avec élégance, la métaphore noble ou ingénieusement choisie ; bref, le style de Léon Faucher porte la toge du sénateur et cache sous sa draperie les termes plébéiens des enquêtes, des rapports parlementaires, de la polémique industrielle, style des économistes, etc., où le néologisme a ses coudées franches.

La république des lettres, sinon *l'autre*, doit être une république aristocratique... par le style du moins. A ce titre, d'abord, nous ne saurions trop louer un petit volume de M. Eugène Maron, l'*Histoire littéraire de la Révolution* [1]. Mais il y a aussi le fond avec la forme dans cet écrit d'un jeune auteur, auquel nous ne croirions rien retrancher de son caractère viril, si nous disions qu'il appartient à l'école de cette remarquable *Histoire de la République de* 1848, attribuée à une noble femme, déguisée sous un pseudonyme masculin. L'idée-mère du livre de M. Eugène Maron est originale par sa simplicité même. C'est l'ancienne thèse de la littérature, étudiée comme l'expression de la société. La plus belle page de la littérature révolutionnaire de 1789 à 1800, c'est la littérature parlée, l'éloquence des assemblées et des clubs, qui a produit des chefs-d'œuvre oratoires à mettre à côté de l'éloquence antique. A ce point de vue, M. E. Maron cite surtout un discours de Vergniaud, comme la plus belle des harangues révolutionnaires, le discours par lequel il proposa de déclarer la patrie en danger. Littérairement, il a

[1] Un vol. Prix, 3 fr., chez Chamerot, lib.-édit.

Digitized by Google

raison ; mais, comme expression des passions de l'époque, ce discours, proposé par lui « à l'admiration des sages futurs, » pâlit auprès des harangues fougueuses, désordonnées même de Mirabeau. Hélas ! celui de ces géants de la tribune qui *exprimait* le mieux la société révolutionnaire doit-il être considéré réellement comme son représentant devant l'histoire ? Non, non ! Quoiqu'il soit pénible de le reconnaître, il en était le sycophante ; il en devint le traître. Les révélations posthumes ont flétri la gloire du tribun qui mourut dans son lit et fut porté au Panthéon : le tribun honnête homme périt sur l'échafaud. La thèse sur l'expression littéraire de la société ne peut donc être soutenue qu'avec des réserves ; aussi M. E. Maron en fait-il. Avec l'enthousiasme des principes, il est doué d'un sens logique, qui lui fait juger les hommes par leurs actes plutôt que par leurs discours ou leurs écrits. Il ne craint pas de compromettre l'immortalité de la cause en nous montrant ses avocats inconséquents, en arrachant même le masque aux comédiens d'une époque d'où l'exaltation générale semblait exclure l'égoïsme et l'hypocrisie des grands talents. M. E. Maron, qui prend son point de départ au ministère de Turgot, s'arrête à la Législative. Il est impossible qu'il ne continue pas cette histoire philosophique, où la moralité des théories est si loyalement dégagée de l'abus qu'en firent tour à tour l'intérêt individuel, la fausse politique des chefs de partis et l'entraînement enthousiaste de la multitude. Pendant la Convention et sous le Directoire, la littérature révolutionnaire eut aussi son rôle : discours, journaux, romans, pièces de théâtre, affiches même, présentèrent tantôt un sens trop clair, tantôt un sens énigmatique, qui réclament également un commentaire intelligent et sincère, comme celui de M. E. Maron. Pour caractériser la doctrine politique de ce jeune et sincère publiciste, nous devons citer, en terminant, cette ferme profession de foi sur ce qu'on appelle les journées mémorables de la première phase de la Révolution. « Je pense que le Serment du jeu « de paume, le 14 juillet, et le 10 août, sont des actes qui procèdent « les uns des autres : on ne peut approuver la première journée « sans approuver la dernière. Pour moi, je les admets toutes, elles « sont la gloire de la Révolution. D'un autre côté, je ne trouve rien « de grand, ni de glorieux, ni même de nécessaire dans les événe- « ments d'octobre. Le 20 juin a autant déshonoré le peuple que la « royauté, et le 2 septembre est le plus grand crime politique qui ait « été commis depuis la Saint-Barthélemy. » Nous nous arrêterions, nous, avant le 10 août ; mais nous connaissons des esprits plus hardis qui se scandaliseront de voir le 2 septembre comparé à la Saint-Barthélemy. Nous ne discuterons ni avec ces esprits forts de la Révolution, ni avec M. Eug. Maron, quoique nous recommandions son livre comme digne d'être discuté par ceux-là même dont il pourra contrarier les opinions.

Nous aurions dû parler plutôt d'un volume qui tient à la fois du livre et du journal, *le Miroir de la France* [1], par Camille Lebrun,

[1] Un vol gr. in-8°. Prix, 10 fr., au bureau du *Miroir*, rue Saint-Honoré, 157.

Digitized by Google

recueil de mélanges historiques, de biographies, de légendes, de monographies en tout genre, depuis l'histoire d'une plante jusqu'à celle d'une ville. Un premier volume nous avait fait connaître cette production d'un esprit studieux ; le second a la même variété que le premier : cette variété est un mérite qui s'achète par quelques articles un peu faibles : pourquoi ne le déclarerions-nous pas à l'auteur, pour avoir le droit de louer plus franchement les morceaux écrits avec un talent fort agréable ? par exemple, une esquisse sur le paon et le rossignol, dont nous dirions volontiers ce que l'auteur lui-même dit des vers de l'italien Pignoti, sur l'artiste emplumé : « Il y a autant de grâce que de vérité dans cette esquisse. » On ne lira pas avec moins d'intérêt *les Roses et les Violettes*, un précis *sur l'art du dessin*, l'histoire de Toulon et les notices sur le Bayard de la France impériale, le maréchal Lannes. Ajoutons que douze portraits lithographiés *illustrent* ce volume.

Un autre ouvrage, qui a dû coûter à son auteur de longues recherches, est celui de M. Amédée de Bast : *les Origines judiciaires, essai historique, anecdotique et moral, sur les notaires, les avoués, les préfets, les huissiers et autres officiers ministériels* [1]. Nous pourrons y puiser toute une longue chronique et des plus piquantes, après avoir demandé à l'auteur s'il nous permet de n'avoir pas la même vénération que lui pour tous les degrés d'une profession instituée pour la protection de la veuve et de l'orphelin, qui a produit, qui produit encore des individualités éminentes, mais qui a bien aussi son personnel d'originaux plus ou moins aimables. Est-ce que M. Am. de Bast n'aurait jamais eu de procès ? est-ce qu'il n'en aurait jamais perdu ? On se le demande en le voyant se préoccuper d'inspirer l'amour de leur profession « aux *quarante mille jeunes gens* qui se destinent à être notaires, avoués, agréés, greffiers, huissiers, etc. » Quarante mille ! grands dieux ! Plus que jamais le père Chicaneau de Racine aurait aujourd'hui raison d'élever son fils dans la *crainte de Dieu et des sergents !* M. Am. de Bast, très-curieux des vieux usages judiciaires, exhume surtout les grandes figures des vieux Parlements et de la Bazoche, pour les proposer en exemple. Impossible de ne pas s'incliner avec lui devant les Simon de Bucy et les Jean de Popincourt, les Patru, les Séguier, les Cochin, et ce Lemaistre, dont un des esprits les plus délicats et les plus ornés du parquet moderne, M. Oscar de Vallée, nous racontait naguère la noble carrière. L'ouvrage de M. Am. de Bast touche à tant de questions archéologiques et littéraires que nous aurons l'occasion d'y revenir, en comparant le vieux barreau anglais au barreau français, grâce à un excellent article qui paraît dans le *Blackwood Magazine* de ce mois-ci.

La littérature historique vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes de M. Laurentie, qui terminent son *Histoire de France* [2]. Ces

[1] Un vol. in-8°, au Comptoir des imprimeurs-unis.

[2] *Histoire de France* par M. Laurentie, un vol. in-8°, chez Lagny, libraire-éditeur.

Digitized by Google

deux volumes embrassent le Consulat, l'Empire et la Restauration. On ne s'attend donc pas aux amples développements où se promènent depuis quelque temps les historiens contemporains. Mais il y a dans les rapides récits de M. Laurentie tous les avantages de la condensation de la pensée et du style. Il est des phrases qui valent des chapitres, quand elles résument pittoresquement les faits et expriment une opinion nette, sincère, logique. M. Laurentie a étudié Tacite et Bossuet; sa forme s'en ressent. Il est de l'école religieuse, et ses jugements sont l'expression d'une autorité qui ne compose pas avec la conscience. Les grandeurs terrestres ne lui imposent pas. Il n'est indulgent que pour l'infortune. Voilà pourquoi cet ouvrage pourra contrarier quelques souvenirs et inspirer quelques inquiétudes à ceux qui ont un autre point de départ et un autre but que M. Laurentie; mais ceux-là même rendront hommage à l'honnêteté de ce talent désintéressé par la religion dans toutes les questions purement politiques. Enfin, si l'impartialité de M. Laurentie avait besoin d'une garantie ou d'un contrôle, il faudrait rapprocher son livre de celui de M. Thiers lui-même, et l'on serait étonné de voir deux auteurs d'une école si opposée se rencontrer souvent dans leurs appréciations d'un passé glorieux.

M. Laurentie, lui aussi, fait la part large à tout ce qui lui paraît servir l'honneur de la patrie. Mais il est comme Aristide, qui mettait la justice au-dessus des intérêts de la nationalité. Il croit d'ailleurs à la sainteté des traditions, même au point de vue purement humain, pour arrêter les peuples sur la pente rapide des révolutions, préférant la transformation lente de la société à ces entraînements qui la livrent aux expérimentateurs ambitieux. Il nous importait de rendre cet hommage à M. Laurentie, pour pouvoir faire quelques réserves *in petto*, car le moment n'est pas favorable pour opposer notre système de la discipline dans les idées libérales à celui de la modération dans la résistance. Nous tenions avant tout à signaler la conscience d'une œuvre que l'auteur a pu récapituler, avec une modeste satisfaction, par un sommaire général, vrai chef-d'œuvre comme résumé. Avant de déposer sa plume, M. Laurentie a jeté aussi sur l'avenir un coup d'œil qui doit le réconcilier avec tous les vrais patriotes, car il y voit, comme M. de Maistre, la France rajeunie, et chargée par la Providence de guider les autres peuples vers les nouvelles destinées de la grande transformation sociale.

L'œuvre de prédilection de feu Balzac était son recueil de *Contes drolatiques*, merveilleux travail de style, où le pastiche s'élève jusqu'à l'originalité. Il y avait réellement du génie pantagruéliste dans ce romancier sensualiste, gêné souvent dans l'idiome moderne et d'une verve inépuisable dans la langue de Rabelais. Les *Contes drolatiques*, bréviaire archéologique plutôt que licencieux, doivent au moins trouver grâce auprès des amateurs de la vieille littérature. Aucun des ouvrages de Balzac ne prêtait à l'illustration comme celui-ci. Nous ne nous étonnons pas de le voir réimprimé avec un luxe qui en fait un

Digitized by Google

vrai chef-d'œuvre iconographique [1]. Les 425 dessins spécialement composés et gravés pour l'œuvre sont dignes de l'imagination du conteur. Il en est dont Callot pourrait être jaloux. Quelques-uns sont d'une grâce mignarde, à émerveiller l'Albane; mais en général les scènes comiques l'emportent, comme cela devait être.

Nous aurions dû donner *un tour de faveur* à la tragédie de *Jules César*, traduite en vers français, avec le texte anglais au bas des pages [2].

M. Carlhant a justifié ainsi la hardiesse de son travail. Cette juxtaposition des deux pièces n'eût réussi à aucun de ses devanciers. Voltaire, le premier de tous, s'est fait un jeu de parodier Shakespeare, et M. Carlhant le dit franchement, malgré son respect pour le grand nom de Voltaire. Sa traduction est précédée d'une introduction, qui a le double mérite d'une dissertation de philosophie et d'histoire. C'est l'œuvre d'un penseur, comme la traduction est l'œuvre d'un poëte philologue.

Nous recevons enfin et ne négligerons pas un *Traité de l'Enseignement au point de vue de la Commune et de l'Etat*, par M. Claude Gauthier Coignet, remarquable par beaucoup d'idées utiles. L'éducation de la femme est une grave question, gravement discutée dans ce livre.

Nous avons trouvé très-neuves quelques réflexions de Mme Gauthier Coignet, sur les distinctions à établir entre les écoles de filles et les écoles de garçons. Elle pense que, dans « un milieu social où l'éducation sera plus répandue et le niveau de la moralité plus élevé, on reconnaîtra par la pratique qu'il ne faut point séparer les deux sexes d'aussi bonne heure qu'on le fait aujourd'hui. » Elle puise ses arguments dans l'utilité des contrastes, dans les oppositions d'esprit pour exciter l'émulation, cet élément le plus actif de l'éducation. » La question est assez grave pour être controversée. Sans nous prononcer sur celle-là et quelques autres, traitées par l'auteur avec une grande indépendance d'esprit, nous craignons que Mme Gauthier ne cède trop facilement au besoin de généraliser qui séduit tous les auteurs de systèmes.

Considerazioni sulla questione d'Oriente. — Une brochure sous ce titre paraît à Turin, un peu trop tard peut-être, mais n'en contenant pas moins des observations excellentes.

Nous ne pouvons que mentionner un choix de poésies, traduites de l'allemand, par M. P. Lacour. L'auteur l'appelle le *Bouquet de Luder*. M. Lacour a bien choisi ses fleurs, et si quelques-unes sont desséchées comme dans un herbier, quelques-unes aussi ont conservé leur couleur et leur parfum.

[1] Un splendide volume illustré par G. Doré. — Paris, rue Richelieu, n° 92.

[2] Par M. Carlhant. Un beau volume, imprimé par Firmin Didot.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

Digitized by Google

FÉVRIER 1856.

REVUE BRITANNIQUE

POLITIQUE ÉTRANGÈRE.

DES PARTIS AUX ÉTATS-UNIS

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

JUSQU'A NOS JOURS.

La constitution que les Etats-Unis se donnèrent en 1787 ne fut pas adoptée à l'unanimité. Ses adversaires, sous le nom de démocrates, formèrent le parti de l'opposition. Les hommes de l'administration s'appelèrent fédéralistes, parce qu'ils avaient soutenu et fait triompher, dans le Congrès, le principe d'une union fédérale avec un pouvoir central supérieur. Bien que cette constitution n'eût point obtenu son approbation complète, l'opposition n'essaya ni de l'entraver dans sa marche, ni de la détruire. Au contraire, quelques-uns de ses chefs les plus éminents acceptèrent des emplois dans le premier cabinet de la république. Leur patriotisme ou leur sagacité, l'un et l'autre peut-être, ne tardèrent pas à recevoir leur récompense. Douze années après l'établissement de la constitution, l'opposition était devenue le parti le

Digitized by Google

plus puissant du pays. Vainement les fédéralistes comptaie encore dans leurs rangs le glorieux fondateur de la républiqu Washington lui-même. John Adams, qui avait espéré êt réélu à la présidence, échoua devant T. Jefferson. Avec celui- les démocrates s'emparèrent du gouvernement et le conservère sans interruption pendant vingt-quatre ans. Leur ascendant manifesta de si bonne heure que Madison, dont les opinions les sympathies étaient, dans l'origine, fortement déclarées e faveur du fédéralisme, se rallia par ambition au parti démocr tique, où il fut le bras droit et le successeur immédiat de Jefferso à la présidence.

On a dit et écrit souvent que tout ce que les États-Unis comp tent d'hommes éminents par la richesse, l'éducation ou les l mières, appartient au parti fédéraliste, et que par suite la chut de ce parti avait été une victoire du radicalisme. Ce point de vu n'est pas rigoureusement vrai. Un grand nombre des plus an ciennes et des plus riches familles de la Virginie et presqu toutes celles de l'Etat de New-York se distinguent par l'ardeu de leurs convictions démocratiques. Il faut reconnaître, toute fois, qu'en général, à la naissance de la république, les fédéra listes affectaient des tendances plus conservatrices, et les dé mocrates des tendances plus avancées. Les premiers voulaien un gouvernement central investi de pouvoirs étendus, tandis qu leurs adversaires accordaient davantage à l'indépendance de divers Etats de la confédération. Mais cette distinction entre le droits de l'administration centrale et ceux des États, qui a donn aux deux partis une physionomie si tranchée, ne fut bien sou vent que nominale. En effet, on vit plus d'une fois des Congrè où dominaient les démocrates montrer peu de respect pour le franchises locales, et l'on n'a pas oublié la hardiesse avec la quelle le président Jackson, si imbu cependant des passions e des préjugés démocratiques, se plaça sur le terrain même d fédéralisme, dans sa fameuse proclamation contre les *nullifica teurs* de la Caroline du sud. Une nuance plus tranchée entre le deux partis, c'est que les démocrates poussaient sans cesse l'extension territoriale, et que les fédéralistes s'appliquaient à retenir l'Union sur cette pente funeste, selon eux. Mais leur différence la plus caractéristique consiste dans leur politique exté-

Digitized by Google

rieure. Les démocrates ont toujours préféré la France et l'alliance française. Les fédéralistes, au contraire, se sont toujours montrés plus favorables à l'Angleterre et se sont prononcés pour le système de la neutralité.

Maintenant que les fédéralistes, comme parti, et nous pourrions dire aussi comme individus, n'existent plus que dans le domaine du passé, on peut dire d'eux que c'étaient des hommes habiles, sincères, honorables et pleins d'élévation dans les sentiments. Ils ne manquaient ni de principes ni d'habileté. Mais ils comptaient trop sur les antécédents et n'avaient point assez de cet esprit d'entreprise et de ce goût d'aventures qui est inhérent à la race anglo-saxonne. Ils n'avaient point assez foi dans le peuple, grande faute politique dans des hommes d'État, et, ce qui est plus grave encore, ils ne savaient pas le cacher. Mais ce qui leur nuisit le plus dans l'opinion, ce fut leur opposition à la guerre de 1812, ainsi que la convention d'Hartford, cette conférence secrète tenue, on ne sait dans quel but, par les fédéralistes les plus influents de la Nouvelle-Angleterre, mais où les démocrates virent naturellement une conjuration ayant pour but de livrer leur pays au gouvernement anglais.

Le traité de Gand fut comme une trêve après une bataille rangée. Toutes les questions, telles que celles de la délimitation des frontières du nord-est et du nord-ouest, du droit de visite, etc., restèrent en suspens. Vingt-cinq ans après, elles se représentèrent et donnèrent lieu à de nouvelles discussions et à de nouvelles complications. Mais la gloire morale des États-Unis n'en souffrit nullement. Leur réputation, au contraire, ne s'en étendit que davantage au dehors, et leur confiance en eux-mêmes s'en accrut. Après la guerre de 1812, le parti fédéraliste disparut insensiblement. Monroë, le successeur de Madison, fut élu presque sans opposition et réélu à l'unanimité. Au milieu des conflits furieux qui éclatèrent plus tard entre les partisans de Jackson et ceux de Clay, entre les whigs et les démocrates, on cita son administration comme l'âge d'or de la confédération. Il forma un cabinet mixte et prit pour ministre John Quincy Adams, fils de John Adams, le président fédéraliste. Lorsqu'il se retira, en 1824, il se présenta pour lui succéder toute une légion de candidats dont les quatre principaux étaient Adams, Crawford,

Digitized by Google

Jackson et Clay. Adams se recommandait par une profonde expérience politique, et il avait occupé le poste le plus important de l'administration, après la présidence, celui de secrétaire d'Etat. Crawford, membre également du cabinet de Monroë, avait été proclamé par l'assemblée de la Virginie, dont les décisions avaient jusqu'alors pesé d'un si grand poids dans les élections présidentielles. Clay possédait les sympathies de la Chambre des représentants, dont il avait été huit ou neuf fois le *speaker* (président). La réputation de Jackson était exclusivement militaire. Adams représentait le fédéralisme, Crawford le parti démocratique régulier, Jackson une nuance nouvelle et plus radicale de ce même parti, Clay l'union des hommes modérés de chaque fraction.

Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité, l'élection fut remise à la Chambre des représentants. Clay, qui avait obtenu le moins de voix, fut exclu de la lice, mais ses partisans se coalisèrent avec ceux d'Adams, qui fut élu et prit Clay pour secrétaire d'État. La nouvelle administration fut en butte à de vives attaques. Crawford étant mort bientôt après, Van Buren se ligua avec Jackson, et tous deux reconstituèrent le parti démocratique sur de nouvelles bases. Ce qui contribua le plus à encourager les efforts de l'opposition, ce fut la promesse de Jackson, de récompenser ses partisans en mettant à leur disposition toutes les places et l'influence de l'administration. Adams ne fut point réélu. Jackson l'emporta à une majorité considérable, et, fidèle à sa parole, il inaugura ce système si bien défini par M. Marcy, aujourd'hui secrétaire d'État : « Aux vainqueurs les dépouilles. » Avec Jackson s'établit ce principe de la rotation des emplois, qui veut que chaque fois qu'un nouveau parti arrive au pouvoir, tous les fonctionnaires du gouvernement, depuis l'ambassadeur à Paris ou à Londres jusqu'au directeur de la poste, dans le moindre village, soit destitué et fasse place aux partisans et aux créatures du régime qui triomphe. L'irruption d'aspirants aux places qui eut lieu alors à Washington fut stigmatisée du nom « d'invasion des Vandales. »

Le général Jackson était loin d'être le favori de la portion la plus éclairée de la nation ; mais, en somme, depuis Washington, aucun président n'avait joui d'une aussi grande popularité. Ses adversaires affectaient de craindre, quelques-uns même crai-

Digitized by Google

gnaient réellement qu'il ne voulût se faire réélire une troisième fois et ne devînt ainsi dictateur perpétuel. Il possédait certainement trois qualités qui commandèrent toujours le respect des peuples, une bravoure incontestable, une grande probité politique et une inflexible énergie de caractère. Comme la réputation qui l'avait porté au pouvoir reposait surtout sur ses titres militaires, son administration se distingua par une guerre, mais par une guerre intérieure ; nous voulons parler de sa lutte contre la banque des Etats-Unis, à laquelle il enleva les dépôts du gouvernement pour les confier aux banques provinciales. L'hostilité de Jackson contre ce grand établissement financier avait sa source dans une querelle personnelle qu'il avait eue avec ses directeurs. Mais telle était sa popularité, que la suppression de toutes les banques d'État devint immédiatement l'un des dogmes de la démocratie américaine. Les adversaires de Jackson, momentanément paralysés, essayèrent de s'opposer à sa réélection en lui suscitant Henri Clay comme compétiteur, et l'opposition régulière, accrue de quelques déserteurs qui s'étaient séparés de Jackson sur la question de la banque, se reconstitua sous le nom d'opposition whig. Les chefs de ce nouveau parti furent Henri Clay dans le sud, et Daniel Webster dans le nord. Les whigs avaient succédé, en Amérique, aux fédéralistes, de la même façon que les conservateurs ou les peelistes succédèrent, en Angleterre, au parti tory. Comme les fédéralistes, les whigs formaient le parti conservateur. Ils comptaient dans leurs rangs la majorité des hommes éclairés du pays. Leur principale force était dans les Etats du nord, et ils préféraient l'Angleterre à la France. Mais là s'arrêtent leurs points de contact avec les fédéralistes. Les principales questions qui se débattaient entre les démocrates de Jefferson et les fédéralistes roulaient sur la politique étrangère. Celles, au contraire, qui divisaient les démocrates de Jackson et les whigs roulaient sur les questions de finances. Les fédéralistes cherchaient à accroître les attributions du pouvoir exécutif et les whigs à les diminuer. C'est dans ce but que ceux-ci soutenaient le principe de la non-rééligibilité du président. Cette différence tient en partie à ce fait, qu'à l'époque où les deux partis se formèrent, les fédéralistes étaient au pouvoir et les whigs dans l'opposition. Malgré la réputation et le talent de leurs chefs,

Digitized by Google

les whigs restèrent quelque temps sans faire aucun progrès. Van Buren succéda à Jackson, grâce à la faiblesse et aux divisions de l'opposition. Mais dans la première année de l'administration de Van Buren, les prédictions de ses adversaires se réalisèrent, au delà même de ce qu'ils espéraient. Une crise commerciale et financière terrible éclata. Toutes les banques suspendirent leurs payements, et, pendant un instant, le gouvernement lui-même se trouva dans une situation aussi désespérée que les banques. L'administration se rattacha à la première branche qui lui tomba sous la main, et l'un de ces incidents, vulgaires en apparence, qui exercent souvent tant d'influence sur les affaires publiques, vint changer tout d'un coup la politique financière du parti démocratique.

Les démocrates de la ville de New-York avaient été souvent troublés dans leurs réunions par une fraction de leurs dont la turbulence compensait la faiblesse numérique. Un jour, ne pouvant autrement venir à bout de cette bruyante minorité, ils ajournèrent le *meeting*, et, pour mieux obliger leurs adversaires à se retirer, ils s'avisèrent d'éteindre brusquement les lumières de la salle. Sans se déconcerter, les membres de la minorité prirent des allumettes chimiques et rallumèrent les quinquets. C'est de là que leur vint le nom de *locofocos*, sous lequel on désigna pendant quelques années le parti démocratique. Les locofocos lancèrent leur manifeste politique, dont un des articles principaux était la séparation complète du gouvernement et des institutions de banque, et la perception directe des revenus de l'État par l'administration centrale. Cette partie de leur programme n'excita d'abord que le sarcasme, mais l'administration se trouva enfin trop heureuse de l'adopter.

Un petit nombre de fonctionnaires de la banque, appartenant à l'opinion démocratique, se séparèrent de leur parti et prirent le nom de conservateurs, mais bientôt ils disparurent dans les rangs de l'opposition régulière. D'un autre côté, le nouveau mouvement financier apporta à l'administration le concours de Calhoun et des *nullificateurs*, qui avaient organisé contre le gouvernement de Jackson une espèce d'opposition indépendante; mais cette coalition ne profita à aucun des partis qui la composaient. Les whigs virent enfin luire dans leur horizon politique

Digitized by Google

une chance de succès. Leur principale difficulté était l'embarras des richesses ; ils ne savaient lequel de leurs chefs choisir comme président. Le parti antidémocratique des Etats-Unis a toujours souffert de l'ambition et de la rivalité de ses chefs. De graves mésintelligences entre Hamilton et l'aîné des Adams contribuèrent à précipiter du pouvoir les fédéralistes. De haineuses jalousies entre Webster et Henri Clay, de même qu'entre leurs partisans respectifs, entravèrent sans cesse le progrès des whigs. Clay était en réalité leur homme d'État le plus éminent, et cependant il avait échoué deux fois dans sa candidature à la présidence. Webster jouissait à juste titre d'une grande réputation d'orateur et de légiste. La popularité militaire de Jackson engagea quelques électeurs de New-York à mettre en avant le nom du général Scott, et certains Etats de l'ouest à appuyer les prétentions du général Harrison. Les whigs tinrent une convention nationale pour décider sur lequel de ces quatre candidats ils réuniraient leurs voix. La question s'étant simplifiée par la retraite volontaire de Webster, le choix de la convention tomba sur Harrison, non point à cause de son mérite supérieur, mais parce qu'il offrait le moins de prise aux attaques. William Henri Harrison était un homme d'une intégrité au-dessus du soupçon. C'est là sans doute une qualité précieuse, trop rare malheureusement dans la vie politique, mais qui ne suffit pas à elle seule pour compenser l'absence des autres. Il serait assez difficile de dire quels étaient les titres d'Harrison à la haute position politique qu'il ambitionnait. Comme général, il n'avait eu que des succès ordinaires ; comme homme d'Etat, il n'avait rempli que des fonctions législatives et diplomatiques peu importantes. Il n'avait ni la réputation d'un orateur ni celle d'un tacticien parlementaire. Il s'était complétement retiré de la vie politique, ce qui avait donné à ses partisans l'occasion de le comparer à Cincinnatus. Mais, nous le répétons, s'il n'avait point de titres bien établis à la présidence, il n'avait point non plus excité de jalousies et d'inimitiés assez puissantes pour l'en écarter. Néanmoins telle était l'influence du nom de Jackson, telle était la protection dont il couvrait son parti, que la candidature d'Harrison eût été fort compromise sans le plus imprévu des accidents.

Digitized by Google

Le candidat whig était si peu connu qu'un grand nombre de personnes, poussées par un pur sentiment de curiosité, allèrent lui rendre visite à sa résidence de North-Bend, petit village de l'Ohio. Au nombre des visiteurs se trouvait le correspondant d'un journal démocratique du sud. Le malheureux publiciste fut tellement dégoûté de l'accueil qu'il reçut, qu'il écrivit à son directeur qu'Harrison était un personnage fort ordinaire, qu'il ne différait en rien des fermiers du voisinage, qu'il n'avait su donner à ses hôtes que du mauvais cidre du pays, que sa maison n'était qu'une cabane en planches, etc. — Ces réflexions furent exploitées avec adresse par les whigs. Un membre du Congrès se procura les factures du tapissier qui avait fourni les meubles de *White-House*, et mit en contraste les splendeurs du palais de la présidence avec la cabane de North-Bend. On vit surgir de tous côtés des cabanes en planches. La consommation du cidre s'accrut dans une proportion considérable. La loi du Maine sur les boissons aurait eu peu de chances de passer à cette époque. Avant la fin de l'été de 1840, l'élection présidentielle était décidée. Les whigs l'emportaient. Le Cincinnatus de North-Bend quittait sa cabane pour entrer dans les splendeurs de *White-House*. Les whigs, dans l'exaltation de leur triomphe, balayèrent de tous les emplois les fonctionnaires démocrates, et ceux-ci ne purent se plaindre qu'on leur appliquât leur propre système de rotation. Les whigs voulaient un nouveau tarif protecteur, une nouvelle banque nationale, etc. Ils se croyaient sûrs de résoudre toutes les questions dans le sens de leurs doctrines ; car, à ce moment, une réaction conservatrice se produisait dans le monde entier. C'était l'heure, en effet, où sir Robert Peel, en Angleterre, et M. Guizot, en France, s'emparaient du pouvoir. Les whigs voyaient déjà en perspective leurs principaux chefs arriver aux affaires, Clay d'abord, puis Webster, enfin Scott. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Harrison mourut quelque temps après son élection à la présidence, et le vice-président, Tyler, lui succéda. Presque aussitôt celui-ci tourna le dos aux whigs, s'opposa à toutes leurs mesures financières et entrava autant qu'il dépendit de lui l'exécution de leurs desseins politiques. Son parti s'indigna, tous les membres du cabinet, à l'exception de Webster, donnèrent leur dé-

Digitized by Google

mission en masse, mais Tyler se livra de plus en plus aux démocrates. Une justice à lui rendre, c'est que les États-Unis ne furent jamais plus dignement représentés au dehors que sous son administration. Everett, à Londres; Irving, à Madrid; Cass, à Paris; Wheaton, à Berlin, honorèrent leur pays à l'étranger par leur savoir, leur esprit et leurs talents diplomatiques. Mais c'était là, on le comprend, une faible consolation pour les whigs. Ils n'étaient pas toutefois au bout de leurs mécomptes. Les démocrates donnèrent pour successeur à Tyler James Polk. Quoique plus connu que le général Harrison, Polk était encore assez obscur. Il avait été *speaker* de la Chambre des représentants et l'ami personnel de Jackson. Ses opinions politiques étaient si peu définies, que les Allemands de Pensylvanie se trompèrent sur son compte au point de le prendre pour un protectionniste. C'est précisément ce mystère qui fit sa force. Les whigs conçurent de sa nomination une irritation extrême. Avec le nouveau président, ils crurent voir triompher toutes les doctrines du radicalisme. Les démocrates victorieux se mirent énergiquement à l'œuvre. Ils destituèrent tous les whigs que Tyler avait laissés en place, modifièrent le tarif protecteur de leurs adversaires dans un sens plus libéral, et annexèrent le Texas à la confédération. Jaloux de signaler son passage au pouvoir par une action d'éclat, James Polk déclara la guerre au Mexique. Après une résistance peu sérieuse, les Mexicains abandonnèrent aux Anglo-Saxons les trésors que l'indolence des Espagnols n'avait pas su exploiter, et cette guerre, suivie d'un triomphe si complet, accrut la renommée du président Polk et l'ascendant de son parti. Après tant de succès au dedans et au dehors, les démocrates devaient s'attendre à garder longtemps le pouvoir, mais ils en furent exclus de nouveau à l'élection suivante.

Bien que la guerre du Mexique fût l'œuvre d'un président démocrate, les deux principaux généraux qui l'avaient conduite appartenaient l'un et l'autre au parti whig. La tactique naturelle de l'opposition eût été d'adopter Scott pour candidat, mais il s'était engagé trop vivement sur une ou plusieurs questions embarrassantes, et les whigs arrêtèrent leur choix sur un homme moins compromettant, Z. Taylor. Les démocrates, au contraire,

Digitized by Google

mirent en avant le personnage le plus éminent de leur parti, général Cass. Van Buren avait d'anciens comptes à régler av cé général et incidemment avec les démocrates du sud. Les al litionnistes, qui, dans ces derniers temps, avaient acquis d forces et de l'importance, avaient besoin d'un chef et s'adr sèrent à Van Buren, qui acepta leurs propositions. Avant son él tion à la présidence, en 1836, il s'était prononcé énergiqueme contre leurs principes ; mais, dans cette occasion, il rétracta av la même énergie ses anciennes opinions. Il reporta sur Tay les suffrages dont il pouvait disposer, et par là réussit à écar le général Cass de la présidence.

Taylor ne jouit pas longtemps de ses honneurs. Comme Ha rison, il succomba presque aussitôt aux soucis du pouvoir, et à fatigue des affaires. Il eut pour successeur son vice-présider M. Fillmore, l'un des whigs les plus éminents de l'État de Ne York. Un instant on craignit que celui-ci ne renouvelât l'exemp de défection donné par Tyler, mais la nomination de Webst aux fonctions de secrétaire d'État vint dissiper les appréhension Bien que les whigs eussent fait triompher le président de le choix, le sénat était encore rempli de leurs adversaires, de sor qu'ils ne purent révoquer les mesures financières prises p leurs prédécesseurs. Le triomphe partiel des whigs fut le de nier de leur existence politique. Plusieurs causes contribuèren leur désorganisation. D'abord ils étaient usés, ensuite le coura de l'opinion entraînait l'Amérique vers les principes du lib échange. Les institutions financières des démocrates étaie passées dans les mœurs du pays, et dès que les questions qui s rattachaient furent réglées, les whigs sentirent le terrain le manquer sous les pieds, et ils se trouvèrent dans une positic analogue à celle des protectionnistes anglais après le rappel d lois sur les céréales. Mais, indépendamment de cette cause n gative, il y en avait une autre plus positive : il s'était élevé da leurs rangs une faction radicale qui visait à absorber le par tout entier et menaçait de le détruire.

La distribution générale de la propriété aux Etats-Unis et l'exi tence d'un grand nombre de petits propriétaires fonciers furer pendant longtemps considérées et reconnues comme les mei leures garanties contre la formation d'un parti ultra-radica

Digitized by Google

Toutefois, des tendances socialistes s'étaient déjà déclarées dans les grands centres de population. Les premiers symptômes de cette disposition furent l'épithète de démocrates que les whigs avancés accolèrent à leur nom. Plus tard, on les vit capter la faveur des Irlandais en proposant leur naturalisation, mais c'est surtout dans l'appui qu'ils prêtèrent aux *anti-renters* ou adversaires de la rente ou fermage que le but où ils tendaient se révéla. Il existait dans l'Etat de New-York des grandes propriétés assujetties à de vieilles redevances féodales qui, du reste, n'avaient rien d'oppressif. La forme surannée de ces redevances fournit un prétexte à quelques agitateurs, qui persuadèrent aux fermiers de ne point payer de fermages. Les propriétaires ne demandaient pas mieux que de terminer cette affaire en vendant leurs terres, soit à l'État, soit aux particuliers, mais ce n'est pas là ce que désiraient les anti-renters. Ils voulaient tout simplement s'approprier le bien des autres sans le payer. Si complaisant que soit le public américain pour la hardiesse en fait de spéculations commerciales, un vol aussi manifeste ne pouvait trouver grâce à ses yeux, et les fermiers rebelles eussent eu à répondre de leurs violences devant la loi, si la fraction radicale du parti whig ne les eût pris sous sa protection. Une coalition de whigs et d'anti-renters s'empara de la majorité dans la législature de l'État de New-York, vota des lois iniques contre les propriétaires, ordonna contre eux des poursuites vexatoires, réduisit les uns à la misère et contraignit les autres à des sacrifices injustes et à des compromis odieux. Un autre pas non moins fatal dans la même voie fut la réforme de la constitution de l'État de New-York, qui appliquait le principe électif au pouvoir judiciaire ; cet essai avait déjà été tenté dans quelques États démocratiques, mais partout il avait abouti à la ruine. Enfin, les whigs radicaux firent de l'abolition de l'esclavage un article de foi, au lieu de laisser cette question au libre arbitre de chacun. Le chef réel de cette fraction est M. Seward, autrefois gouverneur et maintenant sénateur de l'État de New-York. L'administration et l'autre branche du parti whig essayèrent de maintenir l'équilibre en se tournant vers le sud. Webster se mit sur les rangs pour la présidence. Les whigs de la nuance Seward lui opposèrent le général Scott, qui fut adopté par une majorité imposante, et

Digitized by Google

l'illustre secrétaire d'Etat en mourut, dit-on, de chagrin. Les démocrates, après de longues hésitations, se décidèrent pour Franklin Pierce. Pour se mettre d'accord, ils ne se demandèrent pas ce que Pierce avait fait, mais ce qu'il n'avait pas fait. Pierce était l'idéal de cette médiocrité qui passe inaperçue, sans exciter l'envie. Successivement jurisconsulte, législateur, soldat, il avait traversé sans éclat ces différentes professions. Dès que les whigs conservateurs se virent en minorité, ils se séparèrent ouvertement des radicaux, et leur retraite détruisit le peu de chances qui restaient encore à leur parti. Presque tous les États de l'Union votèrent pour Pierce. Cette élection peut être considérée comme le coup de mort des whigs. Depuis lors, ils ont cessé d'exister. Il y a bien encore des journaux whigs, mais il n'y a plus de parti whig.

Au commencement de 1853, les démocrates paraissaient plus forts qu'ils ne l'avaient jamais été depuis Monroë. Leurs adversaires n'avaient pas seulement été battus dans l'élection présidentielle, ils étaient encore complétement désorganisés. Les doctrines démocratiques triomphaient, et cependant le nouveau président n'était pas depuis six mois aux affaires que les démocrates se trouvaient en minorité dans une des sections de l'Union, et que, dans l'autre, ils avaient peine à maintenir leur influence. Quelles causes avaient amené ce profond et rapide changement? L'envie, ce vice des républiques, le désappointement de cette multitude d'aspirants aux places qui assiégent la moindre position, les illusions de ces gens qui rêvent et attendent sans cesse un âge d'or politique, les choix déplorables que fit le chef du pouvoir exécutif dans la distribution des emplois, la ridicule circulaire de M. Marcy aux agents diplomatiques de l'Union, au sujet du costume officiel, l'attitude étrange prise par l'administration dans la question d'Orient, les projets d'invasion que l'on soupçonnait le président Pierce de nourrir au sujet de Cuba, tout cela concourut à ruiner le parti démocratique dans l'opinion. Mais la faute la plus grave du président fut sa conduite dans la question de l'esclavage. Le nord s'était soumis sans arrière-pensée au compromis imaginé en 1850 par Webster; mais il voulait que ce fût du moins une solution définitive, et non pas une simple halte dans les progrès envahisseurs du sud. En

Digitized by Google

adoptant donc le bill de Kansas et de Nebraska, qui admettait l'esclavage dans la partie du territoire qui s'étend au nord de la ligne tracée par le compromis du Missouri, le président défaisait tout ce qui avait été fait jusqu'alors et remettait tout en question. Cette mesure, il est vrai, n'émanait point de M. Pierce ni de son cabinet, mais de M. Douglas, sénateur de l'Illinois et chef de la jeune Amérique, c'est-à-dire de cette fraction de la démocratie turbulente et ambitieuse, toujours alliée au parti de l'esclavage, dont elle ne partage pas d'ailleurs les principes.

Douglas avait été le candidat du parti démocratique à la présidence. Il avait quelque temps auparavant fait un voyage en Russie, et ses ennemis l'accusaient de s'être vendu à l'empereur Nicolas, qui lui avait, disaient-ils, fourni des subsides pour attiser le feu des discordes suscitées aux Etats-Unis par la question de l'esclavage. C'était aller chercher bien loin la raison d'un fait qui s'expliquait d'une manière beaucoup plus naturelle. A peine le bill du Kansas avait-il été proposé, que le président et le cabinet s'en emparèrent en l'appuyant d'une manière énergique, et que la majorité démocratique des deux Chambres vota la mesure, non toutefois sans de violentes protestations de la part de ses adversaires. La patience des États du nord était à bout. Les abolitionnistes, qui n'avaient marché qu'à regret dans la campagne présidentielle, se levèrent en masse contre Pierce. La condamnation du bill de Nebraska devint leur cri de ralliement.

Le parti abolitionniste avait singulièrement grandi depuis quelques années. Dès l'origine, tous les États de l'Union possédaient des esclaves, mais l'œuvre de l'émancipation avait commencé de bonne heure dans le nord. Certains États même s'étaient complétement débarrassés de leurs esclaves avant l'adoption de la constitution fédérale. La plupart des personnages principaux de l'époque, fédéralistes ou démocrates, appartenant soit au nord, soit au sud, étaient, en théorie du moins, partisans de l'abolition de l'esclavage; mais une émancipation générale et sans transition semblait une mesure trop violente pour ce jeune gouvernement. Les fondateurs de la république cherchèrent, autant que possible, à pallier ce qu'il y avait d'odieux dans cette institution, et abandonnèrent la question sans la résoudre, dans

Digitized by Google

l'espérance et dans la conviction que le flot de la civilisatio
du progrès purifierait un jour le sol de l'Union de cette lèpre
que la limite de vingt années, assignée au commerce des
claves, verrait en même temps finir l'esclavage lui-même. M
un lustre s'était à peine écoulé que l'invention de Whit
avait fait du coton une grande « institution », et que les É
du sud, tout en dépouillant l'inventeur de son brevet et le
damnant à mourir de faim et de misère, s'apprêtaient à pro
de sa découverte, en faisant servir le travail des esclaves à
exploitation. Les nouvelles prétentions du sud ne se mani
tèrent immédiatement par aucun fait politique. D'abord,
luttes absorbantes des fédéralistes et des démocrates, pui
guerre de 1812 et l'interruption des relations commerciales
en fut la suite, les condamnèrent pendant quelque temps
silence; mais, en 1818, elles éclatèrent dans la question
Missouri et troublèrent l'administration, d'ailleurs si paisi
de Monroë. C'est à cette époque que le sud remporta sa prem
victoire. Il fit admettre le Missouri au nombre des États à
claves, bien qu'il eût été solennellement stipulé par un acte
térieur qu'il ne serait formé aucun nouvel État à esclaves
nord d'une certaine parallèle de latitude.

C'est lors de la réélection de Jackson que commença c
longue agitation abolitionniste dont nul ne saurait prévoi
fin. Pour être juste à l'égard des États du sud, il faut dire qu'
ne fut provoquée par aucune agression violente de leur part.
avait bien eu une insurrection d'esclaves, ou plutôt une tenta
d'insurrection, en Virginie. Quelques-uns des noirs insur
avaient été mis à la torture. Les propriétaires qui avaient e
malheur d'exprimer trop librement leur opinion sur un systè
qui produisait de tels résultats avaient été maltraités et mê
massacrés, mais ce n'était là qu'une affaire sans importance d
un pays où chacun ne marchant qu'armé est censé se proté
lui-même. Toutefois, ces petits incidents attirèrent l'attenti
et, dans les discussions auxquelles ils donnèrent lieu, les É
du sud proclamèrent des doctrines qui alarmèrent le no
Le parti abolitionniste ne se composait alors que d'un p
nombre d'enthousiastes et de rêveurs, qui ne connaissaient r
à la pratique des choses humaines et qui, prenant tout d'ab

Digitized by Google

le côté extrême de la question, se lancèrent dans des violences fâcheuses. Mais insensiblement leurs idées prirent une forme plus précise et plus arrêtée; ils virent mieux et le but où ils tendaient et la route qu'ils avaient à suivre pour y arriver; leurs rangs se grossirent, et ils devinrent pour les partisans de l'esclavage des adversaires formidables. L'épithète d'abolitionniste équivaut, dans les États du sud, à une injure. L'esprit de parti y détourne à dessein ce mot de son acception naturelle. On affecte de croire que les abolitionnistes veulent opérer l'abolition de l'esclavage par des moyens violents, en massacrant les blancs, par exemple, ou bien en les amalgamant de force avec la population noire. C'est ainsi que de grands propriétaires d'esclaves, qui refusaient de suivre les partisans de l'esclavage jusqu'au bout de leurs systèmes, entre autres Henri Clay, Thomas Benton et le général Taylor, ont été flétris du nom d'abolitionnistes. Les personnes qui ne connaissent pas le système compliqué des relations de chaque État avec le pouvoir central, en Amérique, s'imaginent qu'il suffirait d'un acte du Congrès pour abolir l'esclavage sur toute la surface de l'Union, tout comme un acte du Parlement britannique l'a aboli dans les Indes occidentales. C'est là une erreur. Qu'on le sache bien, en effet, il n'est point, question pour les abolitionnistes de supprimer l'esclavage dans les États de l'Union où il existe. Les droits légaux et constitutionnels de chaque État sont si clairement et si nettement définis sur ce point, qu'aucun politique sérieux n'a jamais songé à les leur contester; mais il y a des questions secondaires liées à celle de l'esclavage, et ce sont ces questions qui ont servi de base au système abolitionniste. Nous ne parlerons que des trois plus importantes. La première est celle de l'abolition de l'esclavage dans le district de Colombie. Cette question intéresse directement l'honneur national, car ce district est le siége du gouvernement et se trouve placé sous le contrôle de la législature. La seconde est l'interdiction du commerce des esclaves à l'intérieur. La publication de l'*Oncle Tom* a mis en lumière l'odieux de ce trafic, dont la honte retombe sur la nation tout entière. La troisième, enfin, est la prohibition de l'introduction de l'esclavage dans l'un des territoires appartenant à la confédération. On sait qu'un territoire est un État

Digitized by Google

en germe, et qu'à cette période de son existence, il corresp
à une colonie et obéit à la juridiction du gouvernement fédé
Ce plan détruirait l'esclavage dans sa source, en ce qui conce
du moins les États futurs de l'Union. Le sud le sent bien
c'est là-dessus que s'est établi entre le nord et lui tou
fort de la lutte. D'autres articles, tels que la modification d
loi sur les esclaves fugitifs et le rappel du bill de Nebraska, s
venus, dans ces derniers temps, s'ajouter au symbole abolit
niste; mais ceux que nous venons d'énumérer représentent
trois grands principes renfermés dans la question générale
l'esclavage, l'honneur national, l'humanité et les droits des É
du nord.

Mais ce qui retarda longtemps les progrès des abolitionnis
ce furent les difficultés pratiques dont la constitution est
rissée. Cette constitution, on le sait, n'est point une abstrac
comme celle de l'Angleterre, mais un document écrit dont l
terprétation forme une branche séparée et des plus importa
de la législation américaine. Dans les premières années, une
fession de foi abolitionniste était, dans les élections générale
locales, une cause d'exclusion. Mais en 1837, lorsque la réac
qui éclata contre l'administration de Van Buren eut rend
l'opposition la conscience de ses forces, l'État de New-York é
à une majorité considérable, un gouverneur et un sous-gou
neur partisans de l'abolition de l'esclavage, et dès lors il fut
mis dans le nord que les principes abolitionnistes ne suffira
point pour écarter des emplois les candidats qui les professai
Bientôt même ils devinrent un titre aux sympathies des électe
notamment dans les États de Massachussetts, de Vermont e
l'Ohio. En 1840, les abolitionnistes présentèrent un troisième
didat à la présidence en opposition à Harrison et à Van Buren, n
il n'obtint qu'un nombre de voix insignifiant. La réaction, to
fois, joue un grand rôle dans les États-Unis, et ce sont ordina
ment les excès d'un parti victorieux qui fournissent à ses ad
saires les moyens de le renverser. L'administration de Polk n'a
pas été favorable à la cause des abolitionnistes. L'annexion du Te
et la conquête subséquente du territoire appartenant au Mexi
avaient exalté les espérances et les prétentions du parti de l'es
vage. Mais la découverte des régions aurifères californiennes

Digitized by Google

changer complétement l'aspect des choses. On vit alors se passer en Californie ce qui arrive aujourd'hui en Australie. Des personnes de toutes les classes se rendirent aux mines. Toute distinction entre le maître et le domestique, entre le gentleman et le paysan disparut. Des dandies qui jusqu'alors avaient passé leur vie à conduire un cotillon dans les salons ou à manier une queue de billard se mirent à mener des haquets, à rouler des barriques ou à porter des ballots, et ils ne dédaignèrent pas de faire eux-mêmes leur lit et de cirer leurs bottes, quand ils avaient des bottes à cirer ou un lit à faire. Un voyageur raconte qu'on ne se servait plus dans les restaurants de Californie du mot de *garçon*. Les domestiques tout frais débarqués d'un bureau de placement de New-York ne répondaient qu'à la dénomination plus aristocratique de *maîtres d'hôtel*. Dans cette société où tout homme était littéralement libre par le travail, la présence d'une classe servile était une insulte à la dignité du travail, et l'on comprend que la Californie ne pouvait et ne devait entrer dans le sein de la confédération qu'à titre d'État libre. Les abolitionnistes se jetèrent avec ardeur sur cette question. C'était pour eux un moyen de rétablir au profit des États libres la majorité dans le sénat. Mais avec son habileté ordinaire, le sud réussit à faire tourner à son avantage l'agitation californienne. L'élection présidentielle de 1848 eut lieu. La scission de Van Buren avec le parti démocratique et le prestige d'un nom nouveau et plus populaire, celui de *free-soilers*, élevèrent pour la première fois le parti abolitionniste à la hauteur d'un parti national. Il ne triompha, il est vrai, complétement dans aucun Etat ; mais dans plusieurs il obtint le second rang, rejetant les démocrates au troisième. Le sud était en émoi. Bien que le nouveau président, le général Taylor, fût un homme du sud et propriétaire d'esclaves, il n'avait jamais fait de démonstrations violentes en faveur de l'esclavage, et l'on disait même qu'il ne répugnait qu'à demi au principe du *free-soilisme*. Le vice-président et quelques membres du cabinet passaient en général pour des partisans de l'abolition. Le parti abolitionniste disposait dans la Chambre des représentants d'une force considérable et remuante. Le sud, effrayé, s'abandonna à ses violences habituelles de langage, et agita avec plus d'audace que jamais le vieil épouvantail de la séparation. La mort du général Taylor, auquel succéda M. Fillmore,

Digitized by Google

n'apaisa point l'orage. Le nouveau président était du nord. P
tous ses antécédents, il appartenait au parti de la liberté, et s
premier acte politique fut de nommer M. Webster pour secrétai
d'Etat. On parla de nouveau d'un compromis, et ces sortes
combinaisons ne déplaisaient pas au sud, parce qu'il savait to
jours les exploiter à son profit. Les abolitionnistes n'avaient p
réussi à arrêter les progrès de l'esclavage, mais ils avaient tou
menté de toutes les manières les propriétaires d'esclaves, ils le
avaient, par exemple, rendu impossible de reprendre les esclav
fugitifs qui cherchaient un asile dans les Etats libres. Ils ne co
testaient point, il est vrai, aux propriétaires le droit de s'empar
des fugitifs partout où ils les rencontraient ; mais ils leur su
citaient dans la pratique une foule d'obstacles et de misères q
les forçaient à renoncer à leurs poursuites. Pour tourner la d
ficulté, le sud suggéra au Congrès l'idée de prononcer l'admi
sion de la Californie au nombre des Etats libres, mais de fai
en compensation, une loi qui assurât et facilitât la reprise d
esclaves fugitifs. Il manœuvra dans ce but avec tant d'adress
que l'homme d'Etat le plus clairvoyant de l'Union, Webste
s'y laissa prendre. Le compromis de 1850 passa, en effet, so
les auspices de Webster, mais le sud paya cher ce triomphe
mistress Beecher Stove, dans son *Oncle Tom*, lui imprima u
flétrissure indélébile. Cette loi rendit le gouvernement à la fo
odieux et méprisable aux Etats du nord. La reprise d'un e
clave, l'arrestation d'un noir fugitif forme tout un drame. L
maître conduit le coupable devant le magistrat, fait constat
son identité, puis l'envoie en prison. Si quelque philanthrop
offre de payer sa rançon, le propriétaire refuse le plus souve
de l'accepter, afin de maintenir intact le principe sacré de
loi. Une fois les formalités accomplies, il emmène le fugiti
se met en route à la faveur de l'obscurité et traverse en tou
hâte et dans le plus profond mystère les Etats libres, dans
crainte qu'on ne lui enlève sa proie. Une fois la ligne de d
marcation franchie, la scène change. Ce n'est plus une fui
précipitée en pays ennemi, c'est une marche lente et presqu
triomphale. Les agents qui viennent d'être poursuivis dans l
nord par l'insulte et la menace sont indemnisés du dang
qu'ils ont couru, au moyen de souscriptions volontaires et d

Digitized by Google

réceptions splendides. Le pauvre fugitif est enchaîné comme une bête féroce. S'il possède quelques notions de musique (c'est un talent qui n'est pas rare chez les nègres), on lui met entre les mains un instrument quelconque, et, par un raffinement de barbarie, on l'oblige à célébrer sa fuite et le malheur qui le ramène dans les fers. De retour dans la maison d'où il s'est échappé, il est livré à la torture en présence de ses compagnons d'infortune, et, dans les cérémonies publiques, on le place au premier rang avec une inscription sur la poitrine qui rappelle son délit.

C'est ainsi que s'accomplit, en général, la cérémonie ; mais souvent l'indignation populaire vient modifier le programme et apporter des incidents au voyage. Un esclave fugitif fut délivré dans une émeute à Boston. Un autre fut arraché à Syracuse des mains de son maître, dans des circonstances qui donnent à l'événement le caractère d'une véritable manifestation politique. Syracuse était la métropole de l'abolitionnisme. Webster, se trouvant dans cette ville en tournée électorale, avait dit aux Syracusains, en manière de défi, que la loi recevrait son exécution, malgré leur opposition. Un esclave fugitif fut arrêté le 4 juillet, le jour anniversaire de la déclaration d'indépendance. Le peuple de Syracuse se leva en masse, força la prison, enleva le nègre et jeta les officiers de justice par les fenêtres.

Il ne faut point mesurer l'influence politique des propriétaires d'esclaves à leur nombre. Ils ne sont guère plus de trois cent mille aux Etats-Unis, mais ils représentent un capital énorme. De plus, il y a dans les Etats à esclaves environ cinq millions d'habitants dont les intérêts sont plus ou moins liés au maintien de l'esclavage. Un grand nombre de propriétaires ont des relations de famille avec le nord, et l'on sait quels aliments le sud donne au commerce de la partie septentrionale de l'Union. Les Américains du nord sont d'un caractère paisible, et ennemis des querelles. On les a donc calomniés quand on les a représentés comme une population turbulente, à cause des émeutes qui éclatent parfois dans les grandes villes, où l'élément étranger est une source permanente de désordres. Le peuple des campagnes est essentiellement pacifique, et on le

Digitized by Google

voit toujours prêt à tous les sacrifices dans l'intérêt de la tra
quillité publique et de la bonne harmonie. L'énergie surabo
dante du nord fut longtemps absorbée dans les discussio
des diverses questions financières, sociales et religieuses, ju
qu'au jour où surgit celle de l'esclavage, qui mit les esprits
feu d'un bout à l'autre de l'Union, et dans laquelle le sud
eu jusqu'à présent l'avantage. Le propriétaire du sud se var
de descendre du *Cavalier* anglais et de perpétuer dans sa pe
sonne le type du gentilhomme tel que nous l'offrent les a
ciens temps de la chevalerie. Ces sentiments chevaleresqu
se manifestent souvent d'une manière étrange. Ainsi l'on a
les habitants du sud brûler la maison d'un consul étranger, tu
à coups de fusil un maître d'école du nord ou jeter en pris
une femme blanche qui apprenait à lire à de jeunes nègre
Malgré ces excès cependant, le propriétaire du sud est peu
être le représentant le plus parfait de l'ancien seigneur féoda
il appartient évidemment par ses liens de famille à l'aristoc
tie. L'habitant de la Virginie ou de la Caroline peut faire
monter son origine aux premiers temps de la colonisation,
c'est là une longue généalogie en comparaison de celle des pa
venus que les révolutions aveugles de la fortune élèvent chaq
jour au pinacle dans le nord. Ce qui témoigne le plus de s
origine aristocratique, c'est son goût pour la paresse, et ce pr
jugé qui lui fait considérer toute autre profession que celle d
armes ou de la politique comme indigne d'un gentilhomm
Accoutumé dès sa plus tendre enfance à dominer ceux q
l'entourent, maître absolu sur ses domaines, jouissant du dro
de vie et de mort sur ses *sujets*, il supporte impatiemment
contradiction ; violent de caractère, il est toujours prêt à acce
ter ou à provoquer une querelle. Il ne brille ni par ses l
mières naturelles ni par ses talents acquis ; mais la convictio
qu'il a de sa supériorité et ses habitudes de commandeme
lui donnent un aplomb et une aisance naturels. Comme
gentihomme d'autrefois, il marche toujours armé ; seulemen
à la lance de la chevalerie et à l'épée de cour d'une époque pl
moderne, il a substitué la dague, l'arc et le *revolver*. Aussi
traite-t-il qu'avec un profond dédain l'habitant du nord, dont l
goûts sont plus modestes, qui aime les affaires pour l'occupatio

Digitized by Google

qu'elles donnent presque autant que pour le gain qu'elles procurent, qui se livre avec passion à l'étude, qui préfère l'argumentation à la lutte, et qui, de même que tous les peuples qui prétendent à la civilisation, prohibe et punit le port d'armes offensives. L'habitant du sud regarde le *yankee* (c'est ainsi qu'il appelle ses compatriotes des Etats libres), comme une race de boutiquiers et de maîtres d'école, bons tout au plus à lui fournir les objets dont il a besoin, ou à élever ses enfants. Toutefois, sous ce mépris arrogant se cache un sentiment de jalousie qui n'est pas sans mélange de crainte. Dans le sud, un seul homme fait l'ouvrage de trois; dans le nord, au contraire, chaque individu se croit engagé à développer dans la mesure de ses forces les ressources du pays. Il en résulte que le nord a dépassé le sud en richesses et en luxe. Ce progrès n'a pas été purement matériel. Dans la littérature, dans les sciences, dans les arts, il n'a pas été moins frappant. L'aristocratie du sud a laissé s'engourdir et se perdre dans l'oisiveté les moyens que la nature lui avait départis, et par suite, elle a vu sa fortune diminuer et son intelligence se rouiller. En comparant ses maisons de campagne qui tombent en ruines avec les splendides demeures des négociants et fabricants du nord, l'habitant du sud n'a pu s'empêcher d'envier ceux qu'il méprisait, et en opposant à sa propre stérilité la fécondité littéraire du *yankee*, il s'est demandé avec étonnement comment une population de travailleurs avait plus fait pour les muses que ceux qui avaient du loisir à leur disposition. Pour maintenir sa suprématie politique, il s'est appliqué à fomenter les dissensions des Etats du nord, à entraîner dans ses rangs, par la perspective des honneurs, tout ce que ses adversaires comptaient dans les leurs d'hommes éminents, à imaginer des compromis, à effrayer la confédération par la menace toute-puissante d'une dissolution. Il ne put toutefois empêcher le nord de se soulever, lors de la violation du compromis de 1850, et de conquérir dans le Congrès une majorité décisive. Si depuis celui-ci a perdu tout le terrain qu'il avait gagné, cela tient à son alliance avec le parti de la tempérance. Disons ici quelques mots de la loi du Maine sur les boissons.

On a souvent observé la passion des races teutoniques et

Digitized by Google

saxonnes pour les liqueurs fermentées. Vers le milieu du siè dernier, les Américains se distinguaient par leurs vertus m rales; mais s'ils connaissaient de nom la tempérance, ils pratiquaient fort peu. Les classes élevées de la société étai relativement exemptes du vice d'ivrognerie, mais les classes la rieuses en étaient affectées au plus haut degré. Le bon marché liqueurs fortes, joint aux extrêmes de la température, était p elles un stimulant irrésistible. Le peuple buvait immodérémen n'y avait point aux Etats-Unis de boisson d'une force modérée c respondant au bordeaux français où à la bière anglaise. Le que produit le pays avait toujours été un objet de luxe inac sible aux masses et, jusqu'à ce jour, il n'y a que les colons lemands qui aient fait de la bière leur boisson habituelle. Il fabrique dans les comtés de l'est et du centre du cidre ex lent, mais on en consomme peu. C'est dans le whisky et dan rhum de qualité inférieure, qui s'importe des Indes occidental que les masses cherchèrent un excitant, et l'abus de ces lique produisit des conséquences physiques et morales effrayant Des sociétés de tempérance se formèrent pour remédier au m mais, avec la tendance à l'exagération qui est le propre des Ar cains, elles se mirent à prêcher l'abstinence complète des b sons. Elles firent sans doute beaucoup de bien et accomplir de nombreuses et utiles réformes, mais le bien ne fut pas s mélange de mal. L'organisation des sociétés de tempérance gendra un esprit d'intolérance farouche. Une des maximes fa rites du système de l'abstinence, c'est que les buveurs modé font plus de mal à la cause de la tempérance que les gens p qui l'ivresse est une habitude ; et, par buveurs modérés, les réf mistes entendaient tous ceux qui prennent même accidentel ment un verre de vin ou de bière, c'est-à-dire que dans leur stème tout le monde civilisé est en dehors du *tectatalisme*[1].

La doctrine de l'abstinence totale ne fut jamais très-po laire dans le sud et dans l'ouest. Dans les Etats du centre, fit plus de progrès, mais l'influence des grandes villes l'empê de prévaloir. Dans la Nouvelle-Angleterre seule, elle triompha devint comme un article de foi. La religion et l'économie, c' sur cette double base que s'établit la cause de la tempérance. Il

[1] *Revue britannique*. (Octobre 1854.)

Digitized by Google

résulte qu'aujourd'hui, à l'est de l'Hudson, on ne trouverait plus un prêtre ou un théologien qui osât boire du vin en public. La question toutefois ne fit son apparition sur la scène politique que dans les dernières années, où les sociétés de tempérance réclamèrent des lois énergiques contre la vente des boissons spiritueuses. Le Maine fut le premier Etat où elles réussirent. De là, cette désignation générale de « loi du Maine sur les boissons, » qui a été appliquée depuis à toutes les mesures analogues. Quelques hommes éminents du parti abolitionniste, voyant la possibilité d'unir les deux intérêts, imaginèrent une coalition qui relierait toute la force morale et religieuse des Etats libres dans une pensée commune. L'entreprise fut tentée, mais le succès ne répondit point aux espérances de cette fraction du parti, qui s'aliéna les *free-soilers*, lia les mains à un grand nombre de libéraux qui ne voulaient ni céder aux exigences du sud, ni sanctionner la législation draconienne du parti de la tempérance, mais surtout souleva l'irritation des masses, indignées de voir le législateur intervenir dans une question purement privée. Les abolitionnistes manquèrent de tact dans cette affaire. Au lieu de concentrer sur la question de l'abolition de l'esclavage toute l'énergie du nord, ils introduisirent dans leur parti un élément de discorde en encourageant une nouvelle agitation sur un objet différent. Cette diversion servait admirablement les desseins du sud. Depuis quelques années, il s'appliquait à démontrer la supériorité de l'esclavage sur la liberté, à prouver que la condition des esclaves était aussi heureuse que celle des travailleurs libres. Toute atteinte à la liberté des citoyens lui fournissait un argument, et c'était précisément un argument de cette espèce qu'il rencontrait dans la loi du Maine, dont les rigueurs tombaient exclusivement sur les classes laborieuses. En se coalisant avec le parti de la tempérance, les abolitionnistes jouaient donc le jeu même du sud.

Une autre cause arrêta leurs progrès. Nous voulons parler de la naissance d'un nouveau parti d'opposition, qui s'est révélé l'année dernière sous le nom de *know-nothing*, après s'être primitivement formé et discipliné en société secrète. On ignore au juste l'origine de ce singulier surnom. Il provient peut-être de ce que ce parti « ne reconnaît rien (*know-nothing*) de supérieur

Digitized by Google

à la Constitution des Etats-Unis. » Les principes des *know-nothings* ont été représentés sous un faux jour. On croit, par exemple, en France et en Angleterre, qu'ils veulent chasser d'Amérique tous les étrangers, mais c'est une folie à laquelle ils n'ont jamais songé. Les fondateurs de la constitution américaine étaient des hommes d'une grande sagesse et d'une rare prévoyance. Ils ont laissé un admirable monument législatif, parfaitement adapté au caractère du peuple pour lequel il était destiné. Dire qu'ils n'ont pu tout prévoir, c'est dire que c'étaient des hommes et non des dieux. Nous avons vu comment ils s'étaient trompés dans leurs calculs au sujet de l'esclavage, ils ne se trompèrent pas moins dans leurs calculs au sujet de l'immigration étrangère. Ils avaient espéré que l'Amérique deviendrait le refuge des opprimés et des mécontents du monde entier, que ceux qui viendraient chercher un asile sur ses rivages n'auraient rien plus à cœur que de rompre tous les liens qui les attachaient à leur patrie, que les nouveaux arrivants changeraient de caractère, d'habitudes en changeant de climat, et qu'une fois incorporés dans la nation américaine, ils perdraient les traits qui les distinguent. Dans cette idée, ils rendirent la naturalisation aussi facile que possible. Sept années de résidence effective, des certificats de bonnes vie et mœurs, une dépense de quelques shillings pour acquitter certains droits, voilà toutes les conditions qu'ils exigèrent de l'étranger pour l'admettre au partage de tous les priviléges des nationaux, à l'exception de l'éligibilité à la présidence.

Leurs prévisions ne se réalisèrent qu'à moitié. Il arriva bien aux Etats-Unis des flots d'émigrants européens, mais leur incorporation ne produisit pas les résultats que les pères de la république s'en étaient promis.

C'est l'Allemagne et l'Irlande qui fournissent à l'Amérique le plus de colons. Les Allemands s'y font remarquer par leurs habitudes paisibles et laborieuses. Les Irlandais, au contraire, y excitent des troubles continuels, et ce fait s'explique d'abord par leur turbulence naturelle, et en second lieu, par l'esprit d'intrigue et d'empiétement du clergé catholique, qui puise toute sa force dans l'influence que donne aux Irlandais leur position locale.

Digitized by Google

On connaît l'importance de l'État de New-York. Cet Etat, en raison du chiffre supérieur de sa population, dispose de la plus grande partie des votes dans les élections. Après lui, viennent la Pensylvanie, l'Ohio et la Virginie. Numériquement parlant, ces quatre États constituent les États de première classe. Entre eux, ils forment plus du tiers des votes et c'est dans leur sein que se livrent les luttes électorales les plus vives. De ces quatre États, la Virginie appartient tout entière au parti démocratique, la Pensylvanie vote habituellement avec la démocratie et l'Ohio contre. Quelquefois, les deux dernières intervertissent leurs rôles, mais on les voit rarement marcher sous la même bannière. C'est alors New-York qui fait pencher la balance. Dans toutes les élections présidentielles qui ont eu lieu depuis 1824, il s'est toujours trouvé du côté du parti vainqueur, et dans plusieurs le déplacement de ses trente-huit ou quarante-deux votes a changé le résultat. Sur les sept ou huit cent mille âmes qui composent sa population, l'élément irlandais compte pour un septième au moins. Le clergé catholique se vante de fournir un quart des votes, et quand on connaît la manière dont les Irlandais savent multiplier les voix, ceci ne paraît point improbable. Il en résulte qu'un corps politique appartenant à une seule nationalité, à une seule religion, et résidant dans une seule et même ville, possède une triple force, une triple influence municipale, provinciale et nationale.

Pendant quelque temps, les Irlandais mirent cette force et cette influence au service du parti démocratique. La haine que ce parti portait à l'Angleterre était pour eux un titre à leur considération. Mais, indépendamment de cette raison, il y en avait une autre plus cachée peut-être, mais non moins puissante. Les démocrates américains avaient de grands points de ressemblance et de sympathie avec l'Église romaine. Le catholicisme prétend que hors de son sein il n'y a point de salut, et en conséquence menace les autres sectes d'une damnation éternelle. De même, le parti démocratique se proclame le seul parti national et patriote, et qualifie ses adversaires de traîtres et d'ennemis de la république, dont ils conspirent la perte. Comme l'Église de Rome, il a subi de nombreux changements, mais il fait profession de n'avoir jamais varié. Comme l'Église de Rome encore, il s'arroge le droit exclu-

Digitized by Google

sif de développer les dogmes existants et d'en créer de nouvea
Aussi l'union des démocrates et des électeurs irlandais fut
complète et cordiale jusqu'au jour où la section radicale
whigs se mit à rechercher les faveurs du clergé catholique.
couragés dans leurs projets d'envahissement, les prêtres
quèrent le système d'éducation en vigueur. Ils demandèrent
la Bible disparût des écoles publiques ou que les catholiq
fussent exemptés de l'obligation de contribuer à l'entretien
ces écoles. Ils voulurent établir leur propre système et le f
reconnaître et adopter par l'État. Le succès partiel de ces effo
joint aux nombreuses émeutes soulevées par les Irlandais,
crimes dont ceux-ci se rendirent coupables, le paupérisme
les travaillait, attirèrent fortement l'attention publique, et,
dant l'administration de Tyler, un nouveau parti s'éleva sou
nom de parti américain indigène, qui réclama des formalités
sévères au sujet de la naturalisation, des lois rigoureuses co
les étrangers qui votaient dans les élections sans être naturali
l'abolition de la législation des sectaires, le maintien de la B
et des principes protestants en général. Ce parti obtint d'ab
quelques succès dans les villes de New-York et de Philadelp
mais, dans les élections de 1844, il fut battu complétemen
disparut. Le clergé catholique n'en devint que plus hardi
acheta des terres, des propriétés foncières, tant en son nom
par fidéicommis, au point d'alarmer la législature qui se
forcée d'intervenir. Il fomenta l'animosité des masses co
l'Angleterre et faillit compromettre les relations des deux p
Un des symptômes les plus significatifs fut la formation des c
pagnies de milice composées exclusivement d'Irlandais; ces
constances et d'autres, telles que les difficultés qui s'élevè
entre les Américains et les Allemands, la conduite blâmable
trangers nommés à des postes diplomatiques au dehors, ress
citèrent tout à coup l'américanisme indigène, qui devint c
fois un grand parti national, sous la dénomination nouvell
know-nothing. Les *know-nothings* veulent l'Amérique p
l'Amérique, ils ne se soucient pas d'envelopper leur patrie d
les intrigues étrangères. Ils ne donnent aux flibustiers au
encouragement. Ils n'auraient point envoyé en Espagne
cerveau brûlé comme M. Pierre Soulé. Ils ne favorisent p

Digitized by Google

les conspirations du catholicisme contre une nation protestante. A mérite égal, ils préfèrent aux étrangers les nationaux dans la distribution des emplois.

Les know-nothings absorbèrent rapidement la plupart des anciens whigs conservateurs et un grand nombre de démocrates désaffectionnés. Leur premier succès surprit tout le monde. Ils enlevèrent d'assaut la citadelle du whiggisme, l'État de Massachussetts; à New-York, ils serrèrent de près la coalition whig des sociétés de tempérance. Mais le vieil écueil de l'esclavage se présenta sous leurs pas. Quelle attitude prendraient-ils sur cette question? Ils auraient voulu ne point se prononcer. Mais, pressés entre le nord et le sud, entre les free-soilers et les partisans de l'esclavage, ils furent obligés de se ranger d'un côté ou de l'autre. Leur Convention nationale s'est déclarée l'été dernier en faveur de l'esclavage. Aussitôt les délégués de la Nouvelle-Angleterre et ceux de la Pensylvanie se séparèrent du *know-nothingisme*.

Pour résumer l'état actuel des partis politiques aux États-Unis, on peut dire d'une manière générale que le parti démocratique ou de l'administration, par la vertu de ses vieilles alliances avec le parti de l'esclavage, conserve une légère supériorité dans le sud, bien qu'il y soit serré de près par les know-nothings. Dans le nord, il est tombé au troisième rang. Les abolitionnistes et les know-nothings s'y disputent le premier. Peut-être la division de ces deux derniers partis laisse-t-elle pour l'année prochaine quelques chances aux démocrates. Pour ajouter à la complication, l'un des candidats à la présidence, Samuel Houston, autrefois président du Texas, avant l'annexion de cet État, et aujourd'hui sénateur, vient de se poser à la fois en know-nothing et en partisan des doctrines de la tempérance. Tous les partis sont dans un état de confusion qui augmente à mesure que l'époque de l'élection présidentielle approche. Une seule chose paraît certaine, c'est que le président ne sera point choisi parmi les personnages éminents de l'Union. Ce ne sera ni Buchanan ni Everett, ni Scott ni Benton, ni même Seward ou Samuel Houston, mais quelque individu obscur dont le monde n'aura jamais entendu parler.

Fraser's Magazine.

Digitized by Google

Dans l'article qu'on vient de lire, on peut regretter qu'il n'y ait quelques détails de plus sur le parti des *know-nothings*, qui a la tention d'absorber en lui tous les partis. Hier encore à l'état de thé et aujourd'hui à la veille de devenir une force sociale, ce parti se fl de fixer le choix du peuple dans la prochaine élection présidentielle doit avoir lieu, comme on sait, dans un an, le 4 mars 1857. Nous vrons avec attention les progrès du *parti américain*, titre qui se sub tue peu à peu à celui de know-nothing.

Les lecteurs que cette question intéresse doivent consulter un vrage qui a été publié l'année dernière (1855), à Philadelphie, par membre anonyme du parti américain : THE SONS OF THE SIRES (*Les des pères*), histoire de la naissance, du progrès et de la destinée *parti américain*, ainsi que de son influence probable sur la procha élection présidentielle, avec un examen de la lettre de l'honora Henry-A. Wise, contre les know-nothings, par un Américain; Ph delphie, 1825.

La *British quarterly Review* nous révèle aussi un ouvrage qui p être utilement consulté : *The Position of christianism*, in the Uni States, in its relations with our political institutions and specially w reference to religions instructions in the public schools. By Steph Colwell. Philadelphia, 1854.

Dans le premier de ces ouvrages, nous trouvons la révélation d' parti socialiste auquel l'article emprunté au *Fraser* fait allusion, et a pour objet le remaniement complet de la constitution américai Voici les bases sur lesquelles serait assise la nouvelle démocratie Etats-Unis : 1° le suffrage universel; 2° l'élection de tous les fonctio naires par le peuple; 3° l'abolition de la présidence; 4° l'abolition sénat, pour réduire la représentation à une seule Chambre; 5° le dr du peuple de révoquer le mandat donné à un représentant; 6° le dr du peuple de changer la constitution toutes les fois que cela lui plaira 7° administration de la justice gratuite, de manière à plaider s frais; 8° abolition de toute neutralité; 9° intervention en faveur toute nation combattant pour sa liberté; 10° développement plus va de la liberté personnelle et de la liberté de conscience; 11° par sui abolition des lois pour l'observation du dimanche; 12° abolition prières dans le Congrès; 13° abolition du monopole de la propriété terres; 14° l'impôt proportionné à la valeur d'un domaine; 15° an lioration de la condition des classes ouvrières, les heures de trav réduites à huit pour les adultes, à cinq pour les enfants, créances pri légiées en faveur d'un ouvrier et un hôtel d'invalides pour les trava leurs; 16° propriété des chemins de fer par l'Etat.

Digitized by Google

HISTOIRE.

ÉLISABETH DE VALOIS,

FEMME DE PHILIPPE II [1].

1568.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis que la jeune et belle épouse de Philippe II avait pleuré sur la mort de l'infortuné don Carlos, lorsqu'elle fut elle-même appelée à le suivre dans la tombe. L'étroite coïncidence des deux événements, et les rapports qui avaient dû exister entre un prince et une princesse destinés primitivement l'un à l'autre, firent naître l'idée d'une passion criminelle et de la vengeance d'un monarque jaloux.

On chercherait en vain ce récit plein d'horreur dans les écrivains espagnols, et aucun des historiens contemporains, espagnols ou étrangers, qui ont rapporté les rumeurs populaires, n'a jeté l'ombre d'un reproche sur la pure renommée d'Elisabeth, pas même ceux qui semblent avoir cru à la passion du prince pour sa belle-mère [2]. Brantôme nous dit que lorsque Carlos vit pour la première fois la reine, il fut si captivé par ses charmes, qu'il conçut, à compter de ce moment, un ressentiment mortel contre

[1] Cet épisode fait suite à celui de *Don Carlos* et le complète. (Voir la livraison de janvier.)

[2] Outre Brantôme et de Thou, cités ailleurs à ce propos, un autre écrivain du même siècle, Pierre Mathieu, l'historiographe royal de France, paraît insinuer quelque chose de semblable, quand il nous dit « que la circonstance de la mort d'Isabelle, suivant de si près Carlos dans la tombe, a fait croire à des motifs très-différents de ceux qui ont été déjà donnés pour cause de sa mort. » (*Breve Compendio de la vida privada del rey Filipe Segundo*, Mss.) Mais le récit de la vie de Philippe par cet écrivain français est presque aussi apocryphe que le roman historique de Saint-Réal, qui, dans tout ce qui se rapporte particulièrement à don Carlos, a d'amples obligations à la vive imagination de son prédécesseur.

Digitized by Google

son père, qui lui avait enlevé un pareil trésor, et ce fut là, ajou
t-il, en partie la cause de la mort du prince[1]. Il nous donne
suite à entendre que beaucoup de bruits couraient sur la mani
dont la reine était morte; il nous raconte même une histo
assez peu probable d'un jésuite qui aurait été banni au fo
des Indes, pour avoir dénoncé en chaire la perversité de ce
qui avaient pu détruire une si innocente créature[2].

Une autorité plus imposante, le prince d'Orange, dans
pologie publique de sa propre conduite, accuse ouvertem
Philippe du meurtre de sa femme, comme du meurtre de s
fils. Il est bon d'observer toutefois qu'il n'insinue nulle p
qu'aucun des deux fût amoureux de l'autre, et qu'il attribue
mort de la reine au désir de Philippe d'ouvrir la voie à un n
riage avec la princesse Anne d'Autriche[3]. Cependant ces de
contemporains sont les seuls, si ma mémoire n'est pas en
faut, qui aient accueilli ces étranges rumeurs. Tous les de
étaient étrangers et fort éloignés du théâtre de l'action; l'un él
de plus, un Français d'un esprit léger, aimant à gloser sur to
dont les pages amusantes, remplies de commérages de cour,
sont souvent qu'une véritable chronique scandaleuse; l'au
était l'ennemi mortel de Philippe, dont il attaquait le caract
par les plus noires imputations, ce qui lui semblait le meill
moyen de défendre le sien.

Aucune autre autorité, toutefois, que celle d'une vulgaire
meur n'a paru nécessaire aux écrivains d'une époque pos
rieure, pour adopter une version si féconde en situations ro
nesques. Ajoutant à l'idée première, ils ont achevé l'esqui

[1] « Aussi dit-on que cela fut causé de sa mort en partie, avec d'autres subj
que je ne dirai point à ceste heure; car il ne se pouvoit garder de l'aimer
son âme, l'honorer et révérer, tant il la trouvoit aymable et agréable à ses y
comme certes elle l'estoit en tout. » Brantôme, *Œuvres*, t. V, p. 128.

[2] « Luy eschappa de dire que c'avoit esté fait fort meschamment de l'avoir fait m
rir si innocentement, dont il fut banny jusques au plus profond des Indes d'
pagne. Cela est très que vray, à ce que l'on dit. » *Ibid.*, p. 132.

[3] Apologie du prince d'Orange. Voyez Dumont, *Corps diplomatique*, t.
part. I, p. 389.

Strada, tout en prenant note des rumeurs populaires en ce qui regardait
Carlos et Isabelle, les écarte comme entièrement indignes de crédit. « Mihi, s
id quod incomperta sunt, etiam veridissimilia videntur. » *De Bello Belgico*,
p. 379.

Digitized by Google

du tableau avec les couleurs et les touches de leur propre imagination, et ils ont fini ainsi par donner à cette histoire d'un amour malheureux un intérêt assez puissant pour la répandre partout comme un des mythes classiques de la Grèce [1].

Nous pouvons heureusement établir la vérité par des témoignages non suspects, ceux des propres compatriotes d'Elisabeth de Valois, à qui leur résidence à Madrid fournissait d'amples moyens d'observation personnelle. Sa mère, la fameuse Catherine de Médicis, associée dans notre imagination à tout ce qu'il y a de terrible, avait au moins le mérite de veiller sur les intérêts de sa fille avec la sollicitude la plus affectueuse. Cette sollicitude ne s'affaiblit pas, lorsqu'à l'âge de quinze ans, Elisabeth de France quitta son pays natal pour monter sur le trône d'Espagne; Catherine entretint une correspondance avec sa fille, lui envoyant quelquefois des instructions pour sa conduite, et de temps à autre des prescriptions pour sa santé. Elle avait soin de se faire donner des informations fréquentes sur la manière de vivre d'Elisabeth, par les ambassadeurs français à la cour de Castille, et l'on peut être certain que ces fidèles sujets n'auraient pas manqué de rapporter à leur propre cour tout mauvais traitement de la reine par Philippe.

Une lecture impartiale de leurs dépêches dissipe tout mystère à cet égard, ou plutôt prouve qu'il n'y a jamais eu une cause de mystère. Le pâle et maladif adolescent de quatorze ans, car don Carlos n'avait pas davantage à l'époque du mariage d'Elisabeth, possédait trop peu d'agréments personnels pour toucher, selon toute vraisemblance, le cœur de sa belle-mère, en la supposant disposée à la légèreté. Ses rapports avec lui semblent n'avoir été, dès l'origine, que ceux qui naissaient naturellement de sa si-

[1] En tête de ces auteurs, il faut placer sans doute l'abbé Saint-Réal, dont je ne connais du reste la romanesque histoire de don Carlos que par la traduction castillane, intitulée : *Verdadera Historia de la vida y muerte del principe don Carlos.*

Toute romanesque qu'est cette histoire, plus d'un grave historien n'a pas craint d'en transplanter les fictions fleuries dans ses pages arides. Il est édifiant de voir la manière dont Leti, qui n'a pas de minces obligations audit Saint-Réal, après avoir raconté les scandaleuses rumeurs répandues sur don Carlos et Isabelle, conclut par la déclaration suivante : « Ma come io scrivo historia, e non romanzo, non posso affirmar nulli di certo, perche nulla di certo hò possuto raccorre. » Leti, *Vita di Filippo II*, t. I, p. 560.

Digitized by Google

tuation et de la bonté de son naturel, qui la fit compatir
infirmités et aux malheurs de don Carlos. Loin de cherch
déguiser ce sentiment, elle le manifestait ouvertement dans
correspondance avec sa mère, devant le roi son mari et en pub

Peu de temps après l'arrivée d'Elisabeth en Espagne, n
trouvons une lettre de l'évêque de Limoges à Charles IX, d
laquelle il l'informe que sa sœur, en entrant dans le palais
Madrid, « a fait au prince un si gracieux et si affectueux accu
que cela a causé un singulier contentement au roi et encore p
à don Carlos, comme il paraît par ses fréquentes visites à la rei
visites aussi fréquentes que le permet l'étiquette d'une c
beaucoup plus sévère que celle de Paris [1]. » Dans une autre lett
écrite le mois suivant, l'évêque dit que la reine s'efforce d
muser don Carlos, lorsqu'il vient la voir le soir, par des je
innocents et les passe-temps qui lui semblent de nature
égayer l'esprit du jeune prince, dont la maladie continue
miner les forces [2].

L'année suivante, nous avons une lettre écrite à Catherine
Médicis, par une des personnes qui avaient accompagné Élisab
en Espagne. Après avoir parlé de l'usage où était sa maîtres
de souper quelquefois dans le jardin avec la princesse Jua
elle ajoute que la reine et la princesse étaient souvent rejoin
par le prince, « qui aime singulièrement la reine et qui, à ce q
je soupçonne, n'aurait aucune objection à lui être de plus pr
parent [3] » Il n'y a rien d'improbable dans la supposition q
don Carlos, reconnaissant d'une bonté à laquelle il n'était gu

[1] « Monsieur le prince d'Hespaigne, fort exténué, la vint saluer, qu'elle recent a
telle caresse et comportement, que si le père et toute la compaignie en ont re
ung singulier contentement, ledit prince l'a encores plus grand, comme il a
monstré depuis et démonstre lorsqu'il la visite, qui ne peut estre souvent; car ou
que les conversations de ce pays ne sont pas si fréquentes et faciles qu'en Fra
sa fièvre quarte le travaille tellement, que de jour en jour il va s'exténuant. » L
vêque de Limoges au roi, 23 février 1559. *Négociations relatives au règne
François II*, p. 272.

[2] « Ayant ladite dame mis toute la peine qu'il a esté possible à luy donner,
soirs, quelques plaisirs du bal et autres honnestes passetemps, desquels il a
besoin, car le pauvre prince est si bas et exténué, il va d'heure à heure tant
foiblissant, que les plus sages de ceste court en ont bien petite espérance. » L
vêque de Limoges au roi, 1er mars 1559. *Ibid.*, p. 291.

[3] « La royne et la princesse la visitent bien souvent, et sopent en un jardin

Digitized by Google

habitué, ait subi de plus en plus l'influence d'une princesse dont l'heureux naturel et les manières affables semblent avoir gagné les cœurs de tous ceux qui l'approchaient, et qu'un sentiment de rancune se soit mêlé à ses regrets, quand il songeait à la dure destinée qui avait élevé une barrière entre elle et lui. Il est possible enfin, si l'on considère le caractère impétueux du prince, que l'historien français de Thou ait eu de bonnes autorités pour affirmer que l'on entendait souvent Carlos, « après une longue conversation dans l'appartement de la reine, se plaindre tout haut, en sortant, que son père la lui eût enlevée [1]. » Mais, dans tous les cas, Élisabeth ne pouvait lui inspirer une passion vulgaire, et certainement il ne reçut d'elle aucun encouragement, si, comme nous le dit Brantôme, « tout insolent et audacieux qu'il fut avec les autres femmes, il ne paraissoit jamais en la présence de sa belle-mère sans un sentiment de vénération qui sembloit changer sa nature même. »

Il n'existe pas non plus la moindre preuve que l'admiration inspirée par la reine, soit à don Carlos, soit aux courtisans, ait causé le moindre ombrage à Philippe, qui paraît avoir placé une entière confiance dans sa discrétion. Ainsi nous voyons Élisabeth parler de Philippe à sa mère, « comme d'un si bon mari et qui la rend si heureuse par ses attentions, qu'avec lui le plus sombre lieu du monde lui deviendrait agréable [2]. » Nous lisons dans une lettre du ministre français, Guibert, « que le roi aime de plus en plus la reine, et que son influence a triplé depuis les derniers mois [3]. » Quelques années plus tard, en 1565, Saint-Sulpice,

est auprès de la meson, et le prince avec elles, qui aime la royne singulièrement, de façon qu'il ne se peut soler de en dire bien. Je croys qu'il voudroit estre davantage son parent. » Claude de***** à la Reine mère, août 1560, *Ibid.*, p. 460.

[1] « On entendit aussi très-souvent ce jeune prince, lorsqu'il sortoit de la chambre de la reine Elisabeth, avec qui il avoit de longs et fréquents entretiens, se plaindre et marquer sa colère et son indignation de ce que son père la lui avoit enlevée. » De Thou, *Histoire universelle*, t. V, p. 434.

[2] « Vous dirés-je, madame, que sy se n'estoit la bonne compaignie où je suis en ce lieu, et l'heur que j'ai de voir tous les jours le roy monseigneur, je trouverois ce lieu l'un des plus fascheux du monde. Mais je vous assure, madame, que j'ay un si bon mari et suis si heureuse que, quant il le seroit cent fois davantage, je ne m'y fascherois point. » La Reine catholique à la Reine mère. *Négociations relatives au règne de François II*, p. 813.

[3] Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 129.

Digitized by Google

alors ambassadeur à Madrid, parle à la reine mère dans les t
mes les plus explicites des rapports affectueux qui existent en
Philippe et sa femme. « Je puis vous assurer, madame, dit-il, q
la reine, votre fille, vit dans le plus grand contentement
monde, en raison de l'amitié parfaite qui l'unit de plus en pl
étroitement à son mari. Il lui montre la confiance la plus absol
et la traite d'une manière si cordiale, qu'il ne lui laisse rien
désirer[1]. » Saint-Sulpice cite ensuite les paroles mêmes de P
lippe, lequel lui a dit « que la perte de sa femme serait le p
grand malheur qui put lui arriver[2]. »

Et ce n'était pas une vaine protestation de la part du roi, ca
se montrait plein d'indulgence pour les goûts d'Élisabeth, mê
pour ces goûts de princesse française, qui n'étaient pas toujo
d'accord avec la rigide étiquette espagnole. A son arrivée en
pagne, on célébra sa bienvenue par des bals et des fêtes à la fr
çaise. Sa maison fut montée sur un pied de magnificence assor
son rang, et le vieux courtisan Brantôme se complaît à décrir
splendide profusion de sa garderobe et les riches joyaux d
elle était parée. Lorsqu'elle sortait, elle se dispensait, selon
mode de son pays, de porter un voile, — ce qui était complétem
contraire aux habitudes des dames espagnoles ; mais ce qui
mettait en grande faveur auprès du peuple, qui accourait en fo
partout où elle paraissait, avide de contempler ses traits
chanteurs. Elle avait amené avec elle des dames d'honneu
des suivantes françaises, dont plusieurs demeurèrent en
pagne et s'y marièrent. Celles qui s'en retournèrent fur
dotées libéralement. Elle se montrait très-accessible aux p
sonnes de sa nation, recevant, dit son biographe, les plus hu
bles comme les plus élevées, avec sa bienveillance habituelle,
leur parlant toujours en français ; mais dans le cours de tr
mois, son esprit facile s'était tellement rendu maître de l'esp
gnol, qu'elle pouvait se faire comprendre dans cette langue,
bientôt elle la parla avec élégance, bien qu'avec un léger a
cent étranger, qui n'était pas sans agrément. Née et élev
au milieu d'un peuple si différent de celui sur lequel le s
l'appelait à régner, Élisabeth semblait réunir dans sa person

[1] Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, p. 130.
[2] *Ibid., ubi supra.*

Digitized by Google

les bonnes qualités des deux nations. La vivacité du caractère français était si heureusement tempérée en elle par la gravité espagnole, que ses manières avaient un charme inexprimable[1]. Aussi richement douée par la nature et la fortune, on conçoit qu'Isabelle de France ait fait les délices du cercle de la cour auquel elle présidait et dont elle était le plus grand ornement.

Son bon naturel doit avoir beaucoup souffert du spectacle des extravagances de Carlos, qui lui aliénaient chaque jour davantage le cœur de son père. Cependant elle ne désespéra pas de le faire revenir à de meilleurs sentiments. On peut du moins le supposer par l'empressement qu'elle mit à seconder sa mère dans le projet d'unir sa sœur, la fille cadette de Catherine de Médicis, avec don Carlos. « Ma sœur est d'un si excellent caractère, disait la reine à Ruy Gomez, qu'aucune princesse de la chrétienté ne serait plus propre à s'accommoder aux humeurs de mon beau-fils comme à les modérer, et ne conviendrait mieux au père, comme au fils, dans leurs relations mutuelles[2]... »

Mais si le ministre fut prompt à adopter les vues de la reine sous ce rapport, elles rencontrèrent peu d'encouragement du côté de Philippe, qui semblait, à cette époque, plus enclin à une alliance avec la maison d'Autriche.

On a vu la douleur causée à Elisabeth de Valois par l'arrestation de don Carlos. Bien qu'elle y gagnât, en ce sens que la voie de la succession se trouvait ainsi ouverte à sa postérité, elle pleura pendant deux jours, à ce que nous dit l'ambassadeur Fourquevaulx, l'infortune de son beau-fils, jusqu'à ce que Philippe lui défendit de pleurer plus longtemps[3]. Durant l'emprisonnement du prince, comme on l'a vu plus haut, il ne fut pas permis à la reine de lui rendre visite, ni même d'adoucir l'amertume de sa dernière heure. Combien sa présence l'eût consolé en un pareil moment...; on peut en juger par le simple memorandum trouvé parmi ses papiers, où le prince lui assignait la première place entre ses amis, comme ayant toujours été « la plus aimante[4]. »

[1] « Ceste taille, elle l'accompagnoit d'un port, d'une majesté, d'un geste, d'un marcher et d'une grâce entremeslée de l'espagnole et de la françoise en gravité et en douceur. » Brantôme, *Œuvres*, t. V, p. 129.

[2] Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 131.

[3] *Lettre de Fourquevaulx*, 5 février 1568. *Ibid.*, p. 139.

[4] « Gli amici, in primo loco la regina, la quale diceva che gli era amorevolis-

Digitized by Google

De quelque manière que l'on définisse l'affection qu'il avait moignée, dès l'origine, à la reine, il la conserva jusqu'au m ment suprême. Il ne fut laissé à Elisabeth que la triste consc tion d'unir sa douleur à celle de la princesse Juana et des ra amis qui chérissaient encore la mémoire de Carlos.

Peu de temps après le triste événement, on annonça que reine était enceinte, et la nation put espérer une compensati à la perte de l'héritier présomptif par la naissance d'un nouve prince. Cette espérance fut bientôt déçue. Par suite de quelq maladresse des médecins, qui, dans les premiers temps de grossesse, se méprirent sur la situation de la reine, on lui p scrivit des remèdes du plus fâcheux effet pour sa constitution Il est certain qu'Elisabeth se défiait des docteurs espagnols[2], cette défiance paraît n'avoir été que trop bien fondée, car l'éne gique régime auquel ils la soumirent ressemblait assez aux p tiques de l'école du docteur Sangrado, ne ménageant pas plus malade que le mal. Vers le milieu de septembre, la fièvre se c clara; sans être violente, elle fut assez opiniâtre pour déjouer to les efforts faits pour la réduire. Les plus alarmants symptôm ne tardèrent pas à se manifester. La reine avait de fréquen évanouissements. Les extrémités se refroidissaient. Aucune m decine ne pouvait agir sur son estomac, car il n'en gard aucune[3]. On faisait des processions dans toutes les églis Jeunes et vieux unissaient leurs prières pour la guérison de reine. Ces prières ne furent pas exaucées. Les forces de l'a guste malade continuèrent à décliner rapidement, et le derni

sima, don Giovanni d' Austria suo carissimo et diletissimozio, etc. » *Lettera Nunzio*, marzo 2, 1568. Mss.

[1] *Lettre de Fourquevaulx*, 3 octobre 1568, ap. Raumer, *seizième et dix-septiè siècle*, t. I, p. 158.

[2] « Pero la Reyna hacia muy poco caudal de lo que los médicos decian dand entender con su real condicion y gracioso semblante tener poca necesidad de medicinas. » *Relacion de la Enfermedad y Exequias fúnebres de la Serenísi Reyna de España Doña Isabel de Valois, por Juan Lopez, Catedrático del Estu de Madrid* (Madrid, 1569), fol. 4.

[3] *Ibid., ubi supra.*

Le savant professeur nous décrit les divers symptômes de la maladie de la rei avec un soin aussi minutieux que s'il rédigeait un rapport médical. La vente l'ouvrage ayant été interdite peu de temps après son apparition, les exemplaires sont devenus très-rares.

Digitized by Google

jour de septembre, on désespérait de sa vie. Les médecins déclarèrent que la science ne pouvait plus rien et que l'unique espoir de la reine était désormais dans le ciel [1]. C'est dans le ciel aussi qu'elle avait toujours espéré, et elle n'était pas assez attachée aux pompes et aux gloires du monde pour les quitter avec un grand regret.

Tandis que ses dames, la plupart ses compatriotes, se tenaient en pleurs autour de son lit, elle s'efforçait de les consoler, en leur exprimant avec bonté l'intérêt qu'elle prenait à leur bien-être futur et le regret de n'avoir pas été pour elles une meilleure maîtresse encore, « comme si, dit un contemporain, qui a laissé une relation détaillée des derniers moments d'Élisabeth, elle n'avait pas toujours été pour elles toutes une mère plutôt qu'une maîtresse [2]. »

Dans la soirée du 2 octobre, se sentant proche de sa fin, elle fit son testament, se confessa, communia, et à sa demande expresse, l'extrême-onction lui fut administrée. Le cardinal Espinosa et le confesseur du roi, l'évêque de Cuença, qui étaient venus offrir à la mourante leurs conseils et leurs consolations spirituelles, furent grandement édifiés par sa conduite, et après lui avoir donné leur dernière bénédiction, ils se retirèrent profondément touchés de sa résignation chrétienne [3].

Le lendemain, avant le point du jour, eut lieu sa dernière entrevue avec Philippe. Fourquevaulx nous en a laissé la relation. « La reine, dit l'ambassadeur, parla à son mari le langage le plus naturel et en véritable chrétienne. Elle lui dit un éternel adieu, et jamais princesse ne montra plus de bonté et de piété. Elle lui recommanda leurs deux filles et les principales personnes de sa maison, le priant de vivre en amitié avec le roi de France, son frère, et de maintenir la paix, avec d'autres discours qui ne pouvaient manquer de toucher le cœur d'*un bon mari, ce que le*

[1] Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 390. — *Lettre de Fourquevaulx*, 3 octobre 1568, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 139. — Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Isabel, ubi supra.* — Pinelo, *Anales de Madrid*. Mss.

[2] « Porque en efecto, el modo y manera con que ella las trataba, no era de señora á quien pareciesen servir, sino de madre y compañera. » Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Isabel*. Loc. cit.

[3] Ibid. — Pinelo, *Anales de Madrid*. Mss.

Digitized by Google

roi était pour elle. Philippe montra dans ses réponses le mêm calme qu'elle, et promit de faire tout ce qu'elle demandait, ma il ajouta qu'il ne croyait pas sa fin si prochaine. Il se retira e suite, à ce qu'on m'a dit, plein d'une grande angoisse, dans propre chambre[1]. »

Philippe envoya un fragment de la vraie croix à sa fem pour la consoler dans ses derniers moments. C'était la plus pr cieuse de ses reliques, et elle était richement garnie de perl et de diamants[2]. Elisabeth la baisa avec une sainte ferveur la tint dans sa main avec le crucifix, jusqu'au moment où el rendit l'âme.

Peu de temps après le dernier entretien de la reine avec le ro l'ambassadeur de France fut appelé près du lit de la mourant C'était le représentant de son pays natal et de cette famille qu'el ne devait plus revoir. « Elle me reconnut, écrit Fourquevaul et me dit : Vous me voyez sur le point de quitter ce vain mon pour passer dans un plus plaisant royaume, et y rester po toujours, j'espère, avec mon Dieu. Dites à ma mère, la reine, au roi, mon frère, de supporter ma mort avec patience et de consoler par la réflexion qu'aucun bonheur sur terre ne m jamais rendue si contente que la pensée d'approcher en ce m ment de mon Créateur. Je serai bientôt en meilleure situati pour leur rendre service et implorer Dieu de les prendre, ain que mes frères, sous sa sainte protection. Priez-les, en mon nom de veiller sur leur royaume, afin de mettre un terme aux hérés qui s'y sont répandues, et j'implorerai la miséricorde du ci pour qu'il leur accorde de prendre ma mort en patience et de m croire heureuse[3]. »

L'ambassadeur lui dit un petit nombre de paroles de conso lation, s'efforçant de faire renaître en elle quelque espérance vie; mais Elisabeth répondit : « Vous verrez bientôt combien suis proche de ma fin. Dieu m'a donné la grâce de mépriser

[1] *Lettre de Fourquevaulx*, 3 octobre 1568, ap. Raumer, *seizième et dix-septiè siècle*, t. I, p. 159.

[2] « Habia ordenado se trajese el lignum crucis del Rey nuestro Señor, que es u muy buena parte que con grandísimo ornato de oro y perlas de supremo val S. M. tiene. » Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Isabel*.

[3] *Lettre de Fourquevaulx*, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. p. 159.

Digitized by Google

monde et ses grandeurs, et de fixer toutes mes espérances sur lui et sur Jésus-Christ. Jamais pensée ne m'a causé moins d'anxiété que celle de la mort. »

Elle écouta ensuite les exhortations de son confesseur, restant en pleine possession de sa connaissance, jusqu'à quelques minutes avant sa mort. « Une légère agitation sembla alors s'emparer d'elle, mais se calma bientôt, et elle expira si tranquillement qu'il fut impossible de fixer le moment où elle rendit l'âme. Cependant elle ouvrit une dernière fois les yeux, des yeux brillants et pénétrants, comme si elle voulait m'adresser quelques autres ordres; son regard, du moins, se fixa sur moi [1]. »

Elisabeth de Valois, peu de temps avant sa mort, était accouchée d'une fille. L'enfant, venu avant terme, ne vécut que pour recevoir le baptême; on le déposa dans le même cercueil que sa mère, et les restes de la mère et de l'enfant furent solennellement transférés dans la chapelle royale [2]. Les cloches de toutes les églises et de tous les monastères de la ville annoncèrent la lugubre nouvelle au peuple, qui remplit l'air de ses cris, se livrant partout aux démonstrations de douleur les plus passionnées [3], car la reine, dit Brantôme, était regardée par les Espagnols avec des sentiments, non-seulement de vénération, mais encore d'idolâtrie [4].

On voyait, réuni dans la chapelle, tout ce qu'il y avait d'il-

[1] *Lettre de Fourquevaulx*, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. II, p. 139.

Le correspondance manuscrite de l'ambassadeur français Fourquevaulx est conservée à la Bibliothèque impériale de Paris. Raumer, avec son habituelle intelligence, en a fait de nombreux extraits, et la liberté avec laquelle je me suis à mon tour servi de lui montre l'importance de ces extraits pour l'éclaircissement de l'histoire qui nous occupe. Je regrette d'avoir connu trop tard l'existence de cette correspondance, pour puiser même à la source originale.

[2] « Vistiéron á la Reyna de hábito de S. Francisco, y la pusiéron en un ataud poniendo con ella la Infanta que en poco espacio habiendo recibido agua de Espíritu Santo murió. » Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Isabel.*

[3] « Fué cosa increible el doblar, y chamorear, por todas las parroquias, y monasterios y hospitales. Lo cual causó un nuevo dolor y grandísimo aumento de tristeza siendo ya algo tarde los grandes que en la corte se hallaban, y mayordomos de S. M. sacáron el cuerpo de la Reyna, y viniéron con el á la capilla real. » *Ibid.*

[4] « Jamais on ne vit peuple si désolé ny si affligé, ny tant jeter de hauts cris, ny tant espandre de larmes qu'il fit..... Que pour manière de parler, vous eussiez dit qu'il l'idolatroit plustost qu'il ne l'honoreit et révéroit. » Brantôme, *Œuvres*, t. V, p. 131.

Digitized by Google

lustre dans la capitale : les grands dignitaires ecclésiastiques, les différentes corporations religieuses, les grands et les cavaliers de la cour, les dames d'honneur de la reine. A la tête de celles-ci figuraient la duchesse d'Albe, maîtresse de la garde-robe, la duchesse de Feria, dame anglaise, mariée à l'ambassadeur d'Espagne à la cour de Marie Tudor, et la princesse d'Eboli, nom plus connu dans l'histoire. Le cercueil de la reine, couvert d'un poêle de brocart somptueux, fut placé sur un catafalque tendu en noir et entouré de nombreux flambeaux d'argent, garnis de cierges qui répandaient une lueur lugubre sur toute la scène[1]. Le service se célébra au milieu du calme le plus profond de l'auditoire, jusqu'au moment où ce calme fut rompu par les femmes, mêlant la triste harmonie de leurs gémissements aux chants des prêtres et à la solennelle musique de l'office des morts[2].

Le lendemain, de grand matin, le cercueil fut ouvert en présence de la duchesse d'Albe et des dames de la reine, qui contemplèrent, pour la dernière fois, en fondant en larmes, ces traits si beaux encore dans la mort[3]. La duchesse remplit ensuite le cercueil de fleurs et d'herbes odorantes, et les restes de la mère et de l'enfant accompagnés du même cortége affligé furent transférés au couvent des Carmélites déchaussées. Ils continuèrent d'y reposer jusqu'en l'année 1573, époque où on les transporta, avec les restes de don Carlos, dans le majestueux mausolée de l'Escurial. — Le peuple, accouru pour voir passer la procession funèbre, invoquait le nom d'Isabelle comme celui d'une sainte[4].

Dans le cours de l'hiver, le cardinal de Guise arriva de France

[1] « Puesto el cuerpo por este órden cubierto con un muy rico paño de brocado rodeado el cadalso de muchas hachas en sus muy suntuosos blandones de plata. » Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Isabel*, *ubi supra*.

[2] « Las damas en las tribunas de donde oye misa con hartos suspiros y sollozos llevaban el contrapunto á la suave, triste y contemplativa música, con que empezaron el oficio la capilla de S. M. » *Ibid.*, *ubi supra*.

[3] « Las cuales viendo apartar el cuerpo, diéron muchos gritos, y suspiros y abriéndole la duquesa de Alba, trajó muchos polvos de olores aromáticos de grande olor y fragrancia, y embalsamon á la Reyna : la cual aunque habia pasado tanto tiempo estaba como si entónces acabará de morir, y con tan gran hermosura en el rostro que no parecia esta muerta. » *Ibid.*, *ubi supra*.

[4] *Lettre de Saint-Goar*, 18 juin 1573, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, t. I, p. 163. — Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 370.

Digitized by Google

avec des lettres de condoléance de Charles IX, pour son royal beau-frère. Les instructions données au cardinal ne laissaient percer, de la part du monarque français, aucune défiance sur la manière dont sa sœur était morte. Le caractère plus soupçonneux de la reine-mère se manifeste dans les instructions qu'elle donne à Fourquevaulx, pour découvrir ce qu'on dit au sujet de la mort de sa fille, et le lui rapporter[1]. On ne voit pas que l'ambassadeur ait pu recueillir aucune information importante à ajouter aux premiers détails de sa correspondance.

Philippe lui-même paraît avoir cru à l'existence de pareils soupçons, quand il dit au cardinal « que sa plus grande consolation, dans son malheur, était de penser à la simple et excellente vie de la reine. Toutes les personnes de sa suite, ses dames et ses suivantes, savaient qu'il l'avait toujours bien traitée, comme le prouvait assez la douleur que lui avait causée sa mort. Sur ce, dit le cardinal, il éclata en un panégyrique de ses vertus, et dit que s'il avait à choisir de nouveau, il ne pourrait désirer rien de mieux que de trouver la pareille[2]. » L'expérience devait être bientôt tentée par Philippe. Dix-huit mois ne s'étaient pas écoulés depuis la date de cette conversation avec le cardinal, que le monarque, trois fois veuf, conduisait à l'autel sa quatrième et dernière femme, Anne d'Autriche, qui avait été également destinée, comme on l'a vu, à son fils. La facilité avec laquelle l'empereur et sa femme confièrent la jeune princesse à la protection de Philippe semble assez clairement indiquer que, pour eux du moins, il n'y avait aucun fâcheux soupçon sur la manière dont Philippe avait traité sa dernière compagne.

Elisabeth de Valois, à l'époque de sa mort, n'avait que vingt-trois ans ; elle en avait passé huit sur le trône d'Espagne. Elle laissait deux enfants, deux filles, Catherine, mariée depuis au duc de Savoie, et Claire-Eugénie, qui devint, avec son mari, l'archiduc Albert, gouvernante des Pays-Bas. Cette dernière paraît avoir joui d'une plus grande part qu'aucun être humain dans l'affection et la confiance de Philippe.

Telle est l'histoire de la reine Elisabeth de Valois, dépouillée des couleurs dont la plume de l'historien ne s'est pas moins

[1] *Lettre de Catherine de Médicis*, ap. Raumer, t. I, p. 162.
[2] *Lettre du cardinal de Guise*, 6 février 1569, ap. *ibid.*, 163.

Digitized by Google

complu, il faut le dire, à l'orner que la plume du poëte. De l'e
semble des relations que j'ai citées, il résulte que si don Carl
à quelque époque, conçut une passion criminelle pour sa bel
mère, cette passion ne fut jamais partagée ou encouragée par
reine, qui n'avait éprouvé pour lui que les sentiments justif
par leurs rapports de famille et sa pitié pour les infortu
du prince. Malgré la rancune, assez naturelle de la part
Carlos, « privé d'un si beau prix, » pour employer les expr
sions de Brantôme, il n'existe jusqu'ici aucun indice que l'
tachement du prince pour la reine ait dépassé les limites
la tendre reconnaissance que sa bonté devait éveiller da
une nature affectueuse [1], car telle était la nature de don Carl
malgré tous ses défauts, comme le prouvent, entre autres exe
ples, sa fidèle amitié pour don Juan d'Autriche, son oncle,
son dévouement à son premier précepteur, l'évêque d'Osma.

On ne trouve nulle preuve non plus que Philippe, à aucu
époque, ait été mécontent de la conduite de la reine ou ait
voir dans son fils un rival. Rien surtout, dans l'histoire du temp
ne montre qu'il sacrifia sa femme à sa jalousie [2]. Le contraire
fort bien établi par ceux des compatriotes d'Élisabeth qui eur
un libre accès près d'elle pendant sa vie, et quelques-uns mê
à l'heure de sa mort. Leur correspondance avec la famille de
reine n'aurait pas manqué de laisser percer leurs soupçons,
y avait eu matière.

Il serait à souhaiter, pour la mémoire de Philippe II, que l'h
torien ne trouvât pas de chef d'accusation plus grave contre
que la manière dont il traita sa troisième femme. Depuis le pr
mier jour jusqu'au dernier, il semble l'avoir regardée avec l'

[1] La franchise avec laquelle Carlos avouait ses sentiments pour Isabelle peut
considérée comme une preuve de leur innocence. Catherine de Médicis, dans
lettre à Fourquevaulx, datée du 23 février 1568, dit, au sujet de l'arrestation
prince, qu'elle craint que cet événement n'affige beaucoup sa fille, autant par r
port à son mari que pour le prince, qui lui a toujours montré son bon vouloir.

[2] L'historien français de Thou, assez peu disposé à porter un jugement favor
des actions de Philippe, et qui, dans ce cas particulier, ne lui aurait certainem
pas fait grâce, écarte sans hésiter le soupçon d'une intervention sinistre de la
du roi. « Quelques-uns soupçonnèrent Philippe de l'avoir fait empoisonner, pa
qu'il lui avait fait un crime de la trop grande familiarité qu'elle avait avec
Carlos. Il est néanmoins facile de se convaincre du contraire, par la grande et s
cère douleur que sa mort causa, tant à la cour que dans toute l'Espagne; le ro
pleura comme une femme qu'il aimait très-tendrement. » *Histoire univ.*, t. V, p. 6

Digitized by Google

dulgence d'un mari affectionné. Obtint-elle jamais sur cette nature peu communicative et circonspecte assez d'ascendant pour être admise au partage de sa confiance et dans ses conseils? On peut en douter. Le caractère d'Élisabeth de Valois semble avoir été trop doux, trop exempt d'ambition mondaine, pour la conduire à se mêler d'affaires auxquelles elle ne se sentait appelée ni par sa nature, ni par son éducation. Cependant Brantôme nous assure qu'elle exerçait la plus salutaire influence sur Philippe, dans ses relations avec la France, et que la valeur de cette influence fut appréciée plus tard, quand on laissa croître et s'aigrir les mésintelligences entre les deux cours, sans qu'une main amie essayât de guérir le mal[1].

Sa mort, poursuit-il, causa une douleur aussi amère à sa propre nation qu'aux Espagnols; et si les Espagnols l'appelaient la reine de la paix et de la bonté, les Français lui donnaient, avec non moins de raison, le titre de « rameau d'olivier[2]. » Elle est morte, s'écrie-t-il, au plus beau et plaisant avril de son âge, quand sa beauté semblait défier les assauts du temps[3]. »

Élisabeth de Valois est au premier rang dans cette riche galerie de portraits, par laquelle Brantôme a essayé de reproduire pour les siècles à venir la physionomie de ses contemporains. Il n'en est aucun dont il ait dessiné les traits d'une main plus délicate et plus tendre. Le souffle même de la médisance n'a pu ternir la pureté de leur expression. Parmi toute cette illustre compagnie, que l'artiste fait ainsi passer en revue par la postérité, il n'est aucune figure historique à qui il ait rendu un hommage aussi sincère qu'à Élisabeth de France.

[1] Brantôme, *Œuvres*, t. V, p. 137.

Cependant Catherine de Médicis trouva sa fille en faute sous ce rapport, lors de leur entrevue à Bayonne, et lui reprocha d'être devenue bien Espagnole. « Muy Española venis. — Il est possible que cela soit, répondit Isabelle avec douceur, mais vous trouverez en moi une fille aussi dévouée que lorsque vous m'avez envoyée en Espagne. »

L'anecdote est racontée par le duc d'Albe dans une lettre au roi. *Carta del duque de Alba al Rey*. Mss.

[2] « Aussi l'appelloit-on *la Reyna de la paz y de la bondad*, c'est-à-dire la Reyne de la paix et de la bonté; et nos François l'appelèrent l'*olive de paix*. » *Ibid.*, p. 129.

[3] « Elle est morte au plus beau et plaisant avril de son aage..... car elle estoit de natarel et de tainct pour durer longtemps belle, et aussi que la vieillesse ne l'eust osé attaquer, car sa beauté fut esté plus forte. » *Ibid.*, p. 137.

Digitized by Google

APPENDICE

A L'HISTOIRE DE DON CARLOS ET D'ÉLISABETH DE VALOIS.

J'ai cité le récit que nous ont laissé, des dernières heures de l'infortuné don Carlos, le nonce du pape et le ministre de Toscane, récit qui a été reproduit avec de légères variantes par la plupart des écrivains castillans de ce siècle et du siècle suivant[1]. Une circonstance assez singulière c'est que nous possédions des relations si complètes de ce qui précéda et suivit la mort de Carlos, par l'ambassadeur de France, et que la partie de sa correspondance qui devait raconter sa mort ait disparu des archives, soit par accident, soit à dessein[2]. Personne probablement, dans l'enceinte des murs du palais, n'avait accès à de meilleures sources d'information que les deux envoyés que nous venons de mentionner, surtout le nonce du pape. Ils pouvaient se renseigner auprès d'un des agents attachés par le roi au service de de Carlos. Dans ce cas, on ne leur communiquait rien sans l'approbation de Philippe, qui pouvait désirer faire savoir au monde que son fils était mort fidèle à la foi.

Llorente nous fait une relation toute différente de la mort de don Carlos. Comme cet écrivain, ex-secrétaire de l'inquisition, avait pu consulter des documents très-importants, et comme son récit, bien qu'un peu prolixe, est remarquable au fond, je ne puis le passer sous silence.

[1] Voyez entre autres autorités, Quintana, *Historia de la antigüedad nobleza y grandeza de la villa y corte de Madrid* (1629), fol. 368 ; Colmenares, *Historia de la insigne ciudad de Segovia* (Madrid, 1640), cap. XLIII ; Pinelo, *Anales de Madrid*, M. S. ; Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. V ; Herrera, *Historia general*, lib. XV, cap. III ; *Carta de Francisco de Erasso*, Mss ; *Carta de Gomez Manrique*, Mss.

[2] Raumer, *seizième et dix-septième siècles*, tome Ier, p. 147.

Von Raumer consacre une cinquantaine de pages de sa compilation érudite à l'histoire de don Carlos, et plus spécialement aux dernières scènes de sa vie. Les sources auxquelles il a puisé sont pour la plupart irréprochables, car c'est principalement dans la correspondance des ministres français avec leur cour, déposée aux manuscrits de la Bibliothèque impériale à Paris. Les emprunts sont bien faits et de la plus haute importance pour l'éclaircissement de ce sombre passage de l'histoire du temps. Si je ne suis pas arrivé, sous tous les rapports, aux mêmes conclusions que l'illustre historien allemand, cela tient peut-être à ce que mon jugement a été modifié par les matériaux plus nombreux mis à ma disposition.

Digitized by Google

D'après Llorente, le procès intenté à don Carlos, et dont il a été question plus haut, ne fut terminé que peu de temps avant sa mort. Aucun avis, pendant tout ce temps, n'en avait été donné au prisonnier, aucune voix n'avait parlé pour sa défense. Le 9 juillet, l'affaire se trouva suffisamment instruite pour un jugement sommaire. Il résulta des témoignages que l'accusé était coupable de trahison au premier et au second degré, comme ayant fait entrer dans ses plans la mort du roi, son père, et comploté l'usurpation de la souveraineté des Flandres. Le conseiller Muñatones, dans son rapport déposé devant le roi, en rappelant que la peine dont la loi frappait tout autre sujet pour ce crime était la mort, ajouta que Sa Majesté, en vertu de son autorité souveraine, pouvait décider que l'héritier présomptif était placé par son rang hors de l'atteinte des lois ordinaires. Il était, en outre, en son pouvoir de mitiger la peine ou de dispenser de son exécution, s'il le croyait utile au bien de ses sujets. Les ministres Ruy Gomez et Espinosa déclarèrent qu'ils se rangeaient à cet avis.

A cela le roi répondit que bien qu'il fût porté par ses propres sentiments à agir selon l'avis de ses ministres, sa conscience ne lui permettait pas de le faire. Ce ne serait pas consulter le bien de son peuple que de placer à sa tête un monarque d'un naturel aussi vicieux, d'un caractère aussi violent et aussi sanguinaire que don Carlos. Son amour paternel devait se taire devant la loi. Mais il n'était pas nécessaire, après tout, de recourir à cette extrémité. La santé du prince était dans un état si critique qu'il suffisait de se relâcher des précautions ordinaires prises pour son régime, et ses excès le conduiraient bientôt à la tombe. Le seul point essentiel était de le tenir assez bien averti de sa situation pour qu'il consentît à se confesser et à faire sa paix avec Dieu avant de mourir. C'était là la plus grande preuve d'amour que le roi pût donner à son fils et à la nation espagnole.

Ruy Gomez et Espinosa conclurent tous les deux de cette singulière démonstration de la tendresse paternelle, qu'ils ne pouvaient mieux remplir les intentions réelles du roi qu'en hâtant le plus possible la mort de don Carlos. Ruy Gomez, en conséquence, communiqua ses vues à Olivares, le médecin du prince. Il le fit, par une phrase assez ambiguë et mystérieuse pour voiler, tout en se laissant comprendre, l'énormité du crime aux yeux de celui qui

Digitized by Google

devait en être l'instrument. Aucun homme n'était plus apt remplir cette tâche délicate que le prince d'Eboli, élevé dès enfance dans les cours et habitué à une vie de dissimulation. varès comprit tout d'abord le sens de son discours et ce qu lui demandait : c'était d'en finir avec le prisonnier, de mani que sa mort parût naturelle et que l'honneur du roi ne fut compromis. Il n'exprima aucun scrupule et fit entendre q était disposé à exécuter la volonté de son royal maître. Dans circonstances, le 20 juillet, un purgatif fut administré au m lade, qui ne se doutait de rien, et dont le mal empira rapi ment. Carlos, averti de l'approche de la mort, consentit à recev son confesseur. C'était là cette consolation demandée par s père : si le corps périssait, l'âme était sauvée[1].

Tel est le récit fort extraordinaire que nous fait Llorente, et, fallait y ajouter foi, la question relative à la mort de don Ca se trouverait tout d'un coup tranchée; mais Llorente, avec manque de bonne foi indigne d'un historien dans une si gr matière, ne nous fait pas connaître où il a puisé. Il nous dit si plement qu'il a mis à contribution certains mémoires secrets temps, pleins d'anecdotes curieuses. « Quoique ces docume ajoute-t-il, ne soient pas authentiques, ils méritent qu'on y ajo foi, en ce qu'ils sont de certaines personnes employées dans palais du roi. » S'il avait consenti à nous donner au moins noms de ses autorités, quelques particularités sur leur caractè nous aurions pu nous former une idée de la valeur de leur moignage. Cette omission nous induit à conclure que Llore n'avait pas lui-même une parfaite confiance en son propre ré et ses inexactitudes habituelles nous préviennent malheureu ment aussi contre son discernement.

Llorente est d'ailleurs en contradiction directe avec les

[1] Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, tome III, p. 171 et suiv.

[2] Ainsi, par exemple, il dit à quatre pages de distance que le prince fit et n pas à don Juan la confidence de l'envie qu'il avait de tuer son père (pages 148-1 Le fait est que Llorente avait pris une espèce d'engagement de résoudre le mys de la mort du prince, en annonçant à ses lecteurs, dès le début, qu'il croyait a découvert la vérité. Il faut avouer qu'il est parvenu à établir un fait que, co secrétaire de l'inquisition, il avait les moyens de vérifier, c'est qu'aucun procè fut intenté à don Carlos par le saint-office; or, ce fait renverse plus d'une erreur gaire sur laquelle on a bâti plus d'un roman ou d'un drame.

Digitized by Google

torités dont j'ai déjà parlé, plus spécialement avec les deux ambassadeurs étrangers si souvent cités, qui, aux avantages nombreux qu'ils possédaient pour obtenir des informations exactes, étaient infatigables pour les recueillir. « Je ne dis rien, écrit l'envoyé de Toscane, faisant allusion aux vaines rumeurs de la ville, de commérages indignes d'être écoutés : c'est une chose difficile de satisfaire la populace. Il vaut mieux s'en tenir à ce qui est positif, juste et vrai, sans se soucier des opinions de ceux qui parlent sans raison de choses improbables, n'ayant d'autre origine que l'ignorance et la malignité [1].

On ne peut nier cependant que des soupçons d'attentat contre Carlos aient non-seulement couru à l'étranger, mais qu'ils aient été entretenus par des personnes considérables, en Espagne même, où il pouvait y avoir péril à les émettre. Entre autres personnages, le célèbre Antonio Perez, qui avait fait partie de la maison du prince d'Eboli, nous dit que le roi ayant trouvé don Carlos coupable, il fut condamné à mort par les casuistes et les inquisiteurs ; mais pour qu'il ne restât aucune trace palpable de l'exécution de la sentence, on mêla pendant quatre mois un poison lent à la nourriture du prince prisonnier [2].

Cette version est jusqu'à un certain point d'accord avec celle d'un noble vénitien, Pietro Giustiniani, alors en Castille, qui assura à l'historien de Thou que « Philippe, ayant résolu la mort de son fils, obtint une sentence à cet effet d'un juge légitime. Mais pour sauver l'honneur du roi, on exécuta la sentence en secret, et l'on fit prendre à don Carlos une espèce de bouillon empoisonné, dont il mourut quelques heures après [3]. Quelques-unes des particularités mentionnées par Antonio Perez sembleraient peut-

[1] « Le cicalerie et novelacce, che si dicono, sono molto indigné d'essere ascoltate, non che scritte, perchè in vero il satisfar al popolaccio in queste simil cose è molto difficile; et meglio è farle, siccome porta il giusto et l' honesto, senza curarsi del giudicio d' huomini insani, et che parlono senza ragione di cose impertinenti et impossibili di autori incerti, dappochi et maligni. » *Lettera di Nobili*, Luglio 30, 1568, Mss.

[2] *Lettre d'Antonio Perez au conseiller Du Vair*, ap. Raumer, *seizième et dix-septième siècle*, tome Ier, p. 153.

[3] « Mais afin de sauver l'honneur du sang royal, l'arrêt fut exécuté en secret et on lui fit avaler un bouillon empoisonné, dont il mourut quelques heures après, au commencement de sa vingt-troisième année. » De Thou, *Histoire universelle*, tome V, p. 436.

Digitized by Google

être recevoir une certaine confirmation des détails donnés pa
ministre français Fourquevaulx, dans une lettre datée d'un m
environ après l'arrestation du prince. « Le prince, dit-il, dev
visiblement plus maigre et plus décharné ; ses yeux s'enfon
dans sa tête. On lui donne quelquefois de fortes soupes et
bouillons de chapon, où sont dissoutes de l'ambre et d'autres s
stances nourrissantes, pour l'empêcher de perdre entièrement
forçes et de tomber en décrépitude. Ces soupes se préparen
secret, dans la chambre de Ruy Gomez, d'où l'on entre dans c
du prince. »

On ne devait guère s'attendre à trouver un auteur espagnol a
téméraire pour attribuer à la violence la mort de don Carlos. Cep
dant Cabrera, le mieux informé des historiens de cette époc
qui avait eu dans sa jeunesse un fréquent accès dans la mai
de Ruy Gomez et même dans le palais royal, tout en attribu
aux excès de don Carlos sa fin prématurée, fait de mystérieu
insinuations qui semblent indiquer d'autres causes dans
événement[1].

Strada, le mieux informé, en définitive, de tous les écriva
étrangers de cette époque, et qui, en sa qualité d'étranger, n'a
pas les mêmes motifs pour garder le silence qu'un Espagnol,
précie lui-même l'authenticité du récit qu'il fait de la mort
prince, en disant qu'elle fut naturelle, et il ajoute : « Si toutefo
n'est pas mort par violence[2]. » Le prince d'Orange, dans sa ha
dénonciation de Philippe, n'hésite pas à le proclamer le m
trier de son fils[3]. Et cet ingénieux glaneur de bavardages, B
tôme, au milieu des plaisanteries amères et des épigrammes

[1] « Mas es peligroso manejar vidrios, y dar ocasion de tragedias famosas, a
cimientos notables, violentas muertes por los secretos executores reales no sab
y por inesperadas terribles, y por la estrañeza y rigor de justicia, despues de la
advertencias á los que no cuidando dellas incurriéron en crimen de lesa magest
Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

L'admirable obscurité de ce passage, dans lequel l'historien a parfaitement r
à mystifier ses critiques, les a naturellement conduits à supposer qu'il en voulai
beaucoup plus qu'il n'en écrivait.

[2] « Ex morbo ob alimenta, partim obstinate recusata, partim intemperanter
gesta, nimiamque nivium refrigerationem, super animi ægritudinem (si mod
abfuit), in Divi Jacobi pervigilio extinctus est. » Strada, *De Bello Belgico*, tome
p. 378.

[3] *Apologie*, ap. Dumont, *Corps diplomatique*, tome V, part. 1re, p. 389.

Digitized by Google

ses compatriotes, nous dit-il, lançaient contre Philippe, pour sa part dans cette affaire, cite l'autorité d'un Espagnol de rang à l'appui de l'assertion que Carlos, après avoir été condamné par son père, malgré l'opinion de son Conseil, fut trouvé mort dans sa chambre, étouffé avec un linge [1]! Ces versions diverses sur la fin du pauvre prince prouvent suffisamment l'incertitude qui règne à cet égard [2]. Un écrivain d'une date plus récente ne se fait pas scrupule d'affirmer que la seule liberté accordée à don Carlos fut celle d'opter entre plusieurs genres de mort [3], incident qui a trouvé depuis une place plus convenable dans un des drames nombreux tirés de cette mystérieuse histoire.

En tout cela l'historien doit avouer qu'il existe peu de témoignages d'une valeur positive. Les auteurs cités, à l'exception d'Antonio Perez, qui tenait son récit, à ce qu'il nous dit, du prince d'Eboli, ne semblent en aucune manière avoir puisé aux sources les plus sûres d'information; leurs versions se contredisent entre elles et sont en opposition directe avec celles du ministre de Toscane et du nonce papal. Or, ce dernier était probablement mieux instruit de tout ce qui se passait dans les conseils du monarque qu'aucun autre membre du corps diplomatique. La déclaration même d'Antonio Perez, si importante sous beaucoup de rapports, est en grande partie neutralisée par le fait qu'il était l'ennemi mortel de Philippe II. Perez écrivait en exil, et sa tête était mise à prix par

[1] « Par quoy le roi conclud sur ses raisons que le meilleur estoit de le faire mourir; dont un matin on le trouva en prison estouffé d'un linge. » Brantôme, *Œuvres*, tome Ier, p. 320.

Le goût des plaisanteries à ce sujet semble avoir encore été à la mode à la cour de France jusque sous le règne de Louis XIV. Nous voyons du moins ce monarque dire à quelqu'un que s'il avait envoyé Bussy-Rabutin à la Bastille, c'était pour son plus grand bien, comme disait Philippe II, lorsqu'il ordonnait d'étrangler son fils. *Lettres de Mme de Sévigné* (Paris, 1822), tome VIII, p. 368.

[2] Un chroniqueur français contemporain termine sa relation de la mort de Carlos par la remarque que de tous les épisodes de l'histoire du règne de Philippe II, la destinée du jeune prince est celui qu'enveloppe le plus impénétrable mystère. Matthieu, *Breve Compendio de la vida privada de Filipe Segundo* (Span. trans.). Mss.

[3] L'abbé Saint-Réal ne peut prendre sur lui de décider si Carlos avala du poison ou, comme Sénèque, se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, ou, enfin, s'il fut étranglé avec une corde de soie par quatre muets envoyés par son père, à la façon orientale. (Verdadera, *Historia de la vida y muerte del principe don Carlos*, Span. trans. Mss.) Les doutes de Saint-Réal ont un solennel écho dans Leti, *Vita di Philippo II*, tome Ier, p. 559.

Digitized by Google

le monarque dont il attaquait la réputation. Il est dans la triste destinée d'une personne placée en pareille situation de ne pas nous convaincre, lors même que la vérité sort de ses lèvres [1].

En repoussant la version de Perez, nous nous trouvons de nouveau ramenés aux conjectures. Le mystère dans lequel toute l'affaire fut enveloppée, et l'idée que se faisait le peuple du caractère de Philippe II, peuvent seuls jusqu'ici expliquer les bruits d'une mort violente parmi les contemporains. Les mêmes circonstances suspectes doivent exercer leur influence sur l'historien d'aujourd'hui. Nous avons quelques lumières de plus, mais elles sont encore insuffisantes pour nous éclairer dans cet obscur passage de la vie de Philippe. Beaucoup de lugubres réflexions se présentent naturellement à l'esprit. Dès la première heure de l'emprisonnement du prince, il avait été résolu, comme on l'a vu, que cet emprisonnement serait éternel. Cependant, les mesures prises pour le garder prisonnier furent si extraordinaires et elles imposaient un tel fardeau aux hommes du rang le plus élevé dans l'Etat, que cela ne semblait pouvoir durer. C'est un vieux proverbe politique, aussi vieux que Machiavel, que pour un prince déposé la distance est courte du trône à la tombe. Carlos, il est vrai, n'avait jamais porté de couronne ; mais héritier présomptif, les mêmes raisons semblaient conspirer contre un pareil prisonnier. Tous ceux qui entouraient le prince le regardaient avec défiance. Le roi, son père, semblait, comme nous l'avons vu, vivre

[1] Von Raumer, qui donne l'analyse de cette lettre d'Antonio Perez, en fait assez peu de cas, comme venant d'un homme à double face, d'un ennemi amer de Philippe (*Seizième et dix-septième siècle*, tome Ier, p. 155). » C'eût été assurément une singulière preuve de confiance de la part d'un personnage habituellement si discret sur tout ce qui le concernait que le prince d'Eboli, de faire une communication de ce genre à Perez. Il faut avouer cependant que le récit tire une certaine confirmation du fait que les parties antérieures de la lettre, où Perez décrit l'arrestation de Carlos, sont conformes avec la relation authentique de l'événement, telle qu'elle est donnée dans le texte.

Il est encore bon de noter que de Thou et Llorente sont d'accord avec Perez pour attribuer la mort du prince au poison, bien qu'il y ait là même une importante variante entre eux. Perez, en effet, affirme que ce fut un poison lent, dont l'œuvre ne s'accomplit qu'en quatre mois, tandis que d'après les autres autorités, l'effet aurait été immédiat. Leur accord général, en ce qui regarde l'emploi du poison, signifie peu de chose après tout, car c'était là naturellement l'agent recommandé par les circonstances, puisqu'il s'agissait de ne laisser aucune trace de violence sur le cadavre de la victime.

Digitized by Google

dans de plus grandes appréhensions encore à son égard depuis son arrestation[1]. « Les ministres que Carlos haïssait, dit le nonce, savaient bien qu'il serait leur ruine si jamais il montait sur le trône[2]. » Ainsi lorsque la crainte et les intérêts de tous semblaient tendre à la disparition de Carlos, nous ne trouvons dans le caractère de Philippe rien qui pût contre-balancer cette tendance. Le vit-on jamais relâcher son étreinte quand il tenait une victime, ni trahir aucun sentiment de remords quand il s'agissait de balayer un obstacle de son chemin? Le long emprisonnement, aboutissant à l'exécution nocturne de Montigny, l'assassinat avoué du prince d'Orange, l'assassinat secret du secrétaire Escovedo, l'implacable persécution d'Antonio Perez, son agent dans ce meurtre, et les efforts répétés pour se débarrasser aussi de Perez, par la main d'un bravo, ce sont là des épisodes de la vie de Philippe, dont la connaissance est nécessaire pour pénétrer dans les profondeurs de ce caractère sombre et sans scrupule.

Si l'on fait remarquer qu'il y a une grande différence entre ces deux actes de violence et le meurtre d'un fils, rappelons-nous que dans les affaires de religion, Philippe agissait ouvertement d'après le principe que la fin justifie les moyens. Un des crimes reprochés à don Carlos était la désertion de la foi; or, Philippe avait répondu un jour à l'appel fait à sa pitié par un hérétique qu'on traînait au bûcher : « Si mon propre fils était un misérable comme toi, je porterais moi-même les fagots pour le brûler[3]. »

[1] « S'il faut en croire Brantôme, ces appréhensions auraient été fondées en tout temps. « Enfin, il estoit un terrible masle; et s'il eust vescu, assurez-vous qu'il s'en fust faict accroire, et qu'il eust mis le père en curatelle. » *Œuvres*, tome Ier, p. 323.

[2] « Li più favoriti del Rè erano odiati di lui a morte, et adesso tanto più, et quando questo venisse a regnare si teneriano rovinati loro. » *Lettera del Nunzio*, Febraio 14, 1568. Ms.

[3] *Ante*, vol. I, p. 433.

C'est sous ce point de vue que le docteur Salazar de Mendoza ne craint pas d'affirmer que si Philippe sacrifia son fils, ce sacrifice sublime rivalisa avec celui d'Isaac par Abraham et même avec celui de Jésus-Christ par le Tout-Puissant! « Han dicho de él lo que del Padre Eterno, que no perdonó á su proprio hijo. Lo que del patriarca Abraham en el sacrificio de Isaac su unigénito. A todo caso humano excede la gloria que de esto le resulta, y no hay con quien comparalla. » (*Dignidades de Castilla y Leon*, p. 417.) Il termine cette rare et blasphématoire tirade de courtisan en nous assurant qu'on fait don Carlos mourut de mort naturelle. Le docteur écrivait dans la première partie du règne de Philippe III, lorsque le genre de mort du prince était encore un terrain délicat pour l'historien.

Digitized by Google

Mais quel que soit le point de vue auquel on envisage la mort de Carlos, qu'elle soit due à la violence ou aux excès extravagants auxquels on le laissa se livrer pendant sa captivité, la responsabilité n'en retombe pas moins en grande partie, il faut l'avouer, sur Philippe. Si le père n'employa pas directement la main d'un assassin pour se débarrasser de son fils, il réduisit du moins ce fils, par un traitement si rigoureux, à un état de désespoir qui produisit le même résultat [1].

Tandis que le prince était à l'agonie de la mort, une heure à peine avant qu'il exhalât le dernier soupir, une scène d'une nature bien différente se passait dans une galerie voisine du palais. Une querelle s'y était élevée entre deux courtisans, l'un jeune cavalier, don Antonio de Leyva, l'autre don Diégo de Mendoza, gentilhomme qui avait rempli autrefois avec distinction le poste d'ambassadeur à Rome. Il s'agissait de quelques coplas, dont Mendoza prétendait être l'auteur. Bien qu'il eût à cette époque plus de soixante ans, l'âge n'avait pas refroidi chez lui le feu de la jeunesse. Furieux de ce qu'il regardait comme une insulte, il tira son poignard. Leyva ne fut pas moins prompt à dégaîner son épée. Des menaces furent échangées entre eux et le bruit parvint enfin aux oreilles de Philippe. Indigné d'un pareil outrage, il ordonna immédiatement à ses gardes d'arrêter les deux coupables. Mais les combattants, rendus à leur bon sens, parvinrent à s'échapper et trouvèrent un refuge dans une église du voisinage. Philippe était trop exaspéré pour respecter cet asile. Par son ordre, un alcade pénétra dans l'église à minuit

[1] Philippe II, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'est pas le seul monarque espagnol qui ait été accusé du meurtre de son fils. Leovogild, roi visigoth du sixième siècle, ayant fait prisonnier son fils rebelle, le fit jeter dans un cachot, où il fut mis à mort secrètement. Leovogild était arien, le jeune prince catholique, et il aurait pu sauver sa vie en abjurant sa foi. L'Église romaine le regarde donc comme un martyr, et, par une curieuse circonstance, ce fut Philippe II lui-même qui obtint du pape Sixte-Quint la canonisation du pauvre Hermenegild.

Je suis redevable de ce récit, tiré de la volumineuse compilation de Florez, intitulée : « La España Sagrada, » à l'*Histoire du Christianisme latin*, de Milman (Londres, 1854, tom. I, p. 446), un des ouvrages les plus remarquables du siècle. L'auteur y passe en revue, avec une érudition curieuse et un profond esprit philosophique, les divers changements qui ont eu lieu dans la hiérarchie romaine, et, tout en exposant les erreurs et les abus nombreux du système, il ne cesse de déployer cette charité éclairée qui est la plus précieuse et malheureusement aussi la plus rare des vertus chrétiennes.

Digitized by Google

et arracha les deux gentilshommes du sanctuaire. Leyva fut mis aux fers et enfermé dans la forteresse de Madrid ; on envoya son adversaire dans la tour de Simancas. « On croit qu'ils payeront cette insulte de leur vie, » écrit le ministre de Toscane Nobili. Philippe se borna toutefois à les bannir de la cour, et le vieux courtisan Mendoza profita de son exil pour donner au monde ses remarquables compositions, histoire et roman, qui font époque dans la littérature nationale de l'Espagne [1].

[1] *Lettera di Nobili*, Luglio 30, 1568. Mss.

Cette dissertation historico-critique de M. Prescott sur la destinée du fils infortuné de Philippe II pourra, sinon trancher la question, en écarter du moins tout ce qui est supposition gratuite. Peut-être ce mois-ci encore (février 1856) plusieurs de nos lecteurs auront-ils remarqué, dans la polémique d'un de nos journaux quotidiens les plus répandus, une allusion à l'exécution de don Carlos, comme s'il avait eu la tête tranchée, dernière variante de cette sentence qui n'a été probablement ni prononcée par le père ni subie par le fils.

Digitized by Google

Nous voyons, d'après les annonces bibliographiques de la maison John Chapman, de Londres, que l'ouvrage de M. John Lathrop Motley, sur les révolutions des Pays-Bas, mentionné par M. Prescott dans sa préface, vient de paraître. Il est intitulé :

THE RISE OF THE DUTCH REPUBLIC

A HISTORY [1],

et il forme trois forts volumes in-8°. Comme il ne nous est pas parvenu encore, il nous est impossible d'en parler dans cette livraison; mais, d'après les éloges de M. Prescott, nous nous attendons à un ouvrage de premier ordre, et nous nous proposons de le comparer, soit à celui de M. Prescott lui-même, soit aux deux volumes de M. Théodore Juste. Le titre de M. Lathrop Motley (*la Fondation de la République des Pays-Bas hollandais*) indique suffisamment que le nouvel historien, devancé par MM. Prescott et Juste pour la première partie de son travail, a dû les devancer pour la seconde. Ce sera naturellement dans cette seconde partie que nous chercherons un épisode qui puisse servir de pendant à celui de *Don Carlos*.

[1] *The Rise of the dutch Republic*. A History. By John Lathrop Motley. 3 vol. in-8° (2 livres sterl. 2 sh.). London. John Chapman, King-William-street, Strand.

Digitized by Google

SCIENCES NATURELLES.

LE PROFESSEUR OWEN ET L'ANATOMIE COMPARÉE.

John Hunter repose sous les dalles de l'église de Saint-Martin. Le monument de sa gloire est dans Lincoln's Inn Fields. Les secours puissants de la science moderne manquèrent au savant anatomiste anglais. Hunter avait débuté à une époque où la région tout entière qu'il voulait explorer n'était éclairée que par un faible crépuscule ; mais à chaque pas qu'il fit dans ce monde inconnu, il illumina des lueurs brillantes de son génie tous les objets qu'il rencontra sur sa route. Dévoué corps et âme à la « belle science de l'anatomie comparée », comme Hallam appelle cette branche des connaissances humaines, Hunter n'épargna ni son temps, ni son argent, ni sa santé, pour former le précieux noyau d'une des plus magnifiques collections de l'Europe. S'inquiétant peu des traits que lui décocha l'envie, ardent, résolu et pénétrant dans les profondeurs les plus inaccessibles de son sujet avec cette supériorité qui renverse tous les obstacles, il a jeté, on peut le dire, les fondements de la science avec tant de solidité, que le monument est devenu impérissable. Hunter est allé recevoir sa récompense : son manteau est descendu sur Owen, comme le manteau d'Élie descendit sur Élisée.

A première vue, le sommaire des œuvres du professeur Owen ferait croire qu'on a sous les yeux les travaux d'un octogénaire. Heureusement pour le monde savant, le professeur du Collége royal des Chirurgiens n'a pas encore dépassé de beaucoup le terme moyen de la vie humaine, *il mezzo cammin' di nostra vita*, et ses écrits composeraient cependant une bibliothèque. Outre ceux qui

Digitized by Google

ont été publiés à part, les *Transactions* des Sociétés scientifiques d'Angleterre sont remplies de ses communications, et il n'est aucun de ses travaux qui ne révèle l'immense étendue de son savoir [1].

Bien que le nom et les mérites de l'illustre professeur soient connus de tout le monde, comme il n'est pas de ceux qui se complaisent à parler d'eux-mêmes, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur faisant connaître les débuts du physiologiste que l'Europe appelle le Cuvier de l'Angleterre.

Owen, comme Erskine, fut bien près de devenir marin. Fort jeune encore, il étudia la chirurgie, moins par amour de cet art lui-même que parce qu'il lui offrait le moyen de rentrer dans l'armée navale, sa première carrière, celle vers laquelle il s'était senti entraîné tout d'abord, mais que le rétablissement de la paix entre l'Amérique et l'Angleterre lui avait, pour ainsi dire, fermée dès le début, à lui comme à tant d'autres. En quittant le vaisseau *la Tribune*, l'ex-midshipman débuta comme élève chez M. Baxendale, qui joignait à la première clientèle médicale de Lancaster, ville natale d'Owen, la place de chirurgien de la prison du comté. Ce fut une bonne fortune pour le jeune élève que cette place de son maître. L'amphithéâtre de la prison fournit à son scalpel vierge des occasions comme n'en ont pas souvent, en Angleterre, les élèves d'un médecin de province. La retraite du maître libéra le disciple plus tôt qu'il n'était de coutume dans le bon vieux temps, et, en 1824, Owen fut *immatriculé* à Edimbourg, où, en dehors des cours des professeurs réguliers, il suivit ceux du docteur Barclay. Ce fut sous ce professeur aussi bienveillant qu'éminent que le jeune Owen sentit se développer son goût naissant pour l'anatomie comparée. D'Edimbourg notre étudiant vint à Londres, en 1825, à l'hôpital Saint-Barthélemy, et l'année suivante, il passa au Collége des Chirurgiens. L'œil prophétique d'Abernethy découvrit bientôt en lui le grand anatomiste futur : il le choisit pour son prosecteur, en lui adjoignant deux collègues,

[1] Parmi les nombreux ouvrages de M. Owen, le plus connu, sinon le plus important, est son traité sur les dents des vertébrés, qu'il publia de 1840 à 1845 sous ce titre : « Odontographie, ou traité sur l'anatomie comparée des dents, leurs relations physiologiques, leur mode de développement et leur structure microscopique chez les vertébrés. » (*Odontography, or a Treatise on*, etc.)

Digitized by Google

jeunes gens des plus capables (Skey et Wormald), en lui faisant espérer, dans un avenir prochain, une position définitive à l'école d'anatomie de Saint-Barthélemy ; mais cet espoir ne s'étant pas réalisé par suite de la stricte préférence que le règlement donnait aux élèves de l'hôpital, Owen profita du crédit qu'il avait encore à l'amirauté, et, ayant obtenu la promesse d'une place d'aide-chirurgien dans la marine royale, il alla trouver son excellent, mais excentrique professeur, pour lui faire ses adieux.

« Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda Abernethy ; où allez-vous donc ?

— Mais, à la mer, monsieur.

— A la mer ? autant dire au diable !

— J'espère que non, monsieur.

— A la mer ! vous feriez mieux, vous dis-je, d'aller tout de suite au diable ! » répéta l'illustre original.

Puis, insistant sur les ennuis et les difficultés du métier, sur la perte de temps et de renommée qui résulterait d'un parti pareil, il supplia le jeune fou de revenir le voir au bout de huit jours. La semaine écoulée, Owen retourna chez le bourru. Cette fois, Abernethy lui proposa une place au Collége des Chirurgiens. L'emploi fut accepté. Le jeune anatomiste se trouva alors dans son véritable élément. La marine royale y perdit peut-être un bon officier, mais la science, à coup sûr, y gagna une de ses plus brillantes illustrations.

Nous ne voyons pas de meilleur moyen de montrer à nos lecteurs ce que les trente dernières années de paix, — *eheu! fugaces*... — qui ont tant fait pour d'autres sciences, ont fait pour l'anatomie comparée, que de leur parler des travaux d'un homme auquel l'anatomie comparée doit plus qu'à aucun contemporain. Toutefois, l'histoire du professeur Owen est si intimement liée à celle du musée Huntérien du Collége royal des Chirurgiens qu'il est indispensable de placer ici quelques remarques sur ce qu'était ce musée l'année d'avant celle où M. Owen en prit la direction.

« Les collections de John Hunter, disait la *Quarterly Review* en 1826, sont l'exemple le plus frappant et le plus durable de ce que peuvent accomplir les talents et la persévérance d'un homme. A part la valeur que, dans tous les cas, leur donnent leur

Digitized by Google

étendue et leur variété, elles ont un prix inestimable par ce seul fait qu'elles expliquent les vues primordiales de la nature, telles que les comprenait le grand anatomiste. Outre les nombreux spécimens réunis dans ce musée, Hunter a laissé plus de mille dessins, qu'il destinait soit à expliquer les préparations actuellement existantes dans la collection, soit à remplir des lacunes. Ces matériaux, aussi importants que curieux, sont restés longtemps dans l'obscurité. Jusqu'à ces derniers temps, leur existence même était ignorée du public ; mais nous annonçons avec plaisir, autant à l'honneur du Collége des Chirurgiens que dans l'intérêt de la science, qu'on se propose de publier un choix de ces dessins, dès que le catalogue descriptif de la collection sera achevé. Il y a longtemps que ce catalogue est attendu, et le Conseil des administrateurs a été très-heureusement inspiré dans le choix qu'il a fait de M. Clift pour ce travail. Toutefois, malgré le profond savoir anatomique et l'habileté de M. Clift, nous prévoyons avec regret les retards inévitables que devra subir une pareille entreprise entre les mains d'une seule personne. »

Telles étaient les appréhensions de la grande Revue anglaise en 1826. Elles étaient fondées sur la connaissance particulière qu'avait le rédacteur des habitudes et du caractère du seul homme auquel le Collége des Chirurgiens pût alors penser pour accomplir une tâche qu'avait abandonnée sir Everard Home. Depuis trente ans, M. Clift avait consacré presque tout son temps aux travaux matériels de conservation de la collection de Hunter ; et, dans les circonstances où la mort du fondateur, arrivée en 1793, avait laissé cette collection, achetée six ans plus tard par le Parlement, l'existence même du musée Huntérien peut être regardée, ainsi que l'a dit lord Rosse, comme entièrement due au zèle exceptionnel de M. Clift, et à son noble dévouement pour la mémoire de son illustre maître. Dans le même discours (1849), le président de la Société royale décrit l'isolement presque complet dans lequel se trouva tout à coup M. Clift, par suite des soins importants de sa charge :

« A l'âge où les passions parlent le plus haut, dans une capitale où les occasions et les tentations se présentent à chaque pas, et avec la légitime conscience des avantages que son mérite personnel et le titre d'élève de Hunter pourraient lui procurer

Digitized by Google

dans l'exercice de la chirurgie, plaisirs, profit, ambition, rien n'a pu détourner M. Clift des soins auxquels il s'était consacré. »

Dans le catalogue[1] publié en 1845, le Conseil du Collége royal des Chirurgiens déclara que sous la direction de M. Clift, le transport de la collection hunterienne, de Castle-street, Leicester-square, dans un lieu de dépôt temporaire, dans Lincoln's Inn Fields en 1806, et de là au musée du Collége en 1813, avait été effectué sans le moindre dommage pour aucune des frêles et délicates préparations qui le composent en grande partie : « L'état actuel de la collection hunterienne, ajoute ce document, et l'immense accroissement qu'elle a reçu pendant la durée des fonctions de M. Clift comme conservateur, sont le meilleur témoignage qu'on puisse donner du zèle exemplaire de ce fonctionnaire habile. »

Personne ne connaissait mieux que M. Clift la véritable nature des difficultés qui, en 1826, s'opposaient à l'exécution des catalogues tant désirés de ce magnifique musée de toutes les structures du règne animal à l'état de santé et à l'état de maladie. En conséquence, il réclama l'assistance de quelqu'un qui unît à une science complète de l'anatomie la connaissance des principes de l'histoire naturelle. Ce fut là ce qui amena la nomination de M. Owen.

Les premiers résultats de leurs efforts combinés furent le « Catalogue des spécimens pathologiques » (2 vol., 1830), et le « Catalogue des monstres et des difformités » (1831). Ces in-quarto comprenaient les descriptions des spécimens, mais non les histoires des cas. Le plus âgé des deux collaborateurs avait recueilli quelques-unes de ces *histoires* dans les livres de médecine et les journaux contemporains de Hunter. Désormais il consacra les loisirs que lui laissait la conservation de ses chères collections à réunir des matériaux de cette espèce pour une future édition du « Catalogue pathologique, » avec la lacune en question comblée. Pour ce qui était des préparations d'anatomie comparée, tout ce qui restait de la plume de Hunter se bornait à quelques remarques générales sur le sujet ou sur le principe physiologique destiné à être démontré par chaque série différente. La grande difficulté

[1] *Synopsis of the Contents of the Museum.*

Digitized by Google

était donc de déterminer les espèces disséquées par Hunter. Heureusement Owen avait déjà appris à Edimbourg les principes de la zoologie. Il se remit à l'étude des caractères extérieurs et des affinités du règne animal, sous la direction de son ami, M. Broderip, l'auteur des « Récréations zoologiques[1], » dont il reconnut les conseils éclairés à cette époque importante, en lui dédiant plus tard son ouvage *On the Archetype and Homologies of the Vertebrate Skeleton*. Le « Catalogue des préparations d'histoire naturelle animée » témoigna bientôt du zèle avec lequel il avait repris ses études zoologiques. Après la publication de ce livre, Owen fut occupé exclusivement par le Conseil du Collége à composer le « Catalogue des séries physiologiques de l'anatomie comparée. » Le premier volume, traitant des organes du mouvement et de la digestion, parut en 1833. Le second, comprenant les systèmes de l'absorption, de la circulation, de la respiration et le système urinaire, parut l'année suivante. Le troisième, contenant le système nerveux et les organes des sens, les systèmes connectifs et tégumentaires et les particularités, porte la date de 1836. L'introduction placée en tête de ce volume renferme un remarquable mémoire de Hunter, dans lequel l'auteur applique les faits d'anatomie comparée recueillis par lui, non-seulement à l'établissement de théories certaines quant aux fonctions des différents organes, mais encore à la distribution naturelle des animaux en classes d'après leurs affinités. En résumant ses obervations sur le système nerveux, Hunter divise les animaux « qui ont des cerveaux ou des agrégations visibles de la substance nerveuse » en six classes, caractérisées chacunes par une forme particulière du cerveau. Owen remarque cependant qu'en faisant de « la possession d'un cerveau protégé par un crâne avec une moelle épinière qui en est la continuation, et se prolonge jusqu'au bas du dos, » le caractère distinctif de sa « troisième classe ou classe des poissons, » caractère qui sépare cette troisième classe de la seconde ou classe des insectes, Hunter semble n'avoir pas parfaitement apprécié le fait que ces modifications caractérisaient également les amphibies, les oiseaux et les mammifères. C'est à la sagacité de Cuvier qu'était réservé l'honneur de déterminer le grand groupe naturel

[1] La *Revue Britannique* a publié de nombreux extraits de cet ouvrage.

Digitized by Google

ainsi distingué et ses rapports avec les autres divisions primaires du règne animal.

« Néanmoins, ajoute avec raison le jeune anatomiste, dans sa magnifique description des modifications du type vertébré du système nerveux qui caractérise les groupes inférieurs de cette grande division, M. Hunter s'est montré penseur original autant que profond observateur des variétés de l'organisation animale. »

Les séries de la collection huntérienne qui ont trait à la génération et au développement des animaux, les plus complètes et peut-être les plus extraordinaires du musée, forment le sujet des deux derniers volumes du « Catalogue descriptif et illustré. » Le dernier de ces volumes a paru en 1840, et l'on comprend facilement l'empressement du Conseil du Collége des Chirurgiens a témoigner sa reconnaissance à M. Owen, « celui des conservateurs, aujourd'hui professeur d'anatomie comparée et de physiologie au Collége, auquel la publication de cet ouvrage avait été confiée exclusivement. »

Dans ce volume comme dans les précédents, toutes les remarques générales de Hunter, consignées dans les manuscrits examinés par M. Clift, relatives à la nature et à l'étendue des séries des préparations, sont mises en tête des descriptions spéciales faites par Owen des préparations elles-mêmes. Dans un autre ouvrage, consacré aux travaux de Hunter, M. Owen dit avec raison que « si les manuscrits où sont énoncés des principes généraux si importants avaient été livrés au public par leur auteur, ceux qui enseignent l'anatomie en Angleterre n'auraient pas attendu jusqu'à présent pour expliquer à leurs élèves ces belles lois du développement animal qu'eux-mêmes ont été apprendre dans les travaux des écoles de physiologie de l'Europe continentale. » Et il ajoute que « le laps qui s'est écoulé avant que ces lois générales aient commencé à être appréciées en Angleterre, où elles ont été découvertes d'abord, est peut-être une des plus fortes preuves des progrès considérables que Hunter avait faits en physiologie [1] ».

Hunter, par exemple, reportait la cause ou l'origine des monstres à une condition spéciale du germe primordial, déclarant que

[1] *Observations on certain parts of the animal economy*, by John Hunter; with notes by Richard Owen, F. R. S.

Digitized by Google

« chaque partie de chaque espèce paraît porter le sceau originel de sa forme monstrueuse ». Et dans les observations qui servent d'introduction à sa vaste collection de fœtus difformes, il pose les bases de cette hypothèse en même temps qu'il énonce une des plus importantes lois des aberrations de la nature dans la formation des êtres. « Je croirais volontiers, dit Hunter, que les monstres sont formés monstres dès leur formation première, pour cette raison que toutes les parties surnuméraires sont jointes à des parties semblables, par exemple, une tête à une tête, etc. » Dans le mémoire également remarquable intitulé : « Du développement et des particularités du poussin, » placé en tête du cinquième volume du catalogue physiologique, est l'énonciation suivante d'une idée moderne favorite :

« Si nous pouvions suivre le développement du nombre des parties de l'animal le plus parfait, tel que ces parties sont formées successivement, depuis son premier état jusqu'à son entière perfection, il arriverait probablement un moment où nous pourrions comparer cet animal avec quelques-uns des animaux incomplets des autres degrés de l'échelle animale ; en d'autres termes, si nous pouvions prendre une série d'animaux, depuis le plus imparfait jusqu'au plus parfait, nous trouverions probablement un animal imparfait correspondant à quelque degré de développement du plus parfait. »

« On peut, je crois, dit M. Owen, s'apercevoir à l'évidente difficulté avec laquelle Hunter exprime son idée, que l'esprit du grand anatomiste est encore sous l'impression de la nouveauté et de la grandeur de cette idée même. La pensée a besoin de se familiariser avec les propositions qui embrassent un pareil domaine, avant que les limites exactes de ces propositions et leur juste application puissent être appréciées. »

La suite de notre article fera connaître la part qui revient à M. Owen dans l'élucidation de ce point important.

Pour en revenir à ses travaux préliminaires, destinés à mettre en lumière l'œuvre de son grand prédécesseur ; il semble qu'ils aient eu surtout pour but de déterminer les espèces particulières d'animaux que Hunter avait disséqués.

« Il est impossible, dit M. Owen, de raisonner correctement sur la structure d'un organe détaché, à moins qu'on ne connaisse

Digitized by Google

l'état du reste de l'organisation et les habitudes et le genre d'existence de l'espèce. Mais pour cela le nom de l'espèce dont provient l'organe détaché est indispensable. Sans ce fait l'examen du spécimen le plus soigneusement disséqué ne peut donner qu'un résultat peu satisfaisant. Le soin de déterminer ce point devint, par conséquent, l'objet essentiel et la première chose à faire pour l'exécution du « Catalogue des spécimens physiologiques. » Cette partie de l'histoire de ces mêmes spécimens a été menée à fin, dans la plupart des cas, par la comparaison des préparations huntériennes avec des dissections récentes. » *Phys. Cat.*, V, XIV.

Ce paragraphe éveille l'idée d'immenses travaux anatomiques. Il explique en même temps le nombre prodigieux de monographies et de mémoires avec lesquels le professeur Owen a pu défrayer les comptes rendus des travaux de celles des Sociétés savantes d'Angleterre qui s'occupent de certaines branches spéciales de l'histoire naturelle, principalement de la Société zoologique. La dissection de tant d'animaux a permis à M. Owen d'ajouter aux collections du musée une foule de préparations qui remplissent des lacunes dans les séries huntériennes. Et le détail de ces communications, aussi bien que de celles venant d'autres sources, doit être ajouté aux descriptions des trois mille sept cent quatre-vingt-dix spécimens huntériens et de soixante-dix-huit planches de figures très-fines et très-compliquées, si l'on veut se faire une juste idée du travail qui a occupé la plus grande partie des dix premières années de la carrière scientifique de M. Owen.

La seule énumération des monographies spéciales et des mémoires sortis de la plume du savant professeur remplirait plusieurs pages de cette Revue. Qu'il nous suffise de dire que de l'éponge à l'homme aucune forme du règne animal n'a échappé à ses recherches, et qu'il a jeté une lumière nouvelle sur chaque sujet. Comme il nous est impossible, dans les limites d'un article, d'embrasser une masse aussi énorme de travaux, nous nous attacherons principalement à la dernière publication de M. Owen, à son « Cours fait au Collége des Chirurgiens, sur l'anatomie comparée et la physiologie des invertébrés [1] », dont nous essayerons

[1] *Lectures on the Comparative Anatomy and Physiology of the invertebrate*

Digitized by Google

de faire connaître quelques points capables d'intéresser le lecteur même le moins versé dans l'étude de la science anatomique. Et d'abord il est bon de faire remarquer que cette nouvelle édition est, à vrai dire, un nouvel ouvrage deux fois aussi considérable que la première édition et présentant un corps de faits et de doctrines qu'on chercherait vainement ailleurs. Il ne serait pas juste d'établir une comparaison entre cette œuvre et celles de Blumenthal et de Cuvier, car la science avance à pas si rapides qu'en peu de temps un auteur se trouve vieilli. En fait de science, il faut s'en tenir à ce mot de Thalès qui, interrogé sur la question de savoir qui, dans son opinion, était le plus savant, répondit : « Le temps, car il découvre toutes choses; » χρόνος· ἀνευρίσκει γὰρ τὰ πάντα. C'est le temps, en effet, qui fait les découvertes, et nous couronnons certains hommes comme si cet honneur leur appartenait exclusivement. Dans le moment actuel, il n'est pas d'ouvrage qui se puisse comparer au cours d'Owen, si ce n'est peut-être l'ouvrage classique de Siebold. Mais le premier a pour lui la supériorité de la portée philosophique, cette qualité qui donne la vie aux détails les plus secs.

Si vaste, cependant, que soit son savoir, Owen naturellement n'est point infaillible. Personne n'a probablement disséqué autant d'animaux, en vue surtout du but qu'il s'est proposé. Il est certain cependant que, malgré toute son habileté, quelques-uns des êtres organisés qu'il a décrits n'ont pas subi l'examen minutieux de son scalpel. Par conséquent le savant M. A, qui a passé des années à disséquer des hannetons, et l'illustre M. B, qui a consacré l'énergie d'une vie tout entière à étudier le développement de la sauterelle, professeront un dédain superbe pour Owen, s'il leur arrive de découvrir qu'Owen n'a pas indiqué ou a inexactement indiqué le nombre de muscles contenus dans la cuisse du hanneton, et qu'il a omis de noter exactement toutes les métamorphoses fœtales de l'intéressant *talitrus*. A ces hommes célèbres viendra peut-être se joindre le grand compilateur C, lequel, occupé au travail plus facile de la lecture des Revues et des feuilles étrangères pendant qu'Owen faisait ses dissections, ne sera pas fâché de faire savoir que plusieurs des travaux les plus

Animals, delivered at the Royal College of Surgeons. By Richard Owen, F. R. S. Second edition. Longman and Co, 1855.

Digitized by Google

nouveaux publiés dans ces recueils n'ont pas été mentionnés par le professeur. En somme, l'ouvrage n'est pas à l'abri des yeux de lynx de la critique ; néanmoins, quels que soient les défauts que ces yeux y puissent découvrir, il sera hardi l'homme qui, du haut de sa taupinière, voudra se mesurer à la science d'Owen. Nous ne tenterons point ici l'appréciation détaillée d'une œuvre pareille ; mais le lecteur studieux nous saura peut-être gré d'appeler son attention sur quelques-unes des parties les plus saillantes.

Nos remarques commenceront à propos avec le commencement du livre, c'est-à-dire par la vieille question tant débattue de la différence qui existe entre les plantes et les animaux. « En entreprenant une description du règne animal, la première et la plus grande difficulté qu'éprouve le naturaliste, c'est de déterminer les limites de ce règne. » Nous avons là un exemple frappant des difficultés toujours croissantes dont la science est hérissée par suite de ses progrès mêmes. L'ignorance est fort à l'aise pour décider une question en présence de laquelle la science hésite de plus en plus. L'ignorance ne peut concevoir où réside la difficulté : « Ne sais-je pas bien, dit-elle, distinguer une vache d'un chou, un arbre d'une tortue? Un animal n'est-il pas un animal? une plante, une plante? » La science elle-même, il y a quelques années, n'était guère plus embarrassée. « Les végétaux, disait le grand Linné, sont organisés et vivent, les animaux sont organisés, vivent, *sentent* et *se meuvent*. » Ces caractères étaient suffisamment décisifs ou du moins ils semblaient l'être, mais voilà qu'il fut démontré plus tard que certaines plantes se mouvaient et que quelques animaux étaient enchaînés à poste fixe. Ecoutons là-dessus le professeur Owen :

« Non-seulement la plupart des polypes et un petit nombre d'échinodermes sont adhérents aux lieux où ils ont pris l'existence, mais toute la classe des cirripèdes et quelques genres d'animaux articulés et de mollusques, les genres *serpule* et *huître*, par exemple, sont scellés par leurs coquilles tout aussi fixement au rocher sur lequel ils vivent que le sont les herbes marines qui se balancent à côté d'eux, retenues au sol par leur racine. D'un autre côté, beaucoup de plantes microscopiques, à cellules simples, ainsi que les zoospores ciliés ou embryons de l'algue *vaucheria* et de certaines éponges ont une locomotion plus rapide que certains ani-

Digitized by Google

malcules polygastriques; bien que probablement chez les uns et les autres la locomotion ne résulte pas d'un acte de volonté spécial. Les mouvements des *oscillatoriæ* et les plissements partiels de la sensitive lorsqu'on la touche montrent que la *motion* seule, soit totale, soit partielle, d'un organisme vivant ne saurait déterminer, à quel règne appartient cet organisme. »

Le caractère de la *sensation* n'est pas plus concluant, car si par sensation on entend la contractilité des animaux de l'échelle inférieure, on ne saurait la refuser non plus aux plantes.

Ainsi repoussés dans leurs tentatives pour trouver un caractère dynamique qui serve de criterium, les savants ont dirigé leur attention sur les caractères statiques, et ils ont cherché dans les structures rudimentaires des plantes et des animaux à découvrir un trait distinctif; mais ils ont encore échoué cette fois. Les distinctions se sont évanouies une à une. Nous n'avons que faire de les énumérer toutes, nous nous bornerons à celle qui a été le plus généralement acceptée, à savoir : que les animaux absorbent l'oxygène et exhalent l'acide carbonique, tandis que les plantes, au contraire, absorbent l'acide carbonique et exhalent l'oxygène. Cette opposition charmante a été fort goûtée; on a fait sur ce sujet une immense consommation d'éloquence. Ce n'est là cependant qu'une vérité approximative qui suffit au langage ordinaire, mais qui est repoussée par la précision rigoureuse de la science. Déjà nous entendons le lecteur se récrier à cette nouvelle que *le fait bien connu* de la différence qui existe entre les animaux et les plantes, au sujet de la respiration, n'est pas vrai. Qu'il prenne patience, l'explication va le calmer. Le professeur Owen, en parlant de l'équilibre maintenu dans les gaz par les actions opposées des animaux et des plantes, dit : « Ce phénomène est vrai, en général, mais l'opposition chimique n'existe pas, en tant que ligne de démarcation, là où elle nous serait le plus utile, c'est-à-dire lorsque nous arrivons sur la limite des deux règnes. » Puis il ajoute : « Wohler a démontré que certains polygastriques libres et doués de la faculté de locomotion, le *chlamydomonas pulvisculus*, l'*euglena viridis*, la *frustulia salina*, exhalent de l'oxygène pur comme dernière métamorphose de leurs tissus; et, d'un autre côté, les docteurs Schlossberger et Döpping ont prouvé que les champignons et les éponges exhalent de l'acide carbonique. »

Digitized by Google

Le professeur Owen limite son argument à ces créatures qui sont sur les confins des deux règnes. Nous allons plus loin : nous nions qu'il y ait opposition dans le système respiratoire des plantes et des animaux les plus élevés de l'échelle ; et comme, à l'appui de cette opinion, nous allons présenter au lecteur des faits curieux et nouveaux, nous sommes certain de l'attention qu'il va nous prêter. Il est maintenant reconnu d'une manière positive, non-seulement que les parties *vertes* des plantes absorbent l'acide carbonique et rendent l'oxygène (sous l'influence de la lumière solaire), mais encore que les parties *non vertes* font, et cela le jour aussi bien que la nuit, l'acte inverse, c'est-à-dire qu'elles rendent l'acide carbonique et absorbent l'oxygène absolument comme les poumons des animaux : cette double fonction échappe habituellement à l'observation, parce que l'exhalation de l'oxygène pendant le jour est tellement plus considérable que l'exhalation de l'acide carbonique, qu'elle accapare pour ainsi dire toute l'attention au détriment de l'autre ; et nous disons, parlant en thèse générale : « Les plantes n'exhalent pas d'acide carbonique, » absolument comme nous disons : « Les étoiles sont cachées dans le jour, » bien que nous sachions parfaitement qu'elles brillent le jour tout aussi splendidement que la nuit. Il suffit qu'on sache, toutefois, que les plantes exhalent, elles aussi, de l'acide carbonique et absorbent de l'oxygène, fait qui détruit la prétendue ligne de démarcation établie.

Il y a plus, si nous nous bornons à l'acte fondamental de la respiration, — c'est-à-dire à l'échange des deux gaz, — nous arriverons à la curieuse conclusion que la double fonction qu'on observe dans les plantes se manifeste également chez les animaux, et que ceux-ci, dans diverses parties de leur organisme, exhalent à la fois de l'oxygène et de l'acide carbonique. Ce paradoxe est d'une vérification facile. Les vaisseaux capillaires des poumons des animaux absorbent l'oxygène de l'atmosphère et donnent en échange de l'acide carbonique. C'est là, suppose-t-on, tout le fait de la respiration animale, absolument comme on avait cru jusqu'ici que l'exhalation de l'oxygène et l'absorption de l'acide carbonique était tout le fait de la respiration des plantes[1].

[1] Il est bon de remarquer que dans tout le cours de cet argument, le mot *respiration* n'est pas employé pour désigner la *fonction* ainsi nommée, mais son caractère

Digitized by Google

Mais il n'y a là qu'un fait unique ; les vaisseaux capillaires qui portent aux tissus l'oxygène absorbé, au lieu d'agir comme les vaisseaux capillaires des poumons, font directement l'inverse; ils rendent leur oxygène et prennent en échange l'acide carbonique qui a été formé par l'action des tissus. Ainsi le double procédé de l'échange respiratoire se manifeste aussi bien chez les animaux que chez les plantes; et, pour pousser plus loin le parallèle, nous ajouterons que ce sont les parties analogues des uns et des autres qui accomplissent le même acte; car les parties vertes des plantes qui absorbent l'acide carbonique sont les centres des changements nutritifs, comme les vaisseaux capillaires le sont des tissus; tandis que les autres parties des plantes ne sont que de simples surfaces d'exhalation comme les poumons, et comme ceux-ci elles exhalent l'acide carbonique.

En émettant une vue si neuve de la relation qui existe entre les animaux et les plantes, nous ne devons pas oublier la *différence* qui se trouve même dans le parallèle, à savoir que l'absorption végétale de l'acide carbonique tire ce gaz de l'atmosphère, tandis que l'absorption animale du même gaz le tire de son organisme même. La plante absorbe l'acide carbonique pour fixer le carbone dans ses tissus : l'animal, pour débarrasser ses tissus du carbone qui, en remplissant son rôle, a été changé en acide carbonique. De là la *prépondérance* dans la plante d'une fonction qui, chez l'animal, est tout à fait secondaire, et la prépondérance chez l'animal d'une fonction qui, dans la plante, est insignifiante ; — c'est ainsi qu'en thèse générale on a raison de dire que les animaux exhalent l'acide carbonique, et les plantes l'oxygène. Quand on réfléchit, cependant, que chez les animaux la détérioration des tissus, détérioration qui résulte de l'activité vitale, est incessante, tandis que cette même détérioration est à peine appréciable dans les plantes, on voit la raison de l'immense différence qui existe dans la somme d'acide carbonique rejetée par les premiers et la somme rejetée par les secondes. Chez les animaux, le phénomène de l'absorption de l'oxygène, ou si l'on veut de l'*oxygénation*, bien que de beaucoup le plus important, n'en est pas moins accompagné de *désoxygénation* dans une

fondamental : l'échange de l'acide carbonique et de l'oxygène. Autrement il serait absurde de parler de la respiration des plantes, les plantes n'ayant pas de poumons.

Digitized by Google

proportion infiniment plus petite[1]; chez les plantes, c'est juste l'inverse, c'est la désoxygénation qui l'emporte, quoique accompagnée d'une faible oxygénation.

Non-seulement l'idée mais les faits qui viennent d'être exposés seront choses complétement neuves pour le lecteur qui, habitué depuis longtemps à s'entendre dire que l'acide carbonique est formé dans les poumons, — le carbone se trouvant brûlé là par l'oxygène de l'air, — ou qu'il est formé ailleurs dans le sang par l'oxygène absorbé, se refusera à admettre la donnée des vaisseaux capillaires absorbant l'acide carbonique en échange de l'oxygène. Qu'il consulte, pour se convaincre, le grand ouvrage de Lehmann, sur la *Chimie organique*. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici au détail des motifs, et, retournant au professeur Owen, nous allons passer à un autre point. M. Owen a prouvé, par ce que nous avons dit plus haut, que la respiration n'est point un caractère distinctif infaillible d'*animalité* ou de *végétalité*. La nutrition sera-t-elle pour nous ce criterium?

« Les physiologistes ont affirmé que les plantes seules peuvent vivre de matières inorganiques et que les animaux ont recours aux plantes pour combiner les éléments en composés binaires et tertiaires essentiels à l'alimentation animale. Cette proposition aussi est vraie jusqu'à un certain point. Le lichen qui a commencé par couvrir la roche granitique a bien été obligé de convertir les éléments inorganiques en tissu cellulaire. Les animaux, en règle générale, se nourrissent de matière végétale ou de matière animale, ou de l'une et de l'autre. Mais rien ne prouve que les *frustuliæ* et autres polygastriques qui séparent de l'oxygène en abondance ne se nourrissent pas en réduisant l'acide carbonique de l'atmosphère et en fixant le carbone pour produire leurs graisses et leurs hydrates de carbone, ou qu'ils ne s'assimilent pas de la même manière leur ammoniaque, soit directement, soit en prenant l'azote de l'atmosphère en combinaison suffisante, et de cette façon, au moyen de ses combinaisons subséquentes avec les éléments des graisses et des hydrocarbonates, ne produisent pas leurs protéines et leurs albuminates. Il est encore moins prouvé que les formes de végétation typique ou d'une organisation plus

[1] Voyez sur cette question Mulder, *Physiologische chemie*; et Lehmann, *Physiolog. chemist.* 2e édit.

Digitized by Google

élevée puissent prospérer sans se nourrir, en outre de l'air et de l'eau, des débris de tissus organisés. »

Ici encore, nous sommes disposé à aller plus loin et à déclarer que toutes ces distinctions sont illusoires ; car les animaux *se nourrissent* bel et bien de matières inorganiques non point exceptionnellement ni même généralement, mais universellement et inévitablement. Qu'est-ce que l'eau que nous buvons, l'oxygène que nous respirons, les sels et la terre que nous mangeons dans nos aliments et avec nos aliments, si ce n'est de la matière inorganique? Chaque cellule de l'organisme a sa proportion nécessaire de matière inorganique. Chossat, dans ses célèbres expériences, trouva que des pigeons, privés de toute espèce de craie autre que celle qui pouvait se rencontrer dans leur nourriture, finissaient petit à petit par mourir d'épuisement. Tous les fermiers vous diront combien le sel est indispensable aux bestiaux.

Nous pouvons donc nous écrier avec le professeur Owen, « qu'après avoir passé en revue les différents caractères distinctifs au moyen desquels on a essayé de déterminer les domaines respectifs spéciaux du botaniste et du zoologiste, on arrive à trouver que ni la sensation et le mouvement, ni la cavité assimilatrice interne, ni les produits respiratoires, ni la constitution chimique des tissus, ni la source de la nourriture, ne peuvent définir d'une manière absolue les limites qui séparent le règne animal du règne végétal. On ne peut reconnaître la plante ou l'animal que quand on trouve combinés un certain nombre de leurs caractères distinctifs supposés. » Les animaux et les plantes ne forment pas deux divisions naturelles, ils ne sont que des membres spécialisés d'un seul et même groupe d'êtres organisés. Nous ne pouvons pas les séparer par une ligne de démarcation absolue. Nous ne pouvons pas dire : Ici finit la région des plantes, ici commence la région des animaux. Certaines gens trouveront peut-être cette conclusion très-triviale ; mais tous ceux qui ont étudié les questions fondamentales de la science de la vie apprécieront la valeur de l'identité entre les plantes et les animaux. Si tous les phénomènes organiques appartiennent à *un groupe unique*, tous s'éclairent mutuellement.

Dans cette persuasion, nous croyons qu'il y aurait avantage à partager le monde organique en NERVOSÉS et INNERVOSÉS ; les

Digitized by Google

NEVROÉS comprenant tous les animaux pourvus d'un système nerveux, divisés en *vertébrés* et *invertébrés*, et subdivisés, avec M. Owen, en *myélonéphalies*, *homogangliatés*, *hétérogangliatés* et *hénatanevurés*; les INNERVOSÉS comprenant non-seulement la grande classe nommée par Owen *acrita*, chez laquelle on ne découvre aucune trace de système nerveux, mais *encore* tout le règne végétal. Si le lecteur réfléchit sur l'impossibilité où l'on se trouve de séparer d'une façon positive le règne végétal du règne animal, et aussi sur les questions compliquées de vitalité et de psychologie qui de temps en temps nous obligent à mettre le monde végétal en ligne de compte, il accueillera peut-être avec faveur la classification que nous proposons ici. Mais nous nous éloignons de notre sujet, revenons au professeur Owen.

On ne prête qu'aux riches, dit le proverbe. Il existe une tendance naturelle à accumuler les perfections sur la tête des grands hommes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le professeur Owen ait accordé à Cuvier plus qu'il n'est dû au grand naturaliste français. Par exemple, après avoir parlé des classifications proposées par Aristote et Lamarck, il ajoute :

« En essayant de remédier à ce défaut, on découvrit que la colonne vertébrale était subordonnée à une condition d'un système infiniment plus important, dans l'animal, que le système osseux, nous voulons parler du système nerveux. Là-dessus, Cuvier appliqua son infatigable activité à étudier à fond l'arrangement des nerfs dans les invertébrés, et, après une longue série de dissections minutieuses, il découvrit trois modifications de ce système, toutes trois aussi importantes que celle sur laquelle était basé le caractère vertébré des animaux à sang rouge, d'Aristote. En conséquence, Cuvier proposa de diviser le règne animal en quatre groupes primaires ou sous-règnes : — les *vertébrés*, les *mollusques*, les *articulés* et les *radiaires*.

« On doit à Hunter de déclarer que les résultats généraux de ses dissections du système nerveux sont consignés dans les définitions des mêmes types principaux que ceux de Cuvier ; mais Hunter a donné aux différences secondaires découvertes par lui dans les vertébrés la même importance qu'aux types primaires du système nerveux qui caractérisent aujourd'hui les *mollusques* et les *articulés* de Cuvier, manière de voir qui aurait conduit à des résultats

Digitized by Google

erronés si on l'eût appliquée à la classification des groupes primaires des animaux. »

Si l'illustre successeur de Hunter croit devoir montrer jusqu'à quel point l'anatomiste anglais s'est approché du système de Cuvier, il est assurément dû à Virey de rappeler que ce dernier fut le père du système que Cuvier a adopté et dont il a reconnu la priorité en faveur de Virey. On trouve dans l'ouvrage de Virey : *De la Physiologie dans ses rapports avec la philosophie*, la note suivante, p. 45 : « Dès l'année 1803, nous avions fondé la grande division du règne animal en trois grandes classes, *d'après l'appareil nerveux*. Ce n'est qu'en 1816 que G. Cuvier perfectionna cette distribution par ses quatre embranchements. Il reconnut lui-même la priorité de nos vues fondamentales dans la préface de son *Règne animal*. » L'aveu fait par Cuvier est moins explicite qu'on pourrait le souhaiter, mais il n'en existe pas moins. N'ayant pas sous la main la classification proposée par Virey, dans l'ouvrage cité par Cuvier, nous appelons l'attention du professeur Owen sur ce point, dans l'histoire de la science [1].

Nous avons encore une autre observation à faire sur ce point historique. M. Owen dit que Von Baer *a adopté* l'idée de Cuvier des quatre types ; mais s'il veut bien prendre la peine de consulter de nouveau le grand ouvrage de Von Baer (*Zur Entwickelungsgeschichte*, Erster Theil, p. 7), il verra que l'auteur rappelle le fait, que ses idées ont été publiées avant l'apparition du *Règne animal*; qu'il a droit, par conséquent, de les réclamer comme siennes « en tant qu'on peut réclamer comme sien ce qui n'est en réalité que l'œuvre du temps ; » et, pour prouver que le système de Cuvier était déjà « dans l'air » (*vorbereitet*), Von Baer relate le fait de la classification analogue de Rudolphi.

Passons aux merveilles du microscope :

« Leeuwenhoek ne se doutait guère quel vaste champ il ouvrait à nos recherches dans la vie organique quand, en 1675, il communiqua aux amis de la science la découverte qu'il venait de faire d'un petit animalcule en cloche, connue maintenant comme une espèce particulière d'une classe immense, et appelé *vorticella*

[1] Nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs aux belles études de M. le professeur Flourens sur les travaux de M. Cuvier, et à ses *Recherches expérimentales sur les propriétés et fonctions du système nerveux*. (*N. du D.*)

Digitized by Google

convallaria. Ses observations, publiées dans un des premiers numéros des *Philosophical Transactions*, donnèrent lieu à de longs débats entre les savants de l'époque. Cependant les mémoires se multiplièrent : — nous connaissons maintenant les infusoires ; et nous savons que ces animaux sont de tous les êtres organisés les plus largement répandus sur la surface du globe et de beaucoup les plus nombreux. Partout où Ehrenberg alla dans ses voyages avec Humboldt, il découvrit, à l'aide de son microscope, quelques-unes des infinies variétés de ces animalcules, et partout où ses élèves ont renouvelé ses observations, le même phénomène s'est présenté. Les infusoires abondent non-seulement dans l'eau douce, mais dans tous les coins de l'Océan. Si vous recueillez une goutte d'eau dans l'espèce de brouillard que soulèvent les roues d'un bateau à vapeur, vous êtes presque sûr d'y découvrir avec le microscope quelques spécimens de cette classe. Quand sir James Ross et ses compagnons recueillirent, conformément à leurs instructions, la pellicule externe, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la mer antarctique, on reconnut que ce qui restait de cette sorte de tunique desséchée se composait des étuis siliceux des infusoires. On trouva des infusoires dans la vase tirée des profondeurs de l'Océan au moyen de sondages opérés sous les latitudes méridionales les plus élevées ; on en trouva dans le sable adhérent aux spécimens dragués à l'île Melville par le capitaine Parry. De sorte que du pôle nord au pôle sud et dans toutes les latitudes intermédiaires, ces animalcules sont répandus à profusion, et qu'ils étendent le domaine du règne animal bien au delà de celui du règne végétal. »

Dans l'origine, comme cela était naturel, tous les objets microscopiques doués de vie furent classés parmi les infusoires. Des recherches subséquentes ont permis aux naturalistes de distraire de cette classe une foule de plantes locomotives unicellulées et d'embryons de vers, d'insectes et de polypes. Parmi les véritables infusoires, les *polygastriques*, ou animalcules « à plusieurs estomacs », occupent une large place. Examinons un de ces petits êtres. Ce n'est autre chose qu'une simple cellule animée, ayant néanmoins les organes de la locomotion et de la digestion, et même, dans quelques espèces, de la circulation et de la génération. Nous n'avons que faire de nous récrier contre le langage

Digitized by Google

vulgaire dépourvu de caractère scientifique qui donne des organes et des fonctions là où ces organes et ces fonctions n'existent pas, et qui sert ainsi à perpétuer de vieilles erreurs sur la relation qui existe entre l'organe et la fonction, pour ne rien dire de la confusion dans laquelle ce langage impropre jette les gens non prévenus. Il a plu aux anatomistes et aux micrographes de donner ces noms, nous ne pouvons, nous, que les accepter et les expliquer. Le lecteur qui n'est pas au fait de la structure de ces polygastriques doit donc comprendre que ces mots locomotion, digestion, circulation et estomac, n'impliquent pas que ces animaux aient des jambes, des estomacs et des vaisseaux. Les jambes sont représentées par des cils vibratiles qui poussent sur leur surface et qu'on pourrait appeler des poils. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que, comparé à ces cils, le poil le plus fin du duvet de la joue d'un enfant est un énorme câble. Ce sont ces poils qui servent de jambes à l'animal. Chez certains polygastriques, les cils abdominaux donneraient par la comparaison un caractère *myriapode* aux espèces qui grimpent le long des tiges des plantes. Mais, dit le professeur Owen, « on ne voit jamais de véritables membres locomoteurs accouplés se développer dans cette race microscopique et primitive d'êtres animés. Ils gardent toute leur vie ces simples organes vibratiles qui produisent les mouvements rotatoires chez les ovules des mollusques dans l'intérieur de leur prison, qui sont probablement les agents de mouvements analogues de l'ovule des mammifères dans la trompe de Fallope, et qui, probablement aussi, sont communs aux embryons de toutes les classes d'animaux à cette première période que les infusoires polygastriques semblent représenter d'une manière permanente.

« Ces cils, instruments extérieurs de locomotion chez les infusoires, et qui existent en plus ou moins grande quantité sur les surfaces muqueuses de tous les animaux, vibrent très-probablement au moyen de la contractilité de leur tissu. »

Ces cils vibratiles, qui constituent les organes primitifs de la locomotion chez les individus du dernier degré de l'échelle animale, sont aussi les premières parties douées de mouvement chez les êtres de l'ordre le plus élevé : l'œuf humain les possède Ils persistent toute la vie sur certaines parties de l'organisme sur la surface des membranes muqueuses, où ils vibrent inces-

Digitized by Google

samment, comme sur les animalcules doués de mobilité constante. Le professeur Owen entretient une curieuse idée de ces vibrations chez les animalcules :

« J'ai examiné longtemps, dit-il, les mouvements des polygastriques pour y découvrir le résultat d'une volonté ; mais ils m'ont paru être en général de la nature de l'acte respiratoire et non des tentatives pour chercher la nourriture et éviter le danger. Il est difficile de considérer ces mouvements comme volontaires ; ils semblent plutôt être automatiques, gouvernés par le stimulus d'une influence intérieure ou extérieure, influence non ressentie, mais réfléchie sur la fibre contractile. Ces mouvements, par conséquent, ne sont suivis d'aucune fatigue. Cela même sert à expliquer le fait rapporté, — non sans quelque surprise, — par Ehrenberg, que, quel que fût l'instant de la nuit pendant lequel il lui était arrivé d'examiner des infusoires vivants, il les avait invariablement trouvés dans le même état d'agitation que pendant le jour. En somme, pour Ehrenberg, ces petits êtres ne dormaient jamais ; et cette activité ne paraissait pas résulter de la perturbation apportée dans leur existence par la lumière, dont il fallait bien se servir pour les voir eux et leurs mouvements ; car, lorsqu'on les observait brusquement, dès le premier moment de l'application de la lumière, on les trouvait toujours avançant avec le même degré de vitesse, et non point sortant d'un état antérieur de calme ou de sommeil. »

Si l'on veut nous permettre de donner notre opinion, nous dirons que ces cils vibratiles sont entièrement dépourvus de fonctions : car il faut distinguer entre les *fonctions* et les *propriétés générales des tissus*. Quand le professeur Owen dit : « Ces vibrations sont de la nature de l'acte respiratoire », nous pouvons accepter cette définition si par « respiration » nous entendons ici non la *fonction* d'un appareil compliqué d'organes, tel que celui qui existe dans les branchies et les poumons des animaux, mais *la propriété que possède le tissu vivant* d'exhaler de l'acide carbonique et d'absorber de l'oxygène (ou réciproquement). Ainsi limitée, l'idée de *fonction* disparaît, et l'on s'exprimerait d'une manière plus exacte si l'on appelait les vibrations des cils la manifestation de cette *contractilité*, qui est une propriété générale des tissus. La manifestation est incessante, parce que le

Digitized by Google

stimulus est incessant, et *non*, comme Ehrenberg l'imagine naïvement, « parce que ces petites créatures ne dorment jamais. »

Ce qui vient d'être dit de la locomotion comme étant la simple manifestation de la contractilité (laquelle est une propriété générale du tissu) sera plus facilement compris au moyen de l'examen d'une autre propriété générale, la propriété d'assimilation, si souvent et si mal à propos confondue avec la fonction de la digestion. On nous dit que les animalcules ont des estomacs et que ces estomacs sont les organes de la digestion. Or, ces estomacs sont simplement des *intervalles dans le plasma fluide de la cellule*, intervalles qui ne sont pas même des vésicules, car ils n'ont pas de parois et ils ne communiquent certes pas entre eux. Dans ces intervalles sont absorbées des particules de nourriture. C'est là que se fait l'assimilation, c'est-à-dire la conversion de la nourriture en substance animale, précisément comme il en est du sang des animaux d'un ordre plus élevé, lequel sang a été produit par la fonction *préparatoire* qu'on appelle digestion.

Comment ces cellules, — car les animalcules ne sont pas autre chose, — prennent-elles et mangent-elles leur nourriture? Quelques-unes ont une cavité s'ouvrant extérieurement, qui représente, si l'on veut, la bouche ; mais beaucoup d'entre elles sont des vésicules fermées, et la manière dont mangent ces dernières est bien faite pour exciter l'étonnement.

Chez certains astomes à longs cils ou à filaments, l'*actinophrys sol*, par exemple, voici comment la chose se passe : quand la proie arrive à portée de l'animal, les filaments s'inclinent vers elle, se courbent sur elle, s'entre-croisent et la serrent contre la surface de l'animalcule ; cette partie de la surface cède, et la proie, soit qu'elle se compose d'un animalcule plus petit ou d'une sporule de plante, s'enfonce dans la substance du corps, qui se referme par-dessus sans laisser aucune trace du passage de l'objet. Ce passage remplit l'office de bouche absolument comme les vides du *plasma* central qui reçoivent l'aliment absorbé de cette façon remplissent le rôle d'estomacs. Mais ni ces bouches ni ces estomacs n'ont de parois qui leur soient propres, ni d'existence permanente, et l'on en peut dire autant de toutes les parties des parois externes à travers lesquelles les portions insolubles ou indigestes de la nourriture sont expulsées.

Digitized by Google

« Chez les polygastriques d'un ordre plus élevé, pourvus d'une bouche spéciale armée de dents, ces dents saisissent et broient les plus gros d'entre les objets qui composent leur nourriture. Le cylindre dentaire s'ouvre d'abord de front pour recevoir le morceau, et, à mesure que celui-ci passe, le même cylindre se contracte en avant et se dilate en arrière, de manière à pousser la nourriture dans la cavité digestive. »

Si l'on prend les intervalles assimilateurs comme les premiers rudiments de ce qui, dans les êtres plus complets, devient l'estomac, on peut aussi prendre les vésicules pulsatives observées dans quelques animalcules comme les organes rudimentaires de la circulation ; car, bien que ces vésicules ne forment pas des vaisseaux qui se ramifient par tout le corps, elles poussent à travers le parenchyme mou de l'animal le liquide qui représente le sang.

Après avoir ainsi fait pour ces animalcules une digestion, une respiration et une circulation rudimentaires, les anatomistes devaient naturellement les doter d'un système nerveux avec ses fonctions, résultats d'une volonté, de sommeil, de vue, etc., erreur née, on le comprend, de la confusion existant entre les propriétés vitales et les fonctions. Cette question des nerfs, le professeur Owen, nous regrettons de le dire, l'a touchée à peine. « Aucun corps défini de matière nerveuse, s'est-il borné à dire, n'a encore été découvert dans les infusoires polygastriques ; mais sa présence est suffisamment indiquée par les points colorés dans lesquels on peut supposer que réside l'organe de la vision dans certains genres, et les conducteurs nerveux des impressions ne sont pas moins nécessaires pour les mouvements réfléchis que pour les mouvements volontaires. » Voilà trois points qui méritent un examen spécial.

1. Le *fait* admis est qu'aucune trace quelconque de matière nerveuse n'a été découverte. Diverses suppositions ont été faites, les unes prétendant que la matière nerveuse est en quantité trop infime pour pouvoir être retrouvée, les autres soutenant qu'elle est *répandue* dans tout le corps. Mais ces suppositions ne sont que l'explication tentée d'un fait négatif ; elles procèdent de l'hypothèse qu'il *doit y avoir* une matière nerveuse, hypothèse qu'il faut sur les mêmes motifs étendre aux plantes.

Digitized by Google

2. La présence d'un système nerveux est, nous dit-on, indiquée par les points colorés encore indéfinis. Nous serions fort surpris que le professeur Owen acceptât réellement cette hypothèse de taches qui seraient les yeux de l'animal. Il ne semble pourtant pas la repousser. Nous n'osons pas rouvrir ici la controverse, mais nous pouvons informer le lecteur que Thuret (*Annales des Sciences naturelles*, XIV, 1850) a découvert ces mêmes taches dans les germes de l'algue, taches qui disparaissent quand la germination commence. Or, lors même qu'il serait prouvé, ce qui ne l'est point encore, que ces taches seraient sensibles à la lumière, le fait ne prouverait pas plus l'existence d'un « système nerveux » que la pulsation du fluide dans les vésicules ne prouve l'existence d'un « système de circulation, » que l'échange des gaz acide carbonique et oxygène ne prouve l'existence d'un appareil respiratoire, » ou que l'assimilation de la nourriture ne prouve l'existence d'un « canal intestinal. » Cela prouverait que la *propriété générale du tissu*, nommée irritabilité, *serait spécialisée* dans ces points colorés, et que, en même temps que le corps tout entier est sensible à la lumière, ces points y seraient particulièrement sensibles.

3. Les « mouvements réfléchis » impliquent l'existence de nerfs quand, par « mouvements réfléchis, » on entend les mouvements qui suivent un stimulus des nerfs. Mais ici nous voici encore une fois en présence de la distinction fondamentale entre *fonction* et *propriété générale* du tissu. Appeler « réfléchis » les mouvements d'un animalcule, c'est décider toute la question; mais si l'on appelle simplement ces mouvements les manifestations de la propriété générale, c'est-à-dire de la contractilité, la nécessité d'un système nerveux disparaît tout entière. Il n'est pas logique de faire dépendre la contractilité de la présence des nerfs, alors que cette présence même est purement hypothétique et que l'on voit les phénomènes de la contractilité chez les plantes, quoique personne ne prétende que la contractilité y soit produite par la diffusion d'une matière nerveuse. Si donc on accorde la « propriété générale, » il n'est pas plus besoin d'un système nerveux spécial pour expliquer les mouvements contractiles de l'animalcule, qu'il n'est besoin d'un système nerveux spécial pour expliquer les actions « réfléchies » des plantes.

Digitized by Google

A ceux qui ne conçoivent pas les « actions réfléchies » autrement que comme autant d'indices d'un système nerveux, nous présentons une sensitive (*dionæa muscipula*), et nous leur demanderons en quoi la nature réfléchie des actions de cette plante diffère des actions réfléchies d'un polype? Les bras flottants d'un polype, en venant en contact avec un animal, l'enveloppent instantanément pour le porter à la bouche et dans la cavité digestive, où il se dissout lentement. Qu'un insecte aille s'aventurer sur la *dionæa* : dès qu'il aura effleuré les barbes sensibles qui recouvrent la partie interne de la feuille, celle-ci se refermera tout à coup et se changera en véritable trappe. Mais tout ne finit pas là. La présence de l'insecte (un petit morceau de viande ferait le même effet) stimule la sécrétion d'un fluide mucilagineux qui agit comme un suc gastrique sur le prisonnier et le dissout lentement, de sorte que *celui-ci finit par être absorbé en guise de nourriture par la plante*. Maintenant pourquoi l'action du polype serait-elle uniquement imputée à son système nerveux rudimentaire, et pourquoi l'action semblable de la plante serait-elle exclue de la classe des actions nerveuses? Il faut ou accorder des nerfs aux plantes, ou cesser d'attribuer *toutes* les actions réfléchies aux nerfs ; il faut surtout distinguer entre : 1° la contractilité, propriété générale du tissu vital, et 2° les actions nerveuses spéciales. L'examen de ce point servira peut-être à expliquer une des nombreuses difficultés qui nous ont suggéré l'idée de notre division du monde organique en *nervosés* et *innervosés*.

Avant de quitter nos microscopiques amis les infusoires, écoutons le professeur Owen nous parler de leur utilité dans le monde, à part l'intérêt que les savants trouvent à s'occuper d'eux. Et d'abord prenons une idée de leur taille.

« Les plus petits de ces êtres, entre autres l'espèce appelée par Ehrenberg *monas crepusculus*, ont été estimés à 1/2000 de ligne en diamètre. Une seule goutte d'eau peut contenir cinq cents millions de ces individus, à peu près le nombre d'êtres humains qui peuplent aujourd'hui la surface du globe. Mais la diversité de grosseur de ces animalcules invisibles n'est pas moins remarquable que chez presque toutes les autres espèces de créatures vivantes : de la plus petite *monade* aux plus grosses espèces de *loxodes* ou d'*amphileptes*, lesquelles ont un sixième ou un quart de ligne

Digitized by Google

de diamètre, la différence de taille est plus grande qu'entre une souris et un éléphant. »

De ces êtres microscopiques, beaucoup sont nus, mais beaucoup aussi ont des coquilles.

« Considérez, dit encore le professeur Owen, leur nombre incalculable, leur universelle distribution, leur insatiable voracité, et songez que ces petites bêtes sont destinées à dévorer et à assimiler les particules en décomposition des matières végétales et animales.

« Assurément, c'est à ces infatigables *boueurs* que nous sommes jusqu'à un certain point redevables de la salubrité de notre atmosphère. Et ce n'est pas tout, ils remplissent encore une fonction plus importante en empêchant la diminution progressive de la somme actuelle de matière organique qui se trouve sur la terre. Car, lorsque cette matière est en dissolution ou en suspension dans l'eau, dans cet état de comminution et de dépérissement qui précède immédiatement sa décomposition finale en gaz élémentaires, et par conséquent son passage du monde organique dans le monde inorganique, ces membres vigilants de l'invisible police de la nature se rencontrent partout sur le chemin des particules organiques fugitives, prêts à les arrêter et à les rendre au courant ascendant de la vie animale. Après avoir converti en la même substance que leurs propres tissus vivants les particules mortes et décomposées, ils deviennent eux-mêmes la pâture d'infusoires plus forts, tels que les rotifères et une nombreuse variété d'autres petits êtres qui, à leur tour, sont dévorés par des animaux plus gros, tels que les poissons, et c'est ainsi que des extrêmes limites de la nature organique arrive par une voie très-courte un aliment propre à la nutrition des créatures de l'ordre le plus élevé de l'échelle des êtres. »

Des animalcules qui vivent en dehors de l'organisme, passons aux animalcules qui existent au-dedans, c'est-à-dire aux entozoaires. Ils ne sont pas moins merveilleux que les premiers, et ce qu'en dit le professeur Owen n'est pas moins intéressant. Le lecteur sait que chaque animal a ses parasites qui vivent confortablement de la substance de son corps, comme le pauvre Irlandais de Thackeray qui vit aux dépens d'un Irlandais un peu plus pauvre que lui. Ces parasites ont été étudiés par Bremser,

Digitized by Google

Rudolphi, Siebold, Kolliker et Owen, ce qui a permis finalement de leur donner une classification systématique. Pour compléter les travaux de ces naturalistes, M. Charles Robin a écrit un savant et précieux ouvrage[1] dans lequel sont classés toutes les plantes et tous les animaux qui croissent sur l'homme : de sorte que l'homme physiquement et métaphysiquement est, à vrai dire, un petit monde à lui tout seul.

Owen a mis en avant une idée très-importante sur ces entozoaires, et principalement l'hydatide ou acéphalocyste. Après l'avoir décrite ainsi que ses variétés, il ajoute :

« Presque tous les tissus animaux résultent de la transformation de cellules libres qui croissent par imbibition et qui se reproduisent de leur *nucleus* hyalin. C'est avec ces formes primitives ou fondamentales de tissus que l'acéphalocyste a le plus d'analogies sous le rapport des propriétés physiques, chimiques et vitales. Quand on compare les monades infusoires à ces cellules et qu'on dit, par figure de langage, que le corps de l'homme est un composé de monades, on force l'analogie, parce qu'il n'y a pas de cellule organique pourvue de cils, d'estomac, de vésicule pulsative, etc. Il me semble également que c'est pousser l'analogie trop loin que de faire de l'acéphalocyste une sorte de monade ou d'animal analogue. Ce qu'on peut dire avec quelque vérité, c'est que *le corps humain est primitivement composé ou construit d'hydatides, microscopiques à la vérité, qui, dans les conditions naturelles de santé, sont métamorphosées en cartilages, os, nerfs, fibres musculaires*, etc. Quand, au lieu de cette métamorphose, les cellules acquièrent des dimensions qui les rendent visibles à l'œil nu, ce développement des acéphalocystes, comme on les appelle alors, est ordinairement lié dans le sujet humain à un affaiblissement de la force plastique dirigeante, laquelle, sur quelques points plus faibles du corps, semble incapable de guider la métamorphose des cellules primitives sur le droit chemin des tissus qu'elles sont destinées à former, mais les oblige à conserver, pour ainsi dire, leur état fœtal, à croître par l'imbibition des fluides ambiants et à devenir ainsi la cause de la détérioration ou de la destruction des tissus qu'elles étaient appelées à soutenir et à réparer. Je regarde donc les dif-

[1] *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et les animaux vivants.* 1853.

Digitized by Google

férents acéphalocystes comme autant de formes ou d'espèces de cellules morbides ou hydropiques. »

Mais il nous faut suspendre ici nos remarques ; nous n'en sommes pas encore au quart de l'ouvrage et l'espace qui nous reste nous avertit de nous hâter. Nous consacrerons donc la fin de notre article à la seule citation sans commentaires de quelques-uns de ces intéressants paragraphes où, examinant toutes les phases du développement animal, le professeur Owen exprime ses vues sur la doctrine de l'unité de composition :

« Nous allons examiner quelques-unes des bases sur lesquelles s'appuie l'opinion qu'il y a, dans le cours du développement de l'animal le plus parfait, une période à laquelle il est semblable à quelque espèce des ordres inférieurs ; mais nous verrons en même temps que cette correspondance ne s'étend pas à tous les ordres d'animaux de la création.

« Le degré de ressemblance exprimée par le terme *unité d'organisation*, ressemblance qu'on rencontre entre les animaux des ordres supérieurs et ceux des ordres inférieurs, est en raison inverse de leur approche de la maturité.

« Tous les animaux se ressemblent entre eux à la première période de leur développement, laquelle commence avec la manifestation des propriétés assimilatrices et fissipares de l'animalcule polygastrique. Le germe du mammifère ne peut se comparer, sous le rapport de la forme et des actions vitales, qu'à la monade seule ; à cette période, on peut affirmer qu'il y a unité d'organisation entre les deux extrêmes du règne animal. Le germe du polype acquiert plus particulièrement les organes locomoteurs de la monade, — les cils vibratiles externes, — avant de prendre son type radié spécial. L'acalèphe passe par les périodes de l'infusoire et du polype. Il se propage par gemmation aussi bien que par fission spontanée avant d'acquérir sa maturité complète et ses organes sexuels. L'entière unité d'organisation qu'on remarque dans les polypes et les larves d'acalèphes diminue à mesure que celles-ci approchent de la maturité et prennent leur forme spéciale définitive.

« Les bryozoaires, après avoir ressemblé aux infusoires de l'ordre le plus élevé, par leur forme sphéroïdale et l'activité de leurs mouvements, activité due à des zones très-développées de cils vibratiles, déguisent, sous la forme du polype, leur caractère

Digitized by Google

de mollusques d'un ordre inférieur... Ainsi tous les mollusques sont, à une certaine période, semblables aux monades ; à une autre, ils sont acéphales ; mais il en est peu qui ressemblent aux polypes, et il n'en est point qui ressemblent aux acalèphes ou échinodermes.

« Dans les articulés, cette grande branche du règne animal, il y a unité d'organisation avec les mollusques aux premières périodes de développement, en tant que le germe se divise, se subdivise et se multiplie. Mais la correspondance va rarement jusqu'à l'acquisition par l'animal articulé naissant de la faculté locomotrice au moyen de cils vibratiles externes. Dans la grande majorité de ce département, la *progéniture* de la cellule-germe primitive fissipare prend immédiatement la forme du vibrion ou ver apode, tandis que chez les mollusques elle prend la forme du polype ou un type plus spécial.

« Quand nous nous occuperons du développement de l'embryon vertébré, nous verrons que son unité d'organisation avec les invertébrés se borne à un point restreint et transitoire, comme il en est des articulés avec les mollusques. Manifestant les mêmes propriétés monadoïdes du germe, les produits fissipares se métamorphosent promptement en un organisme apode vermiforme qui se distingue des périodes correspondantes de l'insecte par les caractères vertébrés de ses centres nerveux, c'est-à-dire par le cordon spinal et sa position dorsale, ce qui fait qu'on le compare avec plus de justesse au poisson apode qu'au ver.

« Ainsi chaque animal, dans le cours de son développement, représente quelques-unes des formes permanentes d'animaux d'ordres inférieurs au sien ; mais il ne les répète pas toutes successivement, pas plus qu'il ne s'identifie l'organisation d'aucune des formes inférieures qu'il représente transitoirement. »

O. S. (*Quarterly Review* ; *Fraser's Magazine*, etc.)

Digitized by Google

C'est à peine une esquisse sur les travaux du professeur Owen que nous avons trouvée dans la dernière livraison du *Fraser's Magazine*, et notre collaborateur n'a pu qu'y ajouter quelques paragraphes puisés dans un article plus ancien de la *Quarterly Review*. Nous sentons, comme le critique du *Fraser's*, que cette célébrité contemporaine, proclamée le Cuvier de l'Angleterre, mériterait une étude plus approfondie et une suite de chapitres analytiques dans le genre de ceux que M. le professeur Flourens a consacrés à l'histoire des travaux de Cuvier lui-même[1]. Ce petit volume sur Cuvier, que la plume élégante du professeur français a su rendre populaire sans rien lui ôter de sa valeur scientifique, serait déjà une introduction nécessaire à l'appréciation des théories expérimentales qui constituent le système du professeur anglais, tel qu'il est exposé dans ses *Leçons d'anatomie et de physiologie comparée des animaux invertébrés*[2]. Nous recommandons principalement le chapitre dans lequel M. Flourens analyse les *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, et explique avec tant de clarté les lois de l'organisation animale, « toutes les parties, toutes les fonctions, toutes les modifications des parties et des fonctions, comme étant faites les unes pour les autres et toutes pour un but donné. » C'est de l'étude de ces lois que dépend toute la science physiologique ; c'est par elles que s'expliquent toutes les combinaisons organiques, toutes les conditions d'existence dans l'échelle continue des êtres. Là est le point de départ pour Owen, comme là fut le point de départ pour Cuvier.

Nous avons appelé l'attention sur le nom du professeur Owen : nous ne renonçons pas à faire connaître avec plus de détails ses admirables travaux, dès qu'une des grandes Revues anglaises nous en offrira l'occasion.

[1] Cuvier, *Histoire de ses travaux*, par P. Flourens. 2e édit. Paris. Paulin, lib.-édit.

[2] *Lectures on the comparative anatomy and physiology of the invertebrate animals*. 2e édit., 2 vol. in-8o. Longman.

Digitized by Google

MISCELLANÉES.

LA RECHERCHE DU MORT.

2e PARTIE. — LE CORPS RETROUVÉ.

Persuadé que nous n'avions rien de mieux à faire, en commençant, que de prendre pour notre quartier-général la ville de Fondi, tout près de la frontière, j'avais tout disposé, à l'aide de l'ambassade d'Angleterre, pour que le cercueil de plomb, bien cloué dans sa caisse, nous suivît jusque-là. Outre nos passe-ports, nous étions munis de lettres de recommandation pour les autorités locales de cette frontière, et la grande fortune d'Alfred Monkton nous assurait d'ailleurs le concours de quiconque pourrait nous être utile dans nos recherches.

Nous ne mîmes pas moins de deux jours à nous rendre à Fondi. Le premier jour, l'excessive agitation de mon compagnon m'alarma ; le second jour, cependant, il sembla envisager plus froidement la nouvelle idée des recherches que nous entreprenions, et il se montra assez calme, excepté sur un seul point. Chaque fois que son oncle Etienne faisait le sujet de la conversation, il persistait, en vertu de la vieille prophétie, et sous l'influence de l'apparition qu'il voyait ou croyait toujours voir, à soutenir que le corps d'Etienne Monkton, quelque part qu'il fût, restait encore sans sépulture. Sur tout autre sujet il s'en rapportait à moi très-facilement et avec docilité, mais, pour ce qui était des dépouilles mortelles de son oncle, Alfred maintenait son opinion avec une obstination invincible.

[1] Voir la livraison de janvier.

Digitized by Google

Nous passâmes le troisième jour à Fondi, pour nous y repo
La caisse qui contenait le cercueil fut déposée sous clef dans
lieu sûr. Nous louâmes quelques mulets, et prîmes pour n
servir de guide un homme qui connaissait parfaitement le p
J'avais réfléchi que nous devions être très-discrets sur le m
réel de notre voyage, et nous partîmes de bonne heure, le matin
quatrième jour, en emportant des cartons de dessin et des bo
à couleurs, comme si nous avions été des artistes qui s'en vo
la découverte de sites pittoresques.

Après avoir voyagé quelques heures dans une direction
nord et avoir franchi la frontière des États romains, n
fîmes halte à un petit village isolé, situé en dehors de l'itinér
ordinaire des touristes. Le seul personnage un peu importan
cet endroit était le curé. Laissant Monkton et le guide atten
mon retour, ce fut à cet ecclésiastique que j'allai adresser
premières questions. Je parlais italien assez couramment et a
correctement pour arriver à mon but ; j'eus soin de me mon
très-poli et très-prudent en lui expliquant l'affaire qui m'amen
mais je ne réussis qu'à effarouchier de plus en plus le pauvre pr
à chaque mot que je lui disais. L'idée d'un duel et d'un hom
mort paraissait lui causer une véritable épouvante. Il salua
démena, leva les yeux au ciel, poussa des exclamations de p
et me dit avec la rapidité des circonlocutions italiennes qu'il
vait pas le moindre renseignement à mon service.

Après ce premier échec, nous continuâmes notre voyage qu
la chaleur du jour fut passée. A trois milles environ du villag
route, ou plutôt le chemin de charrettes, se séparait en deux
rections. Le chemin de droite, nous dit notre guide, condu
dans les montagnes à un couvent situé à six milles plus haut
allant au delà du couvent nous devions retrouver bientôt la f
tière napolitaine. Le chemin de gauche conduisait dans l'i
rieur du territoire romain et devait nous mener à une petite
où nous pourrions passer la nuit. Le territoire romain nous
sentait ainsi le lieu le plus proche et le plus convenable pour
recherches, et le couvent était toujours à notre portée, en sup
sant que nous revinssions à notre quartier-général de Fondi
avoir rien découvert. De plus, le chemin à gauche conduisait
partie la plus étendue du pays que nous avions à explorer ; j'

Digitized by Google

toujours d'avis de triompher d'abord de la difficulté la plus forte, et nous nous décidâmes résolûment à tourner à gauche. Au bout de huit jours de perquisitions sans résultat, nous rentrâmes à notre quartier-général, à Fondi, complétement déconcertés.

J'étais beaucoup plus mécontent de l'effet produit sur Monkton par notre insuccès, que de notre insuccès lui-même : la résolution avait paru lui manquer dès que nous eûmes commencé à rétrograder dans notre voyage. Enfin, il tomba dans une somnolence qui me donna la crainte sérieuse de quelque lésion physique au cerveau. Pendant toute cette journée, à peine échangea-t-il une parole avec moi. J'entrai le lendemain matin de bonne heure dans sa chambre, et, le trouvant toujours dans la même apathie taciturne, je résolus de poursuivre nos recherches à moi tout seul. Le sentier à droite, qui conduisait au couvent, n'avait pas encore été exploré ; si je partais pour le suivre je n'avais pas à m'absenter plus d'une nuit, et, à mon retour, je pourrais donner à Monkton la satisfaction d'apprendre que nous avions encore éclairci une des incertitudes relatives au lieu du duel. Ces considérations me décidèrent. Je laissai un mot d'écrit pour mon ami s'il venait à demander où j'étais allé, et je repartis pour le village où nous avions fait halte au début de notre première expédition.

J'avais l'intention de me rendre à pied au couvent, et, à l'endroit où le chemin se bifurquait, je quittai le guide et les mulets, qui devaient aller m'attendre dans le village. Pendant les quatre premiers milles, le chemin montait par une pente assez douce, à travers un pays découvert, puis tout à coup il devenait infiniment plus roide, et, en le suivant, je m'enfonçai de plus en plus dans des halliers et des bois sans fin. Au moment où ma montre m'informait que je devais avoir à peu près parcouru la distance qu'on m'avait indiquée, la vue était bornée de tous côtés et un impénétrable rideau de feuillage interceptait l'aspect du ciel au-dessus de ma tête. Je continuai à suivre le sentier abrupte. Dix minutes après, je débouchais dans une espèce de clairière, sur un plateau assez uni, et j'avais le couvent en face de moi.

C'était un édifice bas, sombre et d'un aspect lugubre. On n'apercevait aux alentours aucun signe de vie et de mouvement. Des taches vertes bariolaient en tous sens la façade jadis blanche de la chapelle. La mousse croissait en abondance dans chaque crevasse

Digitized by Google

des lourdes et sinistres murailles qui entouraient le couvent herbes longues et grêles sortaient des fissures des toits et d bords des croisées, s'inclinaient et se balançaient tristem l'intérieur et à l'extérieur des grilles. En face de la porte d'e s'élevait une croix à laquelle était attaché un Christ de gran naturelle, en bois grossièrement sculpté. Une chaîne de son dont la poignée était brisée pendait à la porte.

Je fis le tour de l'édifice pour mieux reconnaître les lieux, remarquai un hangar adossé au mur même du bâtiment p cipal; c'était une construction délabrée, la majeure partie d s'était effondrée, et, à l'un des flancs, ce qui avait été, sans d autrefois une fenêtre ne présentait plus qu'une ouverture forme : au delà le taillis s'épaississait de plus en plus. Je n'a su dire si le sol allait en montant ou en descendant, si c'éta gazon, de la terre ou du rocher; je n'apercevais que des feu des ronces, des fougères et de hautes herbes qui envahiss tout. Aucun bruit n'interrompait un silence accablant; le c d'aucun oiseau ne s'élevait du désert touffu qui m'environn on n'entendait aucune voix dans le jardin des moines, der ses sombres murailles; l'horloge ne résonnait pas dans le clo de la chapelle. Ce silence de mort ajoutait encore à la tristes cette solitude. Tout cela commençait à peser sur moi, d'autant que les bois n'ont jamais été ma promenade favorite : l'espèc bonheur pastoral que peignent souvent les poëtes, lorsqu'ils c tent la vie dans les forêts, n'a jamais eu, à mon sens, la moiti charme de la vie sur les montagnes ou dans les plaines. Lor je me trouve dans un bois, je regrette la beauté d'un ciel bornes et les teintes adoucies que la distance donne au pay qui s'étend sous la voûte azurée. Je me sens oppressé par l'a ration qu'éprouve l'air libre lorsqu'il vient à être emprisonné des rameaux épais : la lumière mystérieuse qui brille d'un c obscur si étrange en pénétrant à travers les arbres m'a touj paru plus triste que gaie.

Après cet aveu, personne ne sera surpris d'apprendre que j tardai pas à rebrousser chemin.

En repassant près du hangar, du côté où se trouvait l'ou ture informe dont j'ai parlé, il m'arriva de remarquer que c ouverture était percée bien haut dans la muraille. En m'arré

Digitized by Google

pour faire cette remarque, il me sembla que la pesanteur de l'atmosphère de ces bois m'affectait d'une manière plus pénible que jamais. J'essayai de respirer un moment, et dénouai ma cravate. N'était-ce que la pesanteur de l'atmosphère? C'était, certes, quelque chose de plus. L'air ambiant offensait mon odorat plus encore que mes poumons. Cet air était chargé d'une exhalaison ou d'un miasme qui semblait devenir de plus en plus délétère et plus caractérisé à mesure que j'approchais. Après en avoir fait l'expérience deux ou trois fois et m'être bien assuré de ce fait, ma curiosité s'éveilla. Il y avait autour de moi de nombreux débris de pierres et de briques; j'en rassemblai quelques-uns, je les entassai au-dessous de l'ouverture dans la muraille, je me hissai sur cet escabeau improvisé, et, quoique un peu honteux de mon action, je me mis à regarder dans l'intérieur du hangar.

Le spectacle d'horreur qui frappa mes yeux à l'instant où je regardai par cette ouverture est aussi présent à ma mémoire que si je l'avais vu hier. Un long espace de temps s'est écoulé depuis, et, en écrivant ces lignes, un des frissons de mon ancienne terreur glace encore mon sang dans mes veines.

Ma première impression fut que j'apercevais, étendue sur des tréteaux, une masse inerte dont l'aspect éveillait tout d'abord l'idée d'un corps humain. Je regardai encore et crus distinguer là, comme sous un suaire, les proéminences du front, du nez et du menton, puis les lignes arrondies de la poitrine, puis les pointes des genoux et les pieds roides et renversés. Mes yeux, s'accoutumant au sombre demi-jour qui entrait par les fentes du toit brisé, et mesurant du regard toute la longueur du corps, de la tête aux pieds, je m'assurai que je voyais là, en effet, le cadavre d'un homme, un cadavre sur lequel on avait autrefois jeté un drap, un cadavre qu'on avait laissé se décomposer sur ces tréteaux assez longtemps pour que le linceul eût pris la teinte livide et bleuâtre des chairs qu'il recouvrait. Combien de temps restai-je les yeux fixés sur cet affreux spectacle, sur ces misérables restes humains, privés de sépulture, infectant l'air et semblant souiller même la pâle lumière du jour? Je n'en sais rien. Je me rappelle avoir entendu dans l'éloignement un bruit sourd parmi les arbres, comme si le vent s'élevait; une feuille morte vint, par la crevasse du toit, tourbillonner et tomber sur le cadavre; mon énergie se ranima,

Digitized by Google

je secouai brusquement les pensées qui m'avaient saisi ; tou
fut l'effet immédiat de cette feuille tombée et qui avait cha
scène à laquelle mes yeux s'attachaient. Je redescendis, et
seyant sur un monceau de pierres, j'essuyai la sueur froide
mon front s'était couvert. La prédiction de Monkton, que s
parvenions à découvrir le corps de son oncle nous le trouv
sans sépulture, m'était revenue à l'esprit. Un vague pressent
de malheur, une inexplicable angoisse à la pensée de l'inf
jeune homme qui attendait mon retour à Fondi, me frap
d'un effroi superstitieux.

Lorsque j'eus enfin repris mes sens, je me rendis en tout
à la porte du couvent, et je sonnai impatiemment ; j'atten
peu, je sonnai de nouveau, et enfin j'entendis un bruit d
Au milieu de la porte était un panneau à coulisse ; ce g
s'ouvrit à l'intérieur ; j'aperçus deux yeux ternes et gris q
regardaient, et une voix faible et lente me dit :

« Que voulez-vous ?

— Je suis un voyageur.

— Nous n'avons rien ici à montrer aux voyageurs.

— Je ne suis pas venu ici pour rien voir ; j'ai d'impor
questions à faire, et je crois que dans ce couvent on peut
pondre. Si vous ne voulez pas me laisser entrer, sortez du
et venez me parler.

— Etes-vous seul ?

— Parfaitement seul.

— Il n'y a pas de femmes avec vous ?

— Aucune. »

Les barreaux de la porte furent retirés lentement, et j'eus d
moi un vieux capucin, très-infirme, très-méfiant et passabl
sale. J'étais trop ému et trop impatient pour perdre une m
en préambules oratoires ; je racontai donc tout de suite au
comment j'avais regardé à travers le trou qui se trouvait au
gar et ce que j'y avais vu ; je lui demandai en termes clair
était l'homme dont j'avais aperçu le corps, et pourquoi ce
restait sans sépulture. Le vieux capucin m'écouta avec des
humides où brillait la méfiance : il tenait à la main une tab
d'étain toute bosselée, et pendant que je parlais il cherch
pouce et de l'index, à y rassembler quelques grains de tabac

Digitized by Google

Quand j'eus fini, il remua la tête et me dit que le hangar du monastère offrait certainement un triste spectacle, un des plus tristes spectacles, croyait-il, que j'eusse pu voir de ma vie.

« Je ne vous parle pas, répondis-je impatiemment, de la tristesse de ce spectacle : j'ai besoin de savoir quel était cet homme, comment il est mort et pourquoi il n'est pas enseveli d'une manière décente. Pouvez-vous me le dire? »

L'index et le pouce du moine ayant enfin réussi à saisir une pincée de tabac, il l'aspira lentement en tenant la boîte sous sa narine de peur d'en perdre un seul grain, éternua deux ou trois fois, referma sa tabatière et me regarda d'un œil plus méfiant qu'il ne l'avait encore fait.

« Oui, dit le moine, il y a un triste spectacle dans notre hangar, un bien triste spectacle certainement. »

De ma vie je n'ai eu plus de peine à garder mon sang-froid que dans ce moment. J'avais sur le bout de la langue des expressions fort désobligeantes pour les moines en général, mais je parvins à les supprimer, et j'essayai une nouvelle tentative pour triompher de l'impatientante réserve de ce vieillard. Heureusement je prends aussi du tabac, et j'avais ma boîte dans ma poche.

« Il m'a semblé tout à l'heure, dis-je au capucin, que votre boîte était vide ; puis-je vous offrir une prise de la mienne? »

Mon offre fut acceptée avec empressement, le moine saisit la plus énorme prise de tabac que j'aie jamais vu entre le pouce et l'index d'un homme, la huma lentement, ferma à demi les yeux, et, branlant doucement la tête, me frappa sur l'épaule d'une façon toute paternelle.

« Ah! mon fils, dit le moine, quel tabac délicieux! Ah! mon fils et aimable voyageur, donnez au père spirituel, qui vous aime, encore une petite, une toute petite prise de ce tabac.

— Laissez-moi vous remplir votre boîte, lui répliquai-je; il en restera toujours assez pour moi. »

Evidemment j'avais trouvé le côté faible du vieux capucin, et, en lui rendant sa tabatière, je me hâtai d'en tirer avantage.

« Pardonnez-moi, lui dis-je, de vous importuner encore à ce sujet, mais j'ai des raisons particulières pour désirer savoir tout ce que vous pouvez me dire à propos de l'horrible spectacle dont nous parlions.

Digitized by Google

— Entrez, » me dit le moine.

Après m'avoir fait entrer, il referma et barricada la porte fit passer dans une cour où croissait une herbe épaisse, e donnait sur un jardin potager mal tenu, puis il m'introd dans une longue pièce basse, meublée de quelques stall bois, d'un buffet malpropre, et ornée d'un ou deux tabl à demi moisis. C'était la sacristie.

« Il n'y a personne ici ; il y fait bon et frais (l'humid était telle que je grelottais). Voudriez-vous voir l'église ? Un bijou d'église, si nous pouvions la faire réparer ; mais cela est impossible. Hélas ! nous sommes trop pauvres pour ré notre église ! »

Il secouait la tête en me parlant ainsi et agitait un gros t seau de clefs.

« Ne pensons pas à l'église en ce moment, lui dis-je ; po vous ou ne pouvez-vous pas me raconter ce que j'ai beso savoir ?

— Tout, depuis le commencement jusqu'à la fin, absolu tout. C'est moi qui ai répondu à la sonnette de la porte ; toujours moi ici qui réponds à cette sonnette.

— Mais, au nom du ciel, qu'est-ce que la sonnette de la a de commun avec le corps que je viens de voir sans sépul

— Ecoutez, mon fils, et vous le saurez. Il y a quelque te plusieurs mois, hélas ! je suis vieux, je perds la mémoire, saurais dire combien il y a de mois... Ah ! malheureux q suis ! Quel vieux moine je fais ! »

A ces mots, il aspira une nouvelle prise de mon t comme pour stimuler sa mémoire.

« Ne nous occupons pas de l'époque précise, lui dis-je ; m'importe peu.

— Bien, je puis continuer. Il y a donc quelques mois, étions tous à déjeuner, et voilà que nous entendons ce nous prîmes pour des coups de fusil. « Ce sont des chasseu dit le père Jérémie.

Mais tout à coup, après dix minutes de silence, retentit un de sonnette tel qu'on n'en avait jamais entendu, un carille empêcha chacun de nous d'avaler le malheureux morceau portait à sa bouche ! « Allons, mon frère, me dit le père s

Digitized by Google

rieur, allez, c'est votre devoir, allez à la porte. » Je suis brave, un vrai lion sous la robe d'un capucin : je me glisse sur la pointe du pied, j'attends, je prête l'oreille, j'ouvre doucement notre petit guichet, j'attends et j'écoute encore, je regarde par le guichet et je ne vois rien, absolument rien. Que fais-je alors? J'entr'ouvre la porte. Ah! sainte mère de Dieu! Que vois-je couché sur le seuil de notre couvent? Un homme tué! Un homme de haute taille, plus grand que vous, plus grand que moi, plus grand qu'aucun de nos frères : il était boutonné dans un habit de drap fin; ses yeux noirs étaient tout ouverts et semblaient regarder le ciel; le sang ruisselait à travers sa chemise. A cette vue, je pousse un cri, Dieu sait quel cri! et je cours retrouver notre père supérieur. »

Toutes les particularités du duel fatal dont j'avais lu le récit chez Alfred Monkton, dans un journal français, se représentèrent à l'instant à ma mémoire. Le soupçon que j'avais conçu à l'aspect du corps abandonné devint pour moi une certitude, quand j'entendis les dernières paroles du capucin.

« Je comprends tout cela, lui dis-je; le cadavre que je viens de voir est celui de l'homme que vous avez trouvé étendu mort au seuil de votre porte. Dites-moi maintenant pourquoi vous n'avez pas donné à ses restes une sépulture décente.

— Attendez donc, attendez un peu, répondit le moine. A mes cris, notre père supérieur et tous nos frères accoururent à la porte; nous relevons l'homme qu'on y avait couché; nous l'examinons de plus près; il était mort! Nous regardons encore et nous voyons un papier attaché par une épingle au collet de son habit. Ah! mon fils, vous tressaillez à ceci; je pensais bien que vous finiriez par être ému de cette histoire. »

J'avais tressailli, en effet. Ce papier était, sans aucun doute, le feuillet dont il était question dans le récit interrompu du témoin d'Etienne Monkton, le feuillet qu'il avait arraché de son agenda, et sur lequel il avait écrit comment le duelliste avait perdu la vie. S'il fallait une preuve positive pour constater l'identité du corps de l'oncle d'Alfred, j'avais découvert cette preuve.

« Quelques lignes sont tracées sur ce papier, continua le capucin. Nous lisons, et nous frémissons. Cet homme a été tué en duel! Ce forcené, ce malheureux, est mort en commettant un

Digitized by Google

péché mortel ! Et ceux qui l'ont vu tuer, ceux qui l'ont aid
son crime, nous demandent à nous, capucins, hommes
serviteurs de Dieu, enfants de notre saint père le pape,
donner la sépulture !... Cette demande est pour nous un ou
nous gémissons, nous nous tordons les mains, nous quit
place, nous.....

— Attendez un moment, dis-je, en voyant que le vieil
lait s'égarer dans son récit. Avez-vous conservé le papier
à l'habit de ce mort, et puis-je le voir ? »

Le capucin allait me répondre, mais il retint tout à c
langue. Je le vis détourner ses yeux de moi, et au même
j'entendis une porte s'ouvrir et se fermer sans bruit derriè
Je me retournai et j'aperçus un autre moine dans la sac
c'était un homme grand et maigre, avec une longue
noire ; en sa présence mon capucin à la tabatière prit
coup un air de respect et de componction vraiment édifi
pensai que ce devait être là le père supérieur, et dès qu'i
adressé la parole, je vis que ma conjecture était bien fond

« Je suis le supérieur de ce couvent, me dit-il d'un
calme. J'ai écouté la dernière partie de votre conversation
désire savoir quel motif vous porte à voir le papier trouvé
mort dont vous parliez. »

Le sang-froid avec lequel il avouait nous avoir écout
façon tranquille et impérative dont il m'interrogeait me
rent quelque embarras. Il remarqua mon hésitation, et,
geant mal les motifs, fit signe au vieux capucin de se r
Celui-ci, caressant humblement sa longue barbe grise
consolant en secret, au moyen d'une prise de mon *délicieux*
quitta la sacristie et nous fit un profond salut avant de
raître.

« Maintenant, dit le supérieur avec sa froideur habi
maintenant, monsieur, j'attends votre réponse.

— Vous allez l'avoir en peu de mots, lui répondis-je
même ton. J'ai découvert, dans le hangar adossé à vot
vent un corps humain resté sans sépulture. Ce corps
crois, celui d'un Anglais riche et bien né, qui a été tué en
Je suis arrivé dans votre voisinage avec le neveu, l'unique
de ce malheureux, et cela dans le seul but de recouvrer ses

Digitized by Google

Je désire donc voir le papier trouvé sur lui, parce que ce papier prouvera, je pense, au neveu dont je vous parle, l'identité du corps de son oncle. Ma réponse vous paraît-elle suffisamment explicite?

— Je suis satisfait, dit le père supérieur, mais permettez-moi encore un mot. A votre accent je présume que vous êtes Anglais, et probablement vous n'appartenez pas à notre sainte Eglise catholique. Je ne sais donc pas si vous me comprendrez quand je vous dirai que le mort qui vous intéresse n'avait aucun droit à des funérailles chrétiennes, ayant péri en état de péché mortel, au moment où il commettait la violation la plus évidente des lois contre le duel, lois dont notre saint-père a recommandé l'exécution formelle par des lettres scellées de son anneau et signées de sa main. Le terrain de ce couvent est consacré, et nous, catholiques, nous ne sommes pas habitués à ensevelir dans un terrain consacré les rebelles à notre religion, les ennemis de notre saint-père, les hommes qui enfreignent les lois divines. En dehors de ce couvent, nous n'avons ni droit ni puissance ; si nous avions l'un et l'autre, nous nous souviendrions que nous sommes moines et non fossoyeurs, et que les seules funérailles auxquelles *nous* puissions prendre part sont des funérailles bénites par les prières de l'Eglise. Ce sont là toutes les explications dans lesquelles je crois nécessaire d'entrer. Attendez-moi un instant ici, et vous aurez sous les yeux le papier que vous désirez voir. »

A ces mots, le père supérieur sortit.

A peine avais-je eu le temps de réfléchir à cette explication, que le père supérieur revint un papier à la main. Il le plaça devant moi, sur le buffet de la sacristie, et je lus les lignes suivantes, tracées précipitamment au crayon :

« On attache ce papier au corps de M. Etienne Monkton, gentilhomme anglais. Il a été tué dans un duel où des deux côtés on s'est conduit avec courage et loyauté. Son corps est déposé à la porte de ce couvent pour qu'on lui donne la sépulture, parce que ceux qui survivent à cette rencontre sont obligés de se séparer et de pourvoir à leur sûreté par la fuite la plus prompte. Moi, qui trace ces mots, et qui étais témoin de M. Monkton, j'affirme sur ma parole d'honneur que le coup de feu qui l'a tué a

Digitized by Google

été tiré loyalement et selon toutes les règles souscrites d'a
pour ce duel. « *Signé*, F.

F, je reconnus aisément cette lettre F pour l'initiale du
de M. Foulon, témoin d'Etienne Monkton. La découverte
preuves d'identité étaient désormais complètes. Il ne restai
qu'à obtenir la permission d'enlever les restes mortels
victime.

« Ce sont là des preuves positives, dis-je au père supé
en lui rendant le papier. Les restes humains que je viens d
sont, à n'en pas douter, ceux que nous cherchions. Puis-
mander si le neveu de M. Etienne Monkton rencontrerait
que obstacle à son désir de faire transporter le corps d
oncle dans la sépulture de sa famille, en Angleterre.

— Où est ce neveu ?

— Il est à Fondi, et y attend mon retour.

— Est-il en mesure de prouver sa parenté ?

— Certes ; il a tous les papiers qui mettent cette questio
de doute.

— Qu'il justifie de ses droits près des autorités civiles, e
sonne ici n'apportera le moindre obstacle à ses désirs.

Je n'étais pas disposé à prolonger la conversation avec
sévère interlocuteur un moment de plus qu'il n'était néces
La journée s'avançait, et que la nuit dût ou non me surpr
en route, j'étais résolu à ne pas m'arrêter avant d'être re
Fondi. Ainsi, après avoir dit au père supérieur qu'il aura
cessamment de mes nouvelles, je pris congé de lui et me
de quitter la sacristie. Mon vieux moine à la tabatière d
m'attendait à la porte du couvent pour l'ouvrir. Il me salua
air reconnaissant, après avoir humé une prise de tabac.

De retour au village où j'avais laissé les mulets, je les fis
sans perdre un instant, et parvins à rentrer à Fondi u
avant le coucher du soleil.

La crise de somnolence dans laquelle Alfred était plong
que je l'avais quitté commençait à se dissiper. J'interrog
regard son visage en lui demandant des nouvelles de sa
et cherchant une transition pour ne pas lui annoncer trop
quement le dénoûment de notre entreprise. Mais, sans
pusse m'en rendre compte, l'expression de mes traits ou

Digitized by Google

de ma voix lui en avait appris plus que je ne voulais lui en faire savoir d'abord. Ses yeux ardents se fixèrent sur les miens; sa main saisit un de mes bras; il me dit vivement à demi voix :

« Racontez-moi la vérité ; l'avez-vous enfin trouvé ? »

Je répondis affirmativement.

« Enseveli ou non ? » demanda-t-il.

Et, en m'adressant cette question, sa voix s'était élevée et son autre main saisit celui de mes bras qui restait libre.

« Il n'était pas enseveli, répondis-je. »

A peine eus-je prononcé ces mots, que la pâle figure d'Alfred reprit toute son animation ; ses yeux brillèrent d'un nouvel éclat.

« Que vous avais-je dit ? s'écria-t-il en abandonnant mes bras pour se promener à grands pas dans la chambre. Eh bien ! que pensez-vous maintenant de la vieille prophétie ? Avouez que vous aviez tort : avouez-le, comme tout Naples l'avouera, quand j'aurai placé le corps de mon oncle dans son cercueil. »

J'avais à craindre que cette exaltation triomphante n'ébranlât trop vivement son cerveau. J'essayais en vain de calmer Alfred, lorsque je remarquai à notre portée, sur une table, le paquet des lettres de miss Elmslie, ces lettres que mon pauvre ami consultait si souvent comme l'oracle de son cœur. Heureusement elles fixèrent son regard en même temps que le mien ; il s'agenouilla devant la table, pencha son front sur son précieux trésor et fondit en larmes. Je voulus le laisser tout entier à cette émotion, et quittai la chambre sans prononcer une seule parole. A mon retour, au bout de quelques minutes, je le trouvai tranquillement assis dans son fauteuil et relisant une des lettres de miss Elmslie, tandis que les autres étaient éparses sur ses genoux. Il se leva pour venir à ma rencontre et me tendre la main : son front avait une douce sérénité. Je crus qu'il pouvait enfin écouter le récit de mon excursion et se concerter avec moi sur nos mesures ultérieures. Je fus content de son calme. Après mon récit, j'insistai pour qu'il me laissât maître absolu et seul chargé de faire faire le transport du corps.

« Vos nerfs ne sont pas aussi vigoureusement trempés que les miens, lui dis-je, et c'est pour cette raison que je vous de-

Digitized by Google

mande de diriger tout ce que nous avons à faire jusqu'à
le cercueil de plomb soudé soit mis à votre disposition.

— Les paroles me manquent pour vous remercier, répon
vous m'avez secondé comme un ami, comme un frère. »

Mais tout à coup s'arrêtant, comme si quelqu'un était
pour nous interrompre, il tourna la tête avec cet air étrang
je ne connaissais que trop la signification. Depuis notre
de Naples, j'avais évité exprès de ramener dans nos entret
sujet de l'apparition par laquelle Alfred se croyait contin
ment poursuivi. En ce moment, je ne sais quelle imp
secrète, involontaire, me dicta ce qui me paraissait à moi-
la plus imprudente, sinon la plus inopportune des questio

« Le fantôme, lui demandai-je, vous apparaît-il to
comme il vous apparaissait à Naples ? »

Il me regarda et se prit à sourire.

« Ne vous ai-je pas dit qu'il me suivait partout? »

Ses yeux s'égarèrent de nouveau dans l'espace et ses
s'agitèrent comme s'il continuait la conversation avec un
sième personne.

« Nous nous séparerons, ajouta-t-il à voix basse, en s'
sant à moi, quand la place vide dans les caveaux de Winc
enfin remplie. Alors je m'agenouillerai avec Ada devant
de la chapelle de l'abbaye, et quand mes yeux rencontrero
siens, je n'apercevrai plus à côté d'elle cette figure de répr

A ces mots, il appuya sa tête sur sa main, poussa un s
et répéta les vers de la vieille prophétie :

Alors qu'un des Monktons aura dans leur chapelle
Laissé vide la place où le trépas l'appelle,
Et que son triste corps, sans être enseveli,
Devra subir au loin et l'insulte et l'oubli ;
Quand ce maître et seigneur de vastes champs de terre
N'en aura pas six pieds sur la rive étrangère,
La race des Monktons pour jamais s'éteindra,
Et le dernier d'entre eux soudain disparaîtra.

J'essayai en vain de changer la conversation.

« La race des Monktons pour jamais s'éteindra, répéta A
mais du moins ce ne sera pas en ma personne. Cette fatalité

Digitized by Google

plus suspendue sur ma tête. J'ensevelirai le mort resté sans sépulture; je remplirai la place vide dans les caveaux de Wincot. Et alors... Oh! alors, une vie nouvelle, la vie passée près d'Ada! »

Ce nom sembla le faire rentrer en lui-même. Je mis devant lui son pupitre de voyage, il y replaça les lettres et en tira une feuille de papier :

« Je vais, dit-il en se tournant vers moi, je vais écrire à Ada nos bonnes nouvelles. »

Fatigué des événements multipliés de cette journée, je le laissai occupé à écrire et regagnai mon lit. Toutefois, l'excès de fatigue ou l'inquiétude m'empêcha d'y trouver le sommeil. Dans cet état de veille, mon esprit était naturellement tout occupé de la découverte faite au couvent et des suites probables qu'elle devait amener. J'entrevoyais enfin pour mon ami un avenir de bonheur, et cependant de sombres nuages hantèrent encore mon esprit. A peine si la lumière du jour put les dissiper, lorsque je me levai et sortis pour aller respirer la première fraîcheur de l'air du matin.

Avec le jour vint la grande affaire d'entrer en négociation avec les autorités. Il faut avoir pratiqué les fonctionnaires italiens pour s'imaginer à quel point notre patience fut mise à l'épreuve par tous ceux avec qui nous fûmes obligés de nous mettre en rapport. On nous renvoya d'une autorité à l'autre, on nous toisa, on nous interrogea et réinterrogea, non pas que l'affaire présentât les moindres difficultés et les moindres complications, mais parce qu'il était absolument nécessaire que le plus mince commis auquel nous nous adressions nous fît sentir son importance personnelle en nous faisant arriver à notre but par la voie la plus longue et la plus détournée. Après avoir fait pendant tout un jour l'expérience de la vie d'un solliciteur en Italie, j'abandonnai à Alfred seul le soin de remplir les formalités absurdes par lesquelles il fallait bien passer, et j'avisai aux moyens de faire enlever du couvent, d'une manière sûre et convenable, les restes de M. Etienne Monkton. Le plan qui me paraissait le meilleur était d'écrire à un de nos amis à Rome, où l'on est dans l'usage d'embaumer les corps des hauts dignitaires de l'Église. J'eus soin de lui dire dans ma lettre que le transport du corps était indispensable, je lui décrivis l'état dans lequel je l'avais trouvé, et je promis que nous ne regarderions pas à la dépense. Deux personnes vinrent exprès de Rome s'acquit-

Digitized by Google

ter de la tâche qui leur était demandée. J'élude ici des détails qui pourraient révolter la délicatesse de mes lecteurs. Je leur en aurai dit assez en leur apprenant que les procédés chimiques arrêtèrent la décomposition du corps, et au bout de dix jours je pus enfin voir les tristes dépouilles d'Etienne Monkton renfermées dans un cercueil, franchir l'enceinte du couvent et prendre la route de Naples sur un char funèbre que nous suivions dans notre voiture de voyage.

Le transport du cercueil en Angleterre, on le pense bien, devait se faire par mer. Aucun navire n'était prêt à mettre à la voile pour aucun des ports de la Grande-Bretagne. Impatient de partir, et décidé à ne pas perdre de vue le cercueil jusqu'à ce qu'il l'eût placé dans les caveaux de Wincot, Monkton se décida à fréter pour son compte un brick sicilien. Un contrat fut signé, on mit à l'œuvre les meilleurs charpentiers et les meilleurs calfats, on choisit le capitaine et l'équipage le plus actifs qu'il fût possible de découvrir à Naples, et le moment de mettre à la voile arriva.

Après m'avoir vivement exprimé sa reconnaissance des services que je lui avais rendus, Monkton me faisait ses adieux, lorsque, de moi-même, je lui offris de prendre passage sur son brick. Les étranges coïncidences dont j'avais été témoin et la découverte extraordinaire que j'avais faite excitaient en moi un intérêt presque égal à celui que prenait mon ami au dénoûment de cette bizarre aventure.

Nous montâmes à bord par le temps le plus magnifique. Pour la première fois, depuis notre rencontre, Alfred était d'une gaieté folle et s'étonnait de ne pas me la voir partager, s'apercevant qu'il y avait sans doute encore un reste de tristesse sous le sourire avec lequel je l'écoutais. L'équipage, composé d'Italiens et de Maltais, était dans le ravissement d'avoir à faire un voyage court et facile, avec une haute paye, et sur un bâtiment bien approvisionné.

La première soirée que nous passions en mer était déjà fort avancée, quand je fis une découverte qui n'était nullement de nature à dissiper mes derniers pressentiments. Monkton était dans la cabine, sur le plancher de laquelle on avait déposé la grande caisse qui contenait le cercueil. Je me promenais sur le pont du navire : le vent était tombé et je regardais les voiles pen-

Digitized by Google

dantes, qui de temps en temps *fouettaient* le long des mâts, lorsque le capitaine s'approcha de moi, et, me conduisant à un endroit où l'homme qui se tenait à la barre du gouvernail ne pouvait nous entendre, il me dit tout bas :

« Il y a quelque chose qui va mal parmi nos hommes de l'*avant*. Avez-vous remarqué comme ils sont tous devenus silencieux au moment du coucher du soleil ? »

Je l'avais, en effet, remarqué.

« Nous avons à bord, continua le capitaine, un mousse maltais, qui croit savoir ce que contient la grande caisse dans la cabine de votre ami et qui en a fait part à l'équipage. »

A ces mots mon, cœur se glaça. Connaissant toute la superstition des marins, et surtout des marins italiens, j'avais pris soin, avant l'embarquement du cercueil, de répandre à bord du brick le bruit que cette caisse renfermait une statue de marbre de grand prix, et que M. Monkton ne voulait pas perdre de vue.

« Le maudit mousse, continua le capitaine, ne veut pas dire d'où il tient ses renseignements. Je n'ai point à pénétrer dans vos secrets, mais je vous conseille d'appeler l'équipage à l'arrière, et de donner un démenti au mousse, qu'il ait ou non dit la vérité. Nos matelots sont des imbéciles qui croient aux revenants et à toutes leurs influences. Quelques-uns disent qu'ils n'auraient jamais signé leur engagement s'ils avaient su qu'on les ferait naviguer avec un mort; d'autres se bornent à murmurer: j'ai bien peur, en cas de mauvais temps, que notre équipage ne nous cause de terribles embarras. »

Je remerciai le capitaine de l'intérêt qu'il nous témoignait, je lui dis que je réfléchirais à ce que je devais faire, et le priai de ne parler de rien à mon ami. Il me promit d'un air assez mécontent qu'il garderait le silence, et s'éloigna de moi.

Nous avions espéré que la brise viendrait avec le jour, mais la brise ne vint pas. Vers midi, l'atmosphère était d'une chaleur étouffante et la mer unie comme une glace. Je vis l'œil du capitaine se tourner avec inquiétude du côté du sud-ouest. Je remarquai au loin, dans cette direction, un petit nuage noir qui seul faisait tache sur le ciel bleu, et je demandai si ce nuage nous amènerait du vent.

« Plus qu'il ne nous en faut, » répondit le capitaine d'un ton

Digitized by Google

bref, et, à mon grand étonnement, il ordonna aux matelot carguer les voiles.

Cette manœuvre fut exécutée de façon à ne me montrer trop visiblement dans quelles dispositions se trouvait l'é page : les matelots s'acquittaient de leur besogne avec ler et répugnance, en faisant entendre des plaintes et des mur res ; le capitaine assaisonnait chacun de ses ordres de mille ments et de mille menaces. Je regardai encore du côté du v le petit nuage noir était devenu un immense banc de vap sombres, et partout à l'horizon la mer avait changé de cou

« La bourrasque tombera sur nous avant que nous sach où nous en sommes, dit le capitaine. Descendez, vous ne s ici qu'un embarras. »

Je descendis dans la cabine, et je préparai Monkton qui allait se passer.... La tempête éclata. Notre petit *fatigua* comme s'il allait se fendre en deux, puis il tourn lui-même, puis il sembla immobile et toute sa charpente missait. Enfin survint un choc qui nous renversa de nos si il se fit un craquement assourdissant et un déluge d'eau in la cabine. A demi noyés par cette lame, nous grimpâmes s pont : le brick, en termes de marine, *s'était coiffé* et se tenai sa quille d'arrière.

Avant d'avoir pu démêler, au milieu d'une affreuse confu autre chose que la terrible certitude que nous étions entière à la merci des vagues, j'entendis partir de l'avant du vaisseau voix qui fit taire à l'instant les cris et les clameurs du res l'équipage. Les paroles étaient en italien, mais je ne les co que trop. Il s'était fait une voie d'eau et la mer entrait comp torrent dans la cale du navire. Dans cette crise fatale, l pitaine ne perdit pas sa présence d'esprit. Il demanda sa h pour couper le mât de misaine, commanda à quelques hom de l'aider et dit aux autres de se mettre aux pompes. Il pas plus tôt donné cet ordre que la rébellion éclata. Le che mutins déclara en me regardant d'un air farouche que les p gers feraient ce que bon leur semblerait, mais que lui et se marades étaient résolus à monter dans la chaloupe et à la couler à fond le maudit navire avec le cadavre qu'il portait mots provoquèrent de bruyantes clameurs parmi les mate

Digitized by Google

dont quelques-uns montrèrent du doigt et d'un air insultant ce qui se passait derrière moi. Je me retournai et vis que Monkton, qui jusqu'alors s'était tenu à mes côtés, essayait de regagner la cabine. Je voulus le suivre, mais la confusion était telle sur le pont, les lames y déferlaient avec tant de violence, que je ne parvins pas à le rejoindre aussitôt que j'aurais voulu. Lorsque je fus enfin redescendu dans la cabine, je l'y trouvai étendu sur le cercueil, je m'approchai et lui dis :

« Alfred, il faut nous résigner à notre malheur, et tâcher de sauver nos jours.

—Sauvez les vôtres, s'écria-t-il, car vous avez un avenir devant vous. Mon avenir à moi est perdu au moment où ce cercueil s'enfonce dans les flots. Si le navire coule, je saurai que la fatalité s'est accomplie, et je veux couler à fond avec lui. »

Je vis qu'il n'était en état d'écouter aucune raison ni aucun conseil, et je remontai sur le pont. Le brick était couché sur le flanc; les matelots coupaient à coups de hache tout ce qui retardait la mise à flot de la grande chaloupe placée en travers du brick, et le capitaine, après avoir fait un dernier et inutile effort pour ressaisir son autorité, les regardait en silence. Ne pouvant compter sur la présence d'esprit du domestique de Monkton, je confiai aussi clairement et aussi brièvement que possible au capitaine l'état de mon ami, et lui demandai s'il me prêterait secours. Il fit un signe d'assentiment, et nous descendîmes ensemble dans la cabine. Même aujourd'hui encore, il m'en coûte de retracer à quelle terrible extrémité la démence obstinée de l'infortuné Alfred Monkton nous obligea de recourir. Il fallut employer la violence pour le séparer du cercueil, lui lier les mains et le traîner sur le pont. L'équipage était au moment de lancer la chaloupe à la mer, et il refusa d'abord de nous y recevoir.

« Lâches que vous êtes ! s'écria le capitaine, est-ce que maintenant nous avons avec nous un mort ? Ne coule-t-il pas à fond avec le brick ? De qui aurez-vous peur quand nous serons dans le canot ? »

Ces paroles produisirent l'effet désiré; les matelots eurent honte d'eux-mêmes et ils ne persistèrent pas dans leur refus. Au moment où nous nous éloignâmes du brick prêt à sombrer, Al-

Digitized by Google

fred fit un dernier effort pour m'échapper ; mais je parv
le retenir. Il resta assis près de moi, la tête baissée, som
silencieux, relevant de temps en temps les yeux pour me
trer notre malheureux navire luttant encore contre le nau

Longtemps avant l'approche de la nuit, nous fûmes ap
par un navire de commerce, qui nous recueillit à son b
nous fit débarquer en Espagne, dans le port de Carthagèn
fred n'ouvrait plus la bouche que pour murmurer les vers
vieille prophétie ; il en revenait sans cesse à cette place fu
qui resterait vide dans les caveaux de Wincot. Vers la f
notre voyage, il éprouva de temps en temps des accès d
son, que, dans mon ignorance, je pris pour les attaques
fièvre intermittente. Je fus bientôt détrompé. A peine é
nous à terre depuis un jour que son état empira au poi
me forcer à requérir les secours des meilleurs médecins d
thagène. Ces docteurs furent, selon leur usage, un jo
deux avant de se mettre d'accord sur la nature du mal ;
bientôt les symptômes les plus alarmants se développè
Alors les médecins me déclarèrent que la maladie étai
fièvre cérébrale.

Je me décidai à écrire au vieux chapelain qui avait
précepteur d'Alfred, et continuait à habiter l'abbaye de Wi
Dans ma lettre à ce vieillard, je lui racontais tout ce qui s
passé ; je le priais d'annoncer ces tristes nouvelles à miss El
avec tous les ménagements possibles, l'assurant que j'étai
solu à rester près de Monkton jusqu'au bout. Après avoi
partir ma lettre, il ne me restait plus qu'à attendre au che
mon malheureux ami.

Je m'attendais à ne recevoir de Wincot qu'une lettre e
ponse à la mienne ; je fus donc heureusement surpris d
arriver le chapelain de Wincot et un parent de miss Elmsli
moment de leur arrivée, la fièvre venait de cesser, et on
déclaré Alfred hors de danger. Le chapelain et son compa
étaient tous deux avides de savoir si le malade aurait la fo
se mettre en route : ils étaient venus à Carthagène dans l'i
tion de le remmener, et espéraient beaucoup plus que m
effets salutaires de l'air natal. Après qu'ils eurent fait tout
questions relatives à l'affaire essentielle du retour en A

Digitized by Google

terre et que j'y eus répondu, je me hasardai à leur parler de miss Elmslie. Je sus qu'ils avaient été obligé de la tromper sur la nature dangereuse de la maladie de son fiancé, afin de la détourner de les accompagner en Espagne.

Les semaines s'écoulaient; Alfred Monkton reprenait lentement ses forces; mais on ne pouvait reconnaître aucun changement dans sa maladie mentale. Dans les premiers jours de sa convalescence, on s'aperçut que la fièvre cérébrale avait exercé la plus étrange influence sur les facultés de sa mémoire. Il avait oublié tous les événements récents; tout ce qui se rapportait à Naples, à moi, à son voyage en Italie, s'était entièrement et bizarrement effacé de son esprit. Les dernières circonstances au milieu desquelles il s'était trouvé avaient si complétement disparu de son souvenir, que, quoiqu'il eût bien reconnu le vieux chapelain et son domestique, il ne put jamais me reconnaître, et il me regardait avec un air d'attention soupçonneuse, qui me causait une profonde douleur, lorsque je m'approchais de son lit. Toutes ses questions roulaient sur l'abbaye de Wincot et sur miss Elmslie; toutes ses conversations se rapportaient à l'époque où son père vivait encore. Les médecins tiraient un assez favorable augure de cette altération de la mémoire. J'aurais voulu l'espérer comme eux, lorsque vint le jour de notre séparation; car, de peur que ma présence ne fût pour le malade l'occasion d'un tourment d'esprit, on décida qu'il était plus prudent que je ne l'accompagnasse pas. Pour chercher une distraction qui me devenait nécessaire, car il me semblait que ma raison aussi avait souffert une légère atteinte par ma longue fréquentation d'Alfred, je fis une excursion en Espagne, avant de retourner moi-même en Angleterre.

Je passai par la France, et ce fut à Paris seulement que me fut remise la lettre du chapelain de Wincot, qui me faisait part de la mort d'Alfred Monkton.

Il était mort calme, presque heureux, et sans reparler une seule fois des événements qui avaient amené pour lui l'accomplissement de l'ancienne prophétie.

« Mon élève bien-aimé, écrivait le vieux chapelain, avait semblé se rétablir un peu dans les premiers jours qui ont suivi son retour; mais, en réalité, il ne reprenait pas de forces, et il

Digitized by Google

s'est éteint peu à peu, à la suite d'une rechute. Miss Elmslie
sait que je vous écris, veut que je vous exprime sa prof
gratitude. Elle n'a pas quitté un instant le malade, qu'el
gardait comme son fiancé. Il tenait ses yeux fixés sur les
et sa main serrée dans les siennes, au moment où il a exp

Trois jours après la réception de cette lettre, j'étais à Wi
et là le chapelain me racontait tous les détails des dernier
ments d'Alfred. Je sentis une émotion qu'il me serait di
d'analyser ou d'expliquer, en apprenant que, conformém
son désir formel, il avait été enseveli dans le fatal cave
l'abbaye. Le vieux prêtre me conduisit dans ce triste lieu
tait un souterrain froid et lugubre, dont la voûte surbaissé
soutenue par de lourds arceaux d'architecture saxonne. D
que côté de cette voûte s'étendait une rangée de niches étr
qui ne laissaient voir que l'extrémité des cercueils qu'elles
tenaient; leurs clous et leurs ornements d'argent brillaien
lueur de la lampe que portait mon compagnon. Au bo
souterrain, il me montra une de ces niches, et me dit :

« C'est là qu'il repose, entre son père et sa mère. »

Je regardai un peu plus loin encore.

« C'est la seule niche qui reste vide, me dit le chapelai
me suivait. Si le corps de M. Etienne Monkton avait pu
transporté à Wincot, c'est là qu'il aurait été déposé. »

J'éprouvai, à ces mots, un frissonnement et un effroi e
rougis d'avouer aujourd'hui, mais qu'alors il ne me fut pa
sible de vaincre. Je me détournai de la niche sépulcrale
vide, pour me hâter d'aller retrouver la clarté du soleil et
de la pureté de l'air. En traversant la pelouse, j'entendis de
moi le frôlement d'une robe de femme; je tournai la tête,
s'avancer une jeune personne en grand deuil. A sa douce
sionomie, à la manière dont elle me tendit la main, je de
tout d'abord qui elle était.

« J'ai su que vous étiez ici, dit-elle, et j'ai désiré...
mots, elle semblait déjà avoir perdu la voix; mais, triompha
son émotion, elle continua : « j'ai désiré vous serrer la ma
vous remercier de votre affection fraternelle pour Alfred.
être quitterez-vous bientôt le pays et sommes-nous destinés
plus nous rencontrer; mais jamais, non jamais je n'oub

Digitized by Google

n vous avez été bon pour *lui*, lorsqu'il n'avait pas un »

oix tremblante, la pâle beauté de son visage, et la can-
turelle de son regard si triste et si calme, produisirent
une telle impression, que je ne pus d'abord lui répondre
un geste respectueux. Elle me tendit la main une se-
ois, et s'éloigna avant que j'eusse trouvé une parole.
e l'ai jamais revue ; mais j'entends souvent parler d'elle.
, je le sais, restée fidèle à la mémoire des morts, et elle
e pas d'autre nom que celui de miss Ada Elmslie.

(*Wilkie Collins.*)

Digitized by Google

POÉSIE ANGLAISE.

—

Le Corbeau.

Dans un bois de sapins j'aperçus un corbeau.
Le plumage hérissé, croassant d'un air sombre,
Il aiguisait son bec contre le vieux rameau
Qui servait de perchoir à ce lugubre oiseau
Seul troublant de sa voix le silence de l'ombre.

Le ciel était rougeâtre; à l'est, une vapeur,
Gravissant par degrés les flancs de la montagne,
D'un orage prochain menaçait la campagne.
Tout se taisait au loin; cette voix de malheur
De noirs pressentiments me remplissait le cœur.

Au pied de ces sapins croupit une eau stagnante :
Ses bords sont hérissés de quelques joncs visqueux ;
Immobile marais d'où la vie est absente,
Ce verdâtre linceul et ce tombeau fangeux
Déroberaient longtemps un meurtre à tous les yeux.

Une brise soudaine a glissé sous l'ombrage,
Un souffle qui soulève à peine le feuillage ;
Tel un soupir s'arrête aux lèvres de l'Effroi.
J'ai frissonné, portant les mains à mon visage
Comme si j'allais voir un spectre devant moi.

A-t-il donc peur aussi l'oiseau du triste augure ?
L'approche d'un péril le fait-il tressaillir ?
Non, ou s'il a tremblé, son instinct le rassure ;
Dans son regard s'allume un farouche plaisir,
Il flaire une victime et part pour la saisir.

Quelque daim fugitif, atteint d'un plomb perfide !...
Corbeau, je veux ma part. Va devant, sois mon guide.
C'est ici... La broussaille est foulée en ce lieu
Et des gouttes de sang tachent le sol humide;
Écartons cette branche... Ah ! qu'ai-je vu, mon Dieu [1] ? »

[1] Cette pièce est imitée de W.-R. Cassels, poëte encore peu connu : elle rappell singulier poëme d'Edgard Poe, intitulé aussi *The Raven*; mais *Le Corbeau* de W. Cassels, d'une facture moins harmonieuse que celui d'Ed. Poe, a le mérite d'of une scène de terreur dramatique parfaitement claire. L'original, comme notre i tation, est en stances de cinq vers. (A. P.)

Digitized by Google

LÉGISLATION FISCALE. — MŒURS.

DES TAXES D'ÉGLISE

ET DE

L'ORGANISATION DES *FABRIQUES* EN ANGLETERRE.

Le système actuel des taxes d'église, en Angleterre, condamné depuis longtemps par l'opinion publique, a été signalé par les hommes d'Etat de tous les partis, et notamment par sir Robert Peel, en 1835 (il était alors dans l'opposition), comme une honte pour le gouvernement. Une réforme, souvent réclamée et souvent promise a été ajournée jusqu'à présent par des causes dont quelques-unes tiennent à la nature même du gouvernement représentatif, d'autres à la résistance des intérêts privés, d'autres, enfin, à la difficulté de détruire des abus en quelque sorte identifiés à un ordre de choses tellement vermoulu qu'on craint d'y toucher. Cependant le Parlement semble enfin disposé à aborder sérieusement la question. Elle a été vivement débattue dans la Chambre des communes, où M. Gladstone déclara, dans des termes analogues à ceux de sir Robert, que le gouvernement reconnaissait l'impérieuse nécessité de s'en occuper au plus tôt. Dans ces circonstances, et en raison de l'obscurité qui règne sur la plupart des questions ecclésiastiques, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs les éléments du problème à résoudre.

Une taxe d'église (*church-rate*), — pour commencer par la définition du terme qui forme le sujet de la discussion, — est une taxe

Digitized by Google

paroissiale, imposée par le *vestry*[1] d'une paroisse, et lev
les marguilliers (*church-wardens*). Or, le *vestry* est le syno
roissial de l'église, et les marguilliers sont les représenta
clésiastiques des paroissiens : de plus, les seuls autres fon
naires laïques de l'Église d'Angleterre, le clerc (*clerk*
sacristain (*sexton*)[2], participent ordinairement au produ
taxe. Ainsi, le vote, la perception et l'emploi de cet impôt r
en jeu toute l'organisation laïque de l'établissement an
Pour donner une idée de la manière dont fonctionne, dans
tique, le mécanisme ecclésiastique de l'anglicanisme, et
fluence qu'exerce l'Église, en matière administrative, sur la
laïque, nous ne saurions mieux faire que d'introduire le
dans une assemblée du *vestry* de quelque paroisse pop
réunie dans le but annuel d'élire ses marguilliers. Nous
serons que quelque membre de l'Église anglicane, voulan
un Français de ses amis au jeu de l'une des institutions
tiques de l'Angleterre, l'ait conduit, il y a sept ans, le j
mardi de Pâques, dans l'ancienne église d'une des grande
du Lancashire. Voici, d'après les rapports des journau
localité, la scène édifiante à laquelle aurait assisté cet étr

« Le mardi de Pâques, les paroissiens de Rochdale se s
semblés dans la vieille église, à l'effet d'élire les marg
pour l'année suivante, et la réunion était fort nombreuse

« Le ministre de la paroisse (*vicar*)[3] ayant ouvert la s
comme président, désigne et nomme pour son mar
M. Georges Murray Chadwick.

« M. Abraham Brierly propose comme marguilliers
l'année suivante, M. Murray Chadwick (comme marguil
ministre) et huit autres *gentlemen*.

« Cette motion ayant été appuyée, M. Livesey se lève et
la parole au président, au milieu de cris bruyants de « É

[1] L'auteur de l'article rapporte plus loin la définition du mot : voici cell
tionnaire de Johnson : I. vestry (*vestiarium* des Latins, *vestiaire* des F
salle contiguë à l'église, où sont déposés les vêtements sacerdotaux et les
crés. — II. vestry, assemblée de paroisse qui se tient communément da
appelé *vestry*. (*N. du R.*)

[2] Le dictionnaire de Johnson dit que le mot anglais *sexton* n'est qu'du
tion du mot français *sacristain*. (*N. du R.*)

[3] Le *vicarius* anglais est le *curé* de l'église catholique, et son *vicaire* est u

Digitized by Google

« d'applaudissements et de marques assez vives d'im-
n de la part des amis du ministre.

ne viens pas ici, dit l'orateur, formuler un acte d'accusa-
tre la personne qui, pendant plusieurs années, a si mal
s fonctions de marguillier du ministre ; mais je suis venu,
r, pour vous dire mon opinion et pour provoquer une
ation de l'opinion de cette assemblée sur la manière dont
us êtes conduit vous-même, en persistant.....

INISTRE. Je ne vous laisserai pas continuer.

IVESEY. J'ai le droit de parler.

INISTRE. Nous n'avons pas à nous occuper du passé. Si vous
que amendement à proposer, je suis prêt à vous entendre ;
'est ni le temps ni le lieu de.....

VESEY. Ce n'est jamais le temps ni le lieu pour vous, docteur.

UNT (avoué). Fi donc ! fi donc !

de : « Allez toujours, Livesey ! » Grand tumulte.)

IVESEY. Je crois, monsieur le président, qu'en cherchant à
'expression de l'opinion de cette assemblée, vous.....

UNT. Fi donc, Livesey ! Asseyez-vous.

IVESEY. Je pense, docteur Molesworth, que votre conduite pen-
dernières années.....

INISTRE. Vous ne continuerez pas.

e moment, le président se dispose à mettre aux voix la motion.

IVESEY. J'ai un amendement à proposer, et je continuerai.
« Continuez ! » Applaudissements et marques d'impatience.)

INISTRE. Je ne vous écouterai pas.

IVESEY. Je demande la permission de proposer, comme amen-
la liste suivante.....

INISTRE. A la bonne heure. J'écouterai cela.

ivesey propose une autre liste de marguilliers. Sa motion ayant
rée, au milieu d'un grand tumulte, un ouvrier prend la parole.

INISTRE. Taisez-vous, monsieur ! Silence ! M. Brierly demande
à l'ordre.

BRIERLY. Il me semble que ce n'est pas ici un lieu convenable
pareilles scènes. Il est vrai que le public a été dans l'usage de
r tous les ans dans cette église dans le but qui nous rassemble
'hui. Mais je ne crois pas que l'assemblée ait le droit de censu-
nduite de son ministre.

LIVESEY. Vous dites que ce n'est pas le moment d'exprimer son

Digitized by Google

opinion. Mais quand donc est-ce le moment? Je demande au ministre quand c'est le moment? (Applaudissements.)

« Le Ministre. Jamais. Vous n'avez pas le droit de critiquer ma conduite. Je ne suis pas votre justiciable. (Marques d'improbation et bruit.)

« M. Brierly. Je vous demande, messieurs, si, dans ce lieu sacré, on devrait se livrer à de pareils débats. Nous sommes ici réunis pour élire les serviteurs de l'Église. Peu importe, après tout, que ce soit ma liste ou celle de M. Livesey qui obtienne la préférence; mais occupons-nous de notre affaire, et ne sortons pas de là.

« M. Livesey. C'est aussi de notre affaire que je veux m'occuper, et j'allais faire observer que quand neuf marguilliers.....

« Le Ministre. Cela est étranger à l'objet de la réunion.

« M. Livesey. En vérité, docteur, votre conduite est peu convenable pour un ministre chrétien.

« Le Ministre. Peu m'importe. Ce n'est pas ici le moment.....

« M. Livesey, vivement. Si ce n'est pas le moment, quand donc sera-ce? Je porte défi au docteur Molesworth d'accepter une discussion publique de la question, à tel moment et en tel lieu qu'il lui plaira de fixer. (Applaudissements.)

« Cette altercation s'étant prolongée quelque temps encore, M. Caïn demande au ministre si le marguillier qu'il a désigné, dans le cas où sa nomination serait définitive, agira de concert avec ceux qui seront élus par les paroissiens.

« Le Ministre. On a demandé s'il ne conviendrait pas que mon marguillier agît de concert avec les autres. En premier lieu, je ne voudrais pas répondre de ce que pourra faire un homme, quel qu'il soit, pendant une année. En second lieu, je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux que vos marguilliers agissent de concert avec le mien. (Cris de: « Oh! oh! »)

« M. Livesey essaye de nouveau d'adresser la parole au président.

« M. Hunt. Asseyez-vous, Livesey.

« Le Ministre. Vous vous êtes permis de critiquer ma conduite.

« M. Livesey. Parce que j'ai trouvé que vous agissiez toujours en dictateur et dans un esprit antichrétien.

« Le Ministre. Là! vous l'entendez?

« M. Livesey. On m'a dit.....

« M. Hunt. A l'ordre! à l'ordre! (Cris de: « Continuez, Livesey! » et grand tumulte.)

« M. Livesey. Notre ami, M. Hunt, est bien échauffé aujourd'hui, et il me semble qu'un petit bain froid dans l'étang de Marland ne lui ferait pas de mal. (Rires et applaudissements.)

Digitized by Google

« M. Hunt s'avançant vers M. Livesey et gesticulant avec vivacité. Je vous dis, monsieur, que vous êtes un insolent et un drôle.

« M. Livesey. L'assemblée reconnaîtra avec moi que M. Hunt s'est attiré mon observation par la violence de sa conduite. J'ai voulu régler son compte avant d'aller plus loin. (« Écoutez ! écoutez ! » et rires.)

« M. Livesey continue à parler, mais il est interrompu par le ministre, qui met brusquement la question aux voix. L'amendement obtient une immense majorité, réunissant au moins cinq cents voix, contre six seulement en faveur de la motion originale.

« Le Ministre. L'amendement est voté. Quelqu'un demande-t-il le scrutin ? (Le ministre regarde M. Brierly, mais la réponse de ce dernier ne parvient pas jusqu'à nous.)

« Le Ministre. En ce cas, l'amendement est adopté.

« M. Livesey prend la parole au sujet du vote de remerciements, lorsque le ministre, descendant de la chaire et voyant que la foule ne paraît nullement disposée à se ranger pour lui faire place, dit, en s'adressant à M. Livesey : « Je vous accuse de faire du désordre dans l'église.

« M. Livesey. Comme il vous plaira, docteur Molesworth ; mais quand j'ai un devoir à remplir, je ne suis pas dans l'habitude de me laisser intimider par des menaces de ce genre.

« Le Ministre. Nous verrons.

« M. Livesey. Messieurs, je suis ici dans l'exercice de mon droit comme paroissien, et je suis sûr que vous voudrez bien m'entendre, si d'autres ne le veulent pas.

« Le Ministre. Très-bien. Je vous préviens que des poursuites seront dirigées contre vous pour avoir provoqué du désordre dans l'église. (Le ministre se retire alors dans la sacristie, où il se tient pendant le reste de la séance, en dehors de l'assemblée, mais à portée d'entendre ce qui se passe.)

« M. Livesey, qui est resté *dans l'église* avec la majorité, se livre, sans être interrompu, à la critique de la conduite du ministre et des marguilliers, et termine en proposant la résolution suivante : « Cette « assemblée déclare qu'il est à la connaissance personnelle de la plu- « part des individus qui la composent, qu'à l'occasion de la grande « assemblée qui eut lieu en 1840 pour l'établissement d'une taxe d'é- « glise, le ministre actuel de la paroisse fut hué et sifflé par plusieurs « milliers de ses paroissiens, et que la troupe fut appelée, quoique sans « aucune nécessité, pour maintenir l'ordre ; et cette assemblée est d'o- « pinion que la conduite du ministre est indigne d'un ministre chré- « tien et a eu pour effet de compromettre, dans cette paroisse, le respect « dû à l'Église. »

Digitized by Google

« Cette motion, ayant été appuyée, est adoptée à l'unanim
milieu de bruyants applaudissements, après quoi l'assemblée
pare [1]. »

Tel est aujourd'hui le caractère, telles sont les délibé
d'une assemblée paroissiale en Angleterre. Quoi de plus
cependant, que l'idée de ces réunions périodiques de t
chrétiens composant les dix mille paroisses du royaume,
but de conférer sur leurs intérêts religieux? Comment s
que la réalité soit tombée si fort au-dessous de l'idéal? c
assemblées des fidèles, que ces synodes dégénérés ne pré
plus que le triste spectacle de débats tumultueux, indécen
criléges, dont on trouverait à peine le parallèle dans les
d'Illinois ou de Missouri? Il faut chercher la cause prem
mal dans cé mauvais esprit qui a poussé le clergé des
grecque et latine à étouffer l'action indépendante de la pa
que de la communauté, pour concentrer en lui-même t
pouvoirs spirituels. Cette politique hiérarchique fut fa
et en partie justifiée par la barbarie des temps qui suivi
renversement de l'empire romain. A une époque où les
bres du clergé étaient les seuls qui sussent lire, ils eure
cessairement le monopole des fonctions qu'eux seuls éta
état de remplir. Avant que la civilisation de l'Occident eût
sous les invasions des Goths et des Vandales, les laïque
çaient, dans les matières les plus importantes, un contrôle
sur les affaires religieuses du district auquel ils apparte
Du temps même de saint Ambroise, les principaux p
de l'Église étaient élus par les congrégations qu'ils d
gouverner. Saint Augustin lui-même reçut sa première
d'âmes de ce que nous appellerions aujourd'hui le *vestry*
petite ville de province, en Numidie. Mais la tendance de l
romaine était trop exclusivement sacerdotale pour tolére
les limites de sa juridiction, l'exercice de cette action in
dante. Aussi les assemblées locales des laïques furent-elle
tôt dépouillées de leurs attributions religieuses, et réduites
de simples comités de finances.

En Angleterre, bien que tel ait été, selon toute probabil

[1] Extrait et abrégé du journal *The Record*, du 16 avril 1849.

Digitized by Google

e du synode paroissial depuis l'époque anglo-saxonne, il pas moins vrai qu'il se trouvait autrefois dans des con- lus favorables, n'étant pas entravé dans l'exercice de ses s par ces forces perturbatrices qui en font trop souvent hui une dérision et une farce. Tant que tous les parois- ient en réalité ce qu'ils sont en théorie, membres de nationale, les actes pour lesquels ils étaient convoqués, ir une extrême importance, s'accomplissaient néanmoins formes convenables et ne pouvaient, en tout cas, pro- l'opposition basée sur des motifs de conscience. Mais Révolution eut assuré la tolérance aux dissidents, un pa- cessa d'être considéré comme appartenant nécessairement e établie. Cependant aucune mesure ne fut prise pour e code légal de cette Église aux changements survenus situation. D'un côté, la loi écrite reconnaissait les non- istes et autorisait les chapelles dissidentes; de l'autre, commun persistait à voir dans tout Anglais un membre se, et appelait tous les habitants d'une paroisse, — ana- s, juifs ou sociniens, peu importe, — à prendre part, en l'élection des officiers ecclésiastiques et à s'imposer eux- pour l'entretien d'un édifice qui était ou n'était plus celui culte. Il y a mieux : ces mêmes dissidents, à qui la loi rmettait de fréquenter et même de construire des lieux s à leur culte particulier, étaient *et sont encore*, d'après canon, exposés à être déférés aux tribunaux ecclésiasti- r les marguilliers, pour cause d'absence des offices de Ils peuvent, s'ils ne remplissent pas leurs devoirs reli- la satisfaction desdits marguilliers, être cités devant la l'évêque et condamnés à la prison, *pour la santé de leurs* s peuvent encore être élus marguilliers, et forcés, à ce surveiller des cérémonies qu'ils regardent comme ido- le prendre soin de croix et d'ornements méprisables ou à leurs yeux. Refusent-ils d'accepter ces fonctions; ils sont s d'une forte amende; et l'on a vu des paroisses qui, dans but de battre ainsi monnaie, ne craignaient pas de pro- s rites de la religion en élisant comme marguilliers des s notoirement connus par leurs principes antireligieux. n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire. A Londres

Digitized by Google

même, le *vestry* de la paroisse de *Saint-George, Eastche* l'année dernière un juif pour marguillier. Mais le dig lite ne paya pas l'amende et aima mieux remplir pend année les fonctions attachées à ce titre : nous ajouterons, l'autorité d'une personne en position d'être fort bien in qu'il les remplit à la grande satisfaction de cette paroi chrétienne.

Le *vestry* même, —c'est-à-dire le corps que la loi sem courager à donner l'exemple de pareils scandales, en le sant d'éléments aussi hétérogènes, — a été, depuis les te plus reculés, l'assemblée légale des paroissiens réunis p pédition des affaires de la paroisse. Le *vestry*, et c'est là de son nom, se tient ordinairement dans le vestiaire (*ve* sacristie ; mais il arrive souvent, surtout dans les paroiss leuses, qu'il se réunit dans l'église même, et que les vo la nef et du sanctuaire retentissent des applaudissemen éclats de rire des assistants. Les membres de cette assemb les contribuables de la paroisse, dont chacun a voix délib un statut qui date du siècle actuel a attribué une plur votes aux principaux contribuables, à raison d'un vote p que vingt-cinq livres sterling d'imposition. Quelques pa au lieu de ces *vestrys* généraux, sont gouvernées par des choisis (*select vestries*), constitués par une loi spéciale o un petit nombre de cas, par coutume immémoriale. La plus ordinaire des *vestrys choisis* est celle qui a été créée p dit de Hobhouse, lequel permet aux paroisses ayant une population de substituer une assemblée représentative ancien *vestry*. Cet acte supprime la pluralité de votes (e endroits où il est adopté), et établit le suffrage par feu, au scrutin secret, et l'élection annuelle, accordant ainsi a tribuables les trois points fondamentaux de la *nouvelle* C'est en vertu de cet acte que les paroissiens élisent péri ment leur parlement au petit pied. Plusieurs paroisse capitale sont en ce moment gouvernées par ces *vestrys ch* les lecteurs de journaux anglais sont familiarisés avec les tricités de ces sénateurs au petit pied, avec leurs ridicule cations, leurs harangues prétentieuses, leurs parodies bou des usages parlementaires. L'acte qui leur a donné l'ex

Digitized by Google

leur défend heureusement de se réunir dans l'église; mais l'infortuné ministre n'en est pas moins obligé de présider leurs assemblées, à moins qu'il n'ait le bon esprit de s'abstenir de prendre aucune part, même par sa présence, à leurs délibérations.

Quelle que soit la constitution du *vestry*, il possède les mêmes pouvoirs généraux : — ceux de contrôler l'emploi des fonds de la paroisse, de voter les taxes d'église, de statuer sur les agrandissements ou les modifications que peut réclamer l'édifice consacré au culte, et d'élire ceux des marguilliers dont la nomination appartient aux paroissiens [1]. Ce dernier devoir est le seul qui puisse être, à la rigueur, considéré comme ecclésiastique; car les marguilliers sont encore, au moins en théorie, chargés de fonctions religieuses, comme représentants de la communauté laïque. La loi exige que, tous les ans, lors de la visite d'inspection de l'archidiacre, ils lui fassent un rapport, dans lequel ils sont tenus de signaler tout ce qu'ils ont pu remarquer d'irrégulier dans la conduite du ministre ou des paroissiens : — si le ministre, par exemple, s'est écarté de la rubrique, ou s'il a négligé de visiter les malades; si les paroissiens ont péché contre les bonnes mœurs, en s'absentant habituellement de l'église, en s'enivrant, en jurant, en se livrant à la débauche. Mais dans la pratique, ainsi qu'on le croira facilement, la présentation de ce rapport n'est plus qu'une vaine formalité, excepté dans le cas où le ministre a, par quelque faute grave, causé un scandale flagrant; et dans ce cas même les marguilliers, pour s'épargner des désagréments personnels, manquent souvent à leur devoir. Ils sont encore chargés de maintenir l'ordre dans l'église pendant le service divin, de distribuer, conjointement avec le ministre, les aumônes eucharistiques, de ranger les siéges et de sonner les cloches [2]. Jusque-là leurs devoirs, tels qu'ils sont compris et pratiqués aujourd'hui, ne donnent pas lieu à des luttes bien vives,

[1] Le nombre des marguilliers élus par les paroissiens varie selon les lieux. La règle posée par le droit canon est que le ministre en nomme un et les paroissiens un autre, et c'est aussi ce qui a lieu le plus communément. Mais il y a certaines paroisses où l'un et l'autre sont élus par les paroissiens; d'autres, comme Leeds et Rochdale, où les paroissiens en nomment *huit* et le ministre *un*. C'est, en définitive, la coutume qui détermine, dans chaque paroisse, la pratique légale.

[2] Toutefois, les marguilliers ne peuvent sonner les cloches sans l'agrément du ministre.

Digitized by Google

à moins qu'ils n'aient été élus dans le but exprès de contre
un ministre impopulaire. La cause la plus ordinaire de di
est l'obligation qui leur est imposée de pourvoir aux bes
service divin, d'entretenir le mobilier de l'église et de
l'église elle-même les réparations nécessaires. Pour s'ac
de cette partie de leurs fonctions, il leur faut de l'argent ;
peuvent se procurer de l'argent qu'en levant une taxe d'égl
cette taxe, ils ne peuvent l'obtenir sans le consentement du
Lors donc qu'ils ont fixé la somme dont ils ont besoin, i
voquent les paroissiens et leur soumettent modestement
mande d'un *penny* ou de deux *pence* par livre sterling
demande est faite à un corps qui, d'après l'hypothèse de
se compose entièrement de gens assidus aux services de
paroissiale. Si le fait était d'accord avec la théorie, il n'y
point de difficulté ; et dans les cas où il en est à peu près
comme dans l'immense majorité des villages, la taxe d'ég
votée chaque année sans division. Mais dans les districts
facturiers, où les dissidents sont en force, il est probab
quelque Hampden de *vestry* proposera un amendemen
fera adopter. Le marguillier demande un scrutin, où il es
être encore une fois battu ; et il ne lui reste plus qu'à ren
une lutte inégale et à porter à ses cofonctionnaires, le sac
et le clerc, la fâcheuse nouvelle que leurs salaires seront, p
toute la durée de l'exercice courant, abandonnés aux c
précaires du système facultatif.

Le clerc et le sacristain étant les seuls autres fonction
laïques de l'Église anglicane, nous expliquerons en quelque
leurs attributions.

Le clerc de la paroisse (*parish clerk*) est un personnag
connu, en général, *de nos oreilles* que de nos yeux. Qui n
déploré la barbarie avec laquelle les *répons* du servic
écorchés, dans la plupart de nos églises de campagne,
malheureux, ordinairement dépourvu d'éducation, qui,
endort l'assistance par son débit traînant et monotone,
l'agace par le diapason criard de sa voix ? Toutefois, le s
donner la réplique à l'officiant ne fait pas partie des fon
légales du clerc : c'est, d'après la théorie de l'Église, la con
tion entière, qui doit répondre, et nous voyons avec plais

Digitized by Google

cette pratique est adoptée dans beaucoup d'églises nouvelles. Les écrivains sur le droit ecclésiastique font remonter l'origine de la charge de clerc de paroisse aux constitutions de l'archevêque Boniface, d'après lesquelles le poste de porteur d'eau bénite (*aquæ bajulus*) devait être confié à un clerc, chargé d'aider le prêtre de la paroisse et d'exécuter ses ordres. Plus tard, les minces profits de cet emploi ne suffisant pas à l'entretien d'un ecclésiastique, l'usage s'introduisit de nommer un clerc laïque, ce qui est, à la rigueur, une contradiction de termes. Du reste, les fonctions du clerc de paroisse sont encore, à peu de chose près et à l'exception de ce qui concerne l'eau bénite, ce qu'elles étaient du temps de Boniface, c'est-à-dire qu'elles consistent à prêter assistance au ministre dans la célébration du service divin. La charge de clerc de paroisse est une propriété, conférée par le ministre ; mais l'archidiacre peut destituer le clerc pour inconduite prouvée. Le salaire du clerc se compose des honoraires attachés au casuel, auxquels est ordinairement ajoutée une petite subvention, prélevée sur la taxe d'église.

Le sacristain (*sexton*) est également un ancien fonctionnaire paroissial, chargé dans le principe de la garde des objets sacrés appartenant au culte. Mais, dans la plupart des cas, l'usage tout-puissant, ce père du droit anglais, a transféré ce soin au clerc, et n'a laissé à l'ancien gardien de la sacristie que la tâche plus humble et moins agréable de fossoyeur. Cela est d'autant plus étrange que, de toutes les charges ecclésiastiques, celle de *sexton* est la seule qui puisse être légalement remplie par une femme, et que les femmes peuvent voter pour l'élection d'un *sexton*. La Cour qui décida cette question en faveur du sexe motiva sa décision sur ce que « la charge du *sexton* n'ayant rien de commun avec la surveillance des mœurs des paroissiens, il n'y avait pas de raison pour en exclure les femmes ! »

Cet aperçu sommaire des organes laïques de l'Eglise anglicane est cependant complet, et l'on peut reconnaître au premier coup d'œil combien les rouages de la machine sont rouillés. Cependant, telle est l'indifférence des Anglais pour tout plan de réforme, lorsque ces réformes ne touchent pas directement à leurs intérêts matériels ; tel est leur attachement pour les anciennes coutumes et les formes établies par la prescription, que ce système à demi

Digitized by Google

suranné fonctionne sans aucun changement depuis deux
ans, et qu'il aurait pu continuer de fonctionner encore pe
deux cents autres années, sans les circonstances qui ont a
l'attention sur un de ses inconvénients particuliers, auquel
peut guère être remédié sans un remaniement général. Nou
lons parler de ces taxes d'église qui ont, depuis une ving
d'années, soulevé tant de débats, et à l'occasion desquelles
exposerons très-rapidement l'état actuel de la législation.

La base et l'origine des taxes d'église est l'obligation que l
d'Angleterre imposent à chaque paroisse d'entretenir l'égli
roissiale. Cette obligation ne remonte probablement pas à
d'un millier d'années; car elle est reconnue par une loi
Canut[1]. Elle fait également partie du droit commun, suiva
pinion unanime des vingt-trois juges qui prononcèrent dans
meuse affaire Braintree[2]. Mais le soin de faire exécuter cett
gation a toujours été du ressort des Cours ecclésiastiques
droit commun ne fournit même aucun moyen de procé
cet effet.

Les Cours spirituelles, n'ayant ainsi rien qui entravât leu
diction, ont posé par leurs décisions les grands principes
sur la matière. Elles considérèrent l'obligation d'entretenir l
et le matériel nécessaire au service divin comme un devo
gieux, incombant à tous les paroissiens. Il s'ensuivit que le
levées par la paroisse étaient une charge personnelle sur l
bitants, et non point une charge sur la propriété du district.
dans le cas où une taxe d'église n'est pas payée, les Cours
siastiques n'ont aucun recours contre la propriété du débit
sont forcées de le faire mettre en prison; si le débiteur me
dette s'éteint avec lui, et ses exécuteurs testamentaires n
pas tenus de payer la taxe qui était restée à sa charge
bien que cette taxe fût d'une nature si purement personne
quotité individuelle était réglée d'après l'importance de la pr
foncière, qui était autrefois la seule propriété tangible. En t
cependant, les biens meubles étaient, et sont encore, soun
taxe d'église; il y a même certaines paroisses en Angleterr

[1] Ad refectionem Ecclesiæ debet omnis populus secundum rectum subven

[2] Il s'agissait dans ce procès, dont nous reparlerons plus loin, d'une taxe repoussée par un *vestry*, mais maintenue par les marguilliers, de leur propre

Digitized by Google

bétail et les navires y sont assujettis. Mais, sauf quelques exceptions de ce genre, l'usage de n'imposer que la propriété foncière est tellement général, qu'on peut considérer les biens meubles comme affranchis par prescription. Dans tous les cas, la taxe d'église est une charge qui, de temps immémorial, a pesé sur la propriété foncière du pays, bien que le seul moyen de contrainte qui existe soit une action contre la personne de l'occupant.

Voici comment procèdent, à cet égard, les Cours ecclésiastiques. Les marguilliers commencent une action contre le défaillant « pour *soustraction* de la taxe d'église », formule bizarre qui semble indiquer, non pas seulement qu'il a manqué à payer sa taxe, mais qu'il en aurait volé le montant à la caisse de la paroisse. S'il conteste la validité de la taxe, ou s'il prétend avoir été imposé à tort, la Cour examine la question ; mais s'il ne peut justifier ses objections, il est déclaré en état de désobéissance et mis en prison, en vertu d'un mandat *de contumace capiendo*, jusqu'à ce qu'il ait payé. Toutefois, si la somme due est au-dessous de dix l. st. (ce qui arrive presque toujours), ou si le défaillant est quaker, le recouvrement de la taxe peut être poursuivi d'une manière moins désagréable, au moyen d'une procédure sommaire devant deux magistrats, qui peuvent ordonner la saisie de ses meubles.

Mais il arrive quelquefois, et le cas s'est présenté assez souvent dans ces dernières années, qu'au lieu d'une paroisse docile et de marguilliers zélés poursuivant le payement de la taxe d'église contre un individu récalcitrant, on voit la taxe refusée par le *vestry*, et les marguilliers élus exprès pour s'y opposer. Comment forcer toute une paroisse à réparer son église, ainsi qu'elle y est légalement obligée? C'est là une question très-difficile, qui a été jugée en sens divers, et sur laquelle les plus hautes autorités sont partagées. Les meilleurs canonistes prétendent que, dans ce cas, la Cour ecclésiastique pourrait faire sommation à chaque paroissien individuellement d'avoir à réparer l'église, et le faire mettre en prison s'il refusait ; ils ajoutent que la paroisse entière pourrait être mise en interdit et privée du ministère de l'Église établie.

Telle était la loi du temps de l'Église catholique romaine, et telle elle est encore. Il peut paraître étrange, au premier abord, que plusieurs siècles se soient écoulés pendant lesquels les taxes

Digitized by Google

d'église ont été proposées chaque année dans les dix mi
roisses d'Angleterre, sans qu'un seul cas se soit présenté
donné lieu de tirer des profondeurs de l'arsenal canonic
armes depuis si longtemps cachées dans leur fourreau, c
sorte que la question de savoir quels sont les moyens co
fournis par la loi est devenue un sujet de contestation en
plus savants légistes. Pour se rendre compte de cette long
riode de repos, il faut se rappeler qu'avant la Révolution le
conformistes n'avaient pas d'existence légale et ne se s
point hasardés à appeler l'attention sur leurs opinions relig
en résistant à une obligation légale. La Révolution, il es
leur assura la tolérance ; mais, pendant de longues années e
ils continuèrent à ne former qu'une petite minorité, en
l'animadversion, quelquefois aux outrages populaires. P
tout le siècle dernier, — depuis l'époque où Sacheverel é
porté en triomphe par les rues de Londres, jusqu'à celle des
tiers qui brûlaient la maison de Priestley, à Birmingham, en
« Vive l'Église et le Roi », — la populace se montra
d'un grand zèle pour l'Église ; et nous remarquerons, en p
que cet enthousiasme populaire est bien plus facilement
par les noms que par les choses ; car l'époque même où
d'Angleterre était tombée au plus bas degré sous le rappo
doctrine, de la discipline, de la morale, du soin des pauv
celle où elle jouit de la plus grande faveur auprès des
D'ailleurs, indépendamment de la terreur qui empêchait
sidents de braver la persécution des partisans zélés de la
dominante, la société, en général, était préoccupée de la p
légale qu'on pouvait provoquer en résistant à la loi, p
d'autant plus redoutable qu'elle était entourée de plus de m
il régnait aussi dans toutes les classes un esprit de soumi
la règle établie, qui paralysait toute hostilité. Nous voyo
les paroisses, loin de se refuser à des demandes légalem
gatoires, consentaient sans opposition à des payements pu
volontaires. La loi, en effet, exige seulement que l'on fo
les objets nécessaires au service divin ; mais le *vestry* est a
à comprendre dans la taxe beaucoup d'autres objets qui p
être considérés comme objets de luxe, tels, par exempl
l'entretien d'un orgue et les salaires de choristes. Non-seu

Digitized by Google

des articles de ce genre étaient votés sans opposition et à l'unanimité, mais la moitié des taxes d'église votées pendant le siècle dernier comprenaient des articles d'une nature positivement illégale. Ainsi, l'on y faisait figurer des dépenses rétrospectives, des frais parlementaires, des débours pour l'entretien des routes, pour la destruction des rats et des moineaux. Mais cet heureux temps ne devait pas durer toujours. La Révolution française de 1830, combinée avec l'agitation anglaise qui en fut la conséquence, porta un coup mortel à tous les principes de non-résistance. Le bill de réforme accrut bientôt, dans une proportion formidable, l'influence politique des dissidents, très-nombreux dans la classe moyenne des commerçants. Aussi les taxes d'église, qui, avant 1830, avaient à peine été refusées par une seule paroisse, commencèrent-elles, à partir de cette époque, à rencontrer une opposition qui n'a fait qu'aller en augmentant. Il n'a pas été levé de taxe d'église à Birmingham depuis 1831 ; il n'en a pas été levé à Leeds depuis 1833 ; et beaucoup d'autres villes ont suivi cet exemple, jusqu'à ce qu'enfin les paroisses les plus populeuses des grandes cités manufacturières ont presque toutes refusé de payer. C'est ainsi que le chiffre total des taxes d'église levées en Angleterre et dans le pays de Galles est tombé de 446,247 l. st. en 1831, à 262,670 l. st. en 1843. Les états n'existent pas pour les années suivantes, mais nous ne doutons pas que le produit de la taxe n'ait encore baissé. En même temps, la loi surannée était livrée aux débats judiciaires ; on fouillait ses recoins poudreux, on fourbissait ses armes rouillées ; et des questions qui, pendant de longues années, n'avaient exercé que l'érudition des antiquaires, étaient portées de tribunal en tribunal, et violemment agitées par des partisans irrités. Le résultat le plus clair de ces débats a été de prouver la complication et l'incertitude de la loi, ainsi que la cherté des procès. Les moyens coercitifs que possède l'Église sont tellement entravés par des difficultés techniques, que si un *vestry* se refuse opiniâtrément à voter la taxe, il est presque impossible de l'y contraindre. Dans tous les cas, la décision à intervenir sur chaque action intentée peut être retardée pendant une vingtaine d'années par la résistance organisée d'un corps opulent comme celui des dissidents anglais. Le procès Braintree, auquel nous avons déjà fait allusion, dura treize ans (de 1841 à 1853) dans sa seconde phase

Digitized by Google

seulement, et encore n'épuisa-t-on pas tous les degrés de ju tion. Les frais s'élevèrent, pour la seule part du marguil 2,378 l. st. (59,450 fr.), non compris le mémoire de l'avoué frais de voyage. Mais, en supposant même qu'on ne rencontr toujours une opposition aussi tenace, que l'observation des f d'une jurisprudence surannée n'occasionnât aucune err que la procédure pût être menée à bonne fin, il y aurait qu chose de tellement monstrueux dans la mise à exécution pénalité, consistant à envoyer toute une paroisse en prison, trouverait peu de marguilliers et d'archidiacres disposés à ter l'odieux qui s'attacherait, en pareil cas, à l'accompliss de leur devoir officiel. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, q difficultés n'existent qu'à l'égard d'un *vestry* récalcitran simple individu, dans une paroisse consentant à la taxe, s'il a de l'argent à dépenser, donner beaucoup d'embarra tourment aux autorités paroissiales.

Nous en avons dit assez pour faire voir que la loi est, en concerne les taxes d'église, dans un état aussi peu satisf qu'il soit possible de concevoir; qu'elle est en partie toml désuétude, en partie incertaine, et qu'il est si facile de l' que, toutes les fois que les opposants sont nombreux et ré on trouve qu'il est pratiquement impossible de la mettre cution. Comme M. Gladstone l'a dit avec raison, dans la de discussion à ce sujet : « l'état actuel de la loi tend à affai base de toute loi, dans un pays où l'on admet qu'il exis obligation légale sans moyens de la faire exécuter. » Cette dération seule suffit pour faire reconnaître à tout le monde, à ceux qui ne désirent pas en principe l'abolition de la ta glise, qu'il est indispensable et urgent de modifier profond la loi sur la matière.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

LA CONVERSATION,

LES PROPOS DE TABLE ET LES *ANA*[1].

« Les Propos de table » de Selden, que Johnson préférait à tous les *Ana* français, tombaient dans l'oubli, quand le docteur David Irving s'est chargé de les éditer de nouveau. C'est un véritable service rendu aux lettres[2], car le livre a par lui-même une haute valeur. Sa publication ramène notre attention sur une importante classe d'ouvrages qui constituent ce qu'on pourrait appeler la littérature de la conversation. Le monde lettré ne peut les laisser à l'écart, surtout s'il considère la frivolité et le peu de substance de tant de productions contemporaines où l'agréable et l'utile font à la fois défaut. Comment ne pas regretter de nos jours l'absence d'une littérature légère, ayant une certaine valeur et comparable sous ce rapport au bateau de papier lancé par Shelley sur la Serpentine, et qui se composait d'un billet de la Banque d'Angleterre de cinquante livres sterling?

Les *Ana* sont aujourd'hui hors de mode, et on ne lit guère les livres de « Propos de table. » Quelques personnes vont plus loin, la conversation elle-même, à les entendre, est un art perdu ;

[1] *The Table-Talk of John Selden* (les Propos de table de Jean Selden), avec des notes par David Irving. L. L. D. Édimbourg. — *The Table-Talk of Samuel Taylor Coleridge*, 3e édit. — *The Table-Talk or Familiar Discourse of Martin Luther*, trad. de l'allemand par William Hazlitt. Londres, 1848. — *The Table-Talk of Samuel Rogers*. London, 1856.

[2] Il semble dans la destinée du docteur Irving de s'occuper des sujets négligés par d'autres. Il a écrit une biographie de George Buchanan. Il a écrit également la vie de poëtes écossais dont la génération actuelle ignore peut-être les noms mêmes.

Digitized by Google

le dernier « conversationiste » whig aura bientôt fatigué le dernier pair whig, et la prédiction qui termine la *Dunciade* de Pope se trouvera ainsi accomplie en Angleterre. Ce sont là, dira-t-on, les lugubres prophéties d'un petit nombre de gens qui, comme Socrate, ont la passion maladive des longs discours, et dont les auditeurs, usant de représailles, auraient peut-être le droit de répondre, si on les interrogeait, qu'après tout la faculté d'écouter a ses limites, comme toute autre faculté humaine.

On ne saurait du reste, sans injustice, passer sous silence « les Propos de table » des anciens. C'était une des branches où ils nous étaient supérieurs, et s'ils avaient les mœurs moins dramatiques, ils les avaient plus sociables. L'absence de l'imprimerie donnait à leur conversation la même supériorité pratique qu'à leur éloquence. Un philosophe moderne vit en ermite et publie des in-quarto. L'ancien philosophe portait sur lui sa philosophie et la propageait dans les marchés, dans les boutiques, dans la salle à manger. Comment s'étonner que l'affection du disciple pour le maître, et il n'existe pas, à notre avis, de plus noble relation, ait été si vive? L'État tout entier ressentait l'effet de l'enseignement moral ainsi répandu dans les veines du corps social. Des lèvres de Socrate lui-même, dans la boutique du sellier, Euthydème apprenait que celui qui veut se rendre apte à la politique doit s'y préparer par une étude de la science morale à laquelle songent peu les coryphées actuels de la démocratie. Des lèvres des vieux membres révérés du sénat, le jeune Romain apprenait à son tour ce que la lecture et l'étude ne lui auraient jamais enseigné. Son premier pas hors de la maison paternelle était dirigé vers celle de l'homme d'État ou de l'orateur qui l'initiait aux devoirs de la vie, et il était certain d'y voir l'image vivante de ce qu'un livre réfléchira toujours faiblement. Cicéron semble avoir pensé que sa propre gaieté dans les banquets de ses amis politiques était un véritable service rendu au public, à des époques d'abattement général. On doit profondément regretter la perte du *Liber jocularis*, cette collection de ses bons mots faite par Tiro, car le grand orateur romain était aussi habile en propos de table que Socrate lui-même, et quelques-uns de ses bons mots conservés par Plutarque, Quintilien et Macrobe, prouvent qu'à l'éloquence de Burke il joignait l'esprit de Canning.

Digitized by Google

La vivacité des races méridionales devait donner à la conversation chez les anciens une tendance à dégénérer en bavardage. Le Grec est de nos jours même un grand bavard ; on le voit flânant à la porte de ses cafés où il fait entendre un babil aussi rapide, aussi incessant que celui du Λάλος de Théophraste, dont il descend en ligne directe. Un seul fait suffirait pour prouver l'abondance des grands parleurs à Athènes, à l'époque au moins de sa décadence. Théophraste nous en donne de trois espèces qui, comme le fait observer Casaubon, ne sauraient être confondues. D'abord vient le Ἀδολέσχης, ou diseur de riens. « Se trouvant assis, dit Théophraste, proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connaît point, il entre tout d'abord en matière, l'entretient de sa femme et en fait son éloge, lui raconte ses rêves et fait un long détail d'un repas où il fut convié, sans oublier le moindre mets. » Le Λάλος, ou grand parleur, n'aimait pas seulement à parler, c'était un bavard invétéré, acharné. « Lorsqu'il a comme assassiné de son babil chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui un entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, etc. » Pire encore était le Λογοποιὸς ou nouvelliste, qui trafiquait des rumeurs publiques et répandait les scandales. « Pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a toujours à mentir, je ne vois pas, dit Théophraste, le fruit qu'ils peuvent recueillir de cette pratique. Au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, tandis qu'ils ne songeaient qu'à amasser autour d'eux une foule d'auditeurs. »

Un goût corrompu pour une jouissance très-profitable dans sa condition normale fit naître chez les anciens une classe de parleurs de table, représentée dans l'Europe moderne par la classe trop nombreuse des dîneurs en ville. Le pique-assiette était bien connu de l'antiquité, depuis le simple Γελωτοποιὸς ou fabricant de rire, qui faisait profession de souper gratis, jusqu'au spirituel causeur qui payait son écot par les bonnes choses qu'il disait. De cette catégorie de parasites, on trouve plus d'un excellent type dans Plaute. Parfois, lorsque les invitations se ralentissaient, le pique-assiette antique se plaignait de la rudesse croissante du siècle et

Digitized by Google

de son peu de goût pour les plaisirs élégants. Le même type se reproduit à toutes les générations, et des siècles après Théophraste, Martial voyait fleurir à Rome un rival des parasites dans l'*aretologus*, que nous ne savons trop à qui comparer de nos jours. Il combinait en sa personne le dîneur en ville et le philosophe moraliste; il parlait d'ordinaire à souper du souverain bien, du bon et du beau, pour l'amusement de ceux qui trouvaient le *scurra* et le parasite trop frivoles. L'empereur Auguste aimait tout particulièrement ces déclamateurs philosophiques. La plupart appartenaient à la secte stoïque ou à la secte cynique, et tous se faisaient remarquer par leur loquacité, leur habitude de vivre aux dépens d'autrui et leur longue barbe. Entre eux et les auteurs comiques il y avait guerre à mort.

Avec l'amour des anciens pour la conversation, il n'est pas étonnant qu'ils aient laissé plus d'un livre classé par nous sous la rubrique de « Propos de table. » En tête il faut placer les *Memorabilia* de Socrate, par Xénophon, que l'ingénieux éditeur français des « Propos de Table » de Ménage eût voulu appeler *Socratiana*. C'est sans doute l'aspect prosaïque de Socrate que nous donne Xénophon; mais, dans le clair miroir d'acier de ce style lucide, la physionomie du philosophe est réfléchie avec une vérité dont on ne saurait perdre l'impression. Nous voyons bien l'homme tel qu'il apparaissait à ses amis, à sa femme, et nous ne sommes pas fâchés de perdre un peu de la beauté idéale pour la réalité domestique. « On ne s'imagine d'ordinaire, dit Pascal, Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étaient d'honnêtes gens qui riaient comme les autres avec leurs amis, et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de la vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. » Le principal charme des *Memorabilia* consiste en ce qu'ils nous peignent l'existence journalière de Socrate, sa constante activité partout, son irrésistible dialectique dans l'Agora, dans les gymnases, dans la boutique de l'armurier, dans l'atelier du statuaire et à table. Toute cette magnifique scène de la vie humaine, avec ses temples, ses arbres, son ciel pur, le bourdonnement, la physionomie animée de sa population, flottent

Digitized by Google

autour de nous dans l'air. Nous sommes en présence de Socrate, tel qu'il était, pieds nus, vêtu simplement, le modeste oracle de la raison et de la morale, l'incarnation du bon sens. Xénophon est si désireux de nous montrer en Socrate un honnête critique, qu'il lui fait souvent dire ce qui, dans nos idées modernes, passe pour des banalités. L'affectionné et respectueux disciple tient à nous justifier les moindres intentions de son maître, bien loin de prévoir que nos beaux esprits trouveraient un jour la populace d'Athènes excusable d'avoir fait boire la ciguë à un sage si mortellement ennuyeux.

Si l'on regarde les *Memorabilia* de Socrate comme le plus ancien et le plus important des livres de propos de table existants, on ne peut mieux ouvrir la série. Les anciens avaient d'autres collections, mais elles sont perdues, et nous sommes forcés d'en chercher les fragments épars dans Athénée, Macrobe, Plutarque et Aulu-Gelle. Un passage de Varron, cité par ce dernier, prouve aussi le goût des anciens pour tout ce qui se rattachait à la conversation. « Les convives, dit-il, ne doivent être ni loquaces ni silencieux, parce que l'éloquence est réservée au Forum et le silence à la chambre à coucher. » Et il ajoute que la conversation en pareil temps ne doit pas rouler sur des affaires inquiétantes et difficiles, mais sur des questions agréables, attrayantes et utiles.

Ces anciens recueils contiennent plus d'un bon mot, dont se sont parés depuis les causeurs plagiaires. Parmi les réparties heureuses attribuées à Foote, on cite souvent celle-ci : Lord Stormont vantait le grand âge d'un vin que, dans sa parcimonie, il faisait servir dans de très-petits verres. « Il n'est guère de son âge ! » répartit Foote [1]. La même plaisanterie se trouve dans Athénée, qui l'attribue à un certain Cynathæna, plus recommandable par ses saillies que par son caractère personnel. Quel écolier ne se rappelle cette autre anecdote racontée par Cicéron : Scipion Nasica étant allé voir Ennius, la servante du poëte lui dit que son maître est absent. Peu de temps après, Ennius vient rendre sa visite à Nasica ; mais celui-ci lui crie de l'intérieur de sa maison :

« Je n'y suis pas.

[1] Article sur Foote dans la *Quarterly R.*, par M. J. Forster.

Digitized by Google

— Vous plaisantez, répond Ennius ; est-ce que je n'
pas votre voix ?

— Grande est votre impertinence, réplique Nasica ;
votre servante m'a dit que vous n'étiez pas chez vous,
votre servante ; et vous ne voulez pas me croire, lorsque
dis moi-même la même chose ! »

Cette scène, d'après les modernes recueils de plaisant
serait passée entre Quin et Foote. L'esprit, comme l'or,
on le voit tantôt avec une effigie, tantôt avec une autre,
potentats qui gouvernent son royaume. Il faut toutefois a
certaine dose d'indulgence pour laisser un conteur de ta
porter l'excellente chose dite par Louis XIV à tel gentil
lorsqu'on se souvient parfaitement qu'Auguste a tenu l
propos à un provincial de son temps.

C'est une grande perte que celle des *Apophthegmes* de
car il avait un goût très-délicat, un tact très-subtil et d
naissances très-étendues. Sa conversation ne pouvait n
d'être pleine de charme, et plusieurs de ses reparties pu
montrent toute la dextérité de son esprit. Les dits mém
d'un grand homme tirent naturellement un relief partic
commentaires d'un autre grand homme. On ne saurai
lire César qu'à la clarté du flambeau tenu par Bacon :

Si j'énumérais divers de ses discours, comme j'ai fait
discours d'Alexandre, ils sont vraiment tels que ceux dont
lomon lorsqu'il dit : « Les paroles des sages sont des aiguille
me bornerai à en citer trois, moins agréables par l'élégance
rables pour la vigueur et l'efficacité. Et d'abord on a raison
garder comme un maître de la parole, celui qui d'un mot su
une mutinerie dans son armée, ce qui arriva ainsi. Les R
quand les généraux parlaient à leur armée, se servaient du
lites; mais quand les magistrats parlaient au peuple, ils l'ap
Quirites. Les soldats de César, en pleine sédition, deman
être soldés et licenciés ; non que là fût leur intention réelle,
espéraient par cette menace amener César à d'autres conditio
résolu à ne pas céder, César, après un moment de silence, co
ainsi son discours : « *Ego, Quirites.* » C'était les regarder com
licenciés. Les mutins furent tellement surpris, désappointés e
qu'ils ne lui permirent pas d'aller plus loin ; mais, renonçant
autres prétentions, ils se bornèrent à le prier de les appeler de

Digitized by Google

milites. Voici la seconde circonstance : César affectionnait le nom de roi, et quelques personnes le saluaient sur son passage de cette acclamation ; mais, trouvant le cri faible et rare, il l'écarta par une sorte de plaisanterie, comme si on s'était mépris sur son surnom : *Non rex sum, sed Cæsar* ; « Je ne suis pas roi, mais César. » Paroles dont, si on cherche à les approfondir, on ne saurait guère exprimer toute la vie et le sens. D'abord c'était un refus du titre, mais un refus qui ne tirait pas à conséquence. C'était manifester en outre une confiance en lui-même et une magnanimité infinie, comme s'il pensait que César était le plus grand des deux titres, ce qui s'est trouvé vrai par le mérite de l'homme ; mais c'était surtout un discours d'un grand entraînement vers son propre dessein ; comme si l'État ne luttait avec lui que pour un nom dont beaucoup de familles sans importance étaient investies ; car *rex* était un surnom chez les Romains comme *king* (roi) l'est chez nous. Les dernières paroles que je mentionnerai furent adressées à Métellus, lorsque César, la guerre déclarée, s'empara de la ville de Rome et pénétra dans la salle intérieure du Trésor pour s'emparer de l'argent qui y était accumulé. Métellus, alors tribun, voulant s'y opposer, César lui dit que s'il résistait il l'étendrait mort sur la place. Et bientôt, se calmant lui-même, il ajouta : « Jeune homme, il m'est plus difficile de le dire que de le faire. » Paroles où se trouvent combinées la plus grande terreur et la plus grande douceur qui puissent sortir de la bouche d'un homme [1]. »

César reconnaissait tout de suite un bon mot véritable de Cicéron ; il écartait avec le calme dédain d'un connaisseur celui dont l'origine était apocryphe. L'esprit, nous l'avons déjà dit, était un des principaux dons naturels du grand orateur. Quintilien célèbre son urbanité, *urbanitas*, mot par lequel les anciens exprimaient cette élégance particulière d'humeur qui sent la culture d'une capitale, et qui distinguait la haute société romaine au temps de Cicéron, comme la société française au temps de Ménage, et la société anglaise au temps de Chesterfield.

L'humeur de Cicéron ne laissait pas d'être très-mobile. Le grand orateur ne s'abstenait pas toujours de réparties brutales et même des lazzi. Lorsqu'après des tergiversations infinies il rejoignit Pompée, on trouva qu'il venait bien tard et on le lui dit : « Comment, tard ! répliqua-t-il ; je ne trouve rien de prêt. » Cette réponse ne manquait pas non plus d'ur-

[1] Œuvres de Bacon.

Digitized by Google

banité. Pompée, qui avait épousé la fille de César, demanda, dans la même circonstance, à Cicéron, dont le beau-fils, Dolabella, avait rejoint le parti de son adversaire : « Où est votre beau-fils ! — Avec votre beau-père ! » répondit Cicéron. C'était encore de l'urbanité. Mais il descendait jusqu'à l'injure quand, faisant allusion à l'usage oriental de percer les oreilles des esclaves, il répliquait à un homme venu d'Orient et d'origine servile, qui se plaignait de ne pouvoir l'entendre : « Tu as pourtant des trous dans les oreilles. » Ce n'était plus de l'urbanité. De pareilles personnalités ne s'adressaient toutefois qu'à la plèbe, ou lui échappaient aux heures de tracasserie. Canning lui-même, lorsque l'excitation politique finissait par le harasser, devenait parfois brutal et grossier.

Une conversation toute pétillante d'esprit serait d'une monotonie aussi peu agréable qu'un dîner où l'on ne boirait que du champagne. Quand un homme est constamment ingénieux, c'est une preuve qu'il n'a aucune autre qualité également remarquable à produire, et la personne dont on parle comme du bel esprit *par excellence* est d'ordinaire un « conversationiste » de second ordre. « Il était si bien mis, disait-on de quelqu'un à Brummell, qu'on se retournait pour le regarder. — Alors il n'était pas bien mis », répondit ce grand maître dans l'art de la toilette. Nous sommes tentés d'appliquer la même doctrine aux propos de table. Il ne faut pas que le manque d'esprit se fasse sentir, mais il ne faut pas non plus qu'il y ait excès. Les bons mots devraient être semés çà et là dans la conversation, avec la grâce naturelle des marguerites dans un pré. Si la perte du *Liber jocularis* nous paraît très-regrettable, nous regrettons bien plus encore qu'il n'existe pas un *Ciceroniana* régulier, reproduisant la conversation journalière, sérieuse ou gaie de l'orateur ; un livre semblable au *Ménagiana*, aux *Conversations avec Goethe* d'Eckerman ou aux *Propos de table* de Selden et de Luther.

Le premier en date des *Ana* modernes, le premier aussi par son extrême curiosité, les *Propos de table de Luther*, occupent naturellement une place à part. Le texte allemand parut en 1566 et se répandit aussitôt. Un choix d'extraits traduits en latin ne tarda pas à suivre, et il parut, en 1652, une version anglaise. Les *Propos de table de Luther* possèdent au plus haut

Digitized by Google

degré toutes les qualités de cette classe de livres. Ils nous servent en quelque sorte de lettres d'introduction auprès de lui. C'est aux *Propos de table*, plus qu'à tout autre ouvrage, que l'Europe doit la connaissance familière du grand réformateur, et un homme réellement bon pouvait seul supporter l'épreuve de cette espèce de révélation. Les *Propos de table*, s'il faut en croire Bayle, n'en ont pas moins servi de fondement primitif aux calomnies répandues contre Luther. Ses ennemis n'ont pas manqué de tirer parti de la franche allure de ses discours, de sa bonne humeur habituelle et de la rusticité de propos qui s'alliait en lui à une profonde sincérité. Le docteur Martin Luther était incontestablement une tête chaude, un homme de manières peu relevées, et qui aimait à boire un verre de bière. Cependant, plus nous entrons dans son intimité, plus nous l'aimons, parce qu'il a le charme du naturel. On se lasse parfois du meilleur vin; mais l'eau est éternellement fraîche et nouvelle, aussi bien venue la millième fois que la première. Les ennemis de Luther semblent s'être mis à l'œuvre sans rien qui ressemble à un système. S'ils le trouvaient en conversation familière avec trois ou quatre personnes, celles-ci devenaient ses compagnons de cabaret; s'il riait, c'était un histrion profane; s'abstenait-il de rire et de parler, un diable muet s'était emparé de lui. Le père Garasse n'admettait pas que Luther pût être un homme comme les autres hommes, avec un caractère et des appétits humains; il fallait que ce fût un saint en peinture ou un diable; mais les luttes, les infirmités des grands hommes sont l'étude la plus instructive pour la postérité. Plus vous les voyez de près, plus l'œuvre accomplie par eux vous paraît grande et mieux vous la comprenez.

L'intérêt des *Propos de table* de Luther tient surtout à ce qu'ils nous font parfaitement connaître le côté humain et matériel d'un des plus grands spiritualistes qu'ait peut-être produits le monde. Imaginez-vous Luther gourmandant Satan dans le style du squire Western. Dans sa ferme conviction, le diable pouvait être exorcisé par des sarcasmes; car c'était un esprit hautain, il ne savait pas supporter le mépris. On trouve d'étonnantes choses dans le chapitre intitulé : *le Diable et ses Œuvres*. Par exemple, le docteur Luther y dit qu'il avait entendu l'électeur

Digitized by Google

de Saxe, Jean-Frédéric, raconter qu'une puissante famil
lemagne descendait du diable, « son fondateur étant n
succube. »

Les hommes de ce siècle vivaient dans un élément
plein de foi et de merveilleux, qui prenait souvent d'é
formes. Dans le cas de Luther, il existait aussi certa
chant à l'hypocondrie; il était sujet à des accès d'aba
physique et intellectuel, qu'il est impossible de con
sans un certain effroi. « Une sueur amère découlait alors
corps, » dit-il. Mais quelle lueur de foi et d'espérance,
lièrement teinte de sa couleur d'esprit particulière, b
travers ces nuages! « Tu es un grand pécheur! » m
diable. Je réplique: « N'as-tu rien de neuf à me dire, é
Le diable me jette aussi souvent ces paroles dans l'espr
si ta doctrine est fausse, erronée? » Je lui fais cette r
« Arrière, Satan! adresse-toi à mon Dieu et parle-lui
car la doctrine n'est pas la mienne, mais la sienne! »

L'aspect intime et l'aspect social de Luther, tel que
montrent les *Propos de table*, complètent le tableau de s
nous le voyons, à la rouge clarté de son foyer, homme
prit original et d'un caractère bienveillant, qui ne tait ri
qu'il pense. « La chevelure, dit-il un jour, est le plus bel o
des femmes. J'aime à voir tomber leurs cheveux sur le
c'est un spectacle très-agréable. » — « Quels que soient
fauts des femmes, il faut les réprimer en secret et avec
roles seulement; car la femme est un vase fragile. »
le docteur regarda autour de lui, et il ajouta : «
d'autre chose! » Avec quelle réalité cette petite scène
sente à nos yeux! Tout le monde sait que Luther almai
sique et en faisait grand cas. La musique avait, selon
vertu de chasser le diable: « Le diable est un esprit t
afflige les hommes; aussi ne peut-il souffrir que l
joyeux. De là vient qu'il fuit au plus vite dès qu'il ente
musique, et qu'il ne reste jamais surtout lorsqu'on ch
pieux cantiques. C'est ainsi que David délivra avec
Saül, qui était en proie aux attaques de Satan. » Le
Luther avait la solitude en aversion: « J'ai reconnu p
rience, disait-il, que je ne faisais jamais plus de péc

Digitized by Google

lorsque j'étais seul. » Il aimait le babil des enfants, et la douleur que lui causa la mort de sa petite fille Madeleine est vraiment touchante. Tous ces traits, sans doute, auraient pu nous être racontés par un biographe ; mais que d'art il faudrait pour leur donner l'attrait, le cachet de réalité avec lesquels ils nous apparaissent dans les *Propos de table?*

Ce serait peut-être rabaisser l'importance du grand réformateur que de trop s'enquérir de son talent pour la conversation ou de paraître attacher trop de prix au côté purement littéraire de ce livre. Luther parlait avec une franchise et une simplicité parfaites, souvent avec verve et passion ; il visait toujours un but plus élevé que le succès du causeur. Nous ne sommes pas non plus certains du discernement parfait et de la compétence des rapporteurs. Cependant ses *Propos de table* offrent un assez bon spécimen de sa vigueur intellectuelle, en même temps qu'ils nous donnent le véritable ton de son caractère. On y retrouve aussi son style pittoresque et riche en métaphores :

« Luther trouva une chenille et dit : » C'est un emblème du diable par sa marche rampante et tortueuse. Ses couleurs changeantes semblent aussi la livrée de Satan. »

« Un jour, Luther se faisait raser en présence du docteur Jonas. Lorsque sa barbe fut faite, il dit à ce dernier : « Le péché originel est comme notre barbe. Nous voilà rasés aujourd'hui ; nous avons l'air propre et le menton lisse, mais demain notre barbe aura repoussé et elle ne cessera de croître tant que nous serons sur terre. Pareillement le péché originel ne saurait être extirpé. Il repousse en nous aussi longtemps que nous existons. Nous n'en sommes pas moins tenus de lui résister de toutes nos forces et de l'abattre incessamment. »

« Quand je suis assailli de rudes tribulations, je cours me réfugier au milieu de mes pourceaux plutôt que de rester seul. Le cœur humain est comme la meule d'un moulin. Si l'on jette du blé dessus, elle tourne, broie le blé et le réduit en farine. S'il n'y a pas de grain, elle continue de tourner, mais alors c'est elle-même qu'elle broie et qu'elle use.

« Lorsque j'étais encore suspendu à la mamelle de ma mère, je ne me faisais nulle idée de la manière dont je pourrais manger, boire et vivre plus tard. Ainsi, sur la terre, nous ne nous faisons nulle idée de la vie à venir.

« Le monde est tout plein de divins prodiges, et cependant il reste

Digitized by Google

aveugle. La naissance d'un enfant est un plus grand miracle que la création d'Adam tiré du limon de la terre. »

« Le docteur Luther, tenant une rose, l'admirait comme un magnifique ouvrage de la main de Dieu, et il dit : « Si un homme avait le pouvoir de faire une seule rose comme celle-ci, de quels éloges ne serait-il pas comblé? Mais les dons de Dieu perdent leur prix à nos yeux, parce qu'ils sont trop multipliés. »

A l'époque même où paraissait le livre des *Propos de table* de Luther, c'est-à-dire en 1566, Joseph Scaliger, dans la fleur de sa jeunesse (vingt-six ans), débitait tous les jours, nous le supposons, les *Scaligerana*. Joseph voyageait alors. Nous savons qu'il se trouvait en Ecosse peu de temps après l'assassinat de Rizzio, qui eut lieu le 9 mars de la même année ; car il nous l'apprend lui-même[1] : « Lorsque j'étais là, elle (Marie Stuart) était en mauvais termes avec son mari, à cause de la mort de ce David » ; et il ajoute avec enthousiasme : « C'était une belle créature ! » Ce témoignage précis, impartial, historique, rendu à la beauté de Marie, est un de ces petits faits dont la conservation constitue une large part du mérite des livres de *Propos de table* et des *Ana*.

Notre imagination se donnerait assez volontiers carrière au sujet du séjour de Joseph Scaliger à Edimbourg. Sans doute ils y jouirent, lui et George Buchanan, de plus d'une nuit attique ; sans doute ils parlèrent le latin de l'antique Rome ; sans doute, le célèbre George se rappela le bon vieux temps de Bordeaux, lorsqu'il s'en allait avec Muret à Agen, au temps des vendanges, et qu'il y séjournait près du père de Joseph, l'illustre Jules-César Scaliger ; sans doute ils burent plus d'un verre de bordeaux en discutant le mérite de Turnebus, mort récemment et si maltraité par les jésuites, ou en s'entretenant de la mémoire merveilleuse de Muret, du style sans pareil de Paul Manuce et de la dernière édition de Térence, publiée à Florence et collationnée sur le manuscrit de Bembo ; car c'était un temps où les hommes ne bannissaient pas jusqu'au souvenir de leurs travaux dans leurs heures de loisir, comme on secoue les soucis du négoce. La science leur semblait toujours belle et jamais hors de sai-

[1] Il est assez singulier que cela ait échappé à son élégant biographe, M. Ch. Nisard qui parle de son voyage en Écosse comme d'un simple bruit.

Digitized by Google

son. Nous sommes loin de ces temps-là, l'âge d'or des savants!

Le *Scaligerana* fut le premier livre de propos de table édité sous le fameux titre d'*Ana*. Des auteurs très-respectables s'étant mépris sur l'origine du titre, il est peut-être bon de mentionner que c'est tout simplement la terminaison d'un pluriel neutre latin. Joseph Scaliger mourut en 1609. En 1666 seulement Isaac Vossius publia sa conversation. Il avait emprunté à Daillé le livre manuscrit où l'avaient recueillie deux jeunes gens nommés Vassan, qui avaient beaucoup connu Scaliger à Leyde, où il passa les seize dernières années de sa vie. L'ouvrage était un mélange de latin et de français, Scaliger employant les deux langues; il contenait ses remarques généralement fort tranchantes sur les hommes et les choses. En 1669, parut un autre recueil semblable, fait par un certain Vertunien, médecin de Poitiers, à une époque fort antérieure et que son compilateur appela *Prima Scaligerana*. Les deux compilations furent plus tard amalgamées dans l'excellente édition des *Scaligerana*, *Thuana*, etc., par Desmaizeaux (Amsterdam, 1740). « Le *Scaligerana*, dit M. Hallam, et nous sommes d'accord avec lui, mérite peut-être la première place parmi les amusants mélanges connus sous le nom d'*Ana*. »

Quant à la place occupée par Scaliger lui-même parmi les savants, elle était tout simplement royale. Rien ne peut mieux le faire comprendre que le mémorandum laissé par Isaac Casaubon[1], dans son journal, à l'occasion de la mort du grand homme : *Exstincta est illa seculi nostri lampas, lumen literarum, decus Galliæ, ornamentum unicum Europæ*[2]. La prodigieuse mémoire de Scaliger, son érudition sans limites étaient la merveille du temps. Nous sommes redevables aux *Scaligerana* d'un aperçu de son caractère privé, dont l'un des principaux traits était une fierté qui allait de pair avec son savoir. Il était bienveillant, probe et indépendant, mais il avait l'orgueil d'un despote oriental. Il se regardait, par le fait, comme le monarque

[1] Le savant Isaac lui-même disait quelquefois de bonnes choses. Quand il visita la Sorbonne, on lui fit voir la célèbre salle où l'on disputait depuis quatre cents ans. « Et qu'a-t-on décidé ? » demanda-t-il.

[2] « Il est éteint le flambeau de notre siècle, la lumière des lettres, l'honneur de la Gaule, l'ornement unique de l'Europe. »

Digitized by Google

des lettres, un monarque tel que le roi des Perses, que l
clens se contentaient d'appeler le roi, c'est-à-dire le r
excellence, le grand roi. Il combinait deux espèces d'or
dont l'une est bien suffisante pour un pauvre mortel. I
fier parce qu'il se croyait le chef de la grande maison de
ligeri de Vérone, et il ne l'était pas moins de se sentir u
puissances intellectuelles de l'Europe. A la hauteur d'un
d'Espagne il joignait la hauteur d'un phénix de collége
vanité du baron de Bradwardine la vanité du docteur Parr.
s'imagine un pareil personnage s'exprimant avec la dédai
franchise de l'égotisme, et l'on aura une idée du *Scaliger*

Parle-t-il de son père : « Il n'y avait ni roi ni empereu
beau que lui. Regardez-moi ; je suis tout son portrait, s
le nez aquilin ! » S'agit-il de ses œuvres : « Il n'y a dans
la ville personne de compétent pour juger mon livre
Serarius. » Sur tous ses autres adversaires, il s'exprime,
d'exceptions près, avec un profond mépris. « Bellarmi
un athée, Meursius un pédant et un fils de moine. » Il
pare Scioppius à un singe ; il tourne Baronius en dér
il va même jusqu'à dire que saint Jérôme est un âne.
coup de ses jugements sont accompagnés de piquants et
tuels sarcasmes. Au sujet de Juste-Lipse, il fait cette observ
« Je me soucie aussi peu de son latin qu'il se soucie d
de Cicéron. »—« Les Allemands, dit-il ailleurs, s'inquiète
du vin qu'ils boivent, pourvu que ce soit du vin, et d
qu'ils parlent, pourvu que ce soit du latin. » Il y a d
Scaligerana assez d'esprit pour prouver que l'esprit était
dons nombreux accordés par la nature à Scaliger. Il ne fa
oublier non plus qu'on nous donne seulement les mie
sa table, et qu'il aurait pu avoir des auditeurs plus judi

Le *Scaligerana* contient un grand nombre de ces dit
dentels qui, recueillis ainsi, conservent les mœurs, l'h
sociale et les curiosités biographiques d'un siècle. Une é
bien annotée serait un ouvrage précieux [1]. C'est un é
pêle-mêle dont l'ordre alphabétique ne fait que mieux re

[1] C'est avec un grand plaisir que nous voyons annoncer la *Vie de Scali*
le révérend Mark Pattison, savant spirituel et accompli, profondément ve
la littérature de ce siècle.

Digitized by Google

l'étrangeté. Arrivez au C., par exemple, et vous trouvez que le fromage (*caseum*, *cheese*, dans la version anglaise) engendre la goutte; que Calvin était asthmatique et parlait admirablement; que Cujas étudiait comme David Hume, « étendu le ventre contre terre » avec ses livres autour de lui. Tournez quelques pages encore et vous rencontrerez un morceau d'érudition orientale ou de critique classique, immédiatement suivi d'une anecdote qui vous met sous les yeux, dans leur effrayante réalité, les horreurs de ces temps-là; vous voyez comment la mère de Scaliger « alors grosse de moi, » rencontra un homme qui portait un sac plein de têtes de criminels qu'on venait d'exécuter, et comment la pauvre dame s'évanouit. Nous sommes ensuite appelés à déplorer un malheur d'une tout autre nature : « Personne ne lit plus, excepté Casaubon et moi, cela va sans dire. » Ou bien c'est une fanfare en l'honneur des Scaligeri de Vérone, suivie de lamentations sur les grandeurs déchues de cette maison.

Tous les chercheurs de curiosités littéraires savent combien était absurde cette prétendue descendance des Scaligers[1]; comment elle provoqua la publication du *Scaliger hypobolimæus*, de Scioppius, l'homme qui accusait Cicéron de barbarisme, et dont le fouet satirique était vraiment redoutable. Joseph Scaliger avait hérité cette croyance de son père, mort lorsqu'il était trop jeune encore pour la soumettre à un examen critique. Il n'en demeura pas moins le Scaliger par excellence pour ses admirateurs, qui le saluaient du titre de très-illustre héros. En réalité, Jules Scaliger était fils de Benedetto Bordone, qui tenait une petite boutique à Venise, après avoir été maître d'école à Padoue, et qui était lui-même proche parent de Paris Bordone, le peintre. Un fait curieux et que nous n'avons vu mentionné nulle part, c'est que le vieux Jules-César Scaliger possédait aussi un grand talent pour la peinture et avait pris des leçons de Durer.

Le *Thuana* et le *Perroniana* (recueil des bons mots du cardinal Perron) parurent ensemble en 1669. Nous sommes également

[1] « Peu de personnes, dit Bayle, croient à présent que les prétentions de Scaliger aient été fondées (*Dict.*, art. Vérone). Dans le magnifique ouvrage du comte Litta sur les familles italiennes, ces mêmes prétentions sont rejetées comme ridicules. Le portrait de Jules-César, dans la généalogie des Scaligeri, est traité par le même auteur de pure imagination. » (Litta, tome V.)

Digitized by Google

redevables de cette publication à Isaac Vossius ; mais r
plus maigre, de moins satisfaisant, comme mémoranda
homme éminent, que le *Thuana*. Le *Perroniana* est bea
plus plein. Il nous fait voir dans le cardinal un prélat
spirituel, vaniteux, aimant à discourir et assez monda
qu'il apparaissait probablement aux courtisans d'Henri
cardinal Perron se vantait d'avoir presque converti Isa
saubon, ce que le lecteur ne doit pas croire. Il était gran
mirateur de Cicéron et aimait beaucoup le cidre de Norm
deux faits que l'ordre alphabétique rapproche pour les cu
Le cardinal nous a conservé quelques mots du grand
celui-ci, par exemple : « Gardons-nous seulement des fous
autres rois) ; les sages ne nous feront pas de mal. » C'étai
la mode de rire des Allemands, et le cardinal suivait la
il paraît s'être imaginé que Luther ne croyait pas à l'imm
de l'âme. Nous savons par d'autres *Ana* qu'il était go
dans sa vieillesse, comme beaucoup de gens d'un espri
vif, depuis Erasme jusqu'à James Smith. Son humeur d
turellement en souffrir. Assez agile dans sa jeunesse pour s
la réputation d'un excellent sauteur, il s'arrêtait compla
ment sur ce souvenir, lorsque la *dira podagra* le clouait s
fauteuil, dans son jardin.

Après ces publications, les *Ana* devinrent une véritabl
Il en plut à verse sur toutes les tables de l'Europe. Par ma
les spéculateurs s'inquiétant peu de ce qu'ils donnaient
blic sous ce nom, la curiosité avec laquelle nous ouvro
livres-là n'est que trop souvent désappointée. Il exist
exemple, un *Boloeana*. Qui ne se ferait un plaisir d'enten
vrais propos de table de Boileau ; mais ce recueil est aus
qu'une galette, qu'on nous passe cette expression. A en juge
là, il serait tout juste arrivé à Boileau de dire un bon mot
vie, comme à Brummell de manger un pois. L'unique plaisa
en question est relative à la folle théorie d'Hardouin,
prétendait que les classiques avaient été inventés par des m
A cela Boileau aurait répondu qu'il n'aimait pas les moi
général, mais qu'il n'avait aucune répugnance à vivre a
frère Virgile ou le père Horace. Nous doutons que Boile
plus que Pope un diseur de bons mots, mais tous ces

Digitized by Google

érudits sont très-probablement de plus remarquables causeurs qu'on ne le croit en général.

Le *Menagiana* occupe incontestablement, pour l'intérêt, un rang voisin du *Scaligerana*. Ménage, dont le beau et mâle visage, encadré d'une flottante et majestueuse perruque, nous semble l'un des plus agréables portraits des *Hommes illustres* de Perrault, était l'un des hommes les plus instruits de son siècle et l'un des ornements de Paris à l'époque où Paris se trouvait être le quartier-général des esprits distingués de l'Europe. C'était essentiellement un maître en conversation, c'est-à-dire un homme spirituel, sans être exclusivement un bel esprit, et qui savait mettre toutes les ressources de son intelligence en jeu d'une manière agréable à la brillante société dont il faisait partie. Une heureuse combinaison de facultés permet seule d'atteindre à ce résultat, et celui qui y vise se voit placé entre deux écueils : il court le risque de n'être qu'un diseur de bons mots ou un discoureur ennuyeux.

Un certain genre de conversation paraît surtout fleurir sous le despotisme. L'art de cette conversation-là atteignit son apogée sous le règne de Louis XIV. Le beau diseur était alors dans sa gloire. On invitait partout, à ce que nous raconte Ménage, M. de Bautru pour entendre ses bons mots. Le roi lui-même, lorsqu'il nommait à un poste, en rehaussait le prix par de gracieuses paroles telles que celles-ci : « Si j'avais connu une personne de plus de mérite, je l'aurais choisie. » Le vieux Duplessis déplorant son malheur d'en être réduit par l'âge à ne pouvoir prendre part à une campagne : « Nous ne faisons, lui dit Louis, que travailler à acquérir la renommée que vous avez acquise. » Louis s'était avancé au haut de l'escalier pour recevoir le grand Condé, après la bataille de Senef, et ce prince, dont la goutte ralentissait les pas, s'excusait à Sa Majesté de la faire attendre : « Mon cousin, fut la célèbre réponse de Louis, ne vous pressez pas ; chargé de lauriers comme vous l'êtes, vous ne pouvez marcher vite. » — « J'ai entendu plusieurs grands prédicateurs, disait le même monarque à Massillon, et j'ai été très-content d'eux ; mais chaque fois que je vous entends je suis mécontent de moi-même. » Louis supportait enfin des vérités peu en harmonie avec l'habituel langage des courtisans, pourvu que ces

Digitized by Google

vérités fussent assaisonnées de quelque esprit. Une dif
s'était présentée au jeu :

« Je m'en rapporte à vous, s'écria le roi, qui voyait app
le comte de Gramont.

— Sire, répondit sans hésiter celui-ci, c'est Votre Majes
à tort.

— Comment pouvez-vous me donner tort? Vous ignor
core la question.

— Votre Majesté ne voit-elle donc pas, répliqua Gramon
pour peu que la question fût douteuse, tous ces mess
montrant les courtisans, l'auraient déjà décidée en sa fav

On ne pensait pas, à la cour de Louis XIV, que le silenc
voile de la méditation, et M. de Benserade disait d'un hom
ne parlait pas : « Il pense tout aussi peu. » C'est une distr
littéraire fort agréable, un véritable jour de fête pour l
souvent fatigué des lectures sérieuses, que de feuilleter les
du *Menagiana*, et de se mêler une heure ou deux à si b
si amusante compagnie. Voici d'abord M. de la Rivière,
est allé à Rome dans l'espoir non réalisé d'être fait ca
Tout le monde remarque qu'il a un très-gros rhume. « C'es
qu'il est revenu sans chapeau, » nous murmure à l'oreill
Bautru. Voilà là-bas le vieil évêque Scarron, de Grenobl
sa barbe in-folio! Et M. Patru, un lettré éminent! Il
quatre années à traduire le *Pro Archia*, mais il n'est pas
satisfait de la manière dont il a rendu la première pério
nage lui-même n'est pas précisément un diseur de bons
comme le prince de Guéméné ou M. de Bautru. Il ca
façon des gens de lettres. Sa conversation sent un peu la
mais sa lampe est de la forme la plus élégante et de la d
mode. Il a toujours fréquenté la meilleure société, et se
credis sont fort suivis. Lors de l'arrivée de Christine de S
Paris, Ménage est chargé de présenter à Sa Majesté suéd
hommes les plus éminents. « En vérité, M. Ménage conn
des gens de mérite, « dit ironiquement l'Etoile polaire [1], q
vait les célébrités par trop nombreuses. Christine aimait à
et voyant les grandes dames se précipiter à l'envi au-

[1] Christina, arctoï lucida stella poli.
(MILTON, *Poemata*.)

Digitized by Google

d'elle pour l'embrasser, elle s'écria : « Me prennent-elles donc pour un homme? » Lorsqu'on lit les *Ana* de cette époque, l'air même semble rempli d'épigrammes ; on dirait des essaims de lucioles. C'étaient des jours brillants que ceux où florissait Ménage. Ce degré de splendeur sociale, presque sans parallèle dans l'histoire, ne peut être atteint sans une certaine relation, une certaine balance entre une véritable aristocratie de naissance et une véritable aristocratie de lettres. Il existait quelque chose de semblable en Angleterre, au temps de la reine Anne et dans la société jacobite et moitié française d'Edimbourg, il y a un siècle. C'est le raffinement, l'épanouissement suprême d'un ancien régime de traditions dont le charme et la grâce n'ont fait que croître en vieillissant, comme les qualités des natures d'élite. Rien de plus incompatible avec la magnificence morose, la grandeur gauche des parvenus.

La conversation d'une époque offre l'indication la plus prompte, la plus sûre de son état social. « C'est une grande misère, dit La Bruyère, de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. » Le même moraliste établit une excellente distinction entre deux espèces de mauvais causeurs : « Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé ; il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre, dans la conversation, de tout le travail de leur esprit ; ils y sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leurs gestes et dans tout leur maintien ; ils sont *puristes* et ne hasardent pas le moindre mot quand il devrait faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échappe ; rien ne coule de source et avec liberté ; ils parlent proprement et ennuyeusement. »

Une autre remarque montre avec quel soin La Bruyère avait étudié le sujet : « L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. Celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment pas à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits et même réjouis qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. » Une observation de La Rochefoucauld peut servir de pendant à celle que nous venons de citer. La raison qui,

Digitized by Google

selon lui, rend si peu de personnes agréables en conve
est que chacun pense plus à ce qu'il veut dire qu'à ce
autres disent, et écoute rarement à moins qu'il ne veuille
« La Rochefoucauld, dit Segrais, était l'homme le plus
monde, » et cette observation montre que sa politesse
était fondée sur le bon sens. Ménage vécut très-vieux ; la
tion nouvelle semble même avoir trouvé qu'il finissait p
ter. Peut-être perdit-il sa faculté favorite? Peut-être n'obs
pas les philanthropiques conseils de La Rochefoucauld
Bruyère? Peut-être alla-t-il jusqu'à oublier que, comm
notre sage et spirituel George Herbert :

A civil guest
Will no more talk all than eat all the feast [1].

« Jamais je n'ai entendu dire cela, disait un parleur
porain trop fécond. — Et comment l'auriez-vous entendu
réplique, vous n'écoutez jamais... » La Monnoye, qui
meilleure édition du *Menagiana*, celle de 1715 en quatre v
composa pour l'auteur une épitaphe dont il n'y a rien à
quer si ce n'est que Moore s'en est approprié la pointe, d
épitaphe satirique de Southern :

Peace to his manes, and may he sleep
As soundly as his readers did [2].

Pendant la dernière partie du dix-septième siècle, l
d'*Ana* ne fut en aucune façon restreint à des recueils
ments choisis de conversations. Le public recherchait avi
ce genre de compilations, impatient d'entrevoir certains
hommes en négligé, ce qui constitue le principal cha
Ana. Les libraires mirent à profit la popularité du titre ;
sous le nom d'*Ana* une foule de recueils puisés non plus
conversation, mais dans les papiers laissés par les pers
mis en scène. Tels sont le *Casaubonianа*, le *Parrhasia*
Quelques auteurs publièrent leurs propres *Ana*. Un des m

[1] Un convive poli n'accapare pas plus la conversation qu'il ne mange
lui tout seul.

[2] Paix à ta cendre, et dors, ô mon tragique auteur !
Aussi profondément que dormait ton lecteur.

Digitized by Google

est le *Chevreana* d'Urbain Chevreau, (Paris, 1697-1700). Mais nous n'avons pas à nous occuper ici de cette dernière catégorie de livres. L'abus du titre fit bientôt tomber les *Ana* en discrédit et refroidit singulièrement l'ardeur du public. Voltaire, dans le *Dictionnaire philosophique*, dénonce la grande majorité comme indigne de confiance, et le *Segraisiana* surtout comme plein, non-seulement de mensonges, mais de mensonges insipides, ce qui est généralement le cas. Swift disait que, malgré la pratique universelle du mensonge et son apparente facilité, il ne se rappelait pas avoir entendu trois bons mensonges dans toute sa vie.

Nous n'avons encore rien dit des contributions des auteurs anglais à ce département de la littérature. Les *Apophteghmes* de Bacon n'appartiennent guère aux propos de table, bien qu'en rappelant les bons mots de la reine Elisabeth, du roi Jacques, etc., ils paraissent s'en rapprocher. Les grands hommes de ce temps-là disaient beaucoup de choses spirituelles et beaucoup de choses sensées; mais on ne peut se défendre d'être frappé du contraste de leur robuste intelligence, de leur sagesse solennelle, parfois même un peu pesante, avec les pauvres *facéties* auxquelles ils descendaient quelquefois. Le théâtre de Shakspeare nous a familiarisés avec les fous chargés d'amuser les convives des rois et des grands seigneurs. Les saillies de ces fous de cour étaient plus souvent caractérisées par l'impertinence que par l'esprit. Faire perdre contenance à quelqu'un, c'est faire rire tout le monde, surtout parmi les gens mal élevés. Ce rire malveillant répugnait à la vanité féminine, à la fierté royale d'Elisabeth. Connaissant la veine caustique de son fou officiel, Pace, elle lui avait interdit sa présence. Un jour pourtant elle se laissa persuader de l'admettre. « Voyons, Pace, dit-elle, apprenez-nous nos défauts? —Je n'ai pas pour habitude, répondit le fou, de parler de ce dont toute la ville parle. » Elisabeth ne fut sans doute pas tentée de renouveler l'expérience, et franchement, en cette circonstance, on ne peut que faire cause avec elle et s'étonner du goût de nos ancêtres, qui laissaient interrompre leur conversation par les tristes plaisanteries et les personnalités grossières d'un bouffon patenté. Shakspeare nous montre également comment de très-pitoyables pointes passaient en ce temps-là pour de l'esprit, et les *Apophthegmes* de lord Bacon, le meilleur répertoire qui ait jamais

Digitized by Google

été fait des dits piquants des anciens, nous apprend encor
jeu de mots fort insignifiant était parfois tenu en haute esti
des sages comme lui. Il y avait même une sorte de gaieté
et jouée dans laquelle se complaisait sir Thomas More, et q
tinua d'avoir cours sous le règne de Jacques. Un exemp
cite d'une merveilleuse plaisanterie du roi donnera une
la chose. Dans un de ses voyages, Jacques demanda s'il é
core loin de la ville où il allait. On lui répondit qu'il en été
milles. Peu de temps après, ayant posé la même questio
autre individu, la réponse fut six mille et demi. Sur quoi l
glissa hors de son carrosse et se cacha sous l'un des chev
les courtisans de demander ce que Sa Majesté voulait dire
« Je suis bien forcé, dit Jacques, *to stalk* (de masquer ma n
expression employée par les chasseurs quand ils approc
la dérobée d'un oiseau sauvage ou d'un daim), puisque
s'enfuit devant moi. » Il est à peine croyable qu'un r
arrêter son carrosse au milieu d'un voyage et mette pied
sur le grand chemin pour dire une aussi pauvre plaisante
sans le témoignage de Bacon, nous serions fort tenté d'at
les rires des assistants à l'absurdité de la chose plutôt qu'à
prit. Toutefois si Bacon applaudissait comme spectateu
fût donné garde de jouer pareille scène. La majestue
gesse qui se faisait entendre sous les ombrages de Gorha
était assaisonnée d'une *humour* plus relevée et plus intelle
Son *Essai sur la conversation* prouve qu'il en comprenait
veille les convenances et les délicatesses. Une de ses m
devance La Bruyère : « Le rôle le plus honorable dans
versation est de fournir aux autres l'occasion de parler. »
là ce qu'il appelle conduire la danse.

Drummond de Hawthornden rassembla, comme on l
des notes sur les conversations de Ben Jonson, en 1619
il n'en fut publié, en 1711, qu'un extrait, gâté par des i
lations nombreuses. De nos jours seulement une heure
couverte, due au plus célèbre antiquaire littéraire de l'
M. David Laing, a permis de donner une édition exacte d
ginal [1]. Ben Jonson, comme on ne l'ignore pas, était son

[1] *Notes of Ben Jonson's Conversations with W. Drummond of Hawt*
in January 1619. Édité par la Société shakspearienne, par David Laing. 1

Digitized by Google

héros. On pouvait lui appliquer sa remarque sur Francis Beaumont qu'il trouvait trop épris de sa personne et de ses propres vers : « C'est un grand louangeur de lui-même, a écrit Drummond, un grand contempteur des autres. » Cette dernière phase de son caractère se manifeste surabondamment dans les jugements qu'il émet sur ses confrères en poésie et que rapporte son hôte. « Les stances de Spencer ne lui plaisaient pas ni leur sujet non plus ; Samuel Daniel était un bon et honnête homme, mais ce n'était pas un poëte. La traduction de Du Bartas par Sylvestre n'était pas bonne ; mais l'Arioste d'Harrington était la pire des traductions. Non-seulement il condamnait l'*Anniversaire* de Donne comme un livre profane et plein de blasphèmes, mais l'auteur méritait d'être pendu pour n'avoir observé aucun accent. Shakspeare manquait d'art ; Sharpane, Day, Dicker et Minshew étaient autant de drôles ; Abram Francis, avec ses hexamètres anglais, avait perdu la tête. » Ces sévères jugements se succèdent sans un mot d'éloge, mais le reste du livre donne moins carrière aux penchants détracteurs et grondeurs du vieux Ben. Il y dit parfois du bien des autres. On rencontre çà et là un trait curieux de caractère ou de mœurs ; par exemple, que la mère de sir Philip Sidney ne se montra jamais à la cour sans un masque, après qu'elle eût eu la petite vérole. Parmi les rumeurs du temps, il en courait une fort noire sur le comte de Leicester, lequel, après avoir assassiné une de ses femmes, serait tombé dans la trappe qu'il creusait pour la seconde. « Milord Leicester donna une bouteille de liqueur à milady, lui recommandant de s'en servir en cas de faiblesse. Milady, qui ne savait pas que ce fût du poison, en fit boire à milord à son retour de la cour, et milord mourut. » Le lecteur n'est pas fâché d'apprendre quel était le mode habituel d'action oratoire de lord Bacon : « Milord chancelier arrachait ses discours aux franges de sa ceinture, » et que Ben lui-même tirait ses inspirations poétiques de son gros orteil. « Il avait passé la nuit entière, dit Drummond, à regarder son gros orteil, autour duquel il avait vu combattre en imagination Tartares et Turcs, Romains et Carthaginois. »

Combien sont maigres et décousus, en résumé, ces échantillons de la conversation d'un homme qui avait causé mille fois avec Shakspeare ! Ils nous apprennent, il est vrai, certains faits de

Digitized by Google

l'histoire du célèbre causeur, qu'on ne pourrait trouver surtout avec pareille autorité, mais quand on se rappel de Pope :

What boy but hears the sayings of old Ben?[1]

quand on se rappelle l'ode adressée par Herrick à Ben J nature communicative et pleine de verve de l'homme lu comment ne pas déplorer ce qu'ont dû nous faire per souciance de Drummond ou les ravages du temps?

Selden, l'ami de Jonson, mourut en 1654, et ses *P table* furent publiés par son secrétaire, Richard Mil 1689. Heureux le savant qui sait causer et qui a pour un homme du discernement de Richard Milward; car, combien de lecteurs compterait aujourd'hui John Selde gleterre? La plupart des gens de lettres ont bien eu l' de faire connaissance avec quelques-uns de ses écrits, *Titres honorifiques*, par exemple, et ils se sont respe ment inclinés devant l'immense savoir de l'homme Jonson appelait le code vivant des juges. Mais le Se *Titres honorifiques* est-il le Selden des *Propos de table*

On a d'abord quelque peine à le croire. Sec, grave même dans ses écrits, il se montre familier, enjoué, vif, charmant même dans sa conversation. C'est toujours le savant, le tenace parlementaire, mais il est gai, spiritue ριθμον γέλασμα flotte sur la mer de sa vaste intelligence comme l'adversaire de Grotius et parle comme l'ami Jonson.

C'est dans les *Propos de table* de Selden qu'on trou pensée pleine de finesse : « Les libelles et les pasquina vent, comme les fétus de paille, à montrer d'où le vent s On y rencontre aussi cette autre pensée frappante et tant par Coleridge : « La transubstantiation n'est que de la que tournée en logique. » La principale qualité de Sel la conversation, celle que ses amis, au dire de son se estimaient le plus, était le tour familier qu'il savait d ses appréciations. Il se débarrassait de la robe enco du savant et parlait en homme du monde des sujets

[1] Quel enfant n'a prêté l'oreille aux dits de Ben?

Digitized by Google

graves. La grande différence entre ses *Propos de table* et les *Ana* en général, c'est qu'ils sont infiniment plus substantiels. Selden emploie, nous le répétons, le style familier de la conversation pour éclairer les plus hautes questions de l'Eglise et de l'Etat. Vous êtes amusés et vous profitez en même temps. Par un seul fait curieux, il nous fait voir combien les vieux parlements étaient jaloux de leur indépendance et de leur pouvoir :

« En temps de parlement, une des premières choses que faisait d'ordinaire la Chambre était d'adresser au roi une pétition pour le prier d'éloigner son confesseur, parce qu'elle craignait ou son influence sur le roi, ou qu'il ne révélât au pape ce que faisait la Chambre; c'était sans doute le cas, lorsqu'il s'agissait des intérêts catholiques. »

Quel calme satirique dans la question par laquelle il conclut ses observations sur la prétendue pauvreté des moines !

« Les moines disent qu'ils ne possèdent rien : à qui donc sont les terres qu'ils occupent? Ce n'est pas à leur supérieur; il a fait comme eux vœu de pauvreté. A qui donc ? Pour répondre à cela, il a été décrété que ces terres sont au pape. Mais pourquoi les moines seraient-ils plus parfaits que le pape ? »

Par quelle heureuse comparaison il montre la liaison nécessaire de la foi et des œuvres !

« On a établi entre la foi et les œuvres une malheureuse division. Mon intelligence peut bien les concevoir divisées, comme je distingue dans une chandelle la lumière et la chaleur; mais éteignez la chandelle, lumière et chaleur disparaissent en même temps! L'une ne saurait rester sans l'autre. Il en est de même de la foi et des œuvres. »

Les *Propos de table* de Selden contiennent d'excellentes observations sur la nature humaine et d'amusantes anecdotes à l'appui de ses dires :

« Nous mesurons d'habitude l'excellence des autres hommes à une certaine excellence que nous nous imaginons être en nous. Nash, poëte assez pauvre, comme le sont d'habitude les poëtes, voyant un alderman, avec sa chaîne d'or, monté sur son grand cheval, dit d'un air de dédain à l'un de ses compagnons : « Voyez donc ce gaillard-là, l'air d'importance qu'il se donne ! Eh bien, ça ne sait pas même faire un vers blanc ! »

L'extrait suivant offre un autre exemple de la même mesure d'appréciation :

Digitized by Google

« Nous ne pouvons dire ce qu'est le jugement de Dieu: C'
somption à nous de prétendre le savoir. Mais généralement nous
que ce jugement tombe sur un homme pour quelque chose en
n'est pas de notre goût. On peut citer l'exemple du roi Jacques à
de la mort d'Henri IV de France. Quelqu'un disait qu'il avait
pour ses mœurs dissolues; un autre, pour avoir changé de r
« Non, dit le roi Jacques, qui ne pouvait supporter la vue d'u
nue, il a été tué pour avoir autorisé les duels dans son royaum

Une observation, que nous trouvons dans Swift, n'est
variante de ce propos de Selden : « Voilà qui est parfai
observé, ne manqué-je jamais de dire, quand je lis d
auteur un passage où son opinion se trouve d'accord
mienne. Mais, pour peu que nous différions, je déclar
est dans l'erreur. »

Nous avons déjà parlé de l'admiration du docteur Samue
son pour les *Propos de table* de Selden ; un de ses propres r
plus célèbres leur est emprunté : « Monsieur, dit-il à Bosw
niveleurs veulent toujours faire *descendre* le niveau jusqu
mais ils ne peuvent supporter l'idée de le voir *monter*
eux. Il leur faut toujours un certain monde au-dessous
pourquoi n'y en aurait-il pas un au-dessus ? » — « C'est
disait Selden, que cloche leur égalité; ils ne veulent pe
au-dessus d'eux, mais ils ne vous disent pas qu'ils ne
personne au-dessous. » Johnson mit un jour à l'épreuve l
cipes démocratiques de mistress Macaulay. « Madame, lu
vous me voyez converti à votre manière de penser. Je d
convaincu que le genre humain tout entier doit être sur
d'égalité parfaite, et, pour vous donner une preuve in
table de ma sincérité, voilà un garçon très-sensé, très-c
fort bonnes manières, votre concitoyen et votre laquais, p
tez-lui de s'asseoir et de dîner avec nous. » C'était réd
pratique le dit de Lycurgue, recueilli par Bacon dans se
phthegmes. Comme on proposait d'introduire à Sparte u
lité populaire absolue : « Commencez, répliqua Lycurg
l'établir dans vos maisons. »

Richard Milward était peut-être un rapporteur plus ju
que la plupart des causeurs habiles n'ont eu le bonhe
rencontrer, mais il ne faut pas oublier la grande et éne

Digitized by Google

lutte du siècle de Selden ; cette lutte avait mis nos compatriotes de toutes les opinions en mesure de produire tout ce dont ils étaient capables. Les Anglais de cette époque avaient vécu dans une sphère morale plus élevée que celle des plus brillants salons parisiens. Il y avait en eux une étoffe et une séve qui donnaient à leur conversation une richesse et une couleur inconnues aux piquants et légers entretiens d'un Boileau, d'un Ménage, d'un Segrais, d'un M. de Bautru. Selden n'était pas seulement un savant et un antiquaire, qui avait fréquenté les beaux esprits et Ben Johnson ; il avait parlé et voté contre « les droits de tonnage et de pesage » à la Chambre des communes. Il semble que pour faire un bon causeur, il faille quelque chose des talents de la vie active. Lord Bacon, Selden, Cicéron, Burke, étaient tous des hommes d'action. Napoléon disait des choses qui n'ont pas moins de retentissement dans l'histoire que ses batailles. Les *Propos de table* de Luther étincellent du feu qui brûla la bulle du pape. Presque tous les grands orateurs ont été d'excellents causeurs, et, comme l'analogie semble l'indiquer, on peut en dire autant d'un très-grand nombre de comédiens. Si nous prenons les hommes de lettres qui ont su causer, nous trouvons que c'étaient ou des hommes propres à l'action, bien qu'un accident les en ait écartés, comme le docteur Johnson, ou tout à la fois des hommes de lettres et des hommes d'action, comme Swift. Si nous cherchons les poëtes qui ont brillé dans la conversation, nous les trouvons parmi ceux que leur nature rapprochait le plus des hommes d'action, par exemple, Byron, Burns et Scott. Les plus remarquables diseurs de bonnes choses ont été des hommes d'État, des diplomates et des gens du monde. En un mot, l'essence de cette faculté nous paraît autant résider dans le caractère que dans l'intelligence. C'est une affaire de séve animale, autant qu'un don intellectuel.

Dans tous les cas, de très-grands noms prouvent que le talent de causer est entièrement distinct du talent d'écrire. Addison, qu'on a condamné sur sa propre métaphore, « qu'il pouvait faire traite sur les autres pour mille livres, bien qu'il n'eût pas une guinée dans sa poche, » Addison doit être exclu de la liste. Ses amis, nous pouvons ajouter ses ennemis, ont été plus justes pour lui que lui-même. Lady Mary Wortley, qui appartenait à

Digitized by Google

la première catégorie, le déclarait la meilleure compag
monde, et Pope, qui appartenait à la deuxième catégorie,
que la conversation d'Addison avait un charme qu'il
trouvé à celle d'aucun autre homme. « Mais cela n'éta
continue Pope, que dans la familiarité : devant des étr
et même devant un seul étranger, Addison maintenait sa
par un silence assez roide. ». Addison lui-même disait
pouvait y avoir de conversation réelle qu'entre deux pers
Son exemple viendrait donc plutôt à l'appui de notre hyp
« Pour briller dans des compagnies mixtes, une certai
au moins des qualités qui rendent les hommes propres
tation de la vie publique est nécessaire. » L'absence
qualités était précisément la cause de la timidité d'Addi
qui lui faisait craindre de conduire la danse, selon l'exp
de Bacon. Pope lui-même, Dryden, Gray, Goldsmith, ét
très-médiocres causeurs, s'il faut en croire les on-dit et
dition. Au dire de Bayle, peu de savants se seraient dis
dans l'art de la conversation ; mais cette remarque ne
nous conduire trop loin. Scaliger, Casaubon, Juste-Lips
maise, Ménage, se présentent tout de suite comme auta
ceptions à la règle. Ce serait la plus grossière erreur,
vulgaire préjugé de croire que les savants hommes des s
et dix-septième siècles n'étaient que des pédants et d
geurs de livres ; ils savaient tenir leur place près des r
cardinaux, des grands seigneurs ; ils faisaient même pl
lante figure dans le monde que leurs successeurs actuels
qu'ils acceptaient une chaire dans une ville, les magis
les bourgeois sortaient en procession pour les recevoir
des portes. Casaubon fit le voyage d'Angleterre en con
d'un ambassadeur, et Jacques Ier l'admit à sa table. H
écrivait de sa propre main à Scaliger. Malgré le progr
vanté des lumières et l'extension des connaissances hu
qui est censée l'accompagner, n'oublions pas que la scie
tant qu'il s'agit pour elle d'être sincèrement et respectueu
honorée en la personne de ses possesseurs, jouissait a
bien plus d'hommages qu'aujourd'hui. Dans des temps
fait récents, pour répondre à l'assertion de Bayle, on a
savants de premier ordre grossir les rangs des habiles ca

Digitized by Google

Peu d'hommes parlaient avec une vivacité et une vigueur d'esprit plus soutenues que Parr. Personne ne disait de meilleures choses que Porson, et il serait à désirer que le *Porsoniana* fût digne de lui. Niebuhr traitait ses sujets littéraires favoris avec une grande animation dans la conversation familière, comme le prouve un agréable petit livre de Lieber, intitulé *Souvenirs de Niebuhr*. A quel point, avec une tête si bien meublée, un cœur chaud, il sentait le vide qui régnait de son temps dans les dîners où sa qualité de diplomate le condamnait à assister, nous le savons par une anecdote racontée par Bunsen, dont la propre expérience diplomatique n'était pas moins triste[1].

Après les *Propos de table* de Selden, il s'écoule un long intervalle sans qu'il apparaisse aucun livre anglais de la même catégorie ; mais nous sommes redevables à Swift, admirable causeur lui-même, ainsi qu'on devait s'y attendre, d'une excellente dissertation intitulée : *Idées pour un Essai sur la conversation*[2].

Swift commence par dire que, parmi les sujets qui semblent se présenter d'eux-mêmes, il en a vu peu d'aussi rarement ou aussi légèrement abordés que celui-là. Peu de sujets pourtant sont plus difficiles à traiter, selon lui. En possession des traditions du siècle qui avait précédé le sien, il nous en donne un intéressant aperçu, au point de vue de la conversation :

« La plus haute période de la politesse en Angleterre (et elle est de la même date en France) me paraît avoir été la partie paisible du règne de Charles Ier, et d'après ce qu'on lit de ces temps-là, aussi bien que d'après ce que j'ai entendu dire autrefois par des personnes qui avaient vécu à cette cour, les méthodes alors employées pour relever et cultiver la conversation étaient tout à fait différentes des nôtres. Plusieurs dames que nous voyons célébrées par les poëtes du temps tenaient dans leurs maisons des assemblées où les personnes les plus intelligentes des deux sexes passaient les soirées à discourir sur tous les sujets agréables que le hasard pouvait faire naître ; et quoique nous soyons enclins à ridiculiser les sublimes idées platoniques que ces mêmes personnes avaient ou personnifiaient en amour et en amitié, je m'imagine que leurs raffinements étaient fondés sur la raison, et qu'un petit grain de romanesque n'est pas un mauvais ingrédient pour conserver et exalter la

[1] Niebuhr, *Vie et Lettres*, II, 427.

[2] *Hints Towards an Essay on conversation.*

Digitized by Google

dignité de la nature humaine, trop prompte sans cela à dé
en tout ce qui est sordide, vicieux et vil. »

Ces idées chevaleresques étonneront peut-être dans l
che de Swift; mais, dignes de sa pénétrante intelligenc
étaient surtout fondées dans un temps où la réaction
nuait encore, où la familiarité bourrue et triviale pr
place de la courtoisie, du respect de soi-même et des

Au temps de Swift, il n'était pas de mot d'un plus fr
usage, dans les écrits et dans la conversation, que le m
lerie. Il signifiait habituellement une attaque satirique
« les Français, à qui nous avons emprunté le mot, fait
quer le Doyen, ont une idée toute différente de la chose;
l'avions de même dans les âges plus polis de nos pères.
c'était dire quelque chose qui semblait d'abord un re
ou une réflexion mordante, mais qui, par quelque tou
prit, inattendu et surprenant, finissait toujours en comp
et à l'avantage de la personne à qui on s'adressait. U
branches de cet art consistait, d'après Fielding, à me
relief les bonnes qualités en leur appliquant des termes
notaient leur excès, en appelant, par exemple, la gén
prodigalité, le courage témérité ; — ou c'était une ironie él
par laquelle on imputait à certaines personnes des vi
étaient l'exact contraire de leurs vertus notoires. On tro
exemple de ce genre de raillerie dans les vers bien con
Pope :

Spirit of Arnal ! aid me while I lie.
Cobham's a coward, Polwarth is a slave,
And Lyttleton a dark designing knave.
Sir John has ever been a wealthy fool,
But let me add, sir Robert's mighty dull —
Has never made a friend in private life,
And was besides, a tyrant to his wife [1].

Swift considère la raillerie, ainsi définie, comme la p
plus raffinée de la conversation ; mais c'est un de ces

[1] « Esprit d'Arnal, aide-moi à mentir : Cobham est un lâche, Polwarth u
Lyttleton un coquin qui trame de noirs complots, Sir John a toujours é
opulent; mais permets-moi d'ajouter que sir Robert est puissamment e
qu'il ne s'est jamais fait un ami dans la vie privée, et que c'est, qui pis est,
pour sa femme. »

Digitized by Google

qui ne trouvent qu'accidentellement leur place, et qui exigent en tout temps un tact et un discernement rares. Cette raillerie-là a bien dégénéré d'ailleurs ; ingénieuse et délicate forme de compliment, elle est d'abord devenue une légère et fine taquinerie sur de petites faiblesses ; puis une risée ouverte sur des défauts réels, et enfin, une série d'impertinentes tentatives plus ou moins couronnées de succès, pour rendre les gens ridicules. Ce n'est plus qu'un abus couvert d'un fâcheux privilége.

Chose très-remarquable : toutes les maximes de Swift sur la conversation sont aux antipodes de l'école cynique. « Sûrement, dit-il, parlant encore de la raillerie, une des meilleures règles est de ne jamais dire une chose qu'une personne de la compagnie puisse raisonnablement désirer n'avoir pas été dite. Rien ne saurait être plus contraire à la fin que se proposent des gens qui se réunissent pour se distraire mutuellement que de se séparer mécontents les uns des autres ou d'eux-mêmes. » C'était l'indignation de voir ainsi pervertir un innocent et utile plaisir qui le décidait à prendre la plume, bien convaincu pour sa part que, si peu de personnes étaient appelées à briller, la plupart avaient en leur pouvoir d'être agréables. Il attribuait beaucoup moins le niveau de plus en plus abaissé de la conversation aux défauts de l'intelligence qu'à l'orgueil, à la vanité, au mauvais naturel, à l'affectation, au désir de se singulariser, à un esprit trop positif. Il suffirait donc, selon lui, pour amener une réforme, de signaler les erreurs, source du mal, et que tout le monde était maître de corriger pour sa part. Aucune des fautes qui, généralement senties et condamnées, n'en continuaient pas moins de prévaloir, n'était omise dans son exposé. Tout le monde, par exemple, se récriait contre la folie de trop parler ; mais bien rarement cinq personnes se trouvaient réunies sans que l'une d'elles ne s'emparât de la conversation, au grand ennui des quatre autres. Se plaire à soi-même et dégoûter la compagnie où l'on se trouve est un genre de renommée dont on semblerait pourtant devoir se montrer peu ambitieux. Swift lui-même avait pour pratique constante de faire une longue pause, après avoir parlé, pour donner à tous ceux qui pouvaient en avoir l'envie, l'occasion de prendre la parole à leur tour.

Digitized by Google

Plus d'un lecteur sera fort surpris d'apprendre quel la compagnie signalée par Swift, comme atteignant l'ap la conversation ennuyeuse :

« La pire conversation dont je me souvienne était celle du Will, où les beaux-esprits, comme on les appelait, se réunissa trefois ; c'est-à-dire que cinq ou six individus, qui avaient comédies ou au moins des prologues, ou qui avaient collabo mélanges littéraires, venaient s'entretenir de leurs insignifian positions d'un air aussi important que s'il s'agissait des plus efforts de la nature humaine, ou que si la destinée des royau dépendait. »

En d'autres termes, la conversation chez Will avait un tère local, personnel, exclusif, tandis que la bonne co tion, littéraire ou autre, se distingue par son esprit de soci c'est-à-dire que, s'adressant à tout le monde, elle ne doit p la couleur de rien de ce qui est particulier à l'individu a eu la même pensée en vers :

> One hates an author that's *all author*, fellows
> In foolscap uniformes turn'd up with ink [1].

La parole de pareils hommes peut être spirituelle et éloquente, mais ce n'est pas la conversation propreme car la conversation implique autant d'attention pour no sin l'écouteur que pour nous-même qui pérorons. C'e qui conduit Swift à étendre le sens du mot pédantisme, faire signifier l'introduction hors de saison de notre bran ticulière de savoir dans une compagnie qui ne peut y p part. C'est donc, selon lui, pédantisme au soldat de trop des choses militaires ; pédantisme aux gens qui se conn de s'arrêter sur des passages de leur histoire qui n'ont intérêt pour le reste du cercle ; pédantisme aux femme de trop abonder sur le chapitre de leur toilette, de leurs tails, de leurs porcelaines, etc. Fielding se plaignait des de son temps, particulièrement sujets à tomber dans ce ce qu'expliquait leur habitude de vivre trop exclusiveme la société des gens de leur profession. Il avait vu maint

[1] Je hais l'auteur qui n'est qu'auteur, un cancre
Habillé de papier grand format, revers d'encre.

Digitized by Google

disait-il, un très-agréable cercle gâté par un couple d'avocats qui semblaient plutôt se croire dans une cour de justice que dans une assemblée de personnes réunies par le seul désir de se plaire mutuellement.

Swift avait peu de goût pour les beaux-esprits de profession. Entre autres reproches, il leur faisait celui de se mettre l'imagination à la torture et de guetter toujours le moment de placer un bon mot. Un des beaux esprits de sa connaissance n'était jamais satisfait que lorsqu'on le laissait présider pour ainsi dire et donner le ton ; généralement le diseur de bons mots s'impose à l'audience, et réclame impérieusement votre attention comme Polichinelle au théâtre des marionnettes dès qu'on lève le rideau. Un bon mot doit jaillir naturellement de la conversation. Tel était l'esprit de Ménage ; tel était aussi celui de Cicéron, de Bacon, de Montesquieu, de Johnson, de Burke et des autres grands génies qui ont possédé ce don. La majorité des dîneurs en ville modernes se compose de mauvais plaisants doués d'un bon appétit. L'esprit facétieux est très-compatible avec une médiocre intelligence et l'absence de tout talent acquis. Nous pouvons encore en appeler sur ce point à l'autorité si compétente de Swift. « J'ai connu, dit-il, beaucoup de personnes assez heureuses à manier le ridicule, qui, sur de graves sujets, se montraient complétement stupides. Le docteur Echard de Cambridge, auteur de l'écrit intitulé *le Mépris du clergé*, en était un grand exemple. »

Le Doyen va jusqu'à affirmer qu'il n'avait jamais vu un plaisant de profession qui ne fût ennuyeux. « Les hommes d'esprit et de plaisir de la ville, » comme on les appelait et comme on les appelle encore, — quoique Fielding dise que l'esprit avait disparu de son temps et que nous soyons tentés d'ajouter que le plaisir l'a suivi de nos jours, — les hommes d'esprit et de plaisir en sembleraient des exemples, tant la majeure partie de notre littérature satirique courante est dépourvue de tout but sérieux, de toute application sensée.

Quant aux phrases toutes faites, aux questions et aux réponses, formant le fond commun de la conversation sous le règne de la reine Anne, parmi les gens non lettrés qui vivaient dans ce qu'on appelait le monde, Swift nous en donne une curieuse idée dans sa *Collection complète de conversations élégantes et ingénieuses*

Digitized by Google

d'après la mode la plus polie actuellement suivie à la cour et d
meilleures compagnies d'Angleterre. Il déclare ne rien relat
ne soit en circulation constante depuis cent ans au moins
si les gens du monde fashionable d'alors faisaient réellem
moitié des observations qu'il rapporte, ce même monde
dégénéré depuis, il faut l'avouer, et nos bisaïeules avaie
répertoire infiniment plus étendu, plus riche et plus anim
leurs descendantes. Un grand nombre de répliques, tout
quité à part, sont assez plaisantes :

« NEVERANT. Voilà une pauvre miss qui n'a pas un
jeter à un chien. Voyons, un penny pour vos pensées.

« — MISS. Elles ne valent pas un farthing, car je pensais à

Et plus loin :

« LE COLONEL. Il est certain que Sir John Blunderbu
enfin mort?

« — LORD SPARKISH. Oui, ou on lui fait grand tort, car
enterré. »

Nous citons l'édition de Swift par Walter Scott; et il es
singulier de rencontrer dans l'*Abbotsford* de Washington
l'échantillon suivant de la veine humoristique de Scott :

« Un matin à déjeuner, Dominus Thomson, le précept
trouvant là, Walter Scott raconta avec beaucoup de ver
anecdote du laird de Macnab.

« — Le pauvre homme, dit-il par forme de prémisses,
plus de ce monde.

« — Eh quoi, monsieur Scott, s'écria son excellente f
Macnab serait mort?

« — Oui, sur ma foi, ma chère, répliqua Scott avec u
vité comique, ou s'il n'est pas mort, on lui a fait gran
car on l'a enterré. »

« Cette innocente plaisanterie passa inaperçue pour m
Scott; mais, atteignant le pauvre Dominus au moment où
tait une tasse de thé à ses lèvres, elle provoqua chez lui u
de rire qui fit jaillir sur la table la moitié du contenu.

Les memoranda que nous a laissés Spence de la conve
de Pope et d'autres personnages contiennent beaucoup d
qui méritent d'être conservés; mais, comme échantillons d
versation, le recueil ne peut être classé bien haut. Nous a

Digitized by Google

enfin au *Johnson* de Boswell, le meilleur ouvrage du genre qui existe à notre avis dans le monde. *Le Tour aux Hébrides* avait montré ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui semble avoir été plus apte à sa vocation que personne, et dont le nom a fourni un mot nouveau à la langue anglaise. Chaque année voit croître la popularité du merveilleux ouvrage de Boswell[1]. La postérité rendra un jour plus de justice à ses talents, que des critiques malveillants, qui ne peuvent oublier ses opinions tories, sont trop enclins à rabaisser. Boswell possédait un grand talent dramatique, un sens humoristique très-développé, une perception très-vive de tous les genres d'excellence dont la conversation est susceptible. Qui pourrait condescendre à raisonner avec les cockneys et les radicaux, dont les neuf dixièmes affectent pour lui un mépris sans autre base que leur répugnance pour le très-pardonnable orgueil que lui inspirait l'ancienneté de sa famille? Mais si un lecteur sans préjugés doute des talents qu'il faut réunir pour faire ce qu'a fait Boswell, qu'il tente à son tour l'expérience, en essayant de retracer la conversation d'une autre personne. Ce n'est pas là, comme on pourrait se l'imaginer, une tâche banale et sans dignité. Qui d'entre nous, en quelque position qu'il se trouve, peut espérer de rendre au monde littéraire la dixième partie du service que lui a rendu le *Cornac* de S. Johnson?

La conversation de Johnson nous paraît être la perfection de la causerie pour un homme de lettres; et si, comme nous le croyons, la meilleure épreuve du mérite d'un livre de propos de table, est de prendre sa place dans la littérature après avoir produit son effet immédiat, où chercherons-nous le pareil? Il a un style à lui, et qu'il serait absurde de vouloir imiter. C'est quelque chose d'intermédiaire entre la littérature et la conversation; il est impossible d'y distinguer la part de l'homme de lettres de la part de l'homme du monde. Johnson y dit parfois des choses qu'on pourrait transporter sans y rien changer dans ses *Vies des poëtes*, et parfois il en écrit d'autres où il ne manque que les mots préliminaires : « Eh bien, monsieur, » pour leur servir d'ailes et leur faire prendre leur vol vers la salle à manger de sir Josué Reynolds ou le salon de Streatham; mais si, dans son ca-

[1] On peut ajouter aux autres mérites de la *Vie de Johnson*, par Boswell, que l'édition de M. Croker est, sans contredit, le livre le mieux édité de la langue anglaise.

Digitized by Google

binet d'étude, on retrouvait toujours plus ou moins l'érudit, en société c'était souvent un homme du monde, et sa vie entière offrit une union plus parfaite de ces deux caractères qu'aucune autre existence peut-être.

Il ne nous est pas facile de nous rendre compte de l'impression que cette causerie pleine de vie et de sens produisait sur ses amis. Rien n'en saurait mieux donner l'idée que ce que disait Garrick de la conversation d'Adam Smith : « Qu'en pensez-vous, eh? C'est *flasque*, n'est-ce pas? » Le mot exprime parfaitement, *par son contraire*, les qualités de la conversation de Johnson. Elle gâtait ses auditeurs, en leur inspirant le dégoût de tout ce qui n'était pas à la fois solide et piquant, car elle était à la fois enjouée et grave. Sa gaieté ressemblait, qu'on nous passe cette comparaison, aux ricochets de boulets de soixante-huit, qui rebondissent comme des balles de gomme élastique et n'en battent pas moins en brèche des forteresses. Une pareille causerie ne pouvait venir que d'un homme vraiment grand, actif et pratique. Jamais un simple savant ni un simple métaphysicien n'auraient pu produire cet effet.

La conversation de Johnson n'était cependant pas assortie à toute espèce de société ni même à la société en général. Malgré son mérite transcendant, elle avait ses limites; elle ne possédait pas le charme facile et attrayant de la causerie de Walter Scott; elle était plus sévère et plus logique; elle comprimait tous les genres d'excellence, excepté le sien, et elle a donné naissance à beaucoup de copies infiniment inférieures à l'original. L'argumentation est rarement tolérable en conversation, mais comme cette propension de Johnson était plus facile à imiter que sa faculté sans rivale de mettre les choses en relief par des rapprochements nouveaux, beaucoup de gens se prirent à singer Johnson et Burke, sans pouvoir atteindre aux moindres qualités de l'un et de l'autre. L'école d'Edimbourg qui suivit se composait de déclamateurs ou de dialecticiens qui ne variaient l'argumentation que par l'épigramme. Un esprit pernicieux de dispute était assaisonné d'une malignité non moins malséante. On oubliait les premières conditions de la causerie aimable. Ce sont les hommes de cette école qui trouvaient, comme le dit Lockhart, la conversation de Scott banale, tandis qu'elle était riche, pleine de facilité,

Digitized by Google

de sens et d'humour. La leur ressemblait aux déjeuners des romans militaires où l'on ne sert que des mets trop épicés pour ne pas mettre en feu le palais humain, véritable cuisine de salamandre.

Le *Walpoliana*, publié en 1799, ressemble plus aux *Ana* français qu'aucune autre publication de la littérature anglaise; et cela n'a rien d'étonnant. Si jamais Anglais raffola des *Ana* et de l'esprit français, ce fut Horace Walpole. Par malheur, le *Walpoliana* contient beaucoup de trivialités sur « les patrimoines qui avaient appartenu à Charles II » et autres matières analogues, le tout relevé d'une sorte de ce cynisme satirique contre les hommes et la nature humaine, conçu et exprimé de manière à nous faire imaginer que nous écoutons une soubrette française nourrie de la lecture de la fable des *Abeilles* de Mandeville. Ajoutons qu'on y trouve aussi des anecdotes contre la réputation d'hommes éminents, anecdotes totalement dépourvues de vérité, et pourtant racontées avec une sorte de malignité friande qui serait choquante, lors même qu'on ne pourrait mettre en doute leur véracité. Si nous ajoutons qu'on y rencontre aussi quelques bonnes historiettes, la plupart empruntées, et que le brillant particulier de l'esprit de l'auteur se manifeste dans quelques mots heureux, nous aurons dit tout ce qu'il y a de plus favorable à dire pour le livre. Comme Voltaire et Chesterfield, Walpole écrivait et parlait avec esprit. De nos jours, Sydney Smith a été un autre exemple de la même combinaison. Les beaux-esprits ou les causeurs chez qui elle se rencontre appartiennent toujours, en résumé, à un ordre plus élevé que ces individus, et ceux-ci sont loin d'être rares, qui ne possèdent que la faculté orale. Beaucoup du charme de ces derniers tient à leur personne et à leurs manières. Dans un pays comme l'Angleterre, où le talent de la conversation n'a jamais occupé une place aussi importante que dans d'autres parties de l'Europe, et où il est, par conséquent, moins répandu, il arrivera parfois qu'un homme du monde ou un littérateur, voyant le champ libre devant lui, s'y consacrera, à l'exclusion de toute autre étude, mais les disciples de cette école sont peu nombreux.

Dans la période qui précède immédiatement la nôtre, nous avons les *Conversations de lord Byron*, sans compter le nombre toujours croissant des *Mémoires* et des *Journaux*, comme ceux de Mackin-

Digitized by Google

tosh et de Moore. Byron était un très-remarquable causeur. Sa conversation la plus sérieuse, au dire de Shelley, semblait le produit d'une sorte d'enivrement; mais sa conversation sur un mode plus gai et plus familier était pleine de finesse, d'esprit, d'animation, comme on peut le voir dans sa biographie et dans le livre écrit par lady Blessington sur ses entretiens avec lui. Byron paraît avoir parlé à son gré le langage de Childe-Harold et celui de don Juan, comme il pouvait jouer tour à tour l'un et l'autre rôle. Il nous a donné son opinion sur tous les grands causeurs de son temps, sur l'imagination poétique et un peu sauvage de Curran, le vernis sentimental de Mme de Staël, les élégantes épigrammes de Luttrell, les pointes mordantes de lord Dudley, l'esprit pétillant de Shéridan et de Colman, la grâce féerique de Moore, et le fécond savoir, la précision et la modestie de Mackintosh. Les talents du premier ordre abondaient en Angleterre au temps de Byron; nous ne serons pas assez indiscrets pour demander comment leur place est aujourd'hui remplie?

Deux livres remarquables et de la même nature ont paru depuis Byron : *Les Conversations avec Goethe*, d'Eckermann, et les *Propos de table de Coleridge*; ces deux publications sont encore fraîches dans tous les souvenirs et nous ne nous y arrêterons pas longtemps. Eckermann nous montre les richesses de l'esprit de Goethe ruisselant de sa bouche comme de sa plume. Il parlait librement sur les sujets les plus profonds et gaiement sur les sujets les plus légers, disant tantôt une chose sage et tantôt une bonne chose. Un pareil livre nous laisse une ineffaçable impression : c'est qu'il sort plus directement du cœur qu'une œuvre purement littéraire. Rien ne peut surpasser la puissance des forces directes et spontanées de la nature; le don de la parole est une de ces forces.

La conversation de Coleridge, dans les dernières années de sa vie au moins, tenait parfois du monologue et même de la rêverie. Généralement couverte d'un voile d'une magnificence mystique, elle était, à en juger par cette publication, aussi riche que ses écrits en pensées substantielles, en expressions originales, lucides et d'un brillant coloris. Nous ne craignons pas de lui assigner une place parmi les meilleurs livres du genre; mais comme ils sont rares après tout! Nous les avons cherchés dans

Digitized by Google

les archives des sages et des fous, des gens d'esprit et des ennuyeux, des célébrités et des non-célébrités, et, en définitive, il faut en convenir, la littérature de la conversation joue un assez pauvre rôle dans l'histoire littéraire. Si l'on réfléchit à tout ce qu'on a laissé perdre d'excellentes causeries, tandis qu'on recueillait tant de méchants écrits, on se sent enclin au dépit et l'on se console à peine en se disant que la sagesse parlée n'en fait pas moins son chemin et n'en atteint pas moins son but, bien qu'il soit plus difficile de montrer les canaux par lesquels elle se communique à l'humanité que de retracer l'influence de la pensée à laquelle l'imprimerie a donné un corps.

La conversation est, quant à présent, descendue en Angleterre au niveau des plus basses marées. Si les belles-lettres sont l'indication de l'état social d'une époque, la nôtre laisserait bien à désirer, et sous ce rapport, M. Thackeray appuie les plaintes de M. d'Israéli. Quel faible rôle joue la conversation dans nos meilleurs romans ! Comme il est rare de trouver un style élégant et familier d'entretien dans la littérature contemporaine, qui reste à cet égard fort en arrière de la littérature du temps de la reine Anne. Qui *cause* réellement aujourd'hui même dans une *conversazione ?* M. Carlyle suggérait l'idée d'attacher au cou de chaque causeur une étiquette, comme à un flacon, pour savoir au moins son nom et connaître des prétentions qui risqueraient, hélas, d'être trop souvent démenties par sa parole.

L'action de la presse périodique est une des grandes causes de cette infériorité de la causerie contemporaine. Les journaux, les romans, les magazines, les revues, sans en excepter le *Punch* lui-même [1], absorbent les éléments intellectuels de la vie, comme autant de machines électriques absorberaient l'électricité de l'air. Tout est relaté, discuté en caractères imprimés, et les sujets ont généralement perdu leur fraîcheur avant l'heure où l'on se réunit le soir. La musique en revanche est de plus en plus cultivée, mais cet engouement est plutôt un effet qu'une cause. Il faut bien combler un vide pénible. L'heure des dîners est aussi retardée, et l'on donne de très-grands dîners, d'où la vraie conversation est naturellement et plus que jamais absente. Quant à

[1] *Le Polichinelle*, petit journal satirique anglais dont les lazzi sont souvent reproduits par d'autres journaux, sous le titre de *punchiniana*.

Digitized by Google

l'insignifiance de la majorité des gens de lettres que vous rencontrez en société, l'auteur de *Coningsby* l'explique, en nous disant qu'ils thésaurisent leurs meilleures pensées pour leurs éditeurs. Nous le souhaitons pour les éditeurs et pour le public, mais il y a des exceptions frappantes, et l'on pourrait attribuer l'abstention de plusieurs à un excès de réserve, à la timidité. Somme toute, les joyeux et sympathiques entretiens qui signalent la vie de taverne :

Those lyric feasts
Made at the Sun
The Dog, the Triple Tun [1],
(HERRICK.)

la vie qu'on menait au temps de Ben, au temps de Steele, voire même au temps de Boswell, appartiennent au passé et à la tradition. Çà et là, parmi les auteurs, on trouve bien encore un diseur de bons mots, mais on en parle comme d'une exception et d'une merveille ; de même on rencontre par hasard, dans les cercles de l'aristocratie whig, un *conversationiste* de la vieille école de Mackinstosh, lettré, lucide et doué d'une longue mémoire ; mais ce sont des débris de la dernière génération ; nulle part on ne voit poindre leurs successeurs.

Si l'on entend causer avec supériorité, la causerie affecte alors trop souvent la forme épigrammatique, et c'est un fâcheux symptôme. A défaut d'autre objection, comment ce genre de causerie pourrait-il éviter cette apparence de préméditation et d'effort qui est fatale à toute élégance et à toute facilité ? L'épigramme est un élément précieux, mais qui ne doit jamais prédominer, puisque la bonne conversation a pour source une heureuse union de toutes les facultés de l'esprit. Tout artifice est détestable : cependant nous avouerons que la conversation admet un certain art. Lorsqu'on prend tant de souci du corps, on peut bien faire aussi la toilette de son esprit.

Loin de nous la pensée de déchaîner une troupe de grands parleurs dans les salles à manger et les salons de l'Angleterre. Nous sentons trop profondément toute la misère sociale qu'un seul ennuyeux, armé d'une bonne mémoire et d'une langue déliée, peut

[1] Les festins lyriques qui se donnaient à l'enseigne du *Soleil*, du *Chien* ou des *Trois-Tonneaux*.

Digitized by Google

infliger à un cercle respectable. Comparé à un pareil fléau, le plus lourd des livres est léger, puisqu'on peut le déposer sur le rayon d'une bibliothèque ; mais comment se débarrasser d'un bavard? Le prendre à la gorge, comme fit sir Philip Francis, est un parti extrême. Mieux vaut avoir recours à la résignation ironique d'Horace, surpris de la sorte sur la Voie Sacrée, car le bavard était connu des anciens. Quand et de qui n'a-t-il pas été connu? Et dans tous les siècles c'est de bonne foi qu'il s'est cru très-amusant, ce qui rend sa maladie incurable. Hélas! avant de lui apprendre à parler, il faudrait lui apprendre à se taire.

(*Quarterly Review.*)

C'est au moment de terminer cet article que nous recevons le *Table-Talk* de feu Samuel Rogers. L'éditeur (M. Dyce) nous dit, dans une courte préface, que du jour où il fut admis à la conversation du banquier-poëte, il tint un journal *minutieux* de tous les traits piquants qui en faisaient l'agrément, et que M. S. Rogers, à qui il fit part de son projet de publier un jour cette collection anecdotique, fut loin de s'en plaindre, heureux, au contraire, de penser qu'il aurait là un dédommagement posthume de la mortification que lui causait de son vivant l'impatience de ses auditeurs. C'est déjà dénoncer le causeur comme un bavard qui s'imposait quelquefois à ses convives et aux visiteurs de sa précieuse galerie. Peut-être aussi est-ce une excuse que l'éditeur s'est ménagée si le public trouve qu'il ne valait pas la peine de reproduire tant de bons mots de l'espèce de ceux que l'abbé Morellet avait transcrits sur un album uniquement pour les noter d'un astérisque, chaque fois qu'on prétendait lui en offrir la primeur. Nous avons entendu causer Samuel Rogers, et peut-être, en effet, tombait-il quelquefois dans les redites ; mais son Boswell devait les élaguer d'un volume qu'il nous donne comme le simple extrait d'un journal qui aurait pu, grâce à la longue vie de Rogers, égaler pour le moins le *Johnsoniana*. On retrouve cependant le malicieux vieillard dans maintes anecdotes. Celles qui nous plaisent le plus sont justement celles dont les héros sont quelques-uns des causeurs signalés dans l'article précédent, Samuel Johnson lui-même, Foote, Porson, Byron, Canning, Curran, Mackintosh, Walter Scott, Th. Moore, etc.

Digitized by Google

M. Dyce a eu peur de faire un trop petit volume ou il a
voir profiter de l'occasion pour remplir une lacune souv
plorée par les amateurs d'*Ana*. Il a ajouté au *Rogeri*
Porsoniana, des anecdotes sur le professeur Porson et u
des bons mots de cet ivrogne érudit, car si Porson était u
ton de livres, un *helluo librorum*, comme disaient les an
avait une soif physique qui en faisait le vrai Tantale de
tion. Il n'en vécut pas moins jusqu'à un âge très-avanc
qu'il y a de remarquable dans la longévité de cet ivrogn
qu'il prétendit toute sa vie nourrir depuis son enfance un
tion mortelle des poumons. C'est une idée qui a son méri
d'avoir réuni dans le même volume ces deux hommes de m
opposées, le banquier aux goûts si délicats et le pédant avi
quelquefois trop enclin à la malice, l'autre à une critique

Porson devait faire une singulière figure à la table de
qui avait toujours peur que ce bachique helléniste ne b
souvent à la santé d'Homère ou de Virgile, sous prétexte
amphytrion représentait, entre tous les poëtes contempor
littérature classique. « Je le contenais dans les bornes
tant qu'on était à table ; mais après que tout le monde ava
au salon, il retournait furtivement à la salle à manger,
verser dans son verre tout ce que les autres avaient lais
les leurs et avaler avidement ce mélange. » Certainement,
n'était pas un fin gourmet, en voici la preuve. Hoppner,
tre, l'avait invité à dîner à sa campagne et au dessert il s'e
de ne pouvoir lui servir de liqueur, sa femme ayant e
les clefs de la cave. « Oh ! dit Porson, je suis sûr que
Hoppner a quelque fine bouteille, à son propre usage,
dans quelque armoire secrète ; » et il se met à fureter
malgré tout ce que peut lui dire l'artiste, protestant que sa
est la sobriété même. Porson découvre enfin une bouteil
grande joie et à la grande surprise du mari. Porson vi
trait tout le contenu de sa découverte et déclare qu'il n'a
bu de meilleur *gin*. Le lendemain, Hoppner raconte à sa
comment Porson a avalé son gin, jusqu'à la dernière g
« Ah ! mon Dieu ! s'écrie mistress Hoppner, il doit s'ét
les entrailles : c'était l'esprit de vin pour la lampe ! »

Digitized by Google

L'ADMINISTRATION DES CHEMINS DE FER EN ANGLETERRE.

Les Compagnies publiques de chemins de fer, en Angleterre, sont constituées sur une base démocratique, et gouvernées d'après les principes du système représentatif. Les actionnaires élisent leurs directeurs, les directeurs leur président; un certain nombre de directeurs se retirent chaque année, et la direction entière peut être ainsi renouvelée dans l'espace de trois à cinq ans. Cependant ces corporations commerciales reproduisent non-seulement,— et quelquefois avec usure,— les vices du régime politique qui leur sert de modèle; mais la forme même de leur gouvernement, tout en restant nominalement démocratique, subit dans la pratique des modifications qui en font l'image en miniature de la constitution nationale. La direction, cessant d'être un corps délibérant dont tous les membres sont égaux en pouvoir, tombe sous l'influence de quelqu'un de ses membres plus habile, plus énergique ou plus riche que les autres, et dont la volonté fait loi, sur toutes les questions, pour la majorité de ses collègues. Les actionnaires, au lieu d'exercer constamment leurs droits, les laissent, la plupart du temps, dégénérer en lettre morte; les directeurs sortants sont ordinairement réélus sans opposition ou disposent de tels moyens de surmonter toute opposition, que la direction devient, par le fait, un monopole, et c'est seulement quand les abus prennent un caractère assez scandaleux pour provoquer parmi les actionnaires une agitation révolutionnaire qu'il est possible d'opérer quelques réformes. Il y a donc là, comme dans le gouvernement anglais, un mélange des trois élé-

Digitized by Google

ments constitutifs, monarchique, aristocratique et démocr
appropriés seulement aux circonstances. Les modes d'
aussi, seraient à peu près les mêmes, si à cet égard la c
dépassait de beaucoup l'original. Les menaces de démissio
les ministres mettent en avant dans les cas extrêmes, s
moyen auquel les directeurs de chemins de fer ont commu
recours pour écarter une enquête incommode. Ne se cons
en aucune façon comme les mandataires, comme les ser
des actionnaires, ils se révoltent à l'idée de recevoir des or
ceux-ci. Un amendement proposé est le plus souvent int
par eux, sinon comme un blâme, au moins comme un m
de confiance, et il n'est pas rare de voir, dans les assembl
nérales, le président répondre à quelques critiques ou obj
importunes, que si les actionnaires ne peuvent pas s'en ra
à ses collègues et à lui, ils feront mieux de choisir d'autres
teurs. Cette attitude de dignité offensée produit ordinai
son effet sur la masse; et, dans la crainte que les intérêt
Compagnie ne souffrent de quelque désaccord, on laisse
des mesures qui sont contraires au vœu comme aux intér
actionnaires. Ajoutons, pour compléter le parallèle, que
ministres comptent sur l'appui de tous les fonctionnaires p
les directeurs de chemins de fer sont puissamment secondé
leurs luttes avec les actionnaires, par les employés plac
leurs ordres, et que si l'on a vu des ministres dépenser le
du Trésor dans des intérêts de parti, on voit des directeu
ployer l'argent des actionnaires à battre les actionnair
Compagnies, en effet, ont aussi leurs luttes électorales
dispendieuses, dirigées par des comités, avec le concou
gents spéciaux; on recrute des votes, en s'aidant de tou
pratiques illégitimes mises en usage dans les élections poli
on ne recule même pas quelquefois devant la fabrication d
frauduleux.

Ces assertions surprendront peut-être beaucoup de pers
La masse du public, qui n'a que peu ou point d'intérêt
dans les affaires des Compagnies, qui ne jette jamais les y
un journal de chemins de fer et qui a soin de sauter, d
feuilles quotidiennes, les comptes rendus des assemblée
tionnaires, se figure que ces fraudes gigantesques qui o

Digitized by Google

tant de bruit il y a une dizaine d'années, à l'époque de l'engouement pour les chemins de fer, ne se commettent plus aujourd'hui. Elle n'a pas oublié les hauts faits des agioteurs, des boursiers, des directeurs qui se sauvaient avec la caisse. Elle se rappelle qu'on a vu des hommes de paille représentant jusqu'à 100,000 et 200,000 livres sterl. (5 millions) d'actions; de nombreux comités d'administration composés des mêmes individus (l'un d'eux figurait comme directeur dans vingt-trois compagnies); des souscriptions revêtues de signatures achetées 10 shillings et même 4 shillings pièce; des commissionnaires et des hommes de peine souscrivant des engagements pour 30 et 40,000 livres sterling. Elle pourra vous dire comment certains comités d'administration, s'abstenant avec soin de consigner sur un livre quelconque le résultat de leurs délibérations, ne tenaient que des notes en chiffres et faisaient passer de faux articles sur leurs registres; comment, dans une Compagnie, un demi-million sterling de capital se trouvait porté sous des noms fictifs; comment, dans une autre, les directeurs achetaient en compte plus d'actions qu'ils n'en avaient émis, et faisaient ainsi monter les cours; comment, dans plusieurs, ils rachetaient pour la Compagnie leurs propres actions, se payant eux-mêmes avec l'argent des actionnaires. Mais, si l'on se souvient de ces iniquités, on les rattache nécessairement aux spéculations fantastiques qui se produisirent à cette époque. On sait que les entreprises plus récentes, exploitées, en général, par d'anciennes Compagnies, ont un caractère plus sérieux, et l'on ne se doute pas que les concessions de prolongements de lignes et d'embranchements donnent lieu à des abus tout aussi criants que ceux auxquels nous venons de faire allusion. On se refuse à croire que les grands capitalistes et les personnages influents qui administrent les affaires des Compagnies soient capables de s'enrichir indirectement aux dépens de leurs constituants.

Une histoire des intrigues qui se rattachent à l'administration des chemins de fer ne tarderait pas à détromper les âmes simples, en leur dévoilant les mystères de ces combinaisons à l'aide desquelles les Compagnies sont chaque jour encore entraînées dans des opérations ruineuses, qui profitent à quelques-uns aux dépens de tous. On apprendrait, par le rapport imprimé d'un co-

Digitized by Google

mité d'enquête, comment, il y a peu d'années, les di
d'une ligne se partagèrent entre eux quinze mille actions n
qui se vendaient alors avec prime ; comment ils se servi
fonds de la Compagnie pour payer les à-compte dus su
tions, et comment l'un d'eux puisa ainsi dans la caisse c
jusqu'à concurrence de plus de 80,000 l. st. (2 millions de
On y lirait aussi que d'autres directeurs, alors que l'i
l'argent était à un taux élevé, ont contracté, à un taux i
des emprunts pour leur propre compte, sur les balances f
que la Compagnie avait chez ses banquiers ; que d'autre
se payaient des salaires supérieurs à ceux qui avaient é
dissimulant la différence sous la dénomination de « v
vers, » dans un coin obscur du grand-livre. On trouv
documents qui prouvent que, dans certains cas, les proc
à l'aide desquelles on a pu enlever des mesures c
avaient été obtenues au moyen d'exposés inexacts, et
aussi été fait usage de procurations spéciales pour des
autres que celle pour laquelle elles avaient été données. O
qu'une Compagnie a mis en avant un projet de ligne a
pour lequel elle a obtenu des souscripteurs en offrant
dende garanti, que le public devait supposer indéper
toute condition, tandis qu'il était, en effet, subordonn
condition dont la réalisation n'était pas probable. Les d
d'une autre Compagnie seraient convaincus d'avoir fa
certaines résolutions au moyen d'actions privilégiées m
le nom de chefs de station, et d'avoir fait compter com
bles des procurations émanées des enfants du secréta
jeunes pour écrire.

Malheureusement, ce ne sont point là des faits except
mais des conséquences en quelque sorte forcées d'un vic
qui se ramifie dans tout le système de l'administration
mins de fer en Angleterre : la preuve en est que, malgré
des dividendes, résultant des développements donnés au
on ne cesse, d'année en année, de solliciter des conce
prolongements et d'embranchements. Un commerçant q
avoir agrandi sa boutique ou son magasin, s'aperçoit d'u
nution proportionnelle dans ses profits, continue-t-il à l'
encore, au risque de se ruiner ? Nous n'oserions, de peu

Digitized by Google

injure à son bon sens, conseiller à un simple individu de persévérer dans une voie aussi absurde, et c'est pourtant la voie dans laquelle les directeurs s'efforcent sans cesse de pousser les actionnaires. Depuis 1845, où les dividendes des principales lignes anglaises étaient de 8 à 10 pour 100, ils sont tombés, malgré l'accroissement survenu dans le nombre des voyageurs et dans la quantité des marchandises, de 10 à 5 pour 100, de 8 à 4, de 9 à 3 3/4, et cependant on persiste dans le système d'extension, de baux et de garanties, qui est la cause notoire de cette baisse. Si cette persistance opiniâtre dans un système de dépenses improductives ne porte pas dans tous les esprits la conviction qu'il y a là-dessous quelques sinistres combinaisons en jeu, qu'on lise les exposés séduisants à l'aide desquels les actionnaires sont entraînés à sanctionner de nouveaux projets, et que l'on compare ces exposés avec les résultats obtenus. Peut-on supposer que des actionnaires auraient habituellement voté de nouvelles entreprises, sachant qu'elles seraient désastreuses pour eux? Or, si ces nouvelles entreprises ont constamment été désastreuses, ainsi que personne ne l'ignore, qu'en conclure, sinon que les actionnaires ont été constamment abusés par des exposés mensongers? Dira-t-on que les directeurs et leurs agents ont pu se tromper eux-mêmes? Encore faudrait-il, pour que cette interprétation charitable fût admissible, que ces prétendues erreurs ne se produisissent que rarement, qu'exceptionnellement : mais prétendre qu'une administration peut commettre coup sur coup les mêmes bévues sans se laisser éclairer par l'expérience, ce serait vouloir abuser de notre crédulité. Laissant même de côté les iniquités dont nous avons parlé plus haut, et qui sont de nature à éveiller bien des soupçons, nous nous bornerons à dire que la dépréciation progressive de la valeur des actions, la persistance des directeurs dans le système qui a produit cette dépréciation, et la fausseté avérée des exposés soumis aux actionnaires, suffiraient pour prouver que l'administration des chemins de fer anglais est essentiellement vicieuse.

On peut expliquer en quelques mots l'origine du fatal système de l'extension de lignes. L'esprit de concurrence et d'antagonisme qui exista dès le principe entre les grandes Compagnies, le besoin de fortifier sa position ou de nuire à une entreprise rivale, por-

Digitized by Google

tèrent d'abord ces Compagnies à prendre à bail ou à acheter certaines lignes auxiliaires. Les propriétaires de ces lignes, à qui des ouvertures étaient faites par une grande Compagnie, n'eurent pas de peine à obtenir des termes plus avantageux de la Compagnie rivale, et, grâce à cette compétition, tirèrent de leur propriété un prix bien supérieur à sa valeur réelle. Les bénéfices qu'ils réalisèrent ainsi engagèrent des spéculateurs à imaginer des lignes placées dans des conditions qui les mettaient à la convenance de deux Compagnies rivales. Les actionnaires, alléchés par le gain facile qu'ils avaient fait, se prêtèrent volontiers à ces opérations ; les directeurs des Compagnies rivales eux-mêmes comprirent qu'en prenant dans la nouvelle entreprise un intérêt plus fort que celui qu'ils avaient dans la Compagnie qui devait s'en rendre acquéreur, et en se servant de l'influence qu'ils possèdent dans cette dernière pour faire donner à l'autre un bon prix, ils y trouveraient nécessairement leur avantage ; et ce mobile d'intérêt personnel joua, comme toujours, un grand rôle dans les affaires des chemins de fer. Tous les moyens furent trouvés bons pour atteindre le but que l'on avait en vue. Les comptes de capital restant ouverts, on supposa des dividendes dont le montant fut prélevé sur ces comptes et distribué aux actionnaires ; des dépenses qui auraient dû figurer au compte de l'exploitation furent portées à celui du capital ; l'entretien des voies et du matériel fut négligé ; des marchés à longs termes avec les entrepreneurs permirent, grâce à une comptabilité fort élastique, de dissimuler diverses dépenses réellement faites. Au moyen de cette réduction apparente des dépenses courantes, on fit ressortir des bénéfices qui n'existaient point en réalité. Il en résulta que les nouvelles entreprises, lancées sur le marché par des Compagnies dont les dividendes avaient été élevés artificiellement, furent reçues avec une grande faveur. Les actions se placèrent avec de fortes primes et procurèrent de gros bénéfices aux auteurs du projet. Ce fut bientôt un système, une industrie, d'organiser, sous les auspices d'une prospérité réelle ou factice, ces lignes auxiliaires et de se livrer au trafic des primes sur les actions. Dans le même temps, les influences diverses des gens de loi, ingénieurs, entrepreneurs et autres, directement ou indirectement intéressés dans la construction des chemins de fer, contribuaient puissam-

Digitized by Google

ment à multiplier ces entreprises imprudentes. Les procédés à employer pour projeter et exécuter de nouvelles lignes ne pouvaient manquer, avec le temps, de devenir familiers à tous ceux qui y trouvaient leur profit, et de donner naissance à un système de manœuvres organisées de concert pour arriver au but commun. C'est ainsi que surgirent les extravagantes spéculations de 1844 et de 1845 ; et quoique les désastres qui s'ensuivirent aient cruellement désabusé le public, les mêmes intérêts privés n'en sont pas moins à l'œuvre, dissimulant leurs intrigues sous des formes plus subtiles et plus compliquées, et cherchant encore à engager les malheureux actionnaires dans des opérations qui ne peuvent que se résoudre en pertes.

Toutefois, il est à remarquer que, la plupart du temps, les grandes fraudes que nous avons signalées ne sont pas le fait de la déloyauté d'un seul individu ou même d'un groupe d'individus, mais qu'elles résultent de la combinaison des intérêts d'un grand nombre d'individus et d'agrégations d'individus. Comme une histoire qui, passant de bouche en bouche et recevant à chaque édition nouvelle une légère addition, revient à sa source sous une forme presque méconnaissable ; de même c'est avec un peu d'abus d'influence de la part des propriétaires fonciers, un peu de favoritisme de la part des membres du Parlement, un peu d'intrigue de la part des gens de loi, un peu de collusion de la part des entrepreneurs et ingénieurs, un peu d'âpreté au gain de la part des directeurs, un peu d'atténuation des dépenses probables et d'exagération des bénéfices en expectative, — que les actionnaires sont trompés d'une manière indigne, sans que la fraude puisse être imputée directement à personne. Si donc on tient compte de cette espèce de relâchement qu'on observe trop souvent dans la conscience des corporations, de l'éloignement et de la diffusion des maux qui doivent être la conséquence de toutes ces manœuvres illicites, dont l'origine est si complexe, — on comprendra comment, dans l'administration des chemins de fer, des fraudes colossales peuvent se produire sous le patronage d'individus qui, sous le rapport de la moralité, ne sont peut-être pas au-dessous de la moyenne générale.

Nous avons mentionné l'intérêt des propriétaires comme jouant un grand rôle parmi ces diverses influences dont le concours a

Digitized by Google

des résultats si désastreux pour les actionnaires. Les propriétaires, qui étaient autrefois les plus grands obstacles aux entreprises de chemins de fer, sont aujourd'hui au nombre de leurs plus chauds partisans. Depuis l'époque où la ligne projetée de Liverpool à Manchester échouait devant l'opposition de la propriété foncière, et ne parvenait à faire passer un second bill qu'à l'aide d'un nouveau tracé qui évitait soigneusement tous les châteaux et tous les parcs à gibier ; — où la Compagnie de Londres à Birmingham, après avoir vu son projet repoussé par un comité de la Chambre des pairs, qui ne prit pas même connaissance des pièces, fut obligée, pour désarmer ses antagonistes, d'élever de 250,000 l. st. à 750,000 l. st., son estimation de la valeur des terrains à acquérir ; — où, devant les Commissions parlementaires, les avocats des propriétaires faisaient une opposition basée sur les motifs les plus futiles, reprochant littéralement aux ingénieurs d'avoir « foulé aux pieds le blé de la veuve » et « bouleversé les plants de fraisiers des jardiniers » ; — depuis cette époque, disons-nous, les choses ont bien changé, et ce changement n'a rien d'étonnant. Lorsqu'on sut que les compagnies payaient ordinairement de 4,000 l. st. à 8,000 l. st. (100,000 à 200,000 fr.) par mille, pour « terrain et indemnités ; » que ces indemnités pour des dommages le plus souvent imaginaires, étaient tellement exagérées que l'on a vu des héritiers restituer, pour l'acquit de leur conscience, la plus grande partie de l'argent reçu par leurs auteurs [1] ; que, dans un cas, 120,000 l. st. avaient été données pour une propriété qui ne valait que 5,000 l. st.; lorsque le bruit se fut répandu que, pour se débarrasser de toute opposition, les Compagnies distribuaient des primes considérables, sous forme d'actions privilégiées et autres ; lorsqu'enfin il eut été démontré que le voisinage des chemins de fer augmentait singulièrement la valeur des propriétés, les propriétaires fonciers se passionnèrent tout à coup pour ces mêmes projets qu'ils avaient jadis combattus avec acharnement. Aussi les voit-on, en 1845, figurer en première ligne dans tous les comités provisoires, où leur influence leur permit d'obtenir un bon prix des terrains qu'ils cédaient, et où ils se livrèrent quelquefois à des actes fort blâmables à tout autre point

[1] Dans une de nos précédentes correspondances, une de ces restitutions consciencieuses a été citée au grand honneur de M. Labouchère.

Digitized by Google

de vue que le leur. Tout cela, disons-nous, est dans la nature des choses. Lorsqu'on nous parle, par exemple, de gentilshommes campagnards sollicitant des entrevues avec l'ingénieur d'un chemin de fer projeté, l'engageant à diriger sa ligne de leur côté, lui promettant leur appui dans ce cas, et le menaçant de leur opposition dans le cas contraire, indiquant eux-mêmes le tracé à suivre à travers leurs propriétés, et donnant à entendre qu'ils s'attendent à être largement payés ; lorsqu'on nous parle d'un propriétaire demandant 8,000 l. st. de terrains qu'il finit par céder pour 80 l. st.; d'un autre, usant de son influence comme président d'un comité d'administration pour projeter une ligne qui traversait ses propriétés sur une étendue de plusieurs milles, et exposant sa Compagnie à tous les frais d'une lutte parlementaire pour obtenir la concession de cette ligne ; — nous ne pouvons encore voir là que le jeu naturel de certains intérêts privés. Tout ce que nous avons voulu prouver, c'est qu'il existe une classe nombreuse et puissante, dont les intérêts poussent incessamment à l'extension des chemins de fer, sans égard pour les conséquences en ce qui concerne les propriétaires des lignes.

L'attitude de la législature à l'égard des chemins de fer devait subir un changement analogue et non moins remarquable. La propriété foncière fournissant une portion considérable des deux Chambres, il s'ensuit nécessairement que le même jeu d'intérêts privés se reproduit dans le Parlement sous des formes modifiées et avec une complication d'autres influences. Les législateurs étaient eux-mêmes tellement engagés dans les spéculations de 1845, qu'il serait peu probable qu'ils n'eussent pas conservé quelque partialité personnelle pour ces entreprises. Il a été prouvé qu'il y avait, à cette époque, cent cinquante-sept membres du Parlement dont les noms figuraient dans diverses Compagnies pour des sommes s'élevant, dans un seul cas, jusqu'à 291,000 l. st. (7,275,000 fr.). Les promoteurs de nouveaux projets se vantaient hautement du nombre de voix dont ils pouvaient disposer. Aussi, l'influence qui était jadis employée pour faire rejeter les bills de chemins de fer est-elle employée aujourd'hui pour les faire passer. Aussi les Commissions chargées de l'examen préparatoire de ces bills se montrent-elles très-faciles quant à la justification des produits présumés de l'ex-

Digitized by Google

ploitation. Voilà comment les directeurs qui font partie de la Chambre des communes prennent volontiers, au nom de leurs Compagnies, l'engagement de donner à leurs lignes tous les développements qu'on leur demande. Mais ce n'est pas seulement, ni même principalement, par des motifs directement personnels que les législateurs anglais ont été amenés à encourager outre mesure les nouvelles entreprises de chemins de fer. Des motifs indirects, au nombre desquels il faut compter le désir de satisfaire leurs constituants, ont exercé sur eux une action puissante. Les habitants des cantons privés de ces voies de communication pressent naturellement leurs représentants de leur en faire obtenir, et leurs représentants n'ignorent pas que leur sort à la prochaine élection peut dépendre de la manière dont ils répondront à cet appel. A défaut de cette pression populaire, ils ont à subir celle de leurs principaux appuis politiques ; des grands propriétaires, qu'il ne faut pas négliger ; de la magistrature locale, avec laquelle il convient de se maintenir dans de bons termes ; des gens de loi, qui jouent un rôle important dans les élections, et à qui la création d'un chemin de fer procure toujours des affaires. C'est ainsi que les membres du Parlement sont souvent forcés de soutenir les projets les plus absurdes au point de vue des actionnaires, et de donner une impulsion factice au système de développement des chemins de fer.

Du Parlement aux agents parlementaires et à la masse des gens de loi intéressés dans ces entreprises, la transition est facile. Pour ces derniers, la formation et l'adoption législative de nouvelles lignes et embranchements ne sont considérées que comme *affaires* et au point de vue de ce qu'elles peuvent leur rapporter. Quiconque étudie la marche à suivre pour obtenir un *acte* autorisant un chemin de fer, ou considère le nombre de transactions légales qui se rattachent à son exécution, ou remarque les sommes considérables qui figurent dans les comptes semestriels sous la dénomination de « frais judiciaires », reconnaîtra sans peine les puissantes tentations qu'offre un nouveau projet aux gens de loi de toute dénomination. Il a été prouvé que les dépenses parlementaires des Compagnies variaient autrefois de 650 à 3,000 l. st. (16,250 à 75,000 fr.) par mille, et qu'une grande partie de ces sommes a passé dans les poches des gens du métier. Dans un

Digitized by Google

seul cas, une somme de 57,000 l. st. (1,425,000 fr.) fut absorbée en entier par six avocats et vingt procureurs. Dans une assemblée récente d'une des grandes Compagnies, on signala ce fait que les sommes dépensées en frais judiciaires et parlementaires, dans le cours de neuf années, s'élevaient à 480,000 l. st. (12 millions de francs), soit en moyenne 53,333 l. st. (1,333,333 f.) par an. Il serait étrange qu'avec de pareils faits devant les yeux, —et nous pourrions les multiplier à l'infini, —des hommes aussi habiles que sont les gens de loi en général n'eussent pas employé tous leurs efforts et mis en œuvre toutes les ressources de leur imagination pour provoquer de nouvelles entreprises. Nous avons même lieu de soupçonner qu'en 1845 ils ne se bornèrent pas à encourager activement ces entreprises, mais que souvent même ils en furent les auteurs. Beaucoup de personnes ont entendu raconter comment, à cette époque si agitée, les projets annoncés chaque jour étaient mis à flot par des procureurs de province; comment ils consultaient la carte des trois royaumes pour voir dans quelles directions on pouvait tracer des lignes plausibles; comment ils engageaient les propriétaires fonciers à se laisser porter sur leurs listes de comités provisoires; comment ils s'entendaient avec les ingénieurs pour les études préparatoires; comment enfin ils parvenaient, à la faveur de l'engouement général, à former des Compagnies et à les pousser devant le Parlement. On s'attendra donc naturellement à trouver les gens de loi qui s'occupent plus spécialement de chemins de fer au nombre des membres les plus actifs de cette espèce de coalition qui a pour but d'engager les Compagnies dans des entreprises désastreuses, et on ne se trompera pas. Ils sont, jusqu'à un certain point, ligués avec les ingénieurs. Depuis la proposition jusqu'à l'achèvement d'une nouvelle ligne, l'homme de loi et l'ingénieur travaillent ensemble, et, du commencement à la fin, leurs intérêts sont identiques. Ils sont continuellement en rapport pour s'entendre sur les moyens d'écarter l'opposition et de s'assurer l'appui des intérêts locaux. Ils sont obligés de se concerter sur la marche à suivre devant le Parlement. Tandis que, devant la Commission, l'un gagne ses dix guinées (262 fr. 50 c.) par jour, pour droit de présence, l'autre réalise des bénéfices sur toutes les transactions compliquées qu'entraînent toujours de pareilles procédures. Pen-

Digitized by Google

dant l'exécution des travaux, ils sont en correspondance fréquente et ils profitent également de toute extension donnée à l'entreprise. Ils comprennent donc qu'en s'aidant l'un l'autre, ils s'aident eux-mêmes, et c'est ainsi que s'établit peu à peu entre eux un système de coopération, rendu d'année en année plus efficace et plus dangereux par la richesse et l'influence qu'ils n'ont cessé d'acquérir.

Au nombre des manœuvres familières aux gens de loi ainsi posés et ainsi soutenus, celle qui consiste à faire élire comme directeurs leurs propres créatures n'est pas la moins remarquable. Quelque incroyable que la chose puisse paraître, c'est cependant un fait avéré, qu'il y a de ces directeurs complaisants, dont l'unique rôle consiste à voter dans tel ou tel sens, à l'instigation du conseil judiciaire de la Compagnie, duquel ils dépendent. Voici de quelle manière on se procure ces instruments. Des vacances vont avoir lieu dans le comité d'administration. Il y a presque toujours un certain nombre de personnes sur lesquelles un procureur chargé de la direction des affaires judiciaires d'une Compagnie possède une grande influence : nous ne parlons pas seulement de ses parents et amis, mais de clients et autres, auxquels sa position lui permet de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Il choisit parmi ces individus celui qui lui paraît devoir répondre le mieux à ses vues, donnant, toutes choses égales d'ailleurs, la préférence à une personne habitant le pays et établie dans le voisinage de la ligne. En faisant des ouvertures à cette personne, il lui signale les divers avantages inhérents à la position de directeur : le transport gratuit et les nombreuses facilités qui en dérivent ; les 100 l. st. d'honoraires annuels ; la considération et l'influence attachées au titre ; les occasions de placements avantageux qui ne peuvent manquer de se présenter, etc. La personne ainsi sollicitée allègue-t-elle son ignorance en matière d'administration de chemins de fer ; le tentateur, aux yeux duquel cette ignorance est une recommandation de plus, répond qu'il sera toujours là pour lui indiquer comment elle doit voter. Objecte-t-elle qu'elle ne possède pas le nombre d'actions nécessaire ? Le tentateur lève la difficulté en offrant de mettre sous son nom toutes les actions dont elle peut avoir besoin. Ainsi excité et flatté, et sachant peut-être aussi qu'il y aurait du danger pour lui à refuser, l'homme de paille laisse porter son nom sur la liste des candidats ;

Digitized by Google

et, comme il est d'habitude dans les assemblées générales, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, d'élire ceux qui sont présentés par les autorités, la nomination ne souffre pas de difficultés ; et cette opération, plusieurs fois renouvelée, permet à l'agent judiciaire de la Compagnie et à ceux qui s'entendent avec lui de disposer, dans le Comité d'administration, d'un nombre de votes suffisant pour faire pencher, toutes les fois que cela est nécessaire, la balance en leur faveur.

A l'action directe et personnelle de l'agent supérieur, il faut ajouter le concours actif des gens de loi des diverses localités, avec lesquelles il est en rapports continuels d'affaires. Ceux-ci, profitant également des nouvelles entreprises, sont ordinairement disposés à les encourager de tout leur pouvoir et forment, sous la conduite de leur chef, un état-major formidable par son influence.

Passons maintenant aux entrepreneurs. La classe des entrepreneurs de chemins de fer a pris un grand développement, non-seulement en nombre, mais aussi au point de vue des immenses fortunes que quelques-uns d'entre eux ont réalisées. Dans le principe, cinq à six milles de terrassements et de travaux d'art suffisaient ordinairement à un seul entrepreneur ; mais, dans ces derniers temps, il n'est pas rare de voir un seul individu s'engager à construire toute une ligne et la livrer à la Compagnie en état de service. De pareils travaux exigent nécessairement de grands capitaux ; ils procurent aussi de grands bénéfices, et on cite plusieurs entrepreneurs qui ont si bien fait leurs affaires que chacun d'eux serait en état de construire un chemin de fer à ses frais. Mais ces hommes sont insatiables comme le sont en général les millionnaires, et tant qu'ils sont dans les affaires, ils sont obligés, pour utiliser leur matériel, d'entreprendre de nouveaux travaux. Ils ont toujours besoin, comme on peut l'imaginer, d'énormes approvisionnements de matériaux ; de centaines de wagons à terre et de chevaux ; de milles entiers de rails provisoires et de traverses ; de plusieurs locomotives et machines fixes ; d'outils sans nombre ; sans parler de masses de charpentes, de briques, de pierres, etc. Laisser inactif le capital que représente ce matériel, ainsi qu'un nombreux état-major d'employés, occasionne une perte en partie négative, en partie positive. Le grand entre-

Digitized by Google

preneur a donc un puissant motif pour chercher sans cesse de nouveaux travaux, et sa fortune lui en facilite le moyen. Aussi, l'ancien arrangement d'après lequel les Compagnies et les ingénieurs employaient des entrepreneurs est-il assez souvent interverti, et ce sont les entrepreneurs qui emploient maintenant des ingénieurs et qui forment des Compagnies. C'est ainsi qu'ont été mises en activité plusieurs entreprises récentes. Ce mode de procéder peut, dans certains cas, présenter des avantages; mais, la plupart du temps, les résultats en sont déplorables.

Nous avons déjà donné quelques échantillons des méfaits des directeurs, et rien ne serait plus facile que d'en grossir la liste. Indépendamment de ceux qui ont un objet directement personnel, il existe d'autres abus de ce genre, et notamment la communauté de plus en plus intime qui s'est établie entre les comités d'administration des chemins de fer et la Chambre des communes. On compte dans le Parlement quatre-vingt-un directeurs, dont quelques-uns sont au nombre des membres les plus actifs de leurs comités d'administration. Il suffit de nous reporter de quelques années en arrière et de remarquer l'unanimité avec laquelle les Compagnies adoptèrent le système de se faire représenter dans la législature, pour reconnaître qu'elles y étaient poussées par le besoin d'assurer la défense de leurs intérêts respectifs, surtout en cas de concurrence. Cette politique est aujourd'hui si bien comprise des initiés, qu'on voit quelquefois des personnes choisies pour directeurs par la seule raison qu'elles sont membres du Parlement. On conçoit dès lors comment la législation sur les chemins de fer se trouve affectée par un jeu compliqué d'influences privées, qui tendent en général à faciliter l'extension des lignes existantes et la formation de nouvelles entreprises.

Ce sont surtout les membres des comités d'administration qui, par des considérations d'intérêt personnel direct, de faveur individuelle ou de rivalité, engagent constamment leurs commettants dans des entreprises téméraires, et qui souvent ont recours, pour éluder ou vaincre leur opposition, à des moyens peu honorables. Quelquefois les actionnaires trouvent que leurs directeurs ont pris vis-à-vis du Parlement des engagements d'extension qu'ils n'étaient pas autorisés à prendre ou qu'ils n'étaient autorisés à prendre que dans une mesure beaucoup plus restreinte, et on

Digitized by Google

leur persuade qu'ils sont tenus de ratifier les promesses ainsi faites en leur nom. Diverses manœuvres sont employées pour influencer, non-seulement les assemblées d'actionnaires, mais aussi les réunions du comité d'administration. Naturellement, on s'assure au besoin de la présence des membres favorables à un projet que l'on veut faire passer. Mais ce n'est pas tout : il y a des comités où certains stratagèmes sont aussi mis en jeu pour atteindre le but voulu. Par exemple, le parti qui désire l'extension, ayant convoqué toutes ses forces et ayant fait mettre à l'ordre du jour une motion conçue dans des termes suffisamment vagues, règle sa conduite d'après le caractère de la réunion. Si ses adversaires se trouvent être plus nombreux qu'on ne s'y attendait, cette motion élastique sert simplement à présenter quelques considérations générales ou quelques informations nouvelles sur le projet dont elle fait mention, et l'on passe outre, comme si c'eût été là le seul objet de la motion. Si, au contraire, la proportion des deux partis est plus favorable, la motion sert de base à une proposition formelle, qui engage le comité dans quelque opération importante. Si les mesures ont été bien prises, la proposition est adoptée ; et, une fois adoptée, ceux qui l'auraient combattue s'ils eussent été présents n'ont plus de remède. Le parti le plus fort se montre quelquefois si tyrannique, si peu scrupuleux dans les moyens qu'il emploie pour réduire ses adversaires au silence, qu'on l'a vu, lorsqu'une mesure contestée, qu'il avait fait passer au comité, devait être soumise à l'assemblée générale, imposer à la minorité du comité une résolution portant que les dissidents ne pourraient prendre la parole devant les actionnaires !

On a quelque peine à comprendre, au premier abord, comment, dans les assemblées générales, les actionnaires se laissent si facilement mener par les directeurs, quoiqu'ils sachent par expérience le peu de confiance que méritent ces derniers. Le mystère est cependant facile à expliquer. Il arrive très-souvent que certaines mesures sont adoptées contrairement à l'opinion de l'assemblée à laquelle elles sont soumises, et cela au moyen des nombreuses procurations que les directeurs ont pris soin de recueillir à l'avance. Ces procurations s'obtiennent, pour la plupart, d'actionnaires dispersés dans toutes les parties du royaume, et qui

Digitized by Google

ont, en général, la faiblesse de signer le premier papier qu'on leur envoie. Quant aux actionnaires présents à l'assemblée, il n'en est pas beaucoup qui osent se risquer à faire un discours ; de ceux qui l'osent, il en est peu qui aient les idées assez nettes pour embrasser toute la portée et toutes les conséquences de la mesure sur laquelle on va voter ; et souvent encore ceux-là éprouvent une agitation nerveuse qui paralyse en partie leurs moyens. Il faut considérer aussi que ceux des actionnaires qui font de l'opposition au comité sont, à moins de circonstances très-graves, trop souvent en butte aux préventions de la masse : on les traite de factieux, de gens payés pour faire du bruit ; et il leur faut, dans ce cas, beaucoup de courage et de fermeté pour tenir tête à l'orage soulevé contre eux. Indépendamment de ces raisons négatives pour expliquer l'inefficacité générale de la résistance des actionnaires, il en est quelques-unes de positives. La grande majorité des actionnaires, manquant en général d'informations sur les matières en discussion et tenant peu à avoir une opinion à elle, s'en rapporte entièrement aux directeurs. D'autres, mieux renseignés, mais timides, craignent, en faisant de l'opposition au comité, d'amener une dépréciation dans la valeur de leurs actions sur la place, et se préoccupent beaucoup plus de l'idée de cette dépréciation temporaire que de la perte permanente qui résultera pour la Compagnie de l'emploi inutile, et conséquemment improductif, d'un capital additionnel. D'autres encore, ne se faisant point illusion sur cette perte et la regardant comme inévitable, se décident sur-le-champ à vendre, et, pour soutenir le prix de leurs actions, donnent aussi leur appui aux directeurs. C'est ainsi que, par le défaut de concert et d'organisation parmi ceux qui expriment leur opinion, et par la timidité et la duplicité de ceux qui ne l'expriment point, des projets désastreux sont votés à de grandes majorités. Ce n'est pas tout encore. La tactique des directeurs est ordinairement aussi savante que celle de leurs adversaires est maladroite. Et d'abord, il dépend du président de l'assemblée, qui est aussi celui du comité, et qui, de plus, est en général le promoteur du projet en délibération, de favoriser ses partisans et de susciter des embarras à ses adversaires ; ce qu'il manque rarement de faire, en refusant d'entendre celui-ci, en imposant silence à celui-là sous quelque prétexte de

Digitized by Google

rappel à l'ordre, en employant l'intimidation, quelquefois même la menace. Il arrive très-fréquemment aussi, — que ce soit l'effet du calcul ou du hasard, — que quelques-unes des motions les plus importantes se trouvent rejetées vers la fin de la séance, alors qu'une grande partie des actionnaires sont partis : les grands votes de fonds, les pouvoirs étendus, les autorisations illimitées données aux directeurs de prendre, dans certaines affaires, les mesures qu'ils jugeront les plus convenables, — telles sont quelques-unes des questions que l'on réserve pour être votées à la hâte pendant la dernière demi-heure de la séance : l'assemblée, ou plutôt ce qui reste de l'assemblée, fatiguée et impatiente, ne veut plus entendre d'objections, et ceux qui ont eu des motifs personnels pour rester jusqu'à la fin font alors passer tout ce qu'ils veulent.

Il nous resterait encore d'autres manœuvres à dévoiler, notamment celle à l'aide de laquelle on a vu une minorité réelle, composée de porteurs d'actions privilégiées sur lesquelles il n'avait été payé qu'un léger à-compte, former une majorité numérique et l'emporter sur une masse d'actionnaires représentant un capital dix fois plus considérable. Mais ce sujet est loin d'être épuisé, et nous y reviendrons quelque jour.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Dans une statistique des chemins de fer anglais, M. Stephenson nous apprend que les terrassements, réduits en mètres cubes, dépasseraient 550 millions de mètres, et formeraient une pyramide avec une base plus large que le parc de Saint-James et une hauteur d'un mille et demi, dépassant de beaucoup la flèche de l'église Saint-Paul ; les rails anglais, mis bout à bout, pourraient servir de ceinture au globe.

Si, après cette appréciation métaphysique, nous parlons la langue positive des chiffres, la totalité des voies ferrées qui couvrent aujourd'hui le sol de la Grande-Bretagne s'élève à 13,129 kilomètres, ayant coûté, pour frais d'établissement, 7 milliards 150 millions, soit 540,000 fr. par kilomètre. Le revenu brut de l'exploitation de ce réseau avait été, en 1854, de 505 millions; si on y ajoute une augmentation probable d'un dixième pour l'année 1855, on arrive à un chiffre de 555 millions ou 42,000 fr. par kilomètre.

Pour exprimer en deux chiffres les résultats des chemins de fer anglais, ils ont coûté à établir 540,000 fr. par kilomètre, et ils donnent aujourd'hui, comme produit, 42,000 fr.

Le réseau des chemins de fer français aujourd'hui exploité s'élève à 5,500 kilomètres, ayant coûté environ 2 milliards 200 millions, soit 400,000 fr. par kilomètre. Le revenu brut du réseau exploité s'élève, pour l'exercice 1855, à environ 269 millions, soit à 53,000 fr. par kilomètre; par conséquent, pour résumer immédiatement ces éléments comparatifs, on voit que les chemins de fer français ont coûté 150,000 francs de moins par kilomètre que les chemins anglais, et que déjà ils ont atteint un revenu brut supérieur de 11,000 fr.

Digitized by Google

ROMANS. — SCÈNES HISTORIQUES [1].

LA CONSPIRATION DE L'ABBÉ.

CHAPITRE I.

L'île Marguerite.

Les bateaux à vapeur du Danube sont devenus le moyen habituel de communication entre Vienne et Pesth. Une excursion de quatorze heures sur le plus puissant fleuve de l'Europe, à travers un pays pittoresque et riche de souvenirs historiques, est si attrayante en elle-même que plus d'un touriste n'hésite pas à la faire, ne serait-ce qu'afin de pouvoir se dire : « J'ai vu la Hongrie ! » Bien peu de voyageurs, en revanche, ont remarqué, dans le voisinage immédiat de Pesth, l'île Marguerite [2], l'un des plus magnifiques parcs de l'Europe. Les chantiers et les usines du vieux Bude [3], à dix minutes de distance au plus, sont souvent visités par les curieux, quoiqu'on trouve ailleurs, sur une plus grande échelle, tout ce qu'on y voit ; mais, parmi des milliers de visiteurs, à peine en est-il un qui songe à traverser le Danube pour parcourir l'île et les admirables jardins créés par le dernier palatin, l'archiduc Joseph. Les habitants mêmes de la capitale préfèrent à cette promenade le « Bois de la Ville [4] », où le gravier stérile défie l'art et la patience du jardinier, où les pelouses jaunissent, brûlées par le soleil en été, et où les arbres, beaucoup

[1] F. and T. Pulszky, *Tales and traditions of Hungary.*
[2] Margarethen Insel.
[3] Alt Ofen.
[4] Stadtwäldchen.

Digitized by Google

trop rares pour justifier ce titre de bois, contrastent avec la riche végétation de l'île, qui rappelle aux yeux la splendeur des régions méridionales. L'île Marguerite était le lieu de prédilection du dernier palatin ; c'est là que ce prince, en véritable descendant de Charles-Quint, cultivait lui-même ses fleurs et ses fruits ; c'est là, qu'amateur des plantes exotiques, il élevait les arbres les plus rares de l'Amérique et de l'Asie Mineure. Les anciens murs du monastère avaient, en partie, résisté au temps. Il les fit réparer et les transforma en un musée, où il réunit les reliques de l'art retrouvées dans les ruines. S'il se souciait peu de voir son parc insulaire devenir le rendez-vous des badauds de Pesth, sa bienveillance naturelle l'éloignait encore plus de l'idée d'en exclure entièrement le public. Ce petit Éden ne devait être fermé ni à l'ami vrai de la nature, ni au penseur qui fuyait le bruit de la ville, ni au simple botaniste. Le palatin interdit donc l'accès de son île aux bateaux venant de Pesth, mais il le laissa libre aux bateaux venant du vieux Bude. Aujourd'hui que la société de Pesth réside à l'est et s'aventure rarement dans la région occidentale où est situé le vieux Bude, l'île Marguerite reste déserte, ou elle n'est visitée que par les malades, qui viennent demander l'allégement de leurs souffrances aux sources thermales situées en face.

Vers la fin du dernier siècle, le jardin différait essentiellement de ce qu'il est aujourd'hui. Les platanes et les tulipiers n'étaient pas encore plantés, mais la fraîche verdure des gazons et l'ombre des bois qui couvraient une partie considérable de l'île attiraient de nombreux promeneurs. L'aristocratie et la plupart des fonctionnaires du gouvernement habitaient alors la colline fortifiée de Bude, tandis que Pesth, aujourd'hui si vaste et si magnifique, avec ces longs rangs de maisons, semblables à des palais, qui bordent le cours du fleuve, offrait l'aspect d'une ville fort médiocre. A son extrémité, on venait de construire un édifice bien connu des voyageurs de nos jours, sous le nom d'Hôtel de la Reine d'Angleterre, et qui occupe à peu près le centre de la ville actuelle. Au delà s'étendaient des terrains incultes, sur une longueur de plus de deux milles en aval du Danube, jusqu'au colossal édifice élevé par l'empereur Joseph, et destiné à servir à la fois de caserne et d'arsenal fortifié pour tenir la ville en bride. Dans plusieurs en-

Digitized by Google

droits où les bords du fleuve s'abaissaient, des joncs et des roseaux couvraient le sol marécageux et servaient d'abri aux canards sauvages et à d'autres tribus d'oiseaux de marais, contre lesquels les chasseurs citadins exerçaient leur adresse. Les points les plus élevés, à une certaine distance du Danube, étaient irrégulièrement parsemés d'habitations, avec jardins encloS de murs. Ce voisinage s'appelait déjà la ville de Léopold[1]. On l'avait ainsi baptisée en l'honneur du monarque auquel on devait le plan de ce quartier, qu'indiquaient à peine de rares et insignifiantes constructions. Derrière le Nouveau-Bâtiment (*Neugebaude*) comme on appelait les casernes, s'étendait un véritable désert, le steppe où l'on menait paître le troupeau de la ville[2].

Par une belle matinée d'avril 1794, un jeune homme, âgé de vingt ans à peine, franchit dans une petite barque le bras du Danube qui sépare Bude de l'île Marguerite. Une douce brise agitait les branches dont les bourgeons commençaient à se développer; les amandiers se paraient déjà de leurs fleurs; les gazons brillaient de cette chaude verdure où la teinte jaune prédomine sur la bleue. Le souffle du printemps, qui rend la vie à tous les êtres, caressait le front du jeune promeneur, mais il semblait préoccupé d'autres idées, distrait par d'autres rêves que ceux que le réveil de la nature fait naître dans le cœur de l'homme. L'air soucieux, il gagna d'un pas rapide les plus épais fourrés, jusqu'au cloître en ruines dont les murs étaient décorés de festons de lierre, et il pénétra dans l'intérieur par un porche en partie écroulé, en partie obstrué par le sable et le limon qu'y avaient apportés des inondations fréquentes. Il s'appuya là contre les restes d'un pilier gothique et tira de sa poche un livre qui parut captiver toute son attention.

Le lieu isolé choisi pour cette lecture indiquait assez qu'il s'agissait de goûter à un fruit défendu. C'étaient, en effet, *les Ruines des Empires*, par Volney, un des livres où les souffrances infligées à l'humanité par le despotisme sont décrites, et les principes de la liberté et de l'égalité politiques défendus avec l'ima-

[1] Leopoldstadt.

[2] Dans les petites villes de Hongrie, chaque famille a sa vache, et la municipalité son troupeau. Un berger, nommé par cette municipalité, prend soin de tout le bétail. Il en était de même encore pour Pesth dans le dernier siècle.

Digitized by Google

gination brillante et la précision de style qui caractérisent l'école philosophico-poétique, dont Volney fut un des coryphées. Quelques années auparavant, tout le monde, en Hongrie, comme dans les autres Etats soumis à la domination autrichienne, aurait pu lire ouvertement un pareil livre. La philosophie française avait été encouragée et cultivée par l'empereur Joseph lui-même et par son successeur Léopold ; mais depuis l'avénement au trône de l'ombrageux François, depuis que la République française avait déclaré la guerre à tous les princes de l'Europe et leur avait jeté en défi la tête de Louis XVI, ce n'était plus sans danger qu'un Hongrois avait en sa possession les livres dénoncés comme des manifestes républicains. Le *Moniteur* et les pamphlets républicains n'entraient qu'en contrebande. Toute discussion politique était interdite aux journaux du pays ; on ne leur permettait que les déclamations et les menaces contre la révolution française.

Les Hongrois se soumettaient avec d'autant plus de répugnance à de semblables restrictions que du temps même de l'empereur Joseph, ennemi déclaré de leur constitution, ils avaient joui de la liberté de la presse. L'empereur François avait de nouveau soumis les livres et les journaux à un contrôle sévère, et il s'efforçait évidemment d'anéantir, par des voies directes ou détournées, toutes les institutions libérales. Si la liberté n'avait pas encore de martyr à pleurer, on sentait déjà que la réaction serait impitoyable, et que la constitution du pays offrirait une barrière impuissante aux mesures arbitraires du gouvernement.

Le jeune lecteur, abrité par les ruines, croyait n'avoir aucune interruption à craindre, surtout à cette heure matinale, lorsqu'il fut désagréablement surpris par un cri poussé à peu de distance. Il cacha aussitôt son livre, s'élança dans la direction d'où le cri partait et remarqua, pour la première fois, dans le mur au-dessus de sa tête une petite croisée masquée par des lierres, dont il écarta rapidement le feuillage épais. Un spectacle fort inattendu s'offrit à ses yeux. Deux jeunes dames, effrayées par l'escarpement du bord du Danube, s'étaient cramponnées aux branches des aunes pour assurer leurs pas, et, s'aventurant peu à peu jusqu'à un endroit où de fréquentes inondations avaient amolli le sol, elles espéraient, à l'aide des branches, gagner le bord rocailleux des

Digitized by Google

ruines, quand le courage leur manquant soudain, elles appelèrent à leur secours. Le jeune homme s'empressa d'y courir, et les belles peureuses, retrouvant un terrain solide sous leurs pieds, furent les premières à rire de leur peur, tout en témoignant la plus vive reconnaissance à leur chevalier. En vain leur assurait-il qu'elles auraient pu se tirer d'affaire sans lui, elles n'en voulaient rien croire et demeuraient persuadées que, sans son intervention presque miraculeuse, le Danube les aurait englouties toutes les deux.

« Puisque vous persistez à voir en moi un libérateur, leur dit-il, que ma récompense soit de vous servir de guide dans cette île vraiment déserte, et où je me croyais tout seul comme Robinson Crusoë dans la sienne.

— Nous serons trop heureuses d'accepter votre offre, répondit l'aînée des deux dames en souriant ; mais la reconnaissance nous oblige à demander le nom de notre sauveur et de notre guide.

— Mon nom est Alexandre Salartshek. J'appartiens à la profession du barreau. A mon tour, me permettrai-je une question? Vous n'êtes pas Hongroise?

— Vous avez trop aisément deviné, monsieur, mon origine étrangère à mon accent, répondit l'aînée des deux dames ; je suis Française, mais je ne suis pas émigrée, s'empressa-t-elle d'ajouter en voyant un nuage passer sur le front du jeune homme. Je suis la fille d'un des officiers de l'armée républicaine qui sont en ce moment prisonniers dans le Nouveau-Bâtiment. Mon mari est mort en défendant le sol de la France, et quoiqu'il fût comme beaucoup d'autres entaché de modérantisme et réfugié dans les camps, des membres influents de la Convention m'ont fait obtenir un passeport pour rejoindre mon pauvre père. »

Ces paroles excitèrent au plus haut degré l'intérêt de Solartshek, que la physionomie expressive de la jeune étrangère avait tout d'abord frappé.

« Quoi ! vous êtes la fille d'un officier de la République française, prisonnier de l'Autriche ! s'écria-t-il. Quoi ! vous avez personnellement connu plusieurs des membres de la Convention, et sans doute de la Montagne, ces apôtres passionnés de la liberté, qui luttent comme des géants contre les tyrans de la terre ! »

Un peu surprise de cette apostrophe, la belle Française le re-

Digitized by Google

garda sans répondre. Enthousiaste des idées nouvelles, le jeune avocat voyait dans une Française qui avait vu une partie au moins de la Révolution un être plus qu'humain. Cependant il ne laissait pas d'admirer l'éclat de ses yeux, le lustre de sa noire chevelure, la beauté sévère de son pâle visage, qui se colora légèrement quand elle l'entendit parler ainsi. La rare élégance de toute sa personne et même un gracieux petit pied n'échappèrent pas non plus à l'attention de l'enthousiaste avocat.

« Vous avez donc vu, madame, poursuivit-il, ces hommes forts qui ont entrepris de mettre en pratique les principes éternels de la liberté, et à qui tant de sang répandu, tant de crimes même n'ont pu faire perdre leur foi dans l'avenir du genre humain, car ils savent que pour parvenir dans la terre promise, il faut traverser la mer Rouge. Vous avez entendu ces orateurs dont l'éloquence surpasse les plus beaux modèles de l'antiquité. Vous avez vu ces héros qui ont jeté le gant à l'Europe, et qui n'ont pas déployé un moindre héroïsme en extirpant du sein de la société française renouvelée tous les préjugés, séculaires racines des aristocraties. Oh ! parlez-moi de ces hommes, madame ! Parlez-moi de Mirabeau ? Vous avez entendu Vergniaud ? Quel avenir croyez-vous à la Gironde ? De Danton ou de Robespierre, lequel est le plus grand citoyen ?

— Que de questions à la fois, répondit avec un sourire empreint de tristesse Mme de la Viguerie. Vous me voyez fort embarrassée pour répondre à toutes et même à une seule. La distance, à ce qu'il paraît, produit dans le monde moral des effets d'optique, opposés à ceux du monde physique, et grandit démesurément les hommes. Vous connaissez Mirabeau par la renommée de son rôle politique, par son éloquence un moment toute-puissante. C'était là son beau côté. Il aimait l'humanité prise en masse, mais il méprisait l'homme individuellement, et il avait, hélas ! des raisons pour cela, parlant de la vertu sans y croire, triste jouet lui-même de ses passions. Il est mort à temps pour sa gloire, à temps pour ne pas entendre le peuple maudire son nom, car vous savez qu'il s'était laissé séduire par la pauvre reine..., séduire non par sa beauté, mais par son or.

— Oui, Mirabeau, comme homme politique, répondit tristement le jeune homme, est une de mes illusions perdues. J'en

Digitized by Google

parlais seulement comme du géant de l'éloquence moderne. Mais Brissot, Vergniaud, les Girondins ne sont-ils pas de nobles caractères ?

— L'éloquence, répondit Mme de la Viguerie, est une arme dangereuse pour ceux qui lui doivent une élévation soudaine et presque inespérée. L'éloquence n'enivre pas seulement celui qui écoute, mais celui qui parle ; elle l'entraîne sur des hauteurs où le vertige le saisit. J'estimais les Girondins avant le procès de Louis XVI ; mais, depuis qu'ils ont sacrifié ce faible et malheureux roi à leur politique, je désespère d'eux et je doute que cette royale tête leur serve de rançon au tribunal de ceux qui les accusent d'exciter la guerre civile.

— Vous n'êtes pas pour les Girondins... Vous croyez alors en Danton, en Robespierre ?

— Non, non, ces deux hommes glisseront dans le sang. Déjà Danton semble poursuivi par les spectres des victimes de septembre. Egorger des prisonniers dont tout le crime est de ne pas penser comme nous, quelle horreur ! Est-il un peuple assez barbare aujourd'hui pour massacrer des prisonniers de guerre ? Les Autrichiens ne le feront jamais, même par représailles, n'est-ce pas, monsieur ? ajouta Mme de la Viguerie d'une voix toute tremblante, et ses yeux se mouillèrent de larmes...; car elle pensait à son père captif.

— Ne craignez rien, madame, reprit Solartshek ; le gouvernement actuel de l'Autriche ne se pique ni d'humanité ni de morale ; il l'a assez montré en faisant saisir et emprisonner les envoyés de la République française sur le territoire neutre de la Suisse ; mais, aussi longtemps au moins que la fortune de la guerre ne tournera pas en sa faveur, il respectera les prisonniers. Danton a fait égorger les royalistes, ou supposés tels, à la nouvelle de la marche des ennemis sur Paris. Pour que Thugut massacrât les patriotes français tombés dans ses mains, il ne faudrait rien moins que l'occupation de la France, et peut-être même la destruction de Paris par les coalisés. Alors seulement il se croirait à l'abri d'un retour de fortune. C'est un homme d'Etat prudent.

— Non, Thugut lui-même, en aucune circonstance, ne massacrera des prisonniers sans défense, ajouta Mme de la Viguerie ;

Digitized by Google

mais, témoin des premières scènes sanglantes de la Révolution, je m'exagère tout et vous comprenez mes terreurs.

— Un dernier mot, madame, et pardonnez à mon ardente curiosité.

— J'écoute ce dernier mot, dit en souriant Mme de la Viguerie.

— Robespierre !

— C'est un ambitieux qui s'adore lui-même. Personne ne connaît ses plans. Si c'était un grand capitaine ou du moins un homme d'épée, il pourrait jouer en France le rôle de Cromwell, mais ce n'est qu'un avocat. Oh ! pardon, monsieur, j'oubliais que cette profession est aussi la vôtre ; mais le barreau hongrois n'est pas solidaire du barreau d'Arras. Robespierre peut être d'un instant à l'autre écrasé par ceux-là même qu'il méprise à cause de leur médiocrité, mais qui le dépassent en violence, en cruauté, en audace.

— Vous désespérez donc de la révolution, madame ? Si tous les hommes qu'elle a fait surgir sont au-dessous des circonstances, c'en est fait des espérances du genre humain !

— Pourquoi donc ? reprit Mme de la Viguerie ; les principes peuvent être plus forts que les hommes ; je crois qu'ils le seront. Un seul jour a vu périr tous les anciens priviléges ; un siècle d'oppression ne les ressuciterait pas. Désormais le tiers état, qui n'était rien, est tout, comme l'a dit un célèbre abbé. Vous ne pouvez peut-être comprendre cela, monsieur, car il n'y a pas de classes moyennes en Hongrie. Mais moi-même qui, par ma famille, appartiens à l'ancienne aristocratie, je fais bon marché des vieux priviléges, et, malgré les excès de la révolution, je ne la maudis pas, parce que je ne veux pas la confondre avec les révolutionnaires. Seulement je deviens un peu égoïste, et le souci des destins de l'humanité le cède en moi à la douleur de voir mon père prisonnier. Mais c'est assez de politique ; n'allons pas tenir un club au milieu de ces ruines ; nous effrayerions les ombres des saintes sœurs qui habitaient ce monastère.

— Et quelque chauve-souris, tapie dans les crevasses d'un de ces vieux murs, pourrait nous dénoncer, dit en riant Salartshek.

— A mon tour, permettez-moi de vous questionner, reprit Mme de la Viguerie. Vous nous avez offert d'être notre guide et notre cicérone dans l'île Marguerite ; nous avons accepté. Pouvez-vous

Digitized by Google

nous dire quelque chose sur ces ruines? Elles ont sans doute leur légende. »

Le jeune avocat avait lu plus d'un numéro du *Moniteur*, plus d'un pamphlet passionné sorti des presses parisiennes; mais, pour la première fois, il entendait parler une personne qui avait vu de ses yeux les hommes de la Révolution. Ce n'était qu'une femme, il est vrai, mais une femme dont le langage et la physionomie caractérisée annonçaient un esprit d'une trempe énergique. Que de questions il lui aurait encore adressées, malgré le désenchantement dont elle semblait atteinte, si la galanterie ne lui eût fait un devoir de complaire d'abord à la curiosité qu'inspiraient les ruines à la belle étrangère.

« Ce monastère, lui dit-il, fut bâti par notre roi Bela IV. Sa sœur, la landgrave Elisabeth de Thuringe, la femme de son frère Salome, et sa tante Edwige, femme d'un duc polonais, avaient été canonisées toutes les trois pendant sa vie. Bela IV avait vécu dans l'intimité de celles dont il voyait maintenant invoquer l'intercession près de Dieu, et une situation si singulière ne pouvait manquer de frapper son imagination. Il bâtit donc ce couvent pour y faire élever sa propre fille, qu'il destinait à prendre le voile. Son beau-frère, Louis de Thuringe, et son propre frère Coloman, n'ayant pas été fort heureux en mariage, il crut peut-être plus aisé pour la princesse Marguerite de devenir une sainte qu'une épouse modèle. La pauvre jeune princesse mourut à vingt-cinq ans, et sa canonisation fut aussitôt demandée à Rome. Bela IV eût regardé comme un grand honneur d'être le père d'une sainte; mais tandis que les démarches canoniques se poursuivaient près du saint-siége, la mort l'enleva lui-même, et il fut bientôt suivi dans la tombe par son fils, le frère de la sainte en expectative. Son neveu Ladislas, appelé alors au trône, s'occupait plus des dames vivantes que des vierges mortes en odeur de sainteté. La mystique auréole n'entoura donc pas le front de Marguerite; simplement béatifiée, elle ne laissa que son nom de baptême à l'île. Isabelle, femme de Ladislas, parut, à son tour, aspirer à la sainteté. Son esprit sérieux contrastait avec les goûts frivoles du roi, qui s'indemnisait de la monotonie de la vie conjugale avec les piquantes beautés de la race cumane[1]. Ce système de compensation troubla naturelle-

[1] Les Cumans étaient une tribu de la grande famille hunnique. Ils entrèrent en

Digitized by Google

ment leur paix domestique, et Isabelle, dont les sermons fatiguaient le roi, finit par être exilée dans cette même île. Le goût qu'elle avait manifesté pour la vie monastique ne résista pas à l'épreuve, car, du fond de sa retraite, elle adressait sans cesse à son royal époux des plaintes qui firent révoquer son exil. Ladislas ne menait guère plus honnête vie que votre roi Louis XV. Il persévéra dans les mêmes voies jusqu'au jour où il fut tué par les parents d'une de ses maîtresses. La chronique de ces ruines n'a rien de bien romanesque, vous le voyez, madame.

— Je ne vous remercie pas moins de votre complaisance, répondit Mme de la Viguerie. Mais vous ne dites pas un mot, Ellen; vous semblez vous soucier tout aussi peu du roi Béla que de Robespierre? »

Captivé par le regard et par les paroles de la dame française, Solartshek avait à peine remarqué sa compagne, belle jeune fille aux traits pleins de douceur et presque enfantins, mais dont le grand œil brun clair exprimait déjà un caractère réfléchi.

Elle surpassait cependant Mme de la Viguerie en beauté, mais il arrive souvent que les charmes d'une jeune fille agissent moins puissamment sur un jeune homme que ceux d'une femme faite, dont il devient le disciple dans l'école de la vie et qu'il écoute, en quelque sorte, comme un oracle.

« Excusez-moi, répondit Ellen avec un sourire qui n'était pas sans finesse, excusez-moi de n'avoir pas mieux écouté votre intéressante conversation sur les révolutionnaires français et sur le roi Béla. Je regardais le paysage, la fraîche verdure, les arbres qui bourgeonnent, les fleurs de l'amandier et le château là-bas, dont la tour gothique, dégarnie des créneaux qui la couronnaient autrefois, serait encore imposante sans la toiture moderne dont on l'a coiffée et qui ressemble à un bonnet de nuit. Mais cela n'ôte rien à la beauté de mon paysage.

— Il est magnifique, en vérité, répondit Mme de la Viguerie; cette île solitaire, baignée par les tranquilles eaux du Danube, cette plaine sans limites qui se perd à l'horizon oriental et rappelle l'Océan, et là-bas, ces collines couvertes de vignobles, de jardins,

Europe avec les madgiars, mais le gros de leur peuple ne s'établit en Hongrie qu'en 1238. Ladislas fut surnommé Kunlásló (*le Cuman*), à cause de sa passion pour les femmes de cette race.

Digitized by Google

ces riantes maisons de Bude, tout cela est fort pittoresque, d'autant plus qu'on n'aperçoit ni les rues boueuses ni le raboteux pavé. Nous pouvons nous croire sur les limites mêmes de la civilisation : ici l'industrie de l'Europe, là les steppes de l'Asie.

— Et combien ce spectacle, ajouta Solartshek, sera plus intéressant à contempler encore le jour où le grand fleuve ne baignera plus en silence ses rives solitaires ; le jour où des milliers de navires à voiles fendront ses eaux ; le jour où Pesth, à présent encore si insignifiant, sera devenu le marché de l'Orient ; le jour où la ville nouvelle s'étendra au loin sur le steppe et sur les marécages ; le jour enfin où ce sombre édifice, qui sert aujourd'hui de prison aux champions de la liberté moderne, aura fait place à des chantiers, à des entrepôts où s'échangeront les richesses de l'Orient et de l'Occident ! Telle semble du moins la destinée promise à notre capitale par son admirable situation topographique ; mais je commence à craindre que ce jour-là n'arrive jamais.

— Pourquoi désespérer, monsieur ? répondit Mme de la Viguerie ; mais il commence à être tard, Ellen, j'ai bien peur que nous ne soyons pas rentrées à la maison avant midi.

Les deux dames se hâtèrent de regagner le bateau qui les attendait. En leur donnant la main pour y monter, Solartshek leur demanda s'il pouvait espérer de les revoir.

— J'habite chez le père d'Ellen, lui dit Mme de la Viguerie, chez le docteur Kovatch, la maison de campagne isolée près le Nouveau-Bâtiment. Le docteur s'estimera fort heureux, j'en suis certaine, de pouvoir vous remercier du chevaleresque secours que vous avez prêté à deux princesses errantes. »

Le bateau fendit les flots du Danube ; Solartshek le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût déposé son gracieux fardeau sur la rive. Avant de songer lui-même à regagner Bude, il se laissa longtemps bercer par des rêveries qui n'étaient pas toutes inspirées par les Méditations de Volney.

CHAPITRE II.

Le Tentateur.

La rencontre de l'île Marguerite devait laisser une impression profonde dans l'esprit de Solartshek. Le lendemain même, il

Digitized by Google

passa le Danube, et se dirigea vers la demeure du docteur Kovatch. C'était une maison fort modeste, à un seul étage, entourée d'un grand potager ; mais les fleurs cultivées aux croisées et la coquette propreté du jardin indiquaient la présence d'une femme. Solartshek n'eut pas plus tôt dit son nom qu'il reçut l'accueil le plus amical d'un petit vieillard poudré et vêtu à l'antique :

« Mme de la Viguerie et ma fille, lui dit-il, m'ont raconté tout ce qu'elles vous doivent. Je suis heureux de vous en remercier. »

Cet accueil empressé ne laissait pas de surprendre le jeune avocat, car il avait souvent entendu citer le docteur pour un homme d'humeur bizarre, qui, après avoir renoncé à une belle clientèle médicale, s'était enfoui dans la retraite la plus absolue pour y chercher, disait-on, la pierre philosophale et tenir commerce avec les esprits. C'étaient là des rumeurs populaires, mais on le savait en correspondance avec Lavater, avec le docteur Mesmer, avec le jeune docteur Hahnemann, qui habitait la Transylvanie et commençait à battre en brèche tout le vieux système de la médecine par d'heureuses expériences faites avec de simples substances, auxquelles il attribuait une puissance inverse de leur volume. Les pauvres gens conservaient seuls le privilége de consulter le docteur Kovatch ; rarement il leur prescrivait d'autre drogue que quelques gouttes d'une eau sans saveur, mais efficace dans la plupart des cas. Ses anciens confrères ne manquaient pas de l'accuser d'être un charlatan qui donnait de l'eau claire à ses malades : au moins ne la leur vendait-il pas.

Le docteur Kovatch fit asseoir le jeune avocat dans sa bibliothèque, dont celui-ci parcourut avidement des yeux les rayons garnis d'un excellent choix de livres. La conversation s'engagea naturellement sur les sciences et sur les lettres, double terrain familier au vieillard. Solartshek essaya plusieurs fois de mettre la politique sur le tapis, les nouvelles de Paris et du théâtre de la guerre occupant alors tout le monde ; mais le docteur persistait à rester muet sur ce chapitre.

Solartshek lui en manifesta son étonnement avec la franchise un peu naïve qui le caractérisait.

« Mon jeune ami, lui répondit alors le docteur Kovatch,

Digitized by Google

les sciences ont aussi leurs crises et leurs révolutions, dont les conséquences sont bien plus importantes pour l'humanité que les changements politiques. Croyez-en ma vieille expérience et mon habitude de lire l'avenir, non dans les étoiles, mais dans le passé : la grande révolution sociale dont nos temps auront été les témoins a déjà fait tout ce qu'elle était appelée à faire. Le but est même singulièrement dépassé. Le solitaire qui étudie en silence les puissances secrètes de la nature mérite bien mieux des hommes que les stériles lutteurs des arènes oratoires. Les lois de la mécanique et des affinités chimiques, si peu approfondies encore, sont une matière autrement féconde que toutes les déclarations abstraites des droits de l'homme. L'histoire de nos jours m'offre la répétition de scènes cent fois jouées sur ce grand et mobile théâtre du monde. Je suis las, pour ma part, de voir l'humanité osciller comme un pendule entre les mêmes extrêmes... Les lois de la nature sont seules invariables; seules, elles opèrent lentement, constamment. Ce terrain-là ne manque jamais sous les pieds. Je plains ceux qui s'aventurent dans les sables mouvants des révolutions. »

Le jeune avocat allait répliquer, quand Mme de la Viguerie entra, suivie d'Ellen. Elle se plaignit aussitôt du traitement subi par les prisonniers français : contrairement au droit des gens, on les tenait séquestrés comme des criminels. Les simples soldats demandaient en vain un travail manuel qui leur permît de se venir en aide à eux-mêmes. On ne laissait lire aux officiers qu'un très-petit nombre de livres, soumis d'abord à la censure du geôlier, et ses propres visites, les visites d'une fille à son père, n'étaient autorisées que trois fois par semaine et pour une couple d'heures. Ellen et Solartshek se récrièrent à la fois contre des rigueurs aussi cruelles qu'inutiles. Que pouvait-on craindre de pauvres gens désarmés, dont beaucoup souffraient encore de leurs blessures? Si leur nombre causait quelque alarme, pourquoi ne pas les disperser dans le pays? Pourquoi ne pas laisser les officiers prisonniers sur parole, comme cela se pratique d'ordinaire entre nations civilisées? Si ces mesures étaient prises, comme le croyait Mme de la Viguerie, pour empêcher les idées républicaines de se répandre dans les États autrichiens, pourquoi ne pas consentir à un échange de prisonniers, lorsqu'il y avait surtout

Digitized by Google

bien plus d'Autrichiens captifs en France que de Français captifs en Autriche? Les idées nouvelles étaient loin d'être des idées purement françaises; l'air même en semblait imprégné; on les retrouvait dans la correspondance de l'impératrice Catherine de Russie, dans les décrets de l'empereur Joseph II, dans les mémoires du grand Frédéric. Solartshek était convaincu, pour sa part, qu'il fallait attribuer un traitement si dur et si peu rationnel à l'aveugle brutalité, à l'amour de l'arbitraire qui caractérisent les agents subalternes du pouvoir. Certes, le premier ministre de l'empire, Thugut, fils lui-même d'un artisan de Linz, ne pouvait sanctionner de pareils abus. En dépit de tous les caprices despotiques, il avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que la cruauté exercée contre des prisonniers de guerre était avilissante, mais sans but, et si l'on parvenait à l'instruire du véritable état de choses, il interviendrait infailliblement en faveur de ces infortunés.

Mais comment l'en instruire? Comment arriver à lui? Mme de la Viguerie avait eu la plus grande peine à obtenir du gouvernement autrichien la permission de résider à Pesth. Défense expresse lui avait été faite de séjourner à Vienne, et la police secrète surveillait ses moindres mouvements. Forcée de se tenir à l'écart de toute société, de crainte de se voir, sous le moindre prétexte, éloignée de la capitale de la Hongrie et de son père, elle ne savait à qui s'adresser pour demander l'amélioration du sort des prisonniers : or, ceux-ci refusaient de s'abaisser eux-mêmes en réclamant une faveur de leurs ennemis.

Solartshek promit de tenter quelque chose par l'intermédiaire de ses amis, et Mme de la Viguerie accueillit avec reconnaissance cette simple promesse, faite du fond du cœur.

Depuis l'entrée des deux dames dans la bibliothèque, le docteur Kovatch ne s'était guère mêlé à la conversation; lorsque Solartshek fut parti, il parut sortir d'une profonde méditation et murmura ces mots : « Pauvre jeune homme! »

Mme de la Viguerie et Ellen lui en demandèrent à la fois le sens. Après avoir un instant résisté à leurs instances :

« Je le plains, répondit-il, parce que je le crois doué d'une nature naïve et enthousiaste. Jusqu'ici il a vécu dans les rêves de l'idéal. La vie réelle lui prépare bien des mécomptes.

Digitized by Google

— Vous qui déchiffrez comme Lavater les caractères sur les traits du visage, et même la destinée, vous ne nous dites pas tout, mon père, interrompit Ellen. Ce jeune homme vous semble prédestiné au malheur.

— Oui, mon enfant, répondit le docteur, je lui trouve les traits d'un martyr ; mais la physiognomonie n'est qu'une science conjecturale.

Solartshek se rendit dans la même matinée chez le comte Shigray. C'était un homme du monde, à la façon de la plupart des magnats hongrois de cette époque : il avait reçu une éducation fort étendue, mais très-superficielle ; il parlait avec facilité l'allemand et le français ; il peignait fort bien pour un amateur, chantait de même et jouait de plusieurs instruments. Les cartes avaient un grand attrait pour lui, mais il s'inquiétait peu du gain ou de la perte. C'étaient plutôt des émotions qu'il demandait au jeu, comme il en cherchait encore sur le terrain, car on l'accusait de se battre volontiers en duel ; homme serviable et d'un bon naturel au fond, mais dominé par cette vague ambition, cette inquiète activité d'esprit qui, faute d'un bon système d'éducation, aspire à jouer un rôle brillant dans le monde, sans savoir lequel ou comment s'y prendre. Ses amis n'étaient jamais mieux accueillis que lorsqu'ils venaient réclamer ses services ; ils le trouvaient toujours prêt à porter la parole ou à prendre la plume ; mais s'il n'entrevoyait pas un résultat immédiat ou très-prochain, il se lassait vite d'une affaire, et la plantait là pour s'occuper d'une autre avec une ardeur égale et d'aussi courte durée. Il avait de grandes relations ; ses plaisirs, aussi bien que les affaires dont il se mêlait, l'attiraient souvent à Vienne, où il était connu pour un solliciteur peu patient, peu disposé à se contenter des vaines promesses que, depuis l'avénement de l'empereur François au trône, le gouvernement avait repris l'habitude de prodiguer.

Solartshek était certain que le comte Shigray s'intéresserait vivement à la situation des prisonniers français et se chargerait de plaider leur cause en haut lieu. Il trouva le grand seigneur artiste, assis devant son chevalet, en train de peindre un tableau d'histoire. Une table ronde, placée près de lui, était couverte de numéros du *Moniteur*, alors proscrit, de papiers de musique, de volumes allemands encore intacts, et d'un rouleau de gravures à

Digitized by Google

moitié ouvert, tout cela dans un pittoresque désordre. Aux murs étaient appendus des armes turques, des sabres hongrois, de riches et d'élégants pistolets, panoplie qui aurait pu être disposée avec un art moins affecté.

« Soyez le bienvenu, mon cher ami! dit le comte à l'avocat, dès qu'il l'aperçut; vous m'apportez sans doute la musique tzigane dont vous m'avez parlé lors de notre dernière entrevue? Ce Bibary est un véritable génie. Comprend-on qu'un noir bohémien, incapable de déchiffrer une note, compose de si délicieuses mélodies? Avez-vous entendu sa dernière marche?

— Non, le temps m'a manqué; j'ai été préoccupé depuis plusieurs jours d'une tout autre affaire. »

Et, après avoir raconté en peu de mots sa rencontre avec Mme de la Viguerie, Solartshek pria le comte de vouloir bien, lors de sa prochaine visite à Vienne, intercéder en faveur des prisonniers français.

« Permettez-moi de vous féliciter d'un si heureux hasard, répondit le comte. Les beaux yeux de la dame française ne brillent pas pour tout le monde; je n'ai pas encore découvert, pour ma part, cette étoile étrangère sur notre ciel hongrois, mais je n'en suis pas moins disposé à vous seconder dans vos efforts en faveur des pauvres sans-culottes; je verrai ce qu'on peut faire pour eux. »

Blessé du ton sans gêne et railleur de ces paroles, Solartshek répondit assez sèchement:

« Le père de Mme de la Viguerie n'est rien moins qu'un sans-culotte dans le sens ironique donné à ce nom. Il appartient à l'ancienne aristocratie.

— Ah! dit le comte d'un air distrait.

— Ma supplique est peut-être inopportune, reprit l'avocat.

— Non, mon cher Alexandre; et si je ne prends pas feu comme vous lorsqu'il s'agit d'obliger une étrangère, une Française, c'est que... c'est que je ne veux pas promettre plus que je ne puis tenir. Franchement, j'ai perdu toute confiance dans la justice et l'humanité de nos gouvernants. Depuis que tous les trônes de l'Europe sont plus ou moins ébranlés par la révolution française, la peur a glacé le cœur des princes. Hélas! si nous avons vu des philosophes assis sur le trône, ces jours-là sont déjà loin de nous.

Digitized by Google

— En serions-nous réduits à regretter Joseph II? demanda Solartshek. Ne faut-il rien espérer de l'avénement des peuples à la vie politique, de leur réveil après un sommeil séculaire? Croyez-vous davantage à l'aristocratie dont vous êtes membre, mais dont je vous ai entendu tant de fois faire bon marché? Que dévenir, si les hommes exempts comme vous de préjugés se découragent?

— L'aristocratie et le clergé, répondit le comte, ont assez fait preuve d'impuissance, mais ne me parlez pas des masses plongées dans une sauvage ignorance qu'on entretient systématiquement, je le sais, mais qui pour le moment les rend peu supérieures aux bêtes brutes. Quant à nos assemblées représentatives, il faudrait être bien naïf et bien crédule pour en attendre rien de bon. Qu'a fait la Diète lors de sa derniere session? A-t-elle eu seulement le courage de signer une déclaration de principes? Ces fous ne se préoccupent que des libertés municipales ou de ce qu'ils appellent le développement normal de la nationalité hongroise, et cela dans un siècle où le mot d'ordre des esprits éclairés ne peut être que l'unité, l'abolition de toutes les distinctions non-seulement provinciales, mais nationales. Aucune nation, à mon avis, ne mérite que les grands hommes, les hommes de génie, luttent et s'immolent pour elle; le genre humain seul est digne d'un tel sacrifice. Oui, tous ces radoteurs ne songent qu'à établir de nouvelles catégories, de nouvelles barrières, quand il faudrait les renverser toutes.

— Votre blâme est parfaitement juste, mon cher comte, reprit Solartshek, mais il ne s'adresse pas, je pense, au développement de la langue nationale?

— Pourquoi pas? La différence des langues est un des plus grands obstacles à la civilisation. Quand nous devrions faire tous nos efforts pour que le français devienne la langue universelle, les habiles gens se préoccupent de propager le hongrois. En vérité, c'est à en perdre la tête. Pour moi, mon cher Alexandre, je suis las de nos Diètes, depuis leur violente opposition aux décrets de Joseph II. Ces décrets, j'en conviens, étaient subversifs de la constitution; mais la constitution est foncièrement mauvaise, elle repose sur d'iniques priviléges. Je retrouve, pour moi, dans les décrets de Joseph II la plupart des grands principes proclamés par la Convention nationale. »

Digitized by Google

En prononçant ces derniers mots, le comte reprit son pinceau, qu'il avait un instant déposé.

« Quel est donc le sujet de votre tableau? lui demanda Solartshek. Au premier coup d'œil, je m'imaginais qu'il représentait les sept chefs hongrois qui se percèrent le bras de leurs poignards et remplirent la coupe d'or de leur sang pour sanctionner l'ancienne charte de notre pays; mais vos personnages, je le vois, portent le costume romain, et, d'après ce que vous venez de dire de notre constitution, ce tableau ne peut être destiné à célébrer son origine. Ce serait plutôt la conspiration de Catilina.

— Pourquoi non? répartit le comte. Catilina a toujours été calomnié, comme les héros vaincus. Que voulait-il, après tout? Renverser l'aristocratie romaine, à laquelle il appartenait. Cicéron le parvenu, plus aristocrate, il va sans dire, que le noble de naissance, lui tendit un piége d'avocat, et le vainquit par la langue. Pourquoi donc le nom de Catilina resterait-il flétri, quand cet autre conspirateur que vous voyez là, — le comte montrait une des physionomies les plus caractérisées, les plus intelligentes du tableau, — cet homme qui contenait plusieurs Catilinas et plusieurs Marius, est resté l'objet de l'admiration de la postérité, à ce point que les puissances de ce monde s'enorgueillissent encore du titre de César? Qu'a donc fait César, sinon ce que Catilina voulait faire? Il a renversé l'aristocratie, réduit au silence un sénat égoïste, et fondé son propre pouvoir sur son génie et sur le peuple qui l'avait pris pour chef.

— Mais César était un tyran, ou du moins il fraya la route au despotisme de ses successeurs, fit tristement observer Solartshek. Les grands hommes sont trop égoïstes et les intentions honnêtes ne suffisent pas. L'empereur Joseph, sincère ami du peuple, n'a-t-il pas été forcé de plier devant les classes privilégiées soulevant contre lui ce même peuple? N'a-t-on pas cité souvent ce mot de Louis XVI : Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple?

— Je ne crois pas, interrompit le comte, que les grands hommes soient indispensables aux nations pour les conduire dans les voies du progrès et du bonheur. Je suis plutôt de l'avis de Montesquieu faisant dire à Sylla, par le philosophe Eucrate, qu'il en coûte trop cher à l'humanité pour qu'un seul homme

Digitized by Google

s'élève au-dessus des autres. Non, il suffit que tous ceux qui ont conscience de la droiture de leurs intentions et de leur courage s'unissent fermement. Une association bien organisée d'hommes tendant au même but, agissant d'après les mêmes principes, peut fort bien tenir lieu de ces êtres exceptionnels qui souvent ne font que traverser le monde comme des météores, sans y laisser d'autre trace qu'un sillon lumineux ou sanglant. Le poignard des ennemis du progrès ne peut frapper tous les membres de cette association ; l'échafaud même les décime à peine !

— Les hommes capables, les cœurs dévoués, ne manquent certainement dans aucun pays, interrompit Solartshek, et pourtant le genre humain semble parfois rétrograder. Pourquoi l'organisation dont vous parlez, cette ligue universelle des gens de bien n'existe-t-elle pas? »

Après un moment de silence, le comte reprit :

« Bien des choses existent dont l'existence reste un mystère. En politique comme dans notre univers, il y a un monde visible et un monde invisible : parce qu'on ne voit pas le mécanisme, faut-il nier le mouvement? Croyez-vous la révolution française un phénomène fortuit, comme l'éruption d'un volcan? Un réseau que vous ne voyez pas couvre l'Europe. N'avez-vous pas entendu parler des illuminés allemands? Le club des Jacobins de Paris n'a-t-il pas des ramifications partout? Comment les amis de la liberté se flatteraient-ils de résister à la coalition des trônes et des choses privilégiées, s'ils ne se coalisaient à leur tour? Qui vous dit qu'une association occulte n'existe pas en Hongrie même? Moi qui vous parle, j'en pourrais être membre, comme vous pourriez le devenir vous-même, si ce jeu périlleux vous séduisait.

— De grâce, mon cher comte, répondit Solartshek, ne traitons pas légèrement de si graves sujets. Je suis prêt à vouer ma vie au triomphe de la liberté, mais je ne voudrais pas servir de jouet, d'aveugle instrument ; je ne voudrais pas n'être qu'une carte dans la main d'un joueur.

— Vous m'avez mal compris, en prenant à la lettre le mot de jeu périlleux. En toute chose, il faut un apprentissage. C'est en obéissant qu'on apprend à commander. Une mutuelle confiance peut seule ouvrir les abords du sanctuaire aux profanes. Ces

Digitized by Google

abords sont parfois obscurs, hérissés d'épreuves. Tout le monde n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout.

— Je comprends qu'on ne fasse pas le premier pas, interrompit Solartshek; mais je n'admets pas qu'on s'arrête en chemin devant un obstacle quel qu'il soit.

— Trop de lumière peut éblouir la vue, reprit le comte, surtout au sortir des ténèbres. A votre place, je m'estimerais heureux dans ma sphère actuelle, et je laisserais le monde accomplir ses destinées. Continuez de plaider les causes de vos clients. Le barreau est une carrière honorable et lucrative. On n'y joue jamais sa propre tête. Il faut être, au contraire, très-bon cavalier pour ne pas se laisser désarçonner par les passions politiques, lorsqu'on essaye de leur mettre un mors. « N'attisons pas le feu avec l'épée. »

— Comment interprétez-vous, mon cher comte, cette maxime de Pythagore? D'après ce qu'on nous enseignait au collége, elle voudrait dire qu'on ne doit pas irriter un homme en colère.

— O disciple peu clairvoyant de Pythagore! ne savez-vous pas qu'une épée perd son fil dans le feu dont la chaleur transforme de nouveau l'acier en fer ordinaire.

— Je ne vous comprends plus du tout, cher comte ; pourquoi vous envelopper de tant d'ambages avec moi ?

— Vous avez raison, répondit Shigray, c'est assez battre la campagne ; revenons à votre requête. Je vais m'en occuper très-sérieusement. Quoi que j'aie pu vous dire tout à l'heure, vous ne pouviez venir plus à propos. Dans quelques jours, des affaires très-sérieuses m'appellent à Vienne ; je ferai tout ce qu'il est possible de faire pour vos prisonniers, mais je ne réponds pas du succès. Thugut est beaucoup mieux instruit que vous ne le croyez de la situation réelle de ces pauvres officiers ; leur destinée dépend plus de Pichegru et de Jourdan que de nous. Si les Français sont vainqueurs, on aura toutes les considérations possibles pour les prisonniers ; au cas contraire, on est très-capable de les traiter en rebelles et non en soldats pris les armes à la main. Soyez-en persuadé et dites-le bien à votre belle Française : je n'épargnerai pas mon peu d'éloquence,

— Recevez d'avance tous mes remerciements, répondit Solartshek, en prenant son chapeau ; mais un mot encore : quand

Digitized by Google

vous avez parlé tout à l'heure d'une organisation secrète des amis de la liberté, était-ce sérieusement ou jetiez-vous en l'air de vaines paroles?

— Comment distinguer ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas, mon cher Alexandre? Dans les temps où nous vivons, une parole tombée au hasard peut coûter cher à son auteur, et acquérir un terrible sens. La vérité déguisée en plaisanterie n'en est pas moins la vérité; mais, nous nous reverrons. Je compte partir dimanche matin; aussitôt après mon retour, je vous informerai de ce que j'aurai fait. »

Solartshek s'éloigna tout pensif. Depuis trois jours, il lui semblait se mouvoir dans un monde nouveau. La petite aventure de l'île Marguerite et son court entretien avec le singulier docteur Kovatch préoccupaient déjà son esprit. Maintenant le comte Shigray lui donnait aussi à penser. D'ordinaire si gai, si étourdi, le comte était soudain devenu sentencieux, plein de réticences mystérieuses. Évidemment, il avait l'intention d'en dire plus qu'il n'en avait dit, mais pourquoi s'entourer de tant de précautions?

De retour chez lui, Solartshek trouva sur sa table une lettre d'invitation de la baronne Revay pour le jeudi suivant. Il aimait peu les salons, où il se voyait naturellement éclipsé par les jeunes et brillants magnats plus habiles à parler le langage à la mode et à faire leur cour aux dames; mais ce qui blessait bien davantage un partisan des réformes sociales, c'était la morgue aristocratique. Cependant il refusait rarement une invitation venant de la baronne Revay, dont il aimait beaucoup le fils, aimable jeune homme de seize ans. Le père de Solartshek avait été le conseil et l'homme d'affaires des Revay. D'après les coutumes patriarcales de la Hongrie, on le regardait comme un membre de la famille; on le consultait sur toutes les questions importantes, alors même qu'il ne s'agissait pas d'affaires litigieuses. Veuve depuis un certain nombre d'années, la baronne avait une pleine confiance dans ce vieil ami de la maison. Alexandre, son fils unique, se trouvant trop jeune pour le remplacer après sa mort, la baronne devint l'appui de sa jeunesse, et dès qu'il eut obtenu son diplôme d'avocat, elle l'adjoignit au nouvel homme d'affaires de la famille. C'était un premier pas vers la si-

Digitized by Google

tuation qu'avait occupée son père et qu'on lui destinait à son tour.

Solartshek attendit la soirée du jeudi avec plus d'impatience que d'habitude ; il espérait y rencontrer le comte Shigray, et pénétrer plus avant dans sa pensée : l'hameçon avait été bien jeté par le comte.

CHAPITRE III.

Une soirée à Bude.

Parmi les nombreuses résidences royales de l'Europe, il n'en est guère de plus pittoresques que le château de Bude. Situé sur le bord méridional de la plate-forme élevée qu'occupe la forteresse, cet édifice couronne les rochers escarpés qui surplombent le Danube ; de l'autre côté, la hauteur s'abaisse en pentes douces, en terrasses plantées de jardins, dont chacune entoure d'une gracieuse ceinture la terrasse supérieure. Le palais lui-même, loin d'être un modèle du style classique, avec ses lourdes proportions et les lignes rompues de ses ornements de mauvais goût, ne manque ni de la dignité ni de la solidité qui caractérisent, en général, les monuments de l'époque de Marie-Thérèse ; mais il est loin d'égaler en grandeur et en majesté l'antique demeure de Mathias Corvin, qui occupait autrefois le même emplacement. Ce dernier palais, abandonné sous la domination turque, fut complétement détruit. Pendant le siége de 1686, Marie-Thérèse fit alors élever sur ses ruines le château actuel, dont les puissantes fondations rappellent seules le temps du grand roi.

Au second étage du palais, dans une chambre située à l'un des angles, dont les croisées commandent, d'un côté la vue de Pesth, de l'autre celle de Bude et de l'observatoire bâti sur la colline de Saint-Gérard, se trouvait assis devant un bureau de travail l'archiduc palatin Alexandre, fils de l'empereur Léopold, et frère de l'empereur régnant François. Alexandre avait à peine atteint sa vingt-quatrième année, et c'était déjà l'homme le plus populaire du royaume. En 1790 et 1792, présidant la Diète en qualité de palatin, il avait montré, malgré sa jeunesse, un si grand empire sur lui-même, joint à un patriotisme si vif, à un sentiment si vrai de la constitution, que les cœurs des Hongrois

Digitized by Google

lui étaient conquis. Quand les réformes radicales tentées par l'empereur Joseph II, et qui tendaient au renversement de toute l'ancienne constitution hongroise, eurent échoué devant la vieille organisation municipale et la résistance passive du pays, le nouveau roi Léopold convoqua une autre Diète, à l'époque même où la révolution française débordait sur toutes les monarchies de l'Europe. Un parti, inspiré par son exemple, osa proclamer alors que le contrat entre la Hongrie et la maison d'Autriche se trouvait rompu de fait par les mesures arbitraires de Joseph II, et que la souveraineté retournait au peuple dont elle était issue. Cependant des idées plus calmes prédominèrent ; le comte Alois Batthyany, un des magnats les plus influents, combattit de pareilles opinions par une fine ironie et par le tour pratique qu'il sut donner aux débats. On venait justement de lever la séance où l'opposition avait proposé la solennelle résolution suivante : *Ruptum est filum successionis ; majestas apud populum* [1], lorsqu'une forte averse surprit les représentants de la nation en train de descendre de la forteresse à l'hôtel où ils devaient dîner. Malgré l'averse, ils s'entretenaient bruyamment des suites d'une discussion qui ne pouvait manquer, selon eux, de répandre la terreur à Vienne. En ce moment même, un carrosse vint à leur barrer le passage, c'était celui du comte Batthyany, qui fit un profond salut à ces messieurs et s'écria :

« Que vois-je ? vos majestés à pied par un pareil temps ! »

Par cette tactique, le comte parvint à ramener la Diète à un sentiment plus vrai de la situation, et à détourner son attention des questions abstraites. En même temps qu'il soutenait avec énergie l'égalité civile des protestants, sa médiation était activement employée à Bude et à Vienne pour assurer par de nouvelles garanties les droits de la nation, sans empiéter sur la prérogative royale. Bientôt Léopold fut couronné, et son fils Alexandre élu palatin. Batthyany se montra dès lors prêt à éclairer de ses avis le jeune archiduc, qui l'écoutait volontiers et se trouvait ainsi en mesure de résoudre beaucoup de questions sans quitter son père Léopold, dont il était le favori. Les informations données par le comte avaient la plus haute importance ; car, tandis que certains

[1] La ligne de succession est rompue ; la souveraineté retourne à la nation.

Digitized by Google

membres de l'opposition entraient en négociation secrète avec la cour de Prusse, les Serbes des cercles inférieurs, excités par le cabinet de Vienne, s'assemblaient à Temesvar et demandaient à être constitués en province indépendante du royaume de Hongrie, se déclarant prêts à prendre les armes pour soutenir leurs droits. Un troisième parti, nommé le parti français, mais en réalité le parti du défunt empereur Joseph, commençait à soulever dans les comitats du centre les paysans contre les nobles. Cette dernière faction faisait bon marché de la vieille constitution et demandait l'abolition de tous les priviléges.

Telle était la situation des affaires, lors de l'élection de l'archiduc Alexandre comme palatin ; bien des choses allaient dépendre de la marche qu'il suivrait. Fort heureusement pour le royaume, les institutions constitutionnelles lui inspiraient, comme à son père, assez de respect pour désavouer à la fois l'aveugle despotisme de la maison de Habsbourg et l'absolutisme éclairé de Joseph de Lorraine. On évita ainsi une guerre civile ; la Hongrie se rassura, et la majorité constitutionnelle sut apprécier ce qu'elle devait à l'archiduc. La position du jeune prince devint beaucoup plus difficile après l'avénement de François. Ce frère ombrageux surveillait tous les mouvements du palatin, dont il redoutait la popularité, bien convaincu de l'influence morale exercée par Alexandre et de son penchant à combattre les tendances de la réaction. L'archiduc était trop jeune encore et d'un caractère trop peu circonspect pour ne pas s'exprimer quelquefois avec plus de franchise qu'il n'était prudent de le faire dans sa position, et quelques expressions inconsidérées, rapportées à la cour par ses émissaires secrets, suffisaient pour entretenir la défiance et les soupçons de François.

Il commençait à faire nuit et l'on venait d'allumer les bougies, quand le grand chambellan du palatin, le comte Sapary, entra dans la salle.

« La poste de Vienne vient, dit-il, d'apporter ces dépêches pour Votre Altesse Impériale.

L'archiduc se hâta de prendre les ciseaux, ouvrit plusieurs lettres, y jeta les yeux, les déposa sur le bureau, et s'écria :

« Rien d'important, rien qui sorte de la routine quotidienne. Sonnez le secrétaire, pour qu'il enregistre ces dépêches et pré-

Digitized by Google

pare les documents qui s'y rapportent. Nous ferons demain ce travail ensemble ; je n'aime pas que les affaires s'accumulent. Mais voici quelque chose qui doit rester entre nous deux, comte Sapary, jusqu'à nouvel ordre. Clairfayt a été attaqué et battu, à Courtrai, par Pichegru. L'empereur commence à se lasser de la vie des camps. Malgré les victoires de notre frère Charles, la Belgique ne se soulèvera pas en notre faveur. Sa Majesté ne peut tarder à revenir... Mettez cette lettre dans les archives secrètes.

— Fâcheuses nouvelles, après la brillante ouverture de la campagne ! murmura le comte ; j'espérais mieux.

— Non pas moi, répliqua l'archiduc : nos généraux de la vieille et pédantesque école ne peuvent être que battus. Les Belges ne sont pas assez fous pour se soulever au profit de l'Autriche. La France a bien plus de choses à leur promettre : la liberté, l'égalité, la fraternité, la gloire, etc., etc. Quelle promesse avons-nous à leur faire ? celle de mieux respecter leurs vieux priviléges à l'avenir que par le passé ? J'avoue, d'un autre côté, que l'empereur n'a pas une de ces natures ouvertes, affables, qui excitent l'enthousiasme personnel... Vous ne dites rien, comte Sapary ?

— Votre Altesse Impériale excusera l'homme d'expérience, sincèrement dévoué non-seulement à l'archiduc palatin, mais au noble caractère du prince Alexandre, si je me hasarde à lui faire observer que l'expression de semblables pensées est peu prudente, même entre quatre oreilles. Votre Altesse Impériale accueille la nouvelle d'une défaite des armes impériales par une réflexion juste peut-être au fond, mais empreinte d'ironie. Si le comte Thugut en était instruit, il ne manquerait pas d'écrire au camp qu'il se trame à Bude des complots d'usurpation.

— Toujours le même excès de prudence, mon cher comte. Je n'ai pas, grâce à Dieu, d'espions autour de moi, prêts à glaner les moindres paroles tombées de mes lèvres. En vous parlant, je n'ai pas plus à dissimuler ma pensée qu'en me parlant à moi-même. Tous mes serviteurs me sont attachés, et s'il se trouvait un délateur parmi eux, l'empereur sait bien dans quelles limites peut se mouvoir mon opposition. Malgré mon patriotisme hongrois, je n'ai pas cessé d'être archiduc d'Autriche. Des plans d'usurpation ! l'idée seule en est ridicule. Sa Majesté

Digitized by Google

n'a pas de sujet plus dévoué que moi ; je regrette seulement mon peu d'accès à son oreille. Thugut, par ses mauvais conseils, sert mieux le républicanisme que Danton et Robespierre. Je me demande comment on peut croire encore en Europe à la parole de l'Autriche !

— Que Votre Altesse Impériale, je l'en conjure, ne touche pas à ces questions brûlantes, reprit le comte. L'empereur, votre grand-père, s'occupait beaucoup de police secrète ; il aimait à savoir tout ce que disaient et faisaient les grands de son royaume, mais jamais il ne fit usage, pour en persécuter aucun, des armes que lui fournissait la police. La même organisation subsiste encore. Votre Altesse Impériale a dû remarquer la rareté de plus en plus grande des rapports qui lui parviennent ; la police secrète est maintenant en communication directe avec Vienne. Nous sommes rangés parmi les suspects.

— Cela peut être vrai, cher comte ; mais ma vie, mes actions ne sont cachées à personne ; tout le monde sait ce que je fais. La matinée entière est consacrée à l'expédition des affaires, en présence des secrétaires. Je me rends ensuite au Conseil de la lieutenance royale et à la Cour d'appel. J'écoute les solliciteurs et je tâche de me débarrasser des plus importuns et des plus mal fondés dans leur requête, comme on s'en débarrasse à Vienne ; je fais droit, il est vrai, aux demandes équitables, ce qu'à Vienne on ne fait pas. Est-ce là courtiser la popularité ? Je ne donne pas même de grands dîners. Vous êtes, avec le colonel Merters et mon secrétaire particulier, les seules personnes qui me tiennent compagnie. Quelquefois, le soir, je m'amuse à faire partir un feu d'artifice dans les jardins du palais ; mais ce ne sont pas mes fusées qui incendieront le royaume. J'allais oublier nos parties de quilles. Si j'accepte une soirée, un bal à Pesth, cela ne peut être mal interprété, à mon âge. Non, non, ma vie est à jour, et les espions feraient un pauvre métier autour de moi. Supposons qu'ils envoient au ministre la liste de mes danseuses, on n'y trouvera pas un seul nom politique qui ne soit aussi celui d'une jolie femme ; or, ce sont, en général, les laides qui conspirent dans l'ombre. Où voyez-vous donc place au soupçon ?

— On a d'autres griefs à Vienne contre Votre Altesse Impériale, répondit le comte ; qu'elle en croie ma vieille expérience.

Digitized by Google

Vos fréquentes remontrances contre les instructions du ministre, votre ferme respect des formes constitutionnelles, sont de ce nombre.

— Pour cela, mon cher comte, c'est une autre affaire ; je ne capitulerai jamais avec mes devoirs ; je ne violerai pas les serments que j'ai prêtés comme palatin : Thugut lui-même ne peut avoir la prétention de me faire manquer à ma parole de gentilhomme. En résumé, mon cher Sapary, vous vous exagérez les choses ; je vous crois plus ombrageux qu'on ne l'est à Vienne. »

Le vieux comte ne répliqua pas et se contenta de baisser la tête. Il sentait bien qu'il était inutile d'insister, car il connaissait le caractère de l'archiduc, héritier de l'opiniâtre ténacité des Habsbourgs, de ces princes qui pouvaient céder un instant à la pression des circonstances, mais ne renonçaient jamais à l'idée qui s'était emparé de leur esprit. Chez le jeune archiduc, cette soumission aux circonstances s'unissait à une bonhomie apparente, qui ne savait rien refuser de ce qu'on lui demandait directement. Il ressemblait à ses ancêtres de la maison de Lorraine par l'affabilité aimable, insouciante et toute française de ses manières, frappant contraste avec l'empereur François. Cependant Alexandre manquait aussi, sinon de sincérité, au moins de convictions profondes ; mais pouvait-on les demander à un si jeune prince ?

L'horloge de l'Observatoire sonna huit heures ; un valet de chambre annonça que la voiture était prête ; le palatin et son chambellan descendirent le grand escalier de marbre.

« Nous passerons agréablement la soirée, je l'espère, chez la baronne Revay, dit l'archiduc ; malgré son magyarisme passionné, je ne puis m'interdire sa maison. Vous allez me dire encore, cher comte, qu'on ne manquera pas de voir à Vienne un acte de haute trahison dans ma présence chez cette dame, jointe à la circonstance aggravante d'une valse ou d'une polka dansée avec sa nièce, la belle comtesse Marie. »

Les salons brillamment illuminés de la baronne Revay commençaient à se remplir. La maîtresse de la maison, femme d'un âge mûr, belle encore, était assise sur un sofa dans le deuxième salon, à côté de la table où l'on servait le café ; car, à cette époque, le thé n'était guère goûté en Hongrie. La baronne

Digitized by Google

portait le costume noir traditionnel de la veuve hongroise, le bonnet national de dentelle noire, la grande robe de soie noire lacée sur la poitrine et le tablier de dentelle noire. Ce costume était d'autant plus remarquable que toutes les autres dames hongroises avaient adopté la mode française du jour, les cheveux à la Titus, la robe collante, le cou et les épaules nues, à l'imitation de l'antique.

Derrière le sofa, se tenait debout un grand et bel homme, d'une physionomie animée, dont les petites moustaches étaient relevées de la façon la plus martiale. Appuyé sur le dos du sofa, il tâchait de poursuivre avec la baronne une conversation sans cesse interrompue par l'entrée des invités. C'était le capitaine Lazkovitsh : la brillante renommée qu'il s'était faite dans la dernière guerre contre les Turcs, par un courage de lion, ne l'avait pas empêché d'être congédié du service en 1790 ; tout son crime était d'avoir signé avec d'autres officiers du régiment de Græven la fameuse pétition à la Diète, par laquelle on demandait qu'aucun officier étranger ne fût à l'avenir admis dans l'armée hongroise, et que le commandement se fît dans une langue intelligible aux simples soldats, c'est-à-dire en hongrois et non en allemand. Lazkovitsh, souvent cité pour sa bravoure, n'était guère moins connu pour ses idées françaises, qu'il exprimait avec la plus grande liberté. Cependant il aimait son pays, sa langue, sa littérature, et faisait une guerre acharnée à tout ce qui venait de l'Allemagne, en parfait accord sur ce point seulement avec la baronne, si profondément imbue des sentiments et des préjugés hongrois, que la constitution hongroise lui semblait une arche sainte à laquelle on ne pouvait toucher sans les plus grands périls.

La baronne appréciait surtout la vive et prompte intelligence du capitaine, l'esprit mordant avec lequel il tenait en échec les officiers et les magnats qui voulaient introduire à Pesth les formes pédantes de l'aristocratie viennoise.

Une dame âgée entra en ce moment avec Ellen Kovatch, sa parente, qu'elle conduisait pour la première fois dans ce grand monde. La charmante physionomie de la fille du docteur était relevée par une toilette d'une simplicité de bon goût, à la mode du jour, mais avec de gracieuses et modestes modifications.

Digitized by Google

Ellen s'approcha timidement de la baronne.

— Soyez la bien-venue, mon enfant, lui dit celle-ci du ton le plus affectueux. Comme vous êtes encore embellie depuis deux ans ! Vous ne regretterez pas ce soir, j'espère, votre solitude habituelle.

C'était un grand événement pour Ellen, comme pour toutes les jeunes filles, que cette première entrée dans le monde. Son cœur battait quand elle franchissait le seuil des salons ; il ne fallait rien moins que les bonnes paroles de la baronne pour le calmer un peu. Un rapide regard autour d'elle ne lui montrait que des visages étrangers, sauf celui de Solartshek, qui se tenait dans un coin du salon, où il semblait aussi isolé qu'elle. Sa parente s'était assise et venait d'entrer en conversation avec une autre dame âgée. Ellen, ne sachant quelle contenance tenir, rougissait chaque fois que les regards d'un cavalier se fixaient sur elle.

« Quelle est donc cette belle jeune fille ? demanda Lazkovitsh à la baronne ; ce n'est pas évidemment une fleur de nos serres privilégiées, mais une rose sauvage venue en pleine terre, et dont la beauté n'y a rien perdu. Elle ignore encore, j'en suis sûr, qu'elle est belle ; je gage qu'elle le saura demain.

— Laissez-la donc ignorer le plus longtemps possible sa beauté, répondit la baronne, si son miroir est resté muet pour elle. C'est la fille de mon vieil ami, le docteur Kovatch, et je ne serais pas étonné que ce ne fût pas une femme comme une autre, son père étant lui-même un homme comme il y en a peu, ce qui n'ôte rien à son mérite. Vous devez vous rappeler le docteur, l'ancien médecin de notre maison : depuis dix ans il s'est voué à la retraite ; mais il faut que je mette sa fille en rapport avec d'autres jeunes personnes, pour qu'elle ne reste pas ainsi isolée. »

Et prenant Ellen par la main, la baronne la conduisit dans un autre salon, où se trouvaient réunies beaucoup de jeunes et jolies femmes.

« Marie, dit-elle à sa nièce, grande et belle personne, aux tresses d'ébène, aux fins sourcils, voilà Ellen Kovatch, avec qui vous avez si souvent joué dans votre enfance. Vous n'aurez ni l'une ni l'autre un effort de mémoire à faire pour vous rappeler ce temps-là. Je vous confie votre ancienne petite amie. »

Digitized by Google

Un profond silence succéda à cette présentation ; l'accueil fait à Ellen par le jeune cercle fut des plus froids. La baronne avait à peine regagné sa place, en face de la porte du salon où elle venait de conduire la fille du docteur, lorsqu'elle vit toutes les autres jeunes filles se lever, se grouper de l'autre côté de la pièce, et y reprendre leur conversation interrompue. Marie seule tint quelques instants compagnie à Ellen ; mais bientôt elle rejoignit ses compagnes. La timide étrangère, embarrassée de sa solitude, regarda alors autour d'elle, et crut ne pouvoir mieux faire que de rejoindre le groupe ; mais, dès qu'elle approcha, toutes les jeunes filles se dispersèrent de nouveau et retournèrent occuper leurs premières places. Rien n'était plus clair ; on l'évitait, et pourquoi ?... La pauvre enfant pâlit ; une larme brilla, suspendue à ses longs cils.

« Charmant, sur ma foi ! s'écria Lazkovitsh, qui observait de loin ces petites manœuvres ; notre jeunesse fait des progrès ! Voilà comment l'aristocratie travaille à se rendre populaire. Et vous me direz encore, baronne, que cette morgue insolente ne tient pas au sang, et que les Français ont tort de s'être un beau jour lassés de l'aristocratie ? »

La baronne, non moins indignée que Lazkovitsh de la conduite des jeunes dames hongroises, songeait à intervenir de nouveau, quand la porte ouverte à deux battants donna passage à l'archiduc. La maîtresse de la maison se hâta d'aller à sa rencontre.

« Baronne, lui dit-il, après un premier échange de salutations, permettez-moi d'applaudir au courage avec lequel vous bravez la plus grande des tyrannies, celle de la mode, en refusant d'échanger le costume hongrois pour les toilettes françaises.

— Votre Altesse impériale, répondit la baronne, doit se rappeler qu'il y a quatre ans encore nous étions toutes fidèles au costume national ; pour les femmes, c'est presque un drapeau. Je ne vois pas pourquoi nous renoncerions aux usages pleins de dignité de nos ancêtres pour adopter les frivoles fantaisies de l'étranger, et je crains bien qu'en abandonnant le costume hongrois, la génération nouvelle ne déserte également les traditions hongroises. »

Digitized by Google

En parlant ainsi, la baronne ne put s'empêcher de jeter un regard plein de mécontentement et de reproche au jeune groupe du second salon.

« Vous semblez contrariée, baronne, demanda l'archiduc. Qu'ont donc fait ces belles enfants? »

La baronne hésita d'autant moins à raconter la scène muette dont elle venait d'être témoin que, dans son opinion, rien n'était plus allemand que de vouloir établir des catégories de rang entre jeunes filles admises dans un même salon. Jamais on n'avait rien vu de pareil en Hongrie, où le plus petit noble se regardait comme l'égal du plus opulent magnat.

Le palatin, qui prêtait une oreille attentive, répondit en souriant :

« Prenez-y garde, baronne, vous n'êtes pas d'âge à gronder la jeunesse. Puisque vous accusez les Allemands de tout le mal, laissez un archiduc d'Autriche en réparer ce qu'il peut. »

La beauté d'Ellen rendait, à ce qu'il paraîtrait, la réparation assez attrayante pour Son Altesse, car elle chargea immédiatement son chambellan de réclamer la première valse avec la jeune fille du docteur Kovatch. Une distinction si inattendue fit monter de nouveau le rouge aux joues d'Ellen, et ses pleurs furent à l'instant séchés. A peine le comte Sapary avait-il rejoint l'archiduc que l'index mis sur Ellen était levé ; non-seulement Marie, mais toutes les jeunes aristocrates l'entouraient à l'envi et la traitaient en amie d'enfance. Trop douce et trop naïve pour leur garder rancune, Ellen se sentait toute heureuse du changement.

Ces petits incidents avaient passé inaperçus pour la plupart des invités, mais Solartshek n'en avait rien perdu. Le dénoûment ne lui plut qu'à moitié. Ellen lui parut oublier trop vite la froide insulte dont elle avait été l'objet.

« Elle est jolie, pensa-t-il, mais elle n'a pas le sentiment de la dignité féminine. »

Lazkovitsh s'était tenu un instant à l'écart, lors de l'entrée de l'archiduc, il se rapprocha alors de la baronne.

« Où donc le Lorrain a-t-il trouvé tant de générosité? lui demanda-t-il. Je ne l'en aurais pas cru capable, et je vais être tenté de le prendre pour un homme.

Digitized by Google

— Et pour quoi donc le preniez-vous jusqu'ici? répartit en souriant le baronne.

— Pour un prince! fut la réponse.

— Ce n'est pas un crime, après tout, reprit la baronne, d'être fils et frère d'empereur; mais peut-être avez-vous raison de voir en lui le véritable fils de son père. L'empereur Léopold professait le culte de la beauté, et je suis assez tentée de croire que si Ellen Kovatch était moins jolie, l'archiduc ne la ferait pas valser. Je n'en suis pas moins charmée de la leçon qu'il donne à nos précieuses.

— A Vienne, la leçon serait perdue, reprit le capitaine; tous les valseurs de la famille impériale ne décideraient pas une seule des filles de la haute noblesse à souiller sa main du contact d'une main plébéienne. A peine dans un cotillon, et lorsqu'elles ne peuvent entièrement l'éviter, risqueraient-elles le bout de leurs doigts.

— Cela prouve, fit observer la baronne, qu'il reste encore un peu de sang hongrois dans les veines de nos jeunes comtesses. Au moins ne sont-elles pas incorrigibles. »

L'orchestre se fit entendre; le palatin donna la main à la maîtresse de la maison pour danser un menuet; jeunes et vieux les suivirent.

Le jeune baron Revay s'était approché de Solartshek.

« Que faites-vous là tout seul, Alexandre? Depuis une heure je vous regarde de loin. Pourquoi ne dansez-vous pas?

— Je ne danserai jamais avec une personne qui croira me faire trop d'honneur en m'accordant une valse, repartit le jeune avocat.

— Ne faites pas l'enfant, mon cher. Je vais vous trouver une danseuse.

— N'en faites rien, Ladislas, s'écria Solartshek; il n'y a ici qu'une personne, une seule, avec laquelle en toute autre circonstance j'aurais volontiers dansé, parce qu'elle est mon égale; mais je ne puis le faire aujourd'hui : l'archiduc va danser avec elle; il semblerait que son choix détermine le mien. Ellen Kovatch ne manquera pas plus de danseurs ce soir que le prince de courtisans. »

La porte du salon s'ouvrit de nouveau. Martinovitch, abbé de Sasvar, fit son entrée. Il était vêtu de la soutane des abbés français; mais, avec un costume séculier, l'expression de sa phy-

Digitized by Google

sionomie aurait suffi pour faire reconnaître l'homme d'Église. Sa tête, qu'il portait avec une incontestable majesté, était fort belle; le développement du front indiquait même des facultés supérieures. Il avait le regard à la fois doux et et scrutateur; un sourire spirituel se jouait sur ses lèvres. Ses manières avaient la grâce naturelle et l'aisance élégante qui dénotent l'homme du monde; mais sa voix sonore et caressante exerçait surtout une attraction singulière et dont on finissait par se défier sans savoir pourquoi.

Dès que Lazkovitsh aperçut l'abbé, il lui fit un signe, et, s'approchant tous les deux de l'embrasure d'une croisée, ils s'entretinrent quelques instants d'une manière animée. Bientôt le capitaine retourna faire sa cour aux dames, et parut oublier pour le reste de la soirée Martinovitsh, qu'entourait un cercle de magnats, curieux d'apprendre de lui les dernières nouvelles. Personne n'était plus au courant que l'abbé de Sasvar de tout ce qui se passait à l'étranger, et des prévisions d'une frappante justesse, relativement aux événements quotidiens, lui donnaient pour auditeurs avides ceux mêmes qui ne sympathisaient ni avec l'homme ni avec ses opinions supposées. Il était assez difficile d'en connaître le fond; Martinovitch ne brillait pas par la consistance politique. A l'époque où l'empereur Joseph l'avait appelé de la chaire professorale de Lemberg, où il enseignait la philosophie, à l'abbaye de Sasvar, il paraissait très-convaincu de l'excellence des réformes tentées par cet empereur, et du droit revendiqué par lui, de se mettre au-dessus de la constitution pour faire le bonheur de ses peuples, même malgré eux.

Sous le règne de Léopold, au contraire, Martinovitch, complétement rallié aux vues constitutionnelles du nouveau régime, avait été chargé de plusieurs missions confidentielles très-importantes. La surprise fut donc générale quand on le vit, peu de temps après, abonder dans les idées françaises, et, tout en condamnant les excès de la révolution, se faire l'apologiste des doctrines démocratiques. On remarquait bien une certaine ambiguïté dans ses discours; il affectait les formules paradoxales et prodiguait les paraboles, pour amortir peut-être l'effet de sa pensée autant que pour la rendre plus saillante. Parlait-il toujours sérieusement? S'amusait-il parfois à lancer des paradoxes,

Digitized by Google

comme l'archiduc palatin à faire partir des feux d'artifice?

Le palatin n'eut pas plus tôt aperçu l'abbé de Sesvar qu'il s'écria:

« Ah! voilà notre révérend abbé! Quelle nouvelle du camp?

— Votre Altesse Impériale aime à plaisanter, répondit Martinovitch. Il y a longtemps que les plus belliqueux d'entre nous ne revêtent plus la cuirasse, et que les papes n'entrent plus par la brèche dans les villes prises d'assaut; c'est un honneur réservé aux empereurs victorieux. Quant à la position des armées belligérantes, que je me borne, comme bien d'autres, à observer sur la carte, j'en augure assez mal pour les coalisés: ou je me trompe fort, ou dans une couple de jours les journaux officiels nous apprendront la défaite de Pichegru à Courtrai, par notre vaillant Clairfayt, à qui des raisons stratégiques auront fait ensuite opérer un mouvement rétrograde. Cette apparente anomalie pourra s'expliquer aisément. Nous ne sommes pas en France, où, pour une simple contre-marche, on a fait une caricature représentant Jourdan à cheval sur une écrevisse, avec cette inscription: *Et tu, Jordanus, quia conversus es retrorsum?* « Et toi, Jourdain, pourquoi es-tu remonté vers ta source? » comme dit le Psalmiste; en d'autres termes: « Pourquoi as-tu rebroussé chemin? »

L'archiduc affecta de sourire d'un air incrédule, et le son de l'orchestre le rappela fort à propos dans les salons où l'on dansait; mais la surprise très-réelle du palatin en entendant les paroles de l'abbé n'avait échappé à aucun des spectateurs; personne ne douta de la défaite de Clairfayt.

Où diable ce prêtre prend-il ses nouvelles? dit l'archiviste du comitat au gouverneur civil, vieux gentilhomme aux moustaches grises. N'est-ce pas aux autorités que devrait être faite la première communication des nouvelles importantes? Serons-nous toujours réduits à ne lire que quelques jours plus tard dans les journaux, et avec tout le monde, ce que l'abbé de Sasvar a prédit; car on appelle cela des prédictions!

— Il doit appartenir à la police secrète, répondit son interlocuteur; gardons-nous de lui.

— La police secrète, reprit l'archiviste, espionne tout ce qui se passe ici, cela est vrai; mais elle n'a pas la primeur des rapports du gouvernement auquel elle envoie les siens.

— Que vous dirai-je? ajouta l'autre. Cet homme est à lui seul

Digitized by Google

une police secrète. Il voit tout, il sait tout. Les prêtres, d'ailleurs, se tiennent par la manche ; il y en a parmi les émigrés français, et les émigrés français sont aussi bien informés que l'archiduc.

— Mais l'abbé de Sasvar n'est pas l'ami des émigrés, bien s'en faut, dit-on. Il pencherait plutôt, j'ai vraiment honte de le dire, vers les sans-culottes, ajouta l'archiviste.

— N'en croyez rien. Sa prétendue antipathie pour les émigrés n'est qu'une tactique pour mieux cacher un jeu qui nous échappe. Je connais les prêtres et leurs allures cauteleuses. C'est un vieux renard, mais de plus fins ont fini par se prendre au piége. »

Cependant le cotillon se dansait avec un rare entrain. Lazkovitsh, contrairement à son habitude, s'occupait moins d'admirer les grâces des dames que d'observer les mouvements de l'archiduc. On allait finir par quelques tours de valse, et chaque danseur, à un signal donné, devait se choisir une valseuse. Placé au milieu du cercle, le palatin cherchait d'avance à arrêter son choix, mais ce choix était encore indécis au moment décisif. En un clin d'œil, toutes les jolies danseuses furent enlevées et disparurent dans le tourbillon de la valse. Comme le héron de la fable, l'archiduc en fut réduit à prendre ce qu'il trouva. Cette petite déconvenue impériale fit rire sous cape Lazkovitsh.

« Décidément, murmura-t-il, ce n'est qu'un prince. En vain je cherche en lui l'étoffe d'un homme. Un prince incapable de prendre une prompte résolution n'est pas un prétendant sérieux. François peut dormir tranquille sur son trône. »

A minuit, l'archiduc se retira et les salons ne tardèrent pas à se vider. Au moment où Solartshek allait s'éloigner, la baronne Revay le retint près d'elle, et, lorsqu'ils furent seuls, elle lui dit :

« Vous savez mon entière confiance en vous. Vous me semblez bien plus calme, bien plus réfléchi que tous nos jeunes gens. Je suis forcée de partir demain pour mes propriétés de Puroz, où je serai, selon toute apparence, retenue trois mois. Il m'est impossible d'emmener Ladislas, qui doit continuer ses études à l'Université ; je vous le confie. Il vous est sincèrement attaché et vous montre la plus grande déférence ; soyez son protecteur ; veillez sur lui. Mon cœur tremble, je ne sais pourquoi, comme si nous étions tous menacés d'un grand péril. Gardez-vous de l'abbé de Sasvar. Si je donnais moi-même ce conseil à mon fils, je ne ferais

Digitized by Google

qu'exciter sa curiosité et l'engager à rechercher la société de Martinovitch. Les jeunes gens croient faire preuve d'un esprit mâle et courageux en courant au-devant des dangers. Promettez-moi de veiller sur mon fils comme sur un frère.

— Je vous le promets, madame, reprit Solartshek. Ladislas est d'un caractère si doux, si bienveillant, d'une nature si naïve et si franche que la tâche que vous m'imposez n'aura rien de pénible. Mais puis-je vous demander pourquoi vous redoutez tant l'abbé de Sasvar pour votre fils?

— Vous me demandez ce que j'ignore moi-même, reprit la baronne, mais il y a de ces pressentiments qui ne trompent jamais une mère. Je ne redoute pas seulement Martinovitch pour Ladislas, je le redoute pour vous deux. Sous Léopold, il appartenait, dit-on, à la police secrète, et l'empereur avait une grande confiance en lui. Il n'y a pas deux années que, chargé de remplir une mission confidentielle près de l'infortuné Louis XVI, il revint de Paris avec les plus étranges idées. Je l'entends quelquefois tonner contre les crimes de la révolution, et l'instant d'après il les pallie, il les explique, il les justifie. On serait tenté de le croire jacobin. Nul n'est plus habile à nouer une intrigue, et cependant il n'aboutit jamais. Qui sait même où il tend? Défiez-vous de lui, je vous le répète. Pourquoi en veut-il à notre vieille constitution hongroise? N'est-il pas satisfait de son abbaye? Hier encore, je lui ai entendu dire que cette pauvre constitution n'est pas bâtie sur la roche comme le palais de Bude, et qu'elle ne tiendra pas contre les grandes eaux. Il ajoutait que la lampe ne peut rester toujours cachée sous le boisseau, et que la bonne semence n'est pas tombée sur la pierre. Il dit tout cela avec un sourire spirituel, je le veux bien, mais sardonique. Que ne garde-t-il ses paraboles pour ses sermons? Pourquoi recherche-t-il la société des jeunes gens? C'est un idéologue, un esprit inquiet, remuant, qui parle toujours des droits de l'humanité, et fait bon marché des hommes. Je n'ai pas la prétention de prophétiser comme lui, mais rappelez-vous ce que je vous dis : l'abbé de Sasvar n'a jamais réussi dans ses entreprises ; jamais il ne réussira. Malheur à ceux qui le prendraient pour guide et s'attacheraient à la fortune. »

Solartshek renouvela ses promesses et se retira.

(La suite aux prochaines livraisons.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

L'ANGLETERRE BELLIQUEUSE ET L'ANGLETERRE PACIFIQUE.—LA PAIRIE A VIE. — ÉLECTIONS PARTIELLES. — UN SERMON EN ÉCOSSE. — LES PRÉDICATEURS DES TROIS ÉGLISES. — LA MISSION DU GROENLAND. — LES SABBATISTES. — LE MINISTÈRE DE LA CIRCOMLOCUTION. — LES CONVERSATIONS DE SAMUEL ROGERS. — MOLIÈRE, MARIVAUX, VOLTAIRE, L'ABBÉ DELILLE.—LORD ERSKINE. — ÉPIGRAMMES. — BURKE. — LORD THURLOW, DUNNING. — SHÉRIDAN, FOX, TALLEYRAND, Mme DE GENLIS. — SCÈNE MUETTE. — PENSÉES. — WELLINGTON CHRÉTIEN. — M. THIERS. — UN KHAN. — ROMANS. — ÉTATS-UNIS. — WASHINGTON. — FINANCES, ETC.

Londres, 24 février.

AU DIRECTEUR,

De temps à autre quelque boutade d'humeur belliqueuse vient nous faire tressaillir et dresser l'oreille comme le coursier du livre de Job, lorsqu'il entend résonner le clairon ; mais, rassurez-vous, malgré la petite opposition de la presse, malgré les réserves qu'elle impose aux diplomates anglais, on est généralement, en Angleterre comme en France, du parti de la paix. Certes, il en coûte beaucoup à l'orgueil national de ne pas prendre une revanche éclatante du rôle secondaire qu'a joué l'armée anglaise dans la campagne de Crimée ; il en coûte d'avoir fait des préparatifs si formidables pour rien ; il en coûte surtout de sentir que c'est la France qui, de fait, sort de la lutte comme la puissance prépondérante... Mais, après tout, le but particulier de l'Angleterre est atteint, dépassé même. La Russie a reculé moralement et matériellement de vingt

Digitized by Google

ans au moins sur la route de son extension territoriale. Si la grande Catherine revenait au monde pour refaire son fameux voyage de Crimée, il faudrait encore une fois lui confectionner des maisons et des remparts de carton peint, afin de lui dissimuler la ruine à peu près complète de Sébastopol. Pierre le Grand aurait à se faire de nouveau charpentier pour reconstruire cette flotte qui encombre le port de cette citadelle dont les chantiers, les bassins et les fortifications maritimes, ne pourraient se rétablir que par les travaux de deux générations, puisqu'il en avait fallu deux pour les parfaire. N'est-ce donc pas là un résultat? Le prestige de la puissance moscovite n'a pas moins pâli dans l'Inde que sur le théâtre même de la guerre. Combien d'années encore faudrait-il pour faire quelques étapes de plus sur la route de Saint-Pétersbourg, avec toutes les chances prévues et imprévues qui menacent toujours la fortune des vainqueurs? L'empereur Nicolas était-il seul mortel parmi les souverains engagés de près ou de loin, directement ou indirectement, dans la querelle? N'est-il pas temps de féconder d'ailleurs un autre résultat providentiel, l'occupation pacifique de l'Empire turc, qui, reconnaissant enfin la nécessité de sa transformation, ouvre la voie la plus large possible aux intérêts moraux et matériels de la civilisation européenne, à ces idées, à ces industries, à ces arts, que les Turcs devaient repousser comme une sentence de mort sous le protectorat de la Russie, et qu'ils acceptent de l'Angleterre et de la France comme le principe d'une vie nouvelle? Ces considérations et quelques autres encore frappent l'esprit anglais, si prompt à tirer le meilleur parti de toutes choses. Enfin, nul n'ignore que la reprise des hostilités ne pourrait avoir lieu sans changer tous les termes de la question, et que la France elle-même, ce chevalier désintéressé de toutes les croisades, ne saurait faire plus longtemps une guerre si dispendieuse sans stipuler d'avance quelque indemnité sur cette carte d'Europe où le premier Napoléon a laissé des étapes ineffaçables. J'en conclus que quelques récriminations des journaux et des orateurs belliqueux ne contre-balanceront pas les intérêts bien compris de l'Angleterre.

Je n'ai pas d'autre commentaire à vous faire pour le moment sur le discours d'ouverture de la reine Victoria, ni sur les débats, au fond très-tempérés, qu'il a provoqués dans le Parlement.

Digitized by Google

Les contestations avec les Etats-Unis n'inquiètent aussi que médiocrement les observateurs. La perspective d'une paix générale a déjà permis de s'occuper plus sérieusement des questions de politique intérieure, de celles qui n'ont pas le moindre rapport avec la guerre. Au premier rang était une contestation entre la Chambre des lords et le cabinet qui, de peur d'avoir complétement le dessous, a cherché tous les compromis possibles. Il s'agissait de la nomination de sir James Parke à une pairie à vie, sous le titre de lord Wensledale. La reine peut nommer autant de pairs que cela lui convient, et les *fournées* de pairs ont plus d'une fois modifié une majorité récalcitrante : la Chambre subit toujours avec humeur cet exercice de la prérogative royale ; mais elle sait bien que les générations se suivent et ne se ressemblent pas. Le fils d'un pair d'origine ministérielle ne se croit pas tenu d'être héréditairement inféodé au vote paternel, et puis les ministres ne sont ni éternels ni héréditaires. La Chambre haute prend donc son parti sur les fournées qui semblent le plus grever l'avenir de son personnel. Pourquoi donc s'insurger contre l'introduction d'un pair isolé et d'un pair à vie? C'est justement la pairie *viagère* qui fait peur à la Chambre des lords, et cela se comprend : la pairie viagère est un expédient tout à fait de circonstance, qui altère le caractère homogène de l'assemblée aristocratique et qui pourrait de règne en règne annuler l'autorité de l'élément héréditaire. La nomination d'un seul pair à vie est sans conséquence en elle-même : c'est le principe qui est dangereux et que la Chambre repousse comme inconstitutionnel, prétendant que la prérogative royale, qui a rarement nommé des pairs à vie, ne l'a jamais fait que par abus.

Les archéologues parlementaires ont en vain exhumé des exemples de pairie viagère qui avaient dû, dans le temps, scandaliser bien autrement les contemporains que celle de sir J. Parke, entre autres l'exemple des maîtresses de rois faites pairesses pour des services fort étrangers à la politique[1], les lords se sont obstinés à forcer la reine d'introduire le nouveau pair avec un titre transmissible, de peur qu'il n'y ait toute une fournée de pairs

[1] On a cité lady Corbet, que Charles II fit pairesse en excluant expressément ses enfants, comme pour répondre d'avance à ceux qui prétendraient un jour que ces enfants étaient les siens. Lady Corbet était une femme très-fière, qui se plaignit à Sa Majesté que sa belle-fille prenait le pas sur elle, et Charles ne trouva d'autre

Digitized by Google

à vie sous la robe de ce vieux jurisconsulte. Le plus curieux c'est qu'il a été surtout repoussé par ceux qui furent comme lui de simples robins avant d'être des lords, par ceux au secours de qui il est appelé dans la Chambre, qui reconnaît elle-même qu'elle a un personnel de légistes insuffisant, toutes les fois qu'il lui faut siéger en Cour de justice, selon ses attributions constitutionnelles. Toute cette discussion semble puérile au premier abord, mais elle signale la vitalité de l'institution, le rôle indépendant que joue la pairie anglaise, l'importance, enfin, qui s'attache à la forme elle-même dans la succession traditionnelle des trois pouvoirs.

La Chambre des communes a eu à recevoir quelques nouveaux membres, mais par la porte toute naturelle de l'élection, sous un régime où le droit de voter comprend le droit de choisir dans toute sa plénitude et le droit de discuter les titres de tous les candidats, sauf les exceptions qui, ici comme partout, se réservent de confirmer la règle. Ainsi, M. Walpole ayant donné sa démission de membre de la Chambre pour Midhurst, préférant représenter l'Université de Cambridge, on a découvert que, malgré le bill de réforme, le bourg de Midhurst ne votait que pour le candidat qui lui est désigné par lord Egmont. Un colonel, M. Sleigh, avait songé à se mettre sur les rangs, mais lord Egmont avait déjà choisi M. Samuel Warren, l'auteur des *Mémoires d'un médecin* et de *Dix Mille livres sterling de rente*, etc. M. Samuel Warren s'est montré seul sur les hustings, et a été élu sans la moindre lutte, ce qui ne l'a pas empêché de remercier le collége et de se proclamer « le membre le plus libre et le plus indépendant qui soit entré à la Chambre des communes, depuis qu'il y a une Chambre des communes. » Ces romanciers-poëtes (M. Warren est poëte aussi) ont toujours des hyperboles à leur service; M. Warren a ajouté qu'il regrettait qu'aucun concurrent ne fût venu lui disputer le terrain : il aurait aimé à voir face à face le colonel Sleigh. Qui était mieux préparé, en effet, à une bataille électorale que l'auteur des grandes scènes

moyen de faire respecter l'âge de lady Corbet, qui avait alors soixante-six ans, que de lui donner une pairie à vie. — On a cité la pairie à vie décernée à lady Kendal par Georges Ier, dont elle était la maîtresse avouée, lorsqu'il la créa duchesse de Munster, baronne de Gastonbury, comtesse de Feversham et duchesse de Kendal.

Digitized by Google

de l'élection de Titmouse (épisode de *Dix Mille livres de rente* qui a été publié par la *Revue Britannique*). M. Warren n'a pas craint de provoquer au moins un contradicteur en se déclarant anti-catholique et opposé à la dotation de Maynooth, puis du parti de lord Derby, et enfin partisan de la paix,... mais pas de la paix à tout prix. Aucun catholique, aucun protestant, aucun whig, aucun jésuite, aucun partisan de la guerre, n'interrompant ce monologue, M. Warren a jeté le gant aux juifs, en annonçant qu'il s'opposerait à leur entrée dans le Parlement... Aucun juif n'ayant interrompu, M. Warren a appris à ses électeurs qu'il avait rencontré dernièrement M. Cobden, qui lui avait dit : « Je vous verrai à la Chambre avec plaisir, quoique nous n'ayons pas les mêmes opinions. » M. Cobden n'est pas le seul qui serrera la main de ce nouveau membre. M. S. Warren est d'abord un honnête homme, et un homme fort poli, quoiqu'il ait oublié de remercier lord Egmond en même temps que ses électeurs ; c'est un homme d'un vrai talent, comme jurisconsulte et comme publiciste. Plus remarquable encore, ou du moins plus populaire comme romancier, sa place dans le Parlement peut être encore éminente, irait-il s'asseoir entre sir Edw. Bulwer Lytton et M. d'Israeli, ses rivaux dans l'art du conteur.

A Edimbourg, ce n'est pas un littérateur qui a remplacé M. Macaulay, mais M. Black, un riche membre de la bourgeoisie et du parti libéral, dont le concurrent, M. B. Douglas, a prétendu vainement qu'il était temps d'enlever l'élection à la *cotterie* whig, et surtout à ces tièdes protestants qui se prêtent si complaisamment aux envahissements du papisme. M. Douglas a révélé un fait assez alarmant pour ces presbytériens qui en avaient tant voulu, il y a quelques années, à M. Macaulay, de son vote en faveur de la dotation de Maynooth : « Quand je vois, a-t-il dit, que deux cents ministres de l'Eglise anglicane l'ont désertée pour passer à l'Eglise catholique, quand je vois que quarante membres de nobles familles ont été *pervertis* du protestantisme au papisme, je pense que si jamais il fut temps d'opposer une barrière au papisme, c'est aujourd'hui. » Peut-être, si au lieu de citer deux cents désertions parmi les ministres anglicans, M. Douglas avait pu en citer seulement vingt parmi les ministres presbytériens, son argument aurait frappé davantage les électeurs d'Edimbourg. Mais en

Digitized by Google

Écosse, on regarde volontiers l'anglicanisme, avec sa hiérarchie épiscopale, comme un catholicisme bâtard, un papisme moins le pape, et l'on trouve tout naturel que l'on franchisse facilement l'étroit fossé qui sépare les deux cultes.

En ce moment la *religion d'Ecosse* proprement dite, divisée elle-même en deux églises, est dans la jubilation de ses triomphes oratoires. Un sermon vient d'être imprimé par ordre de la reine, *published by Her Majesty's command!* Quand même nous ne serions pas en carême ce mois-ci, pourrais-je ne pas vous parler de ce grand événement, qui élève le sermonnaire, honoré d'une telle distinction, à la hauteur de notre Massillon, complimenté directement par Louis XIV? Mais je suis heureux, pour mon compte, de pouvoir répondre ici à ceux de nos lecteurs qui me reprochent, dites-vous, de me laisser quelquefois trop aller dans cette correspondance à l'esprit frondeur et badin, comme si je n'étais pas à la fois sincère et grave dans toutes mes admirations littéraires et autres... Comment ne le serais-je pas quand il s'agit de l'éloquence religieuse?

Le Christ lui-même s'est appelé la parole par excellence, le Verbe! Dans le calvinisme écossais, le sermon est réellement la partie la plus essentielle du culte : n'est-il pas, à lui seul, presque tout le service divin pour la congrégation que la cloche du dimanche réunit, soit à la chapelle privée, soit sous les voûtes de ces cathédrales que John Knox a laissées si nues et si froides quand il ne les a pas mutilées avec son marteau de briseur d'images? Sur une heure et demie que dure le service, à peine vingt minutes sont-elles accordées au chant d'un psaume, sans le moindre accompagnement d'orgue, à une prière en commun et à la lecture d'un chapitre de la Bible. Le sermon réclame l'heure entière. Dans l'Eglise anglicane, l'autel est déjà relégué et comme tristement plaqué contre la muraille, sans autre ornement que deux cierges; mais dans l'Eglise d'Ecosse, l'autel est même supprimé : la chaire seule est en évidence, dominant l'humble table de la communion, et semblable à un trône jaloux. Lorsque le prédicateur y monte, quoique dépouillé, lui aussi, du surplis que conservent les anglicans, il fixe tous les regards, il absorbe toute l'attention; aucune image de marbre vivifiée par le ciseau, aucune figure peinte ou dorée par un artiste d'Italie

Digitized by Google

ou par sir Josué Reynolds, ne rivalise avec cette tête calme et sereine qui promène ses regards sur l'assemblée. Etranger à ce culte sévère, déjà glacé avant de franchir le seuil du temple par le silence dominical qui règne dans la rue et sur la place publique, vous vous attendez à une lecture encore plus monotone que celle qui tombe généralement d'un chaire anglicane, ou à une de ces argumentations moitié dogmatiques et moitié mystiques, qui endorment si facilement l'auditeur profane. Quel est donc votre surprise lorsque peu à peu le ministre en robe noire, et quelquefois en habit presque laïque, s'anime, s'échauffe, captive votre oreille par les modulations cadencées de sa voix, tour à tour énergique et douce, impérative et caressante, appelant le geste au secours de la déclamation, bref, rivalisant avec les sermonnaires français ou ceux d'Italie, rivaux eux-mêmes par l'action des improvisateurs et des artistes scéniques ! Si le discours est médiocre, cette action dramatique lui prête une valeur, d'autant plus que le plus médiocre sermon est toujours assaisonné de ces citations bibliques et évangéliques qui conservent leur poésie sur les lèvres mêmes où n'a pas passé le charbon brûlant du messager céleste. Mais si l'orateur a été réellement inspiré, s'il a étudié toutes les sciences, comme Chalmers, pour les faire servir à glorifier celui qui est la science suprême, s'il a su féconder par une piété sincère les études philosophiques qu'il a faites sous les successeurs de Reid, de Brown et de Dugald Stewart, vous êtes ému, persuadé, convaincu, ou du moins charmé littérairement, et c'est déjà beaucoup, car il reste toujours quelque chose de ce qui nous est dit dans un beau langage, et le souvenir s'en réveillera au fond de notre cœur quand l'heure aura sonné pour nous, quand quelque revers de fortune ou quelque peine de cœur nous fera éprouver le besoin de croire et de prier.

Lors de leur dernière excursion en Ecosse, la reine et le prince Albert voulurent entendre prêcher un sermonnaire presbytérien, et le 14 octobre ils allèrent s'asseoir dans la petite église de Crathie. Ce fut le révérend M. John Caird qui monta en chaire et qui, sans paraître s'occuper de ses augustes auditeurs, sans chercher aucune allusion à leur adresse, entretint tout simplement la congrégation de la difficulté qui nous arrête tous lorsque nous voulons être à la fois chrétiens et mondains, com-

Digitized by Google

biner les affaires avec la religion, entretenir les habitudes sérieuses de la vie dévote au milieu du bruit et des distractions de la vie active. « Il est aisé, dit-il en commençant, d'être religieux dans l'église, d'y recueillir nos pensées et d'y prendre une contenance décente en suivant les offices au milieu de la quiétude du dimanche, dans l'enceinte paisible de la maison de prière. Mais la grande difficulté de notre vocation chrétienne c'est d'être religieux dans le monde, dans le comptoir et la manufacture, sur le marché, dans la ferme, dans tous les états et toutes les professions, en un mot. » Le prédicateur n'ajouta pas « et sur le trône » ; mais en développant ce sujet à la fois si simple et si vaste, il n'en fit pas moins vibrer plusieurs fibres du cœur royal. La reine et le prince désirèrent lire le manuscrit du sermon [1], et ils ne furent pas moins contents de la lecture que de l'audition, si bien qu'ils exprimèrent le désir de le voir circuler au loin par l'impression, et voilà comment il a paru sous ce titre : *La Religion dans la vie commune*. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'aucun sermon ne saurait être plus utile par le sujet : c'est d'aillenrs un de ces discours soignés, corrigés et recorrigés, où chaque mot est à sa place, d'un style excellent, en un mot; mais, pour comprendre l'effet qu'il produit chaque fois qu'il est débité par s n auteur, il faut deviner l'accent et la pantomime qui l'accompagnent. Cette éloquence est du genre tempéré : j'y ai cherché en vain une de ces grandes images qu'évoquait Bossuet, une de ces péripéties dramatiques qui faisaient frissonner les auditeurs du doux Massillon lui-même. On se demande quel peut être le passage qui frappa tellement deux étudiants en médecine, qu'après s'être regardés un instant l'un l'autre tout ébahis, comme le reste de la congrégation, ils s'écrièrent tout à coup : « *Damn it, that is it!* » — phrase presque synonyme de : *Goddem! —C'est ça un sermon!*—exclamation dont la sincérité admiratrice fit passer les auditeurs dévots par-dessus le scandale de l'expression profane [2]. Quoique le docteur Chalmers, qui était un lecteur théâtral, ajoutât aussi beaucoup à son éloquence par son geste et sa déclamation, il n'est presque aucun de ses discours imprimés qui n'offre au lec-

[1] M. Caird écrit ses sermons et les apprend par cœur. Quelques prédicateurs écossais improvisent, dit-on. Le docteur Chalmers lisait.

[2] Ce fait a été cité par le *Fraser's Magazine*, livraison de ce mois.

Digitized by Google

teur un paragraphe propre à justifier l'impression produite par lui à Londres comme à Edimbourg, sur des auditeurs tels que Wilberforce, Canning, Jeffrey et ce même prince Albert, qui a dit n'avoir depuis longtemps entendu rien de comparable au sermon sur *la Religion dans la vie commune*. Encore une fois, le sermon du révérend M. Caird est un morceau complet; mais, pour le trouver sublime, il faut, à ce qu'il paraît, l'entendre en Ecosse. Je viens de lire deux sermons du révérend docteur Guthrie, le rival écossais de M. Caird et qui appartient à la division de l'Eglise presbytérienne indépendante. Ce serait plutôt au docteur Guthrie qu'on serait tenté de décerner la palme oratoire. Son style est tout aussi correct et cependant plus pittoresque. Rien de plus heureux que la manière dont il raconte la mission des frères Moraves dans le Groënland : — « Je ne sais pourquoi, mais le fait « est qu'ils commencèrent par prêcher ces sauvages sur leurs « péchés. Ils leur parlèrent de la colère de Dieu, en faisant « tour à tour retentir à leurs oreilles les foudres du Sinaï et la « trompette du jugement dernier; ils en appelèrent à leur con- « science, à leurs terreurs, à leurs intérêts les plus chers dans « ce monde et dans l'autre. Ils leur décrivirent les demeures cé- « lestes, avec ce soleil qui n'a pas de déclin, et ce noir enfer dont « ni le soleil ni l'espérance ne dissipent les ténèbres, le feu qui « consume les coupables et le ver qui les ronge éternellement. « Vaines prédications ! la physionomie de leurs auditeurs restait « impassible et glacée comme l'aspect hivernal de ces régions sep- « tentrionales caractérisées par une nuit perpétuelle, l'intensité du « froid, un silence de mort, un ciel sans soleil, une mer enchaînée « par les glaces. Alors les bons missionnaires changèrent de plan « et choisirent un autre texte. Substituant le sentiment au dogme, « ils prêchèrent la passion du Christ et s'étendirent sur cet amour « qui engagea Jésus à se laisser attacher à une croix et à ouvrir « ses bras sacrés pour y recevoir tous les hommes. L'effet fut « presque immédiat. Quand l'été revint, quand les neiges se « fondirent sur les montagnes et que les mers furent délivrées « de ces chaînes de glace qui se brisent d'elles-mêmes avec « un bruit égal aux salves d'un canon de victoire; quand, sous « les rayons d'un soleil qui se levait le matin et ne se couchait « pas le soir, la terre, semblable à un corps renaissant à la

Digitized by Google

« vie, se dépouilla de son suaire hivernal ; quand la mer, ré-
« jouie de sa liberté, répondit de nouveau à toutes les influences
« des astres et mêla sa voix à celle des vents pour adresser un
« hymne à Dieu, cette révolution ne fut que la contre-partie
« de celle qui fondit la glace sur le cœur des pauvres sauvages
« et leur fit verser des larmes abondantes en entendant parler
« de l'amour du Christ et de son sacrifice sanglant sur le Cal-
« vaire. » Une description du déluge et un récit de l'expulsion d'Adam et d'Eve après leur désobéissance dans Eden sont des morceaux du même style, sentant plus la rhétorique, sans doute, et la préparation oratoire que les exhortations pieuses de M. Caird, mais qui doivent aussi, il me semble, faire encore plus d'effet sur les imaginations écossaises, puisque ces imaginations, moins *puritaines* en fait de sermon que les anglicanes, sont sensibles à tous les artifices de la composition. En somme, le docteur Chalmers n'est pas encore surpassé dans sa propre église et ses *Discours astronomiques* restent les plus beaux sermons de la littérature religieuse des trois royaumes, soit dit sans vouloir blesser ni les dissidents d'Angleterre, qui ont eu deux grands orateurs cemtemporains de Chalmers, Hall et Forster, ni les anglicans d'Irlande, qui vantent plus encore les sermons de Kirwan, déjà mort depuis vingt-cinq ans au moins, et ceux de Butler, vivant encore en 1848 : ce dernier, poëte et reviewer avant d'être prédicateur, était doué au plus haut degré de cette imagination irlandaise si prodigue de ses perles et de ses diamants littéraires, pour les ministres de l'autel comme pour les orateurs politiques, les avocats, les romanciers et les poëtes[1]. Il serait injuste de ne pas ajouter ici que les anglicans d'Angleterre ont aussi, en ce moment, des prédicateurs qui méritent d'être lus après avoir été entendus. Le chanoine de Cantorbery,

[1] Le révérend M. Butler n'avait que trente-quatre ans lorsqu'il mourut, en 1848. Encore étudiant à l'Université, il avait publié de remarquables articles dans le *Blackwood* et le *Dublin University Magazines*. En entrant dans le saint ministère, il renonça à la critique et aux vers. Dans une excellente étude sur les sermonnaires, la *North British Review* cite comme des prédicateurs distingués les révérends MM. Jackson, Hardwick, Howson, Miller, Alford, Garbet, Melvill, Robertson, J. Hare, etc. Ce dernier, l'archidiacre Hare, ne vit plus depuis 1853. Il avait écrit une éloquente dissertation en faveur de Luther, plusieurs traités de polémique contre le puseysme, des instructions pastorales d'un style très-littéraire, une biographie de J. Stirling, etc. Il était archidiacre de Lewes.

Digitized by Google

M. Stanley, connu aussi par de savantes dissertations historiques, M. Kingsley, connu par ses romans, M. Maurice, exclu il y a quelque temps de sa chaire à l'Université de Londres pour avoir émis quelques paradoxes malsonnants, et plusieurs autres.

Dans le peu que je viens de dire, j'ai éludé, je pense, de faire le théologien, et cependant je prends la plume après avoir lu dans mon journal de ce matin une séance de la Chambre des communes qui ressemble plus à la controverse d'un concile qu'à un débat parlementaire. Il n'y a qu'en Angleterre où l'on peut trouver, je crois, tant de laïques jaloux de convertir la tribune en chaire. Il s'agissait de l'éternelle proposition sur l'observation du dimanche, et la Chambre, à une nombreuse majorité, a, pour la vingtième fois, déclaré que ce serait profaner le jour du Seigneur que d'ouvrir ce jour-là les galeries de peinture et le *Muséum britannique* de la capitale, à plus forte raison le Palais de Cristal de Sydenham. M. Wulmsley, l'auteur de la nouvelle proposition, a vainement démontré l'abus que le puritanisme tendait à faire de la législation actuelle sur la matière, en citant ce barbier condamné autrefois à 5 shillings d'amende pour avoir rasé ses pratiques le dimanche ; les sabbatistes ont répété gravement que le Parlement d'Angleterre n'avait pas le droit d'abolir une loi qui était d'institution divine et qui datait du temps d'Adam ! On n'a pas manqué de citer l'exemple de la France, où le recueillement du sabbat est sacrilégement troublé par les maçons, les charpentiers et les ouvriers les plus bruyants. « La dernière fois que je suis allé à Paris, a dit M. Croxley, j'ai voulu assister au service dans la chapelle de l'ambassade d'Angleterre ; mais je n'ai pu entendre le sermon à cause du bruit que faisait un forgeron battant le fer sur son enclume. » Un autre membre a prétendu que la statistique criminelle démontrait que tous les condamnés étaient des hommes qui n'observaient pas le dimanche. M. Wulmsley a prétendu, au contraire, en s'appuyant sur une haute autorité, que « le vice et l'immoralité prédominaient relativement plus à « Londres que dans les capitales catholiques, — et qu'à Edim- « bourg et à Glascow, où l'observance judaïque du dimanche est « plus stricte qu'à Londres, le vice et l'immoralité qui se manifes- « taient ce jour-là étaient relativement aussi plus considérables « qu'à Londres. » Celui-ci a cité les Pères de l'Eglise ; celui-là a

Digitized by Google

cité Luther, et tout à coup une opinion plus hardie a scandalisé la Chambre : M. Heywood a osé répondre aux bibliolâtres que la géologie moderne en savait plus qu'eux, sir Roderic Murchison ayant prouvé surabondamment que le monde n'avait pu être fait en six jours... « Et Moïse, a-t-il ajouté, croyez-vous que ce soit lui qui ait écrit le livre de la Genèse?... C'est plus que douteux. » Quelqu'un s'étant étonné alors que le gouvernement ne prît pas la parole, lord Palmerston s'est décidé à glisser son mot, mais à la manière de Sganarelle, disant oui et non, tout en affectant une certaine franchise par l'aveu qu'il savait bien que son vote motivé déplairait à tout le monde ; car il voterait contre l'ouverture des galeries de peinture, mais en déclarant que selon lui on pouvait parfaitement les ouvrir sans violer la loi sur le sabbat. De pareilles déclarations sont bien dignes de ce ministère de *la circomlocution* que Charles Dickens vient de nous révéler dans la troisième livraison de sa *Petite Dorrit* : « Le ministère de la circomlocution « est (comme chacun le sait sans qu'on le lui dise) le département « le plus important de tout le gouvernement. Aucune affaire pu- « blique d'aucune sorte ne pourrait être faite en aucun temps « sans l'acquiescement du ministère de la circomlocution. Le « doigt de ce ministère est dans le plus large des pâtés publics et « dans la plus petite des tartelettes publiques. Il est également « impossible de faire la plus simple des bonnes choses et de faire « la plus simple des mauvaises, sans l'autorisation expresse du « ministère de la circomlocution. Si une nouvelle conspiration « des poudres était découverte une demi-heure avant que le feu « fût mis à la mèche, personne n'aurait le droit de sauver le Par- « lement qu'après qu'il y aurait eu une vingtaine de comités, une « trentaine de rapports, je ne sais combien de liasses de mémoi- « res et des masses de correspondances écrites contre toutes les « règles de la grammaire par les plumes du ministère de la circom- « locution. — Ce glorieux ministère se mit de bonne heure à « l'œuvre, dès que le principe unique et sublime qui comprend « l'art difficile de gouverner un pays fut révélé clairement pour « la première fois aux hommes d'Etat. Il est le premier qui sut « étudier cette brillante révélation et faire luire sa splendide in- « fluence à travers les actes officiels. Tout ce qu'il est nécessaire « *de faire*, le ministère de la circomlocution est le premier

Digitized by Google

« de tous les départements publics qui ait l'art de découvrir « COMMENT NE PAS LE FAIRE. Grâce à cette perception délicate, « grâce au tact avec lequel il en profite invariablement, grâce au « talent avec lequel il en use toujours, le ministère de la circom- « locution a fini par dominer tous les autres départements minis- « tériels, et la situation publique est devenue... ce qu'elle est. »

Charles Dickens a toujours eu une vocation politique, et il y est sans cesse ramené par ses personnages les plus romanesques; absolument comme en France M. Cousin est ramené à la philosophie par ses platoniques amours pour les héroïnes de la Fronde. Le chapitre du ministère de la circomlocution met en scène la famille des Barnacles (Macreuses), qui ressemble furieusement à la famille Grey. « Les Barnacles sont une très-puissante famille et une très-nombreuse famille; ils sont disséminés dans toutes les fonctions publiques et remplissent toutes sortes de fonctions publiques. Ou la nation a une énorme obligation à la famille Barnacle, ou la famille Barnacle a une énorme obligation à la nation: C'est une question sur laquelle les opinions ne sont pas unanimes, les Barnacles ayant la leur et la nation ayant la sienne... En sa qualité de Barnacle, le chef des Barnacles avait lui-même sa place, qui était une assez agréable place, et puis en sa qualité de Barnacle encore, il avait placé aussi son fils, M. Barnacle jeune, dans le ministère. Mais il s'était allié par mariage avec une branche des Stiltstalkings; de ce mariage, outre Barnacle jeune, il avait eu trois jeunes demoiselles, etc., etc. » Il faut voir dans le roman comme tous ces Barnacles et tous ces Stiltstalkings se sont arrangés pour exploiter le département de la circomlocution et se renvoyer l'un à l'autre le solliciteur assez novice pour ignorer que l'art *de ne rien faire, de ne rien laisser faire* et *d'empêcher qu'on fasse* est le véritable art d'administrer.

Quoique je vous envoie les *Conversations de Samuel Rogers*[1], il faut bien dire, pour l'acquit de ma conscience, que l'éditeur a un peu désappointé ceux qui lui enviaient le privilége d'être le convive assidu de ces fameux déjeuners du mardi de chaque semaine, où le patriarche se piquait de raconter au moins une anecdote nouvelle. On le soupçonne aussi de quelques interpo-

[1] Voir le post scriptum de l'article sur *la Conversation et les Ana*.

Digitized by Google

lations ou anecdotes apocryphes. Les *Pensées* de Rogers révèlent le poëte classique, et l'on aime à y trouver plusieurs fois exprimé son culte pour la littérature française. « Nous avons en anglais, « disait-il souvent, quelques charmants prosateurs dans ce style « qu'on peut appeler le *style tempéré*, Addison, Middleton, Jor- « tin, etc., etc.; mais dans la prose du grand style, nous n'avons « rien qui puisse se comparer à Bossuet, à Pascal ou à Buffon. Nous « avons de meilleurs tragiques que Corneille ou Racine, mais « nous n'avons aucun auteur qui puisse être nommé à côté de « Molière... aucun qui soit semblable à lui (*no one like him*). »

S. Rogers adorait les romans de Marivaux : « *Mariane* est mon roman favori; je l'ai relu six fois, et il m'a encore fait pleurer à l'âge de soixante-dix ans, encore moins par son pathétique que par ses sentiments généreux. »

S. Rogers avait vu souvent l'abbé Delille; et naturellement il parlait avec le poëte émigré de la littérature française : « Je disais un jour à l'abbé Delille (que j'ai bien connu et que j'aimais beaucoup) : Ne pensez-vous pas que les *vers de société* de Voltaire sont les premiers dans leur genre? — Assurément; les premiers et... les derniers. » Il est certain que ces admirables bagatelles expriment toute une phase sociale; cet échange des *flatteries* les plus *sincères* qui avait lieu entre l'aristocratie de l'esprit et toutes les autres aristocraties du temps. La Révolution française substitua sa brutale égalité démocratique à ce charmant commerce, qui aurait fini par ennoblir tous les hommes de lettres.

Il existe en France des anglomanes; il existe et il a toujours existé des gallomanes en Angleterre, ne serait-ce que le célèbre lord Erskine à qui Samuel Rogers attribue cette épigramme :

The French have taste in all they do,
  Which we are quite without
For Nature, that to them gave *goût*
  To us gave only gout.

« Dans les lettres, les arts, les mœurs et, bref, en tout,
« Le Français a le pas sur l'Anglais... C'est, sans doute,
« Qu'au Français la Nature aura donné le goût
« En ne laissant, hélas! aux Anglais que la *goute*. »

Digitized by Google

Cette épigramme n'est qu'une plaisanterie hyperbolique; j'aime mieux le mot de Burke : « L'Angleterre n'est qu'une lune qui brille du reflet de la France. La France a tout en elle-même; elle possède toutes les ressources intérieures pour se relever après les plus rudes coups. L'Angleterre est un pays artificiel; ôtez-lui son commerce, que lui reste-t-il ? »

Ce pauvre lord Erskine, homme d'imagination, avait fini, comme les poëtes qui veulent *spéculer*, par tomber dans un état voisin de l'indigence. « Il vendait ses actions sur les fonds publics pendant la baisse, et en rachetait pendant la hausse. » Il se connaissait bien lui-même, et disait en riant : « Par le ciel ! je suis un vrai cerf-volant, tout de papier; un écolier pourrait m'enlever. » Dans son dénûment, il n'en fréquentait pas moins la plus haute société. « Lorsqu'il tenait maison à Hampstead, dit S. Rogers, j'ai dîné chez lui avec le prince de Galles, l'unique fois que j'aie jamais causé avec son Altesse Royale. Le prince fut, dans cette circonstance, très-aimable et très-familier. Entre autres anecdotes qu'il nous raconta de lord Thurlow, il nous dit que le lord chancelier lui disait un jour : « Prince, le roi votre père continuera d'être un roi populaire tant qu'il continuera d'aller à l'église tous les dimanches, et d'être fidèle à cette laide femme, votre mère. Quant à vous, prince, vous ne serez jamais populaire. » Si lord Thurlow parlait ainsi à l'héritier présomptif de la couronne, on s'étonnera peu qu'un soir, ayant une lettre à faire parvenir à l'avocat Dunning, son ami, il la remit lui-même au garçon du club où Dunning jouait aux cartes avec Horne Tooke. Mais le garçon, nouveau venu, ne connaissait pas Dunning. « Porte ma lettre là-haut, lui dit lord Thurlow, et donne-la au plus laid de ceux qui sont assis à la table de whist, à celui qui ressemble au valet de carreau. » La lettre parvint à son adresse. — Je vois annoncer un volume qui va nous ramener à la date de ces anecdotes et dans la société de ce prince de Galles, qui fut le don Juan de la dynastie des Georges : ce sont les *Mémoires de mistress Fitz Herbert, avec un récit de son mariage avec S. A. R. le prince régent*, depuis Georges IV, par l'honorable Charles Langdale. Il est heureux qu'un pareil livre ait un éditeur qui en réponde. Rogers voyait très-familièrement la reine Caroline. « Un soir, à Kengsinton, dit-il, j'eus la prin-

Digitized by Google

cesse pour ma danseuse dans une contredanse, et je fis de mon mieux, mais pas assez bien pour la satisfaire ; car elle me répéta plus d'une fois : « Plus vite ! plus vite ! » — C'est surtout la haute société whig qu'il fréquentait dans sa jeunesse, et nous trouvons dans son *Table-Talk* quelques anecdotes inédites sur Sheridan, Fitzpatrick, Fox, etc. — « Fox était un prodigieux dandy. Je me le rappelle, portant un petit chapeau français, le plus original du monde, des talons rouges, etc. Il fit une fois le voyage de Paris avec lord Carlisle, exprès pour acheter des gilets à la mode. — Après avoir perdu des sommes considérables au jeu, Fox rentrait chez lui, non pour s'y faire sauter la cervelle, comme ses amis en avaient peur quelquefois, mais pour s'asseoir tranquillement et lire du grec. »

« Il lui arriva un soir de gagner huit mille livres sterling, et un de ses créanciers, apprenant cette faveur de la fortune, accourut chez lui avec son billet pour demander à être payé : « Impossible, monsieur, répondit Fox, je dois d'abord acquitter mes dettes d'honneur. » Le créancier, honnête capitaliste, se récrie. « Donnez-moi mon billet, » lui dit Fox. Le capitaliste le lui remet ; Fox le déchire et le jette au feu ; puis, ayant joui un moment de la stupéfaction du capitaliste, il lui dit : « Maintenant, monsieur, ma dette envers vous est une dette d'honneur, » et il le paya.

L'anecdote suivante est plus curieuse : « Je dînai une fois chez M. Stone avec Fox, Sheridan, Talleyrand, Mme de Genlis, Pamela et quelques autres illustrations de cette époque. Un fils naturel de Fox, sourd et muet (tout le portrait de son père, et qui mourut quelques années plus tard) y était aussi. Fox ne faisait guère attention qu'à cet enfant qu'on avait amené de la pension de Braidwood. Ils causaient ensemble par signes, et leurs yeux s'animaient quand ils se regardaient l'un l'autre. Talleyrand me dit : « Quelle chose étrange de dîner avec le premier orateur de l'Europe pour le voir ne parler qu'avec ses doigts... » Ce jour-là, je blessai Mme de Genlis en vantant les *Contes moraux* de Marmontel. »

A propos de l'infirmité du fils de Fox, voici une scène *muette* assez drôle : « Lord Seaforth, qui était sourd et muet, devait dîner un jour chez lord Melville. Un peu avant l'arrivée des convives, lady Melville pria une dame de ses amies, qui connaissait

Digitized by Google

le langage des signes, d'aller au salon pour y recevoir lord Seaforth. A peine est-elle à son poste que lord Guilford entre, et, le prenant pour lord Seaforth, la dame commence à remuer les doigts en le regardant. Lord Guilford fait de même et il y avait plus de dix minutes que durait cette conversation lorsque lady Melville vint les joindre. L'amie de lady Melville lui dit aussitôt : « Eh bien ! je viens de causer avec votre muet. — Muet ! s'écrie lord Guilford, Dieu me pardonne ! J'ai cru que c'était vous qui étiez muette ! » J'ai raconté cette histoire parfaitement vraie au comédien Matthews et il m'a dit qu'il en tirerait un excellent parti dans une de ses scènes comiques ; j'ignore ce qu'il en a fait. »

Quelques *pensées* méritent d'être glanées dans le *Table-Talk* de Samuel Rogers :

« Fréquemment, disait-il, lorsque j'étais indécis dans une affaire importante, j'ai reçu un meilleur avis des femmes que des hommes. Les femmes ont l'*intelligence du cœur*, qui vaut mieux que celle de la tête. »

« Voulez-vous un article *froid* sur vos œuvres, faites-le faire par un de vos amis intimes. Je le sais par expérience : Ward (lord Dudley) éreinta mon *Christophe Colomb* dans la *Quarterly Review ;* mais il s'en repentit plus tard et m'en fit ses excuses. »

Samuel Rogers se vengea de son critique intime, non-seulement en composant sur lui l'épigramme bien connue, mais encore en l'attribuant à lord Byron :

Ward has no heart, they say ; but I deny it,
He has a heart and gets his speeches by it.

« Vous refusez un cœur à Ward !... Erreur,
« Puisqu'il apprend tous ses discours par cœur. »

« Le mal qui existe dans le monde est réellement un mystère. Pourquoi ? Milton a essayé de résoudre cette question, mais il ne l'a pas fait d'une manière satisfaisante. Les trois métaphysiciens les plus perspicaces que j'aie jamais connus, sir James Mackintosh, Malthus et Robert Smith (surnommé Bobus, le frère de Sydney Smith), étaient d'accord pour dire que les attributs de la Divinité doivent être limités sous quelques rapports, autrement il n'y aurait ni crime ni misère. »

Les théologiens répondraient peut-être à S. Rogers que Dieu

Digitized by Google

n'a d'autres limites à sa puissance que celles qu'il a bien voulu s'imposer lui-même. Quant à moi, je ne lui en connais qu'une : il ne peut pas faire que ce qui a été n'ait pas été ; le passé ne lui appartient plus, dans ce sens ; mais il a l'avenir, l'éternité, pour nous rendre raison de ce qui choque le plus notre *raison*.

Mais que le ciel me pardonne, j'allais, je crois, m'égarer dans la théologie... Voilà ce que c'est que d'avoir lu un sermon avant de lire un recueil de bons mots. Je ne citerai plus qu'un paragraphe du *Table-Talk*, et ce sera celui qui démontre tout ce qu'il y avait de sang-froid dans le duc de Wellington. « Le colonel Gurwood m'a conté que le duc courut un jour le plus imminent danger de faire naufrage. C'était l'heure où il allait se coucher, lorsque le capitaine du vaisseau entre dans sa cabine et lui dit : « Ce sera bientôt fait de nous. — Très-bien, lui répondit le duc, en ce cas-là, ce n'est pas la peine d'ôter mes bottes ! »

Il faut cependant que j'ajoute une citation encore pour qu'on sache bien que ce n'était pas l'indifférence philosophique qui parlait ainsi par la bouche de celui dont la froide persévérance vint à bout d'un adversaire son supérieur par les dons plus brillants du génie : « Le duc disait que l'oraison dominicale seule est la preuve évidente de la vérité du christianisme, tant cette prière est admirablement adaptée à tous nos besoins. Je communiai avec le duc à Strathfieldsay, et rien ne saurait être plus frappant que sa piété sans affectation. »

Un ancien officier de l'armée anglaise, M. J.-W. Cole, publie deux volumes de biographies sur les généraux de la grande campagne d'Espagne, qui peuvent servir de supplément aux dépêches du duc de Wellington, rédigées naguère par le même colonel Gurwood, que je citais tout à l'heure. Le tome XIIe de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* a ramené l'attention sur cette guerre, et je dois dire en passant que, malgré quelques contradictions émises par le général historien Napier, on n'admire guère moins à Londres qu'à Paris le nouveau volume de M. Thiers, d'autant plus qu'on y a remarqué avec plaisir une légère modification de son premier jugement sur le héros britannique.

Les ouvrages militaires relatifs à la guerre actuelle ont tout à coup perdu de leur importance, et à moins que les conférences de Paris ne se prolongent, il est à présumer que maint volume an-

Digitized by Google

noncé sur les catalogues ne paraîtra pas. Celui qu'on lit avec le plus d'intérêt est la relation détaillée du siége de Kars, par le docteur H. Sandwith, médecin en chef attaché à la garnison, un moment prisonnier et relâché immédiatement par un procédé tout à fait généreux et chevaleresque[1]. Honneur au courage malheureux ! Le docteur Sandwith rend justice au général Williams et à l'armée turque qui a réellement déployé là une constance héroïque. Ce récit est très-dramatiquement rédigé, quoique sous la forme simple d'un journal.

On a traduit de l'allemand l'histoire de Krim-Giraï, un des derniers khans de la Crimée qui luttèrent contre l'invasion moscovite. Celui-ci eut pour allié le grand Frédéric il est souvent mis en scène dans les amusants mémoires du baron de Tott, et enfin, un intérêt romanesque s'attache à sa mémoire, car il était si tendrement aimé de sa favorite Seineb, « la Lumière du harem, » qu'elle mourut de douleur et fut enterrée à côté de lui dans son mausolée de Backshi-Seraï. Pauvres Tartares ! si nous évacuons la Crimée, nous allons bientôt les abandonner aux poëtes et aux romanciers, comme les Hongrois et les Polonais.

Les romans proprement dits ne nous font pas défaut ce mois-ci, et quelques-uns méritent d'être lus, ne serait-ce que *After Dark* (Après la nuit), de M Wilkie Collins, à qui vous avez obligation de *la Recherche du mort ;* mais il paraît à peine, et je suis excusable de ne pas l'avoir lu encore, non plus que le dernier volume (le douzième) de la grande *Histoire de Grèce*, par M. Grote. Ces ouvrages se sont trouvés devancés par les *arrivages* littéraires des Etats-Unis. Et d'abord un second volume de la *Vie de Washington*, par W. Irving, qui commence après la bataille de Bunker-Hill et se termine au moment où l'Épamimondas américain accepte la dictature militaire que lui décerne le Congrès : « Qu'il est heureux pour ce pays, lui écrivait le Comité, que le général de notre armée puisse être en toute sécurité investi

[1] 30 nov. « On me donne ma liberté sans condition, et j'en exprime ici ma gratitude au général Mouravief... Je pars de Kars, par un temps de neige, monté sur un squelette vivant, avec mon bagage et mes domestiques, montés sur les restes de nos chevaux d'artillerie, qui ont échappé belle d'être dévorés. » La publication du docteur Sandwith a créé une véritable popularité, en Angleterre, au général Mouravief.

Digitized by Google

des pouvoirs les plus illimités, sans le moindre danger pour la liberté et la propriété de ses concitoyens. » On ne peut relire sans émotion la noble réponse du général : « Le Congrès m'a fait l'honneur de me confier l'autorité militaire la plus étendue; au lieu de me croire affranchi par là de toutes obligations *civiles*, je n'oublierai jamais que *comme l'épée fut la dernière arme à laquelle nous eûmes recours pour la conservation de nos libertés, elle doit être aussi la première chose mise de côté, quand ces libertés seront fermement établies!* »

« Je ne pleure plus que d'admiration! » me disait un jour M. de Chateaubriand, en déplorant que les épreuves de la vie lui eussent un peu desséché le cœur. Les paroles de Washington sont de celles qui font pleurer à tout âge : ce héros, relativement si froid, est le héros le plus *romanesque* de l'histoire moderne. On est ravi de voir dans l'ouvrage de M. W. Irving que cet homme, si modestement sublime, excita l'enthousiasme de plus d'une femme; car on accuse trop souvent l'autre sexe de n'aimer que les fiers-à-bras, les audacieux, les conquérants d'empires, les Césars et même les Catilinas. L'historien nous cite une belle lettre de mistress Adams, qui emprunte à Dryden quelques-uns de ses plus magnifiques vers pour les appliquer à Washington[1].

Les Etats-Unis nous ont envoyé aussi, ce mois-ci, la *Correspondance privée* de John Clay, qui jette un jour nouveau sur la politique américaine; les *Voyages en Europe* de S.-I. Prime, un des plus amusants touristes ou flâneurs de la race anglo-saxonne, et l'histoire personnelle de Frédéric Douglas, le noir racheté, qui nous raconte sa vie d'esclave et sa vie d'affranchi.

DE LA CRISE MONÉTAIRE EN ANGLETERRE ET DES VICES DU SYSTÈME ACTUEL DE LA BANQUE.

Entre autres leçons que la guerre actuelle nous aura données, et qui, si nous savons les mettre à profit, en compenseront les inconvénients, elle aura servi à mettre en lumière les défectuo-

[1] La *Vie de Washington*, par W. Irving, méritait d'être réimprimée dans la collection Tauchnitz, comme toutes les autres œuvres du même auteur. Le premier volume vient de paraître, et on peut se le procurer à Paris, chez C. Reinwald, rue des Saints-Pères, n° 15. On trouve à la même librairie *Rachel Gray*, de miss Kavanagh, tous les romans de M. Ch. Dickens, ceux de Thackeray, de Bulwer, etc.

Digitized by Google

sités de notre système de circulation. Les diverses crises monétaires que le pays a subies jusqu'à ce jour pouvaient s'expliquer plus ou moins par certaines circonstances : des entreprises commerciales exagérées ou des spéculations hasardeuses. Comme ces causes frappaient tous les yeux, le vulgaire ne songeait pas à en chercher une plus décisive, qui n'est autre que notre législation même en matière de circulation ; heureusement, la crise actuelle est dégagée de toute complication accessoire : jamais le commerce n'a été plus solidement assis et la spéculation plus calme. Voyons donc comment cette crise a procédé et cherchons-en l'explication.

Au mois de mai dernier, tout était azur et soleil sur l'horizon commercial ; on était tout surpris de voir le taux de l'escompte, après être monté si haut l'année précédente, s'abaisser aussi rapidement qu'il s'était élevé. La guerre, pensait-on, avait changé de caractère, et le peu d'influence qu'on lui reconnaissait sur la situation de notre commerce semblait une preuve que l'état d'hostilité avec une puissance éloignée et à demi barbare, telle que la Russie, ne serait point accompagné des aggravations qu'avaient entraînées les guerres précédentes. Ces inductions eussent été parfaitement fondées, sans un incident auquel on ne songeait pas.

Dans ce même mois de mai, la rupture définitive des négociations de Vienne et la nouvelle simultanée d'un emprunt contracté par la Turquie furent des avertissements suffisants de ce qui allait arriver, pour ceux qui comprennent le mécanisme de notre système de circulation. Ceux-là purent prévoir une prochaine élévation de l'intérêt aussi facilement qu'ils avaient apprécié les causes de son abaissement présent. Ils savaient que les fluctuations récentes du marché monétaire étaient dues uniquement aux opérations de la Banque, agissant en conformité des règles édictées par l'acte du Parlement de 1844, conception malheureuse inspirée à sir Robert Peel, ce *ministre de paix* par excellence. Cet acte dispose que, au fur et à mesure que l'or diminue dans les caisses de la Banque, soit par l'effet d'une panique intérieure arrêtant le mouvement des capitaux, soit, ce qui est le plus ordinaire, par une exportation d'or en payement d'achats faits dans d'autres pays, les *bank-notes* en circulation doivent être réduites dans la même proportion. C'est ce que fait la Banque, soit en

Digitized by Google

vendant partie de ses fonds publics et annulant les billets qu'elle reçoit en payement, soit aussi en élevant le taux de l'escompte, et enfin, directement ou indirectement, en restreignant les facilités qu'elle accordait au commerce. Ces procédés ont pour effet de rendre le numéraire plus rare, et par conséquent, en élevant sa valeur, d'abaisser les prix courants. Naturellement alors il devient avantageux pour l'étranger de faire dans ce pays de grands enlèvements de fonds et de marchandises de toute sorte ; par suite, l'or nous retourne en payement de ces acquisitions ainsi faites à notre détriment. C'est ce qui arriva dans le courant de l'hiver 1854-55 : les étrangers prirent nos marchandises de préférence à notre or ; de sorte que, le printemps dernier, la Banque d'Angleterre vit ses caisses regorger d'or, tandis que la circulation de ses billets, en conséquence des retraits qu'elle en avait précédemment faits, se trouvait comparativement de beaucoup inférieure. Or, plus l'encaisse métallique de la Banque est considérable, plus s'élèvent les frais de cet établissement, chaque million improductif dans ses caves réalisant, à 5 pour 100, une perte de 50,000 l. st. (1,250,000 fr.) par an. Lorsque la masse du numéraire s'élève ainsi (et la Banque ne peut l'empêcher, forcée qu'elle est de donner en échange de chaque once d'or, qu'elle en ait besoin ou non, la valeur de 3 l. 17 s. 10 1/2 d.) (97 fr. 25 c.), les directeurs remettent en circulation des bank-notes en égale proportion, afin de retirer de leur papier le bénéfice qu'ils ne peuvent obtenir de leur numéraire improductif. Mais c'est là qu'ils rencontrent une difficulté : par la restriction de la circulation et l'élévation du taux d'escompte, ils ont arrêté les entreprises dans le pays, et, lorsque l'or leur revient, ils trouvent d'ordinaire que les demandes de facilités monétaires ne sont plus en proportion de leur masse de numéraire. Voilà ce qu'on a pu voir pendant tout le printemps dernier et une grande partie de l'été, la Banque ayant alors dans les mains une réserve considérable de bank-notes représentant la somme que celle même de l'or en leur possession autorisait les directeurs à émettre, mais pour laquelle ils ne trouvaient pas de demandeurs. Dans cet état de choses (c'est-à-dire, forcés de mettre leurs billets en circulation pour compenser les pertes réalisées par le séjour de l'or dans leurs caisses, et, d'un autre côté, ne recevant que des demandes faibles de la part du commerce), les directeurs prennent

Digitized by Google

le seul parti qui leur soit laissé, celui de réduire le taux de leur escompte dans le but d'amener des demandes de leur papier. C'est là le procédé que nous avons vu employé pendant la première partie de l'année qui vient de finir ; en sorte que le taux de l'escompte qui, le 1er avril, était de 5 pour 100, descendit, par des réductions successives, jusqu'à 3 1/2 dans le cours du mois de juin.

Mais à peine commençait-on à se féliciter de la situation que les choses changèrent de face. Le 30 juin vit la réaction se prononcer ; le numéraire sortit des caisses de la Banque deux fois aussi vite qu'il y était entré et avec une telle rapidité que l'encaisse d'or qui s'élevait, le 23 juin, à 18,200,000 l. st. (455,000,000 f.) était, au 26 octobre, réduit à 10,682,000 l. st. (267,050,000 f.), ayant subi une diminution de 7,500,000 l. st. (187,500,000 f.) en quatre mois, soit un demi-million (1,250,000 f.) par semaine pendant toute cette période. Ce ne fut que le 6 septembre que les directeurs de la Banque prirent l'alarme ; mais ils eurent immédiatement recours à l'expédient de l'acte de 1844, si bien qu'en six semaines le taux de l'escompte fut porté de 3 1/2 à 6 et 7 pour 100 pour les effets de premier ordre à deux ou trois mois d'échéance, tandisque les effets ayant plus longtemps à courir devaient payer plus cher encore et n'étaient même pas admis s'ils ne portaient des premières signatures.

Grâce à l'état prospère du commerce et à la conviction générale que le gouvernement suspendrait l'acte de 1844 si la situation prenait un aspect plus fâcheux, il n'y eut point de panique générale qui vînt bouleverser le crédit dans toute l'étendue du Royaume-Uni ; toutefois, le dommage souffert par le pays n'en a pas moins été considérable. Et d'abord, les consolidés qui, au 1er septembre, étaient à 91, sept semaines plus tard étaient tombés au-dessous de 87, c'est-à-dire que tout propriétaire partiel des 800,000,000 l.st. (20,000,000,000 f.) de fonds publics qui a voulu vendre alors n'a pu le faire qu'avec un sacrifice de 8 pour 100. La baisse sur les chemins de fer a été dans la même période, en l'estimant au plus bas, de 8 pour 100, représentant sur l'ensemble une dépréciation de 24,000,000 l. st. (600,000,000 fr.). Enfin, le capital engagé dans le commerce et les manufactures, évalué à 600,000,000 l. st. (15,000,000,000 fr.), a perdu au

Digitized by Google

moins 8 pour 100. D'où il suit que la richesse mobilière du pays, s'élevant environ à 1,600,000,000 l. st. (40,000,000,000 fr.) a, dans l'espace de quelques semaines, subi une dépréciation de plus de 100 millions sterling (2,500,000,000 fr.)! Sans doute, il n'y a eu alors de vendeurs que ceux qui craignaient une baisse plus forte encore, ou que leurs besoins forçaient à se dessaisir; mais cette dernière catégorie a été plus nombreuse que d'ordinaire, surtout parmi les propriétaires des 600 millions du commerce et des manufactures. Et qui achetait alors? Qui était maître du marché en raison de la position difficile des détenteurs? Les grands capitalistes, les millionnaires du pays et de l'étranger. Mais, dans le fait, c'est à cette classe-là seule que profite l'acte de 1844, et elle l'exploite avec une constance systématique. On peut facilement expliquer comment elle procède : lorsque le solde des échanges est en faveur du pays et que les caisses de la Banque sont pleines d'or, il s'ensuit une émission considérable de bank-notes et un développement proportionnel de la circulation, d'où l'élévation de prix des fonds, des actions et des denrées de toute nature; alors les capitalistes, les possesseurs de grands revenus qui, n'étant jamais en besoin d'argent comptant, peuvent *prendre leur temps* pour toutes leurs spéculations, vendent avec bénéfice, les prix étant de beaucoup au-dessus de leur cours ordinaire. Peu à peu, cependant, — généralement dans l'espace d'un an ou deux, — la balance tourne à notre désavantage, l'or sort du pays, la circulation est restreinte, et les prix s'abaissent autant qu'ils s'étaient élevés : c'est le moment pour les capitalistes de manœuvrer en sens contraire; ils ne vendent plus, ils achètent, vendant ou achetant ainsi alternativement selon la situation du marché, profitant seuls, en un mot, des crises périodiques et des embarras créés par l'acte de 1844.

Mais nous n'avons pas vu encore tous les désastreux effets de cet acte, source féconde de banqueroutes. Séduit par les facilités qu'il trouvait à la Banque, dans les premiers mois de l'année dernière, le commerce s'engagea dans des entreprises qu'il n'aurait point tentées sans cet appât. Lorsque de semblables spéculations réussissent, il est évident qu'elles profitent non pas seulement à ceux qui les entreprennent, mais aussi à la généralité du pays, et comme les commerçants voient juste et calculent les chances

Digitized by Google

d'une opération avant de s'y engager, il arrive ordinairement que dix-neuf de ces opérations sur vingt sont couronnées de succès. En supposant qu'elles n'arrivent qu'à couvrir les frais, les spéculateurs restent aussi solvables qu'auparavant, et, si les prix et le taux de l'escompte ne changent pas, ils peuvent se conformer aux conditions de la Banque aussi bien à la fin de leurs entreprises que lorsqu'ils les ont commencées. Mais sous l'influence de notre système actuel de circulation, il y a toujours à craindre que le taux de l'escompte et les prix ne soient grandement modifiés avant la fin d'une spéculation qui demande du temps ; et comme l'esprit d'entreprise prend son essor le plus ardent lorsque la Banque l'y convie par les facilités de ses conditions, il en résulte que toute modification qui se produit de l'ouverture à la clôture d'une opération ne peut être, pour l'escompte, qu'une *augmentation*, et pour les prix, qu'une *réduction*. Et alors le commerçant se trouve sous le coup d'une double perte ; il lui faut payer davantage à la Banque pour l'escompte de son papier, tandis que ses produits lui rendent moins sur le marché. Ainsi, lorsque du mois de juin au mois d'octobre, l'escompte s'est élevé de 3 1/2 à 6 et 7 pour 100, on peut comprendre quelle position critique a été faite au commerce ; car une différence de beaucoup moindre suffirait pour ruiner une spéculation. Aussi combien se sont trouvées arrêtées au milieu de leur cours ; or, toute opération interrompue n'est autre chose qu'une opération manquée. Eh bien ! toutes ces misères ont été la conséquence de la limitation des crédits faits par la Banque et de l'élévation du taux de l'escompte, mesures provoquées elles-mêmes par la disparition de l'or. Mais quelle était la cause de cette disparition ? Elle est facile à comprendre.

L'or a cette propriété spéciale d'être admis comme valeur monétaire dans une moitié du monde civilisé[1], tandis que, attendu l'état actuel d'imperfection des relations internationales, le papier-monnaie n'a cours que dans les limites du pays pour lequel il a été créé ; en conséquence, pour tous payements à faire à l'étranger, l'or doit être employé exclusivement. La guerre aug-

[1] Nous disons la moitié du monde, parce que l'*argent* est préféré dans l'Inde et seul admis en Chine, et que la population de ces deux contrées représente la moitié environ de la population totale du globe.

Digitized by Google

mente de beaucoup la nécessité de ces payements : dans cet état, chacune des puissances belligérantes doit se pourvoir d'une quantité extraordinaire de certaines matières, telles que nitre, soufre, plomb, cuivre, fer, etc., dont quelques-unes, et toutes peut-être, ne font pas partie des produits de son territoire ; de plus, si le théâtre de la guerre est en dehors de ses frontières, la solde des troupes, ainsi que le prix des approvisionnements, des transports, etc., à payer à l'étranger, doivent être réalisés en or ; enfin, lorsqu'une de ces puissances remplit un emprunt contracté par un allié plus faible, pour l'aider à soutenir les charges de la guerre, cet emprunt serait sans utilité si les fonds n'en étaient pas faits en or, cette forme universellement admise.

Ces diverses circonstances produisant une demande d'or extraordinaire, demande de beaucoup supérieure aux besoins habituels du monde commercial, et qui s'augmente encore lorsque plusieurs puissances, s'y trouvant engagées, la guerre atteint un grand développement. Tel est le cas présent : trois puissances du premier ordre — et, en raison des sacrifices et des dépenses énormes qui lui sont imposés, on peut accidentellement leur assimiler la Turquie, — sont aujourd'hui en présence, tandis qu'un cinquième Etat, la Sardaigne, est venu prendre également place sur le terrain. La Russie a comparativement moins besoin d'or, malgré l'état affaibli de son crédit ; car elle n'a pas de subsides à payer, et elle combat sur son propre territoire ; la Turquie est à peu près dans la même position. Mais il n'en est pas de même de l'Angleterre et de la France : si, à l'aide de leurs flottes, celles-ci peuvent heureusement satisfaire avec leurs propres ressources à une portion notable des besoins de leurs armées, une portion plus considérable encore exige des achats à solder en or dans les pays voisins du siége de la guerre ; et, de plus, elles ont à fournir à leurs alliées, la Turquie et la Sardaigne, des subsides qui doivent être également réalisés en or.

Tant par l'exportation du numéraire nécessaire pour la solde de nos troupes en Crimée que par le payement des termes successifs des emprunts turc et sarde, la Grande-Bretagne a vu bientôt l'or sortir de ses coffres plus vite qu'il n'y entrait, et cette absorption s'est accrue encore par les besoins de la France, notre alliée. La France a rempli avec nous l'emprunt turc, et, si elle n'a

Digitized by Google

pas pris part dans l'emprunt sarde, cette abstention a été compensée et au delà par les dépenses plus considérables que lui impose une armée de beaucoup plus nombreuse que la nôtre. Voyant la partie métallique de sa circulation diminuer ainsi, sans perspective de décroissance dans les besoins de son armée, le gouvernement français a cherché les moyens de répondre à cette nécessité incessante d'exportation de numéraire, et il les a vus dans les 16,000,000 l. st. (400,000,000 fr.) dormant sans emploi à la Banque d'Angleterre ; il a donc ouvert avec certains banquiers et capitalistes des négociations dont le résultat a été que, dans le courant d'octobre, 4,000,000 l. st. (100,000,000 fr.) d'or ont passé d'Angleterre en France.

Maintenant, apprécions le fond de l'opération. Si la France s'est procuré cet or par l'achat de papier sur Londres, nous n'avons rien perdu, puisque nous avons payé uniquement ce que nous aurions payé à tout porteur individuel de ce papier ; si elle se l'est procuré en payant à nos marchands d'or plus de 3 l. 17 s. 10 1/2 d. (97 fr. 25 c.) par once, évidemment nous avons bénéficié de toute la différence. Lorsque, comme actuellement, la balance des échanges n'est pas en notre défaveur, si la France ou tout autre gouvernement veut tirer de l'or d'Angleterre, il n'a qu'à le payer plus cher que le prix légal du pays, et comme la Banque d'Angleterre, quelque besoin d'or qu'elle ait elle-même, ne peut donner par once plus de 3 l. 17 s. 10 1/2 d. (97 fr. 25 c.) de notre papier-monnaie, elle est hors d'état de lui faire concurrence. Ainsi, dans le cas présent, autant la France aura donné de plus pour 100 au delà du prix maximum de ce pays, autant elle aura perdu, autant aussi l'Angleterre aura bénéficié. Telle est, en fait, la nature de l'opération, et si les choses étaient laissées à leur cours naturel, nous n'aurions point entendu les plaintes violentes que ces achats ont fait naître. Si, en vue d'assurer à Paris un meilleur chauffage, le gouvernement français avait acheté à Newcastle pour 4,000,000 l. st. (100,000,000 f.) de charbon à un prix plus élevé que cette denrée n'en aurait trouvé sur les marchés anglais, ne nous serions-nous pas félicités de l'opération ? Très-certainement. Mais la liberté du commerce n'existe pas pour l'or. Nous avons distrait cette matière du nombre des denrées ordinaires, et, par le cachet d'une disposition légale, nous lui avons

Digitized by Google

imposé des propriétés factices et des délicatesses artificielles. Achetez-nous du charbon, du fer, toute autre marchandise, rien de mieux ; mais toucher à notre or, c'est en vouloir à notre existence !

Rien ne fait mieux ressortir le vice fondamental de notre système que cet incident d'achat d'or et ses conséquences, attestées par la crise récente et par la continuité de nos embarras. Au prix d'un misérable sacrifice de quelques mille livres sterling, la France a réussi à maintenir sa circulation dans des conditions convenables, tandis que l'Angleterre, tout en réalisant un gain matériel, a subi, en dernière analyse, une perte notable, s'est vue, par le seul fait de l'enlèvement d'une faible quantité d'or, presque réduite aux extrémités d'une panique, et a senti un rude coup porté à toute l'industrie du pays.

La rareté actuelle de l'or n'est pas un fait local ou accidentel : les marchés de New-York, de Paris et de Londres l'éprouvent également ; mais notre législation en aggrave pour nous les effets, au lieu de les atténuer. Les métaux précieux ne sont d'un emploi nécessaire que pour les transactions avec l'étranger, et les inconvénients de leur rareté devraient se faire ressentir exclusivement dans cette sphère, tandis que, dans notre système actuel, les effets de chaque variation de valeur s'amplifient par leur extension à notre circulation intérieure et les convulsions monétaires qui s'ensuivent dans toute l'étendue du royaume. Ce qui achève l'œuvre, c'est cette disposition qui interdit à la Banque comme aux particuliers de donner, pour une once d'or, plus de 3 l. 17 s. 10 1/2 d. (97 fr. 25 c.) de notre papier-monnaie. En conséquence, lorsque, par suite de quelque accroissement exceptionnel dans la demande, l'or s'élève au-dessus de sa valeur ordinaire, nous n'avons d'autre moyen de pouvoir nous en procurer que de donner à notre papier-monnaie une survaleur équivalente, en en diminuant la circulation et le rendant également rare ; de telle sorte que chaque fois que la rareté de l'or se produit, soit dans ce royaume, soit dans le monde en général, notre commerce est exposé à se voir réduit à une circulation *d'une valeur altérée* et *d'une somme insuffisante*, d'où des embarras funestes pour les affaires, l'augmentation de la dette nationale et des redevances en général, et des bénéfices injustement assurés aux créanciers et

Digitized by Google

aux capitalistes au détriment du surplus du pays. C'est ce qui se passe aujourd'hui. Si la guerre continue, la demande croissante de l'or entraînera un accroissement correspondant de sa valeur, si bien qu'en tenant compte dans nos calculs des circonstances de la dernière guerre, il n'est pas improbable que la valeur de l'or s'élève encore d'un quart au-dessus du taux des temps ordinaires. Alors tout débiteur de 1,000 l. st. (25,000 fr.) aura à payer 1,250 l. st. (31,250 fr.) et les intérêts de toute hypothèque ou obligation quelconque s'augmenteront proportionnellement. Après la paix de 1815, nous avons, en altérant la valeur de la circulation, augmenté d'un tiers environ le poids de la dette nationale; aujourd'hui que nous sommes de nouveau en état de guerre, nous avons la perspective de voir une nouvelle altération ajouter encore à cette dette un tiers ou un quart en sus, c'est-à-dire une charge annuelle de 7,000,000 l. st. (175,000,000 fr.).

Mais ce n'est pas tout encore : le mécanisme du système est aussi vicieux que le principe en est funeste. L'acte de 1844, non content de soumettre la valeur et la somme de notre circulation à chaque fluctuation, même exceptionnelle, dans la valeur de l'or, nous menace incessamment, par ses absurdes dispositions, de nous laisser sans circulation d'aucune sorte. C'est ce qu'il fait en réglant que chaque demande de cinq souverains, faite à la Banque, doit entraîner le retrait d'une bank-note d'égale valeur : ainsi, dès que l'or disparaît, la circulation du pays est réduite, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, bien que ce soit un *manque* d'or qui ait servi de base à cet acte étrange, ce n'est pas un besoin d'or, mais un besoin de bank-notes qu'éprouve le pays dans les temps de crise.

Indépendamment de son vice fondamental, le dispositif impraticable de l'acte de 1844 en amènera l'annulation : béni sera l'événement! Cet acte déplorable produit des fluctuations incessantes dans la somme de la circulation et le taux des escomptes de la Banque (il a changé trente-cinq fois dans le cours des dix dernières années), de manière à déjouer tous les calculs et à annihiler tous les bénéfices des commerçants, — tendant à chaque instant à nous jeter dans les extrémités d'une panique, enlevant à des milliers de nos concitoyens leurs moyens d'existence, et faisant passer dans les mains des capitalistes et des marchands

Digitized by Google

étrangers les richesses sorties du travail de nos producteurs! De plus, il n'assure par aucune disposition l'accroissement de la circulation en proportion de l'importance des affaires, si bien qu'il n'aboutit qu'à maintenir un accroissement constant dans la valeur du numéraire en même temps que dans la charge des impôts.

Qu'y a-t-il donc à faire? Le vrai remède nous paraît clairement indiqué. La circulation du monde, avons-nous dit, se forme de deux sortes de valeurs : l'une générale, l'or; l'autre locale, le papier-monnaie. La première, en raison de circonstances exceptionnelles et transitoires, devient rare, — ne pouvons-nous temporairement y suppléer par l'autre? L'or a perdu de sa valeur, — ne pouvons-nous, au moyen de notre papier-monnaie, conserver à la circulation la sécurité de sa somme, et par conséquent de sa valeur? Si nous n'en venons là, si nous persistons à faire marcher de pair nos bank-notes et nos souverains, nous les verrons disparaître de compagnie, et, en rendant ainsi notre papier rare et cher au fur et à mesure de la rareté et de la cherté de l'or, nous arriverons à altérer la valeur de l'ensemble de notre circulation et à faire tourner tous les contrats au bénéfice du créancier.

Et remarquez que nous sommes menacés de cette convulsion par l'altération momentanée de la valeur d'une seule denrée. Personne, en effet, ne peut dire que, cet automne dernier, la somme de notre papier-monnaie n'ait pas été maintenue en rapport avec l'importance des richesses du pays et des transactions; l'or, l'or seulement, par suite de circonstances exceptionnelles, a été atteint dans sa somme et dans sa valeur; mais que ces circonstances disparaissent, et l'or reprendra son niveau et sa valeur ordinaires. N'est-il pas évident, dès lors, que le véritable remède à un tel état de choses est de combler avec notre papier-monnaie le vide formé par la disparition de l'or, de maintenir ainsi notre circulation dans des conditions nécessaires d'importance et de stabilité, enfin, de protéger, en les préservant de toute altération, les droits des débiteurs aussi bien que des créanciers?

Aussitôt que les circonstances exceptionnelles actuelles auront pris fin, et que le monde sera rendu à l'état de paix ordinaire,

Digitized by Google

l'or affluera de nouveau dans nos caisses aussi abondamment que par le passé, et pourra reprendre dans la circulation sa place, que lui rendra l'annulation d'une valeur équivalente de bank-notes. Mais, en attendant, conservons à notre circulation sa valeur habituelle, laissons l'or, dans ses fluctuations, se vendre le prix qui en sera offert, comme cela s'est fait, sans la moindre difficulté, au temps de la dernière guerre. En agissant selon ces règles, le pays s'assurera le plus important des avantages, celui d'une circulation suffisante et solidement fondée.

(*Blackwood Magazine.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, février 1856.

Peace shall go sleep with Turks.
(SHAKSP., *Richard II*, act. IV, sc. 1.)
« La paix ira dormir avec les Turcs. »

Nouvelle phase de la question d'Orient !... Laisserons-nous les Turcs s'endormir dans la paix? Mais est-il donc vrai que, comme le dit un publiciste dont nous venons de lire le manifeste, « la Turquie a été le moindre de nos soucis dans la question turque [1]. » Selon M. le comte Agénor de Gasparin, nous avons fait à la Turquie quelque chose comme ce qu'Agnelet faisait à ses moutons quand il les tuait pour les empêcher de mourir de la clavelée. Nous avons épargné aux Russes la peine de prendre Constantinople et de l'occuper. « L'islamisme européen est « dès à présent condamné et les esprits clairvoyants l'ont prévu dès la « première heure : ou l'expulsion, ou la transformation.. . . . . « La Turquie n'est conservée par l'Europe qu'à une seule condition : « elle cessera d'être elle-même. Tout ce qui la caractérisait comme « musulmane doit rapidement succomber : aujourd'hui les marchés « d'esclaves, demain la polygamie et les harems; aujourd'hui l'inégalité politique et militaire des races, demain le principe même de la « religion nationale obligatoirement maintenue au sein d'une race. » Il est évident que devant un tel résultat les Russes seraient bien mal avisés de marchander les conditions de la paix. Ils triomphent moralement comme nous. Mais ils ont une autre raison de terminer la guerre. Ils sont pressés de rompre l'alliance anglo-française avant qu'elle soit devenue plus étroite et plus intime. M. de Gasparin pense que la guerre d'Orient a été surtout une guerre libérale, qu'il distingue d'une guerre révolutionnaire : — l'une limitée, désintéressée, ne se proposant

[1] *Après la Paix :* considérations sur le libéralisme et la guerre d'Orient, par le comte Agénor de Gasparin. Paris, Dentu, au Palais-Royal.

Digitized by Google

ni conquête ni propagande ; l'autre violant toutes les frontières. Nous ne nous croyons pas plus libéraux que M. de Gasparin, mais qu'est-ce qu'une guerre libérale qui protége le despotisme turc contre le despotisme russe et redoute ses auxiliaires les plus naturels, ces peuples chrétiens que leur foi, leur origine, leurs traditions nationales rendent les éternels ennemis de la Russie, car heureusement il n'est pas de prescription contre les nationalités? Nous savons très-bien quels périls cachés nous empêchent d'être des libéraux parfaitement conséquents et logiques ; aussi croyons-nous à la fin d'une guerre qui ne pourrait se poursuivre plus longtemps sans nous engager dans l'inconnu. Nous espérons aussi que l'alliance avec l'Angleterre survivra à la lutte, nous l'espérons par beaucoup des mêmes motifs que développe M. de Gasparin avec une courageuse franchise. La question d'Orient s'est enveloppée dès le début dans tant de réticences et d'équivoques que cet écrit est réellement un service rendu aux amis de la vérité. Il y a mieux : c'est une définition nette de la situation morale de tous les États les plus directement intéressés. Pour ce qui regarde l'Angleterre en particulier, l'ouvrage de M. de Gasparin doit être lu comme le correctif de maintes assertions très-hasardées de M. le comte de Montalembert, quoique sur quelques points aussi il soit curieux de voir se rencontrer dans une admiration commune le protestant et le catholique, le libéral constitutionnel et l'aristocrate indépendant. Peut-être serons-nous tenté une autre fois de les mettre aux prises.

M. A. de Gasparin nous semble un peu sévère contre la Russie ou plutôt contre son principe constitutif, qui est, selon lui « la négation directe, absolue, du généreux libéralisme » dont il s'est fait l'évangélique avocat. Ne perdons pas de vue les intérêts matériels de la Russie avant de la condamner dans son passé, son présent et son avenir. Les *Etudes sur les forces productives de la Russie*, par M. de Tegoborski [1], nous révèlent tous les gages que ce grand empire donne à une civilisation progressive, par ce que nous pourrions appeler ses conquêtes industrielles et commerciales, bien plus importantes peut-être que ses conquêtes territoriales. C'est par ce développement surtout que la Russie se fait de plus en plus *européenne*. Le quatrième volume de cet inventaire de toutes les ressources de la Russie vient de paraître, et il n'a pas moins de 616 pages.

Les amis jaloux de nos célébrités dramatiques s'alarment déjà, comme les partisans libéraux de l'alliance anglaise, en voyant arriver à Paris les négociateurs russes.

Quelle est l'Hélène comique ou tragique que ces diplomates vont nous enlever pour indemniser le czar de la prise de Sébastopol, au risque de faire succéder une seconde guerre de Troie à la guerre de Crimée? Hélas! notre personnel en dames est fatalement éprouvé en ce mo-

[1] L'ouvrage aura cinq volumes. Il est publié par la maison Jules Renouard et C°, rue de Tournon.

Digitized by Google

ment. Hier au soir Rachel est débarquée au Havre, mais dans un état de santé qui l'obligera à un long repos, et ce matin ses camarades escortaient le cercueil de Mme Allan, enlevée à l'âge où Mlle Mars, deux fois son modèle, dans les ingénues et les grandes coquettes, commençait la seconde phase de sa carrière. Nous avons bien encore une autre grande coquette, Mme Arnould-Plessy, qui a tenté de nous rendre Célimène; mais un critique, plus sévère que nous une fois dans sa vie, le classique Jules Janin vient de nous prouver que Mme Arnould-Plessy avait étouffé la maîtresse d'Alceste dans le luxe de ses riches toilettes. Nous nous étions bien douté que Célimène aurait pu être plus séduisante aux yeux d'Alceste lui-même, M. Geffroi s'irritant contre elle jusqu'à paraître en colère; mais nous étions sous le charme de la beauté de Mme A. Plessy et sous le charme aussi de l'élégance de ses costumes : ah! nous en voudrons longtemps à ce terrible J. Janin, à moins qu'il n'ait prétendu dégoûter les diplomates moscovites sous prétexte de défendre le génie de Molière, et, en effet, pourquoi J. Janin a-t-il oublié de dire que Mme Plessy avait été charmante dans le *Legs* de Marivaux?

Heureusement le culte de ce génie vient d'être confié à un des hommes les plus capables de le ranimer, s'il pouvait être longtemps négligé rue Richelieu. La Comédie-Française a eu sa révolution de palais, son changement de dynastie administrative. La nomination de M. Empis vient donner toutes les garanties à ce bon goût et à ces traditions littéraires dont la Comédie-Française ne doit pas être le monument en ruine, mais le temple religieusement entretenu et dévotement fréquenté. Aucune réaction non plus n'est à craindre, M. Empis ayant lui-même conquis son rang dans les lettres par des pièces originales. Comme directeur enfin, il a la double autorité de l'expérience administrative et du caractère, une volonté ferme et la vraie politesse, qui n'est pas une simple forme mais une bienveillance naturelle. Nous ne ferons pas un crime au prédécesseur de M. Empis d'avoir fini par une chute celle de ce pauvre *Guillery* de M. Edmond About. Il faut savoir risquer des chutes au théâtre, mais à condition qu'on aura une revanche toute prête pour le lendemain. Nous ne dirons pas non plus au jeune auteur qu'il a eu tort de protester en imprimant sa pièce : on aimera mieux la lire que la voir jouer[1]. Bien des gens en diront autant de la *Lucie* de George Sand, au Gymnase, tandis que le *Camp des Bourgeoises* de M. Dumanoir est un petit chef-d'œuvre qui obtient l'un et l'autre succès. Malheureusement une école de critiques cherche à mettre en axiome que la première règle pour faire une pièce, c'est de ne pas savoir en faire une. Aussi M. Eugène Scribe n'est-il que le plus maladroit de nos auteurs d'avoir perdu quarante ans de sa vie à étudier un art qui n'existe pas.

[1] *Guillery* a été publié dans la Bibliothèque dramatique de MM. Lévy, ainsi que *le Camp des Bourgeoises*. La collection à 1 fr. le volume de Michel Lévy devient la collection la plus populaire, et, en même temps, la plus choisie des publications à bon marché. Elle comprendra tout le théâtre de M. Eugène Scribe, dont trois volumes ont déjà paru.

Digitized by Google

Samedi le public, son complice, a applaudi encore *Manon Lescaut*, un quatre centième succès... Eh bien, le public a eu tort pour la quatre centième fois, d'autant plus que puisque le compositeur et le théâtre lui avaient demandé ce sujet, M. Scribe aurait dû se contenter de découper le roman en scènes, au lieu de le resserrer dans un cadre dramatique, au lieu de le moraliser par le charmant contraste d'une amie de Manon, honnête ouvrière, à qui la vertu réussit, tandis que la joyeuse folle se précipite d'étourderie en étourderie dans toutes sortes d'infortunes jusqu'à la catastrophe finale. Peut-être même pouvait-on être un peu moins moral sans inconvénient dans un opéra-comique, et ne pas y faire mourir Manon comme dans le roman. L'expiation n'est-elle pas complète quand les deux amants disent eux-mêmes à Dieu dans une touchante prière :

Tu fis du repentir la vertu du coupable,

(vers de Ducis qui n'avait pas le sens commun, et auquel M. Scribe a donné sa vraie signification par le changement d'un mot). Mais les deux genres du grand opéra et de l'opéra-comique se confondent aujourd'hui : comment regretter que M. Auber, d'accord avec la morale, ait trouvé des inspirations sublimes dans le troisième acte, et qu'après avoir fait gazouiller à Manon un air de guinguette qui fera la fortune de tous les ménestrels ambulants, il ait purifié ses lèvres mourantes par un vrai chant du cygne? La décoration représente un horrible désert; en écoutant cette musique, on se croit dans un temple, on est tenté de s'écrier comme Desgrieux : *Manon, je te suis dans les cieux !* C'est dire que Mme Cabel chante comme un ange. Faure et les autres artistes chantent aussi... mieux qu'ils ne jouent.

A notre grand regret, nous ne pouvons parler, ce mois-ci, des *Chroniques rimées* d'un poëte que nous aimons, M. Laurent Pichat; des *Voix intimes*, de M. d'Escodéca de Boisse; de l'*Histoire de la Terre d'après la Bible et la géologie*, par M. Fréd. de Rougemont; et de la merveilleuse illustration du *Juif Errant*, de M. G. Doré, qui est aux œuvres si variées de cet artiste ce qu'est la grande page du *Jugement dernier* aux œuvres de Michel Ange.

Nous ne pouvons que rappeler à nos lecteurs un dernier volume sur le *mouvement européen de 1790 à 1814*, par Mme G. Dufay. Peut-être nos récents historiens auraient-ils dû le consulter. L'auteur a eu en sa possession d'importants documents sur les causes qui amenèrent l'invasion française de l'Espagne en 1808. Le lecteur qui lit pour lire et non pour écrire saura gré à l'auteur d'un ou deux épisodes qui tiennent plutôt de la poésie que de l'histoire. On n'est pas impunément poëte comme Mme Dufay.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES.

Pages.

Critique historique. — Philippe II. — La Révolution des Pays-Bas. 5
Histoire. — Don Carlos. 15
Élisabeth de Valois, femme de Philippe II. 285
Appendice à l'Histoire de don Carlos. 300
Voyages. — *Mœurs d'Orient.* — Médine. 59
Hygiène publique. — *Chimie.* — La Sophistication des matières alimentaires et des substances médicamenteuses. 111
Miscellanées. — La Recherche du Mort (1re partie). 145
— *Idem.* (2e partie). 341
Poésie. — Le Corbeau. 364
Commerce. — *Industrie.* — Le Commerce sur le théâtre de la guerre. 177
Navigation. — Naufrages et moyens de sauvetage. 195
Statistique. — Le Nouveau Marché aux bestiaux de Londres. 207
Industrie. — *Statistique.* — *Administration.* — L'Administration des chemins de fer en Angleterre. 425
Politique étrangère. — Des partis aux Etats-Unis depuis le commencement de la république jusqu'à nos jours. 257
Sciences naturelles. — Le professeur Owen et l'anomie comparée. 311
Législation fiscale. — *Mœurs.* — Des taxes d'église et de l'organisation des fabriques en Angleterre. 365
Littérature. — La Conversation, les Propos de table et les Ana. 381
Romans. — *Scènes historiques.* — La Conspiration de l'abbé. 441
Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture. — Défiances et regrets. — Pronostics et prédictions. — Les partis anti-russes. — Les Anglo-Américains jugés par eux-mêmes. — Un exorcisme. — Locuste en Angleterre. — Réémigration en Irlande. — Nécrologie. — Hommage scolaire à lord Raglan. — Batailles électorales. — Le colonel Sibthorp. — Joseph Hume. — Sir Richard Sutton. — Délit de chasse. — Réforme judiciaire. — Lord Truro. — Places et pensions littéraires. — Samuel Rogers. — Le descendant d'une reine. — Un chef de rebelles. — Le soldat aux aventures. — MM. W. Russell et Soyer. — Un négrillon adultérin. — Nouvelles dramatiques. — Nouvelles littéraires. — La loi de Maine. — Lord Stanhope. — Lettre de M. Macaulay. — Justice aux Russes. — Les moustaches. — Un roastbeef monstre. — Voitures d'enfants. — Un prédicateur plagiaire. — Presse à bon marché. — Jacinthes, etc., etc. 217
L'Angleterre belliqueuse et l'Angleterre pacifique. — La pairie à vie. — Élection partielles. — Un Sermon en Écosse. — Les Prédicateurs des trois Églises. — La Mission du Groënland. — Les sabbatistes. — Le ministère de la circomlocution. — Les Conversations de Samuel Rogers. — Molière, Marivaux, Voltaire, l'abbé Delille. — Lord Erskine. — Epigrammes. — Burke. — Lord Thurlow, Dunning. — Sheridan, Fox, Talleyrand, Mme de Genlis. — Scène muette. — Pensées. — Wellington chrétien. — M. Thiers. — Un Khan. — Romans. — Etats-Unis. — Washington, etc. 477
Finances. — De la crise monétaire en Angleterre et des vices du système actuel de la banque. 496
Chronique et Bulletin bibliographique. — Préliminaires de paix. — Théâtres. — Beaumarchais et son siècle. — Œuvres de Léon Faucher. — Histoire littéraire de la Révolution. — Origines judiciaires. — Histoire de France, par M. Laurentie. — Jules César, etc., etc. 247
Après la paix. — Turquie, Russie, Angleterre et France. — Gare aux diplomates. — Avénement de M. Empis. — Misanthropie d'un grand critique à l'égard d'une grande coquette. — Nouveautés dramatiques. — *Manon Lescaut*, etc. 508

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES

extraits des meilleurs écrits périodiques

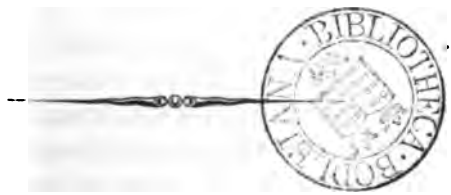
DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1856. — HUITIÈME SÉRIE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ D. CASIMIR MONIER,
Libraire de Leurs Majestés.

1856

Digitized by Google

Digitized by Google

MARS 1856.

REVUE BRITANNIQUE

COMMERCE. — NAVIGATION.

LE CANAL DE SUEZ[1].

Il est presque impossible d'étudier la carte du monde, au point de vue des relations commerciales entre des nations éloignées, sans éprouver le désir de couper les deux isthmes étroits de Darien et de Suez, qui paraissent offrir de si faibles barrières aux lignes de communication les plus importantes.

Depuis l'époque où Nuñez de Bilboa aperçut pour la première fois, des hauteurs qui dominent l'isthme de Darien, l'océan Pacifique, — depuis 1513 jusqu'à nos jours, — d'innombrables projets ont été mis en avant pour réunir les deux mers et éviter la longue et dangereuse navigation autour du cap Horn. La largeur de l'isthme, à la hauteur de Panama, est au-dessous de 40 milles, c'est-à-dire qu'elle n'est pas la moitié de celle de l'isthme de Suez; mais la construction d'un canal présente de telles difficultés,

[1] Nous avons accueilli avec empressement le projet dirigé par M. de Lesseps; nos vœux sont pour que toutes les enquêtes lui soient favorables, et sa réalisation nous réjouit d'avance. Mais nous serions infidèles à l'esprit de notre recueil, si nous ne faisions connaître les objections que peut soulever une entreprise si colossale et qui a besoin du concours de tous les intérêts. L'article de la *Revue d'Édimbourg* ne demeurera pas sans réponse, et notre publicité reste ouverte à la polémique.

Digitized by Google

en raison de la nature du sol et de la hauteur à laquelle il faudrait s'élever, que toute l'énergie des ingénieurs transatlantiques eux-mêmes est venue se briser devant ces obstacles. Ce n'est, toutefois, qu'une question d'argent ; mais il est plus que probable que, tant que les chemins de fer suffiront au mouvement du trafic entre les deux océans, le projet dispendieux et incertain d'un canal maritime sera indéfiniment ajourné.

Il n'en est pas de même, — à première vue du moins, — en ce qui concerne l'isthme de Suez. La distance d'une mer à l'autre y est plus considérable, il est vrai, mais le sol est bas et sablonneux, en grande partie au-dessous du niveau de la haute mer ; on ne rencontre, dans toute cette distance, que deux chaînes de hauteurs, élevées l'une de cinquante, l'autre de cinquante-cinq pieds au-dessus de ce niveau ; et comme elles ne sont ni l'une ni l'autre d'une largeur excessive, il serait facile de les réduire, au moyen d'une tranchée, au niveau général. Toutefois, le grand argument en faveur de ce projet est que, depuis trois mille ans, il a existé à différents intervalles une communication par eau entre les deux mers ; et l'on prétend que ce que les anciens ont pu faire avec des moyens imparfaits ne doit être qu'un jeu pour nos ingénieurs modernes, plus habiles et disposant de moyens bien autrement puissants.

L'expédition des Français en Égypte, à la fin du siècle dernier, donna une immense impulsion au projet de jonction des deux mers par un canal. Le but de cette expédition, ainsi qu'on le sait, n'était pas seulement de s'emparer du pays des anciens Pharaons : c'était un acheminement à la conquête de l'Orient. Une fois maître de l'Égypte et de la Syrie, le général Bonaparte croyait être à portée de donner la main aux chefs du Mysore et des Mahrattes et de les soutenir dans leur lutte contre les forces

Nous apprenons d'ailleurs que tout récemment M. F. de Lesseps, en débarquant d'Alexandrie à Trieste, a pu se convaincre que son projet excitait les plus chaleureuses sympathies dans cette ville, où le Lloyd autrichien lui a offert un banquet. A Vienne, où il s'est rendu de Trieste, le même accueil lui était réservé. Ce qui est encore de meilleur augure, c'est que les souscriptions égyptiennes pour la canalisation de l'isthme de Suez montent déjà à la somme de 45 millions de francs. — M. de Lesseps a accordé 25 millions aux capitalistes autrichiens : les 80 millions restant sont réservés pour une moitié aux capitalistes anglais, et pour l'autre, aux capitalistes français.

(*Note de la Direction.*)

Digitized by Google

britanniques ; plein de confiances dans son génie, il espérait chasser les Anglais de l'Inde, et réaliser ce que ses compatriotes étaient presque parvenus à faire moins d'un demi-siècle auparavant. Une fois maître de l'Inde et de l'Égypte, tout le commerce de l'Orient devait être détourné de la route du Cap, et dirigé dans la Méditerranée par la voie de la mer Rouge : Alexandrie et Marseille auraient été les grands entrepôts de ce trafic. Ces visions gigantesques de conquêtes sont aujourd'hui dissipées ; mais, comme idées commerciales, elles étaient, elles sont encore aujourd'hui partagées par beaucoup d'esprits en France. Plusieurs projets de canalisation de l'isthme ont été mis en avant par des Français ; et toute opposition de la part des Anglais est attribuée, bien à tort, à la jalousie commerciale ou à des craintes politiques. Il peut donc y avoir intérêt à examiner, avec un peu plus de sang-froid qu'on ne l'a fait jusqu'ici, quels seraient, au double point de vue commercial et politique, les résultats d'une pareille opération. Nous croyons devoir déclarer dès à présent, en ce qui touche les motifs politiques, que nous ne saurions concevoir de politique plus absurdement antiliberale que celle qui, par respect pour je ne sais quelle théorie d'influences rivales, chercherait à fermer une des grandes routes du commerce du monde ; et nous désavouons d'avance tout sentiment semblable, comme indigne de l'Angleterre.

A la suite de divers travaux récents d'exploration, deux projets principaux pour la coupure de l'isthme de Suez, au moyen d'un canal de grande navigation, ont été mis sous les yeux du public, l'un par M. Talabot, ingénieur français, l'autre par M. Ferdinand de Lesseps, ancien diplomate, qui a obtenu une concession du pacha d'Égypte.

Le tracé de M. Talabot part d'un point de la mer Rouge situé à 5 kilomètres à l'ouest de Suez, et suit la ligne de l'ancien canal des Pharaons jusqu'au Nil, immédiatement au-dessus du barrage et de la bifurcation du Delta. Il franchit le fleuve au moyen d'un gigantesque aqueduc, dont l'eau devrait être élevée à une hauteur de vingt mètres, et il se dirige de là sur Alexandrie. Son développement total est de 392 kilomètres.

Le tracé de M. de Lesseps, beaucoup plus court, puisqu'il n'a qu'une longueur de 149 kilomètres, part de Suez et se dirige

Digitized by Google

vers Tineh, l'ancienne Péluse, qui est le point de la Méditerranée le plus rapproché, où il se termine par deux jetées de 6,000 mètres au moins dans la mer[1].

L'examen comparatif de ces tracés a son intérêt, sans doute; mais nous nous bornerons, en ce qui les concerne, à déclarer que, dans notre opinion, les travaux d'art qu'ils exigeraient l'un et l'autre présentent des difficultés d'une nature extrêmement grave, et que les frais d'exécution dépasseraient de beaucoup les devis. Cela dit, nous revenons à notre thèse.

Il n'est guère douteux, d'après les données historiques que nous possédons, qu'une communication par eau fut ouverte entre Suez et le Nil, sous le règne de la dix-huitième dynastie égyptienne, probablement quatorze ou quinze siècles avant Jésus-Christ. On trouva apparemment que ce canal était de peu d'utilité, car on le laissa se dégrader et se combler. Environ sept siècles plus tard, à l'époque où il existait entre l'Assyrie et l'Égypte des relations intimes et fréquentes, Pharaon Nécho essaya de rétablir le canal. Il n'est pas certain qu'il réussit; mais ce qui est constant, c'est que le canal était ouvert et qu'on s'en servait

[1] Pour justifier la possibilité de ces jetées colossales, M. de Lesseps, dans son ouvrage imprimé, cite (page 120) l'exemple des Hollandais, qui ont construit, il y a plus d'un siècle, « une jetée de 8,000 mètres de longueur dans la baie du Lion, près du Cap, et dans des profondeurs de plus de 16 mètres ».

Le critique de la *Revue d'Édimbourg*, dont nous reproduisons ici l'article en l'abrégeant, fait observer à ce sujet que la baie du Lion lui est complétement inconnue, et que les Anglais, qui sont en possession du Cap depuis un demi-siècle, et qui ont assez bien exploré ces parages, n'ont jamais découvert la moindre trace de cette prétendue jetée des Hollandais.

On voit sur la côte du Cap deux éminences, formant les deux extrémités d'un même groupe, et dont l'une s'appelle la *Tête du Lion*, l'autre la *Croupe du Lion*. Mais nous ne trouvons dans l'atlas de M. de Kerhallet[1], l'un des plus récents qui existent, aucune indication d'une *baie du Lion*. La ville du Cap elle-même possède deux jetées, l'une en bois, l'autre en pierre, près de la batterie d'Amsterdam; mais cette dernière, désignée dans les cartes anglaises sous le nom de *New Pier* (nouvelle jetée), ne paraît pas, à en juger par sa dénomination et son peu de développement, être celle dont a voulu parler M. de Lesseps. Indépendamment des deux tracés Talabot et de Lesseps, MM. A. et E. Barrault ont proposé un troisième projet, consistant en un canal à un seul bief, qui, partant d'Alexandrie, suivrait la côte de la Méditerranée jusqu'en aval de Damiette, où il traverserait le lac Menzaleh; il s'infléchirait ensuite au sud, en laissant Péluse à l'est, et gagnerait le lac Timsah, ou plutôt Linant et Mougel. Sa longueur serait de 300 kilomètres, dont près de 200 dans les lacs. (*Note du Rédt.*)

[1] *Manuel de la Navigation à la côte occidentale d'Afrique.* Paris, 1862.

Digitized by Google

commencement du temps de Darius. Abandonné une seconde fois, il fut rouvert de nouveau sous les Ptolémées[1], et il paraît avoir été perfectionné et élargi sous les Romains, qui le désignaient sous le nom de *Trajanus amnis*. Une troisième fois, cependant, il tomba en décadence, et il était presque effacé lorsque l'Égypte fut conquise par les Arabes. Ceux-ci ne furent pas plus tôt en possession de ce pays, qu'Amrou comprit les facilités que lui donnerait ce canal pour transporter les blés de l'Égypte aux villes saintes de la Mecque et de Médine; et dans ce but il fut non-seulement ouvert, mais en constant usage pendant cent vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que les troubles politiques fussent venus interrompre les relations commerciales.

La première chose qui nous frappe en lisant cet exposé, c'est qu'un canal qui pouvait être si facilement ouvert, puisqu'il le fut par chaque dynastie nouvelle, aurait pu plus facilement encore être entretenu, s'il eût été reconnu qu'il était de quelque utilité. Pendant toute la période qui s'écoula de Rhamsès à Trajan, non-seulement l'Égypte fut riche et puissante, mais elle était aussi le grand entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident, et elle n'aurait pas manqué d'entretenir ce canal en état de service, si la difficulté d'aborder Suez n'eût été telle qu'elle en paralysait à peu près l'usage, au point de vue commercial.

Ce fait devient plus évident encore lorsqu'on essaye de rechercher quelle était la route suivie par le commerce dans la mer Rouge. Le premier grand port que l'on rencontrait était Myos-Hermos, à l'entrée du golfe de Suez : les navires y étaient déchargés, puis leurs cargaisons transportées par terre jusqu'au Nil, c'est-à-dire à une distance de 80 milles, à l'époque où le canal était ouvert, selon toute apparence. Le port fut ensuite transporté plus loin sur la mer Rouge, à Kosséir, vis-à-vis de Koptos, sur le Nil. Mais l'amélioration capitale fut l'ouvrage de Ptolemée Philadelphe, qui fonda Bérénice sur un point plus rapproché de 170 milles du détroit de Bab-el-Mandeb. Bérénice fut, pendant toute la période subséquente de l'occupation grecque et romaine, le

[1] Le canal achevé par Ptolémée Philadelphe, partait de la branche Pélusiaque ou orientale du Nil, près de Bubaste, et se jetait dans la mer Rouge près d'Arsinoé, ce qui est à peu près le tracé de la ligne de M. de Lesseps.

Digitized by Google

grand entrepôt du commerce, et l'on trouvait plus commode de porter les marchandises de Bérénice à Koptos, à travers le désert, sur un parcours de 260 milles, que de remonter la mer Rouge jusqu'à 170 milles plus haut, d'où le transport par terre eût été réduit à 84 milles ; et l'une ou l'autre de ces voies était jugée préférable à la tentative d'arriver jusqu'à Suez, bien que, le canal étant alors ouvert, un navire venant de l'Inde aurait pu, par Suez, gagner Alexandrie ou Ostie sans rompre charge. Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que, pendant cette période, Axoum devint un grand entrepôt du commerce, et que les navires, déchargeant leur cargaison dans le port de Massouah, leur faisaient traverser le désert à dos de chameau sur une distance de 1,200 milles, plutôt que de braver les périls et les difficultés de la navigation de la mer Rouge.

Du temps même de saint Jérôme, à une époque où une longue habitude avait dû réduire les difficultés de cette navigation à leur véritable valeur, ce Père de l'Église décrit la mer Rouge comme hérissée d'écueils et de dangers, et sa traversée comme tellement ennuyeuse, qu'après six mois de mer les marins s'estimaient heureux s'ils l'avaient parcourue dans toute sa longueur et avaient trouvé à son extrémité un port de salut [1].

On répondra, sans doute, que les anciens étaient des marins timides, et que leurs navires n'étaient pas propres à la navigation de cette mer. Ni l'une ni l'autre de ces objections ne paraît fondée en fait. Une expérience d'un millier d'années suffisait assurément pour guérir toute espèce de timidité, en supposant que les anciens fussent si timides ; et, d'ailleurs, une mer étroite, dentelée des deux côtés de promontoires élevés, est de toutes les mers celle qui convient le mieux à des marins auxquels les observations astronomiques ne sont pas familières, et qui ne connaissent pas encore la boussole. De petits navires, capables de louvoyer facilement et de manœuvrer en dedans des récifs, sont mieux adaptés à la navigation de la mer Rouge que les grands bâtiments qu'on emploie aujourd'hui ; et le reproche de timidité s'applique mal aux marins qui franchirent si hardiment l'océan de Bab-el-Mandeb à Baragaza.

[1] S. *Hier. Epist.*, lib. II ; Epist. XIII, *Ad Rustícum.*

Digitized by Google

Il faut se rappeler que la mer Rouge a 1,500 milles de longueur, qu'elle est droite, que son chenal principal est étroit et tellement profond qu'il y a peu d'endroits où un navire puisse jeter l'ancre. Ce chenal est bordé de part et d'autre de récifs de coraux tellement escarpés, que l'avant d'un vaisseau peut se heurter contre les rochers, tandis qu'il a de cent à deux cents brasses d'eau sous sa poupe.

Dans la partie méridionale de la mer, du détroit jusqu'à Massouah, les vents soufflent assez régulièrement du nord au sud pendant les six mois d'été, et du sud au nord pendant l'hiver, de sorte qu'il n'y a pas de difficulté jusque-là. De Massouah jusqu'à Bérénice ou Djeddah, ils soufflent du nord pendant l'été et aussi souvent du nord que du sud pendant l'hiver. De Djeddah jusqu'à Suez, ils soufflent, dit-on, du nord pendant dix mois de l'année, et pendant les deux autres mois ne soufflent pas du tout. Les courants suivent en général la direction du vent, à raison d'un mille à un mille et demi à l'heure ; mais lorsqu'une longue persistance du vent dans une même direction a amassé les eaux d'un côté ou de l'autre, et qu'il survient un calme, le courant se porte aussitôt en sens contraire, et souvent il traverse la mer. On conçoit, d'après ces données, les difficultés contre lesquelles doit lutter un grand bâtiment à voiles. Pendant la mousson du nord, il est obligé, pour remonter vers Suez, de marcher contre le vent. Si le vent fraîchit, ce bâtiment ne trouve pas de port où il puisse chercher un abri, pas d'endroit où il puisse jeter l'ancre : il se voit forcé ou de retourner sur ses pas et de perdre probablement le travail de plusieurs jours ou même de plusieurs semaines, ou de lutter jusqu'à ce qu'un changement de vent vienne le tirer d'embarras. Si le calme survient, il ne sait jamais quelle direction va prendre le courant, et s'il se trouve un récif dans cette direction, rien ne peut l'empêcher d'aller à la côte. Les petits navires des anciens et des Arabes échappaient à la plupart de ces difficultés ; ils pénétraient à travers les passes des récifs dans les eaux calmes et peu profondes qui se trouvaient en arrière, et où ils pouvaient toujours jeter l'ancre en sûreté ; de là, profitant non-seulement des moussons, mais des brises de terre, ils pouvaient avancer peu à peu et sans danger, tandis que le grand bâtiment, forcé de se tenir en dehors des récifs, court souvent à sa perte.

Digitized by Google

Les officiers de la Compagnie des Indes orientales qui furent employés à lever le plan de cette mer, et qui préparèrent les instructions nautiques qui accompagnent leurs cartes, ne sont pas aussi explicites à cet égard que nous l'eussions désiré : leur objet était de signaler les dangers en détail, ainsi que les moyens de les éviter, et non pas de discuter les facilités ou les difficultés générales de la navigation de la mer Rouge. Il en résulte que, bien que la description minutieuse qu'ils ont dressée suffise pour faire réfléchir le marin le plus hardi, il est difficile d'en extraire un tableau général de l'ensemble ; mais une ou deux circonstances incidemment mentionnées dans leur travail pourront servir à jeter quelque lumière sur la question. Au mois de juillet 1832, l'*Euphrates* remonta la mer Rouge de Moka jusqu'à Suez en trente-six jours, et, en 1836, il fit le même trajet en trente-deux jours ; mais il n'y a probablement pas un bâtiment marchand sur cent qui pût accomplir la même tâche dans le double de temps, en supposant qu'il pût l'accomplir jamais. L'*Euphrates* était un bon brick de guerre, avec un équipage assez nombreux pour être divisé en deux *quarts*, dont chacun suffisait pour la manœuvre du bâtiment : or, il n'y a pas de navire marchand dont l'équipage soit numériquement suffisant à la manœuvre sans que tout le monde travaille en même temps, et il est probable que, dans ces conditions, aucun équipage ne résisterait aux fatigues d'un voyage aussi long et aussi pénible, sous un climat où, par un temps calme, le thermomètre est souvent à 92 degrés Fahrenheit (33°, 3 centigrades) avant le lever du soleil, et dans une mer dont l'entrée est désignée par les Arabes, dans leur langage figuré, mais expressif, sous le nom de « la Porte des Larmes. » Il faut, à vrai dire, qu'un navire soit maniable et fin voilier, et ses officiers d'excellents marins, pour faire une pareille traversée avec quelque sûreté ou quelque certitude. « Un navire à voiles bon marcheur, dit le capitaine Rogers, peut gagner en moyenne 35 milles par jour, en remontant de Moka à Suez, pendant les mois d'été. » Mais comme, en toute saison de l'année, ce même navire ferait, en moyenne, de 130 à 150 milles par jour dans un voyage par le Cap, sans fatigue pour l'équipage ni avaries pour le bâtiment, cette circonstance seule quadruple, au point de vue commercial, la longueur géographique de la mer Rouge, c'est-à-dire

Digitized by Google

qu'elle la porte de 1,500 milles à 6,000 milles. Nous manquons de données pour apprécier quel est le temps ordinairement employé pour achever la même traversée pendant l'hiver ; mais il n'y a pas de doute que le climat est plus sain alors, et que le voyage doit être moins fatigant pour l'équipage, les progrès du navire dépendant entièrement des brises légères qui s'élèvent entre les calmes : cependant, comme ces brises sont, après tout, fort variables, il doit en être de même de la durée de la traversée.

On a, depuis la levée de ces plans, acquis beaucoup d'expérience en ce qui concerne la navigation de la mer Rouge, par suite de la nécessité d'envoyer de la houille à Suez pour le service des steamers de cette station. Comme ces envois ont eu lieu régulièrement chaque année, depuis quinze à seize ans, les capitaines des bâtiments de transport savent parfaitement à quoi s'en tenir à ce sujet. Le prix de la houille sur les lieux étant d'ailleurs une des plus fortes dépenses que les Compagnies de navigation à vapeur aient à supporter, on peut être parfaitement sûr qu'elles ont eu recours à tous les moyens possibles pour réduire à son minimum le prix du fret sur cet article de consommation. Or, si nous nous reportons aux cours publiés toutes les semaines dans l'*Economist*, nous trouverons que le fret de la houille, d'Angleterre à Aden, est, en moyenne, pendant les mois d'hiver, de 28 à 30 shillings, tandis que, d'Angleterre à Suez, il est de 55 à 60 shillings, la différence de 27 à 30 shillings représentant le fret entre Aden et Suez. Ce même journal nous apprend que, dans les marchés passés à Newcastle pour la houille rendue sur les lieux, y compris tous les frais dans ces deux ports, le prix moyen par charge de 21 1/5 tonneaux est de 32 à 35 l. st. pour Aden, et de 65 à 75 l. st. pour Suez, ou de près du double : d'où nous tirons cette conséquence, que les frais et les risques d'un voyage d'Aden à Suez équivalent aux frais et aux risques de tout le voyage d'Angleterre à Aden, par le Cap, puisque, sur la moyenne de l'année, le taux du fret est aussi élevé entre Aden et Suez, distance 1,400 milles, qu'entre l'Angleterre et Aden, distance 12,000 milles. Ceci prouve non-seulement combien il est absurde aux navigateurs de cabinet de calculer les frets d'après les distances linéaires mesurées sur la carte, mais aussi quelle idée

Digitized by Google

se font aux armateurs des facilités de la navigation de la mer Rouge[1].

Les prix courants d'assurances présentent des résultats analogues : les cours actuels, au Lloyd, sur un chargement de houille, sont de 6 pour 100 pour Aden, et de 10 pour 100 pour Suez. Ce taux est élevé en raison du danger d'ignition, qui est plus grand pendant la première partie du voyage, ce qui fait que la différence n'est pas aussi sensible que sur le fret ; mais il est constant qu'aucune Compagnie n'assurera une cargaison ordinaire pour Suez à moins du double de ce qu'elle prendrait pour assurer la même cargaison jusqu'à Aden.

Il ressort de ce qui précède qu'un vaisseau mouillé dans le port d'Aden prendrait un chargement pour l'Angleterre, par la voie du Cap, moyennant le même fret qu'il demanderait pour transporter ce même chargement à Suez. Si le canal de jonction était ouvert et que ce vaisseau eût à payer 8 ou 10 shillings de droits ; s'il avait à perdre cinq ou six jours au moins pour la traversée du canal, puis à essuyer les incertitudes de la navigation de la Méditerranée et à braver la difficulté de franchir le détroit de Gibraltar, on peut affirmer avec confiance qu'il aimerait mieux prendre 3 l. st. par tonneau pour l'Angleterre, avec faculté d'aller par le Cap, que 5 l. st. avec obligation de passer par le canal ; et l'armateur économiserait par la voie du Cap la moitié des frais d'assurance qu'il aurait à payer en passant par Suez. Si ce que nous disons est vrai d'Aden, il doit l'être doublement de tous les autres ports de l'Inde ; et jusqu'à ce qu'on ait prouvé que le raisonnement à l'aide duquel nous sommes arrivés à ces conclusions est vicieux, nous persisterons à regarder le canal de Suez comme complétement inutile, du moins en ce qui concerne les bâtiments à voiles.

Les mêmes circonstances qui rendent la mer Rouge si impropre à la navigation à voiles sont presque toutes en faveur de la navigation à vapeur. La direction en ligne droite du chenal principal, sa profondeur et l'absence d'écueils, sont tout ce que l'on

[1] On peut objecter que cette grande différence provient en partie de ce qu'on ne trouve pas à Suez de fret de retour ; mais on n'en trouve pas davantage à Aden, et, sous ce rapport, la position d'un navire dans l'un ou l'autre de ces deux ports est à peu près la même.

Digitized by Google

peut désirer. Son peu de largeur empêche qu'il y ait jamais une forte houle; les brises légères qui règnent pendant les neuf dixièmes de l'année sont extrêmement favorables, et un bâtiment qui file dix nœuds à l'heure peut mépriser un courant d'un nœud, quelle que soit sa direction. Il en résulte que cette route est aujourd'hui généralement préférée à celle du Cap pour le transport des voyageurs et des envois de peu de volume. Mais il est très-douteux que les steamers puissent jamais lutter avec les navires à voiles pour le transport des marchandises. Toutes les expériences faites jusqu'à ce jour, sur une grande échelle, ont échoué, et, selon toute apparence, les neuf dixièmes des cargaisons du monde entier continueront pendant longtemps encore d'être transportées par des bâtiments à voiles.

Il ne nous reste donc plus qu'à examiner quels services le canal de jonction, si on l'exécute, rendra à la navigation commerciale par la vapeur, et si le chemin de fer projeté, qui sera terminé d'ici à deux ans, n'atteindra pas également le but qu'on se propose, et en réalité ne fonctionnera pas d'une manière plus utile et plus avantageuse.

Nous n'avons, en ce moment, que des communications bimensuelles avec l'Inde; mais l'importance croissante du service des malles et du mouvement des voyageurs exigera bientôt que ces communications aient lieu une fois par semaine, et voici probablement quel sera à peu près le mode de procéder. Supposons un steamer de l'Inde, A, arrivant un matin à Suez. Il transmet aussitôt à Alexandrie, par le télégraphe, la nouvelle de son arrivée. A Alexandrie se trouve un autre steamer B, qui chauffe immédiatement; et, dans l'espace de dix à douze heures après leur arrivée à Suez, les voyageurs, les malles et les paquets, transportés par le chemin de fer, sont à bord du steamer B, et en route pour l'Angleterre. Le lendemain, commence à Suez le débarquement de la cargaison du steamer A; et comme les steamers de 3 à 4,000 tonneaux ne portent guère plus de 5 à 600 tonneaux de chargement, toute cette cargaison peut être, à raison seulement de 100 tonneaux par jour, facilement transportée à Alexandrie, par le chemin de fer, en cinq ou six jours, et placée à bord d'un troisième bâtiment C, qui attend ensuite l'arrivée à Suez du prochain steamer D, venant de l'Inde. De cette manière, les voyageurs et

Digitized by Google

les malles gagneront près d'une semaine sur le temps qu'il faudrait à un bâtiment pour faire son charbon et franchir le canal: quant aux marchandises, elles ne perdent pas un seul jour. Les frais sont d'ailleurs moindres, même à raison d'un penny (10 centimes) par tonneau et par mille, que si le bâtiment devait passer par le canal, en payant 8 à 10 shillings (fr. 10 à 12, 50) de droits sur la totalité de son tonnage.

On pourrait ainsi, avec un steamer par semaine, transporter facilement de part et d'autre 25,000 tonneaux de marchandises dans le courant de l'année,—masse de tonnage simplement suffisante pour satisfaire à tous les besoins du commerce des sociétés, sans parler de l'indigo et des autres articles de prix, susceptibles de supporter un fret élevé. Ce chiffre de 25,000 tonneaux paraît même, autant qu'on en peut juger à présent, devoir répondre, et au delà, à toutes les exigences du commerce.

Si le canal de M. de Lesseps était ouvert, un navire pourrait le franchir en trois jours, et, en accordant un jour pour prendre du charbon et un jour pour se transporter de Péluse sous le méridien d'Alexandrie, on n'obtiendrait alors qu'une économie d'un ou deux jours pour les marchandises, relativement au transport par le chemin de fer, tandis que les voyageurs et les malles en perdraient quatre à cinq, s'ils étaient transportés par le canal, à bord des steamers.

Mais, pour ne pas multiplier les objections, nous n'en signalerons plus qu'une dernière : — c'est que, bien que les canaux dont il s'agit soient tracés sur une échelle très-grandiose, ils sont encore loin d'être à la hauteur des besoins de l'époque où nous vivons. Si l'Amirauté britannique avait cru devoir accorder à la Compagnie orientale de navigation à vapeur une part du trafic de l'Orient, la Compagnie péninsulaire et orientale se disposait, pour soutenir la concurrence, à faire construire quatre bâtiments des dimensions de l'*Himalaya*. La Compagnie rivale aurait été obligée, de son côté, de lui opposer des bâtiments au moins aussi grands, de sorte que pas un des bâtiments employés d'un côté de l'isthme ou de l'autre n'aurait pu passer par le canal. L'*Himalaya* a 372 pieds de long; le *Persia*, le dernier bâtiment construit pour la ligne Cunard, en a 390. Des navires mêmes tels que le *Great Britain* et le *Royal Charter*, qui

Digitized by Google

ont respectivement 332 et 338 pieds de long, seraient exclus; et un navire à voiles tel que le *Great Republic*, qui mesure 325 pieds de longueur, pourrait à peine se hasarder dans une écluse de 330 pieds. Mais ce n'est pas tout encore. De toutes les découvertes modernes dans la science des constructions maritimes, il n'en est pas de plus certaine que celle-ci, que la vitesse d'un bâtiment est presque en raison directe de sa longueur. Si, par exemple, un navire de 200 pieds de long file de dix à douze milles à l'heure, un navire de 300 pieds de long, toutes choses égales d'ailleurs, en filera quinze; un de 400 pieds, probablement dix-sept à dix-huit; et un de 500 pieds, vingt. On s'attend à ce que le grand léviathan qui est actuellement sur les chantiers de MM. Scott, Russell et Cᵉ, de Millwall, atteindra une vitesse de vingt-trois à vingt-cinq nœuds à l'heure, sa longueur étant de 680 pieds, et sa largeur de 80. Si ce navire répond aux espérances qu'on fonde sur lui, c'en est fait non-seulement des canaux de jonction, mais la mer Rouge court grand risque d'être rendue à son antique solitude, solitude qui ne sera pas même troublée par la visite hebdomadaire des steamers de passage. A moins que les constructeurs de cet énorme vaisseau ne se trompent dans tous leurs calculs, il doit faire le voyage de Point-de-Galle à Southampton en trente jours; tandis qu'un steamer de 300 pieds de long, passant par le canal, arriverait à peine en quarante jours, et que deux steamers, un de chaque côté de l'isthme, pourraient à peine, en faisant usage du chemin de fer intermédiaire, débarquer leurs voyageurs et leurs marchandises en moins de trente-cinq jours. Comme l'accroissement de dimension des navires augmente leurs moyens de transport dans une proportion beaucoup plus grande encore que leur vitesse, il est probable que nous verrons bientôt construire des bâtiments qui surpasseront en grandeur tout ce qu'on a jamais pu concevoir. Les auteurs du projet de canal devront donc donner à leurs écluses un développement en longueur de 400 à 500 pieds et porter leur profondeur d'eau à 30 ou 35 pieds, ou refuser le seul moyen de gagner de l'argent qui, selon toute apparence, leur sera jamais offert.

Avec ces faits devant les yeux, il paraît presque oiseux de nous étendre longuement sur les résultats probables de l'entre-

Digitized by Google

prise, au point de vue commercial et politique. La question, d'ailleurs, sera sans doute traitée à fond, avant que les capitalistes anglais n'engagent leur argent dans cette opération ; et comme il est impossible qu'ils ne reconnaissent pas que la voie du Cap est infiniment préférable pour le commerce, il est à peu près certain que le canal ne sera jamais exécuté ; ou si, contre toute attente, il venait à l'être, il ne tarderait pas à être abandonné comme autrefois, attendu que les recettes ne couvriraient jamais les frais d'entretien. Cependant, comme les ingénieurs consultés à ce sujet sont probablement moins aptes à donner une opinion sur la question commerciale que sur la question scientifique, il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Voici l'étrange exposé que nous trouvons dans la brochure de M. de Lesseps, au sujet du commerce de l'Orient et de son avenir. Après s'être efforcé de prouver que MM. Macculloch et Anderson, qui ont tous deux écrit sur cette question, sont complétement dans l'erreur, les signataires du document auquel nous faisons allusion ajoutent :

« On est donc bien certain d'être au-dessous de la réalité en fixant, pour 1851, le montant du commerce avec les places au levant de l'Égypte à 100 millions de livres sterling au lieu de 26 millions qu'il était en 1841. Ce chiffre de 100 millions de livres sterling est peut-être, à l'heure où nous écrivons, quadruplé et porté à 10 milliards de francs ; et lorsque le canal sera ouvert au commerce, les 10 milliards de francs ne seront plus qu'une erreur. En effet, non-seulement la plus grande partie du commerce de l'Europe avec l'extrême Orient se fera par le canal maritime, mais encore *tout le mouvement qui s'opère entre l'Amérique et la Chine* abandonnera la route du cap Horn pour celle de l'isthme, qui sera plus facile, plus courte et plus sûre. . . . . On peut donc être certain que le percement de l'isthme de Suez amènera une révolution dans le commerce et la navigation ; que, comme pour toute entreprise basée sur un principe vrai, les conséquences ne peuvent en être calculées, et que la pensée la plus exagérée en apparence sera toujours dépassée par la réalité. Cependant, comme nous nous adressons au commerce du monde, et que nous avons à convaincre tous les esprits, même les plus timides, il est nécessaire que nous

Digitized by Google

nous arrêtions à un chiffre, et que ce chiffre n'étonne personne. Nous avons adopté celui de 4 milliards de francs, répondant à 6 millions de tonneaux, qui, d'après ce que nous avons fait comprendre, est sans doute déjà dépassé aujourd'hui, ou le sera, à coup sûr, avant la fin de l'entreprise. Nous avons également admis que, sur les 6 millions de tonneaux, 3 millions seulement prendront la voie du canal. »

Les calculs plus sobres de M. Baude et ceux de M. Chemin-Dupontès, cités l'un et l'autre par M. Talabot, nous permettent de réduire à des proportions raisonnables ces extravagantes spéculations. Voici le résultat de leurs études statistiques :

		M. BAUDE. Tonneaux.	M. DUPONTÈS. Tonneaux.
Grande-Bretagne. .	1853	1,330,655	1,401,234
Hollande.	1852	286,151	335,909
France.	1853	139,792	65,658
Espagne.	1850	11,517	8,062
Hambourg, Brême.			19,699
		1,768,598	1,830,562
Autres pays d'Europe (approximativement). . .			169,438
		Total. . . .	2,000,000

Les états présentés au Parlement, et ceux qui ont été publiés par l'Association des Indes orientales et de la Chine, justifient les données qui précèdent. Il paraîtrait, d'après ces derniers, que tout le mouvement de la navigation, tant anglaise qu'étrangère, entre la Grande-Bretagne et les lieux situés à l'est du Cap, a été :

		Tonneaux.	
En 1853	Exportation	803,585	1,358,777.
	Importation	555,192	
En 1854	Exportation	812,182	1,438,723.
	Importation	626,541	

Les états publiés jusqu'au mois de septembre dernier ne présentent pas une grande différence sous ce rapport. Le grand accroissement de la navigation britannique, dans ces dernières années, a été pour l'Australie. Ce mouvement maritime, qui était, en 1844, de 77,816 tonneaux, s'est élevé en 1854 à

Digitized by Google

597,632 tonneaux. Aucune autre nation n'ayant un pareil stimulant, il n'y a pas lieu de supposer que le commerce d'aucune ait augmenté dans une proportion qui soit en rien comparable à celle-là. Or, pas un seul tonneau du commerce australien ne prendra jamais la voie du canal, par cette raison fort simple que le voyage d'Angleterre en Australie, par les bâtiments actuellement employés à ce service, est ordinairement de soixante-cinq à soixante-quinze jours, tandis que le passage d'Alexandrie en Angleterre est, en moyenne, de soixante-cinq jours, et d'Angleterre à Alexandrie de quarante-sept jours ; de sorte qu'en admettant une semaine pour la traversée du canal, un vaisseau ferait le voyage d'Angleterre à Melbourne par le Cap presque dans le même temps moyen qu'il lui faudrait pour aller d'Angleterre à Suez ou pour venir de Suez en Angleterre, sans tenir aucun compte de la navigation de la mer Rouge et de la longue traversée de Melbourne à Aden.

Mais en supposant que la route par le canal réponde entièrement aux prévisions de ses partisans, en ce qui concerne l'Inde et la Chine, il n'est pas difficile d'apprécier les avantages qu'en recueilleraient ces contrées. Si l'on divise la valeur déclarée des marchandises que l'Inde nous envoie par le chiffre du tonnage employé à leur transport, on trouvera que la valeur moyenne d'un tonneau est de 30 à 40 livres sterling ; et, comme on peut toujours se procurer des navires sur le pied de 5 à 6 livres sterling par tonneau, pour le voyage de l'Inde, aller et retour, il en résulte que le fret pour l'Inde, en tenant compte de la moindre quantité de marchandises exportées, peut être considéré comme une charge de 10 pour 100 sur le commerce [1]. Tout ce que proposent les partisans les plus ardents

[1] Il est vrai que l'indigo et les soieries payent quelquefois 5 et même 6 livres st. par tonneau ; mais ces articles ont une telle valeur, — de 400 à 1,000 livres st. par tonneau, — que le négociant paye volontiers un fret élevé pour s'assurer du meilleur bâtiment et de la meilleure place à bord de ce bâtiment. D'un autre côté, les huiles, les graines, les céréales, ne peuvent être transportées avec avantage pour le marchand qu'à des frets de 50 à 40 shillings, et quelquefois même au-dessous. Pour les articles tels que le sucre, le salpêtre, le coton, etc., le taux moyen du fret est d'environ 3 à 4 livres st. Si l'on tient compte de la Chine, cette moyenne se trouvera considérablement réduite, le fret ne représentant pas plus de 5 pour 100 de la valeur des thés et des soieries, qui sont à peu près les seuls articles exportés de ce pays.

Digitized by Google

du canal, c'est de diminuer cette charge de moitié. La distance sur la carte, disent-ils, n'est que de moitié, et conséquemment le voyage sera réduit d'autant. Il y a là deux erreurs, sans revenir sur ce que nous avons déjà dit des difficultés de la navigation de la mer Rouge. Le temps pendant lequel un bâtiment est en mer ne constitue pas le seul élément d'un voyage commercial. Il faut qu'un bâtiment ait bonne chance si, dans un port de l'Inde, il est en mesure de mettre à la voile au bout d'un mois ou de six semaines à compter du moment où il était prêt à recevoir son chargement; et il faut qu'il fasse grande diligence pour être prêt, même dans un port d'Europe, à recevoir un nouveau chargement quinze jours après son arrivée. Si donc on ajoute ces quantités aux deux voyages, qui, par la mer Rouge, seraient de trois mois et demi à quatre mois, et, par le Cap, de cinq mois et demi à six mois, on trouvera que l'économie, en ce qui concerne l'armateur, serait d'environ un tiers, ou de 3 pour 100 au lieu de 5. L'autre erreur consiste en ce qu'il n'y a qu'une saison de l'année qui convienne pour le voyage de l'Inde par la mer Rouge, et une autre saison pour le retour, de sorte qu'un navire, faisant usage de cette voie, ne pourrait accomplir dans l'année qu'un voyage complet d'aller et de retour; et, comme les frais d'un navire dans le port sont presque aussi élevés que lorsqu'il est en mer, il est presque indifférent à l'armateur qu'il soit en mer quatre mois au lieu de deux; dans tous les cas, l'avantage pour lui se réduirait à bien peu de chose.

La question commerciale peut encore être envisagée sous un autre aspect, plus défavorable, s'il est possible, pour le canal; mais il est difficile, en raison de la nature même des choses, de nous expliquer ici avec toute la précision désirable. Supposons le canal ouvert et en pleine exploitation; supposons que les difficultés de la navigation de la mer Rouge soient supprimées et que le passage tout entier soit aussi facile et aussi sûr que la traversée par l'Atlantique : l'effet du canal serait de mettre les Indes orientales à la même distance de l'Europe que les Indes occidentales. Géographiquement, la distance serait à peu près la même; et commercialement, le fret serait réduit à peu près au même taux. Il s'agit donc de voir quelle est maintenant la

Digitized by Google

différence de fret entre les deux Indes, pour juger de l'avantage que le canal procurerait au commerce. Un examen attentif des données dont nous pouvons disposer nous permet d'affirmer que nous exagérons la vérité dans le sens contraire à notre thèse, en disant que si 4 livres 10 shillings sont une moyenne raisonnable pour le fret d'aller et de retour de l'Occident, 5 livres 10 shillings sont la moyenne du fret pour l'Orient, aller et retour, soit, en nombres ronds, 20 pour 100 en plus[1]. Le fret, comme on l'a vu plus haut, représente une charge d'environ 10 pour 100 sur la valeur moyenne des marchandises, et un cinquième de cette charge, c'est-à-dire la différence de fret entre l'Orient et l'Occident, ou 2 pour 100 sur les marchandises, est toute la marge sur laquelle le canal puisse opérer au profit du commerce. Mais comme les auteurs du projet proposent de prélever des droits équivalant à 8 ou 10 shillings par tonneau, le seul avantage qui pourrait résulter pour le commerce de l'ouverture du canal serait une réduction d'environ 1 pour 100 sur les prix généraux des produits de l'Orient; et, comme on s'attend à ce que cet avantage ne se réalise que sur la moitié seulement du trafic de l'Orient, l'économie devient tellement minime qu'on peut excuser ceux qui ne montrent pas beaucoup d'enthousiasme pour l'entreprise en question.

Il a déjà été remédié dans la pratique à la difficulté provenant de la différence qui existe dans le temps exigé par les deux voyages (celui par le Cap et celui par l'isthme), au moyen

[1] Le fret du coton venant de la Nouvelle-Orléans, varie d'un demi-penny à un penny par livre, et 5 pour 100 : si nous prenons comme moyenne les cinq huitièmes d'un penny, nous aurons de 3 livres 3 shillings à 3 livres 10 shillings par tonneau. Le sucre venant de la Havane donne, en moyenne, environ 3 livres st. par tonneau, et le café venant de Rio-Janeiro à peu près autant. Le fret d'aller, pour ces mêmes ports, varie de 20 à 30 shillings pour tout le voyage. La moyenne générale est donc de 4 à 5 livres, soit de 4 livres 10 shillings.

Quant à l'Orient, le coton de Bombay paye, en moyenne, à peu près le même fret que celui de la Nouvelle-Orléans. On peut prendre le sucre de Bengale à 4 livres ou 4 livres 10 shillings; mais les droits de port à Calcutta sont de près d'une livre. D'un autre côté, on embarque tous les ans près de 100,000 tonneaux de riz d'Aracan, au taux de 3 livres 10 shillings à 3 livres 15 shillings; et comme il ne s'importe pas de marchandises dans la province, tous les frais retombent sur les chargements d'exportation. Le fret de Canton est généralement inférieur à celui de Calcutta, en raison de la nature des cargaisons et de la modération des droits de port. Les frets pour l'aller sont à peu près les mêmes que le fret pour l'Occident.

Digitized by Google

d'une rapide communication postale entre les deux pays. Du moment où l'on sait qu'une cargaison est à bord, on en tient compte comme si elle était déjà en magasin dans le pays de destination ; et comme il existe toujours réellement en magasin un approvisionnement de tous les articles importants, équivalant à la consommation d'une année environ, et jamais au-dessous de la consommation de six mois, le public ne s'inquiète guère de savoir où est la marchandise : tout ce qu'il a besoin de connaître, c'est qu'une certaine quantité sera disponible dans un temps donné ; et, du moment où il a cette assurance, il lui importe fort peu que la marchandise soit à terre ou en mer. Cette circonstance est également indifférente au négociant : dès que le connaissement et les échantillons d'un chargement sont arrivés en Europe par la malle d'Égypte, il peut obtenir des avances sur la garantie de ce chargement, vendre, acheter, en un mot opérer absolument comme s'il était dans ses magasins. S'il y a de l'activité sur le marché, il se fait autant d'affaires sur les cargaisons en mer que sur les marchandises à terre ; si le marché est calme, le négociant préférerait que le bâtiment fût huit jours ou quinze jours de plus en mer. Dès qu'il arrive, il faut procéder au débarquement et au règlement de divers comptes ; les frais d'emmagasinage, d'assurance contre l'incendie, et autres, commencent à courir et peuvent se prolonger jusqu'à ce qu'ils aient absorbé une bonne part des bénéfices. Le fret étant réglé à l'avance, le négociant n'a pas à se préoccuper de ces dépenses tant que la marchandise est en mer. Le fait est que c'est surtout, on pourrait même dire exclusivement, à l'armateur que profite la rapidité du voyage ; et, comme il a déjà pris 1 ou 2 pour 100 pour la différence dans la longueur de la traversée, il n'a pas lieu de se plaindre. La question se réduit donc à savoir si l'ouverture du canal procurera ou non cette légère économie, qui serait sans doute un avantage, quoique un avantage imperceptible pour le consommateur.

En attendant, est-il nécessaire d'examiner quel effet aurait sur le commerce du monde une économie de 1 ou même de 5 pour 100 ? Cette économie permettrait-elle aux cotons de l'Inde de lutter contre les cotons de l'Amérique, aux sucres du Bengale de lutter contre ceux de la Havane ? Déciderait-elle les

Digitized by Google

Indiens à consommer une plus grande quantité d'articles de Manchester, les Français à boire du thé au lieu de café, ou à modifier leurs tarifs en ce qui concerne les sucres et les soieries? Divers essais, faits antérieurement à sir Robert Peel, dans le but d'augmenter la consommation au moyen de petites réductions de droits, ont prouvé qu'une diminution même de 5 pour 100 serait à peine sensible, bien qu'elle dût être jusqu'à un certain point un avantage, et que le commerce des Indes pût s'augmenter d'autant. En d'autres termes, si 1 million de tonneaux de marchandises passaient par le canal, et qu'il en résultât une économie de 5 pour 100 sur la valeur de ces marchandises, la masse du trafic pourrait subir un accroissement proportionnel et atteindre éventuellement le chiffre de 1,050,000 tonneaux; mais c'est tout.

Nous n'avons pas tenu compte, dans les calculs qui précèdent, de l'économie d'intérêts, par cette simple raison que l'intérêt de la valeur d'un tonneau de marchandises estimé 40 l. st. est, pour les deux mois que l'on suppose devoir être gagnés sur le voyage, d'un peu moins de 8 shillings : or, comme c'est là précisément le chiffre des droits de canal que l'on se propose de prélever, il n'y a évidemment aucune économie sous ce rapport; et si les marchandises plus précieuses, telles que l'indigo et les soieries, sont transportées par steamers et par le chemin de fer, la valeur moyenne du tonneau se trouvant abaissée pour les marchandises qui prendront la voie du canal, l'intérêt ne suffira pas pour couvrir les droits.

Il semble superflu de pousser plus loin cette discussion, quoiqu'il fût facile de le faire, car toute cette spéculation repose sur une erreur et sur une inadvertance. MM. Baude, Talabot, de Lesseps et les deux boys raisonnent tous comme s'ils vivaient du temps des Grecs et des Romains, ou du temps des Vénitiens. Ils considèrent tous l'océan Indien comme une *mare clausum;* ils se plaignent de ce que les richesses de l'Orient sont perdues faute de débouchés, et regrettent amèrement que les arts de l'Occident ne puissent être portés dans ces régions inconnues. M. de Lesseps parle des « rapports de la civilisation occidentale avec des populations de plus de sept cent millions d'âmes, parquées jusqu'ici dans leur isolement et leur barba-

Digitized by Google

sie. Ces messieurs se présentent, sous le manteau de la philanthropie, comme les champions de la civilisation, désireux de mettre en rapport des nations qui n'ont aujourd'hui aucun moyen de communication entre elles. *Aperire gentibus terram* est leur devise; et, en renversant ce qu'ils considèrent comme la barrière interposée entre l'Orient et l'Occident, ils ont la prétention de répandre le bien-être et d'établir l'entente cordiale jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe. Ils oublient complétement ce fait, que la route par le Cap est une route très-large et très-sûre, que les navires de la qualité la plus ordinaire peuvent, en prenant cette voie, accomplir le voyage avec facilité et certitude, et que ce voyage exige moins d'habileté de la part du capitaine que la plupart des autres voyages de la même étendue. Trouvant sur leurs cartes que la distance en milles par le canal ne sera que la moitié de la distance par le Cap, ils se hâtent d'en conclure que les prix seront réduits dans la même proportion, et, comme conséquence nécessaire, que le commerce sera doublé ou quadruplé. Le fait est, au contraire, ainsi que nous l'avons fait voir plus haut, que le fret est un des moindres éléments du prix coûtant de la plupart des articles de l'Inde, et que tout ce que le canal pourrait économiser au commerce serait certainement, au maximum, au-dessous du vingtième de ce prix, c'est-à-dire au-dessous de 5 pour 100, et même, selon toute probabilité, de 1 pour 100.

En supposant toujours, comme base de raisonnement, qu'il y eût économie à faire usage du canal au lieu de doubler le Cap, il est facile de voir que l'Angleterre est le pays qui en profiterait le plus, par cette raison fort simple que les trois quarts au moins de la totalité du trafic de l'Orient se font par elle et à son profit. Le commerce de la Hollande est, dans la pratique, un monopole à ses deux extrémités, et conséquemment la Hollande attacherait peu d'importance à une économie minime. L'Espagne et le Portugal sont trop insignifiants pour être pris en considération. On peut voir, en se reportant aux tableaux que nous avons cités, que le commerce de la France avec l'Orient ne représente pas le dixième de celui de l'Angleterre. Si donc l'Angleterre pouvait économiser 5 pour 100, ou même 1 ou 2 pour 100 sur 20 ou 30 millions sterling, la chose vaudrait la peine d'y son-

Digitized by Google

ger ; un million ou même un demi-million sterling par an est une somme considérable ; mais le dixième de cette somme n'aurait pas une influence bien sensible sur le commerce de la France. On peut objecter que la France est plus rapprochée de l'entrée du canal que l'Angleterre. Dans la pratique, il n'en est pas ainsi en ce qui concerne les ports sur l'Atlantique, et le Havre sera toujours l'entrepôt de Rouen, de Paris, de Lille et de toute l'industrie manufacturière du nord de la France. Marseille ne peut jamais être un grand centre de manufactures, ne fût-ce que pour cette raison, qu'on manque de charbon dans le Midi ; mais si le canal répondait entièrement à l'attente des auteurs du projet, Marseille pourrait devenir, comme Londres, le centre du commerce de luxe de l'Orient, et fournir à Lyon l'indigo et les matières tinctoriales dont cette dernière ville a besoin. Le Havre restera toujours le Liverpool de la France ; et le véritable effet du canal serait de faire descendre Bordeaux au rang de Bristol. Il est assez difficile de calculer exactement l'avantage qui en résulterait pour la France relativement à l'Angleterre ; mais, en supposant que l'économie totale fût de 5 pour 100, ce qui nous paraît exagéré, l'avantage pour la France, si tout son trafic passait par le canal, serait d'un peu moins de 1 pour 100 ; et comme cet avantage porterait plutôt sur les articles de luxe que sur la partie commerciale proprement dite, il se réduirait à une fraction tellement minime qu'elle échappe à tous les calculs commerciaux.

Quant à l'argument de jalousie internationale sur ce point, c'est à peu près comme si les gens de Manchester avaient hésité à faire le chemin de fer de Liverpool, dans la crainte que ce chemin ne profitât aux gens de Warrington ou de Newton plus qu'à eux-mêmes. L'avantage que la France aurait sur l'Angleterre est, aussi approximativement que possible, le même que Warrington et Newton ont sur Manchester. Et pourtant Manchester ne trouve pas que son commerce en soit affecté. La vérité est que ni le pouvoir de produire des articles dans l'Orient, ni celui de les consommer en Europe, ne dépendent de questions aussi infinitésimales que celles-là. Le pouvoir que peut avoir la France, soit de payer certains produits, soit de les employer, est une question bien différente, bien plus compliquée, et sur laquelle

Digitized by Google

une légère réduction du fret entre ses ports et l'Orient lointain ne saurait, dans aucun cas, exercer une grande influence.

Il en est de même de l'Autriche et des États d'Italie : tant que leur commerce ne se sera pas développé bien au delà de ses proportions actuelles, ils auront bien meilleur marché à aller à Londres ou dans quelque autre des grands entrepôts de l'Occident, acheter les marchandises de l'Orient en telles quantités qu'il leur faut, et au moment où ils en ont besoin. Leur cas est le même que celui du bourgeois qui trouve plus commode de prendre chez l'épicier voisin les denrées dont il a besoin, que d'aller à *Mincing-Lane*[1] acheter une tonne de sucre ou une caisse de thé, quoiqu'il pût sans doute les avoir à meilleur marché. Mais, même lorsque ces pays se présenteront sur les marchés d'origine, il est probable qu'ils trouveront la voie du Cap aussi économique et beaucoup plus commode que celle du canal.

Il reste encore à dire quelques mots du côté politique de la question ; mais cette partie du sujet est plus difficile à traiter que toute autre, attendu que les raisons qui peuvent être invoquées de part et d'autre n'ont jamais été présentées sous une forme assez tangible pour être à la portée de l'intelligence des simples mortels. Si l'on veut dire que le percement de l'isthme donnerait de l'importance à l'Égypte, soit en lui procurant un accroissement de richesse et de puissance, soit en plaçant les clefs de l'Orient entre ses mains, ce ne pourrait être qu'un avantage pour le reste de l'Europe. Tout ce qui aurait pour résultat d'élever la Turquie, dans une partie quelconque de son empire, au rang de puissance capable de se soutenir elle-même et de faire respecter son indépendance, serait ce qu'on pourrait désirer de mieux dans l'état actuel de l'Europe. Nous en dirions autant si le canal avait pour effet de développer les ressources du Levant, de procurer un débouché à l'activité commerciale des Grecs, de réveiller les Turcs de leur léthargie ; mais ces résultats, ainsi que nous l'avons déjà donné à entendre, pourraient être obtenus à bien moins de frais et au moyen d'un canal beaucoup moins gigantesque que ceux dont les plans sont sous les yeux du public.

[1] Quartier de l'épicerie en gros, à Londres.

Digitized by Google

Une des formes sous lesquelles paraissent se produire les craintes diplomatiques que l'on affecte à ce sujet, c'est que l'exécution du canal augmenterait immensément l'influence française en Égypte. Ce canal a été proposé et soutenu par des Français. C'est un Français qui a obtenu la concession, et il serait probablement exécuté par des ingénieurs français et des ouvriers français. Tout cela pourrait être vrai jusqu'à un certain point, s'il se trouvait une société de capitalistes français qui voulût souscrire par elle-même les 200 millions de francs qu'on demande, tout d'abord, pour l'exécution du projet, avec la quasi certitude d'avoir encore à fournir le double de cette somme avant l'achèvement complet des travaux. Mais il est probable que l'opération ne pourrait être entreprise sans le concours des capitaux anglais, et ce concours ne pourrait être obtenu qu'autant que les intérêts anglais seraient convenablement représentés dans l'affaire. En supposant même qu'on pût se passer des capitaux anglais, la compagnie française ne tarderait pas à reconnaître qu'elle dépend entièrement, pour ses recettes, du commerce anglais, les trois quarts, pour ne pas dire les neuf dixièmes des navires qui passeraient par le canal appartenant à l'Angleterre : ce ne serait donc qu'en se conciliant les intérêts anglais qu'on pourrait espérer de réussir.

La seule cause réelle de crainte sous ce rapport serait que, dans un avenir quelconque, quelque gouvernement français n'introduisît en Égypte un corps de soldats français déguisés en terrassiers, qui, à un signal donné, se dépouilleraient de leurs blouses, saisiraient leurs armes et s'empareraient du pays. Mais une péripétie aussi ridicule rentre à peine dans l'ordre des choses possibles. Toutes les fois qu'une puissance européenne sera disposée à s'emparer de l'Égypte, et qu'elle aura la certitude de n'avoir rien à craindre des autres puissances de la chrétienté, elle n'a pas à s'inquiéter de la population indigène, et peut se mettre hardiment à l'œuvre sans avoir recours à aucun stratagème de cette nature. Le fait est que la France ne retombera jamais dans la faute que commirent Bonaparte et le Directoire, en envahissant l'Égypte sans être maîtres absolus de la mer et assurés de leurs communications avec leur base. Si la flotte française est en mesure de remplir ces conditions, la route du

Digitized by Google

Cap lui conviendra aussi bien que celle du canal pour faire la conquête de l'Inde, lorsqu'on jugera à propos de l'entreprendre.

Lors même que le canal serait exécuté, c'est un instrument beaucoup trop délicat pour être employé dans un but hostile par une nation qui ne serait pas en possession complète du pays. Aucun chef de l'Égypte n'aimerait à voir une flotte étrangère sous les murs du Caire ; et rien ne serait plus facile au pacha ou à l'agent d'une puissance rivale que de faire détraire des écluses ou endommager les travaux du canal de manière à laisser la flotte à sec au milieu du pays. Les ports de Péluse ou d'Alexandrie pourraient d'ailleurs être détruits ou bloqués de manière à les rendre inutiles pour le secours ou le retour de la flotte qui aurait pénétré par là dans le canal. Mais il serait oiseux de poursuivre ce raisonnement, car il est difficile de concevoir des circonstances dans lesquelles le canal pourrait être utilisé comme instrument de guerre. Il s'agit, en effet, d'une question purement commerciale, d'une question qui, à ce titre, est essentiellement anglaise, et non pas française ni continentale. Si le but que la France a en vue, en mettant en avant le projet de percement de l'isthme, est d'obtenir les produits de l'Inde à meilleur marché que d'autres pays de l'Europe moins favorablement situés au point de vue géographique, elle peut l'atteindre beaucoup plus facilement en supprimant son système protecteur, ce qui ferait baisser immédiatement les produits de l'Orient dans une proportion décuple de celle qu'on pourra vraisemblablement jamais obtenir par le canal. Pour l'Angleterre, la question de l'isthme est d'une importance vitale. Une moitié de son empire est située, pour ainsi dire, à un bout du canal, et l'autre moitié à l'autre bout ; chaque mille de distance et chaque heure de temps qui peuvent être économisés entre ces deux extrémités sont un bénéfice positif pour le pays. Si l'exécution du projet était aussi facile que le supposent ses auteurs, et si ses résultats, en ce qui concerne l'abréviation de la distance, étaient conformes à leurs prévisions, un ministre anglais serait parfaitement fondé à proposer au Parlement de le faire exécuter par la nation pour le plus grand avantage du monde, et à faire supporter la moitié de la dépense par l'Angleterre, l'autre moitié par les revenus de l'Inde. Le gouvernement anglais paye annuellement de 200,000 à

Digitized by Google

250,000 livres sterling pour l'accélération des communications avec l'Inde, et il s'imposerait volontiers de plus grands sacrifices, s'il y trouvait un avantage correspondant, tandis qu'on ne demande pas un shilling à la France, qui, d'ailleurs, n'a réellement pas d'intérêt direct dans la question. Si les propositions relatives au canal n'ont pas été favorablement accueillies en Angleterre, c'est uniquement parce qu'on sait que les difficultés d'exécution dépasseraient de beaucoup les devis, et que le canal n'abrégerait pas le voyage de l'Inde et ne faciliterait pas d'une manière sensible les relations entre la métropole et ses dépendances. En même temps, le peuple anglais s'intéresse vivement à l'achèvement d'un chemin de fer à travers l'Égypte; il est convaincu qu'une ligne de communication par la vapeur entre l'Orient et l'Europe est aujourd'hui à peu près indispensable pour la commodité des voyageurs et pour le transport des malles et des marchandises légères; et il comprend que rien ne doit être épargné pour rendre cette ligne aussi parfaite que possible.

Il paraît que ce n'est point ainsi que la question est envisagée par certaines personnes influentes; car une Commission composée d'ingénieurs représentant différents pays, y compris l'Angleterre, a été envoyée en Égypte. Cette Commission est, sans aucun doute, parfaitement compétente pour choisir le meilleur tracé, pour décider si le port de M. de Lesseps à Péluse ou l'aqueduc de M. Talabot sur le Nil sont des projets exécutables, pour estimer les dépenses de l'entreprise dans des limites raisonnables. Mais ce sont là, qu'on nous permette de le dire, des points d'un intérêt secondaire, et qui laissent la question principale intacte[1]. Avant de demander des plans et des devis, les hommes prudents examinent d'abord quel avantage en résultera pour le commerce du pays, et ensuite si les recettes suffiront pour payer les actionnaires. Ainsi, dans le cas actuel, ce qu'il faudrait avant tout, ce serait une Commission composée de personnes parfaitement au courant des relations commerciales de l'Orient, et d'autres personnes connaissant par la pratique les facilités et les difficultés de la navigation des mers qui séparent le cap Gardafui de Gibraltar. Quand cette Commission aura dé-

[1] Cette Commission a terminé ses opérations au moment où nous envoyons ces pages à l'impression.

Digitized by Google

cidé que cette route est plus facile et plus sûre que celle du Cap, et par suite que, la barrière de l'isthme étant ouverte, la plus grande partie du commerce de l'Inde prendra cette voie, il sera temps alors de demander aux ingénieurs leur avis sur la possibilité d'exécution du projet. Mais tant que ces questions préalables n'auront pas été résolues d'après des données différentes de celles qui sont actuellement sous nos yeux, et dans un sens bien différent de celui qu'indique l'expérience actuelle, il est permis de considérer la grande question du *canal de Suez* comme rentrant dans la catégorie de ces questions oiseuses qui peuvent intéresser et amuser, mais qui, selon toute apparence, ne seront jamais d'aucune utilité au genre humain.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Le rédacteur de l'article sur le canal de Suez n'a pas cru devoir y conserver les paragraphes que la *Revue d'Edimbourg* consacre au projet du capitaine W. Allen, qui voudrait faire communiquer la mer Rouge et la mer Méditerranée en creusant un premier canal depuis Saint-Jean-d'Acre, à travers la plaine d'Esdraelon, jusqu'au Jourdain (distance de 40 milles environ sur la carte), et un second canal depuis Akabah, sur la mer Rouge, jusqu'au bord méridional de la mer Morte (distance de 120 milles environ). En proposant de couvrir d'eau cette vaste étendue de terre ferme, le capitaine Allen se fonde sur le fait que le niveau de la mer Morte est au moins à 1,300 pieds au-dessous de celui des deux mers, la Méditerranée et la mer Rouge. Il s'agirait de faire sauter d'abord d'énormes rochers, et d'appeler ensuite l'eau elle-même au secours des ingénieurs pour compléter leur premier travail. Ce projet apparaît comme une gigantesque absurdité à la *Revue d'Edimbourg*, qui cependant prend la peine de le réfuter par quelques objections sérieuses. Évidemment le capitaine Allen est à la fois un savant géologue et un homme d'imagination. Ajoutons que l'ouvrage où il a émis ses idées est un voyage qui contient aussi des descriptions pittoresques et des observations piquantes sur les mœurs orientales, quoique nous ne songions pas à le comparer, sous ce double rapport, au pèlerinage du lieutenant Burton; mais il ajoute des notions fort intéressantes à celles qu'on trouve dans le livre du capitaine Lynch sur la mer Morte et le Jourdain. (La *Revue Britannique* a fait connaître, dans le temps, le voyage du capitaine Lynch.) Disons seulement que le capitaine Allen a non-seulement pour but d'ouvrir une nouvelle route commerciale vers l'Inde, mais encore de faciliter en même temps aux chrétiens et aux musulmans les pèlerinages de Jérusalem et de la Mecque. Il va plus loin, en entrevoyant la résurrection d'un royaume juif aux environs de Tibériade. Le voyage du capitaine Allen porte pour titre :

THE DEAD SEA, A NEW ROUTE TO INDIA,
With fragments and gleanings of eastern travel.
London, 1855.

Digitized by Google

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — BIOGRAPHIE.

LE BARON DE STEIN.[1]

La vie du ministre baron de Stein, que M. Pertz, le savant éditeur des *Monuments historiques de l'Allemagne*, vient de publier à Berlin, embrasse la seconde moitié du siècle dernier et les trente premières années du dix-neuvième. L'auteur y relie avec art, dans son récit, la constitution actuelle de l'Europe au vieil ordre de choses détruit par la révolution française. Stein, le haut baron du saint-empire romain et le membre actif de cette fameuse hiérarchie administrative établie par le grand Frédéric, prit une part considérable au renversement de Napoléon et aux arrangements politiques qui règlent encore aujourd'hui les relations mutuelles des diverses puissances européennes. Ce qui donne à l'ouvrage de M. Pertz son intérêt profond et son unité, c'est la puissante et originale individualité de Stein. Il n'y a point en Allemagne d'homme d'État qui ait été entouré de son vivant de plus de déférence et de respect. Ses égaux voyaient en lui un supérieur, les rois le recevaient presque comme un égal et souvent acceptaient avec soumission ses remontrances et ses brusqueries. D'un caractère bouillant, impétueux dans son langage comme dans ses actions, il blessa plus d'une fois les personnes avec lesquelles le hasard le mit en contact; mais la grandeur naturelle de sa nature se révèle dans l'affection et l'estime que, malgré ses défauts, il inspirait et commandait autour de lui. Il n'est point surprenant que des femmes d'un esprit et d'un talent supérieurs aient re-

[1] On reconnaîtra dans ce chapitre de l'histoire contemporaine la plume de Mme S. Austin, à qui la *Revue d'Édimbourg*, et par suite la *Revue Britannique*, doivent tant de précieux articles sur l'Allemagne ancienne et moderne.

Digitized by Google

cherché sa société, qui avait pour elles un attrait irrésistible. Les hommes se montrèrent ou moins indulgents ou plus susceptibles. La rudesse et l'apreté de ses manières, jointes à la vigueur de son caractère, entravèrent ou empêchèrent souvent le succès de ses entreprises. Mais s'il se fit sans nécessité des ennemis, il inspira aussi des amitiés persévérantes qui lui restèrent fidèles dans toutes les circonstances. L'âge adoucit en lui ces aspérités de caractère, mais quelque chose de son ancienne ardeur brûla toujours, même dans sa plus extrême vieillesse, sous la cendre. Un jour, nous raconte Niebuhr alors en mission scientifique à Rome, Stein me reprocha de m'être tenu éloigné des sacrements parce que je nourrissais un sentiment d'animosité contre une certaine personne. « Monsieur le conseiller, me dit-il, vous savez que nous devons pardonner à nos ennemis. — Mais, lui répartis-je, Votre Excellence hait bien le comte A. ! — Le haïr ! s'écria-t-il avec vivacité, Dieu m'en préserve ! Mais si jamais je le rencontrais dans la rue, je lui cracherais à la face ! »

Henri-Frédéric-Charles baron Stein, de Stein, naquit en 1757, au château de son père, à Stein, dans le duché de Nassau. Bien qu'il fût le plus jeune de quatre frères, il fut choisi par l'affection partiale de sa mère pour représenter la riche et antique maison de Stein. Les barons de Stein occupaient un rang élevé parmi la noblesse immédiate du Rhin. Leur principal domaine du duché de Nassau n'était point sorti de la famille depuis plus de sept cents ans. Le ministre fut le dernier de sa race. En lui, dit son biographe, l'antique souche des Stein atteignit son plus haut point d'élévation ; mais il ne faut pas oublier que trois rameaux vigoureux qui auraient pu remplacer la fleur épuisée avaient été retranchés de la tige. La position de Stein, comme baron régnant, relevant *in capite* de la couronne d'Allemagne, exerça une forte influence sur ses opinions politiques. La noblesse immédiate en commun avec les villes libres et les princes ecclésiastiques s'était, pendant des siècles, opposée aux tentatives des grands feudataires pour achever le démembrement de l'empire. Le dévouement d'un baron de Stein devait naturellement appartenir non point à Nassau ni à la Prusse, mais à l'Allemagne. Aussi, à Vienne, personne ne soutint plus énergiquement que le ministre Stein le rétablissement du vieil empire germanique ; le nom

Digitized by Google

de Stein semblait admirablement s'approprier au caractère ferme, mais anguleux, du personnage qui le portait. Plus tard, l'imagination littéraire de ses compatriotes s'évertua à faire ressortir de toutes les manières cette coïncidence dans des vers aussi lourds que le sujet, et ils comparèrent Stein à un bloc de granit (*ur-stein*), à la pierre fondamentale sur laquelle devait être bâti l'édifice de la liberté (*grund-stein*), à une pierre précieuse (*edel-stein*), à la pierre angulaire de la monarchie (*eck-stein*), etc.

Malgré l'activité de ses recherches, M. Pertz n'a presque rien pu découvrir des premières années de Stein. A l'université de Gœttingue, il paraît s'être appliqué à l'étude de l'histoire et de l'économie politique. Il affectionnait d'une manière toute particulière la philosophie et la littérature anglaises. Toute sa vie, il se donna pour un disciple d'Adam Smith, bien que dans la pratique il se soit écarté plus d'une fois des principes de son maître. Presque seul parmi ses contemporains, il conserva jusqu'à la fin sa foi religieuse. L'application de sa vigoureuse intelligence à des objets d'un intérêt plus positif semble l'avoir détourné de bonne heure des vaines spéculations métaphysiques qui commençaient à agiter les universités allemandes. Ses mœurs étaient d'une rigidité et d'une régularité peu communes. Un jour, le duc de Saxe-Weimar s'exprimait d'une façon un peu libre sur certaines questions morales. Voyant Stein faire un signe de désapprobation : « Eh ! parbleu, monsieur le ministre, quand vous étiez jeune, vous ne valiez pas mieux que nous ! — D'abord, répondit Stein, Votre Altesse se trompe. Dirait-elle vrai, cela ne la regarderait pas, et je trouve inconvenant de la part d'un prince allemand de parler aussi légèrement en présence de jeunes officiers ! »

Au dix-huitième siècle, la coutume voulait et elle existe encore qu'un Allemand choisît son pays comme il choisissait sa profession. Le père de Stein occupait un poste à la cour électorale de Mayence. L'aîné des fils qu'il avait déshérités, chevalier de l'ordre teutonique, entra dans la diplomatie prussienne. Le second, également chevalier du même ordre, se distingua au service de l'Autriche. Le troisième, après avoir obtenu une commission du gouvernement français, tomba dans la pauvreté et dans la disgrâce. Charles de Stein avait été destiné par sa famille à la

Digitized by Google

position de conseiller aulique à Vienne, mais l'admiration que lui inspirait le grand Frédéric et des relations de famille avec le ministre Steinitz le déterminèrent à s'attacher à l'administration civile de la Prusse. En 1780, à l'âge de vingt-trois ans, il fut nommé référendaire au département des mines et des fonderies, que présidait alors Steinitz. Sous Frédéric, les aspirants aux emplois appartenant à la noblesse étaient obligés de travailler d'une manière sérieuse. Ils étaient astreints à suivre des cours de minéralogie, de géologie et de chimie, et cette obligation était pour eux aussi indispensable que celle d'enregistrer chaque jour les décisions du conseil. Rien ne prouve mieux l'attention minutieuse que le grand Frédéric portait dans les détails que son hésitation à confirmer, après deux années de service, la nomination de Stein comme membre du conseil. « Le nommer surintendant! dit le roi ; mais qu'a donc fait cet employé pour mériter une telle faveur? » Steinitz n'eut point de peine à satisfaire son maître et à justifier son propre choix.

Stein passa vingt années dans l'administration provinciale. Le poste de surintendant des mines de Westphalie, qui lui donnait un siége dans le gouvernement local, lui fournit, pour la première fois, l'occasion de déployer ses rares talents administratifs. En 1788, il fut promu à un emploi plus élevé dans son département. En 1793, il devint président du département de la guerre et des domaines pour le comté de Mark et le duché de Clèves. En 1796, il fut nommé président général de tous les départements civils de la Westphalie et il s'acquitta de ses fonctions avec une telle habileté que la Westphalie a gardé un précieux souvenir de son administration. Si Stein eût préféré la diplomatie à la carrière administrative, il eût pu également y satisfaire son ambition ; car, dès 1784, il fut employé dans une négociation de quelque importance auprès de l'électeur de Mayence. Joseph II, par sa politique peu judicieuse, avait détaché des intérêts de l'Autriche l'archichancelier de l'empire. De même que les autres princes dont la position était menacée par l'Autriche, l'électeur s'était tourné vers la Prusse, où le vieux Frédéric était décidé à maintenir l'équilibre politique de l'Allemagne, tel que ses armes et sa diplomatie l'avaient établi. Confiant dans son alliance avec Catherine II et dans ses relations de famille avec Louis XVI, l'empereur empiétait sur les droits

Digitized by Google

des souverains allemands et sur les franchises des villes, et méditait pour la seconde fois l'incorporation de la Bavière dans ses Etats héréditaires. Stein fut envoyé, à la recommandation de Steinitz, à la cour de Mayence dans le but de sonder l'électeur au sujet d'une coalition à la tête de laquelle voulait se mettre Frédéric. Le jeune diplomate rencontra pour adversaires le ministre français O'Kelly, le ministre autrichien Trautmansdorff et le ministre russe Romanzoff, le fils du maréchal qui fut dans la suite chancelier de l'empire. Mais la négociation fut singulièrement simplifiée pour lui par l'empressement de l'électeur à accepter l'appui que lui offrait la Prusse. Toutefois, les États ecclésiastiques présentaient cette particularité que chaque souverain, en montant sur le trône, prenait en général le contrepied de la politique de son prédécesseur. Il était donc nécessaire, après avoir obtenu l'assentiment de l'électeur, de gagner son successeur probable, le baron de Dalberg. Stein échoua dans cette tentative, le rusé prélat ne voyant pour lui aucun profit à s'attacher aux intérêts de la Prusse. Plus tard, le dévouement de Dalberg à la cause de Napoléon lui valut le grand-duché de Wurtzbourg et la primatie de la Confédération du Rhin. Son héritier, le duc de Dalberg, ayant été nommé avec le prince de Talleyrand plénipotentiaire de la France au congrès de Vienne, annonça l'intention de rendre visite à Stein. Le ministre ne se gêna pas pour témoigner l'antipathie que lui inspirait la personne d'un Dalberg, qui avait renoncé à sa patrie pour se faire naturaliser français. « Dites au duc, répondit-il, que s'il se présente chez moi en qualité d'ambassadeur du roi de France, il sera le bienvenu ; mais que s'il vient me voir à titre de simple particulier, je le jetterai du haut en bas de l'escalier. »

En 1802, l'évêché de Munster fut divisé entre plusieurs des princes voisins, et le lot le plus considérable échut à la Prusse. Stein fut chargé du partage de ce territoire et de l'organisation de la nouvelle province. La tâche était difficile et ingrate, car les habitants étaient naturellement mécontents d'avoir à obéir à des maîtres qu'ils ne connaissaient pas et qui professaient une religion différente. Le commissaire prussien, bien qu'appartenant au protestantisme, montra pour l'Eglise nationale la plus grande bienveillance. Le doyen de Munster, le comte

Digitized by Google

Spiegel, plus tard archevêque de Cologne, usa de toute son influence dans le chapitre et dans le district pour calmer l'opposition, et un grand nombre des principaux fonctionnaires offrirent spontanément leurs services à leurs nouveaux supérieurs. Pendant les deux années que dura encore son administration en Westphalie, Stein établit sa principale résidence à Münster, où il occupa le palais épiscopal en commun avec le commandant des troupes, le général Blücher. Sa carrière provinciale finit en 1804, avec sa nomination au poste de ministre des finances.

Dans l'ouvrage de M. Pertz, nous trouvons des preuves nombreuses de l'habileté et de l'énergie avec lesquelles il sut développer pendant vingt ans les ressources et la richesse de la Westphalie. Il est peu de chefs d'administration qui aient gouverné avec autant de vigueur et accompli autant d'heureuses réformes. Entre autres qualités, Stein se distinguait par son talent à choisir ses subordonnés et à se faire obéir. Aimé et craint tout à la fois, il avait dans l'extérieur comme dans le caractère ce je ne sais quoi qui révèle le maître. Ses réprimandes étaient formulées avec une franchise singulière. Son biographe nous a conservé une minute dans laquelle Stein reproche à un fonctionnaire sous ses ordres sa grossièreté, qui l'expose à la haine de ses subordonnés et au mépris du public indépendant. Il attribue « la conduite brutale » du délinquant à l'ignorance et à la présomption, et il le menace avec justice de la perte d'un emploi dont il s'acquitte « avec une aigreur misanthropique et dans un esprit d'illégalité ». Pour rendre justice au président général de la Westphalie, ce n'est pas exclusivement pour ses inférieurs qu'il réservait la rudesse habituelle de son langage.

Il est à regretter que M. Pertz s'étende aussi peu sur la vie privée et sur l'intérieur de Stein. En 1792, il épousa la comtesse Wilhelmine Walmoden, fille du général hanovrien de ce nom, qui lui-même était fils de Georges II et de lady Yarmouth. Il n'y eut point de roman dans la cour qu'il fit à la comtesse. En Allemagne, les mariages se traitent ou du moins se traitaient alors comme des affaires. Cette méthode, Stein sut y plier cette ardeur et cette impétuosité de caractère à laquelle il laissait un libre cours dans des circonstances beaucoup moins importantes que celle-ci.

Digitized by Google

Dans une lettre écrite à la façon de 1792, il informe son correspondant, Me de Berg, qu'avant de se décider pour la comtesse Wilhelmine, il désire voir une certaine Charlotte Diede, que sa sœur lui recommande fortement. En septembre, l'étoile de Walmoden brille d'un vif éclat. Il prie Me de Berg de l'excuser s'il ne va pas à Berlin, parce que son intention est de se marier avant le printemps. « Ce sera probablement, lui dit-il, sur la comtesse Wilhelmine que s'arrêtera mon choix, à moins que je ne trouve quelque chose d'extraordinaire à Ziegenberg ; ensuite je ferai un tour en Suisse. » La belle Charlotte n'était pas destinée à accompagner le touriste. Wilhelmine triompha décidément en décembre, mais on éprouve du plaisir à voir que ce mariage de raison fut aussi heureux que possible. La jeune baronne de Stein s'acquitta convenablement de ses devoirs d'épouse et de mère ; aussi son mari, qui l'avait toujours respectée, finit par l'aimer avec toute la ténacité de sa vive et sérieuse nature. En mourant, elle lui laissa deux filles.

En 1814, Stein succéda à son vieux patron Steinitz, en qualité de ministre des finances de la monarchie prussienne. Le roi hésita longtemps avant de confier un département aussi important à un fonctionnaire dont il estimait les capacités, mais dont la brusquerie et l'indépendance lui déplaisaient. Frédéric-Guillaume III n'aimait pas les hommes de génie, mais il était consciencieux et se laissait facilement convaincre. Son conseiller de cabinet ou plutôt son secrétaire particulier, Reyme, réussit à triompher de ses objections, et le nouveau ministre ne tarda pas à justifier les espérances que ceux qui le connaissaient avaient fondées sur lui. En quelques mois, les contributions indirectes eurent repris leur assiette, l'impôt sur le sel fut rétabli, les douanes intérieures supprimées, de nombreux abus corrigés. Mais en 1804 et en 1805 un ministre des finances, en Prusse, avait peu de loisirs pour rechercher et mettre au jour les trésors cachés du pays. Bientôt il fallut pourvoir aux besoins d'une guerre imminente, et Stein se trouva poussé par les circonstances comme par son inclination naturelle à sortir de la sphère de ses attributions administratives et à s'élever au premier rang des hommes d'Etat contemporains.

La lâcheté de 1805 n'eut d'égale que la témérité de 1806. Napoléon lui-même, quoique certain de la victoire, ne s'attendait

Digitized by Google

pas à un triomphe aussi facile. L'armée de Frédéric le Grand, anéantie à Iéna et à Auerstadt, fut déshonorée par l'indigne empressement des garnisons à livrer à l'ennemi les forteresses confiées à leur garde. Le 20 octobre, Stein, après avoir mis en sûreté les fonds de son département, quitta Berlin avec d'autres membres du gouvernement pour rejoindre le roi à Koenigsberg. Mais il n'avait point attendu cette catastrophe pour exprimer son opinion sur la politique suivie par le gouvernement. Son titre de ministre des finances ne lui donnait pas le droit de se mêler de la conduite générale des affaires. Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II, habitués à tout faire par eux-mêmes, avaient adapté leur organisation administrative au système du gouvernement personnel. Le nombre des ministres variait de temps à autre. Quatre d'entre eux avaient chacun l'administration d'une province, tandis que les autres n'avaient à diriger que des départements spéciaux, qui s'étendaient à la monarchie entière. On ne connaissait point en Prusse ces réunions de cabinet où les ministres s'inspirent d'une politique commune et se fortifient par l'esprit de corps, et individuellement ceux-ci n'avaient point le droit de communiquer librement avec le souverain. Le roi recevait les rapports et transmettait ses ordres par l'intermédiaire de ses secrétaires particuliers, qui étaient, à l'époque dont nous parlons, Beyme et Lombard. Haugwitz, par son étroite union avec ce dernier, était devenu de fait le premier ministre et dirigeait la politique extérieure du pays. Mais la confusion des affaires et le danger public démontrèrent la nécessité d'un changement. Il était de la dernière importance de substituer un corps organisé d'hommes d'Etat à un gouvernement de parasites et de courtisans. En 1806, Hardenberg, le ministre de la Franconie, négociait avec l'Angleterre, tandis que Haugwitz s'identifiait avec la politique de la France.

Stein se résolut à faire un effort vigoureux pour convaincre le roi de la nécessité d'une réforme. Sa position était fortifiée à cette époque par sa grande réputation administrative et par ses relations sociales. Il était dans des termes d'étroite intimité avec les frères du roi, avec le prince Louis-Ferdinand et surtout avec sa sœur, la princesse Louise de Prusse, et son mari, le prince Antoine Radzivill. Dans l'armée, Blücher, Rüchell et Phull partageaient ses vues, et ils entrèrent avec chaleur dans ses projets.

Digitized by Google

Hardenberg était hostile à la personne comme à la politique d'Haugwitz. Enfin, l'amie d'enfance de Stein, Mme de Berg, possédait la confiance de la reine. Avec la hardiesse qui le caractérisait, Stein présenta le 10 mai au roi un des mémoires les plus vifs qu'on ait jamais adressés à un monarque absolu. Il y accablait de ses critiques Haugwitz, Beyme et Lombard. Il y reconnaissait que Beyme était un homme de sens et un jurisconsulte distingué, mais il se plaignait de sa présomption, de son ignorance en économie politique et de la désastreuse influence qu'avaient exercée sur lui ses relations avec Lombard. Celui-ci, d'après Stein, était un homme aussi impotent de corps que d'esprit. « La débauche a détruit en lui le sens moral, et il est arrivé à une indifférence complète sur le bien et le mal. Dans une crise dont les annales de l'histoire moderne n'offrent point d'exemple, la conduite des affaires est confiée aux mains impures d'un rimailleur français, d'un joueur que les suites du libertinage ont privé de l'usage de la moitié de ses membres. » Haugwitz n'était pas mieux traité. Stein disait au roi que le ministre qu'il honorait de sa confiance était un homme incapable, dont toute l'habileté consistait à ramper et à flatter. C'était « un ancien théosophe, un visionnaire, un disciple de Lavater, un débauché qui avait lâchement trahi la femme avec laquelle il vivait. » Le reste du mémoire proposait l'institution d'un conseil des ministres.

Le roi ressentit vivement, comme on le pense bien, une attaque aussi insolite et aussi peu flatteuse pour son propre discernement dans le choix de ses ministres. Pour le moment toutefois, les services de Stein lui étaient indispensables et le mémoire resta sans réponse. Une seconde remontrance signée non-seulement par le ministre, mais encore par les princes et quelques généraux, attira à l'auteur une verte réprimande. La patience du roi n'était pas encore à bout, mais il ignorait jusqu'où pouvait aller l'obstination de son ministre des finances.

Lorsque la cour s'enfuit de Berlin, le ministère fut dissous, et, sur la proposition de Beyme, le roi offrit à Stein le département des affaires étrangères. Stein répondit à cette avance du monarque par la répétition de ses arguments en faveur d'un cabinet indépendant, par la demande du renvoi de Lombard et par la recommandation de Hardenberg pour les fonctions de ministre des

Digitized by Google

relations extérieures. M. Pertz rapporte tout au long une curieuse négociation qui s'établit à cette époque entre Frédéric-Guillaume et Stein. « Au commencement de janvier 1807, dans la nuit qui précéda la retraite de la cour à Memel, Stein reçut une lettre autographe du roi qui n'était pas moins remarquable par la netteté du langage que le mémoire du ministre. « J'avais autrefois des « préjugés contre vous, lui dit Frédéric. Je vous ai toujours « considéré comme un homme réfléchi, plein de talent et de « capacité, mais en même temps comme un personnage excen- « trique et bizarre, qui croit toujours avoir raison, et qui, par « conséquent, est impropre à des fonctions où il est exposé à être « sans cesse irrité par un contact de chaque jour et de chaque « heure avec le public. J'ai surmonté ces préventions, car je me « suis toujours efforcé de consulter dans le choix des serviteurs de « l'Etat leur mérite propre et non mon caprice personnel. Dans « une dissertation ampoulée, vous avez refusé le portefeuille des « affaires étrangères. J'ai cédé, et pour me conformer à vos idées « sur les améliorations nécessaires à introduire dans la conduite « des affaires, j'ai rendu le 17 décembre l'ordonnance que vous « connaissez, je suppose. Je dis : je suppose, car sans cela votre « silence, que j'ai d'abord attribué à l'état de votre santé, resterait « complétement inexplicable. » Dans une autre lettre, on lit : « Je « ne puis attribuer votre silence à un sentiment de défiance ou « au désir de me désobéir, car si je croyais que ce fussent là « vos motifs, je serais obligé de prendre à votre égard des me- « sures sévères. D'après ce qui vient de se passer, je vois, à mon « grand regret, que je ne m'étais pas trompé dans mes pre- « mières impressions sur votre compte. Vous n'êtes décidément « qu'un sujet pervers, obstiné, désobéissant, qui fait sans cesse « parade de ses talents et de son génie, et qui, loin d'avoir de- « vant les yeux le bien de l'Etat, agit sous l'influence de la passion « et de l'irritation personnelle. Je regrette que vous m'ayez forcé à « vous parler aussi franchement ; mais comme vous faites profes- « sion d'aimer la vérité, je vous ai dit mon opinion sur vous en bon « allemand. J'ajouterai que si vous persistez dans cette conduite « irrespectueuse et inconvenante, l'État n'a plus à compter sur vos « services. » Le ministre et le roi apprirent plus tard à se mieux connaître, mais pour le moment toute réconciliation était im-

Digitized by Google

possible entre eux. Stein envoya sa démission, qui fut acceptée par le roi. La chute du ministre fut envisagée par les défenseurs de la cause nationale, de même que par les alliés de la Prusse, comme une calamité publique. L'ambassadeur anglais, lord Hutchinson, exprima ses regrets dans les termes les plus vifs, et ne fit point mystère de la défiance que lui inspiraient les conseillers de Frédéric-Guillaume.

Dans le cours du printemps, l'empereur Alexandre offrit à Stein d'entrer au service de la Russie. L'ex-ministre était impatient du repos et inclinait à accepter les propositions du czar; mais il en fut détourné pour le moment par les événements qui survinrent. Pendant les conférences de Tilsitt, Napoléon exigea du roi de Prusse le renvoi de Hardenberg, qu'il savait hostile à la domination française, et Frédéric-Guillaume ayant laissé échapper une expression de désespoir, le conquérant lui répondit avec indifférence : « Prenez le baron de Stein, c'est un homme d'esprit ! » Il convenait en effet à Napoléon de voir à la tête du gouvernement prussien un homme d'affaires expérimenté, pour arracher aux provinces de la monarchie les énormes contributions qu'il leur avait imposées. Napoléon ignorait qu'il venait de désigner au choix du roi l'homme qui, de tous les politiques allemands, était le plus énergiquement décidé à secouer le joug de l'étranger. Après s'être sans succès adressé à Schulenberg, qui dans la suite, entra au service de Jérôme Bonaparte en Westphalie, Frédéric-Guillaume offrit à Stein le ministère des finances et de l'intérieur. Le parti national se souvint avec anxiété de la rupture survenue tout récemment entre Stein et le monarque. Hardenberg et Blücher écrivirent au ministre pour le supplier d'accepter. Niebuhr pensa que son ami ferait bien d'entreprendre la tâche qu'on lui confiait, mais il exprima des doutes sur le succès. La princesse Louise Radzivill fit appel à la générosité et au patriotisme de Stein, qui n'hésita pas un moment. Ses griefs personnels s'effacèrent devant des considérations plus élevées, les malheurs de la patrie expiant bien au delà à ses yeux les torts du souverain à son égard. Aucun homme d'État en Prusse ne possédait une connaissance aussi profonde des affaires et ne jouissait à un égal degré de la confiance du pays. Avec une magnanimité que la nation et ses ennemis même apprécièrent, Stein s'ab-

Digitized by Google

stint de dicter au roi des conditions. « Je laisse à Votre Majesté, lui dit-il, toute liberté relativement à la conduite des affaires ou sur le choix des personnes avec lesquelles j'aurai à travailler. » Les dépêches du roi le trouvèrent souffrant d'une fièvre intermittente, mais la surexcitation que lui occasionna sa nouvelle position rétablit promptement sa santé, et, peu de temps après, il se mit en route pour Memel. L'énergie extraordinaire qui signala sa courte administration excita une admiration générale. Sa tâche était d'une difficulté inouïe. L'occupation française pesait lourdement sur la Prusse. Un territoire contenant cinq millions d'habitants appauvris avait à nourrir une armée étrangère de près deux cent mille hommes, dont chaque officier ou soldat profitait de l'occasion pour piller et s'enrichir. Indépendamment des moyens de subsistance à fournir à l'armée d'invasion et des concussions des particuliers, les contributions de guerre frappées sur la Prusse, jusqu'à la fin de 1808, s'élevèrent à la somme de cinq cents millions. Le nouveau ministre se trouva dans une situation embarrassante, sans doute, mais admirablement propre à faire briller ses talents. Le roi le traita avec un degré de bonne foi qui lui conquit son respect et son estime. La reine lui témoigna une affectueuse cordialité. Les princes et plus encore les princesses de la famille royale étaient au nombre de ses amis les plus dévoués. Il était entouré d'administrateurs habiles, qui étaient plutôt ses subordonnés que ses collègues. Schon et Niebuhr agissaient d'après ses inspirations. Schrotter l'aida dans l'exécution de ses réformes intérieures, et Scharnhorst et Gneisenau entreprirent la réorganisation de l'armée.

L'opinion qui attribue à Stein l'abolition du servage en Prusse n'est vraie qu'en partie. Cette mesure avait été préparée par Schrotter, avant l'avénement de Stein au pouvoir. Le gouvernement était depuis longtemps entré dans cette voie, et Stein lui-même, pendant son administration en Westphalie, avait déjà dans une certaine mesure accompli cette grande réforme. Dans toute l'étendue des domaines de la couronne, le servage proprement dit avait été aboli par le premier roi de Prusse au commencement du dix-huitième siècle. Joseph II avait commué dans les États héréditaires les services personnels en une prestation, soit en nature, soit en argent. Le principe de la commutation a prévalu

Digitized by Google

dans les temps modernes. Il a été appliqué il y a une dizaine d'années par l'Autriche, en Gallicie, et plus récemment par Kossuth et ses collègues, en Hongrie. Mais le servage était loin d'être la seule anomalie dont les saines doctrines de l'économie politique réclamassent la suppression. Dans presque toutes les parties du royaume, la possession du sol était assujettie à une foule de restrictions gênantes. Il y avait des terres qui ne pouvaient être possédées que par les nobles, d'autres par les citoyens, d'autres enfin par les paysans. Là où il n'existait aucune prohibition, la nature de la propriété variait selon la condition de l'héritier ou de l'acquéreur. Un grand nombre de priviléges attachés aux terres nobles étaient abolis ou déclarés vacants lorsque le domaine passait dans les mains d'un roturier. Il était contraire à la loi de subdiviser ou de consolider une propriété appartenant à des paysans. Le manoir seigneurial et les fermes qui en dépendaient étaient séparés sans jamais avoir ensemble aucune communication. Pour avoir voulu protéger chaque classe contre les empiétements de l'autre, la législation les avait toutes privées de leur liberté d'action.

Après avoir soigneusement étudié les plans de Schrotter et les amendements suggérés par d'autres membres du gouvernement, Stein formula sa décision dans un édit qui fut publié par le roi le 28 décembre 1807. Tout sujet de la monarchie fut autorisé à acquérir et à conserver la terre à titre de propriétaire. Le vasselage, le villenage, le servage, tous les droits féodaux en un mot devaient être abolis dans un délai de trois ans, mais jusque-là chaque occupant devait continuer à détenir dans les conditions où il se trouvait. Les possesseurs de domaines substitués étaient autorisés à accorder des baux, et l'on prit des mesures pour abolir les substitutions par des actes entre les familles. Malgré les objections de Niebuhr, qui voulait, au moyen d'une législation artificielle, maintenir une population de paysans propriétaires, des facilités furent offertes, sous certaines restrictions, pour la consolidation des fermes. D'un autre côté, on permit aux propriétaires d'aliéner partie ou totalité de leur domaine. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais réforme ne s'opéra avec une telle facilité. Les abus auxquels l'édit royal tendait à remédier ne s'étaient maintenus jusqu'alors que grâce au peu de

Digitized by Google

goût que les masses éprouvent en général à changer, et aux répugnances de la noblesse à partager même des priviléges inutiles. Mais la catastrophe de 1806 et de 1807 réconcilia tous les partis à des mesures nécessaires et légitimes. Dans ces sortes de crises, un ministre vigoureux devient presque forcément un dictateur. La réforme qui a rendu le nom de Stein le plus populaire est un des actes les plus simples de sa glorieuse carrière administrative. Lorsqu'il fut écarté de nouveau des affaires, il avait remanié la constitution municipale des grandes villes du royaume et conçu le plan plus hardi d'une assemblée législative générale. Ayant, à un certain moment, ajouté à ses autres fonctions la direction des affaires étrangères, Stein employa un agent intelligent, Sack, pour traiter avec Daru, à Berlin, et envoya à Paris le frère du roi, le prince Guillaume, avec Alexandre de Humboldt. En même temps, il tendit tous les ressorts de son intelligence pour trouver les fonds dont il avait besoin. La multiplicité des mesures qu'il imagina dans ce but fit ressortir son infatigable énergie et l'inépuisable variété de ses ressources d'esprit. Il décréta que la monnaie russe serait admise à titre de monnaie légale. Il fit recevoir les billets de banque pour leur valeur courante dans le payement des impôts. Il obtint des corporations des nobles dans certaines provinces qu'elles garantiraient les billets émis par le gouvernement. A sa demande, les Etats de la Prusse occidentale votèrent un impôt sur le revenu. La Marche de Brandebourg et d'autres provinces se soumirent d'elles-mêmes à l'établissement d'une taxe sur la propriété. Stein vendit des terres de la couronne pour une somme de 75 millions. Il employa le prince Witgenstein à sonder l'avare électeur de Hesse sur la possibilité d'un emprunt, et il chargea Niebuhr d'une mission analogue à Amsterdam. Les relations personnelles du ministre et du savant s'étaient altérées depuis le jour où ce dernier avait échoué dans son système sur les petites propriétés. La réputation et les connaissances spéciales de Niebuhr le rendaient éminemment propre à la mission dont il était chargé en Hollande; mais Napoléon lui-même donna à son frère, le roi Louis, des instructions pour empêcher le succès de ses négociations. Le seul résultat de son voyage à Amsterdam, c'est un certain nombre de lettres précieuses sur la Hollande qui se trouvent dans

Digitized by Google

la collection de ses œuvres. L'empereur refusa de discuter avec le prince Guillaume le montant de la contribution et partit pour l'Italie. Daru traita Sack avec si peu de considération que Stein se détermina à entamer lui-même et directement la négociation. Les beaux esprits de la capitale déclarèrent que ces deux pierres, *Stein* et *Pierre* Daru, ne feraient jaillir de leur contact que des étincelles. On pouvait craindre, en effet, le choc d'un ministre fier et irritable avec le représentant susceptible et hautain d'une nation victorieuse. Mais Stein fit voir qu'il n'est point d'affaire à laquelle un caractère fortement trempé ne puisse se plier. Il se connaissait lui-même et il ne perdit point de vue l'objet qu'il se proposait. Il flatta Daru en le faisant nommer membre de l'Académie de Berlin, et réussit avant la fin de mars à obtenir de lui une convention qui fixait les termes du payement de la contribution de guerre et les périodes de l'évacuation. Immédiatement après, aux vives instances de la reine et de la famille royale, le ministre retourna à Kœnigsberg, afin de déjouer les intrigues et les cabales que ses ennemis avaient formées contre lui en son absence.

Sur ces entrefaites, les espérances qu'avait fait naître dans toute l'Europe l'insurrection d'Espagne avaient réveillé celles de la Prusse ; la Commission militaire s'était déjà mise à l'œuvre. Fort de son union avec Stein, Scharnhorst résolut de façonner la population tout entière au métier des armes au moyen de la formation de la landwehr. Niebuhr écrivit d'Amsterdam pour protester contre toute pensée, soit de lever une nouvelle armée, soit de recommencer la lutte contre la France. « Le prudent Phocion, dit-il, conseilla aux Athéniens de se soumettre à Philippe, et Jérémie détourna les rebelles qui doutaient de la mission divine de Nabuchodonosor de rechercher l'appui de l'Egypte. » Mais Stein n'était pas homme à écouter des patriotes ou des prophètes qui prêchaient la résignation au joug de l'étranger. Dans l'été de 1808, on calcula que la Prusse pouvait encore mettre en ligne quatre-vingt mille hommes, et le ministre, de concert avec Scharnhorst et Gneisenau, se prépara pour une lutte prochaine ; l'Autriche armait, la guerre d'Espagne n'était point terminée. L'aide de l'Angleterre était assurée, bien que Canning déclarât aux agents de Stein que le gouvernement britannique ne répondait point

Digitized by Google

des conséquences d'une collision prématurée. Les événements subséquents semblent avoir démontré qu'il était impolitique d'engager trop tôt la lutte, mais les partisans de la guerre, en 1808, avaient de fortes raisons à invoquer à l'appui de leur cause. Il valait mieux combattre avant que les contributions fussent payées que de fournir à l'ennemi les moyens de faire la guerre. L'implacable animosité de Napoléon contre la nation qu'il avait si profondément humiliée donnait lieu de craindre qu'il ne fût tenté de renouveler à Konigsberg les scènes odieuses de Bayonne. Par-dessus tout, il était d'une importance capitale d'agir de concert avec l'Autriche. Les campagnes d'Aspern et de Wagram auraient pu avoir un résultat tout différent, si Blücher et Scharnhorst s'étaient joints à l'archiduc Charles et avaient dirigé leurs forces contre les communications de l'ennemi. Le roi était loin de partager les idées et les espérances de son ministre et de ses généraux. Il avait appris, en 1806, à se défier de son armée et de son peuple, mais même l'expérience de Tilsitt n'avait pas ébranlé sa confiance dans la Russie. Alexandre, espérant encore obtenir de Napoléon les principautés danubiennes, et désireux d'assurer les fruits de sa perfidie en Finlande, supplia instamment Frédéric-Guillaume, à la fois par lettres et en personne, de ne point se rapprocher de l'Autriche. C'est en vain que Stein rappela au roi la mobilité du caractère d'Alexandre et les grandes ressources militaires que l'Autriche avait su se créer dans les dernières guerres. Il fallait se décider promptement, car Napoléon avait élevé de nouveau ses exigences pécuniaires et demandé la réduction de l'armée prusienne à trente mille hommes. L'influence de Stein sur le roi commençait à décroître, et sa carrière ministérielle touchait rapidement à sa fin.

Les réformes dont il était l'auteur avaient naturellement froissé beaucoup de gens, et ses ennemis cherchaient à le renverser pour se concilier la faveur des autorités françaises à Berlin. La masse de la nation était unanime à ressentir l'humiliation de l'oppression étrangère, mais la cause de l'envahisseur avait trouvé des partisans et des admirateurs dans les rangs de la cour et de l'aristocratie. Au nombre des membres de la faction française, on comptait Kalkreuth, Voss et le prince de Hatzfeldt, et il n'était pas difficile à Soult et à Davoust de s'éclairer sur les dispositions

hostiles au Stein. Le ministre avait refusé de s'enrôler dans la société secrète du *Tugend-bund*, mais dans le conseil en partageait les principes, et il avait conçu le plan d'une insurrection générale, dans le cas où une guerre d'indépendance viendrait à éclater. Par suite de renseignements fournis à Soult, un agent venant de Kœnigsberg fut arrêté et fouillé. On trouva sur lui et l'on inséra au *Moniteur* une lettre de Stein au prince Witgenstein, contenant des allusions à l'Espagne et à l'Autriche, au mécontentement qui régnait en Allemagne et à la possibilité d'une levée de boucliers. Et pour montrer combien étaient chimériques les projets des patriotes allemands, le journal officiel annonçait, en réponse à cette lettre, que M. de Champagny et le prince Guillaume venaient de signer un traité qui écartait toute cause de dissentiment entre la France et la Prusse.

Stein comprit que sa position n'était plus tenable ; lors même que la lettre en question ne serait point tombée entre les mains de l'empereur, celui-ci ne manquait pas de griefs à alléguer contre le ministre. Il était puéril de supposer que le maître impérieux qui avait exigé le renvoi de M. de Hardenberg tolérerait la présence au pouvoir d'un adversaire plus hardi et plus dangereux encore. Dans le premier moment, Frédéric-Guillaume refusa d'accepter la démission que lui offrait Stein. Deux ou trois mois se passèrent à compléter les réformes commencées ; mais, en novembre 1808, Stein quitta définitivement son poste et se rendit à Berlin. Dans les premiers jours de 1809, l'Allemagne entière lut avec étonnement et douleur au *Moniteur* un décret impérial daté de Berlin et ainsi conçu : « *Le nommé Stein*, cherchant à exciter des troubles en Allemagne, est déclaré ennemi de la France et de toute la confédération du Rhin. Tous les biens que ledit Stein possède, soit en France, soit sur le territoire de la confédération, seront séquestrés. Ledit Stein sera arrêté partout où il sera rencontré par nos troupes et celles de nos alliés. » Six ans plus tard, Stein, devenu le bras droit d'Alexandre, rédigeait la proclamation qui mettait Napoléon au ban de l'Europe.

Berlin avec sa garnison française était une résidence dangereuse. Stein s'enfuit à la hâte en Bohême et mit sa personne à l'abri. Quant à ses propriétés sur le Rhin et dans le duché de Varsovie, elles furent saisies et mises sous le séquestre, où elles

Digitized by Google

restèrent jusqu'au jour de la délivrance de l'Allem
nistres autrichiens le dissuadèrent d'aller à Vienn
frirent un asile à Troppau. Il passa trois ans avec
dans cette ville qu'à Brünn et à Prague. Napoléon,
vu sa proie lui échapper, s'en vengea en faisant ar
la baronne Marianne de Stein, à son doyenné d
comme prévenue du crime absurde de haute trahis
fut transférée à Paris. Elle y fut mise en prison et
vement malade des suites des frayeurs et des f
avait éprouvées; mais, après une détention de
l'empereur se laissa fléchir et lui permit de reto
magne.

Les persécutions dont Stein était victime le dé
rellement au choix des patriotes allemands, qui
un de leurs champions et de leurs chefs. C'est à
de Madrid que le nom du ministre prussien devi
pulaire. L'Allemagne salua dans l'ennemi de l'opp
le représentant du sentiment national. Niebuhr
comme d'habitude en plaintes et en reproches cont
peur lui fit perdre la tête. Il attribua le coup qui ve
sur Stein aux fautes et à la faiblesse de son ami
influences que son absence avait encouragées. Quo
ment attaché à son pays, Niebuhr combattit toute
sistance à un conquérant étranger, comme il s'opp
tentative ayant pour but d'étendre la liberté consti
Malgré son dévouement à la cause libérale, la révolu
let l'effraya plus tard au point qu'il mourut de l'émo
lui causa. Mais, malgré les avertissements et la resp
rité du Jérémie prussien, Stein avait déjà tourné se
côté de l'Autriche et mis sa confiance dans les
Vienne.

Lorsque la victoire de Wagram et le mariage du
avec Marie-Louise eurent dissipé les espérances qu'av
cevoir la bataille d'Aspern, l'ex-ministre sentit renaître
besoin d'agir. Il ne négligea aucune occasion de rossa
fluence dans les affaires publiques. Il com
l'éducation pour le gouvernement autric
respondance suivie avec Scharnhorst e

Digitized by Google

essaya, par l'intermédiaire du ministre du prince régent de Hanovre, le comte Münster, d'obtenir de l'emploi au service de l'Angleterre. Il vivait depuis trois ans dans la retraite, lorsqu'un nouveau champ vint s'ouvrir à l'improviste à son activité.

Au mois de mars 1812, à la veille de la campagne de Russie, sur une invitation de l'empereur Alexandre, il se rendit au quartier général, à Wilna. Il n'accepta auprès du czar aucun emploi déterminé, mais il se réserva le rôle de conseiller sur toutes les questions relatives à l'Allemagne. Sa position était, sous beaucoup de rapports, anormale ; mais il ne voyait qu'une chose, c'est qu'à cette époque l'avenir de l'Allemagne reposait sur le succès de la Russie, et que, pour lui, la meilleure manière de servir son pays c'était d'influencer la politique du seul souverain indépendant qui existât encore sur le continent. Aussi bien le czar était habitué à se laisser conduire par des étrangers. Aux différentes époques de son règne, il investit de sa confiance le Polonais Czartoriski, le Corse Pozzo di Borgo, le Grec Capo d'Istria. Stein était à sa cour le représentant d'une nation qui, malgré l'asservissement de son souverain à la France, était l'alliée naturel de toute puissance en armes contre Napoléon.

Par ses conseils, l'empereur nomma un comité chargé de s'occuper des affaires de l'Allemagne, et en donna la présidence d'abord au duc d'Oldenbourg, puis à Stein lui-même. Une agence fut fondée à Prague, avec mission de répandre des publications patriotiques et d'enrôler des bandes de partisans destinées à intercepter les courriers français et à former éventuellement le noyau d'une insurrection allemande. Par l'intermédiaire de Gneisenau et de Münster, Stein s'efforça de déterminer le gouvernement anglais à faire une expédition sur les côtes de la mer du Nord : on décida également de former une légion de déserteurs, de prisonniers et de volontaires. Stein réussit à persuader à l'empereur qu'il ne pourrait vaincre la France que par l'Allemagne. Il l'accompagna à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg, où il usa de toute son influence pour déjouer les intrigues du parti de la paix, qui avait pour chef l'impératrice-mère et le grand-duc Constantin. En octobre, l'armée française commença son mouvement de retraite. Stein dînait à la table impériale, lorsqu'on apporta la nouvelle de l'incendie de Moscou. L'impératrice-mère,

Digitized by Google

revenue à des idées belliqueuses ; ayant dit qu'elle rougirait d'être Allemande si un seul Français arrivait vivant sur les bords du Rhin, Stein lui répliqua avec vivacité : « Votre Majesté a tort de douter de l'Allemagne ; parlez des princes allemands, mais non de la nation. J'étais sur les bords du Rhin en 1792 et dans les années qui suivirent : la masse honnête du peuple allemand n'est point coupable. Si nos princes avaient eu foi en nous et avaient su utiliser nos services, pas un Français n'aurait franchi l'Elbe. » Il faut se rappeler que l'impératrice Marie était une princesse de Wurtemberg, que son frère était l'un des adhérents les plus dévoués de Napoléon, qui lui avait conféré le titre de roi, et que sa nièce avait épousé Jérôme Bonaparte. Il ne paraît pas toutefois que la hardiesse de Stein, peu conforme aux règles de l'étiquette impériale, lui ait nui dans l'esprit d'Alexandre.

On a reproché à Stein d'avoir contribué à introduire l'influence russe en Allemagne ; mais son biographe a démontré par des preuves irrécusables qu'il fut le premier à chercher des garanties contre un danger qui a compromis depuis d'une manière si sérieuse l'indépendance de l'Europe centrale. Tandis que Napoléon était encore à Moscou, Stein insista auprès de Münster et de Pozzo di Borgo sur la nécessité de déterminer l'Angleterre à prendre la direction des affaires en Allemagne et à enlever ce rôle à la Russie. Dans un mémoire qu'il confia à lord Walpole, il conseille au gouvernement anglais de prendre à sa solde la légion allemande et à opérer entre l'Elbe et le Rhin. Poussé par Czartoriski, Alexandre méditait le rétablissement de la Pologne sous un roi constitutionnel. Ce projet n'était pas moins conforme à la politique héréditaire de sa maison qu'à ses inclinations personnelles. Pierre le Grand avait recommandé à ses successeurs, après avoir effectué le partage de la Pologne, de reprendre en détail les portions dont leurs complices se seraient emparés. La plus grande partie du lot échu à Frédéric avait été enlevée à la Prusse, et il n'était pas impossible que, dans le cours des événements, l'Autriche fût contrainte de renoncer à la Gallicie. De plus, Alexandre, dans la plénitude du pouvoir absolu, aspirait aux émotions toutes nouvelles pour lui du régime constitutionnel. Cet amour un peu nuageux de la li-

Digitized by Google

berté qu'il avait contractée dans sa jeunesse, n'avait pas encore fait place à cet ardent mysticisme religieux, qui caractérisa les dernières années de sa vie. Il assura gravement à Stein que la propagation des principes libéraux était le but unique de son ambition.

Stein comprit bien que la reconstitution de la Pologne, sous le protectorat de la Russie, n'opposerait qu'une barrière insuffisante contre les empiétements des czars, et il fit comprendre à Münster que le nouveau royaume serait une menace permanente pour l'Allemagne. Ce danger, dit-il, ne pouvait être prévenu que par l'union de l'Angleterre et de l'Autriche. Le gouvernement anglais accueillit avec froideur l'ouverture de Stein; mais on ne peut l'en blâmer. Les campagnes de la péninsule absorbaient toutes les ressources militaires de la nation. La honteuse défaite d'Iéna avait détruit toute confiance dans les armées de l'Allemagne du nord, et il n'était pas déraisonnable de soupçonner que la Russie pourrait revenir à l'alliance française, après la rapacité qu'elle avait montrée à Tilsitt. Stein, doué d'une rare sagacité pratique, fondait la plus grande partie de ses espérances dans la régénération de la Prusse, et c'est surtout à son instigation qu'Alexandre, après la destruction de l'armée française, forma le projet de rétablir la monarchie de Frédéric le Grand. Un parti puissant en Russie considérait l'objet de la guerre comme rempli par l'évacuation du territoire national. Le chancelier Romanzoff, le vieil adversaire de Stein à Mayence, s'était de tout temps montré partisan d'une alliance avec la France, et un grand nombre de généraux, y compris le vénérable commandant en chef, répugnaient à risquer dans une guerre offensive la réputation qu'ils venaient d'acquérir. A son arrivée à Wilna, le principal corps d'armée était réduit à vingt-sept mille hommes; enfin, il était à craindre que l'empereur ne voulût s'arrêter pour mettre immédiatement à exécution ses desseins sur la Pologne. Dans un mémoire rempli de vues profondes, Stein proposa à Alexandre l'adoption de la politique qu'il suivit, en effet, dans la suite. Selon lui, il fallait engager le roi de Prusse à contracter une alliance étroite, mais éviter avec soin tout engagement avec les petits princes de l'Allemagne. Les souverains alliés devaient nommer des commissaires pour administrer les

Digitized by Google

districts évacués par l'ennemi, et se réserver l'organisation définitive de l'Allemagne pour le moment de la paix. Avec sa hardiesse habituelle, Stein demandait en même temps le renvoi de Romanzoff, « cet homme rempli d'idées fausses et chimériques, cette tête vide de courtisan. » Au lieu de lui savoir mauvais gré de sa franchise, Alexandre se conduisit d'après ses avis, et le consulta même sur le choix du successeur qu'il devait donner à Romanzoff.

Le manifeste dans lequel l'empereur déclarait qu'il voulait replacer la Prusse au rang de puissance de premier ordre eut pour résultat d'amener la défection d'York et du contingent prussien, qu'il sépara de l'armée de Macdonald. Dans son premier mouvement, le roi crut prudent de désavouer son général et même d'offrir à Napoléon de renouveler son alliance avec lui ; et ce ne fut qu'à son arrivée à Breslau que Scharnhorst réussit à le convaincre que la nation était prête et résolue à secouer le joug de l'étranger. Quelques années plus tard, Frédéric-Guillaume donna des marques publiques de sa gratitude à l'officier qui, sous sa propre responsabilité, avait brisé l'alliance française. Les négociations avec York étaient déjà fort avancées, lorsqu'Alexandre quitta Saint-Pétersbourg, en décembre, pour se mettre à la tête de l'armée. Stein ne tarda pas à le suivre au quartier général, après avoir écrit de la manière la plus pressante à ses amis, pour les supplier de profiter de la nouvelle perspective qui s'ouvrait pour l'Europe. Il dit à Münster que l'Angleterre était trop lente à prendre la direction des affaires, et qu'il fallait qu'elle envoyât sans délai des hommes et de l'argent. Il écrivait à Walmoden : « Tettenhorn et Wuizingerode se couvrent de gloire, et vous, qui valez mieux qu'eux, vous parcourez l'Europe comme un touriste. » A Gneisenau, ses exhortations étaient encore plus pressantes : « Je vous supplie de venir. Que faites-vous en Angleterre tandis que les Russes et les Français se battent sur tous les points de l'Allemagne ? Revenez, je vous en conjure. Adieu, mais revenez. » Le brave général, qui ne perdit jamais courage dans les circonstances même les plus difficiles, devait recevoir bientôt la récompense de sa persévérance et trouver l'occasion de justifier la confiance de son ami. Commandant en second de l'état-major à Gross-Gorschen et à Bautzen, et, depuis la mort de Scharnhorst,

Digitized by Google

principal guide et conseiller de Blücher, Gneisenau partagea la gloire de son chef à la Katzbach et à Leipsik. Dans la seconde moitié de la campagne de France, il commanda de fait l'armée, et se trouvait aux côtés du vieux maréchal aux grandes batailles de Ligny et de Waterloo. Stein ne savait pas que Gneisenau arrivait en Prusse avec la mission de prendre à la solde de l'Angleterre la garnison de Colberg, s'il trouvait Frédéric-Guillaume encore allié à Napoléon.

Lorsque l'aile gauche des Français eut été découverte par la défection d'York, les généraux russes qui traversèrent les premiers la frontière de la Prusse orientale étaient disposés à traiter cette province en pays conquis. Les relations des autorités locales et de York lui-même avec les commandants de l'armée envahissante étaient des moins amicales. Le président de Schön refusait de prêter son concours pour mettre les ressources de la province à la disposition d'une cause que son gouvernement pourrait désapprouver, et il était à craindre qu'un sentiment patriotique honorable ne devînt un obstacle sérieux à la délivrance d'un pays opprimé par l'étranger. Heureusement Alexandre possédait dans Stein l'agent le plus propre pour faire cesser ces difficultés. Armé de pleins pouvoirs du czar, l'ex-ministre de Prusse arriva à Kœnigsberg avec la ferme résolution d'entraîner la province dans la cause commune. Après avoir persuadé à l'empereur de rappeler son général corse Paulucci, le plénipotentiaire conseilla de demander aux Etats les subsistances nécessaires à l'armée. Schön, malgré la vieille amitié qui le liait à Stein, protesta contre l'intervention du commissaire russe, mais, en somme, il acquiesça à l'expédient que celui-ci avait suggéré. Stein, à la suite d'une altercation violente avec le président et avec York, consentit à quitter Kœnigsberg avant la réunion de la diète. York obtint des Etats des subsides et l'autorisation d'appeler le *landsturm* et la *landwehr* à la défense de la province. Schön rendit justice au désintéressement patriotique de son ami, et s'imputa naturellement à honneur le succès avec lequel il avait défendu les droits de son souverain ; mais le plénipotentiaire russe aurait pu, avec bien plus de raison, se glorifier d'avoir rempli sa mission, sans avoir imposé à son pays aucun sacrifice qui coûtât réellement soit à sa dignité nationale, soit à ses droits constitutionnels. Stein n'en-

Digitized by Google

tendait point faire dépendre la liberté de l'Europe du caprice de la cour de Berlin sans le consentement de la couronne, il avait de la manière la plus honorable consacré les ressources de la Prusse orientale au but de la guerre. Mais il faut ajouter que si, pour atteindre plus efficacement ce but, une irrégularité constitutionnelle eût été indispensable, le baron n'eût point reculé devant cette mesure et eût mis à une plus rude épreuve les scrupules de Schön.

Une alliance définitive entre les deux gouvernements ne pouvait tarder plus longtemps. Par une étrange vicissitude des événements, Stein reparut à Berlin en qualité de représentant de la Russie. Alexandre entreprit de rendre à la Prusse les limites de 1806, en substituant toutefois le royaume de Saxe au grand-duché de Varsovie que l'armée russe occupait. Voyant la ferme résolution d'Alexandre, Stein jugea que, tôt ou tard, il faudrait se soumettre aux desseins du czar sur la Pologne et que ce qu'il y avait de mieux à faire pour le moment, c'était de laisser cette question en suspens jusqu'à la réorganisation définitive de l'Europe. Grâce à la négligence de Hardenberg, la question fut résolue dans la suite en faveur de la puissance la plus forte, et l'Angleterre, l'Autriche et la France réussirent à empêcher l'incorporation totale de la Saxe dans les États prussiens. Lorsque la princesse Louise Radziwill pria Stein de plaider auprès d'Alexandre la cause de l'indépendance polonaise, il répondit que son influence ne s'étendait pas au delà des affaires d'Allemagne et qu'il fallait s'adresser au prince Czartoriski, qui possédait les secrets du czar sur toutes les questions relatives à la Pologne.

Enorgueillis de leurs succès, fiers de la destruction de la grande armée, les alliés avaient trop rabaissé dans leur estime les ressources de Napoléon. Quarante mille Russes au moins avaient traversé l'Oder, et les levées prussiennes étaient encore à compléter lorsque Napoléon reprit sa supériorité accoutumée à Gross-Gorschen et à Bautzen. Les princes de l'Allemagne occidentale firent chanter des *Te Deum* en l'honneur de la France. Le roi de Wurtemberg décréta que les criminels hostiles à la domination française seraient privés de l'assistance d'avocats pour les défendre devant les tribunaux. La Saxe et la Bavière se soumirent sans résistance aux ordres du conquérant. Après la bataille de Bautzen,

Digitized by Google

le *Moniteur* dénonça comme un dangereux démagogue le fier aristocrate dans lequel Napoléon avait rencontré un si redoutable adversaire. « Le fameux Stein, selon la feuille officielle, était un objet de mépris pour tous les honnêtes gens. Ses manœuvres tendaient à exciter la populace contre tous ceux qui possédaient. On félicitait la population paisible d'avoir échappé aux atteintes de Stein et des Cosaques. » A la même époque, des critiques d'un autre genre reprochaient au prétendu révolutionnaire de manquer de zèle dans la cause de l'Allemagne. Niebuhr, qu'il avait associé à ses grands travaux administratifs, ne pouvait comprendre que le conseiller du czar perdrait toute son influence s'il adoptait une politique exclusivement prussienne.

A l'expiration de l'armistice et après l'adhésion de l'Autriche à la coalition, un grand changement s'opéra dans la politique des alliés. Entrant sans enthousiasme dans une lutte qu'il avait prévue depuis longtemps, Metternich ne voulait qu'une chose : recouvrer les possessions que l'Autriche avait perdues et assurer une paix durable. Il repoussa l'idée de Stein de reconstituer le vieux royaume d'Othon et de Conrad, en voyant le danger qui menaçait l'Europe du côté de l'Orient où la frontière russe s'était rapprochée du Dniéper et du Pruth. Craignant de voir l'équilibre européen renversé un jour par l'ambition moscovite, et pour faire contre-poids aux envahissements du czar, il résolut de maintenir Napoléon en possession de la rive gauche du Rhin.

La jalousie que lui inspiraient les agrandissements de la Russie explique toute la politique ultérieure de Metternich. Alexandre en conçut contre lui le plus vif ressentiment, et pendant longtemps il refusa d'entrer en relation directe avec un homme d'Etat que, jusqu'à la fin de sa vie, il considéra comme son plus implacable ennemi. Mais un czar de Russie est toujours prudent, même dans ses moments de plus grande impétuosité, et il est plus que probable que Nesselrode obéit à des instructions particulières lorsqu'il acquiesça à la politique autrichienne. L'erreur du cabinet de Vienne était de croire qu'il pourrait conduire une guerre contre un ennemi tel que Napoléon, avec des demi-mesures et en temporisant. Ce qui assura la victoire de la coalition, ce ne furent pas les combinaisons de Metternich, mais l'ambition d'Alexandre, l'enthousiasme patriotique de la Prusse et les im-

Digitized by Google

menses ressources de l'Angleterre. Le gouvernement autrichien, qui dirigea la diplomatie des alliés et nomma le généralissime des forces combinées, ne mit jamais, pour son compte, plus de cinquante mille hommes en ligne.

Immédiatement après la bataille de Leipzick, les alliés donnèrent à Stein une marque extraordinaire de confiance en l'investissant de l'administration supérieure de tous les territoires conquis. Toute l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche, de la Prusse, du Hanovre, de la Bavière et du Wurtemberg, fut divisée en districts sous des gouverneurs généraux ; Stein fut chargé de faire fonctionner le système entier. Il avait à nommer les gouverneurs et autres hauts fonctionnaires; à pourvoir aux besoins de l'armée dans chaque province, à tirer de celles-ci toutes les ressources en hommes et en argent dont elles pouvaient disposer en faveur de la cause commune, et à surveiller l'administration des hôpitaux militaires. A un certain moment, l'autorité de Stein s'étendit sur une population de treize millions d'habitants en Allemagne ; et, après l'entrée des alliés en France, il exerça des fonctions analogues dans les départements occupés par leurs armées. On calcule qu'il n'eut pas moins de cent soixante mille hommes à approvisionner de toutes les choses nécessaires à leur subsistance.

On croit que Metternich chercha à éloigner de la personne d'Alexandre un adversaire non moins habile que déterminé. Il est certain que tandis que Stein était occupé à Leipzick à organiser son système administratif, le ministre autrichien, de concert avec les alliés assemblés à Francfort, offrit la paix à Napoléon, en conservant à la France ses frontières du Rhin et des Alpes. Stein se hâta d'accourir au quartier général et détermina Alexandre à continuer la guerre pendant la durée des négociations, mais il ne put lui faire adopter le plan de Blücher, qui consistait à marcher rapidement sur Paris. Les diplomates de Francfort étaient encore sous l'impression de la terreur que les victoires de la France avaient répandue pendant vingt ans en Europe. Tandis que Napoléon épuisait toutes ses ressources dans un suprême effort, les alliés affectaient de faire gratuitement parade de leur sollicitude pour l'honneur de la France, et, par une générosité qu'on a peine à s'expliquer, ils répudiaient toute pensée de vouloir enlever à la France les provinces qu'elle avait arrachées de force à

Digitized by Google

l'Allemagne. Napoléon prit cette modération pour un aveu de faiblesse, rejeta les conditions que lui offrait le congrès de Châtillon et commença cette audacieuse et brillante campagne sur laquelle reposaient ses dernières espérances. Mais les forces étaient trop inégales. Malgré ses défaites et la lenteur du généralissime autrichien, Blücher se dirigea sur Paris dans la perspective d'un changement immédiat dans le gouvernement de la France ; Stein usa de son influence auprès d'Alexandre pour le détourner de son projet de transférer la couronne impériale au roi de Rome, sous la régence de Bernadotte. Deux jours avant la reddition de Paris, il adopta une mesure hardie et ordonna au gouverneur prussien de Dijon de recevoir le comte d'Artois ; et, avant leur arrivée dans la capitale, les souverains alliés avaient déjà proclamé la restauration des Bourbons. Le 10 avril, il écrivit de Paris à sa femme pour la féliciter de la chute de l'ennemi. « L'archiduchesse, lui dit-il, retourne près de son père ; Jérôme est parti pour Stuttgard, Joseph pour la Suisse, et nous voilà débarrassés de toute cette famille. »

La guerre terminée, les divergences qui allaient éclater dans les vues des alliés étaient tellement visibles que les souverains ajournèrent d'un commun accord les questions les plus délicates. L'Autriche entra en arrangement particulier avec la Bavière pour l'organisation de l'Allemagne du sud. Alexandre n'était pas désireux d'avancer l'heure où l'on discuterait ses droits à la possession de la Pologne, dont ses armées continuaient à occuper le territoire. La position de la Prusse seule était incertaine. Ce n'était que dans le royaume de Saxe qu'elle pourrait trouver un équivalent au grand-duché de Varsovie, mais il était aisé de prévoir que l'Autriche s'opposerait à ses prétentions, et que la Russie ne se soucierait pas de les appuyer. Stein, qui administrait encore la Saxe par le gouverneur général, le prince Repnin, pressa le ministre Hardenberg de régler sans retard la question territoriale, tandis que les brillants services de Blücher et de l'armée prussienne étaient encore présents à l'esprit des alliés. L'indolence de Hardenberg laissa passer une occasion qui ne se retrouva jamais dans la suite. Par un article secret du traité de Paris, il fut convenu que les questions de la Pologne et de la Saxe seraient réservées à la décision des quatre puissances à Vienne. Les sou-

Digitized by Google

verains alliés, de même que leurs ministres, avaient hâte d'aller jouir à Londres de l'hospitalité que leur préparait le prince régent d'Angleterre.

Stein passa l'été à Francfort et à Nassau, et en septembre, sur l'invitation expresse d'Alexandre, il se rendit à Vienne pour l'ouverture du congrès. Aucun des diplomates qui y étaient réunis n'avait étudié plus à fond les deux grandes questions qui allaient absorber l'attention des souverains. Plus jaloux que Hardenberg de rendre à la Prusse le rang qu'elle occupait autrefois en Europe, Stein était en même temps désireux d'établir un système constitutionnel qui pût assurer l'unité de l'Allemagne. Sa position toutefois était essentiellement fausse. Tandis que Castlereagh, Hardenberg, Nesselrode, Metternich, Talleyrand, parlaient au nom de puissances qui gouvernaient le monde, Stein n'avait à invoquer que sa grande réputation et la confiance personnelle dont il avait plu à un souverain étranger de l'honorer. Il n'en prit pas moins une part active aux négociations sur la question de la Saxe et sur celle de la constitution allemande. Les délibérations du congrès étaient à peine commencées que l'inévitable conflit des intérêts opposés éclata. Sur la question polonaise, Alexandre se trouva entièrement isolé. Parmi ses propres conseillers, Razumoffsky, Capo d'Istria et Pozzo di Borgo, cherchèrent à le dissuader de son projet d'établir un Etat constitutionnel aux portes d'un empire qui devait forcément rester sous le régime despotique. Hardenberg s'entendit avec Metternich pour protester contre la position militaire agressive que le grand-duché de Varsovie devait nécessairement donner à la Prusse, et pour rappeler à l'empereur les promesses qu'il avait faites à l'origine de la coalition de 1813. Mais les Polonais, à l'instigation de Czartoriski, demandèrent eux-mêmes la restitution de leur ancienne nationalité, et Alexandre déclara qu'il était de son devoir de séparer les crimes de son aïeule, l'impératrice Catherine. Stein avait prévenu l'empereur des justes alarmes que ses desseins excitaient; mais, convaincu qu'il ne gagnerait rien sur son esprit, il conseilla à Hardenberg d'insister plutôt sur la limitation du territoire russe que sur l'abandon du plan favori d'Alexandre. Dans un voyage que firent à Pesth les trois souverains, le czar réussit à détacher Frédéric-Guillaume

Digitized by Google

de la cause commune de l'Europe. L'ascendant de la maison de Romanoff triompha des résistances du représentant de la famille de Hohenzollern. Mais il est plus que certain qu'en retour des concessions du roi de Prusse, Alexandre lui garantit l'incorporation de la Saxe. A l'ouverture du congrès, il semblait encore possible de faire décider la question saxonne dans le sens des intérêts de la Prusse. L'Angleterre était neutre et favorable; la Russie soutenait les prétentions du cabinet de Berlin; l'Autriche ne faisait qu'une opposition indirecte ou douteuse, et les protestations de Talleyrand restaient sans écho auprès des vainqueurs. Mais le succès même des combinaisons politiques d'Alexandre nuisit à son allié. L'Europe, impuissante à lutter plus longtemps contre le czar, n'était point disposée à donner satisfaction aux prétentions de Frédéric-Guillaume, et Alexandre n'était point tenté de compromettre le résultat qu'il avait obtenu en s'engageant trop avant en faveur de la Prusse. La compensation accordée en définitive à celle-ci fut bien inférieure à ce qu'elle attendait.

L'organisation du corps germanique marcha de front avec le règlement territorial de l'Europe. Stein avait commencé à s'occuper de cette question dès l'origine de la campagne de Russie, et toujours il avait soutenu la nécessité de la médiatisation des princes et de la division de l'ancien empire d'Allemagne entre les deux grandes monarchies du nord et du sud. Le traité de Reichenbach, par lequel l'Autriche adhérait à la ligue formée contre Napoléon, assurait l'indépendance des princes de l'Allemagne. La Bavière, par le traité de Ried, et le Wurtemberg, par celui de Fulde, se firent garantir la position qu'ils devaient l'un et l'autre à la faveur de Napoléon. Après la bataille de Leipsick, tous les petits potentats du Rhin se hâtèrent de profiter des clauses libérales du traité de Reichenbach. Toutefois, les grandes puissances s'étaient réservé le droit de soumettre les États secondaires soit à des limitations de territoire, soit à des restrictions constitutionnelles. Metternich lui-même, bien que la jalousie que lui inspirait la Prusse fît de lui le patron et le champion naturel des princes, ne pouvait songer, sans commettre un suicide politique, à laisser les membres de la confédération du Rhin en possession des prérogatives dont ils avaient

Digitized by Google

fait usage pour favoriser les empiétements de la France. François d'Autriche ayant déjà fait connaître sa résolution de refuser la couronne impériale, il devint nécessaire de pourvoir à l'organisation de l'empire. Par le traité de Chaumont, le 1er mars 1814, les puissances alliées déclarèrent que l'Allemagne serait un Etat fédéral. Dix jours plus tard, Stein remit à l'empereur Alexandre un mémoire où il exposait un plan de constitution, qui fut modifié par Hardenberg et soumis au congrès. M. Pertz donne tout au long le détail des négociations qui s'engagèrent sur cette importante question. Elle ne fut point résolue à l'entière satisfaction de Stein, qui, avant de quitter Vienne, exprima son mécontentement dans un mémoire qu'il remit à l'empereur Alexandre. Il avait fait tous ses efforts pour assurer à son pays la force et l'unité, sans lesquelles il ne concevait point pour lui d'indépendance. On lui a reproché sa partialité pour la Prusse et ses relations avec les souverains étrangers ; mais il faut reconnaître qu'il préféra sans cesse les intérêts de l'Allemagne à la faveur du czar, et que tout en désirant maintenir et fortifier la monarchie de Frédéric le Grand, il n'hésita point à presser l'Autriche de reprendre la couronne impériale. Sa position politique était on peut plus embarrassante. Ses idées ne concordaient plus avec celles d'Alexandre. De récents démêlés l'avaient séparé de Hardenberg et de Humboldt, tandis qu'à la fin du congrès il se trouvait dans de meilleurs termes avec Metternich, qui lui proposa même le poste de président de la diète, en qualité de plénipotentiaire autrichien.

Avec la paix de 1815 se termina la carrière officielle de Stein. Après être resté un mois à Paris, il prit congé de l'empereur Alexandre et se rendit à Francfort. Il refusa successivement de représenter l'Autriche et la Prusse à la diète. Couvert de décorations que lui avaient conférées les souverains alliés, universellement respecté et consulté par les partisans de la liberté de l'Allemagne, il passa les dernières années de sa vie à la campagne, attaché aux occupations rurales et aux études littéraires. En 1816, il échangea son domaine de Birnbaum contre celui de Cappenberg, en Westphalie, et se consacra tout entier aux intérêts de la province où il avait passé les meilleures années de sa jeunesse. L'hésitation du roi à doter la Prusse des insti-

Digitized by Google

tutions représentatives qu'il lui avait promises l'affligea profondément. Il rédigea des mémoires sur les réclamations des États de la Westphalie relativement à la restitution de leurs anciens priviléges. Dans les discussions politiques auxquelles il eut encore l'occasion de prendre part, Stein attribua de plus en plus d'importance à l'élément aristocratique dans l'établissement du régime constitutionnel. C'était, en effet, le seul moyen légal de contre-balancer le despotisme des rois et de leurs ministres, et bien que la police prussienne se soit abaissée une fois jusqu'à fouiller dans ses lettres pour trouver les preuves de ses relations avec les démagogues, Stein n'eut jamais rien de commun avec les révolutionnaires. En 1819, il assista au congrès d'Aix-la-Chapelle. C'est à cette époque qu'il perdit un de ses plus chers amis, Blücher. La mort de sa femme, survenue quelque temps après, sans rien changer aux habitudes actives de sa vie, tourna son âme vers les idées religieuses. Vers 1820, il fonda une société pour la publication des historiens primitifs de l'Allemagne, et se lia à cette occasion avec M. Pertz, auquel nous devons l'excellente biographie du ministre. Stein mourut plein d'années et d'honneurs, le 29 juin 1831. Quel est celui des hommes d'Etat de l'Allemagne dont la carrière ait été mieux remplie et qui ait plus fait pour la grandeur, la liberté et l'indépendance de son pays?

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Le duel dans lequel vient de succomber Herr von Hinkeldey, chef de la police de Berlin, excite une émotion extraordinaire en Prusse et dans toute l'Allemagne. Ce ministre, le Sartines prussien, était un fonctionnaire réformateur à qui Berlin doit quelques-unes des plus heureuses innovations de l'administration urbaine, l'éclairage des rues au gaz, des garnis pour les indigents, un corps de pompiers, un télégraphe électrique, des bains et des lavoirs publics. Sévère, mais juste, sans acception de personnes, il prétendait soumettre aux lois de police non-seulement la classe moyenne, mais encore cette caste aristocratique qui se croit privilégiée au-dessus du roi, caste aspirant à représenter seule la nationalité prussienne, parce qu'elle ose évoquer tous les préjugés du vieux temps et oppose ses sympathies russes aux sympathies pour la France, qui sont l'expression, en Allemagne, de la civilisation moderne. L'adversaire de Herr von Hinkeldey, le baron de Rochow, appartient à cette classe, et il faisait partie, dit-on, d'une coalition de jeunes nobles qui avaient juré de provoquer successivement le ministre de la police jusqu'à ce qu'il fût tué par l'un d'eux. On multipliait les avanies sur son passage, on insultait sa femme et sa fille, etc., etc. C'est dans un *carrousel* de la cour que le baron de Rochow lui a fait un dernier affront, en lui disant qu'un *mouchard* n'était point là à sa place.

Il paraît que le roi de Prusse hésite à punir le duelliste, en faveur duquel s'est prononcé la Chambre des seigneurs (*Herrenhaus*), dont le président a dit qu'il avait été forcé de choisir entre la loi et son honneur. Herr von Hinkeldey était cependant l'homme du roi, investi de sa confiance, dévoué à sa personne. Malheureusement le roi de Prusse est un caractère mobile, dominé tantôt par une influence, tantôt par une autre. Homme de théorie en politique, honnête, moral et religieux, il n'a pas toujours le courage de ses résolutions les plus réfléchies.

Digitized by Google

VOYAGES. — MŒURS D'ORIENT.

LE DÉSERT ARABE

ENTRE MÉDINE ET LA MECQUE.

TROISIÈME EXTRAIT DU PÈLERINAGE DU LIEUTENANT BURTON [1].

Nous allons accompagner le lieutenant Burton jusqu'à la Mecque, et nos lecteurs ne se plaindront pas si nous leur donnons presque textuellement cette seconde partie de son pèlerinage, plus curieuse encore peut-être que la première. Nous avons laissé le pèlerin prêt à partir de Médine, ayant conclu tous ses arrangements avec Masoud le Harbi. Celui-ci ne se présenta, le lendemain, qu'à huit heures du matin : les bagages furent chargés, les adieux échangés, et le lieutenant, reconduit par ses amis jusqu'aux portes de la ville, se trouva de nouveau dans le désert, en compagnie de plusieurs Turcs et Mecquains auxquels le vieil Arabe avait loué le reste des neuf chameaux qu'il possédait. Le gros de la caravane était parti avant le jour, et M. Burton ne le rejoignit que dans la soirée :

« — La chaleur brûlante du jour avait été funeste aux bêtes de somme : des cadavres d'ânes, de chevaux et de chameaux bordaient la route que nous avions à suivre. Ceux que l'on avait laissés mourir étaient déjà la proie des vautours et des autres oiseaux carnassiers ; tandis que ceux que l'on avait égorgés étaient entourés par les bandes des pèlerins mendiants, nommés *takruris*, qui, toujours affamés, découpaient dans la chair des ani-

[1] Voir les numéros de la *Revue Britannique* de décembre 1855 et de janvier 1856.

Digitized by Google

maux abattus de longues tranches qu'ils suspendaient sur leur épaule, en attendant que la halte du soir leur permît de les faire cuire. Je n'ai jamais vu de créatures humaines aussi misérables. Ils portaient des écuelles de bois dans lesquelles ils recevaient l'eau qu'ils allaient quêter, à titre d'aumône. Leur seule arme était un couteau renfermé dans une gaîne de cuir, attachée au-dessus du coude. Pour tout vêtement, ils avaient sur la tête une vieille calotte ; aux pieds, des bandes de cuir tenant lieu de sandales, et sur le corps une longue et sale tunique, ou quelquefois même un simple morceau d'étoffe en lambeaux couvrant les reins. Quelques-uns paraissaient être de vrais sauvages ; d'autres, au contraire, étaient de beaux hommes, aux larges épaules et aux membres vigoureux. Plusieurs étaient devenus boiteux par l'effet de la fatigue ou d'une blessure ; enfin, sur plus d'un visage, je lisais les signes précurseurs de la mort.

. . . . . .

« La nuit était venue : une heure cependant s'écoula encore avant que nous vissions briller les feux de la caravane, dont la proximité nous fut annoncée par le cri des sentinelles. Placé dans un creux, à l'abri d'une rangée de collines, le camp était disposé dans le meilleur ordre. Le pavillon du pacha était entouré par les tentes de ses soldats, tandis que des gardes, régulièrement placées, protégeaient toutes les approches. Un de nos hommes, qui avait été envoyé en avant, se présenta pour nous recevoir et nous conduire dans une place vacante, où les chameaux furent déchargés et les tentes dressées ; puis on alluma le feu et l'on fit les préparatifs du souper. Notre manière de vivre était très-simple. Les poches dont notre litière était garnie intérieurement et extérieurement contenaient l'eau et les provisions qui nous étaient nécessaires pendant la marche. Nous pouvions boire et manger sans nous arrêter. A certaines heures du jour, des marchands ambulants venaient nous offrir du sorbet, de la limonade, du café et des pipes admirablement préparées. Il est possible aussi de fumer dans la litière ; mais peu de voyageurs aiment à le faire pendant le *simoom* (vent brûlant du désert). Ce qu'on souhaite avant tout, au moment d'une halte, c'est la pipe, dont l'influence délicieusement calmante produit toujours, surtout lorsqu'on la fait suivre d'une tasse de café et d'une petite pro-

Digitized by Google

menade sur le sable, l'appétit qu'on ne saurait faire naître par aucun autre moyen.

. . . . . .

« Le lendemain, nous fûmes réveillés, à trois heures du matin, par le coup du départ. Les tentes furent abattues, les chameaux chargés, et comme nous étions sur le point de franchir un défilé de la montagne, nous nous hâtâmes, afin de nous assurer une bonne place dans l'ordre de la marche. C'est une précaution nécessaire ; car, durant toute la journée, cet ordre ne doit pas être interverti. Une foule de petits accidents survinrent : des chameaux s'abattaient, des litières s'accrochaient, et de tous côtés pleuvaient les injures. A la fin, au moment où le soleil commençait à montrer son disque enflammé, nous débouchâmes dans un bassin d'environ cinq milles de large sur douze milles de long. Là, nous mîmes pied à terre ; nous fîmes notre prière, que suivit le déjeuner ; et, après une demi-heure de repos, nous reprîmes notre marche. C'était un aspect frappant que celui de notre longue caravane, cheminant lentement à travers la plaine. Autant que l'œil en pouvait juger, il y avait au moins sept mille personnes, à pied, à cheval, en litière, ou montées sur les magnifiques chameaux de Syrie. On pouvait partager les pèlerins en huit classes, d'après leur manière de voyager. Les plus humbles marchaient à pied, un bâton à la main. Venaient ensuite ceux qui, selon la mesure de leur fortune, montaient des ânes, des chameaux ou des mules. Les hommes dont la richesse était supérieure avaient des dromadaires. Les soldats étaient à cheval. De légers appareils, de la forme la plus modeste, placés au-dessus des ballots dont les chameaux étaient chargés, portaient les femmes, les enfants et les invalides des classes pauvres. Enfin, les nobles et les grands voyageaient dans de brillantes litières dorées, que suivaient des coursiers menés en laisse et toujours prêts à être montés. Le soleil du matin faisait reluire les armes des cavaliers qui entouraient l'étendard du sultan, soigneusement renfermé dans l'étui qui le recouvre ordinairement ; il éclairait brillamment tous les détails de ce tableau mouvant, dont la variété infinie n'était pas le moindre mérite. Pas un homme qui fût vêtu comme celui qui marchait à son côté ; pas un chameau, pas un cheval dont le harnais fût semblable à ceux qui le précédaient ou le suivaient.

Digitized by Google

Les contrastes les plus étranges s'offraient sans cesse aux regards de l'observateur : là, une troupe de *takruris*, à moitié nus, marchait entremêlée avec les somptueux équipages du pacha ; ici, des Persans, aux longues barbes et aux grands bonnets coniques, conversaient avec des Turcs dont le menton était rasé et dont la tête était coiffée du mesquin tarbouche.

. . . . . .

« A la halte qui eut lieu l'après-midi, il fallut, quand nous eûmes planté notre tente, pourvoir au renouvellement de notre provision d'eau. Masoud me prévint que ses chameaux n'avaient pas bu depuis quatre-vingt-dix heures, et qu'ils ne pouvaient supporter plus longtemps cette privation. C'est pourquoi, montant avec Mohammed un dromadaire chargé d'outres vides, le scheick partit sur-le-champ, me laissant ainsi la liberté d'écrire tranquillement mon journal. Il ne revint qu'à nuit close, après mainte aventure. L'eau qu'il avait été chercher se trouvait dans un torrent situé à deux milles du camp. Les soldats gardaient toutes les sources et se faisaient payer chèrement le droit d'y puiser. Il n'y avait pas à s'en plaindre, car, en l'absence de cette police, nous eussions été exposés à mourir de soif. Mohammed avait eu plusieurs querelles ; et, après avoir cassé son pistolet sur la tête d'un Persan, il revenait possesseur triomphant de deux outres pleines d'une eau excellente, qui nous coûta dix piastres.

. . . . . .

. . . . . .

« Je passai deux agréables heures avant de m'endormir. Scheick-Masoud me plaisait infiniment, et, comme il n'avait pas manqué de s'en apercevoir, il me contait longuement sa généalogie, ses combats et ses affaires de famille. Le reste de la troupe ne pouvait cacher le sentiment de dédain que je lui faisais éprouver, quand j'interrogeais mon guide sur l'emplacement des torrents, des montagnes et des villages, ainsi que sur les divers détails relatifs aux tribus du désert. « Laissez le « *Père-aux-moustaches* questionner et apprendre, s'écriait le « vieillard, il est l'ami des Bédouins, et il en sait plus que vous « tous. » Cette rebuffade manquait d'autant moins d'exciter le rire de mes compagnons, que le surnom dont me décorait Masoud

Digitized by Google

avait appartenu avant moi à cet abominable hérétique, Saud le Wahhabi.

« Le samedi 3 septembre, le coup de canon du départ se fit entendre à une heure après minuit. Ce fut un moment de déplaisir amer, car rien de plus pénible qu'une marche de nuit dans le désert ; et pourtant les Arabes sont inexorables sur ce point : « Pars durant l'obscurité, dit le Prophète ; car les calamités de la terre, les serpents et les bêtes féroces, ne se montrent « pas pendant la nuit. » Je ne trouve pas de termes assez énergiques pour dépeindre l'horrible souffrance d'une longue marche nocturne, durant laquelle le voyageur épuisé de fatigues, privé de la consolation de voir le pays qu'il traverse, est condamné à endurer la lenteur désespérante du chameau qui le porte. Ajoutons que le sommeil du jour suivant est une sorte de léthargie, et qu'il est impossible de conserver aucun appétit pendant les heures de la chaleur. »

Cette nuit-là fut cruelle, en effet, pour les voyageurs. Ils eurent à traverser deux chaînes de hautes collines, dont les détestables sentiers étaient à peine praticables pour les chameaux. Dans certains passages, des acacias clair-semés entravaient la marche et la rendaient dangereuse, en accrochant les litières et en les renversant. Vers midi, la caravane se trouvait à l'entrée d'un bassin boisé, circonscrit de tous côtés par des hauteurs escarpées.

« Ici, reprend M. Burton, l'air était rempli de ces tourbillons de sable si bien décrits par Bruce, dans son *Voyage d'Abyssinie*. Poussés par le vent, ils volaient sur la plaine, comme autant de grands piliers jaunes, surmontés de chapiteaux évasés en forme de nuage. Plus d'une fois, ils surprirent et renversèrent des chameaux. Il faut un faible effort d'imagination pour partager la superstition des Arabes, qui veulent que ces colonnes gigantesques soient les mauvais génies du désert ; génies insaisissables à cause du caprice de leurs mouvements. Lorsqu'il les voit s'avancer vers lui, le pieux musulman étend la main, en s'écriant : « Arrière, génie malfaisant ! »

« Pendant la matinée, nous avions eu beaucoup à souffrir du *simoom*, qui, au lieu de provoquer la transpiration, la suspend et dessèche la peau. Les Arabes signalent sa violence particu-

Digitized by Google

lière sur la route que nous suivions, et je remarquai, pour la première fois, la difficulté qu'éprouvent les Bédouins à supporter la soif. *Ya Latif!* « ô Seigneur miséricordieux ! » s'écriaient-ils à chaque instant ; et pourtant ils se conduisaient en hommes. Afin de mieux exercer ma surveillance, j'avais fait placer devant moi le chameau qui portait l'eau. Masoud et son fils n'avaient recours aux outres que rarement ; mais le neveu du scheick, jeune et frêle garçon de dix-huit ans, dont la peau presque noire et la tête laineuse dénonçaient l'origine à demi africaine, ne cessait de boire. Les défenses, les réprimandes, les injures même étaient impuissantes près de lui. Toujours empressé de boire ou de dormir, il ne voulait rien faire.

« Les Arabes les plus orientaux adoucissent les tourments de la soif en avalant quelques gorgées de beurre clarifié. Quant aux voyageurs européens, chacun a sa recette particulière. Celui-ci garde une balle de plomb ou un petit caillou dans sa bouche ; celui-là frotte ses jambes avec du beurre ; un troisième mange une croûte de pain bien sec, qui, après avoir exaspéré sa souffrance, finit par lui procurer un véritable soulagement ; un autre enfin baigne son visage, ses mains et ses pieds. Quant à moi, j'ai toujours trouvé que l'unique remède était d'être patient et de ne pas parler. Plus l'on boit, plus l'on éprouve le besoin de boire ; mais après les deux premières heures d'abstinence, la soif est maîtrisée et devient supportable.

« Le dimanche 4 septembre, nous partîmes fort tard, quoique nous eussions une longue marche à faire ; mais, dans les grandes caravanes, il existe une discipline à laquelle on doit nécessairement se soumettre. Au premier coup de canon [1], on ployait les tentes ; au second, on se mettait rapidement en marche. De courtes haltes d'une demi-heure, également annoncées par un coup de canon, avaient lieu à la pointe du jour, à midi, vers trois heures et au coucher du soleil, afin que chacun pût s'acquitter de ses dévotions. Quand venaient ces intervalles de repos, on voyait les serviteurs persans et syriens, dont l'adresse et l'activité sont admirables, élever en un clin d'œil de

[1] La caravane était munie de deux mauvais petits canons de cuivre, transportés à dos de chameau pendant les marches et replacés ensuite sur leurs affûts au moment des haltes. Les Bédouins se faisaient une haute idée de cette misérable artillerie.

Digitized by Google

larges pavillons verts, surmontés de croissants dorés, pour les dignitaires et leur harem. La présence de ces hommes indiquait infailliblement le campement de la nuit et l'emplacement des puits, car ils étaient toujours les premiers partout. Trois coups de canon annonçaient la fin de la marche du jour. Le chef de la caravane porte le titre d'*Emir-el-Hadgi* : c'était un vétéran nommé Ashgar Ali-Pacha, dont mes compagnons parlaient avec dédain, parce qu'il avait été, disaient-ils, *l'esclave d'un esclave*, c'est-à-dire, probablement, le porteur de pipe d'un grand, qui, dans sa jeunesse, avait rempli le même office auprès d'un autre personnage. Venait ensuite le *wakil* ou lieutenant, lequel était chargé de tout le détail. L'*émir-el-Surrah*, appelé plus simplement *El-Surrah*, c'est-à-dire la bourse, avait la garde du trésor de la caravane et le dépôt des présents destinés aux saints lieux. Enfin, le *Bashat-el-Askar* commandait l'escorte, composée d'un millier de cavaliers irréguliers, moitié soldats, moitié bandits, équipés et armés chacun à sa façon, excessivement sales, très-pittoresques, assez braves, mais parfaitement inutiles dans un pays comme celui-ci.

« Vers six heures après midi, après avoir franchi des défilés de rochers garnis d'acacias, nous descendîmes dans un large bassin qui absorbe les eaux des collines adjacentes. Quelque accoutumé que je fusse aux effets du mirage, une longue ligne d'efflorescences salines, aperçues dans le lointain, quand la lumière du jour commençait à baisser, me trompa complétement. Les Bédouins eux-mêmes étaient divisés d'opinion. A l'horizon, vers l'extrémité de la plaine, apparaissaient des groupes de rochers que je pris d'autant plus aisément pour des constructions, que Scheick-Masoud m'avait annoncé la rencontre prochaine d'un lieu habité. A la fin, le bruit des pas des chameaux brisant de gros morceaux de sel nitreux fit cesser notre erreur. En même temps, la présence des milans et des corneilles nous avertit du voisinage de la demeure de l'homme. Ce fut, néanmoins, à onze heures seulement que nous atteignîmes les confins du territoire d'El-Suwayrkiyah. Le fait fut rendu évident par les chutes de nos dromadaires, lorsqu'ils vinrent se heurter contre les petites digues en terre qui entouraient les cultures. D'autres obstacles encore, tels que des murs de jardins, des puits et des cabanes,

Digitized by Google

nous retardèrent tellement que minuit était arrivé avant que nos montures eussent gagné le lieu de leur repos.

« La petite bourgade d'El-Suwaykiyah se compose d'une centaine de maisons construites au pied et sur le flanc d'une crête de basalte qui s'élève à peu près à pic, au milieu de la plaine. Le sommet, muni d'un parapet grossier en pierres sèches, constitue une espèce de citadelle indispensable à la sûreté de tout établissement dans un pareil pays. La partie basse du bourg est entourée d'un mur de terre garni de tours demi-circulaires. Dans l'intérieur est un bazar bien approvisionné de viande par les Bédouins des environs, et dans lequel on trouve aussi le blé, l'orge et les dattes que produit le territoire cultivé par les habitants. Les rues sont étroites et les maisons construites en terre, selon l'usage arabe. Les champs sont divisés en compartiments par des clôtures en terre ou en pierres. Quelques-uns des palmiers sont remarquablement beaux, et les puits sont en grand nombre; malheureusement, l'eau de ces puits est saumâtre. La population d'El-Suwaykiyah appartient à la tribu schismatique des Beni-Husayn et ne reconnaît que nominalement l'autorité du chérif de la Mecque.

« La matinée suivante fut troublée par une querelle dont l'explosion, contenue pendant la marche par le sentiment du danger commun, vint à se produire tout à coup au sein de notre petite troupe. Parmi nous se trouvait un vieillard nommé Ali-Bin-Fu-Sin, dont la profession était celle de *sem-sem*, c'est-à-dire de distribuer les eaux des Puits saints. Il possédait à la Mecque une grande maison, qu'il convertissait en hôtel garni pendant le temps du pèlerinage. Quoiqu'il eût dépassé la soixantaine, qu'il fût décrépit et courbé par l'âge, il continuait à servir de cicerone aux pèlerins, et, pour l'exercice de cette industrie, il se rendait à Médine chaque année. Ses pérégrinations réitérées lui avaient donné toute l'expérience d'un voyageur consommé. Il vivait mieux et à meilleur marché que personne. Sa litière, construite sous ses yeux, à la Mecque, était un vrai modèle de perfection. Garnie intérieurement de coussins et de tapis moelleux, elle était en même temps pourvue de poches nombreuses dans lesquelles son heureux possesseur trouvait une collection de bouteilles de limonade délicieuse et des provisions de toute espèce. A chaque

Digitized by Google

halte, dédaignant notre tente encombrée et brûlante, il savait transformer son véhicule en une véritable habitation. C'était un type frappant du vieillard arabe. Il grommelait tout le jour et à peu près toute la nuit, car il était sujet aux insomnies. Ses nerfs étaient si délicats que si l'on montait dans sa litière, on devait s'y condamner à l'immobilité d'une statue. Agité, impatient et minutieusement propre, rien ne lui était plus pénible qu'un moment de retard ou un objet quelconque hors de place, qu'un chiffon enlevé à son réfrigérant ou une cafetière imparfaitement exempte de suie. J'avais pu juger, d'ailleurs, de son avarice, en observant qu'il recueillait avec soin, pour les manger, les graines qui tombaient de nos grenades, prétendant, selon la superstition arabe, que ce pouvaient être autant de semences célestes qu'il convenait de ne pas perdre.

Ali-Bin-La-Sin, retournant dans sa ville natale, avait mal choisi son compagnon de voyage. Il avait admis à partager sa litière un habitant de Médine, Égyptien d'origine, dont les traits étaient ignobles. Ce ménage mal assorti avait vécu tant bien que mal jusqu'à El-Suwayrkiyah; mais là une hostilité définitive s'était déclarée à propos d'une bagatelle. Ali avait expulsé de sa litière son ci-devant ami, en l'accablant d'injures telles qu'un Égyptien seul avait pu les supporter patiemment. Mais terrifié plus tard par la réflexion que l'ennemi qu'il s'était fait pouvait, avec l'aide de deux ou trois Syriens de notre troupe, tramer contre lui quelque complot que lui semblaient présager certains regards menaçants, il résolut de se fortifier par une alliance. Lié avec la famille du jeune Mohammed, il obtint aisément la faveur de m'être présenté. Me baisant les mains avec l'humilité la plus profonde, il se déclara *mon esclave* et implora ma protection, que je lui accordai par égard pour son âge. Sa reconnaissance fut immense. Il m'offrit tout aussitôt de prendre dans sa litière mon Indien Shaik-Nour, qui, par sa propre négligence, se trouvait privé de moyen de transport. Le pauvre garçon était devenu, d'ailleurs, par sa timidité, l'objet du mépris des Bédouins, qui allaient jusqu'à douter de son sexe, parce que chaque fois qu'il voulait monter ou mettre pied à terre, il faisait agenouiller son chameau, au lieu de s'élancer hardiment. Ébloui par le luxe du vieil Ali, Shaik-Nour se promit d'heureux moments; mais, dès le

Digitized by Google

lendemain matin, il m'avoua qu'il avait acheté bien cher son opulence, car il n'avait pu dormir, son compagnon n'ayant cessé de parler pendant toute la nuit.

. . . . . .

« Le même jour, le simoom se fit encore cruellement ressentir et sembla exercer son influence sur le moral des voyageurs. Je vis un turc, incapable de prononcer un seul mot d'arabe, se disputer violemment avec un Arabe qui, de son côté, n'entendait pas un mot de turc. Ils poussaient des cris de rage et se colletaient. A la fin, le Turc frappa son adversaire. J'appris plus tard que, dès la nuit suivante, le pèlerin avait été mortellement blessé d'un coup de poignard qui lui avait ouvert l'estomac. On l'avait, me dit-on, enveloppé soigneusement dans son linceul et déposé, encore vivant, dans une fosse à demi creusée. C'est ce qui a lieu ordinairement quand il s'agit d'un malheureux isolé et sans appui, qu'un accident ou un mal fortuit rend incapable de poursuivre sa route. On ne peut songer sans horreur à une pareille fin, à la soif dévorante[1] que cause la blessure, au soleil ardent qui excite le cerveau jusqu'au délire, et enfin, ce qui est pire que tout le reste, aux attaques des chacals, des vautours et des corbeaux qui n'attendent pas que le moribond ait expiré pour en faire leur proie.

« La nuit était devenue complète, lorsque nous atteignîmes le lieu du campement : c'était un gros village nommé El-Sufayna. Nous trouvâmes la plaine déjà couverte de tentes et de feux, la caravane de Bagdad venait d'arriver. C'est à El-Sufayna qu'elle rejoint le Darb-el-Sharki. Composée, à son point de départ, de Persans et de Kurdes, elle recrute en route des gens de toutes les contrées du nord-est de l'Arabie, et principalement des Wahhabis. Elle est escortée par une tribu nommée Agayl et par les fiers montagnards du Jebel-Shamar. A peine avions-nous planté notre tente, quand le bruit de la mousqueterie, auquel se joignait le son lugubre des timbales, nous apprit qu'un conflit venait d'éclater. Quoique bien inférieure en nombre, puisqu'elle ne contenait en tout que deux mille personnes, hommes, femmes et enfants, la *kafilah* de Bagdad avait voulu prouver aux pèlerins

[1] Lorsque les Indiens veulent faire entendre qu'un homme a été tué sur le coup, ils disent : « Il n'a pas demandé à boire. »

Digitized by Google

de Damas que, toujours prête à combattre, elle n'entendait céder sur aucun point de préséance. A compter de ce moment, les deux caravanes campèrent dans des lieux différents. Je n'avais jamais rencontré de dispositions aussi belliqueuses : un regard suffisait pour faire naître une querelle. Une fois, un Wahhabi, se plaçant en face de nous, se permit de me montrer au doigt et de m'insulter par d'autres gestes, à cause du chibouque que je fumais tranquillement. Je ne pus m'empêcher de lui rendre son insolence en lui présentant d'un air moqueur l'instrument détesté. Il tira aussitôt son poignard ; mais il le replaça dans sa ceinture, quand il nous vit armer nos pistolets.

. . . . . .

Quoique la soirée fût très-avancée, Scheick-Masoud partit pour aller abreuver ses chameaux qui, depuis trois jours, n'avaient pas étanché leur soif. Il revint assez découragé, parce que les soldats qui gardaient les puits avaient exigé de lui quarante piastres, c'est-à-dire environ dix francs.

« Ce soir-là on me présenta un homonyme, un certain Scheick-Abdullah, de la Mecque. Confiant sa litière à son fils, jeune garçon de quatorze ans, il avait pris les devants sur un dromadaire ; mais une indisposition subite l'avait contraint de s'arrêter et il venait me demander un remède pour sa maladie, ainsi qu'une place dans ma propre litière. Je satisfis d'autant plus volontiers à sa double requête que Mohammed désirait vivement monter un chameau. Scheick-Abdullah était un homme d'environ quarante ans, grand, maigre, pâle et d'un tempérament nerveux. Il fut mon compagnon pendant deux marches, et je n'ai jamais rencontré parmi les Arabes un homme dont les manières fussent aussi polies, ni dont l'instruction fût aussi étendue. Il avait appris à Constantinople un peu de français, de grec et d'italien, et, depuis les propriétés du moindre arbrisseau jusqu'aux diverses qualités du miel, c'était un dictionnaire vivant des connaissances utiles.

« L'après-midi du 5 septembre, nous marchâmes pendant cinq heures et demie dans une vaste plaine qui réunissait tous les caractères du désert d'Arabie. C'était une solitude où l'écho seul répondait à la voix de l'homme, où tout semblait frappé de mort ; dans laquelle, enfin, pour me servir du langage de mes compa-

Digitized by Google

gnons, il n'y avait rien de vivant que lui (le Kaïa-tour). La terre, mise à nue, pour ainsi dire, laissait voir les mystères de sa structure intérieure. L'horizon n'offrait qu'une vaste mer de sable, et, des deux côtés de notre route, de grands rochers semblaient sortir du sein des sables. Tantôt ils s'offraient en groupe avec une apparence de symétrie, tantôt un bloc isolé sur un étroit support s'élevait en forme de colonne. Ces roches sont d'un granit à gros grains. Je remarquai, parmi elles, une masse qui ne mesurait pas moins de trente pieds de hauteur. A quatre heures, le canon annonça soudainement une halte. Aucune trace d'habitations humaines n'apparaissait autour de nous : quelques buissons desséchés, quelques blocs de granit, étaient les seuls objets qui rompissent l'uniformité sablonneuse de la plaine. Schaick-Masoud conjectura, sans hésiter, le motif qui nous arrêtait dans un pareil lieu. « Préparez votre repas, s'écria-t-il ; les chameaux vont se reposer quelques heures, et quand viendra la nuit, nous entendrons le coup du départ. »

« A dix heures et demie, en effet, le signal fut donné, et comme la lune était nouvelle, nous dûmes nous préparer à une marche pénible. L'obscurité était profonde. Les chameaux glissaient et trébuchaient à chaque pas ; les litières qu'ils portaient étaient secouées comme des canots au milieu des vagues de la mer, et, à certains moments, elles étaient presque renversées. Nous eûmes à franchir un passage difficile. Le vieux Masoud saisit alors la bride de mon chameau ; puis, assisté par son fils et son neveu, qui portaient des flambeaux, il encourageait les animaux du geste et de la voix. C'était une scène étrange. Au milieu des rochers de basalte, les formes indécises et silencieuses des chameaux semblaient être autant de fantômes gigantesques. Le vent chaud du désert faisait entendre son murmure et arrachait aux torches des éclats de flamme ou des tourbillons de fumée. De temps en temps, la rapide litière d'un grand, portée par des mules et environnée de coureurs armés de longs flambeaux, éclairait d'une lueur passagère le sol noir de la montagne et la multitude sombre des pèlerins. En de pareils moments, la seule règle de conduite est : *chacun pour soi*. Aussi chacun, uniquement préoccupé du désir de devancer ses compagnons, hâtait sa marche de toutes ses forces. Les Syriens, auxquels notre petite troupe se trouva

Digitized by Google

mêlée, étaient profondément malveillants : plus d'une fois ils nous empêchèrent d'avancer, en se prévalant de leurs droits de préséance; l'un d'eux même, voulant ouvrir la voie à l'un de ses amis, eut l'insolence de détacher la bride de mon chameau, ce qui nous jeta hors la file. Je mis aussitôt le sabre à la main ; mais Scheick-Abdullah me retint, et apostropha le Syrien en termes assez énergiques pour le faire reculer. Cette occasion ne fut pas la seule où je pus remarquer l'adresse de mon compagnon lorsqu'il avait affaire aux Syriens. Il débutait ordinairement avec douceur, en leur disant : « Range-toi un peu, ô mon père ! » Si cet appel n'était pas écouté, il ajoutait : « Place, place, père de Syrie ! » Et, en cas d'insuccès nouveau, il reprenait avec le ton d'un demi-commandement : « Allons ! allons ! l'homme ! » Enfin, il en arrivait aux injures généralement en usage à l'égard des Syriens, telles que *violateurs du sel* et *race de Shimr*[1]. Une autre observation qui me fut suggérée par la conduite de Scheick-Abdullah me semble caractériser parfaitement la différence profonde qui distingue l'Oriental de l'Européen. Lorsque nous traversions un passage dangereux, j'avertissais mon chameau par le cri *hai! hai!*[2] et par quelques coups de houssine, tandis que mon homonyme se recommandait à Allah, en s'écriant sans cesse : « Ya « Satir ! Ya Sattar ! »[3].

« Le 7 septembre, à onze heures du matin, après une seconde marche de nuit aussi pénible que celle qui l'avait précédée, nous arrivâmes à notre lieu de campement, nommé El-Birkat, c'est-à-dire *la citerne*, à cause des ruines d'un édifice de cette nature construit, dit-on, par le calife Haroun-El-Raschid, dont le souvenir se rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas, sur cette route.

[1] *Violateur du sel*, homme sans foi et sans pudeur, qui méconnaît jusqu'aux devoirs sacrés de l'hospitalité. — *Shimr*, Syrien de naissance, est l'assassin exécré de l'Iman Hussayn, personnage révéré à raison de sa sainteté.

[2] On se sert, pour guider les chameaux, de mots régulièrement convenus : *ikh! ikh!* enjoint à l'animal qu'il doit s'agenouiller ; *yahh! yahh!* qu'il doit presser le pas; *hai! hai!* qu'il doit prendre garde.

[3] Ce sont des noms donnés au Tout-Puissant. On s'en sert généralement quand une femme se trouve exposée, par accident, à laisser voir son visage, ou lorsqu'un animal est sur le point de broncher.

Digitized by Google

Ce lieu appartient aux Bédouins Utaybah, le clan le plus brave et le plus féroce de tout l'Hedjaz. Les habitants des villes expriment la terreur que leur inspirent ces montagnards, en assurant que pour accroître leur courage ils boivent le sang de leurs ennemis. Mes compagnons, lorsque je les interrogeais à ce sujet, secouaient la tête et se bornaient à exprimer le vœu que nous n'eussions pas à faire connaissance avec d'aussi redoutables brigands. Ce langage était de mauvais augure.

« Le pacha nous donna cinq heures de repos, que je passai sous ma tente, où vinrent se réunir les amis de Scheick Abdullah. Comme nous étions déjà fort rapprochés de la cité sainte, les Mecquains commencèrent à parler des logements dont ils pouvaient disposer, et à offrir leurs services aux pèlerins. Des disputes s'élevaient de temps en temps. Dans notre petite troupe se trouvait un vieil Albanais à barbe blanche, si décrépit qu'il pouvait à peine marcher, et pourtant si violent que personne, si ce n'est son petit esclave nègre, jeune garçon de quatorze ans, ne pouvait lui faire entendre raison. Un colloque assez aigre s'étant engagé entre ce respectable personnage et Scheick-Masoud, celui-ci insinua d'un ton moqueur que son interlocuteur serait beaucoup plus intelligible s'il lui restait seulement quelques dents. A ces mots, l'Arnaute furieux saisit un bâton et voulut en frapper notre chamelier avec tant de violence, qu'ayant manqué son coup, il tomba lui-même étendu sur le sol. Masoud, poussant des cris de rage à son tour, allait s'écriant : « En sommes-nous donc venus à ce point « qu'un vieux couard de Turc ose nous frapper? » Nous eûmes beaucoup de peine à apaiser la querelle. L'Arabe finit par se laisser persuader quand nous le menaçâmes du pacha. Mais rien ne put calmer la colère de l'Albanais, jusqu'à ce que nous lui eussions signifié que s'il ne se conduisait pas d'une manière plus convenable, nous serions obligés de l'abandonner en route, lui et son esclave.

« Le lendemain, vers six heures du matin, nous arrivions à la station d'El-Zaribah (la Vallée), où nous commençâmes à trouver un peu de verdure et d'eau. Après avoir mangé et dormi, nous nous préparâmes, selon l'usage, à accomplir la cérémonie de l'*ihram*, c'est-à-dire la prise d'habit du pèlerin. Pendant

Digitized by Google

l'après-midi, le barbier rasa nos têtes, coupa nos ongles et tailla nos moustaches; puis, après nous être baignés et parfumés, nous revêtîmes le saint habit, lequel consiste simplement en deux pièces de toile de coton neuve, blanche, avec de petites raies rouges, longues de six pieds et larges de trois et demi. L'une de ces couvertures, nouée autour des reins, descend jusqu'aux genoux; l'autre, jetée sur le dos, couvre l'épaule gauche, en laissant le bras droit complétement libre, et vient se rattacher à la ceinture. Nos têtes étaient nues, et toute chaussure dépassant le coude-pied nous était interdite. Plus tôt le pèlerin revêt ce costume inconfortable, et plus est grand son mérite religieux.

« Notre toilette achevée, on nous fit tourner du côté de la Mecque et dire à haute voix : « Je vous cet *ihram* du *Hajj* (le « grand pèlerinage) et du *Umrah* (le petit pèlerinage) à Allah le « tout-puissant! » Ayant ensuite accompli la prière, avec la double adoration, nous répétâmes sans changer de posture les paroles suivantes :

« O Allah! je me propose véritablement le *hajj* et le *umrah* : « rends-moi capable de les accomplir tous deux; accepte-les de « moi tous deux; et fais que tous deux me deviennent des bé« nédictions. »

« Immédiatement après vient le *Talbiyat* ou l'exclamation, laquelle est ainsi conçue :

« Me voici, ô Allah! Me voici!

« Ta puissance est sans partage : me voici!

« Vraiment, la gloire et la bonté sont tes attributs, autant que « la souveraineté.

« Ta puissance est sans partage, me voici! »

« Il nous fut recommandé de répéter ces versets aussi souvent que nous le pourrions jusqu'à la conclusion des cérémonies du pèlerinage. Ensuite, Scheick-Abdullah, qui agissait comme directeur de nos consciences, nous exhorta à nous montrer pieux pèlerins, à éviter les querelles, les mots indécents et les conversations futiles. Nous devions respecter l'existence de toutes les créatures, jusqu'au point de nous abstenir de tuer aucun gibier, de forcer un animal à s'enfuir, ou même de le montrer de telle sorte qu'il fût exposé à la destruction. Nous ne devions nous gratter qu'avec la paume de la main, de peur d'écraser

Digitized by Google

un insecte parasite, ou de déraciner un cheveu. Il nous était seulement permis, si nous le jugions absolument nécessaire, de tuer une corneille, un milan, un scorpion, un rat, ou un chien qui nous aurait mordu. Nous étions tenus encore de montrer notre respect pour le sanctuaire, en épargnant les arbres et en prenant garde de ne pas arracher un seul brin d'herbe. Quant à ce qui concernait notre propre personne, nous avions à nous abstenir d'huile, d'onguent et de parfum ; nous ne devions ni laver notre tête avec l'eau de mauve ou d'alizier, ni teindre, couper ou arracher aucun poil ni cheveu ; et quoiqu'il nous fût permis de nous mettre à l'ombre, et même d'élever nos mains jointes ensemble de manière à nous garantir du soleil, il nous était interdit de rien placer sur notre tête. Pour chaque infraction à ces prescriptions, nous devions offrir le sacrifice d'un mouton. C'est un dicton populaire parmi les musulmans, que le Prophète seul serait capable d'accomplir exactement toutes les observances du pèlerinage.

« La femme et les filles d'un Turc qui faisait partie de notre troupe prirent l'*ihram* en même temps que nous. Elles nous apparurent enveloppées d'un long vêtement blanc. Au lieu du voile gracieux de mousseline qui couvrait coquettement leur visage, sans trop en dissimuler les formes, elles portaient un masque hideux percé de deux trous pour les yeux. Je ne pus m'empêcher de rire en apercevant pour la première fois ces étranges figures, et à certain mouvement d'épaules de ces dames, je jugeai qu'elles partageaient mon hilarité.

« Nous quittâmes El-Zaribah vers trois heures. La foule s'avançait couverte de son vêtement religieux, dont la blancheur contrastait avec la peau noire des pèlerins et avec leurs têtes fraîchement rasées reluisant au soleil. Les rochers retentissaient du cri répété : *Labbayk ! labbayk !* (Me voici ! me voici !). Bientôt, à l'approche d'un défilé, nous rencontrâmes les Wahhabis qui accompagnaient la caravane de Bagdad en criant aussi : *Labbayk*, et qui, guidés par une énorme timbale, suivaient en double file un chameau portant un grand drapeau vert sur lequel était écrit, en lettres blanches, la profession de foi de l'islam. C'étaient des montagnards à l'air sauvage et fier, dont les cheveux étaient noués en petites tresses. Chacun d'eux était armé d'un mous-

Digitized by Google

quet, d'une lance ou d'un poignard. Leurs selles étaient de bois, sans coussins et sans étriers : un simple morceau de drap, ajouté aux harnais de la monture, indiquait les chefs. Rivalisant de hardiesse avec les hommes, les femmes guidaient elles-mêmes leur dromadaire ou montaient en croupe derrière leur mari. Elles n'étaient pas voilées et certes leur physionomie n'exprimait aucunement la douceur de leur sexe. Les Wahhabis n'étaient rien moins que d'agréables compagnons, et toutes les fois qu'ils nous voyaient fumer, ils nous maudissaient comme des infidèles et des idolâtres.

. . . . . .

« Vers cinq heures, nous abordâmes un passage d'apparence suspecte. Sur notre droite, les rochers formaient une espèce de promontoire au pied duquel serpentait un torrent, actuellement desséché, dont le lit, resserré par des blocs de pierre et des arbrisseaux épineux, était la seule voie que nous puissions suivre. A gauche, était une haute montagne de rochers nus et sauvages, quoique moins escarpés que ceux de l'autre rive. En face de nous, le chemin semblait nous être barré par des sommets de collines qui s'élevaient les uns au-dessus des autres, dans un lointain bleuâtre. Le jour éclairait encore les pics les plus élevés ; mais les pentes inférieures et le lit du torrent étaient déjà plongés à demi dans l'obscurité.

« Lorsque nous commençâmes à nous approcher de cette vallée périlleuse, la crainte sembla s'emparer de tous les esprits. Je remarquai avec surprise que les femmes et les enfants gardaient le silence, tandis que les pèlerins cessaient successivement de faire entendre leur bruyant *labbayk*. Je n'eus pas à chercher longtemps la cause de ce silence. Un petit nuage de fumée blanche apparut tout à coup au sommet de la montagne, le bruit de la décharge d'un mousquet se fit entendre, et un dromadaire qui trottait rapidement devant moi roula sur le sable, précipitant son cavalier à cinq ou six pas. Une balle venait de le frapper au cœur.

« Une épouvantable confusion s'ensuivit. Les femmes et les enfants poussaient des cris aigus, les hommes vociféraient, et chacun s'appliquant uniquement à presser en avant sa monture,

Digitized by Google

sans s'inquiéter des obstacles, le défilé fut bientôt encombré par une masse compacte, incapable de se mouvoir. A chaque coup de mousquet, toute cette foule tressaillait comme le patient sous le scalpel de l'opérateur. Les cavaliers de l'escorte, dont l'inutilité se trouvait démontrée, galopaient à travers les pierres dans le plus bruyant désordre. Le pacha avait fait étendre son tapis au pied des rochers, du côté opposé à l'ennemi, et, la pipe à la bouche, délibérait avec ses officiers. Un bon génie n'inspirait à aucun d'eux la pensée très-simple de couronner les hauteurs qui commandaient le défilé.

« En ce moment, la conduite des Wahhabis leur gagna mon cœur. Ils arrivèrent impétueusement, au galop de leurs chameaux, leurs tresses noires flottant au gré du vent, et les mèches de leurs mousquets éclairant d'une lueur sombre leurs mâles visages. Une partie d'entre eux prirent position pour répondre à la fusillade des bandits Utaybahs, tandis que deux ou trois cents hommes, mettant pied à terre, s'élancèrent vers le sommet de la montagne, guidés par leur schériff, nommé Zadd. J'avais déjà distingué ce chef, à Médine, comme un noble échantillon de l'Arabe de pure race. Ainsi que tous les schériffs, il est renommé pour sa bravoure, et il a tué plusieurs hommes de sa main. Lorsqu'à El-Zaribah on l'avait prié de venir jusqu'à la Mecque, il avait juré qu'il n'abandonnerait pas la caravane avant qu'elle fût en vue des murailles de la cité sainte, et, fort heureusement pour les pèlerins, il avait tenu sa promesse. Bientôt le feu s'éloigna. Les brigands étaient en fuite et notre tête de colonne put déboucher du défilé. La masse qui la suivait se rompit et se dispersa dans toutes les directions. Ce fut une déroute générale. Il fallut toute l'expérience et toute l'habileté de Scheick-Masoud pour nous guider heureusement au milieu du tumulte. Il était évident, d'après la quantité d'objets abandonnés qui jonchaient le sol, qu'un certain nombre de voyageurs avaient été tués ou blessés. Je ne pus m'assurer du chiffre exact, parce que les rapports étaient contradictoires et l'exagération unanime. Quant aux Utaybahs, on me dit qu'ils étaient au nombre de cent cinquante, qu'ils se proposaient le pillage, et que, dans tous les cas, ils mangeraient la chair des chameaux tués. Leur principale ambition, d'ailleurs, avait été de pouvoir se vanter qu'en cette occasion ils avaient

Digitized by Google

arrêté dans leur défilé, pendant une heure entière, l'étendard du sultan.

« Au début de l'escarmouche, j'avais saisi mes pistolets pour être prêt à m'en servir; mais bientôt, trouvant qu'il n'y avait rien à faire, et désirant produire sur mes compagnons une salutaire impression, je demandai à haute voix mon souper. L'Indien Shaik-Nous, frappé de terreur, était hors d'état de se mouvoir, et Mohammed stupéfait s'écria : « O Seigneur! » Les gens qui m'entouraient se disaient avec dégoût les uns aux autres : « Par Allah, il mange! » Scheick-Abdullah, le Mecquain, qui était un homme courageux, paraissait s'amuser de cette scène. « Sont-ce donc là les manières des Afghans, Effendi? me « cria-t-il de sa litière, dans laquelle il était resté. — Oui, lui ré- « pliquai-je; dans mon pays, nous dînons toujours avant l'atta- « que des voleurs, parce que ces messieurs-là sont dans l'usage « d'envoyer les gens se coucher sans souper. » Le scheick rit beaucoup de ma repartie; mais ceux qui l'entouraient en parurent choqués. Je pensai dès lors que c'était une bravade mal placée : toutefois une petite aventure qui m'arriva plus tard, près de Jeddah, me prouva que j'avais sagement agi.

« A mesure que nous avancions, notre escorte mettait le feu aux buissons, afin d'éclairer la route. L'aspect de la caravane devint de nouveau on ne peut plus pittoresque. De chaque côté s'élevaient des rochers à pic dont le sommet se perdait dans la profonde obscurité de la nuit. L'étroit vallon qui les séparait, et que nous descendions pour atteindre la plaine, semblait être un gouffre formidable. Au bruit des coups de fusil, la foule se précipitait en avant, avec des cris tumultueux. La fumée des torches et des buissons incendiés formait au-dessus de nos têtes une espèce de dais qui, coupant les rochers à mi-hauteur, était éclairé, en dessous, par une lumière rougeâtre et livide. Tantôt des jets de flammes et d'étincelles sortaient d'un groupe d'arbustes auxquels on venait de mettre le feu; tantôt les restes d'un brasier annonçaient que l'incendie allait s'éteindre faute d'aliment. C'était une scène infernale..... Mais le pittoresque a toujours ses inconvénients. Il n'y avait pas de sentier battu. A chaque instant des arbres et des blocs de pierres obstruaient le passage. Aveuglés par l'obscurité ou éblouis par le feu, les cha-

Digitized by Google

meaux glissaient et trébuchaient à chaque pas. De là, des querelles, des injures et des menaces furieuses entre les chameliers et les pèlerins ; en un mot, le désordre était complet. Je passai la nuit à crier à mon chameau, *haï ! haï !* et à m'efforcer inutilement de fustiger le neveu de Masoud, qui dormait obstinément sur les outres d'eau.

Au point du jour, le chameau qui portait Ali-Bin-Ya-Sin et Scheick-Abdullah, manquant des quatre pieds à la fois, s'abattit violemment et lança les deux voyageurs à plusieurs pas de leur litière brisée. Abdullah, furieux, se livra à de violentes invectives contre les Bédouins, qui étaient loin de lui en ce moment ; mais je remarquai qu'il se tut lorsqu'il vit Masoud s'approcher.

« Bientôt nous aperçûmes l'Ouady-Laymun (vallée des Citronniers), où nous devions faire halte. Sur l'un des bords du torrent desséché s'élevait, au milieu d'une suite nombreuse, le pavillon vert et or du schériff de la Mecque qui venait au-devant de notre pacha. Nous campâmes, non loin de là, dans un endroit abrité par les collines qui bordent le vallon. Scheick-Masoud nous accorda seulement quatre heures de repos, car il voulait devancer le gros de la caravane. Après un joyeux déjeuner de citrons, de grenades et de dattes fraîches, nous nous levâmes pour admirer les beautés du lieu. Nous foulions un sol classique, célébré à l'envi par les poëtes arabes pour la pureté de l'air qu'on y respire. Rien de plus doux, en effet, pour le voyageur fatigué du désert, que l'aspect de la verdure des grenadiers et des citronniers ; point de mélodie plus délicieuse que le murmure du clair et frais ruisseau qui sort ici, en bouillonnant, de la base du rocher, pour aller se perdre à travers les jardins.

« A midi, Masoud prit la bride de mon chameau, et nous recommençâmes à descendre le lit du torrent. De jeunes Bédouines nous regardaient en riant par-dessus les murs des vergers, et de jeunes enfants venaient nous offrir de l'eau fraîche ou des fruits nouvellement cueillis... A trois heures, nous étions dans une plaine où des groupes d'arbres et des villages annonçaient l'approche d'une ville populeuse. Dans le lointain, sur notre gauche, apparaissait le pic bleu de Taïf. Ce fut là que j'aperçus pour la première fois l'arbre ou plutôt l'arbuste qui produit le baume précieux de Gilead. Je priai Masoud de me cueillir une branche

Digitized by Google

que je désirais examiner ; il le fit sans y songer davantage. Aussitôt un rire bruyant et unanime éclata dans notre troupe, aux dépens du scheick confondu, qui fut charitablement averti que l'acte qu'il venait de commettre l'obligeait à un sacrifice expiatoire. Naturellement, il me dénonça comme l'instigateur de son méfait, et je dus m'engager à prendre part à sa pénitence.

« Au sortir d'un défilé, nous fûmes dépassés par une cavalcade nombreuse. Ce n'était rien moins que le schériff de la Mecque, Abd-el-Muttalib-Bin-Galib, vieillard sans barbe, un visage africain. Ses vêtements entièrement blancs et son gros turban de mousseline blanche faisaient ressortir vivement la couleur noire de sa peau. Il montait une mule dressée à l'amble, et le seul emblème de sa dignité était un large parasol de satin vert porté devant lui par un serviteur à pied. Une quarantaine de serviteurs armés de mousquets l'entouraient. A de longs intervalles, derrière leur père, venaient les quatre fils du schériff ; les trois aînés, couverts de brillants vêtements de soie, montaient de beaux et rapides dromadaires. Leur rang était indiqué par le sabre et le poignard dorés qu'ils portaient. Le dernier était un enfant.

« Quand vint le soir, nous fîmes halte ; mais ce fut en vain que nous cherchâmes à apercevoir la Mecque, parce que cette ville se trouve au fond d'une vallée sinueuse. Après mes dévotions ordinaires, je récitai, conformément aux instructions de Scheick-Addullah, la prière suivante :

« O Allah ! véritablement, voilà ta sauvegarde, voilà ton sanctuaire : qui peut y entrer est sauvé ! Ainsi refuse aux feux de « l'enfer ma chair et mon sang, mes os et ma peau ! O Allah ! « épargne-moi ta colère, au jour où tes serviteurs ressusciteront « de la mort. Je t'en conjure, parce que tu es Allah, le miséricordieux, le bon, à qui rien ne peut être comparé. Aie pitié de « notre seigneur Mahomet, de ses descendants et de ses fidèles, « un et tous ! » Cette oraison fut suivie du *talbiyat* et d'une prière spéciale pour moi-même.

« Bientôt nous nous remîmes en marche, sans que la nuit devenue complète nous permît de rien apercevoir. Enfin, vers une heure du matin, je fus réveillé par un mouvement général : « La Mecque ! la Mecque ! le sanctuaire ! le sanctuaire ! » criaient

Digitized by Google

plusieurs voix. En même temps, le *labbayk*, parfois entremêlé de sanglots, était prononcé par toutes les bouches. Je me penchai hors de ma litière, et, à la lueur des étoiles, j'entrevis le profil incertain d'une grande ville se dessinant en traits noirs sur l'horizon de la plaine. Nous franchîmes une dernière chaîne de collines, par un passage taillé dans la pierre et flanqué, de chaque côté, de tours destinées à défendre le Darb-El-Maula, c'est-à-dire la route qui donne accès à la ville du côté du nord. De là, nous entrâmes dans le Maabidah, faubourg septentrional, où se trouve le palais du schériff; puis, tournant à droite, nous pénétrâmes dans le quartier afghan : ici Mohammed, qui habitait le quartier syrien, manifesta quelque crainte, parce que ces parties opposées de la ville vivent en assez mauvaise intelligence. Les enfants des deux quartiers ne peuvent se rencontrer sans échanger des volées de pierres, et les hommes sans se battre à coups de bâton. Quelquefois même, en dépit des injonctions de la religion, on joue du sabre et du poignard. Ces hostilités, d'ailleurs, ont leur code : si un citoyen est tué, on ouvre aussitôt une souscription pour payer le rachat du sang. Un habitant passant isolément de l'un des deux quartiers dans l'autre devient aussitôt un hôte dans celui-ci. Mais s'il en dépasse la limite, il court grand risque d'être assommé par ceux-là mêmes qui viennent de déployer leurs vertus hospitalières à son égard. . . . . Enfin, après avoir traversé plusieurs ruelles, monté ou descendu plus d'une fois des pentes assez rapides, je me trouvai à la porte de mon jeune compagnon Mohammed[1]. »

(*A Pilgrimage to el Medinah and Meccah.*)

[1] Si nous laissons le pèlerin à la Mecque dans cette livraison, c'est que notre prochain extrait, plus étendu que celui-ci, contiendra le récit de son séjour et la description de toutes les cérémonies du pèlerinage.

Digitized by Google

HISTOIRE NATURELLE.

LE JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES.

Rechercher tous les anneaux de la grande chaîne des êtres organisés, tel est le but de la zoologie. Les adeptes de cette science ont exploré les déserts de l'Afrique et pénétré au loin dans l'intérieur de l'Amérique du Sud pour y surprendre une bête fauve dans son repaire; ils ont enduré les dernières extrémités de la faim et de la soif, pour s'emparer de quelque oiseau curieux; ils ont été consumés par les fièvres, jusqu'à conserver à peine une étincelle de vie, pour piquer un coléoptère inconnu ou pour se procurer quelque mouche rare, aux couleurs resplendissantes. Périls, privations, rien ne peut arrêter le naturaliste. La passion de la zoologie semble surtout innée dans la race anglaise; son goût pour les chasses et son amour de la vie champêtre, joints à une habitude d'observation minutieuse, ont concouru à lui faire lier connaissance volontiers avec les animaux des champs et les volatiles de l'air. Il n'est presque pas un seul village qui n'ait son élève de White ou de Waterton. Ce goût, les Anglais le portent avec eux dans les vastes possessions coloniales de la Grande-Bretagne et dans cette longue ligne de postes militaires dont les canons ont un écho sur tous les points du globe. Avec de tels moyens d'observer les animaux et d'en faire des collections, ils ont réussi à créer une ménagerie qui est certainement la première de toutes et qui renferme des types de la plupart des êtres vivants, depuis le chimpanzé, qui occupe, par sa forme et sa structure, l'avant-dernier échelon de la plus noble

Digitized by Google

classe des mammifères jusqu'au zoophyte, qui est l'intermédiaire du monde animal et du monde végétal.

L'antique Rome, il est vrai, aux jours de sa décadence, contempla de plus vastes assemblages d'animaux, et vit les hippopotames, les autruches, les girafes, et les plus féroces carnivores, lâchés par centaines dans le cirque. Mais que le sentiment qui les avait amenés là était différent! Sous les empereurs romains, ces maîtres du monde prodigues et dégradés, le seul but de ces exhibitions sanglantes était de satisfaire l'appétit brutal du peuple pour le carnage; nous ne voulons aujourd'hui qu'exposer aux regards la variété des merveilles de la création.

Allez, par un beau jour de l'été, visiter le Jardin zoologique de Londres; appuyez-vous sur la balustrade de la terrasse des carnivores. De cette position élevée on découvre le plan de tout le côté sud du jardin. A droite, rasant les bords d'un étang tranquille dont les eaux transparentes les reflètent, le spectateur voit la collection des cigognes et des grues; plus près et en face de lui, les lamas et les alpacas, bêtes de somme du nouveau monde, marchent silencieusement; plus loin encore, les cerfs broutent l'herbe de leur enclos, et, au delà de l'étang hérissé de joncs, les oiseaux aquatiques prennent leurs ébats parmi les plantations gracieuses qui entourent le jardin et cachent la vue de Regent's Park. Passez au côté nord de la terrasse : la royale volière des aigles est occupée par ses solitaires habitants; les loutres nagent autour de leur île et parfois le phoque se traîne autour de sa mare, tandis que les singes, avec leur incroyable rapidité d'évolution et des cris continuels, gambadent dans leur cage de fil de fer. Aux pieds des spectateurs, les ours blancs se promènent çà et là, ou, balançant leur tête, marchent en arrière avec une gravité qu'un lord chancelier étudierait avec avantage. Tout à côté on peut voir le long cou « du vaisseau du désert » sortir de la porte d'un joli pavillon à horloge. Vous êtes enfin averti de la présence du monarque redouté des forêts et des autres individus de la race féline, qui se trouvent au-dessous de vous, par les grondements furieux et l'ébranlement des barres de fer, si le gardien fait sa ronde quotidienne, avec sa brouette remplie de viande. On ne peut s'empêcher d'éprouver un certain étonnement quand on voit ces animaux de tous climats dispersés dans

Digitized by Google

un riant jardin ; ces bêtes fauves, à la dent et aux griffes sanglantes, captifs, plus ou moins impatients, parmi des plates-bandes de géraniums écarlates ou de dahlias omnicolores, et, chose encore plus étrange, ces oiseaux de proie, dont l'essor aime à lutter avec la tempête, calmes sur un perchoir entouré de roses. S'il eût été possible d'attribuer à chaque classe d'oiseaux et d'animaux l'espèce de végétation qui lui est plus familière, cela eût été certes bien préférable ; mais une telle disposition était évidemment impossible.

Après ce coup d'œil général, il faut descendre pour passer en revue la longue rangée de cages qui est sous la terrasse. Avant la construction de cette terrasse, en 1840, les grands carnivores étaient resserrés dans ce qui est maintenant la maison des reptiles. Les premières cages de l'établissement sont un exemple de la difficulté qu'éprouvent les Anglais à se modifier selon les circonstances. Lors de la fondation du jardin, la Société semblait avoir pris pour modèle quelque ménagerie errante, car beaucoup des cages qu'habitaient les animaux n'étaient guère autre chose que des chariots de caravane dont on avait enlevé les roues, et les premiers directeurs du jardin ne disposèrent leur collection d'une manière guère plus stable que ne l'aurait fait le nomade Wombwell [1], sur le pré d'un village. On reconnut bientôt que la santé des animaux de la race féline souffrait matériellement de cet étroit emprisonnement, qui ne permettait même pas le changement d'air dont jouissent les caravanes. Lions, tigres, léopards et pumas ne vivaient, en moyenne, guère plus de vingt-quatre mois. Ce fut pour remédier à cet état de choses que les cages de la terrasse furent construites ; mais, passant d'un extrême à l'autre, les animaux des tropiques furent livrés sans défense à toutes les rigueurs de l'hiver ; la pluie tombait sur leur robe, et par un temps glacial et humide ils étaient exposés à une température à laquelle l'homme lui-même, qui peuple le globe depuis la zone torride jusqu'au pôle arctique, ne pourrait résister sans un abri protecteur. Le résultat fut que les inflammations de poumons devinrent plus fréquentes et plus graves, jusqu'à ce qu'on eut reconnu la nécessité de garantir les cages contre le froid et l'humidité des mois

[1] La ménagerie Wombwell est encore la plus riche des ménageries ambulantes ; elle a même des succursales.

Digitized by Google

d'hiver par des paillassons et une chaleur artificielle. Pendant l'été l'exposition est excellente, et, il faut l'avouer, les tigres ne semblent que trop gras et trop confortablement entretenus. L'une des cages les plus intéressantes est celle où est renfermée une *famille* qui consiste en un chien mâtin, un lion et sa femelle. Elevés tous les trois ensemble, ils s'accordent merveilleusement, quoique le chien ne ferait guère qu'une bouchée pour ses nobles compagnons. Les visiteurs montrent beaucoup de sympathie pour lui et s'imaginent que le lion le réserve pour un de ses repas futurs, comme le géant du conte fit du petit Jack. Mais leur pitié n'est, j'en ai peur, que peine perdue. Le chien *Lion* a toujours conservé l'ascendant qu'il prit encore tout jeune, et, à chaque caresse trop brutale de ses monstrueux compagnons, il sait fort bien leur riposter en leur sautant au nez, sans leur garder rancune toutefois, car, quoiqu'on lui permette de sortir chaque jour de la cage, il montre beaucoup de répugnance à quitter ses bons amis. On trouve cependant prudent de les séparer à l'heure des repas.

Ce lion et cette lionne sont tous les deux anglais de naissance. Ce ne sont pas les seuls lions indigènes, mais il est remarquable que la moitié de ceux qui ont vu le jour dans le jardin zoologique, étant venus au monde avec une imperfection de la mâchoire, sont morts faute de pouvoir teter leur mère. Si les gardiens leur remplissaient les narines d'étoupe, nous pensons qu'ils pourraient accomplir cette fonction indispensable, comme les enfants qui naissent avec un rhume de cerveau. Nos deux lions *anglais* sont originaires du cap de Bonne-Espérance. Quoique le mâle ne soit pas encore adulte, il est cependant assez formé pour montrer la différence qui existe entre la variété africaine, à laquelle il appartient, et celle des Indes orientales, dont on voit un spécimen à l'autre extrémité de la terrasse. Le jeune lion du Cap a une belle crinière et une queue dont l'extrémité peu touffue pend vers la terre. Le lion de Goujerat est comparativement presque sans crinière et sa queue se redresse en trompette. L'extrémité caudale de l'un et de l'autre animal est munie d'une griffe rudimentaire. Ce petit éperon servait, dans l'opinion des anciens, à mettre le lion en fureur, et M. Gordon Cumming nous apprend que les sauvages du sud de l'Afrique croient que c'est là que se loge un génie malfaisant, qui ne déménage que lorsque la mort vient

Digitized by Google

surprendre l'animal et lui donner congé. Le lion sans crinière de Goujerat est aussi, à ce que l'on pense, le type de l'animal héraldique, emblème national que l'Angleterre contemple avec respect sur son blason, mais que les étrangers assurent n'être qu'un léopard.

Mais pourquoi emprisonner ces nobles animaux dans de si étroites cages? Quel spectacle déplorable que de les voir aller et revenir autour de leurs prisons resserrées. Pourquoi, parmi tous les animaux de la forêt, seraient-ils les seuls condamnés à cet emprisonnement cellulaire? L'ours a son mât, la biche son enclos, la loutre son bassin, où ils ont au moins assez de liberté pour se tenir en santé. Mais nous mettons nos lions et nos tigres aussi à l'étroit que nos bœufs, au point qu'ils en deviennent obèses et léthargiques comme des aldermen de la Cité. Avec un demi-arpent de terrain clos, parsemé de sable, nous pourrions voir le roi des animaux se promener presque aussi librement que dans ses forêts libyennes, et avec vingt pieds de rochers artificiels, nous pourrions admirer les bonds du tigre. Nous sommes convaincus qu'un tel arrangement attirerait des milliers de spectateurs au jardin, et rendrait aux grands carnivores le rang dont ils ont été si injustement dépouillés. Nous recommandons cette idée à M. Mitchell, l'habile secrétaire de la Société zoologique, et qui a si bien compris l'art d'attirer les visiteurs à six pence et à un shilling, les jours de fête, persuadé que c'est aux curieux de cette classe qu'il doit s'adresser pour soutenir les sages et libérale mesures de son administration.

De l'autre côté de la terrasse, outre les léopards et les hyènes, se trouve une superbe collection d'ours, depuis l'*ursus labiatus* au museau pointu (qui dérobe une ruche dans un arbre creux aussi habilement qu'un voleur de Londres vous coupe les cordons de votre bourse) jusqu'à l'ours colossal de Russie, le plus grand peut-être qui ait été exposé jusqu'à ce jour. Le Prince-Menschikoff, comme le nomment les gardiens, prospérait dans les jardins de Hull où, à ce qu'il paraît, il se nourrissait principalement de ses frères; ce Caïn cannibale de la gent ursine n'ayant consommé pas moins de cinq ours, dont la graisse semble avoir produit sur son individu le même effet que l'huile de foie de morue sur un malade. Ses voisins, les ours polaires, contrastent singulièrement avec lui, la na-

Digitized by Google

ture les ayant façonnés comme des proues de navire pour leur permettre de se frayer un chemin à travers la mer, et, s'ils voulaient bien lever leur patte monstrueuse, nous verrions qu'elle est entièrement garnie de poils, pour les aider à marcher solidement sur la glace. Le plus grand de ces deux animaux trouva moyen de s'échapper, avant que le faîte de sa cage ne fût complétement fermé avec des traverses de fer, mais on l'y reconduisit tranquillement. En effet, même les animaux les plus sauvages, après un court emprisonnement, semblent être si embarrassés de leur liberté qu'ils se laissent facilement reprendre.

L'année dernière, les carnivores de la race féline consommèrent à eux seuls en bœuf, mouton et cheval, une valeur de 1,367 l. st. 19 s. 5 d. Cette somme ne comprend pas le prix du poisson, des serpents, des grenouilles et du menu fretin ou menu gibier, donnés aux oiseaux de proie et aux petits carnivores. Tous ces gros mangeurs vivent ici comme des gentilshommes, affranchis du soin de rechercher leur nourriture quotidienne. Ils ont leurs abattoirs à côté du jardin, où moutons, bœufs et chevaux sont tués chaque semaine pour leur table. Quelques-uns même ne veulent manger que de la viande cuite. Peu de temps après la fondation du jardin, des expériences furent faites dans le but de rechercher la meilleure manière de nourrir les animaux, et l'on vit que tandis qu'ils s'engraissaient et prospéraient avec un seul repas par jour, ils perdaient de leur poids et devenaient engourdis avec deux demi-repas par jour. Afin d'imiter encore plus exactement la nature, on les nourrit moins abondamment et on les fit même jeûner à de certaines époques. Un pareil régime amena une catastrophe, un léopard femelle et un puma ayant tué et mangé leurs compagnons. Cet avis aux gardiens ne fut pas négligé, et les rations plus larges furent rétablies.

Passons maintenant des cages du roi des quadrupèdes à la volière du roi des oiseaux. La collection des aigles, vautours et condors ne comprend pas moins de vingt genres différents, parmi lesquels nous reconnaissons le plus ancien habitant du jardin, le vautour donné à la Société par M. Brooks, le chirurgien, il y a plus de vingt-cinq ans. Malgré son grand âge, il est resté un des plus beaux oiseaux de la collection. Nous nous deman-

Digitized by Google

dons, cependant, si le nouvel arrivé, du même genre, ne le supplantera pas, venant, comme il le fait, des rives éloignées de la Crimée, où il fut pris près du monastère de Saint-Georges. Cette proximité de maints champs de bataille suscite, hélas! des pensées trop tristes pour que nous voulions nous y arrêter. Ce qui nous frappe le plus, en regardant cette volière, c'est l'isolement parfait où se tient chaque oiseau, sur la cime de son rocher, au centre de sa cage, où il perche, immobile lui-même comme une pierre. Ces compagnons de prison n'échangent entre eux ni signe de reconnaissance, ni coups ou caresses à travers les mailles du fil de fer. Chacun d'eux est là, triste et patient, ne voulant ni être consolé, ni se laisser séduire aux mœurs des hommes. De temps en temps, découvrant sa prunelle, il darde un perçant regard, déploie ses larges ailes, et, se souvenant peut-être de ses aiglons laissés sans plumes sur quelque pic des Alpes, l'oiseau prend son essor pour un instant, frappe le grillage de ses ailes et retombe à terre avec la chute ignoble d'un dindon de Noël. On ne peut contempler ces oiseaux sans un sentiment de pitié et de douleur. Qui reconnaîtrait dans ce tas de plumes inertes devant nous l'admirable description qu'Audubon a faite de l'aigle à tête blanche, lorsqu'il fond sur sa proie?

« Bientôt le cri aigu d'un cygne se fait entendre comme un clai-
« ron lointain... C'est le moment de voir l'aigle déployer sa vi-
« gueur. Il glisse à travers l'air comme une étoile filante et avec la
« rapidité de l'éclair, fond sur sa proie tremblante qui, dans son
« angoisse et son désespoir, cherche à éluder par diverses manœu-
« vres l'étreinte de ses serres cruelles. Il monte, redescend, et il
« plongerait volontiers dans le fleuve s'il n'en était pas empêché
« par l'aigle, qui, sachant par expérience que, grâce à ce strata-
« gème, le cygne pourrait lui échapper, l'oblige à rester dans l'air
« en essayant de le frapper par-dessous. Mais tout espoir de salut
« est bientôt abandonné par le cygne. Il est déjà bien fatigué
« quand ses forces lui manquent complétement à la vue du cou-
« rage et de l'agilité de son antagoniste. Il va exhaler le dernier
« souffle lorsque l'aigle cruel le frappe sous l'aile, et, par un
« coup irrésistible, il force l'oiseau à tomber en ligne oblique
« sur le rivage le plus proche. »

Dans ce passage, Audubon nous montre le noble oiseau li-

Digitized by Google

vrant un héroïque combat pour conquérir une proie. C'est l'aigle dans toute sa poésie. Au Jardin zoologique, nous avons la vie prosaïque de l'aigle lorsqu'il se contente de saisir dans ses serres un rat ou un morceau de viande crue. Quelque antipoétique que soit ce régime, on ne peut dire qu'il ne convient pas au roi des oiseaux, car son plumage lustré et son état de santé prouvent le contraire.

Dirigeons-nous maintenant vers la maison des singes, nous verrons en passant les loutres se poursuivre les unes les autres autour de leur rocher, tantôt plongeant à la recherche du carrelet qui brille au fond de l'eau, tantôt l'amenant à terre et broyant le tout, arêtes et chair.

La maison des singes si bien disposée, mais si mal aérée, est un petit théâtre comique. Le mélange du grave et du plaisant dans ces physionomies à moitié humaines, leurs tours de passe-passe et leurs attitudes originales, tout vous attire et vous repousse en même temps. M. Rogers avait coutume de dire que d'aller voir les singes c'était comme si on allait voir ses parents pauvres... Et, en vérité, quelques-uns font là une triste figure. Nous n'avons qu'à les regarder un moment en face pour voir qu'ils diffèrent autant les uns des autres que les individualités humaines. Voilà un grand coquin aux longs poils et à la face noire qui a tout l'air d'un Malais homicide ; un peu plus loin, cet autre avec ses favoris touffus et ses gros sourcils (la *mona*) est tout le portait d'un maquignon en train de faire fortune ; ce troisième, avec son long nez et son œil vif, a tout l'air d'un vieux procureur rusé. Peut-on les regarder sans se rappeler involontairement la doctrine de la transmigration des âmes? Les guenons et les babouins ne sont, il est vrai, que des brutes et n'excitent que le dégoût : aussi ne sont-ils pas regardés d'un œil amical par la famille des singes plus petits, comme on en a la preuve lorsque le gardien, pour s'amuser, en fait sortir un de sa cage et le promène le long de la salle. La population entière hurle, gronde et claque des dents comme pourraient seuls le faire des actionnaires à qui l'on annonce que le dividende est accroché. Les petits singes capucins sont évidemment les favoris du public et empochent le plus de noisettes ; le capucin brun semble être le plus malin de tous, car il tient à sa portée un gros caillou et, lorsqu'il

Digitized by Google

voit que ses dents ne suffisent pas pour casser la noix, il la frappe avec la pierre, en mesurant ce qu'il faut de force et d'adresse pour briser la coquille sans écraser l'amande. Nous avons souvent vu ce personnage accepter une prise de tabac et en frotter soigneusement sa peau ou celle de son compagnon, avec une parfaite connaissance, sans doute, de l'ancienne recette pour détruire les puces ; il se servira aussi d'un oignon, dans le même but. Parmi les autres quadrumanes de la maison, nous trouvons les lemurs qui ressemblent plus à des belettes à longues jambes qu'à des singes, et les ouistitis au minois éveillé, qui se groupent sur le devant de leur grillage avec un air investigateur, ressemblant sous leurs bonnets de fourrures à autant de commères vous raillant derrière les volets.

Pour le moment, nous n'avons pas dans le jardin de spécimen ni de l'orang-outang, ni du chimpanzé, mais nous en avons eu une demi-douzaine au moins, pendant les dix dernières années. L'un d'eux, une femelle, « Jenny, » vécut bien portante pendant cinq ans. L'air humide et froid du jardin lui causa enfin une consomption, et le public doit se rappeler la pauvre bête mourante, respirant avec peine, un emplâtre sur la poitrine, entourée de couvertures et qui ressemblait à une vieille cacochyme. Le seul animal de cette espèce maintenant en Europe est au Jardin des Plantes de Paris, jouissant du bon air de la belle France. Un naturaliste a bien voulu nous donner sur ce chimpanzé les renseignements suivants, qui prouvent clairement qu'il est un personnage d'importance parmi ceux de sa race.

« Il traversa Londres pour aller à Paris, ayant débarqué à Plymouth. Il y avait alors deux chimpanzés femelles habitant le Jardin zoologique, et le chimpanzé français descendit pour deux nuits à leur hôtel. A son apparition, ces deux jeunes personnes jetèrent des cris de reconnaissance qui indiquaient plutôt la peur qu'autre chose. Chim fut mis dans un compartiment séparé de l'autre par un double grillage, pour prévenir les blessures que se font volontiers des singes en désaccord. A peine sentit-il un plancher solide sous ses pieds, qu'il commença à faire attention aux concitoyennes qu'il rencontrait ainsi d'une manière si imprévue. Leur crainte et leur surprise diminuant peu à peu, elles finirent par l'examiner à leur tour, quand tout à coup le voyageur

Digitized by Google

se mit à danser un pas de caractère, qu'il continua pendant assez longtemps, jetant des cris aussi affreux que ceux d'un ténor chinois, et pas trop mal à l'unisson avec le battement violent de ses pieds contre le plancher. Son propriétaire, présent à cet exercice, prétend qu'il imitait ainsi une danse nègre qu'il avait souvent vue quand il habitait sa maison en Afrique. Ce chimpanzé avait plus d'un an et demi, et il était resté avec lui un an entier. Les jeunes chimpanzées perdirent peu à peu toute réserve, entraînées par la vivacité de la danse ; enfin, lorsque le danseur s'arrêta, elles passèrent leur main à la dérobée entre les barreaux, pour souhaiter la bienvenue à ce frère si aimable. Comme le temps était très-froid (on était au commencement de décembre), qui sait si ces exilés ne s'entretinrent pas de leurs forêts de palmiers et de leur été éternel ? Petit à petit, le chimpanzé redoubla d'amabilité, et, lorsque vint le moment de son départ, les jeunes chimpanzées de Londres montrèrent par tous les signes possibles, moins les larmes, combien elles étaient tristes de cette prompte séparation. Paris a vu se développer rapidement l'intelligence et le beauté physique du chimpanzé. Le climat, le régime (il boit sa pinte de Bordeaux par jour) et la joyeuse société de la France semblent plus convenir à son tempérament que notre triste Londres. Il a fait connaissance non-seulement avec les employés, mais encore avec les habitués du jardin. La dernière fois que je le vis (mai 1854), il sortit pour prendre l'air dans le grand rond, en face du palais des singes, et qui fut bâti pour nos « parents pauvres, » par M. Thiers. Là notre chimpanzé commença sa journée par une promenade faite à loisir, jetant des regards reconnaissants et joyeux vers le soleil, le beau soleil du printemps. Il avait trois satellites (trois coatis-mundis), soit par hasard, soit qu'il les eût pris pour son amusement, et tandis qu'il faisait toutes sortes de mines à une jeune dame qui approvisionne la singerie de gâteaux et de friandises, l'un d'eux vint derrière lui à la dérobée, et lui fit une petite, mais malicieuse morsure. Chimpanzé regarda autour de lui, étonné de cet attentat sur sa personne, frotta la partie endommagée d'un air hautain, mais avec un sang-froid parfait. Il alla ensuite gravement chercher de l'autre côté du rond une canne qu'il y avait laissée tomber au commencement de sa promenade ; puis revint le visage empreint d'une majestueuse

Digitized by Google

colère, non sans un mélange de mépris, je pense, et prenant l'impertinent coati par la queue, il se mit à lui administrer une correction, de manière à ne pas le blesser toutefois, et appliquant les coups parallèlement à son épine dorsale. Enfin, lorsqu'il crut en avoir assez fait, sans montrer la moindre émotion, et par un mouvement du poignet gauche, il fit pirouetter le délinquant dans les airs. Celui-ci se retira à l'écart, honteux et peu tenté de recommencer. Ayant accompli cet acte de justice, Chimpanzé monta sur un arbre. Un gros babouin, qui pendant ce temps avait fait son entrée, crut le moment bien choisi pour placer une politesse ; il grimpa donc aussi et s'assit sur une branche en souriant..... à la façon des babouins. Chimpanzé détourna tranquillement la tête, peu jaloux de cette familiarité, mesura la distance, leva la patte, et, avec autant de sang-froid qu'il en avait mis à corriger le coati, il adressa au babouin un coup de pied qui le précipita de la branche dans l'arène. Cette leçon parut profiter au babouin, car il se retira comme le coati et prit sa station de l'autre côté. J'ignore à quelle perfection de manières et d'intelligence doit être arrivé Chimpanzé depuis dix-huit mois, mais un jour, sans doute, quelqu'un dira de lui comme un prince oriental me dit après avoir regardé l'orang-outang : « Pierre, parle-t-il déjà l'anglais ? »

Avant d'être transférés ici, les singes passèrent par une grande mortalité : lorsqu'ils prirent possession de leur nouvel appartement, les gardiens en emportaient chaque jour des brouettées. Cette épidémie était causée par le manque de ventilation et un mode de chauffage qui brûlait l'air et amenait une inflammation pulmonaire. Les docteurs Marshall Hall et Arnott, étant consultés, prescrivirent l'usage d'un poêle ouvert, et la mortalité cessa.

En nous dirigeant vers le petit bâtiment qui servit jadis d'habitation aux perroquets, mais qui est maintenant destiné aux petits carnassiers, nous côtoyons le bassin du phoque, où nous pouvons examiner cet étrange animal, qui ressemble à un chien danois auquel on aurait amputé les jambes. C'est un épicurien, un gourmand pour ses repas ordinaires, car il méprise tout poisson moins recherché que le merlan, dont il consomme dix livres par jour. Cependant il attrape fort bien les petites bouchées que lui jette le public ; et nous le voyons sautiller autour

Digitized by Google

de son enclos, cherchant à se faire jeter quelques friandises par les visiteurs qui s'empressent autour de lui. La maison des petits carnivores est généralement négligée, cependant elle mérite l'attention, ne serait-ce que pour voir les jolis tigres tachetés, comme on les appelle, mais à tort, car ils ressemblent plus au léopard chasseur (oncelot), et par la taille et par les taches de leur peau. Ces gracieuses créatures sont parfaitement apprivoisées et permettent à leur gardien toutes sortes de familiarités ; mais leur voisin, le caracal ou lynx, ne se lasse jamais de faire les assauts les plus féroces contre les barreaux de sa cage, accompagnant incessamment ses bonds des grimaces les plus vindicatives possibles, ce qui nous fait penser qu'il possède la quintessence même de la nature féline. Une petite cage de cet appartement demande une attention spéciale, celle qui contient un spécimen du rat noir aborigène ; ce rat qui, selon M. Waterton, fut dévoré jusqu'à extinction par les rats gris du Hanovre qui vinrent en Angleterre avec le Hollandais Guillaume, et dont ce franc naturaliste fait les emblèmes de la rapacité protestante. Ceux qui ont lu ses charmants *Essais* savent avec quelle persévérance l'auteur pourchasse le rongeur au poil gris dans tous les chapitres de son livre.

Maintenant retournons sur nos pas, le long des plantations qui abritent à la fois des plates-bandes d'innombrables dahlias et le jardin lui-même contre le vent glacial de l'est. En tournant à main droite, nous trouverons l'*aquarium*, la plus récente et la plus intéressante acquisition du jardin. Fussiez-vous naïade ou triton, vous ne pourriez, grâce à ces bassins en cristal, contenant les uns de l'eau salée et les autres de l'eau douce, examiner plus à votre aise les riches parterres de la mer émaillés de fleurs vivantes, les grottes en miniature tapissées de plantes marines, qui offrent des lieux de refuge aux poissons et des postes d'observation aux crustacés rétrogrades. Contre la sombre verdure de ces rochers submergés, l'anémone de mer élève sa tige orange surmontée d'éventails floriformes, ou laisse pendre ses tentacules qui se tortillent comme les serpents de Méduse. Mais nous devons examiner de près chaque crevasse et chaque roche, si nous voulons avoir une idée de cette vie animale qui prend ici des formes végétales si bizarres. Contemplons pendant quelques minutes l'un des réservoirs qu'on a mis au milieu de la salle. Pendant des mois

Digitized by Google

entiers, une création animale et végétale n'a cessé de s'y multiplier et de périr ; et cependant l'eau est restée aussi pure et aussi transparente que jamais. L'explication de ce phénomène est l'un des plus beaux exemples de la manière dont la nature, sur une plus grande échelle, entretient l'équilibre de ses forces diverses. Si nous laissions nos petits poissons rouges, seuls, dans un bocal sur la cheminée, au bout d'une semaine ils périraient, parce qu'ils auraient privé toute l'eau de l'oxygène qu'elle contenait et l'auraient viciée par l'acide carbonique, gaz funeste, exhalé de leurs poumons. Pour obvier à cela, la science tapisse ses grottes factices d'herbes marines verdoyantes, et plante dans le sable du réservoir des algues gracieuses. Si le spectateur examine attentivement ces dernières, il les verra couvertes de bulles d'argent scintillantes : ces bulles contiennent l'oxygène que ces plantes ont distillé de leurs tissus, sous l'action de la lumière, après avoir consommé auparavant le gaz acide carbonique exhalé par les poissons et par les zoophytes. Ainsi les plantes et les animaux sont indispensables à l'entretien naturel de leur vie réciproque. Mais nous n'avons pas encore révélé tout ce qui cause la transparence de l'eau. Les végétaux croissent beaucoup trop vite, et s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, les parois même du réservoir seraient couverts d'une végétation confervoïde qui déroberait bientôt ses habitants à notre vue. Il nous faut des balayeurs pour nous débarrasser de cette surabondante végétation, et nous les trouvons dans la personne des colimaçons de rivière que nous voyons fixés par leur tige aux parois de cristal. Ces petits mollusques font bien leur ouvrage. M. Gosse, qui les a observés avec une loupe, tandis qu'ils prenaient leur repas, s'aperçut que leur langue, façonnée comme une scie, remuait en avant et en arrière avec un mouvement oblique, et c'est ainsi, tandis que l'animal avance, qu'il laisse derrière lui une trace sur le verre, comme celle que le faucheur laisse sur les prés. Mais il est évident qu'il n'y a pas assez d'ouvriers dans ce réservoir, comme le prouve le homard qui se traîne d'une manière si gauche, et qui a plutôt l'air d'une salade ambulante que d'un être vivant. Tout son dos, sa queue, ses tentacules et ses pinces, sont incrustés d'une forêt épaisse. On demande instamment quelques autres noirs faucheurs.

Digitized by Google

Les poissons, les herbes et mollusques nous ayant procuré la transparence qui facilite la vue du réservoir, examinons-les maintenant un à un. Voici d'abord l'anémone parasite. Comme le vieillard de la mer, dans les *Mille et une Nuits*, elle se fixe sur le dos de quelque Sinbad sous la forme d'un buccin, et chevauche à son aise à la recherche de sa nourriture. Une autre variété intéressante de ce zoophyte est l'anémone plumose de mer, animal qui, plus casanier, se fixe généralement sur un rocher plat, ou sur une écaille d'huître, attendant que la nourriture vienne le trouver à domicile, tout à fait comme la ménagère de Londres compte, chaque matin, sur le boucher et sur l'épicier.

La couleur blanche si pure de l'actinie voisine la rend plus facile à observer. Ses tentacules en forme de plumes se dressant autour de sa bouche qui occupe le milieu de son corps, et qui est bordée de jaune, lui donnent l'apparence d'une chrysanthème ; elle doit être fort recherchée par les sirènes, pour orner leur chevelure. Une créature encore plus extraordinaire est la *tabella ventilabrum*. Le corps de cet animal est un tube parfaitement droit, et ses grands éventails de soie brune tournent, tandis qu'il cherche sa nourriture, aussi vite que les anciens ventilateurs tournaient devant nos fenêtres. Sitôt que ces éventails sont touchés par quelque chose, ils sont immédiatement retirés dans l'intérieur du tube, ne laissant plus paraître au dehors qu'un pinceau de poils de chameau.

Nous n'essayerons pas de décrire les différentes espèces de zoophytes et d'annélides qui sont ici par centaines (à vrai dire, les savants eux-mêmes ne les connaissent pas toutes). Nous n'avons pas non plus grand' chose à dire des crustacés qui se traînent sur le sable; mais il serait impossible de ne pas mentionner le buccin aux mœurs péripatéticiennes, qui enjambe les pierres avec une si étonnante vitesse. En l'examinant de près, nous nous apercevons qu'il se meut par une puissance étrangère. Ces jambes étendues sortant de sa bouche nous découvrent le crabe ermite, qui est obligé de revêtir son faible corps de la première armure venue. Un buccin sans propriétaire, ou un cérite ordinaire abandonné, sont ses retraites favorites ; mais, comme maints bipèdes, il aime fort à changer de demeure. Ceux qui ont étudié ses mœurs disent qu'il retourne sans se gêner toutes les coquilles vides sur la plage,

Digitized by Google

et après les avoir attentivement examinées avec ses pinces, il introduit son corps dans l'une et puis dans l'autre pour trouver celle qui s'ajuste le mieux à son individu. Mais combien d'autres faits plus étonnants dans l'histoire de ce petit crustacé si intelligent! Nous avons dit plus haut que l'anémone de mer était un parasite qui fixait invariablement sa demeure, lorsque cela lui était possible, sur cette maison ambulante, sans faire attention aux coups qui lui tombent en partage. Il en est un autre qui adhère à sa coquille encore plus obstinément, car elle enveloppe ses bords de son vivant manteau. L'ermite a encore un autre ami intime, un vrai pique-assiette, qui compte sur lui et pour le logement et pour la nourriture. Sous la forme d'un joli annélide, le *nereis bilineata* se loge derrière le crabe, dans l'antichambre du buccin, et, dès qu'il sent par les mouvements de son bienfaiteur que ce dernier s'est procuré un aliment, il se glisse entre ses deux pattes-mâchoires et prend sa part entre les dents même du crabe, qui ne montre pas plus de ressentiment qu'un quaker forcé de payer la dîme ou les taxes d'église. Les spécimens intéressants que nous venons d'examiner habitent les réservoirs d'eau de mer de l'autre côté de l'entrée de l'aquarium, et au milieu de la salle. Vis à vis sont les réservoirs d'eau douce dans lesquels nous pouvons examiner les mœurs des poissons de l'Angleterre. Là est le brochet, aussi immobile qu'une pierre, et qui fut par cela même un modèle excellent pour le photographe qui fit dernièrement son portrait. Le barbillon, la brème, la roche et le goujon se rendent à leurs occupations journalières, comme s'ils étaient au fond de la Tamise, au lieu de former des sandwiches vivantes entre deux plateaux de verre, pour l'amusement des curieux. Les personnes qui vont à l'aquarium de bonne heure auront peut-être la chance de voir les lamproies fixées au cristal comme des sangsues, par leur bouche ronde, et respirant par sept trous percés à côté des nageoires pectorales. Les poissons de mer méritent aussi d'être étudiés ; ce sont des êtres à formes bizarres et à mâchoire de mauvaise augure, le *dog-fish*, par exemple, qui n'est pour le moment qu'à l'état de fretin, mais qui grandira d'un mètre ou deux.

A l'extrémité est du bâtiment, on peut voir çà et là, dans le bassin des alligators, surnager sur l'eau la tête de ces reptiles,

Digitized by Google

qui nous rappelle celle de l'hippopotame. Dans chaque animal, l'habitude de rester sous l'eau des heures entières, la tête et les yeux presque submergés, exige une certaine élévation des narines et de l'orbite, pour permettre à l'animal de voir et de respirer. Une conformation semblable existe dans le sanglier d'Afrique (qui se trouve dans une autre partie du jardin) et qui, en fouillant les ordures et la boue, y plonge sa hure jusqu'aux yeux. Les alligators ont à eux seuls la jouissance du bassin, à l'exception d'une paire de tortues dont la carapace est trop dure pour leurs mâchoires.

L'aquarium est à peine établi depuis deux ans, et il est déjà riche en spécimens de zoophytes et d'annélides, la plupart pêchés à la drague dans les eaux de Waymouth. Si ces êtres des côtes britanniques sont si admirables, que doivent être leurs analogues sous la vague des mers tropicales! Combien de merveilles pourrait nous ramener un audacieux plongeur qui, comme le héros aquatique de Schiller, pénétrerait dans les profondeurs du tourbillon, non pour chercher la coupe en diamant du roi de la ballade, mais les trésors vivants que la nature y a cachés parmi les ancres rouillées et les autres séculaires débris des naufrages! A tout événement, nous espérons que l'aquarium s'enrichira de plus en plus et nous procurera le moyen d'étudier une branche de l'histoire naturelle qui était jusqu'ici restée relativement bien obscure.

Continuons notre promenade en descendant la large avenue qui entoure les enclos où sont renfermés les biches et les lamas. Vous nous demanderez pourquoi la plus belle moitié du jardin, celle qui est exposée au soleil couchant, n'a encore aucun bâtiment, tandis que l'autre partie, beaucoup moins favorable, est comme encombrée. La raison en est que les commissaires des eaux et forêts ne veulent pas permettre d'y bâtir en permanence, sans en donner jusqu'ici aucune bonne raison. Faisons des vœux pour que cette interdiction soit levée en faveur des pauvres reclus qui vivent en cages sous la terrasse. A l'extrémité nord du chemin que nous venons de suivre, nous tombons sur l'enclos et le bassin à l'usage des grues et des cicognes. Quels sont les oiseaux-spectres que nous avons devant nous? Ici, sur le bord même du bassin, est le fantastique adjudant, sa tête enfoncée dans les épaules, ressemblant à quelque voyageur

Digitized by Google

qui cherche à garantir son nez du vent d'est glacial. On dit que chaque homme a sa ressemblance dans une classe inférieure d'animaux, et nous avons vu bon nombre d'adjudants qui attendaient, par une nuit d'hiver, le dernier omnibus. Combien la grue de Stanley (la demoiselle de Numidie) est belle à côté de l'adjudant! Il y a entre eux deux autant de différence qu'entre un jeune garde du corps en uniforme à l'Opéra et un cocher de fiacre enveloppé pendant la nuit de sa grosse houppelande à collets. Le troisième oiseau qui réclame notre admiration s'avance sur la pointe du pied, comme un maître de danse, faisant des courbettes et sautillant avec l'aide de ses ailes; il attire notre attention, non-seulement par ses poses grotesques, quoique non sans grâce, mais encore par des cris particuliers. Nous défions les plus graves spectateurs d'examiner la belle grue couronnée et sa pantomime comique sans rire aux éclats. Mais nous entendons une dame, à côté de nous, s'écrier : « Est-il possible que les plumes de marabou qui s'inclinent si gracieusement devant la reine aient jamais fait partie du corps d'un oiseau aussi laid que celui-là! — Oui, madame. »

Cela paraît invraisemblable, mais il n'est pas moins vrai que c'est de ces cicognes marabous, sales et disgraciées de la nature, que nous vient ce plumage élégant. A côté, nous voyons le héron mélancolique, perché sur une pierre; les moineaux effrontés viennent sautiller à un pied de lui, tant il semble inanimé. Ah! que les imprudents friquets y prennent garde : j'en ai vu plus d'un qui, dupe de cette ruse, recevait soudain un coup de bec et disparaissait au fond de ce long gosier. La grue grise, que voici, est appelée en Australie « la compagne indigène », parce qu'elle aime à se réunir à l'homme, dans ce pays. Nous savons tous qu'en Hollande les grues et les cicognes font partie de la famille, nichant sur les cheminées sans la moindre crainte; elles ont, dit-on, la même confiance pour les sauvages du nouveau monde. Ce sont de gracieux oiseaux, mais pas aussi beaux que la grue d'Europe, avec ses plumes noires et blanches et sa queue touffue. Jadis ces grues furent communes ici, lorsque l'Angleterre était la joyeuse Angleterre, c'est-à-dire avant que des machines à vapeur et des moulins à vent fussent mis en activité pour dessécher tant de contrées marécageuses. Avec la civilisation elles disparurent complétement du pays, et avec la civilisation

Digitized by Google

nous les revoyons parmi nous, mais simples objets de curiosité.

Il n'y a pas longtemps que la collection de cet enclos renfermait un secrétaire à qui ses culottes de velours, ses bas couleur de chair et sa dignité officielle donnaient l'air d'un bureaucrate du siècle dernier.

« Prenez garde, ma jolie petite fille, à la manière dont vous donnez à manger aux bipèdes que vous voyez accourir vers vous; autant vaudrait braver une charge à la baïonnette que celle de tous ces becs aiguisés, qui sortent à travers les palissades à la vue d'un étalage de provisions. »

Quelques pas en avant nous conduisent à la magnifique volière de cent soixante-dix pieds de long, construite en 1851, dont les dix-neuf divisions sont arrosées par un courant d'eau qui coule constamment, et telle est l'étendue de l'espace entouré de fil de fer qu'il permet à chaque oiseau de faire usage de ses ailes. Le premier compartiment renferme deux des raretés du jardin : l'oiseau à bosquet et le tallegalla-lathami. Le premier, d'un plumage bleu noir, est le seul qui reste de trois individus amenés en 1849. Dès leur arrivée dans les jardins, ils commencèrent la construction d'un de ces bosquets ou tonnelles qui, selon M. Mitchell, a été augmenté et embelli jusqu'à ce jour. Cette tonnelle est peut-être la chose la plus extraordinaire en fait d'architecture ornithologique, car, non-seulement elle est construite dans le but de contenir les petits de l'oiseau, mais encore elle sert de lieu d'amusement ; c'est, en un mot, une salle de bal où le jeune couple passe sa lune de miel avant d'entrer dans la vie matrimoniale. Celle du jardin zoologique est construite avec les brindilles d'un vieux balai, et elle a la forme d'un fer à cheval, ou plutôt nous en donnerions une plus juste idée si nous la comparions aux côtes recourbées d'un navire. Elle est ouverte par le haut et a de six à douze pouces de long. Contre ses parois et à son entrée l'oiseau à l'état sauvage place des plumes éclatantes, des coquilles d'escargots, des petits os blanchis, tout ce qui a une couleur, en un mot. Et lorsqu'on pense que l'Australie est le paradis des perroquets et des oiseaux au brillant plumage, on comprendra que l'oiseau artiste ne doit pas manquer de matériaux pour satisfaire son goût d'ornementation. On nous dit néanmoins qu'il va souvent chercher à de

Digitized by Google

grandes distances quelques-uns des décors de son palais en miniature. Lorsque l'édifice est terminé, il s'y installe pour attirer la femelle, sachant bien, sans doute, que le beau sexe est captivé par un établissement élégant. Que cela se passe ainsi ou non, il est évident que le couple en a bientôt pris possession, entrant et sortant avec des mouvements rapides comme s'il y dansait un galop. L'oiseau à bosquet du jardin zoologique est un mâle que le veuvage attriste sans doute, et si sa demeure rappelle une salle de bal, tel est son état de délabrement que c'est la salle de bal le lendemain d'une fête. Puisse-t-il bientôt voir arriver une nouvelle compagne pour remettre l'ordre dans le domicile conjugal! L'oiseau à bosquet passe, en Australie, pour avoir les mêmes habitudes de vol que la pie, et les indigènes vont souvent chercher dans son nid les objets qu'ils ont perdus ou égarés. « Moi-même, dit M. Gould, j'ai trouvé à l'entrée d'une de leurs tonnelles un petit tomahawk en pierre sculptée, d'un pouce et demi de long, ainsi que quelques chiffons de coton bleu que l'oiseau avait sans doute pillés sur un campement abandonné des aborigènes. »

Le tallegalla est un oiseau non moins intéressant. Il ressemble beaucoup au dindon ordinaire, mais il n'est pas si gros. C'est la manière dont il couve ses œufs qui fait sa singularité. Il ne construit pas de nid, à proprement parler, mais avec ses pattes il amoncelle toutes sortes de matières végétales et de détritus sous la forme pyramidale ; puis il y introduit ses œufs à des intervalles réguliers, le petit bout en bas, et il les recouvre de nouveaux débris qui émettent la chaleur et la fermentation. La paire qui appartient au jardin de Londres, peu après son arrivée d'Australie, commença une de ces pyramides à incubation qui, lorsqu'elle fut finie, contenait plus de quatre charretées de feuilles et d'autres matières végétales. Après que la femelle eut pondu seize œufs, chacun de quatre pouces de long (dimension énorme, proportionnellement à la grosseur de l'oiseau), le mâle commença à surveiller cet *eccaleobion* naturel, et de temps en temps, il les découvrait pour les examiner. Après avoir été ensevelis six semaines, les œufs, l'un après l'autre, sans avertissement préalable, mirent au jour les poussins tout emplumés et vigoureux ; un gardien intelligent nous a dit qu'il

Digitized by Google

en avait vu un s'élancer à cinq pieds au moins de hauteur. A la nuit tombante, ils se creusaient eux-mêmes des trous pour s'y coucher et ils étaient recouverts par les parents. La vigueur étonnante des nouveau-nés s'explique par la grosseur de l'œuf, qui contient assez de nourriture pour les alimenter jusqu'au jour de l'éclosion. Malheureusement tous ces petits tallegalles de Londres périrent par diverses causes tout à fait indépendantes de la température ; un seul survécut. On espère pouvoir élever la prochaine couvée. Comme leur chair et leurs œufs sont très-bons à manger, M. Mitchell est désireux de les naturaliser en Angleterre ; car, sous l'habile direction du secrétaire de la Société zoologique, le jardin est destiné à devenir une ménagerie d'acclimatation, — ou ce que Bacon dans son *Atlantide* appelait un « lieu d'épreuves pour les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes. » Il serait temps de réparer les ravages d'un système d'extermination qui conspire depuis des siècles contre les créatures de Dieu. Trop d'animaux indigènes ont disparu des îles Britanniques, le loup et la buse, entre autres ; l'aigle est menacé d'être aussi expulsé des montagnes d'Ecosse, si bien que M. Gordon Cumming veut, dit-on, former une société pour la protection de ses œufs. Heureusement que les animaux nuisibles ont été remplacés par d'autres individus de la faune étrangère, qu'on a acclimatés et qui sont remarquables, les uns par leur beauté, les autres par l'excellence de leur chair. Cette importation, qui ajoute tant à la richesse du pays, peut être rapidement accélérée par l'intermédiaire du Jardin zoologique, qui est une sorte de parc d'essai pour les animaux, comme certains lots de terrains dans quelques-uns de nos riches domaines agricoles sont réservés à la culture des racines et des herbes étrangères.

Si nous pouvons citer le tallegalla comme un exemple d'oiseaux qui nous donneraient une nouvelle nourriture aussi délicate que facile à obtenir, nous signalons comme bien dignes de charmer les yeux les magnifiques faisans-impagans, ses voisins dans le jardin, nés d'une paire appartenant à Sa Majesté la Reine, qui supportèrent la rigueur du dernier hiver à ciel ouvert. Quoi de plus aisé encore que de peupler nos parcs de ces élans, qui se sont multipliés si abondamment et engraissés si vite dans les enclos au nord du jardin !

Digitized by Google

Mais nous allons suivre l'allée qui conduit à l'enclos des pélicans, où nous pouvons voir une demi-douzaine de ces lourdes créatures blanches et grises, avec la longue sacoche suspendue sous leur bec. Le visiteur aura peut-être la chance de trouver ici l'explication de ce mythe populaire, qui attribue au pélican le dévouement de nourrir ses petits de son propre sang. Le pélican ne peut vider sa large poche sans la presser contre sa poitrine, dont les plumes se tachent ainsi souvent du sang des poissons qu'il a avalés avec une intention toute maternelle. Combien de traditions fabuleuses, qui se réfutent d'elles-mêmes ou prennent un sens rationnel pour l'observateur de la nature!

De l'autre côté de l'allée, on peut voir un de ces flamants écarlates de l'Amérique du Sud, qui simulent si parfaitement un régiment de soldats anglais, — quand ils sont rangés en ligne pour pêcher sur le bord des rivières; là sont aussi deux flamants roses de la mer Méditerranée. Ceux qui naviguent habituellement sur la mer Rouge voient souvent des vols énormes de ces oiseaux passant et repassant d'Égypte en Arabie, et un voyageur nous a raconté qu'ayant eu l'occasion de mesurer une de leurs colonnes, il put se convaincre qu'elle avait plus d'un mille de long. Quel admirable spectacle doit offrir sur le ciel pur de l'Orient cette longue armée aérienne en uniforme couleur de flamme!

Nous n'avons pas encore examiné le côté nord du jardin, où sont renfermés les grands pachydermes. La route carrossable qui sépare ces deux parties du jardin a exigé une voie de communication souterraine. Si, en sortant de ce tunnel, nous tournons immédiatement à notre droite, nous tombons sur la maison des reptiles, qui n'offre quelque amusement au visiteur que s'il choisit bien son moment. Les gros serpents ou se sont retirés de la vie publique sous leurs couvertures, ou se sont enroulés sur les branches d'arbres dans leurs cages. On ne donne à manger aux reptiles qu'une fois par semaine, et encore ne veulent-ils pas toujours se repaître. Un serpent python passa vingt-deux mois sans prendre aucune nourriture, s'étant probablement préparé à ce long jeûne par un repas splendide. Cependant, ordinairement, après un jeûne de sept jours, les serpents retrouvent leur appétit. Trois heures de l'après-midi est le moment de leur repas, et il semble que les reptiles affamés connaissent fort bien les fonctions de

Digitized by Google

l'homme qui entre avec ce panier, où l'on entend bruire les ailes des victimes emplumées et les soubresauts des lapins condamnés à mort. Le gardien ouvre la porte derrière la cage des grands serpents à droite (car il n'y a rien à craindre de leur part) et laisse tomber sur les cailloux un lapin qui court à droite et à gauche, effarouché ou curieux d'examiner sa nouvelle demeure ; ayant contenté sa curiosité, il s'assied et commence à faire sa toilette. Bientôt le python déroule silencieusement sur les cailloux ses longs replis et, comme un câble, semble se mouvoir par quelque force du dehors ; il regarde sa victime un instant et la saisit dans ses mâchoires cruelles. Puis il enroule ses nœuds écrasants autour du corps du malheureux lapin. Pendant dix minutes, le reptile maintient son nœud mortel sans faire un mouvement, jusqu'à ce que l'animal soit mort; puis, le prenant par les oreilles, il le tire à travers l'étau de son étreinte, brisant tous les os et allongeant le corps avant de l'avaler. Le boa et le python avalent toujours leur proie en commençant par la tête. Mais comment ce cou délicat et cette tête élégante livreront-ils passage au volumineux lapin? Bientôt les mâchoires se détendent, et, tout doucement, le reptile se glisse par-dessus, plutôt qu'il n'avale sa proie, comme nous faisons glisser un bas par-dessus notre jambe. Le morceau énorme descend de plus en plus sous cette peau écailleuse, qu'on croirait menacée de se fendre, tant elle est gonflée, et le monstre s'enroule de nouveau pour faire en paix sa digestion. Les lapins et les pigeons constituent la nourriture des pythons du jardin zoologique. Mais pendant que les plus petits oiseaux sont la proie des reptiles, par une réciprocité, loi de la nature, les cigognes les vengent en mangeant des serpents.

Les serpents venimeux, logés dans une autre pièce de la maison des reptiles, sont servis par un mécanisme plus prudent. La porte de leur boîte s'ouvre par en haut, et la précaution est bonne, car aussitôt que le gardien a découvert le cobra avec un croc de fer, le reptile s'élance, le capuchon gonflé en forme d'S, et frappe son ennemi de côté. Il semble être incapable de frapper juste tout objet qui n'est pas à son niveau. Voyez, par exemple, ce cochon d'Inde : le cobra se jette sur lui à coups redoublés, mais manque le but ou ne le touche que pour faire fuir encore plus vite sur les cailloux roulants l'animal terrifié. Quand,

Digitized by Google

à la fin, il réussit à le percer; un spasme tétanique est le résultat de la morsure, et l'animal meurt dans les convulsions au bout de quelques secondes. Ceux qui ont examiné attentivement les serpents venimeux prétendent que la manière dont meurt leur victime dénonce la nature du reptile qui l'a frappée. Il n'est pas inutile de réfuter cette erreur populaire, qui fait lancer le venin par la langue. Le poison est contenu dans des glandes situées à la racine des crocs dont le reptile est armé de chaque côté de la mâchoire supérieure ; et cette glande, pressée par le large et puissant muscle qui donne une apparence si aplatie à la tête, sécrète un venin qui coule le long d'une petite gouttière creusée dans la dent et s'insinue par un petit trou dans la plaie. Le cobra qui fait maintenant partie de la collection du Jardin zoologique, avec sa peau lisse, noire et jaune, son œil noir et en colère, ses mouvements agiles et gracieux, semble être la personnification de l'Inde. Regardez-le, prêt à s'élancer sur vous ; il n'y a qu'une mince lame de verre entre vous et une mort certaine. Mais vous n'avez rien à craindre. Le python de la chambre contiguë, irrité d'être changé de boîte, bondit un jour de toute sa force contre un spectateur. Eh bien ! le carreau eut encore assez de force pour le repousser, et le python retomba la tête et la gueule si meurtries, que, plusieurs mois durant, il ne put manger qu'avec difficulté. Le cobra que nous avons devant nous est le même qui tua, il y a quelques mois, son gardien. Malgré des défenses expresses, cet homme, pris de vin, fit sortir le reptile, et, mettant sa tête dans son gilet, le laissa s'enrouler autour de son corps. Lorsque le cobra sortit de dessous ses vêtements, en bonne humeur, sans doute, l'homme lui pinça la queue, et soudain le cobra frappa celui-ci entre les deux yeux. Au bout de vingt minutes, il était sans connaissance et, en moins de trois heures, il était mort. Avant de quitter la maison des reptiles, jetons un coup d'œil dans l'appartement à côté, et nous y verrons pendues toutes les dépouilles rejetées par les serpents. Si le gardien veut bien nous permettre d'en manier une, nous verrons que c'est un vêtement complet d'un brun clair, vrai tissu de gaze qui ne couvre pas seulement le corps et la tête, mais encore les yeux mêmes. La chambre de l'autre côté du muséum contient deux énormes serpents pythons. Les aventures de l'un d'eux, le *python reticulatus*, méritent

Digitized by Google

d'être écrites. Encore assez petit pour être mis dans la poche, il fut, avec un compagnon qui n'est plus, amené de Ceylan au Brésil par des matelots américains ; après avoir été exhibés dans la plupart des ports de l'Amérique du Sud, ils furent vendus assez cher au capitaine d'un navire, qui les amena au Jardin zoologique et en demanda 600 l. st. : très-persuadé de leur grande valeur, il les avait fait assurer avant le voyage pour 30 l., et ce ne fut qu'après avoir longtemps hésité qu'il résolut de les donner pour 40 l. Nous avons déjà parlé plus haut du long jeûne qu'un python peut s'imposer sans danger. Leurs caprices gastriques, ainsi que leurs jeûnes, sont assez excentriques. Tout le monde a entendu parler de celui qui avala sa couverture, mets qu'il ne put, à ce qu'il paraît, digérer, puisqu'il en mourut. Un autre python, qui avait vécu pendant des années en bonne intelligence avec son frère jumeau, fut un matin trouvé seul dans sa cage. Cette cage était si bien fermée que le gardien ne pouvait s'expliquer comment l'autre s'était échappé. Enfin, il s'aperçut que celui qui restait seul avait enflé considérablement pendant la nuit, ce qui dévoila un forfait horrible. Le fratricide avait avalé son frère tout entier !..... ce fut son dernier repas ; car quelques mois après il était mort. Un ami m'a raconté avoir vu dans le même jardin un serpent de Ceylan dévorer une couleuvre commune (*coluber natrix*) ; mais il paraît que ce mangeur de couleuvres n'avait pas pris la mesure de sa victime, puisque, malgré tous ses efforts, il ne put disposer des quatre pouces de queue, qui sortaient du coin de sa bouche et qui ne ressemblaient pas mal à un cigare. Au bout d'un quart d'heure, la queue commença un mouvement rétrograde et la couleuvre avalée fut dégorgée en aussi bon état qu'avant d'entrer dans ce sépulcre vivant, — il lui restait seulement la blessure qu'elle avait reçue lorsque le serpent glouton s'était emparé d'elle. — Le tamanoir qui habitait dernièrement la pièce par laquelle on sort de l'habitation des pythons est mort faute de fourmis.

Nous voici sortis de la maison des reptiles : devant nous s'ouvre une longue allée de tilleuls, qui forment en été un véritable dôme de verdure. Vers nous s'avance majestueusement le docile éléphant femelle qui porte sur son dos d'heureux enfants. Un autre éléphant, qui fit nos délices pendant tant d'années, est

Digitized by Google

enfin mort en juin dernier, à la suite d'un orage de tonnerre et d'éclairs. Le docteur qui le disséqua prétendit, du moins, que telle était la cause de cette mort, la terreur ayant provoqué une fièvre nerveuse. On soupçonne que son énorme carcasse, pesant plus de cinq mille livres, fut vendue aux tripiers, qui la débitèrent aux fabricants de saucisses. Ne tressaillez pas, ami lecteur : la chair d'éléphant est regardée comme le meilleur manger possible par les tribus de l'Amérique du Sud, et notre tueur de lions, M. Gordon Cumming, nous dit que les pieds sont considérés comme une grande friandise. Ce hardi chasseur les mangeait lui-même comme nous mangeons le fromage de Stilton, vidant l'intérieur et laissant la pelure ; il a conservé quelques-uns de ces pieds vides, semblables aux énormes seaux en cuir pour les incendies. Le Jardin zoologique ne possède plus que le petit éléphant qui tetait sa mère, spectacle réjouissant pour les enfants et irritant pour le rhinocéros, l'ennemi juré de tous les éléphants. Ce petit-là grandit, et nous espérons le voir bientôt assez fort pour porter le howdha de velours rouge. Le rhinocéros logé à côté est le successeur d'un bel animal acheté, en 1836, 1,050 l. st., la plus grosse somme que la Société zoologique ait jamais donnée pour un seul animal. Le rhinocéros actuel ne coûta que 350 liv., en 1850, tant ses animaux d'agrément perdent de leur valeur. Son prédécesseur, qui est mort dans la force de l'âge, était continuellement renversé sur le ventre par un éléphant belliqueux qui appuyait ses défenses contre ses reins, chaque fois qu'il s'approchait trop de la barrière qui les séparait. Ce rude traitement semble avoir accéléré sa mort, car le professeur Owen trouva, en disséquant le monstrueux animal, qui pesait plus de deux tonnes, que la septième côte avait été fracturée à sa courbure, près de l'épine dorsale, et avait endommagé le poumon gauche.

Non loin de la maison pittoresque bâtie par Decimus Burton, dans l'une des cages, en face du bureau du surintendant des jardins, on peut voir un castor. L'instinct extraordinaire de ce petit animal n'est certes pas inférieur à celui du massif éléphant. Jusqu'à présent, il n'a pas eu les moyens de montrer au public ses talents d'architecte, mais on s'occupe de lui donner un ruisseau d'eau courante avec les matériaux nécessaires pour qu'il

Digitized by Google

puisse s'exercer dans son art. Il nous vient du Canada. Les premiers défrieheurs de cette colonie arrivèrent plus d'une fois à des coteaux dont tous les arbres de moyenne taille avaient été enlevés par les castors, qui les employaient aux constructions de leurs digues. Ces constructions s'étendaient fréquemment sur plus de cent cinquante pieds d'étendue, et comme s'ils avaient suivi les cours de l'Ecole des ponts et chaussées, les ingénieurs muets les dirigeaient en forme d'angle aigu, en opposant la pointe au courant pour mieux lui résister. En un mot, M. Brunel ne ferait pas mieux. Même captif, cet intelligent rongeur aime à déployer son habileté, comme nous l'apprend l'histoire de Binney, le castor favori de M. Broderip. Cet excellent naturaliste nous a pittoresquement décrit tous les expédients dont se servait ce castor privé pour satisfaire son instinct architectural; il nous le montre s'emparant successivement d'un grand balai et d'une bassinoire pour les transformer en solives transversales, puis complétant sa construction et remplissant tous les vides avec des brosses, des paniers d'osier, des bottes, des livres, des loques et toutes sortes de matériaux. Binney mettait à profit les objets les plus divers, et quoiqu'il n'eût pas, dans une chambre, à lutter contre un courant d'eau, il n'oubliait pas non plus la précaution d'élever une digue. Lorsqu'enfin il s'était fait une demeure confortable et l'avait fortifiée contre tous les accidents probables, content de son œuvre, il s'y installait en vrai propriétaire, et faisait la toilette de sa tête avec les ongles de ses pattes de derrière. Il faut lire cette piquante histoire du castor Binney dans les *Récréations zoologiques*, ouvrage qui contient maint autre épisode de la vie des animaux[1].

Si le castor du Jardin zoologique est un digne frère du Binney de M. Broderip, nous aurons en lui un animal très-amusant. Jusqu'à ces derniers temps, le castor devenait de plus en plus un animal rare, la chapellerie à la mode l'ayant presque détruit pour exploiter sa fourrure. Les chapeaux de soie ont enfin diminué le massacre annuel qui exterminait par milliers les castors du nouveau monde.

[1] Nous abrégeons ici la citation de la *Quarterly Review*, la *Revue Britannique* ayant publié dans une de ses anciennes livraisons la curieuse biographie de Binney et plusieurs extraits de l'ouvrage de M. Broderip. (*Note de la Réd.*)

Digitized by Google

Dans le compartiment voisin de celui du castor, est un lièvre qui, pendant des années, joua du tambourin dans les rues de la métropole; mais son maître, trouvant que ses talents ne lui procuraient pas d'assez bonnes recettes, l'échangea au jardin pour un singe. Tandis que Janot lapin est l'heureux pensionnaire de la Société zoologique, son remplaçant, le pauvre Jocko, en manteau rouge et en chapeau à plumes, est sans doute forcé de gagner son pain quotidien, en parodiant la nature humaine sur la caisse d'un orgue de Barbarie. Mais voici Obaysch, l'hippopotame, qui plonge dans son bassin, et la foule se précipite pour voir l'énorme animal faire ses ablutions. Obaysch ne donne plus audience à une société d'élite, à toutes les belles dames et à l'aristocratie de la ville. Hélas! tel est le destin des choses d'ici-bas. C'est le crabe-soldat, c'est le palæmon Esope qui attirent maintenant les curieux du grand monde du côté de l'aquarium. Cette désertion aurait-elle aigri le caractère du jeune monstre? je ne sais, mais le fait est qu'il a certainement perdu de son amabilité, quoiqu'il conserve toujours sa bouche en cœur. Parfois même, il est tout à fait furieux, et sa force prodigieuse a exigé la reconstruction de sa maison sur un plan beaucoup plus solide. Ceux-là seuls qui l'ont vu se précipiter la gueule ouverte contre les battants de chêne de sa porte, revenant à la charge et faisant trembler les poutres solides comme si elles n'avaient qu'un pouce d'épaisseur, ceux-là seuls peuvent comprendre les dangereux transports d'un animal auparavant si doux, qui ne pouvait s'endormir sans reposer sa tête sur les pieds de l'Arabe, son gardien. Cette tendresse pour son maître n'est plus la même, car lorsque Mohammed, l'aide et le concitoyen de Hamet, arriva avec le jeune hippopotame femelle, Obaysch faillit le tuer dans un accès de rage. Il en veut à tous les ouvriers, surtout à ceux qui travaillent chez lui et pour lui. Le serrurier de l'établissement passant par hasard l'autre jour le long des barrières de son bassin, l'animal s'élança hors de l'eau à une hauteur de huit pieds au moins, et il aurait sans doute tout mis en pièces, si le malheureux Vulcain ne se fût sauvé au plus vite. Nous espérons qu'Obaysch se radoucira lorsque la jeune fiancée qu'on lui élève lui sera présentée; mais pour le moment celle-ci n'est qu'un monstre en nourrice, pour ainsi dire, quoique grossissant vite. En attendant qu'il con-

Digitized by Google

naisse la distraction des premières amours. Obaysch n'est sensible qu'aux offrandes gastronomiques. Voyez quelle bouche immense il ouvre pour happer des friandises! Mais qu'est pour cet estomac le régal d'un gâteau ou d'un biscuit? cent livres de fourrage descendent journellement dans le gouffre béant... Le dragon de Wantley devait avoir un pareil gosier.

Les girafes sont depuis si longtemps dans le jardin, qu'on ne les regarde plus comme des quadrupèdes rares, mais l'on devrait se rappeler que les quatre girafes que l'agent du jardin se procura dans le Khordofan en 1835 furent, comme l'hippopotame, les premières qui eussent été amenées en Europe depuis l'ancienne Rome. De ces quatre il ne reste plus qu'une femelle; mais il en est né plusieurs dans le jardin même, et elles y sont en parfaite santé. Pour le moment trois de leurs enfants appellent notre attention[1]. Le plus beau est un mâle, noble animal qui a une taille de dix-sept pieds. Lorsqu'il sort dans son enclos, quoique les arbres soient protégés par des planches jusqu'à une certaine hauteur, il parvient cependant à brouter comme dans ses forêts d'Afrique, et c'est alors que la girafe se manifeste dans toute sa beauté. Les girafes, malgré leur regard doux et mélancolique, qui nous rappelle celui du chameau, se livrent des combats furieux à certaines époques de l'année; deux mâles s'attaquèrent dans le Jardin zoologique avec une telle rage que l'un d'eux perça de sa corne le crâne de l'autre. Leur mode de combat est très-curieux: écartant leurs jambes, comme un cheval à bascule, les girafes se servent de leur tête comme les serruriers d'un marteau, et balançant leur colonne verticale elles frappent de toutes leurs forces avec leurs cornes le crâne de leur adversaire. Le coup est excessivement dangereux, et l'on doit prendre toutes les précautions possibles pour éviter ces combats.

Après avoir traversé le corridor étroit qui longe l'habitation des autruches, nous arrivons au dernier habitant du jardin, qui est peut-être l'être le plus curieux de la collection. Si le gardien est présent, il nous ouvrira la boîte où il demeure, et en fera

[1] On lisait dernièrement dans les journaux de Paris: « Un fait des plus intéressants au point de vue zoologique vient de se produire à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Une girafe mâle est née en matin de deux individus que l'établissement possède depuis deux ans environ. C'est la première reproduction

Digitized by Google

sortis un apteryx étonné, qui, selon le professeur Owen, est le type des animaux à sang chaud qui vivaient, avant la création de l'homme, dans la Nouvelle-Zélande. Quoique tous les animaux amenés d'Australie et des îles avoisinantes soient très-curieux, cet oiseau est certes le plus curieux de sa race, et le seul, je pense, qui ait été amené de la Nouvelle-Zélande. Tandis qu'il court dans tous les coins, cherchant en vain à éviter l'éclat de la lumière, nous apercevons qu'il est sans ailes ni queue, et ressemble, en un mot, à un hérisson, monté sur les jambes raccourcies, mais puissantes de l'autruche, tandis que son long bec, qui semble avoir été emprunté à une cigogne, est employé par l'oiseau pour le supporter lorsqu'il se penche, comme un vieillard s'appuie sur son bâton. Cette étrange créature semble tenir, parmi les oiseaux, un rang semblable à celui qu'occupe, parmi les quadrupèdes, cette espèce de taupe de la Nouvelle-Hollande, l'ornithorhynque paradoxal (*ornithorhynchus paradoxicus*), au bec et aux pattes palmées d'un canard, munies des griffes d'un animal terrestre. M. Gould remarque que la nature a donné une végétation appropriée à chaque classe d'animaux. Notre mère commune semble avoir, dans cette partie du globe, assorti sa flore à sa faune; au moins les bizarres animaux dont nous venons de parler sont en parfaite harmonie avec la végétation australienne, où les noyaux poussent en dehors des cerises, et où les fruits à forme de poire pendent attachés à l'arbre par le gros bout. L'apteryx est tout à fait un oiseau nocturne, cherchant sa proie dans la terre par l'odorat plutôt que par la vue, et c'est pourquoi ses narines sont placées à l'extrémité de son long bec. C'est ainsi que l'oiseau sent le ver dont il se nourrit dans les profondeurs du sol. Nous ne devons pas regarder l'apteryx comme un être exceptionnel, mais comme le type de la famille des gros oiseaux habitant les îles de la Nouvelle-Zélande, et dont la race s'est perdue, comme le dodo, dans l'île Maurice, depuis l'ar-

de ces animaux africains qui ait eu lieu, non-seulement en France, mais encore sur tout le continent. La girafe née au Muséum mesure déjà près de deux mètres de hauteur. » Nous apprenons avec plaisir cette naissance, et nous sommes allé saluer le nouveau-né qu'allaite sa mère. Mais nous ferons remarquer que si c'est la première girafe née en France, ce n'est pas la première née en Europe, puisque le Jardin zoologique de Londres en a déjà vu naître plus de sept.

(*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

rivée de l'homme. Le professeur Owen, longtemps avant l'arrivée de l'apteryx à Londres, avait conjecturé qu'un os trouvé à la Nouvelle-Zélande, dans un cours d'eau, avait appartenu à un oiseau sans ailes et sans queue, qui mesurait au moins douze pieds de haut [1]. Cette conjecture scientifique s'est vue réalisée à la lettre par la découverte d'os qu'on croit avoir été ceux de certaines espèces de Moas, qui parcouraient jadis les îles couvertes de bruyères de la Polynésie. Ces os étaient mêlés à ceux de l'apteryx, lequel animal se trouve ainsi en rapport avec une race de créatures mystérieuses qui ont disparu depuis longtemps, quoique l'on raconte une histoire (histoire américaine, il est vrai) d'un Anglais, qui, pendant une excursion nocturne, aurait rencontré soudain un dinornis, dont il aurait eu peur comme d'une harpie.

Notre rapide promenade ne nous a permis que de jeter un coup d'œil sur quelques-uns d'entre les treize cents mammifères, oiseaux et reptiles logés dans le jardin zoologique; mais le devoir d'un naturaliste est d'étudier chaque type minutieusement. Ces jardins, pendant les vingt-six dernières années, ont été pour les amants de la nature une source féconde d'instruction. Pendant ce laps de temps, un long cortége d'animaux sauvages et féroces a continuellement traversé ce jardin, et la plupart ont déjà franchi la frontière de cette autre région d'où aucun voyageur n'est revenu. Comptons-les donc ; car la Société zoologique a aussi ses statisticiens :

Quadrumanes. . . .	1,069
Carnivores.	1,409
Rongeurs.	1,025
Pachydermes.	204
Ruminants.	1,098
Marsupiaux	219
Reptiles.	1,861
Oiseaux.	7,320
Total.	14,205

Parmi les passagers de cette arche de Noé, plus d'un être cu-

[1] On peut juger du mérite de cette conjecture par le fait que plusieurs naturalistes éminents cherchèrent, par considération pour la réputation du professeur, à empêcher la publication du journal où il annonçait le fait, avec l'assurance de l'homme qui a la foi du génie.

Digitized by Google

rieux n'a sans doute pas laissé de trace; mais, par les soins de M. Mitchell, aucun animal rare n'est mort, dans l'espace des cinq dernières années, sans avoir posé pour son portrait. La première partie de cette collection précieuse de gravures enluminées par le pinceau sans égal de M. Wolf, avec une notice de M. Mitchell, l'éditeur de l'ouvrage, vient d'être publiée sous le titre d'*Esquisses zoologiques*, et elle sera promptement suivie des autres. Un pareil ouvrage, lorsqu'il sera complet, tiendra un rang élevé dans les annales de la zoologie. Non-seulement le dessin a daguerréotypé, pour ainsi dire, les animaux dans leurs poses les plus caractéristiques, mais encore les notices prouvent que l'auteur a écrit aussi d'après nature.

La ménagerie sans égale que possède la ville de Londres a été rassemblée au moyen de dons, d'achats et d'échanges. Sur 14,205 animaux cependant, à peine un dixième a été acheté. La reine surtout a été la plus généreuse des donataires : les lions, les léopards, les tigres et les autres animaux envoyés à la gracieuse souveraine par les princes des régions tropicales, sont offerts immédiatement par Sa Majesté à la Société zoologique. La reine méprise sans doute le préjugé populaire qui associait la destinée de la dynastie régnante à celle des lions de la Tour royale. Le jardin de Regent-Park est, par le fait, un établissement aussi utile à la reine qu'à ses sujets; car les animaux féroces sont des hôtes assez gênants dans les *communs* d'un palais.

On ne doit pas non plus passer sous silence la reproduction d'animaux qui a eu lieu dans le jardin. Le nombre s'en est tellement accru, que l'on fait annuellement des ventes d'une certaine importance. Le système d'échanges, qui s'est établi entre la Société anglaise et les Sociétés du continent, est aussi très-bien entendu. On n'achète que des animaux rares, et qui coûtent nécessairement cher : le premier rhinocéros, par exemple, coûta 1,000 l. st. ; les quatre girafes, 700 l. st., et leur transport, 700 l. st. de plus ; l'éléphant femelle et son petit furent achetés, en 1851, pour 800 l. st.; et l'hippopotame a même été un présent dispendieux, car on ne put le transporter et le loger pour moins de 1,000 l. st. Mais on ne peut le lui reprocher, car, dans l'année de l'Exposition, les recettes dépassèrent de 10,000 l. st.

Digitized by Google

celles de l'année précédente. Le lion Albert fut acheté 140 l. st., et un tigre, en 1852, 200 l. st. Le prix de quelques petits oiseaux semblera cependant plus étonnant encore : une paire de cygnes à cou noir fut payée 80 l. st. (on peut maintenant les voir dans l'étang aux trois îles) ; une paire de pigeons couronnés et deux pigeons *malais* 60 l. st. ; une paire de pigeons Victoria, 35 l. st. ; quatre canards de la Chine, 70 l. st. La plupart de ces oiseaux rares (maintenant dans la grande volière) proviennent de la collection de Knowsley, qui fut vendue en 1851. La Société zoologique y fit pour 985 l. st. d'acquisitions. Il serait impossible cependant de juger par ces prix de la valeur de ces animaux aujourd'hui. Prenons, par exemple, le rhinocéros : le premier spécimen coûta 1,000 l. st. ; le second, aussi bel animal, n'en coûta que 350. Les lions valent encore de 40 à 180 l. st., et les tigres de 40 à 200 l. st. La valeur des animaux est généralement réglée par le cours du marché des bêtes fauves et par la valeur intrinsèque de la bête. La première apparition d'un animal, en Europe, doit généralement lui donner du prix, et le nouveau venu est nécessairement fort cher; mais, dans ce commerce aussi, la demande de la marchandise en augmente la production. Que quelque animal rare attire la foule au jardin, en douze mois de temps son espèce arrivera sur le marché. L'ignorance que montrent quelques personnes à l'égard de la valeur d'animaux bien connus est étonnante. Nous avons déjà parlé plus haut du capitaine de vaisseau qui demandait 600 l. st. pour une paire de pythons, qu'il donna à la fin pour 40 l. st. Un Américain offrit à la Société zoologique de Londres un ours gris pour 2,000 l. st., et qui devait être livré aux États-Unis ; mais chose encore plus risible, un morse moribond, qui avait été nourri pendant neuf mois avec du porc salé et de la farine de maïs, fut estimé par son propriétaire la bagatelle de 700 l. st.

Terminons ce catalogue en disant que bien des gens croient encore que c'est la Société zoologique qui a offert la récompense énorme dont tout le monde a entendu parler, pour un chat couleur d'écaille. Le seul chat de cette espèce jamais connu a été proposé pour le bas prix de 250 l. st. Il y a quelque temps, on reçut de la Thuringe une lettre par laquelle un personnage du pays s'informait de la récompense promise, parce qu'il était sur le

Digitized by Google

point de la réclamer. Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre, dont le signataire jaloux avertissait la Société de ne pas donner le prix à l'auteur de la première lettre, cet artificieux spéculateur n'ayant point élevé lui-même le chat, mais voulant l'acheter au légitime éleveur pour faire un bénéfice à ses dépens. De peur que cette spéculation ne se continue en Thuringe ou ailleurs, nous devons dire ici que les chats couleur d'écaille ne sont pas si rares. Il en existe un à vendre maintenant à Dudley, pour un prix modéré[1]. Avis à nos jeunes lectrices, si quelqu'une d'elles désirait posséder un animal si extraordinaire.

Nous avons dit que la valeur des animaux dépendait du cours du marché de bêtes fauves. Marché de bêtes fauves ! s'écrie le lecteur, où ce marché peut-il être ? — Eh ! à Londres, où l'on peut se procurer n'importe quoi pour de l'argent. Oui, si quelque amateur désire des lions ou des tigres, plus d'un marchand de Ratcliffe-Highway et des alentours tient cet article ou se charge de le fournir, pourvu qu'on lui donne avis cinq minutes d'avance. Ces marchands parlent *lions* aussi familièrement que les dames parlent *épagneuls*. Un gentleman, qui acheta dernièrement un ours, nous dit que le marchand lui avait proposé de sang-froid de l'emmener avec lui dans un fiacre ! Nous eûmes une fois l'occasion de visiter un de ces entrepôts de bêtes fauves, et nous fûmes introduit dans un grenier où nous vîmes tout à coup une trappe se soulever et entendîmes un dialogue rugissant. A nos questions il fut répondu tranquillement que ce n'étaient que trois lions jouant dans une cage. Quoiqu'il semble inutile de recommander de ne pas laisser trop de liberté à une pareille denrée, cependant des accidents peuvent avoir lieu dans le magasin le mieux disposé. Un marchand d'animaux sauvages, par exemple, nous raconta qu'une nuit il fut éveillé par sa femme, qui attira son attention vers un bruit dans son arrière-cour. En mettant la tête à la fenêtre de sa chambre, qui était à l'entresol, il vit ses lions échappés et qui, les pattes sur le bord de la fenêtre même, le regardaient d'un air peu amical. Un bon fouet et un air déterminé firent heureusement rentrer les lions dans leur cage. En une autre oc-

[1] Le propriétaire de ce chat voulait l'envoyer, à ce qu'on nous dit, à l'Exposition d'animaux de Birmingham comme une marchandise exceptionnelle; mais il ne put le faire, à son grand regret, à cause des règlements de l'Exposition

Digitized by Google

casion, le même homme, entendant un bruit dans son arrière-boutique, vit, à sa grande horreur, qu'un éléphant, après avoir avec sa trompe mis en liberté une hyène et un nylghaul, était en train de crocheter la serrure d'une cage pleine de lions. L'homme eut assez de courage pour remettre chacun à sa place. Les amateurs d'animaux n'ont pas tous la même intrépidité ni le même sang-froid, et ils ont naturellement recours aux employés du Jardin zoologique pour les tirer d'embarras, comme ferait une ménagère, en envoyant chercher la police lorsqu'elle découvre un voleur dans sa cave. Un particulier avait offert au jardin un crotale avec ses petits pour une grosse somme, et il n'avait pu l'obtenir. Un beau matin, le secrétaire de la Société reçut un message pressant. C'était le marchand de crotales qui le suppliait d'envoyer bien vite à son secours. Le reptile s'était échappé de sa boîte avec sa venimeuse postérité ; son propriétaire consentait à s'en débarrasser à quelque prix que ce fût.

Il est un dernier chapitre de l'histoire du Jardin zoologique qui ne peut être négligé, celui de la dépense de bouche. Le coût des bêtes tuées pour nourrir les carnivores s'éleva en 1854 à la somme de 1,367 l. st. 19 s. 5 d. st. Quelques autres *item* de cette consommation annuelle donnent l'idée de la variété du menu fourni journellement aux animaux. Ainsi, nous voyons dans les comptes pour 912 l. st. 14 s. de foin ; pour 700 l. st. 8 s. 8 d. de blé et de graines ; pour 150 l. st. 16 s. 8 d. de pain et de gâteaux (pour les singes) ; pour 87 l. st. 4 s. 1 d. d'œufs (principalement pour le fourmilier) ; pour 69 l. st. 6 s. 2 d. de lait ; pour 22 l. st. 6 s. de lupins, de carottes et de navets ; pour 135 l. st. 19 s. 10 d. de pain de chien (surtout pour ours, loups et chiens) ; pour 214 l. st. 8 s. 8 d. de poisson (pour les loutres, le phoque, les pélicans, etc.); pour 23 l. st. 16 s. 8 d. d'herbes fraîches ; pour 33 l. st. 13 s. 2 d. de lapins et de pigeons (pour les serpents) ; pour 66 l. st. 15 s. de riz et de gâteaux à l'huile ; pour 157 l. st. 1 s. 11 d. de différents articles, comprenant des fruits, des végétaux, des sauterelles, des serpents, des vers de farine, des figues, du sucre, etc. (pour les oiseaux principalement), formant un total de 3,942 l. st. 8 s. 3 d. ; grande augmentation sur la nourriture de 1853, causée par la hausse du prix des substances alimentaires.

Digitized by Google

La perfection à laquelle est arrivé le Jardin zoologique a naturellement attiré l'attention du public. Pour juger du progrès qu'on doit au nouveau secrétaire, nous n'avons qu'à comparer, par exemple, le nombre de visiteurs en 1848 (première année où l'on adopta un système plus libéral d'administration) avec celui des personnes qui visitèrent le jardin en 1854. Car, tandis que, pendant la première année, 142,456 personnes seulement passèrent par le tourniquet, pendant la dernière année le nombre des visiteurs est monté à 407,676 personnes. Il est bon de remarquer que, quoique le nombre de visiteurs privilégiés et à un shilling s'augmenta de 100 pour 100, ce fut cependant la réduction du prix d'entrée à six pence, les lundis et fêtes, qui amena l'affluence des visiteurs, l'année 1848 n'ayant compté que 60,566 admissions d'ouvriers se donnant un jour de congé, tandis qu'en 1854 il y eut 196,273 entrées de cette catégorie. On ne peut douter que, ces jours-là, le Jardin zoologique n'ait fait concurrence au cabaret. Eh bien! malgré l'affluence de la classe populaire, le jardin n'a souffert aucune avarie. Une fleur ou deux ont pu être cueillies, mais sans qu'on puisse en accuser aucun de ces hommes qu'on n'aurait jamais pu admettre autrefois dans une exposition publique sans une sévère surveillance, tant leurs habitudes brutales étaient bien connues. Chaque année vient nous prouver que ces expositions permanentes sont la plus heureuse application du système d'école introduit par Bell et Lancastre ; car l'enseignement qu'on y trouve est celui qui produit l'impression la plus durable, réunissant ce qui amuse à ce qui instruit. Oui, le Jardin zoologique de Londres est une des meilleures écoles de la civilisation du peuple!

PP (*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

L'Oiseau.

Par J. Michelet[1].

Des ailes! telle est l'épigraphe de ce volume, charmante étude, où le caprice et la fantaisie viennent au secours d'une observation incomplète de la nature. Mais que les naturalistes eux-mêmes ne le dédaignent pas : l'imagination de l'auteur lui a prêté ces *ailes*, objet de ses vœux. On dirait qu'il a pu prendre un sublime essor avec les oiseaux, les suivre jusque par delà les mers dans leurs périodiques migrations et surprendre leurs mystères, tant M. Michelet devine souvent par l'instinct ce qui eût coûté tant de veilles à Buffon, le naturaliste en manchettes, écrivant dans son cabinet; tant de courses et de fatigues à Levaillant, à Audubon, à Wilson, à Waterton, les naturalistes chasseurs. M. Michelet a résolu un grand problème : il a donné une âme aux oiseaux. On ne peut plus la leur contester. Il a trouvé un grand secret, qui semblait réservé aux derviches des contes persans : l'intelligence de la langue ornithologique. Que de ravissantes mélodies il traduit pour nous du gazouillement des hirondelles et du chant des rossignols! Le livre de *l'Oiseau* est peut-être, de tous ceux du poète-historien, celui qui sera préféré par un plus grand nombre de lecteurs. Pourquoi? parce qu'évidemment c'est le livre qu'il a conçu et exécuté avec le plus vif plaisir pour lui-même. Tout y est d'ailleurs sympathies tendres, amour et admiration. M. Michelet a bien retrouvé ses barons féodaux, ses rois tyrans, ses jésuites même, parmi la gent ailée. Mais il ne les poursuit plus de ses haines irréconciliables : il justifie, il excuse du moins, leur raison d'être. Louis XI emplumé, Borgia sorti d'un œuf, Lucrèce, sa sœur, nourrissant une couvée d'aiglons, ne commettent plus guère que des meurtres nécessaires. Nos cinq vautours du Jardin des Plantes ne sont qu'un « grave divan d'exilés qui semblent « rouler en eux les vicissitudes des choses et les évènements politiques « qui les mirent hors de leur pays. »

Là où M. Michelet, soit par sa propre observation, soit par des citations bien rendues, est exact comme un franc naturaliste, il nous prouve lui-même que la poésie de la description vraie est supérieure à la poésie conjecturale; mais, encore une fois, l'intuition est une seconde vue. Il y a de tout dans ce petit livre : des pages de Buffon, des pages de Wilson et des pages de Chateaubriand. La *Revue Britannique* est heureuse d'avoir été quelquefois utile à M. Michelet par ses articles d'histoire naturelle et de sport.

[1] Paris. Un vol. in-18. Librairie Hachette et Cᵉ.

Digitized by Google

POLITIQUE ÉTRANGÈRE.

LES ESPÉRANCES DE L'ITALIE [1].

Il y a deux ans, les patriotes et les exilés italiens se livraient aux espérances les plus exaltées, et tous les libéraux d'Europe qui font des vœux pour le bonheur de la Péninsule italique voyaient des raisons fort probables pour que du grand conflit, alors près d'éclater, sortît enfin l'occasion propice si ardemment attendue. La guerre, commencée pour la répression d'un despote, pouvait aboutir, en effet, à l'émancipation des nationalités souffrantes. La partie n'est pas encore terminée; mais la diplomatie tient de nouveau les cartes, et si les chances ne sont pas complétement éteintes, elles deviennent de jour en jour plus faibles. La froide et raffinée politique de l'Autriche est parvenue à imposer son intervention indirecte aux puissances belligérantes. La dextérité patiente avec laquelle elle a su faire espérer sa coopération active aux uns et aux autres, de manière à les empêcher de prendre aucune mesure contraire à ses intérêts, le mouvement lent et dérobé par lequel elle s'est graduellement rapprochée des nations dont elle avait le plus à craindre la

[1] Nous déclinons, en général, toute solidarité d'opinion avec les articles du genre de celui-ci; mais, de tout temps, la *Revue Britannique*, recueil *international*, s'est prononcée en faveur de la nationalité italienne, comme de toutes les nationalités. Sous ce rapport au moins nous nous associons donc au fond de la pensée de la Revue anglaise, qui nous pardonnera d'avoir modifié dans la traduction quelques expressions un peu trop vives de l'original. Nos lecteurs savent faire la part d'un esprit trop exclusivement anglais et protestant. L'article n'est pas, du reste, de nature à troubler le concert pacifique actuel, puisqu'il se résume en un mot : — « Attendre. »
(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

sympathie pour les peuples qu'elle tient asservis ; dès qu'elle a compris que la fortune se déclarerait finalement pour les alliés, tout cela a rendu dès le commencement fort difficile, et rend impossible aujourd'hui, pour l'Angleterre et pour la France, d'assister, d'encourager ou même de *contenancer* un soulèvement quelconque en Italie contre la domination autrichienne ou contre les petits princes que l'Autriche couvre de sa protection. Sans la neutralité officielle et le bon vouloir secret des puissances occidentales, Mazzini lui-même ne croit possible de secouer ni le joug étranger ni le joug domestique ; et sans leur secours actif, peu de personnes, Mazzini excepté, se flattent que la délivrance puisse être accomplie. L'assistance et la neutralité sont aujourd'hui également hors de question et continueront de l'être à moins que l'Autriche ne se compromette avec les puissances occidentales, ce qu'elle se gardera bien de faire. L'affranchissement de l'Italie doit donc être de nouveau ajourné, et aux rêves dont ses enfants se berçaient naguère va une fois de plus succéder

Cet espoir prolongé qui rend le cœur malade,

et que ceux-là seulement dont la foi est ferme, l'esprit depuis longtemps discipliné par l'adversité, trouvent la force de supporter.

En attendant, bien que la perspective d'une délivrance immédiate semble s'évanouir, et qu'aucun coup ne puisse être porté avec la moindre chance de succès, il reste encore quelques indices fondés d'un succès final. Si la Péninsule italique tout entière, le Piémont excepté, est pleine de griefs et de souffrances, plus d'une lueur pointe à l'horizon pour les observateurs attentifs. Les préparatifs pour l'action future ne doivent pas cesser parce que l'action actuelle est interdite par les circonstances. Rien n'empêche de labourer le sol, de l'ensemencer. Beaucoup reste à faire avant que l'Italie, complétement disciplinée, soit apte à saisir l'occasion quand elle se présentera, avant que les sympathies des autres nations soient assez éveillées, assez éclairées, pour assurer leur coopération zélée et cordiale au jour suprême. Que les véritables amis de l'Italie, indigènes ou étrangers, résidents ou exilés, travaillent donc à éteindre toutes les jalousies locales, toutes les mesquines pas-

Digitized by Google

sions, tous les égotismes intraitables, toutes les doctrines extrêmes, toutes les ambitions illogiques, qui font obstacle aujourd'hui à l'harmonie parfaite de sentiments et qui détruiraient plus tard l'harmonie d'action. Il faut que l'unité de but et de cœur pave la route à l'unité d'existence nationale, et que les agents de discordes intestines se trouvent réduits au silence, — avant de songer à chasser l'oppresseur commun. Il faut convaincre et persuader, par tous les moyens possibles de conviction et de persuasion, les amis de la liberté sage en France et en Angleterre, que les Italiens savent être modérés aussi bien qu'enthousiastes, constants et patients aussi bien qu'hommes résolus et d'impulsion énergique; qu'ils méritent la liberté et sont capables d'en faire bon usage; qu'il ne leur manque enfin que d'être affranchis d'un joug séculaire pour réaliser des progrès presque magiques, et que l'établissement d'un grand royaume italien consolidé, résolvant le problème européen et créant la possibilité d'une paix permanente, est le plus grand des bienfaits dont la vaste république des nations puisse être redevable à la Providence, ou à des hommes d'Etat dignes d'être les instruments de ses décrets.

Vers le premier de ces objets, un progrès beaucoup plus considérable qu'on n'est généralement disposé à le croire en Angleterre a déjà été fait. La mode est généralement de dire que l'Italie n'a jamais formé un corps de nation depuis les jours du vieil empire romain; qu'elle n'a cessé d'être morcelée en un grand nombre de petits Etats, se haïssant entre eux de la double haine de la consanguinité et du voisinage; que les Napolitains et les Lombards, les Vénitiens et les Romains, les Toscans et les Piémontais, loin d'avoir aucun sentiment de nationalité commune, sont plus jaloux les uns des autres que des étrangers, et que la domination étrangère à peine éteinte, on verrait lui succéder le règne des rivalités locales, des prétentions inconciliables et peut-être même la guerre civile. Les personnes qui parlent ainsi ignorent le changement de sentiments que les travaux d'hommes éclairés ont préparé depuis plus d'un quart de siècle, et que les désastreux événements, les communes souffrances des dix dernières années, ont beaucoup contribué à opérer. Pourquoi prétendrions-nous mieux connaître les vues et les désirs des Italiens que les Italiens eux-mêmes? Quand ils se montrent disposés à

Digitized by Google

noyer toutes leurs jalousies passées, toutes leurs prétentions locales, dans un profond désir d'unité et de fusion, pourquoi chercherions-nous à les rappeler, à les exagérer? De tous les points du monde où se parle la langue italienne monte au ciel la même aspiration, la même prière unique et sincère pour l'indépendance et l'unité, ou, comme s'exprime Manin, pour l'*unification* de l'Italie. Tous concourent à ce vœu, tous lui subordonnent leurs prétentions diverses de supériorité et de suprématie. Venise, Turin, Milan, Florence, Naples, Rome même sont d'accord sur ce point. Nous ne disons pas que des difficultés ne puissent naître; nous ne disons pas qu'il ne puisse exister des différences d'opinion et de vœu, mais nous affirmons sans hésiter que le commun désir de se fondre en une nation bat dans tous les cœurs italiens, et qu'il est assez fort pour surmonter tous les obstacles et pour supprimer toutes les divergences de vues.

Il y a trois grands partis, trois idées politiques principales en Italie. Nous avons eu l'occasion de converser intimement avec les chefs ou les représentants de ces idées, et plus d'une fois nous avons été surpris et encouragés en voyant combien leurs espérances étaient peu divergentes et susceptibles d'être conciliées, lors même qu'elles n'étaient pas tout à fait identiques. D'abord vient ce qu'on appelle le parti constitutionnel, dont Azeglio et Cavour sont les chefs actuels, et dont Balbo, Gioberti, et peut-être Farini ont été les fondateurs et les propagateurs. C'est le seul parti qui ait obtenu des résultats permanents. Le royaume de Piémont, avec ses institutions libérales, son parlement formé sur le modèle du parlement anglais, sa presse exempte d'entraves, sa politique étrangère énergique et sa merveilleuse activité industrielle, peut être considéré comme leur création. Ce royaume offre en même temps à l'Europe une preuve de ce que les Italiens peuvent faire, un exemple de ce que l'Italie entière peut devenir, et le noyau possible, pour ne pas dire probable, du futur Etat italien. Il est difficile de rendre complète justice à l'habileté individuelle, au grand bon sens, aux bons sentiments qu'il a fallu pour guider une constitution, si pleine aujourd'hui d'avenir, dans les périls multipliés de ses premières années. Une guerre inévitable peut-être, mais souverainement téméraire, mal conduite et désastreuse dès le début; un parti démocratique se dé-

Digitized by Google

fiant du monarque, et ne croyant pas davantage à la sincérité des ministres prudents et modérés qui l'entouraient; un conflit violent avec le pape, appuyé sur un nombreux et opiniâtre clergé dans le royaume; l'hostilité implacable de l'Autriche, ne cherchant qu'un prétexte de querelle pour écraser un gouvernement devenu pour elle un reproche, une menace vivante; de l'Autriche, prête à profiter de toute faiblesse, de toute agitation intérieure, et infatigable dans ses efforts pour créer l'une et l'autre; tels étaient une partie des dangers qu'eut à surmonter une constitution improvisée, dans une année d'excitation, et conduite par des hommes d'Etat pour qui c'était œuvre absolument nouvelle. Cependant tout a été bien jusqu'ici, et, grâce au courage et au bon sens dont il a fait preuve en se jetant sans réserve dans l'alliance occidentale, le royaume de Sardaigne régénéré peut être considéré comme définitivement à flot et hors de danger.

Maintenant, quelle est la plus chère espérance, le plus sincère désir des chefs de ce parti modéré? D'abord, et par-dessus tout, l'Italie purgée de la présence des Allemands. Ce désir est à la fois l'expression de l'instinct national et un principe politique. Les hommes d'Etat piémontais savent fort bien qu'il ne peut y avoir de bien-être ni de sécurité pour eux aussi longtemps que la Lombardie restera dans les mains d'un ennemi invétéré; l'antipathie de race est aussi vigoureuse dans leur cœur que dans celui de Mazzini ou de Manin; elle éclate à chaque ligne dans l'*Histoire des derniers troubles d'Italie*, par Farini. L'amertume avec laquelle toutes les âmes généreuses doivent envisager la sujétion d'une créature plus noble à une créature d'ordre inférieur est aussi vive dans le constitutionnel du Piémont que dans le républicain de Rome. Les Allemands, pour les Italiens, sont toujours des *barbares*. L'indépendance nationale est donc le désir et le but de tous les modérés dans l'Italie entière aussi bien que des plus fougueux démocrates; mais les hommes d'Etat piémontais ne se dissimulent pas qu'aussi longtemps qu'ils seront isolés, et le seul Etat libre de la Péninsule, leur existence sera précaire et tourmentée; ils se trouveront constamment en danger, constamment forcés de se tenir sur la défensive. Comme le reste de leurs compatriotes, ils ont aussi l'ambition bien naturelle de voir leur pays redevenir une puis-

Digitized by Google

sance réelle en Europe et compter dans le système européen, au lieu de servir alternativement de champ de bataille et de conquête aux plus puissants. On ne peut non plus les supposer insensibles à la noble ambition de voir le Piémont devenir la première assise, eux-mêmes les instruments choisis et leur monarque la personnification de la patrie italienne régénérée. L'unité de l'Italie est donc la seconde inscription placée sur la bannière du parti modéré.

Manin, le noble défenseur de Venise, le véritable homme d'Etat qui la gouverna pendant l'insurrection, est le représentant du parti fédéral. Lui et les siens détestent le joug abrutissant de l'étranger. Ils savent qu'il n'y a aucun espoir de progrès, de civilisation, de gouvernement libre, de ces améliorations sociales qui constituent la prospérité et la vie des nations, tant que l'Italie est directement ou indirectement soumise au joug tudesque. Ils sont convaincus dans le fond de leur âme (et qui peut connaître l'Italie sans partager cette conviction?) qu'avec ce gouvernement, trop mal assorti pour n'être pas oppresseur, aucune transaction, aucun compromis n'est possible. Il y a des natures qui ne peuvent se fondre, des qualités mêmes qui ne peuvent s'harmoniser; Il y a des griefs qui ne sauraient être oubliés, des souvenirs qui se dressent comme des spectres dans le passé et s'opposent à tout oubli, à toute réconciliation. Les deux races sont en réalité si antipathiques que leur coexistence n'est possible que dans les relations de tyran et d'esclave, de geôlier et de prisonnier. De là, le désir passionné de ce parti pour l'affranchissement de l'Italie. Ils sont tout prêts à l'acheter au prix de l'abandon de toutes leurs théories favorites de gouvernements, de systèmes sociaux. « Que les Allemands soient expulsés, disent-ils, et le système d'ordre constitutionnel ou d'existence nationale qui leur succédera n'est pour nous qu'une considération secondaire. Nous sommes des fédéralistes par préférence et par principe; nous aimerions mieux voir l'Italie se composer de plusieurs républiques distinctes, ayant chacune son centre séparé d'intelligence, d'activité, de gouvernement, mais liées entre elle comme l'Amérique ou la Suisse, par une fédération étroite et solennelle, qui, les laissant indépendantes les unes à l'égard des autres, en ferait une nation compacte et

Digitized by Google

unie devant l'étranger. Nous sommes pourtant disposés à renoncer à tout cela, si en le faisant nous pouvons hâter l'accomplissement de notre grand objet, l'indépendance et l'unification de notre chère patrie. Si l'Angleterre et la France nous aident à repousser nos ennemis, leurs désirs, quant à notre reconstitution future, seront une loi pour nous; et si elles nous disent : Nous désirons que l'Italie constitue un seul royaume et que Victor-Emmanuel en soit le premier roi, nous nous hâterons d'obtempérer à ce vœu. Si, au contraire, le choix du souverain est abandonné à un congrès national, le parti qui aura le plus contribué à l'émancipation de l'Italie exercera certainement une influence dominante, et comme le Piémont et son armée auront été l'instrument principal de la délivrance, le roi de Piémont sera certainement choisi. Serions-nous assez insensés pour mettre notre indépendance nouvellement conquise en péril par des discordes intempestives et des prétentions aveugles? »

Nous nous bornons à reproduire le langage et presque les expressions sorties de la bouche des patriotes italiens de cette école.

La troisième section politique est celle des républicains, dont Mazzini est le chef. De la puissance relative et numérique de cette section nous ne saurions parler avec confiance; nous la croyons en voie de déclin. Les Mazziniens se rencontrent principalement dans les basses classes et parmi les hommes les plus exaltés des classes moyennes. Comme les deux autres partis, ils ont pour mot d'ordre l'indépendance et l'unité de l'Italie; mais ce but ne leur paraît pouvoir être atteint que par une insurrection générale et combinée, sous l'influence de laquelle toutes les divisions existantes de la Péninsule seraient balayées, et toutes les différences, toutes les jalousies locales, fondues en un bouillant enthousiasme. Leur idée dominante est celle d'une république, une et indivisible, avec Rome pour capitale et pour centre; mais ce parti même est dévoué comme les autres au grand dessein de repousser la domination étrangère, et disposé à tout ajourner, même à tout sacrifier pour cela. Mazzini, malgré toutes ses fautes, est un patriote sincère et désintéressé. Nous le croyons souvent dans son tort, nous ne doutons pas qu'il n'ait fait beaucoup de mal, nous nous demandons s'il n'est pas plutôt un ob-

Digitized by Google

stacle qu'un auxiliaire pour la réalisation des espérances de son pays, et nous craignons que, sur un point plus particulièrement, sa haine contre la maison de Savoie, il ne se soit laissé entraîner, sans en avoir peut-être la conscience, par le souvenir du passé, jusqu'à l'injuste et la déraison ; mais au fond il est pur, et prêt comme Manin à faire taire ses antipathies personnelles devant un grand objet. Le langage que nous lui avons entendu tenir est celui-ci : « Je suis républicain de cœur ; je crois qu'un soulèvement populaire, unanime, peut seul affranchir l'Italie ; je suis convaincu qu'aucune conception moins magnifique et moins émouvante que celle de l'unité italienne ne pourrait produire un mouvement assez énergique pour assurer l'indépendance nationale. Je n'ai pas foi dans la maison de Savoie. Je n'ai aucune confiance dans des armées combattant pour des intérêts dynastiques. Je me défie du fédéralisme et je ne veux rien dire du plan de morceler l'Italie en un nombre d'États indépendants. Mon idée fixe, mon pôle, ma religion est l'unité de l'Italie affranchie du joug des Autrichiens. Sur ce terrain seulement, je puis écouter un compromis, entrer en négociation. Donnez-moi cela et je consens à abandonner tout le reste ; prouvez-moi que l'abandon de tout le reste hâtera et assurera cet objet dominant, et ma bonne volonté deviendra de l'ardeur. J'aime beaucoup la liberté politique, mais j'aime incomparablement plus l'indépendance nationale. La question d'un peu plus ou d'un peu moins de liberté pour les Italiens n'est rien à mes yeux comparativement à la question de l'émancipation, de la grandeur et de l'union de l'Italie. C'est de mon pays tout entier, ce n'est point des habitants pris individuellement que je me soucie. C'est pourquoi, bien que républicain, je puis abandonner toute idée de faire de la démocratie une condition *sine quâ non* de la résurrection de l'Italie et consentir à la voir gouvernée même par un despote, pourvu qu'il règne sur la Péninsule entière et qu'il soit un rejeton du sol natal. »

Ainsi, tandis que les partis diffèrent d'opinion sur les moyens, le but est identique, l'indépendance et l'unification de l'Italie ; tous sont prêts à ajourner ou à abdiquer, s'il le faut, leurs prétentions spéciales et leurs plans secondaires ; tous attachent plus d'importance au but sur lequel ils sont d'accord qu'aux moyens

Digitized by Google

sur lesquels ils diffèrent. C'est là sûrement un trait de bon augure.

Nous ne voyons pas non plus que les mesures et les plans divers par lesquels les partis tendent au même but, présentent des divergences inconciliables. Aucun Italien, nous en sommes sûrs, ni d'Azeglio, ni Mazzini, ne voudrait voir dans l'Italie affranchie un gouvernement centralisé comme celui de la France, une bureaucratie réduisant toute action municipale au néant. Mazzini est un homme trop réfléchi et trop intelligent pour songer à supprimer ou à paralyser cette vie nationale, répandue dans tous les hameaux, dans toutes les familles et dans tous les cœurs, qui est à la fois l'unique source et la garantie permanente de la liberté générale. Malgré toutes ses idées de suprématie consacrée par l'âge et inhérente à l'âge, il n'est pas Romain de naissance et sait aussi bien que personne combien sont profondes et impossibles à déraciner toutes ces différences locales qui rendent à la fois inévitables et désirables les plus larges concessions au gouvernement local. Mazzini, d'ailleurs, est essentiellement, et au fond de l'âme, antigallican ; il déteste les Français et s'en défie presque autant que des Autrichiens. Le premier article de sa croyance est la vaste supériorité naturelle des Italiens sur les deux races, et il serait peu disposé à emprunter à ceux qu'il regarde de si haut leur système le plus sujet à critique. D'un autre côté, l'idéal des hommes d'État modérés du Piémont est bien plutôt la constitution anglaise que la constitution française ; ils savent la force qui réside dans l'activité municipale et les ressources locales. Un véritable gouvernement parlementaire doit leur paraître l'antipode d'un gouvernement centralisé ou bureaucratique ; et ils seraient probablement aussi désireux que personne d'établir dans la Vénétie, la Lombardie, la Toscane, la Romagne, Naples, et toutes les autres divisions de la Péninsule, des assemblées provinciales avec d'amples pouvoirs bien équilibrés. Mais nous en sommes certain, Manin lui-même, avec son juste orgueil pour la vénérable république qui lui a donné la naissance et son désir naturel d'empêcher cette noble individualité de se perdre entièrement, Manin avec sa profonde conviction de la force qui gît dans le maintien des anciennes démarcations d'Etat et de race, ne sacrifierait jamais à ces sentiments une unité de l'Italie assez réelle par la

Digitized by Google

concentration de toutes ses forces partielles, pour se faire respecter des autres empires. Tous sentiraient également que le premier des besoins est la transformation de l'Italie, « expression géographique, en une réalité politique ; » et le second besoin, celui de nourrir le patriotisme provincial, l'orgueil provincial même, tout ce qui constitue la vie et l'énergie provinciales [1].

Pour nous, malgré notre sincère désir de voir l'Italie émancipée et érigée en un grand et puissant royaume, l'asservissement de ses peuples désarmés nous paraîtrait, nous l'avouons, trop chèrement payer un si grand résultat, mais surtout le payer d'un prix inutile. L'esprit de centralisation nous paraît être le pire ennemi de la liberté et du progrès. Nous voyons toujours avec de fâcheux pressentiments et avec un profond regret la tendance, partout et en tout temps manifeste, de concentrer et d'agglomérer. La disposition des gouvernements à absorber tout pouvoir; le penchant des assemblées législatives à attirer graduellement à elles toutes les affaires et à usurper l'action des corporations locales ; la tendance de tout le monde et de toute chose à affluer

[1] Nous trouvons dans *Il Diritto*, journal de Turin, à la date du 15 février dernier, une lettre de M. Manin qui exprime ses opinions et ses idées avec une sincérité digne de son caractère. L'illustre ex-président de la république vénitienne explique toute sa conduite en déclarant qu'il y a en lui le penseur, le théoricien (*il pensatore*) et l'homme politique (*l'uomo politico*). En théorie, M. Manin croit que la forme républicaine est le meilleur gouvernement ; mais, dans la pratique, il convient que c'est sous la forme monarchique que l'Italie doit se rallier, si elle veut réaliser l'unité nationale. M. Manin a d'autant plus raison, que toute république naissante a besoin de concentrer ses forces en confiant le pouvoir à un dictateur. Washington lui-même exerça cette dictature comme général. M. Manin fait appel à tous les Italiens, qui doivent aimer l'Italie plus que la république, comme à ceux qui adoptent dans une dynastie royale la personnification d'une unité indépendante. Il va plus loin, en les invitant à se rallier sous la bannière du roi de Piémont, parce qu'il a fait ses preuves, et qu'il donnerait un gage à l'unité en risquant une monarchie déjà reconnue pour un trône que l'étranger lui disputerait. En un mot, le plan d'*unification* de M. Manin consiste en concessions mutuelles, faites par tous les partis comme par tous les intérêts, pour se mettre d'accord et combattre sous le même drapeau. Laisser indécise la question de la forme de gouvernement, ce serait réserver à chaque opinion une arrière-pensée, un intérêt secret, une source de divisions qui briseraient le faisceau de la confédération le lendemain de son triomphe. L'Italie serait affranchie aujourd'hui, si, en 1848, le patriotisme *italien* l'eût emporté sur le patriotisme *révolutionnaire*. Une révolution peut être un moyen, elle ne saurait être un but sans tomber dans l'anarchie. Les espérances modérées de M. Manin doivent lui rallier toutes les sympathies. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

dans la métropole, du pays, le riche pour y chercher des jouissances, l'ambitieux le pouvoir, le vaniteux des distinctions et l'apparat, les hommes intelligents et les lettrés l'excitation intellectuelle et la renommée, sont autant de symptômes d'un mal actuel et d'un péril à venir. Cette propension toute naturelle en apparence, lorsqu'il n'y a qu'une métropole, appauvrit le pays en accablant la capitale; elle gonfle le cœur et dessèche les extrémités; elle donne naissance à des luttes sans fin, à des spéculations immorales, à d'amers et profonds mécomptes. Des milliers de personnes qui auraient pu être utiles dans leur province, ne trouvent aucun champ d'action dans une cité encombrée. Des milliers de personnes dont les talents respectables, sans être éminents, auraient pu prétendre à la renommée locale, languissent dans l'obscurité sur l'arène métropolitaine. Des milliers de personnes qui auraient pu vivre heureuses dans la principale ville de leur province natale traînent des jours misérables et ne rencontrent que le désappointement dans une vaste sphère où elles ne sont rien. D'un autre côté, cette concentration du talent et de l'énergie dans un seul lieu détruit la précieuse variété des aptitudes spéciales et individuelles. Une sombre monotonie envahit l'esprit et les mœurs d'une nation. C'est, sur une plus petite échelle, comme si toute l'Europe ne parlait qu'une langue et n'avait qu'une métropole. La seule barrière, la seule garantie contre un pareil danger, est de conserver avec un soin scrupuleux toutes les lignes de démarcation naturelles, anciennes et existantes; de multiplier ou tout au moins de ne pas réduire les centres d'activité politique et intellectuelle, d'avoir un grand nombre de capitales, un grand nombre de cercles, un grand nombre de publics. Où aurait-on trouvé la vie littéraire et scientifique qui a contribué pour moitié au moins à relever l'Allemagne de la dégradation et de l'incapacité politiques, si Berlin avait été sa seule capitale; si Heidelberg, Gottingue, Dresde, Weimar et Francfort n'avaient eu chacune leur attraction magnétique, leur auditoire spécial, leurs constellations? Pourquoi Rome et Bologne, Venise et Turin, Florence et Sienne, Naples et Palerme, n'auraient-elles pas de même leur arène et leur théâtre? Pourquoi les hommes d'Etat de de ces cités ne contribueraient-ils pas à la grandeur de l'Italie, en développant celle de la partie de cette terre privilégiée du ciel où

Digitized by Google

ils vivent? Pourquoi les lettrés, en s'adressant à une nation italienne, ne chercheraient-ils pas à charmer plus spécialement un auditoire vénitien ou toscan? Pourquoi chaque cité ne conserverait-elle pas son caractère et sa physionomie, de manière à enrichir et à rehausser l'effet général? Les couleurs harmonieusement unies de l'arc-en-ciel ne sont-elles pas supérieures à la monotonie grisâtre d'une seule teinte?

Les deux difficultés secondaires qui s'opposent à la constitution de l'Italie en un Etat indépendant et uni, sinon homogène (après la délivrance du sol national), sont la Sicile et le pape. A aucune époque, dans les temps modernes, la Sicile n'a été intimement liée à la Péninsule; ses relations politiques avec elle ne remontent guère à plus d'un siècle.

« Les libertés de la Sicile sont contemporaines des libertés de l'Angleterre. Dès le onzième siècle, la Sicile, sous les auspices d'un prince normand, jeta, comme l'Angleterre, les fondements de ses institutions libérales et de son indépendance. La souveraineté nationale résidait *de facto* dans le parlement, qui disposait de la couronne de l'île, et aucun prince ne jugeait son titre légal ni son pouvoir affermi s'ils n'étaient basés sur une élection par le parlement. La grande objection contre les princes de la maison d'Anjou était qu'ils étaient imposés par le souverain pontife et non élus par la nation. L'irritation qui fit explosion aux Vêpres siciliennes (1282) n'eut pas d'autre origine. Ce fut le parlement sicilien qui, de sa libre volonté, appela au trône la dynastie d'Aragon, dans la personne de Pierre, et, plus tard, la dynastie de Castille, dans la personne de Ferdinand le Catholique; il est bon de faire observer qu'à la mort de ce dernier son successeur, Charles-Quint, ne fut pas immédiatement reconnu. En 1518 seulement, il reçut l'investiture du parlement et jura, comme ses prédécesseurs, de maintenir intactes les immunités et les libres coutumes de la Sicile. Il peut sembler singulier que l'autonomie sicilienne ait traversé intacte la difficile épreuve de trois siècles d'union avec l'Espagne, mais notre étonnement cesse si nous réfléchissons que ce lien entre l'Espagne et la Sicile était plutôt nominal que réel, et que, durant toute cette période, l'île conserva sa propre représentation nationale, ses propres lois, son administration, sa monnaie, son pavillon, son armée

Digitized by Google

distincte. Lors de la guerre de la succession, au commencement du dernier siècle, le trône sicilien fut disputé comme tous les autres États de Charles II d'Espagne. Le traité d'Utrecht donna la Sicile à Victor-Amédée de Savoie, qui, par une clause spéciale de ce traité, s'obligeait « à approuver, confirmer et ratifier tous les « priviléges, immunités, coutumes, etc., dont jouissait l'île. » Ainsi, les libertés de la Sicile en vinrent à faire partie du droit public de l'Europe, mais le règne de Victor-Amédée sur les Siciliens fut de courte durée. Un peu plus d'une vingtaine d'années après, le cardinal Alberoni parvint à évincer le duc de Savoie de la Sicile, qui s'unit une fois de plus de sa libre volonté à la fortune de l'Espagne. Les Bourbons commencèrent leur règne par la scrupuleuse observation du contrat fondamental et les deux royaumes de Naples et de Sicile demeurèrent aussi indépendants, aussi distincts l'un de l'autre que sous le règne de Philippe II. Quand Charles III reçut à Palerme, en 1735, la couronne de Sicile et l'hommage de la représentation nationale, il prêta à son tour serment de fidélité à la constitution. Son fils et successeur, Ferdinand, en fit autant, et, pour mieux manifester au monde la séparation des deux royaumes, il prit le titre de Ferdinand III de Sicile et de Ferdinand IV d'Espagne.

« Les premières années de son règne, sous la direction éclairée de Pannucci (Ferdinand n'avait que huit ans à son avénement au trône), causèrent une satisfaction générale en ce qui regardait la Sicile, et cela explique comment la tempête de 1789 passa sur cette île sans troubler sa tranquillité. Heureuse et paisible sous une constitution qui permettait aux réformes devenues nécessaires de s'accomplir par des moyens pacifiques, pourquoi la Sicile aurait-elle pris part à une lutte d'où ne pouvait sortir pour elle rien de mieux que ce qu'elle possédait déjà? Dans l'intervalle, les trônes de l'Europe continentale étaient ébranlés dans leurs fondements, et surtout celui de Naples. » *Le Docteur Antonio*, p. 237 [1].

Quand le roi de Naples s'unit à la confédération européenne

[1] Cette citation est extraite du nouveau roman de M. Rufini, intitulé *le Docteur Antonio*. On peut dire de ce roman comme de celui qui l'a précédé, *Lorenzo Benoni*, qu'il est plus vrai, sinon que l'histoire en général, au moins que beaucoup d'histoires. Il contient d'ailleurs de très-remarquables aperçus purement historiques.

Digitized by Google

contre la république française, comme il était naturel à un Bourbon de le faire, il porta la première atteinte à l'indépendance sicilienne en s'écartant, dans un style arrogant, de l'usage habituel de la couronne, lorsqu'elle demandait des subsides à un parlement libre; mais quand les Français, conquérant l'Italie au pas de course, prirent possession de Naples, la famille royale, contrainte de se réfugier en Sicile et reçue à bras ouverts, attendit en pleine sécurité le jour où la chute de Napoléon la rétablit sur son trône continental. Cependant, avec une folie et une ingratitude proverbiales, toute cette période elle-même fut employée par Ferdinand en tentatives contre les libertés de ses sujets, jusqu'à ce que les Anglais, qui lui payaient des subsides et qui étaient las de sa déloyale conduite, se décidassent à envoyer lord William Bentinck avec de pleins pouvoirs et des instructions précises pour mettre fin à une lutte dangereuse et inique. La constitution adoptée en 1812, solennellement jurée par le roi et sanctionnée par le gouvernement anglais, assurait aux Siciliens non-seulement leur indépendance parlementaire et leurs libertés civiles, mais une existence séparée, distincte, en disposant qu'au cas où le roi recouvrerait ses Etats de Naples, la couronne de Sicile serait dévolue à son fils. Ferdinand toutefois n'avait pas la moindre idée d'être fidèle à sa parole, de récompenser ceux qui l'avaient protégé, ni de se soumettre à aucune espèce de restriction. C'était un type parfait de ces souverains sans principes et indignes du nom de rois, que M. Macaulay appelle l'opprobre des trônes du Midi de l'Europe; hommes également traîtres aux alliés qui les ont servis et aux adversaires qui les ont épargnés; hommes qui, à l'heure du danger, concèdent tout, promettent tout, présentent la joue à tous les outrages, abandonnent aux vengeances populaires tous les ministres de leurs iniquités et attendent avec une souriante et implacable rancune l'heure bienheureuse du parjure et de la proscription. Napoléon ne fut pas plus tôt enchaîné à Sainte-Hélène, Murat fusillé au Pizzo, que le monarque restauré déclara les deux couronnes unies et abolit la constitution qu'il avait juré de maintenir. Lord Castlereagh, après de faibles remontrances, ferma les yeux sur cette violation de toutes les lois; et, depuis ce jour, Naples et la Sicile se trouvent dans un état d'union nominale, de chronique et sourde hostilité.

Digitized by Google

Toutes les libertés de l'île ont été abolies. Le pays est despotiquement gouverné par un vice-roi. Il n'y a plus de troupes siciliennes. Aucune portion de l'armée n'est levée dans cette province; l'expérience, tentée une seule fois, a paru trop dangereuse. Toutes les améliorations intérieures, toutes les tentatives faites pour développer les ressources de l'île ont été abandonnées ou découragées. Il n'y a pas une seule caisse d'épargne en Sicile; à peine y existe-t-il une route, excepté celle de Messine à Palerme. Il en résulte que les sentiments de la Sicile pour Naples sont précisément ceux de la Hongrie pour l'Autriche. Les troupes napolitaines se sont conduites avec une incroyable brutalité envers les Siciliens en 1848, en sorte que la haine portée par les insulaires aux continentaux n'est pas limitée aux rois et aux fonctionnaires publics; les Siciliens ont d'ailleurs un sentiment énergique de supériorité sur les autres Italiens du sud. Ce ne sont pas des esclaves qui aspirent à la liberté, mais des hommes libres qui se sont vus récemment réduire en servitude; ils ne demandent pas une constitution nouvelle, mais simplement la restauration de celle dont ils ont joui pendant des siècles, que l'Europe a sanctionnée, l'Angleterre garantie, et qui leur a été arrachée du vivant de la génération actuelle.

Tandis que les autres Italiens n'ont que des aspirations nationales, les Siciliens ont une *nationalité réalisée*, fraîche dans leurs souvenirs et chère à leurs cœurs; ils ne se bercent pas de rêveries républicaines; leurs espérances et leurs vues sont rigoureusement constitutionnelles; ils ne demandent pas une existence politique nouvelle, ils revendiquent leur indépendance ravie. Les patriotes des diverses contrées de la Péninsule soupirent après une amalgamation réelle sous la forme fédérale ou unitaire; les patriotes siciliens consentiraient à cette amalgamation, mais ils ne la désirent pas. Pourvu que leur liberté d'action locale se trouvât garantie, ils n'auraient aucune objection à faire partie d'un grand royaume italien, surtout si c'était là la condition nécessaire de leur émancipation; mais ils préféreraient l'indépendance sous une couronne séparée. On ne peut donc guère dire qu'ils soient Italiens de cœur. Possèdent-ils tous les éléments de nature à assurer la durée d'une nationalité distincte?

Digitized by Google

c'est une question à laquelle nous ne nous chargerons pas de répondre. La noblesse sicilienne est en majeure partie une classe pauvre et aigrie ; la classe moyenne est énergique, courageuse, mais peu nombreuse ; les prêtres (ce qui n'est pas le cas ailleurs) sont entièrement avec le peuple, et, sous le rapport du sol et du climat, la nature s'est montrée vraiment prodigue envers les Siciliens.

Le pape est, sans contredit, le principal obstacle à la réalisation de la grande idée, mais ce n'est pourtant pas un obstacle insurmontable. Sa désécularisation et son détrônement paraissent absolument indispensables à la solution du problème italien, problème désormais plus européen que péninsulaire. Patriotes et philanthropes, papistes et protestants devraient également, selon nous, désirer ce dénoûment. Si le gouvernement civil des ecclésiastiques en général est notoirement, proverbialement mauvais, celui de la Romagne est probablement le pire qui ait jamais existé dans le monde occidental. S'il est un joug également fatal au développement national et au progrès intellectuel des peuples, c'est assurément le joug sacerdotal ; nous voulons dire le gouvernement civil dans les mains du clergé. L'entière impossibilité, même avec les meilleures intentions présumées, de greffer rien qui ressemble à des libertés constitutionnelles sur un gouvernement dont le chef est censé infaillible a été amplement prouvée sous Pie IX, dans les premiers jours de 1848. Comment la discussion serait-elle libre ou féconde quand la liberté de la pensée et de la parole a pour contrôle l'interdit spirituel ? Et comment un souverain qui croit tenir son autorité et ses lumières d'une source divine se laisserait-il conseiller ou guider par un parlement composé de représentants inspirés par une sagesse purement humaine ? Si le pape n'exerçait que des fonctions spirituelles, s'il ne parlait et n'agissait qu'en sa qualité d'interprète de la doctrine religieuse, s'il ne condamnait que des erreurs spéculatives et ne prescrivait que des croyances, il pourrait garder longtemps son empire sur les esprits pieux et soumis, et jouir des immunités et du prestige d'un prophète qui parle de questions insaisissables aux sens et de mondes invisibles : mais sa domination temporelle l'expose au jour ruineux pour sa renommée des faits positifs ; et sa manière d'administrer les choses

Digitized by Google

de ce monde offre au vulgaire même le moyen d'évaluer sa capacité dans la sphère spirituelle.

Les faits confirment *à priori* notre assertion. Dans aucune partie du monde catholique, le pouvoir papal n'est aussi peu respecté qu'en Italie, où on le voit de près. Aucune foi, aucune vénération n'est assez robuste pour résister à l'épreuve journalière de ses actes et des instruments dont il se sert. Le clergé, du rang le plus élevé jusqu'au plus humble, est discrédité et détesté dans toute la Péninsule à un degré dont on ne se doute guère en Angleterre. Soit dit en passant, rien ne montre plus clairement l'incurable ignorance de l'Autriche, en ce qui regarde les sentiments de l'Italie, son incapacité à entrer jamais dans le caractère italien et à le comprendre, que le récent concordat, rapproché des motifs de son origine. Par cette humiliante soumission volontaire de l'autorité civile à l'autorité ecclésiastique dans tous ses Etats, le jeune empereur, pour se concilier les hauts dignitaires de l'Eglise, qu'il a armés d'un pouvoir extra-légal, s'est aliéné la masse du clergé et la presque totalité des laïques instruits de l'Allemagne, mais ce n'est pas à l'Allemagne qu'il pensait. Il s'imaginait faire une concession ou plutôt accorder une faveur marquée à l'Italie catholique, en élevant et en agrandissant ainsi la hiérarchie ecclésiastique, tandis qu'il ne faisait que flatter servilement le pouvoir le plus abhorré des Italiens.

Mais comment disposer du pape, désécularisé et restreint à ses fonctions purement spirituelles? Cette question offre sans doute plus d'un embarras. Le pape ne saurait rester à Rome, où son séjour deviendrait l'objet d'intrigues constantes. Il y aurait d'ailleurs pour lui une cause d'irritation permanente, une sorte de dégradation à rester dépouillé de sa souveraineté, réduit à la condition civile d'un sujet, dans une ville où, pendant des siècles, il a exercé l'autorité suprême; et comme Rome serait probablement la capitale de l'Italie indépendante et unie, la juxtaposition des deux juridictions serait périlleuse et pleine d'inconvénients; en un mot, cet arrangement, au début surtout du nouveau système, serait forcément écarté. Mais, à une époque postérieure, quand l'Europe aurait eu le temps de s'accoutumer au changement, et la hiérarchie catholique celui de se réconcilier avec sa nécessité, peut-être même d'y voir une améliora-

Digitized by Google

tion, rien ne s'opposerait sans doute au retour de l'évêque de Rome dans son diocèse, pour y vivre en paix, comme l'archevêque de Cantorbéry à Lambeth, ou le patriarche de l'Église grecque russe à Moscou; mais provisoirement il faudrait trouver un moyen terme, celui de reléguer, par exemple, le pape à l'île d'Elbe, de manière à restreindre les mauvais effets inévitables de son gouvernement temporel, en lui soumettant la moindre portion possible de la terre habitable. On pourrait lui permettre encore de fixer, à son choix, sa résidence en Espagne, en France ou en Autriche; peu importe, à notre avis, le lieu pour lequel il opterait. Beaucoup de gens craignent, il est vrai, que le pape ne soit conduit à devenir ainsi l'instrument servile du souverain dont il habiterait les États; mais ces craintes nous paraissent presque chimériques. A Vienne même, il ne saurait être un plus complaisant serviteur de l'Autriche qu'il ne l'est à Rome. Une fois renfermé dans sa sphère spirituelle, sa puissance de nuire dans le monde politique serait merveilleusement réduite et ses foudres plus que jamais impuissantes. Nous ne sachons pas, du reste, que la papauté ait perdu beaucoup de son indépendance pendant les quatre-vingts années de sa retraite à Avignon, ni que la possession de la personne de Pie VII ait procuré à Napoléon un grand surcroît d'influence ou de ressources. Si le pape s'efforçait, par l'entremise du clergé des États étrangers, de susciter des rébellions ou des troubles, il affaiblirait probablement sa propre autorité sur l'Église, plutôt qu'il ne créerait des embarras sérieux au pouvoir civil de la nation chez laquelle il résiderait, à moins que ce gouvernement ne fût assez mauvais et assez impopulaire pour appréhender le plus faible accroissement de force prêté à ses ennemis intérieurs[1].

[1] L'auteur anglais nous semble ici par trop préoccupé de la future résidence d'un pape désécularisé. D'abord le pape est encore à Rome et il ne se soucie pas d'en sortir, même volontairement. Ensuite, Rome était sa résidence dans les temps où il n'était pas encore investi de ce pouvoir temporel qui lui vient, non de saint Pierre, mais des empereurs... Nous n'écartons pas absolument quelques-unes des prévisions de l'auteur sur la nécessité où pourra se trouver un jour le pape d'abdiquer son pouvoir politique, dans l'intérêt même de son pouvoir spirituel. En l'état actuel, cette question semble devoir être réservée. Les catholiques ne peuvent, en tout cas, faire aussi bon marché du pape qu'un publiciste anglais et protestant, et le *gallicanisme* le plus libéral ne saurait aller aussi loin que l'*anglicanisme* et que Mazzini, qui n'est sans doute, aux yeux de Rome, qu'un protestant de plus. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

Nous sommes grandement surpris de trouver dominante, même parmi les Italiens intelligents, l'impression générale que l'Angleterre et la France, loin de désirer l'érection de la Péninsule italique en un gouvernement indépendant, homogène et puissant, verraient, au contraire, d'un œil jaloux un tel dénoûment. Jusqu'à quel point peut être fondé ce soupçon en ce qui concerne la France, nous n'avons pas qualité pour le dire; mais, en ce qui concerne l'Angleterre, rien, nous en sommes sûr, n'est plus éloigné de la vérité. Parmi les Français, les vieilles traditions politiques qui faisaient consister la grandeur et la gloire d'une nation dans son influence dominatrice sur les États étrangers, regarder tout royaume puissant comme un dangereux rival, et tout royaume prospère comme un compétiteur nuisible, ont peut-être encore un grand poids. Leur ambition de prépondérance dans la Méditerranée pourrait les disposer à prendre ombrage de la perspective d'un État énergique et uni, s'élevant au milieu de cette mer intérieure, et à préférer, comme voisins, une collection de petits princes, aisés à maîtriser, à un monarque assez puissant pour traiter sur un pied d'égalité parfaite avec eux. Si de pareils sentiments existent encore, nous les considérons comme les dernières traces d'une politique expirante, et non comme l'expression réfléchie d'une politique vivace. Les intérêts positifs de la France sont placés, nous en sommes convaincu, dans l'autre plateau de la balance. Jamais elle ne possédera l'Italie; l'équilibre de l'Europe ne le permettrait pas. Sa puissance et sa grandeur futures dépendront uniquement du développement de ses ressources intérieures, des progrès de son industrie et de son commerce; et, sous ce rapport, l'émancipation et la prospérité de la Péninsule italique, loin de lui faire obstacle, lui viendraient puissamment en aide. La moitié des querelles où la France s'est trouvée attirée ont eu l'Italie pour occasion plus ou moins directe, et la tentation constante d'y intervenir par la diplomatie ou les armes naît de la nécessité réelle ou supposée d'y balancer l'influence de l'Autriche. Avec la création d'une Italie une et indépendante, cet antagonisme cesserait. Un pareil État, désormais assuré de son intégrité, défierait toutes les ambitions allemandes; il serait l'allié naturel de la France dans toutes ses querelles avec l'Europe centrale, par

Digitized by Google

suite de sa position locale et de ses sympathies aussi bien que de ses antipathies de race. L'élément latin prédomine trop dans les deux peuples pour ne pas être un lien puissant d'union[1].

Dans tous les cas, les sentiments de l'Angleterre sont complétement méconnus par les Italiens qui donnent accès au soupçon dont nous parlons. Parmi cent Anglais qui s'occupent des questions de politique étrangère, quatre-vingt-dix-neuf n'ont pas de plus sincère désir que de voir l'Italie enfin délivrée de la domination tudesque et élevée à la dignité de nation indépendante. Ils désirent cette délivrance, non par amour abstrait de la liberté et du progrès, non comme des philanthropes qui s'affligent des souffrances de l'humanité et sympathisent avec ses aspirations, non comme de simples observateurs qui rendent justice aux aptitudes italiennes et entrevoient une brillante carrière pour le peuple italien, dès que les entraves extérieures seront enlevées; ils la désirent surtout dans l'intérêt de la prospérité de l'Angleterre et de la paix européenne. L'Angleterre ne convoite aucune addition à son territoire, aucune augmentation de sa prépondérance politique; elle craint plus qu'elle ne souhaite l'extension et la complication de ses relations extérieures. Si elle s'oppose à l'agrandissement des autres États, c'est parce qu'elle y voit une menace probable pour la tranquillité du monde. Elle n'est jalouse d'aucun empire existant; encore moins le serait-elle d'un empire naissant, avec qui elle ne saurait avoir aucune espèce de rivalité, et que de criminels projets, d'un côté ou d'un autre, pourraient seuls faire entrer en collision avec elle. L'Angleterre est pacifique et demande des amis; elle est commerçante et demande des acheteurs. Elle ne ferme pas les yeux au vaste marché qu'ouvrirait à ses produits une population de vingt-cinq millions d'âmes, vivant sous un splendide climat et sur un sol fertile, s'élançant dans la carrière avec toute la vie et l'énergie d'un peuple nouvellement né à la liberté. L'Angleterre sait les déplorables barrières qu'op-

[1] Il est évident que si l'indépendance de l'Italie pouvait se concilier avec un protectorat, celui de la France serait moins antipathique aux Italiens que le protectorat germanique. Selon nous, la domination de Napoléon Ier en Italie a fait plus pour l'unité italienne que la plupart des Italiens ne veulent en convenir.

(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

pose au commerce la multiplication des lignes de douanes, par suite des divisions territoriales, et elle saluerait avec joie l'unité qui les balayerait presque toutes. Elle n'ignore pas qu'aussi longtemps que l'Autriche règnera sur une portion quelconque de la Péninsule, tous ses efforts tendront à exclure les produits manufacturés anglais aussi rigoureusement que les idées anglaises. L'Angleterre sait aussi combien est peu fondée l'assertion trop commune que l'Autriche, malgré son oppression politique, prend soin de développer les ressources matérielles de ses provinces italiennes et de faire le bien-être physique et social de la masse du peuple. Elle a pu voir, par le dernier « concordat », que le gouvernement de Vienne s'est engagé à maintenir à perpétuité ces redevances ecclésiastiques dont on sait l'entière incompatibilité avec le progrès agricole ; qu'il a déclaré la propriété de l'Église à jamais inaliénable, les dîmes inconvertibles et éternelles ; et finalement, elle est convaincue qu'une prospérité réelle, et constamment progressive, ne peut coexister avec le despotisme, en général, et encore moins avec le despotisme d'une race étrangère et inférieure. L'Angleterre désire donc dans son propre intérêt que l'Italie soit prospère ; or cette prospérité ne peut naître, à son avis, que de l'union et de la liberté.

Mais l'Angleterre a des motifs d'un ordre plus élevé encore pour vouloir l'indépendance et l'unité de l'Italie. La paix, non-seulement à l'intérieur, mais la paix européenne est son plus profond besoin comme le plus sincère de ses vœux. Un nombre considérable et toujours croissant d'hommes d'État sont las d'un état de choses qui les oblige à se tenir constamment sur le qui-vive pour apaiser les animosités, arranger les querelles, éteindre les commencements de conflagrations ; ils sont las d'entretenir des armées et des flottes, qui, dans un siècle de civilisation, devraient être superflues ; ils sont las d'arrangements politiques et territoriaux qui, essentiellement artificiels, contre nature et immoraux, exigent le constant emploi de la force unie à la vigilance pour les maintenir intacts ; ils sont las, en un mot, de soutenir la pyramide sur son sommet. Il leur tarde de voir l'Europe dans un état de véritable aplomb ; ils ne se dé-

Digitized by Google

guisent pas que des changements, de grands changements, un changement surtout en particulier, sont nécessaires pour cela. Il en est de certains édifices politiques comme de certains édifices matériels, si étrangement conçus, si prodigieusement construits en dépit de toutes les règles de gravité, de tous les principes de cohésion, que le système le plus élaboré d'arcs-boutants et de contreforts, les plus coûteuses précautions contre tous les chocs internes ou externes, peuvent seuls les maintenir durant une année. Essayez d'introduire la plus légère modification ; enlevez la plus insignifiante pierre ; élargissez quelque partie de l'épaisseur d'un cheveu ; diminuez-en quelque autre d'une seule ligne, et toute la construction s'écroule.

Tel est l'édifice construit par le congrès de Vienne, telle est la carte d'Europe qu'il nous a faite.

La réorganisation du vieux monde, alors tentée par l'Europe coalisée contre un homme et ivre de sa victoire inespérée, fut signalée par un mépris si systématique de toutes les affinités naturelles, par une violation si brutale de tous les sentiments nationaux, par un si monstrueux dédain des plus simples principes de justice, les répartitions furent si insensées, les séparations si cruelles, les combinaisons si incongrues et si artificielles, que la paisible durée de pareils arrangements était impossible ; et que la sécurité, le bien-être, le progrès européens ont été constamment troublés par les efforts instinctifs des nations pour rentrer dans un ordre de choses plus naturel et plus équitable.

Aussi longtemps qu'aucun changement n'était tenté ou permis, aussi longtemps que les puissances qui avaient construit l'édifice contre nature combinaient leurs efforts pour le maintenir, aussi longtemps qu'aucune pierre n'était arrachée ni ébranlée, que le ciment restait intact, l'édifice conservait une existence précaire ; mais la première querelle sérieuse, le premier assaut du dehors, le premier tremblement du sol intérieur, le premier étai enlevé, la première poutre endommagée, devaient réduire en poussière le monstre diplomatique et porter au plus puissant génie même le défi de le reconstruire.

Désormais, les événements de 1830, de 1848, et ceux d'une

Digitized by Google

date, plus récente, ont tellement ébranlé les fondements de l'édifice et constaté l'absurdité des arrangements pris en 1815, que toute idée de leur durée possible est détruite. Est-il un homme d'État en Europe (pas un seul certainement en Angleterre), qui doute, au fond du cœur, que de grandes modifications ne soient inévitables, et que la plus indispensable de toutes ne soit le *réarrangement* de la Péninsule italique, condition *sine quâ non* d'une paix durable parmi les nations? Or, comment ce réarrangement, cette rénovation de l'Italie, offrirait-elle quelque chance de durée, si elle ne respectait pas les sentiments de nationalité, si elle ne reconstituait pas assez vigoureusement et assez largement cette nationalité pour la mettre en mesure de se défendre contre toute agression? Tels sont les sentiments de presque tous les Anglais éclairés, et la politique de l'Angleterre finira par se modeler sur ces sentiments.

La perspective d'une prompte réalisation des espérances de l'Italie est donc aussi faible en ce moment, nous l'avouons, que leur réalisation finale nous paraît certaine. Le mot « attendre » résume désormais la véritable croyance du patriote italien, comme la véritable philosophie de la vie. L'impatience ne ferait que prolonger la pénible épreuve du purgatoire et reculer l'approche du paradis. Toute tentative prématurée en faveur de l'œuvre tant désirée retarderait encore le jour assigné par la Providence à son accomplissement. Les temps ne sont pas mûrs; la coupe n'est pas pleine. Nous pouvons très-bien comprendre et même accueillir avec sympathie la bouillante turbulence de sentiment dont sont agités les Siciliens ou les Milanais, qu'on s'efforce de dénationaliser [1]. Mais il doit être évident, même pour eux, que tant que la France et l'Angleterre sont diplomatiquement alliées à l'Autriche, et tant que les troupes françaises occupent Rome, un soulèvement national serait sans espoir, un soulèvement local insensé. Nous ne voyons pas avec

[1] On a dit qu'en vertu d'un décret de l'empereur, à compter d'une certaine date, toute l'instruction élémentaire en Lombardie devrait se faire en allemand. Cela n'est pas rigoureusement vrai; mais l'enseignement de l'allemand est obligatoire dans toutes les écoles italiennes aussi bien que l'enseignement de l'italien, et chaque année une part de plus en plus large est faite à l'instruction allemande, en sorte qu'on peut supposer au gouvernement l'arrière-pensée de proscrire définitivement l'enseignement de la langue nationale.

Digitized by Google

moins de peine certains patriotes du midi de l'Italie nourrir l'idée d'une dynastie Murat. De pareilles menées ne sauraient aboutir ni rencontrer l'appui d'aucune puissance européenne[1]. Elles sont d'ailleurs en contradiction flagrante avec la grande idée d'unité en laquelle résident la force réelle et le solide espoir de meilleurs jours. La position anormale de l'Europe ne peut se prolonger indéfiniment. Un jour viendra, au temps marqué par la Providence, et peut-être lorsqu'on s'y attendra le moins, où de grands démêlés internationaux ouvriront la voie à de nouveaux arrangements territoriaux et politiques, où l'opportunité longtemps invoquée se présentera avec des caractères trop manifestes pour qu'il soit possible de s'y méprendre. C'est aux Italiens de travailler pour qu'au lever de cette aurore nouvelle leurs compatriotes soient moralement et physiquement prêts à saisir l'occasion, à en bien user, à ne pas la laisser échapper par indolence, perdre par les excès, sacrifier par les dissensions. En attendant, ils ont dans le royaume de Sardaigne une réalité, un noyau, une tête de pont; ils ont une presse libre pour instruire la nation; un asile où penser et parler en liberté sans renoncer au ciel de l'Italie, une arène où pratiquer la tactique constitutionnelle, apprendre la tolérance constitutionnelle et le grand art des transactions[2].

Nos exhortations à la patience paraîtront, nous le sentons nous-mêmes, bien froides et même bien cruelles à des patriotes qui languissent dans l'exil et soupirent après l'heure de l'émancipation de leur pays et de leur propre retour. Nous savons :

« Siccome sa di sale
Lo pane altrui. »

Fouler un sol étranger pendant les meilleures années de sa vie,

[1] Elles ont été désavouées par le *Moniteur français* lui-même.

[2] L'écrivain anglais cite ici un article de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1855, qui donnait aux patriotes italiens de sages conseils sur la nécessité de s'entendre d'abord entre eux, et de s'appuyer sur la seule force organisée de l'Italie libérale : « Le gouvernement de Piémont représente, pour l'idée de la nationalité italienne, ce que la république de Genève, les Provinces-Unies et la Suède ont représenté successivement pour la réformation. Comment pourrait-il y avoir des hommes assez aveugles pour confier au hasard et aux forces du hasard, qui n'ont ni durée, ni certitude, ni continuité, l'accomplissement d'une œuvre qui demande du temps, de la suite, de la constance, et pour se fier à des hypothèses, lorsqu'il existe des assurances de succès ? »

Digitized by Google

n'entendre parler qu'une langue étrangère, habiter au milieu d'étrangers qui ne vous comprennent pas et ne peuvent sympathiser avec vous, interrompre tous ses rapports avec sa famille et ses amis et savoir en même temps que ces amis souffrent de l'oppression qui vous a contraint de chercher un refuge hors de la patrie, apprendre tous les jours de nouveaux exemples de la tyrannie sous laquelle cette patrie bien-aimée est condamnée à gémir, n'avoir à contempler que le ciel lugubre de Londres et rêver au ciel doré de Rome, sentir la vie s'écouler goutte à goutte et céder à la conviction qu'on est destiné, comme tant d'autres, à quitter ce monde sans voir ses espérances accomplies, ses griefs redressés (ainsi encore le pauvre Krasinski vient de s'éteindre); rêver à tout cela dans la solitude et la pauvreté, jusqu'à vous demander dans l'amertume de vos réflexions si un noir cachot, l'échafaud même au pays natal ne serait pas préférable au misérable galetas de l'exil, tout cela, nous en avons la conscience, est une redoutable épreuve, une tentation pleine de périls pour un cœur aimant et un esprit que n'a pas encore, nous le répétons, discipliné l'infortune. C'est dans cette sagesse pleine d'espérance, qui est la racine et le couronnement de la foi; c'est dans cette profonde philosophie, qui est presque une religion, que l'on peut trouver la force nécessaire pour résister à la tentation, pour endurer l'épreuve. Les années de l'homme sont peu nombreuses et courtes; la vie des nations se compte par siècle. Leur délivrance ne s'improvise pas; elle ne peut même être généralement le prix d'un combat que n'auraient pas précédé de laborieux travaux et de longues années d'attente et d'anxiété. Les pionniers ont souvent plus à faire que les soldats, une vocation plus noble, une influence plus efficace, une tâche plus rude et plus méritoire, et, pour employer les grandes et belles paroles de Milton : —

They also serve, who only stand and wait [1].

(*The North British Review.*)

[1] Ceux-là servent aussi qui se tiennent debout
Attendant que Dieu parle...

Digitized by Google

Quoique l'article sur *les Espérances de l'Italie* soit une simple exposition de la situation des partis italiens dans le genre de celui qui faisait connaître, en février, la situation des partis américains, nous croyons devoir en interdire la reproduction, même aux journaux qui sont autorisés à citer par extrait la *Revue Britannique*, et cela justement parce que nous avons à nous plaindre de la mutilation qu'on fait subir quelquefois à nos articles, au risque d'en dénaturer le sens et de nous exposer à des interprétations spécieuses. C'est ce qui nous est récemment arrivé pour notre *Correspondance de Londres* qui, quoique exprimant plus directement notre pensée propre, participe aussi cependant de la nature éclectique de tout le recueil, en servant d'écho à toutes les opinions de la presse anglaise et américaine. Isoler un paragraphe, qui est modifié ou contredit peut-être par le paragraphe suivant, mettre en relief certaines phrases qui font partie d'une argumentation où le pour et le contre sont successivement exposés, c'est, volontairement ou involontairement détourner notre rédaction de son but, falsifier nos intentions et même nous faire dire tout le contraire de ce que nous voulons dire. Nous croyons montrer, dans tout ce qui ressemble à une discussion, une impartialité assez indépendante pour pouvoir réclamer de tous les organes de la presse une fraternelle bienveillance, alors même que nous nous plaçons à un point de vue qui n'est pas le leur. Qu'ils n'oublient pas que, par son format et son programme, la *Revue Britannique* est plutôt un livre qu'un journal, et qu'elle entend rester ce qu'elle a toujours été.

Pour dire notre dernier mot sur l'article qui précède, il est de M. Greg, un des publicistes les plus distingués de l'école libérale en Angleterre. Les notes de notre rédaction indiquent suffisamment notre part de solidarité.

Le Directeur de la Revue.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE.

FOX,

PAR M. VILLEMAIN [1].

FOX (Charles-James), un des plus grands orateurs de la liberté moderne, naquit à Londres, le 29 janvier 1749, dans une famille dont l'illustration assez récente datait de la restauration de Charles II. Son aïeul, Stephen Fox, fils d'un propriétaire du Wiltshire, ayant servi la cause des Stuarts et même émigré à la suite de Charles II, en avait été récompensé, en 1661, par le titre et les fonctions d'abord de payeur des régiments de la garde royale, puis, longtemps après, de payeur général des

[1] Qu'il nous soit permis de nous féliciter, nos lecteurs et nous, de pouvoir, grâce à la communication d'une épreuve, insérer dans notre recueil cette vie de l'illustre orateur, qui est une grande page d'histoire en même temps qu'une biographie littéraire. Un homme éminent comme M. Villemain ne pouvait voir de moins haut la carrière politique et la vie privée de Fox, ses luttes oratoires et ses rapports avec la société de son temps. — Cette brillante étude, où le critique s'élève à l'éloquence de son héros, fait partie du quatorzième volume de la nouvelle édition de la *Biographie universelle* (Biographie Michaud). La première édition de ce grand ouvrage contenait déjà une vie de l'orateur anglais ; mais l'éditeur actuel ne se contente pas de réparer les omissions, de compléter les articles anciens par des documents nouveaux, etc., etc. En invoquant le concours de toutes les supériorités intellectuelles de l'époque, il fait refaire entièrement quelques-uns des articles principaux, ce qui double, dans chaque volume, le mérite des additions et améliorations exigées par sa date. — Nos lecteurs reconnaîtront comme nous tout ce que les circonstances où nous nous trouvons ajoutent d'intérêt aux grandes questions traitées par M. Villemain, dans l'appréciation du caractère et du génie de Fox. Il n'y avait peut-être que M. Villemain qui pût reproduire l'éloquence du texte dans l'extrait des discours qu'il a traduits. (*Note du Directeur*)

Digitized by Google

troupes d'Angleterre. C'était à la fois un homme de cour et de parlement, distingué par un talent d'affaires qui se soutint à travers les changements de dynasties comme de ministères; il y avait joint un goût de magnificence qu'il appliqua noblement à la construction de l'hôpital militaire de Chelsea, contribuant lui-même pour une somme très-forte à cette œuvre nationale. Marié pour la seconde fois, en 1703, à l'âge de soixante-seize ans[1], sir Stephen Fox avait eu de cette tardive union deux fils, dont le plus jeune, Henri, devint dans la suite lord Holland, et deux filles qui s'allièrent aux nobles familles de lord Cornwallis et de lord Digby.

Fils d'un tel père, Henri Fox se distingua de bonne heure par l'activité de l'esprit et l'intelligence politique. Entré jeune à la Chambre des communes, il y prit rang parmi les plus habiles, dans un temps où, sauf Bolingbroke, Pulteney et Walpole, l'éloquence parlementaire était rare et peu retentissante au dehors. Appelé au ministère sous Georges II, en 1754, il en sortit après quelques années de lutte, pour faire place à l'ascendant du premier Pitt, aussi puissant orateur qu'impérieux homme d'Etat. Mais, considérable même après sa chute par sa capacité de travail et ses alliances de famille (car il avait épousé une fille du duc de Richmond), il se fit bientôt, à la faveur d'un ministère de coalition, replacer dans la charge de payeur général de l'armée, délégation lucrative et paisible qu'il garda longtemps, malgré le reproche d'en avoir abusé.

De cet homme d'Etat, plus comblé d'honneurs et de richesses qu'accrédité dans l'estime publique, naquirent quatre fils, dont Charles James Fox fut le troisième. Elevé sous les yeux de son père, qu'il ne perdit qu'à l'âge de vingt-deux ans, Charles Fox paraît avoir été de bonne heure l'enfant gâté d'une opulente famille. Son père avait pour règle de ne le gêner sur rien, de lui laisser toute liberté de fantaisies puériles et même de malignes saillies. A ce système d'indulgence le jeune Fox avait dû de bonne heure, a-t-on dit, une extrême assurance et une singulière facilité de langage. Mais malheureusement il en reçut aussi des premières impressions fâcheuses pour la gravité du caractère

[1] *The Life of Charles James Fox*, by B.-C. Walpole, p. 4.

Digitized by Google

et la dignité extérieure de la vie. On raconte que, dans ses complaisances pour un fils dont l'heureux naturel le charmait, le payeur général, devenu lord Holland, en voyage aux bains de Spa, cette grande maison de jeu de l'Europe élégante, confiait chaque soir au jeune Charles cinq guinées à risquer sur le tapis vert, et lui donnait ainsi pour le reste de sa vie le germe et l'habitude d'une passion déplorable. Toutefois même, ce régime, si mauvais pour l'âme d'un enfant de quatorze ans, ne nuisit pas aux progrès rapides de Charles Fox, non plus qu'à sa bonté naturelle de cœur. Avant de faire ce voyage d'Allemagne et ce séjour à Spa, il avait déjà suivi avec succès à Londres l'école de Westminster; et, à son retour, il fut placé au collége d'Eton, où se joignaient pour lui à l'enseignement public les excellentes leçons d'un habile précepteur, le docteur Newcome, depuis archevêque d'Armag, en Irlande.

Dans cette arène studieuse, au milieu de cette élite de jeunes esprits et de grands noms qui se succèdent là depuis un siècle, Charles Fox fut à la fois un turbulent et un brillant élève. Il prit le goût et reçut l'empreinte de ces fortes études, si nécessaires à l'ascendant d'une aristocratie politique, si favorables aux supériorités de talent chez un peuple civilisé, si utiles à sa liberté comme à sa grandeur, et qu'on ne peut vouloir systématiquement affaiblir que par crainte de l'une et par indifférence pour l'autre. Dans cette vie du collége, noviciat de celle du monde, Charles Fox déploya et exerça pour ainsi dire les défauts et les qualités qui devaient marquer sa carrière et déterminer, par un mélange de faiblesse et de grandeur, toute sa destinée. C'étaient, avec l'amour de l'étude, le goût passionné des distractions bruyantes, l'emportement du plaisir, et, au milieu des caprices d'une jeunesse prodigue, un sentiment inné de cordiale candeur et de générosité courageuse, un zèle toujours prêt à la défense du faible : c'était aussi, parmi les jeux et les querelles de cette petite république d'écoliers, la plupart de trop bonne maison pour être bien dociles, une autorité naturelle attachée à sa parole, et qui souvent le rendait, soit l'avocat puissant d'un camarade opprimé, soit le juge reconnu de tous, dans quelque débat, soit le chef parfois trop écouté dans quelque complot de collége. Distingué entre tous ses jeunes émules, le jeune Fox était

Digitized by Google

déjà [1], dans des vers anglais, salué par l'un d'eux comme l'orateur « dont la vigueur d'esprit ébranlerait un jour le grave sénat « et animerait les cœurs des hommes d'Etat timides. »

Il en était encore cependant à ces laborieuses humanités et à ces essais de vers latins, ou même grecs, si fort en honneur dans les écoles britanniques, comme autrefois dans les nôtres. On a conservé les adieux qu'il adressait, en élégants élégiaques, à la « maternelle Eton », lorsqu'il la quitta pour les cours supérieurs d'Oxford, où l'appelait alors la prédilection tory de son père lord Holland. Là, malgré des distractions nouvelles et plus dangereuses, le jeune Fox, déjà très-classiquement lettré, s'appliqua surtout à la lecture des *Morales* et de la *Politique* d'Aristote, et compléta ses études de philologie et de goût par de fortes leçons de philosophie et d'histoire. Bientôt cependant, l'indulgence de son père crut avoir besoin encore de donner une autre diversion à son activité ; et le jeune homme fut autorisé cette fois à voyager sur le continent, seul et maître de lui, pour s'instruire, par ses yeux, de la situation des divers Etats. Cet objet principal ne fut pas entièrement négligé sans doute ; mais il y mêla de telles dissipations que les moins sévères en furent scandalisés. Voltaire, qu'il vit en passant par la Suisse, parle dans une de ses lettres du petit Fox, voyageant avec une maîtresse et sans précepteur ; et il insiste sur ses folles dépenses, moindres qu'à Naples cependant, où le jeune Anglais laissa pour seize mille guinées de dettes, qui furent acquittées par son père. A la passion du jeu il joignait un goût extrême de parure, qu'il rapporta surtout de France, et qu'il conserva longtemps.

Son père, désirant abréger ce dispendieux voyage, l'avait rappelé au bout de douze ou quinze mois, pour une canditature à l'élection générale du parlement, qui se fit en 1768. Nommé alors à la Chambre des communes par le bourg de Minhurst, dans le comté de Sussex, Charles Fox n'avait pas encore l'âge égal de vingt ans accomplis ; mais dans la vérification des pou-

1 How will my Fox by strength of parts
Shake the loud senate, animate the hearts
Of fearful statesmen ! . . . . .
What praise to Pitt, to Townshend ever was due,
In future times, my Fox, shall wait on you.

Digitized by Google

voirs, par déférence pour le crédit de lord Holland, l'irrégularité ne fut pas relevée, et Fox put si jeune entrer dans cette carrière, qu'il ne devait plus quitter qu'à la mort; seulement il y débutait sous des auspices et par un langage bien contraires à son génie. Lié par sa naissance au parti ministériel d'alors, son premier discours était une réponse à la pétition du célèbre Wilkes, l'élu de Middlesex, condamné pour libelle, et de sa prison réclamant sa place dans la Chambre des communes. Charles Fox fit rejeter cette prétention que soutenait, non pas seulement la faveur populaire, mais les raisonnements de quelques scrupuleux légistes; et son talent de discussion dans cette cause ingrate fut loué à travers les reproches, même dans une lettre polémique du pseudonyme Junius.

Ce succès lui valut en même temps, par le choix du chancelier de l'Echiquier, lord North, une place de payeur dans la comptabilité de l'armée, et bientôt après, un siége au banc de l'Amirauté. Ces honneurs prématurés aidaient à la folle jeunesse de Fox, au lieu de la corriger. La passion du jeu surtout le laissait peu assidu à ses fonctions ministérielles; mais un tort plus grave aux yeux du ministre dirigeant, c'était une sorte d'indépendance native qui perça bientôt, et disposait mal le jeune orateur à la déférence officielle qu'impose le second rang. Votant avec le ministère, Charles Fox s'en séparait parfois, et on le sentait enclin aux opinions plus généreuses et plus libres qui faisaient face au banc de la Trésorerie, et dont Burke était surtout l'interprète éloquent et honoré. Par une suite de ces dissidences, une première fois Fox, dès 1772, donna sa démission de commissaire de l'Amirauté. Mais, quelques mois après, il se réconciliait avec le même cabinet, en acceptant un titre de lord de la Trésorerie; et cette saillie d'indépendance semblait n'avoir que mieux constaté chez lui l'ambition ou le besoin d'une place. Toutefois, à la mort de son père, en 1774, lorsque cette influence, plus aimée que respectable, eut disparu pour lui, il revint à ces allures naturelles d'un esprit indépendant, qui devaient lui rendre intolérable la politique étroite et dure de lord North. Le bill célèbre, présenté par un membre des communes pour relâcher un peu le joug collectif de l'Etat et de l'Eglise, en exemptant de l'obligation de souscrire aux trente-neuf articles de

Digitized by Google

l'établissement religieux, fut le premier signe éclatant de cette émancipation du jeune lord de la Trésorerie. Peu de temps après, à la Chambre même et sur le banc ministériel où il était encore assis, il reçut ce billet de lord North : « Sa Majesté a jugé à « propos d'ordonner la formation d'une nouvelle Commission « de la Trésorerie, dans laquelle je n'aperçois pas votre nom. »

Cette insultante ironie aggravait pour Fox un coup que d'autres raisons lui rendaient fort sensible. Son extrême dissipation l'avait fort endetté avant la mort de son père. L'héritage qu'il en reçut, deux domaines, chacun de neuf cents guinées de rente, une grande somme en argent, enfin une assez forte sinécure dont il était titulaire en Irlande, tout cela était plus qu'à demi dévoré d'avance et n'allait suffire que bien peu de temps à ses fantaisies ruineuses. La plus ardente de toutes, celle qui ne cessait de s'accroître, était la passion des courses de chevaux. De moitié avec un autre joueur équestre, il entretenait jusqu'à trente chevaux de race choisie, cautionnait leur vitesse par des gageures et des paris énormes, et, à cette occasion, se prodiguait lui-même sur l'arène, courant à plein galop, et animant de l'éperon et du fouet quelques coursiers favoris. Aristophane, dans ses *Nuées*, n'a pas décrit cette passion des jeunes aristocrates d'Athènes plus vivement que ne la ressentait le nouvel Alcibiade anglais, s'étourdissant sur sa disgrâce politique par un redoublement de folies dispendieuses. Aux courses de chevaux, d'ailleurs, Fox joignait la manie du gros jeu et perdait souvent mille guinées avec indifférence. D'autres goûts non moins vifs dans leur variété se mêlaient à cette passion et entraînaient ce brillant jeune homme qui, à vingt-cinq ans déjà tombé du pouvoir, ayant perdu son père, sa mère, son frère aîné, dont il n'héritait pas, ayant aussi changé de parti et dissipé sa fortune, était exposé à ne plus sentir nulle part de contre-poids et de barrière dans sa conduite ni dans ses opinions.

C'est à cette époque cependant que son entrée finale dans l'opposition allait lui donner, pour bien des années, l'alliance solidaire et l'amitié d'un des caractères les plus intègres et les plus purs, d'un des plus hommes de bien de la politique anglaise, Edmond Burke ; et, en même temps, le sujet agrandi des débats, les événements survenus, les intérêts en lutte, l'é-

Digitized by Google

branlement de l'Angleterre et bientôt de l'Europe devaient successivement offrir à ces hommes les plus graves problèmes et les plus puissantes inspirations qui puissent agiter l'éloquence. Il allait s'agir, en effet, d'un grand péril encouru par l'Angleterre, d'une grande perte à réparer ou à soutenir, des crises les plus difficiles et des réformes les plus périlleuses de la constitution anglaise ; il y avait, dans un avenir prochain, la guerre et l'émancipation de l'Amérique du Nord, l'hostilité de la France, l'état de démence du roi d'Angleterre, la question de la régence, les souffles précurseurs de la révolution française et le travail de philanthropie et de liberté dont allait fermenter l'Angleterre, jusqu'à l'heure où elle en serait distraite par une guerre terrible. Certes, le souvenir et la réflexion peuvent difficilement concevoir, dans l'histoire du monde, occasion plus grande et plus illustre matière à l'ascendant de la parole et du génie politique. En même temps, les hommes supérieurs ne devaient pas dans cette épreuve manquer, non plus que les grandes choses ; et, dans le rôle de libre opposition, de résistance légale et d'humanité cosmopolite qui lui était prédestiné, Charles Fox allait rencontrer un antagoniste digne de lui, ce jeune homme né ministre qui, nourri dans l'altier libéralisme de son père, devait porter au soutien du pouvoir et de l'ancienne société la même passion, avec une vigueur inouie de maturité précoce.

Mais c'était par degrés que Fox serait conduit à cette grande rivalité ; et il n'eut d'abord affaire qu'à l'administration affaiblie de lord North. La lutte commença dès 1774, à l'occasion du bill sur le port de Boston, et par l'invocation la plus énergique du droit des colonies et de la modération prescrite à la métropole. La session suivante trouva la crise plus avancée et le débat d'autant plus aigri. Ce fut alors qu'inspiré d'une prévoyance généreuse, et assuré, disait-il, que la résistance au nom de la liberté finit toujours par être victorieuse, le jeune orateur déclara « que « ni lord Chatam, ni le roi de Prusse, ni Alexandre le Grand « n'avaient conquis autant de pays que le ministère anglais ve- « nait d'en perdre en une seule campagne : Car, dit-il, lord « North a perdu tout un continent. » Les variations de ce thème outrageux, les incidents d'une guerre à la fois si vive et lointaine, engagée par l'Angleterre, allaient, pendant plusieurs

Digitized by Google

années, passionner la parole de cette opposition, où Fox prenait une grande part à la Chambre des communes, et que lord Chatam rendit un jour si foudroyante, même dans la sphère paisible de la Chambre haute. Mais ce qu'on put remarquer dès lors dans le jeune député des communes, c'est l'habileté politique, la science d'informations et de conjectures qu'il mêlait à sa véhémence.

Dans l'intervalle des sessions de cette époque si rude pour le gouvernement britannique, Fox avait deux fois visité Paris et Versailles avec ces apparences de luxe frivole qu'il affectait encore. Mais, au milieu des liaisons du monde, il y avait surtout cherché la politique prochaine de la France sur la question d'Amérique, ce secret encore mal deviné, et surtout nié le plus longtemps possible par le ministère anglais. Dès la fin de 1777, devant la confiance affectée de lord North, Fox annonça dans le parlement l'hostilité de la maison de Bourbon pour l'Angleterre, l'attente où cette puissance était d'une occasion prochaine, et la certitude qu'elle allait bientôt la trouver dans les événements d'Amérique. Ainsi, sagesse constitutionnelle, humanité, prévoyance, rien ne manquait à Fox dans cette lutte, où il avait pour appui l'éloquence et la pureté morale de Burke; et son nom croissait en honneur par la défense d'une noble cause, en dépit des goûts frivoles et trop prolongés qui se mêlaient au labeur de sa vie parlementaire. Au milieu des débats réguliers de cette vie, un duel accepté par Fox, et vaillamment soutenu porta jusqu'à l'enthousiasme la faveur populaire qui s'attachait à lui. Il sortit de ce duel, blessé, mais admiré pour la loyauté chevaleresque autant que pour le courage. En même temps, la majorité ministérielle semblait fort affaiblie dans le parlement; et déjà, sur des motions d'enquête ou même de blâme touchant la guerre d'Amérique, la Chambre se divisait en fractions presque égales. A peine couvert par une majorité de trente voix, devant une opposition de cent soixante-dix voix, lord North songeait à se retirer. L'opiniâtre fermeté de Georges III et les prétentions trop exigeantes des ministres futurs maintinrent seules l'ancien ministre et prolongèrent de trois années encore la rude épreuve de la guerre. Mais il fallut céder enfin devant les fautes accumulées, les mauvais succès militaires, la résistance courageuse des colons

Digitized by Google

américains, la valeur brillante de leurs alliés venus de France et la protestation persévérante d'une minorité parlementaire, accrue chaque jour, et où le jeune William Pitt, élu dès lors, à vingt ans, par l'université de Cambridge, combattait sous le drapeau de M. Fox.

Celui-ci avait eu trop de part à la chute de lord North pour ne pas être associé à l'administration qui succéda. Il y prit place comme secrétaire d'Etat de l'intérieur, à côté des plus anciens et des plus illustres chefs du parti whig. Mais cette administration oppressive pour le roi, sans avoir eu le temps de soulager le pays, faisant quelques réformes utiles à l'indépendance des élections, mais ne pouvant assez tôt conclure la paix, dut se retirer, après peu de mois, à la mort de son chef apparent, le marquis de Rockingham. Un nouveau ministère, plus docile au roi, fut formé sous les auspices de lord Shelburne, et admit comme chancelier de l'Echiquier le jeune William Pitt, encore un peu incertain, non pas de son génie, mais de sa route, et déjà capable d'une grande ambition. Ainsi retombé, après trois mois de pouvoir, dans ce rôle d'opposant qu'il avait déjà soutenu si longtemps, Fox parut manquer de patience politique, dans un degré qui compromit jusqu'à l'honneur de ses principes et de son caractère; il se réunit tout à coup à ce lord North tant combattu, tant blâmé, et enfin renversé par lui. Il se coalisa, dans l'opposition, avec le fatal auteur de la guerre d'Amérique; il le servit de son talent pour renverser ce jeune William Pitt qu'il redoutait déjà; et au bout de quelques mois il revint, sur les pas de lord North, partager ce pouvoir peu loyalement reconquis.

A cette époque, il est vrai, Fox, comme pour s'absoudre par un autre côté, semblait mieux comprendre les devoirs de la vie politique. Il renonçait à ses dissipations habituelles, vendait ses chevaux de course, s'éloignait des sociétés frivoles, et commençait sur lui-même une réforme, qui malheureusement ne fut pas sans rechute. On peut penser aussi que le désir de faire cesser un état de guerre aussi ruineux pour l'Angleterre, et l'espoir de transactions à conclure avec l'Amérique du Nord, la France, l'Espagne, la Hollande, étaient un grand attrait pour une ambition honnête et civique. La coalition de lord North et de Fox eut, en effet, ce résultat ébauché par leurs prédécesseurs. Ils adoptè-

Digitized by Google

rent les conditions que naguère ils avaient blâmées : ils firent ce que d'abord ils empêchaient : la paix fut signée, et l'Europe se crut en repos.

L'ambition de Fox évidemment se proposait encore un autre but et un plus long avenir. On le vit par ses efforts pour élever l'influence personnelle du prince de Galles et introduire dans l'administration de l'Inde des formes nouvelles qui pouvaient agir par contre-coup sur l'ensemble du gouvernement britannique et l'équilibre intérieur de ses pouvoirs. Quant au premier point, il s'agissait seulement d'assurer à l'héritier de la couronne les revenus de son duché de Lancastre, et de gagner par ce service la faveur et l'intime appui du jeune prince, dont les qualités brillantes et les vices plaisaient également à la licence du temps. Le roi Georges III toléra ce calcul de cour ; mais il n'eut pas la même patience, quant au nouveau bill de l'Inde apporté à la Chambre des communes le 11 décembre 1785. Ce projet célèbre, cet acte de spécieuse réforme, en supprimant la charte de la compagnie, remplaçait des priviléges commerciaux, des droits concédés sous le haut domaine et la surveillance de la couronne, par une vaste organisation dépendant surtout du parlement. Cette création d'une espèce nouvelle, bien que ménagée avec beaucoup d'art, était une révolution dans l'Etat. Le monarchiste Burke cependant l'appuya contre le démocrate Sheridan ; et, en célébrant la proposition du jeune ministre qui la proposait, il y joignit même un éloge personnel et une approbation théorique, dont plus tard sa gravité morale a dû se repentir. « Si à tant de « grandes qualités, disait-il en désignant Fox, à tant de vertus « que réunit cet homme d'Etat, il mêle quelques défauts, du « moins ces défauts sont loin de tout ce qui est étroit et bas. Ce « sont les mêmes qu'on pourrait retrouver dans un Henri IV, « roi de France, ce prince, l'ornement du trône, qui fut le plus « honnête des hommes, et aussi le plus populaire des souverains. » Mais, à part un tel langage et cette manière au moins insitée de louer les faiblesses d'un ministre, le projet même n'avait déjà que trop éveillé l'instinct de pouvoir personnel et le bon sens défiant de Georges III. Rien ne manqua d'ailleurs aux débats des communes, pour mettre en dehors et au besoin exagérer les conséquences et les intentions du bill. Le jeune William Pitt, re-

Digitized by Google

tombé à son tour dans l'opposition, Dundas et d'autres orateurs, s'inquiétant à la fois pour la couronne et la liberté, ne craignirent pas d'affirmer que, maître des trésors et des emplois de l'Inde, soit par lui-même, soit avec le concours d'une majorité copartageante, un ministre serait inamovible et dictateur perpétuel. En même temps, une discussion détaillée des faits et des comptes justifiait, sur beaucoup de points, la Compagnie, dont la charte allait être révoquée par le bill ; et une foule d'intérêts privés, de spéculations effrayées, d'actionnaires mécontents, unissaient leurs craintes aux scrupules des tories et à l'agitation de la cour.

Georges III, qui, portant avec impatience le joug actuel de la coalition, redoutait encore plus sa domination permanente, chercha dans la constitution l'appui naturel qui lui était offert ; il approuva, il encouragea les répugnances déjà marquées dans l'aristocratie anglaise. Il demanda secours à la pairie, et lui promit également appui. Fox n'était point dans la Chambre haute, pour défendre son bill ; et, parmi les noms illustres qui en demandèrent le rejet, plusieurs ne mirent aucune réserve à la vivacité de leurs attaques et de leurs protestations. Une voix respectée assimila le bill de l'Inde et le dépouillement de la couronne par un tel acte à ce fameux bill de la milice, imposé à Charles Ier en 1640, et qui, en transférant à la Chambre un droit inhérent à la royauté, avait commencé la dégradation du roi, et, par la guerre civile, amené le régicide et la république. L'effet de ces allusions menaçantes, une alarme laissée dans les esprits par la récente révolution d'Amérique, et d'autres causes exploitées avec adresse, entraînèrent le rejet du bill et la chute du cabinet, au moins trop novateur, s'il n'était trop ambitieux. Ainsi s'accomplissait l'avénement à la fois si précoce et si laborieux du jeune Pitt. Immédiatement rappelé par la chute de celui dont il n'est pas encore le rival, ce jeune homme de vingt-deux ans va reprendre de plein droit le ministère : il aura cette question de l'Inde à régler à son tour autrement, et cela devant la Chambre des communes, liée au ministère précédent, dominée par sa parole, associée à ses plans et déshéritée des priviléges qu'elle se croyait prête à saisir en commun avec lui.

Sans raconter en détail cette lutte singulière, il suffit de rap-

Digitized by Google

peler comment Fox, à la tête de tous ses amis politiques, et maître de la majorité, dans la Chambre des communes, ne put vaincre un adversaire plus jeune de dix ans, moins expérimenté, moins populaire, et qu'il défait tour à tour de faire passer ses projets de loi ou d'oser dissoudre l'assemblée qui les refusait. L'Angleterre inquiète assista plusieurs mois à cette crise de la constitution, à ce duel du talent et de l'ambition de parti, contre la passion innée du pouvoir. Fox, aussi prompt qu'infatigable dans ses attaques, mit en pièces le nouveau bill de l'Inde, hérissa d'obstacles toute la session et humilia plusieurs fois de votes contraires l'habile ministre, qu'il assaillait sans cesse d'arguments et de sarcasmes; mais il ne put le vaincre ni le décourager; et, après cette rude épreuve de quelques mois, où Pitt gagna dans l'estime de l'Angleterre plus qu'il ne perdait dans la Chambre, le roi ayant consulté le pays par une dissolution, Fox lui-même eut beaucoup à lutter pour sa propre élection et ne passa que le second sur la liste des députés de Westminster. Son parti d'opposition envahissante demeura décimé et ne revint qu'en minorité dans cette assemblée qu'il dominait naguère. Les liens des anciens partis furent rompus, et leurs forces modifiées par de mutuels échanges. Plusieurs noms illustres des whigs appuyaient dans les communes le mouvement de résistance communiqué d'abord à la pairie. On arbora les couleurs du roi contre les couleurs de Fox; et dans les rangs mêmes du haut commerce, un esprit de conservation mêlé à l'instinct démocratique aima mieux seconder l'ancien pouvoir légal de la couronne, que de servir, au nom de la liberté, des prétentions ambitieuses et cupides.

Malheureux dans sa politique, écarté du pouvoir et en partie déchu de la faveur populaire, Fox, dans la vigueur de l'âge, et avec toutes les folles passions de la jeunesse, touchait à la plus rude épreuve de sa vie. Il la supporta bien. Par une opposition habile aux accroissements de taxe que demandait le chancelier de l'Echiquier, par une puissante discussion de détails, là même où il était vaincu sur le principe, enfin et surtout par le rappel constant aux principes généreux de la constitution anglaise, il reprit durant deux sessions l'avantage qu'il avait perdu dans l'opinion du pays. Le projet de Pitt sur l'Inde, le mélange combiné des priviléges de la Compagnie et du droit de la couronne, fut

Digitized by Google

admis tel que l'avait conçu et le voulait ce ministre. Mais bientôt après, comme un reflet de la vive lumière jetée dès lors sur le monde indo-britannique, commençait l'accusation d'Hastings, l'ancien et longtemps heureux gouverneur de l'Inde. On voyait se déployer cette grande vengeance morale, entreprise par Burke, et dont les débats devaient à la fois honorer l'opposition anglaise et forcer le gouvernement à de salutaires réformes. Le procès étant porté, au nom de la Chambre des communes, devant la Chambre des lords, Fox était appelé naturellement à figurer au premier rang ; et cette grande poursuite contre le Verrès de l'Inde dut se partager entre Burke, Sheridan et lui. Bien des incidents européens et des lenteurs allaient retarder jusqu'en 1795 la solution définitive et illusoire de cette grande instance, qui était, à quelques égards, le procès même de la conquête. Il suffit de rappeler ici combien les commencements en furent glorieux pour Fox, qui força le ministère à ne point couvrir l'accusé.

C'est à la suite de cette lutte laborieuse que Fox, en 1788, parti pour la Suisse et passé bientôt en Italie, où le retenait un goût des beaux-arts, égal en lui à l'attrait littéraire des souvenirs antiques, fut tout à coup rappelé au parlement par la maladie du roi d'Angleterre et les problèmes nouveaux qu'elle faisait naître. Ramené d'au delà de Bologne, sans arrêt, sans repos de jour ni de nuit, il franchit une grande partie de la Péninsule, traversa la mer et toucha Londres, en neuf jours. Il arrivait épuisé de fatigue, malade de la dyssenterie, mais animé par la plus décisive occasion qui depuis tant d'années ait pu s'offrir à son ambition, à ses idées politiques, à l'attente de ses amis. Cette excessive hâte n'était pas nécessaire ; car, à la première réunion des Chambres, le 20 décembre 1788, Pitt, en annonçant la maladie du roi, avait fait adopter un ajournement de quinze jours, avant toute discussion. Durant ce répit, Fox sans doute vit beaucoup le prince de Galles, et, dans cet entretien et celui de ses amis, s'anima de l'espérance d'un changement immédiat qui allait transférer au prince avec la régence tous les droits et toute l'action de la couronne. Mais ainsi ne l'entendait pas le jeune ministre investi du pouvoir depuis quatre ans, et associant trop bien à sa propre ambition l'esprit parlementaire pour admettre qu'un accident physique en dehors du vœu national dût intervenir l'ordre, et

Digitized by Google

changer la direction des affaires de l'Etat. Aussi, à la première séance après l'ajournement, le chancelier de l'Echiquier, persistant dans ce système qui prolongeait son pouvoir, ne fit encore que proposer la formation d'un comité, pour rechercher les précédents analogues à la question présente.

Là commença le combat. Repoussant cette lenteur, Fox soutint que, la maladie du roi une fois constatée, rien de plus n'était à rechercher. « Le précédent qu'on ne trouverait pas, disait-il, « c'était celui d'une suspension de gouvernement, alors qu'il « existait un héritier apparent, avec pleines conditions d'âge et « d'aptitude. Là où le souverain se trouve par maladie, par infir- « mité dans l'impuissance absolue de remplir sa fonction, l'héri- « tier apparent a par cela seul un droit naturel et incontestable au « complet exercice du pouvoir exécutif, pour et de par le souve- « rain. L'incapacité absolue résultant de la maladie équivaut, tant « qu'elle dure, à la mort naturelle ; elle est une mort civile qui « donne ouverture au droit de l'héritier apparent, à l'exercice de « ce droit, sans que les Chambres soient compétentes pour régler « à cet égard ce que la constitution, par le principe de l'hérédité, « a placé de fait en dehors de leur examen. » On sent tout ce qu'une insidieuse logique, une habile parole animée par la grandeur du prix à conquérir, pouvaient jeter dans cette thèse hardie. Mais tandis que, sous cette forme et par ce changement intéressé de rôle, l'orateur de l'opposition exagérait le principe de l'hérédité monarchique, au point d'en faire souffrir la personne royale, le premier ministre, d'autant plus défenseur de la royauté présente qu'il était plus parlementaire, remontait aux exemples de 1688 et de 1714, à l'appel des maisons de Brunswick et de Hanovre ; et il affirmait hardiment « que dans toute suspension de « l'exercice individuel du pouvoir royal, c'était aux Chambres « qu'il appartenait de déterminer sur qui serait reporté ce pou- « voir ; qu'avancer le contraire, que nier le concours nécessaire « des pouvoirs de la constitution et alléguer une dévolution di- « recte de la souveraineté sur une personne, c'était quelque chose « approchant de la trahison. » Il n'hésitait pas même à dire, dans son audacieuse loyauté, « que, jusqu'à la sanction exprimée du « parlement, le prince de Galles n'avait pas plus de droit à l'exer- « cice des pouvoirs du gouvernement que tout autre individu,

Digitized by Google

« dans les trois royaumes. » Le 12, le 16 janvier 1789, la lutte continua sous toutes les formes. Fox tempéra quelque peu son zèle pour le droit absolu de la succession héréditaire, admettant que le parlement pouvait attribuer la régence, mais non la limiter, et dénonçant, à ce titre, la prétention ambitieuse du ministre, que Burke attaquait aussi, au nom de la monarchie et de la liberté. On sait quelle fut, dans ce mémorable débat, l'opiniâtre et adroite fermeté de Pitt, comment il défendit pied à pied, devant le principe du droit héréditaire, le fait légitime de la royauté subsistante dans son altération même, et suspendue, en partie seulement, par l'accident de son détenteur actuel. On sait comment aussi, par un triomphe de subtile logique, il fit décréter, au lieu d'une avance de royauté dans la personne de l'héritier, une régence spéciale attribuée à ce prince, sous des conditions et avec des contre-poids déterminés. Fox n'en usa pas moins d'un art merveilleux contre ce système. Ses réponses étaient des chefs-d'œuvre de dialectique et d'ironie, d'insinuation et d'éloquence. « La « régence, disait-il, ne doit pas être plus élective que la couronne. « Elle ne doit pas être plus limitée ; car elle a les mêmes de- « voirs, et, pour les remplir, elle a besoin des mêmes forces. Que « penseriez-vous d'un Polonais qui demanderait à un gentil- « homme anglais si la monarchie de la Grande-Bretagne est « héréditaire ou élective? Tout homme un peu familiarisé avec « notre constitution croira d'abord que la réponse est toute sim- « ple : Notre monarchie est héréditaire. Toutefois, si la doctrine « du jour prévalait, voici quelle doit être la réponse : Je ne puis « vous dire ; demandez au médecin de Sa Majesté. Quand le roi « se porte bien, la monarchie est héréditaire ; mais quand il est « malade et incapable d'exercer l'autorité souveraine, elle est « élective.

« Et cependant cette assertion, que la monarchie britannique « est élective, est si matériellement hostile aux principes de la « constitution, qu'elle ne saurait être supportée. Comment donc « venir à bout de cette difficulté? On trouvera sans doute un lé- « giste subtil et politique qui établirait que, la monarchie étant « héréditaire, le pouvoir exécutif peut se transmettre par élection. « De cette manière, la couronne et l'action de la couronne seraient « séparées, comme distinctes par leur nature : l'une serait la

Digitized by Google

« chose, l'autre le nom, etc... Ai-je besoin de rappeler ici ma « résistance connue aux empiétements de la couronne. Plus « d'une fois l'influence de la couronne a été combattue dans « cette Chambre, et, je le crois sincèrement, pour le bien du « peuple. Lorsque la puissance exécutive était portée au delà de « ses limites naturelles, il fallait bien lui résister. Je me suis fort « avancé dans cette voie, et ne me suis pas fait scrupule de dé- « clarer que les subsides devraient être suspendus, si l'assenti- « ment royal était refusé à quelque réforme constitutionnelle « d'une prérogative dangereuse et abusive. Les hommes modérés « jugèrent cette doctrine violente. Pour moi, je l'ai constamment « maintenue, et le public en a profité. Mais, je vous le demande, « est-ce aujourd'hui l'occasion de déployer ce pouvoir constitu- « tionnel de résistance à la prérogative et de combattre l'in- « fluence de la couronne dans cette Chambre? Je l'avoue, j'ai « tiré gloire de cette lutte, quand la couronne était dans la pléni- « tude de ses pouvoirs ; mais je rougirais de fouler aux pieds ses « droits, maintenant qu'elle est gisante devant nous, dépourvue « de toute force et incapable de résistance. Que le très-honorable « gentilhomme s'enorgueillisse d'une semblable victoire, qu'il « triomphe sans combat, qu'il prenne avantage des calamités et « des misères de l'humaine nature ! que, semblable à quelque « avare et dur seigneur d'un manoir voisin de la mer, il se gorge « de richesses acquises par le pillage des naufragés et par ce « droit rigoureux de trouvaille et d'aubaine exercé sur toutes les « choses que les accidents variés du malheur peuvent jeter en sa « puissance ! pour moi, je ne me vanterai jamais d'avoir remporté « de telles victoires, et d'avoir garni mes mains de richesses amas- « sées à ce prix. »

A travers de telles répliques, qui seules suffiraient à justifier l'admiration des contemporains, Pitt avait fait laborieusement cheminer son bill de régence, voté d'article en article par la Chambre des communes. Après cette épreuve, le chancelier Thurlow obtenait avec moins d'efforts l'adhésion de la pairie. Le prince de Galles lui-même, moins hautain dans le sentiment de son droit que ses amis dans leur ambition, acceptait la part restreinte qui lui était faite. Il ne restait plus, avec le vote acquis des deux Chambres, que la sanction royale à suppléer, pour

Digitized by Google

parfaire le bill. Ce fut alors que le rétablissement soudain de la raison de Georges III résolut ce problème insoluble et rendit doublement vains tant d'efforts et de demi-succès arrachés : car la régence du prince de Galles, privé du droit de nommer des pairs, n'aurait pu même changer immédiatement son ministère ; et peut-être se fût-il dès lors accoutumé à oublier ses propres amis et à garder le puissant homme d'État qui lui était imposé. Quoi qu'il en soit de ce rude mécompte, Fox, dont tant de fatigues avaient altéré la robuste santé, tomba dans un repos forcé : il se remit par l'oisiveté des bains de Bath, et, au printemps suivant, reprit ses anciennes distractions de courses de chevaux et ses dispendieux paris, sur la pelouse de Newmarket. C'était cependant le printemps de 1789, de cette année qui commençait pour la France, pour les royautés du continent, pour l'aristocratie européenne, une si grande épreuve et une série de si redoutables exemples. Mais, soit que l'événement ne fût pas compris d'abord dans toute sa portée, soit que d'autres intérêts occupassent encore l'horizon politique, le contre-coup ne fut pas immédiat. Tandis que dans l'Assemblée constituante Mirabeau, le génie politique du temps, faisant allusion aux récents débats du parlement britannique sur la régence, se moquait des petits rhéteurs qui avaient cru l'Angleterre perdue et félicitait ce libre pays d'avoir rempli une lacune de sa constitution avec toute la vigueur d'un peuple nouveau, les hommes d'État anglais considéraient eux-mêmes avec un sentiment confus de blâme ou d'espérance philanthropique les secousses et les ruines qui se pressaient si vite en France.

Leur attention, leur sollicitude, étaient alors même en partie détournées vers un autre péril, qu'ils devaient retrouver et combattre soixante ans plus tard. Ce péril, c'était l'ambition manifeste de Catherine et ses hostilités contre la Turquie ; c'étaient la Crimée conquise depuis 1783, le passage en quelque sorte ouvert sur Constantinople, l'orgueil et la force de la Russie croissant avec la faiblesse de l'empire ottoman, une flotte russe reparaissant seule dans la Méditerranée, dix-neuf ans après la victoire de Tchesmé. Il y avait là sans doute de fâcheux augures, ou plutôt des menaces directes pour la politique anglaise ; et Pitt fut tenté dès lors d'arrêter par une guerre maritime ces accroissements de l'empire

Digitized by Google

des czars. Soit que Fox voulût tout blâmer dans son antagoniste, soit qu'il jugeât autrement l'intérêt de l'Angleterre dans la question présente, soit qu'il prévît que l'obstacle pour la Russie allait bientôt venir d'ailleurs, il fut des plus empressés à désarmer les défiances de son pays et à combattre les intentions déjà marquées du ministère anglais. Ce zèle se laissa-t-il entraîner plus loin? Alla-t-il jusqu'à des communications secrètes avec la puissance soupçonnée? Nous ne saurions le croire; et alors même nous ne supposerions à de telles démarches d'autre motif que cette horreur des maux de la guerre, cet esprit d'humanité, dont l'orateur anglais fit toujours l'âme de sa politique étrangère. Catherine cependant parut fort touchée du langage public de Fox. Elle l'en fit solennellement remercier par son ambassadeur à Londres, et elle lui fit demander, en même temps, de vouloir bien poser devant un statuaire, dont l'œuvre destinée pour elle serait envoyée de Londres à Saint-Pétersbourg et placée dans son séjour favori de l'Ermitage, entre les bustes de Démosthène et de Cicéron. Fox se prêta volontiers à cette flatteuse fantaisie, sans songer assez que le lieu convenait mal à la statue, et que, s'il était glorieux d'être un jour, dans l'admiration des hommes, rapproché des deux grands orateurs qui étaient morts pour avoir défendu les lois et la liberté de leur pays, un tel honneur n'était pas à décerner par la Sémiramis du Nord, par la souveraine décorée d'un surnom qui rappelait son crime, par cette femme impure et cruelle, dont l'apothéose est une honte sur le dix-huitième siècle.

Quoi qu'il en soit de l'influence pacifique attribuée dans cette crise mémorable à la tactique de Fox, on le conçoit, la czarine, inquiète du côté de la France et se sentant vieillir, dut se tenir pour satisfaite d'un traité qui lui cédait la Crimée qu'elle avait conquise; et l'empire turc, à ce prix délivré de la guerre, ne laissant plus aux Anglais leur inquiétude sur Constantinople et leur besoin d'en défendre les abords et de le conserver aux mains inertes qui en disposent aujourd'hui, la paix, qui se conclut en 1791 entre la Turquie et la Russie, était plus naturelle et plus facile qu'on ne l'a cru.

La révolution française, durant ce temps, gagnait de vitesse toutes les prévoyances; et par ses actes à l'intérieur, comme par ses manifestes si menaçants pour l'ancien ordre européen,

Digitized by Google

elle absorbait toutes les pensées dans une seule crainte et dans un seul spectacle.

Sur ce grand événement, le langage de Fox avait été, dès le premier jour, approbateur et confiant. Il semblait ne voir, dans les innovations si rapides et dans les violences trop promptes de la démocratie française, que le triomphe des principes qu'il avait défendus dans son pays ; et à la session de 1790, dans le débat des dépenses de l'armée, il avait affecté de donner à cette opinion un degré de vivacité enthousiaste, qu'un autre chef du parti des whigs ne put s'empêcher de contredire aussitôt. Burke, en effet, tout en attestant sa haute estime pour le génie et la sagesse de son ami, exprimait dès lors la crainte que les éloges donnés à la France par un tel homme n'encourageassent l'Angleterre à une imitation bien dangereuse. « Rien sans doute, dit-il, n'était plus éloigné « des intentions d'un champion si éclairé et si patriotique de la « constitution anglaise ; mais il redoutait la fausse conséquence « qu'on pourrait attacher aux paroles de l'illustre orateur. Il était « d'accord avec lui dans le jugement, dans la réprobation des « abus de l'ancien despotisme ; mais il pensait, il concluait d'une « tout autre manière touchant la tranquillité de cette nation voi- « sine et les chances de bonheur qui pouvaient sortir pour elle « des derniers événements accomplis et des procédés adoptés en « France. » Fox avait répondu à cette dissidence tout affectueuse encore par un hommage de respect et d'admiration, pour l'ami, « dans la conversation, dans l'enseignement duquel, disait-il, il « avait appris bien plus que dans les livres et que par l'expérience « du monde et des affaires. » Il ne pouvait cependant se rendre à l'opinion de son ami sur la révolution française ; il s'en réjouissait lui, comme d'une grande délivrance. Il avait sans doute pour le despotisme démocratique autant d'aversion que pour le despotisme de l'aristocratie ou de la monarchie ; mais il ne concevait nullement la crainte que la nouvelle constitution de France dégénérât en aucune espèce de tyrannie.

Ce ne fut que l'année suivante, et sous le contre-coup réitéré de nos troubles, que le même débat revint et s'agrandit. Il s'agissait d'un bill pour régler la constitution intérieure du Canada. Burke, dont la pensée, dont l'indignation morale, dont la pitié chaleureuse était toute entière aux agitations de la France, aux vio-

Digitized by Google

lences qui la déchiraient, aux périls du roi et de la reine, s'emporta contre les théories de cette révolution, contre la doctrine des droits de l'homme et la constitution anarchique sortie de cette doctrine ; et il dénonça la tentative prochaine d'une telle réforme pour l'Angleterre. Les murmures de l'opposition interrompaient par moments l'orateur ; mais Fox avait seul assez d'autorité pour le combattre. Il se leva donc et répliqua d'abord par l'ironie, grande plaie pour l'amitié. « Il semblerait, dit-il, que c'est aujourd'hui un jour privilégié, où chacun peut prendre la parole « et insulter tel gouvernement qu'il lui plaît. Quoique personne « n'ait dit un mot sur les troubles de la France, mon honorable « ami vient de les mêler à son discours et de flétrir de gaieté de « cœur ces mémorables événements. Il aurait pu traiter, ce me « semble, le gouvernement de la Chine, ou celui de la Turquie, « ou les lois de Confucius, absolument de la même manière et « avec autant d'opportunité. Chacun aurait aujourd'hui le même « droit que mon honorable ami d'insulter tous les gouverne- « ments des pays anciens et modernes. » La colère de Burke se ranima sur cette froide et amère observation. Il renouvela, il aggrava ses reproches ; il décrivit avec une énergie croissante les désordres excités en France et dont il voulait, disait-il, préserver l'Angleterre. Il replongea le fer à travers la blessure et sembla vouloir compromettre dans la révolution française tous ceux qui ne la blâmaient pas, comme lui. Des cris à l'ordre partent de plusieurs bancs ; et lord Cavendish leur donne adroitement une application directe, en proposant de décider que des dissertations sur la constitution française et le récit des événements qui se passaient en France n'étaient pas, selon l'ordre, dans un rapport exact avec les dispositions du bill de Québec, lequel devait être une seconde fois lu paragraphe par paragraphe. Fox appuya cette proposition, non pour finir, mais pour renouveler le combat ; et il fut plus insidieux et plus éloquent que jamais, déclarant que, « sur la révolution française, il diffère entièrement de son hono- « rable ami, et que leurs opinions sont aussi distantes que les « deux pôles. » Mais ce n'est pas assez de cette déclaration si formelle : Fox, avec la même dédaigneuse ironie, affecte de voir dans la protestation de Burke une irritabilité gratuite, une prétention systématique, dont il n'aurait pas dû occuper les esprits.

Digitized by Google

« Si je différais, disait-il, de mon honorable ami sur quelques « points de l'histoire ancienne, sur la constitution d'Athènes ou « de Rome, faudrait-il, de toute nécessité, que notre dissentiment « fût débattu dans cette Chambre? Si je louais la conduite du « premier Brutus, si j'appelais le bannissement des Tarquins un « acte généreux et patriotique, serait-il juste de dire que je mé- « dite l'établissement du consulat dans mon pays? Si je répétais « l'éloquent panégyrique de Cicéron sur le meurtre de César, la « conséquence serait-elle que je suis venu ici avec un poignard « sur moi pour tuer quelque grand homme ou quelque orateur? « Si vous dites qu'admirer une action, c'est vouloir l'imiter, « montrez d'abord que les circonstances sont les mêmes. C'était « à mon très-honorable ami de prouver, avant d'accuser mes pa- « roles, que l'Angleterre est précisément dans la situation de la « France, au moment de la révolution française : et alors, quel- « que reproche calomnieux que dût m'attirer ma déclaration, je « serais prêt à dire que la révolution française devrait être imitée « par ce pays. »

Le raisonnement de l'orateur n'était pas aussi solide que son ironie était piquante. La révolution française, si flagrante et si voisine, n'était pas une thèse d'histoire ancienne ; et il était permis de prétendre que l'approbation des principes pouvait entraîner la contagion des exemples. Aussi Fox ajoutait à cette objection un reproche plus direct, plus personnel à Burke : en répondant à cet ami salué tout à l'heure encore de si grands éloges, mais qu'il accuse de parler sans informations suffisantes, en défendant contre lui la théorie des droits de l'homme, comme une expression nouvelle de vérités immuables, l'orateur rappelait à son adversaire actuel leur ancienne et commune adhésion à ces mêmes maximes. « Si de tels principes, lui disait-il, sont dange- « reux pour la constitution, ces principes étaient ceux de mon « honorable ami, de qui je les ai appris dans la guerre d'Amé- « rique. Nous nous sommes réjouis ensemble du succès de Wa- « shington ; ensemble nous avons donné des larmes à la perte « de Montgommery. C'est de mon honorable ami que j'ai appris « que la révolte d'un peuple entier ne pouvait pas être factice et « encouragée sous main, et qu'il fallait qu'elle eût été provoquée. « Telle était, à cette époque, la doctrine de mon honorable ami

Digitized by Google

« qui disait, avec autant d'énergie que d'éloquence, qu'il ne sau-
« rait pas lancer un bill d'accusation contre un peuple. Je re-
« grette de le voir : mon honorable ami a depuis lors appris à
« rédiger un pareil bill d'accusation et à le surcharger de toutes
« les épithètes techniques qui défigurent notre livre des statuts,
« telles que malicieux, scélérat, diabolique Pour moi, instruit
« par mon honorable ami que la révolte d'un peuple n'arrive pas
« sans provocation, je ne puis me défendre d'un sentiment de
« joie depuis que la constitution de France est fondée sur ces
« droits de l'homme qui servent de base à la constitution britan-
« nique. Il n'est pas un livre, pas un discours de mon honorable
« ami, quelque éloquents que soient ses livres et ses discours,
« qui me puisse faire, à cet égard, abandonner ou affaiblir mon
« opinion. »

Ce reproche d'inconstance de principes, ces souvenirs de sentiments communs, de confidences intimes, allégués en signe de contradiction avec l'opinion présente ne devaient que trop blesser l'honneur politique et la fierté de Burke. Il se plaignit aussitôt, dans une vive réponse, de voir sa conduite publique, ses paroles, ses écrits, traduits et falsifiés en termes amers et durs. « Tels sont donc, s'écria-t-il, les retours d'affection que je devais
« recevoir d'un ami que je croyais si chaud et si sincère ? Fallait-il
« donc, après une intimité de vingt-deux ans, que, sans la moin-
« dre provocation, sans le moindre motif, il me blessât ainsi
« dans mes croyances les plus chères et jusque dans les confi-
« dences de mon amitié ? Je ne puis concevoir que M. Fox m'ac-
« cuse d'avoir parlé légèrement, sans exactitude, sans informa-
« tions sur des faits inconnus. N'a-t-il pas vu dans mes mains les
« livres, les pamphlets, les récits qui nous font connaître tous
« les malheurs, tous les crimes de la France ? » Puis, avec son talent agrandi par la passion, plus tragique, plus sérieux qu'il n'avait jamais été, il ajoutait une nouvelle et trop vraie peinture du désordre intérieur de la France, des violences commises, des attentats préparés. En contraste à ces images d'anarchie, ce n'était ni le droit divin, ni le pouvoir absolu qu'il invoquait : c'était le génie même de la constitution, cette liberté antique et légale qu'il avait toujours défendue, qu'il aimait toujours et qu'il déclarait menacée par le voisinage et le triomphe de la révolution

Digitized by Google

française. Par là, il séparait son dissentiment sur ce point de quelques dissentiments antérieurs, sur de moindres questions; il le déclarait cette fois irrémissible, implacable, ajoutant avec une expression touchante : « A l'époque de la vie où je suis par-« venu, il est peu raisonnable de s'attirer des ennemis, ou de « donner à ses amis une cause de rupture et d'abandon. Mais je « suis si fortement, si invariablement attaché à la constitution « anglaise, que je ne puis hésiter. Mon devoir public, ma pru-« dence, mon amour de mon pays m'ordonnent de m'écrier : « Fuyez la constitution française; éloignez-vous d'elle. » Ému de ces dernières paroles, Fox dit à demi-voix : « Mais ce n'est pas « une rupture d'amitié. — C'est une rupture d'amitié, reprit « Burke. Je sais ce qu'il m'en coûte : j'ai fait mon devoir au prix « de la perte d'un ami. » Et alors seulement, par une dernière et généreuse tentative pour regagner Fox, non pas à soi, mais à sa cause, à la cause de l'ordre en Europe et de la modération en France, il adjure, il supplie ce même ami de se réunir à Pitt, pour le salut de l'Angleterre et de la civilisation; et il termine avec des formes insolites pour nous, mais que couvrait sa gravité pieuse, par une prière à la Providence divine, qui parfois lance une comète hors de son orbite, mais qui avertit les faibles mortels de se laisser conduire par l'expérience, et de ne pas follement vouloir atteindre, à travers les désordres et les maux, une perfection impossible dont l'idée n'est qu'en Dieu. L'assemblée était profondément émue. Des hommes politiques pleuraient. Fox, en se levant pour répondre encore, demeura plusieurs minutes, la voix étouffée par ses larmes. Il fit effort cependant et il commença par de nouvelles assurances de regret, d'attendrissement, d'inaltérable amitié. « J'espère, dit-il, que les incidents « de cette nuit n'ont pas tout à fait changé le cœur de mon hono-« rable ami. Quoi qu'il en puisse dire, il me serait trop pénible « de me séparer d'un homme auquel je dois tant; et malgré la « sévère âpreté de ses paroles, je ne puis renoncer à l'estime et à « l'amitié que je lui porte et qu'il me rendait; je ne puis oublier « que, presque enfant, j'ai été accoutumé à recevoir des marques « d'affection de mon honorable ami, et que cette amitié s'est « accrue avec nos années. Il y a maintenant vingt-cinq ans « que je le connais; il y a vingt ans que nous vivons ensemble

Digitized by Google

« familièrement et que nous sommes dans la plus intime com-
« munauté de vues, de pensées, d'espérances. J'espère qu'il
« voudra bien se souvenir de ces temps passés, et que, malgré
« quelques imprudentes paroles qui auraient pu le blesser, il ne
« croira pas que j'ai voulu intentionnellement l'offenser. C'est là
« toute mon espérance. Qu'il me permette de différer d'opinion
« avec lui, et qu'il ne prenne pas mon dissentiment pour un ou-
« bli de mon admiration et de mon amitié ! » Mais, après ce début sincère autant qu'affectueux, il rentre dans le débat; et il est plus spirituellement amer et plus blessant que jamais. Il revient surtout à ce reproche de contradiction avec soi-même et d'opinion versatile, dont la gravité de Burke devait d'autant plus s'offenser. « Non-seulement, lui disait-il, vous avez pensé, parlé,
« agi autrement qu'aujourd'hui ; mais c'est de vous que je tiens
« ces mêmes principes, que maintenant vous réprouvez en
« moi. »

A cette récrimination, la plus pénible de toutes dans les pays où l'honneur privé repose sous la garde du droit et de la publicité, Fox mêlait encore, il est vrai, de respectueuses et tendres paroles; il enveloppait même sa plainte et son ressentiment du débat actuel sous un des plus nobles hommages de gratitude et de déférence qu'il soit possible d'exprimer. « Nous pouvons, disait-il,
« supporter d'être maltraités, offensés même par ceux que nous
« avons comblés de faveurs et qui doivent tout à notre bienveil-
« lance. C'est là un malheur que l'esprit de l'homme peut pren-
« dre en patience ; l'injustice et l'ingratitude du monde sont un
« vieux texte de réflexions ; mais être maltraités et offensés par
« quelqu'un qui nous avait prévenus de ses bienfaits et nous
« avait gagné le cœur par sa bienveillance, c'est une blessure
« pour laquelle un cœur reconnaissant n'a pas de baume. »
Malgré ce dernier et si touchant appel prononcé avec des larmes dans la voix, Burke avait trop senti l'amertume du reproche réitéré pour ne pas répliquer aussitôt, en se plaignant que, sous un masque de fausse douceur, M. Fox avait recommencé ses attaques avec plus de vivacité que jamais : « Il ose m'accuser, dit-il,
« d'une misérable inconstance qui me rendrait indigne de cette
« amitié dont il parle ; et, pour adoucir ses offenses de paroles,
« il les change en calomnies préméditées, qu'il affirme avec une

Digitized by Google

« insistance amère ; il achève une rupture, où son ancien ami » avait plus à perdre que lui. »

Dans la réalité, il n'en était pas ainsi : pendant les luttes de la liberté anglaise, la gravité morale de Burke, la dignité de sa vie étaient un soutien et une apologie pour son ami. Cette rupture éclatante de Burke avec Fox, le désaveu personnel de l'homme et de ses opinions dans une cause qui touchait au salut et à l'ordre moral de la société devaient laisser Fox affaibli et plus éloigné, non-seulement du pouvoir politique, mais de la considération qui souvent y supplée. On sait comment Pitt, témoin presque silencieux du divorce politique des deux amis, ne mêla d'abord à leurs pathétiques adieux que peu de paroles, pour adhérer à M. Burke et faire repousser, à grand renfort de majorité, l'ordre du jour indirectement proposé contre cet orateur, engagé désormais dans la politique de résistance et de guerre à la révolution française. La blessure saigna longtemps dans le cœur de Fox ; et il n'est pas douteux que par lui-même et par des amis communs, la duchesse de Devonshire, si zélée pour lui, Windham, l'élève favori de Burke, il fit, aussitôt la rupture et plusieurs fois après, des tentatives de rapprochement. Burke fut inflexible et se bornait à répondre : « Ma séparation d'avec M. Fox est un principe « et non une colère. Je tiens pour un devoir sacré de confirmer « ce que j'ai dit et ce que j'ai écrit. De quoi servirait une réunion « d'un moment? Je ne puis plus me plaire avec lui, ni lui avec « moi. »

Et depuis lors, en effet, il ne cessait de poursuivre tout ce qui, de près ou de loin, favorisait en Angleterre le cours violent des idées de 1789, portées sitôt à l'excès. Par là, il dut souvent renouveler d'amères allusions ou même des attaques cruelles au parti où s'enfonçait M. Fox. Celui-ci toutefois parut éviter d'abord toute contention réitérée avec son ancien ami ; et sur cet ami longtemps si cher, son langage même intime demeura toujours respectueux et tendre. Il semble même qu'à la fin, sans changer de système dans les débats publics, Fox fut conduit à reconnaître du moins un côté de justice et d'indignation vraie dans l'opinion qu'il avait si vivement combattue. Lord Lauderdale, un jour, disant devant lui que Burke était un sublime insensé : « Peut-être, répliqua Fox, est-il difficile de dire s'il est

Digitized by Google

« insensé ou inspiré. Mais, soit l'un ou l'autre, chacun doit avouer « qu'il est prophète. »

D'autres aveux plus confidentiels encore, épars dans les lettres de Fox à son jeune neveu, lord Holland, attestent combien, au milieu de ses illusions généreuses et aussi dans son rôle de contradicteur opiniâtre, il portait souvent avec peine sa part morale des iniquités violentes de cette révolution étrangère, dont il avait adopté le principe. Il dut souffrir surtout dans cette cause, lorsque souvent il vit la logique et la popularité lui manquer à la fois, et l'opinion publique s'éloigner de lui au moment même où sa conscience politique doutait peut-être de ce qu'elle avait trop facilement présumé d'abord. Il eut du moins le mérite de mêler à ses espérances, trop démenties par les faits, d'autres projets de réforme plus incontestablement utiles à l'humanité et plus praticables.

C'est ainsi que, dans les premiers mois de 1791, il avait entrepris la grande question de l'abolition de la traite des nègres, en rencontrant sur ce point l'assentiment et pour ainsi dire la rivalité secourable de son adversaire habituel, M. Pitt. On sait, en effet, avec quelle conviction éloquente le ministre plaida cette cause si difficile à gagner contre la plus forte des coalitions, celle des gains illicites. L'humanité généreuse de Fox s'enflamma pour une réclamation si juste; et il commença cette œuvre, qu'on a vue tour à tour précipitée dans notre patrie avec une barbare imprudence, et retardée ailleurs avec une machiavélique obstination, mais qui enfin a triomphé, au moins en principe. Un caractère précieux qu'il faut reconnaître, un juste honneur qu'il faut rendre à son intervention dans un tel débat et à une telle époque, ce fut l'esprit chrétien qu'il y porta et la manière dont il se plut à marquer d'un sceau religieux cette philanthropie si souvent injurieuse alors pour des croyances et des vertus dont elle n'était que la copie tardive. C'était au nom de l'Evangile surtout que Fox demandait la fin de l'esclavage des noirs.

Dans un admirable discours, où il supposait un moment la réciprocité d'une telle oppression, et la côte d'Angleterre dépouillée de ses habitants par une incursion de pirates sauvages : « Quelle arrogance et quelle impiété, disait-il, n'y aurait-il pas « à supposer que la Providence n'a pas ailleurs doué les hommes

Digitized by Google

« des mêmes sentiments qu'ils ont dans nos contrées? Regar-
« dons aux paroles de notre Sauveur; pesons avec une atten-
« tion profonde une des plus belles doctrines de l'économie
« chrétienne, doctrine qui a servi peut-être plus que toute
« autre à faire ressortir l'incomparable beauté et la grandeur
« de la plus aimable de toutes les religions, doctrine devant
« laquelle l'esclavage a été forcé de fuir, et à laquelle on doit
« ce fait mémorable, qu'après l'établissement du christianisme
« en Europe, la servitude personnelle de l'homme y fut abolie.
« Cette doctrine, c'était que, grands et petits, riches et pauvres,
« sont égaux sous le regard de Dieu. C'était bien là une doctrine
« qui n'avait besoin que d'être empreinte sur le cœur de l'homme,
« pour effacer la dénomination d'esclave. Et aussi, ce que toutes
« les anciennes spéculations philosophiques n'avaient pas at-
« teint, le christianisme l'a seul accompli. Et toutefois, dans les
« anciens systèmes, il y avait, et nous pouvons trouver des
« pensées aussi généreuses et des vues aussi élevées du droit de
« l'humanité, que dans aucune théorie du temps actuel. Je
« croirais puéril de donner à aucun des grands noms de nos
« jours ce faux éloge, qu'il se rencontre des hommes aujour-
« d'hui vivants plus capables d'énoncer les vérités d'une haute
« philosophie et d'une persuasive éloquence que ne le furent
« Démosthène et Cicéron; qu'il y a maintenant des historiens,
« des écrivains plus dignes de revendiquer les droits de l'hu-
« manité que Thucydide et Tacite. Et cependant, ces grands
« esprits se tenaient pour satisfaits de vivre dans une société
« où des hommes étaient esclaves. C'est seulement à la pure
« lumière dont cette grande doctrine de notre Sauveur a éclairé
« le cœur humain qu'a été due et qu'il faut reporter l'abolition
« de l'esclavage. »

Ce beau langage était sincère dans la bouche de Fox. A l'amour le plus confiant de la liberté, il joignit toujours l'élévation du sentiment chrétien; il le marqua surtout dans son zèle constant pour le soulagement de l'Irlande et l'émancipation des catholiques. Le goût des lettres, des arts, de la philosophie, l'influence voltairienne de la France, avant et après 1789, n'avaient point affaibli dans Fox cette tendance naturelle d'une âme élevée; et on le voit par quelques notes de ses souvenirs, il avait autant de

Digitized by Google

répugnance pour le scepticisme irréligieux de Gibbon que pour sa servilité. Mais dans l'alarme sociale du temps, aux yeux de tories et de beaucoup d'anciens whigs, cette persistance chrétienne de Fox ne le justifiait pas de son adhésion au reste de doctrines et des événements de France. Bien qu'il eût refusé, en juillet 1791, d'assister à un banquet donné par les démocrates de Londres pour le premier anniversaire du 14 juillet, il restait convaincu de sympathie pour une révolution devenue déjà la terreur de l'Europe. Les conséquences que les démocrates anglais voulaient en tirer pour leur propre pays, la violence des écrits de Thomas Payne, les tentatives de réforme électorale reprises, en face de l'incendie de la France, le contre-coup de la tribune et des clubs de Paris, toutes ces causes portaient à l'excès dans beaucoup d'esprits la passion de la crainte et aussi de la haine. Fox ne le comprit pas assez peut-être; et par la vivacité croissante de son langage, dans le silence ou même l'abandon de plusieurs anciens amis, il affaiblit l'autorité de sa parole, et fit ressortir d'autant plus la défaite et comme la disgrâce publique de ses opinions.

Ainsi, repoussé dans ses demandes de réforme électorale, dans ses censures de la destitution de quelques officiers suspects de correspondance étrangère et d'affiliation aux sociétés révolutionnaires, il resta lui-même en butte à des soupçons, à des reproches, que l'horreur du 10 août, du 21 janvier, portèrent au dernier degré d'amertume accusatrice. On le sait cependant, et nous l'avons dit ailleurs, l'approche et la consommation du 21 janvier l'indignèrent; et, dans son sentiment de justice, comme dans son zèle pour l'honneur de la liberté, il ne tint pas à lui et à ses vives paroles qu'une démarche d'intervention, inutile sans doute, ne fût arrachée à la politique de Pitt. Mais celui-ci haïssait et redoutait trop la révolution pour vouloir lui épargner une iniquité, quand même il en aurait eu la puissance; et d'autre part, la pitié généreuse de Fox, l'effusion de ses prières n'adoucirent pas envers lui l'âpreté de ceux qui partageaient le plus sa douleur, tout en accusant ses doctrines. On vit l'effet de cette prévention au moment où plusieurs membres du club whig voulurent donner à cet homme illustre une consolation et un témoignage, par la déclaration publiée, « que tous les faux ca-

Digitized by Google

« passés, toutes les altérations de la vérité si industrieusement « mises en usage pour le calomnier, n'avaient eu d'autre effet « sur eux que de fortifier et d'accroître leur attachement pour « lui. » Cet homme fit éclater un schisme, par la retraite des plus grands noms de l'ancienne aristocratie des whigs. Quelques mois après, cette défaveur, si elle ne s'accrut pas encore, fut, à nos yeux du moins, faiblement compensée par la souscription que les membres du club restés fidèles à Fox réalisèrent enfin, pour assurer à cet illustre prodigue une annuité insaisissable de 3,000 livres sterling. Fox accepta comme un honneur ce qui était une nécessité pour lui; et son caractère n'en parut pas abaissé. Il faut le dire même, ce fut alors que, s'élevant au-dessus de toutes les préventions les plus justes et persistant à conseiller la paix, quand par les violences des dictateurs de la France tout était acheminé à la guerre, il tint un si noble et si ferme langage dans sa lettre aux électeurs de Westminster. Il est certain que le fond de cette opinion tant reprochée alors à Fox dans l'aristocratie européenne n'était pas seulement un rêve de philanthropie, mais un calcul politique. C'était la pensée historiquement exprimée par Montesquieu sur le danger d'attaquer un peuple en révolution, et d'y déchaîner ainsi et de pousser hors de son sein une force sans limites. C'est par là que des désordres mêmes de la France et des crimes du système jacobin, de la ruine du commerce, de la dépréciation du papier-monnaie, du malaise universel, Fox voyait sortir la plus redoutable des luttes : « Car, disait-il, à la guerre il arrive parfois que le « courage et le faveur suppléent au manque des armes ordi- « naires. Xénophon a dit, dans sa *Cyropédie*, que le fer com- « mande à l'homme. Les Français, si leurs assignats leur man- « quent, iront piller leurs voisins. Sans doute, le pillage est une « ressource passagère ; mais quand une nation a abandonné les « habitudes de paix et d'industrie et contracté les mœurs et les « usages d'une horde envahissante, il y a là un attrait irrésistible « qui lui fait porter au loin et tout près d'elle la dévastation ou « la conquête. »

Cependant, aux dangers de la guerre ainsi prédits, et par là même aggravés, se joignaient les agitations de Londres, qui, pour être impopulaires dans l'aristocratie et le haut commerce, n'en

Digitized by Google

étaient pas moins puissantes. A la fin de 1794 et dans l'année suivante, l'Angleterre semblait menacée de l'anarchie qui s'atténuait en France. Le 29 octobre 1795, le roi était insulté, en se rendant à la Chambre des pairs, sa voiture mise en pièces. L'intrépidité de Pitt répondait à ces préludes de révolution par des projets de lois qui, sans détruire la liberté de la presse et bien d'autres droits nationaux, atteignaient gravement les réunions populaires, les sociétés secrètes, les correspondances avec l'étranger. M. Fox combattit ces bills contraires, disait-il, au sentiment de la grande majorité de la nation, en déclarant que, s'ils passaient, la conduite à tenir au dehors n'était plus une question de moralité, ou de devoir, mais de prudence. « Obtempérez à de telles lois, s'écriait-il; obéissez, aussi longtemps « que vous êtes forcés de le faire. Ce sont des lois qui détruisent « la constitution; ce sont des parties du système d'un gouvernement qui a pour but de la détruire. » Interrompu par l'acclamation : *Écoutez, écoutez!* il ajoutait: « Je sais à quelle fausse « incrimination de tels sentiments sont exposés; et je la brave. « Aucun empiétement des Stuarts ne provoquait plus d'opposition que ces bills; et des temps extraordinaires demandent « des déclarations extraordinaires. » Ce fut alors que M. Pitt, en disant que la déclaration du très-honorable gentilhomme était trop claire pour qu'on pût s'y méprendre, lui rendit grâce ironiquement d'avoir fait en sorte que le public le vît opposer son jugement à la majorité de la Chambre, et donner au peuple anglais le conseil d'avoir recours à la force. « Qu'il n'imagine pas « cependant, continua M. Pitt, que les Anglais manqueront de « cœur pour soutenir les lois. Le très-honorable gentilhomme « trouvera probablement à la traverse la loi assez forte contre lui. « Mais s'il n'en est pas ainsi, j'espère qu'il trouvera sur son « passage le courage, venant au secours de la loi. » C'était, on le voit, la question réduite aux derniers termes : d'une part, l'appel à la violence, au soulèvement populaire; de l'autre, le défi d'oser résister aux lois armées de la force. L'honneur immortel de Pitt fut d'avoir résolu ce problème, sans avoir blessé à mort aucun principe vital de la constitution. Le grand ministre, tout en fortifiant le pouvoir, resta dans la loi, gouverna par les Chambres, domina par leur appui, et non par la dictature, laissa

Digitized by Google

parler la presse, supporta l'indépendance du jury et tempéra ainsi par les contre-poids naturels de l'esprit anglais ce qu'il y eut parfois d'excessif dans les formes de répression que lui accordait le parlement. Admirable épreuve de la vie d'un peuple! lutte à jamais mémorable, où l'honneur de M. Fox aussi fut, malgré la défaite de ses opinions, et dans le déclin de son parti, d'avoir encore obtenu sur quelques points une réforme utile à la liberté, un accroissement aux droits du jury! Il faut le dire enfin : après la session de 1796, où le ministère britannique avait obtenu, avec la suspension de l'*habeas corpus*, une loi contre les meetings suspects de sédition, le parti conservateur (car il prenait déjà ce nom) ayant encouragé la publication d'un écrit tendant à l'exaltation de la puissance royale et à la suppression des branches législatives, comme d'un feuillage énervant et nuisible, Fox se porta partie publique, au nom de la constitution anglaise ; et il fit condamner l'auteur et l'imprimeur, sans que ceux qui les avaient inspirés osassent les défendre. Cette fois, il avait avec lui, non pas seulement la faveur d'un parti, mais la majorité des opinions anglaises, trop sensée pour se jeter d'un extrême à l'autre et ne voir, comme dans d'autres pays, de remède aux excès de la liberté que l'excès du pouvoir.

Toutefois, ces avantages partiels qu'arrachait Fox dans la voie de la tradition constitutionnelle et du bon sens national le laissaient faible, quand il voulait tenter davantage contre les précautions, à ses yeux surabondantes, invoquées par la prudence de son impérieux antagoniste. Un effort essayé l'année suivante pour faire rapporter les deux lois d'exception de 1796 fut rejeté dans la Chambre des communes par une majorité de deux cent cinquante voix contre cinquante : tant le péril de la révolution et de la guerre républicaines semblait toujours menaçant! A cette époque et après cet échec, Fox, qu'un sarcasme démocratique sorti de sa bouche dans un banquet politique avait fait rayer de la liste honorifique des ministres d'Etat, parut se lasser même du parlement et cessa presque d'y venir pendant deux sessions. L'absence, ce calcul presque toujours plus nuisible qu'utile aux chefs politiques, avait mal servi, sous Georges Ier, les adversaires de Walpole et ne servit pas mieux Fox, en lui attirant quelques reproches des siens, sans adoucir l'amertume

Digitized by Google

du parti contraire. Mais au moins cet homme, d'un caractère si généreux et si aimable, passionné pour l'étude, parmi les dissipations et les luttes de sa vie, goûta plus que jamais, en touchant à la maturité de l'âge, le charme de la littérature et des doctes entretiens. On a souvent cité, on a décrit sa retraite à Ste-Anne's-Hill; et il semble, à l'honneur de son caractère, que l'attrait de cet asile et des plaisirs de l'esprit qu'il y goûtait sans partage ait été plus puissant que l'ambition et l'intérêt politique pour le guérir, ou du moins le distraire enfin des passions ruineuses qui ont trop dominé sa vie. Là, en effet, entre ses auteurs chéris, les poëtes grecs, ses lectures variées en plusieurs langues, ses longues préparations pour une histoire de la chute des Stuarts, il passa des jours heureux, calmes et réglés, comme il n'en avait pas connu dans sa jeunesse; et il parut jouir de ce repos forcé, comme le sage d'Horace jouissait de la retraite volontaire et de l'heureuse médiocrité, célébrée par le poëte. Le choix de la compagne qui partageait cette solitude, visitée d'ailleurs par plusieurs amis illustres, était sans doute pour beaucoup dans le bonheur que sentait Fox, et qu'il a même exprimé dans quelques vers adressés à cette sage amie : « J'ai vécu maintenant un « demi-siècle, et de ces cinquante années nulle ne fut aussi « bénie que la dernière. Comment se fait-il que mes ennuis aient « ainsi cessé jour par jour, et que ma félicité s'accroisse encore « avec mes ans? Ce démenti aux lois générales de la nature, « vous seule pouvez l'expliquer, vous qui en êtes la cause. »

Mais ces plaisirs calmes de lectures en commun, de recherches savantes, de longues promenades et de solide et spirituelle amitié, ne devaient pas tenir contre le tocsin du débat politique, lorsqu'il retentirait dans une grande occasion. L'ouverture de l'année 1800 vit la rentrée éclatante de Fox, au moment où la destinée extraordinaire qui se plaçait à la tête de la France semblait rendre nouvelle toute question et possible tout changement. Le 3 février de cette année, Fox, comme relevé de tant d'échecs politiques et de son long silence, saisit la parole, pour appuyer avec autant d'étendue que de véhémence les ouvertures de paix essayées du côté de la France. On sait quelle fut la réponse défiante et altière de Pitt, et quel ascendant elle dut encore exercer sur la Chambre. L'année suivante vit un *second*

Digitized by Google

réveil et une grande attaque du chef de l'opposition anglaise, appuyant une demande d'enquête sur l'état de la nation. Deux graves événements étaient en effet imminents pour l'Angleterre : d'une part, une tentative de paix, ou du moins une interruption de la guerre amenée par la lassitude de si dispendieux efforts et par le vœu public ; d'autre part, une consolidation à donner à la récente réunion de l'Irlande par la suppression de son parlement local.

Evidemment Pitt, à bout de sa fortune et des expédients de son génie, était, quant à présent du moins, dans l'impuissance, soit de retarder encore ces deux résultats, soit d'en rester le maître et d'en déterminer la forme à son gré. Le temps de la retraite était donc venu pour lui, à travers tant de victoires de talent et d'opinion obtenues dans le parlement, et tant de manœuvres employées, tant de forces soulevées en Europe. Le jeu naturel des institutions semblait appeler à la succession de Pitt ses anciens rivaux et ses plus redoutables adversaires. Mais, devant la retraite de ce ministre et le vœu prédominant, la nécessité prochaine de la paix, les intérêts alarmés, les sentiments profonds qui avaient nourri la guerre, demeuraient trop puissants, la volonté personnelle du roi trop engagée, la politique de Fox enfin trop suspecte pour que l'avénement des whigs au pouvoir fût immédiat. Pitt voulait être et fut remplacé par Addington, ancien adhérent du puissant ministre et représentant de la même politique, avec cette teinte de modération qui parfois résulte de l'infériorité même du caractère et du talent.

A l'époque où cette combinaison, suffisante pour donner la paix éphémère d'Amiens, ajournait l'ambition de Fox et de ses amis, il perdait le plus fidèle d'entre eux, le duc de Bedford, que son grand nom, son immense fortune, sa popularité habilement ménagée, faisaient l'homme le plus considérable des grands seigneurs whigs paraissant rester démocrates. Fox prononça sur lui dans la Chambre des communes, au sujet de l'élection à faire pour le remplacer, un éloge où respire le génie du patriciat anglais. « Personne, « disait-il, n'a jamais eu moins que le duc de Bedford l'orgueil de « race, dans le mauvais sens du mot ; mais il avait un grand et « juste respect pour ses ancêtres. Maintenant si, dans l'esprit « auquel je fais allusion, Rome trouvait excusable chez un Clau-

Digitized by Google

« dius d'avoir, conformément aux manières générales de leur « antique race, quelque chose de trop en fierté aristocratique et « en hauteur de caractère, certes dans ce pays ce n'est pas chose « impardonnable, dans un Russell, d'être passionnément attaché « aux droits du sujet et particulièrement opiniâtre à défendre les « côtés populaires de notre constitution. Dans celui qui compte « parmi ses ancêtres le grand comte de Bedford, patron de Pym « et ami d'Hampden, cela est excusable du moins d'être un en- « thousiaste ami de la liberté ; et aussi, personne ne doit s'éton- « ner qu'un descendant de lord Russell ressente plus que la com- « mune aversion pour le pouvoir arbitraire, et qu'il ait une « prompte et peut-être une excessive sensibilité de toute appro- « che, de toute tendance du pouvoir vers ce fléau. Mais, quels « que soient nos dissentiments sur les principes, j'ai la confiance « qu'il n'y a pas un membre de cette Chambre qui ne soit assez « libéral pour rendre justice à la haute loyauté, même dans un « adversaire politique. Quelle que puisse donc être la pensée sur « les principes rappelés tout à l'heure, la conduite politique de « mon ami douloureusement regretté sera par tout le monde re- « connue généreuse, conséquente et sincère. »

Le mouvement de respect et d'approbation qui suivit ce langage attestait le retour d'ascendant qu'amenaient pour les whigs leurs prophéties justifiées et le besoin universel de la paix. Dans cette vue et sous cette impression, Fox était renvoyé à la Chambre des communes par la cité de Westminster, aux élections générales de 1802 ; et après avoir également assuré, pour Middlesex, la nomination de son ami sir Francis Burdett, il se disposait à un voyage sur le continent. Ce fut alors seulement, à l'âge de plus de cinquante ans, qu'il se maria, en donnant son nom à mistress Armstead, l'amie éprouvée de ses dernières années de retraite et d'étude. Heureux de cette union, et jaloux sans doute de montrer aux peuples qui, depuis dix années, avaient secondé ou combattu l'Angleterre l'orateur dont les discours avaient compté parmi les événements de l'Europe, Fox descendu à Calais, où il fut reçu avec un cérémonial ordonné de Paris, se hâta de traverser la frontière de France, pour visiter d'abord la Hollande. Après deux mois d'été agréablement passés dans cette excursion, durant laquelle il parut surtout fréquenter

Digitized by Google

les érudits, il revint par les eaux de Spa vers la France et prit la route de Paris, que l'on pouvait supposer le seul et grand but de son voyage. Nous avons noté ailleurs, et sur la foi d'un affectueux et pénétrant témoin, ce que M. Fox apportait et ce qu'il trouvait en France. A Lille il avait reçu, comme naguère à Calais, des honneurs officiels ; et ce qui marque assez de quelle influence ces hommages partaient, la musique militaire de la sixième brigade était venue à son hôtel lui donner une sérénade. A Paris, dans ce Paris ouvert par la gloire et la paix à la curiosité de l'Europe, dans ce Paris qui déjà plus grave et plus calme remplaçait la folle licence de la jeunesse dorée et les lourds scandales du Directoire par le bon ordre et l'étiquette guerrière du Consulat, Fox trouva partout des admirateurs et des amis, et parut naturellement attiré vers l'homme qui était alors le spectacle de l'Europe. Il avait, dès le premier jour, fait demander la faveur d'être admis à lui présenter ses hommages. La réponse fut que le premier consul serait heureux de recevoir M. Fox, à toute heure du jour ou de la nuit qu'il lui plairait de choisir. Fox cependant ne se présenta d'abord qu'à une grande réception ordinaire, le dimanche 3 septembre, sous les auspices du chargé d'ambassade anglais, M. Merry. Le premier consul lui parla, dit-on, deux fois, se félicitant de son arrivée, et ajoutant « qu'il « n'y avait dans le monde que deux nations, l'une habitant « le nord, et l'autre le midi ; que les Anglais, les Français, les « Allemands, les Italiens sont membres de la même famille, « et que les hommes qui prétendent allumer entre eux la guerre « veulent la guerre civile. » Suivant un autre détail, le premier consul aurait appliqué spécialement ces paroles à l'Angleterre et à la France, comme aux deux grandes nations qui n'ont rien à s'envier, rien à craindre l'une de l'autre ; et il aurait ajouté : « Ces principes, monsieur, sont développés dans vos discours « avec une énergie qui fait autant d'honneur à votre cœur qu'à « votre esprit. » Ce premier accueil fut suivi de plusieurs invitations à la cour nouvelle et d'entretiens que le consul affectait parfois de prolonger.

L'illustre orateur anglais vint assister aussi aux solennités parlementaires du temps, et entre autres, le 16 septembre, à une séance du Tribunat, qui allait sitôt disparaître. A l'entrée

Digitized by Google

de la salle, un capitaine de la garde du Tribunat vint le remercier, en son nom et au nom de deux cents Français prisonniers en 1785, sur des pontons anglais, et que sa parole avait fait mettre en liberté. Fox très-ému répondit : « Oh ! oui, monsieur, je m'en souviens. » Dès lors, les empressements officiels et privés redoublèrent. L'image de Fox fut partout reproduite. On le suivait dans les rues ; on l'applaudissait aux théâtres. Evidemment le maître de l'Etat et de l'opinion avait donné l'exemple de cette coquetterie publique, soit qu'il crût en effet, soit qu'il voulût faire croire qu'un homme de plus au pouvoir en Angleterre aurait prévenu la guerre, ou rendu la paix facile et durable. Quant à l'impression que Fox reçut lui-même de la France et du consul, les rapports même authentiques sont fort divers. Suivant un témoignage confirmé par quelques traits de ses discours publics, il fut singulièrement frappé du génie de Bonaparte et même de sa franchise, « ne lui croyant, di-« sait-il, de desseins qu'à l'égard du continent, et du reste « aucune inimitié permanente contre l'Angleterre. » A la vérité, un autre témoignage intime réduit fort cette admiration supposée ; et l'âme généreuse de Fox, vraiment amie des lois et de la liberté, ne pouvait manquer d'apercevoir tout ce qu'il y avait déjà d'excessif dans le pouvoir du consul et d'absolu dans sa volonté. Il nous semble aussi que certaines prévenances et certain langage du dictateur français ne devaient pas tromper l'esprit pénétrant de Fox. Et lorsque, par exemple, le premier consul pour flatter l'ami de Wilberforce lui disait : « Ah ! mon-« sieur Fox, quand me sera-t-il donné de voir entre les hom-« mes un grand traité de paix scellé par une main blanche pres-« sant une main noire, » — nous avons peine à penser que l'éloquent adversaire de la traite des nègres fût bien convaincu de ce zèle philanthropique dont Napoléon ne s'est plus avisé qu'en 1815.

Quoi qu'il en soit, Fox occupé d'ailleurs, durant ce voyage, de recherches dans nos archives pour son histoire des Stuarts, revint à Londres, avec des dispositions plus pacifiques encore qu'il ne les avait apportées en France. Quand, à la rentrée des Chambres, il fut question de répondre au discours du trône, il insista contre tout accroissement des forces mili-

Digitized by Google

taises, sans contester pourtant que l'intérêt de l'honneur national ne pût légitimer la reprise de la guerre. Quelques mois plus tard, il blâma comme un crime les hostilités imminentes; cependant, le 18 juillet 1803, il donna son approbation et son vote à une demande de subsides pour augmenter l'armée; et il accabla le faible ministère Addington tout à la fois sous le reproche d'amener une guerre non nécessaire et de ne pas préparer suffisamment les moyens de la soutenir. Sur ce terrain nouveau, Fox rencontrait sans coalition avouée l'impatience de Pitt, qui, voyant ses timides successeurs, délégués en quelque sorte par lui pour faire la paix, impuissants à la soutenir et dérivant à leur tour vers la guerre, trouvait leur rôle fini, et les sommait en quelque sorte de lui quitter la place. Devant cette réunion accidentelle, le ministère vit réduire sa majorité à deux cent cinquante-six voix contre deux cent trente-quatre appuyant la motion de Fox et de Pitt pour la révision des derniers bills relatifs à l'armement de l'Angleterre et pour la prise en considération des moyens propres à rendre le système de défense plus complet et permanent. En face d'une telle minorité, les élèves émancipés de Pitt ne pouvaient se maintenir; et lui-même remontait au pouvoir de plein droit, pour reprendre la tradition si récemment interrompue de la guerre et soulever, comme il le pourrait, une nouvelle confédération de l'Europe. Peu de temps auparavant, Fox avait eu à défendre la conduite de son frère, le général Fox, préposé au commandement des troupes qui veillaient à la sûreté de l'Irlande; et il s'était servi de cette occasion même pour porter d'autres coups à la faiblesse du ministère, sauf à frayer ainsi la voie au retour prochain de son grand rival. Un instant même, on crut qu'ils allaient se réunir et partager le pouvoir. Lord Grenville appelé par Pitt demandait l'appui de Fox, et Pitt lui-même semblait y consentir et n'alléguait que la répugnance personnelle du roi. Cette répugnance prévalut et laissa Fox dans l'opposition avec un grief de plus. Les occasions publiques ne lui manquaient pas pour exploiter ce grief et y ajouter encore. L'ardeur de Pitt à rengager la guerre, à l'étendre, à y comprendre les alliés de la France, en frappant sur l'Espagne par la prise d'une partie de ses vaisseaux, c'était là un premier sujet de reproche qui fut saisi vivement par l'habile adversaire, au nom

Digitized by Google

du droit des gens et de la probité politique. Peu de temps après, Fox, reprenant la tête de l'opposition, attaquait Pitt dans le détail même des affaires, en dénonçant les corruptions de lord Melleville, trop longtemps ignorées ou souffertes, et en obtenant à cet égard sur le vote de censure qu'il réclamait contre l'ascendant de la Trésorerie une parité de votes, que le suffrage improbatif du *speaker* des communes lui-même rendit accablante.

Après ce coup violent, qui faisait tomber pour indignité un membre du cabinet Pitt, ce ministre tint bon cependant, malgré les attaques réitérées avec tout le feu de l'ambition s'autorisant des plus nobles sentiments d'honneur et de pureté. Jamais la parole de Fox n'avait eu plus d'ardeur ; et ce bon sens qui avertissait la majorité du besoin qu'elle avait de Pitt prévint seul les conséquences politiques du vote de blâme qu'elle avait prononcé et qu'elle laissa s'éteindre dans un procès de comptabilité. Repoussée ou éludée sur ce point, la tactique de Fox saisit une autre question, où sa persévérance était engagée par les plus purs sentiments de raison et de conscience, et il appuya d'un grand effort de talent, dans la Chambre des communes, les pétitions renouvelées alors pour l'émancipation des catholiques. Mais c'était le 12 mai 1805, dans l'attente des plus grands événements extérieurs, et sous une de ces reprises de guerre qui suspendent ou subordonnent tout ce qui ne tient qu'à l'ordre religieux ou civil. L'ascendant de Pitt et les subsides de l'Angleterre avaient réveillé les instincts de défense des monarques européens ; et la coalition de l'Autriche et de la Russie ramenait, pour le génie de Napoléon, une terrible épreuve, que la foudroyante journée d'Austerlitz fit aboutir à la paix de Presbourg. Cette journée de guerre et cette paix, qui donnaient à Napoléon un ascendant de plusieurs années sur l'Europe, allaient tuer, hors du champ de bataille, son plus redoutable adversaire. Le 23 janvier 1806, Pitt, le cœur brisé de son grand et stérile effort, expirait en prononçant ces mots : « O ma patrie ! »

Cette mort, moins décisive alors qu'elle ne l'eût été dans un autre temps, rendait cependant à Fox des chances immédiates d'influence et de pouvoir. Sous le grand exemple de pacification donné si vite par le continent, il ne pouvait plus y avoir, même dans l'hostilité insulaire de la Grande-Bretagne, la même

Digitized by Google

obstination intraitable, la même défiance des conseils qui avaient toujours insisté pour la paix. Cependant, quatre jours après la mort de Pitt, on proposait aux communes une adresse à Sa Majesté, tendante « à ce qu'il lui plaise donner des ordres pour « que les restes du très-honorable William Pitt soient ensevelis « aux frais de l'Etat, et qu'un monument soit érigé dans l'église « collégiale de Saint-Pierre (paroisse de Westminster), à la mé- « moire de cet éminent homme d'Etat, avec une inscription ex- « primant le sentiment public sur cette grande et irréparable « perte. » Un flot d'admirateurs et d'amis appuyaient cette proposition, repoussée par quelques voix. On aurait supposé volontiers que Fox se fût abstenu de la combattre, et son âme bienveillante et généreuse devait être désarmée devant la fin précoce d'un si noble adversaire. Mais il faut reconnaître ici, ce qu'on ignore dans d'autres pays, l'ascendant du caractère politique et de la croyance à certains principes. Fox déclara que, par un devoir public bien pénible pour lui, il se séparait du vote demandé; et il en donna les motifs avec autant de fermeté que d'égards : « J'ai été, dit-il, engagé dans une longue carrière d'op- « position à la personne pour laquelle des honneurs publics sont « aujourd'hui réclamés. J'ai été considéré, je puis le dire, et « cela peut s'appeler une gloire, comme son rival; mais j'af- « firme à ses plus zélés admirateurs que, durant tout ce temps, « je ne lui fus jamais opposé pour une cause personnelle. » Et entrant alors dans l'éloge des grandes qualités de Pitt et même de quelques-uns de ses actes, il célébra surtout son désintéressement pécuniaire : « A cet égard, dit-il, son intégrité et sa « modération sont attestées par l'état de ses affaires à sa mort. « Quand je vois un ministre qui a été en charge plus de vingt « ans, avec la pleine disposition des emplois et du Trésor public, « n'ayant d'ailleurs aucune manie dispendieuse, aucune sorte « de profusion, hormis celle qui pouvait résulter de la négli- « gence des détails privés qu'amenait pour lui la multiplicité « des devoirs publics, où s'applique l'attention d'un homme dans « un poste semblable; quand je vois un ministre n'usant de son « influence pour enrichir ni lui-même ni les siens, il m'est im- « possible de ne pas reconnaître en lui l'homme désintéressé; « et par là même, comme par les relations intimes que j'ai eues

Digitized by Google

« avec lui pendant sa vie, et par les sentiments privés et la considération que je lui ai gardés jusqu'à la mort, il me serait facile de « donner mon soutien à la motion proposée. » Et il insistait à cet égard, avec plus de détails qu'on n'en voudrait, sur le plaisir qu'il aurait eu à suppléer l'insouciance de Pitt, et à prévenir ou à diminuer ses embarras de fortune : « Mais, ajoutait-il, c'est chose « fort différente d'être appelé à lui conférer le titre d'éminent « homme d'Etat. Les honneurs publiquement décernés sont ma- « tière de la plus haute importance, parce qu'ils doivent plus ou « moins déterminer l'opinion de la postérité ; et, quand des « hommages publics sont sollicités pour quelqu'un, je ne dois « consulter ni mes sentiments ni mon intérêt, mais adhérer en « rigueur et en conscience à ce que prescrit mon devoir envers « l'Etat. Certainement, lorsque je regarde l'ancien monument de « lord Chatam, quand je vois l'inscription qui, sur une des faces « de ce monument, conserve le souvenir des services pour les- « quels il fut voté ; quand j'y lis que celui qui en est l'objet avait « réduit le pouvoir de la France au plus bas degré et élevé la « fortune de son pays à une très-grande hauteur, je dois déclarer « que la question présente n'a rien de commun avec celle de « lord Chatam ; je dois dire que le pays est à présent amené à la « plus dangereuse, à la plus alarmante situation, à une situation « qui demande tout autre chose que des honneurs à conférer « sur celui dont l'ascendant dirigeait les mesures qui nous ont « conduits jusque-là. »

On conçoit, en effet, ce que la dernière coalition de l'Europe sitôt vaincue donnait de prétextes à ce langage, et on ne peut méconnaître quelque grandeur dans cette persistance de conviction sans amertume.

L'opposition de Fox ne prévalut pas, et la majorité des communes vota encore cette fois en faveur du ministre qu'elle avait si longtemps suivi. Mais c'était comme son dernier tribut de déférence, et dès ce moment il n'y avait plus que les adversaires de Pitt qui pussent prétendre d'abord à le remplacer. Cette nécessité ramenait Fox au pouvoir ; et lord Grenville, désigné comme premier lord de la Trésorerie, ne songea pas un moment à se passer d'un tel appui, dans le département même des affaires étrangères. Le 3 mars 1806 vit la formation du nouveau cabinet, où

Digitized by Google

les plus illustres chefs des whigs se mêlaient à quelques dissidents assez tardifs de la politique tory. Héritier du désastre de la dernière coalition, ce ministère pouvait difficilement faire de grandes choses, reprendre activement la guerre ou conclure réellement la paix. Fox eût éprouvé sans doute sur tous les points cette difficulté, qu'il n'eut que le temps d'entrevoir, et pour laquelle la force et la vie lui manquèrent. On a souvent parlé des commencements de négociation qui furent saisis ou cherchés par lui, et nous avons dit ailleurs comment de premières ouvertures confiées à lord Lauderdale eurent pour intermédiaire à Paris même un Français de l'ancien régime, aussi distingué par ses lumières que particulièrement estimé de Fox. D'autres démarches plus directes furent essayées. Une lettre écrite à M. de Talleyrand par Fox, la réponse du ministre français, le ton flatteur de cette correspondance, attestent [1], ce semble, une intention sincère de paix, au moins de négociation amiable. Mais ces essais officieux n'eurent que peu d'effet et bien peu de durée. Rien ne prouve que Fox lui-même en ait beaucoup espéré ; et, quel que fût son vœu ou même son effort particulier, sa conduite officielle parut à peine dirigée vers ce but. Les événements qui se pressaient en Europe, à la suite de la paix de Presbourg, semblaient amener pour l'Angleterre une complication plutôt qu'un apaisement de la guerre. L'adhésion de la Prusse à l'empire français et le service qu'elle consentait à lui rendre, en occupant par voie de conquête le royaume de Hanovre, étaient une trop sensible injure à la couronne britannique pour que son ministre des affaires étrangères pût la supporter patiemment. Fox comprit aussitôt ce devoir et l'accepta, moins par déférence de cour que par orgueil national. L'avénement de ce ministre si ami de la paix eut donc pour résultat une déclaration de guerre à la Prusse ; et, malgré les ménagements que, dans cet acte même, Fox parut garder pour le monarque français, on ne peut le nier, semblable surcroît d'hostilité n'était pas pour l'Angleterre un acheminement à la paix avec la France. Aussi la communication secrète confiée à lord Lauderdale, par quelques notes intimes de la main même de Fox,

[1] De curieux détails à cet égard sont à recueillir dans la remarquable étude sur Fox par M. le comte de Rémusat.

Digitized by Google

fut-elle plus apparente qu'effective. Le ministre anglais, qu'une maladie mortelle allait consumer, croyait-il toucher au but qu'il avait indiqué si souvent aux autres? le souhaitait-il même, et les derniers agrandissements de l'empire français lui paraissaient-ils un terme d'ambition auquel on pût se fier comme base d'une paix durable? La chose est au moins douteuse.

Quoi qu'il en soit, Fox n'eut guère l'occasion de marquer à cet égard sa pensée, dans la session législative qui devait marquer le terme de sa vie. Son dernier effort de parole fut un discours à l'appui de l'abolition du commerce d'esclaves, fidèle résumé des vœux qu'il exprima toujours, et noble thèse de justice et d'humanité, où il rappelait dignement les souvenirs et l'union dans la même philanthropie de son plus ancien adversaire et de ses plus anciens amis, Pitt, Burke, Wilberforce. Ce discours, prononcé le 10 juin 1806, fut l'adieu du grand orateur. Affecté depuis longtemps de symptômes d'hydropisie, il en ressentit de nouvelles atteintes qui ne lui permirent plus l'assistance au parlement, ni même aucun travail. Deux fois il subit une opération qui ne diminuait le mal apparent que pour y substituer une dévorante langueur. Sentant dès lors sa fin approcher, il ne voulut plus vivre que pour les soins et les affections de famille, dont il était sans cesse entouré. Cher à ses parents, à ses collègues politiques, à son nombreux parti, le plus aimable et le plus affectueux des hommes, attachant par ses défauts mêmes que couvrait tant de bonté de cœur, il expira le 7 septembre 1806 à l'âge de cinquante-neuf ans, dans les bras de son neveu lord Holland, qui fut toujours pour lui le fils le plus tendre; et cette mort (tant est décisive l'action ou l'absence d'un homme!) ramena presque aussitôt l'ascendant du système de Pitt, même sous des auspices et par des représentants si inférieurs à cet homme d'Etat.

Bien qu'une stérile administration de quelques mois n'ait pu rien ajouter à la gloire de Fox, et que sa politique spéculative ait manqué de cette contre-épreuve du pouvoir sagement et heureusement exercé pour son pays et pour le monde, son nom demeure grand chez ses compatriotes, et dans l'Europe et l'Amérique. C'est l'honneur de son caractère moral, autant que de son génie; c'est la juste récompense des généreux sentiments qu'il professa tou-

Digitized by Google

jours et des principes vraiment humains et libéraux qui dominaient son âme. On peut rappeler à son sujet ce qu'un grand orateur avait dit, dans l'éloge d'un guerrier célèbre : « Lorsque « Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit pre- « mièrement la bonté comme son propre caractère, et pour être « comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sor- « tons. » Ce fut en effet là ce qui gagna tant d'affections à Fox, au milieu des luttes et des fautes de sa vie; c'est là ce qui, reproduit partout, dans ses doctrines de tolérance religieuse, de philanthropie, de liberté, de civilisation commerçante et pacifique, recommande sa mémoire, pour laquelle depuis un demi-siècle a commencé la postérité.

Sa gloire d'orateur, sans s'effacer du souvenir, a beaucoup perdu pour nous. A la justesse précise des renseignements, à la force continue de la dialectique, à la chaleur de l'indignation morale, à l'amertume de l'ironie, à l'abondance de l'esprit et de l'âme, il ne joignait pas, du moins dans une longue action oratoire, cette éclatante pureté de langage, cette beauté de diction naturelle et neuve qui fait l'immortalité des orateurs antiques. Ses discours, plus ou moins fidèlement recueillis, gardant toujours la trace de l'improvisation, là même où ils ont été sans nul doute corrigés par lui, sont remplis de répétitions et de négligences, de tous ces défauts que brûle au débit l'haleine de feu de l'orateur, mais qui reparaissent sur le papier. Le fond de la langue, ainsi qu'on l'a remarqué, est naturel, nerveux, national; mais un art savant et sévère n'en élague pas le vain feuillage et n'en concentre pas la séve en rameaux puissants et fertiles. Fox ne sera pas lu de l'avenir, parce qu'il n'écrivit pas. Cette épithète de démosthénique, qui lui fut donnée si souvent par l'admiration contemporaine, ne peut s'appliquer qu'à de courts passages de ses écrits, qu'à des moments où la passion l'a saisi et emporté d'un élan rapide, au milieu des lenteurs habituelles de sa marche négligente. Alors il a été court, impétueux, original, Démosthène, Cicéron, tout, excepté Bossuet. Mais ces éclairs de génie, ces oasis sur des landes hérissées ou désertes, sont rares dans la vie oratoire de Fox; et souvent la curiosité et le goût, qui voudront se satisfaire en le lisant, seront rebutés par les longueurs d'une discussion laborieuse et technique. Le tour de l'esprit national

Digitized by Google

est là pour quelque chose ; le procédé, la nature particulière de l'orateur, pour une part plus grande encore. Fox, qui se plaisait tant aux études classiques, qui passait de longues heures dans la méditation admirative des beautés poétiques de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, qui même les jugea parfois avec un goût exquis dans quelques billets adressés au savant Wakefield, Fox, si amoureux des lettres, n'aimait pas le travail de la composition, ce travail que l'orateur romain nomme le grand régulateur et le maître de la parole, ainsi que des écrits[1]. Par là il ne s'est pas transmis tout entier à l'avenir, et il a laissé un grand nom plutôt que des monuments. Pour être juste toutefois, il faut rappeler que ce nom est lié désormais aux exemples et à l'avenir de la liberté légale sur la terre. Tant que les principes de cette liberté seront chers à quelques sociétés humaines, tant que l'équité dans les lois, la modération dans les peines, la haine de la violence militaire et de la tyrannie dictatoriale, la liberté religieuse et civile seront respectées ou souhaitées, tant que les ressorts pratiques de cette liberté seront connus, essayés, perfectionnés comme la condition même du progrès moral des peuples, le nom de Fox sera justement vénéré, et les erreurs partielles de sa politique disparaîtront dans la reconnaissance et le respect attachés aux exemples prédominants de sa vie. Pour résumer, à cet égard, avec le jugement de ses contemporains, l'opinion probable du plus lointain avenir, il nous suffira de rappeler ici ce que, plusieurs années après sa mort, disait dans la Chambre des communes un élève de son génie et de ses maximes. C'était la réponse même du célèbre Grattan à ceux qui invoquaient le nom de Fox à l'appui du conseil de rester en paix avec la France durant la tempête des cent-jours : « On a fait « allusion, dit-il, à l'autorité de M. Fox ; grande autorité, grand « personnage ! son nom excite la sympathie et l'admiration. « Pour rendre justice à cet homme immortel, vous ne devez pas « limiter vos regards à l'Angleterre. L'action de son génie n'était « pas confinée à son propre pays ; elle s'étendait trois cents milles « au delà, pour briser les chaînes de l'Irlande ; elle se montrait « à deux mille lieues plus loin, communiquant la liberté aux

[1] Maximus dicendi et scribendi effector ac magister, stylus. (Cic., *De Orat.*, l. I, c. XXXIII.)

Digitized by Google

« Américains ; elle était visible, je ne sais jusqu'à quelle distance, dans l'amélioration du sort des Indiens ; elle se faisait « reconnaître sur les côtes de l'Afrique, dans l'abolition de la « traite des esclaves. Vous pouvez mesurer l'étendue de son esprit par les parallèles des latitudes qu'il a parcourues. Son « cœur était tendre comme celui d'une femme ; son intelligence « ferme comme l'acier ; ses faiblesses étaient des vertus : elles le « protégeaient contre l'endurcissement graduel de la politique, « et aidaient la nature à le conserver aimable et affectueux. »

Cet hommage digne de Fox, cet enthousiasme analogue à la gloire généreuse de l'orateur humain et patriote, n'est pas sans doute démenti par ce qui nous reste de ses discours, mais pourra paraître moins justifié à la lecture de son histoire complète des *Deux derniers Rois de la maison des Stuarts*. Ce livre, d'une apparence partiale et un peu déclamatoire, lors même que le fond en est juste et vrai, ne répond pas assez au grand nom de l'auteur. C'est un manifeste plutôt qu'un jugement historique. Les qualités mêmes de son talent sur un autre théâtre, cette expression forte et simple, ces traits vifs et naturels, qui souvent ressortaient avec éclat des déductions un peu techniques et des surabondances de sa parole improvisée, sont ici plus faibles et plus rares. On dirait que, dans une œuvre moins familière à Fox, et dont il connaît moins les vrais caractères, l'appareil oratoire lui revient malgré lui, sans le feu de l'éloquence et la vérité de la passion. De cette histoire fort développée pour le peu de temps qu'elle embrasse, on aurait peine à recueillir sur les caractères des hommes, les mouvements des partis, les causes ou le spectacle des événements, quelques-uns de ces mots profonds, de ces courtes et vives peintures, de ces traits ineffaçables que nous offrent les grands historiens de l'antiquité et quelques modèles qui leur ressemblent.

Fox n'aura donc par cet ouvrage ni ajouté à sa gloire, ni varié les formes de son génie ; et, s'il fallait chercher ce génie quelque part, en dehors de la cendre déjà refroidie de ses discours et au delà des échos prolongés de quelques cris éloquents de son âme, ce serait plutôt dans ses lettres les plus naturelles ou les plus négligées, toutes pleines de son goût des études classiques et de ses affections intimes, et parfois mêlant avec grâce ces deux cho-

Digitized by Google

ses dans les conseils et les encouragements qu'il adresse à son neveu, étudiant à Cambridge. Là paraît dans toute sa droiture, dans son amour des idées les plus hautes de la liberté, comme des lettres, de l'humanité, comme de la patrie, cette âme vraiment pure et grande,

> That liberal sun-shine of exuberant soul,
> Thought, sense, affection, warming up the whole.

Là, je ne dirai plus sa parole, mais son cœur se répand avec un charme original; et on sent que, dans ce politique, cet homme des lettres parlementaires et des partis, il y avait avant tout un homme de bien désintéressé de tout, hormis de la justice et de l'honneur; arrivant à la vertu par la bonté, et donnant, malgré ses faiblesses et ses fautes, un noble exemple du caractère civique dans un Etat libre, autant qu'un modèle des instincts les plus généreux et des qualités les plus aimables dans la famille et la vie privée.

VILLEMAIN.

Digitized by Google

ROMANS. — SCÈNES HISTORIQUES.

LA CONSPIRATION DE L'ABBÉ [1].

CHAPITRE IV.

L'initiation.

Le comte Shigray passa deux semaines à Vienne ; il était de retour au mois de mai. Son premier soin fut de prier Solartshek de venir le voir, et il lui raconta comment toutes ses démarches en faveur des officiers français prisonniers avaient échoué... D'abord, il avait obtenu une audience particulière de Thugut. Le vieux diplomate l'avait reçu avec une politesse parfaite, et, prêtant une oreille attentive à sa requête, il s'était écrié :

« Comment donc ! mais c'est moi qui vous dois des remerciements, comte Shigray, car vous me faites connaître la vérité, que j'ignorais complétement. Il y a là une question d'honneur national. L'Autriche ne combat ses ennemis que sur le champ de bataille. Ce ne sont pas, il est vrai, des ennemis ordinaires ; mais pouvons-nous les rendre responsables des crimes atroces de la Convention ? Montrons au monde entier que le gouvernement de Sa Majesté impériale et royale est toujours le gouvernement le plus doux, le plus patriarcal de l'Europe, quoique nous dédaignions de publier, comme les Prussiens, notre propre apologie. Soyez persuadé, comte Shigray, que rien ne sera négligé pour adoucir le sort de ces infortunés. Toutes les restrictions que

[1] Voir la livraison de février.

Digitized by Google

ne commande pas la sécurité de l'État seront supprimées. Depuis longtemps déjà le Conseil supérieur de la guerre a reçu des ordres à cet effet. Je m'étonne qu'on ne les ait pas encore exécutés. Patientez quelques jours seulement. »

Shigray se rendit immédiatement chez le président dudit Conseil, dont les aides de camp ne l'admirent qu'après de longues instances, en le prévenant que l'audience ne pourrait durer plus de dix minutes. Tous les moments de Son Excellence étaient absorbés par la méditation et la discussion des plans de campagne qu'on envoyait à l'armée.

« Que me voulez-vous, comte Shigray? demanda assez brusquement le feld-maréchal sans détacher les yeux de la carte de France et des provinces belgiques, déployée sur la table. »

Des épingles de couleur indiquaient les positions des armées belligérantes, d'après les dernières dépêches.

« Que désirez-vous de moi? Vous me voyez fort occupé. »

Le comte répondit en peu de mots que le premier ministre venait de lui exprimer la plus vive sympathie pour les prisonniers français, et de lui affirmer que le Conseil supérieur de la guerre avait reçu l'ordre de leur accorder tout le bien-être compatible avec la sécurité de l'État.

« Les prisonniers français n'ont pas besoin de recommandat on près de nous, repartit le feld-maréchal. Leur cause est plaidée d'avance par nos propres soldats prisonniers en France, et, par conséquent, exposés à de terribles représailles. Ceux-là sont tous mes enfants. Des détails précis sur la situation actuelle des prisonniers français, je n'en ai pas à vous en donner; mais adressez-vous au rapporteur du Conseil, le colonel Ivanovitch; il vous fournira les informations désirables. »

Le comte courut chez le colonel, qui, le connaissant d'ancienne date, lui offrit une chaise et un cigare :

« Je connais l'affaire en question, dit le colonel; mais les autorités militaires n'en sont pas maîtresses; elles sont tenues d'agir d'accord avec le ministre de la police : c'est-à-dire qu'elles ont les mains liées, ou à peu près.

— Allons trouver le ministre de la police », s'écria le comte Shigray; et il y fut du même pas.

Non-seulement ce personnage l'accueillit avec une froideur

Digitized by Google

marquée, mais il lui exprima son étonnement de voir une pareille démarche faite par un Hongrois.

« Vous ne pouvez ignorer, dit-il au comte, qu'en vertu de votre constitution, solennellement restaurée depuis quelques années, la police du royaume de Hongrie n'appartient plus à la police générale de l'Empire. Elle est entièrement dans les mains de votre chancellerie aulique hongroise. Si vous êtes mécontents de l'état des choses, si les ordres de l'empereur ne sont pas mieux exécutés, à qui vous en prendre, qu'à vous-mêmes, messieurs les Hongrois? Grâce à Dieu! depuis la diète de 1790, nous n'avons rien à démêler avec votre pays. »

En vain Shigray essaya-t-il d'expliquer que ce n'était pas là une question hongroise, et que le sort des prisonniers de guerre français dépendait uniquement de la volonté de l'empereur, le ministre de la police lui répondit qu'il avait pour principe de respecter toutes les lois, bonnes ou mauvaises, et qu'il se garderait d'empiéter sur les attributions de la chancellerie aulique hongroise, si mal définies qu'elles pussent être. Il conclut par ces mots :

« Je ne suis pas ami des constitutions, mais je les respecte. »

Il ne restait au comte qu'à se faire conduire à la chancellerie aulique hongroise, dont le siége était à Vienne. Le chancelier lui serra cordialement la main, et l'accabla de questions sur la disposition des esprits et la situation des affaires à Bude et à Pesth, sur l'administration de la justice, etc.

« A quoi devons-nous l'honneur de votre présence à Vienne? ajouta-t-il. Quelle affaire nouvelle avez-vous prise sous votre patronage? Pourrons-nous vous satisfaire cette fois? »

Le comte Shigray fit au chancelier le récit de ses pérégrinations, et lui demanda s'il était arrivé à leur terme.

« Hélas! mon cher comte, répliqua Son Excellence, notre position est bien embarrassante. A Bude, on nous croit tout-puissants ici, et nous avons en réalité assez de peine à nous maintenir contre les empiétements des hommes d'État allemands, trop enclins à se mêler de nos affaires. Mais vous pouvez rassurer à cet égard nos compatriotes; nous saurons tenir bon et n'obéir qu'au roi de Hongrie. Quant aux prisonniers de guerre français, c'est une question militaire, tout à fait en dehors de notre sphère

Digitized by Google

d'action. Il ne faut pas toucher à l'unité de l'armée d'où dépend le salut de l'État.

— Je croyais, répliqua le comte, que notre Code hongrois contenait à cet égard des prescriptions très-positives.

— Vous êtes dans l'erreur, cher comte. Toutes nos lois militaires sont depuis longtemps tombées en désuétude. Elles se rattachaient à un système de défense qui n'existe plus : rien ne s'applique au présent. Quand les officiers du régiment Graeven ont demandé qu'aucun Allemand ne fût admis dans les régiments hongrois, cette pétition n'a pu manquer de rencontrer des sympathies dans la Diète ; mais on s'est donné garde de l'admettre, pour ne pas toucher à l'unité de l'armée. La pragmatique-sanction unit la Hongrie aux provinces héréditaires, *indivisibiliter et inseparabiliter*. L'unité de l'armée est le plus parfait symbole de cette union.

— Mais il ne s'agit pas de l'unité de l'armée, répartit le comte. Je ne viens pas la mettre en péril ni renouveler la pétition qui a fait briser, par un pouvoir peu reconnaissant, la vaillante épée du capitaine Lazkovitsh. Il s'agit d'alléger le sort des prisonniers français.

— Soyez convaincu que je partage toutes vos sympathies pour eux, mon cher comte ; mais je ne puis sortir du cercle tracé par la constitution, sans m'exposer à voir ce même cercle enfreint par tout le monde. Disposez de moi en toute autre circonstance. »

Tel fut le résultat négatif des démarches multipliées du comte Shigray. Solartshek ne put s'empêcher de déplorer amèrement la perte des espérances qu'il avait conçues de ce côté.

« Voilà donc, s'écria-t-il, la haute sagesse qui préside à nos destinées ! Une administration que paralyse la multiplicité de ses rouages ! Aucun contre-poids au despotisme ! Quand donc aurons-nous une constitution qui soit autre chose qu'une lettre morte ?

— Jamais, répondit Shigray, jamais, tant que nous nous traînerons dans la vieille ornière. La monarchie est le pouvoir d'un seul ou n'est rien. Une constitution avec un monarque est un mensonge. N'est-ce pas Jean-Jacques Rousseau qui l'a dit : « Hérédité du trône et liberté dans la nation seront à jamais

Digitized by Google

choses incompatibles? » C'est peut-être un paradoxe, mais il me paraît bien voisin de la vérité. N'a-t-on pas vu des nations cruellement opprimées sous des formes libérales, et des rois, malgré toute leur pompe extérieure, réduits au rôle du dalaï-lama. Le constitutionalisme est le règne de toutes les médiocrités. Notre état social doit se transformer radicalement, et l'abbé de Sasvar disait fort à propos l'autre soir saint Mathieu : « On ne met pas une pièce de drap neuf à un vieil habit, car la pièce emporterait l'habit et la déchirure serait plus grande. On ne met pas non plus le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. » Il nous faut une réorganisation entière ; il nous la faut promptement ; car, si la force des événements détruit tout à coup l'état actuel des choses, nous serons écrasés sous les ruines du vieil édifice avant d'avoir arrêté le plan du nouveau. Pauvre Hongrie ! Pauvre humanité ! La moisson est pourtant belle : pourquoi manquons-nous de moissonneurs?

— Pourquoi ne les appelez-vous pas? répartit Solartshek.

— C'est à eux de se sentir appelés.

— Où sont donc les organisateurs du monde nouveau? demanda le jeune avocat.

— Vous êtes bien curieux aujourd'hui, mon cher Alexandre. Il est des plantes que l'on cultive en serre, avant de les aventurer en pleine terre.

— Parlez donc sans détour, je vous en supplie, cher comte. Existe-t-il une organisation secrète, une association des amis de la liberté en Hongrie? »

Le comte resta muet et continua de se promener à pas lents dans la salle.

« Oui, cette société existe. Votre silence même me le dit ! s'écria Solartshek. Qu'ai-je donc fait pour en être exclu? La moisson est belle, disiez-vous tout à l'heure, et les moissonneurs manquent.

— Constatons un fait, interrompit le comte, car je veux avoir la conscience nette, quoi qu'il advienne. Je ne vous appelle pas.

— Non, mais je me sens appelé.

— Assez fort pour traverser toutes les épreuves?

— Assez fort, Dieu aidant.

— N'allez pas reculer au moment décisif.

Digitized by Google

— Plutôt mille morts!

— Réfléchissez-y bien. Vous n'êtes pas encore entré dans le cercle fatal. Je ne vous ai rien dit, rien; peut-être n'ai-je rien à vous dire. Si nous ajournions la prochaine conférence à l'achèvement de mon tableau? La carrière des Cicéroni vous est ouverte, pourquoi vous jeter dans celle des Catilinas? Continuez de plaider toutes les causes, n'en embrassez aucune; c'est le moyen de vivre en paix et de mourir vieux. Vous voilà muet à votre tour, mais d'autant plus résolu, je le vois. A demain donc à la nuit tombante, sous le douzième arbre de la grande allée de peupliers, à droite en entrant dans le bois de la ville. Adieu jusqu'alors. Votre main.

— La voilà. »

La première pensée de Solartshek, en quittant le comte Shigray, fut de se rendre chez le docteur Kovatch. Depuis sa première rencontre avec Mme de la Viguerie dans l'île Marguerite, les visites s'étaient multipliées, et naturellement il lui tardait d'instruire la jeune veuve du résultat des démarches tentées en faveur des prisonniers, quoique ce résultat fût négatif. En approchant de la maison du docteur, il essaya de se donner une contenance et de dissimuler sa tristesse et sa préoccupation, mais dès que Mme de la Viguerie l'aperçut, elle s'écria :

« Vous apportez de mauvaises nouvelles, je le vois. Vous êtes trop jeune encore pour feindre; mais rassurez-vous. J'ai de mon côté réussi ou plutôt le hasard m'a mieux servie. Le directeur de la prison a une fille, et depuis hier j'ai commencé à lui donner des leçons de musique. On permet à mon père d'y assister. Je pourrai donc le voir tous les jours. »

Solartshek, charmé d'apprendre que la diplomatie féminine avait eu plus de succès que les démarches du comte, raconta en détail à Mme de la Viguerie, comment tous les efforts de son ami avaient échoué devant les rouages compliqués de la bureaucratie allemande et le peu de franchise de ses agents.

Ce désappointement n'était évidemment pas l'unique préoccupation du jeune avocat. Jamais on ne l'avait vu si laconique, si distrait. En vain, Mme de la Viguerie employa tout son talent de femme et de Française à ramener la gaieté sur son front. Quelque secret lui pesait, et cependant il ne voulait pas s'en décharger

Digitized by Google

l'esprit, quand rien ne semblait plus facile. Le docteur Kovatch était rentré dans son laboratoire ; Ellen allait et venait, tout occupée des affaires de la maison, ou laissant à dessein le jeune avocat avec sa chère Louise.

Solartshek, éludant toute explication directe, se retira bien avant l'heure accoutumée.

« Qu'avait donc aujourd'hui notre galant chevalier ? dit Mme de la Viguerie à Ellen dès que le jeune avocat fut parti.

— Comment le saurais-je, Louise, quand vous ne le savez pas ?

— Il doit avoir un grand projet en tête, reprit Mme de la Viguerie, car il me faisait ce soir l'effet du chevalier de la triste figure, méditant quelque exploit merveilleux.

— Pouvez-vous rire ainsi de ce pauvre jeune homme, ma chère Louise ? Il ne vous a donc pas dit ce qu'il a ? Faut-il vous le dire ?

— Dites vite.

— Il vous aime, Louise, et il n'ose vous l'avouer.

— Quelle plaisanterie ! répondit Mme de la Viguerie en affectant de rire, mais en rougissant. M'aimer, moi ! mais j'ai dix ans de plus que lui, ma chère enfant ! Pourquoi ne serait-ce pas vous ?

— Moi, ah ! il ne m'a pas même regardée depuis notre première rencontre.

— S'il m'aimait, dit Mme de la Viguerie, il serait beaucoup plus embarrassé peut-être, mais sûrement moins distrait. Quand on aime, et qu'on est assis près de la personne aimée, l'esprit ne voyage pas ailleurs. Croyez-moi, je n'étais pas, ce soir, au moins, l'objet de ses pensées. Une femme de mon âge, ajouta-t-elle en appuyant sur ce mot, ne se trompe pas à cet égard. »

A l'approche du soir, Solartshek gagna le bois de la ville, situé alors à une distance considérable de Pesth, et dont les massifs d'acacias n'étaient pas encore traversés par des allées régulières. Le sol raboteux, plein de gravier, parsemé de cailloux roulés, offrait un assez triste contraste avec les arbres revêtus de la jeune et riante verdure du printemps. En attendant le crépuscule, Solartshek parcourut la grande avenue de peupliers qui conduit aujourd'hui à la rue du Roi, dès cette époque le séjour des juifs de Pesth. Il revint ensuite s'appuyer contre le douzième peuplier de droite. La nuit était à peine arrivée, qu'une légère voiture, traînée par quatre

Digitized by Google

chevaux attelés de front, approcha rapidement. Le comte Shigray les conduisait lui-même ; aucun serviteur ne l'accompagnait. Solartshek s'élança dans la voiture et le comte, sans dire un mot, fouetta les chevaux qui quittèrent presque aussitôt la route pour prendre une traverse pleine d'ornières, de grands trous, et si mal entretenue que son jeune compagnon ne se rappelait pas d'avoir jamais été cahoté de la sorte. Bientôt le comte quitta cette traverse même pour courir à travers le steppe où Solartshek perdit toute idée de la direction suivie. Après une course d'environ deux heures, la voiture s'arrêta devant une petite maison ; un paysan prit les rênes des mains de Shigray ; les deux voyageurs mirent pied à terre. Le comte fit alors entrer son ami dans une chambre mal éclairée où il lui banda les yeux en lui disant :

« C'est de rigueur. Attendez maintenant en silence que notre maître commun vous appelle. »

L'attente fut assez longue pour exercer la patience de Solartshek ; plusieurs fois la porte s'ouvrit et se referma ; il entendit aller et venir près de lui ; il lui sembla même voir passer des lumières dans les ténèbres, entendre des voix à demi étouffées ; puis tout rentra dans le silence et l'immobilité. Enfin quelqu'un s'approcha de lui d'un pas léger et lui dit d'une voix sourde : « Suivez-moi ! » On lui prit la main pour le conduire ; on lui fit monter et descendre des escaliers, et l'écho de ses pas l'avertit qu'il venait d'entrer dans une vaste salle. Soudain son guide lui lâcha la main ; une voix sonore s'écria :

« Jeune homme qui es-tu et que viens-tu chercher ?

— Mon nom est Alexandre Solartshek. Je cherche les amis de la liberté du genre humain ; mais je suis encore aveugle.

— Frère Catilina, rends-lui la lumière. »

Le bandeau tomba des yeux du néophyte. Il se trouva dans une vaste caverne taillée dans le roc, en face d'une table, sur laquelle reluisait un poignard. Trois hommes enveloppés de manteaux noirs étaient assis autour de la table ; une lampe suspendue à la voûte jetait une lueur vacillante et blafarde.

« Le bandeau mis sur tes yeux est un symbole de l'obscurité du sentier où marchent d'abord les amis de la liberté. Celui-là seulement atteint le terme qui suit ses guides en silence, certain de n'être jamais égaré par eux. »

Digitized by Google

Ainsi parla le personnage assis à gauche, et Solartshek crut reconnaître sa voix pour celle du comte.

« Es-tu bien résolu, demanda ensuite le masque assis au haut de la table, à consacrer ta vie au service du genre humain?

— Je le suis.

— Jures-tu de n'abandonner jamais le sentier où tu viens d'entrer? de rester ferme à ton poste à l'heure du combat, ce combat fût-il sans espoir, et de sacrifier tout avantage personnel au progrès du genre humain?

— Je le jure...

— Jures-tu de chercher la lumière avec une infatigable et persévérante énergie? Jures-tu de ne reculer jamais, quel que soit l'obstacle qui se dresse sur ton chemin?

— Je le jure...

— Jeune homme, retourne-toi? »

Solartshek obéit et vit soudain la spacieuse voûte s'illuminer, puis se remplir subitement d'épaisses ténèbres. Un fantôme informe s'avançait vers lui, au milieu d'un cercle incertain de lumière. Fixant les yeux sur ce spectre qui se rapprochait lentement, il reconnut, à sa grande surprise, ses propres traits et ses vêtements mêmes. Au moment où le fantôme s'arrête pour le regarder d'un air triste et doux, le néophyte frissonna malgré lui. Une musique mélodieuse se faisait entendre dans la distance.

« Que vois-tu? demanda le même masque.

— Je me vois moi-même.

— Prends ce poignard et frappe ton image. »

Solartshek saisit le poignard, mais comme il levait le bras pour frapper, le fantôme en fit autant, recula et s'évanouit dans le fond ténébreux du caveau; la musique mystérieuse cessa de se faire entendre.

« De pareils spectres, reprit l'homme masqué que ses collègues avaient appelé du nom de Catilina, et dans lequel Solartshek avait cru reconnaître son ami, de pareils spectres semblant souvent nous barrer le chemin; mais devant un cœur ferme, une foi inébranlable, s'évanouissent toutes les visions de l'imagination. »

Le masque assis à droite tenait sa tête appuyée sur ses deux mains et paraissait bâiller.

« Jure maintenant sur ce poignard, dit le masque placé au

Digitized by Google

haut de la table et qui remplissait, selon toute apparence, les fonctions de président ; jure haine éternelle à tous les priviléges.

— Je le jure.

— Jure de prêcher la liberté, l'égalité, la fraternité jusqu'à la mort.

— Je le jure.

— Jure de n'introduire aucun membre indigne dans notre association, et de te porter garant de la bonne foi de ceux que tu présenteras.

— Je le jure.

— Jure de ne révéler nos mystères à personne sans le consentement de tes frères. Jure de taire un secret qui ne t'appartient pas, même à la bien-aimée de ton cœur, même à celle dont tu as reçu la vie, même au prêtre à ton lit de mort.

— Je le jure.

— Maintenant, choisis toi-même le nom que tu désires porter dans notre association ? »

Après un instant de réflexion, Solartshek répondit :

« Pætus !

« Frère Pætus, ajouta le masque placé à gauche, souviens-toi que la mort attend le traître ! »

Le masque assis à droite bâilla de nouveau.

« Frère Curtius, reprit le président, je te confie notre nouveau frère ; initie-le à ses devoirs ; dis-lui tout ce qu'il peut entendre. Et maintenant nos masques peuvent tomber et le disciple voir ses maîtres. »

La voûte s'illumina de nouveau comme par enchantement ; les masques tombèrent et frère Pætus put contempler trois figures bien connues : dans frère Catilina le comte Shigray ; dans frère Curtius le capitaine Lazkowitsh et dans le président l'abbé de Sasvar !

Sa stupéfaction fut grande en reconnaissant ce dernier ; les paroles de la baronne Revay traversèrent son esprit comme un éclair sinistre : il était trop tard.

Martinovitch et le comte se retirèrent. Le capitaine, resté seul avec le néophyte, lui dit en frisant sa moustache :

« Comment trouvez-vous notre petit drame ? Pas mal exécuté, convenez-en. Shigray a fait de son mieux. Ce caveau est un de

Digitized by Google

mes celliers, pour le moment vide, vu la faible récolte de l'an dernier ; on ne saurait trouver un local plus propre à une initiation. La mystérieuse apparition, produite par le miroir concave du comte, a failli vous faire dresser les cheveux sur la tête, je le parierais et je le conçois. C'est imprévu, c'est étrange ; on ne poignarde pas volontiers sa propre image. Seulement il fait bien humide ici. Nous allons monter dans ma salle à manger, frère Pætus ; un petit souper improvisé, quelques verres de tokaï dissiperont jusqu'au souvenir des vapeurs et des visions de ce cellier. Heureusement j'en ai un autre qui n'est pas vide. »

Solartshek ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tout simplement dans l'une des maisons de campagne de Pesth, près des vignobles, au milieu des carrières d'où sont sorties toutes les constructions de la capitale. D'abord il fit peu d'honneur au souper ; la scène mélodramatique dont il avait été le principal acteur avait si vivement agi sur son imagination et ses nerfs, que le capitaine Lazcovitch lui fit presque peine en soufflant sur ce rêve d'un homme éveillé, en traitant le tout de mascarade.

« Vous voilà devenu bien silencieux, mon cher disciple, lui dit l'ex-officier de hussards ; vous aviez l'air moins sombre tout à l'heure. L'aplomb avec lequel vous avez joué votre rôle vous aurait valu des applaudissements sur tous les théâtres.

— Ce n'était donc qu'une comédie ? murmura Solartshek.

— Hélas oui, répondit Lazkovitch en relevant sa moustache. Le comte Shigray et l'abbé aiment ces scènes-là et beaucoup d'autres qu'ils empruntent aux illuminés allemands. Mes idées sous ce rapport sont fort différentes, je l'avoue. Jamais je n'ai cru aux fantômes d'aucune espèce. Ce genre d'épreuves ne me paraît pas aussi concluant qu'ils le pensent ; mais, comme membre de l'association, je me soumets aux caprices des autres. J'ai pratiqué pendant toute ma vie de soldat une vertu difficile, la subordination ; sans elle, il n'y a pas de succès possible, ni en conspiration ni en guerre. Il me reste donc à vous initier à vos nouveaux devoirs ; mais d'abord un second verre de tokaï, que nous boirons, frère Pætus, à la santé d'Arria. J'ai été aussi au collége sans être de votre force en souvenirs classiques. En choisissant le nom de Pætus, vous vous serez rappelé la courageuse moitié du conspirateur romain. Cependant vous êtes célibataire ; cela vaut mieux dans le métier que

Digitized by Google

nous entreprenons. N'en buvons pas moins à la santé d'Arria, la vraie Romaine, qui se frappant elle-même d'un poignard, le passa à son époux en lui disant : « Frappe-toi, Pætus, il ne fait pas de mal ! »

— C'est bien là le stoïcisme en action, murmura Solartshek, que le toast à son Arria inconnue avait d'abord fait rougir.

— Le citoyen Pætus, d'après nos statuts, ajouta le capitaine, aurait dû taire ses secrets même à cette femme héroïque. Et maintenant que je m'acquitte de ma tâche en vous exposant notre but, qui est grand, et nos moyens d'action, qui jusqu'ici ne le sont guère. Nous sommes encore loin des coups de sabre par lesquels il faudra toujours finir ; les nœuds gordiens ne se dénouent pas, ils se tranchent ; c'est du moins ma manière de voir. Voici ce qu'enseignent, en revanche, nos plus fortes têtes. Vous avez vu les désastres et les crimes engendrés en France par une juste, mais trop violente réaction contre les abus de l'aristocratie et du clergé. Cette sanglante catastrophe est due en majeure partie à la grossière ignorance du peuple. Les mêmes causes, si on laisse les événements suivre leur cours naturel, amèneront des résultats semblables en Hongrie, car le fond de la nature humaine est le même partout ; et, il faut le dire, la constitution de notre pays ne s'est pas plus améliorée en vieillissant que le moral et le physique de l'homme ne s'améliorent, en général, avec les années. Cet amas de priviléges vermoulus, cet édifice tout lézardé, tout crevassé, n'est étayé que par le fanatisme et l'ignorance habilement exploités. Qui s'inquiète parmi nous des droits de l'homme? Ce nom d'homme peut-il même se donner aux masses abruties?

— Non, interrompit Solartshek ; mais une aurore nouvelle s'est levée pour l'humanité avec la révolution française et depuis le jour où la Bastille a été prise.

— Hélas ! répartit Lazkovitsh en tordant sa moustache, que de Bastilles restent à prendre ! cependant nous y viendrons. L'état de choses actuel ne peut durer nulle part, pas même en Hongrie. Ou la liberté sera partout extirpée, ou elle triomphera sur toute la ligne : quand et comment, je ne vous le dirai pas. J'aime à penser que ce sera bientôt, à moins qu'on ne brûle les annales de l'histoire, à moins qu'on n'élève autour de nous un mur de la Chine, comme dit l'abbé de Sasvar. Ou nous rendrons aux droits au peu-

Digitized by Google

ple, ou il les reprendra ; or il est rare, de l'avis de Danton, qu'un peuple en révolution ne dépasse pas le but par... »

Ici le capitaine parut chercher la suite de la pensée du grand révolutionnaire français. Solartshek l'acheva pour lui :

« Par la force de projection qu'il s'est donnée. »

— C'est cela, reprit Lazcovitsh ; et comme le peuple hongrois est beaucoup plus arriéré encore que ne l'était le peuple français au moment de son émancipation, tout mouvement populaire en Hongrie menace d'être plus sanglant, plus implacable. A qui la faute? Si l'on savait apprivoiser petit à petit ce même peuple, on n'en serait pas réduit à le tenir enfermé dans une cage de fer qui s'ouvre fatalement un jour ou l'autre. Notre but est donc pour le moment d'éclairer, d'instruire, d'apprivoiser le peuple ; apprivoiser est le mot de l'abbé de Sasvar. L'heure de son émancipation est plus ou moins proche : nous voulons qu'il en soit digne et que la liberté ne soit pas dans ses mains comme un couteau trop bien aiguisé dans les mains d'un enfant. Qu'en dites-vous, frère Pætus ?

— Vos paroles sont l'expression de ma pensée la plus intime, répondit Solartschek. Soyons les précurseurs de la transformation universelle. Aplanissons les voies de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

— Et prenons un troisième verre de tokai, dit Lazcovith. J'arrive à nos moyens d'action ; ils se bornent pour le moment à ce petit livre. C'est le catéchisme de l'homme et du citoyen. Peut-être le connaissez-vous déjà, ajouta-t-il en montrant son exemplaire manuscrit ; c'est la traduction hongroise du *Catéchisme révolutionnaire* de Gérard, l'appendice des *Ruines de Volney*, avec quelques variantes assorties à la condition sociale de la Hongrie. Chacun de nous est tenu, en outre, d'introduire au moins dans l'association un membre dont il puisse garantir la sincérité et le zèle. Si vous connaissez une personne dans ces conditions, faites-la-nous connaître à votre tour, à moi, votre initiateur, ou à Shigray qui vous a présenté. Nous consulterons le maître sur son admission.

Après avoir encore expliqué à Solartshek les signes secrets de reconnaissance, le capitaine remplit une dernière fois les verres ; puis élevant le sien :

Digitized by Google

« Au triomphe de la liberté ! » s'écria-t-il.

Solartshek approcha le bord de son verre de celui de Lazcovitsh et porta ce toast avec un enthousiasme qui dissipa le dernier nuage sur son front.

« Vous êtes mon hôte pour cette nuit, reprit frère Curtius. Demain je vous reconduirai de bonne heure à Bude. Pourvu que vous ne vous soyez pas enrhumé dans mon cellier !

— Pourquoi faut-il, murmura Solartshek que les amis de l'humanité se cachent dans les carrières, comme les premiers chrétiens, lorsqu'ils devraient prêcher leurs doctrines sur les toits ?

— Frère Pætus, allons nous coucher. »

CHAPITRE V.

Le Mesmérisme.

Le lendemain, un peu après le lever du soleil, Solartshek fut réveillé par les hennissements de deux chevaux tout sellés, qui apparemment s'impatientaient d'attendre sous ses croisées. Bientôt Lazkovitsh frappa à la porte de sa chambre :

« A cheval, mon jeune ami, à cheval ; mais d'abord le coup de l'étrier. »

En un clin d'œil Solartshek fut prêt. Un verre de vin, quelques bouchées de pain et de jambon leur suffirent à tous les deux, et, sautant en selle, ils galopèrent sur la bruyère, dans la direction de Pesth. Dès qu'ils ralentirent le pas de leurs montures, le jeune avocat exprima de nouveau son étonnement de voir l'association entourer de tant de mystère une œuvre qui, selon lui, n'avait rien à craindre du grand jour.

« Là est votre erreur, votre erreur très-grave, lui répondit Lazkovitsh ; non-seulement le clergé et la noblesse ont leurs motifs pour qu'on n'éclaire pas le peuple, mais ces deux castes sont bien plus jalouses de leur pouvoir que la royauté même. En 1790 et 1791, on a pu imprimer librement et faire circuler, en Hongrie, les plus violents pamphlets contre la maison royale sans encourir aucun danger, tandis qu'en Ecosse de paisibles bourgeois

Digitized by Google

étaient accusés de haute trahison pour avoir travaillé à l'extension de la franchise électorale, et cela dans un pays où le parlement, qui ne représente que l'aristocratie, a depuis longtemps réduit la royauté à un simulacre d'autorité.

— Mais quelles sont vos idées, reprit Solartshek, sur la réforme même à opérer, lorsque le peuple connaîtra mieux ses droits et ses devoirs?

— Mon cher ami, répartit Lazkovitsh, ne m'en demandez pas tant. A chaque jour suffit son labeur ; les principes du droit sont invariables, mais qui peut prédire tous les événements? Ce n'est pas moi, ni même l'abbé de Sasvar. Il y a, du reste, dans la Société des Hommes et des Citoyens un degré d'initiation auquel je ne suis pas encore parvenu, et qui fait entrer dans ce qu'on appelle la ligue des réformateurs. Ces réformateurs se réservent de fixer l'heure de l'action ; ils seront aussi les législateurs de l'avenir. Ne nous aveuglons pas, après tout ; l'ère de la réorganisation de la société hongroise est encore éloignée, à moins de grands événements extérieurs. Si les armées françaises envahissent à la fois l'Allemagne et l'Italie, si les Allemands et les Italiens se lèvent pour donner la main aux libérateurs de l'Europe, alors il sera facile de tracer un plan d'opérations pour la Hongrie ; la traînée de poudre sera bientôt prête ; il suffira d'y mettre le feu. Kosciusko n'est pas encore vaincu en Pologne ; les porteurs de faux nous apprennent ce que peut le patriotisme ; nous verrons sortir de terre des essaims de hussards. Les prisonniers de guerre français, s'ils sont encore là, pourront nous donner un coup de main et former un premier bataillon d'infanterie ; mais il faut d'abord ou que l'Europe entière soit en feu, ou que les masses soient mûres. Alors ça ira tout seul. Excellente pour une révolution de palais, une conspiration aboutit rarement à une révolution sociale. Aussi, vous l'avouerai-je franchement? J'ai peu de penchant pour les voies souterraines ; laissons la taupe faire son métier. L'abbé de Sasvar est d'un tout autre avis ; il croit à la puissance de sociétés secrètes ; il se complaît dans les mystères ; sorti des catacombes, le christianisme, dit-il, a bien conquis le monde.

— Une question encore, capitaine, interrompit Solartshek : comment le comte Shigray, un épicurien et presque un courtisan,

Digitized by Google

est-il entré dans l'association? Comment un but si sérieux n'a-t-il pas effrayé un esprit d'habitude si léger?

— C'est une recrue de Martinovitch, répondit Lazkovitsh. L'abbé se trouvait à Vienne, où il avait fait la connaissance du comte dans les salons officiels. Se promenant un beau matin sur les bastions, ils se rencontrent et la conversation s'engage sur la politique. Martinovitch est passé maître dans la connaissance des hommes et dans l'art de les manier. Cependant il n'usa guère de sa diplomatie en cette circonstance. Après avoir raconté toute l'histoire de l'association, comme s'il s'agissait de la conjuration des Espagnols contre Venise, voyant le comte fort ébahi, il ajouta : « Serez-vous avec ou contre nous? Je viens de me mettre à votre merci, mais je n'en dormirai pas moins tranquille. Ma tête est dans les mains d'un homme d'honneur. »

Présentée sous l'aspect d'un péril à courir, l'affiliation à une société secrète ne pouvait que sourire au comte. Il devint l'un des nôtres, comme il eût accepté un duel. On ne se bat pas toujours volontiers, mais il en coûte bien plus de refuser de se battre, quand on a du cœur; or, ce n'est pas ce qui manque à notre cher comte, si incomplet qu'il puisse être sous d'autres rapports. Frère Catilina ne laisse pas de nous être utile; nous en avons fait notre maître des cérémonies, notre grand machiniste. Il a installé dans mon cellier tout son attirail de magie blanche et d'optique; et pour le bonheur du genre humain, il s'y livre à toutes sortes d'expériences qui l'amusent beaucoup. C'est à ce point qu'il a fait défaut l'autre soir au bal de la baronne Revay pour la première fois peut-être, tant sa fantasmagorie l'occupait.

Cependant les deux cavaliers approchaient de la ville.

« Il me reste une recommandation à vous faire, ajouta le capitaine. Que notre intimité, si nous nous rencontrons dans le monde, ne paraisse pas plus grande que par le passé. La police secrète a partout des yeux et des oreilles. Ralentissez le pas de votre cheval en entrant en ville et laissez-le à l'hôtel des Sept-Electeurs. Au revoir, frère Pætus. » Et il piqua des deux.

La conversation du capitaine et les événements des derniers jours avaient opéré un grand changement dans la situation d'esprit du jeune avocat. La vie sans but et sans attrait à ses yeux, jusqu'à sa rencontre avec Mme de la Viguerie et à son initiation,

Digitized by Google

prenait un nouvel aspect pour lui. La routine légale d'un stage n'avait pu alimenter son besoin naturel d'activité, ni la lecture satisfaire son imagination rêvant une influence pratique dans les affaires du monde. Faute d'accès à une sphère plus élevée, plus vaste, il s'était senti découragé, mécontent des autres et de lui-même. Désormais il comptait parmi les hommes appelés à servir le genre humain; il n'en était plus réduit à plaider de misérables causes, à débattre les intérêts les plus mesquins; à son tour il allait travailler à la transformation du vieux monde, inscrire peut-être son nom dans l'histoire, à côté des illustrations déjà produites par la révolution française.

Ce fut vers la même époque qu'arriva la nouvelle de l'exécution des Girondins. Le tragique destin de ces brillants orateurs émut profondément Solartshek, sans ébranler sa foi politique. Dans les moments de loisir que lui laissaient les affaires, il examinait systématiquement et consciencieusement les idées exprimées dans le fameux catéchisme, par demandes et par réponses. Plusieurs passages lui parurent manquer de clarté ou de précision dans la version hongroise; il y reconnut parfois le style du capitaine et certaines phrases du comte. Cette version semblait due à leur collaboration; l'un d'eux avait au moins retouché le travail de l'autre. Somme toute, aucun des principes fondamentaux du livre n'étant en contradiction avec les siens, il ne pouvait que remplir de grand cœur la mission de le faire circuler.

Solartshek passait alternativement ses soirées avec le baron Ladislas Revay ou chez le docteur Kovatch, s'entretenant avec le premier de l'unique sujet des conversations d'alors, la politique, et lui lisant même quelques passages du catéchisme, à titre de curiosité; car, pour se laisser entraîner à faire du prosélytisme avec le jeune baron, il se rappelait trop ses promesses à la baronne. Chez le docteur Kovatch, et malgré la répugnance de celui-ci à parler politique, on n'évitait pas toujours non plus ce thème presque forcé. Cependant le docteur s'occupait bien plus des phénomènes du mesmérisme, alors dans sa nouveauté, que des rapides et sanglantes phases de la révolution. Souvent il racontait à son petit cercle les merveilleuses révélations faites par des personnes plongées dans le sommeil magnétique et ce qu'on devait appeler plus tard le somnambulisme lucide. Il citait,

Digitized by Google

d'après sa propre expérience, une paysanne qui prédisait l'heure où la prendraient ses attaques de nerfs et indiquait ce qu'il fallait faire, non-seulement pour l'en tirer, mais pour guérir les bestiaux malades, ce qui était d'une tout autre importance pour les paysans. Mme de la Viguerie écoutait avec un vif intérêt ces récits curieux, et selon qu'elle était dominée ce jour-là par sa crédulité française ou son scepticisme français, elle avait peur du magnétisme ou s'en moquait du meilleur cœur. Quelle fille d'Eve pourtant ne soulèverait volontiers un coin du voile de l'avenir? Mme de la Viguerie trouvait plus piquant encore de se trouver en communication directe par un mystérieux fluide avec des personnes placées à de prodigieuses distances. « Je me suis de nouveau enrhumée je ne sais comment, disait-elle. Ce doit être un rhume sympathique, mon cher docteur ; quelque imprudent avec qui je suis en relations magnétiques se sera exposé à un courant d'air à Paris? » Pourtant cela ne l'empêchait pas, dès qu'elle avait un peu de migraine, d'appeler le même docteur à son aide et de se sentir beaucoup soulagée, lorsqu'il avait passé la main sur son front.

L'incrédulité de Solartshek à l'endroit du mesmérisme était, au contraire, absolue. Il démontrait ou croyait démontrer logiquement l'impossibilité de prétendus phénomènes, simulés par des charlatans et leurs compères. Comment admettre que la nature intervertît ainsi ses plans et ses lois? La science avait ses hallucinations, ses mirages, lorsqu'elle voulait sortir du cercle prescrit. A cela le docteur Kovatch répondait :

« Ne construisez donc pas un monde *à priori*. N'appelez pas impossible ce que vous ne pouvez expliquer. Ces lois mêmes de la nature que vous invoquez vous sont encore en grande partie inconnues. La science garde bien des surprises au monde. Qui aurait cru, avant la découverte de Montgolfier, que l'homme pût s'élever dans les airs [1]?

— Il dépend de vous de me convaincre, docteur, répliqua Solartshek : plongez-moi dans ce sommeil lucide ou introduisez ici l'une de ces voyantes magnétiques ; nous lui ferons tirer notre horoscope. Voulez-vous me magnétiser moi-même?

[1] Parmi les prisonniers français alors enfermés dans les prisons de Bude se trouvait le futur aéronaute Garnerin.

Digitized by Google

— Je ne sais si j'aurai la force nécessaire pour cela, dit le docteur. Le magnétisé doit être dans de certaines dispositions où vous ne me semblez pas. Il y a des natures plus aptes que d'autres à recevoir le mystérieux fluide.

— Serais-je une de ces natures? demanda en riant Mme de la Viguerie.

— Précisément, dit le vieux docteur, mais songez aux conséquences sérieuses de l'expérience. Vous allez perdre dans le sommeil magnétique toute individualité, cesser pour ainsi dire de vous appartenir à vous-même. Vous pouvez, dans ce singulier état, dévoiler non-seulement vos propres secrets, mais ceux dont vous seriez dépositaire. Votre volonté perd toute action.

— Ne craignez rien, répartit en souriant Mme de la Viguerie, je n'ai pas de secrets pour vous, docteur, ni pour mes amis. On ne me posera pas, je le sais, de questions indiscrètes. Restez donc, Ellen, » ajouta-t-elle en voyant la jeune fille qui avait écouté en silence la conversation, se lever pour sortir de la salle.

Ellen donnait pour excuse le dîner dont les apprêts réclamaient sa présence; mais tout le monde déclarant qu'on reculerait l'heure du dîner, s'il le fallait, la jeune maîtresse de maison fut obligée d'assister à l'expérience.

Mme de la Viguerie s'assit dans un grand fauteuil, devant lequel le docteur se plaça et se tint debout. Il lui prit les deux pouces, fixa les yeux sur les siens et traça une série de cercles autour d'elle en étendant les mains de manière à ce que le bout de ses doigts effleurât Louise. Abaissant lentement les mains de cette façon depuis le sommet de la tête jusqu'au bout des doigts, il les ramenait par de rapides demi-cercles à la hauteur du front. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Mme de la Viguerie dormait profondément. Bientôt les traits de son visage prirent une expression radieuse, exaltée, et puis cet air de majesté calme et sereine qui succède à une grande lutte morale dans laquelle on a triomphé.

Le docteur fit alors signe à Ellen de s'emparer de la main de son amie.

« Approche donc, ma douce et belle Ellen, dit aussitôt Louise d'une voix sonore et métallique, aussi différente de sa voix habituelle, un peu aiguë, que le calme impassible de son visage l'était

Digitized by Google

de l'ordinaire mobilité de ses traits. Tu es une bonne et courageuse fille et tu auras besoin de ton courage ; mais l'épreuve passée, tu seras heureuse, Ellen, plus heureuse que moi. »

Solartshek approcha à son tour et mit sa main sur l'épaule du docteur. Un violent frisson s'empara soudain de Mme de la Viguerie ; elle se leva, ses traits prirent une expression d'épouvante :

« Arrêtez, arrêtez, il est innocent ! Fuyez, mon ami, fuyez au nom du ciel, au nom de tout ce qui vous est cher ! Ne voyez-vous pas l'échafaud dressé ? Vos amis sont morts, vous vous sacrifieriez en vain. »

Après ces rapides paroles, prononcées d'une voix déchirante, Mme de la Viguerie retomba épuisée dans son fauteuil. Solartshek la regardait avec un mélancolique sourire ; Ellen était profondément émue ; le docteur lui-même semblait soucieux :

« Mme de la Viguerie est vivement agitée, dit-il, ramenons-la au sommeil rafraîchissant de la nature. »

Il traça de nouveau les mêmes cercles autour d'elle, mais dans une direction opposée. Le calme revint sur les traits de Louise.

« N'est-ce pas qu'elle est belle ainsi ? fit observer Ellen à Solartshek en réprimant mal un soupir. »

En ce moment Louise ouvrait les yeux.

« Eh bien ! que vous ai-je prédit ? dit-elle en riant. Êtes-vous content de vos horoscopes ? J'aurai dit quelque sottise, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en remarquant l'air sérieux du docteur.

— Tout s'est à peu près passé comme on devait s'y attendre, répondit Solartshek. Vous avez prédit à Mme Ellen le bonheur dont elle est digne ; à moi, un avenir moins riant, mais c'est ma faute. Ne vous ai-je pas apporté les plus lugubres nouvelles de Paris ? Ne me suis-je pas chargé de vous apprendre le premier la mort des Girondins ? Vous m'avez fait l'honneur de confondre ma destinée avec la leur.

— C'est cela, dit Ellen, Louise aura eu l'imagination frappée. Les tireurs d'horoscopes n'ont jamais passé pour être infaillibles.

— N'y pensons plus, interrompit Mme de la Viguerie ; on ne m'y reprendra pas. »

Et elle essaya de ramener la gaieté dans le petit cercle, sans y parvenir. Le docteur rentra dans son laboratoire ; Ellen se plaignit d'un mal de tête ; Solartshek demeura tout pensif.

Digitized by Google

Mme de la Viguerie ne manquait pas d'attribuer cette préoccupation à ce qu'elle avait pu dire, mais le jeune avocat pensait bien davantage à la beauté vraiment rayonnante de Louise pendant son premier sommeil magnétique; à sa beauté plus séduisante encore dans le sommeil naturel, lorsque Ellen s'était écrié : « N'est-ce pas qu'elle est belle ? »

Le lendemain matin, Solartshek retourna chez le docteur pour savoir des nouvelles de la santé de Mme de la Viguerie. Le docteur était occupé à recevoir les indigents malades qui venaient le consulter, quoiqu'il eût renoncé depuis longtemps à l'exercice de la profession médicale. Ce n'était plus pour lui qu'une question d'humanité pratique. Il lui en coûtait beaucoup de se détourner de ses recherches savantes, mais le sentiment du devoir rempli lui semblait une ample compensation. Ellen était allée faire des emplettes en ville avec la vieille parente qui l'avait conduite à la soirée de la baronne Revay ; Louise gardait la maison : les traits plus abattus que d'habitude, elle accueillit Solartshek par un sourire plein de tristesse.

« Je vous attends avec impatience, lui dit-elle, pour savoir exactement de vous ce que j'ai pu dire dans ce vilain sommeil. Je n'ai pas voulu questionner de nouveau cette pauvre Ellen ; elle en est toute bouleversée et n'a pas dormi de la nuit. Soyez franc, ne me cachez rien.

— Ne vous ai-je pas tout raconté hier ? Vous avez prédit à Mlle Ellen des jours heureux après un temps d'épreuve; à moi, une fin tragique. Vous aviez encore évidemment l'esprit agité par les dernières nouvelles de Paris. Pauvre Vergniaud ! Il n'avait que trop raison ; la révolution fait comme Saturne, elle dévore ses enfants.

— Voilà donc ce qui a tant agité Ellen ! s'écria Mme de la Viguerie, et elle parut rêver un instant. La pauvre enfant ne comprend pas le bonheur que je lui ai promis, s'il ne s'étend pas sur vous. L'esprit des jeunes filles travaille beaucoup, vous le savez; mais comment attacher tant d'importance à un rêve. Est-ce que je ne dormais pas?

— Non, vous prophétisiez, répondit Solartshek : un secret pressentiment me le dit. Il est dans mon destin de mourir jeune et d'une mort violente. Qu'importe, si ma vie est bien remplie !

Digitized by Google

Cette perspective, loin de m'effrayer, me donne plus de courage. Vous m'avez demandé mon secret ; je puis maintenant vous le dire, comme si j'avais un pied déjà dans la tombe ; et, prenant la main de Mme de la Viguerie, il ajouta d'une voix passionnée : Louise, je vous aime. »

Louise retira sa main, cacha son visage et se prit à pleurer.

« Vous pleurez, s'écria Solartshek avec une douloureuse surprise. Cet aveu était-il si inattendu pour vous ? Vous m'avez dit que j'étais trop jeune pour savoir dissimuler mes sentiments. N'avez-vous pas lu dans mon cœur ? Depuis le jour où je vous ai rencontrée pour la première fois dans l'île Marguerite, votre visage y est resté gravé ; le son de votre voix n'a cessé d'y vibrer. Est-ce sur moi que vous versez des larmes, parce que vous ne pouvez payer de retour mon amour pour vous ? Dites-le moi. J'attends à genoux mon arrêt. Grâce à Dieu, je suis déjà condamné à mourir par votre prophétie d'hier.

— Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas ? répondit Louise : dites-moi bien que vous n'y croyez pas. Je ne pleure pas sur votre destinée, mais sur la mienne. Partout je porte le malheur avec moi ; partout je suis une source d'afflictions pour ceux qui me sont chers. Pourquoi suis-je venue dans cette maison ? Vous auriez aimé cette bonne et douce Ellen qui vous aime. Maintenant, il est trop tard ; l'amour ne se commande pas. Vous m'aimez donc, Alexandre ? Vous croyez m'aimer ?

— A quelle épreuve dois-je me soumettre ? s'écria Solartshek.

— Je connais trop le cœur humain, ajouta Louise, pour me confier à ses impressions premières. J'ai trop souffert du désappointement des illusions de ma jeunesse pour me livrer en aveugle à des illusions nouvelles. Pourquoi ne pas nous contenter de cette calme et sincère amitié à laquelle nous trouvons tous les deux un si grand charme ? Pourquoi vous monter l'imagination ? Voyez-moi telle que je suis, votre aînée de tant d'années dans le monde. Ellen est bien plus belle que je ne l'étais, même à son âge. J'ai pour vous la plus affectueuse estime ; vous êtes un noble cœur, je le sais, plein de dévouement, d'abnégation ; je pourrai vous aimer, je le sens, mais un peu de patience, je vous en prie.

— Oh ! merci, s'écria Solartshek, merci pour le bonheur que

Digitized by Google

viennent de me causer vos paroles. Vous pourrez m'aimer, dites-vous? Vous m'aimerez un jour...

— Et savez-vous, reprit Louise, si mon amour ne sera pas une chaîne pesante pour vous, qui avez horreur de toute tyrannie? Le docteur Kovatch, savant dans la science de Lavater, vous trouvait un jour la physionomie d'un martyr. Puissiez-vous n'apprendre jamais ce que peut faire souffrir la jalousie d'une femme. Je serais jalouse, je le sens ; celui que j'aimerais aurait cessé d'exister pour lui-même ; il m'appartiendrait tout entier ; je voudrais lire au fond de sa pensée, pénétrer les replis de son cœur. Il me semble que je le haïrais le jour où il aurait un secret pour moi, car je n'en aurais pas pour lui. Comme vous voilà pâle, Alexandre. Cette perspective vous fait peur ; je le crois bien, elle est peu riante, mais elle est vraie. »

Ellen venait de rentrer dans le salon. Un regard jeté sur Louise et Solartshek suffit pour lui apprendre ce qui s'était passé. Une larme mouilla sa paupière, elle tourna la tête et s'éloigna.

« Voyons, dites-moi toute la vérité, poursuivit Louise ; n'êtes-vous pas découragé par ce que je viens de vous dire...?

— En aucune façon.

— Vous me promettriez de n'avoir jamais de secret pour moi?

— Jamais.

— Eh bien, je vais vous mettre à l'épreuve. Et, fixant les yeux sur lui : Qui pouvait donc tant vous préoccuper le soir où vous êtes venu nous apprendre l'échec des démarches tentées à Vienne, par le comte Shigray, en faveur de mon père et de ses compagnons de captivité? »

Solartshek, embarrassé, répondit, après quelque hésitation :

« Cet échec même ne suffisait-il pas pour m'assombrir l'esprit?

— Soit. Mais que faisiez-vous le lendemain dans le bois de la ville, appuyé contre un arbre de la grande allée de peupliers? »

Cette question produisit sur le jeune avocat l'effet d'un coup de foudre. Ses yeux restèrent fixés au sol ; et, après un moment de silence :

— Vous savez donc...? balbutia-t-il.

— Je ne sais rien, mais je voudrais tout savoir. Je me promenais avec le docteur de ce côté-là, quand je vous ai aperçu de loin, immobile comme un terme. Votre embarras m'étonne, en

Digitized by Google

vérité. Rien n'est plus simple à expliquer. Vous méditiez là, comme au milieu des ruines de l'île Marguerite. Pourquoi reprendre votre air malheureux? Je ne vous fais pas de reproche; vous ne me devez pas encore votre confession générale. Seulement, croyez-en mon conseil : ne promettez jamais au delà de ce que vous pouvez tenir, et surtout ne vous enveloppez pas de mystères avec moi. Je suis femme à les sonder tous. Tenez-vous sur vos gardes si mon amitié ne vous suffit pas. »

Mme de la Viguerie était loin de s'imaginer la torture à laquelle elle mettait en ce moment le pauvre Solartshek, car il voyait s'élever entre elle et lui la barrière d'un secret dont il n'était pas le maître.

CHAPITRE VI.

Un Serbe.

Solartshek rencontra ce jour-là même, en quittant la maison du docteur Kovatch, à quelques pas seulement de la porte, un jeune homme au teint très-brun dont les traits avaient une expression singulièrement morose. Comme il avait déjà aperçu quelque part cette figure-là, il fut peu surpris de voir l'étranger lui ôter son bonnet et lui faire un profond salut; mais Mme de la Viguerie, assise à la croisée, remarqua ce petit incident et conçut aussitôt l'idée de le mettre à profit. Elle avait souvent observé ce même jeune homme aux allures singulières, lorsqu'il venait consulter le docteur; et, s'étant informée de ce qu'il pouvait être, elle avait appris qu'il se nommait Ilia Spirtovitsh, et qu'il était fils d'un Serbe de Saint-Eudre, près de Pesth, lequel avait embrassé le catholicisme romain à l'époque où ce même fils atteignait sa douzième année. D'après la loi qui ordonnait à tous les enfants catholiques de suivre la religion paternelle, Ilia avait été élevé dans cette profession de foi, quoique l'intempérance eût tué le père peu de temps après sa conversion, et que la mère demeurât fanatiquement attachée à l'Église grecque. A peine son mari était-il enseveli qu'elle s'enfuit avec son enfant dans le Banat, pour échapper à ses compatriotes et élever Ilia dans sa propre croyance; mais l'évêque romain d'Osanad, bientôt instruit que

Digitized by Google

le père était mort dans la religion catholique, fit enlever Ilia des bras d'une mère schismatique et confia son éducation aux soins des frères Minorites de Sesvar. L'humeur taciturne du jeune garçon s'accommodait assez bien de la vie monastique, vie exempte de soucis et dont l'oisiveté surtout lui plaisait. Par malheur, au moment même où il allait prononcer ses vœux, l'empereur Joseph ferma les couvents ; les moines se virent bannis de leurs retraites et réduits à vivre d'une petite pension ; on dit aux novices que le monde leur restait ouvert et que l'homme avait pour vocation le travail, et non la contemplation stérile. Cette décision désappointa complétement Ilia Spirtovitsh : l'empereur qui le contraignait à faire œuvre de ses bras lui parut le pire des tyrans, un ennemi du pape, un persécuteur de la religion catholique, apostolique et romaine, un autre Julien l'Apostat.

Provisoirement, il rejoignit sa mère dans le Banat. La pauvre femme remercia le ciel qui lui rendait son fils, et entreprit aussitôt de le ramener à la foi de ses ancêtres. Elle eût été fort embarrassée assurément de dire la différence qui existait entre l'Eglise romaine et l'Eglise grecque, ces deux sœurs jumelles ; mais elle n'en regardait pas moins le catholicisme de Rome comme un véritable paganisme. Ilia, quoiqu'il eût glané quelques bribes de théologie au couvent, n'en savait guère plus sur les dissidences des deux Églises et l'origine du grand schisme oriental. Esprit faible, il céda aux instances, aux larmes, aux terreurs de sa mère, qui le voyait déjà brûlant au fond de l'enfer, et il consulta l'évêque serbe sur les doutes et les scrupules qui commençaient à troubler son propre cerveau. L'évêque savait qu'Ilia avait appartenu jadis à son troupeau ; il n'eut qu'une pensée, celle de ramener au bercail la brebis égarée ; tous les moyens lui parurent bons pour opérer cette reconversion. Au lieu d'entrer en discussion théologique, il accabla le jeune Serbe de reproches et lui répéta sans cesse qu'en abandonnant la religion de ses ancêtres il se damnait irrémissiblement. Ilia promit tout ce qu'on voulut ; sa mère versa des larmes de joie en le voyant revenir à l'Eglise grecque ; cependant elle ne se dissimulait pas combien il était difficile à son fils d'échapper à l'Eglise romaine. Ilia ayant eu l'imprudence de faire connaître sa détermination à l'évêque d'Osanad, celui-ci avait déclaré qu'il la combattrait à toute outrance et ne

Digitized by Google

permettrait pas qu'une âme confiée à sa charge par la providence divine sortît du giron de l'Eglise bâtie sur Pierre, hors de laquelle il n'y a point de salut.

La situation était assez embarrassante pour Ilia. D'un côté, sa mère et l'évêque grec le menaçaient de l'enfer s'il ne retournait pas à sa foi primitive ; de l'autre, l'évêque romain, que, depuis son entrée dans le cloître, il s'était habitué à vénérer comme un saint, et dont il n'approchait jamais sans mettre un genou en terre, sans lui baiser la main, cet évêque le vouait aussi à la damnation éternelle s'il retombait dans l'hérésie de Photius. Ilia Spirtovitsh, nous le répétons, n'avait jamais eu la tête bien forte ; toute discussion d'ailleurs lui était aussi antipathique que le travail ; il avait contracté au couvent l'habitude de l'obéissance passive, si commode aux natures indolentes, qu'elle exempte de toute initiative et de toute responsabilité. Comment échapper aux deux gouffres prêts à l'engloutir ? Comment ne pas tomber de Charybde en Scylla ?

Sur ces entrefaites, de grandes nouvelles se répandirent soudain parmi les Serbes de la basse Hongrie ; l'empereur Joseph venait de mourir à Vienne, et les Hongrois refusaient, dit-on, de reconnaître son successeur. Les marchands et les voyageurs qui arrivaient de Vienne et de Pesth à Versetz et à Temeshvar racontaient encore que la couronne sacrée de saint Etienne, transportée à Vienne par l'empereur défunt, avait été récemment rapportée à Bude en grande pompe, et que la noblesse envoyait des compagnies entières de cavaliers pour garder cet emblème des droits de la Hongrie, jusqu'à l'élection d'un magnat gardien de la couronne par la diète. Selon d'autres rumeurs, ce n'était là qu'un prétexte ; le but réel des Hongrois était de s'emparer de la forteresse de Bude, de se rendre indépendants de l'empereur et de s'allier aux Prussiens et aux Turcs. Le bruit courut ensuite que la Diète s'étant assemblée, les régiments de hussards avaient pris parti pour elle, et que le roi de Hongrie n'était pas encore couronné. On se murmurait enfin à l'oreille que les temps étaient venus pour les Serbes de prouver leur attachement à leur souverain. L'empereur, en récompense, les rendrait maîtres de la basse Hongrie et leur permettrait d'élire un vayvode qui les gouvernerait comme son délégué direct ; leur métropolitain prendrait

Digitized by Google

le titre de patriarche ; les fiers Hongrois se verraient contraints de s'incliner devant lui ; tous les fonctionnaires publics seraient de race serbe. Les principaux meneurs prétendaient avoir vu de leurs yeux une lettre où l'empereur déclarait qu'il accepterait même le titre de vayvode, s'il ne craignait les Hongrois ; et que, si les Serbes voulaient se lever contre eux, il permettrait à ses fidèles sujets de ravager les provinces de leurs ennemis, comme leurs pères avaient ravagé la Prusse et la Bavière. Les évêques grecs envoyèrent de leur côté aux prêtres des paroisses des lettres qui furent lues dans les églises. Ces lettres déclaraient la nation serbe prête à mourir pour son empereur et réclamaient pour elle la permission de se réunir à Temeshvar en assemblée nationale illyrienne.

Cette autorisation fut, en effet, accordée, et, en août 1790, tous les Serbes influents se réunirent à Temeshvar, où les chefs et les évêques se trouvaient déjà rassemblés. Ilia y vint aussi comme curieux ; il eut l'occasion d'entendre plusieurs orateurs : tous demandaient la liberté du peuple serbe et l'indépendance de la basse Hongrie, se fondant sur ce que les Madgyars, horde asiatique, s'étaient jadis emparés de leur pays par la force, n'avaient cessé depuis d'opprimer les populations slaves, et se rebellaient aujourd'hui contre l'empereur d'Allemagne. Les Serbes, au contraire, aimaient l'empereur ; déjà ils avaient obtenu de grands priviléges de Léopold Ier, qui voulait encourager leur résistance aux Hongrois. Ces discours plaisaient fort à Ilia. Malgré son naturel apathique, il se mêlait aux acclamations qu'ils excitaient, jusqu'à complet enrouement, sans se rendre bien compte des griefs articulés. Jamais il n'avait vu le paysan serbe plus foulé que le paysan hongrois, ni le noble serbe moins libre que son voisin de Hongrie ; mais les orateurs déploraient en termes si pathétiques l'oppression que la race slave, primitive et légitime propriétaire du pays, endurait depuis l'invasion hongroise, c'est-à-dire depuis plus de huit siècles, qu'Ilia n'en demandait pas davantage. Ces déclamations calmaient d'ailleurs son esprit et faisaient taire les scrupules de sa conscience. Il apprit ainsi à haïr les Hongrois, à leur attribuer tout le mal, et, cédant aux désirs de sa mère, non-seulement il fréquenta de nouveau l'Eglise grecque, mais il communia même selon le rit grec.

Digitized by Google

« Si je suis dans l'erreur, pensait-il, c'est la faute des Hongrois ; pourquoi, après m'avoir fait entrer de force dans un couvent, m'en ont-ils mis dehors? Eux seuls sont responsables de ma rechute dans l'hérésie, si hérésie il y a ; eux seuls seront damnés. »

Cependant le séjour d'Ilia à Temeshvar devait avoir pour lui des conséquences d'une autre nature. Martinovitch, abbé de Sasvar, assistait à toutes les séances de l'assemblée. En conférences constantes avec les évêques et les principaux chefs serbes, on le regardait généralement comme l'interprète des vues du cabinet de Vienne. Ilia attira l'attention du diplomate ecclésiastique par son assiduité aux séances et le fanatique enthousiasme exprimé par sa sombre physionomie. Croyant voir en lui un instrument utile, l'abbé lui fit raconter son histoire et le prit à son service comme valet et secrétaire, car Ilia cumula les deux fonctions, s'acquittant assez mal de l'une et de l'autre. Son écriture était très-lisible, quoiqu'il ne pût généralement comprendre ce qu'il copiait, mérite de plus aux yeux de l'abbé. Ilia finit par s'attacher à son maître et par le prendre pour guide spirituel, lorsque d'anciens scrupules lui revenaient et le faisaient pencher vers l'Eglise romaine, car il oscillait toujours entre les deux Eglises, fréquentant le plus souvent l'Eglise grecque pour plaire à sa mère, mais accourant ensuite se confesser à l'abbé, comme d'un péché mortel. Martinovitch écoutait avec patience cette confession stéréotypée ; jamais il ne lui refusait l'absolution après une rechute. La voie restait toujours ouverte au repentir, disait-il, et d'ailleurs la prière montait vers Dieu dans toutes les langues, dans toutes les Eglises, quoique la religion catholique romaine fût la meilleure. Cette tolérance, dont Ilia Spirtovitch avait pourtant bon besoin, cadrait mal avec son éducation superstitieuse et son esprit timoré. De tels discours sentaient pour lui l'impiété, mais il n'en revenait pas moins se confesser à l'abbé de Sasvar, qui, fort bon maître, en résumé, le laissait fainéanter la majeure partie du temps et ne s'opposait pas à ce qu'il vît sa mère, malgré le zèle ardent de celle-ci pour une autre Eglise. La pauvre femme avait suivi son fils bien-aimé à Bude, et sa santé n'avait pas tardé à décliner rapidement. De là les fréquentes visites d'Ilia au docteur Kovatch, dans lequel il avait une foi absolue : « Car, disait le jeune Serbe, ce n'est pas un médecin

Digitized by Google

comme un autre ; il ne guérit ni d'après les livres ni avec des drogues, mais avec une eau magique et des grains enchantés. »

Lorsqu'Ilia retourna le lendemain chez le docteur, la dame française se promenait dans le jardin.

« Comment se porte votre mère ? lui dit-elle en venant à lui pour la première fois.

— Ah ! vous savez que j'ai une mère ! répondit Ilia ; Dieu et la sainte Vierge me la conservent ! Le docteur l'a mise en bonne voie de guérison ; il assure qu'il suffira maintenant de quelques bons verres de vieux tokai pour la rétablir complétement. Par malheur, il est difficile d'en trouver du véritable à Pesth. Les marchands sont si fripons ! ils craignent si peu Dieu !

— Je puis vous venir en aide, reprit Mme de la Viguerie ; je viens de recevoir en présent quelques bouteilles d'excellent tokai, et je vais vous en donner une pour votre mère. »

Ilia Spirtovich ne savait comment témoigner sa reconnaissance.

« Rien n'est plus facile, lui dit-elle. Vous connaissez le jeune homme que vous avez salué hier soir, presque à cette même place ?

— Si je le connais ? répondit le Serbe, c'est M. Solartsheck ; il habite à Bude la rue voisine de la nôtre, et comme notre maison forme le coin, quand je fume à ma croisée, je vois tout ce qui entre chez lui et tout ce qui en sort.

— Eh bien ! voulez-vous me rendre un service ?

— Assurément.

— Je ne veux que du bien à M. Solartshek, ajouta Mme de la Viguerie ; mais je désire savoir l'emploi de son temps, les heures où il sort, les personnes qu'il fréquente. Une de mes amies les plus intimes lui porte un vif intérêt. »

Ilia Spirtovitch, malgré son éducation monacale, comprit ou crut comprendre qu'il s'agissait d'une intrigue de femme ou peut-être du mariage de la fille du docteur avec l'avocat, sur lequel on voulait avoir des renseignements. Il promit donc de remplir ponctuellement la mission qu'on lui donnait, et Mme de la Viguerie rentra dans la maison, satisfaite à demi d'elle-même ; car si elle s'applaudissait, d'un côté, d'un commencement de succès pour sa diplomatie féminine, le plus innocent espionnage

Digitized by Google

répugnait à sa nature franche et loyale; mais elle n'avait dit que trop vrai : elle était jalouse et d'un caractère dominateur. D'avance aussi elle se promettait de jouir de la surprise du jeune homme, quand il verrait son existence journalière percée, pour ainsi dire, à jour.

Solartshek continuait de fréquenter la maison du docteur; mais semblant prendre à la lettre ces paroles de Louise : « L'homme qui aurait des secrets pour moi aspirerait en vain à mon amour, » il ne cherchait pas même une explication et ne faisait pas la moindre allusion à sa passion pour elle; seulement il s'empressait de complaire à ses moindres fantaisies; son œil triste et rêveur restait fixé sur Louise.

Ellen ne comprenait plus rien à la conduite de ses deux amis; le docteur y prenait peu garde. S'il était habitué à lire dans les traits du visage le fond permanent du caractère des hommes, les nuances mobiles des sentiments et des passions lui échappaient.

L'instinct féminin de Louise ne l'avait pas trompée; Solartshek ne lui appartenait pas tout entier. Outre la lutte de son amour et de son devoir, son ardent désir de pouvoir atteindre à la fusion de deux âmes en une seule par une absolue communauté de pensées, et son invincible résolution de ne jamais trahir un secret confié à son honneur, un autre souci le tourmentait. Peu de jours auparavant, il avait trouvé dans le fond de son chapeau, en rentrant chez lui, un billet portant ces trois mots : « Tu dors, Pætus ! » C'était l'écriture du comte Shigray, ou il se trompait fort; mais, dans tous les cas, il ne pouvait voir dans cet avis qu'un reproche de n'avoir pas encore présenté un nouveau membre à l'association.

En acceptant cette tâche, lors de son initiation, il l'avait crue très-aisée à remplir; maintenant il en sentait la difficulté croissante. Parmi tous ses amis, quatre seulement lui semblaient assez hommes d'avenir et de progrès pour accueillir favorablement de pareilles ouvertures.

Ladislas Revay, le plus jeune, le plus naïf, le plus enthousiaste, aurait été sans doute le plus aisé à entraîner; mais la conscience de Solartshek se révoltait à la seule idée d'exposer à un péril le fils de la baronne, dont les dernières paroles rés-

Digitized by Google

naient toujours à son oreille : « Défiez-vous de l'abbé de Sasvar. »

Dans le docteur Kovatch il y avait incontestablement un philosophe, un penseur, exempt des vieux préjugés et leur ennemi logique ; mais le docteur s'absorbait de plus en plus dans ses recherches scientifiques. Malaisément le faisait-on sortir de ce genre de méditations pour discuter les principes généraux de la politique ou émettre une opinion sur les événements contemporains. Il avait lu, comme presque tout le monde alors, Montesquieu et Rousseau ; mais ni *l'Esprit des lois* ni *le Contrat social* ne lui semblaient contenir le germe d'une régénération politique. « Jamais le monde, disait-il un jour à Solartshek, n'a été et ne sera gouverné par des théories. Entrons largement dans la voie des améliorations pratiques, régularisons le cours de nos rivières, construisons des grandes routes, développons le commerce et l'agriculture, sondons surtout les mystères dont les sciences physiques sont encore pleines, et nous servirons mieux notre pays qu'en entassant volume sur volume de dissertations métaphysiques empruntées aux Grecs et aux Romains. Les pédants, comme vous les appelez, je crois, et je suis de leur nombre, qui demandent la fondation d'une Académie des sciences hongroise, auront plus fait pour la Hongrie, s'ils réussissent dans leur dessein, que s'ils s'amusaient à traduire dans notre langue tout *le Moniteur* français, et s'ils inondaient nos villages de pamphlets révolutionnaires. »

Comment parler du fameux *Catéchisme* à un homme qui, tenant ce langage, parait d'avance la botte qu'on se proposait de lui porter ? Solartshek se tint donc pour battu quant au docteur.

Le troisième des amis du jeune avocat était un homme qui faisait précisément très-grand cas de *l'Esprit des lois* de Montesquieu, puisqu'il avait écrit un long commentaire fort élogieux sur cet ouvrage ; mais lorsque, dans le dessein de sonder le terrain de ce côté, Solartshek vint pour renouer des relations interrompues depuis quelques mois, il reconnut aussitôt, par l'échange de quelques signes, que l'honneur de cette conquête lui avait été enlevé.

Un seul homme lui restait à voir dans le même but ; c'était l'avocat Paul Oz, cité pour son érudition et son intégrité. Agé de quelques années de plus seulement que Solartshek, Paul Oz

Digitized by Google

s'était fait connaître du pays, depuis la diète de 1790. Avec une admirable lucidité d'esprit, il avait alors saisi au vol, pour ainsi dire, et résumé les plus remarquables discours dans une série de lettres qui, circulant par milliers d'exemplaires, produisaient d'autant plus d'effet que les débats de la diète n'étaient jamais reproduits dans les journaux, malgré la publicité des séances. On imprimait bien les discussions sous une forme officielle, mais à de longs intervalles, et lorsqu'elles avaient perdu tout intérêt. Paul Oz n'était pas moins connu par la chaleur de son patriotisme hongrois, par sa fréquente et amère désapprobation du système politique suivi à Vienne; mais la révolution française ne l'enthousiasmait à aucun degré; loin de là. Il lui reprochait de faire systématiquement la guerre à tous les droits historiques et de s'obstiner à construire un Etat *à priori*, sans tenir compte des institutions consacrées par l'expérience même de ce genre humain qu'on invoquait toujours et qu'on traitait en enfant. Le parti constitutionnel hongrois ne pouvait pas davantage le compter parmi les siens. Non moins hardiment que Lazkovitsh, il déclarait absurde que les nobles seuls fussent représentés dans la diète, lorsque ces mêmes nobles trouvaient bon de s'exempter de toutes les charges publiques. « Une réforme législative opérée par des moyens légaux, » telle était sa devise, peu applaudie dans ce temps-là. Sous l'empereur Joseph, un mal inhérent au despotisme si éclairé qu'il puisse être, la centralisation bureaucratique, qui n'avait plus son frein naturel dans le contrôle de l'opinion publique, avait fait descendre les fonctionnaires de l'Etat au rôle de simples machines, n'ayant pas plus la conscience que la responsabilité de leurs actes; et, depuis la mort du même empereur, le parti constitutionnel se montrait naturellement fort ombrageux; toute innovation lui semblait grosse de périls pour l'indépendance du pays; il ne voulait plus qu'on touchât aux vieilles institutions, même pour en corriger les abus.

Pour les partisans du progrès, il n'y avait rien à espérer des classes privilégiées ni de la diète dont elles étaient les absolues maîtresses; une révolution seule, par son souffle tout-puissant, pouvait renouveler la face des choses.

Entre ces divers partis Paul Oz se trouvait naturellement isolé;

Digitized by Google

mais l'isolement ne pèse pas aux hommes qui vivent dans le passé par leurs études. Très-convaincu de la vérité de ses principes, il y tenait plus que jamais.

Au moment où Solartshek entra, son studieux ami, entouré d'in-folio, était tellement plongé dans la lecture de vieux manuscrits, que la porte criant sur ses gonds ne le tira pas de sa méditation.

« Toujours la même ardeur au travail, mon cher Paul? lui dit alors Solartshek.

— Ah! c'est vous, Alexandre! »

Et, marquant avec soin la page où il en était de sa lecture, Paul Oz se décida à lever la tête.

« Qu'est-ce qui vous amène donc, mon ami? Qu'êtes-vous devenu depuis plusieurs mois?

— Le désir de vous voir après une si longue absence vous explique assez ma visite; car vous vous êtes absenté, je crois...

— Moi! je n'ai pas quitté mes livres!

— Toujours vos in-folio, vos manuscrits, vos vieilles chartes! Toujours en plein moyen âge! Quelle lumière espérez-vous donc faire jaillir de ces temps d'épaisses ténèbres?

— Ne plaisantez pas sur mes in-folio et mes manuscrits, reprit Paul Oz avec un sourire plein d'une ironie intelligente; il y a plus de sagesse politique dans ces vieilles feuilles jaunies et desséchées que dans tous les journaux qui se publient en Europe et dans tous les écrits modernes. Oh! que ne puis-je réaliser ma pensée!

— Quelle est donc cette pensée, mon ami?

— A quoi bon vous la dire? Ce que je rêve ne s'accomplira pas de notre temps. Où trouver des hommes qui consacrent leur énergie et surtout leur argent à un but aussi noble, mais aussi désintéressé que l'instruction du peuple? Il faudra pourtant bien finir par l'éclairer sur ses vrais intérêts, ce peuple qu'on invoque toujours et pour lequel on ne fait jamais rien! A défaut du flambeau, il prend la torche. Que l'exemple de la France ne soit pas perdu pour nous. Un, deux, trois individus peut-être me comprendraient bien; mais mon plan ne peut s'exécuter sans une association nombreuse, pleine de zèle et disposant des ressources pécuniaires, car rien ne se fait en ce monde sans argent. Il y a

Digitized by Google

des conditions matérielles d'exécution auxquelles on ne peut se soustraire. »

Solartshek écoutait attentivement. Son ami ne pouvait être dans de meilleures dispositions, et semblait venir au-devant de la confidence qu'il avait à lui faire.

« Pourquoi désespérer ? lui dit-il. Croyez-vous la Hongrie assez dégénérée pour qu'on y cherche en vain des hommes aimant leur pays et prêts à lui sacrifier leur fortune, leur vie même ? Cette organisation dont vous parlez, qui vous dit qu'elle n'existe pas ? »

Paul Oz regarda son ami d'un air fort étonné et lui répondit, après un instant de silence :

« Non, l'agitation de ces temps est contraire à ce que je rêve et continuerai sans doute de rêver. Je corresponds avec tous ceux qui pourraient me seconder dans ma grande entreprise, puisqu'ils ont dans les mains les trésors dont je veux parler. »

A son tour, Solartshek ouvrit de grands yeux.

« Ainsi, poursuivit Paul Oz, je me suis adressé à l'Université et à l'administration des archives du royaume ; mais, en Hongrie, la censure oppose un obstacle insurmontable à la publication des documents historiques les plus importants. Ils savent que l'histoire est une lutte prolongée et souvent heureuse de la liberté contre le despotisme et la centralisation. Dans les pays étrangers, ces mêmes sources sont dédaignées ou négligées ; l'intérêt général est trop peu éveillé à leur égard pour qu'un éditeur ait la témérité de courir les risques d'une publication... colossale, j'en conviens. Comment ne pas être découragé quand je songe que nous n'avons pas même encore pu publier un *Diplomatarium hungaricum*, qui nous eût donné la solution de tant de questions controversées ? Non, mon cher Alexandre, ne nous abusons pas. Cette publication gigantesque est impossible, quant à présent du moins, et les inépuisables trésors cachés dans ces vieilles paperasses y resteront longtemps encore enfouis. »

Solartshek comprit alors qu'ils parlaient depuis quelques instants sans s'entendre, et qu'il serait difficile de convertir aux idées nouvelles dont la France était le foyer ce bénédictin hongrois, enseveli vivant dans un linceul de parchemin.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

VACANCES DE PAQUES. — PROGRÈS DIPLOMATIQUE. — LA FRANCE RELEVÉE. — L'OPPOSITION DES LORDS. — LE BÉGAYEMENT DE LORD TRURO. — GALERIE DE PORTRAITS HISTORIQUES. — LES GRANDS SEIGNEURS ET LES GENS DE LETTRES. — L'ARISTOCRATIE ET LA DÉMOCRATIE DANS LE ROMAN. — WALTER SCOTT ET CH. DICKENS. — RÉFUTATION D'UNE ASSERTION DE M. DE MONTALEMBERT. — — LES MANGEURS DE CRAPAUDS. — LE PARLEMENT DES REPRIS DE JUSTICE. — LA VAISSELLE DE LA REINE. — UN PRÉTENDANT A LA COURONNE. — SORCIER MALHEUREUX. — L'INCENDIE DE COVENT-GARDEN. — HORLOGE MAGIQUE. — THÉATRES. — LE PREMIER IMPRIMEUR. — LE MAUVAIS GÉNIE. — LES MÉMOIRES DE M. RAIKES. — Mrs FITZHERBERT, ETC.

Londres, 24 mars.

Les vacances de Pâques ont commencé le 16, et les deux Chambres se sont ajournées au 1er avril. Cette suspension de la session n'a eu lieu qu'après une de ces questions parlementaires qui ont une dernière fois constaté que carte blanche est laissée aux plénipotentiaires en conférence à Paris, chacun respectant l'admirable discrétion qui veille à la porte du congrès. « La langue ne fut pas donnée au diplomate pour déguiser sa pensée, comme disait M. de Talleyrand, mais pour se taire, » selon les successeurs de ce grand sycophante. La diplomatie est donc devenue un art à la fois plus facile et plus moral. Le progrès est là comme partout.

De jour en jour, d'ailleurs, on s'est accoutumé ici à la conviction de la paix. On a compris que les préliminaires étant acceptés,

Digitized by Google

on serait bientôt d'accord sur les détails, quand aucune des parties contractantes n'avait intérêt à déplacer les bases de la conciliation. Qu'est-ce qui embarrasse dans un traité? C'est une nouvelle délimitation de frontières et plus encore la distribution des territoires conquis. Or, chacun est très-heureux de pouvoir retirer ses troupes des points occupés militairement. Il ne s'agit plus de refaire la carte de l'Europe. Le résultat réel de la guerre est dans la part d'influence morale qu'elle a faite à chacune des puissances belligérantes, et c'est par l'opinion européenne que cette part est réglée. Il y a mieux : le désintéressement de celle qui a reconquis le premier rang ajoute encore à sa force. Les prétentions de l'Angleterre et celles de l'Autriche ne pourraient que faire ressortir le caractère chevaleresque de la France, caractère qui se manifeste par une modération sincère. Tel est le sentiment que la France inspire aux Anglais de tous les partis, à ceux-là même dont l'orgueil national est blessé de voir que l'Angleterre n'a que le second rôle dans le congrès comme en campagne. C'est là une position admirable dont la France peut être fière, et il faut bien en convenir loyalement : — s'il est vrai, comme le dit la presse anglaise, que la dynastie de Napoléon III doive à la Russie son baptême de gloire, la France elle-même renaît avec la dynastie impériale, complétement affranchie de ces traités de 1815 qui faisaient tache sur le drapeau national.

De moins en moins préoccupé de la guerre, le parlement anglais a continué, dans la quinzaine de mars, la discussion des affaires intérieures. La Chambre des lords a tout à fait écarté la question des pairies à vie, sur laquelle la presse a apporté et apporte encore tous les jours des lumières nouvelles. La prérogative royale a décidément le dessous ; mais les plus monarchiques partisans de la mesure, étant d'ailleurs plus jaloux encore du maintien de l'équilibre constitutionnel, se félicitent de voir une institution aussi essentielle que la Chambre haute prendre une attitude d'indépendance vis-à-vis la couronne. Les pairs eux-mêmes, satisfaits de s'être manifestés comme un pouvoir réel, ont adouci courtoisement toutes les formes de leur opposition. Cet incident comptera parmi ceux qui viennent de temps en temps renouveler les ressorts de la machine gouvernementale. Les lords judiciaires, comme on appelle quelquefois ceux qui ne sont entrés à la

Digitized by Google

Chambre que pour s'y asseoir sur le sac de laine, ont fini par trouver d'excellentes raisons pour repousser, dans l'intérêt de la classe des jurisconsultes, le collègue à vie qu'on voulait leur donner. Les ministres, disaient-ils, n'auraient plus conféré que des pairies viagères aux juges et aux avocats. Or, les juges et les avocats veulent être pairs héréditaires comme les généraux, les amiraux et les grands fonctionnaires de l'ordre civil, que leurs services ennoblissent dans leur postérité la plus reculée. — Une occasion s'est offerte pour glorifier un de ces lords sortis de la pépinière du barreau, celui dont je vous retraçais en janvier dernier l'esquisse nécrologique, lord Truro. Il a laissé une bibliothèque de livres de droit, qui fut amassée par lui volume à volume, dans sa double carrière d'avocat et de juge. Sa veuve, lady Truro, a écrit à lord Lansdowne qu'elle ne croyait pas en faire un meilleur emploi que de l'offrir à la Chambre des lords, désirant que la noble Chambre en l'acceptant la plaçât de manière à ce qu'elle fût à la fois une utile source de renseignements pour messeigneurs les pairs et un monument de l'érudition de leur défunt collègue. Ce don a été agréé, comme de raison, et lord Lansdowne, lord Lyndhurst, lord Grey, lord Derby ont tour à tour célébré les mérites de lord Truro, appuyant sur cette étude consciencieuse de toutes les questions dont il avait contracté l'habitude au barreau, mérite rare en Angleterre comme partout, les avocats en renom examinant leur dossier la veille d'une plaidoirie. Lord Lyndhurst a raconté une piquante anecdote de lord Truro. Lorsqu'il n'était que le simple M. Thomas Wilde, ayant débuté comme avoué, il éprouvait une singulière difficulté à prononcer un certain nombre de mots, arrêté par un bégayement comique chaque fois qu'un de ces mots se présentait dans le discours. Il eut cependant l'ambition de plaider. Que fit-il? Démosthène s'était corrigé, dit-on, d'une imperfection analogue en allant sur le bord de la mer rouler des petits galets dans sa bouche. M. Thomas Wilde s'y prit autrement : il fit une liste de tous les mots que ses lèvres ne pouvaient parvenir à articuler, liste assez longue, à ce qu'il paraît, et il mit en regard la liste de leurs synonymes ou équivalents, effaçant de son vocabulaire les premiers et leur substituant les seconds, si bien que jamais plus il ne bégaya de sa vie. Ce vice d'articulation n'est pas inconnu des pathologistes, et il est utile

Digitized by Google

de citer le remède aux bègues de tous les pays qui se sentiraient la vocation, comme lord Truro, de devenir un jour lord chancelier en Angleterre, ou de rester simplement un grand avocat en France, comme Chaix-d'Est-Ange.

Une autre séance de la Chambre des lords a offert un intérêt particulier aux artistes et aux hommes de lettres, celle où le comte de Stanhope a proposé de voter une somme annuelle destinée à créer une galerie nationale de portraits, une sorte de Musée-Panthéon dans lequel on rechercherait plutôt l'illustration du personnage représenté que le talent de l'artiste. Lord Stanhope a cité la galerie de Versailles, en déclarant qu'il faisait peu de cas de ces peintures de batailles qui couvrent des *arpents de toile*, mais qu'il avait visité avec des émotions plus douces la salle où le roi Louis-Philippe avait eu l'idée de rassembler les illustrations en tout genre des règnes précédents. C'est d'une galerie biographique semblable que lord Stanhope veut doter l'Angleterre, persuadé que l'espoir d'y figurer un jour entretiendra cette émulation de gloire posthume qui inspirait Nelson, s'écriant avant la bataille du Nil : « Un siége à la Chambre des lords ou un monument dans l'abbaye de Westminster ! » « Combien une collection de portraits authentiques des grands hommes, a dit le noble lord, serait utile aux biographes, aux historiens, aux artistes eux-mêmes, quand ils ont à peindre une scène d'histoire ! » Et il a cité M. Carlyle écrivant : « J'ai trouvé souvent un portrait supérieur en renseignements réels à une demi-douzaine de biographies, ou pour mieux dire j'ai trouvé qu'un portrait était comme une petite lampe à la lumière de laquelle il fallait lire une biographie pour la première fois, si on voulait l'interpréter humainement. » Peut-être lord Stanhope aurait-il pu choisir une autorité historique et biographique moins suspecte que ce bizarre et souvent incompréhensible interprète des hommes et des événements. Lord Lansdowne a fort approuvé la proposition, en modifiant seulement ses termes, le noble comte n'ayant mentionné que les portraits des hommes illustres « comme guerriers, politiques, artistes et littérateurs, » ce qui, a-t-il dit, pourrait en faire exclure les *évêques* et les *avocats*. Lord Ellenborough, voyant que cette réclamation en faveur des hommes de robe avait excité l'hilarité, s'est préoccupé, lui, de la difficulté qu'il y aurait à se procurer les portraits des hommes

Digitized by Google

de lettres « naturellement trop timides, trop modestes, trop ré-
« tirés pour songer à transmettre leur image à la postérité, tandis
« que, selon Sa Seigneurie, les personnes jalouses de poser
« sont les aldermen (rires), les shériffs, les directeurs de che-
« mins de fer, les riches épiciers (nouveaux rires), les riches spé-
« culateurs et les opulents boutiquiers de Londres, dont les figures
« embellissent ou défigurent les expositions annuelles... (Eclats
« de rires.) » On voit que le *bourgeois*, même décoré de la robe d'al-derman, l'*épicier*, même quand il a fait fortune jusqu'à pouvoir rêver pour sa fille un mari titré, a, chez la grave aristocratie anglaise, le don de provoquer le rire comme chez les artistes et les auteurs dramatiques de la France, cette terre classique de l'égalité. Le duc d'Argyll a fort approuvé aussi la proposition de lord Stanhope, avec cette restriction qu'on ne pourrait avoir son portrait dans la galerie des grands hommes que vingt-cinq ans après sa mort. Lord Harrowby enfin a exprimé l'espoir que cette espèce de canonisation artistique ne substituerait pas « au vieux sentiment anglais de l'amour du devoir les idées françaises de la vaine gloire. » Ce lord puritain trouve plus français qu'anglais sans doute le mot de Nelson, cité par lord Stanhope. Mais, dans toute discussion, au parlement ou ailleurs, il faut bien que l'orgueil anglais lance son épigramme à la vanité française, comme si la différence entre les deux peuples ne consistait pas surtout dans la forme et la tenue extérieure des salons et des coteries. Lord Byron n'était pas dupe de ce *cant*, qui, il faut bien en convenir, impose cependant à ceux qui le professent un certain respect de soi-même.

Pendant que les pairs d'Angleterre admettaient ainsi les hommes de lettres dans la future galerie des grands hommes, la politesse ne leur était rendue qu'à moitié par les hommes de lettres qui font partie du *Royal litterary fund*, société de secours fondée pour venir en aide aux auteurs tombés dans l'indigence. Le comité dirigeant de cette institution charitable a dépensé en 1855 plus de 2,000 liv. st., et nul ne conteste le bien qu'elle a fait; mais on lui reproche des frais d'administration excessifs, comparés à ceux de la société analogue fondée au profit des artistes. Les administrateurs ne sont pas précisément dans le cas de ces administrateurs des hospices de Madrid dont Gil Blas fait une si

Digitized by Google

plaisante satire, quoique quelques-uns soient très-bien rétribués, logés et chauffés dans l'*hôtel* de la Société; non, mais il y a parmi eux de ces grands seigneurs qui satisfont là ce goût de patronage et d'influence protectrice que la bienfaisance aristocratique cultive si volontiers en ce pays, où l'on aime à se faire honneur de ses vertus les plus désintéressées, de sa philanthropie d'économiste et même quelquefois de sa charité de chrétien. L'opposition, dans le *Royal litterary fund*, a pour chefs MM. Dilke, J. Forster et Charles Dickens, qui est venu exprès de Paris pour faire son petit *speech*. Ce speech, assaisonné de traits satiriques, a fait rire tous les auditeurs, — tous, mais pas tous du même rire. Dickens a décrit plaisamment un des bals philanthropiques de la Société, où il vit danser le menuet à un marquis, et où l'assemblée étant plus choisie que nombreuse, les administrateurs avaient pu saluer à leur aise les lords, les évêques et les agents de change, charmés à leur tour de pouvoir être affables avec la petite littérature et la petite Église. M. J. Forster a été encore plus sévère envers ceux qu'il a accusés d'aller faire une quête servile chez les lords avec la sébile de Bélisaire à la main : *Date obolum Belisario*. M. Milnes a défendu de son mieux les traditions de la Société, en prétendant que les hommes de lettres nécessiteux aimaient mieux recevoir l'aumône de la classe aristocratique que de leurs propres confrères, et, soutenu par M. Murray, l'éditeur de l'aristocratie, il a entraîné la majorité d'autant plus facilement que le comité mis en cause ne s'est pas fait scrupule de voter; mais on croit qu'il a voulu seulement couvrir sa retraite, et qu'il ira au-devant d'un second triomphe comme celui-là, en consentant à la plupart des réformes réclamées par l'opposition [1].

Peut-être cette opposition antiaristocratique dans le sein d'une Société littéraire semblera un argument de plus à M. de Monta-

[1] Au banquet annuel qui rassemble les patrons et les souscripteurs de la Société de bienfaisance instituée pour secourir les artistes indigents, le comte de Stanhope, à qui sir Robert Peel confia par son testament le soin d'éditer ses papiers (journaux, mémoires et correspondance), a annoncé qu'il était sur le point de faire paraître les deux premiers volumes de cette publication, dans lesquels sir Robert Peel explique la part qu'il prit dans les débats sur l'émancipation des catholiques. Sir Robert a voulu que tous les bénéfices qui pourraient provenir de l'impression de ses œuvres posthumes fussent répartis entre les Sociétés fondées pour secourir les artistes, litté-

Digitized by Google

lambert qui, dans sa dernière brochure en l'honneur de l'aristocratie anglaise, fait un crime au plus populaire des romanciers actuels, M. Ch. Dickens, d'avoir introduit la démocratie dans le roman, où sir Walter Scott, son prédécesseur, donnait toujours le beau rôle à des héros de cette classe supérieure que le poëte Dryden appelle la *porcelaine* de la création. Je ne sais sur quel terrain se placera Charles Dickens pour répondre à M. de Montalembert[1]; mais celui-ci a oublié que le tory Walter Scott a dans

rajeurs et savants pauvres. Lord Stanhope a dû placer très-avantageusement l'entreprise en librairie, car il a dit pouvoir déjà verser une somme de cent livres sterling dans la caisse du trésorier de la Société des artistes. C'est M. Murray qui publiera les œuvres posthumes de sir Robert Peel.

La Société des artistes dramatiques a tenu aussi sa séance annuelle, sous la présidence de lord Tenterden, qui s'est presque effacé comme *lord*, en déclarant que, depuis sa plus tendre enfance, il avait aimé le théâtre et les comédiens. M. Charles Dickens a fait son *speech* et a été fort applaudi. Mais il a mieux plaidé encore la cause des artistes indigents dans un meeting tenu au théâtre d'Adelphi, à l'occasion de l'institution charitable du collége de Dulwich, fondé par un acteur, Alleyn, et en faveur des acteurs. Ce collége, comme tant d'autres fondations charitables, a besoin d'une réforme complète.

[1] Voici les phrases de M. de Montalembert auxquelles il est fait allusion ici : — « Un symptôme encore plus sérieux et plus durable se manifeste par le ton général de la littérature contemporaine. Livres et journaux, revues et brochures, prose et poésie, histoire et roman, tout respire un esprit de critique et de dénigrement à l'endroit des classes supérieures ou des institutions anciennes, et, puisque nous avons parlé de romans, il suffira de comparer ceux de Dickens avec ceux de Walter Scott, pour juger de la distance qu'a franchie l'esprit public depuis trente ans. » M. de Montalembert néglige de remarquer qu'entre le roman de Scott et celui de Dickens a régné le *roman fashionable*, qu'on a pu quelquefois considérer justement comme une réaction aristocratique contre le roman de Scott, où l'élément démocratique était au moins mêlé en proportions égales à l'élément aristocratique. A ce point de vue, le roman de Dickens serait réellement la réaction contre le roman *fashionable* plutôt que contre le roman de Scott. M. de Montalembert continue : — « Dans les œuvres du baronnet écossais, il n'y a pas la plus légère trace de protestation contre les idées monarchiques ou aristocratiques, et, s'il a su reproduire avec un incomparable talent les mœurs et le langage des paysans et des petits bourgeois écossais (M. de Montalembert en convient), on doit remarquer qu'il a presque toujours choisi ses héros et ses héroïnes dans les rangs les plus élevés de la société, ce qui n'a peut-être pas mal contribué à la popularité colossale dont il jouissait en Angleterre avant même de la conquérir dans le reste de l'Europe. » Or, c'est justement l'introduction du *peuple* dans les romans de Scott qui fit une révolution littéraire dans le roman et dans l'histoire. M. de Montalembert termine : « Tout au contraire, le romancier le plus en vogue de nos jours a cherché ses sujets et ses personnages dans la vie des classes intermédiaires, et le *aprcum pecus* des novateurs s'est naturellement jeté à sa suite dans la voie où il avait trouvé un succès inespéré. »

L'ouvrage de M. de Montalembert sur *l'Avenir politique de l'Angleterre* a été

Digitized by Google

presque tous ses romans des héros à la Dickens, ou plutôt que, comme on l'a dit de Shakspeare, sir Walter n'a point de *héros*; et s'il en avait, je ne sais trop si ce ne serait pas presque toujours un personnage de la classe *déshéritée*. Pour ne citer que les romans les plus lus, quel est le héros de *l'Antiquaire?* Est-ce M. Monkbarns ou le mendiant O' chiltree? Guy Mannering, ce parfait *gentleman* du roman auquel il donne son nom, est-il un grand seigneur? Non, ni Dandie Dinmont le fermier, ni les contrebandiers et les bohémiens. Dans *Rob Roy*, le chef des Macgregor est bien un gentilhomme, mais tenant trop du bandit pour que nous puissions le considérer comme un type de la noblesse, même dans les montagnes d'Ecosse : le narrateur de l'histoire de Rob Roy y aurait plus droit que lui, mais celui-ci est justement dans le commerce, et le personnage le plus éminent après lui est, certes, un type bourgeois s'il en fut, M. le bailli Jarvie, sans parler du jardinier André Fairsewice. *La Prison d'Edimbourg* suffirait pour réfuter M. de Montalembert, car Jeanny Deans, véritable héroïne, celle-là, n'est pas une duchesse, mais une sublime personnification de la fille du peuple, la poésie de son caractère n'ôtant rien à sa villageoise simplicité. La noblesse a la préséance, sans doute, dans *Old Mortality* (les *Puritains*), mais la démocratie y est-elle sacrifiée par sir Walter à Claverhouse et à lord Evandale, si nous pouvons les considérer comme les héros du roman? La série est longue pour arriver à la *Jolie Fille de Perth*, cette autre héroïne de la classe ouvrière; aussi ne citerai-je encore que le plus chevaleresque des ouvrages de Scott, *Ivanhoé*, qui est pour moi le roman épique par excellence, dans lequel l'Homère de l'Ecosse monarchique est pour le moins aussi démocrate que le fut l'Homère des républiques grecques; car non-seulement il a aussi son Eumée et son Irus dans Gurth et le mendiant boiteux du tournois, mais sa véritable héroïne n'est pas la princesse Rowena..... C'est une pauvre fille de la race opprimée par toutes les autres

traduit et annoté; on le considère ici comme une apothéose du gouvernement et des institutions de l'Angleterre à un point de vue plus aristocratique que libéral. Nous tiendrons compte des objections qu'il soulève. L'ouvrage de M. A. de Gasparin, *Après la Paix*, peut servir de correctif à celui de M. de Montalembert, alors même que les deux auteurs se rencontrent dans les mêmes conclusions.

Digitized by Google

races, la fille du juif, cette Rebecca qui reste dans les imaginations les plus chrétiennes, couronnée d'une si divine auréole. J'en appelle à la mémoire des lecteurs bien plus qu'à cette énumération écourtée, pour oser dire à M. de Montalembert que c'est justement dans Walter Scott que Ch. Dickens, s'il n'était pas trop original pour avoir eu besoin d'un modèle, aurait pu trouver sinon la glorification exclusive des personnages démocratiques, du moins une part plus large faite aux personnages des classes intermédiaires, à ce *peuple* qui jusqu'alors était presque exclu de la fiction en prose et de l'histoire; car, chose singulière, il ne le fut jamais de la poésie, quoique Crabbe, le contemporain de Scott, soit regardé comme le premier poëte de la démocratie. Mais pour conclure, ce qu'il est probable que Ch. Dickens pourrait répondre à M. de Montalembert, c'est que dans ses romans les moins aristocratiques par le choix des personnages, pas plus que dans ceux de W. Scott, il n'est pas juste de dire que *tout respire un esprit de critique et de dénigrement à l'endroit des classes supérieures ou des institutions anciennes*. Cet esprit serait un mauvais sentiment, indigne de la satire toute morale qui élève le génie de Dickens à la hauteur de la plus haute philosophie. Rien de plus opposé au caractère du successeur populaire de W. Scott. Son libéralisme n'a rien de révolutionnaire; sa philanthropie vient d'une bienveillance naturelle, et non de cet hypocrite amour des classes pauvres qui n'est que la haine et l'envie des classes riches. Ch. Dickens, entre autres qualités, a une perception très-vive du ridicule; mais justement quand cette perception l'a entraîné à faire une caricature, c'est plus souvent aux dépens de quelque personnage de la bourgeoisie ou du bas peuple. Ses Tartufes, dignes de ceux de Molière et de Marivaux, sont tantôt un architecte, tantôt un élève de procureur, tantôt un maître de pension, tantôt un manufacturier. Aucun de ses escrocs n'a, si je m'en souviens bien, une généalogie authentique. Ce qu'il n'a même pas autant attaqué, dans ses tableaux de mœurs, qu'il aurait pu le faire, c'est ce qui est certainement l'antipode de l'esprit démocratique, le sot respect des parvenus anglais pour les lords, ce respect dont Thackeray a fait une des variétés du *snobbisme* ou *béotisme* chez un peuple où l'on oppose si volontiers à la familiarité française l'indépendance de chaque

Digitized by Google

classe, la dignité de chaque individu. Je ne sais, en vérité, ce qu'il y a de plus risible, ou de la vanité des parvenus français qui veulent tous être marquis, ou du servilisme des parvenus anglais qui se contentent de pouvoir échanger un salut avec un lord. Il y a un nom en anglais pour ce culte de l'idole titrée : on appelle ces parasites désintéressés des mangeurs de crapauds, *toadeaters*, et Charles Dickens s'est servi du mot dans son discours à la réunion du fonds littéraire [1].

C'est dans les réunions publiques, les *meetings*, que les classes et les individus montrent réellement l'indépendance et la franchise du caractère national. Ces petits parlements ont leurs sténographes, et les orateurs aiment à figurer le lendemain avec leur discours et leur vote dans les colonnes de leur gazette. Ce jour-là ils se pavanent, ils font la roue en famille, ils ont exercé le plus beau privilége du Breton né libre (*freeborn Briton*), le privilége de parler en public.

Le 12 de ce mois s'est tenu un de ces parlements dont la composition démontre toute l'étendue du privilége. C'est le *meeting* des repris de justice libérés, les « ticket of leave men » (convicts qui ont une carte de congé). Il y a aussi des philanthropes pour s'occuper spécialement de cette classe suspecte, comme il y en a pour patroner les demoiselles errantes, les filles-mères, les voleurs adultes non libérés, les petits voleurs qui consentent à aller à l'école, etc.; le patronage philanthropique rivalisant avec la charité chrétienne et abritant, comme elle, sous son manteau toutes les misères sociales. C'est M. H. Mayhew, le célèbre auteur de la statistique des classes pauvres de Londres, qui a pris sous sa protection les repris de justice libérés et qui les a convoqués pour savoir d'eux-mêmes quels obstacles s'opposent à leur réconciliation avec la société. M. Mayhew a bien compris que sa convocation serait mal accueillie sans une petite précaution. Si la

[1] Le mot se trouve dans le grand dictionnaire de Johnson avec cette définition, appuyée d'une phrase de sir C.-W. Hanbury : — *Toadeater*, terme de mépris pour un parasite flatteur et un servile sycophante.

« Je fus réduit à être un mangeur de crapauds aussi misérable qu'aucun de ceux de la Grande-Bretagne; ce qui, dans le sens strict du mot, signifie un valet, avec cette distinction, que le mangeur de crapauds a l'honneur de dîner avec milady et le malheur de ne pas recevoir de gages. » Nous avons en français l'expression *d'avaleur de couleuvres*.

Digitized by Google

police réclamait son droit de présence à la porte, les libérés hésiteraient à la franchir. Il a donc obtenu que la police s'abstiendrait de paraître, lui garantissant le maintien de l'ordre intérieur et pouvant, en effet, le garantir avec le vieux proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas entre eux. Il n'est venu cependant que cinquante individus, qui ont pu vérifier qu'il n'y avait pas dans la salle un seul faux frère. M. Mayhew a présidé et a prononcé le plus bel éloge de tous ses clients, en disant d'eux qu'il en avait éprouvé ou employé plusieurs, et qu'aucun n'avait trompé sa confiance en lui faisant tort d'un liard, d'où il a conclu que les êtres les plus dégradés conservent toujours un germe latent de probité qu'il ne s'agirait que de savoir développer. Voilà qui est consolant. M. Mayhew a ensuite invité messieurs les libérés à raconter eux-mêmes leur autobiographie, à faire la confession de leur délit, à dire la manière dont ils l'avaient expié dans les pénitentiaires et leur mode de vivre depuis leur libération. Il s'est trouvé des orateurs *libérés* qui ont été enchantés, eux aussi, de l'occasion de faire en public leur petite histoire ou leur petit roman. Un nommé Pierre surtout a déployé un rare talent d'élocution; il arrive d'une colonie pénale, et il déclare ne pas mieux demander que de ne plus laisser égarer sa main dans la poche des honnêtes gens; mais si les honnêtes gens ne lui donnaient pas du travail, il serait bien obligé de prélever adroitement sur eux un emprunt forcé. (Applaudissements.) Après ce déporté éloquent, il s'en est présenté un autre qui a dit avec modestie n'être pas un Fox ni un Mirabeau, mais tout naïvement un ancien marchand de fromages, qui depuis sa libération s'était fait marchand de peaux de lapins. Cet état nomade lui avait réussi assez bien, lorsqu'il avait eu la fantaisie de se marier, et pour entretenir son ménage il prévenait le président qu'il serait forcé, malgré lui, de vendre des peaux de chats pour des peaux de lièvres, si la société qui patrone les libérés ne venait pas au secours de sa bonne envie de faire honnêtement son commerce. Un maçon, un ouvrier des docks et un maréchal ferrant ont tour à tour pris la parole, tous déclarant, comme les premiers orateurs, qu'ils comptaient sur la protection des philanthropes pour ne pas tomber en récidive. M. Mayhew a clos la séance en promettant de provoquer une souscription destinée à encourager les bonnes intentions de tous

Digitized by Google

ses protégés. L'ordre le plus parfait a régné dans le meeting. Voilà donc les libérés en pleine jouissance des priviléges du « Breton né libre ».

Il serait curieux de savoir si aucun des membres de ce pandemonium constitutionnel n'a participé à l'audacieux attentat qui a failli naguère réduire la famille royale d'Angleterre à dîner avec de simples cuillers en métal d'alliage et des fourchettes de fer, comme la très-petite bourgeoisie. Lorsque la reine transmigre d'un palais à un autre, de Buckingham-House à Windsor ou à Osborne, la vaisselle au chiffre de Sa Majesté la précède de quelques heures. Dans la domesticité du palais sont compris dix serviteurs spéciaux composant le département de l'argenterie de table (*the silver pantry*), trois *yeomen*, un *groom* et six assistants de la silver pantry. Mais ces messieurs, comme tous les domestiques de bonne maison, croiraient déroger si, parés d'une belle livrée et touchant de gros gages, ils faisaient eux-mêmes leur service. Ils dédaignent même de surveiller les hommes de peine qui le font pour eux. C'est ainsi que l'autre jour, la reine devant se transporter à Windsor, la vaisselle royale a été emballée tant bien que mal et confiée à un charretier de louage pour être voiturée dans son fourgon du palais de Buckingham à la station du chemin de fer. Le charretier, arrivé au terme de son trajet, escorté non de messieurs les officiers de la vaisselle, mais de trois ou quatre autres charretiers, aperçoit l'attrayante enseigne du *Pourceau qui siffle*, et ayant une demi-heure à perdre, il laisse son fourgon à la porte du cabaret pour régaler ses camarades d'un pot de bière. Ces braves amis ne restent là que *cinq minutes* à boire, ou ils s'imaginent du moins ne pas être restés plus longtemps ; mais pendant que le fourgon a été abandonné à la bonne foi des passants, comme s'il ne contenait pas un trésor dans le genre de ceux qu'Ali Baba allait chercher par charretées aussi dans la fameuse caverne, deux individus s'en étaient approchés, l'avaient examiné curieusement, et avec une subtilité qui annonce une grande pratique, ils avaient soustrait un caisson contenant toute la vaisselle à l'usage des petits princes et des petites princesses. Ils étaient arrivés là dans un fiacre : on les avait vus paraître et disparaître, mais personne ne s'était inquiété de la curiosité avec laquelle ils avaient inspecté le fourgon. Ceci avait lieu samedi

Digitized by Google

de l'autre semaine : lundi matin on a eu enfin de leurs nouvelles. Un jeune homme a aperçu sur la pelouse du parc Victoria le caisson avec le chiffre couronné de la reine ; le couvercle ne tenait plus, ayant été forcé dans ses charnières. Tout ce qui était argenterie en avait été retiré, cuillers, fourchettes, etc.; mais on avait laissé les lames de deux douzaines de couteaux, plus quelques articles singulièrement placés là en société de la vaisselle royale : deux chemises, neuf paires de bas, une camisolle de flanelle, etc. ; une fille de cuisine ayant probablement emballé dans le caisson ces détails de sa garde-robe. Les journaux demandent à quoi servent les dix domestiques chargés de ce département du ménage de Sa Majesté.

La reine a pu croire aussi un moment ce mois-ci qu'on en voulait à sa couronne, non pas à sa couronne matérielle, gardée à la Tour avec plus de soin que son argenterie de table, mais à son titre de reine. Le prétendant y a mis des procédés. Il s'appelle M. C. Parker, et il a écrit à Sa Majesté qu'il n'aurait recours à la force des armes que si elle ne descendait pas volontairement du trône. Comme la plupart des prétendants, celui-ci a pour lui un droit divin : il se dit prophète, un prophète assez connu dans la Bible, le prophète Elisée. Dieu l'envoie pour régner sur la biblique Angleterre. La première lettre de M. C. Parker étant restée sans réponse, il en a écrit une seconde. La reine lui a expédié cette fois pour messager le sergent Lockyer, agent de la police de sûreté, qui a reconnu dans M. E. Parker le plus inoffensif des prétendants (ce superlatif a une valeur en ce siècle où les prétendants sont devenus si pacifiques). M. Parker s'est laissé conduire sans résistance à Bedlam, tout en répétant qu'il était bien l'envoyé de Dieu, et que sa mission avait été annoncée dans les derniers versets de l'Ancien Testament et dans l'Apocalypse.

Un sorcier n'a guère été moins malheureux ce mois-ci que ce prophète : c'est le professeur de magie Anderson, de qui on a pu dire, comme de tous les sorciers, qu'il sent le fagot, et qui semble en vérité avoir un diable bien perfide à son service, car voilà le troisième théâtre qui brûle sous sa direction. Il terminait sa saison à Covent-Garden par un bal masqué, espèce de divertissement si mal fréquenté aujourd'hui en Angleterre, qu'un journal aussi peu puritain qu'est le *Times* a pu insinuer dans un article

Digitized by Google

sérieux, qu'il était à regretter que l'incendie n'eût pas éclaté pendant la phase délirante de cette orgie, pour que la flamme dévorât les danseurs et les danseuses ; les honnêtes familles ayant perdu là une occasion de se débarrasser de leurs enfants prodigues. On n'a pas manqué d'accuser le sorcier d'avoir lui-même mis le feu à Covent-Garden. Il va poursuivre ses accusateurs devant la justice. Ce sinistre prive Londres de sa plus belle salle, dont il ne reste plus qu'une vieille horloge, magiquement sauvée une première fois, lorsque le théâtre fut incendié, en 1808. Covent-Garden était depuis quelques années le premier sinon le seul Opéra italien de la capitale; M. Lumley n'a jamais renoncé à rouvrir le théâtre de la Reine. Le lendemain de l'incendie, il arrivait de Paris, où il était allé se liquider avec ses créanciers, lorsqu'il a appris la catastrophe qui compromet fatalement la prochaine campagne de son concurrent, M. Gye. Les deux directeurs pourront bien finir par s'entendre, sinon Londres risque d'être réduit cette année à la musique indigène [1].

Les théâtres non chantants ne se sont pas hypocritement affligés de l'incendie que déplorent surtout les dilettanti, consolés, en attendant, par la voix de Jenny Lind [2] et la flûte d'un musicien sarde aveugle, Joseph Picco. Cet artiste a dû passer par Paris, ou il y passera. Il a la prétention de ressusciter la musique pastorale des anciens, ou du moins on la lui prête. J'aime beaucoup la musique simple : cependant je ne suis pas fâché quand l'aveugle exécute sur son instrument quelques variations du *Carnaval de Venise*, de *Norma* et surtout des airs de Rossini, dont le genre est très-peu pastoral, je pense. Vous savez, du reste, que c'est surtout par les concerts, soirées ou matinées musicales que Londres consacre la semaine sainte, en attendant les pantomimes de la semaine de Pâques. C'est le printemps des artistes qui précède le

[1] Ce n'est qu'un vœu jusqu'ici, car M. Gye, le directeur de la troupe italienne de Covent-Garden, a loué le petit théâtre du Lycæum pour y tenir ses engagements avec les artistes. Au prix que les grands talents lui coûtent, il est difficile qu'il fasse ses frais dans une salle de cette dimension. M. Lumley annonce de son côté qu'il est en mesure pour rouvrir la grande salle de Haymarket.

[2] Avec sa libéralité habituelle, Mme Goischmit (Jenny Lind) a consacré la recette d'un de ses concerts à la souscription charitable en l'honneur de miss Florence Nightingale, la noble infirmière protestante. Cette recette était de plus de mille livres sterling (vingt-cinq mille francs).

Digitized by Google

printemps du rossignol et de l'hirondelle, les artistes étant ici les oiseaux d'une saison.

Les pièces *originales*, comme on les appelle quand elles ne sont pas littéralement traduites, continuent à être fort rares. Aussi dois-je mentionner *le Premier Imprimeur*, représenté au théâtre de la Princesse, et qui est de MM. Charles Reade et Tom Taylor, deux auteurs complétement de l'avis de M. E. Legouvé, sur les avantages de la collaboration, car voilà trois ou quatre pièces qu'ils ont faites en commun. *Le Premier Imprimeur* est un drame avec des scènes comiques. La découverte de l'imprimerie y est attribuée à Laurens-Janseen Costar, de Harlem, en Hollande. Jean de Guttemberg n'est que son premier ouvrier. Costar à l'enthousiasme de l'inventeur joint celui de l'amoureux. Il aime la charmante Marguerite, fille du bourgmestre de Harlem. Guttemberg est un traître qui parvient à lui dérober son secret et sa maîtresse. Pour mieux s'assurer cette double possession et aller en jouir paisiblement à Mayence, il dénonce Costar au duc Philippe, qui le fait emprisonner. Quatre ans après, Guttemberg est riche, honoré et heureux... s'il pouvait oublier l'origine de son bonheur, s'il pouvait penser du moins que le pauvre Costar a été pendu. Soudain,

Les morts après *quatre* ans sortent-ils du tombeau?

Non... Mais les prisonniers s'échappent quelquefois de leur prison. Ainsi a fait Costar, qui arrive à Mayence. Naturellement c'est pour réclamer son invention et révéler l'atroce perfidie de Guttemberg. Celui-ci a peur d'abord. Comment se soustraira-t-il à la vengeance de son infortuné maître? Le diable le tire de là : non pas le diable de Faust, mais le vrai démon des traîtres, celui qui vit invisible en eux, leur scélératesse même. Guttemberg a pour lui l'amour-propre des citoyens de Mayence, qui ne veulent pas qu'un étranger enlève à leur compatriote l'honneur de la plus belle invention du siècle. Costar est traité par eux d'imposteur, d'insensé. Le pauvre enthousiaste n'a qu'à partir au plus vite, s'il ne veut être pendu tout de bon cette fois ou être encore privé de sa liberté. Une consolation lui est seulement réservée à Mayence : Marguerite revoit en lui l'homme qui l'a seul aimée d'un amour pur, et elle croit en lui. Costar espère que la postérité lui rendra

Digitized by Google

justice comme Marguerite. Il paraît que cette justice lui est depuis longtemps rendue à Harlem, dans une légende populaire. Le proverbe : « Nul n'est prophète en son pays » reçoit quelquefois de ces démentis dans les traditions locales. Malgré ce proverbe, le drame de MM. Reade et Taylor aurait plus de succès à Harlem qu'à Mayence. Littérairement, c'est un drame qui a de l'intérêt, le dialogue est bien et quelques déclamations sur la liberté de la presse n'ont pas nui au succès.

Une autre pièce, originale aussi, a été jouée à Haymarket. *Le Mauvais Génie*, par M. Bayle Bernard. Je dois en parler, parce qu'elle montre jusqu'où va, dans les mœurs anglaises, une variété de ce ridicule que je signalais tout à l'heure, le ridicule non pas précisément d'être gentilhomme (prétention difficile dans un pays où le livre le plus répandu après la Bible est peut-être, sous divers titres, le *Mémorial de la noblesse*), mais la vanité moins ambitieuse d'être allié aux gens comme il faut, à la *gentility*. Un enrichi qui a longtemps vécu dans l'Inde croit pouvoir y avoir fait peau neuve de manière à ne plus être reconnu en Angleterre. Il veut surtout faire souche en épousant une dame bien apparentée. Son *mauvais génie* est un ancien ami qui a une mémoire imperturbable et qui, se mettant en travers de tous ses projets, le force enfin d'avouer qu'il est à la fois le fils de son père et le père d'un enfant abandonné par lui, comme le témoignage vivant d'un premier mariage contracté avec une femme de sa classe. Le *mauvais génie* est un caractère fort amusant, taquin par un esprit de justice morale, et par ses tours plaisants faisant rire tout le monde, excepté l'ami dont il a juré de réveiller les bons sentiments.

Je ne sais pas trop si on ne pourrait pas appeler les mémoires d'un parvenu le « *Journal de Thomas Raikes*, Esq., comprenant des réminiscences du monde social et politique à Londres et à Paris pendant seize années, de 1831 à 1847. » L'auteur de ce journal, qui vécut réellement dans la plus haute société, n'avait aucun titre, et appartenait à une famille de commerce. Mais on n'est plus un *parvenu* dans le cercle si exclusif du grand monde anglais, quand on y est arrivé tout naturellement par ses relations d'enfance, et qu'une belle fortune vous a permis de perfectionner dans les salons l'éducation de l'école et de l'Université. M. Raikes avait été élevé à Eton, école un peu trop vantée par M. de Mon-

Digitized by Google

talembert, qui n'y a vu qu'une pépinière aristocratique, et qui, si elle valait réellement nos écoles analogues en France, entre autres le collége de Juilly, situé aussi à la campagne, aurait doublement tort de n'être accessible qu'aux enfants riches, qui, grâce à l'odieuse tradition du *faggisme*, risquent d'y contracter tour à tour la basse soumission de l'esclave et la cruauté orgueilleuse du tyran. Le jeune Raikes se trouva là le condisciple de lord Wellington. Ses études classiques étant complètes, il fit son tour d'Europe avec un précepteur, comme faisaient autrefois les jeunes lords, et dans les cours du continent il put renouer ses amitiés d'école. De retour à Londres, son père voulut l'associer à son commerce; mais l'air d'un comptoir de la Cité ne pouvait plus convenir à ce jeune camarade des lords : il y étouffait et donnait un très-mauvais exemple aux commis de la maison. Il reprit bientôt son essor aristocratique, s'établit dans un hôtel du West-End, se fit affilié aux clubs fashionables, admettre dans les plus nobles salons et s'y fit remarquer par un ton excellent. C'était vraiment un *gentleman* sinon un gentilhomme, un *arrivé* plutôt qu'un *parvenu*, distinction qu'on attribue à M. de Talleyrand. La maison de commerce entretenait cette existence élégante. Par malheur cette maison eut sa crise comme tant d'autres, en 1833, et M. Raikes quitta Londres pour Paris, où il espérait vivre encore dans le monde distingué avec une économie de cinquante pour cent sur sa dépense. Il ne revenait plus en Angleterre que pendant une saison, toujours reçu et n'étant plus tenu de *recevoir* ou de *rendre*, mots synonymes en un certain sens. Dans son journal, M. Raikes a donc un pied sur chaque bord de la Manche : c'est une chronique des salons des deux capitales. Comme à Paris il se piquait de fréquenter surtout le faubourg Saint-Germain, nous lui devons un écho de tous les commérages sur la cour de Louis-Philippe. M. Raikes allait aux Tuileries de sa personne, et il aurait pu être un peu plus indulgent pour cette cour bourgeoise, s'il n'avait craint de compromettre par cette indulgence son caractère aristocratique. Lui, fils de marchand, il rit des économies du roi-citoyen, il rit de ses poignées de main, il rit de la mauvaise société qu'on coudoyait à ses bals, et répète avec bonheur l'anecdote de cette belle dame qui, se plaignant à son partenaire dans une contredanse d'avoir des souliers trop

Digitized by Google

étroits, se vit présenter une carte où elle lut : « *Untel*, cordonnier », —l'artiste lui offrant d'aller chez elle le lendemain matin pour lui prendre mesure. Je viens de vous donner l'échantillon des anecdotes françaises que M. Raikes a crues dignes d'être transmises à la postérité. Ses anecdotes anglaises ne sont guère plus piquantes, et quelques-unes ne prêtent pas à la famille royale d'Angleterre une physionomie beaucoup plus noble qu'à la branche cadette des Bourbons. Nous apprenons, par exemple, que le feu duc d'York ne payait pas volontiers ses dettes de jeu ; mais du moins il se laissait rafraîchir la mémoire par ses créanciers. « Je me rappelle qu'une fois, à Brighton, le duc d'York invita « Keatinge, un Irlandais bon enfant, à venir dîner avec lui et à « faire sa partie au whist. Keatinge gagna et n'ayant pas reçu « d'argent, joueur ponctuel, il écrivit à Son Altesse royale pour « le réclamer. Le duc le lui fit remettre, et Keatinge lui en accusa « réception en commençant sa lettre par cette citation de « Shakspeare :

> Now is the winter of my discontent
> Made glorious summer by this sun of York.
>
> « Par le beau soleil d'York qui tout à coup a lui,
> « En été s'est changé l'hiver de mon ennui. »
>
> (*Richard III.*)

En attendant les tomes III et IV de M. Raikes, qui seront peut-être plus piquants, voulez-vous des anecdotes sur la cour royale d'Angleterre ? je vous envoie les *Mémoires de Mrs Fitzherbert*. Ce n'est pas un livre bien fait, c'est plutôt un *Mémoire* que des Mémoires ; mais il est facile d'en extraire un curieux récit du mariage de cette femme de roi qui ne fut pas reine, et à propos de laquelle la reine Caroline répondit à l'accusation d'avoir violé son serment de fidélité conjugale : « Non, non... ou du moins si je l'ai violé, c'est avec le *mari* de mistress Fitzherbert[1]. »

NOUVELLE SUBSTANCE ALIMENTAIRE ET NOUVELLE BOISSON.

On s'est beaucoup occupé, depuis quelques années, de chercher une plante qui pût remplacer, en totalité ou en partie, la pomme

[1] Nous publierons dans notre prochaine livraison les faits les plus saillants de ces Mémoires.

Digitized by Google

de terre, dont les produits sont incertains. Plusieurs ont été indiquées. On a parlé tour à tour de l'oxalide à tubercules, de l'aracacha, de la petite chélidoine, et de beaucoup d'autres; mais lorsqu'on est venu à les mettre à l'épreuve ou simplement à les examiner au point de vue de l'agriculture pratique, on a dû reconnaître qu'elles ne répondaient pas au but que l'on s'était proposé.

La plante sur laquelle se portent en ce moment les expériences de l'Europe est un igname de l'Orient, que les travaux des alliés ont tiré tout à coup de l'obscurité dans laquelle il végétait depuis six mille ans. Il appartient, comme les ignames déjà connus des Indes orientales et occidentales, au genre *dioscoræa;* mais il diffère beaucoup de ces espèces par ses caractères particuliers. Les expériences faites par M. Decaisne portent à croire que la culture de cet igname ne tardera pas à prendre un grand développement en France ; et le professeur Lindley, se fondant sur sa distribution géographique et sur son affinité avec notre bryone des haies ou vigne vierge, dont il se rapproche beaucoup, ne voit pas de raison pour qu'il ne s'acclimate pas en Angleterre.

Cette plante a de grandes racines vivaces, dont l'extrémité supérieure est grosse comme le poing et qui vont en s'amincissant par le bas jusqu'à ce qu'elles n'aient plus que l'épaisseur du doigt, descendant ainsi perpendiculairement jusqu'à la profondeur d'une yard, si le sol est assez meuble. La tige est annuelle, de l'épaisseur d'une plume d'oie, cylindrique, s'enroulant de droite à gauche, haute de deux yards, d'une couleur violette, avec de petites taches blanchâtres : quand elle n'est pas soutenue artificiellement, elle traîne sur la terre, projetant des racines à ses articulations. Cette plante, connue en Chine sous le nom de *sainin*, y est depuis longtemps cultivée sur une grande échelle; et M. de Montigny, qui l'a importée de Shanghaï en France, déclare qu'elle est d'un grand rapport, et que les Chinois en font une aussi grande consommation que les Européens de la pomme de terre.

Jusqu'à présent il n'a pas encore été prouvé par la pratique qu'elle pût convenir à l'Angleterre et s'adapter à son sol ; mais les horticulteurs français, qui en ont fait l'objet d'une étude particulière, sont arrivés aux conclusions suivantes : 1° que, sous le rapport du goût et des propriétés nutritives, elle est égale à la

Digitized by Google

pomme de terre, sinon supérieure ; 2° que son produit est plus considérable, et en même temps plus certain, en raison de son exemption de la maladie qui attaque la pomme de terre ; 3° qu'elle vient sur un sol sablonneux et ordinairement considéré comme stérile, offrant ainsi un excellent moyen de mettre en valeur des terrains jusqu'alors improductifs ; 4° qu'elle se propage facilement ; 5° qu'elle peut rester plusieurs années dans la terre sans dégénérer, mais qu'au contraire elle augmente en volume et en poids, fournissant en toute saison un aliment à la portée de tout le monde ; 6° qu'après la récolte elle peut se conserver, dans des caves ou sous des hangars, pendant plusieurs mois après que la pomme de terre a cessé d'être mangeable ; 7° qu'elle est moins longue à cuire que la pomme de terre : il suffit qu'elle ait bouilli pendant dix minutes.

M. Decaisne, en rendant compte de ses expériences, fait observer que pour qu'une plante nouvelle ait chance d'être utilisée dans l'économie rurale, il faut qu'elle remplisse certaines conditions, sans lesquelles sa culture ne saurait être profitable... Or, ajoute-t-il, l'igname de Chine remplit toutes ces conditions. Il est cultivé de temps immémorial ; il vient parfaitement sous le climat de la France ; sa racine est volumineuse, riche en matière nutritive ; il peut se manger cru, ou bien bouilli ou rôti, n'ayant alors d'autre goût que celui de fécule. C'est, comme la pomme de terre, un pain tout fait, et il vaut mieux que la patate ou pomme de terre douce.

Voici quel est le système de culture recommandé, pour l'Angleterre, par le professeur Lindley. Pour la propagation, les plus petites racines sont mises de côté et enfouies pour les préserver de la gelée. Au printemps, on les déterre et on les plante en sillons, assez rapprochés les uns des autres, dans un terrain bien préparé. Elles ne tardent pas à projeter des tiges couchées, dont on fait des boutures, aussitôt qu'elles ont acquis une longueur de six pieds. Dès que ces boutures sont prêtes, on dispose un champ en billons, le long de chacun desquels on trace un petit sillon, où les fragments de la tige sont couchés et recouverts d'un peu de terre, les feuilles restant à nu. S'il survient de la pluie, ces boutures poussent immédiatement des racines ; si le temps est sec, il faut les arroser jusqu'à ce qu'elles poussent ces

Digitized by Google

racines. Dans l'espace de quinze à vingt jours, les racines commençent à se former, et on voit en même temps paraître des branches latérales, que l'on a soin d'enlever de temps en temps, pour faciliter le gonflement des racines. En général, chaque plante produit deux ou trois rhizomes ou tubercules : ces rhizomes, qui sont extérieurement de couleur de café, présentent à l'intérieur une masse d'un blanc d'opale, très-friable, légèrement laiteuse, cellulaire, remplie de farine, qui s'amollit et se sèche à la cuisson, jusqu'à ce qu'elle acquière le goût et la qualité de la pomme de terre, avec laquelle on ne saurait, d'ailleurs, la confondre pour l'apparence.

Passons maintenant à la nouvelle boisson que l'on propose d'extraire d'une plante de Chine, connue des botanistes sous le nom d'*holcus saccharatus*. Cette plante, introduite en France il y a quelques années, et en Angleterre depuis un an environ, contient, ainsi qu'il est constaté par l'analyse chimique, dix-huit et demi pour cent de matière saccharine, c'est-à-dire plus que la betterave. Le sucre se tire du jus de la même manière que le sucre de canne ; mais il paraît que, dans certaines circonstances, une partie du sucre contenu dans le jus, — et la proportion s'élève quelquefois jusqu'à un tiers, — n'est pas cristallisable ; de sorte que la totalité de la matière saccharine de la plante ne peut pas toujours être utilisée pour la fabrication du sucre. On admet que le *holcus* ne peut faire concurrence à la betterave, quant au produit réel en sucre susceptible d'être livré au commerce, au-dessus du 44me degré de latitude.

On ne comprend pas bien, au premier abord, le parti que l'on peut tirer de cette plante en Angleterre. Mais si le jus qu'on en extrait dans les climats froids ne peut être converti avantageusement en sucre, il est, au contraire, dans la condition la plus favorable pour être livré à la distillation. La difficulté même qu'on éprouve à le faire cristalliser explique la facilité avec laquelle il entre en fermentation et la grande quantité d'alcool qu'il rend relativement à la quantité de sucre directement indiquée par le saccharomètre. M. Vilmorin, qui a étudié avec soin les produits de cette plante, a obtenu des résultats qui semblent prouver qu'elle donne un peu plus de sucre que la betterave, qui, sur quarante mille cent quarante-sept livres de racines par

Digitized by Google

acre, rend mille neuf cent vingt-sept livres de sucre. Mais la différence, en ce qui concerne l'alcool, est plus importante, la betterave ne donnant que cent vingt *gallons*, tandis que le *holcus* en donne cent quatre-vingt-deux, soit soixante-deux *gallons* par acre en plus. C'est donc comme plante fournissant une boisson, et non pas comme plante fournissant une substance alimentaire, que le *holcus saccharatus* doit être accepté. Au lieu de se poser comme rival de la betterave, il deviendra un remplaçant, ou plutôt un supplément de la vigne, qui a été, dans ces dernières années, si cruellement éprouvée.

En France, M. de Beauregard ayant fait fermenter, au moyen de détritus de raisins, une certaine quantité de jus de *holcus* dans des cuves à vin, a obtenu un alcool d'excellent goût, qu'il a envoyé sur le marché de Marseille, où il a réalisé le même prix que les alcools ordinaires. Le docteur Turrell pense que, de toutes les plantes à l'aide desquelles on a essayé jusqu'à ce jour de remplacer la vigne, le *holcus* est celle qui atteint le mieux le but, parce qu'elle produit un alcool supérieur à toutes les autres.

Mais le *holcus* a des visées plus ambitieuses et ne tend à rien moins qu'à subvenir à l'un de nos besoins intellectuels les plus pressants. Il répond à la demande générale de chiffons, en donnant, à raison de quatre tonnes par acre, une substance propre à la fabrication du papier, après l'extraction du jus. Ce n'est pas tout encore : dans le Dekhan, où il est connu sous le nom de *jowari*, ainsi que nous l'apprend la « Chronique des Jardiniers » (*Gardeners' Chronicle*), les chasseurs et les officiers en font usage pour la nourriture de leurs chevaux, qui s'en trouvent d'ailleurs très-bien : ces messieurs le préfèrent à l'herbe grossière ou au foin de ces contrées, et, lorsqu'ils envoient leurs chevaux à la côte pour prendre part aux courses, ils ne manquent jamais de les faire accompagner d'une provision de *jowari*.

(*Chambers's Journal.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, mars 1856.

Happiness courts thee in her best array.
(SHAKSP., *Romeo and Juliet*, act. III, sc. III.)

« Le Bonheur te courtise sous ses plus séduisantes formes. »

I'll swear, tis a very pretty boy!
(SHAKSP., *Coriolan*, act. I, sc. III.)

« Je jurerai que c'est un très-joli enfant! »

Nous ne voulons voir qu'une chose dans cette dernière faveur de la fortune, la présence d'un enfant aux Tuileries. Un enfant avec toutes les idées tendres et riantes qui entourent un berceau dans les palais comme dans les chaumières. Coriolan lui-même se sent désarmé en présence de l'ange des familles..., et l'on nous dit que le petit prince est beau! Il doit l'être, nous en sommes sûr, et c'est là un compliment du cœur que nous adressons, surtout à la mère; mais pourquoi pas au père aussi? sans nous croire des courtisans, et uniquement parce que nous pensons que la paternité rapproche tout à coup du peuple le cœur du souverain. Relisez plutôt les touchantes paroles que l'Empereur a su trouver dans ses réponses aux discours officiels, ce retour sincère sur le passé, ces allusions aux autres enfants dont les Tuileries avaient abrité le berceau, et qui n'auront de tombeau ni sous les voûtes des Invalides, ni dans les caveaux de Saint-Denis. Pensées pleines de grandeur, que la presse n'aurait pas osé exprimer la première, tant elles nous semblent hardies, sorties des lèvres mêmes du souverain qui a passé par les épreuves si bien définies par lui, le martyre de sa dynastie. Oui, Sire, le ciel vous a octroyé un nouveau titre que tous les partis respecteront plus que les autres, votre titre de père. Vous avez dans votre cœur une source de sentiments nouveaux, d'espérances et de craintes où se retremperait votre caractère d'homme, si de plus éclatants triomphes, vous élevant plus haut encore que vous n'êtes, vous égaraient dans ces sphères fatales de la toute-puissance, où les flatteurs seuls suivent les empereurs et les rois!

Comment la *Revue Britannique* ne constaterait-elle pas les félicita-

Digitized by Google

tions qui sont arrivées de la Grande-Bretagne au chef de l'Etat, ces carillons joyeux, ces adresses des municipalités, ces acclamations populaires, dont la mère du prince de Galles pourrait être jalouse? Notre correspondant nous transmet d'authentiques témoignages de cet enthousiasme, réparation spontanée qui remonte plus loin dans le passé que 1852, car elle sera portée par les navigateurs aux habitants du rocher de Sainte-Hélène. Les poëtes anglais ont aussi, comme les nôtres, célébré la nativité impériale; mais, jusqu'ici, la poésie est la partie faible de l'acclamation sur les bords de la Tamise comme sur ceux de la Seine. Nous espérions mieux pour la littérature, car c'est notre unique point de vue : le fond a fait défaut aussi bien que la forme. A peine excepterons-nous une pièce anglaise qui nous parvient trop tard pour que nous ayons le temps de la traduire en vers, comme elle devrait être traduite; et justement, de peur de tomber sans doute dans le lieu commun, ce poëte s'est avisé de prendre le contre-pied des autres, ou plutôt il a osé les critiquer, au risque de mêler la satire au dithyrambe. Son idée est bien à lui. Il a imaginé d'attribuer sa pièce à la nourrice du prince impérial, qui s'apprête à chanter son simple *lullaby* (chant de nourrice) à l'auguste enfant qui vient de lui être confié. Vraie nourrice et tout à ses fonctions, elle croit que le nouveau-né n'a rien de mieux à faire que de s'endormir ; aussi s'impatienterait-elle volontiers contre le bruit du canon... mais elle se reprend : « Tonnez, foudres de bronze, votre « voix ne peut effrayer le petit-neveu du grand capitaine, le fils de « l'Empereur, qui a lui-même inventé un canon nouveau; c'est la voix « de la gloire, il faut qu'il s'y accoutume, qu'il s'endorme et se réveille « au son de cette musique. » De même pour les cloches : « Carillon- « nez, clochers, voix sublimes et religieuses, mon nourrisson est le fil- « leul de l'Église, il est né chrétien; exercez-vous pour le grand jour « de son baptême. Vos vibrations achèvent de purifier l'air à travers « lequel la bénédiction du pontife, son parrain, a circulé de flèche en « flèche sur le fil électrique. » (Les poëtes ont tous emprunté cette idée à l'Empereur lui-même.) En effet, l'enfant s'endort malgré les canons et les cloches. La nourrice murmure seule son *lullaby*, quand tout à coup « Ciel ! quelles voix criardes et glapissantes ! » Ce sont les poëtes. La nourrice a tressailli. L'enfant se réveille en pleurant; la nourrice se fâche très-naïvement et prend à partie chacun de ces rapsodes qu'elle traite d'adulateurs indiscrets. « Ce n'est pas de vos adulations qui ne « peuvent que blesser son oreille que l'enfant a besoin, dit-elle, mais « de mon lait ou de mon simple chant de nourrice. » Et chaque poëte, à son tour, reçoit une leçon suivie du même refrain : le *lullaby* des bébés anglais équivalant à notre *dodo*, *l'enfant fait dodo*. Le dernier trait est un compliment à l'armée anglo-française. Un grenadier de la garde impériale et un fusilier anglais s'approchent : « A la bonne heure, « soyez les bien-venus, mes braves ; aidez-moi à calmer l'enfant par vos « refrains militaires ; plus tard vous lui raconterez les exploits de l'ar-

Digitized by Google

« mée de Crimée ; c'est grâce à vous qu'il est né prince de la victoire et « de la paix, c'est grâce à vous qu'il sera un jour Napoléon IV. Et, « voyez déjà, votre présence l'a rassuré ; il ne pleure plus. Approchez, « baisez-le au front : le fils de son père, le petit-neveu de son oncle n'a « pas peur des vieilles moustaches qui hérissent vos lèvres noircies par « la poudre. »

On devine l'idée de cette ode-ballade, de cette satire lyrique, qui, encore une fois, aurait besoin de la phrase poétique et de la rime, sans laquelle il n'y a plus de vers français [1].

Heureux les poëtes qui restent poëtes même dans leur prose ; notre Lamartine, par exemple, si le mot heureux pouvait en aucun sens s'appliquer à celui qui dans la première livraison de son *Cours familier de littérature*, vient de jeter un cri de douleur plus déchirant que le cri du Prométhée antique quand le fatal vautour mit une serre sur son noble cœur : « *Noble vessel full of grief* » comme parle Shakspeare dans *Jules César*, car il nous faut chercher une autre épigraphe pour prêter notre sympathique écho à cette voix admirée et aimée de nous. Honte sur notre génération si cette voix restait sans réponse, cette douleur sans consolation, cet outrage de la fortune au génie sans réparation. Lamartine abdique solennellement, comme homme politique : il n'y a plus d'excuse en faveur de ceux qui imiteront les enfants des Samiens, insultant Homère, « parce que, disaient-ils, Homère obstruait les sentiers de l'île en récitant ses vers au seuil des « maisons. Et où voulaient-ils donc qu'il les récitât, si ce n'est dans le « chemin, lui qui n'avait pas d'autre publicité que la voûte du ciel ? » Nous nous laissons aller à citer ici tout un paragraphe de cette objurgation, qui rappelle les plus belles pages des prophètes bibliques, — Lamartine jetant aux vents toutes les illusions de sa jeunesse et celles de son âge mûr, Lamartine ne croyant plus qu'en Dieu :

« Que je vive dans la mémoire de Dieu, je me ris de celle des « hommes. La vie ne m'est plus rien. — La vie, dans ma situation et « après les épreuves que j'ai traversées ou que je traverse, ressemble « à ces spectacles dont on sort le dernier et où l'on stationne malgré « soi, en attendant que la foule s'écoule, quand la salle est déjà vide, « que les lustres s'éteignent, que les lampes fument, que la scène se « dénude avec un lugubre fracas de ses décorations, et que les ombres « et les silences, réalités sinistres, rentrent sur cette scène tout à l'heure « illuminée et retentissante d'illusions.

« Et qu'y regretterais-je donc à présent, dans cette vie ? N'ai-je pas « vu mourir avant moi toutes mes pensées ? Ai-je envie d'y chercher

[1] Le poëte anglais ne désigne les poëtes de la nativité que d'une manière générale : nous doutons qu'il les ait tous lus. Il croit les avoir devinés par leurs antécédents. Nous lui avons envoyé le poëme de notre camarade Barthélemy, dont le début est d'une belle facture, et qui se termine par une belle strophe sur les négociateurs du congrès, assimilés aux rois Mages.

Digitized by Google

« encore d'une voix éteinte des strophes qui finiraient en sanglots? « Ai-je goût pour rentrer dans ces lices politiques qui, fussent-elles « rouvertes, ne reconnaîtront plus nos accents posthumes? Ai-je un « bien ferme espoir dans les formes de gouvernement que le peuple « abandonne avec autant de mobilité qu'il les conquiert? Suis-je assez « fou pour croire que je fondrai ou que je taillerai à moi seul, en « bronze, une statue colossale du genre humain, quand Dieu n'a donné « pour cela aux plus grands statuaires que du sable ou du limon pour « la pétrir? A quoi bon vivre pour ne contempler autour de soi que « les ruines de ce qu'on a construit dans ses pensées? Heureux les « hommes qui meurent à l'œuvre, frappés par les révolutions auxquelles « ils furent mêlés; la mort est leur supplice, oui, mais elle est aussi « leur asile! Et le supplice de vivre donc, le comptez-vous pour rien? « Quant à moi, je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si « j'étais de la religion de Caton; mais je n'en suis pas. J'adore Dieu « dans ses desseins; je crois que la mort patiente du dernier des men- « diants est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tron- « çon de son épée. Mourir c'est fuir! on ne fuit pas. — Caton se révolte, « le mendiant obéit. Obéir à Dieu, voilà la vraie gloire! etc. »

Pour mieux sentir cette plainte sublime, il faut la lire après les cinquante premières pages qui servent d'introduction au *Cours de littérature* mensuel que Lamartine nous promet, et dans lesquelles il nous raconte la douce initiation de sa jeunesse aux secrets de la muse. Cette première livraison seule devrait donner vingt mille souscripteurs à un travail que Lamartine entreprend comme un devoir de conscience, et qui sera pour la France le chant du cygne de son plus grand poëte. Déjà ce siècle a vu, en Angleterre, un premier exemple d'un naufrage comme celui contre lequel Lamartine lutte avec le courage d'un martyr. Walter Scott lui aussi fut entraîné, dans ses vieux jours, dans un état voisin de l'indigence. Lui aussi il vit des créanciers lui disputer la maison paternelle et ce château créé avec amour comme son poëme en pierre. Il aurait pu trouver la caution de riches protecteurs, il préféra offrir celle de ses veilles. Il mourut à la peine, mais il mourut avec toute sa dignité d'homme et sa fierté d'auteur. Lamartine ne nous demande que de pouvoir mourir comme Walter Scott. En souscrivant à sa dernière publication, nous ne faisons pas tout ce que nous devrions faire : nos petits enfants déclareront notre génération bien mesquine envers son poëte; mais si nous faisions moins, ils rougiraient de nous, comme rougirent de leurs pères les descendants de ces Samiens, qui prétendaient qu'Homère obstruait la voie publique [1].

Après avoir cité la prose de Lamartine, nous ne voulons pas citer encore ce mois-ci les poëtes dont nous avons annoncé déjà les vers en février dernier et auxquels est venu se joindre le marquis de la Garde, auteur de drames et de vers que nous nous contentons provisoirement

[1] Voir notre annonce du mois dernier sur le *Cours familier de Littérature*.

Digitized by Google

de recommander comme l'œuvre d'un des plus faciles troubadours de l'école moderne[1]. Nous nous servons du terme à dessein, M. de la Garde rappelant souvent les anciens troubadours de la France méridionale, parmi lesquels il comptait certainement de nobles aïeux.

La courte relâche de nos théâtres a suffi pour reposer les artistes de leur campagne d'hiver. Il n'est bruit que de pièces en répétition. La Comédie-Française, sous la direction de M. Empis, a surtout redoublé d'activité. C'est un excellent système que de se préparer par des reprises à nous donner des nouveautés. Le public revient volontiers sur ses pas et aime à remettre en cause les anciens succès, au risque de modifier un peu ses jugements. Ce n'est ni *Bertrand et Raton*, ni *la Camaraderie* qui peuvent perdre à reparaître ainsi de temps à autre, même à côté des grandes œuvres du grand siècle, que la Comédie néglige moins que jamais. La tragédie seule reste encore dans l'ombre, en attendant, sans doute, que la fière et belle Mme Ristori, qui va nous traduire en italien la *Médée* de M. Legouvé, réveille l'émulation de « ce pauvre petit bout de femme, de cette pauvre créature revenue de l'autre monde, de ce bon enfant jurant par Jupiter, s'accusant d'avoir trente-deux ans sur son acte de naissance, cinquante sur sa figure, deux fils et l'antipathie du mariage. » Ainsi se définit elle-même Mlle Rachel, poursuivie par les *canards* du feuilleton. On nous promet, rue Richelieu, une imitation de *Comme il vous plaira*, et ce n'est pas nous qui sommes le moins impatient de voir cette fantaisie shakspearienne francisée par le brillant auteur des *Sept Cordes de la lyre*, quoique, selon nous, Shakspeare, en Angleterre aussi bien qu'en France, soit plutôt bon à étudier qu'à imiter. Ce qui nous a un peu surpris, c'est que Mme G. Sand ait cru avoir besoin d'aller emprunter pour sa pièce un acteur aux théâtres secondaires; nous voudrions voir arriver tous les grands talents, n'importe d'où, à la Comédie-Française, mais d'eux-mêmes et sans être presque imposés à la première troupe de l'Europe. La transition d'ailleurs est plus naturelle que jamais depuis que nos théâtres secondaires jouent réellement d'excellentes comédies et quelquefois dans un assez large cadre. Cela date même d'assez loin, comme on le reconnaît en relisant les soi-disant *petites* pièces de M. Eugène Scribe, que la *Bibliothèque* Lévy publie en une édition populaire à 1 fr. le volume, incroyable bon marché, chaque volume contenant jusqu'à douze et quinze actes. Cette *Bibliothèque* Lévy contient aussi à peu près toutes les nouveautés dramatiques, et nous le répétons volontiers, nos *petits* auteurs ont trouvé quelquefois de grandes scènes et même de grandes pièces, témoin la comédie satirique des *Parisiens*, de M. Barrière. Il n'y avait qu'un Aristophane à Athènes ; nous en avons plus de vingt à Paris. Allez plutôt au théâtre du Palais-Royal, où la farce burlesque s'élève de temps en temps à la comédie de S. Foot, (pour rentrer dans le cercle de nos comparaisons britanniques). Nous

[1] *Drame et Vers*. Un vol. Paris. L. Potier, libraire-éditeur.

Digitized by Google

avons bien ri hier encore de *M. Saint-Cadenas*, qui aurait pu si facilement devenir une pièce à la fois plus plaisante et plus sérieuse sous le titre du *Défiant*. Mais nous étions surtout curieux de voir *l'Amant aux bouquets*, tableau presque moral qui sert de pendant au *Camp des bourgeoises*. Les courtisanes de Paris n'ont plus rien à envier aux courtisanes de la Grèce et de Rome : elles ont leur Plaute et leur Ménandre. M. A. Dumas fils leur a ouvert tous nos théâtres. C'est fort heureux quand un peu de morale se mêle à ces scènes de la pornographie élégante, Socrate chez Aspasie! Nous félicitions naguère M. Scribe d'avoir presque sanctifié Manon Lescaut : il nous devait bien cela, car n'est-ce pas lui qui, il y a vingt ans, choqua notre jeunesse pudique par cette pièce, qui paraîtrait peut-être bien pâle aujourd'hui, *Dix ans de la vie d'une femme?* — L'*Amant aux bouquets* est un joli pastel d'après ce large tableau que nous relirons volontiers dans la *Bibliothèque* Lévy.

Dans cette même *Bibliothèque* se réimpriment toujours nos meilleurs romans du jour, entre autres *la Tulipe noire*, de M. A. Dumas père, et les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, de M. A. Dumas fils. *La Tulipe* est une des plus originales inventions du père, *les Quatre Femmes*, une des plus merveilleuses preuves de la facilité du fils.

Quelques œuvres de haute portée vont appeler toute notre attention critique, le *Richard Cromwell* de M. Guizot en tête, ouvrage promis pour la fin du mois. Nous avons déjà un nouveau volume de M. Michelet, *les Guerres de religion*, où nous trouvons à admirer beaucoup et à critiquer aussi.

Nous accusons enfin réception d'un volume sur les *Merveilles du corps humain*, par M. le docteur Descuret. C'est un précis méthodique d'anatomie, de physiologie et d'hygiène dans leurs rapports avec la morale et la religion. Cet ouvrage se recommande plus spécialement aux ecclésiastiques, aux élèves de philosophie et aux gens du monde. *Connais-toi toi-même*, disait la philosophie ancienne, et elle avait raison; il n'est guère de philosophie rationnelle qui puisse se passer de l'étude des sciences physiologiques; car, ainsi que le dit Plutarque, cité par le docteur Descuret : « Le corps est l'instrument de l'âme et l'âme l'instrument de Dieu [1]. »

Les tomes III et IV de la belle édition impériale des œuvres complètes de Napoléon III paraissent chez M. Amyot, éditeur de Sa Majesté, rue Vivienne.

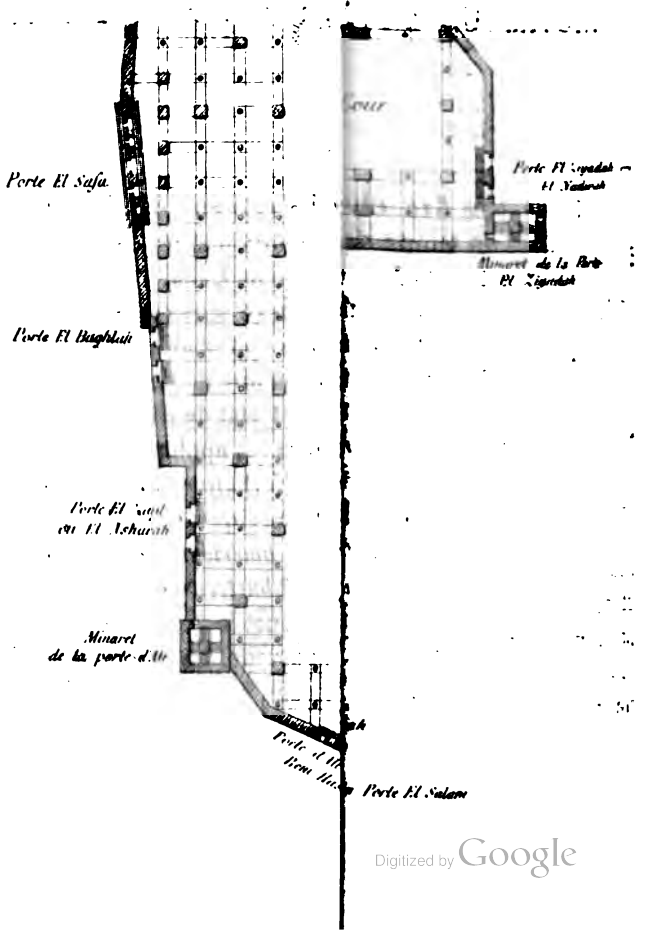
Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

[1] Un vol., chez Labé, éditeur, place de l'École-de-Médecine.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

AVRIL 1856.

REVUE BRITANNIQUE

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LE NICARAGUA ET LES NOUVEAUX FLIBUSTIERS.

C'est une idée fixe chez les citoyens des États-Unis, qu'ils doivent, dans un temps donné, être maîtres de tout le continent de l'Amérique du Nord et de l'île de Cuba. « C'est leur prédestination, » et tout mouvement en ce sens est, à leurs yeux, une chose qui va de soi et qui mérite approbation et encouragement.

On comprend sous le nom populaire de *flibustérisme* l'ensemble des moyens à l'aide desquels cet état de choses doit se réaliser. La dénomination de « flibustiers » s'appliquait jadis, comme on sait, à ces hardis aventuriers ou forbans qui infestaient les Indes occidentales et les côtes de l'Amérique centrale. Les mots *flibuster* et *flibustérisme* sont des *américanismes*, des corruptions des mots espagnols et français *flibusteros* et flibustiers : ils expriment tout le système par lequel le peuple américain ou une portion du peuple américain cherche, au mépris de la responsabilité du gouvernement américain, à s'emparer de territoires qui ne lui appartiennent point.

Digitized by Google

Le peuple souverain des États-Unis et le gouvernement des États-Unis sont deux corps distincts, qui agissent sous l'influence de motifs différents. Le gouvernement est obligé de ménager les apparences vis-à-vis des autres puissances amies; mais il a tellement peur de compromettre sa popularité, qu'il n'ose pas prendre de mesures réellement efficaces pour arrêter un mouvement populaire, quelque illégal qu'il puisse être dans sa nature ou dans son objet, du moment où ce mouvement est favorisé par la majorité du peuple.

La manière dont la république de Nicaragua a été réduite, ou, pour mieux dire, élevée à sa position actuelle par suite de l'invasion d'un certain nombre d'Américains qui se sont, de fait, mis en possession de son gouvernement, offre une preuve de ce que nous avançons.

Depuis deux ans, les gouvernements des États-Unis et d'Angleterre se livrent à un échange de notes diplomatiques dans lesquelles on a, de part et d'autre, argumenté fort au long sur le sens abstrait de certains termes d'un traité d'après lequel les deux puissances s'engageaient également à n'occuper, à ne fortifier et à ne coloniser aucune partie de l'Amérique centrale. Sur ces entrefaites, une bande de citoyens des États-Unis, sous le commandement d'un certain colonel Walker, s'est virtuellement emparée de la république de Nicaragua, l'un des États spécialement mentionnés dans le traité en question. Lorsque cette bande d'aventuriers débarqua au Nicaragua, il y a une dizaine de mois, elle se composait de cinquante-six individus seulement; mais en tant que ces cinquante-six individus avaient pour eux les vœux et l'appui moral de la majorité des Américains, ils représentaient leur nation tout aussi bien que le général Pierce et son cabinet. Le colonel Walker n'était que l'expression vivante d'une théorie populaire, et telle a été la rapidité de ses succès, telle est l'importance de la position qu'il occupe aujourd'hui au Nicaragua, où il est chaque jour renforcé par l'arrivée de nouveaux aventuriers venus de la Californie et des autres parties des États-Unis, que l'absorption ou l'*américanisation* du Nicaragua peut être à peu près considérée comme un fait accompli.

Si les Américains établis au Nicaragua parviennent à s'y maintenir, ce qui offre pour le moment toute espèce de probabilité,

Digitized by Google

l'escamotage de cette république n'aura été que le commencement de la mise en pratique de ce système de *flibusterie* en grand, dont le résultat définitif sera l'occupation, par les Américains, de tous les États de l'Amérique centrale, et ultérieurement du Mexique et de Cuba.

Afin de mieux comprendre pourquoi l'activité « flibustière » des Américains s'est portée plus spécialement sur le Nicaragua et comment il se fait qu'une poignée d'individus se soient aussi facilement rendus maîtres de cet État; — pour avoir en même temps une idée exacte de la position prise dans le nouveau gouvernement par les chefs de cette expédition, il est nécessaire de connaître l'état politique du pays et les événements dont il vient d'être le théâtre [1].

A la suite de la découverte des richesses aurifères de la Californie en 1848, et lorsque les chercheurs d'or de l'ancien et du nouveau monde se ruèrent en foule sur cette nouvelle terre promise, la route généralement suivie, et considérée comme la plus courte, fut celle de Panama : des Compagnies américaines s'empressèrent d'établir des lignes de steamers de New-York et de la Nouvelle-Orléans à Chagres, et de Panama à San-Francisco.

Mais ces steamers ne suffirent bientôt plus au transport des masses d'émigrants qui affluaient de toutes parts : les Compagnies avaient réalisé d'énormes bénéfices, et l'esprit entreprenant des Américains ne tarda pas à découvrir et à exploiter une nouvelle route, préférable sous beaucoup de rapports à celle de Panama.

Cette nouvelle route traversait l'État de Nicaragua, l'un des cinq États formés à la suite de la dissolution de la Confédération du Centre-Amérique, en 1831.

C'est aux avantages de sa position géographique que le Nicaragua fut redevable de ce choix. On y remarque, en jetant les yeux sur la carte, le *lac de Nicaragua*, magnifique nappe d'eau de quatre-vingt-dix milles de longueur sur environ cinquante de largeur. L'extrémité la plus occidentale de ce lac n'est qu'à douze milles du Pacifique, et sa pointe orientale à cent cinquante

[1] L'auteur de cet article a vécu sur les lieux pendant la plus grande partie de la révolution.

Digitized by Google

milles environ de l'Atlantique, avec lequel il communique par la rivière San-Juan, navigable sur tout son parcours pour des bâtiments d'un faible tonnage, et à l'embouchure de laquelle se trouve le port de Grey-Town ou San-Juan-del-Norte. Il fut d'abord question de creuser un canal interocéanique; mais on reconnut que la construction de ce canal absorberait tout l'or de la Californie : on renonça donc pour le moment à ce projet, et une Compagnie formée à New-York, sous la dénomination de Compagnie accessoire de transit par le Nicaragua, obtint de cette république une charte de concession qui lui accordait, pour une période de quatre-vingt-dix-neuf ans et moyennant certaines conditions, le privilége exclusif de la navigation à vapeur sur la rivière San-Juan et sur le lac de Nicaragua [1].

Des bateaux à vapeur de diverses dimensions, appropriés à la navigation de la rivière et à celle du lac, furent expédiés des États-Unis; une route, destinée à franchir les douze milles de terre qui séparent le lac du port de San-Juan-del-Sur sur le Pacifique, fut commencée; de grands steamers furent affectés au service de correspondance entre ce port et San-Francisco d'une part, de l'autre entre New-York et Grey-Town, et une notable partie de l'émigration californienne prit la voie du Nicaragua.

Cette nouvelle route, cependant, présenta d'abord des difficultés considérables : les nombreux *rapides* qui entravent la navigation de la rivière San-Juan exigeaient des bateaux d'une construction particulière, et du lac au Pacifique le pays n'était qu'un désert montagneux, couvert en grande partie d'une épaisse forêt tropicale. Dans la saison des pluies, qui dure environ cinq mois, la route était si mauvaise, qu'il fallait quelquefois deux jours pour franchir ces douze milles. Les mules enfonçaient, à chaque pas, jusqu'au poitrail, et plus d'une de ces pauvres bêtes, après de vains efforts pour se dégager, restait

[1] La *Revue Britannique* a donné, dans sa livraison de mai 1849, la traduction de l'étude (non publiée) que le prince Louis-Napoléon, maintenant empereur des Français, qui préludait à ses hautes destinées par de sérieux travaux en tout genre, avait rédigée et fait imprimer en anglais sur le projet d'ouverture du *canal de Nicaragua*. La version de la *Revue Britannique* figure dans l'édition impériale des œuvres de l'Empereur, S. M. ayant déclaré qu'elle acceptait cette version comme l'expression exacte de son essai, écrit originairement en anglais.

Digitized by Google

embourbée, son cavalier était forcé de l'abandonner à son sort et de se tirer lui-même d'affaire comme il pouvait. Mais les émigrants de ce temps-là ne se préoccupaient que médiocrement de pareilles difficultés.

La Compagnie cependant eut bientôt achevé sa route, et son service est organisé de telle façon que le passage d'un océan à l'autre s'accomplit maintenant en deux jours.

Le mouvement des voyageurs entre la Californie et les États de l'Union situés sur l'Atlantique n'est pas limité à une classe particulière de la communauté. Capitalistes, négociants, membres des professions libérales, petits industriels, artisans, travailleurs en général, en un mot, gens de toute classe et de toute condition, forment un va-et-vient perpétuel. Pendant les cinq années qui viennent de s'écouler, cette route a vu passer, en moyenne, deux mille Américains par mois ; et le peu de temps occupé par le trajet leur a suffi pour admirer et convoiter le magnifique pays qu'ils traversaient, pour concevoir un profond mépris des indigènes et pour spéculer sur le parti qu'on pourrait tirer de ces contrées, si elles étaient annexées à l'Union.

C'est ainsi que le Nicaragua, son climat, ses avantages, ses ressources, son état social et politique, sont peu à peu devenus familiers à une portion toujours croissante de la population des États-Unis et de la Californie.

Il en est résulté naturellement, surtout après que l'on eut reconnu qu'il fallait renoncer à l'espoir d'un succès immédiat contre Cuba, que l'attention de la partie « flibustière » de la communauté américaine s'est portée sur le Nicaragua ; et la guerre civile qui a récemment désolé ce pays offrait une occasion favorable pour tenter la réalisation de ces idées d'invasion et de conquête, qui ont tant de charmes pour les imaginations américaines.

La constitution du Nicaragua, comme celle de tous les États de l'ancienne Amérique espagnole, est républicaine, — au moins de nom : par le fait, elle se rapproche davantage du despotisme, mode de gouvernement qui convient beaucoup mieux à un peuple dont la majorité est tout à fait incapable de se gouverner elle-même.

Depuis la dissolution de la Confédération du Centre-Amérique,

Digitized by Google

le pays a été en état de révolution en quelque sorte permanente. Un intervalle de deux années environ est la plus longue période de paix dont on ait souvenir. La population, dans ces luttes intestines, donne libre carrière à ses instincts sanguinaires et destructeurs; aussi, après avoir été si activement employés pendant près de vingt ans à se couper mutuellement la gorge et à saccager réciproquement leurs villes, après avoir dépensé tout leur argent en poudre et en munitions de guerre, après avoir ruiné tous les intérêts producteurs en enlevant les travailleurs des champs pour en faire des soldats, les habitants de ces contrées étaient parvenus à se réduire, eux et leur pays, à un tel état de misère, qu'il était réellement permis de désirer que quelque nation civilisée intervînt pour rétablir l'ordre.

Il est impossible de traverser ce pays sans être frappé du spectacle de ruine et de désolation qui se présente de toutes parts et sans remarquer çà et là les traces d'une opulence et d'une grandeur qui contrastent étrangement avec l'indigence et l'apathique indolence dans lesquelles croupissent aujourd'hui ces malheureuses populations. Leurs cités sont à moitié détruites, et les églises, dont ils se servent comme de forteresses, n'ont pas été plus ménagées que le reste : celles qui demeurent encore debout sont criblées de marques de boulets. Les restes des anciennes plantations d'indigo et de coton peuvent donner une idée de l'emploi bien différent que faisaient jadis de leur temps les habitants du pays : mais aujourd'hui, dans ce même pays où l'on pourrait récolter et où l'on récoltait autrefois en abondance l'indigo, le coton, le riz, le sucre, le café, le tabac et la plupart des autres productions tropicales, on ne voit guère que des bananiers et du maïs, qui fournissent aux indigènes les deux principales substances alimentaires dont ils fassent usage. Le tabac cultivé dans le pays est de bonne qualité : les habitants, hommes, femmes et enfants, sont des fumeurs acharnés, mais ils ne cultivent pas même assez de tabac pour leur propre consommation. Le cacao qui se cultive dans les environs de la ville de Rivas est le plus beau qu'il y ait au monde : le chocolat est un breuvage national, et la plus grande partie de la récolte du cacao se consomme sur les lieux. Il s'en exporte néanmoins une petite quantité dans les États voisins ; mais, à l'exception de quelques cuirs

Digitized by Google

de bœuf et de quelques peaux de daim qu'on envoie à New-York, on ne saurait dire que le Nicaragua exporte ses produits.

Le climat, en général, n'est nullement malsain. Il varie cependant beaucoup, la chaleur étant, dans certaines parties, tempérée par les brises qui soufflent constamment du lac, tandis que sur les hauts plateaux de Ségovia et de Matagalpa, la température est tellement douce que la plupart des grains et des fruits du Nord y viennent en perfection. La saison des pluies commence vers la fin de juillet, et dure jusqu'en novembre et en décembre. Pendant cette saison, la pluie tombe quelquefois, des jours entiers, par torrents, et les routes, ainsi que nous l'avons dit, deviennent à peu près impraticables. Les époques les plus malsaines de l'année sont le commencement et la fin de cette saison, car les fièvres sont alors communes ; mais les naturels en souffrent plus que les étrangers, principalement à cause de la misère dans laquelle ils vivent, les habitations des gens du peuple, en général, offrant à peine un abri contre les injures du temps.

Il existe dans les montagnes du district de Matagalpa, qui font partie de la grande chaîne qui traverse tout le continent de l'Amérique du Nord, des mines d'or et d'argent. Ces mines n'ont été jusqu'à présent exploitées que par les Indiens et d'une manière très-primitive ; mais ces travaux ont suffi pour constater leur richesse et pour prouver tout le parti qu'on pourrait en tirer, si elles étaient régulièrement exploitées.

Les forêts abondent en bois de rose, en acajou et autres essences précieuses, et l'on trouve partout des gommes et des plantes médicinales très-recherchées. L'aspect général du pays est varié et pittoresque : dans certaines saisons de l'année, les arbres sont entièrement couverts de fleurs, et les forêts forment une masse confuse de végétation luxuriante.

Il existe au Nicaragua plusieurs montagnes volcaniques, qui présentent entre elles une grande analogie : la plus remarquable est Ometepe, qui s'élève du milieu du lac sous la forme d'un cône parfait, et qui a quelques milliers de pieds de hauteur.

La population manque d'ambition et d'énergie, et manifeste une répugnance particulière pour toute espèce de travail. Tant qu'un individu, quelle que soit sa position sociale, a de quoi

Digitized by Google

satisfaire à ses besoins immédiats, il est impossible de le faire travailler; il aime mieux passer son temps à se balancer dans son hamac, en fumant des cigares. Aussi est-ce sa principale occupation; car la culture des bananes, des fèves et du maïs exige fort peu de soins.

Les Nicaraguiens s'adonnent au jeu, surtout aux cartes et aux dés. Cependant les combats de coqs sont le grand amusement national, celui dans lequel on risque le plus d'argent. Le combat ne dure jamais bien longtemps; ce n'est presque toujours qu'une lutte de quelques instants, au bout desquels l'un des deux champions célèbre sa victoire sur le cadavre de son rival étendu à ses pieds, presque coupé en deux par les longues lames tranchantes dont leurs talons sont armés. Les habitants du pays possèdent de fameuses races de poulets, dont ils sont fiers, et il n'y a presque pas de maison où l'on ne voie, dans un coin, un ou plusieurs coqs de combat attachés par la patte. Le propriétaire est toujours, et en toute occasion, prêt à accepter un défi; mais l'après-midi du dimanche est le temps plus spécialement consacré à ce divertissement, auquel toutes les classes prennent un égal intérêt.

Les Nicaraguiens ont beaucoup de grâce naturelle et sont d'une politesse poussée quelquefois jusqu'à la recherche; les gens du peuple eux-mêmes se font remarquer par l'élégance de leurs manières et la courtoisie de leur langage.

Les principales villes du Nicaragua sont Grenade, sur la rive septentrionale du lac, et Léon, à cent cinquante milles environ au nord, non loin de la côte du Pacifique. Ce sont deux belles villes, bâties dans le style ordinaire de l'Amérique espagnole, avec des rues étroites et de grandes maisons à un seul étage, couvrant une immense surface et construites en forme de carré dont le milieu est un espace ouvert, généralement planté d'arbres et de fleurs, autour duquel règne un large corridor, également à jour. Les appartements sont spacieux, élevés et admirablement adaptés au climat.

La population de Grenade est d'environ quinze mille âmes, celle de Léon un peu plus considérable. Il a existé de tout temps, entre les habitants de ces deux villes, un vif sentiment de jalousie et d'animosité; et dans la plupart des révolutions du Ni-

Digitized by Google

conques les deux factions rivales ont été les Grenadins contre les Léonais. Il en était ainsi dans la dernière révolution, qui commença au mois de mai 1854.

Le gouvernement était, à cette époque, entre les mains du parti grenadin. Le président, don Fruto Chamorro, mort depuis, était un homme de beaucoup d'énergie et de résolution, mais malheureusement aussi d'un entêtement poussé à l'excès : il ne voulait écouter aucun conseil, s'obstinant aveuglément à suivre ses propres idées. Après avoir été pendant un peu plus d'une année au pouvoir, ses actes prirent un caractère de plus en plus despotique : il rendit un décret par lequel il déclarait sa présidence prorogée de quatre années au delà du terme ordinaire.

Le parti de Léon se mit aussitôt en insurrection : les chefs du mouvement étaient quelques individus marquants, que Chamorro avait exilés plusieurs mois auparavant, comme soupçonnés de conspirer contre le gouvernement. A leur tête était Francisco Castillon, homme d'une éducation supérieure, qui avait vécu plusieurs années en Angleterre comme ministre du Nicaragua, et qui en avait rapporté des idées plus larges et beaucoup plus avancées que celles de la plupart de ses compatriotes. Le but de l'insurrection était de porter Castillon au pouvoir : le parti insurgé se qualifiait de parti démocratique, et se proclamait le champion des idées libérales. Il commença ses opérations à Realejo, petit port sur le Pacifique, à l'extrémité septentrionale de l'État, où, avec une force assez médiocre, il surprit les quelques soldats qui formaient la garnison. Les insurgés se portèrent ensuite sur Chinandega, assez grande ville, à six milles environ sur la route de Léon. Ils n'y rencontrèrent qu'une faible résistance, car la majorité de la population leur était favorable ; et, considérablement renforcés, ils se dirigèrent vers Léon, à trente milles environ plus loin, où ils établirent leur quartier général, à la suite d'une bataille livrée dans les environs contre les forces du gouvernement, commandées par Chamorro en personne : ce dernier, battu, se retira à Grenade. Avant d'attaquer cette ville, qui est la citadelle du parti du gouvernement, les révolutionnaires s'arrêtèrent quelque temps à Léon, où ils s'occupèrent de lever des soldats.

Digitized by Google

Le mode de recrutement en usage est extrêmement simple. On met en campagne quelques soldats, la baïonnette au bout du fusil, chargés, suivant l'expression consacrée, « d'attraper » des hommes. Dès qu'un de ces pauvres diables est « attrapé, » on lui met un fusil entre les mains, et le voilà soldat sans plus de cérémonie. Le métier de soldat n'est rien moins que populaire : pendant une révolution, à l'approche des forces de l'un ou de l'autre parti, les pacifiques indigènes, qui se soucient fort peu d'être « attrapés » et enrôlés de force, s'enfuient dans les bois, où ils restent cachés jusqu'à ce qu'ils soient à peu près morts de faim. Les basses classes ne prennent qu'un médiocre intérêt soit aux révolutions, soit à la politique en général, et l'on ne saurait attendre de grandes prouesses de troupes ainsi recrutées. Elles désertent ordinairement à la première occasion, et lorsqu'elles n'emportent pas leurs fusils avec elles, on a bientôt « attrapé » d'autres malheureux pour les remplacer. Il arrive quelquefois cependant que les sujets sont rares, par suite de l'émigration des hommes valides dans quelque localité plus paisible : dans ce cas, une moitié de l'armée est chargée de surveiller l'autre, pour empêcher qu'elle ne se sauve.

Il n'existe par conséquent aucun sentiment de confiance mutuelle entre les officiers et les soldats. Si l'on est menacé d'une attaque, les officiers tiennent leurs chevaux sellés toute la nuit et dorment eux-mêmes tout éperonnés, afin d'être prêts à se sauver au premier signal de danger, laissant leurs hommes se tirer d'affaire comme ils peuvent. Les soldats, de leur côté, lorsqu'on les mène au combat, font volte-face et abandonnent leurs officiers au moment le plus critique. Il y a des exceptions, cela va sans dire; et, pendant la dernière révolution notamment, beaucoup de Nicaraguiens, officiers et soldats, se battirent bravement : c'est une justice qu'on doit rendre surtout au président Chamorro.

Tandis que les démocrates recrutaient à Léon, Chamorro s'occupait à concentrer ses forces à Grenade, et se disposait à soutenir un siége. On trouve dans toutes ces villes espagnoles une grande place, appelée *plaza*, où sont ordinairement l'église principale, les casernes et d'autres édifices publics. En cas de guerre, cette plaza devient la citadelle : les rues qui y conduisent sont

Digitized by Google

barricadées et on dispose du canon de manière à en commander les abords. Chamorro enferma dans ses barricades la plaza de Grenade et toute la partie de la ville qui se trouvait dans son voisinage immédiat : les rues étant étroites, ces barricades furent facilement élevées à l'aide de pièces de bois et d'*adobes*, sorte de briques séchées au soleil et qu'on emploie dans la construction des maisons. De doubles et triples barricades de cette espèce, hautes de huit à dix pieds, présentaient une solide résistance à tous les moyens d'attaque dont l'ennemi pouvait disposer.

Les démocrates arrivèrent enfin, et, prenant possession de toute la partie de la ville qui n'était pas comprise dans l'enceinte des barricades, ils établirent leur quartier général sur un point élevé, d'où ils pouvaient diriger leurs boulets sur la plaza. Aucun des deux partis n'était, du reste, bien pourvu d'artillerie. Ils possédaient chacun trois à quatre canons, pièces de douze et de vingt-quatre, avec lesquelles ils se canonnèrent pendant près d'une année et parvinrent, de part et d'autre, à démolir à peu près les trois quarts de la ville.

L'investissement ne fut jamais complet, et de petites escarmouches avaient lieu, de temps à autre, en dehors de la ville ; mais les assiégeants ne tentèrent jamais aucune opération qui méritât le nom d'assaut. Cependant ils se rendirent maîtres de tout le pays, à l'exception de la partie de la ville de Grenade occupée par Chamorro et les légitimistes, car c'était le nom que se donnait son parti.

Un petit détachement de l'armée démocratique s'étant porté sur Rivas, la seule ville de quelque importance qu'on trouve dans la partie du pays traversée par la route de transit, les habitants, qui étaient pour la plupart en faveur du gouvernement de Chamorro, s'enfuirent en masse dans l'État voisin de Costa-Rica, dont la frontière n'est éloignée que de vingt milles, emportant avec eux leurs meubles et tout ce qu'ils avaient de précieux. Ceux, en petit nombre, qui eurent le courage de rester ne furent point inquiétés ; mais les démocrates s'approprièrent, pour en faire des casernes, etc., toutes les maisons particulières qui se trouvèrent à leur convenance. Ils se mirent aussi en devoir de lever des contributions ; et lorsque les habitants, en fuite pour

Digitized by Google

la plupart, ne répondaient pas à l'appel, on mettait leur propriété aux enchères, on enfonçait les portes de leurs magasins, on vendait leurs marchandises, et on avait recours à divers autres moyens du même genre pour se procurer de l'argent.

Les expédients financiers, en temps de révolution, sont aussi simples que le mode de recrutement. Quand on frappe une contribution sur une ville, les principaux habitants sont taxés arbitrairement par les chefs militaires, selon les moyens supposés de chacun, et force est à chacun de s'exécuter. Ceux qui se montrent récalcitrants, ou qui allèguent leur pauvreté, s'exposent à être jetés en prison et soumis à un régime sévère : quelques jours de ce régime ont un effet prodigieux sur la mémoire et permettent ordinairement à un honnête bourgeois de se rappeler l'endroit où il a enfoui son trésor, ou de trouver quelque moyen de se procurer les fonds nécessaires, destinés le plus souvent au parti auquel il est personnellement opposé. Aussi, quand son propre parti revient au pouvoir, ne manque-t-on pas de lui imposer une amende du double, pour le punir de sa faiblesse. Il reçoit quelquefois, en échange de ces emprunts forcés, un chiffon de reconnaissance, n'ayant d'autre valeur que celle du papier sur lequel elle est écrite. Dans ces temps de guerre civile, les gens du pays craignent surtout qu'on ne suppose qu'ils ont de l'argent ; ils cachent avec soin ce qu'ils possèdent et affectent l'indigence. Les hôtels des agents étrangers sont, en pareil cas, encombrés de toute espèce de caisses et de coffres que les malheureux habitants y font transporter en secret, pour les soustraire à la rapacité de leurs compatriotes.

Les démocrates cherchèrent, dès le principe, à obtenir l'appui des Américains établis dans le pays ; et, comme ils prétendaient combattre pour la cause de la liberté et du progrès contre la tyrannie et la routine, ils parvinrent à enrôler environ une douzaine d'Américains à San-Juan-del-Sur et à Virgin-Bay. Ce dernier endroit est un petit village sur le lac, où s'embarquent les voyageurs qui traversent le Nicaragua par la voie de transit. On engagea ces hommes sur le pied d'une centaine de dollars par mois et par tête, on leur donna des brevets de capitaine et de colonel, et on les envoya à Grenade pour exercer leurs carabines sur le parti Chamorro.

Digitized by Google

A l'aide de quelques autres Américains, les démocrates s'emparèrent également de San-Carlos, vieux fort situé au point où le lac se déverse dans la rivière San-Juan. C'est une position fort importante, en ce qu'elle commande l'entrée du lac, c'est-à-dire la seule voie de communication entre l'intérieur du pays et l'Atlantique. Ils occupèrent aussi un vieux fort espagnol, appelé Castillo, situé à une cinquantaine de milles en descendant la rivière et où l'on trouve quelques hôtelleries tenues par des Américains pour la commodité des voyageurs qui prennent la route de transit.

A Léon, où ils avaient établi leur quartier général, les démocrates proclamèrent leur gouvernement et déclarèrent Castillon président. Ils nommèrent des fonctionnaires publics pour tout l'Etat et devinrent, en effet, le gouvernement virtuel du pays.

Les légitimistes, assiégés dans Grenade, auraient été forcés de capituler faute de munitions, s'ils n'étaient parvenus à reprendre San-Carlos aux démocrates et à rouvrir ainsi leurs communications avec l'Atlantique; ils purent alors se procurer à la Jamaïque un approvisionnement considérable de poudre et de boulets.

L'armée des démocrates, pendant le siége, s'élevait à quinze cents hommes environ, tandis que celle des légitimistes n'en comptait pas plus de mille. L'État de Honduras fournit aux démocrates un secours de deux cents hommes; les légitimistes, de leur côté, furent longtemps en négociation avec le gouvernement de Guatemala, qui était favorable à leur cause; mais ils ne purent obtenir de cet État aucune assistance matérielle.

Après dix mois de vains efforts pour s'emparer de la plaza de Grenade, les démocrates levèrent leur camp, au mois de février 1855, et se replièrent sur Léon. A un endroit appelé Masaya, à moitié chemin environ de Grenade, ils furent rejoints et attaqués par le parti opposé. Il s'ensuivit un combat sanglant, dont le plus fort eut lieu dans l'église même de cette ville, où trois cents hommes environ furent tués. Le parti grenadin rentra alors en possession de la partie méridionale de l'État, tandis que les démocrates continuèrent d'occuper Léon et toute la partie du nord.

Les démocrates, pendant le temps qu'ils avaient été maîtres

Digitized by Google

de la route de transit, n'avaient rien négligé pour enrôler des Américains sous leurs drapeaux. On manquait d'argent; mais on offrait des concessions de terres fort avantageuses à ceux qui étaient disposés à prêter leur concours à la cause libérale, et l'on apprit bientôt, au Nicaragua et en Californie, que le colonel Walker, de San-Francisco, avait, par l'entremise de son agent au Nicaragua, conclu avec le gouvernement démocratique un arrangement aux termes duquel il lui était accordé de grandes concessions de terres, et d'autres priviléges, à la condition de se mettre, avec un certain nombre de combattants, au service de ce même gouvernement démocratique.

Ce colonel Walker était déjà connu comme le plus hardi flibustier de l'époque. Au mois d'octobre 1853, il était à la tête d'une expédition qui mit à la voile de San-Francisco, avec l'intention de s'emparer de Sonora, province septentrionale du Mexique, voisine de la Californie. Il débarqua avec une soixantaine d'hommes, sur un point de la côte où il rencontra peu de résistance. Il se proclama aussitôt président, et distribua entre ses compagnons tous les principaux emplois de l'État. Malheureusement, il se vit bientôt forcé de décamper, et dut s'estimer heureux de rentrer en Californie, où il ne ramena qu'une faible portion de sa troupe. A son arrivée à San-Francisco, il fut mis en jugement pour avoir violé les lois de la neutralité; il se défendit lui-même, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il fut acquitté. Les gens de la Californie ne sont pas disposés à juger sévèrement les entreprises de cette nature, et Walker eut pour lui les sympathies de la grande majorité.

Il était de notoriété tellement publique à San-Francisco que Walker s'occupait des préparatifs de son expédition pour le Nicaragua, que les autorités se trouvèrent dans la nécessité d'intervenir. Mais les mesures qu'elles prirent pour empêcher le départ du brick qu'il avait frété paraissent avoir été insuffisantes; car Walker, après avoir embarqué sa petite troupe, composée de cinquante-six hommes, leva l'ancre pendant la nuit.

Il arriva au mois de mai dans le port de Realejo, et se dirigea aussitôt sur Léon, où se trouvait le quartier général de l'armée démocratique.

La nouvelle de son débarquement jeta tout d'abord la terreur

Digitized by Google

parmi les légitimistes. Ils avaient appris, pendant le siége de Grenade, à apprécier la valeur d'une carabine américaine entre des mains américaines ; et, leur imagination grossissant les objets, les cinquante-six hommes de Walker s'étaient transformés en un corps auxiliaire de cinq cents hommes. Cependant, ils se disposèrent à leur faire une chaude réception. Des proclamations furent répandues, dans le but d'exciter le patriotisme populaire : tous les citoyens étaient invités à prendre les armes pour sauver l'indépendance du pays, et les habitants devaient, à l'approche de Walker, se replier sur la garnison la plus voisine. Mais, à l'exception des chefs politiques du parti et de ceux qui se trouvaient compromis avec eux, la perspective de voir les Américains maîtres du pays paraissait être envisagée avec assez d'indifférence. Une partie des classes supérieures, fatiguée de ces révolutions continuelles qui n'amenaient à leur suite que ruine et misère, faisait même des vœux secrets pour l'intervention de quelque influence étrangère qui pût au moins donner la paix au pays.

Le premier service actif dans lequel furent engagés Walker et ses hommes fut une expédition organisée par les démocrates pour reprendre la ville de Rivas. Vers la fin de juin, le corps expéditionnaire, composé de la troupe de Walker et de deux cents indigènes sous le commandement immédiat de leurs propres officiers, s'embarqua à Realejo sur deux ou trois petits navires, et, débarquant non loin de San-Juan-del-Sur, s'avança dans l'intérieur vers la ville de Rivas, éloignée d'environ vingt-cinq milles.

Quand les légitimistes avaient repris cette ville au mois de février, les habitants étaient revenus de leur exil volontaire dans Costa-Rica ; honteux sans doute de la couardise avec laquelle ils avaient, un an auparavant, abandonné leur ville aux démocrates sans même tirer un coup de fusil, ils résolurent, dès qu'ils eurent connaissance de l'approche de l'ennemi, de faire une vigoureuse résistance.

Lorsque les démocrates furent arrivés et le combat engagé, les indigènes qui accompagnaient Walker lâchèrent pied, et il se trouva, avec ses cinquante-six Américains, en présence d'une force d'environ quatre cents hommes. Sa petite troupe prit posi-

Digitized by Google

tion dans une maison, d'où elle entretenait un feu terrible : tous les ennemis atteints l'étaient à la tête, et les blessures étaient mortelles. Enfin les Américains épuisèrent leurs munitions ; et les légitimistes ayant mis le feu à la maison, ils furent obligés de s'ouvrir un passage les armes à la main et se retirèrent sur San-Juan-del-Sur, où ils arrivèrent sans avoir été inquiétés, les gens de Rivas n'ayant montré aucun empressement à les poursuivre.

La perte de Walker, dans cette affaire, fut de six hommes ; celle des légitimistes, d'environ soixante-dix.

A San-Juan-del-Sur, les Américains trouvèrent une petite goëlette pour les reporter à Realejo ; et, avant de mettre à la voile, Walker fit un acte de justice sommaire qui l'éleva fort haut dans l'opinion de beaucoup de gens du pays. Il s'était tranquillement embarqué dans la soirée avec son monde, à bord de la goëlette mouillée en rade et qui n'attendait plus que la brise du matin pour lever l'ancre, lorsque vers minuit deux Américains, qui n'appartenaient point à sa troupe et qui étaient connus pour de fort mauvais sujets, mirent le feu à un grand bâtiment en bois qui servait de caserne : leur but était d'incendier la ville et de profiter du désordre qui en résulterait pour se livrer au vol et au pillage, s'attendant sans doute à ce que les gens de Walker viendraient leur prêter main-forte.

C'était une grande erreur : en effet, ils ne se furent pas plus tôt présentés à bord de la goëlette, en se vantant de ce qu'ils avaient fait, que Walker les fit arrêter ; et, comme il ne se trouvait pas à terre d'autorités à qui il pût les livrer, il les fit passer immédiatement devant un conseil de guerre, qui les condamna à être fusillés. L'un de ces misérables fut tué en cherchant à se sauver dans une barque ; l'autre fut conduit à terre pour y être exécuté ; mais il parvint, dans l'obscurité de la nuit, à échapper à son escorte.

Un mois environ avant ces événements, Chamorro avait succombé à une maladie qui le minait depuis longtemps. Il fut remplacé, comme chef du parti légitimiste, par le général Corral, qui, depuis plusieurs mois déjà, exerçait de fait le commandement.

Ce fut au mois d'août seulement que Walker tenta une nou-

Digitized by Google

velle descente dans cette partie du pays; il débarqua à San-Juan-del-Sur, à la tête de soixante-quinze Américains et de deux cents soldats indigènes. N'ayant point rencontré d'opposition, car toutes les forces des légitimistes étaient concentrées dans la ville de Rivas, il se porta sur le village de Virgin-Bay, sur le lac. Là, il fut attaqué par les légitimistes en force très-supérieure, commandés par le général Guardiola. L'action se prolongea pendant plusieurs heures, mais Walker parvint à les rejeter sur Rivas avec une grande perte, n'ayant eu lui-même que deux Américains blessés et une demi-douzaine d'indigènes tués. Après cette affaire, il retourna encore une fois à San-Juan-del-Sur, où il s'établit tranquillement, recevant des renforts de Californie, et recrutant des auxiliaires parmi les voyageurs qui traversaient le pays.

Virgin-Bay et San-Juan-del-Sur sont deux petits villages qui doivent leur existence à l'établissement de la route de transit. Ils forment les deux extrémités de la portion de cette route qui réunit le lac au Pacifique, et se composent principalement d'hôtelleries américaines; les besoins de cette route fournissent aussi, sur ces deux points, de l'occupation à un petit nombre d'Américains.

Vers le milieu d'octobre, Walker, — régulièrement investi du titre de commandant en chef de l'armée démocratique, et ayant graduellement porté à deux cents le nombre de ses Américains, indépendamment de deux cent cinquante indigènes, — marcha sur Virgin-Bay, où il s'empara d'un des steamers de la Compagnie de transit, à bord duquel il embarqua tout son monde. Après une traversée de quelques heures, il débarqua à deux milles environ de Grenade et se porta droit sur ce boulevard des légitimistes. Le général Corral, leur commandant en chef, se trouvait alors avec la plus grande partie de ses forces à Rivas, qu'il supposait devoir être le premier point d'attaque de son adversaire. La garnison de Grenade fut prise tout à fait à l'improviste, et Walker, après avoir tiré quelques coups de fusil, était maître de la ville. Les habitants, d'abord fort alarmés, s'attendaient à voir les démocrates se livrer à toutes sortes d'excès; mais Walker s'empressa de faire publier un ordre du jour par lequel il promettait protection aux personnes et aux propriétés. Du moment où l'on

Digitized by Google

reconnut que ce n'était pas une vaine promesse et qu'il maintenait une sévère discipline parmi ses troupes, la tranquillité ne tarda pas à se rétablir, et l'on ne manqua sans doute pas d'établir des comparaisons entre l'ordre et le calme qui succédaient à la prise de la ville par Walker, et les scènes de confusion, de pillage, d'excès de toute espèce qui avaient eu lieu, en pareille occasion, dans les précédentes révolutions.

Pendant les mois de juillet et d'août, le choléra avait sévi dans le Nicaragua sous sa forme la plus maligne. Une foule de petits villages, entre autres Virgin-Bay et San-Juan-del-Sur, furent presque dépeuplés. La ville de Masaya, qui comptait environ dix mille habitants, vit périr près du tiers de sa population. Castillon, le président démocrate, succomba à Léon aux atteintes de ce terrible fléau, et Walker, en sa qualité de général en chef, se trouva alors à la tête du parti. On lui offrit la présidence, qu'il déclina, préférant avec raison conserver la position plus importante de généralissime.

Le général Corral, commandant en chef du parti légitimiste, étant toujours à Rivas avec ses forces, et sa cause étant évidemment désespérée, on proposa d'entrer en arrangement avec lui. Le colonel Wheeler, ministre résident des États-Unis au Nicaragua, consentit, sur les instances pressantes des gens de Grenade, à servir d'intermédiaire dans cette négociation, avec l'aide de don Juan Ruiz, qui possédait une grande influence dans le département de Rivas.

En arrivant à Rivas dans le but de remplir sa mission, le colonel Wheeler se trouva presque aussitôt prisonnier entre les mains des légitimistes. Au bout de quelques jours, la prolongation de son absence inquiétant les démocrates, une goëlette fut envoyée pour faire une démonstration devant Rivas, qui est située à un mille environ du lac. Quelques coups de canon suffirent pour faire comprendre aux légitimistes ce dont il s'agissait, et le colonel Wheeler fut rendu à la liberté.

La négociation fut ensuite entamée, et aboutit à un traité de paix, qui fut signé par Walker et Corral, au nom de leurs partis respectifs. Par ce traité, conclu vers la fin d'octobre, il fut convenu que les deux gouvernements qui s'étaient maintenus concurremment depuis le commencement de la révolution ces-

Digitized by Google

seraient d'exister. Don Patricio Rivas fut déclaré président provisoire pour une période de quatorze mois, et le général Walker reconnu comme généralissime de l'armée : ces deux fonctionnaires, avec quatre ministres au choix du président, devaient former le gouvernement.

Conformément aux stipulations du traité, le général Corral entra, un ou deux jours après, à la tête de ses troupes, dans la ville de Grenade, où il fut reçu par Walker. Le traité fut solennellement ratifié dans la cathédrale par les deux généraux ; on chanta un *Te Deum*, les troupes légitimistes se réunirent aux démocrates, pour ne plus faire qu'une seule armée sous le commandement de Walker, et le gouvernement fut ainsi constitué :

Don Patricio Rivas, président.
Général William Walker, commandant en chef.
Général Maximo Xeres, ministre d'État.
Général Ponciano Corral, ministre de la guerre.
Colonel French, ministre des finances.
Don Firmin Ferrer, ministre du crédit public.

Quoique les démocrates eussent remporté la victoire, le nouveau gouvernement était composé d'hommes appartenant aux deux partis.

Le président Rivas jouit de l'estime et de la considération publiques ; il est le chef d'une famille influente, qui a toujours été opposée au parti démocratique. Il remplissait depuis quelques années les fonctions de receveur des douanes à San-Carlos.

Le général Walker, commandant en chef, avait la même position dans le gouvernement démocratique.

Le général Xeres, ministre d'État, commandait, avant Walker, l'armée démocratique ; c'était lui et Corral, le nouveau ministre de la guerre, qui avaient été à la tête des deux armées ennemies, pendant la plus grande partie de la révolution.

Le colonel French, ministre des finances, est un Américain qui se distingua, il y a quelques années, dans les guerres civiles du Mexique, et qui a été depuis rédacteur d'un journal en Californie.

Digitized by Google

Don Firmin Ferrer, ministre du crédit public, est un riche citoyen de Grenade, qui n'a pris aucune part active à la dernière révolution.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis que le général Corral avait si solennellement ratifié le traité, lorsqu'on intercepta des lettres écrites par lui à plusieurs autres chefs de l'ancien parti légitimiste, et qui contenaient la preuve évidente qu'il conspirait avec eux pour renverser le gouvernement qu'il venait de reconnaître et dont il était un des membres. Traduit immédiatement devant un conseil de guerre pour crime de trahison, et déclaré coupable, il fut condamné à être fusillé le lendemain. Corral jouissait d'une immense popularité auprès de son parti et s'était, pendant la révolution, distingué par ses talents militaires ; mais les preuves de sa trahison ne laissaient aucun doute, et il fut, conformément à sa sentence, exécuté sur la plaza de Grenade, en présence de toute l'armée. Cette exécution sommaire n'aura pas manqué de produire un effet salutaire sur le peuple, en lui faisant comprendre la nécessité d'agir loyalement en toute circonstance et de remplir fidèlement les obligations que l'on a contractées.

Le nouveau gouvernement fut formellement reconnu par le colonel Wheeler, le seul ministre étranger qui résidât dans l'État. Le président reçut également la visite du capitaine de la corvette de guerre des États-Unis, *Massachusets*, alors mouillée devant San-Juan-del-Sur. Les conséquences naturelles du rétablissement de la paix, après une année et demie de révolution, se manifestèrent bientôt par le retour d'un grand nombre des habitants qui avaient émigré pour se soustraire aux horreurs de la guerre civile, et par l'impulsion donnée à tous les travaux utiles.

La puissance de la presse est un fait tellement reconnu aux États-Unis, et l'établissement d'un journal y suit de si près la marche de la civilisation, que partout où une demi-douzaine d'Américains se trouvent réunis dans les forêts de l'Ouest, on peut être certain que l'un d'eux publiera un journal pour l'édification des autres. Aussi, l'une des premières choses que firent les Américains à Grenade fut d'imprimer un journal hebdomadaire, intitulé : *El Nicaraguenise* (Le Nicaraguien), et rédigé moitié

Digitized by Google

en anglais, moitié en espagnol. C'est une feuille très-convenable, dont une bonne partie est consacrée à éclairer le public sur les ressources naturelles du pays, sur sa fertilité, sur les avantages de son climat et sur l'abondance de ses richesses minérales. La seule espèce de journal connue jusqu'alors au Nicaragua était une simple gazette du gouvernement, qui paraissait à peu près une fois par mois.

L'État de Costa-Rica, qui touche au Nicaragua par le sud, est le plus florissant de tous les États de l'Amérique centrale. Il a été depuis bien des années exempt de révolutions, et sa population est comparativement industrieuse et prospère. Les finances de l'État sont en bonne condition, et ses forces militaires sont bien supérieures à celles du Nicaragua, car il possède une milice bien organisée de quatre à cinq mille hommes. Une partie des troupes sont armées de carabines Minié, et elles ont une nombreuse artillerie. Il y a dans le pays beaucoup d'Allemands, dont un grand nombre au service du gouvernement, et c'est à eux que l'on est redevable du bon état de l'armée. Le principal produit du pays est le café, dont il s'exporte une quantité considérable, surtout pour l'Angleterre. Le gouvernement de Costa-Rica s'émut beaucoup du succès du parti Walker au Nicaragua, pensant apparemment que son tour pourrait bientôt venir. Il s'est mis en mesure de repousser une invasion, mais il n'est pas probable qu'il songe à prendre l'offensive.

Le Honduras, situé au nord du Nicaragua, était favorable au parti démocratique, et a reconnu le gouvernement américo-nicaraguien. Le président de cet État a récemment rendu visite à Walker, à Grenade; et comme le Honduras est menacé d'une reprise d'hostilités de la part du Guatemala, Walker se dispose à lui venir en aide avec une partie de ses forces américaines. Ce fait, de Walker retirant la moitié de ses forces du Nicaragua pour la porter au secours d'un État voisin, prouve sa confiance dans la stabilité de la position qu'il a su conquérir. Il est inutile d'ajouter qu'on procédera dans le Honduras comme on a procédé au Nicaragua : tout en combattant pour les indigènes, les Américains s'empareront du pouvoir, et le garderont.

Le Guatemala, qui est au nord de Honduras, est le plus grand

Digitized by Google

et le plus important des États de l'Amérique centrale : c'est aussi le plus hostile à l'influence américaine.

Mais, quels que soient les sentiments des autres États à l'égard des Américains, on ne peut guère supposer que ceux-ci, après avoir pris le pied qu'ils ont aujourd'hui dans l'Amérique centrale, puissent être arrêtés dans le développement ultérieur de leur domination par les populations faibles et indolentes au milieu desquelles ils se sont implantés. De quelque manière qu'ils se trouvent en contact, dans la guerre, dans la diplomatie, dans la lutte pacifique des intérêts commerciaux, l'audace, l'énergie, la persévérance de la race anglo-saxonne lui assureront toujours la supériorité.

L'esprit de *flibuste* n'est pas restreint à une classe particulière de la communauté américaine. Dans la petite troupe avec laquelle Walker partit pour la première fois de San-Francisco, il se trouvait des gens de loi, des médecins et d'autres individus ayant une certaine position sociale. Le général Walker lui-même appartient à une bonne famille de l'Alabama. C'est un homme d'une quarantaine d'années et d'une éducation supérieure, reçue en grande partie en Europe. Après avoir étudié la médecine, il s'attacha au barreau. Pendant plusieurs années, il dirigea un journal à la Nouvelle-Orléans ; mais lorsqu'éclata la fièvre californienne, il se rendit dans ce pays et publia pendant quelque temps un journal à San-Francisco ; il exerçait, en dernier lieu, sa profession à Marysville, cité de quelque importance dans le nord de la Californie.

L'extérieur du général Walker ne répond nullement à l'idée que l'on pourrait se faire d'un aventurier aussi hardi et aussi heureux. C'est un homme extrêmement tranquille, à l'air doux et à la physionomie tout à fait saxonne. Ses compagnons professent pour lui une estime et une admiration sans bornes ; sa conduite, d'ailleurs, depuis son avénement au pouvoir dans le Nicaragua, a été de nature à inspirer une haute confiance dans son jugement et dans ses talents à beaucoup d'autres flibustiers californiens, flibustiers en théorie, mais en même temps influents, qui, selon toute probabilité, ne laisseront pas échapper, faute d'appui, la perspective qu'ils ont en ce moment de voir réaliser leurs idées. Aussi Walker reçoit-il continuellement des renforts,

Digitized by Google

et les Américains qui sont venus se ranger sous ses ordres au Nicaragua s'élèvent-ils maintenant à plus de neuf cents hommes. L'article suivant, que nous empruntons au *San-Francisco Herald* du 6 octobre dernier, donnera une idée de l'état de l'opinion populaire en faveur de Walker, avant même que l'on connût le succès de son expédition sur Grenade; on y remarquera aussi l'impuissance des autorités à empêcher cet embarquement en masse d'armes et de recrues :

Départ de San-Francisco des renforts destinés à Walker.

« Les bruits qui avaient circulé, la semaine dernière, sur le nombre des aventuriers qui se proposaient de s'embarquer à bord du steamer *Uncle Sam*, pour aller rejoindre Walker au Nicaragua, avaient attiré hier un grand concours de monde sur le quai. Le bâtiment était annoncé comme devant partir à neuf heures du matin, et longtemps auparavant l'embarcadère de *Jackson street* était rempli de curieux et de personnes intéressées, par un motif ou un autre, à l'expédition. Près de quatre cents billets de passage avaient été, dit-on, vendus avant l'heure fixée pour le départ; mais diverses circonstances forcèrent, comme on va le voir, l'agent de la Compagnie de navigation à retarder ce départ jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Des officiers de police, placés sur différents points du navire, avaient ordre de ne laisser monter à bord que les personnes munies de billets. L'exécution de cette mesure paraît n'avoir soulevé aucune difficulté, et tout alla tranquillement jusque vers midi. Ce fut alors qu'on s'aperçut que quelques-uns des passagers avaient en leur possession des armes appartenant au corps militaire des « Bleus de San-Francisco. » On obtint immédiatement un mandat de perquisition, et l'on reprit vingt-neuf fusils, qui furent reconnus par des membres du corps en question. Cette perquisition fut opérée par un seul officier de police, qui put sans le moindre empêchement visiter le navire dans toutes ses parties. Dans le cours de cette visite, on découvrit deux grandes caisses à claire-voie, remplies d'armes; mais l'officier n'étant point autorisé à saisir ces armes, on se borna à donner immédiatement

Digitized by Google

avis du fait au général Kibbe, quartier-maître de la milice de l'État, qui apprit bientôt aussi, par le télégraphe électrique, qu'on avait enlevé toutes les armes et munitions qui garnissaient la salle d'armes de la compagnie des carabiniers de Sacramento. Le général institua aussitôt une action devant la cour du douzième district, dans le but de recouvrer les armes appartenant à l'État qui se trouvaient à bord de l'*Uncle Sam*. La procédure fut conduite aussi expéditivement que possible; mais, avant que les documents nécessaires eussent pu être mis entre les mains du shérif, l'heure du départ du steamer était arrivée. Au moment où on lâchait les amarres qui retenaient le navire au quai, on remarqua quelques symptômes de collision entre les officiers qui étaient à bord du steamer et les gens qui étaient sur le quai et qui voulaient prendre passage sur le bâtiment. L'embarcadère était rempli d'une foule compacte, et, dès que les roues du steamer se mirent en mouvement, cette foule se précipita en avant pour monter à bord. Les officiers s'opposèrent à cette irruption et parvinrent à repousser les assaillants, dont plusieurs faillirent être broyés entre le flanc du navire et le quai, ou jetés à l'eau. Il y eut là un moment d'affreuse confusion; mais, par un hasard assez singulier, il ne paraît pas qu'il en soit résulté d'accidents graves. Une vingtaine d'individus furent assez heureux pour prendre pied sur le pont, et le steamer s'éloigna du quai, puis bientôt après s'arrêta, dans le but évident de forcer à retourner à terre ceux qui s'y étaient introduits de force. Cependant trois cents de ces aventuriers environ s'étaient emparés d'une grande goëlette qui se trouvait à portée du quai. On s'en aperçut à bord du steamer, et la goëlette n'eut pas plus tôt déployé ses voiles que les roues du steamer furent de nouveau mises en mouvement. Sur ces entrefaites, le shérif, accompagné de ses officiers et muni d'un ordre pour la restitution des armes, s'était procuré une embarcation et se disposait à accoster le steamer; mais celui-ci repartit au moment même où l'embarcation n'en était plus qu'à quelques brasses. Quant à la goëlette, elle avait manœuvré aussi de manière à se rapprocher du steamer; mais, la brise étant venue à tomber tout à coup, elle dut renoncer à toute idée de l'accoster, d'autant plus que ce dernier marchait alors à toute vapeur dans la direction de

Digitized by Google

la mer. Elle déposa donc à l'embarcadère de *Jackson street* les aventuriers désappointés, et un grand nombre de chaloupes et d'embarcations de toute espèce, remplies d'individus qui étaient partis avec l'intention de rattraper le steamer, durent également revenir à terre. Nous essayerions en vain de décrire ce qui se passait sur les quais. De *Jackson street* à *North-Point*, tout était couvert de spectateurs qui suivaient avec le plus vif intérêt les mouvements des deux bâtiments. Au nombre des personnes qui tentèrent d'aborder le steamer dans des chaloupes était un individu nommé Gray, qui s'obstina à vouloir monter à bord, malgré l'opposition de l'officier Conelly. Enfin il tira un revolver et le dirigea contre l'officier, qui, de son côté, mit le pistolet à la main ; les gens de la chaloupe se jetèrent au-devant de Gray, qui fut un peu plus tard arrêté par la police. On croit généralement que l'*Uncle Sam* a emporté environ trois cents fusils pour l'armée de Walker ; on sait du moins que beaucoup d'armes et de munitions avaient été achetées à San-Francisco pour être expédiées à San-Juan-del-Sur par ce steamer. Il a été constaté, au moment de son départ, qu'un certain nombre de fusils à percussion, appartenant à la Compagnie d'assurances contre l'incendie *Manhattan*, avaient été enlevés pendant la nuit du local où sont remisées les pompes. Les carabines prises à la compagnie militaire de Sacramento sont, dit-on, des armes excellentes, et seront d'une grande utilité pour l'armement des troupes républicaines du Nicaragua. Beaucoup de ceux qui n'ont pu se procurer un passage sur l'*Uncle Sam* avaient envoyé d'avance leurs bagages à bord : ces bagages seront débarqués à San-Juan, où ils resteront en dépôt jusqu'à une prochaine tentative plus heureuse pour aller rejoindre Walker. »

C'est ainsi que l'on procède en Californie ; et cette manière de procéder contraste étrangement, nous devons le dire, avec la démonstration imposante qui eut lieu à New-York, il y a quelques mois, en faveur de la loi de neutralité.

Peu de temps après la formation du gouvernement Walker, à Grenade, un décret fut rendu, par lequel il était accordé deux cent cinquante acres de terre (un peu plus de cent hectares) à tout émigrant qui viendrait s'établir sur les lieux et exploiter les terrains ainsi concédés. Des avis à cet effet, insérés dans les jour-

Digitized by Google

naux de New-York par les soins du gouvernement nicaraguien, avaient tenté un grand nombre d'Américains, qui se disposaient à s'embarquer pour ce pays à bord du steamer régulier de la Compagnie de transit. Le président Pierce fit afficher des proclamations pour inviter les citoyens à ne pas violer les lois de la neutralité, et, au moment où le steamer allait s'éloigner du quai, les agents du gouvernement se mirent en devoir de l'arrêter. Le capitaine s'étant mis en mouvement, sans égard pour leurs sommations, il fallut qu'un bâtiment de guerre tirât deux ou trois coups de canon pour l'empêcher de sortir du port. Le steamer fut visité, mais on n'y trouva rien de contraire aux lois. Cependant la Compagnie requit l'assistance des agents du gouvernement pour faire débarquer environ deux cents individus qui n'avaient pas payé leur passage. C'est ce qui fut fait, après quoi le steamer poursuivit sa route, emmenant avec lui deux ou trois agents chargés de s'assurer si, lorsque le charbon aurait été consommé, on ne trouverait pas quelques canons cachés au fond de la fosse au charbon.

Vers cette même époque, le colonel French, qui s'était démis des fonctions de ministre des finances dans le cabinet Walker, se présenta à Washington comme ministre plénipotentiaire de l'État de Nicaragua; mais le gouvernement américain refusa de le recevoir. Cependant le colonel Wheeler, ministre américain au Nicaragua, avait déjà reconnu formellement le gouvernement Walker; et comme il avait fait un voyage à Washington dans le mois de mai, on ne peut guère supposer qu'il soit retourné à son poste au Nicaragua sans s'être assuré des intentions de son gouvernement sur la marche à suivre dans le cas où les Américains réussiraient à prendre l'ascendant dans le pays. Mais le colonel Walker s'était déjà établi si solidement au Nicaragua, que l'absence d'encouragement de la part du cabinet de Washington ne pouvait compromettre sa position. Le message du président allait d'ailleurs paraître, et une reconnaissance trop cordiale des Américains établis au Nicaragua n'aurait pas été d'accord avec le langage de ce document en ce qui concerne l'exécution du traité Clayton-Bulwer.

La question du protectorat des Mosquitos paraît devoir être tranchée par les Mosquitiens eux-mêmes. Le royaume des Mos-

Digitized by Google

quitos est une bande de terre sur la côte de l'Atlantique, dont une partie a toujours été réclamée par le Nicaragua, et qui, par sa position géographique, semble naturellement appartenir à ce dernier État. Depuis que la paix est rétablie au Nicaragua, le gouvernement de ce pays a envoyé des commissaires chez les Indiens Mosquitos des districts les plus rapprochés, et ces indigènes se sont montrés, dit-on, fort mécontents des exactions de leur roi, et tout disposés à se rattacher au Nicaragua. Le royaume des Mosquitos paraît donc devoir revenir au Nicaragua, auquel il appartenait originairement.

Le succès de l'expédition de Walker contraste fortement avec la non-réussite d'une entreprise du même genre, organisée à New-York vers la fin de 1854. Une Compagnie se forma alors sous la dénomination de Compagnie de colonisation de l'Amérique centrale ou quelque autre titre analogue. Son objet ostensible était la colonisation et la mise en culture du territoire des Mosquitos, et plus particulièrement d'une certaine portion de ce territoire, connue sous le nom de « Concession Sheppard » : c'était une étendue considérable de pays qu'un M. Sheppard avait acquise du roi des Mosquitos. Un certain colonel Kinney prit une part très-active à l'organisation de la Compagnie, qui était soutenue par un grand nombre de capitalistes de New-York et d'autres villes de l'Union. Le gouvernement lui-même s'était montré favorable au projet, et les préparatifs d'exécution furent commencés sur une grande échelle. On parlait beaucoup du développement de l'agriculture sur la côte des Mosquitos ; mais personne n'ignorait que le but réel de l'expédition était d'envahir l'État de Nicaragua, ou tout au moins de former dans ces parages un établissement d'où l'on pourrait facilement, lorsque tout serait prêt, se jeter sur Cuba.

Les représentations du ministre de Nicaragua à Washington ne permirent pas à l'administration de fermer plus longtemps les yeux sur le véritable caractère de l'expédition. On affecta alors de faire beaucoup de bruit ; des proclamations furent publiées pour inviter les citoyens à ne prendre aucune part à l'envahissement d'un État ami ; un grand steamer, nolisé par le colonel Kinney, et prêt à transporter quelques centaines d'agriculteurs qu'on disait destinés à exploiter les marécages pesti-

Digitized by Google

lentiels du roi des Mosquitos, fut saisi par les autorités; plusieurs bâtiments de guerre furent chargés de le surveiller dans le port de New-York, et le colonel Kinney lui-même fut arrêté et obligé de fournir caution.

La plupart de ceux qui avaient soutenu l'entreprise se retirèrent; mais Kinney n'était pas homme à se décourager: ne pouvant partir dans son steamer avec quelques centaines de compagnons, il s'embarqua modestement, vers le mois de mai, dans une petite goëlette, avec une vingtaine d'hommes. Il fit naufrage sur quelque point des Indes occidentales, et finit par arriver à Grey-Town, sa destination primitive, à bord d'un brick anglais qui l'avait recueilli, lui et ses compagnons, au milieu des rochers.

Vers cette époque, la Compagnie de transit de Nicaragua leva pour son propre compte, à New-York, une petite armée de cinquante hommes, Français et Allemands pour la plupart. Elle les transporta au Nicaragua dans un de ses steamers, et les posta à Castillo, sur la rivière San-Juan, pour y arrêter les progrès de l'invasion étrangère. C'est là la légion française dont il est fait mention dans le traité de paix.

On répandit le bruit que Kinney et sa petite troupe n'étaient qu'une avant-garde, et que des renforts allaient leur arriver de la Nouvelle-Orléans et d'autres ports; mais ces renforts n'ont pas encore paru, et Kinney est toujours avec ses hommes à Grey-Town, où, à l'exception de la publication d'un journal, il n'a encore rien fait.

L'expédition de Walker au Nicaragua a été beaucoup plus habilement conduite. Les Américains sont posés au Nicaragua comme des hommes qui sont venus dans le pays sur l'invitation d'un parti qui formait la majorité de la nation. Ils sont devenus citoyens de la République, ils se sont battus pour elle, et ils se sont ainsi élevés au pouvoir.

On ne saurait douter d'ailleurs que l'introduction de l'influence américaine au Nicaragua ne doive procurer de grands avantages au pays. Les habitants, délivrés de la crainte continuelle des révolutions, se livreront avec plus de confiance aux travaux agricoles et aux opérations commerciales. Les Américains feront disparaître toutes les vieilles absurdités de la loi

Digitized by Google

espagnole, et modifieront un tarif ridicule, qui prohibe par le fait un grand nombre des articles les plus communs de la vie civilisée; les capitaux étrangers viendront développer la culture du sucre, du riz, du tabac, de l'indigo et d'autres produits précieux, pour lesquels le Nicaragua peut rivaliser avec n'importe quel pays; et les mineurs de la Californie, race énergique et expérimentée, se chargeront de mettre au jour les richesses minérales de ces contrées.

(*Blackwood's Magazine.*)

La loi du 16 juillet 1840, qui avait cherché à créer en France l'établissement de services à vapeur transatlantiques, avait été conçue d'après des bases qui n'avaient aucune chance de succès dans la pratique. C'est ce que, du reste, l'expérience n'a pas tardé à démontrer. Aujourd'hui, mieux éclairés, nous avons appris qu'il faut renoncer à obtenir à la fois dans un paquebot cette solidité et cette force qui permettent à un navire de guerre de porter une lourde artillerie et de nombreuses munitions, et cette finesse, cette agilité que doit avoir un bâtiment destiné au transport des voyageurs, des correspondances et des marchandises d'une assez grande valeur pour payer un fret élevé. La guerre vient encore de démontrer sans réplique quel était le genre de service qu'on devait attendre de ces navires, lorsque les circonstances exigeaient qu'ils devinssent les auxiliaires de la flotte.

Aujourd'hui que toutes les questions sont étudiées, chacun se demande comment il se fait que la France ait attendu si longtemps pour prendre, dans l'exploitation des lignes transatlantiques, sa part de bénéfice, mais aussi sa part d'influence. Car, il ne faut pas se le dissimuler, il s'agit de porter périodiquement sur tous les points du globe le drapeau de la France, ses voyageurs, les produits de son industrie, ses correspondances; de se mettre en relation, à jour et heure fixes,

Digitized by Google

avec ses consuls, avec ses nationaux; d'être partout présent, en un mot. C'est, il faut l'avouer, un rôle qui n'est pas sans résultat pour notre influence politique, et tous les gouvernements l'ont si bien senti, qu'aucune de ces lignes transatlantiques ne s'y est établie sans être favorisée du concours de l'État, qui s'est empressé d'en assurer le succès, en allouant aux diverses Compagnies des subventions plus ou moins élevées.

Après une trop longue hésitation, la France semble enfin vouloir prendre sa part du mouvement général. Des sociétés se forment et sont à l'œuvre dans tous nos ports de mer qui aspirent à être le siége et le point de départ des nouveaux services.

La Société formée à Bordeaux vient de lancer son manifeste [1], dû à la plume exercée de M. Jules Fauché, membre et secrétaire de sa Chambre de commerce. Ce travail est, comme chacun doit s'y attendre, un plaidoyer en faveur de Bordeaux. On ne pouvait pas moins attendre du patriotisme de M. Fauché; mais, tout en faisant la part des sentiments et des intérêts de localité, son mémoire n'en reste pas moins comme une étude sérieuse et toujours utile à consulter d'une question qui, bien que longtemps négligée, ne peut manquer de reprendre bientôt la place qui lui appartient dans les préoccupations des hommes d'État qui ont mission de gouverner le pays.

[1] Cet ouvrage a pour titre : *Considérations sur l'établissement de services à vapeur sur l'Océan, suivies d'un projet de création de trois grandes lignes de poste maritime entre la France et l'Amérique*, par M. Jules Fauché, armateur, ancien juge consulaire, membre et secrétaire de la Chambre de commerce de Bordeaux. In-4° de 208 pages. Bordeaux, Durand, 1856.

Digitized by Google

LA MECQUE ET LE MONT ARAFAT[1].

QUATRIÈME EXTRAIT

DU PÈLERINAGE A MÉDINE ET A LA MECQUE.

Mohammed dut frapper longtemps à la porte de la maison paternelle avant de parvenir à réveiller le vieux portier indien. Il lui fallut ensuite répondre aux questions réitérées qu'une prudence excessive suggérait à ce zélé serviteur. A la fin, il obtint l'entrée du logis et se précipita vers l'escalier pour aller embrasser sa mère :

« Resté dans la rue, j'entendis bientôt le *zaghritah*, ce cri aigu par lequel les femmes, en Orient, accueillent le retour d'un membre de la famille. Le jeune homme ne tarda pas à reparaître. Ses manières étaient devenues graves, polies et attentives : j'étais son hôte. Il me conduisit dans la salle, qui n'était pas éclairée, m'y fit asseoir sur un large *mastabah* (espèce d'estrade) couvert d'un tapis, et ordonna au portier d'apporter de la lumière. En même temps, des pas de femme qui se firent entendre au-dessus de nos têtes m'apprirent que la *kabirah*, c'est-à-dire la maîtresse de la maison, se livrait pour nous à des soins hospitaliers que mon estomac affamé devait apprécier vivement. Les chameaux étaient à peine déchargés quand apparut un beau plat de vermicelle saupoudré de sucre. Ce *kunafah* nous parut déli-

[1] Voir les numéros de la *Revue Britannique* de décembre 1855, de janvier et de mars 1856.

Digitized by Google

cieux et fut promptement expédié. Nous nous précurâmes ensuite, dans un café voisin, des couvertures sur lesquelles nous nous hâtâmes de nous étendre ; car il nous fallait à la pointe du jour, après deux heures de repos à peine, commencer notre *tawaf-el-kudum* ou notre circumambulation d'arrivée, dans le haram. »

Pour rendre intelligible les observations du pèlerinage qui s'accomplissent dans la mosquée de la Mecque, M. Burton consacre un chapitre entier à la description de cet édifice[1]. Nous allons extraire du texte de Burckhardt et des notes de son successeur les détails principaux qui suffiront pour donner une idée exacte de la Kaabah et de ses dépendances, dont l'ensemble constitue le premier temple de l'islam.

La sainte kaabah, nommée aussi la maison d'Allah, s'élève au milieu d'un vaste cloître, à peu près rectangulaire, d'environ deux cent cinquante pas de long sur deux cents de large. Une colonnade règne dans tout le pourtour de l'enceinte. On compte quatre rangs de colonnes à l'orient et trois rangs seulement sur les autres côtés. Les arches qui s'ouvrent sur la cour sont ogivales, et le toit se compose de trois rangées de petites coupoles hémisphériques revêtues de plâtre et blanchies extérieurement. Ces dômes, dont l'aspect est caractéristique, sont au nombre de cent cinquante-deux. Les colonnes ont environ vingt pieds de hauteur et un pied et demi de diamètre : de quatre en quatre il existe un pilier octogonal beaucoup plus épais. Les trois quarts ou les quatre cinquièmes de ces colonnes ou piliers sont en marbre, et le reste en granit gris des montagnes de la Mecque. On remarque exceptionnellement quelques beaux fûts en porphyre rouge ou en granit rose qu'on suppose avoir été apportés d'Egypte. Parmi les quatre cent cinquante à cinq cents colonnes, on ne trouve ni deux chapiteaux ni deux bases parfaitement semblables. Les chapiteaux, pour la plupart, sont d'une mauvaise facture sarrasine ; quelques-uns, qui provenaient d'édifices plus anciens, ont été renversés par les constructeurs arabes, de telle sorte qu'ils reposent sur leur partie supérieure. Parmi les bases, il en est plusieurs qui sont d'un travail grec excellent. Des inscriptions en caractères arabes ou coufiques s'observent sur certaines colonnes de marbre ; mais elles

[1] Voir le plan reproduit dans cette livraison.

Digitized by Google

n'ont été ni copiées ni traduites. La porte est composée de pierres grossièrement assemblées. Enfin, de nouvelles peintures bariolées de couleur jaune, rouge ou bleue, recouvrent une partie des colonnes et des minarets.

La kaabah est plus rapprochée du côté sud de l'enceinte que du côté nord. Cette circonstance suffirait seule pour démontrer que la mosquée a été bâtie autour de l'édifice principal, à une époque postérieure, et qu'elle a été agrandie à diverses reprises. La kaabah a été réédifiée pour la dernière fois, dans son état actuel, en 1627. C'est une construction massive, de dix-huit pas de longueur, sur une largeur de quatorze pas et avec une hauteur d'environ trente-cinq à quarante pieds anglais. Comme son toit est plat, elle offre de loin l'apparence d'un cube ou plutôt d'un parallélipipède. Elle repose sur une base de deux pieds de hauteur formant une saillie d'un pied environ en dehors des murs. L'unique porte qui donne accès dans l'intérieur est placée à six ou sept pieds au-dessus du sol, sur le côté qui fait face à l'orient; ses battants sont recouverts de lames d'argent qu'on a enrichies de plusieurs ornements dorés. Sur le seuil on place, chaque soir, de petits cierges allumés et des vases où brûlent des parfums.

A l'angle sud-est de la kaabah, non loin de la porte, se trouve la fameuse *pierre noire* (*hajar-el-aswad*) apportée par les anges à Abraham, lorsqu'il était occupé à construire le saint temple. Elle est l'objet d'une vénération antique parmi les Arabes. Placée à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol, elle forme une partie du saillant de l'angle de l'édifice. C'est un ovale irrégulier, de six à sept pouces de diamètre, dont la surface inégale est composée d'une douzaine de fragments de formes et de dimensions différentes, bien unis ensemble par un ciment et parfaitement polis. On dirait que la pierre ayant été brisée par un coup violent, les morceaux en ont été rassemblés et cimentés. Sa couleur est un brun rouge si foncé qu'il approche du noir, et on l'a enchâssée dans un cercle massif d'or ou d'argent doré. Il est très-difficile de déterminer la nature de l'*hajar-el-aswad*, dont la surface a été usée et polie par les millions d'attouchements et de baisers qu'elle a reçus depuis des siècles. Les uns la prennent pour un morceau de lave, les autres pour un aérolithe. M. Burton adopte cette dernière opinion.

Digitized by Google

Une autre pierre placée dans le mur occidental, près de l'angle *yemani*, attire aussi la piété des pèlerins. On l'appelle *el-mustajab* ou pierre de la prière. Les fidèles doivent la toucher seulement et ne pas la baiser.

Au pied du mur oriental, un peu au nord de la porte, le sol offre une légère dépression encadrée par une bordure de marbre et assez large pour permettre à trois personnes de s'y asseoir. On la nomme *el-maajan* (lieu du mélange), parce que c'est là qu'Abraham et son fils Ismaël mêlèrent et pétrirent la chaux et l'argile dont ils cimentèrent les pierres du temple. On appelle aussi cet endroit *makam-jibraïl* (le lieu de Gabriel), parce que l'archange vint y apporter à Mahomet l'ordre d'instituer les cinq prières quotidiennes de l'islam, et parce qu'il y accomplit ses dévotions avec le Prophète.

La fameuse gouttière (*mysab*), qui donne issue aux eaux pluviales tombées sur le toit de la kaabah, est placée dans le mur septentrional de l'édifice. Elle fut envoyée de Constantinople en 1573, et l'on assure qu'elle est d'or massif. La saillie qu'elle forme est d'environ quatre pieds : au-dessous d'elle, on a placé un très-beau pavé en mosaïque, au centre duquel deux magnifiques dalles de vert antique indiquent l'emplacement des tombes d'Ismaël et de sa mère Agar (*Hajirah*). C'est un lieu particulièrement méritoire pour la prière.

Un mur semi-circulaire nommé *el-hatim* (le rompu) règne au delà de la double sépulture d'Agar et d'Ismaël. La tradition veut que l'espace qu'il circonscrit ait appartenu autrefois à la kaabah elle-même et qu'il en ait été retranché dans l'une des nombreuses reconstructions du temple. Quoi qu'il en soit, la règle religieuse accepte les prières prononcées dans l'enceinte du hatim comme aussi méritoires que celles qu'on dit dans l'intérieur de la kaabah. C'est pourquoi le pèlerin qui, n'ayant pu pénétrer dans le sanctuaire, a fait son oraison dans le hatim, est admis à jurer qu'il a prié dans la maison d'Allah.

Le pourtour de la kaabah est recouvert d'un bon dallage en marbre, placé à huit pouces environ au-dessous du sol de la grande cour. Cet espace, qui forme un ovale irrégulier, est entouré par une enceinte de poteaux en bronze dont la forme est assez élégante. De mauvaises lampes en verre sont suspendues

Digitized by Google

dans tous les intervalles ; mais ici, comme sous les cloîtres, leur lumière est faible et insuffisante. Au delà des poteaux règne un second pavé de marbre, large seulement de huit pas, un peu plus élevé que le premier et d'un travail plus grossier. Puis, au delà encore, existe une troisième allée circulaire dont la largeur est double et dont le niveau égale à peu près celui du gravier de la cour.

Autour de la kaabah se pressent diverses constructions accessoires. Ce sont d'abord les quatre *makams* (lieux) où se placent les imams des quatre sectes orthodoxes (hanafy, shafei, hanbaly et maleki) pour présider aux prières de leurs congrégations respectives. Le Makam-el-Maleki à l'ouest, et le Makam-el-Hanbaly près de la pierre noire, sont de petits pavillons ouverts de tous côtés, dont le toit, assez semblable à celui d'une pagode indienne, est soutenu par quatre minces piliers. Le Makam-el-Hanafy, situé au nord, est plus grand et compte douze colonnes. Il est pourvu d'un étage supérieur d'où le muezzim appelle les fidèles à la prière. Quant au Makam-el-Shafei, il n'est autre que le bâtiment du puits de Zemzem, édifice carré, de construction massive, avec une entrée au sud-est. La chambre qui contient le puits est richement ornée de marbres de diverses couleurs. Une petite pièce adjacente, pourvue d'une entrée distincte, renferme un réservoir toujours plein. Les pèlerins qui veulent boire l'eau de la source d'Agar viennent en dehors passer leur coupe au travers d'une petite ouverture grillée servant de fenêtre à ce réservoir. L'ouverture du puits est entourée d'un mur de pierre d'environ cinq pieds de hauteur, sur lequel se tiennent, protégés par une grille, les gens qui puisent l'eau dans des seaux de cuir. Les makams et le bâtiment du puits de Zemzem paraissent avoir été construits en 1601 et 1663.

Au sud-est du puits de Zemzem, on voit deux petits édifices carrés, surmontés d'une coupole et dont la massive architecture contraste d'une manière peu gracieuse avec l'élégante légèreté des makams. On les appelle les *Kobbateyns*. Construits par un gouverneur de Jeddah, en 1540, ils servent à la fois de bibliothèque pour les manuscrits légués à la mosquée, et de dépôt pour les horloges ou les chronomètres qu'on lui envoie de Constantinople.

Digitized by Google

A quelques pas du Zemzem et en face de la porte de la kaabah est placé l'escalier mobile (*el daray*) qui donne accès à cette porte, lorsqu'on l'ouvre à la foule des visiteurs. Il est en bois, porté sur quatre roues et revêtu de quelques ornements sculptés.

A côté du lieu où l'on place l'escalier mobile, s'élève un léger arceau semi-circulaire, appelé *Bab-el-Salam* (porte du salut), qu'on ne doit pas confondre avec le grand portail de la mosquée, décoré du même nom. Les pèlerins qui visitent pour la première fois la maison d'Allah sont tenus d'y entrer par les deux Bab-el-Salam, et, en passant sous la seconde, ils doivent dire : « O Allah! fais « que cette entrée me soit propice! »

Entre la kaabah et l'arche d'El-Salam, se trouve le *Makam-Ibrahim* (le lieu d'Abraham), élégant pavillon soutenu par six piliers, dont quatre sont entourés d'une belle grille de fer qui laisse apercevoir au milieu de l'espace qu'elle circonscrit un grand couvercle en bois terminé en pyramide, qui cache la pierre sur laquelle se tenait Abraham quand il construisait les murs du temple. On assure que cette pierre garde l'empreinte des pieds du patriarche. Comme ce lieu est particulièrement vénéré, on voit constamment devant la grille des fidèles prosternés qui prient et qui invoquent l'intercession du précurseur de Mahomet.

Enfin, à côté du Makam-Ibrahim se trouve le *manbar* ou la chaire à prêcher. Elle est élégamment construite en beau marbre blanc orné de sculptures. Un étroit escalier conduit le prédicateur jusqu'à la plate-forme, laquelle est surmontée par une espèce de flèche en métal doré.

La mosquée compte dix-neuf portes distribuées fort irrégulièrement. Quatre sont du côté de l'orient, sept sont au midi, trois à l'occident et les cinq dernières au nord. Leur nomenclature serait superflue ici, et nous renvoyons les lecteurs désireux de la connaître au plan joint à notre travail. Les portes de la mosquée de la Mecque ne se ferment jamais, et les habitants de la cité sainte aiment à répéter aux étrangers que sans cesse, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, la sainte kaabah voit au pied de ses murailles des adorateurs accomplissant le *tawaf* (la circumambulation).

Les murs de l'enceinte sont communs aux maisons qui entourent la mosquée de tous les côtés. Ces habitations, qui apparte-

Digitized by Google

naient originairement au sanctuaire, sont devenues des propriétés particulières qu'on loue chèrement aux pèlerins les plus opulents. Elles ont des fenêtres qui, s'ouvrant sous les portiques, permettent à ceux qui les occupent de dire leurs prières sans sortir de chez eux, parce qu'ils ont en vue la kaabah.

Les sept minarets, tous indiqués sur le plan, sont beaucoup moins beaux que ceux de la mosquée de Médine.

Quant au personnel qui dessert le sanctuaire, il est, comme à Médine, nombreux, oisif et largement rétribué.

L'histoire de la maison d'Allah se perd dans la nuit des temps. La tradition lui assigne dix constructions ou reconstructions différentes.

1° La pensée première de l'érection d'un temple destiné à l'homme par Dieu remonte, selon certains auteurs musulmans, à 2000 ans avant la création. Ce temple céleste, sorti des mains d'Allah, consistait en quatre piliers de jaspe, surmontés par un toit de rubis. Les anges l'entourèrent aussitôt en criant : « Louange « à Allah ! Il n'y a d'Allah qu'Allah, etc., etc. ; » et ils exécutèrent la circumambulation que les fidèles accomplissent aujourd'hui.

2° Le second temple est contemporain d'Adam et finit avec lui. C'était encore un tabernacle de rubis donné par Allah.

3° Le troisième édifice fut construit en *pierre et chaux* par Seth, descendant d'Adam. La pierre noire, laquelle fut alors tirée de la montagne d'Abou-Kubays, voisine de la Mecque, faisait partie de cette construction, que le déluge anéantit.

4° Abraham et son fils Ismaël reçurent d'Allah l'ordre de construire le quatrième temple, sur l'emplacement qu'avait occupé le précédent. Il était de forme irrégulière, mesurant trente-deux coudées de l'orient au nord, trente-deux du nord à l'occident, trente-une de l'occident au sud, vingt du sud à l'orient. Sa hauteur était de neuf coudées seulement. Il n'avait pas de toit. Deux portes avaient été pratiquées au niveau du sol, à l'orient et à l'occident. L'archange Gabriel rapporta la pierre noire à Abraham et la fit placer à l'angle de l'édifice, pour indiquer le point où la circumambulation devait commencer. Le patriarche fut instruit, en même temps, de tous les rites du pèlerinage. Lorsqu'il eut achevé la sainte kaabah, il gravit, par l'ordre d'Allah, la montagne nommée Jebel-Sabir, pour appeler de là le

Digitized by Google

monde entier à visiter le lieu saint ; et tous les habitants de la terre l'entendirent.

5° Les Amalikah, descendants de Sem, fils de Noé, qui, les premiers, s'établirent près de la Mecque, fondèrent le cinquième temple ou restaurèrent celui d'Abraham.

6° La sixième kaabah fut bâtie, vers le commencement de l'ère chrétienne, par les Beni-Jurhum, lesquels descendaient aussi de Noé. Ismaël, selon les auteurs musulmans, avait épousé une fille de cette tribu. Les Beni-Jurham habitaient les parties hautes du site de la Mecque, tandis que les Amalikah étaient établis dans les parties basses.

7° Kusay-ben-Kilab, gouverneur de la Mecque et trisaïeul du Prophète, rétablit le temple, encore une fois, d'après le plan d'Abraham ; il le pourvut d'un toit en feuilles de palmiers et le remplit de ses idoles.

8° L'encensoir d'une femme mit le feu, par accident, à la couverture qui protégeait le saint édifice, œuvre de Kusay. Le toit seul fut brûlé ; mais bientôt une de ces inondations auxquelles le site de la kaabah paraît être particulièrement exposé détruisit la plus grande partie des murs. Un vaisseau grec venait de faire naufrage devant Jeddah ; son équipage fut employé à reconstruire le temple par la tribu des Kuraysh, qui, manquant d'argent pour achever le travail, retrancha sept coudées sur la longueur du bâtiment et laissa en dehors le terrain actuellement nommé El-Hatim. La hauteur des murs fut portée de neuf coudées à dix-huit ; la porte du côté de l'ouest fut close ; et, en conservant celle de l'est, on la plaça, comme aujourd'hui, à une hauteur suffisante pour qu'aucun étranger ne pût pénétrer dans le sanctuaire sans le concours des gardiens. Au temps de cette construction, Mahomet avait déjà vingt-cinq ans. On sait comment il concilia la dispute qui s'était élevée entre les divers tribus, au sujet de la pierre noire, qu'il fit soulever sur un tapis auquel tous les chefs mirent la main.

9° En l'année 64 de l'hégire [1], Abdullah-ben-Zubayr, neveu d'Ayisha, épouse préférée du Prophète, reconstruisit la kaabah dégradée par un second incendie qui brisa la pierre noire en trois morceaux, et ruinée par les catapultes de l'armée du calife

[1] An 684 de l'ère chrétienne.

Digitized by Google

Yezid. Cette fois, Abdullah, restituant à l'édifice son ancienne longueur, y comprit de nouveau le Hatim. La hauteur fut portée à vingt-sept coudées au lieu de dix-huit; la porte de l'ouest fut ouverte de nouveau pour servir exclusivement de sortie. L'intérieur n'eut plus que trois colonnes en un seul rang, tandis qu'il en contenait six depuis la réédification exécutée par les Kuraysh. Enfin, on pava avec des dalles le tawaf ou circuit de la kaabah, et l'on agrandit la mosquée, en lui adjoignant plusieurs maisons contiguës.

10° Dix ans plus tard, Hajjaj-bin-Yusuf, général du calife Abd-el-Malik, s'étant emparé de la Mecque malgré la vigoureuse résistance d'Abdullah, qui fut tué, signala à son maître comme des innovations illégitimes les changements que le vaincu avait introduits dans le saint temple. La réponse du calife fut l'ordre d'entreprendre immédiatement une construction nouvelle, qui ramena l'édifice à peu près à son état antérieur. Le Hatim fut une seconde fois laissé en dehors des murs; la porte de l'ouest fut close, etc.

Depuis cette époque, la kaabah et la mosquée ont été réparées à grands frais entre les années 1030 et 1040 de l'hégire [1]; mais on exécuta seulement des réparations; et l'ensemble des constructions demeura, sauf quelques légers changements, tel que l'avait laissé Hajjaj-bin-Yusuf.

Après cette explication nécessaire, revenons au récit de notre voyageur :

« L'aurore commençait à peine à dorer les sommets de l'Abou-Kubays (montagne située à l'orient de la cité sainte), quand nous nous levâmes pour nous rendre à la mosquée. Nous entrâmes, du côté du nord, par la porte El-Ziyadah; nous descendîmes deux longs escaliers, nous traversâmes rapidement les cloîtres et nous nous trouvâmes tout à coup en face de la maison d'Allah.

« Il n'y avait là ni l'effrayante antiquité des monuments de l'Egypte, ni la grâce ou la beauté de ceux de l'Italie et de la Grèce; mais le spectacle qui frappait mes yeux était étrange et unique dans le monde..... A combien peu d'Européens avait-il été donné de contempler le célèbre sanctuaire!..... Parmi tous

[1] Années 1621 et 1631 de l'ère chrétienne.

Digitized by Google

ces adorateurs qui mouillaient de leurs larmes le voile du temple ou qui pressaient leurs cœurs palpitants contre la pierre de ses murailles, il n'en était aucun dont l'émotion fût plus profonde que celle du pèlerin solitaire venu des lointains pays du Nord... Mais, il faut l'avouer humblement, tandis que cette foule ressentait l'enthousiasme religieux dans toute sa pureté, j'éprouvais seulement le sentiment égoïste de l'orgueil satisfait.

« Mohammed me laissa quelques minutes à moi-même, après quoi il m'avertit que le moment était venu de m'acquitter des devoirs du pèlerinage. Pénétrant dans l'enceinte de la kaabah par l'arche d'El-Salam, nous élevâmes nos mains pour réciter le *lobbayk*, le *takbir* et le *tahlil* ; puis, ayant prononcé certaines supplications, nous ramenâmes nos mains sur notre visage. Nous nous rendîmes ensuite au lieu où prient les shafeis, c'est-à-dire entre le Makam-Ibrahim et le puits de Zemzem, et là nous accomplîmes la double adoration en l'honneur de la mosquée. Une coupe de l'eau sainte nous fut apportée par les *sakkas*, qui, en considération du présent que je leur remis, allèrent aussitôt distribuer, en mon nom, aux pèlerins indigents, une grande jarre de terre pleine de l'eau du puits. Cela fait, nous nous dirigeâmes vers l'angle oriental de la kaabah dans lequel est insérée la pierre noire, et, nous plaçant en face, à dix pas, nous élevâmes nos mains et nous répétâmes :

« Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, dont les promesses sont « la vérité et dont les serviteurs sont victorieux. Il n'y a pas d'au- « tre Dieu qu'Allah, seul et sans partage. La puissance suprême « lui appartient. Gloire à lui ; il dispose de toute chose ! »

« Nous essayâmes alors de nous approcher de la muraille ; mais comme la foule des pèlerins nous empêchait de toucher la pierre, nous élevâmes de nouveau nos mains à la hauteur de nos oreilles, dans la première position de la prière, et, les abaissant ensuite, nous nous écriâmes :

« O Allah (j'accomplis cet acte) dans ta foi, en conformité de « ton livre, et selon l'exemple de ton Prophète. — Puisse Allah « le bénir et préserver ! — O Allah, j'étends ma main vers toi et « grand est mon désir de m'approcher de toi ! O accepte ma sup- « plication, amoindris mes difficultés, prends en pitié mon hu- « miliation et accorde-moi ton pardon gracieux ! »

Digitized by Google

« Et comme il nous était toujours impossible d'atteindre la muraille, nous élevâmes nos mains à nos oreilles, les paumes tournées du côté de la pierre noire comme si nous la touchions ; nous récitâmes le takbir, le tahlil et le hamdilah ; nous bénîmes le Prophète, puis nous baisâmes le bout des doigts de notre main droite.

« Ensuite commença la cérémonie du *tawaf* ou circumambulation. Nous devions suivre le *mutaf*, c'est-à-dire la circonférence ovale de granit poli qui entoure immédiatement la kaabah. Je répétai, après mon guide religieux, qui s'appelle ici *mutuwwif*, les paroles que voici :

« Au nom d'Allah, et Allah possède l'omnipotence, je me pro-
« pose d'accomplir sept circuits en l'honneur d'Allah, glorifié,
« exalté et tout-puissant. »

« Nous recommençâmes ensuite l'oraison : « O Allah, j'accom-
« plis cet acte dans ta foi, en conformité de ton livre, etc., »
jusqu'à ce que nous eussions atteint l'endroit nommé El-Multazem, lequel est entre la pierre noire et la porte de la kaabah. Là, nous nous écriâmes :

« O Allah, tu as enseigné la vérité ; pardonne-moi d'avoir
« transgressé tes commandements ! »

« Vis-à-vis de la porte, nous répétâmes : « O Allah, cette mai-
« son est ta maison, ce sanctuaire est ton sanctuaire, ce refuge
« est ton refuge, et voici la place de celui qui cherche appui près
« de toi contre les feux de l'enfer ! »

« Devant le petit bâtiment appelé Makam-Ibrahim nous dîmes :
« O Allah ! en vérité, voici le lieu d'Abraham qui prit son refuge
« près de toi contre les feux de l'enfer ! Oh ! refuse aux flammes
« éternelles ma chair et mon sang, ma peau et mes os ! »

« Quand nous eûmes contourné à pas lents l'angle d'*irak*, nous dîmes encore : « O Allah ! en vérité, je prends mon refuge
« près de toi contre l'idolâtrie, la désobéissance, l'hypocrisie,
« les mauvais propos ou les mauvaises pensées concernant la
« famille, la propriété et la progéniture ! »

« Arrivés en face du *mizab* (la gouttière), nous récitâmes ces paroles : « O Allah ! en vérité, je te demande la foi qui ne décline
« pas, l'espérance qui ne périt pas et l'appui secourable de ton
« prophète Mahomet. Puisse Dieu le bénir et le préserver ! O
« Allah ! couvre-moi de ton ombre, au jour où il n'y aura plus

Digitized by Google

« d'autre ombre que la tienne, et fais que je boive à la coupe de « ton prophète Mahomet — puisse Allah le bénir et le préserver! « — cette liqueur céleste après laquelle il n'y a plus de soif pen- « dant toute l'éternité, ô Seigneur d'honneur et de gloire ! »

« Tournant ensuite l'angle occidental (*Ruku-el-Shami*), nous nous écriâmes : « O Allah ! fais que ce pèlerinage te soit accepta- « ble et qu'il soit un pardon de nos péchés, une entreprise lou- « able, un acte agréable à tes yeux, un préservatif ineffaçable ! ô « toi, plein de gloire et de miséricorde ! »

« Ces paroles furent répétées trois fois, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'angle *yemani*, où, la foule étant moins épaisse, nous pûmes toucher le mur avec notre main droite (selon l'exemple du Prophète) et baiser ensuite le bout de nos doigts. Puis avant d'atteindre la pierre noire, où finissait notre circuit, nous répétâmes : « O Allah ! en vérité, je prends refuge près de toi « contre l'infidélité, contre l'indigence et les tortures de la tombe, « contre les troubles de la vie et de la mort. Je viens à toi pour « m'abriter contre l'ignominie dans ce monde et dans l'autre ; je « viens implorer ton pardon pour le présent et pour l'avenir. O « Seigneur, accorde-moi le bonheur dans cette vie et dans l'au- « tre, et sauve-moi du châtiment du feu éternel ! »

« Ainsi se termina notre premier tour. Celui-là et les deux qui le suivent s'exécutent rapidement, et, pour ainsi dire, au pas gymnastique. Les quatre derniers, au contraire, s'accomplissent avec une lenteur calculée..... Après chaque circuit, comme nous ne pouvions toucher la pierre noire, encore moins la baiser, nous nous arrêtions devant elle, en élevant nos mains à nos oreilles et en disant : « Au nom d'Allah, et Allah est tout-puis- « sant ! » Puis nous baisions nos doigts, et nous reprenions notre marche en redisant les mêmes prières.

« Le tawaf étant accompli, il nous restait à baiser la pierre noire. Pendant longtemps je désespérai de pouvoir parvenir à fendre la foule des Bédouins et des autres pèlerins qui l'assiégeaient. Mais Mohammed était à la hauteur de la circonstance. Pendant notre promenade autour de la kaabah, il avait montré le noble zèle qui l'animait, en apostrophant tous les Persans que nous trouvions sur notre chemin. Les injures qu'il adressait à ces hérétiques mêlaient aux pieuses paroles dont se composaient ses

Digitized by Google

prières de singulières et pittoresques interruptions. Ainsi, après avoir dit avec l'accent convenable : « O Allah ! je prends mon refuge « près de toi contre l'ignominie de ce monde ! » il ajoutait sur un ton tout différent, à l'adresse de quelque longue barbe du Morassan : « O maudit et fils de maudit ! ô pourceau ! ô frère d'une truie ! » et autres gentillesses semblables... Pas un Ajémi n'osait répliquer. Après de vains appels à la complaisance des pèlerins, qui, placés devant nous, montraient une étrange mosaïque d'épaules nues et d'occiputs rasés, mon jeune guide réunit une demi-douzaine de vigoureux citadins, à l'aide desquels il réussit à nous frayer de vive force une voie à travers la foule. Les Bédouins tournaient autour de nous, furieux comme des chats sauvages ; mais ils n'avaient pas leurs poignards, et comme les privations de l'été, pendant lequel ils manquent de lait, les avaient réduits à l'état de squelettes, nous en eûmes bon marché. D'un seul coup, j'en aurais renversé cinq ou six. Après avoir ainsi atteint notre but, en dépit de l'indignation populaire qui se manifestait par des clameurs réitérées, nous restâmes pendant dix minutes en possession exclusive de la pierre sacrée. Tandis que nous la baisions, que nous frottions contre elle nos mains et nos fronts, je l'observais attentivement et je me retirai convaincu que c'était un aérolithe de grande dimension.

« En quittant la pierre noire, nous fendîmes de nouveau la foule jusqu'à l'El-Multazem. Là, chacun de nous pressa son estomac, sa poitrine et sa joue droite contre la kaabah, en élevant ses bras au-dessus de la tête et en criant : « O Allah ! O Seigneur de « l'antique maison ! Délivre mon corps des feux de l'enfer ; pré- « serve-moi de tout méfait ; contente-moi avec le pain quotidien « que tu me donnes, et bénis-moi dans tout ce que tu m'accordes ! » — Vint ensuite l'*istighfar* ou la demande du pardon : « J'implore « le pardon d'Allah, le très-haut, l'unique, le vivant, l'éternel, et « je lui offre mon repentir ! » Après quoi nous bénîmes le Prophète et nous demandâmes pour nous-mêmes ce que nos cœurs souhaitaient le plus. Puis, ayant baisé le Multazem, nous regagnâmes la place où prient les shafeis, près du Makam-Ibrahim, et là nous récitâmes les deux adorations nommées *sunnat-el-tawaf*, c'est-à-dire la prière de la circumambulation du Prophète.

Digitized by Google

« Nous vînmes ensuite à la porte du Zemzem, où je fus condamné à un second breuvage non moins amer que le premier[1] et à une douche de deux ou trois seaux de l'eau sainte qui, versée sur ma tête et retombant ensuite sur le sol, dut entraîner avec elle comme autant de grains de poussière tous les péchés dont mon âme était souillée. Pendant cette opération, nous disions : « O Allah, je te supplie de m'accorder l'abondance du pain « quotidien, la science utile à l'homme et la guérison de tous les « maux ! »

« Enfin, nous retournâmes encore à la pierre noire, et, ne pouvant nous en approcher, nous récitâmes devant elle le takbir, le tahlil et le hamdilah. Ce fut notre dernière station. Mes pieds nus étaient écorchés ; ma tête également nue était brûlée par le soleil ; il était dix heures ; je quittai la mosquée pour rentrer au logis.

« Mohammed avait mal calculé la capacité de la maison de sa mère, qui, veuve et solitaire, avait loué tous les appartements disponibles de sa demeure à son frère, vieux Mecquain desséché, à la face de vautour, aux serres de faucon, au sourire de hyène. Cet aimable personnage se montra fort mécontent quand j'insistai, à titre d'hôte, pour avoir un lieu de retraite ; mais pourtant il me promit qu'à mon retour du mont Arafat, on disposerait pour moi une petite chambre servant de magasin. Forcé de me contenter de cette assurance, je dus passer tout le jour dans le salon commun réservé aux hommes. C'était une grande pièce occupant à peu près les trois quarts du rez-de-chaussée. Dans un angle, à gauche de l'entrée, était un large *mastabah*[2] carré, recouvert d'un tapis. Adossé au mur du fond, se trouvait un autre divan plus petit, honteusement sale, derrière lequel s'ouvrait un réduit obscur où l'on avait entassé le bagage des pèlerins. A l'angle opposé au grand mastabah, un réchaud surveillé par les domestiques indiens servait à chauffer le café et à allumer les pipes. Enfin, dans l'un des coins de la pièce, un passage dépourvu de porte conduisait à une petite salle de bain ainsi qu'à l'escalier.

« Je venais de m'installer sur le mastabah, lorsque l'appartement fut envahi par une troupe de pèlerins turcs qui logeaient

[1] L'eau du Zemzem est d'une saveur amère et médicinale.

[2] Plate-forme élevée au-dessus du sol et servant de divan.

Digitized by Google

dans la maison. Notre première rencontre fut loin d'être cordiale ; mais je finis par reconnaître que c'étaient de braves gens, assez sociables, et je fis bon ménage avec eux.

. . . . . .

« Le soir, accompagné de Mohammed et suivi de Shaik-Nour portant une lanterne et une couverture, je retournai à la mosquée..... La lune éclairait de sa lumière argentée le sommet de l'Abou-Kubays en même temps que la vaste cour du temple. La grande masse noire de la kaabah rejetait dans l'ombre toutes les frêles constructions dont on l'a entourée. Ce monument, unique dans le monde, frappait exclusivement mes yeux. C'était là le temple d'Allah, le seul Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Ismaël et de leur postérité! Son aspect était sublime. Il exprimait, avec une force que je ne puis rendre, la grandeur de l'idée qui a enfanté l'islamisme et qui a inspiré à ses sectateurs leur inébranlable constance.

« Les abords de la kaabah étaient couverts d'hommes, de femmes et d'enfants qui, partagés en petites troupes, suivaient les mutawwifs. Les uns marchaient d'un pas grave et les autres couraient avec agitation, tandis que le plus grand nombre stationnait et priait. Et toujours les mêmes contrastes. Ici, s'avançait avec fierté la femme du désert, couverte de sa longue robe noire, assez semblable à celle d'une religieuse, et de son voile rouge dont les deux trous laissent apercevoir des yeux flamboyants. Là, une vieille Indienne, avec ses traits à demi tartares, ses formes hideuses et ses jambes de squelette, marchait à pas précipités autour du sanctuaire. Bientôt arrivait un cadavre dans sa bière ; quatre porteurs, que des fidèles s'empressaient de relever, lui faisaient accomplir le circuit du temple. Des Turcs, reconnaissables à la blancheur de leur teint, se promenaient silencieusement, en affectant l'air froid et répulsif qui les caractérise. Plus loin c'était un Indien affamé, de Calcutta, avec son turban disgracieux, ses bras difformes et sa démarche incertaine. Enfin, collé contre la muraille du sanctuaire, qu'il pressait de tout son corps, un pauvre misérable s'accrochait convulsivement à la draperie noire et poussait des soupirs si profonds qu'on aurait cru que son cœur allait se briser.

. . . . . .

Digitized by Google

« Avant que la nuit fût devenue complète, Mohammed, qui en quittant le logis avait rempli sa poche de grains d'orge, alla les porter aux pigeons de la mosquée. Ces oiseaux se tiennent habituellement dans l'espace compris entre le cloître oriental et la petite arche d'El-Selam. Pendant tout le jour, des femmes et des enfants sont assis là, sur le pavé, ayant devant eux de petites corbeilles d'osier pleines de grain qu'ils vendent pour une pièce de cuivre. Les pèlerins pieux ne manquent jamais d'aller acheter cette provende pour la distribuer ensuite aux hôtes emplumés du sanctuaire.

« Je restai dans la mosquée jusqu'à deux heures du matin; j'avais voulu voir si elle ne se viderait pas, mais comme l'excursion du mont Arafat devait avoir lieu le lendemain, beaucoup de pèlerins passèrent la nuit dans les cours. Divisés par bandes et assis sur leurs couvertures, avec une lanterne devant eux, ils causaient, priaient ou contemplaient la kaabah. La foule était si grande qu'il ne fallut attendre plusieurs heures avant de pouvoir prier sur la tombe d'Ismaël. Les cloîtres étaient pleins de marchands qui vendaient des objets réputés bénis, tels que des peignes, des brosses à dents et des rosaires.

. . . . . .

« Vers minuit, mes deux compagnons épuisés de fatigue s'étant endormis, j'approchai de la kaabah avec l'intention d'arracher un morceau du voile qui la recouvre; mais trop de regards étaient fixés sur le sanctuaire, et tout ce que je parvins à faire fut de prendre, soit en marchant à pas comptés, soit en me servant de mon bras ou d'un bout de ruban, toutes les mesures que je désirais.

« A la fin, le sommeil commença à exercer sur moi son irrésistible influence : j'éveillai Mohammed et Shaik-Nour. Nous sortîmes de la mosquée et nous regagnâmes notre logis, en traversant les rues de la Mecque brillamment éclairées par la lune. Le silence était profond et la sécurité était grande; car presque partout les habitants dormaient étendus sur des tapis, devant les portes ouvertes de leurs maisons.

« Le lendemain matin, 12 septembre, je remontais dans ma litière, et, me plaçant de nouveau sous la conduite de Masoud, je prenais la route du mont Arafat. Elle était couverte de pèlerins

Digitized by Google

revêtus de leurs habits blancs. Quelques-uns cheminaient à pied; les autres avaient gardé leur monture ou leur litière; tous avaient la tête ou les pieds nus; c'était encore une scène pittoresque et pleine de contrastes.

« Après avoir traversé le vallon et le village de Muna, lieux renommés pour leur sainteté, nous fîmes halte à trois milles plus loin, pour faire notre prière de midi. En cet endroit, nous fûmes rejoints par la caravane de Damas, que nous avions précédée. Elle offrait un aspect imposant. L'étendard du sultan, désormais dépouillé de l'enveloppe qui l'avait caché, déployait fièrement au soleil sa soie verte ornée de broderies d'or. Autour de la colonne épaisse des pèlerins qui le suivaient, des Bédouins, la plupart armés jusqu'aux dents, galopaient sur leurs rapides dromadaires. Leurs femmes les accompagnaient, et comme toutes les draperies flottaient agitées par le vent, comme tous les visages étaient uniformément couverts du *lisam* (voile commun aux hommes et aux femmes dans le désert), il était souvent difficile de distinguer le sexe du cavalier qui passait si rapidement emporté par sa monture. Les femmes, d'ailleurs, rivalisaient de vigueur avec les hommes, soit pour l'élancer à toute bride, soit pour écarter à coups de bâton tout animal qui venait faire obstacle à leur course. Arrivée en vue du mont Arafat, toute cette foule entonna bruyamment le labbayk.

« Le mont Arafat est situé à l'est de la Mecque, à environ douze milles ou six heures de marche. Nous avions fait la route très-rapidement, et cette vitesse avait tellement fatigué nos chameaux qu'ils s'abattirent plusieurs fois. Les êtres humains souffraient encore plus que les animaux. Entre Muna et Arafat, je vis cinq hommes tomber et mourir sur le chemin. Epuisés et moribonds, ils s'étaient traînés jusque-là, afin d'obtenir la béatitude immédiate, car ceux qui meurent en pèlerinage sont réputés martyrs. Ce spectacle me prouva combien la mort est facile sous ces latitudes. Chacun des malheureux que je vis succomber avait chancelé un moment, s'était ensuite affaissé comme frappé d'un coup de feu, et, après une légère convulsion, était demeuré à jamais immobile. Les cadavres furent enlevés avec soin et enterrés, le même soir, sans aucune cérémonie, dans un des espaces laissés vides par les tentes du camp.

Digitized by Google

« Mohammed, dans sa constante vanité, souffrait beaucoup de mon obstination à conserver mon caractère de derviche. Il voulut, cette fois, ne pas manquer l'occasion de faire preuve d'importance. Pour grossir notre troupe, il avait tenté de nous adjoindre notre ami Omar-Effendi, que nous avions rencontré la veille dans les rues de la Mecque, et comme son invitation avait été déclinée, il avait amené deux autres jeunes gens, ses cousins, et, de plus, les quatre domestiques indiens de sa mère. Avec l'aide de ceux-ci il dépouilla notre litière de sa belle garniture d'étoffe de Perse pour en décorer notre tente, dans laquelle il étendit des tapis qui en couvrirent le sol. Un divan de soie garni de coussins de satin fut aussi disposé dans le pourtour intérieur, et, au centre, il plaça un *chisha* parfaitement poli, ainsi qu'une collection de chibouques. A la porte, on mit un *mangal* ou grand réchaud de cuivre contenant la cafetière, dont le bouillonnement semblait offrir la bienvenue à chaque visiteur. En face de la tente étaient exposées les litières. Grâce à ces dispositions ingénieuses et à quelques autres de la même espèce, notre établissement offrit un aspect assez imposant. Le jeune homme insista ensuite pour que j'eusse à quitter mon manteau de coton, que la route avait terni : il me fallut le remplacer par un beau cachemire qu'un prince de Delhi lui avait laissé, quelques années auparavant. Je ne prévoyais guère alors que cette brillante parure dût me faire perdre jusqu'à la moindre parole du sermon qui devait être prononcé le lendemain sur le mont Arafat.

« Le nom arabe de cette montagne fameuse est *Jebel-Rahmah*, ou mont de la miséricorde. C'est une masse de granit qui, fendue en tous sens et tapissée de broussailles, sort brusquement du sein de la plaine sablonneuse et s'élève jusqu'à une hauteur de deux cents pieds. Elle est séparée des contre-forts de la chaîne du Taïf par un vallon pierreux nommé Bathna, et un mur d'enceinte de peu de hauteur détermine sa limite du côté du midi. Rien de plus frappant que l'aspect du mont Arafat. Bien loin, en arrière, par les pics bleus du Taïf, tandis que sa base, sur les sables jaunes et incultes de la plaine, se développe le vaste campement des caravanes du pèlerinage. Au nord, on aperçoit le camp régulier des troupes chargées de protéger la foule des

Digitized by Google

armés des pèlerins. A l'est, de nombreux et brillants étendards, de grands pavillons verts surmontés de croissants dorés, indiquent les logements du schériff et des principaux personnages, tandis qu'à l'ouest et au midi se pressent les tentes du vulgaire, disposées le plus souvent en douars ou cercles, afin de parquer les chameaux ou les moutons. En observant attentivement, j'évaluai la multitude que j'avais sous les yeux à cinquante mille personnes. Ce chiffre indique une décadence notable; car Burckhardt portait le nombre des pèlerins à soixante-dix mille en 1814, et Ali-Bey à quatre-vingt-trois mille en 1807. Les Arabes, au surplus, affirment que les fidèles présents à la solennité du mont Arafat ne peuvent être comptés, parce que s'ils n'atteignent pas le chiffre de six cent mille, des anges descendent du ciel pour compléter ce nombre. C'est ainsi que mes amis m'assurèrent que cette fois cent cinquante mille esprits célestes avaient revêtu l'apparence humaine.

« La sainte montagne doit son nom à une légende bien connue. Quand nos premiers parents perdirent le ciel, en goûtant le fruit défendu, Eve descendit sur le mont Arafat et Adam à Ceylan. Ce dernier, voulant retrouver sa compagne, entreprit un voyage auquel la terre doit aujourd'hui la diversité de son aspect, car partout où notre père commun plaçait son pied, qui était fort grand, une ville devait s'élever par la suite, tandis que les campagnes devaient remplir les intervalles de ses enjambées. Après avoir ainsi marché pendant plusieurs années, il arriva enfin à la montagne de la Miséricorde, du sommet de laquelle Eve ne cessait d'appeler son époux. Instruit par l'archange, Adam érigea un oratoire en ce lieu, et le couple réuni habita jusqu'à sa mort l'espace compris entre le pied de la montagne et Muna.

« Après avoir contemplé la sainte colline, je revins au camp, dont les rues, bordées de tentes, de huttes et de boutiques de toute espèce, étaient éclairées par des lanternes. La foule encombrait les bazars, où l'on trouvait toutes les friandises de l'Orient. Je remarquai encore plusieurs anomalies. Un certain nombre de pèlerins, les soldats particulièrement, avaient gardé le costume laïque. Ici, un Arnaute à moitié ivre s'avançait fièrement, coudoyant les passants et cherchant une querelle; là, une grande tente mal éclairée et garnie de bancs en roseaux laissait voir des

Digitized by Google

Egyptiens se livrant bruyamment à l'ivresse défendue de la liqueur du chanvre. Les disputes étaient continuelles et le désordre était partout. Beaucoup de gens se trouvaient séparés de leurs amis et les appelaient avec de grands cris, qui se mêlaient aux sons incessants du labbayk. Les voleurs, de leur côté, s'étaient mis en campagne, et, revenant à notre tente, nous la trouvâmes entourée par la foule parce qu'une femme, ayant surpris un de ces industriels illicites, avait eu le courage de le saisir par la barbe et de le retenir jusqu'à ce qu'on vînt à son secours. Enfin, nous fûmes obligés d'en venir aux mains avec des fossoyeurs qui prétendaient enterrer plusieurs cadavres à deux pas de nous.

« A cette occasion, j'observai une fois de plus l'extrême différence qui, sous le rapport de la propreté, distingue les habitudes des Bédouins de celles des Arabes des villes. J'aperçus le pauvre Masoud assis tristement dans un coin et se bouchant le nez avec un air de dégoût inexprimable. J'allai à lui et, pour le consoler, je lui chantai la célèbre chanson de Maysunah, cette belle Bédouine qui, devenue femme du calife Mouawiyah, se fit renvoyer avec son fils enfant, afin de retrouver son désert chéri. Voici les paroles de ce chant, dont la versification arabe est charmante; les Bédouins ne l'entendent jamais sans des transports de joie.

O reprends ces robes de pourpre,
Rends-moi ma simple tunique de poil de chameau,
Et transporte-moi loin de ce riche palais,
Là où la toile noire des tentes de ma tribu est agitée par le vent.
Le jeune chameau qui marche à peine,
Le chien qui aboie contre chacun excepté contre moi,
Me charment plus que les mules dressées à l'amble,
Que tous les vers raffinés des poëtes;
Et il n'est aucun de mes cousins qui, pauvre mais libre,
Ne puisse m'enlever à toi, *âne engraissé!*

« Le vieillard en m'écoutant était dans le ravissement:

« En vérité, père aux moustaches, s'écria-t-il, je veux te faire « voir les tentes de ma tribu! »

« Le 13 septembre, dès l'aurore, une bruyante décharge d'artillerie nous avertit de nous lever et de nous préparer aux solen-

Digitized by Google

nités du jour. Après l'ablution et la prière, je sortis avec Mohammed pour aller visiter les lieux consacrés du mont de la Miséricorde. Nous nous rendîmes d'abord sur une éminence située à une centaine de pas au sud-est de la montagne. Cet endroit se nomme *Jami-el-Sakhrah*, c'est-à-dire la réunion du rocher, à cause de deux blocs de pierre sur lesquels se plaçait Mahomet pour réciter le talbiyat. On n'y trouve qu'une étroite enceinte formée par un mur de cailloux blanchis, partagée en deux moitiés par une séparation intérieure et pourvue d'un petit oratoire tourné du côté de la Mecque. Entrés dans l'enceinte par un escalier de quelques marches, nous la trouvâmes déjà remplie de fidèles. Moyennant une légère gratification, les gardiens nous donnèrent des tapis pour y faire notre prière. Après une double adoration et une longue supplication prononcée devant la niche, nous pénétrâmes dans le compartiment intérieur, nous montâmes sur les blocs de pierre et nous y criâmes le labbayk.

« De là, nous frayant un chemin à travers de nombreux obstacles produits par les tentes ou par les aspérités du terrain, nous commençâmes à gravir l'escalier de rocher qui serpente sur le flanc méridional de la montagne sainte. Là encore, malgré l'heure matinale, nous trouvâmes le passage obstrué par la foule, composée principalement de Bédouins et de Wahhabis, qui avaient voulu s'assurer des places favorables pour entendre le sermon. Déjà leur drapeau vert était planté près du sommet, à côté de l'oratoire d'Adam. Arrivés à peu près à moitié chemin j'avais compté soixante-six marches, et, à mesure que nous nous élevions, la rampe devenait plus roide et plus étroite. Des mendiants nous arrêtaient à tout moment en s'accrochant à nos manteaux et voulurent nous empêcher d'atteindre la seconde enceinte, qui ressemble en tout à la première, si ce n'est qu'elle n'est pas subdivisée et qu'on n'y voit pas de blocs de pierre. C'est en ce lieu que Mahomet avait coutume d'instruire les fidèles par sa parole, et c'est là aussi qu'à l'imitation du *dernier des prophètes*, le prédicateur du jour, monté sur un dromadaire, allait réciter le sermon de l'Arafat. Nous accomplîmes la double adoration et nous donnâmes encore une fois une légère gratification aux gardiens.

Digitized by Google

« Continuant ensuite notre ascension avec une difficulté de plus en plus grande, nous parvînmes jusqu'à une large plate-forme ornée d'un oratoire et d'une espèce d'obélisque grossièrement construit, que sa couleur blanche fait apercevoir de fort loin. On nomme cet endroit Makam-Sayyidna-Adam (le lieu d'Adam). Nous nous acquittâmes de nos dévotions au milieu de la foule nombreuse des pèlerins et nous commençâmes à redescendre. Au pied de la montagne, nous vîmes la source qui alimentait notre camp. Son eau est parfaitement pure et sort du rocher en bouillonnant.

« Cette excursion nous avait retenus plus longtemps que je ne l'avais prévu. Il était plus de neuf heures quand nous atteignîmes le camp. Une agitation générale y régnait. Le canon ne cessait de tonner. Les chevaux et les chameaux galopaient de tous côtés sans but apparent. De retour à la tente, je fus désagréablement surpris en y trouvant installé un visiteur inattendu, le vieil Ali-Bin-Ya-Sin. Il avait perdu sa mule, et, en la cherchant, il avait par malheur découvert notre établissement. J'avais de sérieuses raisons de regretter cet incident : le *zemzemi* était à la fois trop observateur et trop curieux pour me convenir.

« Nous déjeûnâmes fort tard, car la nuit devait venir avant que nous pussions faire un second repas. Après la prière de midi nous fîmes une ablution extraordinaire pour nous préparer à entendre la prédication. A partir de ce moment, le bruit des pèlerins qui se rendaient à la montagne devint continuel et toujours croissant. On voyait la multitude arriver en se hâtant, dans toutes les directions.

« Entre trois et quatre heures, une seconde décharge d'artillerie annonça la prière de l'après-midi et bientôt une musique se fit entendre. C'était le schériff qui se rendait processionnellement à la montagne. Ma tente était heureusement placée près de la route, de sorte que sans me déranger je contemplai tout le cortége. En tête marchait une bande de massiers, qui, selon la coutume de l'Orient, débarrassaient la voie en usant des moyens les plus sommaires. Ils étaient suivis par les cavaliers du désert, portant leurs longues lances ornées de touffes aux brillantes couleurs. Bientôt après passèrent les chevaux de race du schériff, coursiers incomparables qu'on refuse de vendre même aux sou-

Digitized by Google

verains les plus puissants. Derrière eux venait une troupe d'esclaves noirs armés de mousquets ; puis, immédiatement précédé par cinq drapeaux verts ou rouges, s'avançait le schériff que suivait le groupe nombreux de sa famille et de ses courtisans. La tête nue, et couvert seulement du simple vêtement de l'ihram, le prince montait une mule : l'unique signe de son rang était le grand parasol vert brodé d'or qu'un esclave portait déployé au-dessus de sa tête. La marche était fermée par une seconde troupe de Bédouins montés sur des chevaux ou sur des chameaux. Sortant du labyrinthe des tentes, la procession se dirigea lentement vers la montagne, couverte en ce moment sur tous ses points accessibles d'une population entière qui, uniformément vêtue du manteau blanc de l'ihram, agitait violemment en l'air le pan de son vêtement et faisait retentir la plaine des sons mille fois répétés du labbayk.

« A l'heure précise de la prière de l'après-midi, les deux *mahmals* (étendards impériaux) des caravanes de Damas et du Caire avaient pris position à côté l'un de l'autre, sur une plate-forme des pentes inférieures. Le schériff, avec ses drapeaux et sa suite, se plaça un peu plus haut, de manière à se trouver à la portée de la voix du prédicateur. Les pèlerins qui n'avaient pu trouver place sur la montagne se pressaient à sa base. Bientôt, aux cris bruyants du labbayk, succéda un silence solennel : les manteaux blancs cessèrent d'être agités et le prédicateur commença son discours. De ma tente je pouvais distinguer les formes du vieillard assis sur son chameau, sans qu'il me fût possible cependant d'entendre ses paroles. Mais comment se fait-il, cher lecteur, que je fusse resté devant ma tente ? Il faut que je l'avoue ; la cause de cet oubli de mon devoir, c'était encore une fois une fille d'Eve..... et voici l'histoire tout entière.

« J'avais préparé en cachette un carré de papier, et, dans un pli de mon ihram, je gardais un crayon destiné à noter les traits principaux de ce sermon si rarement entendu ; mais malheureusement le beau cachemire rouge de Mohammed était sur mon épaule. Près de nous s'étaient assises quelques dames de la Mecque, appartenant, selon toute apparence, aux premiers rangs de la société, et, parmi elles, il s'en trouvait une que j'avais déjà remarquée plusieurs fois. C'était une jeune fille d'environ dix-

Digitized by Google

huit ans, grande, svelte, avec des traits réguliers, un teint couleur de citron, mais doux et uni, des sourcils arqués, les plus beaux yeux du monde et une physionomie toute gracieuse. Exempte des défauts si communs chez les femmes arabes, sa tournure annonçait la langueur et la flexibilité qui conviennent si bien à son sexe. Au lieu du voile ordinaire, elle portait un *yashmak* de mousseline transparente noué autour de son visage, et le chaperon qui veillait sur elle, mère ou duègne, semblait être d'une nature complaisante ou peu soupçonneuse. Tout à coup voilà que cette belle personne fixe un regard d'admiration sur mon cachemire; et je réplique par un regard bien plus admirateur adressé à ses beaux yeux. Elle, alors, avec ce geste plein de coquetterie des femmes de l'Orient, entr'ouvre légèrement son voile et me laisse apercevoir de larges bandeaux d'un noir de jais couronnant un ovale charmant. Mon admiration croissante et palpable pour ce nouvel attrait est récompensée par une seconde ouverture du voile, qui, cette fois, me permet d'entrevoir une bouche à fossettes et un menton gracieusement arrondi. L'attention de mes compagnons étant occupée ailleurs, j'ose faire le signe périlleux de porter ma main à mon front. Elle sourit presque imperceptiblement et se détourne. Le pèlerin est en extase.

« A cet instant le sermon était déjà bien avancé. Je résolus de rester où j'étais, afin de voir ce que ferait ma belle. Grâce à mon cachemire nous arrivons enfin à une parfaite intelligence..... Mais hélas, cher lecteur, la page suivante vous dira mon désappointement. Dès le même soir, je rendais tristement à Mohammed son brillant cachemire et je restais couvert seulement de l'humble habit du pèlerin.

« La prédication se prolonge toujours jusqu'à l'approche du coucher du soleil, c'est-à-dire pendant environ trois heures. On l'écoute d'abord au milieu d'un profond silence. Ensuite de nombreux *amins* (amen), prononcés à haute voix par toute l'assistance, et de bruyantes explosions du labbayk, se reproduisent à certains intervalles. A la fin, la brise apporta jusqu'à nous un chorus infernal de cris, de sanglots et de soupirs. Mes amis même jugèrent à propos d'être touchés. Le vieil Ali, qui pour tout autre motif qu'une perte de dollars n'aurait pas versé plus de larmes qu'un crocodile, entreprit de frotter ses yeux, et

Digitized by Google

Mohammed, avec plus de sagesse, couvrit sa figure du pan de son ihram. Fatiguée des émotions de la journée, la multitude commença à descendre de la montagne par petits groupes, tandis que les gens restés au camp se mettaient en devoir d'abattre les tentes et de charger les chameaux. Il y avait encore une heure de sermon à entendre.

Quelle que fût notre activité, nos bêtes de somme ne furent prêtes à marcher qu'au coucher du soleil, quand le prédicateur donna le signal de l'*israf*, c'est-à-dire la permission du départ. La masse des pèlerins, entonnant avec plus de force que jamais le chant du labbayk, se précipita comme une avalanche vers le bas de la montagne. Je fus alors témoin de ce qu'on nomme *el dafa min Arafat*, ou la descente de l'Arafat. Chacun courait ou pressait sa monture de toutes ses forces. Le soleil avait disparu ; la plaine était hérissée de ces longues chevilles auxquelles on attache les cordes des tentes ; les chameaux s'abataient, les litières étaient brisées et les piétons foulés aux pieds. Des combats singuliers où l'on se servait de bâtons et quelquefois d'armes plus dangereuses avaient lieu de tous les côtés. Là une monture, ici une femme ou un enfant se trouvaient perdus. En un mot, c'était la confusion du chaos.

« A mon extrême déplaisir, le vieil Ali voulut absolument m'honorer de sa compagnie. Confiant à Mohammed sa mule qu'il venait de retrouver, il monta dans ma litière. Moyennant un dollar j'avais obtenu de Masoud qu'il se tînt toujours à portée de ma belle Mecquaine. Or, voici que le seigneur Ali commence à donner des ordres pour la direction de notre chameau. Je commande le contraire. Il veut qu'on s'arrête. J'exige qu'on avance. Pendant cette lutte, le charmant visage qui me souriait toujours allait s'éloignant ; et plus je tempêtais, moins on m'obéissait. Enfin une file de chameaux vient nous intercepter la route et je perds pour jamais la vue de mon enchanteresse. »

. . . . . .

Les pèlerins vont passer la nuit à quelques milles de la montagne sainte, et le lendemain, au point du jour, ils arrivent à Muna pour y accomplir la cérémonie de la lapidation. M. Burton raconte ainsi cette partie de son excursion.

Digitized by Google

Mohammed avait eu quelque peine à trouver les ânes qui nous étaient nécessaires. Avant de les monter pour nous rendre au lieu de la lapidation, nous lavâmes avec soin les sept petits cailloux de la grosseur d'une fève, que nous avions pris soin de ramasser la veille en revenant du mont Arafat. Arrivés à l'extrémité occidentale de la longue rue qui forme le village de Muna, nous trouvâmes encombré par la foule l'étroit chemin qui conduit au Shaïtan-El-Kabir. Cette dénomination, qui signifie textuellement *le Grand-Satan*, est attribuée à un pilier placé, en guise de contre-fort, devant un mur grossièrement construit en pierres, à l'entrée de Muna du côté de la Mecque. La cérémonie du *rami* ou de la lapidation doit être accomplie par tous les pèlerins, entre le lever et le coucher du soleil; et comme l'esprit malin a été assez pervers pour choisir comme lieu de son apparition un défilé fort resserré, l'accumulation des fidèles y produit chaque année un danger sérieux. D'un côté du chemin, qui n'a pas quarante pieds de large, se trouve une rangée de boutiques occupées par des barbiers pour la plupart. De l'autre côté, sont le mur et le pilier dont l'approche était défendue par un rempart épais et vivant de Bédouins et d'enfants tout nus. Le défilé était encombré par les pèlerins luttant d'une manière désespérée, comme des gens qui se noient, afin d'approcher du Grand-Satan. La foule était si pressée qu'on aurait pu, je crois, marcher de pied ferme sur la surface qu'offraient les têtes et les épaules. Dans cette masse se trouvaient des cavaliers dont la monture se cabrait à chaque instant. Des Bédouins montés sur leurs chameaux, de grands personnages arrivant sur leurs mules avec leur escorte de coureurs, cherchaient à force d'efforts et de coups à s'ouvrir la voie. Sachant qu'un de mes prédécesseurs, Ali-Bey, s'estimait heureux d'être sorti de cette bagarre avec deux blessures seulement, je m'étais sérieusement muni d'un poignard. La précaution ne fut pas inutile. A peine mon âne était-il engagé dans la foule qu'il fut renversé par un dromadaire, et je me trouvai sous le ventre de l'animal, qui mugissait et se débattait avec fureur. Grâce à un judicieux usage de ma lame j'évitai d'être écrasé, et je me hâtai de m'arracher à cet ignoble péril. Quelques musulmans affirment, comme preuve de la sainteté du lieu, que jamais personne n'y périt; mais les

Digitized by Google

Mecque déclarent, au contraire, que les accidents

Mohammed sortit aussi de la foule,
Nous nous assîmes tous deux sur un
barbier, et, instruits par l'adver-
une meilleure occasion. Dès
hâmes à deux pas du lieu
une de nos sept pierres
ité, nous les lançâmes
om d'Allah, et Allah est le
aine de l'esprit malin et pour sa
récitâmes le thalil et le sana ; puis
ur entrer aussitôt dans la boutique d'un
mes place sur un des bancs en terre qui en
erieurement le pourtour. Le moment était venu de
ihram ou vêtement du pèlerinage, et de reprendre
c'est-à-dire l'habit normal des musulmans. Le barbier
nos têtes ; puis, après avoir taillé notre barbe et coupé nos
ongles, il nous fit répéter ces mots : « Je me propose de déposer
« mon ihram, conformément à ce qu'a pratiqué le Prophète,
« puisse Allah le conserver et le bénir ! Ô Allah ! fais qu'en moi,
« jusqu'à la racine de chacun de mes cheveux, soient la lumière,
« la pureté et une généreuse récompense ! Au nom d'Allah, et
« Allah est le Tout-Puissant ! » En achevant sa besogne, le barbier nous dit poliment : « Naïman, le plaisir soit avec vous ! » A quoi nous répondîmes avec cérémonie : « Qu'Allah t'ac-
« corde ce plaisir ! » Nous n'avions pas encore nos habits ; mais nous pouvions dès lors nous servir de nos manteaux pour couvrir nos têtes et pour défendre nos pieds contre l'ardeur du soleil ; nous pouvions aussi tordre notre moustache et caresser notre barbe, modeste jouissance dont nous avait privés la règle sévère de l'ihram. Après une heure passée dans la boutique du barbier, qui, tout encombrée qu'elle fût, nous paraissait délicieusement fraîche en comparaison de la route, sur laquelle dardait un soleil dévorant, nous reprîmes nos ânes et nous fûmes de retour à la Mecque une heure avant midi, afin d'être prêts à visiter la kaabah.

Peu de temps après notre arrivée, Mohammed rentra tout agité

dans la maison : « Levez-vous, effendi, s'écria-t-il, baignez-vous, « habillez-vous et suivez-moi. » La kaabah venait d'être ouverte aux pèlerins ; mais comme presque tous étaient encore absents, nous pouvions éviter la foule. Je sortis donc sans perdre un moment.

De nombreux spectateurs étaient déjà réunis autour de la kaabah, et je n'avais nulle envie, avec ma tête et mes pieds nus, de rester exposé au soleil de midi. « Faites place au « hadji qui veut entrer dans la Bait-Allah, » cria-t-on ; et les curieux de faire place. Deux robustes Mecquains placés au-dessous de la porte me soulevèrent, tandis qu'un troisième posté sur le seuil me tira jusqu'à lui. A mon entrée, je fus entouré par les officiers du temple, personnages à l'air sombre et hautain, parmi lesquels je remarquai un jeune homme appartenant à la famille des Beni-Shayhbah, héréditairement chargée de la garde du sanctuaire. C'est le vrai *Sangre-Azul* de l'Hedjaz. Assis sur une espèce de coffre en bois, à côté de la porte, et tenant en ses mains le gros cadenas doré de la kaabah, il s'enquit officiellement de mon nom, de mon pays et de toutes les particularités qui me concernaient. Mes réponses étant jugées satisfaisantes, Mohammed reçut l'ordre me faire parcourir l'intérieur du sanctuaire et de réciter les prières prescrites en pareil cas. Je ne mierai pas qu'en me voyant entre ces quatre murs sans fenêtres, entouré de ces hommes à la mine impitoyable ; en écoutant le peuple fanatique qui se pressait au dehors, je songeai au péril mortel que je courais et je me sentis comme pris au piége..... Cette impression cependant ne m'empêcha pas, durant nos longues prières, de tout observer avec attention et même d'esquisser grossièrement le plan de l'édifice sur la draperie blanche de mon ihram, avec un crayon dont je m'étais secrètement muni.

« Rien de plus simple que l'intérieur de ce temple fameux. Le pavé, dont le dessin est celui d'un échiquier, se compose de carreaux de beau marbre de diverses couleurs. Les murs, autant qu'il est permis d'en juger par ce qu'on en aperçoit, sont également revêtus de dalles de marbre de forme irrégulière, qui, en plusieurs endroits, portent de longues inscriptions tracées en caractères modernes. La partie supérieure des murailles, ainsi que le plafond (sur lequel il serait irrespectueux d'arrêter ses

Digitized by Google

regards) sont couverts d'une belle étoffe de damas rouge semée de fleurs d'or. Cette tenture est relevée jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur, afin que les mains des pèlerins ne puissent la toucher.

« Trois poutres transversales, dont les formes ne sont pas dissimulées par l'étoffe qui les recouvre, soutiennent le plafond et sont supportées elles-mêmes, à leur milieu, par trois colonnes ornées de sculptures en bois d'aloès; vers l'angle iraki, une petite porte, nommée *Bab-el-Taubah* (porte du repentir), donne accès à l'étroit escalier qui conduit sur le toit. On ne l'ouvre que pour les besoins du service. L'angle de la pierre noire est occupé par une espèce de coffre en bois d'aloès, où l'on dépose les clefs de la kaabah. A neuf pieds de hauteur, entre les colonnes, sont posées des barres métalliques auxquelles sont suspendues plusieurs lampes. Ainsi se trouve complétée la décoration intérieure.

« Au dehors, à raison de la solennité du jour, on avait paré la maison d'Allah, en relevant en deux pointes, sur chaque façade, à l'aide de cordes disposées sur le toit, le grand voile où *kiswah* qui, en temps ordinaire, descend jusqu'à la base de l'édifice où l'attachent de gros anneaux de métal.

« Le kiswah est renouvelé à l'accession de chaque nouveau sultan. Il est fabriqué au Caire par une famille nommée *Bait-el-Sadi*, à qui est héréditairement dévolue cette fonction pieuse. C'est un tissu assez grossier de coton et de soie, ainsi que le prouve l'échantillon que je possède. Il est composé de huit pièces, deux pour chacune des quatre faces de la kaabah. Les coutures sont cachées par le *hizam*, large bande dorée qui, à distance, brille du plus riche éclat. Autrefois, dit-on, le Coran était écrit tout entier dans le tissu du kiswah, qui aujourd'hui n'offre plus que sept chapitres du livre du Prophète, indépendamment de l'inscription suivante qui se lit de fort loin :

« En vérité, le premier temple fondé pour le genre humain est « celui de la Mecque. Il est béni, et c'est un guide pour toutes « les créatures. »

« Le hizam, large d'environ deux pieds, est divisé en quatre pièces dont les deux premières portent un texte pieux, tandis que sur les deux autres sont écrits les titres du sultan régnant.

Digitized by Google

Ces inscriptions, ainsi que le *burka* ou tenture qui couvre la porte, sont brodées en or sur un fond de soie rouge. Lorsque le tissu du kiswah est achevé, on le porte processionnellement à une mosquée du Caire, nommée *El-Hasanayn*, dans laquelle il est bordé, cousu et disposé pour le voyage de la Mecque.

Quoiqu'il n'y eût dans l'intérieur de la kaabah qu'un petit nombre de serviteurs occupés à tout préparer pour l'entrée des pèlerins, cette salle, privée d'air par l'absence de fenêtres et par la constante clôture de la porte, me parut plus étouffante encore que les plombs de Venise. La sueur m'inondait et tombait en grosses gouttes sur le pavé. Je songeai avec un frisson de dégoût à ce que devait être un pareil lieu, lorsqu'il est rempli d'une foule pressée qu'agite une ardente passion religieuse. Nos dévotions consistèrent en une prière avec double adoration, suivie par quatre longues supplications prononcées aux trois angles shami, iraki, yemani, ainsi que devant le mur du fond de la seconde travée. Cela fait, je revins à la porte où j'avais à payer les taxes. Mohammed m'avait dit d'abord que le tout monterait à sept dollars ; mais bientôt, se laissant aller à ses vanteries accoutumées, il avait déclaré que j'étais Indien. Or, à la Mecque, on suppose que tout pèlerin venant de l'Inde est chargé d'or. Aussi, lorsque j'offris mes sept dollars, ils furent refusés avec dédain. Comme j'avais prévu quelque incident de cette nature, j'avais pris soin de ne mettre dans mes poches que huit dollars. Pressé et interpellé en même temps par une demi-douzaine de gens de la mosquée, mon rôle naturel fut de paraître stupide et d'alléguer mon ignorance de la langue. Alors, pour éveiller mon intelligence endormie, le jeune Beni-Shaybah eut recours à un expédient ingénieux. Tirant du coffre le sac de satin vert brodé d'or qui contenait la clef du sanctuaire, il fit sortir de cet étui l'anneau doré de la clef, lequel avait la forme d'un trèfle à quatre feuilles, et il m'en frotta les yeux afin de les ouvrir à la lumière. Je me soumis de bonne grâce à l'opération, et j'ajoutai à l'offrande déjà présentée mon huitième et dernier dollar. Le jeune schérif reçut ma pièce d'argent avec un regard de désappointement sans espoir, et, à ma grande satisfaction, il ne daigna pas me présenter sa main à baiser. Les serviteurs, à leur tour, commencèrent à réclamer une gratification. Je leur répon-

Digitized by Google

dis en retournant ma poche vide, et lorsqu'à ma descente de la porte je fus reçu par les deux Mecquains qui m'avaient introduit, comme il fallait aussi les payer, je leur fis connaître qu'ils me trouveraient à la maison de Mohammed. Ce fut en grommelant qu'ils acquiescèrent à cet arrangement, dont la nécessité ne leur parut que trop évidente. Quand je fus délivré de tous ces ennuis, mon rusé compagnon s'empressa de me féliciter en ces termes :

« Wallah, effendi, tu t'en es heureusement tiré ; car il « y a bien des gens qui reviennent de là complétement écor- « chés. »

« En quittant la kaabah, je retournai au logis, accablé de fatigue. Je me lavai avec du henna et de l'eau chaude, pour adoucir la douleur que me causaient des coups de soleil aux bras, aux épaules et à la poitrine. La maison était vide, car tous les pèlerins turcs étaient encore à Muna. La kabirah m'accueillit avec des égards particuliers. Elle me fit conduire dans une chambre haute dont les lambris en bois de tek, recouverts d'inscriptions, les grands tapis et les larges divans montraient les débris d'une splendeur passée. La famille avait connu des temps meilleurs, avant que le schériff eût confisqué trois des maisons qu'elle possédait. Gardant son ancienne fierté, elle aimait à se souvenir du rang qu'elle avait occupé. La bonne dame me fit apporter une pipe, du café, de l'eau fraîche et mon déjeuner. Je gagnai son cœur en lui faisant l'éloge de Mohammed ; car, de même que la plupart des mères, c'était surtout le mauvait sujet de la famille qu'elle chérissait. Quelques instants plus tard, entra cet aimable fils, qui, voyant près de moi sa mère avec un voile baissé seulement jusqu'à la bouche, commença à lui faire entendre les insinuations les plus désobligeantes.

« Tu iras bientôt t'asseoir dans la salle avec les hommes ! s'écria-t-il.

« — O mon fils ! répliqua la kabirah, crains Allah ! Ta mère est chargée d'années !

« Et, en effet, elle avait au moins cinquante ans.

« Ah ! ah ! » dit en ricanant Mohammed, qui, comme tous les jeunes gens formés à l'école du monde, tenait les femmes en fort légère estime.

Digitized by Google

« La vieille dame comprit le sens de l'exclamation et répartit, en riant à moitié :

« Puisse Allah permettre que tu te trompes ! »

« Elle revint bientôt cependant, apportant de l'eau pour mes ablutions ; et, comme elle savait que je n'avais pas encore sacrifié un mouton à Muna, elle m'engagea fortement à y retourner pour m'acquitter de ce devoir important. Reprenant, en effet, notre vêtement ordinaire, que nous avions dû quitter pour visiter la mosquée, nous profitâmes de la fraîcheur de l'après-midi pour nous rendre à Muna. »

L'épuisement de la bourse de M. Burton ne lui permit pas de se conformer au désir de sa bienveillante hôtesse ; mais il fut témoin de l'affreux massacre qui s'exécute dans le vallon voisin de Muna. Plusieurs milliers d'animaux, parmi lesquels on compte des chameaux et des bœufs, sont égorgés presque au même moment, et, à un signal donné, les *Takruris*, réunis en masse pour profiter de cette boucherie, se précipitent au milieu des victimes et les dépècent sur place. Dès le lendemain, sous l'influence d'un soleil ardent, ce lieu devient pestilentiel. Jamais cependant aucune précaution n'est prise pour prévenir les conséquences du voisinage d'un pareil charnier. Toute mesure prescrite par l'autorité serait considérée comme une offense à la religion.

Le lendemain, après avoir renouvelé, selon l'usage, la cérémonie de la lapidation du Grand-Satan, après avoir visité la grotte où, selon la tradition arabe, Abraham était sur le point de sacrifier son fils Ismaël, lorsque son bras fut retenu par un ange, notre pèlerin revient à la Mecque pour assister à la prédication solennelle qui a lieu dans la mosquée.

« Vers midi, écrit le voyageur, nous nous rendîmes au haram, afin d'y entendre le sermon. Entré par le cloître qui se trouve au-dessous de la porte El-Ziyadah, je demeurai frappé d'étonnement à l'aspect de la scène qui se déployait devant moi. Le vaste espace quadrangulaire de la cour était entièrement rempli par une foule épaisse de fidèles, assis en longues rangées, faisant face de tous côtés à la masse noire de la kaabah. Un jardin plein des fleurs les plus brillantes n'aurait pas surpassé en éclat les mille couleurs des vêtements de cette foule, et aucune en-

Digitized by Google

ceinte, en un lieu quelconque de la terre, n'aurait pu réunir dans des limites aussi restreintes une aussi grande diversité de détails. Les femmes, formant un groupe aux teintes sombres, occupaient à part l'emplacement qui leur est exclusivement réservé. Le pacha, entouré de soldats portant l'uniforme du nizam, se tenait sur le toit du Zemzem. Aux abords du lieu où stationnait le principal ulemah, l'assistance était plus pressée qu'ailleurs, et, sur tous les points jugés favorables aux auditeurs, on n'apercevait qu'une mosaïque impénétrable de têtes et d'épaules. Parmi cette masse de créatures immobiles, on ne voyait se mouvoir que quelques derviches, qui, l'encensoir à la main, glissaient de rang en rang pour recevoir des fidèles une aumône qu'ils ne sollicitaient jamais. Sur l'estrade de la chaire, fort élevée au-dessus de la foule et recouverte par un toit pointu couronné d'un épi de métal doré reluisant au soleil, se tenait assis le prédicateur, vieillard dont la barbe avait la blancheur de la neige. Sa robe et son turban étaient également blancs; un court bâton soutenait sa main gauche. Bientôt il se leva, prit son bâton dans sa main droite, prononça quelques paroles que je ne pus entendre[1], et alla s'asseoir sur une des marches inférieures de l'escalier, tandis qu'un muezzin, placé au pied de la chaire, récitait l'appel à la prédication. Quand le crieur eut cessé de se faire entendre, le vieillard reprit sa première place et commença à parler. Sa figure était vraiment majestueuse. Un profond silence régnait; il était seulement interrompu, lors de la conclusion de quelques longues sentences, par un *amen* général des assistants; mais, vers la fin du sermon, à des intervalles réguliers, des milliers de voix se faisaient entendre et se taisaient tout à coup.

« J'ai assisté aux cérémonies religieuses de bien des peuples, mais jamais, en aucun pays, je n'avais rien vu d'aussi solennel, d'aussi imposant.

« Le temps très-court désormais qui me restait encore à passer à la Mecque s'écoula fort agréablement. Omar-Effendi me visitait tous les jours et s'apprêtait à m'accompagner furtivement au Caire. Je consultai Mohammed-Shiklibah (qui, après

[1] Ces paroles étaient : « La paix soit avec vous, ainsi que la miséricorde d'Allah et ses bénédictions ! »

Digitized by Google

« La vieille dame comprit le sens de l'exclam
en riant à moitié :

« Puisse Allah permettre que tu te tromp

« Elle revint bientôt cependant, appor
ablutions ; et, comme elle savait que
crifié un mouton à Muna, elle m'eng
pour m'acquitter de ce devoir in
notre vêtement ordinaire, que,
siter la mosquée, nous profitâ
pour nous rendre à Muna. »

L'épuisement de la bou
se conformer au désir de
témoin de l'affreux m
de Muna. Plusieurs
compte des chames
même moment, e
masse pour pro
des victimes e
l'influence d
cependant
séquence
prescrit
la reli

Le
mo
g

ne pensaient plus qu'à leurs femmes et à
...ôt la maison offrit partout l'aspect des prépa
... Des piles d'assiettes de porcelaine bleue, des tas de
...ermant des bouteilles de l'eau du Zemzem, apparurent
...ôtés. Les pèlerins, voulant faire provision de souvenirs
Mecque, achetaient tour à tour des gravures, des peignes,
henna, du baume, des brosses à dents, du bois d'aloès, des
...rquoises, du corail, des manteaux en poil de chameau, des
rosaires en nacre de perle et enfin des morceaux du kiswah. Il
fallait désormais, avant de monter l'escalier, prendre soin de cacher
tarik, afin de ne pas être exposé au danger de se rencontrer face
à face avec une belle que le désordre du moment aurait privée
de son voile. Le rez-de-chaussée était encombré par les mar-
chands, et la conversation ne roulait plus que sur la chance de
trouver à Jeddah un bateau à vapeur partant pour Suez.

« Fatigué de l'agitation et du bruit qui régnaient dans la salle
commune, j'avais persuadé à ma bonne hôtesse, en dépit de la
mauvaise humeur de son squelette de frère, de faire nettoyer

[1] Voir le numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1855, page 312.

Digitized by Google

un petit salon du premier étage et de me l'abandonner pendant les heures du jour où la chaleur rend tout vêtement insupportable. Le site de la Mecque, bas et resserré entre des collines, est exceptionnellement brûlant. Les maisons sont de vrais fours. J'avais coutume de me retirer, immédiatement après le déjeuner, à ma petite chambre que j'arrosais et dans laquelle je m'étendais sur un tapis moelleux. C'est pendant ces précieux moments de solitude que, l'œil toujours fixé sur la porte, je consignais mes observations sur papier. Quelquefois un malade venait m'interrompre; mais cela était rare, parce que la population de l'Hedjaz, généralement vigoureuse, n'a pas une grande foi dans la médecine. De temps en temps aussi, les jeunes esclaves noires venaient sans m'y inviter pas besoin d'une pipe ou d'une tasse de café, et grâce à quelques innocentes plaisanteries qui me procuraient, à travers leur voile en lambeaux, la vue de leurs dents d'ivoire, je les renvoyais toujours joyeuses. Le plus assidu de mes habitués était Abdullah, le fils aîné de la maison. Il nous avait rencontrés entre Médine et Médine; il avait séjourné en même temps que nous dans cette dernière ville; il s'était joint comme nous aussi à la caravane de Damas pour venir à la Mecque, et cependant il n'avait rendu visite ni à son frère Mohammed ni à moi. Quand je lui reprochais doucement cet oubli, il me déclara que telle était son habitude, et qu'à moins d'y être expressément invité, il n'allait jamais visiter un étranger. En esprit, en manières et en apparence, c'était un vrai type du *saudaui*, c'est-à-dire de l'Oriental mélancolique qui, dans l'intérieur de la famille arabe, est traité à peu près comme l'idiot en Europe. J'étais souvent obligé de partager mon repas avec lui, parce que sa mère, bien qu'il montrât pour elle le respect le plus filial, ne voulait pas lui donner à manger deux heures avant ou après le dîner de la maison. Je dus aussi intervenir plus d'une fois pour tempérer, par des supplications polies, la langue acérée de la kabirah. Aussi Abdullah devint-il bientôt mon ami. Il achetait pour moi les menus objets dont j'avais besoin, et il ne manquait jamais de venir passer quelques heures dans mon réduit. Tout en déplorant le relâchement moral qui avait compromis la réputation de ses concitoyens à Constantinople et au Caire, il me fournissait de nombreux renseignements sur l'état de son pays. Sa curiosité à

Digitized by Google

l'égard de la domination des Anglais dans l'Inde était extrême, et je tâchais de la satisfaire autant que ma position me le permettait.

« Quand venait l'après-midi, je me levais, j'accomplissais mes ablutions et j'allais visiter le haram ou bien les bazars de la ville jusqu'au coucher du soleil. Il me fallait alors retourner au logis pour le souper. Ce repas achevé, je m'asseyais majestueusement devant la porte de la maison, dans un vieux fauteuil d'ébène dont le dossier était brisé et qui, selon la tradition de la famille, avait été donné par un des princes de Delhy. A ce moment de la journée, la rue était un véritable théâtre ; mais le colloque des acteurs étant par trop oriental, je m'abstiens de le reproduire. A la nuit close, nous retournions encore à la mosquée, ou bien nous allions nous livrer au sommeil. Notre dortoir était tout simplement la terrasse formant le toit de la maison.

« Je séjournai peu de temps à la Mecque, et, de même que la plupart des voyageurs, je n'y vis pas les meilleurs échantillons de la population. Les habitants me parurent plus civilisés et plus corrompus que ceux de Médine. Ils voyagent beaucoup, et *qui multum peregrinatur, raro sanctificatur*. C'est d'ailleurs un dicton populaire en Orient, que *le diable habite les deux cités saintes*. Il n'y a pas à s'en étonner, grâce aux indulgences plénières dont jouit leur population privilégiée. Les bonnes actions accomplies à la Mecque sont récompensées cent mille fois dans le ciel. A la vérité, il faut ajouter, selon Omar, que dans la ville sainte une mauvaise action attire le châtiment de soixante-dix. Quoi qu'il en soit, on défend aux pèlerins de rester à la Mecque après l'achèvement des cérémonies du pèlerinage. Une réaction contraire suit toujours les grandes émotions, et tel musulman qui demeure frappé d'une vénération profonde à la première vue de la maison d'Allah pourrait, après quelques mois de visites quotidiennes, passer à côté du vénérable sanctuaire avec un sentiment pire que celui de l'indifférence.

« Rien d'immoral n'offense le regard de l'étranger à la Mecque ; mais là cependant, comme dans certains pays d'Europe, une couche de cendre cache la vue d'un foyer incandescent, et quelques promenades nocturnes dans les faubourgs révèlent à l'observateur attentif l'existence de bien des vices.

Digitized by Google

« Le Mecquain est à la fois avide et dépensier. Comme sa fortune est facilement acquise, il en fait assez peu de cas. Ici, comme à Médine, des salaires, des pensions et des dons de toute espèce, fournissent surabondamment à l'habitant de la cité sainte le moyen de vivre oisif. Pour lui toutes les dépenses, le mariage, les observances religieuses, l'entretien de la maison, sont calculés d'après l'échelle la plus large. L'habitation est meublée avec luxe ; les fêtes y sont fréquentes, et les repas que les femmes se donnent entre elles forment à la fin de l'année un article important du budget. C'est un usage général, chez le citadin de la Mecque, d'anticiper sur les gains que doit lui procurer le temps du pèlerinage, en recourant aux usuriers. S'il est heureux ou habile, il parvient à mettre la main sur quelques riches pèlerins qu'il écorche sans miséricorde ; mais si cette chance lui échappe, il ressent pendant toute sa vie les conséquences d'un emprunt dont l'intérêt simple ou composé ne s'élève pas à moins de cinquante pour cent.

« Les défauts les plus choquants des Mecquains sont leur vanité et leur grossièreté de langage. Ils se regardent comme la crème du genre humain, et ressentent avec la plus extrême aspérité le moindre propos non flatteur sur le compte de leur ville ou de ses habitants. Ils vantent avec complaisance leur sainte origine, leur sévère exclusion des infidèles, la rigidité de leurs jeûnes, la science de leurs docteurs et la pureté de leur dialecte. En un mot, leur orgueil se montre à tout moment ; mais ce n'est pas cet orgueil qui rend l'homme trop fier pour s'abaisser à une action indigne.

« Entre tous les Orientaux si généralement intempérants dans leurs propos, les Mecquains m'ont paru particulièrement remarquables par la licence du langage. Les paroles injurieuses, déjà extrêmes dans la rue, devenaient intolérables au logis. Les pèlerins turcs en étaient frappés, mais ils étaient trop fiers pour paraître s'en apercevoir. Mohammed et un de ses cousins, jeune garçon de son âge, finirent par lasser ma patience. Ils avaient une fois commencé dès l'aurore, devant la porte de la maison, à s'accabler des injures les plus dégoûtantes, quand je leur administrai publiquement une sévère réprimande.

« Dans mon pays (l'Afghanistan), leur dis-je, nous croyons

Digitized by Google

« que le point du jour est l'heure de la prière, l'instant des bon-
« nes résolutions et celui où les hommes doivent se souvenir
« d'Allah. Les infidèles eux-mêmes ne commencent pas leur
« journée par des injures et des malédictions. »

« Le cercle qui nous entourait m'approuva hautement et les coupables ne purent s'empêcher de me répondre :

« Tu as dit la vérité, ô effendi ! »

« Les assistants, comme c'est partout l'usage en pareil cas, voulurent profiter de l'occasion :

« Voyez, s'écrièrent-ils, ce respectable étranger ; il n'est pas
« enfant de la cité sainte et cependant il vous donne une bonne
« leçon, à vous, fils du Prophète ! Repentez-vous et craignez
« Allah ! »

« Ils répliquèrent aussitôt :

« En vérité, nous nous repentons ; Allah est le dispensateur
« du pardon et de la miséricorde ! »

« Ils se turent ensuite pendant un heure, puis ils recommencèrent de plus belle. C'est, au surplus, un des bons côtés du caractère des Mecquains, qu'ils savent entendre la raison et avouer leurs fautes, sans montrer cette opiniâtreté du vice qu'on rencontre chez des races plus sérieuses. De même que les peuples méridionaux de l'Europe, les Orientaux savent aussi comprendre la plaisanterie et ils se laissent souvent arrêter par elle. Malgré leur gravité extérieure, ils aiment la gaieté de l'esprit ; et parfois le comique de leur pensée contraste singulièrement avec la solennité de leurs paroles. Dans la vie de Mahomet lui-même, nous trouvons qu'il ne dédaignait pas la raillerie, même celle du genre le plus hasardé, comme le témoigne son histoire de la vieille femme qui convoite le paradis.... Les autres qualités qui rachètent les défauts du Mecquain sont sa bonhomie, sa politesse, son courage, son sentiment d'honneur, ses profondes affections de famille et son amour de son pays.

« Il me restait à m'acquitter de l'*umrah* ou petit pèlerinage. C'est pourquoi, deux jours après le sermon de la mosquée, c'est-à-dire le 18 septembre, ayant accompli mes ablutions et repris l'habit de l'ihram avec le cérémonial d'usage, je partis accompagné par Mohammed et par son frère Abdullah. Montant des ânes qui, pour la taille et la vitesse, ressemblaient à des mules, nous allâmes

Digitized by Google

d'abord prier au haram. De là, sortant par la porte El-Safa, nous gagnâmes la campagne au nord-est de la ville. Le chemin était couvert de pèlerins parmi lesquels le cri du labbayk distinguait ceux qui accomplissaient l'umrah, de ceux qui se rendaient au camp de la caravane de Damas. A un demi-mille des murailles nous passâmes à côté d'un monceau de pierres devant lequel mes compagnons s'arrêtèrent pour prononcer une malédiction. Si l'on en croit la tradition populaire, ce monceau de pierres indique le lieu où Abou-Lahab dressa une embuscade au Prophète. Ce méchant oncle avait caché là un esclave qui avait ordre de précipiter dans le puits voisin la première personne qui s'en approcherait, et il avait secrètement persuadé à son neveu d'aller, le même soir, visiter l'endroit funeste. Après avoir attendu quelque temps, Abou-Lahab, comptant que le crime était commis et voulant s'en assurer par lui-même, vint près du puits, dans lequel il fut aussitôt précipité par son esclave. De là cet adage chez les musulmans : *Celui qui creuse un puits pour son frère doit y tomber lui-même*. Chacun de nous ajouta sa pierre au monticule maudit.

« Bientôt nous aperçûmes la route de Jeddah, serpentant dans la plaine comme un ruban blanc. Nous dépassâmes ensuite le campement de la caravane de Damas, et nous atteignîmes promptement les *alamani*, ou les deux piliers qui limitent, dans cette direction, le territoire du sanctuaire. Un peu plus loin se trouve la petite mosquée appelée El-Umrah. Mettant là pied à terre devant une tente qui tient lieu de café, nous nous assîmes pour goûter une heure de repos, en jouissant à la fois du brillant clair de lune et de l'air vivifiant du désert.

« Après avoir reçu son salaire, le maître du café nous apporta de l'eau pour nos ablutions. Nous entrâmes ensuite dans l'oratoire, édifice pauvre, mal décoré, mal éclairé et rempli de pèlerins. Nous y fîmes nos dévotions du soir ; après quoi nous distribuâmes nos dons aux gardiens et nos aumônes aux mendiants. J'appris alors le motif qui avait déterminé Abdullah, contre son usage, à sortir des murs de la ville. Ce mélancolique personnage me déclara qu'il m'avait suivi pour l'amour de moi et afin d'accomplir, comme *wakit* (substitut), un pèlerinage au profit des auteurs de mes jours. En vain je l'assurai que mon père et ma

Digitized by Google

mère avaient toujours été strict dans l'exercice de leur religion. Il ne voulut rien entendre, et je compris que l'amour de mes dollars s'unissait, en cette occasion, à celui de ma personne. Ayant à la fin obtenu de moi un consentement assez sec, il lui fut permis d'agir au nom de mes parents, les pieux pèlerins Yousouf-Bin-Ahmed (Joseph, fils d'Ahmed) et Fatimah-Bint-Younous (Fatime, fille de Jonas). J'eus grand peine à m'empêcher de rire en voyant le pauvre Abdullah élever gravement ses mains au ciel et se tourner vers la kaabah, en criant de toute sa force : « Je consacre cet ihram de l'umrah, au nom de Yousouf, fils d'Ahmed, « et de Fatimah, fille de Younous. Fais qu'ils puissent en profiter et accepte-le d'eux ! Bismillah ! Allahu ! Akbar ! »

« Remontant sur nos ânes, nous galopâmes vers la Mecque, en criant le labbayk et en nous arrêtant à chaque mille pour fumer ou pour boire le café. Nous eûmes bientôt atteint la ville, et, passant par la porte d'Al-Safa, nous rentrâmes dans la mosquée, où nous eûmes à nous acquitter sur-le-champ du tawaf ou circuit de l'umrah. Après l'accomplissement de ce devoir, nous sortîmes par la même porte, et, reprenant nos montures, nous nous dirigeâmes vers l'éminence d'El-Safa, située à une centaine de pas de la mosquée, au sud-est. Le point culminant est couronné par un petit oratoire de pauvre apparence, composé seulement de trois arcades auxquelles on accède par un mauvais escalier. Sans mettre pied à terre, nous lançâmes nos ânes (l'épaule gauche en avant, ce qui n'est pas facile au milieu de la foule) autour de la chapelle, et nous efforçant en vain d'apercevoir la kaabah, à travers la porte d'El-Safa, nous accomplîmes le *niyat* ou la course. Après avoir récité le tahlill, le takbir et le talbiyat, nous élevâmes nos mains dans la position voulue pour la supplication, et nous répétâmes par deux fois : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, seul « et sans partage ; la puissance suprême lui appartient ; il donne « la vie et la mort ; il vit et ne meurt pas ; le bien est dans sa main « et il a l'omnipotence sur toute chose ! » Ensuite, précédés par un vigoureux gaillard portant une lanterne et armé d'un gourdin pour écarter les importuns, nous descendîmes la rue El-Masaa, afin de nous rendre à Marwah. Pendant notre descente, nous disions à haute voix : « Fais que j'agisse en conformité du sunnat « de ton Prophète et que je meure dans sa foi. Préserve-moi de

Digitized by Google

« l'erreur et de la désobéissance, ô toi, le plus miséricordieux des « miséricordieux ! »

« Arrivés à l'endroit appelé *Batn-el-Ouady* (le ventre de la vallée) que signalent deux piliers engagés, l'un dans la muraille orientale du haram et l'autre dans le mur d'une maison placée du côté opposé de la rue, nous commençâmes ce qu'on nomme la course, le niyat ou le rite d'El-Sai, en pressant vivement nos montures. La prière à répéter en ce moment était ainsi conçue : « O Seigneur, pardon et pitié ! Oublie ce que tu sais, car tu es le « meilleur et le plus généreux ! Sauve-nous du feu de l'enfer et fais-« nous entrer sûrement dans le paradis ! O Seigneur, accorde-nous « le bonheur ici-bas et dans l'autre vie, et préserve-nous de la tor-« ture des flammes ! » — En finissant cette supplication, nous sortions du Batn-el-Ouady, bas-fond dont l'issue est marquée par deux autres piliers. Nous commençâmes alors à remonter la pente de la colline, tout en récitant l'oraison que voici : « En vérité, « Safa et Marwah sont les deux monuments d'Allah ! C'est pour-« quoi courir de l'un à l'autre ne sera pas une faute pour celui qui « accomplit l'umrah. Et, en vérité, pour l'auteur d'une bonne ac-« tion, Allah est plein de bienveillance, et Allah sait tout ! »

« A la fin, nous atteignîmes Marwah, petite éminence semblable à Safa, qui appartient aux derniers contre-forts de l'Abou-Kubays. Les maisons s'y groupent en amphithéâtre, et, de la rue Masaa par où nous arrivions, un escalier de quelques marches conduit au sommet qui est entouré de murs sans ouvertures, tels que ceux d'un jeu de paume. Nous nous plaçâmes au pied de cette plate-forme, l'épaule droite en avant, de manière à faire face à la kaabah ; et, levant nos mains à nos oreilles, nous criâmes par trois fois : « Allah Akbar ! » Ainsi se trouvait terminé le premier des sept trajets consécutifs dont se compose la course.

« Ce rite étant enfin complétement achevé, nous quittâmes nos montures et nous allâmes nous asseoir dans la boutique d'un barbier qui se mit à exercer son adresse sur nos têtes, en nous faisant répéter après lui : « O Allah, ma tête est dans tes mains ; « accorde-moi au jour de la résurrection une lumière pour chaque « cheveu ; ô toi, le miséricordieux des miséricordieux ! » Ce dernier acte constitue la quatrième partie de l'umrah.

Digitized by Google

« Rejetant le pan de notre manteau sur notre tête, pour montrer que notre ihram était terminé, nous revînmes à la mosquée, où nous dîmes encore une fois la prière de la double adoration; puis nous rentrâmes au logis, accablés de fatigue. »

M. Burton visite encore quelques-uns des lieux saints qui abondent dans l'intérieur de la Mecque ou dans les environs; mais, après les grandes scènes qu'il a décrites, le récit de ses dernières excursions n'offre plus qu'un médiocre intérêt. Nous nous bornerons donc à reproduire ici un seul épisode. Rentrant un jour dans la ville, après une journée laborieusement remplie, le voyageur passe devant le principal marché aux esclaves :

« C'était, dit-il, un large passage bordé de cafés et recouvert par une espèce de toit en nattes. La marchandise était assise en longues rangées adossées aux murailles. Les plus jolies filles occupaient les gradins les plus élevés, et le reste était placé sur des bancs inférieurs. Toutes étaient élégamment habillées en mousseline de différentes couleurs, avec des voiles transparents sur leur tête; et, soit à cause de cette parure inaccoutumée, soit par suite d'une réaction morale bien naturelle après le terrible voyage qu'elles avaient eu à subir par terre et par mer, elles paraissaient parfaitement contentes, riaient bruyamment et plaisantaient les acheteurs, même pendant la délicate opération de l'achat. Il y avait là quelques jolies Gallas, des Abyssiniennes à l'air doux et des Africaines qui se partageaient tous les degrés de la laideur. Le prix le plus élevé que j'entendis débattre équivalait à soixante livres sterling (quinze cents francs). Douloureusement frappé de ce spectacle, je me promis, si jamais les circonstances me le permettaient, de porter un coup de mort à cette abominable industrie, qui anéantit tout progrès dans l'Afrique orientale. Ma résolution me fut douce à prendre. J'aimais à m'arrêter à la pensée que l'humble Hadji qui, monté sur son âne, se livrait à une contemplation silencieuse, pourrait un jour devenir l'instrument de l'abolition du trafic de la chair humaine. Mais que lui serait-il arrivé si la foule qui l'entourait avait pu conjecturer ses intentions ? »

Enfin M. Burton a satisfait à tous les devoirs du pèlerinage, et le temps de son départ est venu. Reprenons encore une fois son journal :

Digitized by Google

« Avant de quitter la Mecque, je fus vivement pressé par le vieil Ali-Bin-Ya-Sin d'accepter à dîner chez lui. Persuadé par les vanteries de Mohammed, il avait sans doute fondé sur moi quelque grande espérance pécuniaire. Quoi qu'il en soit, nous fûmes tout à coup mandés, vers trois heures, à sa maison, grand bâtiment situé dans le Zukah-el-Hajar. Nous la trouvâmes remplie de pèlerins, parmi lesquels nous reconnûmes comme d'anciens compagnons de voyage le vieux Albanais colérique et son impudent esclave. Ali nous reçut sur l'escalier et nous conduisit au premier étage, dans un salon où nous nous assîmes sur le divan, avec des pipes et du café, en attendant le repas. Bientôt l'assistance entière se leva pour recevoir un eunuque logé dans la maison. C'était un personnage d'importance, car il avait sous sa garde quelques dames de haut rang à Constantinople ou au Caire. On s'empressa de lui offrir la première place et la meilleure pipe, qu'il accepta sans façon. Il s'assit avec dignité, répondit d'une manière diplomatique à certaines questions mystérieuses concernant les dames auxquelles il était attaché, et ensuite colla ses grosses lèvres au tuyau d'ambre d'une pipe magnifique. C'était pour moi une bonne leçon d'humilité d'être rangé au-dessous de cette créature dégradée.

« Le dîner fut servi dans un *sini*, vaste plat de cuivre d'environ cinq pieds de circonférence, élégamment orné de dessins et d'inscriptions. Le *kursi*, ou support qui le soutenait, était une espèce de tabouret de bois de sandal, garni d'incrustations en nacre. Nous débutâmes par diverses étuvées de viande et de légumes, auxquelles succédèrent tour à tour un *biryani*, ou pilau de viande abondamment humecté de beurre clarifié ; un *kimah*, assortiment de viandes bien découpées ; un *warah mahshi*, ragoût de tranches de mouton fortement épicées et pliées en petits triangles enveloppés de feuilles de vigne ; un *kabab*, ou rôti dépecé en petites bouchées enfilées sur des brochettes de bois ; un *salatah* de concombres et plusieurs assiettes de tranches de melon d'eau. Le pain était représenté par le scone de l'Orient, dont la saveur était parfaite. Pour boisson, nous avions de l'eau parfumée de mastic. Après les viandes, on nous apporta successivement un *kunafah*, beau plat de vermicelle assaisonné de miel et saupoudré de sucre blanc ; plusieurs compotes de pommes et de coings ; du *rahah*,

Digitized by Google

confiture sèche d'autant plus estimée qu'elle vient de Constantinople ; et enfin une gelée parfumée faite avec du lait, du riz et de la farine. Les fruits, qui arrivèrent ensuite, consistaient en dattes et en grenades des meilleures espèces. Le dîner fut terminé par un pilau de riz et de beurre, avec lequel on nous apporta des cuillers de bois sculptées.

« Les Orientaux ignorent l'art charmant qu'on possède en France de prolonger un repas. Après avoir lavé vos mains, vous jetez sur vos genoux une serviette brodée, et, sans autre cérémonie qu'un bismillah prononcé en guise de bénédicité, vous plongez votre main dans le plat que vous préférez ; vous changez de mets autant de fois que cela vous plaît ; vous suces vos doigts de temps en temps, comme les écoliers suçent un bâton de sucre d'orge, et vous pouvez même varier convenablement cet exercice en fourrant un morceau délicat dans la bouche d'un ami. Quand votre appétit est satisfait, vous ne vous inquiétez plus des convives ; vous vous écriez : *Al Hamd !* vous vous détournez, vous lavez vos mains et votre bouche avec du savon ; vous montrez même par certains signes non équivoques que vous ne pouvez plus manger ; car, faute de cette précaution, on vous presserait de continuer ; enfin, vous buvez votre café, vous prenez votre pipe et vous allez vous reposer sur le divan.

« Il n'est pas d'usage d'ailleurs, dans ces pays si peu civilisés encore, que les convives demeurent réunis après le dîner. La prière du soir vient promptement mettre fin à la séance. Avant que nous nous fussions levés pour prendre congé d'Ali-Bin-Ya-Sin, un petit garçon entra en courant dans le salon et nous adressa ces civilités enfantines qui, en Orient, équivalent à la demande d'un cadeau. Je lui glissai un dollar dans la main. A la vue de la pièce d'argent, le jeune Mecquain, en vrai fils de la cité sainte, ne put contenir sa joie. — « Le riyal ! s'écria-t-il ; le riyal ! Regarde, grand-papa, le bon effendi m'a donné le riyal ! » Les yeux du vieillard brillèrent d'émotion. Il voyait l'argent couler facilement de ma main et il comptait bien en profiter. « En vérité, tu « es un bon jeune homme ! » me cria-t-il. Et comme les prières ne coûtent rien, il ajouta en me frappant doucement sur l'épaule : « Puisse Allah exaucer tous tes désirs ! »

« Je ne revis plus le vieil Ali ; mais ce que je remis pour lui à

Digitized by Google

Mohammed pouvait être considéré comme l'équivalent de ses services.

« La semaine sainte des musulmans était passée. Rien ne me retenait plus à la Mecque. Trouvant impossible, dans les circonstances actuelles, de traverser l'Arabie en me dirigeant vers l'est, je résolus de retourner au Caire et d'y séjourner quelque temps pour essayer un peu plus tard la réalisation de mon projet.

« Tous les Mecquains aiment les cadeaux. La bonne kabirah m'adressa les adieux les plus affectueux et me recommanda vivement son fils Mohammed, qui devait m'accompagner à Jeddah ; mais, en même temps, elle accepta sans hésiter et se mit à manier avec complaisance certain petit mortier en cuivre et son pilon sur lesquels depuis longtemps elle avait jeté un regard de concupiscence. J'avais envoyé mon bagage en avant, sous la garde de Shaik, maintenant Hadji-Neur. Il avait été convenu qu'Omar-Effendi me rejoindrait furtivement, aussitôt que son père aurait quitté la Mecque avec la caravane de dromadaires qu'il commandait. Nous devions nous embarquer à Jeddah et retourner ensemble au Caire. Je pris congé de tous mes amis ; j'embrassai les pèlerins turcs, et je sortis de la maison hospitalière qui m'avait abrité. Mohammed et moi nous montions des ânes. Le mélancolique Abdullah nous reconduisit à pied jusqu'aux portes de la ville, mais il ne m'embrassa pas.

« En me voyant de nouveau dans la plaine déserte, je frissonnai de plaisir. C'était la joie qu'éprouve le captif délivré tout à coup de sa prison. Les rayons du soleil couchant, en me donnant une vigueur nouvelle, semblaient me rendre à la vie ; l'air du désert était parfumé, et l'aspect de la campagne me paraissait être le sourire d'un vieil ami. Je contemplai de loin la caravane de Damas, campée à droite de notre route, sans rien éprouver de cette tristesse qui accompagne ordinairement un dernier regard jeté sur des objets qu'on ne doit plus revoir. »

Grâce à la vigueur de leurs modestes mais excellentes montures, M. Burton et son compagnon franchirent en onze heures les quarante-cinq milles anglais (soixante-douze kilomètres) qui séparent la Mecque de Jeddah. Dans cette dernière ville, notre voyageur retrouvait un consul et un vaisseau de sa nation :

« Après un jour de repos au caravansérail, écrit-il, il me fal-

Digitized by Google

lait payer le chamelier qui m'avait apporté mon bagage et le jeune Arabe à qui appartenaient les ânes que nous avions montés. Or, il ne me restait plus qu'une petite pièce d'argent, encore l'avais-je empruntée. J'éprouvai donc une inquiétude assez sérieuse quand, m'étant présenté au consulat, on m'apprit que M. Cole, malade de la fièvre, ne pouvait recevoir personne. Le drogman et les gens de la maison, peu séduits par mon apparence, furent unanimes pour repousser mes sollicitations. . . . Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, je me décidai à écrire un billet qui détermina le consul à recevoir cet Afghan si importun. Une exclamation de surprise profonde s'échappa des lèvres de M. Cole quand je me déclarai officier de l'armée des Indes. Plusieurs fois déjà il avait discuté avec les Turcs la possibilité pour un Anglais d'accomplir secrètement le voyage de la Mecque, en les avertissant que ses compatriotes étaient capables de tout entreprendre, même le pèlerinage des villes saintes. Les musulmans avaient poliment admis la première partie de la proposition, mais dénié la seconde. Notre consul se promit de bien rire à leurs dépens. Quelque temps après, cependant, il m'écrivit au Caire qu'ayant entamé le sujet, il avait trouvé des visages tellement sérieux qu'il jugeait convenable de ne pas renouveler l'épreuve.

« Un bâtiment à vapeur anglais, qui devait se rendre à Suez, était dans le port. Privé de compagnon, j'hésitais encore à y prendre mon passage quand, un matin, Omar-Effendi parut à ma porte, accablé de fatigue et traînant après lui un malheureux âne plus épuisé encore. Je le restaurai avec une pipe et une tasse de thé, et, comme il craignait d'être poursuivi, nous lui montrâmes un trou plein d'herbe dans lequel il pouvait dormir sans être aperçu.

« Les craintes de l'étudiant ne tardèrent pas à se réaliser. Dès le lendemain matin son père arriva au caravansérail, et, s'étant assuré, en interrogeant le portier, que le fugitif n'était point sorti, il vint poliment me faire sa visite. Tandis qu'il m'adressait une foule de questions que j'éludais, son esclave noir rôdait dans mon logement et cherchait partout le pauvre Omar; mais nous avions eu le temps de le couvrir d'une si grande quantité d'herbe, que le vieux monsieur fut obligé de se retirer sans

Digitized by Google

avoir rien découvert. Je remarquai toutefois, sur les lèvres de ce père offensé, certain sourire sardonique qui n'était pas de bon augure.

« Ce même soir, je sortis pour aller au *hammam* (bain public), et, quand je rentrai, je trouvai tout le caravansérail en émoi. Mohammed, qui avait été sévèrement étrillé, était furieux et Shaik-Nour était tremblant. Pendant mon absence, le père d'Omar était revenu suivi d'une troupe de parents et d'amis. Il avait interrogé Mohammed, qui avait cherché à se tirer d'affaire à l'aide d'une série de mensonges circonstanciés autant qu'emphatiques. On avait voulu ouvrir mes malles ; mais le jeune homme s'était jeté sur elles en jurant qu'il mourrait plutôt que d'endurer un pareil affront, ce qui lui attira d'abord quelques gourmades et ensuite une grêle de coups, lorsqu'un petit garçon, ayant aperçu le pied d'Omar à travers son herbe, avait fait découvrir la ruse. L'étudiant s'était laissé emmener sans résistance; mais il avait déclaré, de l'air le plus doux, qu'il saisirait la première occasion de s'échapper. J'examinai les contusions de Mohammed, et, à ma satisfaction infinie, je trouvai qu'elles n'avaient aucune gravité. Pour calmer sa colère, je lui offris de sortir avec lui et d'aller délivrer Omar de vive force, ce qui nous aurait inévitablement engagés dans une rixe où l'ignoble bâton aurait joué le principal rôle ; mais, consolé par les justes éloges que je donnais à sa fermeté, mon compagnon refusa, comme je le prévoyais, de courir l'aventure.

« Il ne faut pas d'ailleurs que le lecteur s'imagine qu'une escapade telle que celle d'Omar soit chose sérieuse en Arabie. Le père ne songea pas à punir son fils ; il fut seulement stipulé entre eux qu'Omar reviendrait dans la maison paternelle et qu'il y passerait quelques jours avant de se rendre au Caire, où je le rencontrai inopinément dans la rue peu de temps après mon retour.

« Séparé de mon compagnon, je me décidai à partir pour l'Egypte le plus promptement possible. Mohammed, avec l'argent que je lui avais donné, s'était fait une bonne pacotille de grains ; il s'était mis en possession de tous les objets dont je pouvais me passer ; et, après m'avoir fait entendre qu'un présent de vingt dollars, que j'aurais soin de lui envoyer à la Mecque, lui serait

Digitized by Google

particulièrement agréable, il me quitta avec une froideur dont je ne pouvais me rendre compte. Peu de jours après, j'obtins par Shaik-Nour l'explication du mystère. J'avais été visiter le bateau à vapeur anglais que je trouvais dans le port; à la manière dont j'y étais accueilli, Mohammed, qui m'accompagnait, avait senti ses anciens soupçons se réveiller, et il avait dit à l'Indien : « Je comprends tout maintenant. Votre maître est un « saheb de l'Inde. Il s'est joué de nous, à notre barbe. »

« Enfin mes pérégrinations touchaient à leur terme. Les fatigues du voyage m'avaient épuisé et la chaleur m'accablait. Je m'embarquai sur le steamer, dont le commandant et les officiers me comblèrent de soins, et, après quelques jours de navigation, je débarquai à Suez, assez surpris de n'avoir pas été jeté à la mer par les pèlerins turcs qui remplissaient notre bâtiment. »

Ici nous adressons nos adieux et nos félicitations au courageux et spirituel voyageur, en souhaitant vivement que par de nouveaux travaux il nous impose encore une fois l'agréable tâche d'avoir à rendre compte de son journal.

(A Pilgrimage to Medinah and Mecca.)

Digitized by Google

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE. — SOUVENIRS CONTEMPORAINS.

AMÉLIA OPIE.

1769. — 1853.

Peut-être un de nos lecteurs, — s'il est familier avec les œuvres nombreuses de la sculpture moderne, — aura-t-il remarqué dans cette belle collection de médaillons où l'énergique ciseau de David (d'Angers) a fait revivre les figures que, selon lui, la postérité devait connaître, une tête de femme, souriante et douce. Elle attire le regard, moins encore par le charme d'une physionomie angélique et la grâce inexprimable de sa pieuse sérénité, que par l'étrangeté de la coiffure et du costume. C'est, en effet, — nous l'imaginons du moins, — la première fois qu'une coiffe de mousseline à peine plissée, et un simple fichu, de mousseline aussi, croisé sans la moindre façon autour d'un buste de femme, ont eu les honneurs de la statuaire. Il est vrai de dire que ce bonnet, largement traité, rappelle un peu, de loin (grâce peut-être aux préoccupations habituelles de l'artiste), celui que l'enthousiasme démocratique emprunta, vers la fin du siècle dernier, aux *affranchis* romains, lesquels le tenaient, par tradition, des pasteurs de la Phrygie ; mais ce n'est qu'une ressemblance de caprice, et, en définitive, il ne s'agit ici que d'une coiffure de quakeresse. Peut-être la quakeresse fut-elle aussi tant soit peu républicaine, et peut-être, sans cela, David (d'Angers) ne l'eût-il pas admise dans cette espèce de Panthéon, dont il fermait volontiers la porte à qui n'avait pas mérité d'y avoir place ; mais ceci, nous le sau-

Digitized by Google

rons plus tard. Constatons seulement, dès l'abord, que l'original de ce médaillon appartint à la secte des Frères et Amis.

Avant d'y entrer, avant de chercher dans les sévères pratiques de la religion l'oubli de vifs chagrins et le repos qu'elle n'avait pas trouvé dans le monde, cette belle quakeresse avait été poëte; elle avait écrit des romans; elle avait goûté les joies de la renommée et savouré l'amertume des critiques; elle avait eu un nom que le public mettait en regard du nom de Miss Edgeworth, — et ce nom que nous nous souvenons d'avoir lu, en notre jeune temps, sur tous les catalogues de cabinets de lecture, c'était celui que nous venons d'inscrire en tête de ces pages, — celui d'Amélia Opie. Autour de ce nom, un moment revêtu d'éclat, l'obscurité s'était faite depuis longtemps, lorsque celle qui le portait a quitté la terre; et, chose rare, on ne voit pas que la noble créature ait eu, de cette espèce de trépas anticipé, le moindre regret. Elle était d'un trop pur métal, ses pensées allaient naturellement trop haut, pour se satisfaire de ce vain bruit soulevé autour d'un romancier à la mode, et elle avait vu, sans le moindre trouble, s'éloigner d'elle le flot inconstant de l'admiration publique. Sur la grève, à ses pieds, ce flot avait déposé en passant quelques amitiés dévouées, dont elle faisait plus de cas, qu'elle sut ne perdre jamais, et qui constituaient à ses yeux, — nous en sommes bien convaincu, — le plus clair bénéfice de son éphémère célébrité.

Les ouvrages de mistress Opie, même alors qu'ils étaient attendus, commentés, discutés, comme le sont aujourd'hui ceux de Dickens ou de Thackeray, n'ont jamais obtenu que des succès contre lesquels protestaient les hommes d'un goût sévère. Elle savait émouvoir, elle ne savait pas écrire. Elle était sympathique, elle n'imposait point. On l'aimait, on cédait au charme de cette riche nature, spontanément communiquée à des récits sans art. Ses contes, on les savait par cœur dès les premières lignes : ils n'avaient rien de neuf dans leur conception première, rien d'habile dans leur enchaînement, rien d'imprévu dans leurs péripéties. Pourquoi donc se lisaient-ils? C'est que, la page finie, on tournait la page, — non par curiosité, certes, — mais par entraînement. Les caractères étaient vrais, les sentiments vrais, le style vrai. Tout cela venait d'un esprit sincère et d'un cœur loyal. La maladresse littéraire laissait voir, sous la transparence de ses

Digitized by Google

complaisants, une pureté d'âme, une chaleur de bon vouloir, une candeur d'émotion qui peu à peu vous fascinaient, et vous forçaient, tout en souriant parfois et parfois en haussant les épaules, à terminer le volume. Ainsi ont été dévorés, narguant les rigueurs des experts jurés et le dédain des *dilettanti*, *Le Père et la Fille*, — fille séduite, père infortuné — *La Mère et la Fille*, — *Le Frère et la Sœur*, — *L'Oncle et le Neveu*. — Sans parler des *Simples Contes*, — *Le Retour du Soldat*, — *L'Orphelin*, — *La Tête de Mort*, etc.; naïfs récits, naïvement présentés, auxquels nos plus habiles romanciers pourraient emprunter encore, çà et là, quelques pages palpitantes, émanations sympathiques d'un cœur généreux. — On l'y sent battre; il leur a communiqué je ne sais quel don impérissable d'irrésistible fascination. Qu'on relise, si on la peut retrouver, cette lettre où une jeune fille, coupable d'infanticide, envoie ses derniers adieux à l'homme dont les séductions l'ont perdue[1], et l'on verra si nous nous exagérons la valeur de ces précieux fragments, dispersés, par malheur, dans des fictions dont la forme générale a vieilli. Les critiques d'Édimbourg, en 1806, comparaient mistress Opie à Marivaux, et cette comparaison péchait par la base. Marivaux était un bel esprit; mistress Opie un *beau cœur*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Épurez les œuvres de Mme Cottin de quelques excentricités passionnées, que la pruderie britannique n'admet pas, vous aurez une analogie bien plus directe et bien plus fidèle.

Mais nous anticipons sur notre tâche, et peut-être la dénaturons-nous en discutant ainsi les ouvrages d'une femme qui ne fut écrivain que par hasard, et dont la vie, philosophiquement résumée, est bien autrement significative que celle de beaucoup de romanciers plus accrédités. Ce que nous voulons raconter aujourd'hui, c'est cette longue vie; ce que nous voulons analyser, c'est cette âme naturellement et vraiment haute, aspirant sans cesse au bien, disposée aux saines admirations, aux purs dévouements; ce que nous voulons étudier, c'est cette prédisposition impérieuse qui tira mistress Opie des voies toutes mondaines où tant d'attraits divers la pouvaient retenir, et fit d'elle, en dépit de tout, une sœur de charité protestante. Ce que nous aimerions à faire comprendre, c'est que cette sœur de charité

[1] *Le Frère et la Sœur*; SIMPLES CONTES, tome III, p. 218-222.

Digitized by Google

fut en même temps un esprit dégagé de tous les préjugés étroits qu'une religion mal entendue entretient au sein des âmes qu'elle prétend discipliner, et qu'elle asservit. Mistress Opie, croyante et pieuse, n'en fut pas moins, toute sa vie, fidèle à des idées que l'on veut représenter comme dérivées de l'athéisme et inséparables de lui. Au moins égale, par l'intelligence, à la plupart de ces dévotes qui ont accepté, comme article de foi, la solidarité du trône et de l'autel, elle n'eut d'autre culte politique que celui de la justice et de la vertu ; elle ne sut jamais découvrir dans la Bible un enseignement monarchique, ni dans l'Evangile un code à l'usage des tyrans. Ce qui peut sembler étrange, mais n'en est pas moins vrai, c'est qu'on doit lui savoir gré de cette bonne foi et de cette sagacité, bien plus rares de notre temps qu'on n'oserait se l'avouer.

Née en 1769, à Norwich, miss Alderson était la fille unique d'un médecin de cette ville, renommé pour ses talents et sa bienfaisance. Généralement aimé, James Alderson, dont la charité active et dévouée empruntait un certain éclat à l'élégance de ses manières et à la remarquable beauté de sa figure, devint, pour sa fille, l'objet d'une sorte d'idolâtrie. Il en arrive souvent ainsi lorsque la mort précoce d'une femme et d'une mère vient changer l'économie habituelle de la famille. Investie, avant l'âge, d'une mission qui lui donne sur son père une sorte de tutelle, une fille unique, en pareille circonstance, voit se développer en elle ce dévouement particulier qui, d'ordinaire, est l'apanage de la jeune épouse. Il ajoute à sa reconnaissance, à sa tendresse, le plaisir tout nouveau de se sentir responsable et utile ; il détruit l'espèce de gêne que toute subordination fait naître ; il enlève au sentiment filial son caractère de dette acquittée, et lui donne l'initiative si attrayante du bienfait. Ce sont des relations nouvelles et nécessairement plus intimes ; c'est la vie anticipant sur elle-même ; c'est comme une floraison hâtive, accompagnée de sensations plus vives que celles du développement normal.

On a, contés par mistress Opie elle-même, les souvenirs qu'elle avait gardés de sa première jeunesse. Ils attestent une imagination vive, excitable, accessible à des frayeurs et à des curiosités singulières. Les premières furent combattues avec

Digitized by Google

succès par des soins éclairés. On donna aux secondes plus ample carrière que l'usage ne semble l'autoriser. Nous voyons avec étonnement la petite Amélia, conduite par ses parents eux-mêmes dans une maison de fous, entrer dans le cabanon d'une pauvre jeune fille, victime d'un désespoir amoureux. Quelques années plus tard, elle entend parler d'une aventure extraordinaire, dont elle veut, à toute force, connaître l'intéressante héroïne. Il s'agit d'une autre jeune fille qui, voulant suivre son amant, parti pour la Russie, a pris des vêtements d'homme, et s'est engagée *comme matelot* à bord d'un navire. En arrivant, elle a trouvé mort celui qu'elle allait ainsi rejoindre; mais, se trouvant bien à bord, elle a persisté dans son déguisement, qu'un hasard seul a fait découvrir. Sur cet exposé de faits, Amélia et une de ses amies (toutes deux âgées de quinze à seize ans) veulent qu'on les mette en face de ce personnage étrange. Les amis auxquels elles s'adressent (et ce sont des quakers) trouvent cette requête fort simple. Les deux jeunes filles sont introduites dans un atelier où le matelot femelle, dans ses habits d'homme, gagne honorablement et prosaïquement sa vie au métier de tailleur. On peut croire que le désappointement fut rude. L'héroïne de roman avait de beaux yeux noirs, mais elle était à moitié folle, racontait mal sa merveilleuse odyssée, et témoignait un désir très-vulgaire de palper la montre et la chaîne d'or que portait miss Alderson. Puis, quand on eut obtenu d'elle qu'elle reprît le costume de son sexe, elle avait une si étrange allure, arpentait la route à si grands pas, et gesticulait avec un tel abandon, que toute illusion devait s'évanouir en face d'une si brutale réalité.

Une autre curiosité de mistress Opie, — celle-ci plus raisonnable, quoique tout aussi rare, à l'âge où elle la conçut, — fut celle qui la conduisit aux assises. Elle y prit, pour les débats judiciaires, un goût qu'elle n'a jamais perdu depuis, et qui, du reste, se conçoit très-bien chez un romancier. Cependant, on ne peut s'empêcher de sourire quand on l'entend raconter qu'à seize ans elle s'en allait toute seule au tribunal, et se prévalait du bienveillant étonnement des magistrats, pour se ménager une bonne place à côté d'eux. Pareils détails confondent les idées modernes de convenance et de réserve féminines.

Digitized by Google

La première cause qu'elle entendit juger eut ceci de particulièrement dramatique pour elle, qu'elle connaissait personnellement et l'accusé et le principal témoin à charge. Le premier était un des *aldermen* de Norwich, riche capitaliste, auquel on imputait des faits d'usure ; le second était un homme bien né, qui passait généralement pour l'obligé du riche *alderman*, et qu'on avait été surpris de voir déposer contre lui. Ce conflit entre deux personnages, tous deux entourés de la considération publique, avait quelque chose de particulièrement solennel ; et on conçoit l'émotion qui saisit la jeune Amélia, lorsqu'elle entendit deux témoins, en contradiction absolue, prêter tour à tour serment devant Dieu qu'ils avaient dit vrai : — « Un des deux était évidemment parjure, » s'écrie-t-elle, encore oppressée par ce lointain souvenir ; — » et moi, j'avais vu se commettre là, sous mes yeux, ce crime horrible !... Je n'oublierai jamais l'angoisse dont je fus alors saisie, et ce qu'elle devint lorsque j'entendis exprimer autour de moi la conviction où l'on était généralement que le faux témoignage venait de l'accusateur. D'un côté je pouvais m'en réjouir, puisque l'accusé était de nos amis ; mais je connaissais l'autre... Je le saluais ordinairement lorsqu'il passait sous mes croisées... Pourrais-je, désormais, le traiter avec la même cordialité ?... Hélas ! je ne devais plus le revoir. On m'apprit le lendemain qu'il avait été trouvé mort dans son lit, et on avait tout lieu de penser qu'il s'était empoisonné. »

Un pasteur, que l'Eglise wallonne de Norwich avait fait venir de Flandre, en 1753, fut le précepteur de miss Alderson. C'était, comme beaucoup de théologiens protestants à cette époque, un homme fort instruit. Outre le latin, le grec et l'hébreu, il possédait parfaitement l'anglais, le hollandais et le français ; mais ses préférences étaient acquises à ce dernier idiome, et ce fut celui qu'il choisit pour l'enseigner à sa jeune élève. Elle paraît lui avoir voué une reconnaissance et une amitié sincères, que n'altéra nullement sa mort volontaire, en opposition avec le dogme chrétien [1].

[1] Cet infortuné se nommait Bruckner. Il avait publié une *Théorie du système animal*, et, sous un nom supposé, des *Critiques sur les Diversions de Purley*. Il se déroba, par le suicide, à une sombre tristesse que lui causaient les approches graduelles du vieil âge.

Digitized by Google

Norwich, qui paraît depuis avoir déchu de son importance commerciale, était, avant le début de la première révolution française, une ville prospère ; les relations sociales s'y étaient rapidement multipliées. Miss Alderson brillait dans les salons, à un âge où les jeunes filles n'y paraissaient guère, et par sa fraîcheur de jeunesse, et par l'agrément de son esprit, et aussi par ses talents de musicienne. Elle chantait les ballades du temps avec un rare sentiment et de la mélodie et de l'expression, et plusieurs témoignages contemporains font foi de l'admiration qu'elle inspirait.

Survinrent bientôt des événements politiques qui, en ébranlant le monde, devaient porter atteinte à la prospérité de la petite ville marchande. Ils furent salués avec enthousiasme par les patriotes anglais, et le docteur Alderson était du nombre. Des sociétés politiques, à l'imitation des clubs français, se formaient sur tous les points du royaume. Celle de Norwich se distingua par son activité à solliciter des réformes qui, toutes, ont été depuis réalisées, malgré l'hostilité manifestée contre leurs promoteurs par le gouvernement d'alors : l'abolition de la traite, le rappel des actes de Corporation et du Test, la réforme parlementaire, etc., etc.

Amélia ne pouvait demeurer étrangère aux préoccupations paternelles. Son goût pour les arts, — pour la poésie, la scène, la musique, — et ses succès de salon ne fermaient point sa jeune âme à des inspirations d'un autre ordre. On s'en assure en la voyant, à Londres, en 1794, se préoccuper tout autant des procès politiques que des intérêts de sa jeune renommée littéraire. Elle suit avec enthousiasme les représentations où mistress Siddons se fait applaudir ; elle se lie avec la famille Kemble, non sans quelque arrière-pensée d'avenir dramatique ; mais elle assiste fidèlement aux séances du tribunal où comparaissent les accusés *de haute trahison* : Horne Tooke, Holcroft, etc. Elle voit Godwin à sa résidence de Somers-Town, où elle trouve le philosophe *bien poudré*, chaussé de pantoufles de maroquin toutes neuves, en habit vert et gilet rouge ; elle visite chez elle mistress Siddons, et trouve l'éminente tragédienne donnant le sein à un bel enfant nouveau-né ; elle va de là chez la jolie mistress Inchbald (l'auteur de *Simple Histoire*), qui compose en ce moment même une petite comédie pour laquelle Shéridan doit lui compter 200 liv.

Digitized by Google

(5,000 fr.), « et la comédie n'aura pas plus de soixante pages. »

Au travers de toutes ces courses, racontées avec détail à son père, nous trouvons une scène du temps, qui le peint, et que nous voulons extraire en l'abrégeant :

« ... De là, nous nous faisons conduire dans les magasins de Daniel-Isaac Eaton. A peine étions-nous entrés, qu'arrive un jeune homme de tournure distinguée. Il nous regarde et nous le regardons; mais, le soupçon étant à l'ordre du jour, je n'adresse la parole à mistress Eaton que lorsque ce jeune étranger s'est mis lui-même à causer avec B. Je lui dis alors que la curiosité m'amène chez elle, et que j'arrive de Norwich, *cette ville de sédition*... A ces mots ses yeux brillent, elle me questionne. Le jeune étranger se tourne de mon côté : « Vous venez de « Norwich ? » et le voilà me questionnant aussi : « Connaissez-vous « Charles March ? etc., etc. » En cinq minutes, nous voilà comme de vieux amis. Le voyant sur un pied d'intimité avec mistress Eaton et sa charmante fille, comment avoir peur de lui? Bref, nous *fraternisons* si bien que mistress Eaton ferme sur nous la porte du magasin et nous avance des siéges. « Ah ça, qui donc est cet étranger? — Patience, on « vous le dira. » Il arrivait d'Ecosse, était au fait de tout, et connaissait les plus grands personnages. Je lui demandai où était lord Daer, et pourquoi il n'était pas au nombre des *membres arrêtés*[1]. « Lord Daer, « me dit-il en souriant, avait manqué d'énergie et s'était laissé domi- « ner par les instances de sa mère et de ses sœurs, femmes d'ailleurs su- « périeures. Le jour de l'arrestation même, j'avais reçu une lettre de « lord Daer, qui me promettait d'être avec nous s'il le pouvait, et le « soir même une autre lettre pour s'excuser de n'être pas venu, lady « Selkirk étant très-malade. — Mais, dit M. Eaton, je croyais qu'il *vous* « avait cautionné. — Oh ! non, » répond l'étranger : et de plus belle, nous nous regardons, cherchant à savoir qui « vous » pouvait être. Il ajouta que le ministère n'avait pas osé en venir aux dernières extrémités vis-à-vis des gens qui possédaient en Ecosse une certaine influence : « Ils n'ont pas osé s'attaquer à lord D..., et quant à moi, s'ils « m'avaient fait condamner et envoyer à Botany-Bay, toutes mes rela- « tions se seraient levées comme un seul homme. » Ici, je me hasardai à dire que lord Daer aurait dû ne tenir aucun compte des résistances de sa famille, si charmantes que pussent être sa mère et ses sœurs. Il répondit « que j'avais raison, et que lui-même avait fort bien su passer

[1] Membres de la « Convention écossaise des Délégués, » association de réformistes, qui tendait à s'établir peu à peu comme Convention nationale. (Lire les procès de Muir, Palmer, Skirving, etc.)

Digitized by Google

par dessus des obstacles du même ordre ; que, du reste, les femmes démocrates étaient rares, et qu'il aimerait à me faire connaître deux charmantes *patriotes* d'Edimbourg, tout à fait à la hauteur des circonstances, malgré leur sexe...» Bref, il ajouta plusieurs choses qui, de plus en plus, excitaient ma curiosité ; et il prit congé, après nous avoir dit que, selon lui, la règle du vrai patriote était celle-ci : « Sans espoir de vivre, sans peur de mourir, » nous laissant sous le charme de sa parole enthousiaste. Quand il fut parti, mistress Eaton nous dit que c'était M. Sinclair, le neveu de sir John, le même qui a été arrêté, jugé, et acquitté. »

Cette époque d'agitation, où semblait se préparer une lutte terrible, où les patriotes anglais avaient tout à craindre, où les plus courageux envisageaient déjà la pénible nécessité de s'expatrier, où le docteur Alderson et sa fille se préparaient à passer en Amérique, cette époque était restée, dans la mémoire de mistress Opie, le moment de sa vie d'où elle datait ses plus attrayants souvenirs. Sur une feuille de papier retrouvée après sa mort, et tout récemment écrite de sa main défaillante, sont tracées les réflexions suivantes :

« De ce trou solitaire d'où Cowper prenait plaisir à regarder le monde [1], ce n'est pas le monde *tel qu'il est* que j'aime à contempler, c'est le monde tel que je l'ai vu jadis. Mes souvenirs de 1794 me sont chers entre tous. Je me souviens du battement de cœur que j'éprouvai lorsqu'on m'anonça que je pourrais suivre les procès de Hardy, Horne Tooke et Thelwall ; que j'entendrais les premiers orateurs de l'Angleterre ; que je verrais comparaître à la barre les plus hautes notabilités [2], et que de l'issue qu'auraient ces grands débats dépendaient les plus grands intérêts de la chose publique, le salut à venir et la prospérité de la nation tout entière. De leur issue, ma destinée aussi dépendait. Dans le secret de mon cœur je savais que si l'accusation de haute trahison était admise, ma ville natale, objet particulier des rancunes du pouvoir, serait légalement décimée et soumise à un régime de terreur ; que certains de nos amis seraient réduits à émigrer, et que mon père, très-certainement, voudrait partager leur sort...

Ces sinistres anticipations ne se vérifièrent pas. La foudroyante éloquence d'Erskine et la mordante ironie de Horne

[1] 'Tis pleasant from the loophole of retreat
To look on such a World.

[2] Pitt, Shéridan, lord Camden, le duc de Richmond, déposèrent en effet dans ce fameux procès.

Digitized by Google

Tooke désarmèrent l'accusation. Le premier mit impunément sur la sellette la Chambre des communes, qu'il représenta « préparant pour la Couronne les actes d'accusation, comme un légiste d'Old-Bailey. » Le second arracha des éclats de rire aux juges eux-mêmes. Le bon sens du jury ne voulut pas fléchir sous la pression que l'autorité demandait à la terreur publique; et, disons-le bien haut, ce bon sens sauva Pitt lui-même, qui, poussant à bout son système de rigueurs, eût précipité les catastrophes dont il voulait préserver son pays. Aujourd'hui que l'histoire a prononcé définitivement son verdict, tout en rendant justice à l'énergie du ministre, elle réserve son approbation « à ces dignes citoyens, à ces honnêtes jurés » qui maintinrent l'intégrité des lois, et refusèrent leur concours à des mesures dangereuses pour la liberté. Leur délibération, dit-on, ne dura que six minutes. Ces six minutes ont peut-être donné un siècle de vie à la vieille monarchie anglaise.

Revenons à miss Alderson. Son procès aussi est gagné. Au lieu de partir pour l'Amérique, elle reste à Londres, ou du moins elle y revient sans cesse, toujours préoccupée des succès de mistresse Inchbald, et rêvant la gloire dramatique. Elle y est encore en 1796. Elle voit, à son levant, le soleil républicain de la France; elle croit à l'aurore de la république anglaise, et, se rappelant ce qu'a coûté la révolution qu'elle admire, elle frémit en songeant que peut-être des destins pareils inaugureront en Angleterre l'ère libératrice. Elle est sous le coup des récits que lui font, de Paris livré à la terreur, quelques voyageurs consternés : « Faudra-t-il, demande-t-elle à une de ses amies, faudra-t-il acheter, au prix des horreurs et des périls qu'a subis la République, sa grandeur et son éclat actuels? Ce sera un moment terrible. Puissé-je l'aborder avec courage! Mais je recule, je l'avoue, et je recule *uniquement* à cause des liens chers à mon cœur, et qu'il me faudra briser, des amitiés qu'il faudra perdre, des dangers où je verrai ceux que j'aime, des luttes où s'engageront, ennemis acharnés, des êtres qui me sont chers à titre égal. Devant ces prévisions mon cœur s'effraye. Mais qui oserait m'assurer qu'elles sont chimériques?... »

L'année suivante, au milieu de ce tourbillon du monde où elle est entraînée, elle rencontre l'homme qui devait être son mari.

Digitized by Google

La mention qu'elle fait de lui pour la première fois, dans sa correspondance, est assez curieuse. Il faut songer, en lisant ce qui suit, que miss Alderson a vingt-huit ans, qu'elle a vécu librement dans un monde où toute question était abordée avec un sang-froid philosophique assez exceptionnel ; qu'elle a été en correspondance régulière avec cette *libre penseuse*, Mary Wolstonecraft, mariée au libre penseur Godwin. Ceci dit, nous citons :

« Eh quoi ! dites-vous avec impatience, toute une grande page, et pas un mot sur l'état de son cœur... Patience, mon amie. Je vais bientôt commencer, et je n'en finirais pas de longtemps si je voulais traiter avec détail ce sujet qui vous intéresse ; sachez seulement que mon état est des plus comiques. Pour malheureuse, je ne le suis pas ; au contraire, tout me sourit. Et si les jouissances de vanité, que je bois à longs traits chaque jour, ne me portent pas trop au cerveau, je rentrerai à Norwich plus heureuse que jamais. M. Opie (*mais motus* là-dessus) s'est déclaré amoureux de moi presque aussitôt après mon arrivée ici. Par principe, j'ai usé envers lui de franchise complète ; je lui ai dit ma situation, et je lui ai fait connaître l'état de mon cœur. Il m'a déclaré qu'il n'en persisterait pas moins, au risque de son repos, et comme il l'a dit, il persiste, et je n'ai pas le cœur de lui refuser ma porte. N'est-ce pas abominable ? Il y a plus, si je n'étais certaine que mon père repousserait non pas seulement *cette* alliance, mais toute alliance qui le séparerait de moi, il y a des moments où voulant être femme et mère, m'assurer pour toute la vie un compagnon qui ait la pleine intelligence de mes projets, et qui les approuve, et aux travaux duquel je prenne intérêt, je me sens capable de rompre toute sorte de liens, d'abandonner le cercle trop étendu et trop aristocratique où je vis maintenant, et d'épouser un homme que son génie a promptement tiré d'un rang obscur pour lui donner, en quelques années, la renommée et la richesse. Mais quand ces pensées me viennent, c'est que mon esprit se porte on ne peut mieux, et cet état de santé parfaite n'est pas de ceux où on demeure longtemps. A propos, j'allais oublier de vous dire par quelle séduction M. Opie m'a le plus complétement étourdie. Il prétend que si l'idée de quitter mon père me répugne trop, il consentirait de grand cœur à venir vivre avec nous. Quelle tentation pour moi ! pour moi qui sens l'amour filial primer en moi, et de beaucoup, toute autre affection. »

John Opie, le prétendant dont il est question, était en effet un jeune peintre dont les débuts avaient fait grand éclat. Il avait une manière à lui, et cette manière, ce parti pris un peu

Digitized by Google

violent, ce démenti donné à la tradition, furent salués comme des symptômes de génie. Une partie de l'effet qu'il produisit fut dû à une tentative que l'on a vu de temps en temps se renouveler. Il peignait des sujets vulgaires sur des toiles énormes, donnant ainsi aux tableaux de genre la dimension et l'importance des tableaux d'histoire. Sa peinture était, relativement à celle de ses contemporains, — de Reynolds et de Hoppner, par exemple, — solide et large, mais dépourvue d'attrait, de distinction, d'élégance. Sa brutalité relative lui fit quelques années de vogue. Elle se rapprochait de la nature, dont le maniérisme efféminé des émules d'Opie semblait devoir de plus en plus altérer la notion juste et vraie. En atténuant les types afin de les poétiser, ils les dénaturaient. John Opie, en exagérant leur vérité, semblait leur rendre la vie. D'ailleurs, il était lui-même, et cette originalité chez un peintre national caressait l'orgueil britannique. Il fut donc convenu, jusqu'à nouvel ordre, que John Opie avait du génie, et si cette erreur eût duré, John Opie serait mort comme Hoppner, qui certes ne le valait pas, avec trois ou quatre millions de fortune.

Tel était cet artiste sorti des rangs du peuple, — il avait pour père un charpentier, — reconnu à dix ans pour une sorte de « prodige », — mis en relief par le poëte satirique *Peter Pindar* (Woolcot), — et qui, à vingt ans, avait vu son atelier tellement encombré d'amateurs, qu'il demandait à ses amis, en riant, s'il ne ferait pas bien d'installer à sa porte une pièce de canon pour disperser la foule de visiteurs qui lui rendaient tout travail impossible. Cet enthousiasme, cette affluence n'eurent qu'un temps: mais il en avait sagement profité pour assurer, autant qu'il était en lui, son bien-être à venir. Par malheur un premier mariage, imprudemment contracté, l'avait réduit à la triste nécessité du divorce, et, bien qu'il eût tout fait pour combler les lacunes de sa première éducation, il lui était resté, le malheur aidant, quelque chose d'abrupt et d'incorrect, toléré par ses amis, goûté par quelques natures spéciales, mais déplaisant pour la masse indifférente, qui s'inquiète seulement des dehors et les veut au même degré de poli. Mistress Inchbald, la fine et subtile observatrice, disait que l'extrême naturel de M. Opie était à la fois son plus grand charme et son plus vilain défaut.

Digitized by Google

Comment furent vaincues les résistances de la belle Amélia? Comment s'améliorèrent les chances de son franc et rude adorateur, ces chances qu'elle évaluait elle-même à *une sur mille?* — On s'en doute, les deux caractères étant connus, et quand on a éprouvé l'ascendant d'une indomptable persévérance sur les volontés vacillantes d'une enfant gâtée, comme l'était certainement miss Alderson. Elle revint à Norwich complétement décidée à ce mariage, dont l'idée la faisait sourire quelques mois auparavant. L'*égoïsme* paternel y apporta moins de résistance qu'elle ne l'avait craint, et au printemps de 1798 elle revint à Londres avec son père, pour y devenir, le 8 mai, la femme de John Opie.

Ceci décida sa vocation littéraire. Elle n'avait jusque-là que joué, pour ainsi dire, avec le talent dont ses amis la complimentaient, rimé des vers de société ou quelques ballades dont la musique devait être composée pour elle. Ses plus sérieux travaux avaient été malencontreusement dirigés vers la composition dramatique, dont elle ne pénétra jamais les secrets assez vulgaires. Une fois mariée, elle vit dans l'essor donné à sa plume le moyen le plus naturel et le plus honorable d'ajouter à l'aisance fort restreinte de son ménage. Son mari, loin de l'en détourner, l'y conviait, et par son exemple et par ses conseils. Il aimait, dans l'intervalle de ses travaux, à lire des romans, goût frivole qu'on a connu à plus d'un homme sérieux. En revanche, il avait horreur du monde, des soirées, des visites : — « Nous ne nous querellons guère que là-dessus, » écrit quelque part sa femme, plus sociable et plus acquise au monde. — De plus, travailleur assidu, il souffrait impatiemment le spectacle de l'oisiveté. Il encouragea donc, autant qu'il était en lui, les dispositions littéraires de mistress Opie, et c'est à lui, pour une bonne partie, que sont dus ces ouvrages qui ont doublé, après en avoir reçu le reflet, la gloire du nom qu'il lui avait donné.

Father and Daughter[1], le premier roman *reconnu* par mistress Opie, parut en 1801. Son vrai début, toutefois, est antérieur, car, jeune fille encore, elle avait publié, sans le signer et sans qu'il fît le moindre bruit, une autre fiction : *les Dangers de la coquetterie*[2]. Sa seconde tentative fut plus heureuse. La critique eut à compter avec la vogue obtenue par *Father and Daughter*, vogue assez popu-

[1] Voir la *Bibliotheca Britannica* de Watts. — [2] *Le Père et la Fille.*

Digitized by Google

laire pour que ce « conte moral, » — ainsi l'intitula modestement mistress Opie, — après avoir été un drame français, devint un opéra fort couru à cette époque et encore aujourd'hui fort estimé des connaisseurs : l'*Agnese*, de Paër. Malgré l'enivrement de ce premier triomphe et les éloges accordés à un recueil de ses poésies, qui furent éditées immédiatement après (1802), on voit, par les correspondances intimes de mistress Opie, qu'elle éprouva une sorte de terreur en se voyant ainsi, tout à coup, en possession d'une célébrité inattendue. Nature simple, gaie, affectueuse, toute d'intérieur, ce brusque essor lui donnait le vertige, et, à vrai dire, ne la charmait guère. Elle jouissait avec moins de scrupule et moins de gêne de la renommée de son mari. Malheureusement cette renommée était en décadence. L'atelier du peintre, envahi naguère, était désert maintenant ; et, justement à l'heure où la mode se déclarait en faveur de mistress Opie, son mari se trouvait sans travaux commandés, près du doute et du découragement. Ce fut dans la vie de l'artiste un moment critique, et c'était en effet une épreuve redoutable. Il en sortit cependant à force de persévérance et de travail, et aussi, disons-le, grâce à la bénigne et salutaire influence de son aimable et digne moitié. Le respect qu'elle conservait pour lui, l'affectueuse admiration dont elle ne cessa jamais de l'entourer, lui furent de puissants auxiliaires. Il ne céda pas, comme tant d'autres, aux inspirations énervantes de la mauvaise fortune. Il se roidit contre elle et la dompta. Malheureusement sa vie s'usa dans cette lutte cruelle, et, lorsqu'il en eût dû recueillir les fruits, il mourut, encore plein d'avenir.

Avant ce triste dénoûment d'un hymen heureux et bien assorti, se place le premier voyage que mistress Opie ait fait en France. Or, parmi les séductions que nous offrait le récit de sa vie, la moindre n'a pas été l'espoir de retracer, d'après elle, le tableau que Paris lui offrit à deux grandes époques de l'histoire contemporaine. Il lui a été donné de voir la capitale de la France au milieu des pompes du Consulat, en 1802, puis en 1829 et en 1830, presque aussitôt après l'explosion révolutionnaire d'où devait sortir, dix-huit ans plus tard, la République. Ne sera-t-il pas curieux de comparer les impressions que ces tableaux si divers produisirent sur cette âme sincère et cet esprit distingué ?

Digitized by Google

En 1802, dans cet intervalle de paix qui suscita un si vif et si passager enthousiasme, les Anglais se précipitèrent en France avec une sorte de frénésie, surtout les Anglais appartenant aux opinions que la Révolution française avait trouvés sympathiques. On ne démêlait pas encore, — bien qu'une médiocre sagacité eût suffi pour cela, — les tendances naturelles de l'immense autorité dont le premier Consul s'était fait le centre. On l'acceptait, lui, sous cet étrange aspect que quelques historiens contemporains, mystificateurs effrontés, ou dupes incompréhensibles s'amusent encore à lui donner, et comme la personnification, le symbole du principe démocratique finalement victorieux et consolidé. C'est à ce titre qu'il vit hanter ses salons par les principaux représentants des idées libérales en Angleterre, soumis à son prestigieux ascendant. Ils ne se fussent pas agenouillés sur les degrés du trône impérial ; mais ils se pressaient sans scrupule aux *levers* d'un parvenu, fils de la Révolution, créateur d'une famille de républiques, et dont l'épée, un moment rentrée au fourreau, menaçait encore et les monarchies absolues et les castes oligarchiques du continent. C'est ainsi que s'expliquent les empressements de Fox, et d'Erskine, et de tant d'autres libéraux anglais, hôtes fort déplacés, à coup sûr, dans le palais où s'élaborait le futur empire. C'est ainsi que mistress Opie put céder, sans trop violenter sa conscience, à l'espèce de mirage exercé par la fortune de Bonaparte.

John Opie, lui, ne pensait qu'aux magnifiques collections du Louvre. Là était le but de son voyage. Il constatait seulement, par une plaisanterie d'artiste, le changement à vue qui s'opérait en France. Sur les murs des faubourgs, en arrivant à Paris, nos voyageurs avaient trouvé de tous côtés, écrite à la craie, cette inscription de la veille : *Indivisibilité de la République*. Opie effaçait volontiers la seconde syllabe du premier mot; et, en effet, en 1802, la République, bien qu'existant encore de nom, était certainement ce qui se voyait le moins en France.

Les regards étaient tournés ailleurs. Ils se concentraient sur l'homme qu'on eût dit marqué du doigt de Dieu, tant il avait rapidement franchi les distances, brisé les obstacles, comblé

Digitized by Google

les abîmes, rempli le monde du bruit de son nom, et couronné son front pâle d'une fulgurante auréole.

Mistress Opie était au Louvre, absorbée dans la contemplation d'un chef-d'œuvre du Poussin, quand l'occasion s'offrit de jeter un premier coup d'œil sur le héros des campagnes d'Italie.

« J'entendis quelqu'un dire près de moi, raconte-t-elle [1], que le premier Consul allait monter en voiture pour se rendre au Sénat conservateur. « Ah ! si je pouvais le voir ! » m'écriai-je, et fort heureusement en français. Un des gardiens de la galerie, s'avançant aussitôt : « Eh bien, « mademoiselle, me dit-il, suivez-moi, vous le verrez. » Je ne pris pas même le temps d'avertir mes compagnons, et j'allai tout droit où me conduisit cet homme. Traversant sur ses pas plusieurs galeries et plusieurs salons, j'arrivai dans une salle basse qui donnait sur la place du Carrousel. Là, des dames assises près d'une fenêtre me firent place, très-obligeamment, lorsque mon guide leur eut demandé cette grâce pour « une étrangère anglaise. »

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Le cortége se formait déjà. Le carrosse de Bonaparte, attelé de huit chevaux bais, était à la porte du palais. Il y fut rejoint par celui des deux autres consuls, Cambacérès et Lebrun, que traînaient six chevaux noirs. Bientôt après parut le *corps d'élite*, les gardes du corps, et la troupe des Mameluks. Rustan, le Mameluk favori, était à son poste, attendant son maître. Le bruit augmentant près de la porte annonça que le premier Consul approchait, et j'attachai mes regards de ce côté, pour l'entrevoir au passage, avec une obstination presque douloureuse... Mais il sauta dans sa voiture avec une telle prestesse que pas une de nous ne le vit. Rustan grimpa derrière non moins vite, et le cortége partit aussitôt. C'était, je l'avoue, un spectacle saisissant. Je trouvais cependant qu'il n'égalait pas, en grandeur et en majesté, le défilé processionnel de notre monarque et de sa suite, lorsqu'il se rend à la Chambre des Lords pour ouvrir ou proroger le Parlement.

« Or, ce matin-là même, quelles visions ambitieuses devaient flotter devant les yeux de Napoléon! Pour la première fois, comme consul à vie, il allait ouvrir la session du Sénat. Il venait de faire un premier pas bien décisif vers le pouvoir despotique. Il avait mis à l'épreuve son irrésistible ascendant ; il s'était fait déférer une dictature illimitée pour toute la durée de son existence ; et il avait enfin constaté publiquement que le noble exemple et la splendide abnégation de Washington étaient à jamais perdus pour lui... Cependant, à ce moment-là même, où

[1] *Tait's Magazine*, vol. IV, 1851.

Digitized by Google

cette carrière si brillante semblait être à son apogée, je ne me souviens pas de l'avoir entendu saluer par une seule acclamation. Les témoignages de l'affection populaire manquaient à cette pompe d'un caractère triste et rude. La foule ne se pressait pas autour du carrosse, et lorsque, le cortége parti, je me retirai de la fenêtre, ce fut, en somme, avec une impression très-nette de profond désappointement ; je n'avais pas vu Bonaparte, à la vérité, mais il me manquait encore autre chose : l'expression attendue de la sympathie populaire.

En rentrant dans les salles du Musée, mistress Opie y trouva son mari en conversation réglée avec un *gentleman* arrivé l'avant-veille des Pays-Bas avec toute sa famille. C'était Charles-James Fox, devant qui, par ordre d'en haut, s'ouvraient toutes les collections encore interdites au public, et grâce à qui mistress Opie put contempler tout à son aise *la Transfiguration*, ce chef-d'œuvre de Raphaël. Le jour suivant, Fox les faisait dîner, en nombreuse compagnie, rue Richelieu, dans le même hôtel et la même salle où vingt-neuf ans auparavant, lui, Fox, avait soupé avec le célèbre duc de Richelieu, dont il était l'hôte [1].

L'ambassadeur du sultan était, à cette époque, une des curiosités de Paris. Mistress Opie le rencontra dans un *rout* diplomatique, et tout naïvement, comme elle l'avait vu faire, manifesta le désir de lui être présentée. Ce personnage, qui ne parlait ni anglais ni français, après quelques phrases cérémonieusement échangées par interprète, en était venu à s'expliquer au moyen de signes, lorsque M. Opie vint brusquement mettre fin à cette causerie embarrassante : « — Venez, dit-il à sa femme, venez voir le général Kosciusko... » L'ambassadeur fut aussitôt délaissé, sans la moindre cérémonie, pour le dernier héros de la Pologne, dont mistress Opie était idolâtre, et dont elle avait chez elle un portrait... hélas ! très-peu ressemblant.

« Il n'était guère au-dessus de la taille moyenne, nous dit-elle ; il avait les pommettes saillantes et ses traits n'offraient, d'ailleurs, rien de distingué, à l'exception de ses yeux que je trouvai beaux et remplis

[1] Bien peu d'années après, mistress Opie allait, chez le sculpteur Nollekens, contempler le masque de Fox, qu'on venait de mouler sur nature après sa mort. Elle trouva ce masque entre celui de la duchesse de Devonshire, l'intrépide amie du chef des whigs, et celui de William Pitt, son antagoniste le plus acharné. Ces rapprochements, frappants pour les imaginations poétiques, se retrouvent à chaque page dans les souvenirs de mistress Opie.

Digitized by Google

d'expression. Les couleurs de la santé brillaient sur son visage. Son front s'abritait sous une perruque bouclée de cheveux châtains, et ceci à mon très-grand regret. J'aurais tant voulu voir la noble cicatrice qui le sillonnait! Du reste, son attitude était imposante, son accueil prévenant, sa physionomie animée. Et nous fûmes charmés que l'obligeance de lady .... chez qui nous étions, nous permît de lui adresser la parole. Il parlait anglais aussi bien que nous, et avec un accent très-pur. Comme nous lui manifestions quelque étonnement de le trouver si familier avec notre langue, il nous dit qu'il l'avait apprise en Amérique. Le son de sa voix était extraordinaire, mais peu agréable. N'importe : c'était Kosciusko que nous entendions, et ce ne pouvait être ni sans un vif intérêt, ni sans une satisfaction profonde. Le temps a effacé de ma mémoire les détails de cette conversation ; mais comment oublierais-je ce qui suivit ?

« Dans le cours de cette soirée, debout à quelque distance du héros, je le contemplais avec attention, et, parlant de lui à quelqu'un des assistants, j'opposais, je crois, son patriotisme sans tache à la loyauté, déjà si suspecte, du premier Consul. Tout à coup, traversant le salon, il vient à moi : « Je suis sûr, me dit-il, que vous parliez de moi, et je voudrais « savoir ce que vous en disiez. — Je n'oserais vous le répéter, répon- « dis-je. — Est-ce donc si peu obligeant? — Adressez-vous, pour le sa- « voir, à qui m'écoutait. » Mon interlocuteur l'ayant mis au courant, il me remercia du ton le plus pénétré : « J'ai une faveur à réclamer de « vous, ajouta-t-il. On me dit que vous écrivez. Je voudrais vous in- « spirer quelques vers. Un quatrain suffira, pourvu qu'il soit de vous « et que j'en sois le sujet. Voulez-vous me faire ce plaisir? »

« Je lui répondis que je n'improvisais guère et que, sur un sujet pareil, je me le permettrais moins que jamais, voulant, en pareil cas, faire de mon mieux. « Soit, répliqua-t-il, j'attendrai votre bon plai- « sir. » Je ne revis Kosciusko qu'une seule fois avant de quitter Paris. Mais la première fois que l'anniversaire de sa naissance fut annoncé dans les journaux, j'écrivis sur ce sujet quelques vers que je lui fis tenir par un tiers.

Encore fallait-il voir Bonaparte. Quitter Paris sans l'avoir approché n'eût pas été d'une touriste anglaise. Enfin l'occasion s'offrit. C'était une revue au Carrousel, et des amis s'entremirent pour que mistress Opie, dont la vue n'avait pas une très-longue portée, pût s'installer à une des fenêtres basses des Tuileries donnant sur la place. Un concierge obligeant fit mieux encore. Il permit à nos curieux (Fox en était) de se tenir sur le

Digitized by Google

seuil d'une porte intérieure ouvrant sur l'escalier des Tuileries. De là ils virent les officiers généraux franchir les degrés qui les menaient chez le maître. Parmi eux, on leur signala Eugène Beauharnais, remarquable à son casque entièrement doré. Puis, le moment venu, une avalanche de brillants uniformes se rua sur ces degrés de marbre « jadis arrosés du sang des Suisses, » et parmi eux descendait un petit homme pâle, dont le profil rappela sur-le-champ à mistress Opie la figure de lord Erskine.

« ..... Mais, ajouta-t-elle, encore que mon voisin, me poussant légèrement du coude, m'eût dit : *C'est lui!* je ne compris pas sur-le-champ que j'avais Bonaparte en face de moi. Cette idée ne me vint qu'au moment où je le vis debout et seul, sur le seuil de la porte. Le moment d'après il était à cheval, et passait lentement sous la fenêtre qui nous était assignée. Tandis que je le contemplais avec une attention fiévreuse, mes nerfs tremblaient. Je faisais un incroyable effort pour graver en ma mémoire chacun de ses traits si nettement ciselés, si puissamment caractéristiques. Je comparais, non sans admiration, ce petit chapeau tout uni, sans autre ornement qu'une petite cocarde tricolore, cet habit bleu, pur de toute broderie, avec les casques resplendissants et les uniformes ruisselants d'or des officiers qui paradaient à sa suite. »

La revue s'achève avec tous les épisodes connus de ces sortes de cérémonies militaires. Bonaparte sourit au défilé du corps d'élite, déjà désigné dans sa pensée comme devant former la garde impériale. En lui souriant, il souriait à sa fortune. Il donne un sabre d'honneur à un des soldats ; il reçoit l'humble pétition d'une vieille femme, et la remet, sans y jeter un coup d'œil, à quelqu'un de sa suite. Il ôte son chapeau pour essuyer son front ardent. Pas un geste de ses mains, pas un pli de ses lèvres n'est perdu pour cette femme, qui saura plus tard, et dès demain, juger froidement le « héros de Lodi, » mais qui, d'ici là, se laisse complaisamment aller au prestige...

« Je ne pouvais parler, dit-elle ; je m'étais trouvée, par un effort sur moi-même, sous le charme de l'enthousiasme que jadis Bonaparte m'avait inspiré, et je me sentais frémir de la tête aux pieds, dominée par l'émotion à laquelle je m'abandonnais de parti pris. »

Cet enthousiasme durait encore quelques jours après. Dans un riche hôtel de la Chaussée-d'Antin, habité par Lætitia Bona-

Digitized by Google

parte, et où mistress Opie accompagnait par hasard la belle Maria Cosway, elle aperçut, sur un guéridon, le buste du premier Consul. Il est représenté le casque sur la tête, et, bien que flatté par le ciseau complaisant du statuaire, il rappelle à notre voyageuse ce galbe si parfait dont elle admirait les contours dignes de la sculpture antique. Peu à peu, perdue dans sa contemplation rêveuse, et ne songeant pas qu'elle peut être vue, elle laisse sa main caresser mollement cette belle tête de marbre. Tout à coup un rire étouffé part derrière elle. Elle se retourne et se trouve en face d'un bel ecclésiastique, souriant et poudré, qui lui avait été nommé peu d'instants avant. C'était l'archevêque de Lyon, l'oncle de Bonaparte, celui qui allait s'appeler le cardinal Fesch. Sa promotion était alors sous jeu, et il en était question dans une lettre qu'il venait de montrer, avec force rires et force gais propos, à la charmante Cosway. Mistress Opie, cependant, en bonne Anglaise qu'elle était, prise d'un vif remords et d'une irrésistible confusion, s'élança, tout courant, hors de cet hôtel maudit où elle venait de commettre un si étrange *breach of decorum* : encore avait-il un caractère d'apostasie politique ; car, bien peu de jours auparavant, assise sur le boulevard avec ses compagnons de voyage, elle leur fredonnait un hymne révolutionnaire[1] : *Tombez, tyrans, tombez !*..... en anglais, cela va sans le dire.

Après avoir vu Masséna, dont les boucles d'oreilles l'étonnent ; après avoir applaudi Talma, qui jouait alors le rôle de Caïn dans la *Mort d'Abel*, et dont la voix *surnaturelle* la fit frissonner quand il répondait à la terrible interpellation de Jéhovah, mistress Opie revint en Angleterre, « bien heureuse, dit-elle, de se retrouver derrière les blancs rochers qui font au sol natal comme une ceinture immaculée. » Elle y reprit paisiblement sa vie de labeurs tranquilles et de devoirs remplis avec zèle. En 1804, elle publiait Adeline Mowbray (*Mother and Daughter*), dont le second volume était recommandé par la *Revue d'Edimbourg*[2], comme « renfermant peut-être les pages les plus pathétiques et les plus naturelles à la fois qu'on puisse rencontrer dans toute la série des romans anglais. » En 1806, parurent ses *Simples Contes*, qui

[1] *Fall, tyrants, fall !...*
[2] 1806. — Art. XIX.

Digitized by Google

lui valurent, des mêmes juges, des éloges plus mêlés de restrictions ; éloges, d'ailleurs, très-sincères et dont la justesse doit, ce nous semble, trouver une garantie dans le discernement dont la critique usait en faisant ses réserves.

En 1807, John Opie, succombant à des fatigues excessives, vit ses forces diminuer rapidement, et, malgré les soins assidus que la sollicitude de sa femme et de sa sœur multipliaient autour de lui, leur fut inopinément enlevé, le 9 avril, à l'âge de quarante-six ans. Le lendemain, ses restes allaient prendre place à côté de ceux de Joshua Reynolds.

Le ciel ayant refusé des enfants à mistress Opie, elle dut, ramenée à ses premières affections par la ruine de toutes celles qui leur avaient succédé, les concentrer sur son père. Jamais, du reste, elle n'avait laissé s'affaiblir les liens sacrés qui les unissaient ; elle était restée fidèle au culte de ses jeunes années, et la tendresse de son mari avait eu plus d'une fois à se plaindre de l'attrait qui, chaque année, l'éloignant de lui, la ramenait à Norwich. Quand l'heure de la séparation finale eut sonné, rien ne put la retenir à Londres, où cependant elle avait formé des relations précieuses de toute manière, et où son mérite, ses talents, la considération justement acquise à sa vie, marquaient sa place dans le meilleur monde.

On a d'elle un second volume de poésies, publié en 1808 ; et, en 1809, elle faisait paraître les *Discours sur la peinture*, prononcés par son mari, comme professeur de l'Académie royale [1]. Ces leçons, précédées d'une *Notice biographique* écrite par la veuve du célèbre artiste, devinrent l'occasion d'une souscription à laquelle prirent part avec empressement les plus grandes dames de l'aristocratie. On leur sait gré, en lisant les lettres qu'elles écrivirent à mistress Opie dans cette délicate circonstance, de la franche cordialité qu'elles lui témoignent ; et l'on voit que l'humble femme de l'artiste, écrivant elle-même pour vivre, n'en avait pas moins su conquérir et garder, par la dignité de sa vie autant que par la supériorité de son esprit, un rang qui la mettait de pair avec les plus hautes *étoiles* du ciel aristocratique.

Bien qu'elle eût atteint, à l'époque où elle devint veuve, un

[1] En 1807, du 16 février au 9 mars suivant.

Digitized by Google

âge qui semble exclure l'idée d'un second hymen ; il résulte des correspondances dépouillées par l'auteur de sa biographie[1] qu'elle eut à rejeter plus d'une tendre et honorable sollicitation. Mais il n'était pas probable qu'on obtînt d'elle le double sacrifice de ses habitudes et de ses souvenirs. Elle ne vivait plus que pour son père, ses amis et son art. Sous l'influence calmante de la vie de province, son talent ne devait pas se développer ; il s'épura. Elle le prit plus au sérieux ; elle lui donna un emploi plus grave que par le passé ; elle le voulut plus utile, plus moralisateur. C'est dans ce nouvel esprit qu'est conçu son roman publié au printemps de 1812 (*the Temper*) ; dans cet esprit encore sont écrits les Contes de la Vie réelle (*Tales of real Life*), 1813, dont le premier, *Lady Jane et lady Anne*, est égal, sinon supérieur à tout ce qu'elle avait fait de mieux.

Ce fut dans le cours de cette année sinistre et mémorable qu'elle se rencontra pour la première fois avec Mme de Staël, à une soirée où la célèbre exilée avait convié l'élite de la société anglaise. Wilberforce, Mackintosh, Romilly, Erskine, y assistaient. Corinne, trônant au milieu d'eux, y célébrait les vertus royales de Bernadotte, auprès duquel elle venait de passer quelque temps ; mais il lui était difficile de faire partager à un auditoire anglais son enthousiasme suédois. Mistress Opie nous raconte à ce sujet une historiette caractéristique. Mme de Staël faisait circuler une miniature de Charles-Jean, et cette miniature, qui servait de texte aux commentaires flatteurs de l'éloquente improvisatrice, vint enfin aux mains de sir Henry Englefield, un *dilettante* du temps. Il la contempla longtemps et avec la plus scrupuleuse attention, l'exposant aux rayons d'une torchère chargée de bougies ; et, après mûr examen, lorsque Mme de Staël attendait de lui quelque complaisant écho à ses éloges passionnés : « Cet homme, murmura très-distinctement Sir Henry, cet homme ressemble à un mouton féroce... » Sur quoi, poussant un cri de surprise indignée, Corinne lui enlève des mains le royal portrait et le quitte brusquement.

A cette même réunion et après ce comique incident, mistress Opie vit paraître un inconnu de petite taille, fort simplement vêtu, et dont l'attitude modeste semblait attester la condition

[1] Cecilia Lucy Brightwell.

Digitized by Google

médiocre. La maîtresse de la maison cependant, aussitôt qu'elle l'eut aperçu hésitant sur le seuil d'une porte encombrée, se précipita au-devant de lui et lui fit l'accueil le plus respectueux. Cet inconnu, que l'on traitait de « Majesté, » n'était autre, en effet, que le roi des Pays-Bas, dépossédé de sa couronne, et attendant en Angleterre un retour providentiel qui la lui rendît. Il n'attendit pas longtemps ; mais il ne devait pas conserver jusqu'à sa mort les bénéfices de la restauration qui allait le ramener sur le trône. Une bonne moitié de ses Etats lui a été enlevée depuis, et le roi des Pays-Bas, comme chacun sait, est devenu le roi de Hollande.

Les lettres écrites par mistress Opie en 1814 renferment quelques détails et quelques appréciations assez curieuses sur la visite des souverains alliés, et les dispositions d'esprit où ils trouvèrent le prince régent, alors à l'apogée de sa très-légitime impopularité :

« ... Nous sommes allés, hier (8 juin 1814) chez Franklin, le marchand de fruits, dans Pall-Mall, pour y attendre l'arrivée de l'empereur, etc... qui ne sont pas encore arrivés aujourd'hui, du moins que je sache. Jugez de notre désappointement. Franklin, qui a ses entrées à Carlton-House, racontait que le prince (régent) a grand peur de voir son palais attaqué ; si grand peur que, sous prétexte de garde d'honneur, il y a caserné un détachement de *blues*. Ses nerfs sont dans un état déplorable. Il ne veut pas aller au-devant de ses royaux visiteurs, non pas même descendre l'escalier du palais, ni se montrer, sous aucun prétexte. Samedi dernier, il sortait en voiture par la porte de gauche ; mais à la vue de quelques personnes qui s'y étaient groupées, il a fait arrêter, ordonné qu'on fermât cette porte, et il a essayé de sortir par la droite. Dans l'intervalle, la populace s'était aussi portée de ce côté. Il a manœuvré de même, fait encore fermer cette porte, et il est sorti par les derrières du palais. Ceci montre à quel point son système nerveux est ébranlé. Il est vraiment malheureux pour lui qu'il perde cette occasion de représenter. Car, quel que soit, au demeurant, son mérite, il a celui de faire à merveille les honneurs de son pays et de sa cour. Du reste, il ne peut s'en plaindre qu'à lui-même ; mais je n'en veux guère moins à sa femme qu'à lui. Celle qui, pour venger ses griefs personnels, ameute tout un peuple contre son époux, manque, elle aussi, à ses devoirs, et, à tout prendre, *l'un vaut bien l'autre*[1]. »

[1] Les mots soulignés sont en français.

Digitized by Google

Le prince régent alla cependant au-devant des monarques étrangers ; mais il prit soin de les faire entrer à Londres par une route où primitivement ils ne devaient point passer. Un aide de camp du prince de Wurtemberg mentionna cette circonstance devant mistress Opie ! — Eh ! s'écria-t-elle naïvement, c'est qu'il avait peur. — Oui, reprit en riant l'officier prussien, il avait peur, c'est bien vrai.

Si le peuple anglais faisait peur au prince régent, il prodiguait en revanche son enthousiasme aux monarques alliés. L'empereur Alexandre, surtout, était devenu l'objet de la plus ridicule idolâtrie ; et mistress Opie, sans trop tenir compte des traditions de sa jeunesse, raconte avec une admirable candeur comment elle se laissa prendre à cet éphémère engouement. Elle se trouva un beau jour à la porte de l'hôtel Pulteney, où logeait le czar, amadouant et soudoyant un constable farouche, qui refusait de l'admettre dans l'antichambre de S. M. moscovite. Une pièce de deux shillings attendrit ce terrible Cerbère, et il ferma les yeux sur l'entrée furtive de l'intrépide curieuse dans une pièce où elle trouva installées dix autres filles d'Ève, possédées du même démon qu'elle. Toutes attendaient l'empereur ; toutes voulaient le voir, *le toucher*...

« Enfin, il arriva de Carlton-House. Nous nous rangeâmes en ligne pour lui laisser passage au milieu de nous. Il portait un uniforme rouge (le nôtre) et un ruban bleu (le nôtre aussi). Son front est chauve, sa chevelure claire, son teint *blond* et d'un vif éclat, ses yeux bleus, son nez largement aplati, avec un drôle de petit bout, arrondi en bouton ; sa bouche est très-petite, ses lèvres sont minces (nous passons quelques lignes du signalement). Enfin, c'est l'empereur de toutes les Russies !... Je vous ai dit que nous nous étions mises en ligne ; et moi, simplette, je croyais y rester, mais mes compagnes ne l'entendaient pas ainsi. Elles se jetèrent autour de lui : l'une lui prit une main, une seconde lui saisit l'autre, et je commençais à ne plus trop savoir où cela s'arrêterait. Pour ce qui me regarde, l'idée de ce contact viril commença par m'effaroucher un peu ; mais « on apprend vite à hurler avec les loups, » et enfin, au moment où il allait nous échapper, je lui pris le poignet ; toutefois, une mouche serait sortie vivante de ma timide étreinte. Une dame qui m'avait déjà parlé, et que je connais de vue, se tourna vers moi et me dit : *Comme il a la main douce !*... »

Il nous plaît de supposer que quelques-unes de nos lectrices

Digitized by Google

ressentiront, comme une assez dure leçon donnée à leur sexe, ces aveux d'une prude et honnête Anglaise? Mais, pour nous porter garant que le progrès des idées a rendu désormais impossible le retour de ces extravagances épidémiques, il nous faudrait oublier bien des choses qui ont passé devant nos yeux et qui nous ont soulevé le cœur.

Une bonne scène de ce temps de folies remet en notre mémoire la belle Caroline Lamb, que ses relations avec lord Byron, la brouille éclatante dont elles furent suivies, et le roman satirique[1] où elle prétendit se venger, ont si déplorablement compromise. Mistress Opie la rencontra un soir chez lady Cork. Blucher est invité; Blucher est le *lion* de la soirée. Mais Blucher ne paraît pas; la maîtresse de la maison s'attriste à vue d'œil. Lady C. Lamb propose, pour tuer le temps, de jouer des charades. L'expédient est adopté; mais après une première épreuve, on ne retrouve plus lady Caroline. Tandis qu'on s'inquiète d'elle, un joyeux *hourrah* retentit dans la rue et sur les escaliers de la maison. Le front de lady Cork s'épanouit. Enfin voilà Blucher! Un valet ouvre la porte : *Le général Blucher!*... (Mouvement marqué de curiosité.)... Paraît, en grosse redingote militaire et la tête coiffée d'un immense chapeau *à retroussis*.... la charmante espiègle, qu'on cherchait en vain de tous côtés, depuis dix minutes. Un instant après arrive son oncle, un vieux général connu pour très-avare; complétant ainsi sa plaisanterie, elle le charge de payer aux valets la gratification qui leur est due pour leurs *hourrahs* trompeurs et le zèle de leur complicité.

On peut s'étonner de voir, dès cette époque (1814), s'annoncer le changement qui s'opéra dans les idées religieuses de mistress Opie. Pour se l'expliquer, il faut savoir que dès sa jeunesse elle avait eu des relations d'amitié avec quelques membres éminents de la Fraternité des quakers : la famille Gurney, Élisabeth Fry, etc. Ils suivaient de l'œil, dans le tourbillon de la vie mondaine, cette âme candide et pure, dont ils avaient apprécié les mérites, et dont ils connaissaient la trempe. De temps à autre, une calme et persuasive remontrance, d'insinuants conseils, quelques remontrances affectueuses et graves rappelaient à leur amie qu'elle ne devait ni trop compter sur la passagère faveur des salons, ni

[1] *Glenarvon.*

Digitized by Google

temps s'attachent aux événements des succès littéraires. Ces critiques et ces conseils étaient donnés avec la double autorité du bon exemple et de l'affection éprouvée. Ils parlaient au cœur autant qu'à l'intelligence de mistress Opie, et ce qu'il y avait de meilleur dans l'un et dans l'autre. Jusqu'alors elle avait pratiqué, par tradition, et sans trop d'examen ni de zèle, les devoirs du culte, tels qu'ils lui avaient été enseignés. Elle était avec ses parents, avec la plupart de ses relations, de la secte dite *Unitaire*. En 1814, elle cessa tout à coup de compter parmi ses adeptes, et sans vouloir s'engager encore définitivement à faire partie de la communauté qui répondait le mieux à ses instincts, sans rompre avec les habitudes de sa vie, dont quelques-unes étaient incompatibles avec les règles assez strictes imposées aux disciples de Penn, elle suivit leurs offices religieux, écouta leurs prédications, se laissa peu à peu pénétrer de leurs idées. La transformation ne fut complète, cependant, qu'une douzaine d'années plus tard.

Dans ce laps de temps, elle publia de nouveaux contes (*Tales of the Heart*) en 1818, *Madeleine*, son dernier roman, en 1822; et parvenue à cette triste époque de la vie où commencent à s'éclaircir autour de nous les rangs des amis de jeunesse, elle vit s'éteindre le poëte Hayley (une des célébrités du temps, bien oubliée aujourd'hui), mistress Inchbald, et bien d'autres encore, parmi lesquels il ne faut pas omettre Priscilla Gurney, dont elle voulut consacrer la mémoire par des vers où se manifeste l'enthousiasme de la croyance qu'elle allait embrasser [1].

Cependant elle hésitait encore, et, avec tous les scrupules d'une conscience vraiment timorée, elle soumettait ses doutes à celle qui était peu à peu devenue sa *mère spirituelle*. Mistress Fry s'appliquait de son mieux à déterminer cette âme irrésolue, et enfin, toute incertitude cessant, elle mit soudainement en pratique les dogmes auxquels sa conviction était acquise. Elle raconte elle-même, dans une lettre à mistress Fry, qu'un beau jour (le 14 février 1824), un *gentleman* étranger s'étant présenté chez elle, elle lui parla « le simple langage, » ce qui veut dire

[1] *Priscilla's Grave :*

There is a spot in life's vain scene, etc.

Digitized by Google

qu'elle la tutoya, sans autre préparation : « J'ai toujours continué « depuis, et avec tout le monde, sans éprouver le moindre em- « barras, et, tout au contraire, avec un si grand calme, une satis- « faction si réelle que je me tiens pour assurée d'avoir pris *le bon* « *parti*... » Sa réception dans la communauté eut lieu, sur sa requête préalable, le 11 août 1825. Mistress Opie avait alors cinquante-six ans. La même année lui enleva son père, à qui, depuis la mort de son mari, elle s'était absolument dévouée. Elle berça de chants religieux les dernières heures du vieillard moribond, et il s'endormit aux sons de cette voix aimée, les yeux éblouis des visions célestes qu'elle évoquait ainsi autour de lui.

Désormais vouée aux bonnes œuvres pratiques, mistress Opie ne trouvait que dans une bienfaisante activité les consolations réclamées par l'isolement que la mort faisait autour d'elle. Tour à tour maîtresse d'école, sœur hospitalière, visiteuse de prisons, ou mêlée à ces manifestations collectives que provoquent sans cesse, en Angleterre, les besoins vivement ressentis de la réforme sociale, politique et morale, nous la voyons, dans les lambeaux de son *journal* quotidien, se multiplier pour être utile.

Après avoir mentionné un traité moral *du Mensonge sous toutes ses formes*, qu'elle avait publié en 1828, et qui, promptement répandu jusqu'en Amérique, réalisa tout le bien que mistress Opie en pouvait attendre, nous n'aurions plus qu'à terminer en quelques mots le récit de cette vie désormais pleine et close, si, comme on le pourrait penser, elle s'était absorbée tout entière dans le dévouement individuel et la charité privée. Ni le bien, ni le bonheur ne se racontent longuement. Mais, ainsi que nous l'avons fait pressentir plus haut, quelques-uns des souvenirs de mistress Opie, postérieurs à l'époque où elle passa de la vie mondaine à la vie religieuse, reflètent des scènes et des portraits qui appartiennent en quelque sorte à l'histoire contemporaine. On nous permettra de nous y arrêter.

Chez elle, en effet, la prédominance de l'idée religieuse pouvait modifier, mais ne pouvait pas détruire tout ce qu'il y avait d'éminemment sociable : les ardeurs d'imagination, les sympathiques entraînements, la curiosité, le besoin de voir et de savoir ; ces penchants survécurent en elle à la jeunesse, qui, d'ordinaire, en a le monopole. Ils amenèrent mistress Opie à Paris, dans l'été de

Digitized by Google

1829. Elle venait voir ce qu'était devenu, après vingt-sept ans écoulés, ce théâtre révolutionnaire où elle avait laissé la république nominale du Consulat, où elle allait trouver la légitimité restaurée. Cette seconde visite dura cinq mois environ. Notre voyageuse avait des recommandations pour l'élite de la société protestante. Elle en avait aussi pour *le marquis* de La Fayette (à qui, en bonne Anglaise, elle n'oublie jamais de donner son titre nobiliaire). Elle rencontra chez lui les notabilités de l'opinion libérale : Benjamin Constant lui fut présenté. Elle alla aux soirées de *la baronne* Cuvier. David (d'Angers), qui l'y rencontra, la pria de poser pour la médaille dont nous parlions au début[1]. Il la conduisit chez l'abbé Grégoire, qu'elle connaissait d'ailleurs depuis nombre d'années. Chemin faisant, et tandis qu'elle parcourait, avec une méritoire exactitude, le cercle entier des curiosités à l'usage des *touristes*, elle recueillait force compliments, cela va sans le dire; mais ces compliments, ainsi qu'elle le remarque elle-même avec une admirable candeur, s'adressaient à ses anciens ouvrages, nullement à ce qu'elle avait écrit depuis : au romancier et point au moraliste. Cette indifférence pour la morale lui paraît un mauvais signe, et peut-être en voudrait-elle sérieusement aux Parisiens, s'ils n'étaient, en somme, gens aimables et prévenants, qu'elle ne saurait prendre à guignon. « Elle en connaît d'ailleurs, ajoute-t-elle, d'assez pieux et d'assez méritants pour préserver la cité tout entière de la colère céleste. » Ne rencontre-t-elle pas, en effet, un noble marquis[2], fervent adepte du culte romain, et qui, la voyant « si bonne, si dévouée aux bonnes œuvres, » lui témoigne le désir fervent de la voir *entièrement catholique*?... En somme, la quakeresse ne s'offusque point trop de notre civilisation un peu païenne, et la fille du *radical* anglais trouve à son gré les héros du *libéralisme* : Jacques Laffitte, qu'elle entend discourir à l'Ecole de commerce ; Dupin l'aîné, qui plaide devant elle la cause de Berton, avec plus de talent que de succès ; par-dessus tous La Fayette, qu'elle va visiter à La Grange et qu'elle y admire, entouré de sa nombreuse famille.

Elle repart donc à peu près enchantée de tout et de tous, du « beau Paris » et des « aimables Parisiens. » Aussi, l'année sui-

[1] Elle est gravée en tête de la biographie qui nous fournit ces détails.
[2] Le marquis de Clermont-Tonnerre.

Digitized by Google

vante, lorsqu'elle apprend qu'une révolution soudaine a renversé cet édifice social dont les brillants dehors lui avaient dissimulé la faible structure, est-elle prise d'une grande émotion et d'une vive curiosité. De jour en jour, à partir du mois d'août 1830, ces sentiments deviennent plus impérieux. Son imagination travaille, et bientôt, cédant à un irrésistible entraînement, elle se décide, sans consulter personne, à venir, seule, étudier sur le volcan lui-même les traces de sa dernière éruption. N'allez pas croire cependant qu'elle se dissimule les périls de ce caprice; elle se les exagère peut-être, au contraire; mais, coûte que coûte, et à tous risques, il faut qu'elle parte. Dès les premiers jours de novembre, nous la retrouvons installée dans l'hôtel de Breteuil, rue de Rivoli, en face des Tuileries, sur lesquelles flotte le drapeau tricolore. Vainement, sur sa route, elle a cherché des symptômes de la violente agitation à laquelle le pays, de loin, lui semblait livré. C'est à Paris seulement qu'elle retrouve les vestiges de la tourmente, les dernières agitations des flots soulevés. Elle entend avec émotion chanter dans la rue ces vers de la *Parisienne*, où il est question du héros des deux mondes, de La Fayette et de ses cheveux blancs. Sa première visite n'est pas pour lui, cependant, mais pour les tombeaux du Louvre où reposent côte à côte, et les Suisses vaincus, et les vainqueurs des trois Journées. Mieux que bien d'autres elle comprend, elle sent la grandeur de ce tableau, qui lui montre au premier plan des groupes de citoyens, chapeau bas, contemplant le simple monument élevé aux « morts pour la patrie » et, dans le fond, le palais de l'Institut, encore mutilé par les boulets.

Au total, les habitudes de la vie parisienne sont restées à peu près les mêmes. Il y a toujours foule chez Cuvier, où elle retrouve son ami David (d'Angers) et le baron de Humboldt, avec qui elle renoue d'anciennes relations. La Fayette ne reçoit plus chez lui, mais à l'État-major de la garde nationale, rue du Mont-Blanc. C'est donc là qu'elle ira le chercher. Toutefois, que de scrupules! Quelle figure fera dans ces réunions quasi-royales le costume de la quakeresse? Lui sied-il, à son âge, d'aller se produire ainsi, sous tant de regards?

« ... Bien qu'il ait été un temps, dans ma vie, où j'étais habituée à me présenter, précédée de mon humble nom, dans des salons remplis

Digitized by Google

de sommités aristocratiques et même princières, la solitude où j'ai vécu depuis m'en a si bien désaccoutumée qu'après avoir gravi les larges degrés du palais de l'État-major, je n'ai pas voulu qu'on m'annonçât. Je m'en suis d'autant plus applaudie que le général n'était pas encore arrivé, et qu'on m'a introduite dans des salons *de réception* (comme disent les Français), où je me suis trouvée, seule femme, au milieu d'une assemblée nombreuse, où tous les visages, sans exception, m'étaient inconnus. Je ne crois pas m'être jamais sentie plus mal à l'aise que dans cette espèce de cour, où j'attendais la venue, non pas à la vérité d'un souverain, mais d'un homme placé, selon moi, bien plus haut, et dont l'influence était, à ce moment, toute puissante. Je soupirais; je regardais ma pauvre robe, et, me demandant ce que j'étais venue faire là, je me réfugiai dans un coin, où j'aurais voulu trouver plus d'ombre et d'obscurité. Le général dînait en ville. Les dames de sa famille n'étaient pas arrivées, et mon malaise dura longtemps. Enfin, une petite porte s'ouvrit à l'angle du salon où je me trouvais, et le commandant en chef se montra. A l'instant même un cercle se forma autour de lui; il distribua des poignées de mains à ceux qui l'entouraient ainsi, et se dirigea immédiatement après de mon côté. Sa bienvenue fut cordiale et même affectueuse; mais, entouré tout aussitôt, il put à peine m'accorder quelques instants. Un jeune homme (inconnu) qui se rendit compte de mon embarras, se hâta de lier conversation avec moi, et mise ainsi plus à mon aise, je bavardais avec lui, lorsque Mme G. de La Fayette et les autres membres de cette aimable famille se montrèrent à leur tour. J'allai au-devant d'eux, et presque aussitôt le salon se trouva rempli : officiers de la garde nationale, Américains des deux sexes, députés, femmes du monde, artistes, gens de lettres, s'y pressaient à s'y étouffer, et le général passait d'une pièce à l'autre, le sourire sur les lèvres, la main offerte à chacun de ses hôtes. C'était bien là une réception royale; mais me rappelant les réunions de Londres, où j'avais rencontré le feu roi (dans ce temps-là prince de Galles et régent d'Angleterre), je constatai une différence significative; jamais le prince n'allait au-devant de personne, on venait à lui. La Fayette, au contraire, n'affectait aucune supériorité. Ses manières, toujours parfaitement simples, n'indiquaient en rien sa position nouvelle. Tel je l'avais laissé dans ses salons, l'année d'avant, tel je le retrouvais à l'État-major. Tous les regards, cependant, semblaient le suivre avec amour, et se complaire au spectacle de sa fraîche et verte vieillesse... »

En tout, cette soirée est restée, avec un charme particulier, dans les souvenirs de notre voyageuse : jamais elle n'a vu si belles jeunes femmes; et les officiers de la garde nationale, dans

Digitized by Google

leurs uniformes simples et sévères, lui arrachent un cri d'admiration (triomphe assez rare pour eux, il faut bien l'avouer). Cependant, vers minuit, mistress Opie se souvient qu'elle n'est pas venue pour satisfaire une vaine curiosité ; elle a une mission à remplir, et cette mission ne souffre pas de retard.

« ... Je pus enfin rejoindre le général, qui s'était assis, et je lui demandai une audience, plaçant en même temps dans sa main un petit *memorandum*, extrait d'une lettre écrite par un de mes amis, un membre de notre Société. On y témoignait le désir que La Fayette demandât l'abolition de l'esclavage et de la traite. J'y avais joint l'assurance écrite, donnée par mon estimable ami Fowell Buxton, que le général était disposé à servir de tout son pouvoir cette grande cause.

« Il prit ces papiers, et m'assura qu'il avait déjà conféré à ce sujet avec le ministre de la marine, et qu'on allait assimiler la traite à la piraterie, ainsi que l'Angleterre et l'Amérique l'avaient déjà fait. Hélas ! que c'est là peu de chose, et quelle insuffisante garantie ! nous le savons de reste. Je pris congé en disant au général que puisque la liberté était, pour la France et probablement pour l'Europe, à l'ordre du jour, j'espérais que la cause de l'Afrique triompherait à son tour ; — mais quand arrivera ce moment ?

Avec la requête des quakers anglais en faveur de la race nègre, mistress Opie donna autre chose encore au général, avant de se séparer de lui : c'était une bourse en filet, qu'elle avait tricotée à son intention. Puis elle se retira, escortée jusqu'à sa voiture par le fils de La Fayette.

Le lendemain, elle allait au Luxembourg visiter une *exhibition* toute spéciale, où on avait réuni, pour caresser un des instincts populaires du temps, une multitude de tableaux relatifs à Napoléon, à son enfance, sa jeunesse, ses victoires, son exil, sa mort. Étrange prestige de la gloire militaire ! Devant cette espèce de lanterne magique napoléonienne venait se grouper, dans sa naïve inconséquence, la même foule que mistress Opie avait vue entourer les tombeaux des héros de Juillet ; ceux-ci, descendants plus ou moins directs des insurgés de Saint-Roch, jadis mitraillés par le jeune Bonaparte.

Dans ce monde parisien, au courant duquel l'enthousiaste quakeresse se laissait aller de si bonne foi, les vivants et les morts vont vite. Elle serre un soir la main de Benjamin Constant ; et quelques jours après Benjamin Constant cesse de vivre, et elle

Digitized by Google

voit quatre-vingt mille homme suivre le char funèbre qui l'emporte ; elle dîne avec Mme de Genlis, qui, cédant à un mouvement de cœur, l'embrasse et lui dit : « Je vous aime ! » Quelques semaines se passent, et on vient lui apprendre que Mme de Genlis a été trouvée morte dans son lit. Puis ce sont des incidents tout simples alors et qui, de loin, ont un air de singularité ; M. Guizot, quêtant à la porte de l'église Saint-Sulpice, après un sermon de l'abbé Faisan, au bénéfice des écoles de Saint-Nicolas ; l'abbé Grégoire, partageant sa vie entre des œuvres charitables et de longues promenades au cimetière Mont-Parnasse, où il veut être enterré ; les réunions saint-simoniennes, où mistress Opie est bien tentée d'aller, nonobstant les railleries du beau monde, parce que, sur deux ou trois points, saint-simoniens et quakers se donnent la main ; aux soirées de La Fayette, le prince de Salm, en brillant uniforme rouge et argent, venu là pour briguer la couronne de Belgique, alors au concours ; et enfin, circonstance plus grave, le procès des ex-ministres et les agitations qui l'accompagnèrent. Ici, le journal de mistress Opie devient presque un document historique. Écoutez plutôt ses souvenirs du 21 décembre :

« . . . Ledieu, le rédacteur en chef du journal *la Révolution*, avait promis de venir ce soir chez T... nous raconter ce qui se serait passé dans la journée. Chaque fois que la porte s'ouvrait, on y jetait les yeux avec anxiété ; cependant, après le dîner, on avait fini par ne plus compter sur lui, et nous causions gaiement près du feu, lorsqu'enfin il arrive. Les nouvelles qu'il apporte sont alarmantes. Il vient du Luxembourg. Le peuple y est rassemblé par milliers ; il y a eu trois attaques aux portes du palais ; la garde nationale a été enfoncée, les portes ont été forcées. Cependant la foule n'a pu pénétrer jusqu'aux prisonniers ; la garde nationale, cessant de résister en lignes, a formé une masse compacte devant les portes, et s'y tient l'arme au bras. Le peuple a voulu saisir les fusils ; mais : « Prenez garde ! ont dit les gardes nationaux, nous ne tirerons pas, nous croiserons la baïonnette. » Bientôt après quelqu'un a fait diversion, fort adroitement, en insinuant que pendant qu'on s'amusait là, les pairs pourraient fort bien s'échapper d'un autre côté. Sur ce, la foule s'est dispersée. Cependant, au dire de Ledieu, il y a au moins soixante mille hommes du peuple contre trente mille gardes nationaux, et si on veut sauver les ministres, il faudrait les faire partir nuitamment pour Vincennes. Il raconte qu'il a causé avec quelques-uns

Digitized by Google

des chefs du mouvement, délibérant ensemble dans un café. Ils demandent à la fois que la Chambre des pairs soit dissoute et que les ministres soient condamnés. Il ajoute qu'il a mis en avant l'idée d'une réunion populaire au Champ-de-Mars, où se signerait une pétition demandant justice au roi; mais ses auditeurs ont fini par se fâcher contre lui, l'accusant d'être l'ami et le défenseur des accusés. Il lui a fallu repousser énergiquement cette insinuation avant de pouvoir s'échapper et venir nous rejoindre. J'écoute jusqu'à onze heures les histoires, tantôt gaies, tantôt effrayantes, que nous raconte Ledieu, et je rentre, inquiète de ce qui va se passer. »

Ces inquiétudes ne vont pas jusqu'à la peur, et si ses amis ne s'y opposaient formellement, l'intrépide Anglaise circulerait, comme à l'ordinaire, dans la cité soulevée. Cependant la générale bat de tous les côtés; les communications sont interrompues sur bien des points. La condamnation des ministres n'a pas satisfait au ressentiment populaire; nous lisons dans le journal, sous la date du 22 décembre :

« ... A onze heures je sors pour aller voir Fenimore Cooper et sa famille. Je passe une heure fort agréable avec sa femme et lui. Je les quitte pour aller voir la duchesse de Broglie. Quant à lui, il s'acheminait vers le Palais-Royal, car la générale battait toujours d'une manière alarmante. Rue de Rivoli, je rencontre le général Ferguson, qui me conseille de ne pas aller chez la duchesse, qui loge rue de l'Université. Je réfléchis qu'en effet la duchesse étant peut-être inquiète sur le sort de son mari, ma visite risque d'être importune, et je puis bien l'ajourner à huitaine. Je vais donc place du Carrousel, où s'offre à moi un tableau imposant. La garde nationale bivouaque devant le palais des Tuileries, et le peuple, à travers les grilles, la contemple en silence, mais avec une irritation visible. Le désappointement et la colère se peignent sur ces sombres visages... Jamais je ne leur ai vu cette physionomie! Je sentais mes yeux se remplir de larmes. Sur la place même, les troupes étaient en grand nombre, et la partie, si elle s'engageait, ne serait pas en faveur de l'insurrection. Ma curiosité satisfaite, je me retire du côté du jardin des Tuileries, que je traverse absolument seule! Près de la terrasse, à l'ouest, je vois la garde nationale formée en ligne devant le Garde-meuble. Peu après une colonne arrive le long des quais. Pendant le temps que je mets à regagner les rues, et au moment où je vais traverser du côté de l'hôtel Bretouil, cette colonne m'a rejointe. En même temps, non sans effroi, je vois arriver, en sens opposé, une masse d'hommes *en habit bourgeois*. Au moment où ils rencontrent les gardes

Digitized by Google

nationaux de grands cris s'élèvent. Je ne devine pas ce que cela signifie. Je regarde cependant défiler cette espèce de cortége. Il s'avance en bon ordre, sous le drapeau tricolore; ce sont de très-jeunes gens. Ils ont tous une cocarde au chapeau. On me dit que ce sont les étudiants des diverses écoles. Mais où vont-ils? et dans quel but? On l'ignore. Cependant ils ont l'air trop joyeux pour que je soupçonne en eux des révoltés, — de *jeunes insensés*, comme je l'entends dire autour de moi. Effectivement j'ai appris ensuite que ces jeunes gens, portant leur mouvement de conspiration et d'insubordination, allaient demander des armes et des uniformes afin de donner un éclatant démenti à la calomnie. Je me disais bien aussi, en les voyant si gais, qu'ils ne pouvaient être coupables. »

Le même soir, avec son imperturbable sang-froid, la quakeresse, au bras d'un ami, continue ses explorations parisiennes. Les bivouacs de la place Vendôme lui rappellent les tableaux de Salvator Rosa. Elle se chauffe à des feux allumés tout le long du jardin des Tuileries. Une patrouille passe. Le cri de *Vive le roi* retentit. — « J'ai entendu mieux crier, » remarque-t-elle avec sa tranquille ironie. — Cependant le Palais-Royal est illuminé. Louis-Philippe se montre au peuple qui, selon la tradition, lui répond par des vivat prolongés. Le duc de Nemours sort à cheval pour aller *patrouiller* avec un détachement de cavalerie. Dans la cour des Fontaines, soldats de la ligne et gardes nationaux bivouaquent ensemble, dansant autour des feux, et chantant des refrains de liberté...

« ... Sur le boulevard, continue mistress Opie, nous rencontrons un des *aides de camp* de La Fayette; mon compagnon l'arrête et me le présente comme un des hommes qui ont le plus activement concouru à transférer les ex-ministres dans la prison de Vincennes. Quelle bonne fortune pour ma curiosité! Je lui demande quelle contenance ils faisaient.

« — Ils semblaient défaits, me répond-il, pâles, abattus, comme des hommes qui s'attendent à chaque instant qu'on les va mettre en pièces. Et cela n'aurait pas manqué, ajoute-t-il, s'ils étaient partis une demi-heure plus tard.

« Voici comment il raconte le moment critique :

« — A la petite porte du guichet, au Petit-Luxembourg, il n'y avait personne. Là, la garde nationale s'était formée en haie; il était trois heures de l'après-midi : le jugement n'était pas prononcé. Une calèche

Digitized by Google

à deux chevaux vient s'y arrêter. Les prisonniers attendaient derrière le guichet. On les fit aussitôt monter en voiture.

« — En silence?

« — Oui, madame, tout s'est passé dans le silence le plus profond. A une certaine distance du palais, la calèche et son escorte de cinquante cavaliers prennent tout à coup le galop. Dans les villages des environs, on nous devinait, et des cris de vengeance retentissaient aussitôt; mais nous allions trop vite pour qu'il fût possible de nous arrêter. Sans cela, ils étaient perdus. Ils étaient d'ailleurs convaincus qu'ils n'arriveraient pas vivants à Vincennes, ou même qu'ils ne sortiraient pas vivants de Paris; à ce point qu'ils avaient pris entre eux, pour cette éventualité, quelques arrangements, et que le plus beau moment de leur vie s'est trouvé celui où ils se sont vus déposés à la porte de la forteresse, pour n'en plus sortir. »

« Il est assez curieux que le personnage qui me donnait tous ces détails serait de ceux que Polignac avait mis sur sa liste pour le faire arrêter et condamner, selon toute apparence. Il est rédacteur d'un journal, et avait écrit contre les ordonnances. — Voici plusieurs jours et plusieurs nuits, nous dit-il, qu'il n'a quitté ses bottes, et en ce moment même, il allait monter sa garde.

« — Mais tout est tranquille maintenant; tout est fini; le danger est passé, n'est-ce pas?

« — Tout est réprimé maintenant — fut sa réponse. Mais sa physionomie était triste, et ce mot *réprimé* ne me plut pas.

. . . . . .

Jour de Noël. « A neuf heures et demie, le soir, je suis allée chez les Cuvier; mais comme je m'en suis repentie! J'avais lu, dans *les Débats*, la discussion relative au commandement en chef des gardes nationales, et j'avais deviné que c'était là un coup dirigé contre le général La Fayette, la discussion devant l'amener tout naturellement à se démettre. En effet, M. de M. survient et nous apprend qu'un événement important vient d'arriver, lequel ne saurait manquer d'avoir de grands résultats. M. de La Fayette a envoyé sa démission. Ceci fut accompagné de remarques et répété avec de certaines façons qui non-seulement m'affligèrent, mais me firent éprouver une indignation impossible à exprimer. Je suis revenue mécontente, irritée, inquiète. Quelle triste soirée de Noël. »

Trois jours après, notre voyageuse va, rue d'Anjou, dans l'hôtel de La Fayette, désormais rendu à la vie privée. La rue est encombrée de voitures, la maison regorge de visiteurs. Plus de

Digitized by Google

mille personnes assistaient à cette soirée, qui consola quelque peu mistress Opie.

Entre autres *habitués* du salon qu'elle s'était fait peu à peu, — et qui avait fini par grouper bon nombre de célébrités, — était M. Firmin Rogier, l'envoyé de Belgique. Un soir, qu'il était venu la voir sur les dix heures, elle lui demanda s'il avait des nouvelles de Bruxelles : « Aucunes ce soir ; j'attends demain des dépêches ; — Et qui sera votre roi ? — Sans nul doute, le duc de Nemours. » Sur ce, le diplomate s'en alla une demi-heure après. Le lendemain matin, en ouvrant les journaux, mistress Opie y lut, non sans étonnement, qu'à six heures, *la veille au soir*, le télégraphe avait apporté la nouvelle de l'élection du duc de Nemours. Plusieurs heures après, par conséquent, l'ambassadeur n'en savait rien.

Au mois de mars suivant, par invitation expresse de la reine des Français, mistress Opie dut aller passer la soirée *en famille*, au palais des Tuileries. Cette visite officielle n'eut rien de bien remarquable, si ce n'est cependant un petit incident caractéristique de la vie des cours. Au moment où mistress Opie entrait dans le salon de la reine, une dame anglaise qui en sortait, et qu'effectivement elle se rappelait vaguement avoir vue ailleurs, lui adressa un bonsoir amical et lui donna une poignée de mains. Dans le cours de la soirée, mistress Opie eut occasion de se faire nommer cette dame, et alors, tout d'un coup, ses souvenirs se précisèrent. Elle se la rappela, l'invitant, bien des années auparavant, à une soirée de musique où devait assister le comte d'Artois, » celui qui fut depuis Charles X. Il était assez original de la retrouver dans l'intimité des princesses, filles de Louis-Philippe. Notre quakeresse fit, *in petto*, ce rapprochement tant soit peu satirique. L'esprit du romancier n'était décidément pas tout à fait mort en elle.

Il devait l'entraîner, quatre ans plus tard (1835), en Belgique, en Suisse, à Mayence, à Cologne ; — excursion de jeunesse qu'elle accomplissait à soixante-six ans, et dont, au retour, elle remerciait Dieu avec une touchante effusion. Réinstallée à Norwich, elle n'y mena point cette existence recluse, et comme abritée de tout contact humain, que s'imposent trop souvent les personnes vouées à la pratique des vertus religieuses. Elle cultivait pé-

Digitized by Google

cienscement les amitiés du passé, ne se refusait aucune liaison nouvelle, accueillait quiconque lui était amené par le curieux intérêt dont sa personne fut entourée jusqu'au dernier jour, et portant, sans fatigue apparente, ce fardeau des ans qui s'est trouvé trop pesant pour plus d'un soi-disant philosophe, elle se laissait aller, comme jadis, à toutes les inspirations de sa généreuse nature. Amour de l'humanité, de la justice, de la nature, de la liberté, de l'art, du progrès; curiosité des phénomènes psychologiques; élan vers la poésie; admiration chaleureuse pour le talent déployé sous toutes ses formes, aussi bien celui du juge ou de l'avocat que celui du musicien ou du peintre; elle avait conservé pieusement tous ces trésors de la vie, qui la font aimer et lui donnent tout son prix. Rien ne lui était indifférent; mais le mal l'attristait et la choquait moins que le bien ne lui procurait de douces et profondes satisfactions. Quand les infirmités inséparables de la vieillesse forçaient à quelque trêve son activité naturelle, ses longs souvenirs venaient en aide à son besoin de vivre, et des émotions passées elle se refaisait volontiers des émotions présentes. Un nom illustre, celui de Canning, par exemple, prononcé dans quelque causerie fortuite, faisait vibrer en elle toute une série de ces liens harmonieux qui la rattachaient aux temps écoulés; — elle se rappelait l'écolier qu'elle avait vu couronner à Eton, et l'humble soumission de ce lauréat universitaire, réprimandé, au milieu de son triomphe, par une vieille parente que son bavardage importunait; — puis, quelques années plus tard, elle avait revu cet écolier, sur la terrasse de Windsor, debout à côté de Georges III, et admis, de par ses succès comme membre du Parlement, dans l'intimité de la famille royale; — puis, plus tard encore, elle l'avait retrouvé, à un dîner de Buckingham-House, chef du ministère, arbitre des destinées de son pays, fier et souriant, mais laissant entrevoir, sous l'orgueil de l'ambition satisfaite, ces soucis rongeurs qui minaient sa vie... Puis, elle se rappelait l'immense deuil qui suivit la mort de cet homme d'État, auquel était revenu, dans ses derniers jours, une popularité longtemps aliénée.

... « Et maintenant, écrivait mistress Opie (en 1646), maintenant je passe rarement aux pieds de sa statue, sans donner un

Digitized by Google

soupir à sa mémoire, et sans m'écrier, l'œil levé sur l'image de marbre : — Oh, *rare* Georges Canning ! »

En 1848, elle fit à Londres son avant-dernière visite; c'était au mois de mai. Elle y vit les débris de la dernière tempête politique et elle mentionne une leçon publique de la *Royal-Institution*, où M. Guizot assistait avec elle. Le duc de Northumberland présidait ; à sa gauche était l'ambassadeur d'Amérique, à *sa droite* (à la place d'honneur) s'assit le ministre déchu. Mistress Opie, se rappelant l'invitation des Tuileries, crut devoir une visite aux habitants de Claremont, et elle ne serra pas sans une vive émotion les mains, vides du sceptre, que lui tendait l'ex-reine des Français.

Trois ans se passent. Il lui est encore donné, à elle, la contemporaine de Pitt, d'assister aux merveilles de la grande Exhibition. Ce jour-là, elle prend congé définitif de la capitale et des voyages. A quatre-vingt-deux ans, c'était une résolution très-concevable. Du reste, nul regret, nulle plainte : « — Qui donc a eu plus d'amis, et de meilleurs amis? se demande-t-elle. Qui donc, en ses souffrances, a été mieux soignée, mieux entourée? L'isolement qui a été mon lot pendant une longue période de mon existence, je ne l'ai jamais trop péniblement ressenti, et je suis arrivée à cette conviction que notre bonheur est mesuré à la modestie de nos vœux. Le grand JE SUIS de là-haut est plus équitable, en définitive, que nous ne paraissons le savoir. »

Elle vit encore deux ans après, mais elle ne vit plus que pour se dissoudre lentement. Elle ne peut plus sortir, pas même pour aller à la réunion annuelle de ses coreligionnaires. Et quel regret pour elle ! mistress Harriett Beecher Stowe y doit assister. Mistress Opie se fait du moins raconter les hommages rendus à l'auteur de *l'Oncle Tom*, et ces honneurs, qu'elle juge bien mérités, elle y applaudit du fond de sa retraite. « Oui, écrit-elle dans son *journal*, cette femme avait mission d'en-haut, et cette mission a été bien remplie... »

Ce fut là, pour ainsi dire, son adieu à la vie du dehors ; la dernière lutte commença pour elle, et se prolongea, non sans de vives souffrances, pendant plusieurs mois. Ces souffrances, elle les supportait avec une philosophique résignation, réservant ses larmes pour les moments où on lui transmettait de toutes parts des témoignages d'affectueuse sympathie. Ces marques de bon souve-

Digitized by Google

nirs la touchaient profondément. « Rien que pour se sentir si bien aimée, disait-elle, il est presque bon d'être malade. » Jusqu'au dernier moment, en lui parlant de ceux qu'elle avait chéris et qui n'étaient plus, ou des amis qui lui restaient encore, on put adoucir les angoisses de sa lente agonie. Partagée entre le désir d'aller rejoindre les premiers et celui de rester parmi les seconds : « Oui, j'aimerais à vivre un peu plus longtemps, disait-elle encore, si cependant il ne valait mieux s'en aller. »

A minuit, le 2 décembre 1853, finit cette longue et sereine existence. Nous l'avons crue appelée à prouver une fois de plus que la meilleure part ici-bas est faite aux rares esprits en qui la faculté d'analyser, d'observer et de comprendre développe, au lieu de la détruire, la faculté de croire, de sentir et d'aimer. Si tel en est véritablement le sens intime, on trouvera sans doute qu'elle méritait d'être racontée, de préférence à tant d'autres qui ont jeté plus d'éclat, et se sont peut-être assuré une plus large place dans l'avenir.

E. D. F. (*Memorials of the life of Amelia Opie*[1].)

[1] Seconde édition, Norwich, 1854.

Digitized by Google

POÉSIE.

Resurgam.

> Oh! my dear mother, art thou still awake?
> Or art thou sleeping on thy maker's arm?
>
> HARTLEY COLERIDGE.

O ma mère, la mort n'est-elle qu'un réveil?
Ou, dans le sein de Dieu poursuivant ton sommeil,
Attends-tu que la voix de l'ange de Dieu même
Nous cite tous, tremblants, au tribunal suprême?
Es-tu le grain de blé germant dans le sillon,
Ou l'épi mûr doré par l'éternel rayon?
Es-tu la chrysalide encore sans ses ailes?
Ou ton âme, brisant ses entraves mortelles,
Semblable au lac d'azur, quand l'orage a cessé,
Conserve-t-elle à peine une ombre du passé?

Quoi! l'oubli seul pourrait, nous égalant à l'ange,
Nous verser dans sa coupe un bonheur sans mélange.
Non, le lettré n'est point dans l'olympe chrétien,
Au monde où tu vécus t'attache encore un lien;
Et le Christ, qui daigna naître fils de la femme,
Fit l'amour de la mère immortel comme l'âme.
Au milieu des splendeurs de la sainte Cité,
Ton fils, ma mère, manque à ta félicité.

Ah! c'est ce fils ingrat, dans la voie incertaine,
Qui t'oublie et se livre au courant qui l'entraîne,
Remet au lendemain son retour au devoir,
Et sans cesse dément ton maternel espoir.
Mais tu l'emporteras vers la divine sphère;
Il se sent aspiré par ta douce prière;
Une dernière larme a glissé de tes yeux
Sur la liste des noms qui sont exclus des cieux.

Digitized by Google

COMMERCE. — NAVIGATION.

PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ.

RÉPONSE A L'ARTICLE DE LA *REVUE D'ÉDIMBOURG*.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Paris, 14 avril 1856.

Monsieur,

En accordant la publicité de votre estimable recueil à l'article de la *Revue d'Édimbourg* contre le percement de l'isthme de Suez, vous avez ajouté que vos colonnes restaient ouvertes à la polémique. Je vous remercie de votre impartial appel; et je vous adresse, dans l'intérêt de la vérité, la réponse ci-jointe, que je vous prie d'insérer dans votre prochaine livraison.

Agréez, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Votre dévoué serviteur,
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

Avant de répondre directement à l'article que la *Revue d'Edimbourg* a publié contre le percement de l'isthme de Suez, il est bon de rappeler certaines déclarations fort graves et fort honorables qu'a faites cette *Revue*, et dont il importe de prendre acte dans une discussion telle que celle-ci. Comme les journaux du continent, depuis que le firman de concession a été rendu, ont exprimé très-souvent des craintes sur l'opposition éventuelle de l'Angleterre, la *Revue d'Edimbourg* tient à honneur de repousser toute solidarité dans une résistance qui serait si peu intelligente; et les termes dont elle se sert pour exprimer son blâme sont aussi

Digitized by Google

forts que peuvent le souhaiter les gens les plus intéressés à ce grand projet, c'est-à-dire les amateurs de Trieste, de Gênes, de Marseille, et même ceux de Liverpool et de Londres.

« Nous ne pouvons imaginer, dit-elle, une politique plus absurdement illibérale que celle qui prétendrait fermer à l'humanité entière une des grandes avenues du commerce du monde, dans la vue de flatter une théorie chimérique d'influence rivale, et nous déclarons hautement répudier tout sentiment de cette espèce comme entièrement indigne de nous et de notre pays. »

Plus loin, la *Revue d'Edimbourg* ajoute, avec non moins de bon sens, que l'Angleterre est le pays qui profiterait le plus largement, sans aucune comparaison, du canal maritime de Suez, par la raison toute simple que les trois quarts du trafic de l'Orient se font par elle et à son avantage. Puis, revenant sur ses premières déclarations, elle les développe et les fortifie encore. Selon elle, tout ce qui pourra élever et grandir la Turquie et l'Orient est éminemment désirable. Le canal maritime de Péluse à Suez, s'il était ouvert, ne pourrait jamais servir à aucune nation comme instrument de guerre pour attaquer ou détruire la puissance britannique dans l'Inde, et l'Angleterre n'a rien absolument à redouter de personne tant qu'elle restera maîtresse de la mer. La *Revue d'Edimbourg* s'attache donc à démontrer que la question est purement commerciale, et par conséquent essentiellement anglaise ; et que, si le canal projeté avait la dixième partie des avantages que lui supposent les auteurs du projet, un ministre anglais serait parfaitement fondé à proposer que l'Angleterre, pour qui la question est vitale, se chargeât d'exécuter ce noble travail à elle toute seule et à ses frais.

La *Revue d'Edimbourg* n'est pas, nous le savons bien, un journal officiel ; mais sans parler de la juste autorité qu'acquiert tout ce qu'elle publie, on sait de reste que très-souvent le gouvernement anglais l'a prise pour organe, et qu'il y a plus d'une fois déposé sa véritable pensée. Nous serions fort heureux qu'il en fût ainsi dans le cas actuel ; et, à tout hasard, nous accueillons les sentiments excellents qu'exprime la *Revue d'Edimbourg*, non-seulement comme l'écho fidèle de ceux qui doivent animer les deux grands peuples unis dans une loyale alliance, mais encore

Digitized by Google

comme un indice de bon augure des sentiments que doit avoir le cabinet anglais, au point où en est aujourd'hui la question. Les hommes d'État qui le dirigent sont trop sincèrement libéraux pour en éprouver d'autres, et nous croyons savoir qu'ils saisiraient volontiers la première occasion de les exprimer.

Ces réserves préliminaires étant faites, j'en viens à l'article de la *Revue d'Édimbourg*, et j'y répondrai le plus brièvement que je pourrai, point par point, en suivant à peu près l'ordre qu'elle a suivi elle-même.

D'abord, l'auteur de l'article ne paraît pas se faire une idée bien nette de la nature spéciale du projet qui consiste à couper l'isthme étroit de 29 lieues qui va de Suez à Péluse. Il suppose que c'est une vieille idée, jadis tentée par les Pharaons et par les divers dominateurs de l'Égypte ; et il croit qu'elle a reçu « une immense impulsion de l'expédition française en 1798 ». Il n'en est absolument rien. Le général Bonaparte, non plus que les Pharaons, n'a jamais songé à percer l'isthme de Suez. Il n'a pensé, ainsi que le prouve le projet de M. Lepère, qu'à unir la mer Rouge au Nil par un canal d'eau douce, comme l'avait fait jadis Nécos, 650 ans avant l'ère chrétienne, comme l'avaient fait les Ptolémées, les empereurs romains et les califes. Dans les divers projets que la *Revue d'Édimbourg* se donne la peine de discuter, il n'y en a qu'un seul qui unisse vraiment les deux mers : c'est celui dont s'occupe M. Ferdinand de Lesseps, appuyé sur les travaux préparatoires des ingénieurs de S. A. le vice-roi d'Égypte. Les autres, y compris celui de M. P. Talabot, joignent toujours la mer Rouge au Nil, et traversent l'Égypte sans traverser l'isthme. Cette idée d'un canal direct n'est pas neuve, en ce sens qu'il suffit pour la concevoir de regarder la carte du monde, comme le dit la *Revue d'Édimbourg*. Mais, quoique cette idée ait pu être conçue bien des fois, elle n'a été pratiquée par personne ; et l'originalité du nouveau projet est d'en essayer la réalisation. Comme il s'agit dans cette grande question d'ouvrir une voie nouvelle au commerce du monde, il n'y a de sérieux réellement que le canal qui pourra recevoir les plus grands navires, et leur offrir, au travers de l'isthme, un passage aussi facile que s'il y existait un bosphore naturel, et que les deux mers fussent encore unies comme elles l'ont été pendant de longs siècles, dont l'histoire a

Digitized by Google

perdu le souvenir, mais dont le sol conserve toujours les traces les plus irrécusables.

C'est donc presque uniquement contre le canal direct de Suez à Péluse que sont dirigés tous les arguments de la *Revue d'Edimbourg*, et voilà pourquoi je me trouve provoqué spécialement à y répondre.

L'auteur n'est pas plus exact en ce qu'il dit de la société d'études de 1847. Il ne sait pas que dès 1841, M. Linant-Bey, qui s'était occupé du percement de l'isthme depuis bien des années, avait formé une société avec M. Anderson, actuellement directeur de la Compagnie péninsulaire orientale, pour en préparer l'exécution. Ce projet fit dès lors assez de bruit en Angleterre pour que l'opinion s'en émût, et c'est à ce mouvement que répondent les publications que firent, à cette époque, MM. Anderson, James Vetch et David Urquhart, tous partisans déclarés du canal maritime. C'est encore sur les plans de M. Linant-Bey que se forma, non en 1847, mais en 1846, une nouvelle société dont MM. Stephenson, de Negrelli et R. Talabot furent les principaux membres. Cette société eut la gloire de démontrer que le niveau des deux mers était parfaitement égal, comme le déclarait dès 1834 le capitaine Chesney dans l'enquête parlementaire, et comme l'avaient déjà prouvé les nivellements de quelques officiers anglais, en 1841. Mais M. Stephenson ne se retira pas de cette société, comme le prétend la *Revue d'Edimbourg*, par ce motif qu'il croyait le canal impraticable au travers de l'isthme. M. Stephenson s'occupait alors uniquement de la construction du chemin de fer d'Alexandrie au Caire. Mais loin de croire qu'un canal maritime entre la mer Rouge et la Méditerranée fût impossible, il saisit toutes les occasions d'exprimer une pensée différente. C'est ainsi qu'en 1851, à l'époque de la grande Exposition, il déclara devant une réunion de la Société des Ingénieurs civils à Londres, qu'il trouvait des difficultés considérables, mais non pas du tout insurmontables, à établir les entrées du canal à Suez et dans le golfe de Péluse.

On peut voir cette opinion de M. Stephenson rapportée tout au long dans un excellent journal anglais qui s'occupe spécialement de ces questions (*The Engineer*, du 15 février 1856). Comme M. Stephenson n'a rien publié, et comme les documents qu'il

Digitized by Google

pourrait avoir recueillis ont été détruits quand son yacht le *Titania* a brûlé, il est utile que l'on sache au juste la pensée de l'illustre ingénieur, qui a été si souvent défigurée.

Le journal que je viens de citer va jusqu'à dire que « c'est là ce qui a déterminé lord Stratford de Radcliffe à retarder jusqu'à nouvel ordre la ratification de la Porte, comme c'est là aussi ce qui a pu faire croire en France, ajoute-t-il, que l'Angleterre s'opposait au projet dont M. de Lesseps est le promoteur. »

Ainsi, la *Revue d'Édimbourg* ne peut pas s'appuyer sur l'autorité de M. Stephenson. Il est vrai qu'elle en invoque d'autres encore plus puissantes : ce sont les faits ; et voici les deux points principaux qu'elle essaye de démontrer par des arguments qui, s'ils ne sont pas très-solides, semblent du moins très-spéciaux :

1° Le canal maritime de Suez à Péluse est impossible, et à cause des difficultés très-grandes qu'on rencontrera dans la rade de Suez, et à cause des difficultés absolument insurmontables qu'on rencontrera dans la baie de Péluse ;

2° En supposant que le canal fût possible et qu'il fût exécuté, il serait inutile, parce que la mer Rouge est à peu près impraticable pour les bâtiments à voiles, et que l'abréviation du parcours serait compensée et au delà par les obstacles énormes qu'ils trouveraient dans ces parages.

J'espère que les considérations qui vont suivre démontreront péremptoirement que ces deux assertions si tranchantes de la *Revue d'Edimbourg* sont également erronées, et qu'elles résultent de données insuffisantes ou de documents mal compris.

Quant au premier point, c'est-à-dire l'impossibilité matérielle du canal, je ne suis vraiment embarrassé que d'une chose : c'est du nombre et de la puissance des arguments que l'on peut opposer aux assertions de la *Revue d'Edimbourg*. Il n'y en a pas une seule qui ne soit une complète erreur ; et ceci se comprend sans peine. La *Revue d'Edimbourg* paraît le 1er janvier 1856 ; et, au lieu d'attendre le rapport des ingénieurs illustres qui étaient partis pour l'Egypte le 8 novembre précédent, elle se hâte de raisonner sur de simples hypothèses. Le rapport adressé par la commission internationale à Son Altesse le vice-roi d'Egypte a été fait à Alexandrie le 2 janvier 1856, et il a paru quinze jours après dans tous les journaux européens. Or, voici ce qu'on trouve dans ce

Digitized by Google

document établi, d'après l'inspection des lieux, par des juges dont personne ne peut contester en Europe la compétence et l'irrécusable témoignage.

A Suez, dont la rade est une des meilleures du monde, les jetées pour l'entrée du canal auront tout au plus 1,600 mètres de longueur, parce qu'on trouve à cette distance de la plage la profondeur de 8 mètres supposée nécessaire pour les navires marchands du plus fort tonnage.

A Péluse, dont la baie est également excellente, les jetées auront, pour les mêmes raisons, 2,800 mètres de longueur, le canal venant déboucher sur un point de la côte où les profondeurs de 8 et 10 mètres se trouvent à cette distance dans une étendue de 20 kilomètres.

Voilà les faits tels que la science la plus autorisée les a constatés. Ceci n'empêche pas la *Revue d'Edimbourg* de raisonner dans l'hypothèse de jetées qui auraient à Suez 3 milles 1/2 de long, c'est-à-dire 5,731 mètres. A Péluse, elle leur donne naturellement bien davantage encore, et elle les pousse résolûment jusqu'à 5 milles, c'est-à-dire 8,045 mètres.

L'erreur est déjà bien forte, et l'on voit que la différence ne laisse pas que d'être assez considérable, puisqu'elle est des deux tiers environ dans un cas et de plus des deux tiers dans l'autre. Mais ce n'est pas tout. Pour Péluse en particulier, la *Revue d'Edimbourg* se livre à des suppositions encore bien plus étranges.

A l'entendre, la mer, dans le golfe de Péluse, est remplie de bancs de vase qui sont formés par le limon du Nil, et qui seraient excessivement dangereux, même pour les plus gros navires, qui doivent se bien garder d'en approcher. La *Revue* va plus loin ; et, sondant les abîmes de la mer, elle affirme que le dépôt mouvant peut avoir 80 pieds ou même 90 brasses d'épaisseur, ou peut-être même encore le double. L'auteur de l'article en conclut, avec une apparence de raison, qu'il est impossible de rien fonder de solide sur une pareille base, et qu'on pourrait bien précipiter des montagnes entières dans la mer avant que le port que l'on projette ne fût créé. Il n'y a qu'un malheur à cette conclusion ; c'est que les prémisses sur lesquelles elle repose sont parfaitement chimériques. La Commission internationale tout

Digitized by Google

entière, M. de Lesseps, tous nos amis qui l'accompagnaient et moi-même qui signe cet article, nous pouvons attester personnellement que sur le bord de la mer, à Péluse, il n'y a pas trace de la vase dont on parle; nous nous y sommes tous baignés plusieurs fois, et nous pouvons déclarer que les eaux n'y ont rien de vaseux. Les sondages, qui ont été faits dans toute la rade par M. Larousse, ingénieur hydrographe de la marine mis aux ordres de la Commission et occupé spécialement de ce travail pendant un mois et demi à bord de la frégate égyptienne *le Nil*, ont tous également constaté cette absence complète de vase. Ces sondages ont été poussés jusqu'aux profondeurs de 10 mètres et au delà; et dans tout cet espace, on ne trouve jamais que du sable très-fin, tout à fait pareil à celui que nos pieds foulaient sur le bord quand nous prenions des bains. Ce qui est vrai, c'est qu'au delà des profondeurs de 10 mètres commence, à ce qu'il paraît, la vase, qui est bien en effet le produit du limon du Nil, mais qui reste dans les grands fonds de la mer, et qui ne peut pas opposer le moindre obstacle et surtout le moindre danger aux navires, pour lesquels la *Revue d'Edimbourg* s'alarme bien gratuitement.

Tirant des conséquences pratiques de ces chimères qu'elle prend pour des réalités, elle prétend que les jetées de Péluse exigeront 8 millions de mètres cubes de pierre au lieu de 2 millions portés dans l'avant-projet; et, se rappelant les dépenses énormes qu'a coûtées la digue de Cherbourg, elle a l'air d'insinuer que les jetées de Péluse coûteront tout au moins 400 millions de francs.

Je ne prétends pas suivre la *Revue d'Edimbourg* dans les calculs qu'elle entasse sur cette première base, pour démontrer que, dans les estimations des travaux sur ce seul point, l'avant-projet s'est trompé de quelque chose comme 125 à 150 millions. En ce qui concerne ces questions de devis, où je me déclare incompétent et où l'auteur de l'article l'est sans doute moins que moi puisqu'il les aborde, je n'ai qu'une observation générale à faire : Les deux hommes auxquels est dû l'avant-projet sont depuis vingt et trente-cinq ans en Egypte. Ils y ont exécuté des travaux considérables; ils y ont commandé quelquefois à des armées d'ouvriers de cinquante, soixante et quatre-vingt mille

Digitized by Google

hommes. Il est évident qu'ils doivent connaître le prix de la main-d'œuvre dans leur pays d'adoption, et je ne crois pas faire tort à l'auteur de l'article en supposant qu'il le connaît beaucoup moins bien qu'eux. Il est assez facile, à distance, de comparer des chiffres ; mais ce qui ne l'est pas, c'est de comparer un pays qu'on ne connaît point avec des pays qu'on connaît.

Les ingénieurs de S. A. le vice-roi n'ont pas parlé de ce que coûte en Angleterre le transport d'une tonne par mille ; mais ils ont parlé pertinemment de ce qu'il coûte en Egypte ; et, jusqu'à preuve contraire, on doit leur donner raison plutôt qu'à un ingénieur de Londres, qui n'a jamais mis les pieds sur le sol égyptien.

Ainsi, je m'en tiens pour ma part, en ce qui concerne la prétendue impossibilité du port de Péluse et les difficultés considérables de celui de Suez, à ce qu'en a dit la Commission internationale ; et, pour contester ses décisions, il faudrait aller soi-même les contrôler sur les lieux, et démontrer, par un examen nouveau et plus exact, qu'elles sont erronées ou mensongères.

Ce sont là, du reste, des faux pas auxquels on s'expose quand on se prononce de parti pris sur des questions qui exigent la plus sérieuse observation des réalités. C'est encore ainsi que la *Revue d'Edimbourg*, d'après un simple bruit accueilli dans un journal et inventé peut-être dans un but malveillant, fait entendre que des forages exécutés sur le parcours du canal dans l'isthme ont fait découvrir le roc vif. L'auteur de l'article prend texte de là pour féliciter les auteurs du projet de la découverte de ces matériaux inespérés à proximité du port de Péluse. Mais en même temps, qui ne voit que si le canal futur devait rencontrer le roc vif dans son trajet sur la ligne de l'isthme, ce serait bien le cas de le déclarer, si ce n'est impraticable, du moins très-difficile ? Or, les forages entrepris depuis plus d'un an et vérifiés par la Commission internationale ont donné des résultats absolument différents. Jusqu'aux profondeurs de 10, 12 et 16 mètres en terre, il n'y a pas traces de pierres ni surtout de rochers. A la surface, c'est du sable ; et à mesure qu'on descend, les débris de coquillages et l'argile se mêlent au sable dans des proportions diverses, jusqu'à ce qu'on

Digitized by Google

trouve, en général à 13 ou 14 mètres, l'argile plastique et pure. Pour convaincre l'auteur de l'article, que sans doute ces questions techniques intéressent très-spécialement, je donne ici le détail du troisième forage, qui est aux premiers vestiges de l'ancien canal des Pharaons :

1° Sable légèrement agglutiné.	0m 50
2° Argile sableuse, couleur d'ocre.	4m 50
3° Argile un peu plus sableuse.	1m 50
4° Argile jaune et blanche mélangée, peu compacte.	4m 15
	10m 65

Voici un autre sondage fait au seuil du Sérapéum :

1° Sable et petit gravier.	8m 00
2° Sable de grosseur variable, un peu argileux, assez compacte.	3m 50
	11m 50

Enfin, un sondage effectué sur les bords du lac Timsah a donné les résultats suivants :

1° Sable jaune blanc fin	1m 50
2° Argile jaune verte sableuse.	1m 75
3° Sable gris blanc un peu argileux	2m 00
4° Sable légèrement agglutiné.	2m 50
	7m 75

Toutes ces indications sont puisées dans les procès-verbaux de la Commission internationale, qui ne tarderont pas à être publiés, ainsi que son rapport définitif sur l'étendue et sur le prix de tous les travaux nécessaires pour le canal maritime de Suez.

Jusque-là il sera prudent, surtout pour des gens qui ne sont pas du métier, de s'abstenir et d'attendre la décision souveraine des hommes compétents.

Mais si la *Revue d'Edimbourg* n'avait pas la patience d'attendre les résultats de l'exploration scientifique qui avait été entreprise à la connaissance du monde entier, elle pouvait s'en rapporter au témoignage peu suspect d'hommes fort intelligents qui, après avoir visité l'isthme de Suez d'un bout à l'autre, en avaient dit leur opinion longtemps avant les discussions de nos jours. J'invoque encore le capitaine Chesney, dont j'ai signalé plus haut la

Digitized by Google

remarquable sagacité en ce qui concerne le niveau des deux mers. Voici en propres termes ce qu'il disait dans l'enquête devant le Comité du Parlement en 1834 :

« Quant à ce qui regarde l'exécution du canal de Suez à Pélose, il n'y a qu'un avis possible ; il n'y a pas de difficultés naturelles sérieuses ; il n'y a pas une seule montagne qui puisse mériter même le nom de colline ; et dans un pays où l'on peut avoir la main-d'œuvre sans limite à un prix extrêmement inférieur à celui qu'elle coûte dans toute autre partie du monde, la dépense serait modérée pour une nation qui l'entreprendrait à elle seule. Cette dépense ne serait rien, si on la partageait entre les grandes nations de l'Europe, qui toutes y profiteraient immensément. » Ce sont là des paroles bien sages et qui ne sont que l'expression exacte de la vérité. Elles auraient pu servir à éclairer la *Revue d'Edimbourg* avant même que la Commission internationale eût parlé. Mais malheureusement nous sommes tous portés d'ordinaire à n'accueillir que les arguments qui nous flattent et qui sont favorables à la thèse que nous nous sommes faite.

Voici cependant un point où je puis être, du moins en partie, du même avis que la *Revue d'Edimbourg*. Pour prouver que de longues jetées en mer sont très-praticables, MM. Linant-Bey et Mougel-Bey avaient cité divers exemples, entre autres celui de la baie du Lion, au cap de Bonne-Espérance. Ce n'étaient pas ces messieurs qui apparemment avaient inventé le fait ; et comme ils ne s'en portaient point personnellement garants et témoins, il était bien probable qu'ils l'avaient emprunté à d'autres. Or, voici ce qu'on trouve, en effet, dans le Cours de ports de mer professé par M. Frissard, inspecteur général, à l'École des ponts et chaussées en 1848-1849 : page 72, on lit textuellement :

« Le plus grand môle qu'on ait jamais construit est celui du cap de Bonne-Espérance. Il l'a été par les Hollandais ; il a 8 000 mètres de longueur, 200 mètres de largeur au sommet. Il est enraciné au pied de la montagne du Lion ; et il forme une rade de 4 lieues de largeur sur 2 lieues et demie de longueur avec 20 ou 30 mètres de fond. Il a été construit à pierres perdues par les criminels condamnés à mort, les meurtriers exceptés. On a employé, pour lui donner plus de solidité, un moyen singulier, qui consiste à favoriser sur sa surface la propagation d'huîtres

Digitized by Google

et coquillages dont la coquille rugueuse et filamenteuse, comme celle des moules, soude pour ainsi dire les petits matériaux dont se composent les talus. »

Pour appuyer cette explication, M. Frissard joint dans le texte un croquis qui montre la configuration de la rade, la place de la montagne du Lion et la position de la digue qui s'étend en droite ligne du pied de cette montagne et va s'appuyer à l'île Robben.

En présence de détails si précis et si étendus, MM. Linant-Bey et Mougel-Bey n'étaient-ils pas tout à fait autorisés à citer, à titre d'exemple, ce passage de l'ouvrage de M. Frissard? Où M. Frissard avait-il lui-même trouvé cette description? Je ne pourrais pas le dire précisément. Il est vrai qu'il semble parler en son propre nom de la baie du Lion; mais il est probable, d'après les renseignements que j'ai recueillis, qu'il a copié Bélidor, et que son erreur est venue de ce qu'il a pris sans doute pour un ouvrage complétement achevé par les Hollandais ce qui n'était, dans l'auteur original, que le souvenir d'un projet abandonné.

Quoi qu'il en puisse être, MM. Linant-Bey et Mougel-Bey doivent être disculpés aux yeux de la critique. La *Revue d'Édimbourg* ne peut leur en vouloir d'avoir ainsi allégué un fait erroné, qui n'a d'ailleurs aucune importance dans la question. Les jetées de Suez et même celles de Péluse sont beaucoup moins considérables que tant d'autres travaux à la mer qu'il serait facile de citer.

Mais, au milieu de ses railleries, qui d'ailleurs n'ont rien d'amer, la *Revue d'Édimbourg* fait un aveu qu'il faut noter en passant : « Comme nous le prouverons, dit-elle, si jamais cette jetée avait été construite, elle aurait rendu plus de services au commerce de l'Orient que n'en rendront jamais les jetées de Péluse; car des centaines de nos meilleurs navires et de nos plus braves marins ont péri sur ce rivage inhospitalier, faute d'une telle protection ; et, comme nous croyons que le fait avancé est dénué de fondement, nous serions heureux de savoir où M. de Lesseps (lisez les ingénieurs du vice-roi) l'a puisé. »

La *Revue d'Édimbourg* doit être maintenant satisfaite. Mais nous ne le sommes pas moins d'apprendre qu'elle reconnaît le

Digitized by Google

danger immense que présente toujours la navigation par le Cap, malgré les progrès non moins immenses qu'a faits l'art nautique dans ces derniers temps.

Je suis donc d'accord avec la *Revue d'Edimbourg* pour regretter l'erreur de M. Frissard et l'erreur d'ailleurs toute naturelle de ceux qui l'ont copiée. Non : il n'y a pas de digue de 9,000 mètres dans la baie du Lion, au cap de Bonne-Espérance. Non : il n'y a pas même de baie du Lion proprement dite ; mais il y a au cap de Bonne-Espérance une baie au pied d'une montagne appelée la montagne du Lion, parce qu'elle présente, en effet, l'apparence d'un lion accroupi, comme le rapportent tous les marins qui ont passé en vue de cette montagne.

J'ai maintenant à peu près épuisé tout ce qu'il y avait à dire sur la première partie de l'argumentation à laquelle s'est livrée la *Revue d'Edimbourg*. Il me semble que tous les faits que j'ai cités jusqu'à présent sont incontestables, et qu'ils démontrent que non-seulement le canal est possible de Suez à Péluse, mais que de plus il est facile, et que le succès en est assuré, comme le disent textuellement les ingénieurs de la Commission internationale, dans leur rapport sommaire à Son Altesse le vice-roi. Ils y constatent, en outre, que la dépense ne dépassera pas les 200 millions portés dans l'avant-projet. Tous ces faits sont tellement évidents que je n'hésite pas à croire que, si l'auteur de l'article les eût connus, il aurait complétement changé d'opinion ; et je me hasarde à présumer qu'aujourd'hui où sans doute il les connaît et les apprécie, il doit être du même avis que moi.

J'en aurais donc fini avec lui sur ce premier point, si, dans la réfutation aussi sérieuse que plaisante qu'il a faite du projet de M. Paulin Talabot, c'est-à-dire du tracé indirect qui mène un canal de Suez au Caire et du Caire à Alexandrie, il n'avait pas mêlé quelques critiques nouvelles contre le tracé direct, que je puis bien appeler aussi le nôtre.

L'auteur de l'article trouve d'abord, dans son effroi pour le port de Péluse, que le projet de M. P. Talabot est bien plus pratique ; et il le loue de faire déboucher son canal dans le port d'Alexandrie, qu'il qualifie d'excellent ; il le loue encore dans des termes non moins vifs d'avoir fait infléchir son canal à l'ouest

Digitized by Google

de Suez, pour le faire entrer dans la mer un peu plus loin que la ville. Mais voyez ce que c'est que de ne point connaître les choses dont on parle. MM. les ingénieurs de la Commission internationale, qui ont examiné de très-près le débouché projeté du canal de M. P. Talabot, soit à Alexandrie, soit à Suez, le condamnent unanimement sur tous les points dans l'une et l'autre localité. Non-seulement les mouvements d'entrée et de sortie dans le port d'Alexandrie sont interdits par une grosse mer aux navires d'un tirant d'eau de 6 mètres, à cause des récifs qui resserrent la grande passe; mais, en supposant même que le port d'Alexandrie fût aussi bon qu'on le dit, le canal ne pourrait y déboucher qu'entre le mur d'enceinte et la gare du chemin de fer. Or, « c'est là une région rocheuse, battue par les vents et la houle du nord-ouest; le canal n'y serait accessible qu'à la condition d'être prolongé en mer jusqu'aux fonds de 9 mètres par un chenal endigué de 400 mètres de largeur; qu'il faudrait creuser, en très-grande partie, dans la roche vive. » Quant à l'autre embouchure du canal de M. P. Talabot dans la rade de Suez, c'est encore bien pis. Comme il n'a pas vu les lieux, non plus que l'auteur de l'article, « il a placé l'entrée de son canal dans la région de la rade la moins accore et la moins saine; l'orientation du chenal dans la direction du vent dominant de nord-nord-ouest en interdirait l'entrée aux bâtiments à voile; le môle d'abritement de 2,000 mètres, projeté à l'est pour parer aux dangers imaginaires de la grosse mer et des sables mouvants, est de tout point inutile. Les dispositions de ce projet de port, ajoute la Commission internationale, accusent ou une grande inexpérience des besoins de la navigation ou les données les plus fausses sur l'état des lieux, sur le régime des vents, de la mer et des atterrissements dans la rade de Suez. La Commission internationale, après examen des localités, repousse à l'unanimité ce projet. »

C'est là cependant ce que la *Revue d'Edimbourg* appelle, dans les propositions de M. P. Talabot, une « immense amélioration ». Il est vrai qu'un peu plus loin elle s'égaye beaucoup de sa traversée en rivière au-dessus du barrage du Nil, et surtout de son pont-canal, qu'elle traite impitoyablement, comme elle a fait du port de Péluse. Mais ces éloges et ces critiques ne regardent que

Digitized by Google

M. P. Talabot, et je passe à ce qui regarde plus particulièrement le tracé direct.

La *Revue d'Edimbourg* suppose que dans l'un et l'autre canal, soit du tracé indirect, soit du tracé direct, le halage par les chevaux ne sera pas possible, attendu qu'il y aura trop d'écluses. Il est bien vrai qu'il y aura vingt ou vingt-quatre écluses dans le canal d'eau douce que propose M. Paulin Talabot. Mais il n'y en a pas une seule dans celui des ingénieurs de Son Altesse le vice-roi. Comme tout le parcours de l'isthme, depuis le nord de la mer Rouge jusqu'au point le plus rapproché de la Méditerranée, est parfaitement uni, et que les différences les plus considérables sur quelques points très-limités sont de 15 à 16 mètres tout au plus, il n'y a besoin d'aucuns travaux d'art. La nature même s'y oppose ; et à moins de créer de toutes pièces des montagnes pour se donner le plaisir de les franchir, les écluses dans tout ce parcours de 30 lieues, sont impossibles. Ainsi, la critique, qui peut s'appliquer peut-être très-justement au tracé indirect, n'a pas même une apparence de valeur pour le tracé direct. C'est une simple méprise, qu'on se serait épargnée par un examen un peu plus attentif et de l'avant-projet et de la carte.

Une autre objection qui peut valoir contre le tracé indirect, mais qui ne vaut pas davantage contre l'autre, c'est la dépense énorme d'entretien que suppose pour les deux canaux l'auteur de l'article, et que, selon lui, les auteurs des projets n'ont pas eu la prudence de prévoir. Il craint que l'entretien du canal alimenté par les eaux vaseuses du Nil, constamment comblé par le limon, ne soit énorme et ne dépasse les ressources de l'Égypte, « ce pays, dit-il, qui aujourd'hui peut à peine maintenir ouvert le petit canal d'Alexandrie, lequel est à présent virtuellement fermé. »

Je ne sais de quel canal veut parler la *Revue d'Edimbourg*, et je ne vois aux environs d'Alexandrie que le Mamoudieh. Mais ce canal, qui est fort large et qui ne mérite pas du tout le nom de petit, loin d'être fermé, comme le prétend l'auteur de l'article, est, au contraire, en pleine activité ; et, au mois de janvier dernier, j'ai pu le voir encore sillonné de barques innombrables. Seulement, il avait besoin de curage ; et je crois que, depuis notre

Digitized by Google

départ, des ordres ont été donnés pour exécuter ce travail nécessaire. Mais ce travail ne devait pas même durer un mois, selon les prévisions les plus larges ; et l'on peut douter, sans hardiesse, qu'il soit de nature à absorber à lui seul toutes les ressources d'un pays tel que l'Égypte.

Autre erreur non moins grave. La *Revue* prétend que le canal projeté doit être fait tout entier par des Européens, et que la population disponible de l'Égypte ne pourrait exécuter une pareille œuvre en cent ans. Il faut que l'auteur de l'article apprenne que, sauf quelques ingénieurs en très-petit nombre, il n'y aura pas sur ces travaux un seul ouvrier européen. L'Égypte fournira sans la moindre peine vingt-cinq ou même cinquante mille terrassiers, qui suffiront et au delà à tous les besoins de l'entreprise. Les deux ingénieurs du vice-roi ont employé ces populations, et ils savent quel parti l'on peut en tirer quand on les applique aux labeurs qui leur sont propres. Les *fellahs* sont peut-être les plus solides terrassiers du monde, et il ne faut pas oublier que ce sont eux qui ont creusé ces innombrables canaux dont est sillonnée toute la basse Egypte, et qu'ils sont les descendants de ces Egyptiens qui ont élevé tous les monuments admirables qu'on connaît.

La *Revue d'Édimbourg* peut donc se rassurer : la population égyptienne, comme le prouve son passé, comme le prouve la pratique de nos jours, suffira parfaitement à creuser en quelques années, cinq ou six, par exemple, le large canal maritime qui doit permettre aux navires de haut bord de passer sans rompre charge de la mer Rouge dans la Méditerranée. Cette population pourrait, il est vrai, tout aussi bien faire le petit canal que propose la *Revue d'Edimbourg*, de Suez à la branche de Damiette. Un petit canal qui donnerait passage à des navires de 300 à 400 tonneaux, comme on le veut, serait peut-être tout ce qu'il faudrait pour les besoins de l'Egypte. Mais ce n'est pas là la question. Comme il s'agit, non du commerce égyptien, mais du commerce universel, nous nous permettrons de laisser ce projet de la *Revue d'Edimbourg* pour ce qu'il vaut, et de ne pas nous en occuper davantage.

Voilà cependant sur quels fondements, à notre avis fort hasardés, la *Revue d'Edimbourg* décide, quant à ce premier point,

Digitized by Google

qu'on doit renoncer à couper l'isthme de Suez, et à changer la route du commerce du monde en ayant pour but de la rendre plus facile et moins coûteuse.

A la suite de ces premières considérations concernant les deux tracés proposés sur le sol égyptien, la *Revue d'Edimbourg* examine un autre projet, qui consiste à joindre la mer Rouge à la Méditerranée par le golfe d'Akabah et la mer Morte, qu'on ferait communiquer à la Méditerranée par un canal. La *Revue d'Edimbourg* traite ce singulier projet avec le même dédain que les deux autres; et ce n'est peut-être pas sans une intention maligne qu'elle rapproche une idée parfaitement chimérique et ridicule de deux projets dont l'un a cependant, suivant elle, le mérite de venir d'un homme fort habile, et dont l'autre doit avoir aux yeux de tout le monde cette supériorité incontestable d'avoir été étudié sérieusement sur les lieux.

Mais la *Revue d'Edimbourg* revient assez vite, après cette digression, à la seconde partie de son argumentation, qui a pour but de démontrer que la mer Rouge est à peu près impraticable. Mais ici encore on ne peut pas être d'accord avec elle; et les raisons qu'elle donne à l'appui de cette seconde thèse ne sont guère plus solides que celles par lesquelles elle défendait la première.

Il est difficile de comprendre où l'auteur de l'article a trouvé que les navires qui pratiquaient la mer Rouge venaient se réfugier aux différents ports de la côte occidentale, et par exemple à Kosséir, plutôt que d'affronter les dangers du golfe Arabique. C'est précisément le contraire qui est vrai, du moins actuellement; et sur l'*Osiris*, qui nous a transportés de France en Egypte, nous avions pour compagnon un négociant français qui, à l'exemple de bien d'autres, voulant aller trafiquer dans le Nil blanc, préférait s'en aller par Suez et la mer Rouge jusqu'à Saouakin plutôt que de remonter le Nil. Kosséir est d'ailleurs trop haut dans la mer Rouge pour que les marchandises aient aucun intérêt, quand elles sont aussi près du fond du golfe où il n'y a pas de dangers, à quitter la mer pour s'exposer à la traversée du désert, toujours bien autrement pénible. Kosséir est un point très-important dans la mer Rouge, non pas pour le motif imaginaire qu'indique la *Revue d'Edimbourg*, mais parce

Digitized by Google

que c'est le point le plus rapproché du Nil; il n'y a que vingt-deux lieues de cette ville à Kéneh, sur le grand fleuve; et voilà comment la ville de Kosséir est le passage obligé de tous les échanges qui se font entre l'intérieur du pays et la côte occidentale de l'Arabie, soit à cette hauteur, soit un peu plus bas vers le sud, jusqu'à Djeddah. Il n'y a pas un marin qui, consulté sur cette question qui semble faire doute pour la *Revue d'Edimbourg*, ne répondît comme nous : il est impossible de rechercher de préférence la côte occidentale de la mer Rouge, attendu que les mouillages y sont beaucoup plus rares et beaucoup moins bons que les mouillages du bord opposé.

La *Revue d'Edimbourg* allègue le témoignage de saint Jérôme qui, dans ses Lettres (livre II, épître XIII), paraît avoir dit assez de mal de la navigation dans la mer Rouge, pour se venger des ennuis qu'elle lui avait causés. Elle allègue encore la bravoure des anciens marins, qui ont toujours redouté les périls du golfe Arabique et qui cependant n'étaient pas gens à s'effrayer aisément. On doit certainement beaucoup de respect à saint Jérôme; mais ce n'est pas à titre de marin; et n'en déplaise à l'auteur de l'article, ce sont là des arguments à peine sérieux. Il est vrai qu'il n'y insiste pas; mais il aurait mieux valu ne pas s'en servir; et nous préférons passer avec lui à la discussion des témoignages bien autrement graves des officiers de la marine indienne, et qui, sans être spécieux, ne sont pas aussi insuffisants qu'on se plaît à le dire. Tout le monde sait, et je l'avoue, que la mer Rouge est fort longue, puisque du 13e parallèle au 30e elle n'a guère moins de 600 lieues sur une largeur maximum de 25 ou 30 tout au plus. On sait encore qu'elle est extrêmement profonde dans le chenal du milieu. Il est vrai, en outre, qu'elle a des récifs de corail très-nombreux; mais il faut ajouter que ces récifs, gênants sans doute pour le cabotage des côtes, ne font absolument rien à la grande navigation du chenal, la seule dont on s'occupe. Enfin, il est vrai qu'à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, le jeu des moussons alternatives, mais régulières, peut entraver la marche des navires à voiles qui essayeraient d'y passer à contre-temps. Mais c'est aller beaucoup trop loin et fort au delà des documents connus, que de prétendre, comme la *Revue*, que les rapports des officiers de la marine indienne sont

Digitized by Google

de nature à faire réfléchir le marin le plus hardi, et à tous termes à l'effrayer.

Pour justifier de si sages appréhensions, la *Revue d'Edimbourg* mentionne l'exemple du brick de guerre *l'Euphrate*, qui, en 1832, allant de Moka à Suez, mit trente-six jours dans ce voyage de 400 lieues, et qui, en 1836, en mit trente-deux. Les chiffres sont exacts; mais le fait n'a pas le sens qu'on lui attribue; et la *Revue d'Edimbourg* commet la plus complète erreur. Les deux voyages de *l'Euphrate* sont empruntés au Memorandum du capitaine Rogers, joint aux instructions nautiques de Moresby et Elwon (page 218 de la traduction française). Voici ce que dit le capitaine Rogers : « Pendant les mois de juin, juillet, août et septembre les vents du nord règnent sans interruption avec plus ou moins de force dans toute l'étendue de la mer Rouge, de Suez à Bal-el-Mandeb. On trouve par occasion quelques variations venant de terre, principalement en août et septembre, et pendant ces mois un navire bon marcheur gagnera 35 milles par jour en louvoyant de Moka à Suez.

« Ayant quitté Moka à la fin de juillet 1832, *l'Euphrate* arriva à Suez en louvoyant, en trente-six jours; en 1836, ayant quitté Moka à la fin d'août, il fit la même traversée en trente-deux jours. Dans ces deux circonstances, depuis le départ de Moka jusqu'au delà du détroit de Jubal, il ne prit jamais un second ris dans ses huniers. La mer était généralement belle; le courant avait été généralement contraire et quelquefois favorable, la différence donnant une moyenne diurne de 3 milles 1/2 à 4 milles contre le bâtiment pendant toute la durée de la traversée. »

Ainsi le voyage de *l'Euphrate* est un voyage d'épreuve, et il a été fait tout exprès *à contre-vent*. C'est comme si les bâtiments à voile, venant de Bombay, voulaient remonter la mousson et la vaincre au lieu d'en profiter. Le capitaine Rogers, qui commandait *l'Euphrate*, avait sans doute de très-bonnes raisons pour tenter cet essai. Mais les navires marchands ne sont pas obligés de le faire; et puisque la mer Rouge a des saisons, il faut qu'ils s'y soumettent ou plutôt qu'ils s'en servent.

Si *l'Euphrate* a mis trente-deux et trente-six jours à venir de Moka à Suez, voici d'autres bâtiments qui, venant non pas de 400 à 500 lieues, mais de 1,500 ou 1,600, ont mis dix-huit jours.

Digitized by Google

C'est le *Cline*, par exemple, vaisseau de guerre de la Compagnie, qui a été plus rapide que le *Hugh-Lindsay*, steamer à qui il a fallu vingt-deux jours pour le même trajet. L'auteur de l'article peut vérifier ces renseignements dans l'ouvrage de M. Wellsted, lieutenant de la marine indienne (*Travels in Arabia*, tome II, page 301), qui avait navigué de longues années dans la mer Rouge, et qui avait commandé le *Palinurus* après Moresby, en prenant part à ses travaux. Mais la *Revue d'Edimbourg* triomphe de l'exemple de l'*Euphrate*, et comme, en effet, ce bâtiment allant vent debout ne faisait que 35 milles par jour, elle en conclut, avec la logique du voyageur de Dijon, que c'est là le régime ordinaire qui attend les bâtiments à voile dans toute la mer Rouge. A ce compte, je conviens qu'il vaudrait peut-être mieux prendre par le Cap, et faire ses 150 milles par jour, que nous promet en toute saison l'auteur de l'article.

C'est d'après des raisonnements analogues qu'il décide qu'au lieu des 1,500 milles qu'il donne à la mer Rouge, contre l'avis du major général Chesney, qui ne lui en donne que 1,295, il faut la considérer comme en ayant 6,000, c'est-à-dire quatre fois plus, à cause des difficultés qu'elle présente. Mais je renverrai la *Revue d'Edimbourg* pour savoir au juste ce qu'il en est de ces difficultés, à l'Enquête parlementaire de 1834, et il verra dans le *Blue-Book* les dépositions du capitaine Elliot, M. P., de l'amiral sir Pultney Malcolm, de l'amiral C. Adam, M. P., de Buckingham, M. P., du capitaine Chesney, de l'artillerie royale, depuis major-général, etc., etc. Toutes ces dépositions, loin de présenter la mer Rouge comme effrayante, s'accordent unanimement à la trouver très-maniable, comme on dit en termes de marine; et le lieutenant Wellsted dit expressément (*Travels in Arabia*, tome II, page 300) que la mer Rouge est navigable en toute saison, et que l'idée qu'elle tend à se combler (*fast filling up*) est tout à fait chimérique. M. Wellsted ne craint pas davantage les récifs de corail, et il essaye même de prouver que dans bien des cas ils favorisent la navigation loin de l'entraver, en formant un chenal intérieur où les bâtiments peuvent passer sans danger, comme l'a fait le *Palinurus*, de Djeddah aux détroits de Jubal. A ces dépositions anglaises, je joindrais, si je l'osais, celles des officiers français qui ont navigué

Digitized by Google

tout récemment dans la mer Rouge : MM. Johanne, Pâris, Huchet de Cintré, l'amiral Laguerre, Jorès et Cormier. Mais on pourrait suspecter mon impartialité, et je m'en tiens à ce qu'ont dit les officiers anglais.

Tous leurs témoignages ont été répétés et confirmés dans l'enquête de 1838, que la *Revue d'Édimbourg* est à même de consulter encore mieux que nous ne pouvons le faire nous-même. Elle peut consulter surtout les instructions nautiques de Moresby et Elwon, livre classique en cette matière ; et elle s'y convaincra sans peine qu'une mer n'est pas très-mauvaise quand elle a le régime que lui attribuent les deux auteurs que je viens de citer, c'est-à-dire un chenal très-profond et suffisamment large, de 12 à 30 lieues, et des mouillages excellents au nombre de quinze ou vingt (Camaran, Muckram, Ghizan, Farwan, Tibtah, Widan, El-Burk, Shab-Mahmoud, Shab-Ally, Shadwan, Jubal, Zeity, Zafarana, etc., etc.).

Je ne veux pas, de mon côté, pousser les choses plus loin qu'il ne convient, et je ne veux pas faire de la mer Rouge une mer irréprochable. Mais les faits que je viens d'alléguer démontrent certainement qu'elle est loin d'être aussi mauvaise que la *Revue d'Edimbourg* le prétend.

Je n'ai cité jusqu'à présent que des témoignages contemporains. Mais j'aurais pu invoquer aussi le passé, et parler des Vénitiens, des Portugais et de Soliman II, qui eurent des flottes considérables dans la mer Rouge. Mais il est assez piquant de rappeler que la Compagnie des Indes, à peine établie, demanda à la Porte, en 1774, et en obtint, que la mer Rouge fût fermée à tous les navires européens, excepté les siens, bien entendu. On croyait donc alors la mer Rouge assez aisément navigable, puisqu'on y redoutait des concurrents. Mais en 1779, un hatti-shérif du sultan, qui voulait réserver la mer, disait-il, au saint pèlerinage de la Mecque, en défendit l'entrée à tous les navires européens, y compris les anglais. Ces prohibitions absurdes ne tardèrent pas à être levées. Je les laisse ; mais je tiens à citer une dernière autorité. Quoique française, elle me semble avoir résumé très-équitablement l'opinion qu'on doit se faire de la mer Rouge. C'est celle du vice-amiral Rosily. L'amiral Rosily avait commandé *le Vénus*, en 1787, dans la mer

Digitized by Google

Rouge, et il y avait fait assez d'observations pour pouvoir publier, en l'an VII, une carte du golfe de Suez, qui était la meilleure avant celle de Moresby. Or, il n'hésite pas à déclarer « qu'on exagère beaucoup les difficultés et les dangers de la mer Rouge, où les bons mouillages, selon lui, sont très-nombreux. La mer Rouge est simplement une mer étroite ; elle ne diffère pas des autres mers ». Oui, voilà ce qu'il faut dire avec l'amiral Rosily, comme avec le capitaine Rooke de la marine anglaise, qui parcourait ces eaux à peu près à la même époque, et qui en disait autant. En un mot, tout ce qu'il faut penser, c'est que la mer Rouge est encore à l'heure qu'il est peu généralement connue, et qu'elle donne prise à bien des erreurs populaires, en justifiant une fois de plus le proverbe latin : *Omne ignotum pro magnifico habent* ; traduction libre : On exagère toujours en bien ou en mal ce qu'on ne connaît point. Je demande à la *Revue d'Edimbourg* ce qu'on ne manquerait pas de dire de la Manche et de la mer du Nord, si elles étaient encore aussi peu fréquentées que l'est le golfe Arabique. Et cependant que penserait-on des marins qui, pour aller dans la Baltique et pour éviter la Manche, feraient le tour de l'Ecosse et doubleraient les Hébrides ? Pourtant, c'est ce que font aujourd'hui les navires qui doublent le cap de Bonne-Espérance, et que la *Revue d'Edimbourg* veut condamner à le doubler éternellement. Qu'elle se rappelle surtout ce qu'on disait encore il y a moins de deux ans des insurmontables dangers de la mer Noire ! Il n'y avait pas alors de marin un peu prudent qui ne prédît une destruction complète aux flottes alliées.

Mais la *Revue d'Edimbourg* insiste, et pour prouver les périls effroyables de la mer Rouge, auxquels elle tient vraiment trop, elle s'adresse au fret et aux compagnies d'assurances. Le fret sur les charbons, dit-elle, est d'Angleterre à Aden de 28 à 30 shillings, ce qui est exact, tandis qu'il est de 60 ou du double d'Angleterre à Suez. Ainsi, le second trajet, qui est le huitième à peu près du premier, coûte autant que lui. L'assurance varie dans des proportions analogues, ou peu s'en faut. Tout cela est vrai, pour cinq ou six navires qui transportent, en effet, de Newcastle à Suez, les charbons nécessaires à la Compagnie péninsulaire orientale. Mais je ne crois pas que la *Revue*

Digitized by Google

d'Edimbourg elle même soutienne que les choses en resteraient là, si au lieu de cinq ou six navires, il en avait cinq ou six cents, et à plus forte raison s'il y en avait trois ou quatre mille. La *Revue*, au lieu de calculer le fret, aurait dû calculer le prix de revient, ce qui aurait été beaucoup plus sûr. Elle sait bien que le fret varie suivant une foule de circonstances; le prix de revient est à peu près immuable; et en se livrant à cette utile et sérieuse recherche, l'auteur de l'article aurait vu que la navigation par le Cap est à peu près, à celle qui se ferait par le canal, dans le rapport de 120 à 72, c'est-à-dire qu'il y aurait par la voie de la mer Rouge 48 ou 50 francs d'économie par tonne en supposant une abréviation de 3,000 lieues en moyenne. Je ne crois pas non plus qu'il y ait grande raison à soutenir que, si le canal était ouvert, un navire partant d'Aden préférât recevoir 3 liv. par tonne en passant par le Cap pour se rendre en Angleterre, plutôt que 5 livres avec l'obligation de passer par Suez et par le canal. Il est vrai que la *Revue* suppose qu'il faudra six jours pour traverser ce malheureux canal, qui n'aura cependant que 30 lieues sans une seule écluse; il est vrai qu'elle exagère à plaisir les difficultés de la Méditerranée et du détroit de Gibraltar; mais c'est pour arriver par un détour assez long, si ce n'est très-adroit, à cette conclusion arrêtée dès longtemps que le canal de Suez est parfaitement inutile pour les navires à voile, puisqu'ils auraient tant de peine à venir le prendre et à en sortir.

Il y a cependant ici deux réponses bien simples, qu'aurait pu se faire l'auteur de l'article lui-même, sans attendre qu'on les lui fît. D'abord, en admettant que les navires à voiles trouvent toutes les difficultés qu'on prétend, qu'y a-t-il de plus simple qu'un service de remorqueurs, desservi par la Compagnie puissante qui aurait ouvert le canal? S'il faut aux navires qui louvoient vingt ou vingt-cinq jours au moins pour le trajet, avec un remorqueur il ne leur en faudrait tout au plus que huit. Or, un navire de 1,200 tonnes vaut bien, coque et cargaison, 1,500,000 francs, dont l'intérêt pour dix jours seulement est de plus de 2,000 francs. La Compagnie, en prenant 2 fr. 50 par tonneau et par passager, n'imposerait à l'armateur qu'une charge à laquelle il se soumettrait très-volon-

Digitized by Google

tiers. J'en ai pour garant le témoignage d'un négociant fort habile, qui a résidé de très-longues années dans l'Inde, particulièrement à Calcutta, et qui a traversé cinq ou six fois la mer Rouge à l'aller et au retour. On pourrait très-aisément avoir à moitié chemin une station où les remorqueurs s'arrêteraient pour repartir en sens inverse.

Voilà une première réponse. Mais il en est une seconde que l'auteur de l'article pouvait se faire bien plus aisément encore. S'il est aujourd'hui une tendance générale et inévitable dans la marine, c'est de substituer généralement à la voile le service mixte de l'hélice. Il n'y a pas un marin qui n'en convienne. Or il est clair que, si quelque part cette tendance doit être plus prononcée que partout ailleurs, c'est certainement dans la mer Rouge. En effet, on ne prendra le canal que pour abréger de moitié une route de 6,000 lieues ; à plus forte raison ne négligera-t-on pas cet autre moyen aussi sûr d'abréger la route d'une autre moitié encore, tout au moins, en rendant la marche deux fois plus rapide. Ceci tombe sous le simple bon sens, surtout quand on pense à toutes les étapes qu'on trouvera sur la route, Gibraltar, Malte, Alexandrie, Suez, Aden, etc., où le charbon ne manquera pas.

Ainsi, le canal ne serait pas inutile, comme on affecte de le prétendre, même aux navires à voiles, dans l'hypothèse très-douteuse où la voile continuerait longtemps à exister seule sans le secours de l'hélice pour ces longs parcours.

Il est vrai que la *Revue d'Edimbourg* a un moyen tout prêt pour détrôner la vapeur elle-même, et la mettre presque au niveau du canal si malencontreux. C'est le chemin de fer qui va relier tout à l'heure Suez au Caire et à Alexandrie. A l'entendre, ce chemin suffirait et au delà à toutes les exigences du commerce, en transportant 25,000 tonnes par an, sans compter les voyageurs et les malles. En admettant même, ce qui est très-probable, qu'on doublera sous peu le service actuel des steamers de la Compagnie péninsulaire orientale, et qu'au lieu de deux voyages par mois ils en feront désormais un par semaine, 25,000 tonneaux représenteraient largement, dit-on, toutes les marchandises précieuses qui pourraient supporter les frais de transbordement et le trajet par le chemin de fer. Mais

Digitized by Google

je dois faire remarquer que de sont là de simples hypothèses, dans lesquelles il serait assez peu utile de suivre l'auteur de l'article ; il se plaît à croire que le chemin de fer épargnerait pour les passagers et la malle au moins une semaine, comparativement au canal, et que, par le chemin de fer aussi, les marchandises privilégiées viendraient à peu près aussi vite. C'est bientôt dit ; mais ceux qui savent comment les choses se passent à Suez pour les transbordements actuels, bien loin toutefois de ceux que suppose la *Revue*, ne seraient peut-être pas du même avis qu'elle ; mais à quoi bon discuter ces simples prévisions, qui n'ont pas la moindre chance de se réaliser ?

On en peut dire autant de ces prophéties d'un autre genre que fait la *Revue d'Edimbourg*. « Quelque dimension que l'on donne au canal, dit-elle, il ne pourra jamais satisfaire les besoins toujours croissants de la navigation. Quelles écluses pourraient contenir ce léviathan des mers que construisent à Millwall MM. Scott Russel et Cᵉ, en lui donnant 680 pieds de long ? Quelles écluses ne faudrait-il pas, sans parler de ce géant, pour *l'Himalaya*, *la Perse*, *la Grande-Bretagne* et la *Charte-Royale*, qui ont plus de 300 pieds de long ? »

D'abord il faut répéter à la *Revue d'Edimbourg* que le canal direct de la mer Rouge à la Méditerranée n'a pas une seule écluse, et qu'aucun des bâtiments qu'elle cite ne tire ni 35 ni même 30 pieds, comme l'auteur le dit du léviathan. En second lieu, si les futurs bâtiments peuvent aller, comme le prévoit la *Revue*, en trente jours de Southampton à la Nouvelle-Galle du sud, filant 25 nœuds à l'heure, on ne voit pas pourquoi ces bâtiments s'abstiendraient de faire le voyage en quinze jours avec la même vitesse en prenant par le canal, qui, en abrégeant la route de moitié, leur donnera toujours un tirant d'eau de 25 à 30 pieds.

Ce qui est plus sérieux et plus pratique, c'est de savoir si, en effet, les auteurs de l'avant-projet ont exagéré les choses en portant le tonnage qui passe par le cap de Bonne-Espérance, et que peut espérer le canal, à 3 millions de tonneaux ; car ce n'est pas 6, comme le prétend la *Revue d'Edimbourg*. Si le canal ne doit pas être rémunératoire, ainsi qu'elle le prédit, elle peut s'en fier aux capitalistes, dont l'intérêt est au moins aussi clairvoyant que ceux qui se portent spontanément les défenseurs de

Digitized by Google

la bourse d'autrui ; les capitalistes qui n'ont pas foi en l'avenir du canal ne porteront point leur argent à la Compagnie qui veut le faire, rien n'est plus simple. Mais cet avenir des produits du canal est-il aussi incertain que la *Revue* le prétend?

Voici les chiffres qui résultent des documents les plus officiels, et d'abord le tonnage anglais qui se monte pour 1855 à : 1,590,343 tonneaux. En 1852, il n'était que de 1,108,086 tonneaux ; en 1853, il monta à 1,401,284, et en 1854, à 1,470,148.

Je n'ai pas de documents aussi récents pour les autres nations. Mais les documents publiés par le Ministère du commerce en France nous apprennent ce qu'a été l'année 1853. Dans cette année, le mouvement total de la navigation par le cap de Bonne-Espérance était de 2,280,924 tonnes, y compris un mouvement approximatif, qu'on y doit ajouter, de trois cent soixante-quatre navires américains représentant à peu près 300,000 tonneaux, et qu'on peut supposer devoir prendre la voie de la mer Rouge. Les *Annales officielles du commerce extérieur* (décembre 1855, n° 861) ajoutent : « Si l'on réunissait dans un même total les transactions dont ces mers sont le théâtre, si l'on tenait compte aussi des mouvements aujourd'hui si fréquents et si rapides des services de vapeurs qui relient l'Inde à l'Europe et à l'Amérique, et échangent, indépendamment des malles, dépêches et groupes de numéraire, des flots de passagers et de colons, on arriverait aisément, y compris les transactions américaines, à tripler, à quadrupler peut-être les chiffres cités plus haut. »

Comme dans ces dernières années, la progression de la marine anglaise toute seule a été à peu près de 100,000 tonnes par an, on peut, sans la moindre exagération, assurer que dans l'année qui vient de finir, le tonnage général passant par la voie du Cap se monte, au minimum, à 2,500,000 tonneaux, et très-probablement quelques cent mille tonnes encore au delà. Ce premier chiffre doit s'augmenter nécessairement d'un quart ou même d'un tiers tout au moins, d'après cette considération admise par tous les marins et les armateurs, que le chargement réel est toujours d'autant supérieur à la jauge légale. Il est bien connu que les quelques navires dont je parlais plus haut, qui portent le charbon de Newcastle à Aden et à Suez, ont en moyenne 400 tonneaux

Digitized by Google

de jauge légale, tandis qu'en réalité ils chargent 600 tonneaux de houille. L'auteur de l'article n'a qu'à se renseigner sur ce point auprès des courtiers de Londres. Tous les navires anglais et américains qui font ces longs voyages de l'Inde et de la Chine sont fort grands; et, quoiqu'en général ils soient construits pour la vitesse, ils portent souvent un quart, et même un tiers de plus que leur tonnage déclaré. C'est en tenant compte de ces circonstances bien connues qu'on a pu évaluer, avec une approximation qui équivaut à une certitude, le tonnage du port seul de Calcutta à 1,500,000 tonneaux pour toutes les nations, en 1855. Je crois pouvoir assurer qu'il n'y a pas un seul négociant éclairé de Calcutta qui démente ce chiffre, qu'on peut regarder comme très-modéré.

Ajoutez à ceci que le canal, en supposant qu'on le commence cette année même, ne sera pas construit sur le champ, et que, pendant les cinq ou six années que dureront les travaux, le mouvement actuel ne s'arrêtera pas, selon toute apparence. C'est donc 500,000 à 600,000 tonneaux, tout au moins, qu'il faut ajouter aux chiffres qu'on a cités plus haut, et les auteurs de l'avant-projet pouvaient hardiment porter 3,500,000 tonneaux au lieu de 3 millions, de même qu'au lieu de donner à la tonne une valeur moyenne de 600 francs, ils auraient été plus près de la vérité en lui en donnant une de 1,000 francs, comme le veut avec toute raison la *Revue d'Edimbourg*. Je ne nie pas que ces évaluations ne soient des hypothèses aussi. Mais n'y a-t-il pas des hypothèses qu'on peut regarder comme des faits inévitables et certains, bien qu'ils ne soient pas encore des faits accomplis? A-t-on oublié de combien sont dépassées toutes les prévisions, si audacieuses en apparence, qu'on faisait sur les produits des chemins de fer? Croit-on que la paix que l'Europe vient de recouvrer enfin, grâce à l'alliance de la Grande-Bretagne et de la France, soit de nature à ralentir le mouvement immense de commerce et de civilisation qui, dans ces derniers temps, s'est porté vers l'Asie?

Les auteurs de l'avant-projet, qui d'ailleurs faisaient leurs réserves et annonçaient l'intention de se livrer à de nouvelles recherches statistiques, propres à modifier ou à fortifier leur première opinion, n'avaient donc point exagéré les faits.

Ils avaient évalué tout le mouvement maritime de la mer Rouge, des côtes et îles de l'Afrique orientale, de la mer des Indes et de

Digitized by Google

l'Australie, vers les quatre parties du monde, à 6 millions de tonneaux, et ils n'évalue applicable au mouvement d'entrée et de sortie du canal de Suez, *pour l'époque où il serait ouvert*, que 3 millions de tonneaux. Depuis près d'un an que l'avant-projet a été publié, il résulte de toutes les informations reçues par M. de Lesseps que ce chiffre minimum devrait plutôt être augmenté que diminué.

J'avoue que je n'ai pas bien compris pourquoi la *Revue d'Edimbourg* retranche des produits éventuels du canal de Suez tous les navires de l'Australie. A l'en croire, ces navires continueront de passer par le Cap, même quand une voie plus courte leur sera ouverte. Ni la position géographique ni le régime des vents dans ces parages n'expliquent une telle conjecture ; et, jusqu'à preuve contraire, on peut supposer que les navires d'Australie passeront par la mer Rouge, tout aussi bien que les autres quand la facilité leur en sera donnée.

Un point que j'accorde volontiers à la *Revue d'Edimbourg*, c'est que, même la distance étant abrégée de moitié par le canal, le voyage ne sera pas du même coup abrégé de moitié. Il est très-clair que le canal n'aura point la moindre influence sur le temps nécessaire au chargement et au déchargement, soit au point de départ, soit au point d'arrivée. Mais il semble que personne n'a jamais dit le contraire, et l'on ne voit pas très-bien à qui s'adresse l'auteur de l'article. Jamais il ne s'est agi que du trajet lui-même ; le reste est une question toute différente, et qui n'a rien à faire ici. Mais si, de fait, le trajet effectif s'accomplit en une fois moins de temps, à qui fera-t-on croire que la diminution sur le fret ne sera que de 1 pour 100 comme la *Revue d'Edimbourg* s'évertue à le prouver ? c'est-à-dire de 30 millions à peu près sur les 3 milliards de valeurs qu'on peut supposer au trafic actuel de l'Orient. En supposant qu'un navire à voile ne puisse faire toujours, même avec le canal, qu'un seul voyage par an, aller et retour, à cause des moussons, il est bien clair que du moins on n'aurait plus besoin, si l'on passait par la mer Rouge, en calculant les moussons pour en profiter, de partir aussitôt qu'on le fait actuellement soit d'Europe, soit d'Asie ; et ce serait quelque chose sans doute dans les frais du voyage que quatre ou cinq mois de moins à la mer au lieu de douze. Mais encore une fois, quand la navigation n'aura

plus devant elle que cet obstacle de moussons périodiques, qui lui feraient perdre dans une vaine attente le tiers de l'année; sera-t-elle si peu intelligente que de s'entêter à conserver la voile, et se fera-t-elle faute de la vapeur?

Une dernière raison contre l'ouverture du canal de Suez, c'est qu'à en croire la *Revue d'Edimbourg*, la rapidité actuelle des communications est à jamais suffisante. La poste, organisée comme elle l'est aujourd'hui, fait connaître avec une vitesse merveilleuse l'embarquement de la cargaison; elle en apporte le connaissement et elle se charge même des échantillons; on peut donc dès lors conclure toute espèce d'affaires sur la marchandise dont l'existence est certaine, et qui s'est mise en route pour arriver. D'un autre côté, comme on a toujours des approvisionnements pour cinq ou six mois au moins à l'avance, on peut sans peine attendre. La marchandise, à quelque époque qu'elle arrive, est la bienvenue et elle vient toujours à temps. Comme, en outre, il n'y aurait que les armateurs qui profiteraient à la rapidité du voyage, le *Revue d'Edimbourg* ne croit pas qu'il faille s'occuper d'un si mince intérêt, et la poste, qui rend dès aujourd'hui tant de services, lui semble parfaitement capable de suppléer le canal, et le rend très-inutile sans doute aussi pour les progrès ultérieurs.

A ce compte, il faut avouer que M. de Lesseps, qui tout récemment prêtait ses bons offices pour faire concéder à une Compagnie anglaise l'établissement d'une télégraphie électrique à travers l'Egypte, de Londres à Bombay, entendait bien mal les intérêts de sa grande entreprise. Si la poste, telle qu'elle fonctionne actuellement entre l'Angleterre et ses colonies asiatiques, rend déjà tant de services, que sera-ce, je le demande, quand la télégraphie électrique pourra transmettre en quelques heures à Liverpool et à Londres la nouvelle du départ des navires quittant Calcutta, Madras et Bombay, avec l'indication des marchandises qu'ils portent, leur quantité, leur prix et leur nature exacte? Si ce raisonnement était juste, le canal de Suez se serait suicidé par les mains mêmes de celui qui en a obtenu la concession; il aurait secondé sans le savoir les intentions de la *Revue d'Edimbourg*, qui sans doute voulait porter des coups mortels à cette grande entreprise.

Je crois avoir épuisé tous les textes de l'argumentation que la

Digitized by Google

Revue d'Edimbourg avait mis en avant; et je voudrais me hâter de conclure cette réponse déjà bien longue. Mais il reste une dernière idée qui semble lui sourire beaucoup, et qui, à mes yeux, est aussi peu pratique que toutes celles qu'elle a exposées sur le sujet qui nous divise.

La *Revue* trouve fort singulier qu'avant d'entreprendre le canal de Suez on ait envoyé sur les lieux des ingénieurs réputés les plus habiles et les plus éclairés ; selon elle, avant de s'adresser à des ingénieurs, il fallait s'adresser à des négociants, à des marins, à des armateurs, et constituer une sorte de tribunal supérieur qui, remontant aux principes essentiels de la question, aurait préalablement décidé si cette question en était réellement une au point de vue commercial.

La *Revue* se serait alors présentée devant ce tribunal suprême pour y faire valoir et triompher les objections sans réplique qu'elle nous oppose. J'en suis bien fâché pour l'esprit si pratique de l'auteur de l'article ; mais ce qu'il demande est fait depuis longtemps. Le tribunal souverain qu'il réclame, c'est la Compagnie des Indes elle-même, c'est la Compagnie péninsulaire orientale, ce sont les voyageurs qui préfèrent emprunter cette voie, et qui ont établi ces services spéciaux qui ne suffisent déjà plus et qu'on veut doubler déjà, tout incommodes qu'ils sont. L'inspection seule de la carte suffisait pour montrer aux esprits un peu sensés que l'ouverture de l'isthme de Suez serait un immense bienfait pour toutes les nations qui, d'Europe en Asie, tiennent à communiquer entre elles. Mais les faits que je viens de rappeler sont bien plus démonstratifs encore. Au point où en sont l'industrie, le commerce, la navigation des sociétés européennes, le percement de l'isthme de Suez est on peut dire, pour emprunter l'expression d'un de nos hommes d'Etat les plus éclairés et les plus pratiques : « Le percement de l'isthme de Suez est une « question mûre. »

Maintenant, comment se fait-il qu'un recueil aussi grave, aussi justement considéré que l'est la *Revue d'Edimbourg*, se soit laissé aveugler à ce point de déclarer que c'est là une de ces *questions oiseuses* qui peuvent bien intéresser et amuser des cerveaux creux, mais qui, selon toute apparence, ne pourront jamais être d'aucune utilité au genre humain. C'est là une sorte d'aberra-

Digitized by Google

tion qui me confond d'étonnement. Je crois à la parfaite sincérité de la *Revue*; mais je ne crois pas qu'elle ait donné les vrais motifs de l'opposition dont elle s'est faite l'organe. Pour ma part, j'ai cherché ces motifs bien vainement; et la réponse même que je fais ici à la *Revue* prouve assez que je ne les ai pas trouvés. Dans son zèle à servir la cause qu'elle défend, elle s'est évidemment trop hâtée; et si l'avis de la Commission internationale avait aussi peu d'importance qu'on voudrait le faire croire, on l'aurait attendu; et on ne l'aurait pas devancé par des fins de non-recevoir très-peu solides, parce qu'elles sont trop précipitées.

Mais quelque regrettable que soit cette opposition de la *Revue d'Edimbourg*, non pas pour le canal de Suez, mais pour elle-même, il me semble qu'il faut en prendre son parti; et voici une assez bonne raison qui me console et soutient fermement mon espérance. Aujourd'hui, la navigation à la vapeur est parfaitement établie dans la mer Rouge, au grand profit des voyageurs, et surtout au grand profit de la malle, dont les indications commerciales sont si précieuses aux yeux de la *Revue d'Edimbourg*. Voilà douze ou treize ans que ce service fonctionne si bien qu'il se développe et s'améliore de jour en jour. Mais il y a trente ans, que d'objections, que de résistances n'a-t-il pas soulevées! quelles défiances n'excitait-il pas alors! de quels arguments non moins invincibles que ceux de la *Revue d'Edimbourg* n'écrasait-on pas les audacieux qui osaient en démontrer la possibilité et même les avantages!

C'était le gouvernement de Bombay qui, dès 1823, avait proposé d'établir un service de navigation à voile par la mer Rouge. Le voyage devait être en tout de trente-quatre jours, dont trois pour l'isthme. Cette proposition fut rejetée; renouvelée en 1826, elle n'avait pas eu un meilleur sort. On taxait d'exagération fabuleuse les idées des voyageurs qui avaient prétendu que la vapeur aurait facilement raison des moussons, des courants et des calmes. D'autres argumentateurs non moins avisés que celui de la *Revue d'Edimbourg* affirmaient, dans leur philanthropie, que c'était une folie inhumaine que de vouloir traverser l'Egypte, où l'on était sûr d'être dévoré par la peste. On entassait bien d'autres arguments non moins péremptoires et non moins effrayants. Mais il y avait là une de ces nécessités contre lesquelles ne prévalent ni

Digitized by Google

les sophismes, ni les intérêts égoïstes qui se cachent pour se mieux satisfaire, ni les hostilités secrètes qui reposent sur des motifs encore moins avouables.

En 1834 cependant, il fallut bien en venir à une enquête solennelle. Cette première tentative n'aboutit pas, ainsi que le dit très-bien le journal anglais l'*Engineer*, que j'ai déjà cité. L'officier hardi et intelligent, M. Waghorn, qui, dès 1829, avait entrepris de transporter des dépêches d'Angleterre dans l'Inde par l'Egypte et la mer Rouge, passait encore, à l'époque de l'enquête, pour une sorte de fou auquel on permettait de continuer à ses risques et périls ces extravagances inouïes.

L'enquête de 1838 fut un peu plus tolérante. On ne traita point ces généreux et intelligents essais avec cette superbe dédaigneuse. On entrevit que l'idée de M. Waghorn et de M. Chesney n'était pas si folle; et quelques années s'étaient à peine écoulées que l'on fondait ce service dont on s'applaudit tant maintenant, et que des barbares seuls pourraient proposer de supprimer.

Plus récemment encore, il y a quelques jours à peine, si l'on en avait écouté certaines gens, la Porte n'aurait point concédé à un capitaliste anglais fort distingué, M. Wilson, représenté par M. Forbes Campbell, le canal de Kustendjé, qui doit éviter à la navigation du Danube les embarras et les dangers de la bouche de la Sulina. Heureusement que ce détestable esprit n'a pas prévalu, et que la Porte, dans sa sagesse, n'a écouté que la réclamation de son propre intérêt.

J'ai la ferme confiance qu'il en sera de même absolument pour le canal de Suez. Seulement, je m'assure aussi qu'il ne faudra pas vingt années de lutte et deux enquêtes parlementaires pour décider la question. La sympathie universelle qu'a excitée le projet de M. de Lesseps m'en est garant, sans parler des intérêts évidents et irrésistibles de l'Angleterre elle-même, aussi bien que de toutes les nations méditerranéennes.

Digitized by Google

Nous ignorions qui répondrait à l'article de la *Revue d'Edimbourg*. Nous avons admis avec empressement la lettre et l'article de M. Barthélemy Saint-Hilaire, dont le nom seul est une garantie morale. Nous nous félicitons qu'en se retirant des affaires publiques et même de l'enseignement, à un âge où l'avenir était encore si vaste devant lui, un homme d'une si haute valeur ait trouvé à utiliser l'activité de son intelligence dans une entreprise qui doit ouvrir une voie nouvelle à la civilisation européenne.

Nous apprenons, d'ailleurs, par notre correspondance, que M. de Lesseps continue d'être accueilli à Londres avec un succès qui prouve que les objections soulevées contre son projet ne pourraient tenir longtemps contre le rapport de la Commission internationale, si déjà elles n'étaient réfutées d'avance.

M. Wyld, propriétaire du panorama dans Leicester square, a demandé à M. Ferdinand de Lesseps la communication des plans relatifs au percement de l'isthme de Suez. M. de Lesseps s'est empressé de céder à son désir, et d'ici à quinze jours le plan en relief du canal de jonction des deux mers sera exposé au public par M. Wyld.

Digitized by Google

ROMANS. — SCÈNES HISTORIQUES.

LA CONSPIRATION DE L'ABBÉ [1].

CHAPITRE VII.

La Découverte.

Fidèle aux instructions de la dame française, Ilia Spirtoyitsh tenait l'œil ouvert sur la maison du jeune avocat. Sa fainéantise habituelle s'accommodait fort de cette consigne; il restait des heures entières assis sur l'appui de la croisée, fumant sa pipe et n'attirant lui-même l'attention de personne, car un nombreux domestique, les trois quarts du temps inoccupé, était encore en Hongrie le signe du rang et de la richesse, comme dans les pays orientaux.

Jusqu'ici notre Argus n'avait rien découvert. Solartshek ne sortait guère que pour se rendre chez le vieux praticien où il accomplissait son stage, ou chez le docteur Kovatch. Parfois il faisait une promenade avec le jeune baron Ladislas Revay. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que Mme de la Viguerie apprît rien qui pût la mettre sur la voie d'un secret qui n'avait peut-être, en définitive, aucune importance. Peu à peu elle regretta de s'être montrée trop exigeante. Solartshek semblait se le tenir pour dit, mais ses yeux exprimaient éloquemment l'amour dont il n'osait plus parler, après avoir refusé de laisser celle qui en était l'objet lire au fond de son cœur. Plutôt souffrir et mourir que déserter

[1] Voir les livraisons de février et mars.

Digitized by Google

un devoir restait pour lui, la seule réponse possible à l'ultimatum de la jeune veuve. Cet ultimatum avait visiblement dépassé la pensée de Louise, qui voulait surtout ce jour-là échapper à une solennelle déclaration d'amour.

« La vie, disait-elle en riant à Solartshek, est bien assez sérieuse en elle-même. Il ne faut pas en faire une tragédie par l'excitation artificielle de nos sentiments ; le grand art est d'en effleurer la surface. »

Louise ne se dissimulait pas non plus que Solartshek était bien plus jeune qu'elle et presqu'un enfant sous le rapport de l'expérience. Il n'avait plus sa mère, et si elle devenait un jour sa femme, elle se sentait appelée à lui en tenir lieu, à être son bon ange. De ces idées à celle qui lui avait fait mettre le Serbe en embuscade, il y avait assez loin, si loin qu'elle ne tarda pas plus longtemps à remercier Ilia Spirtovitsh de son zèle. Une autre bouteille de tokay qu'il but comme la première avec sa mère malade, pour lui tenir compagnie, lui parut plus excellente encore. En homme consciencieux, il ne crut pas sa mission terminée. Se piquant d'honneur, au contraire, il résolut de sonder le mystère pour lui-même, si la dame française ne tenait plus à le savoir. La curiosité du Serbe ne le cédait qu'à sa paresse.

Le plus souvent l'abbé de Sasvar le laissait bayer aux corneilles. En certaines occasions seulement, il lui faisait écrire sous sa dictée ou transcrire des lettres écrites par d'autres secrétaires. Ilia s'attachait avant tout à la beauté de l'écriture ; il avait une fort belle main. Non-seulement ce rôle de machine allait à sa nature, mais il comprenait qu'on n'en demandait pas plus de lui, et qu'une épaisse intelligence n'est pas toujours un motif de défaveur près des esprits les plus déliés.

Jamais, en effet, l'abbé de Sasvar ne se plaignait de sa lenteur ni de son peu de compréhension ; il était toujours prêt à lui répéter les mots, à les épeler même, ce qu'il fit un matin pour le nom de Solartshek. Ce nom sorti pour la première fois des lèvres de Martinovitch fit naturellement ouvrir de grandes oreilles à Ilia. Il aurait bien voulu cette fois comprendre ce qu'il écrivait, mais impossible d'en déchiffrer le sens. L'abbé se complaisait dans des formules énigmatiques dont ses correspondants avaient sans doute la clef, ou il se tenait dans des généralités philosophiques

Digitized by Google

qui rappelaient, non pour le fond assurément, mais pour la forme, les leçons de théologie d'un moine du couvent d'Hia.

Le nom de Solaitshek qu'il se fit épeler surprit donc beaucoup notre Serbe, et ce qui l'étonna davantage ce fut d'entendre l'abbé, au moment où il prenait son chapeau et sa canne pour sortir, lui adresser cette question :

« Ne vas-tu pas voir ta mère, ce matin? Je n'aurai plus besoin de toi de la journée. »

Bien rarement Martinovitch le congédiait ainsi ; plus rarement encore il s'inquiétait de l'emploi de son temps.

« On veut se débarrasser de moi ; dans quel but? » se dit Ilia à lui-même, et, se hâtant de répondre affirmativement, il sortit avec son maître : mais, dès que Martinovitch eut tourné le coin, il se hâta de regagner le cabinet de travail. Bientôt il entendit des pas sur l'escalier ; on ouvrit la porte de l'antichambre. A peine avait-il eu le temps de se cacher dans une armoire que Martinovitch rentra, déposa sa canne et son chapeau et s'assit dans son grand fauteuil.

A de courts intervalles, parurent successivement le capitaine Lazkovitsh, le comte Shigray, Hajnozy, secrétaire du fisc, et Sent-Mariay.

Hajnozy était un homme d'un âge fort avancé. Appelé sous l'empereur Joseph aux fonctions de gouverneur civil du comitat de Pesth, par le gouvernement de Vienne, il s'était fait remarquer par la prudence et l'équité de son administration, mais il avait dû exécuter les décrets inconstitutionnels de l'empereur. Lorsque Joseph, peu de temps avant sa mort, révoqua tous ces décrets pour calmer l'agitation des esprits, Hajnozy fut congédié ; et lorsqu'on pourvut à son remplacement par une élection, d'après l'ancienne constitution, la noblesse du comitat se garda bien, comme on le pense, de voter pour lui. L'empereur Léopold, plein d'une haute estime pour un excellent serviteur, le nomma provisoirement secrétaire du fisc à Bude, se réservant de l'appeler à un poste plus élevé quand l'excitation produite contre les fonctionnaires de Joseph serait un peu calmée. Sous l'empereur François, au contraire, le secrétaire fut rangé parmi les suspects : malgré sa rare intelligence des affaires et la manière consciencieuse dont il remplissait ses fonctions, on ne lui épargna aucun dé-

Digitized by Google

boire. Le grand âge de Hajnozy et sa disgrâce expliquaient l'isolement dans lequel il vivait, consacrant ses loisirs à l'étude des questions financières.

Sent-Mariay était un tout jeune homme, le secrétaire particulier du comte Staray, dans le comté d'Ungvar. La maison et la société de cet aimable et spirituel magnat avaient été pour lui une excellente école. Il s'y était familiarisé avec la langue et la littérature de la France. Les idées nouvelles le comptaient parmi leurs apôtres intelligents et modérés.

Ces messieurs ayant pris place, Martinovitch leur dit qu'il avait cru devoir les réunir pour entendre de la bouche de Sent-Mariay l'exposé de la situation dans les comitats situés au delà de la Theiss.

Sent-Mariay prit alors la parole : il raconta qu'il avait fait tous ses efforts pour répandre le catéchisme de l'homme et du citoyen, avec les précautions exigées par la prudence. Les anciens fonctionnaires de l'empereur Joseph étaient, sous presque tous les rapports, en communauté de sentiments et de principes avec l'association, mais ils exerçaient peu d'influence sur l'opinion publique.

« Le parti de la constitution, ajouta-t-il, est encore enivré de sa victoire. Toute idée d'innovation lui répugne, et la réaction n'a aucune résistance à appréhender de lui, aussi longtemps que le gouvernement respectera les institutions municipales et que la Diète sera régulièrement convoquée. La haute noblesse suit les modes françaises et lit les romans français, mais elle repousse les idées nouvelles. L'absolutisme, tant qu'il épargne ses priviléges, effraye si peu, que la cour de Vienne recrute ses plus empressés courtisans dans cette même aristocratie hongroise, si fière de son indépendance nationale. Le paysan est toujours aussi ignorant, aussi routinier. Il travaille ; il paye ses taxes, et pourvu qu'elles ne soient pas trop lourdes, il s'inquiète peu des idées de liberté. Son seul désir est de vivre le moins mal possible avec la moindre somme de travail. Les habitants des villes aussi longtemps qu'ils sont pauvres haïssent les nobles et déclament contre eux; mais, dès qu'ils s'enrichissent, ils achètent des propriétés et se font anoblir. Les seules personnes sur lesquelles nous puissions compter sont les membres du barreau, qui, n'étant pas nobles de nais-

Digitized by Google

sance, se voient exclus des fonctions électives. La grande majorité de la jeunesse a peu de sympathie pour le présent et rêve un plus brillant avenir. Nous avons encore les hommes de lettres, en général, les poëtes en particulier, et tous ceux qu'on appelle des rêveurs, parce qu'ils n'applaudissent pas à d'iniques réalités. La génération nouvelle pourra donc venir à nous ; l'ancienne, jamais. »

Sent-Mariay cita ensuite les noms des principales personnes qui se trouvaient en communauté d'idées avec eux, sans être encore entrés dans l'association. MM. Kasintsy et Suliofsky étaient les plus marquants de ces futurs adeptes. Le dernier, âgé de près de quarante ans, possesseur de propriétés considérables, et d'une grande activité, avait dans tous les comitats du Nord de nombreuses relations parmi les personnes qui avaient appartenu à la franc-maçonnerie du temps de l'empereur Joseph et qui restaient encore affiliées à la loge de Giralt, dans le comitat de Saros, malgré les décrets rigoureux lancés contre toutes les sociétés secrètes.

Francis Kasintsy, le poëte, était un esprit peu pratique, d'allures timides et pédantes, mais son rare talent d'écrivain lui assurait une large influence ; sa plume dans une circonstance donnée pouvait rendre de très-grands services. Sent-Mariay mentionna également le frère de Kasintsy et M. Dantchich, précepteur des enfants du comte Staray.

« Quel âge a-t-il? interrompit assez brusquement Lazkovitsh.

— Dix-neuf ans ! répondit Sent-Mariay. MM. Uza, Slovi et Erdélyi sont aussi des nôtres.

— Sont-ce des enfants ou des hommes ? » interrompit de nouveau le capitaine.

Sent-Mariay hésita un instant et repartit avec quelque aigreur :

« Je n'ai pas vu leur acte de naissance ; ils sont jeunes, très-jeunes, j'en conviens ; cela n'ôte rien à leur jugement, à leur énergie. Non-seulement je me porte garant de leur patriotisme, mais je leur crois des caractères d'une trempe romaine.

— C'est-à-dire qu'ils sortent du collége, murmura Lazkovitsh qui, sans un signe de Martinovitch, eût peut-être parlé plus haut. Je me fierai plutôt à la trempe de mon sabre.

— Je leur ai fait lire à tous notre catéchisme, poursuivit Sent-

Digitized by Google

Marray. Ils en ont complétement approuvé les principes et gardé copie pour le faire circuler à leur tour.

— Vous ne pouviez faire plus en trois mois, reprit Martinovitch. Espérons que le grain sera tombé en bonne terre. Les relations ouvertes avec les francs-maçons me semblent d'une haute importance. Nous trouverons parmi eux l'expérience qui peut manquer à nos jeunes recrues, mais je ne repousse pas les enfants même *à priori*. Il y en a chez qui l'intelligence devance l'âge; on ne saurait trop tôt les gagner à nos idées, sauf à ne leur ouvrir que plus tard les portes de l'association. *Sinite parvulos venire ad nos.*

— En Autriche, poursuivit Martinovitch, les francs-maçons ont été d'un grand secours aux idées nouvelles. A l'heure qu'il est, nous ne comptons encore que quarante-cinq affiliés, mais les ouvriers de la vigne se multiplieront chaque jour. Notre beau et puissant Danube sort d'une petite source cachée dans un jardin. Trois hommes ont fondé la liberté suisse. Toutes les grandes choses ont d'humbles commencements. Comte Shigray, n'avez-vous pas à nous parler des prisonniers français?

— Je suis entré en communication indirecte avec eux, répondit le comte, mais jusqu'ici j'ai dû agir avec une extrême prudence, car ils sont l'objet d'un constant espionnage. Par M. Solartshek, qui, je vous le confie sous le sceau du secret, s'est laissé captiver par la belle Française qui habite chez le docteur Kovatch et dont le père est un des principaux prisonniers, nous serons désormais en communication journalière avec eux, s'il est nécessaire, et nous avons là une réserve de quinze cents soldats républicains d'élite, prêts à se joindre à nous.

— Pourvu, fit observer Lazkovitsh, que nous enfoncions les portes de la prison, car elles ne s'ouvriront pas toutes seules.

— Leur prison, répondit le comte Shigray, ne sera certainement pas plus difficile à prendre que la Bastille.

— Qui sait? dit Lazkovitsh en frisant sa moustache; mais nous n'en sommes pas là.

— Il suffirait d'ailleurs d'user de stratagème, reprit Shigray, de mettre, par exemple, le feu aux piles de bois amassées à Halstatte sur les bords du Danube, un peu au-dessus de la prison. Les soldats courront éteindre l'incendie et pendant ce

Digitized by Google

temps quelques hommes déterminés enfonceront les portes du Bâtiment-Neuf.

— Stratagème digne d'Annibal ! murmura Lazkovitsh ; mais permettez-moi, reprit-il plus haut, de vous rappeler la résolution que nous avons prise et dont j'entends, pour ma part, ne pas démordre. C'est d'attendre, avant d'adopter aucun plan d'action, que la généralité du pays soit gagnée à nos idées ou que les Français soient parvenus à soulever l'Italie ou l'Allemagne. Pas de révolte inopportune! Une levée de boucliers en Hongrie, si elle ne coïncide pas avec l'un ou l'autre de ces deux soulèvements, n'aboutira qu'à faire couler des flots de sang. La tâche que nous nous sommes imposée n'est pas de provoquer ni même de hâter la révolution, que je crois inévitable, mais de la diriger quand elle éclatera.

— Le moment d'agir n'est pas encore venu, cela est vrai, capitaine, interrompit Martinovitch ; mais les armées de la république française finiront certainement par inonder toute l'Allemagne et l'Italie. Il dépend de nous que cette inondation détruise tout comme un nouveau déluge, ou féconde, au contraire, le sol comme les débordements du Nil. Creusons d'avance des canaux d'irrigation. Resserrons nos liens avec les autres associations secrètes de l'Europe. La lumière luit encore dans les ténèbres, mais les ténèbres finiront par la comprendre. Avez-vous quelques nouvelles de Paris, Hajnozy?

— Je commence à craindre, répondit le vieillard, que ma dernière lettre ne se soit égarée ou n'ait été interceptée. Lorsque j'ai appris que Thugut travaillait sourdement au rétablissement de la royauté en France, et qu'on parlait de négociations secrètes ouvertes avec Robespierre même, j'ai écrit à un membre influent de la Convention de donner l'éveil à ses amis et de surveiller leur ambitieux collègue. Ma lettre a pris la voie de Constantinople pour plus de sûreté, mais j'attends encore la réponse. Si les Bourbons remontent sur le trône de France, c'en est fait de la liberté en Europe, la société est condamnée à des siècles de despotisme byzantin.

— Ni les Bourbons ni aucune autre dynastie n'arrêteront la marche de l'humanité, dit Lazkovitsh ; Robespierre, d'ailleurs, loin d'être le maître absolu de la Révolution, me fait plutôt l'ef-

Digitized by Google

fat d'un cavalier emporté par son cheval et qui court grand risque de se casser le cou. La lettre en question a pu s'égarer. Si elle avait été saisie, on aurait déjà fait une enquête.

— Cela dépend des caprices du gouvernement, et observer le comte Shigray, et de M. Nemet, l'avocat de la couronne. Lorsqu'une occasion se présente d'extorquer de l'argent, M. Nemet ne la néglige guère; mais comme il vous sait peu riche, Hajnozy, il ferme sans doute les yeux, sauf à vous rattraper plus tard. La censure laisse imprimer dans les journaux des nouvelles dont la communication par lettres serait qualifiée de haute trahison, s'il en était besoin; mais, pour le moment, on ne poursuit que les gens dont on espère tirer une bonne rançon.

— Cependant, interrompit Martinovitch, d'après mes plus récentes informations de Vienne, plusieurs personnes viennent d'être arrêtées dans cette capitale : le capitaine Hebenstreit, surintendant de l'Arsenal, le poëte Prandsladter, conseiller municipal, et le professeur Reidl, qui a donné autrefois des leçons aux archiducs. La police autrichienne parle d'un grand complot, de ramifications étendues; mais, si cela était vrai, comment l'ignorerais-je? Vous le savez, messieurs, j'ai ma contre-police, et vous pouvez compter sur ma vigilance. Il semble, du reste, que les ministres du nouvel empereur veuillent faire à leur tour du terrorisme et resserrer la ligue des rois en leur montrant partout des complots et des poignards. C'est un moyen de déraciner les derniers vestiges des libertés publiques.

— Ne serait-il pas important que l'un de nous se rendît à Vienne? demanda Hajnozy.

— Le comte Shigray acceptera cette mission; répondit Martinovitch, on est habitué à l'y voir, et il n'est jusqu'ici suspect à personne. »

Shigray accepta, en effet, et se retira peu d'instants après, aussi silencieux qu'il était d'ordinaire loquace. Sent-Mariay et Hajnozy ne tardèrent pas à en faire autant. Lazkovitch resta seul avec l'abbé de Sasvar.

« Avez-vous remarqué, lui dit-il, la pâleur soudaine de Shigray, lorsque vous avez parlé du complot découvert et de ses ramifications?

— Douteriez-vous de lui? demanda l'abbé.

Digitized by Google

— De sa loyauté, non; mais de son courage peut-être, quoiqu'il sache se battre en duel. Le charger d'une pareille mission, c'est peu charitable en ce moment.

— Il importe de l'éloigner, repartit l'abbé. A Vienne, il aura soin de se mêler aux hommes de plaisir; il se perdra dans la foule. Ici, au contraire, comme il n'a pas le masque du conspirateur, il peut, sans le vouloir, mettre un jour sur sa piste et la nôtre tous les limiers de la police. Ne nous exagérons pas d'ailleurs nos périls. Ce ne sont pas seulement nos idées qui font obstacle aux plans rétrogrades de Thugut. Il trouve une barrière bien plus directe dans le parti de la constitution tout entier, et dans son chef véritable, l'archiduc Alexandre lui-même. La réaction n'accomplirait qu'à demi sa tâche, en nous persécutant, si elle ne renversait en même temps le palatin. Tant que l'occasion ne paraîtra pas propice pour porter un coup décisif à la constitution, on nous laissera en paix.

— Le prêtre voit plus loin que le soldat, dit Lazkovitsh, mais le soldat a peut-être la vue plus perçante, la vue de l'oiseau de proie. Rappelez-vous mes paroles, quoique je n'aie pas l'habitude de faire l'oracle. Nous jouons plus gros jeu que vous ne semblez le penser. On ose tout à Vienne; on ne recule devant rien : les réactions n'ont pas de conscience. Le jeune prince qui habite ce palais là-bas ne sera jamais une barrière sérieuse ni un rempart assuré pour personne. Il avait paru bien débuter sur la scène du monde, mais il n'y jouera décidément qu'un triste rôle, c'est moi qui vous le dis. Peu m'importe! j'ai souvent demandé à Dieu la grâce de ne pas mourir dans mon lit. L'échafaud politique est encore un champ de bataille où l'on est égorgé par un lâche ennemi, après le combat. Vaut-il mieux tomber dans la décrépitude, devenir un fardeau pour soi-même et pour les autres? Je sais tout ce que vous pouvez me dire à ce sujet, mon cher abbé, mais la mort et moi, nous nous sommes vus face à face. Je l'ai souvent cherchée dans ma jeunesse; je ne la fuirai pas dans mon âge mûr.

— Homme de peu de foi! interrompit l'abbé de Sasvar, pourquoi ces idées mélancoliques, quand je veille pour tous, et vous crie, comme les guetteurs de nuit en Hollande : « Dormez en paix, les digues sont en sûreté? »

Digitized by Google

Lazkovitch serra la main de son maître socialiste sans ajouter un mot. Martinovitch le suivit de loin.

Dès que leurs pas cessèrent de se faire entendre, Ilia Spirtovitch sortit de sa cachette tout ébaubi. Son premier besoin fut de respirer le grand air; sa première pensée d'aller rassurer sa mère. Dans ce dessein il descendit rapidement le grand escalier qui conduit de la forteresse à la partie basse de la ville et sur les bords du Danube.

Dans une petite maison, située près du fleuve, la vieille femme occupait une chambre où rien ne lui manquait. Ilia Spirtovitch, nous l'avons déjà dit, était un bon fils; sa mère se serait trouvée parfaitement heureuse, si elle avait pu l'arracher définitivement à l'hérésie romaine.

« Qui peut te donner cet air soucieux? lui dit-elle dès qu'elle l'aperçut; ne devrais-tu pas savoir gré à Dieu du rétablissement de ma santé?

— Dites au docteur Kovatch et au vin de Tokay de la dame française, répondit Ilia en s'asseyant sur un vieux fauteuil à côté du poêle, tandis que sa mère, qui s'était aidée de sa béquille pour faire quelques pas vers lui, se laissait choir sur un coussin. Ce coussin lui servait d'ordinaire à s'agenouiller devant une image de la Vierge peinte en couleurs sombres sur un fond d'or et éclairée jour et nuit par une petite lampe.

— Quelles paroles impies tu viens de prononcer, mon fils! s'écria la pauvre femme avec une expression d'horreur. Qui t'a appris à douter de Dieu? Lui seul par l'intercession de la Vierge sainte m'a rendu la santé, et il me l'a rendue pour que je lui ramène un fils égaré, pour qu'avant de mourir j'aie la certitude de te revoir dans un meilleur monde. Promets-moi de ne jamais remettre le pied dans une église latine.

— Je vous promets toujours tout ce que vous voulez, ma mère; mais laissez-moi vous parler à mon tour. Je viens vous demander un conseil.

— Parle, mon fils, et puisse Dieu m'éclairer!

— Je crois avoir découvert un grand complot. Si je le révèle, je perds plusieurs personnes, une entre autres à laquelle je dois beaucoup; mais si je ne le révèle pas, il peut arriver malheur à celui qui tient son autorité de Dieu.

Digitized by Google

Il a bien de nos compatriotes parmi les employés, demanda la vieille femme ; tu ne dois jamais trahir un Serbe.

— Non, ma mère, il n'y a que des Hongrois et des Souabes[1].

— Alors, mon fils, considère à quel point tu es le plus d'obligations, et si ceux que tu crois tes amis le sont réellement, entre dans l'église grecque et prie jusqu'à ce que Dieu t'éclaire.

— Tu as raison, ma mère, s'écria Ilia, je vais demander conseil à Dieu ! »

Il faisait nuit lorsque Ilia Spirtovitch, rentrant chez son maître, vit, à sa grande surprise, la voiture de voyage tout attelée. Il se hâta de monter et rencontra sur le pilier même Martinovitch qui partait pour Vienne.

« Au nom du ciel ! que Votre Révérence ne s'éloigne pas sans m'écouter.

— Mes instants sont comptés, répondit l'abbé, la voiture m'attend.

— Ayez pitié d'un pauvre pécheur, ajouta le Serbe, dont les traits naturellement sombres exprimaient la plus violente agitation d'esprit, écoutez ma confession.

— Impossible ! Attends mon retour.

— Et si je meurs pendant votre absence en état de péché mortel ?

— Tu viens encore de l'église grecque ? Je le vois !

— Plus que jamais ma foi chancelle ; je ne sais plus distinguer la voie du salut de la voie de la perdition ; oui, je sors de l'église grecque.

— Décidément, tu as le diable au corps !

— Si j'ai le diable au corps, exorcisez-moi !

— Rentre dans ta chambre, récite l'Oraison dominicale, et si le diable t'apparaît, jette-lui quelques gouttes d'eau bénite.

— Vous refusez donc d'entendre ma confession ?

— Attends mon retour. Jamais je ne refuse l'absolution à un repentir sincère. Fais comme si tu l'avais déjà. »

Ilia Spirtovitch venait de se jeter aux genoux de l'abbé, qu'il

[1] La plupart des émigrants allemands qui se fixèrent en Hongrie sous le règne de Joseph II, venaient de la Souabe. Physiquement dégénérés par la misère, ils excitaient à la fois la pitié et le mépris des robustes paysans hongrois. De là le sobriquet de *Souabe* appliqué plus tard à tous les Allemands.

retenait par sa soutane, lorsque ces dernières paroles le convainquirent de l'inutilité de plus longues instances et scandalisèrent son fanatisme religieux. Soudain il se releva, laissa partir son maître, le regarda par la croisée monter en voiture, prêta l'oreille au bruit des roues qui s'éloignaient, et s'écria d'une voix sourde et colère :

« Il refuse d'entendre ma confession ; il ne veut pas me donner l'absolution : c'est un mauvais prêtre. Les Serbes ont bien raison de haïr les Hongrois ! »

CHAPITRE VIII.

Un fonctionnaire public.

M. Nemet, procureur de la couronne, *causarum Regalium magister*, comme le désignait son titre officiel, se promenait en long et en large dans son cabinet, où il parlait à haute et intelligible voix. Le crépuscule était venu ; on n'avait pas encore apporté de lumière, mais les objets se distinguaient aisément. Les murs du cabinet étaient couverts de rayons chargés de liasses de papiers. L'avocat de la couronne paraissait être un homme d'un âge très-mûr ou d'une vieillesse anticipée. Un cercle de rares cheveux gris entourait son crâne, et ces mêmes cheveux ramenés en arrière tâchaient de former une tresse. Il avait des yeux noirs perçants, les pommettes des joues saillantes, le nez long et pointu, des lèvres minces dégarnies de toute moustache. Une ample pelisse violette, de coupe hongroise, garnie de fourrures, lui descendait jusqu'aux genoux. Un gilet blanc barbouillé de tabac, des culottes noires et des bottes molles ornées de petits éperons d'argent complétaient le costume.

Le jeune homme avec lequel il causait, et qui était visiblement un subordonné, arpentait aussi la chambre ; mais il mesurait ses pas sur ceux du *causarum Regalium magister*, s'arrêtait quand il faisait halte, écoutait ses paroles avec l'attention la plus respectueuse et sans oser l'interrompre. Le subordonné était beaucoup plus élégamment vêtu que son supérieur. Ses cheveux poudrés, gracieusement assujettis par un large ruban, se tordaient en majestueuse tresse. Une longue cravate, nouée avec une négligence

Digitized by Google

étudiée, enveloppait son cou. Son frac bleu aux boutons luisants, son grand gilet aux bords rabattus, ses culottes jaune clair et ses bottes à revers étaient conformes à la dernière mode que Pesth, comme toute l'Europe, avait reçue de Paris; car l'aversion des hommes d'État des différents cabinets européens contre les idées françaises s'arrêtait devant la mode, et si l'on prêchait la croisade contre la France, on se plaisait à reconnaître la supériorité des tailleurs français.

« Oui, *domine frater* Fekte, disait le *causarum Regalium magister*, croyez-en mon expérience; ne donnez pas même dans les nouveautés du costume; cela nuit à la gravité de la profession. Vous voilà nommé avocat honoraire du fisc hongrois; il est temps de devenir un homme sérieux.

— *Domine magnifice*, répondit le jeune homme d'un ton de voix soumis et caressant, je sais que je vous dois ma nomination, et vous me voyez prêt à me ranger à vos avis; mais il me semblait qu'un jeune homme devait se conformer à la mode, pour ne pas se singulariser.

— *Domine frater*, quel inconvénient voyez-vous à ne pas ressembler aux petits-maîtres de l'aristocratie? Qu'appelez-vous le monde? Qu'appelez-vous la société? Des dîners où vous bavardez français tant bien que mal avec de jeunes officiers! des bals où vous êtes tout fier de faire valser de jeunes comtesses! Il faut renoncer à tout cela, *domine frater*, si vous voulez faire votre chemin. Vous êtes un fonctionnaire public; prenez l'esprit et l'habit de vos fonctions. Regardez-moi : depuis dix ans je porte la même pelisse, et j'espère bien la porter dix autres années. Regardez tous les juges de nos diverses juridictions. En est-il un seul qui ait l'air d'avoir jamais dansé de sa vie? Doutez-vous que la considération du magistrat dépende de la gravité de son maintien, de la solennité qu'il sait mettre aux moindres actions de la vie? Depuis ma nomination aux fonctions de *causarum Regalium magister*, m'a-t-on vu rire une seule fois, en public du moins? »

Fekte écoutait ce discours avec tout le sérieux demandé :

« Votre manière de voir est parfaitement juste, répondit-il; mais ne peut-on maintenir sa dignité sans renoncer au monde? Faut-il cloîtrer les magistrats et les fonctionnaires? La renom-

Digitized by Google

mée d'un juge ne tient-elle pas surtout à sa science, à l'équité de ses arrêts?

— Vous êtes jeune, très-jeune, *domine frater*, repliqua le procureur de la couronne en puisant une prise de tabac dans sa tabatière d'or : que de choses vous restent à apprendre! On voit bien que vous avez perdu, dès votre bas âge, votre père, mon ami intime, homme grave et sensé, et que votre mère, ma cousine, n'a pu vous protéger contre les idées du siècle. La science du droit, l'équité des jugements! Toujours les grands mots, les banalités! Vous avez lu cela dans quelques auteurs français, mais non certainement dans Kittonish[1]. Ignorez-vous le vieil adage : *Plus valet favor in judice, quam lex in codice.* Un jeune homme d'un esprit aussi solide que le vôtre peut-il donner dans ces travers! On reconnaît bien là la sourde propagande des idées nouvelles. La science est bonne en soi, sans doute; mais elle peut être une encombre pour la justice, et lorsqu'il s'agit de nommer des juges, le gouvernement prend garde de ne pas trop multiplier les jurisconsultes dans la composition du personnel des Cours. Il suffit que le président et un ou deux membres au plus connaissent le *Corpus Juris*. Les autres juges sont nommés, non pour leur savoir, mais pour services particuliers rendus ou à rendre à l'État. Dans un pays régi par une constitution, comme en Hongrie, on est obligé de ménager, de gagner les familles influentes non titrées des différentes provinces. Les magnats, malgré leur opulence, exercent souvent peu d'action sur les réunions des comitats, parce que ce ne sont pas des hommes pratiques. L'espoir de parvenir aux emplois dont le gouvernement dispose décide les familles dont je parle à seconder ses vues. Quand le président d'un tribunal est un homme capable, il est bon de fortifier son influence en lui donnant pour acolytes des esprits calmes, d'une sphère peu étendue et d'un savoir également limité. Les zéros, sans valeur par eux-mêmes, en donnent une grande au chiffre qui les précède. Un juge ignorant ne sera jamais une pierre d'achoppement pour ses collègues; car, pour émettre une opinion contraire à celle du président, lorsque celui-ci a suffisamment manifesté la sienne dans son résumé, il

[1] Célèbre jurisconsulte qui a commenté les lois hongroise, et dont les travaux sont souvent cités.

Digitized by Google

faudrait motiver cette opinion. *Domine frater*, pourvu qu'on appartienne à une famille influente ou qu'on soit bien appuyé, la médiocrité d'esprit, le manque de savoir ne sont jamais des obstacles, bien s'en faut.

— Cela est vrai, mais cela est triste, se hasarda à répondre Fekte.

— Cela est parfaitement logique, répliqua le *causarum Regalium magister*. Croyez-vous qu'on ait besoin pour gouverner d'hommes de génie et de savoir? Ce qu'il faut à l'État, ce sont des hommes d'un sens droit, d'un caractère ferme et tenace, des hommes sourds à toutes les théories en l'air comme au bourdonnement de mouches importunes, et qu'effraye la seule pensée de voir le char de l'État sortir de ses bonnes vieilles ornières. Peste soit du neuf en toutes choses! On a vu ce qui s'est passé sous l'empereur Joseph : dans quel gâchis nous a jetés la manie des expériences! Je vous le répète, *domine frater*, gardez-vous même des modes nouvelles; renoncez à ce qu'on appelle le beau monde.

— Mais, cette retraite, *domine magnifice*, l'heure en est-elle déjà sonnée? Puis-je à mon âge renoncer à tous rapports avec mes semblables?

— Un fonctionnaire public n'a pas d'âge, *domine frater*, c'est moi qui vous le dis, et vous n'avez de semblables que les autres fonctionnaires publics. Ne cherchez donc pas à briller d'un éclat emprunté près des fils et des filles de nos magnats. Jamais vous ne serez leur égal, et il dépend de vous d'être leur supérieur. Tôt ou tard, vous les verrez venir en suppliants, ces aristocrates si fiers! Il n'y a point de grande famille en Hongrie qui n'ait tôt ou tard un procès à soutenir. Or, les plaideurs, dans toutes les conditions sociales, sont les mêmes; tous veulent capter leur juge, tous, dans cet espoir, finissent par nous payer tribut. »

Le jeune homme crut d'abord avoir mal entendu les derniers mots; il savait bien que la vénalité était plus que jamais à l'ordre du jour, mais il lui semblait au moins étrange d'entendre le procureur de la couronne parler de captation comme d'une chose toute naturelle.

« Nos lois interdisent au juge, répondit-il, après un moment

Digitized by Google

d'hésitation, d'accepter aucun don des parties, et le juge prévaricateur s'exposerait...

— Et qui vous parle de prévarication? interrompit M. Nemet. De grâce, *domine frater*, pesez un peu plus vos paroles. Qui parle même de captation? Nous acceptons les présents des deux parties, ce qui, ne vous en déplaise, ne nous est pas interdit par les lois, ni par les us et coutumes, plus puissants que les lois, et nous n'en jugeons pas moins d'après la jurisprudence établie. On sait fort bien à Vienne que les choses se passent ainsi, et que la justice n'en est pas plus mal rendue. Pour réformer ce soi-disant abus, il faudrait que l'Etat s'imposât de nouvelles charges; il en a déjà trop. La magistrature vit des procès comme le prêtre vit de l'autel; nos lettres patentes disent explicitement que nous sommes appelés à nos fonctions *cum omnibus sportulis et accidentis*. La question a pu être controversée; mais il est parfaitement établi, depuis Charles III, le père de notre illustre Marie-Thérèse, que par *sportules* on doit entendre les présents d'usage. N'avons-nous pas nos familles à pourvoir? Croyez-vous que la position pécuniaire des fonctionnaires publics soit fort brillante? Il y a trente ans, je pouvais avoir votre âge, et je venais de quitter l'Université, où je passais pour un sujet très-distingué. J'avais eu pour compagnon d'études un luthérien de Zipsen, si j'ai bonne mémoire, dans tous les cas un « acatholique[1]. » Le nom de son père était Schmidt; mais, en arrivant à l'Université, il latinisa ce nom et se fit appeler *Faber*; puis, quand il eut résolu de suivre la carrière du barreau, il changea Faber en Fabry, pour se donner la désinence aristocratique[2]. Pauvre et « acatholique, » n'ayant aucune chance d'obtenir un emploi du gouvernement, au sortir de l'Université, il se fit patvarista[3] chez un avocat célèbre, qui plus tard se l'associa et auquel il finit par succéder. Aujourd'hui homme riche et propriétaire de plusieurs maisons, il est sur le point d'acheter à la couronne une terre à laquelle sont attachées des lettres de noblesse. Lui qui m'enviait tant autrefois la petite fortune et la position de famille qui me permettaient d'aspirer aux fonctions du gouvernement, il n'a

[1] Le parti catholique, en Autriche, désigne ainsi les protestants.
[2] La plupart des noms de la noblesse hongroise se terminent par un y.
[3] Jeune avocat attaché à l'étude d'un praticien.

Digitized by Google

plus rien à désirer. Comparons maintenant ma carrière à la sienne. J'avais vingt-deux ans, lorsque je fus nommé avocat honoraire du fisc. Pendant dix années, l'absence de tout salaire me fit consommer mon petit patrimoine. Dès que je fus rétribué, je me mariai, et l'entretien d'un ménage absorba mon salaire officiel; je contractai même des dettes que j'eus le bonheur de pouvoir payer en montant en grade. Mais quel est le traitement régulier du *causarum Regalium magister*? Deux mille florins par an. Cela me permet-il de dédaigner les *sportulæ et accidentia* de ma charge et de trancher du Fabricius? Non, non, *domine frater*, nous ne changerons pas le cours des choses. Le monde continuera de tourner comme il tourne; les pères, pour peu qu'ils aient de prévoyance, devront toujours songer à l'avenir de leurs enfants. Que deviendraient les miens, si je mourais avant de les avoir casés à leur tour dans de bons emplois? L'avocat Fabry n'a pas ce souci; il est, lui, certain de laisser une belle fortune à sa famille. »

L'obscurité s'était accrue pendant cette conversation. Un jurat[1], vêtu du simple costume hongrois, apporta deux flambeaux qu'il posa sur la cheminée, en disant :

« *Domine magnifice*, le secrétaire de l'abbé de Sasvar demande à parler au fiscal de l'empereur; c'est le titre qu'il vous donne.

— Qu'il entre, « cria M. Nemet.

Ilia Spirtovitsh ne tarda pas à paraître sur le seuil de la chambre, et d'une voix fort émue :

« Ai-je l'honneur de parler, dit-il, au fiscal de Sa Majesté l'empereur?

— Oui, répondit M. Nemet.

— Je prie Votre Excellence de vouloir bien m'entendre sans témoins. J'ai à lui parler d'une affaire très-grave.

— M. Fekte, avocat du fisc, ne peut être de trop.

— Est-ce un ami de l'empereur? demanda Ilia.

— Plaisante question? c'est un fonctionnaire public. D'ail-

[1] Le jeune jurisconsulte qui désirait suivre la carrière de la magistrature devait, après avoir fini ses études, rester une année près d'un juge d'un tribunal inférieur, et une autre année près d'un juge des tribunaux supérieurs. Pendant ce temps, il portait le nom de jurat (*juratus notarius*). Cette espèce de stage pouvait se faire aussi près d'un procureur du gouvernement.

Digitized by Google

leurs, si je l'engage à rester, je dois avoir mes raisons pour cela, et la première de toutes, c'est que je suis le maître chez moi. »

Ilia resta muet quelques instants et dans la même immobilité.

« Approchez et parlez, lui dit M. Nemet. De quoi s'agit-il?...

— Il s'agit, répondit le Serbe en balbutiant, il s'agit d'une affaire très-grave.

— Vous l'avez dit. Voyons cet affaire. Tous les instants des fonctionnaires de l'État sont précieux. Je vous écoute.

— Eh bien, dit Ilia Spirtovitsh, qui commençait à craindre de se voir éconduit sans être entendu, il s'agit d'une conspiration contre Sa Majesté l'empereur!

— Une conspiration! s'écria le *causarum Regalium magister*. *Domine frater*, asseyez-vous vite à cette table; prenez la plume; prêtez une oreille attentive à tout ce que le révélateur du complot va nous dire, et écrivez ce que je vais vous dicter. »

Après avoir répété ces derniers mots, en appuyant sur chacun d'eux, il se retourna vers le Serbe.

« Votre nom, votre âge?

— Ilia Spirtovitsh, vingt-six ans.

— Hongrois, sans doute?

— Non, je suis Serbe.

— Votre profession?

— Secrétaire de l'abbé Martinovitch.

— Votre religion?

— Ne vous l'ai-je pas dite et est-il bien nécessaire que je la dise?

— Très-essentiel.

— Alors, mettez catholique, oui catholique romain, répondit Ilia.

— *Domine frater*, fit observer ici, entre parenthèses, M. Nemet à Fekte, vous ne pouviez espérer un plus beau début officiel. Ce rapport doit nous faire honneur à tous les deux, écrivez : « Ce 15 « août 1794, à huit heures du soir, Ilia Spirtovitsh, Serbe de « naissance, âgé de vingt-six ans, catholique romain, secrétaire « du révérentissime abbé de Sasvar, Ignaz Martinovitch, a de- « mandé à être introduit près du procureur de la couronne, « soussigné, auquel il a révélé l'existence d'une horrible con- « spiration tramée contre la personne sacrée de Sa Majesté et « la sécurité de l'État. »

Digitized by Google

Au mot « horrible, » Fekte leva les yeux d'un air d'hésitation vers M. Nemet, qui ajouta d'un ton sec :

« Ecrivez ce que je vous dicte. Le révélateur du complot ne peut naturellement connaître la forme d'un document si important. C'est à moi de formuler sa pensée. Ilia Spirtovitsh, la conspiration que vous avez découverte ne menace-t-elle pas la personne sacrée de Sa Majesté?

— Assurément, répondit le Serbe ; ils en veulent à l'empereur. Ils ne le reconnaissent même pas pour empereur, puisqu'ils l'appellent le roi...

— Le roi de Hongrie, style officiel, murmura Fekte.

— Ils disent aussi, poursuivit le Serbe, qu'il n'y aura pas de liberté tant que les nobles et les prêtres seront les maîtres.

— Ecrivez, dit M. Nemet : « Les conspirateurs veulent renverser « à la fois le trône et l'autel. Ils marchent évidemment d'accord « avec les Jacobins de France, avec ces monstres désormais mis « au banc des nations civilisées. »

De nouveau Fekte leva les yeux vers le *causarum Regalium magister*, et, tenant également sa plume en l'air, il sembla douter qu'il fallût écrire cela.

« Ecrivez donc, dit M. Nemet avec un mouvement d'épaules assez compréhensible ; et, d'un air mêlé de pitié et d'ironie, il demanda au Serbe si ce n'était pas exactement ce qu'il disait.

— Exactement, répondit Ilia Spirtovitsh. Ajoutez seulement que je suis un honnête Serbe, un fidèle sujet de l'empereur, et que c'est par pur dévouement à Sa Majesté impériale que je révèle le complot que j'ai découvert, sans m'inquiéter de la récompense qui pourra m'être accordée.

— Attendez mes questions, reprit M. Nemet. Quels moyens les conspirateurs comptent-ils prendre pour l'exécution de leur trame infernale?

— Ils parlaient, reprit Ilia, de délivrer les prisonniers français, de mettre le feu aux piles de bois amassées sur les bords du Danube.

— Qu'en dites-vous, *domine frater*? s'écria M. Nemet, écrivez, écrivez : « L'intention avouée des conjurés est de délivrer et d'ar- « mer les sans-culottes prisonniers, et de mettre la capitale de la « Hongrie à feu et à sang. » N'est-ce pas bien là ce qu'ils veulent, ce

Digitized by Google

que vous avez entendu de vos deux oreilles? ajouta le *causarum Regalium magister* en regardant fixement Ilia Spirtovitsh.

— Parfaitement cela. Ils attendent aussi des nouvelles de France et sans doute de l'argent. Mon maître au moins prétend n'en avoir jamais, et cependant il en faut pour soulever tout le pays, même au delà de la Theiss, comme ils veulent le faire; mais ce n'est pas le fidèle peuple serbe qui prendra jamais les armes contre son empereur bien-aimé. »

Ilia Spirtovitsh acquérait, comme on le voit, de l'aplomb et s'animait peu à peu.

«Remarquez, *domine frater*, dit entre parenthèses M. Nemet, la haute impartialité avec laquelle je procède. Avant de m'assurer de la nature réelle, du but et des moyens de la conspiration, je n'ai pas même demandé le nom des coupables. Quels sont-ils, Ilia Spirtovitsh?

— D'abord, mon maître, » répondit Ilia.

Fekte ne put réprimer un mouvement de surprise et de dégoût.

« Ecrivez : « Les noms des chefs du complot sont Martinovitch, « abbé de Sasvar. » Ensuite?

— Le capitaine Lazkovitsh, répondit Ilia.

— Homme dangereux, car il est brave! murmura M. Nemet entre ses dents.

— M. Hajnozy.

— Vieux débris du parti de Joseph. Un conspirateur impotent.

— Le comte Shigray.

— Tête sans cervelle, dit M. Nemet continuant son petit aparté; puis, élevant la voix, écrivez : « Le capitaine Lazkovitsh, « M. Hajnozy, le comte Shigray. » Ce ne peut être tout?

— Non, il y en avait un cinquième dont le nom, que j'entendais pour la première fois, m'a échappé. Il arrivait du comitat d'Ungvar. C'est le secrétaire ou l'homme d'affaires du comte Staray.

— Sent-Mariay, très-probablement?... dit M. Nemet.

— C'est cela même; le nom me revient maintenant.

— Ecrivez : « Sent-Mariay, » *domine frater*. Selon toute apparence, le comte Staray lui-même se trouvera plus tard impliqué dans la conspiration. C'est un des plus opulents propriétaires de la Hongrie, un partisan déclaré du progrès agricole. Je me défie

Digitized by Google

des partisans de tous les progrès. N'a-t-il rien été dit qui le concerne plus particulièrement?

— Rien.

— L'enquête éclaircira nos doutes sur ce point. Beaucoup d'arrestations préventives seront nécessaires. Quels sont les autres conspirateurs?

— Ne les ai-je pas nommés tous les cinq, répondit Ilia Spirtovitsh. Il n'y en avait que cinq présents; mais beaucoup d'autres personnes ont été citées par Sent-Mariay comme partageant les mêmes idées au delà de la Theiss.

— Ecrivez : « La conspiration a des ramifications fort étendues; elle est surtout répandue dans les comitats d'Ungvar, de « Zemplin et de Saboth, où les conjurés ont au moins exploité « l'influence du comte Staray. »

Fekte se fit deux fois répéter, avant de l'écrire, cette phrase, qui contenait une insinuation, selon lui, déloyale.

« Comment la découverte du complot s'est-elle opérée? demanda enfin M. Nemet au délateur.

— Depuis longtemps je soupçonnais mon maître. Je me suis caché dans une armoire et j'ai tout entendu.

— Vous étiez, dites-vous, secrétaire de l'abbé. Avait-il pleine confiance en vous?

— Non, car les lettres qu'il me faisait copier contenaient toujours des énigmes. Souvent je ne comprenais pas un mot de ce qu'il me dictait.

— Il employait apparemment, fit observer M. Nemet, un langage dont ses complices avaient seuls la clef.

— C'est cela même.

— Nous pouvons négliger, quant à présent, ce détail, reprit le *causarum Regalium magister*. Au moins pourrez-vous nous dire à qui ces lettres étaient adressées; mais réservons cela pour laisser au révélateur du complot le temps de mieux recueillir sa mémoire.

— Ma mémoire est excellente, répartit Ilia. Ce matin même, mon maître m'a dicté une lettre où je n'ai rien compris, mais où se trouvait le nom de M. Solartshek, ce qui m'a particulièrement frappé.

— Et pourquoi?

Digitized by Google

— Parce que la dame française qui habite chez le docteur Kovatch m'avait parlé de lui.

— Prenez note du nom de Solartshek : s'il est en relations avec la dame française, il ne peut manquer de l'être aussi avec les prisonniers. L'enquête devra porter également sur ce point. Solartshek est un jeune avocat auquel j'aurais cru de l'avenir comme à vous, monsieur Fekte ; mais il a donné aussi dans les modes françaises, et des modes aux idées il n'y a qu'un pas. Solartshek est l'ami intime du jeune baron Revay, le fils de la riche veuve dont les salons m'ont été signalés comme un foyer d'opposition contre tous les actes du gouvernement. Sur les cinq conspirateurs pris en flagrant délit par Ilia Spirtovitsh, quatre fréquentent la maison de la baronne ; prenez donc note de Solartshek et du jeune baron Revay, pour mémoire au moins. »

Le *causarum Regalium magister* essaya de tirer d'autres informations d'Ilia Spirtovitsh ; mais les trouvant plus vagues encore, il se borna à lui faire donner lecture de ce que venait d'écrire Fekte ; puis il demanda au Serbe si le procès-verbal de sa déposition n'était pas parfaitement exact.

« C'est bien ce que je voulais dire, répondit Ilia, mais je ne l'aurais pas dit si bien.

— Vous êtes donc prêt à affirmer cette déposition par serment et à la signer ? »

Ilia Spirtovitsh s'étant empressé de faire ce qu'on lui demandait, M. Nemet lui ordonna d'attendre un instant dans le premier antichambre.

Fekte, qui brûlait depuis longtemps d'exprimer sa pensée, dit alors à son chef officiel :

« *Domine magnifice*, voilà une singulière conspiration, n'est-ce pas, et comme en pourraient découvrir tous les jours les valets qui écoutent aux portes ? Je ne vois, pour ma part, dans tout cela qu'une conversation imprudente. Un gouvernement qui se respecte doit laisser emporter par le vent bien des paroles répréhensibles en elles-mêmes, mais sans portée sérieuse.

— *Domine frater*, répondit le *causarum Regalium magister* en prenant un air plus que sévère, n'allez pas vous faire le défenseur officieux des conspirateurs. Depuis longtemps j'avais l'œil sur ces mêmes individus. Martinovitch, malgré sa soutane, m'a tou-

Digitized by Google

jours été suspect; Lazkovitsh est un boute-feu. Ne vous arrêtez pas à la surface d'une affaire, dont une procédure bien conduite saura pénétrer le fond. Evidemment il existe un parti qui a voué une haine à mort à la dynastie régnante, et qui s'apprête à donner la main à la révolution française. La société européenne est ébranlée dans ses fondements ; il faut les raffermir par de grands exemples. Ce n'est pas le moment de faiblir dans la répression des complots.

— Croyez-vous donc sérieusement, *Domine magnifice*, que les hommes dont je viens d'écrire les noms sous votre dictée, et qui appartiennent aux classes et aux professions les plus honorables, aient conçu la pensée d'incendier la capitale de la Hongrie ?

— *Domine frater*, Erostrate a bien brûlé le temple d'Ephèse pour se faire un nom. Leurs principes d'ailleurs ne sont-ils pas plus incendiaires que l'incendie même ? On rétablit aisément une ville livrée aux flammes ; mais qui relèvera l'autorité des empereurs et des rois, si ce chêne séculaire tombe sous la hache des novateurs ? Point de lâche faiblesse, *domine frater*, point de capitulation avec le devoir ! Il n'y a pas un moment à perdre. Vous allez vous faire accompagner d'une force suffisante pour vous appuyer au besoin ; mais vous pénétrerez seul, guidé par Ilia Spirtovitsh, dans les appartements de l'abbé de Sasvar. Vous procéderez devant lui, s'il se trouve là, et mieux encore en son absence, à la plus minutieuse perquisition de ses papiers ; vous saisirez tous ceux qui en vaudront la peine. Ne négligez pas non plus de prendre les noms des personnes avec qui l'abbé peut être en correspondance. S'il y a des tiroirs fermés à clef, faites-les crocheter immédiatement.

— Mais, s'écria le jeune homme en pâlissant, je ne puis m'introduire comme un voleur chez un particulier. Nos lois permettent-elles une pareille manière de procéder ?

— Ma responsabilité vous couvre, *domine frater* ; vous agissez par mon ordre exprès. Le cas de haute trahison est tout exceptionnel. En vérité, vos scrupules m'étonnent. Voulez-vous donner l'éveil aux conspirateurs, leur laisser le temps de faire disparaître toutes les pièces compromettantes ? Remerciez donc votre étoile ; jamais plus belle occasion d'assurer votre fortune politique ne s'offrira à vous. »

Digitized by Google

Fekte baissa la tête et se laissa conduire par Ilia Spirtovitsh, qui le fit pénétrer en secret dans le cabinet de l'abbé absent. Il n'y trouva d'abord que des écrits théologiques et philosophiques, ou des lettres sans ombre d'importance; mais, à force de chercher, ou plutôt de laisser chercher Ilia, il aperçut enfin dans un recoin du secrétaire un petit manuscrit hongrois, intitulé : *Catéchisme de l'homme et du citoyen*. Laissant tous les autres papiers dans l'ordre où il les avait trouvés, il emporta ce catéchisme.

« Eh bien ! qu'avez-vous découvert ? lui dit le *causarum Regalium magister*, qui l'attendait avec impatience.

— Rien, répondit Fekte, rien à l'appui de la dénonciation de ce misérable Serbe, qui vend son maître comme Judas.

— Rien, dites-vous ? vous aurez mal cherché.

— Les lettres n'avaient aucune importance. J'ai suivi vos instructions en prenant les noms des correspondants ; la liste en est courte. J'ai emporté aussi cette traduction hongroise manuscrite du catéchisme révolutionnaire de Gérard.

— Donnez, donnez ! je ne connais encore ce catéchisme que de réputation ». Et le *causarum Regalium magister* parcourait avidement le manuscrit des yeux. » Vous appelez cela rien ! dit-il bientôt ; mais chaque page d'un pareil manuscrit contient dix fois plus d'aberrations républicaines qu'il n'en faut pour baser une accusation de haute trahison, lors même que l'accablante déposition d'Ilia Spirtovitsh n'existerait pas.

— On a pourtant laissé circuler l'original français, répondit Fekte, sans aucune espèce d'obstacle. Moi-même, je l'ai lu par curiosité.

— Ne vous en vantez pas, répartit vivement M. Nemet ; en français, d'ailleurs, ce n'était pas la même chose ; on pouvait alléguer jusqu'à un certain point votre excuse ; mais la traduction en hongrois de ce même catéchisme prouve que les principes exécrables qu'il contient ont des partisans et des propagateurs actifs en Hongrie. Le poison est mis à la portée de tous ; la haute trahison est flagrante ; ce livre est une torche, un poignard dans toutes les mains qui le recèlent. Fort heureusement pour l'empereur et la Hongrie, notre vigilance n'aura pas été prise en défaut. La découverte de ce complot nous fera honneur à tous les deux, *domine frater*, je vous le répète ; oui, je vous

Digitized by Google

vois déjà l'objet d'une promotion, si vous ne mettez vous-même un bâton dans la roue de la fortune! »

CHAPITRE IX.

Une rencontre imprévue.

La plaine sablonneuse dont Pesth est entourée à peu de charmes pour l'admirateur des beautés de la nature, mais le voisinage de Bude offre en revanche les scènes les plus pittoresques. La vallée qui enferme dans son demi-cercle la colline isolée que couronne la forteresse est peu étendue; de riches vignobles s'élèvent de tous côtés en lignes doucement ondulées; vers le nord, les hauteurs se dessinent plus hardiment, et sur l'arrière-plan on découvre des montagnes couvertes de hêtres, du milieu desquels s'élancent des roches calcaires escarpées. La vallée se rétrécit de plus en plus dans cette direction et se termine par un sentier pierreux qui serpente à travers les rochers. Cette route, malgré sa proximité de la ville, est presque impraticable aux voitures à cause de sa roideur; mais le voisinage est la promenade habituelle du dimanche pour les habitants de la capitale, que le magnifique panorama vu des hauteurs dédommage amplement d'un peu de fatigue. Sous leurs pieds s'étend la riante vallée, ombragée par les antiques hêtres, et dans la distance apparaît la forteresse de Bude, avec ses palais et la large nappe argentée des eaux du Danube qui bordent d'un côté les montagnes, et où se mirent, de l'autre, les nouveaux édifices de la ville de Pesth. Au delà se déroule au loin le steppe, comme une mer verdoyante.

Par une belle journée de dimanche, on entendait retentir la musique des bals champêtres : la vallée était animée par les jeux des enfants et couverte de promeneurs.

Le docteur Kovatch, cédant aux instances d'Ellen, l'avait conduite aussi ce jour-là, avec Mme de la Viguerie, respirer l'air plus pur des hauteurs, quoiqu'il eût préféré tout autre jour et la solitude. Solartshek accompagnait ces dames et se plaisait à leur faire remarquer la beauté des sites. Bientôt Louise, peu habituée à la marche, se sentant fatiguée, leur cicérone les conduisit dans

Digitized by Google

un endroit retiré, au milieu des collines et des bêtes, où, à l'abri d'une petite construction d'assez bon style, une source limpide jaillissait d'une tête de sanglier sculptée en marbre. Louise et Ellen prirent place sur un banc près de la fontaine, tandis que le docteur Kovatch observait de curieuses stalactites sur la roche calcaire en dessous de la source.

« Cette tête de sanglier, dit Louise à Solartshek, ne rappelle-t-elle aucun souvenir historique ?

— Dans l'ancien temps, répondit le jeune avocat, ces hauteurs faisaient partie de grandes réserves royales où Mathias Corvin tua un jour un sanglier d'une grosseur énorme, qui venait de blesser un des chasseurs. C'est en mémoire de cette chasse que la source continue de porter le nom de fontaine du sanglier et qu'on a élevé ce monument agreste. Les chênes qui couronnent la hauteur s'appellent encore les chênes de Mathias Corvin. Ce grand roi, poursuivit-il, n'était pas seulement un robuste et hardi chasseur, un vaillant homme de guerre ; il protégeait les lettres, les arts et les sciences. Sous son règne, la cour de Bude était une des plus brillantes de l'Europe. Sa bibliothèque contenait de véritables trésors ; il s'entourait de héros et de poètes. Il défit les Turcs et les Bohêmes ; il prit Vienne, et, malgré toutes ses guerres, malgré sa magnificence royale, le commerce florissait dans son royaume ; il ne foulait pas son peuple pour remplir les coffres de l'Etat. La noblesse payait alors les impôts comme les vilains ; elle les payait sans résistance ni murmure, parce que le roi respectait la constitution et parce qu'il possédait à un degré éminent ce qu'on peut considérer comme la vertu royale par excellence, le courage d'être toujours juste. Le peuple pardonne aux princes leurs erreurs mêmes, quand il a foi dans leur équité. Aussi la mémoire de ce grand roi reste, pour ainsi dire, embaumée dans le cœur des générations qui se succèdent ; et vous entendez encore nos paysans, lorsqu'ils se croient lésés dans leurs droits, s'écrier : « Depuis Corvin, plus de justice ! » Ce proverbe n'est-il pas le plus glorieux, le plus indestructible des monuments ? Je le préférerais, pour ma part, aux pyramides d'Egypte, qui n'ont pas même su garder le nom des despotes qui les ont bâties.

— Vous prêchez si bien, monsieur Solartshek, dit Ellen, qu'on

Digitized by Google

regrette, en vérité, qu'il n'y ait pas de princes pour vous entendre.

— Votre vœu est rempli, mademoiselle, interrompit une voix; un prince au moins assistait au sermon. Soyez certaine qu'il le mettra à profit. »

Les dames et Solartshek reconnurent aussitôt le palatin, qui s'était approché à l'improviste avec un de ses aides de camp.

« Mais c'est ma belle danseuse de l'autre soir! vous rappelez-vous, colonel Mertens, à la soirée de la baronne Revay? »

Cette question était naturellement faite à demi-voix.

« Vous ne semblez pas, mademoiselle, continua l'archiduc en s'adressant à Ellen, avoir très-bonne opinion des princes? Peut-être valent-ils mieux que leur renommée. »

Ellen, fort embarrassée, balbutia une excuse, fit une profonde révérence et rejoignit, avec Louise et Solartshek, son père, toujours occupé à admirer les stalactites.

» En vérité, dit le palatin à son aide de camp, qui lui tendait un verre d'eau puisée à la fontaine, notre siècle est par trop prosaïque. Je croyais avoir rencontré une aventure romanesque, et ces deux charmantes apparitions s'envolent au premier mot que je leur adresse.

— Votre Altesse Impériale doit comprendre l'embarras de ces dames, après les réflexions inconvenantes du jeune homme. Ces gens-là finiront par ne plus voir dans les rois que des fonctionnaires publics. Tout le monde se mêle de leur faire la leçon; on oublie qu'ils doivent compte à Dieu seul de leurs actions.

— A Dieu et à la Diète de Hongrie! répondit en souriant le palatin; nous ne sommes pas à Vienne, mais à Bude, colonel Mertens; ne l'oubliez pas. Il existe ici un certain *Corpus Juris*...

— Dont je me soucie peu pour ma part, répartit le colonel, et dont mon sabre ferait volontiers deux tomes, s'il n'en a qu'un.

— Prenez garde, colonel Mertens, la meilleure lame peut s'émousser contre ces vieux parchemins... Mais il est temps de retourner à Bude. »

Le colonel appela le groom, qui suivait à peu de distance avec les chevaux, et les cavaliers eurent bientôt regagné la capitale. L'archiduc n'était pas de retour depuis un quart d'heure, quand on vit le procureur de la couronne traverser les rues de la

Digitized by Google

forteresse et se diriger vers le palais. Il était vêtu de son costume habituel; mais le petit sabre d'argent, suspendu à un ceinturon brodé d'or, donnait à sa visite un caractère officiel. Derrière lui marchait solennellement son jurat, avec une liasse de papiers sous le bras. Arrivé à la porte, où les grenadiers de garde allaient et venaient, M. Nemet leur demanda si Son Altesse Impériale était de retour. Sur leur réponse affirmative, il prit les papiers des mains du jurat, lui dit de l'attendre dans la cour, et monta lui-même le grand escalier. Dans une salle d'attente se trouvait l'aide de camp de l'archiduc, assis près d'une croisée, et brodant au tambour un dessus de tabouret, genre d'occupation qui plaît assez aux officiers autrichiens attachés au service de la cour. L'avocat de la couronne dit au colonel qu'il priait Son Altesse Impériale de lui accorder sur-le-champ, et pour affaires urgentes, une audience officielle. Le colonel s'empressa de remplir ce message près du palatin, qui jouait aux échecs avec le comte Sapary dans le salon voisin. Au moment où la porte s'ouvrit, Nemet entendit distinctement ces mots : « Échec au roi, » très-remarquable coïncidence, selon lui, avec la situation !

Il fut admis sans retard. Le chambellan et l'aide de camp se retirèrent sur un signe de l'archiduc, qui, se levant de la table de jeu, demanda d'un ton affable à M. Nemet l'objet de sa visite à une heure si inaccoutumée.

« Altesse Royale, répliqua le *causarum Regalium magister*, mon devoir seul m'amène, mon devoir qui m'oblige à veiller sur la sécurité du royaume et les droits du monarque, notre empereur et roi. Tandis que Votre Altesse Impériale distrait ses loisirs en jouant aux échecs, et peut entendre crier sans péril « échec au roi », des misérables s'attaquent tout de bon à la majesté sacrée du souverain ; mais, grâce à Dieu, l'autorité judiciaire ne s'endort pas.

— De quoi est-il donc question ? interrompit l'archiduc, un peu surpris de ce préambule.

— Une conspiration formidable existe ; elle a son principal siége dans cette capitale même ; mais ses ramifications s'étendent dans tout le royaume.

— Vous croyez ?...

— Altesse Royale, j'ai les preuves en main, et je viens im-

Digitized by Google

struire le palatin du complot que j'ai découvert ; je viens lui demander l'adoption des mesures nécessaires pour l'arrestation immédiate des conspirateurs.

— Mais ces conspirateurs, qui sont-ils?

— Et qui peuvent-ils être? répartit M. Nemet, sinon ces novateurs diaboliques qui, n'ayant à la bouche d'autres mots que le bien-être du genre humain, ne reculent devant aucun bouleversement social, devant aucun crime pour accomplir leurs fins? C'est toujours le parti français, le parti soi-disant réformateur auquel est resté le nom de l'empereur Joseph. C'est toujours.....

— *Domine magnifice*, interrompit avec dignité le palatin : il me répugne de voir imputer à tout un parti le crime des individus, lors même que ce crime serait bien constaté. Vous avez vous-même servi avec distinction l'empereur Joseph, vous avez très-fidèlement, très-ponctuellement exécuté ses ordres. Pourquoi jeter le soupçon sur vos anciens collègues? La grande majorité des fonctionnaires nommés par l'empereur, mon oncle, étaient des hommes de talent, des hommes intègres. »

L'archiduc parut appuyer sur ces derniers mots.

« Altesse royale, reprit M. Nemet, je reconnais bien là la générosité de cœur, la douceur héréditaire de votre illustre maison. Vous aimez à douter du mal.

— Oui, dit l'archiduc, je doute de la réalité de la conspiration que vous m'annoncez. La fidélité des Hongrois est proverbiale. Ils sont aussi fidèles à leurs rois qu'à leur constitution. Une insurrection, si on attentait à leurs droits, ne m'étonnerait nullement ; mais les voies souterraines ne leur vont pas. Cependant les associations secrètes sont à la mode, j'en conviens ; c'est la monomanie du siècle, et les soi-disant partisans des lumières s'enveloppent volontiers de mystère et d'ombre. Peut-être avons-nous affaire à quelques disciples de Swedenborg, à quelques débris des loges maçonniques ; mais voyons votre rapport?

— Je crains, reprit M. Nemet, qu'on n'envisage beaucoup plus sérieusement la chose à Vienne. Je me suis empressé d'envoyer ce soir même des duplicata de ces papiers à Son Excellence le chancelier et à Son Excellence le comte Thugut.

Digitized by Google

— Avant de me les avoir communiqués ! s'écria l'archiduc un peu surpris.

— Il n'y avait pas de temps à perdre, car la conspiration a pour chef Martinovitch, abbé de Sasvar, qui se trouve en ce moment même à Vienne, où il importe qu'il soit arrêté avant d'avoir appris le destin de ses complices. »

Après avoir lu en silence la déposition entière d'Ilia, l'archiduc s'écria :

« Est-ce là tout ? Cet Ilia Spirtovitsh me paraît être guidé par une rancune personnelle ou par l'appât d'une récompense. J'ai peu de sympathie pour son maître et je lui crois au moins deux visages ; mais ce n'est pas, que je sache, un cerveau fêlé. Mettre Pesth à feu et à sang, renverser le trône et l'autel, sans épargner la noblesse, me semble un bien singulier programme pour le fantasque comte Shigray. J'ai récemment entendu dire qu'il s'occupait beaucoup de physique amusante et de magie blanche. Le capitaine Lazkovitsh est un esprit frondeur ; il se souvient de son métier de hussard et fourrage volontiers sur nos terres, mais il n'est pas non plus de l'étoffe dont on fait les conspirateurs. Hajnozy est un esprit pratique ; il peut censurer le temps présent, comme les vieillards grondent la jeunesse ; mais s'embarquer dans une pareille affaire, non, c'est impossible ! Si vous n'avez pas d'autres preuves, *domine magnifice*, il faut en chercher avant d'entamer des poursuites.

— Altesse impériale, répartit M. Nemet en se mordant les lèvres, la déposition que vous traitez si légèrement est pleinement confirmée par la découverte, faite dans le secrétaire de l'abbé de Sasvar, d'un manuscrit intitulé : *Catéchisme de l'homme et du citoyen*. Les principes les plus exécrables y sont développés. Que deviennent le *Corpus Juris* et le *Tripartitum*[1], si de pareilles doctrines s'implantent en Hongrie ? »

Le palatin prit le manuscrit, le parcourut, fronça les sourcils, haussa les épaules et s'écria :

« Les imbéciles ! vouloir propager les principes de la révolution française par des livres, parmi des paysans qui ne savent pas même lire ! En croyant servir la liberté, ne voient-ils pas

[1] *Tripartitum* est le digeste de la loi coutumière hongroise, compilé par le palatin Verbötsi ; le *Corpus Juris* contient les lois écrites, les statuts.

Digitized by Google

qu'ils servent le despotisme? La traduction de ce livre en hongrois doit être punie. Il faut en interdire rigoureusement la circulation.

— Voici les mandats d'arrestation, dit M. Nemet, il n'y manque que la signature de Votre Altesse royale.

— Votre intention n'est pas assurément, s'écria l'archiduc, d'emprisonner les personnes dont les noms figurent dans ce rapport. Vous savez que le vingt-cinquième article, 1723, décrète que même en cas de *nota infidelitatis*, il ne peut y avoir d'arrestation préventive.

— Votre Altesse impériale me permettra-t-elle d'observer qu'il ne s'agit pas ici d'une simple *nota infidelitatis*. Il y a conspiration, haute trahison!

— Quoi! vous demanderiez la tête de ces rêveurs?

— Je demande l'application des peines portées par la loi; or, la loi est positive.

— Il n'est que trop vrai, répondit l'archiduc avec un sourire plein d'ironie et de tristesse; ces gens-là se jettent de gaieté de cœur dans la gueule du loup. Fort heureusement l'affaire ne peut aller aussi loin : la Cour d'appel a toujours le droit de s'écarter du texte de la loi et de juger d'après la simple équité. Ils seront bien assez punis d'avoir attendu en prison le jugement qui les rendra à la liberté. Donnez-moi ces mandats d'arrestation. Mais, poursuivit l'archiduc en les parcourant, en voilà plus qu'il n'y a de personnes dénoncées.

— Ce sont des complices, répondit Nemet.

— Qu'est-ce qui constate leur complicité?

— Leur correspondance avec l'abbé de Sasvar. Quiconque correspond avec un traître est justement suspect, et l'arrestation préventive se trouve amplement justifiée. L'instruction fera le discernement des boucs et des brebis. »

L'archiduc continuait d'examiner les mandats.

« Kasintsy! Batshany! Vershegy! s'écria-t-il, les trois meilleurs poëtes et philologues de la Hongrie! Monsieur l'avocat de la couronne, voulez-vous donc faire de la prison le siége de cette future Académie des sciences et des lettres dont on parle tant? Eh quoi! le baron Ladislas Revay en serait aussi membre? »

Ici M. Nemet fit une assez laide grimace.

Digitized by Google

« Mais c'est un enfant! ajouta l'archiduc. Non, non, je ne signe pas ces mandats-là. De pareilles mesures rendraient le gouvernement non-seulement odieux, mais ridicule.

« Votre Altesse Impériale connaît ses devoirs, répondit le procureur de la couronne; je connais les miens. Ils sont parfois pénibles à remplir; mais dans les fonctions auxquelles a daigné m'appeler la confiance du souverain, je n'ai pas à me préoccuper de l'opinion publique, encore moins à courtiser la popularité. Votre Altesse Impériale occupe une position si élevée qu'elle voit les choses de très-haut, de trop haut peut-être. Il ne m'appartient pas d'examiner jusqu'où s'étend la responsabilité du palatin; mais la mienne est tracée par la loi; mon rôle est purement judiciaire, et, comme magistrat, il m'est permis d'exprimer quelque étonnement de voir le palatin de Hongrie refuser sa signature à des mandats d'arrestation décernés contre des conspirateurs. A première vue, sans doute, après un coup d'œil superficiel jeté sur ces pièces, le péril peut sembler moins grand qu'il ne l'est en réalité; mais le complot s'étend dans toutes les directions, en haut et en bas. Votre Altesse impériale reste maîtresse de décider les mesures à prendre, quant à présent. Les ordres directs de Sa Majesté ne tarderont pas à nous arriver. »

Le sens hostile de ces dernières paroles, malgré le ton hypocrite dont elles étaient prononcées, ne fut pas perdu pour l'archiduc, qui se rappelait le sujet habituel de ses entretiens avec le comte Sapary, et l'esprit ombrageux du cabinet de Vienne; mais ses traits ne trahirent aucune émotion :

« Je rendrai compte à Sa Majesté, dit-il, des motifs qui m'ont décidé à ne signer que cinq de ces mandats. Les arrestations préventives sont pour certaines personnes un moyen de pêcher en eau trouble. On met à rançon les familles, et l'on dégrade ainsi la justice, *domine magnifice!* »

En prononçant ces derniers mots, l'archiduc salua froidement le procureur de la Couronne et fit un pas en arrière. L'audience était levée.

Dès que M. Nemet eut été ainsi congédié, le comte Sapary rentra dans le salon :

« Vous aviez raison, mon cher comte, lui dit l'archiduc; l'esprit ombrageux du gouvernement de Vienne et le zèle intéressé

Digitized by Google

des subalternes donneront de la tablature au palatin de Hongrie. M. Nemet vient de découvrir ou plutôt d'inventer une conspiration. L'abbé de Sasvar y serait pour quelque chose; mais tout repose jusqu'ici sur la déposition d'une espèce de valet. Vous connaissez M. Nemet et sa rapacité de vautour. Une conspiration pour lui, c'est une mine d'or. Il voulait donc me faire signer des mandats d'arrestation contre tout le monde. J'en ai signé cinq; peut-être ai-je eu tort. Croiriez-vous qu'il a eu l'impudence de me dire que la conspiration avait des ramifications partout, en haut et en bas. Je lui ai fait sentir, à mon tour, que je n'étais pas dupe de son prétendu zèle, ni disposé à remplir les filets d'une justice vénale.

—Votre Altesse Impériale se sera fait de lui un ennemi mortel. Rien de plus dangereux que de démasquer un fourbe qu'on ne peut réduire à l'impuissance. Je n'envisage plus l'avenir sans une vive anxiété.

—Il est certain, reprit l'archiduc, que Thugut ne laissera pas échapper cette occasion d'entraîner de plus en plus l'empereur dans une voie rétrograde. L'esprit de mon frère n'est que trop enclin au soupçon; on continuera d'évoquer autour de lui des fantômes de conspirations, comme celles du poëte Prandsladter et du professeur Riedl à Vienne, ou celle de l'abbé de Sasvar à Bude; on lui persuadera trop aisément que le progrès de l'instruction et la diffusion des lumières par la science sont les causes premières des révolutions. Tout ce qu'ont fait mon père et mon oncle pour l'éducation du peuple sera systématiquement détruit. Où cela nous mènera-t-il?

— Nous n'arrêterons pas le courant, dit Sapary, et ce qui m'inquiète surtout, c'est ce dont Votre Altesse Impériale se préoccupe si peu; c'est sa propre sécurité, ou du moins sa position officielle. Thugut ne se dissimule pas le contraste qui existe entre la Hongrie constitutionnelle et l'Autriche absolue. Il sait que la paisible coexistence de deux principes si opposés ne peut se prolonger: ou la Hongrie perdra sa constitution, ou l'Autriche en obtiendra une. Cette dernière perspective ne peut sourire aux hommes d'Etat de Vienne qui, depuis huit siècles, luttent en vain pour amener la réalisation de la première. Le palatin est, par sa position même, le représentant du système constitutionnel,

Digitized by Google

comme le premier chancelier de la cour et de l'Etat[1] est le champion de l'absolutisme. Nous ne pouvons renverser Thugut; donc il nous renversera, si Votre Altesse Impériale ne temporise, et ne manœuvre de manière à ne pas accepter la bataille avec toutes les chances contraires. La prompte expédition des affaires, grand mérite dans un subalterne, peut être une faute dans une position élevée. Il faut faire au temps sa large part en toutes choses. Le palatin de Hongrie, lorsque M. Nemet est venu lui demander une audience, eût dû peut-être l'écouter sans un mot d'approbation ni de désapprobation, le féliciter simplement de sa vigilance, et lui dire qu'il désirait examiner à loisir les pièces produites. Il eût ainsi évité de compromettre à la fois sa position devant la Hongrie en signant cinq des mandats, et sa position devant le cabinet de Vienne en refusant de les signer tous. Demain peut-être arriveront les instructions directes de Thugut. La responsabilité du palatin se serait trouvée complétement couverte.

—Vous avez raison, cher comte; mais je n'ai jamais pu réprimer ma première impulsion. Il n'est pas dans ma nature de dissimuler, vous le savez, ni même de calculer les conséquences d'un acte de franchise. »

Le comte Sapary connaissait trop l'archiduc pour ne pas savoir que la franchise n'était pas précisément sa vertu dominante, et qu'il péchait rarement par excès de spontanéité; mais son dévouement à l'aimable jeune prince lui fermait les yeux sur ses imperfections.

— Huit heures, s'écria tout à coup l'archiduc... La nuit vient. J'allais presque oublier le feu d'artifice dont les préparatifs m'occupent depuis huit jours. Il sera magnifique, s'il ne rate pas; ainsi en est-il des plus belles choses. Assurément, Thugut ne se plaindra pas de moi, ni même M. Nemet, car je vais célébrer par un feu d'artifice la découverte d'un complot. »

Dès que la première fusée s'éleva en sifflant, comme un serpent de feu, du milieu des massifs du jardin du palatin, la population entière couvrit les deux bords du Danube. Tout le monde connaissait le passe-temps favori de l'archiduc, son talent d'artificier, son habileté à éclairer, par des feux du Bengale, les masses de verdure, les vieux fondements du palais de Corvin et le chê-

[1] Le premier ministre autrichien.

Digitized by Google

teau moderne, de manière à produire les plus magiques effets.

Le comte Shigray ne fut pas un des derniers à accourir. S'amusant lui-même, comme beaucoup de grands seigneurs à cette époque, à faire partir des feux d'artifice et à en fabriquer les principales pièces, il jalousait le talent pyrotechnique de l'archiduc. A cheval au milieu de la foule, près d'une calèche découverte occupée par des dames, il venait de leur expliquer la scène finale, la prise de Bude par les Impériaux et l'explosion d'un magasin à poudre, bouquet du feu d'artifice, lorsqu'une voix, jusqu'alors peut-être étouffée par le bruit, murmura à son oreille ce seul mot : « Catilina ! »

L'obscurité était redevenue presque complète. Le comte, penché sur le cou de son cheval pour tâcher de distinguer celui qui lui parlait, reconnut M. Hirgeist.

« Lazkovitsh et Sent-Mariay sont arrêtés. Hâtez-vous de fuir ! » lui dit son ami en s'éclipsant.

Sans prendre congé des dames, ni savoir au juste ce qu'il faisait, Shigray piqua des deux et lança son cheval sur la route de Vienne. C'était la route de Turquie qu'il eût dû suivre pour se soustraire à une arrestation. Dans les grandes plaines de la Hongrie, un mandat d'arrestation serait toujours difficile à exécuter, et, selon toute probabilité, ce mandat n'y parviendrait pas avant lui. Au delà du Danube était donc le salut ; mais à Vienne était Martinovitch, dans l'habileté duquel Shigray avait foi. Sous les auspices de l'abbé de Sasvar il était entré dans une société secrète, sous ses auspices encore il sortirait du piége où le vieux renard ne se laisserait certainement pas prendre.

Au point du jour le comte arriva à Neudorf, où son cheval épuisé refusant de le porter plus loin, il s'aperçut, à son grand désappointement, que l'argent qu'il avait sur lui ne pourrait le conduire jusqu'à Vienne. Vendre son cheval ou le laisser en gage, c'était exciter les soupçons. Il se décida à prendre une chambre dans l'auberge, et se mit l'esprit à la torture pour trouver un moyen de sortir d'embarras.

A l'heure du dîner, l'hôte vint lui-même frapper à la porte de sa chambre pour l'avertir qu'on était servi. Shigray descendit dans la salle à manger ; à peine avait-il pris place à table qu'entra un nouveau voyageur, un marchand qui se rendait à Pesth.

Digitized by Google

« Vite, vite! un morceau à manger, monsieur l'hôte! s'écria le voyageur; j'ai à peine le temps de donner l'avoine aux chevaux.

— Je puis vous servir en un clin d'œil tout ce que vous désirez, répondit l'hôte, si vous n'avez pas le temps de vous mettre à table avec nous. Voulez-vous la soupe et le bœuf avec une sauce tomate ou des cornichons? On vient justement de frire un poulet[1]. Nous avons aussi des saucisses et de la choucroute.

— Donnez-moi ce que vous voudrez, mais dépêchez.

— Quelles nouvelles de Vienne? se hasarda à demander le comte Shigray, qui, à l'extérieur et à l'accent du marchand, le reconnaissait pour un Viennois.

— Rien de neuf, répliqua l'autre; tout le beau monde est à la campagne dans cette saison; le théâtre de la cour est vide; plus de concerts, plus de foule au Prater! La capitale est désertée par tous ceux qui peuvent le faire.

— L'arrestation du capitaine Hebenstreit et de ses complices, ajouta le comte, a dû faire du bruit?

— On voit, répondit le marchand, que nous sommes en Hongrie. Les vivres et la boisson ne sont pas taxés chez vous; le vin et le tabac n'y coûtent pas cher et vous parlez comme il vous plaît. Là-bas, au contraire, on nous trouverait bien curieux de demander qui a pu être ou ne pas être arrêté.

— Prandslatder, reprit le comte, n'était-il pas un de vos échevins? Cette fonction a une certaine importance.

— Je ne savais pas qu'il fût échevin; nos échevins, du reste, n'ont d'autre importance que celle qu'ils se donnent à eux-mêmes. Je n'ai jamais voulu avoir affaire qu'au bourguemestre, parce qu'il est en relations immédiates avec le ministre de la police, qui est tout. Ah! il est échevin, Prandsladter? Tant plus sot de se mêler de politique! Je croyais que ce n'était qu'un poëte, une tête à l'envers.

— Parle-t-on d'autres arrestations?

— Ma foi! repartit le marchand, nous autres Viennois, nous nous occupons avant tout de nos affaires. Ce n'est pas comme en Hongrie, où l'on fait du tapage pour rien. Je suis sûr que tout

[1] Le poulet frit est le mets favori des Viennois.

Digitized by Google

Pesth sera sens dessus dessous quand on y apprendra l'arrestation d'un personnage hongrois, arrestation faite hier matin à l'hôtel du Sauvage.

— Quel est son nom ? demanda le comte en pâlissant.

— Je n'ai pas la mémoire des noms, répondit le marchand; surtout de vos noms hongrois ; ils ne peuvent entrer dans ma tête ; mais c'est un grand personnage, un dignitaire de l'Eglise. »

Le comte n'ajouta pas un mot ; et, dès que le marchand fut parti, il remonta à cheval et retourna tristement à Pesth. A n'en pas douter, Martinovitch était arrêté.

Il faisait nuit lorsque Shigray se hasarda à pénétrer dans son propre hôtel, où son valet de chambre lui raconta que l'avocat honoraire du fisc, M. Fekte, était venu le demander et avait mis tous ses papiers sous les scellés. Aussitôt le comte gagna à pied et à travers champs une petite maison de campagne, où, après s'être rasé la barbe et les moustaches, il partit, déguisé en femme, pour Raab où résidait une partie de sa famille. Chemin faisant, il changea d'idée et, se dirigeant vers Vesprim, il alla demander asile au supérieur du couvent des Franciscains. Par malheur, il avait si mal caché sa trace qu'on l'arrêtait deux jours après.

CHAPITRE X.

L'Arrestation.

Louise et Ellen étaient assises devant leur table à ouvrage, dans la maison isolée du docteur. Ellen tricotait un couvre-pieds pour le colonel prisonnier, et son amie tressait une couronne de fleurs artificielles, fidèlement copiées de la nature, et destinées à parer la blonde et gracieuse enfant.

« Pauvre captive, disait Ellen, combien la vie devait vous sembler dure au couvent? L'idée seule de ces grands murs, de ces fenêtres grillées me glace le sang.

— Chère petite huguenote, s'écria Louise en éclatant de rire, croyez-vous donc à toutes les lugubres histoires qu'on raconte des couvents. J'ai peut-être passé dans le mien les années les plus heureuses de ma vie. Nous étions une cinquantaine de jeunes filles de dix à seize ans, et nous nous amusions bien, je vous l'as-

Digitized by Google

sure, sans songer même à la hauteur des murs. N'avions-nous pas un immense jardin pour nous y livrer aux jeux de notre âge, et chacune un petit parterre pour y cultiver des fleurs, dont les plus belles étaient pour l'autel de la sainte Vierge, mais dont nous nous tressions aussi des guirlandes et des couronnes? On est très-coquette au couvent; je parle des pensionnaires: quant aux sœurs, j'ai souvent envié ces fiancées du ciel, et si mon père m'eût écoutée, j'aurais certainement pris le voile, tant le monde où je n'avais plus ma mère pour me guider, et que l'on me représentait comme l'empire de Satan, m'inspirait d'effroi. Je pleurai amèrement quand il fallut dire adieu à la supérieure, qui m'avait prise en affection et me fit présent, en souvenir d'elle, d'un beau rosaire en améthystes. Le lendemain, mon père me conduisit au théâtre. Agréablement surprise par la splendeur de l'éclairage et de la musique, je détournai les yeux de la scène dès que la toile se leva; je tirai mon rosaire de ma poche, sans que mon père s'en aperçût, et, faisant glisser lentement les grains sous mes doigts, je priai avec ferveur, plus tremblante qu'un pauvre oiseau sous la serre d'un épervier. Je me croyais dans un des palais du démon. On jouait *Phèdre*; une actrice célèbre remplissait le principal rôle. Peu à peu la mélodie des vers captiva mon oreille; mes yeux finirent par se laisser séduire et fixer à leur tour. Bientôt, absorbée tout entière par l'œuvre puissante de Racine, je ne vis pas même un jeune homme, ami de mon père, entrer dans la loge; et lorsque la toile tomba, le rosaire oublié s'échappa de mes mains. Le jeune homme s'empressa de le ramasser. J'étais toute confuse; j'inventai un mensonge: ce fut de vouloir faire passer mon rosaire pour un bracelet. L'incident, du reste, était sans importance pour ces messieurs. Mon père me présenta M. Charles de la Viguerie, un des jeunes champions de l'indépendance américaine, un ami de Lafayette. Il insista sur ces mots, car il abondait dans les idées nouvelles. L'aurore de la révolution était si brillante! Le lendemain, j'appris que M. de la Viguerie était le gendre choisi par mon père.

— Sans vous consulter? dit Ellen d'un air étonné.

— Consulte-t-on les jeunes filles, en France, sur le choix d'un mari? M. de la Viguerie était un parfait gentilhomme, bien qu'il n'ait pas émigré et qu'il soit mort en combattant pour son pays.

Digitized by Google

Mon père lui donna, il est vrai, l'exemple de la fidélité à la France.

— Et il vous plut dès le premier jour? demanda Ellen.

— Mon cœur n'avait encore parlé pour personne; j'obéis à mon père.

— Et si ce cœur avait parlé plus tard? demanda encore Ellen.

— Vous êtes bien curieuse, mademoiselle? »

En ce moment, la porte s'ouvrit. Solartshek entra.

« Soyez le bien venu, lui dit Ellen en souriant. Je ne dirai pas que nous parlions de vous, mais nous pensions à vous toutes les deux. Mon Dieu! comme vous avez l'air grave! Comme vous êtes pâle aujourd'hui, monsieur Solartshek? Il ne vous est rien arrivé de malheureux, j'espère!

— Rien, mademoiselle. Je viens seulement prendre congé de vous.

— Vous partez? dit Louise.

— Pour quelques jours seulement, n'est-ce pas, monsieur Solartshek? ajouta Ellen.

— Pour longtemps, pour toujours peut-être, répondit le jeune avocat. La persécution commence : plusieurs de mes amis sont arrêtés; le capitaine Lazkovitsh et l'abbé de Sasvar ont eu les premiers cet honneur; on cherche aujourd'hui le comte Shigray, Mon tour viendra demain.

— Si vous pensez cela, s'écria Louise, que faites-vous ici? Fuyez! fuyez vite! »

Solartshek secoua la tête.

« Vous êtes libre encore, ajouta Louise; hâtez-vous de gagner l'immense plaine de la Theiss et la frontière turque. Je vous donnerai une lettre pour un de mes amis en France.

— Vous m'avez mal compris, répondit le jeune avocat, ce n'est pas le fugitif, c'est le futur prisonnier de la réaction qui vient prendre congé de vous. Je ne fuirai pas. Je me rappelle trop le mot de Danton : Est-ce qu'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers?

— Dérobez-vous au moins aux poursuites. Laissez passer l'orage, dit encore Louise. Si ce n'est pour vous, que ce soit pour nous, pour vos amis! Je mourrai de terreur si je vous sais en danger.

— Peut-être ne faut-il pas s'exagérer le péril, fit observer

Digitized by Google

Ellen, effrayée de l'altération des traits de Louise ; mais je vais avertir mon père de se tenir sur ses gardes, puisqu'on arrête tout le monde.

— Le docteur Kovatch n'a rien à craindre, mademoiselle ; on sait qu'il ne se mêle pas de politique. Comme vous le dites d'ailleurs, je m'exagère peut-être les choses. Calmez-vous, de grâce, toutes les deux. »

La jeune fille n'en courut pas moins prévenir son père, qu'elle trouva, comme toujours, dans son laboratoire.

Dès qu'Ellen fut sortie, Louise, se rapprochant du jeune avocat, attacha sur lui un regard perçant et lui dit :

« Vous êtes impliqué dans une conspiration, j'en suis sûre, et vous avez été trahis, vendus peut-être au gouvernement. Il y va de votre vie ! Mon Dieu, ne me cachez rien. Le courage ne vous manque pas, je le sais, mais c'est de sang-froid, de présence d'esprit, que vous avez surtout besoin.

— Je suis membre d'une société secrète, il est vrai, répondit Solartshek ; mais nous ne conspirons pas. Nous voulons, au contraire, arriver à la réforme de la société par des voies pacifiques. Il faut que nous ayons été l'objet d'une dénonciation calomnieuse. Les mandats d'arrestation décernés contre l'abbé de Sasvar et le capitaine Lazkovitsh les accusent de haute trahison, de complot contre la vie de l'empereur et roi. C'est infâme et absurde. Mes amis et moi, nous n'aurons pas de peine à repousser de si monstrueuses imputations. Tout notre crime, je le répète, est d'être membres d'une sorte de franc-maçonnerie inoffensive. C'est là le secret que j'ai dû vous taire, ma parole y était engagée.

— Ne vous faites pas d'illusions, s'écria Louise. L'histoire de nos jours serait-elle perdue pour vous ? Etre suspect, ce n'est pas être coupable assurément, mais c'est être condamné d'avance. La monarchie est tout aussi prête à faire du terrorisme que la république. Vous êtes encore sur le seuil de l'existence ; conservez-vous pour l'avenir. C'est une noble destinée que celle de martyr, mais ne pas fuir la mort quand on le peut, c'est commettre un suicide. »

Solartshek restait muet. Louise écrivit à la hâte quelques lignes et, pressant un ressort de son pupitre, elle tira d'un tiroir secret un papier plié en quatre.

Digitized by Google

« C'est un passe-port autrichien, dit-elle, j'étais parvenue à me le procurer dans l'espoir qu'il servirait un jour ou l'autre à mon père. Il vous suffira de le montrer à Semlin et de donner quelques florins au fonctionnaire qui le visera. Une fois en Turquie, vous êtes sauvé! De Constantinople il vous sera facile de gagner la France et Paris, où cette lettre pourra vous être utile. Partez, je vous en conjure. Ne rentrez pas même chez vous. On vous cherche sans doute à l'heure qu'il est.

— Pourquoi fuir? qu'ai-je à craindre ou à espérer? Vivre en paria, en proscrit, sans foi dans l'avenir, sans rêve de bonheur, mieux vaut mourir! L'échafaud même n'a rien qui m'épouvante; on s'est familiarisé de nos jours avec l'idée d'une mort violente. Mais je vous effraye à tort : il ne peut être question d'échafaud ni pour moi ni pour mes amis! Ah! s'il était au monde un cœur sympathique au mien! si... vous m'aviez aimé!

—Eh bien! je vous aime, Alexandre, je vous aime; mais fuyez, fuyez... Quoi! vous restez immobile, muet et sourd comme une statue!

— Je suis heureux! s'écria Solartshek. Ce jour est le plus beau de ma vie; mais l'honneur me dit de ne pas partir. Ma fuite confirmerait tous les soupçons, et semblerait un aveu. Mon salut serait la perte de mes amis. Celui que vous aimez, Louise, doit rester sans tache et digne de votre amour. Rassurez-vous, d'ailleurs, rassurez-vous encore une fois. Nous ne sommes pas en Autriche, mais en Hongrie. La Diète de 1790 a rendu les procès pour haute trahison à la juridiction des tribunaux hongrois. Nous ne serons pas jugés par une commission militaire ou par un tribunal exceptionnel.

— Mon Dieu, il est trop tard! s'écria Louise. Ils viennent, j'entends des pas. Oh! par pitié, fuyez! Cet escalier dérobé conduit derrière la maison et près d'un massif d'arbres.

— Rassurez-vous donc, dit Solartshek avec un mélancolique sourire; ce sont les pas du docteur et de sa fille.

— Venez à mon aide! s'écria alors Louise, venez à mon aide, docteur, et vous, ma bonne Hélène, pour convaincre M. Solartshek de la nécessité de fuir.

— Sans exagérer la gravité du péril, répondit le docteur Kovatch, mon avis est aussi que vous vous mettiez provisoirement à

Digitized by Google

l'abri. L'imagination de Mme de la Viguerie se monte trop aisément; nous ne sommes pas en France, sous la Terreur, mais dix ans de forteresse à votre âge seraient une rude épreuve. Vous pourriez en sortir la tête plus grise que la mienne. L'exil a ses misères, je le sais; mais, pour ma part, j'aimerais mieux passer quelques années de ma vie à Paris, à Londres et même à Constantinople qu'entre quatre murs. Les circonstances politiques changent; vous pourrez revenir un jour sans avoir même à renier votre conviction. Je ne suis pas homme à vous donner un conseil contraire à l'honneur. Contentez-vous, si vous le voulez, de vous éloigner de Bude; cherchez un asile dans les montagnes de Turots, ou dans les huttes des pêcheurs de la Theiss. Laissez passer l'orage. Je vous tiendrai au courant des événements et je vous dirai si vous pouvez revenir, ou s'il faut décidément gagner la frontière turque.

— Suivez les conseils de mon père, je vous en conjure, dit Ellen à son tour d'une voix suppliante. Vous ne sauriez vous imaginer ce que nous souffrons, ce qu'elle souffre. »

Louise, debout près de la croisée, détournait la tête pour cacher ses larmes; tout à coup elle poussa un cri :

« Il est trop tard. Voilà les soldats ! »

Ellen et le docteur coururent à la croisée. Louise ne se trompait pas. Les baïonnettes d'une compagnie de grenadiers, avançant vers la maison, reflétaient les rayons du soleil couchant.

— Cachez-vous dans le cellier, dit Ellen à Solartshek. Personne ne songera à vous y chercher.

Cependant, Louise se tordait les mains de désespoir. En vain, le docteur et Solartshek essayaient de la convaincre qu'elle s'exagérait le péril, et que l'emprisonnement serait de courte durée : emprisonnement pour elle était presque synonyme de mort, tant elle avait sans cesse présentes à l'esprit les scènes horribles de la révolution !

En peu d'instants la maison fut cernée par les soldats; des pas pesants gravirent les escaliers; la porte s'ouvrit; quatre grenadiers entrèrent dans la chambre; derrière eux venaient leur capitaine et un jeune homme en habit hongrois. C'était M. Fekte, l'avocat honoraire du fisc.

« Monsieur Alexandre Solartshek, dit ce dernier, au nom de

Digitized by Google

l'empereur, roi de Hongrie, et de la loi, vous êtes mon prisonnier.

— Ayez au moins quelques égards pour ces dames, répondit Solartshek ; faites retirer les soldats. Sûrement vous n'appréhendez de ma part aucune résistance ? »

Le capitaine promenait un regard scrutateur autour de lui. Voyant les dames tout en larmes, il n'attendit pas les ordres de Fekte, et il commanda lui-même à ses grenadiers de se retirer et de garder les issues.

« Puis-je vous prier, monsieur l'avocat honoraire du fisc, ajouta Solartshek, de me montrer le mandat en vertu duquel vous agissez ? J'ai le droit d'exiger qu'il soit produit.

— L'accomplissement de mon devoir, monsieur, ne m'a jamais paru plus pénible qu'en cette circonstance, répondit Fekte. Vous devez penser que je n'agis pas sans ordres. L'assistance de la force armée ne saurait être requise sans un mandat légal ; je suis prêt à complaire à votre désir. »

En parlant ainsi, il tira de sa poche un grand papier qu'il déploya.

« Ce mandat d'arrestation n'est pas signé par l'archiduc-palatin de Hongrie, mais par la chancellerie de Vienne ! Je vous plains, monsieur Fekte, d'être descendu du rôle d'officier de la justice hongroise à celui d'instrument de la police autrichienne. Une question encore : Quel est l'auteur de la révélation du prétendu complot ?

— Son nom n'est pas un secret, répondit l'avocat du fisc. Le révélateur est le secrétaire de l'abbé de Sasvar, le Serbe Ilia Spirtovitsh. »

A ce nom, Louise jeta un cri perçant et s'évanouit.

Tandis que le docteur et Ellen s'efforçaient de la rappeler à elle, Solartshek baisa sa main glacée, la recommanda à leurs soins et leur dit adieu. Puis, se tournant vers le capitaine :

« Je suis prêt à vous suivre. »

Le capitaine l'accompagna jusqu'au bas des escaliers, le fit monter dans une voiture fermée et s'y plaça lui-même près de lui. Un gardien prit place à côté du cocher ; un autre derrière la voiture, qui partit rapidement.

Fekte, resté dans la chambre, voulut venir en aide au docteur

Digitized by Google

et à sa fille qui n'étaient pas encore parvenus à faire reprendre connaissance à Mme de la Viguerie, mais Ellen le repoussa avec un geste indigné.

« Arrière, monsieur, arrière ! Épargnez-lui au moins le contact d'un agent de la police autrichienne. Vous devriez rougir de ce que vous avez fait.

— Je n'ai fait qu'accomplir un devoir impérieux, répondit Fekte en inclinant la tête sur sa poitrine.

— Un homme d'honneur n'accepte pas une pareille mission ! »

Fekte s'était retiré dans un coin du petit salon ; enfin, le docteur et sa fille parvinrent à faire sortir Louise de son long évanouissement et à la conduire dans la pièce voisine, où une fièvre violente, mêlée de délire, s'empara bientôt d'elle.

Le docteur, revenu près de Fekte, lui dit avec calme :

« Je sais ce que vous attendez, monsieur, je suis à votre service. Remplissez votre tâche.

— J'ai l'ordre, en effet, répondit Fekte d'une voix fort émue, de faire une perquisition dans vos papiers. »

Le docteur tira deux petites clefs de sa poche :

« Voici la clef de mon cabinet d'étude et voilà celle de mon secrétaire.

— Non, gardez-les l'une et l'autre, docteur. Il suffit que vous répondiez à mes questions. Avez-vous des lettres ou des papiers concernant Martinovitch, abbé de Sasvar, le capitaine Laxkovitsh, le comte Shigray, MM. Hajnozy, Sent-Mariay ou Sotartshek ?

— Non. Cependant... attendez ; je fais erreur ; il doit y avoir parmi mes vieux papiers une lettre d'Hajnozy, datée d'il y a six ans, au moins. Il m'écrivait pour me remercier d'un conseil médical. Il était alors gouverneur civil du comitat de Pesth.

— Cette lettre n'a rien de politique. Je n'ai pas à m'en occuper. Auriez-vous en votre possession une copie manuscrite du catéchisme de l'homme et du citoyen, traduit en hongrois ? L'avez-vous lu ?

— Je n'ai point de copie de ce catéchisme et je ne l'ai pas lu ; mais j'ai lu le catéchisme de la Révolution, par Gérard.

— Je ne vous ai pas posé cette question, docteur. Croyez-en mon avis : si l'on vous questionne de nouveau, ne mentionnez pas ce dernier livre. Bornez-vous à répondre négativement aux

Digitized by Google

premières questions que je vous ai adressées. Pouvez-vous également me donner votre parole que vous n'entretenez aucune correspondance avec les conspirateurs?

— Je vous la donne.

— Cela me suffit. Docteur Kovatch, j'ai toujours eu le plus profond respect pour votre caractère, la plus haute estime pour votre savoir. Je déplore profondément la nécessité où je me suis vu d'apporter le trouble dans cet asile de la vertu et de la science. Je ne suis pas l'homme que je parais être à Mlle Ellen Kovatch. Un jour peut-être, apprenant à me mieux connaître, rétractera-t-elle de dures paroles.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

La nationalité hongroise est une de celles dont notre recueil a toujours embrassé la défense. Pendant des siècles, les Hongrois et les Polonais furent l'avant-garde des populations chrétiennes contre les Turcs; un jour, peut-être, ils deviendront l'avant-garde de la civilisation moderne contre l'invasion moscovite. Ce qui nous a séduit dans les *Scènes historiques* que nous publions, c'est l'expression modérée, mais juste, du principe libéral que la révolution française avait réveillé en Hongrie à la fin du dernier siècle.

Nos lecteurs ont dû remarquer comme nous l'à-propos acquis en quelques jours par l'article de la dernière livraison sur *les Espérances de l'Italie*. Nous n'étions nullement dans la confidence du Congrès, mais nous nous sommes réjouis qu'il se soit élevé dans le sein de cet aréopage une protestation qui doit être tôt ou tard écoutée, si elle ne l'est déjà. C'est la voix de l'avenir.

Nous ne voulons, du reste, que signaler ici la coïncidence toute fortuite de l'article que nous rappelons et la note attribuée à M. le comte de Cavour.

Digitized by Google

MŒURS. — USAGES.

LA NOUVELLE NÉCROPOLE DE LONDRES.

Une réunion composée de gens de loi, de négociants de la Cité et d'autres personnes se constitua, il y a quelques années, en une Compagnie ayant pour objet la réforme du système d'inhumation des morts de la capitale. C'étaient des hommes qui avaient l'habitude des affaires, et qui procédèrent en conséquence. Ils commencèrent par se rendre acquéreurs de vastes terrains de bruyères marécageuses, situés dans le comté adjacent de Surrey, et réunissant toutes les conditions nécessaires à la nécropole d'une grande ville : — l'étendue, la beauté du site, l'isolement, une distance convenable, en même temps que la facilité d'accès. Telle fut l'origine de la « Compagnie de la Nécropole de Londres » et de son cimetière à Woking. Nous avons visité cet établissement il y a quelques jours, et nous allons rendre compte de cette visite, en prévenant toutefois que nous n'avons d'autre but que de propager des informations que nous ne croyons pas dépourvues d'intérêt.

La matinée est sombre, et semble annoncer un jour pluvieux ; mais le temps s'éclaircit peu à peu, le soleil perce le voile de brume qui enveloppait la Cité, et vers neuf à dix heures, au moment où nous atteignons *Charing-Cross*, nous avons devant nous la perspective d'une belle journée d'automne. Cet espoir semble se confirmer à mesure que nous approchons de Westminster ; le soleil, qui dore le faîte de la vieille abbaye et les travaux inachevés de la tour de l'horloge du nouveau Parlement, dissipe rapidement les vapeurs encore suspendues sur le fleuve, et brille de tout son éclat au moment où nous traversons le pont pour entrer dans

Digitized by Google

Westminster-Road. C'est là que la Compagnie de la Nécropole a établi le débarcadère de l'embranchement qui se relie au chemin de fer du Sud-Ouest.

Nos amis arrivant, nous passons de la salle d'attente sur la plate-forme. Il est onze heures, et la locomotive chauffe : les wagons de voyageurs sont placés en tête du convoi, c'est-à-dire à l'extrémité de la plate-forme la plus rapprochée de la ligne principale ; à l'autre extrémité stationne le massif tender, avec ses voyageurs, qui dorment du sommeil éternel. Dans ce tender, les compartiments destinés à recevoir les cercueils sont séparés les uns des autres comme dans les wagons de deuxième et de troisième classe, et s'ouvrent comme ceux-ci, au moyen de portières disposées de chaque côté. Une de ces portières ayant été ouverte, nous voyons les cases ou cellules à cercueils, placées l'une au-dessus de l'autre, chaque cercueil occupant sa case particulière, et se trouvant par le fait, lorsque la portière est refermée, aussi isolé que s'il était transporté dans un corbillard privé. Pour prévenir tout accident pendant leur rapide trajet, les cercueils sont encore assujettis au moyen de fortes courroies.

On ne saurait trop louer l'ordre, l'absence de bruit, la décence avec lesquels s'opèrent la réception, le transport et le dépôt des cercueils dans le tender. Ce sont là des causes de succès, non moins que la propreté qui règne dans tout l'établissement. Quoique nous ayons passé près d'une demi-heure à la station et que nous ayons ensuite voyagé jusqu'à Woking avec dix-huit cercueils dans le char funèbre, nous ne vîmes rien, à moins que nous ne l'ayons volontairement cherché, qui indiquât que nous fussions en pareille compagnie : ce fut seulement en apercevant dans le lointain, au milieu des ondulations du « champ de repos, » un ou deux cercueils recouverts de leurs noires draperies, et que l'on transportait à leur dernière demeure à l'aide de civières montées sur des roues légères, que nous fûmes rappelés au sentiment de la réalité.

Les pièces qui se trouvent de plain-pied avec la plate-forme sont des bureaux et des salles d'attente de première classe. L'étage au-dessous renferme d'autres bureaux et les salles d'attente de seconde classe ; le rez-de-chaussée est occupé par des bureaux et d'autres salles pour les voyageurs de troisième classe, les entre-

Digitized by Google

preneurs de pompes funèbres et les gens de service. Ces salles sont décorées de la même manière que les salles affectées aux voyageurs de première et de seconde classe.

Les cercueils, à leur arrivée, sont déposés dans un endroit particulier, d'où ils sont élevés jusqu'au niveau de la plate-forme du chemin de fer au moyen d'un appareil mû par la vapeur. Si le cercueil arrive à la gare la veille du jour fixé pour l'inhumation, — et l'on n'en reçoit pas plus tôt, — il existe à chaque étage une pièce spécialement affectée à sa réception, et l'appareil le monte soit au premier étage, soit au second, selon qu'il s'agit d'un enterrement de deuxième ou de première classe. Les corps sont ainsi transportés, d'une manière tout à fait privée, soit au lieu de dépôt temporaire, soit directement sur le tender funèbre.

Si nos souvenirs sont exacts, une des dispositions du plan d'inhumations *extramurales* présenté par le Bureau de Santé avait pour objet de faire passer tous les cadavres, au bout d'un certain nombre d'heures après la mort, entre les mains des agents qui auraient été désignés par le gouvernement. Cette disposition était très-sage. Ceux qui savent comment sont logés les pauvres de Londres ne connaissent que trop les horreurs résultant de l'usage où l'on est de conserver, souvent pendant plusieurs jours, les morts au milieu des vivants, et l'avantage que l'on trouverait dans l'établissement de lieux publics où pourraient être déposés les morts avant leur enterrement. Le besoin de ces lieux de dépôt serait moins urgent si la majorité des individus forcés de vivre à Londres avait la perspective d'être mieux logée qu'elle ne l'est actuellement; mais cette amélioration ne peut se réaliser que lentement, car les associations qui se sont formées dans ce but ne sauraient opérer que sur une échelle fort restreinte. La Compagnie de la Nécropole avait, dès l'époque de sa création, soumis à l'autorité un plan qui tendait à l'établissement d'un dépôt de ce genre; mais les habitants de la paroisse où l'on se proposait de placer la station d'embranchement s'élevèrent contre l'idée d'un dépôt de cadavres dans leur voisinage. Ce dépôt n'eût été, bien entendu, que temporaire, organisé d'ailleurs dans les conditions hygiéniques nécessaires et de manière à satisfaire à toutes les convenances; mais l'opposition était trop forte pour qu'il fût possible de lui résister. Les associations, aussi bien que

Digitized by Google

les individus, ont, comme on le voit, à lutter contre les préjugés et l'ignorance, toutes les fois qu'il s'agit d'introduire quelque amélioration radicale. Si les progrès de l'éducation sont à désirer dans un sens plutôt que dans un autre, c'est sur une foule de questions qui se rapportent à la mort, et qui sont exploitées par la barbarie et la superstition.

Mais, tandis que nous nous livrons à ces réflexions, les préparatifs de départ ont été terminés et le convoi se met en marche. Nous rejoignons bientôt la ligne principale et nous poursuivons rapidement notre course sur un des plus beaux chemins de fer de l'Angleterre. A mesure que nous nous éloignons des bords de la Tamise pour nous élever dans la campagne, le paysage prend un aspect de plus en plus intéressant. A Kingston, de riches échappées nous laissent entrevoir les rampes boisées du Berkshire ; et plus loin, jusqu'à Esher et Weybridge, s'étendent ces plateaux aux teintes roussâtres, particuliers aux comtés du sud de l'Angleterre. Tantôt ces plateaux sont entrecoupés de champs de blé, tantôt émaillés de fermes ou de petits groupes de chaumières. Là, serpente dans le lointain un ruisseau qui, en se rapprochant de la ligne, vient se perdre dans un marais couvert de joncs et constellé de fleurs aquatiques. Ici, nous nous enfonçons dans une tranchée, dont les flancs sont tapissés de convolvulus sauvages, aux fleurs blanches comme la neige ; et bientôt, débouchant de nouveau dans la plaine, nous découvrons d'immenses bruyères, légèrement ondulées, qui se déroulent à perte de vue jusqu'à l'horizon bleuâtre. Peu après Weybridge commence le domaine de la Compagnie de la Nécropole, qui, longeant sur une distance de plus de quatre milles la ligne du sud-ouest, s'étend dans la direction de Farnborough et de Pirbright. Le convoi, gravissant un plan légèrement incliné, d'où l'on aperçoit la petite rivière Wey et le canal de Basingstoke, entre sur un vaste plateau accidenté par de nombreux mouvements de terrain et encadré en partie par des collines verdoyantes. Nous parcourons ainsi une distance de deux milles : en quelques endroits, la bruyère marécageuse arrive jusqu'au bord des rails ; dans d'autres, nous longeons des champs de blé, versés par la pluie ou le vent, des carrières d'où l'on a récemment tiré du gravier. Nous commençons à découvrir le ci-

Digitized by Google

metière, qui se trouve à notre gauche. Nous voyons la route qui sépare le terrain consacré de celui qui ne l'est pas ; la clôture qui entoure les quatre cents acres (environ cent soixante-dix hectares) maintenant réservés pour les enterrements ; l'église et la chapelle, auxquelles on a donné ces dénominations différentes, bien qu'en réalité elles soient exactement pareilles ; les jolis monticules revêtus de gazon sur lesquels elles s'élèvent ; les salles de rafraîchissements avec leurs larges *verandas ;* la maison du chapelain ; les écuries et remises avec le logement du régisseur ; et une partie des jeunes plantations, des massifs de fleurs, des pelouses nouvellement gazonnées, et des allées qui se croisent en tous sens, comme un vaste réseau.

La propriété se compose de près de deux mille deux cents acres (huit cent quatre-vingt-dix hectares), formant deux lots, l'un de dix-sept cents acres, l'autre d'environ cinq cents. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ deux milles, et traversés l'un et l'autre par le chemin de fer. Le plus considérable de ces deux lots doit être employé entièrement comme cimetière, et il suffira pendant des siècles aux besoins de la capitale. Le plus petit, qui entoure la station de Woking, est destiné à recevoir des constructions ; le sol des environs fournit d'excellente terre à briques, et la Compagnie en fabrique déjà non-seulement pour ses propres besoins, mais pour être expédiées aux villes de la côte du sud. C'est à cette fabrication qu'on doit, indépendamment de la masse énorme de tuiles à drainage qui a été employée, les monceaux considérables de ces mêmes tuiles et de briques qu'on voit çà et là sur le terrain.

Cependant le convoi, avec son lugubre chargement, se détache de la ligne principale et passe sur l'embranchement qui conduit dans le cimetière. Après avoir circulé pendant quelque temps au milieu de plates-bandes de plantes américaines, de jeunes plantations, d'amas de gravier et de levées de terre, nous nous arrêtons devant la station ou salle de rafraîchissements attachée au terrain non consacré : le terrain consacré, dont l'église s'élève dans le lointain, en a une exactement pareille. C'est un bâtiment à un seul étage, dont le plancher est de plain-pied avec les wagons, et qui occupe trois côtés d'une sorte de cour carrée, revêtue d'asphalte, au centre de laquelle est une cor-

Digitized by Google

heille circulaire de plantes toujours vertes. Cette construction est entièrement en bois, et du côté qui regarde la cour règne un large *veranda* ou galerie couverte, dont la façade en treillage est artistement découpée. A l'extrémité de l'embranchement la plus rapprochée de l'église se trouvent de petites cellules, où les cercueils sont temporairement déposés ; derrière ces cellules attendent les civières destinées à transporter les cercueils ; et, ainsi protégés contre la curiosité du vulgaire, les convois funèbres se mettent en marche et arrivent, presque sans être vus, jusqu'aux abords de l'édifice sacré.

Mais nous mettons pied à terre, et, traversant l'asphalte sec et uni, nous entrons dans une salle d'attente de première classe. Elle est aussi claire et aérée qu'il soit possible de l'être. La lumière du soleil, pénétrant par les portes ouvertes et par de larges fenêtres, enlève aux chaises, à la table et au canapé, couverts de drap noir, une partie de leur sombre aspect, et, tombant sur le tapis aux vives couleurs étendu sur le plancher, renvoie sur les lambris et jusqu'au plafond des reflets chauds et lumineux. En hiver, ces salles sont chauffées par des foyers d'un aspect confortable. Quelques garçons circulent sans bruit dans l'établissement, portant aux voyageurs les simples rafraîchissements dont ils peuvent avoir besoin.

Tranquillement assis en attendant nos guides, nous sommes frappés de l'extrême fraîcheur et de la pureté de l'air. Cela tient peut-être à ce qu'ayant respiré si récemment l'atmosphère de Londres, la différence nous paraît d'autant plus sensible ; mais il est constant que nous ne nous rappelons pas avoir rencontré dans aucune partie de l'Angleterre un air aussi remarquablement pur : il est imprégné du parfum des bruyères, des pâturages et des montagnes qu'il a traversés en venant de la mer. Le calme profond qui règne en ces lieux leur prête aussi un charme particulier.

Nous repassons sur la plate-forme, d'où nous nous dirigeons, par des allées garnies de larges bordures de magnolias, de rhododendrons, d'azaléas et d'autres plantes exotiques, vers la montée qui conduit à la chapelle. On y célèbre en ce moment le service, et, au lieu d'entrer, nous nous arrêtons sur le sommet de ce mamelon, pour jouir de la beauté du tableau qui se déroule

Digitized by Google

autour de nous. On ne saurait imaginer rien de plus pittoresque. La bruyère, courte, frisée et d'un aspect brun foncé, car elle n'est pas encore en pleine fleur, tapisse à perte de vue la surface irrégulière du sol, excepté sur les points où elle a été envahie par la culture. Ici, des bois ; là, des champs ; plus loin, des bois encore ; puis enfin la longue chaîne de collines qui s'étend dans la direction de Bagshot et de Wanborough. Derrière nous s'élèvent en amphithéâtre d'autres hauts plateaux : ce sont les hauteurs de Chobham et celles de Weybridge. De notre position, nous dominons de vastes plaines, dont une partie porte le nom de bruyères de Woking. Jusqu'au règne de Jacques Ier, Woking formait, avec quelques autres paroisses adjacentes, un domaine de la couronne. C'était dans l'origine, ainsi que l'indique encore aujourd'hui la nature du sol, un pays de forêts. Il en était ainsi à l'époque de la conquête ; et, à en juger par le nombre de porcs qu'on y élevait, les essences de chêne et de hêtre devaient s'y trouver en abondance. Dans une situation pittoresque, près de la petite rivière Wey, on voyait encore, il y a quelques années, le vieux manoir qui paraît avoir servi de retraite à plusieurs des favoris et favorites des rois d'Angleterre. C'est là que vinrent les de la Spencer, et d'autres. Wolsey y résidait lorsqu'il reçut la nouvelle de sa promotion au cardinalat, et la duchesse de Cleveland de Charles II l'habita à plusieurs reprises. Cette propriété, qui finit par passer dans la famille du lord Onslow actuel, fut vendue par lui, en 1853, à la Compagnie de la Nécropole, et elle est destinée maintenant à servir de sépulture à des générations qui n'ont pas encore vu le jour.

Descendant par une rampe gazonnée, nous remarquons des allées nouvellement tracées et bordées de différentes espèces d'arbres, entre autres d'ifs d'Irlande. Mais les plantes grasses d'Amérique s'y rencontrent partout en grande majorité, et sont d'ailleurs communes dans tous les environs. Ce coin du comté de Surrey est le domaine de l'azaléa et du rhododendron. A Knap's Hill, qui est éloigné de moins de trois milles, se trouve la fameuse pépinière de M. Waterer, qui, il y a une quarantaine d'années, mit en culture cent vingt acres de marais et de bruyères, et les transforma en un délicieux jardin. Là croissent et se développent dans toute leur beauté le noble magnolia, les rhododen-

Digitized by Google

drons, les azaléas, les kalmias, les andromèdes, et une foule d'autres plantes exotiques, ne formant aux mois de mai et de juin qu'une masse de fleurs, qui embaume l'air à plusieurs milles à la ronde.

Nous vîmes un nombre considérable de travailleurs à l'ouvrage; dans le temps des plantations, on en emploie, en moyenne, six cents par jour. Quant aux tombeaux, les petits monticules qui indiquent leur emplacement paraissent encore peu nombreux pour un si vaste espace; cependant les enterrements, qui augmentent rapidement, donnent pour les deux sections du cimetière une moyenne d'environ trente par jour, y compris les dimanches, ce qui présente un total de deux cent dix par semaine. Nous nous informâmes si certains jours donnaient un plus grand nombre d'enterrements que les autres, et l'on nous apprit que le vendredi était le jour où Londres envoyait ses morts en plus grande quantité. Nous ignorons si ce fait est général; mais il nous paraît mériter attention, surtout s'il concorde avec les données fournies par les rapports hebdomadaires du garde général des registres de l'état civil. Quelques-unes des tombes sont placées au milieu de taillis futurs; d'autres dans des prés qui n'ont point encore été retournés par la bêche; celles-ci parmi les bruyères en fleur, celles-là à l'ombre des magnolias et des azaléas. Dans l'une et l'autre section du cimetière, les pierres funéraires et les monuments sont assez clair-semés, et, à notre avis, moins il y en a, mieux cela vaut.

Nous traversons la route de ceinture pour passer dans le terrain consacré, et nous montons à l'église. Un convoi funèbre vient d'en sortir, accompagné du prêtre, et nous entrons. L'édifice est extrêmement simple et disposé en forme de croix latine; les deux côtés du transsept sont garnis de fenêtres, et des portes, percées aux deux extrémités opposées, laissent circuler l'air et la lumière du soleil. Les traverses du toit sont en chêne ou en bois imitant le chêne, comme dans les vieilles constructions du moyen âge. Le sol est revêtu de briques, formant une sorte de marqueterie noire et rouge, et toutes les autres décorations présentent le même caractère de simplicité.

Plusieurs paroisses de Londres ont un certain espace qui leur est assigné dans ce terrain consacré. Ces lots ont été alloués gra-

Digitized by Google

tuitement, la Compagnie n'ayant d'autre bénéfice que les droits modérés qu'elle perçoit sur les enterrements. Quelques inhumations ont lieu dans ce moment même, et en avançant nous arrivons à une rangée de fosses nouvellement ouvertes. Elles sont creusées les unes à côté des autres, et séparées seulement par l'espace de terre nécessaire ; quoiqu'elles aient au moins six pieds de profondeur, le fond et les parois en sont parfaitement secs. C'est là le résultat du drainage, et, jusqu'à un certain point aussi, de la nature du sol, composé d'une croûte de tourbe reposant sur du sable, — témoignage du séjour des mers et de l'existence des forêts qui leur ont succédé. Quand on se rappelle l'impur mélange de boue et d'eau qui remplit un si grand nombre de fosses dans les cimetières de Londres, on n'en apprécie que mieux la décence de celles que nous avons sous les yeux, en songeant surtout que chaque cadavre a sa fosse séparée, au lieu d'être entassés les uns sur les autres, d'après cet horrible système d'inhumation « par couches, » si souvent signalé dans les rapports faits au Parlement.

Mais, en laissant même de côté les avantages incontestables que présente la Nécropole sous le rapport sanitaire et sous celui de la décence, laissant de côté les progrès de l'opinion publique en faveur des inhumations extramurales, la modération de ses tarifs serait à elle seule une recommandation suffisante. D'après une clause insérée dans l'acte qui a consacré l'existence légale de la Compagnie, les frais d'un enterrement opéré pour le compte d'une *union* ou d'une paroisse sont bornés à la somme de 14 shillings (17 fr. 50 c.). Ce prix comprend tous les frais de réception, de transport, d'inhumation, et l'allée et le retour de deux personnes. Une tombe de première classe à perpétuité, y compris le transport du corps, le service funéraire et l'enterrement, coûte 2 liv. st. 10 shillings (62 fr. 50 c.) ; une tombe de seconde classe, tous frais également compris, 1 liv. st. (25 fr.). Les frais de transport et de retour des personnes qui accompagnent le convoi sont des plus modérés. La Compagnie se charge encore, à un prix fixé, de tous les frais d'un convoi ; ce qui épargne aux familles des démarches toujours fort pénibles, et, dans neuf cas sur dix, des extorsions inévitables en pareille circonstance. La famille jette à la poste une lettre renfermant une certaine somme,

Digitized by Google

et n'a plus à s'occuper de rien ; elle a, en outre, l'assurance que les restes de ceux qu'elle aimait reposent sous un ciel pur, au sein d'une riante nature. Il est presque inutile d'ajouter que la Compagnie de la Nécropole et les autres Compagnies formées dans un but semblable sont l'objet d'une vive opposition de la part des entrepreneurs de pompes funèbres, particulièrement de ceux qui exploitent les classes moyennes : ils ne se font aucun scrupule de répandre à cet égard les calomnies les plus absurdes, qui trop souvent trouvent dans l'ignorance du vulgaire des échos complaisants. Mais en ceci, comme dans toutes les autres grandes questions d'utilité publique, la vérité finit toujours par prévaloir.

Il n'y a point ici de monopole à craindre, car d'autres sociétés d'enterrement se sont récemment formées, et nous ne doutons pas qu'il ne s'en forme encore d'autres, maintenant que la loi sur la commandite facilite les opérations qui demandent de grands capitaux [1]. Jusqu'à présent le cimetière de Woking, grâce à la distance convenable où il se trouve, à sa vaste étendue, jointe aux facilités d'accès et aux avantages remarquables du site, justifie pleinement le nom qu'on lui a donné de Nécropole de Londres. Un jour viendra peut-être où de nouvelles associations se chargeront de transporter les morts de la capitale dans des solitudes encore plus éloignées, et peut-être aussi, dans un temps encore plus reculé, les progrès des sciences chimiques permettront-ils de décomposer, par quelque procédé instantané, le corps humain en ses éléments primitifs, et de supprimer ainsi les tombeaux et leur corruption.

Nous revenons au joli bâtiment orné de *verandas*, d'où nous étions partis. Nous nous arrêtons quelques minutes sur la bruyère encore intacte, pour observer ses nombreuses variétés, la richesse de ses teintes, le parfum de ses fleurs, sur lesquelles des myriades d'abeilles sauvages sont occupées à butiner, voltigeant çà et là avec un bourdonnement harmonieux. La bruyère de Woking a été renommée, de temps immémorial, pour ses plantes odori-

[1] Ce n'est que tout récemment qu'en Angleterre, c'est-à-dire dans le pays le plus commercial du monde, la législation a reconnu les vrais principes de la société en commandite, consacrés depuis cinquante ans par notre Code de commerce. Les commanditaires étaient jusqu'à ce jour personnellement responsables des dettes de la société, ce qui détournait nécessairement les capitaux de ce genre de placement, si utile au développement des affaires. (*Note du Réd.*)

Digitized by Google

férantes. Les paysans des environs s'y rendaient, dans la saison, pour y cueillir une certaine plante tenant du myrte et du laurier, et dont ils se servaient pour parfumer le linge, de préférence à la verveine et à la lavande. Après nous être reposés quelques instants, nous prenons le train qui nous ramène à la capitale.

Il paraîtra peut-être assez étrange de se servir du mot plaisir en parlant d'une journée passée dans un cimetière, quelque éloigné qu'il soit de la ville ; mais il n'en est pas moins vrai que cette excursion a été pour nous une véritable partie de plaisir. La mort ne nous inspire aucune appréhension et ne nous suggère pas d'idées noires. Nous la regardons comme une loi de la nature, loi pleine de sagesse et de bienveillance, comme un changement qui a pour effet de transporter la partie immatérielle de notre être au milieu de nouvelles scènes, selon le mérite de nos œuvres. Nous espérons, en ce qui nous concerne, revoir encore Woking par quelque belle journée d'été, avec ses azaléas et ses rhododendrons en pleine fleur, en attendant le dernier voyage que nous y ferons, lorsque notre tâche ici-bas sera accomplie autant qu'il est en nous, et que la plume avec laquelle nous traçons ces lignes sera brisée pour toujours.

(*Chambers's Journal.*)

Digitized by Google

L'ÉPHÉMERE.

—

Nous trouvons dans les *Notes and Queries* un charmant apologue philosophique du docteur Franklin, connu sans doute déjà de quelques-uns de nos lecteurs, mais que le journal anglais reproduit comme rédaction nouvelle de l'apologue primitif et bien perfectionné sous sa forme française par l'illustre docteur.

C'est sous cette forme même qu'il fut envoyé de Paris à une dame de distinction dans une lettre caractéristique que nous citons textuellement : « Voici, chère milady, une jolie petite plaisanterie de M. Fran-« klin, que j'ai fait copier de la plus petite écriture possible, afin de ne « pas vous ruiner en frais de poste. Vous la trouverez toute pleine de « gaieté, de moralité et d'une critique légère dont vous sentirez bien la « finesse, vous qui connaissez ce pays-ci.

« Il faut que j'embrasse encore mon aimable milady avant de fer-« mer mon paquet, car j'ai peur que la poste ne parte. » L'écriture de cette lettre est, en effet, presque microscopique. L'apologue est imprimé en anglais dans la dernière édition américaine des œuvres de Franklin (1836), avec ce titre : *L'Ephémère, emblème de la vie humaine*, adressé à Mme Brillon de Passy. L'éditeur ajoute dans une note que les réflexions du vénérable *Ephémère* avaient paru aussi dans la *Gazette de Pensylvanie*, comme épisode d'un *Essai sur la vanité humaine :* Franklin était alors le rédacteur et l'éditeur de ce journal.

L'ÉPHÉMÈRE.

Avertissement.

Mme B. est une dame fort aimable et qui possède un talent distingué pour la musique ; elle demeure à Paris, où elle est en société avec M. Franklin. Ils avaient, dans l'été de 1776, été passer ensemble une journée au Moulin-Joli, où ce même jour voltigeait sur la rivière un essaim de petites mouches, que l'on nomme éphémères, et que le peuple appelle de la manne. M. Franklin les examina avec attention, et envoya le lendemain à Mme B. la lettre dont voici la traduction :

« Vous pouvez, ma chère amie, vous rappeler que lorsque nous passâmes dernièrement cette heureuse journée dans les jardins délicieux et la douce société du Moulin-Joli, je m'arrêtai dans une des promenades que nous fîmes, et que je laissai quelque temps la compagnie la continuer sans moi. On nous avait montré un nombre infini de cada-

Digitized by Google

vres d'une petite espèce de mouches que l'on nomme éphémères, dont on nous dit que toutes les générations successives étaient nées et mortes dans le même jour. Il m'arriva de remarquer sur une feuille une compagnie vivante qui faisait la conversation. Vous savez que j'entends le langage des espèces inférieures à la nôtre ; ma trop grande application à leur étude est la meilleure excuse que je puisse donner du peu de progrès que j'ai faits dans votre langue charmante. La curiosité me fit écouter les propos de ces petites créatures ; mais la vivacité propre à leur nation les faisant parler trois ou quatre à la fois, je ne pus presque rien tirer de leurs discours ; je compris cependant, par quelques expressions interrompues que je saisissais de temps en temps, qu'ils disputaient avec chaleur sur le mérite de deux musiciens étrangers, l'un un cousin, et l'autre un bourdon. Ils passaient leur temps dans ces débats avec l'air de songer aussi peu à la brièveté de la vie que s'ils en avaient été assurés pour un mois. Heureux peuple ! me dis-je, vous vivez certainement sous un gouvernement sage, équitable et modéré, puisque aucun grief public n'excite vos plaintes, et que vous n'avez de sujet de contestation que la perfection ou l'imperfection d'une musique étrangère.

« Je les quittai pour me tourner vers un vieillard à cheveux blancs, qui, seul sur une autre feuille, se parlait à lui-même. Son soliloque m'amusa ; je l'ai écrit dans l'espérance qu'il amusera de même celle à qui je dois le plus sensible de tous les amusements, celui des charmes de la société et de l'harmonie divine de ses concerts.

« C'était, disait-il, l'opinion des savants philosophes de notre race, qui ont vécu et fleuri longtemps avant notre âge, que ce vaste monde (le Moulin-Joli) ne pourrait pas lui-même subsister plus de dix-huit heures, et je pense que cette opinion n'était pas sans fondement, puisque par le mouvement apparent du grand Luminaire qui donne la vie à toute la nature, et qui, de mon temps, a d'une manière sensible considérablement décliné vers l'océan[1] qui borne cette terre, il faut qu'il termine son cours à cette époque, s'éteigne dans les eaux qui nous environnent, et livre le monde à des glaces et à des ténèbres qui amèneront nécessairement une mort et une destruction universelles. J'ai vécu dix-sept heures dans ces dix-huit : — c'est un grand âge, ce n'est pas moins de mille vingt minutes. Combien peu d'entre nous parviennent aussi loin ! J'ai vu des générations naître, fleurir et disparaître. Mes amis présents sont les enfants et les petits-enfants des amis de ma jeunesse, qui, hélas ! ne sont plus, et je dois bientôt les suivre ; car, par le cours de la nature, je ne puis m'attendre, quoiqu'en bonne santé, à vivre encore

[1] La rivière de Seine.

Digitized by Google

plus de sept à huit minutes. Que me servent à présent tous mes travaux, toutes mes fatigues pour faire sur cette feuille une provision de rosée douce que je ne puis vivre assez pour consommer ? Que me servent les débats politiques dans lesquels je me suis engagé pour l'avantage de mes compatriotes habitants de ce buisson, ou mes recherches philosophiques consacrées au bien de notre espèce en général. En politique, que peuvent les lois sans les mœurs[1] ? Le cours des minutes rendra la génération présente des éphémères aussi corrompue que celle des autres buissons plus anciens, et par conséquent aussi malheureuse ; et en philosophie, que nos progrès sont lents ! Hélas ! l'art est long et la vie est courte[2]. Mes amis voudraient me consoler par l'idée d'un nom qu'ils disent que je laisserai après moi ; ils disent que j'ai assez vécu pour la gloire et pour la nature ; mais que sera la renommée pour un éphémère qui n'existera plus ? L'histoire; que deviendra-t-elle lorsqu'à la dix-huitième heure, le monde lui-même, le Moulin-Joli tout entier sera arrivé à sa fin, pour n'être plus qu'un amas de ruines ?

« Pour moi, après tant de recherches actives, il ne me reste de bien réel que la satisfaction d'avoir passé ma vie dans l'intention d'être utile, la conversation aimable d'un petit nombre de bonnes dames éphémères, et, de temps en temps, le doux sourire et quelques accords de la toujours aimable Brillante. »

[1] Quid leges sine moribus ? Horace.
[2] Hippocrate.

Digitized by Google

MISCELLANÉES.

MŒURS RUSSES [1].

UNE NOCE DE MARCHANDS A MOSCOU.

La noce dont j'ai à vous parler ne date pas d'hier. A une époque où les mœurs et les habitudes des différentes classes tendent à se confondre dans une triste monotonie, il ne faut plus chercher ces traits frappants qui animent la physionomie d'une société. Des noces comme celles que je veux décrire se voyaient il y a trente ans et plus. Peut-être dans notre faubourg, de l'autre côté de la Moskowa, trouverait-on encore quelque chose qui en approche ; mais, en général, pour une solennité de ce genre, le commerce de Moscou n'a conservé, de tous ces vieux usages, que le carrosse doré attelé de deux chevaux noirs ou gris, flanqué de deux laquais en grande livrée, et orné de ces armoiries fantastiques qui ont l'avantage d'appartenir à tout le monde et de ne causer de jalousie à personne. Pour tout le reste, la noce d'un marchand se passe à peu près comme celle d'un seigneur.

Je prie mes lecteurs de se transporter avec moi chez l'honorable négociant de première classe Kharlampi Nikititsch Tzibikof. Sa maison à trois étages, autrefois la propriété d'un noble, a conservé sa façade aristocratique ; mais l'intérieur a complétement

[1] Ce fragment est traduit d'un livre intitulé *Moscou et les Moscovites*, par Zagoskine. Cet auteur, mort il y a trois ans, est un de ceux qui ont reproduit les mœurs et les types russes avec le plus d'habileté. (*Note de la direction.*)

Digitized by Google

changé. Les grands carreaux des fenêtres, les belles glaces, les cheminées de marbre, les portes sculptées ont disparu : on en a fait de l'argent. Dans le salon, sur un divan de cuir, est assis le propriétaire, homme d'un certain âge, à longue barbe, et en caftan bleu, ayant devant lui, sur une table, une bouteille de *kwass* et un verre. De l'autre côté de la table se tient debout un autre homme, de taille moyenne et en frac usé. Ce personnage, qui s'intitule bourgeois de la classe des affranchis et s'appelle Côme Prokoritsch, est de sa profession *canditer*[1], entrepreneur de bals, noces et festins. Maintenant, ayez la patience d'écouter le dialogue :

« Eh bien ! mon cher, c'est entendu, tu te charges de tout, musique, chanteurs, souper, rafraîchissements, voitures....

— De tout, Kharlampi Nikititsch ; soyez tranquille, cela marchera bien.

— Oui, oui, vous dites toujours cela, et le jour venu.....

— Encore une fois, soyez sans inquiétude : je sais à qui j'ai affaire et sur quel pied les choses doivent aller chez vous.

— Prends garde surtout que les chanteurs ne soient pas du même numéro que ceux qui ont figuré à la noce de ma parente Agraféna Stépanowna. Quand ils ont entonné : « Viens, ma colombe, » toute la compagnie s'est échappée ou s'est bouché les oreilles.

— N'ayez pas peur, au nom du ciel. Vous aurez une troupe sans pareille : des voix ! des voix ! Bien habile est celui qui y trouverait à redire.

— A la bonne heure ! C'est que, vois-tu, je marie ma fille aînée, et mon gendre n'est pas un homme de rien : il sert avec distinction dans les emplois civils ; il porte un titre et il est présenté pour une décoration. Tu comprends, mon cher, que je ne puis pas faire mauvaise figure. Attention ! je veux un souper copieux, de tout en abondance.....

— Cela va sans dire. Voulez-vous savoir le menu ? Il y aura dix plats, sans compter les *pirojki*[2] et le dessert.

[1] Ce mot vient de *conditor*, usité en Allemagne pour désigner un pâtissier-confiseur. (*Note du rédacteur.*)

[2] Les *pirojki* sont des gâteaux qu'on mange avec le potage. (*Note du rédacteur.*)

Digitized by Google

— Dix plats seulement?

— Il ne se peut davantage, Kharlampi Nikititsch! C'est la mode à présent.

— Connu! connu! tu suis la mode pour mettre plus d'argent dans ta poche. Mais enfin, soit! Au moins n'épargne pas l'article des friandises, fruits, confitures, etc. Surtout ne nous donne pas du champagne de Crimée. Je ne veux pas de votre maudite tisane.

— Au nom du ciel, rassurez-vous! En suis-je donc à mon coup d'essai? La semaine dernière, j'ai organisé un repas de noce chezS on Excellence Zacharie Dmitriéwitsch Volghine. Je leur ai servi du champagne de Champagne.....; c'est-à-dire que toute la société a roulé sous la table.

— Bravo! Et aurons-nous une musique militaire?

— Musique de bal aussi, si vous voulez.

— Non, non, ne me parle pas de violons qui jouent sous leur nez sans qu'on entende rien. Vivent les instruments de cuivre! C'est un tonnerre à briser le tympan à une demi-lieue de distance. Voilà de la musique!

— Ce sera comme vous voudrez.

— Et la voiture?

— La voiture est superbe, avec des chevaux de choix et des laquais de six pieds, en livrée neuve.

— C'est dommage que nous soyons si près de l'église.

— Eh! qui vous force d'y aller tout droit? Le marié attendra bien pendant que nous ferons un tour dans le quartier.

— Ma foi! tu as raison. Et même qui nous empêche d'empiéter un peu sur le quartier voisin?

— Rien de plus simple. Vous vous ferez voir dans la moitié de la ville, si vous voulez.

— A merveille! Et combien demande-t-on pour la voiture?

— Cent cinquante roubles, et peut-être davantage.

— Les brigands! Pour deux heures, cent cinquante roubles!

— Mais, songez donc, il faut que les chevaux mangent.

— Bah! pour une promenade dans le quartier ne vas-tu pas les plaindre?

Digitized by Google

— A propos, les mariés viendront-ils de l'église, et dîneront-ils avec leurs couronnes ?

— Y penses-tu ? Mon gendre sera en uniforme. Cela ferait un bel effet !

— C'est vrai. Pour un employé du gouvernement, ce n'est pas convenable.

— Encore une chose. Puisque tu te charges de tout, n'oublie pas d'illuminer la maison.

— En dehors ?

— Sans doute ! Le dedans me regarde.

— Fort bien. Nous mettrons aussi des lampions sur le trottoir. On peut même établir une tente de coutil à la porte.

— Fais de ton mieux. Nous avons, je crois, tout prévu; n'oublie rien.

— Dormez en paix, Kharlampi Nikititsch ! Vous savez à quel point je vous considère; et d'ailleurs nous ne sommes pas tout à fait étrangers l'un à l'autre; feu ma mère et la vôtre étaient un peu cousines.

— Bah ! Prokoritsch ! as-tu l'ambition d'être de la famille ?

— Mais vous savez bien que nos deux mères étaient des affranchies du prince de...

— Ta, ta, ta ! c'est heureux que tu ne remontes pas à notre père Adam. Ecoute, mon cher, commence par amasser un capital un peu rond, deviens marchand de première classe, alors nous pourrons t'appeler cousin. Jusque-là, tu comprends...

— Oh ! Kharlampi Nikititsch, ce que j'en dis, c'est pour parler. Je n'aurais jamais la hardiesse...

— C'est de la vanité, mon garçon, pas autre chose.

— Pouvez-vous le croire, Kharlampi Nikititsch ? Comment, nous autres petites gens, aurions-nous l'idée de nous comparer à vous ? Riche à millions, comme vous êtes, il y a bien des généraux qui ne seraient pas dignes de votre alliance.

— A propos de généraux, dis-moi, Prokoritsch, pourquoi n'en aurions-nous pas un à notre fête ? Thadée Karpowitsch Mourlikine n'est pas plus grand seigneur que moi, et il avait à sa noce deux conseillers d'Etat, dont l'un même avait un crachat: je ne vois pas pourquoi il aurait l'avantage sur moi.

— Ainsi, vous ne seriez pas fâché d'avoir un général ?

Digitized by Google

— Qu'en penses-tu? Y aurait-il moyen ?

— Ecoutez, Kharlampi Nikititsch, je ne peux rien promettre ; mais je ferai tous mes efforts...

— Tu m'obligeras, mon ami. Tâche même que ce ne soit pas un général tout à fait ordinaire ; il faudrait... tu sais... (*Il passe sa main sur sa poitrine.*)

— J'entends ; une ou deux petites croix ; et si nous allions jusqu'au crachat ?

— Pas possible ! Oh ! mon bon, mon excellent ami, quel plaisir tu me ferais !

— Ce n'est pas une bagatelle ; mais enfin je le tenterai. Je vous quitte. Adieu, je n'ai pas de temps à perdre. La noce n'est-elle pas pour vendredi ?

— Adieu, mon cher Prokoritsch, je compte sur toi comme sur les murs du Kremlin. »

(*Côme Prokoritsch salue et sort.*)

Maintenant, mes lecteurs veulent-ils bien se transporter avec moi chez le conseiller Zacharie Dmitriéwitsch Volghine? Nous voici dans l'antichambre, qui est médiocrement propre, car elle est peuplée d'une demi-douzaine de laquais qui y apportent beaucoup de boue et n'en balayent guère. Passons dans la salle à manger : elle est un peu plus soignée ; le meuble en acajou serait beau s'il était frotté plus souvent ; mais comme cette besogne est confiée à Vanka, à Pétrouchka et à Stépane, je ne vous conseille pas de vous asseoir sur une chaise sans l'épousseter d'abord avec votre mouchoir. Ne croyez pas cependant que le maître de maison se plaise dans la saleté. Non, loin de là ; mais sa femme est mal portante et garde presque toujours la chambre : quant à lui, il est fort occupé et crie rarement après ses gens, parce qu'il croit que cela ne vaut rien pour sa santé. Ceux-ci s'excusent en disant qu'ils ont beaucoup de travail et peu de bras. Dans ladite salle, nous retrouvons l'honnête Côme Prokoritsch ; il est debout, l'œil fixé sur la porte qui conduit au cabinet de Son Excellence. Enfin cette porte s'ouvre : Prokoritsch fait un gracieux salut au domestique qui paraît.

« Ah ! c'est vous, dit celui-ci, C'est vous, Côme Prokoritsch ; qu'y a-t-il pour votre service ?

Digitized by Google

— Je voudrais parler à Son Excellence.

— Impossible en ce moment. Son Excellence va sortir.

— Je vous en supplie, obtenez-moi cinq minutes.

— Il n'y a pas moyen.

— Vous ne me refuserez pas. (*Il lui met quelque chose dans la main.*)

(*Le domestique portant la main à sa poche, et avec un charmant sourire :*)

— Le moment n'est pas opportun ; mais vous êtes si aimable qu'on ne peut vous résister. Attendez une seconde.

(*Il entre dans le cabinet et reparaît bientôt, suivi de Volghine.*)

— Général ! dit Prokoritsch, avec une profonde révérence.

— Bonjour, mon cher ! que désires-tu ?

— Excellence ! la semaine dernière, j'ai eu l'honneur de préparer un repas...

— Ah ! oui, pour la noce de mon fils. Je t'en fais mon compliment, ce n'était pas mal.

— J'ai donc été assez heureux pour mériter le suffrage de Votre Excellence ?

— Oui, je n'ai pas à me plaindre. Pourtant le champagne... euh ! euh !

— Oh ! Excellence ! c'était du meilleur de chez Depré. Peut-être s'était-il échauffé dans la salle.

— C'est possible... Eh bien ! mon brave, tout t'a été payé ?

— Tout, Excellence, et je vous renouvelle mes humbles remerciements.

— Alors, que souhaites-tu de moi ?

— Excellence, je crains que ma hardiesse ne vous mette en colère.

— De quoi s'agit-il donc ?

— J'ai à vous adresser une prière... Ma nièce se marie.

— Ah ! je t'en félicite... Et qui épouse-t-elle ?

— Un conseiller, Excellence.

— Diable ! ta nièce va être noble ; cela ne badine pas.

— Si Votre Excellence daignait...

— Viens-tu m'inviter à la noce ?

— Excellence ! nous vous bénirions...

Digitized by Google

— Mais, mon ami, à propos de quoi tiens-tu donc à m'avoir?

— Vous le demandez, Excellence? un personnage tel que vous... Je vivrais mille ans, je n'oublierais pas un honneur pareil! les enfants, les petits-enfants de ma nièce raconteraient encore...

— Assez, mon cher, assez...

— Excellence! toutes les fois que vous daignez assister à une noce, on dit que la bénédiction céleste descend sur les mariés.

— Bah! et qui prétend cela?

— C'est le bruit public, Excellence.

— Et à quand la noce?

— Demain, à sept heures du soir.

— Chez toi, sans doute?

— Non, Excellence: la mariée demeure chez son père, c'est là que se fait la noce.

— Que fait le père?

— C'est un riche négociant de première classe, Kharlampi Nikititsch Tzibikof.

— Ah ça, mon cher, entendons-nous: tu m'invites à une noce, et c'est pour aller dîner chez ce Tzibikof que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam?

— Excellence, il m'eût accompagné lui-même, comme c'était son devoir; mais, voyez la fatalité, il est au lit depuis ce matin.

— Comment! au lit? et sa fille se marie demain!

— Demain il se portera comme un charme.

— Et qu'a-t-il donc?

— Le feu a pris chez lui.

— Le feu! dans le fort de l'été?

— Voici comment. Il avait ordonné d'allumer le samovar[1]. La servante, imbécile s'il en fût, met du charbon outre mesure, apporte le samovar dans la chambre et s'en va. Or, le pauvre Tzibikof, à ce moment-là, s'était assoupi dans son fauteuil; la vapeur l'a entêté, et on a eu toutes les peines du monde à le faire revenir à lui: on lui a frotté les tempes avec du vinaigre; on lui a frappé dans les mains, on l'a.....

[1] Bouilloire à thé.

Digitized by Google

— Quelle imprudence !

— Par bonheur, il n'en est pas résulté d'autre mal, et Tzibikof sera bien vite consolé, si vous lui accordez l'insigne faveur...

— Allons ! allons ! c'est dit. Mais je t'en préviens, je ne mettrai pas mon uniforme.

— C'est bon pour d'autres ! mais vous, Excellence, on n'a qu'à vous voir, on sait qui vous êtes, votre figure le dit assez.

— Encore une chose : je n'irai pas à l'Eglise.

— Eh bien ! soyez assez bon pour venir tout droit à la maison, à huit heures. Je vais donner l'adresse à vos gens.

— C'est probablement de l'autre côté de l'eau ?

— Non, Excellence, c'est à deux pas d'ici, près du pont Yaouski.

— Eh ! mais...

— Oh ! Excellence ! vous verrez que ce n'est pas loin : cinq minutes, pas davantage. »

(*Le domestique, à ce moment, vient annoncer que la voiture est prête*).

« Allons, mon cher, adieu !

— Ainsi, Excellence, nous pouvons compter....

— J'ai donné ma parole, adieu ! »

(*Volghine sort. Prokoritsch s'adressant au domestique*) :

« Ah ça ! Antoine Sidoritsch ! surtout faites que Son Excellence n'oublie pas le rendez-vous.

— N'est-ce pas à huit heures ?

— Oui, neuf, au plus tard. Dites-moi, si c'était un effet de votre bonté, en habillant le général, ne pourriez-vous pas lui mettre un cordon ?

— Par-dessus son gilet ? c'est facile.

— Mais si Son Excellence ne voulait pas ?

— Bah ! Vous le connaissez bien ? Ce qu'on lui présente, il se le met sur le corps sans y regarder.

— Je vous recommande cela.

— Soyez tranquille.

— Merci, mille fois merci ! A propos, Antoine Sidoritsch ! il y aura des restes du souper. Permettez-moi de vous envoyer une ou deux bouteilles de vin du dessert....

Digitized by Google

— Vous êtes trop bon.

— Dites-moi, Son Excellence porte-t-elle toujours ses deux crachats?

— Toujours.

— A merveille! adieu! votre très-humble serviteur! »

Le jour suivant, à huit heures du soir, il n'y avait pas moyen de circuler devant la maison de Kharlampi Nikititsch Tzibikof : on y voit des voitures de toutes formes, la plupart peu élégantes, mais toutes attelées de beaux chevaux : il va sans dire qu'à l'endroit le plus apparent se remarque le carrosse doré dans lequel les jeunes époux sont revenus de l'église. Sur le grand escalier se presse et babille une foule de gens non invités à la noce, les curieux de la rue, les cuisinières du voisinage, même les femmes et filles de petits marchands : ces dernières sont visiblement protégées par deux invalides, qui ont été demandés à la police pour maintenir l'ordre dans l'antichambre et installer une musique militaire qui joue à l'arrivée de chaque invité. La compagnie se tient dans le salon autour des mariées, assis sur le divan. Il est impossible de contempler sans vénération profonde ce cercle de matrones, immobiles dans un majestueux silence. Quant à leurs toilettes, pour vous en faire une idée, imaginez l'étalage d'une revendeuse, bariolé de couleurs jurant entre elles, et de modes fantastiques. Kharlampi Nikititsch reçoit avec affabilité les félicitations de ses hôtes ; mais au lieu de la joie qu'une telle fête inspire d'ordinaire, sa figure exprime une inquiétude pénible. Il s'approche de Prokoritsch et lui dit :

« Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que par hasard il ne viendra pas?

— Soyez sans inquiétude, Kharlampi Nikititsch : quelque chose l'aura retenu.

— J'ai grand'peur; car j'ai dit à qui a voulu l'entendre que j'aurais à ma noce un général. S'il allait me manquer, que devenir, où me cacher?

— Rassurez-vous, encore une fois : à coup sûr, vous l'aurez; il a promis d'être ici à huit heures

— Il en est bientôt neuf!

— Que dites-vous? Alors permettez que je descende recevoir

Digitized by Google

Son Excellence au bas de l'escalier ; et vous, je vous en prie, restez à l'attendre dans l'antichambre.

— Pourquoi sitôt? J'irai quand il arrivera.

— Non, croyez-moi, Kharlampi Nikititsch, ne vous y fiez pas, vous pourriez n'être pas prévenu à temps ; cela serait joli ! C'est pour vous ce que j'en dis. Plus vous rendrez d'hommages à Son Excellence, plus sa visite vous fera honneur à vous-même. Si vous n'allez le recevoir que dans la salle, savez-vous ce qu'on dira ? Oh ! oh ! on voit bien que ce n'est pas un grand personnage, puisque le maître de maison y met si peu de cérémonie.

— C'est vrai, tu as raison. Descends, mon bon ami, descends, et aussitôt qu'il paraîtra, fais-le-moi savoir. Dis-moi, Prokoritsch, ne serait-il pas bon de lui sonner une marche pour son entrée ?

— Mais, oui, cela ne ferait pas mal.

— Tu sais, une marche triomphale, avec force trompettes?

— Naturellement. »

Prokoritsch sorti, le marchand donne des ordres aux musiciens. Après quelques minutes qui lui semblent un siècle, le bruit d'un équipage se fait entendre.

« Le général ! crie une voix sur l'escalier.

— Le général ! répète-t-on dans l'antichambre.

— Attention ! dit Tzibikof tout radieux, en s'essuyant le front. Mes enfants, faisons tous notre devoir ! »

L'orchestre entonne une marche formidable, et Zacharie Dmitriéwitsch Volghine, paré de ses deux crachats et de son cordon rouge, entre dans l'antichambre.

« Excellence ! dit Tzibikof, s'inclinant jusqu'à terre, de quelle gloire vous comblez ma maison ! Croyez à mon éternelle reconnaissance.

— Vous êtes notre père miséricordieux, dit tout bas Prokoritsch.

— Eh bien ! demande Volghine, êtes-vous remis de votre émotion ? On m'a dit que vous avez failli brûler ?

— Brûler ! Excellence ! brûler ? Ah ! je vois ce que vous voulez dire. Oui, certes, il y a de quoi, car c'est là un terrible coup de feu : si je suis remis, dites-vous ? il me faudra bien deux ou

Digitized by Google

trois jours pour me remettre : ce n'est pas une bagatelle, je vous jure.

— Une bagatelle ! il y a des gens qui en meurent.

— En mourir ! Excellence ! c'est un peu fort. Après tout, c'est possible : il est certain que c'est une rude épreuve. »

Saluant avec grâce à droite et à gauche, Volghine traverse la salle à manger. Arrivé au salon, on lui présente les mariés, puis, comme préparation au souper, on sert divers rafraîchissements, du thé, du champagne, du chocolat, des liqueurs, du caviar, des anchois, etc., etc., etc. Après quoi la compagnie passe dans la salle à manger et se met à table. Il est inutile de dire que Volghine occupe la place d'honneur, à la droite des jeunes époux. Kharlampi Nikititsch, selon l'usage, ne s'assied pas ; il va et vient, veillant à tout.

« Excellence ! dit-il à Volghine, ne reviendrez-vous pas à ce pâté de poisson ?

— Je vous rends grâce, Kharlampi Nikitisch ! j'en ai assez mangé.

— Ah ! Excellence ! je vous en supplie, comblez d'honneur ma vieillesse ! encore un morceau ! Et vous, Barbara Kharsampewna, y renoncez-vous aussi ? et vous, Martha Tichonowna, en restez-vous là ? Vraiment, Spiridon Ivanowitsch, je ne vous reconnais plus. Il fut un temps où vous saviez fêter un repas. Courage, mon petit père, courage !

— Eh ! que voulez-vous, Kharlampi Nikititsch, on n'a plus ses dents et son estomac de vingt-cinq ans ! »

Après le troisième plat, les bouchons sautent avec bruit, et le champagne coule à pleins bords. « A la santé de Son Excellence Zacharie Dmitriéwitsch ! s'écrie Prokoritsch. Volghine salue et riposte : A la santé de Kharlampi Nikititsch ! » Tous les convives vident leur verre d'un trait. Seul, Spiridon semble hésiter, fait claquer sa langue, et posant son verre plein sur la table : « Kharlampi Nikititsch, dit-il, ne vous fâchez pas si je vous dis librement ma pensée. Nous donnez-vous cela pour du champagne ?

— Eh quoi ! dit l'amphitryon avec effroi, ne le trouvez-vous pas bon ?

— S'il vient de chez le traiteur, je vous engage à ne pas le payer ; il emporte le gosier, tant il est sec.

Digitized by Google

— Ah ! ah ! je comprends, dit en riant Tzibikof, vous voulez qu'on y ajoute un peu de sucre. »

Puis il fait signe aux jeunes mariés, qui se lèvent et s'embrassent.

« A présent, s'écrie le marchand, faites-moi le plaisir de goûter mon vin. Qu'en dites-vous ? J'espère qu'il est assez sucré comme cela ? et il avale deux verres coup sur coup.

Si Volghine ne baptisait un peu son champagne, sa raison serait en danger, car les toasts se succèdent sans relâche. On boit à la santé des époux, à la santé de leurs pères et mères, à la santé de leurs amis présents et absents, à la santé de tous les convives, dont quelques-uns sont hors d'état de répondre et se bornent à sourire. Enfin, on se lève de table. Volghine prend congé du marchand, souhaite mille prospérités aux époux, et se retire. Les autres invités en font autant, et bientôt, à l'exception des proches parents, il ne reste personne dans la maison.

Cependant, malgré les efforts des deux invalides, une scène de désordre se passe à la porte. Les cochers, qui naturellement ont pris part à la fête, peuvent à peine se tenir sur leur siége, c'est à qui avancera le premier : deux voitures enchevrêtent si bien leurs roues qu'elles ne peuvent remuer ; un droski tombe évanoui sur le flanc ; trois cochers se prennent aux cheveux, et un quatrième, à grands coups de fouet, veut rappeler ses collègues à la modération. De temps en temps, la voix des deux invalides domine le bruit, mais il serait difficile de deviner quelle langue ils parlent ; car, eux aussi, ils se sont livrés à des libations nombreuses. Par bonheur, un inspecteur de police, qui a pressenti la nécessité de sa présence, se montre à propos, saisit d'un coup d'œil l'ensemble de la bataille, se porte au fort de la mêlée, et, appliquant quelques coups de canne, rétablit enfin l'harmonie.

En attendant la fin du vacarme, trois ou quatre invités se tiennent au bas de l'escalier. « Allons, dit une grosse commère de soixante ans et plus, il n'y a rien à dire : Kharlampi Nikitisch fait bien les choses : jusqu'aux cochers qui sont ivres-morts !

— Mais, Martha Tichonowna, répond une autre femme, un peu plus jeune, comment voulez-vous faire autrement ? C'est l'usage aujourd'hui ; il faut bien porter à boire aux cochers.

Digitized by Google

— Il faut ! il faut ! mais il me semble que ce sont nos cochers qui nous mènent.

— Ne craignez rien ; nous finirons par arriver chez nous.

— Vous en parlez bien à votre aise, vous. Vous avez peut-être des têtes de rechange. Moi, je n'en ai qu'une, et j'aime antant qu'on ne me la brise pas. Non, non, ma petite mère, à la noce de Thadée Karpowitsch Mourlikine, il n'y a pas eu de scène pareille : les convives n'ont pas bu, et les convives n'ont pas été insultés.

— Comment, de grâce, est-ce que Kharlampi Nikititsch a manqué à quelqu'un de ses hôtes ?

— Pas à vous, Martha Tichonowna, ni à moi non plus, grâce à Dieu ! Après tout, les politesses de Kharlampi Nikititsch me touchent peu : nous ne sommes pas du même bord, et cela m'arrange. Mais il n'y aurait pas de mal à ce qu'il se connût lui et ses hôtes. Il n'est pas de la côte d'Adam, que je sache. Si ma mémoire ne me trompe, je l'ai vu petit commis de magasin. Enfin cela me fait rire, voilà tout. Mais, dites-moi, que peut-il avoir contre cette pauvre Fedora Markowna ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez bien que Fedora Markowna est la tante de Kharlampi Nikititsch ; c'est une femme comme il faut. Elle a deux maisons de pierre, l'une près du marché de Smolensk, l'autre à côte de la porte Rouge ; de plus, elle possède trois boutiques au bazar : ce n'est pas là une personne qu'il convienne d'insulter.

— Et qui donc l'a insultée ?

— Comment ! n'avez-vous donc pas remarqué ? On n'a pas bu à sa santé !

— Pas possible !

— C'est comme je vous le dis. J'avais l'œil sur elle. C'était à faire compassion ; elle est devenue pâle comme une morte : « A la santé d'un tel ! à la santé d'une telle ! » Pas un mot pour la pauvre colombe. On l'a oubliée dans son coin comme une brebis galeuse.

— Oh ! je l'avoue, ce n'est pas bien agir. Et le souper, le trouvez-vous donc merveilleux ? Mais il me semble, Martha Tichonowna, qu'il y avait de tout en abondance.

Digitized by Google

— Cela se peut; mais j'ai voulu goûter à une poire, et elle a failli me casser une dent.

— Au moins vous conviendrez qu'il y avait des confitures de toute espèce.

— Oui, et même des bonbons en plâtre. C'est une honte de servir de pareilles drogues. Allez! allez! chez Thadée Karpowitsch, c'était tout autre chose. Et puis la compagnie était un peu meilleure.

— Oh! pour cela, votre servante! Aujourd'hui la compagnie n'était pas mauvaise.

— Je m'entends, je m'entends. Sans parler du reste, il n'y avait qu'un seul général, et encore, entre nous, un général fourni par le traiteur. Ah! ah! grâce à Dieu, voici ma voiture. Bonsoir, Martha Tichonowna, bonsoir. »

Digitized by Google

ETHNOGRAPHIE. — MŒURS.

LES SANTALS.

Placé, comme je le suis, au cœur de notre grand empire indien, à une station gardée par plusieurs régiments des troupes de la reine et de la Compagnie, il me semble étrange d'entendre les gens autour de moi s'alarmer du trop proche voisinage d'un peuple paisible et primitif; car il est certain que les Santals, Sontals, Santhals ou Sonthals (on n'est jamais d'accord sur l'orthographe des noms indiens), qui ravagent actuellement le pays dans les alentours de Râj-Mahal, sont représentés comme un peuple paisible et primitif, mais doué, il est vrai, par cela même, d'un certain nombre de sauvages vertus qui peuvent en faire de très-formidables amis et qui en font certainement des ennemis fort incommodes. Ce peuple paisible et primitif s'est donc mis en mouvement, dans ces derniers temps, par grandes masses de trois à huit mille individus pour détruire ou saccager les villages isolés, les factoreries d'indigo, les habitations particulières, tout ce qui leur tombait sous la main, pour égorger et dépouiller les voyageurs sans défense. Parmi ces exploits, il faut malheureusement citer encore le meurtre de deux dames européennes, dont ils ont coupé les pieds et les mains, et le meurtre d'un enfant en bas âge, dont il ont bu le sang, en contraignant la mère à partager cet horrible breuvage, et dépassant ainsi d'un seul coup toutes les horreurs de la tragédie classique chez les peuples les plus civilisés.

Digitized by Google

Jusqu'ici, il faut le dire à leur louange, et pendant un long laps de temps, les voyageurs et même les dames anglaises avaient pu traverser le voisinage des Santals et leur territoire même, sans aucune molestation et sous la seule escorte d'un ayah *indigène*. Dans les cas très-rares où il en était arrivé autrement, les Santals n'avaient pas été les agresseurs ; le meurtre ou le vol avait été l'acte d'une spéculation individuelle et privée ; la politique n'y entrait pour rien, comme on dit vulgairement, et en général la vie et la propriété des Européens semblaient jouir d'une sécurité si parfaite, même dans les contrées les plus sauvages de l'Inde, qu'un voyageur français en veine d'admiration s'écriait, avec l'irrévérence religieuse dont ses compatriotes sont trop coutumiers : « En vérité, le gouvernement, dans l'Inde, est comme le bon Dieu ; on ne le voit nulle part, mais il est partout. » Il aura donc fallu quelque provocation pour faire manquer ce peuple pacifique et primitif à tous ses précédents. Les versions varient. D'après l'une, les gens employés aux travaux du chemin de fer, avec qui les Santals avaient des relations d'argent, songeaient beaucoup plus à courtiser les dames de la tribu qu'à tenir leurs engagements pécuniaires envers les maris. On attribue aussi cette levée de boucliers aux exactions des collecteurs de l'impôt. On ajoute que certains lieux saints avaient été violés, et l'effigie d'une noire déesse par trop cavalièrement traitée. En résumé, et ce qui serait plus grave, le mouvement paraît être le résultat d'une croyance aveugle, celle que les divinités des Santals ont décrété la fin de la domination anglaise dans l'Indoustan, et que de mystiques messages sont envoyés d'en haut au chef santal actuel, chargé d'accomplir le décret divin. On dit ce chef d'origine divine lui-même ; il serait né et il aurait atteint la fleur de l'âge en une seule nuit, comme les manguiers que les sorciers de Madras font croître à vue d'œil.

L'insurrection reste donc enveloppée de mystère, et en attendant que la suite des événements l'éclaircisse, le lecteur n'emploierait peut-être pas trop mal son temps à apprendre ce que peu de personnes savent réellement dans l'Inde même, à savoir ce que sont les Santals et jusqu'à quel point ils justifient leur ancienne réputation de peuple paisible et primitif.

On trouve d'intéressants détails sur les Santals dans les *Asiatic*

Digitized by Google

Researches[1], quatrième volume de l'édition in-4°, réimprimée à Londres en 1799; mais la description la plus récente que nous ayons lue du même peuple est due au révérend J. Philips, industrieux missionnaire, qui l'a publiée dans le *Oriental Baptist*[2], en juillet 1854. Ces deux notices nous fournissent des informations qu'on peut regarder comme authentiques, et sont d'accord pour prouver que si les Santals peuvent être envisagés comme des révolutionnaires au point de vue de la domination anglaise, c'est, en ce qui concerne leur organisation intérieure, un peuple conservateur dans toute la rigueur du mot. On raconte que venus du Nord, ils entrèrent dans l'Orisca, on ignore à quelle époque, et se dispersèrent dans tous les mehals tributaires situés à l'ouest de Balasore, de Jellassore, de Midnapore, de Bankura, Suri et Râj-Mahal; puis de là, plus à l'ouest encore, à travers le Bhaugulpore et le Moughyr, dans le Behar, le tout comprenant un territoire de quatre cent milles d'étendue. Les Santals paraissent appartenir à une race unique et il est certain qu'ils parlent une seule et même langue. Dans l'Orisca, on les décrit comme un peuple actif et industrieux, généralement composé d'hommes de petite taille, trapus, robustes, de traits fortement caractérisés, d'un teint très-foncé et dont les cheveux sont naturellement un peu frisés. Les personnes qui ont des relations avec eux leur trouvent un caractère doux, pacifique et tout particulièrement social. Ils ont plus de dignité personnelle que les Hindous (qu'ils massacrent en ce moment sans pitié), et ils se sont toujours montrés plus hospitaliers et plus courtois pour les étrangers. Les femmes exercent aussi une influence considérable sur leurs mœurs et leurs habitudes, et sous ce rapport les Santals offrent un frappant contraste avec la plupart des autres nations indiennes. Il n'est pas plus permis aux femmes santales qu'aux autres Indiennes de manger avec leurs maris, mais elles peuvent au moins diriger les apprêts du repas et prendre une part considérable au gouvernement intérieur de la maison. Leur liberté et leur franchise avec les étrangers causeraient un grand scandale dans la société polie hindoue ou mahométane. Ce trait caracté-

[1] Recherches asiatiques.
[2] Revue Baptiste orientale.

Digitized by Google

ristique est probablement la première origine du braconnage domestique dont se sont rendus coupables les ouvriers du chemin de fer, pour lesquels il existe une terrible disette de femmes. La polygamie paraît être permise chez les Santals, mais elle est peu pratiquée, sauf le cas où le frère cadet épouse la femme de son aîné, droit que la loi lui accorde. On regarde généralement les Santals comme les aborigènes du pays, mais c'est très-certainement une race distincte de la race hindoue, avec laquelle ils ont très-peu de chose en commun. La religion seule offre quelque ressemblance, mais les castes sont loin d'être aussi rigoureusement maintenues chez les Santals, qui peuvent perdre la leur sans tomber dans une complète dégradation. Les Santals ont, en revanche, un grand défaut, l'ivrognerie, dont les Hindous sont exempts; car, à l'exception des parias employés aux plus serviles offices, l'Hindou, si ignorant et si brutal qu'il puisse être, s'écartera rarement de la règle d'abstinence complète des liqueurs fermentées, règle aussi mal observée par beaucoup de musulmans que les commandements de l'Eglise par la majorité des chrétiens.

D'après les traditions santales, le premier homme et la première femme sortirent de deux œufs de canards et furent mariés en bonne forme sous les auspices de Sita ou Maranq-Buru, un de leurs dieux, que l'on conjecture être identique avec le Siva des Hindous. Quelques points de la légende, tels que la nudité primitive de nos premiers parents, la dispersion du genre humain et certaines allusions au déluge, indiquent la tradition mosaïque. Les Santals sont aussi divisés en tribus, analogues à celles des Israëlites, mais toutes ces tribus vivent entre elles sur un pied parfait d'égalité. Par une singulière restriction, aucun homme ne doit se marier dans sa tribu, tous doivent se pourvoir ailleurs, restriction sage en résumé, si elle a pour objet d'empêcher les alliances entre trop proches parents.

L'usage d'une boisson fermentée tient essentiellement à leur religion. Leur dieu, disent-ils, était sous son influence quand il fit sortir de leurs coquilles d'œufs de canard le père et la mère de la race santale. Aussi l'usage de cette boisson est-il prescrit par l'autorité divine; l'espèce en est pareillement déterminée. C'est un spiritueux nommé *handia*, une préparation fermentée

Digitized by Google

du riz. Prise à petite dose, elle n'enivre pas, mais les Santals lèvent cette objection en absorbant de grandes quantités du liquide, en restant des heures et des jours entiers à boire. Dans toutes les cérémonies religieuses ou autres solennités, le bandia est la condition *sine quâ non* de la fête. Toutefois, les Santals ne sont pas gens à préjugés, et dès qu'ils trouvent moyen de demander ou de voler au giaour d'autres liqueurs fortes, ils n'hésitent pas à le faire; mais, en général, ils trouvent ces liqueurs trop chères pour les payer, et la dette est une institution que la civilisation n'a pas encore introduite chez eux.

De l'ivresse à la religion, il n'y a qu'un pas, on le voit, chez les Santals, et la transition est inutile à chercher. M. Philips décrit leur croyance comme un étrange mélange de superstitions hindoues, de culte du diable, de foi dans les démons et les spectres. La religion hindoue a fait quelques invasions dans la leur, comme le prouve l'introduction du Charak-Puja ou de la fête des Balançoires, l'une des innovations des dernières années. On voit aussi plus d'un dos déchiré par des crochets de fer. Le soleil est, dit-on, leur dieu suprême; mais ils ont des dieux d'un ordre inférieur, d'une lumière moins éblouissante, qu'ils se rendent propices avec des offrandes de viande, de riz ou d'autres denrées. On assure qu'une sanguinaire déesse hindoue est également adorée par les Santals dans certaines localités; ils lui offriraient des sacrifices humains, et il est possible qu'en mutilant les deux dames européennes ils aient voulu se rendre propice cette sinistre divinité. Les Santals jurent sur la peau du tigre ou sur une tête de tigre posée sur une feuille de manguier; ils croient qu'un faux serment sera puni par un de ces animaux en vie. Ils jurent aussi par leurs dieux et sur la tête de leurs enfants.

Peuple essentiellement agricole, les Santals jouiraient d'une prospérité justement conquise par le travail, sans les exactions de leurs petits despotes hindous. Non-seulement ils sont industrieux, mais ils se mettent gaiement à l'œuvre, ce que ne font jamais les Hindous. Ils aiment la musique, la danse et des passe-temps d'un ordre moins élevé, entre autres les combats de coqs, qui passionnent si souvent des nations plus civilisées qu'eux. Sous le rapport de la danse, ils se distinguent encore

Digitized by Google

des autres peuples orientaux. Les danseurs, chez les Hindous et les mahométans, sont toujours des gens payés et généralement réputés infâmes, tandis que les Santals cultivent la danse eux-mêmes, pour le plaisir de la danse; leurs jathas, quand les jeunes gens sont couverts de plumes empruntées à toute espèce d'oiseaux, et où les jeunes filles dansent la tête nue, sont décrits par ceux qui y ont assisté comme un spectacle fort attrayant et fort expressif.

Le notice insérée sur les Santals dans les *Asiatic Researches* (année 1799) nous les représentent, hommes et femmes, comme doués d'une remarquable réserve; mais des autorités plus récentes leur donnent un caractère plus ouvert et plus gai. Il semble exister parmi eux un très-vif sentiment d'honneur, et l'on affirme qu'ils se servent de flèches empoisonnées à la chasse, jamais contre leurs ennemis.

Voilà pour les vertus de ces peuples, fort intéressantes assurément au point de vue de l'étude philosophique de la race humaine; mais on croit généralement, dans l'Inde, que le gouvernement s'est trop endormi à leur égard. Rarement il a eu à lutter, dit-on, contre un ennemi plus sauvage et plus féroce. Retranchés dans leurs jongles, où ils sont presque inattaquables, ils n'en sortent que pour surprendre les troupes de la Compagnie à leur désavantage. On ne peut pas toujours compter sur les Cipayes, et l'on sait que, dans une des dernières circonstances, les tirailleurs de Baugulpore se sont comportés si peu honorablement qu'une enquête a été ouverte sur la conduite de leur commandant. Non-seulement nous avions de mauvaises troupes sur le terrain de la lutte, mais nous n'avions pas de troupes du tout sur des centaines de milles de distance, dans une contrée sauvage. Il n'existe aucune station militaire sur les grands tronçons de route, entre Burdan et Bénarès, et les voyageurs qui ont à traverser ce désert et beau pays ne manquent jamais de s'émerveiller de la facilité avec laquelle on peut les voler et les égorger, pour peu que l'idée en vienne. Pour couronner le tout, et malgré les catastrophes qui ont déjà eu lieu en ce genre, l'injure faite à notre pouvoir, l'échec porté à notre prestige, on n'a pas encore proclamé la loi martiale, et les troupes mêmes qui se trouvent sur les lieux ne peuvent agir sans le concours de

Digitized by Google

l'autorité civile. Il en résulte dans tout l'empire un état d'alarme et d'incertitude fort redouté de ceux qui ont la plus vieille expérience de la position particulière des Européens dans l'Inde et du caractère des populations indigènes [1].

[1] Cet article est extrait d'une correspondance des *Household-Words*.

Digitized by Google

A MADAME ADÉLAIDE RISTORI.

—

La voilà parmi nous cette autre Melpomène,
Souveraine de l'art et que l'art nous ramène,
Ornant à nos regards, charmés de ses succès,
Son front italien de nos lauriers français.
Où trouver des accents plus vrais, plus sympathiques?
Quels beaux yeux ont versé des pleurs plus poétiques?
Quelle âme ne s'émut par elle, et n'admira
Françoise et Rosemonde, et Stuart et Myrrha?
De toi notre patrie a le droit d'être fière,
Des poëtes français, ô muse hospitalière!
Toi dont le noble cœur, sublime Ristori,
Vient offrir à leurs vers un généreux abri.
Tu resserres les nœuds d'une heureuse alliance.
Les enfants du Piémont, nous prêtant leur vaillance,
Ont, devant le canon d'un ennemi puissant,
Avec nous confondu leurs drapeaux et leur sang;
Et la paix est le prix de ce sang héroïque.
Toi, dans le champ des arts guerrière pacifique,
Tu rapportes ici des bords de la Dora
Le céleste rayon qui toujours t'éclaira,
L'ardente passion, la flamme inspiratrice —
Qui fait le grand poëte et la sublime actrice;
Et ta voix aux sons purs, si fiers et si touchants,
D'une lyre française interprète les chants.
Par toi revit Médée; et la sorcière antique,
Grâce au digne héritier d'un beau nom poétique,
Grâce à ton jeu divin qui subjugue les cœurs,
Retrouve sa magie et ses charmes vainqueurs.

SAMSON
(De la Comédie-Française).

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Une indisposition assez grave est venue surprendre le directeur de la *Revue* au moment où il prenait la plume pour classer et compléter les deux dernières feuilles, qui appartiennent plus spécialement à sa rédaction et qui ne peuvent être rédigées qu'au dernier moment. Craignant que cet empêchement ne se prolonge, et n'étant pas en mesure pour se faire remplacer, il préfère laisser paraître la livraison sans coordonner la Correspondance et la Chronique, que de faire subir aux abonnés une attente trop prolongée; cette lacune sera remplie dans la livraison prochaine.

Londres, 25 avril.

Pendant huit jours, les apprêts de la grande revue navale ont absorbé toutes les imaginations anglaises. Le cœur de l'Angleterre se gonflait de tout son orgueil maritime; le plus humble sujet de la *reine des îles britanniques* croyait sentir, sous sa mamelle gauche, un battement en parfait unisson avec le battement de l'Océan. *Rule Britannia* était sur toutes les lèvres. Le spectacle a été digne de cette immense attente..... pour ceux qui ont pu le voir; car, s'il y a eu beaucoup d'appelés, il y a eu peu d'élus, quelque vaste amphithéâtre que les côtes aient offert à la foule accourue de tous côtés pour admirer cette flotte, qui couvrait quatre à cinq lieues de l'ombre de ses mâtures. Pendant huit jours encore chacun aura à raconter sa petite mésaventure, depuis le membre du Parlement, qui accuse l'amirauté d'avoir voulu noyer le gouvernement parlementaire, jusqu'au simple

Digitized by Google

bourgeois, qui ne voit plus dans la fête qu'une conspiration des aubergistes de Portsmouth contre les badauds de la capitale. Reste à savoir si lord Palmerston sera le bouc émissaire de cette sublime mystification. Le ministre est décidé à fournir encore une session au moins et à défendre la paix comme il a défendu la guerre, dût lord John Russell dire que les positions étant renversées, c'est à lui à prendre le portefeuille. Les partis ne vont pas tarder à se dessiner plus nettement qu'ils n'ont fait depuis deux ans.

Il est un autre fonctionnaire public encore plus menacé que lord Palmerston : c'est Calcraft, l'exécuteur des hautes œuvres. *Monsieur de Londres* (on dit bien ou l'on disait *Monsieur de Paris*) avait à pendre l'assassin Bonsfield, et il s'y est pris si gauchement que l'agonie du supplicié a été une scène épouvantable, prolongée une heure de trop. Calcraft était ivre. Le voilà traduit devant une commission des aldermen. Dès qu'on a su qu'il était sous le coup d'une destitution, les solliciteurs ont littéralement assiégé la place. Parmi les candidats, on en cite un qui fait valoir entre autres titres qu'il a reçu une éducation brillante..... Nous aurons peut-être un bourreau en gants blancs, ayant fait ses études à l'université d'Oxford, parlant grec et latin.

Il est bien à craindre que la troupe italienne de M. Gye n'étouffe dans le petit théâtre du Lyceum. Heureusement M. Lumley est réellement en mesure de rouvrir le théâtre de Sa Majesté, et son activité y embrasse déjà le passé, le présent, l'avenir. Il a engagé des artistes du premier ordre. Au besoin, M. Lumley est homme à inventer un ténor ou une soprano, s'il en manquait un à l'appel. Il intéresse vraiment à son succès l'aristocratie et le monde fashionable. On ne s'étonne plus que d'une chose, c'est que ce soleil des *impressarij* soit resté si longtemps sous le boisseau.

Les grandes Revues ont leur article sur la paix et ses conséquences : « Il ne faut pas s'imaginer que la question d'Orient soit réglée par la paix, dit la *Quarterly*, la solution est encore dans le futur contingent et peut devenir plus difficile par l'ac-

Digitized by Google

ceptation inattendue des conditions offertes à la Russie. » C'est peu rassurant. La *Quarterly* dit que les Français sont toujours la même nation *étourdie*, « saluant la paix comme elle saluerait la plantation d'un arbre de liberté, ou tout autre incident de son histoire..... L'Angleterre est plus réservée : elle sait attendre avant de se réjouir ! »

HISTOIRE NATURELLE[1].

Dans une des dernières séances de la *Société zoologique* de Londres (8 avril), le professeur Owen a fait la lecture d'une notice sur une nouvelle espèce de dinornis. M. W. Mantell ayant provisoirement déposé au Musée britannique la grande collection d'os fossiles qu'il vient de rapporter de la Nouvelle-Zélande, le conservateur du département de la minéralogie pria M. Owen de déterminer et de classer ces os selon leur espèce. C'est dans le cours de ce travail que le professeur a découvert les restes d'une énorme espèce d'oiseau sans ailes, inconnue jusqu'à présent à la science. Il en a recomposé un membre entier, comprenant le fémur, le tibia, la rotule, le métatarse et toutes les phalanges des doigts de pieds, de chacun des trois doigts. Il propose de nommer cet oiseau, d'après sa grandeur extraordinaire, le *dinornis elephantopus*, dinornis à pieds d'éléphant. La description et la comparaison de ces os formaient le sujet de son rapport à la Société zoologique. Les détails anatomiques ont été décrits avec beaucoup de précision : le résultat étant que, quoique ces os égalent et surpassent même en grosseur ceux du *dinornis giganteus*, ils sont beaucoup plus courts, le métatarse n'ayant que la moitié de la longueur de celui du *giganteus*. Cet oiseau *à pieds d'éléphant* devait être la créature la plus colossale de toute cette classe d'oiseaux. Ses membres, d'après la marque d'insertion des muscles, devaient être proportionnellement beaucoup plus courts, plus puissants et plus gros que ceux d'aucun autre oiseau. Nous tirons les détails suivants du tableau comparatif de sa mesure : — *Dinornis elephantopus* : longueur de l'os

[1] Rapport du professeur Owen à la Société zoologique de Londres sur une nouvelle espèce de dinornis.

Digitized by Google

de la cuisse (*fémur*), treize pouces ; largeur de la tête de cet os, presque six pouces ; longueur de l'os de la jambe (*tibia*), deux pieds ; largeur de la tête de cet os, sept pouces et demi ; longueur du *métatarse*, neuf pouces un quart ; largeur de sa partie inférieure, cinq pouces un tiers ; périmètre de cet os au minimum, six pouces et demi. La longueur du métatarse du *dinornis giganteus* est de dix-huit pouces et demi, la largeur du bout inférieur étant de cinq pouces et demi. Les os de cette nouvelle espèce de dinornis sont parfaitement bien conservés. Au point où en est M. Owen dans son examen de la collection de M. Mantell, il conjecture qu'il serait bien possible qu'elle contînt le squelette entier de cet oiseau extraordinaire. L'auteur pense que le lieu d'habitation et de parcours du *dinornis elephantopus* était fort restreint, à moins qu'au moment où cette espèce existait le caractère physique du sol du milieu de l'île de la Nouvelle-Zélande ne fût bien différent de ce qu'il est maintenant. Aucune trace de cette espèce de dinornis n'avait été jusqu'à présent découverte par le professeur dans les diverses localités du Nord, d'où de nombreux restes de races éteintes d'oiseaux sans ailes lui avaient été de temps en temps envoyés. M. Mantell, de son côté, n'a jamais découvert les os du *dinornis elephantopus* autre part que dans un endroit de l'île du centre, à Ruamoa, trois milles sud du point nommé *première pointe rocheuse* sur la carte de l'amirauté.

A la même séance, M. Gould a exhibé une nouvelle espèce de dindon qui lui vient du Mexique et qui diffère matériellement du dindon sauvage des Etats-Unis. De plus, ce dindon ressemble tellement au dindon domestique d'Europe, que M. Gould croit que c'est une erreur de la part des naturalistes d'attribuer l'origine du dindon domestique au dindon sauvage des Etats-Unis. Ce spécimen formerait donc un nouveau genre, que M. Gould propose de nommer le *meleagris mexicana*, nom qui doit désormais être celui du dindon domestique, si sa théorie est correcte.

CONSOLIDATION ET MISE EN CULTURE DES DUNES.

On sait tout le parti que l'Angleterre a cherché à tirer des nombreuses dunes de sable qui couvrent plusieurs parties de

Digitized by Google

ses côtes. C'est là qu'elle est parvenue à entretenir et ensuite à perfectionner cette race de moutons *south down* qui lui rend aujourd'hui des services signalés.

La Grande-Bretagne possède plusieurs centaines de milliers d'acres de dunes ou de sables que le vent amoncelle en véritables collines, et dont on ne retirait aucun profit. Ces déserts, placés au même niveau que la mer, jouissaient, il est vrai, d'un climat excellent, mais étaient voués à une stérilité perpétuelle par suite des difficultés insurmontables que présentait leur mise en culture. La nature mouvante du sol, avec lequel les vents jouaient continuellement comme avec de la neige, faisait échouer tous les efforts, et ne tardait pas à détruire ce que l'industrie et la main des hommes avaient cherché à y créer. Si l'on croyait pouvoir vaincre ces obstacles avec une somme de dépenses assez modérée, ce serait un immense stimulant que de pouvoir se dire qu'avec quelques frais un million d'acres qui n'étaient naguère qu'un désert de sable vont bientôt se transformer en une terre couverte de trèfle, de luzerne ou de moissons ondoyantes. L'auteur de ces remarques, le docteur Paterson, de Glascow, en cite un exemple frappant; il a vu un blé, qu'on avait eu soin de légèrement abriter, sur une portion de terrain qui donnait dix livres de fermage annuel, dont le sol ne différait aucunement de celui qui formait les collines de sable environnantes.

Ce qu'il y a d'abord à faire pour arriver à la transformation de la terre, c'est d'avoir à sa disposition de l'eau que l'on fait venir de la mer, de la rivière la plus voisine ou même d'un ruisseau, et qu'on répand sur le sol de la même manière que l'engrais liquide dans les fermes. Dans ce dernier cas, les frais sont couverts d'une manière avantageuse, puisqu'il s'agit d'épandre l'engrais; mais il ne faut pas oublier qu'ici ils doivent s'appliquer à la création d'un sol neuf, et que les appareils qui auront servi à cet usage pourront plus tard être utilement employés pour répandre l'engrais liquide, si l'occasion s'en présente. Lorsqu'on est parvenu à avoir à sa disposition de l'eau de mer ou de rivière, on se rend bientôt maître des obstacles qui s'opposaient antérieurement à la culture du sol, culture qui même devient dès lors facile et peu coûteuse. Il suffit pour cela de procéder de la manière suivante.

Digitized by Google

Vous commencez par creuser la largeur d'un sillon ou deux, qui courront dans la direction du vent dominant, et vous les faites suivre par une abondante irrigation; puis, sur le sable chaud et humide, vous jetez une bonne fumure de guano ou de poudre d'os, et vous semez dessus du trèfle ou de la luzerne avec quelques graines d'orge et de ray-grass (*lolium perenne*). Peu de temps après, vous aurez une herbe magnifique que vous pourrez, à votre choix, faire manger aux moutons ou couper à la faux.

Ainsi, le dressage des sillons ou l'établissement des planches est la première opération à faire; mais ce n'est pas tout. Ensuite on roule le sol, puis on l'ensemence pour achever de le consolider. Tout cela est très-facile à réaliser. Enfin, comme dernière précaution, on peut recommander d'abandonner au vent, pour qu'il puisse s'y jouer à son aise, une étroite bande de terre entre le front des cultures et les planches nouvellement ensemencées, mais en ayant soin que cet espace soit convenablement irrigué.

Partout où l'on peut irriguer à l'aide des eaux de la mer, il faut préférer ce mode à tout autre, parce qu'on obtiendra ainsi un engrais salé, et l'on sait que les moutons sont excessivement friands de l'herbe qui a été mouillée par les eaux marines. Il est inutile de parler des clôtures dont il sera convenable d'entourer ces nouveaux champs dans ces pays déserts; mais assurément l'épine, et particulièrement l'épine de mer, pousseront avec succès partout où l'on verra profiter l'herbe et le blé. Il n'est pas besoin, du reste, de faire remarquer ici que la plantation des haies doit être une des premières opérations à effectuer, sans regarder si elles prennent leur part du guano et de l'irrigation. Quand les haies sont bien poussées, que le sol est consolidé, et qu'il s'est formé au-dessus comme une légère croûte de terre végétale, on peut se servir de la charrue; mais jusque-là il est sage de s'abstenir de l'employer. On fonde en Angleterre de grandes espérances sur le succès de cette méthode, et tout fait croire qu'il se trouvera quelque propriétaire bien inspiré, comme, par exemple, le comte d'Eglinton, qui n'est pas un des moins intéressés, pour tenter l'expérience. On en fera, du reste, un grand nombre, à n'en pas douter, si le mode que l'on

Digitized by Google

propose de suivre a l'approbation des hommes les plus éclairés et les plus influents parmi les cultivateurs. Alors, suivant toute probabilité, il ne s'écoulera pas longtemps avant qu'un certain nombre de localités de la Grande-Bretagne, jusqu'ici tristes et désolées, et qui ont longtemps appelé en vain à leur secours la science et l'industrie humaines, ne prennent un aspect tout différent. Les choses les plus désagréables à voir dans la nature prendront un air séduisant, et le sable, jusqu'ici aussi stérile que la neige de l'hiver, donnera du miel à l'abeille et de la richesse au cultivateur.

LES JOURNAUX AUX ÉTATS-UNIS [1].

Les journaux les plus importants des Etats-Unis sont ceux qui se publient à New-York, la métropole politique et commerciale de l'Amérique du Nord.

Au premier rang figure le *New-York Herald*, journal conservateur et partisan de l'esclavage. Défenseur habituel des doctrines du parti démocratique, il combat aujourd'hui l'administration, à cause d'un refus que son directeur aurait essuyé, dit-on, de la part du président Pierce, auquel il demandait une mission à l'étranger.

Après le *New-York Herald* vient *la Tribune*, qui appartenait autrefois à la fraction radicale du parti whig, mais qui soutient maintenant les principes de l'abolitionnisme et de la tempérance.

Le *Daily Times* ne diffère de *la Tribune* que par les allures plus distinguées de sa polémique. Le directeur de ce journal, M. Raymond, était anciennement sous-directeur du *Courier and Enquirer*. Il est actuellement lieutenant-gouverneur de l'Etat de New-York.

Le *Courier and Enquirer* appartient aujourd'hui au général James Watson Webb. C'était, il y a vingt-cinq ans, le journal le plus influent du parti démocratique ; mais à l'époque de la lutte de Jackson contre la Banque, il se sépara de ce parti et devint le principal organe des whigs. Lorsque les whigs disparurent, en tant que whigs, de la scène politique, le *Courier* passa dans

[1] Cette note peut servir d'appendice à l'article sur *les Partis aux États-Unis*.

Digitized by Google

les rangs des conservateurs, en faisant toutefois ses réserves sur la question religieuse, car il s'est déclaré en faveur du catholicisme. Depuis que la majorité des conservateurs whigs a été absorbée par les *know-nothings*, ses idées sur ce point se sont un peu modifiées.

L'*Evening-Post*, qui est rédigé avec un grand talent par le poëte Bryant, cet illustre vétéran de la presse américaine, est le plus ancien des journaux de New-York. Il resta fidèle au parti démocratique jusqu'au moment où la question de l'esclavage jeta le désordre dans les rangs de ce parti. Aujourd'hui, il incline vers la fusion démocratique.

Le *Journal du commerce* est, ainsi que son nom l'indique, une feuille purement commerciale. Quand elle sort de la neutralité dont elle fait profession sur les questions politiques, c'est en général pour rompre des lances en faveur de la démocratie et du protestantisme.

L'*Express* et le *Commercial Advertiser*, attachés autrefois au parti whig conservateur, représentent actuellement cette fraction des know-nothings qui veut le maintien de l'esclavage.

Les journaux de province, aux Etats-Unis, n'ont qu'une influence purement locale. Il faut en excepter toutefois ceux qui se publient au siége même du gouvernement et qui contiennent les meilleurs comptes rendus des débats du Congrès.

L'Union est l'organe du gouvernement, le *National Intelligencer* celui des conservateurs. C'est dans les colonnes de la *National Era*, journal abolitionniste, qu'a paru pour la première fois le fameux roman de *l'Oncle Tom*.

Il est digne de remarque que le parti démocratique régulier n'a jamais été ou rarement, depuis 1832, représenté officiellement ou même semi-officiellement dans la presse de New-York, alors même que la majorité démocratique était le plus considérable dans cette ville. — D'un autre côté, l'un des journaux les plus connus de la Nouvelle-Angleterre, le *Boston-Post*, s'est rendu fameux par son opiniâtreté à défendre la cause de la démocratie dans une ville tout imprégnée de whigisme, et les principes de l'esclavage au milieu d'une population abolitionniste.

Digitized by Google

Covent-Garden.— Le duc de Bedford consent à louer à M. Gye, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, le terrain qui lui appartient de Covent-Garden pour y reconstruire le théâtre incendié. Le prix du loyer, réduit de 600 livres, ne serait plus que de 1,200 livres (30,000 fr.). Il fera la remise de la première année de loyer.

La difficulté est dans les 100,000 livres à emprunter pour la construction de la salle. Les théâtres, à Londres, ne prospèrent pas et sont considérés comme un très-mauvais placement.

Voici le résumé de la Note de lord Clarendon, du 8 mai 1854, relative au différend qui existe entre l'Angleterre et les Etats-Unis :

« C'est conformément à l'esprit de paix et de concorde qui l'anime que le gouvernement anglais propose à celui des Etats-Unis que les deux gouvernements travaillent sur-le-champ à s'entendre amicalement sur celui qui doit être définitivement formé à Greytown, afin que l'autorité des Mosquitos puisse cesser ; qu'ils s'entendent aussi sur les engagements qui doivent être pris à l'égard des droits de Costa-Rica ; qu'à l'avenir les Mosquitos ne seront plus molestés, et que les deux gouvernements chercheront aussi à s'entendre relativement au mode le plus propre à protéger efficacement les Indiens Mosquitos.

« Le gouvernement anglais désire non-seulement maintenir intacte la convention de 1850, mais encore l'assurer d'une manière plus solide, en fortifiant et en consolidant les relations amicales qu'elle était destinée à cimenter et à perpétuer. Le gouvernement de la reine regrette que les termes de cette convention aient donné lieu à un malentendu. Mais il est fermement convaincu que les explications qu'il a maintenant données et les propositions qu'il fait mettront complétement fin à cette mésintelligence. »

Quatre-vingt-dix-huit membres du clergé de paroisses et ministres de congrégations dissidentes, scandalisés par la musique que le gouvernement fait faire dans les parcs le dimanche, ont eu l'idée d'adresser à ce sujet une protestation à sir Benjamin Hall.

Digitized by Google

Il y est dit que c'est d'ordinaire dans l'après-midi du dimanche que l'on donne l'instruction religieuse aux classes ouvrières; la musique des régiments fera une fâcheuse concurrence aux instructions religieuses. En conséquence, ces zélés ministres demandent la suppression des concerts militaires comme étant irréligieux. Sir Benjamin Hall a fait répondre par M. Berrington, son secrétaire, qu'il regrette vivement qu'une si grande différence d'opinion existe entre les signataires de la protestation et lui, mais qu'il ne peut se rallier à leurs vues. En conséquence, les scrupules religieux des membres du clergé ne priveront pas la population de cette innocente récréation du dimanche.

(*Morning Chronicle.*)

Nous recevons une note plus détaillée que la première sur le plan de l'isthme de Suez, que fait faire M. Wyld, géographe de la Reine, ancien membre du Parlement et propriétaire du *Great-Globe*, à Leicester square. Ce géographe fait démontrer trois fois par jour dans son établissement les avantages du passage de la navigation par l'isthme de Suez sur le grand détour du Cap. Son plan en relief de l'isthme de Suez, d'une dimension semblable à celui de Sébastopol, qui avait attiré beaucoup de monde, lui coûtera cinq à six mille francs, et il compte qu'il lui rapportera un bon profit, à cause de l'intérêt que commence à exciter dans le public la question du canal de Suez.

Il a l'intention de faire tous les soirs des lectures et de professer un cours sur l'isthme de Suez, ainsi que sur les travaux qui y sont projetés, en mettant successivement ses auditeurs au courant des progrès de l'entreprise. Son cours sera affiché et commencera le mois prochain.

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, avril 1856.

— *Comme il vous plaira.* On n'est qu'à demi gracieux quand on fait à ceux qu'on aime des compliments qui peuvent ressembler à une critique. Nous n'avons cependant, au nom de Shakspeare, qu'un compliment de ce genre à adresser à la Comédie-Française, à propos de la nouvelle pièce *arrangée*, dit l'affiche, par G. Sand : — « La mise en scène est parfaite. » Il y a mieux que cela toutefois, mieux que des costumes et des décors d'un goût excellent, il y a l'intention de la direction nouvelle de tenir toujours la porte ouverte à toutes les écoles, à toutes les originalités, aux *bizarreries* même, sans en excepter celles de Shakspeare, si longtemps considéré comme l'ennemi du génie français. G. Sand a dû invoquer cet esprit libéral en présentant son œuvre. Quel plus digne introducteur du génie étranger qu'un auteur de ce rare style, qui a en lui une source si profonde d'inspiration? Malheureusement les plus beaux génies se trompent. G. Sand vient de rendre un très-mauvais service à Shakspeare, en prétendant *arranger* ce qu'il y a de plus difficile à *arranger* au théâtre, une pièce de fantaisie. Charmante composition en anglais, *Comme il vous plaira* (G. Sand l'a oublié) n'est qu'une chose arrangée déjà par Shakspeare, c'est-à-dire un roman très-populaire de son temps, *la Rosalynd* de Thomas Lodge, et que le poëte adapta à la scène en s'emparant de sa fable, mais en la resserrant et surtout en y introduisant des personnages à lui, entre autres ce Jacques, ce philosophe de la rêverie, ce mélancolique et sympathique censeur de la folie humaine, qui est tout l'opposé du misanthrope, car son excès de sensibilité ne l'entraîne pas à une seule parole qui ressemble au langage de Timon. Toute la poésie de la pièce n'est pas dans ce seul personnage ; Shakspeare en a imprégné aussi les personnages qu'il a conservés du roman ; mais le caractère rêveur et doux de Jacques domine sur toute la composition ; il ajoute beaucoup à son charme en associant un idéal de philosophie à l'idéal de la légende romanesque. G. Sand était dans son droit de venir arranger à son tour la fable de *Rosalynd*, mais non de prendre le gracieux rêveur de Shakspeare, le plus aimable des fous, et de le transformer en ours mal léché, qu'un

Digitized by Google

gentilhomme eût chassé avec le bâton, s'il l'avait entendu parler à une bergère comme il ose parler à une princesse. Les princesses de G. Sand (ce ne sont plus celles de Shakspeare) trouvent plaisant d'agacer ce brutal. Après des avances longtemps hasardées, l'ours se laisse surprendre à un sentiment... dont l'expression première ressemble beaucoup plus au coup de griffe qu'à la patte de velours; mais enfin il est amoureux et... jaloux, comme dans les mélodrames frénétiques. O Shakspeare! quelle profanation de ta pensée intime, toi, le tendre auteur de ces sonnets où tu files si délicatement la métaphysique de l'amour humble et délicat... Nous ne pousserons pas plus loin cet examen, parce que nous n'aimons pas à nous étendre sur les erreurs d'un beau talent; mais il nous est impossible de ne pas répéter à G. Sand qu'on n'arrange pas un *arrangeur*, et que Shakspeare en était un, très-ingénieux même, à son point de vue et au point de vue de son public; il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on a dit de sa naïveté sublime. Au reste, G. Sand n'y a pas mis plus de façon avec un autre *arrangeur*. Qu'est-ce que cette *Françoise*, jouée en ce moment au Gymnase (très-bien jouée, ajoutons-le)? L'idée, la fable, les caractères principaux sont l'idée, la fable et les caractères principaux du *Mariage d'argent* de M. Eugène Scribe, arrangés par G. Sand. *Françoise* est certainement une des plus maussades contrefaçons qu'on pût faire d'une des plus charmantes comédies de ce riche répertoire, contre lequel on provoque une réaction.

Medea. Le triomphe de *Medea* au théâtre Italien a été un triomphe d'enthousiasme dont on voudrait en vain faire trois parts inégales de gloire entre la tragédienne, le poëte français et son traducteur. Ils peuvent tous les trois s'entre-féliciter bien cordialement. Il faudra longtemps pour que le public accepte un autre type de Médée que la figure dramatique de Mme Ristori, tant elle s'est emparée vivement des imaginations par ce caractère de bohémienne, moitié reine et moitié vagabonde, qui est tout à coup survenue aux pieds de la statue de Diane avec ses deux enfants armés par elle de deux rameaux de suppliants. Les archéologues, les artistes et les critiques cherchaient d'abord à reconnaître par quelles études de costume et de pose elle avait essayé de reproduire leur idéal; mais eux aussi, comme le spectateur naïf, ont fini par croire avoir la vraie Médée devant les yeux; ils ont oublié les camées, les bas-reliefs, les statues, les peintures, pour suivre dans toutes les péripéties de sa destinée cette victime de la fatalité antique. Le grand mérite du rôle, tel que l'a conçu M. Legouvé, c'est de conserver quelque chose de ce merveilleux mythologique qui place dans une sphère surnaturelle le personnage du drame primitif, et en même temps d'exprimer des passions qui parlent aux sympathies humaines. Ni trop d'invraisemblance, ni trop de vraisemblance, c'était là une difficulté réelle.

Digitized by Google

Grâce à Mme Ristori, le mythe a un corps et une âme. Les paroles et les actes de Médée appartiennent au poëte : ce qui appartient plus spécialement à l'artiste, c'est l'accent et la voix, le regard, la physionomie, la noblesse des gestes. Telle est la situation violente de Médée depuis le premier acte, telle est la réputation d'énergumène qui lui est faite, qu'on voit tout d'abord la grande actrice dans la manière dont Mme Ristori se manifeste, en prenant garde de justifier les terreurs dont elle se sait précédée. C'est par une gradation très-bien calculée qu'elle se laisse aller à toute l'énergie de sa nature. Elle se ménage ainsi de ces effets qui ajoutent beaucoup à la puissance de son jeu. En somme, Mme Ristori est une actrice du premier ordre, mais qui n'est pas la seule que l'Italie nous ait envoyée. Nous avions connu Mme Pasta. Le doute pour nous subsiste encore qu'il y ait un tragédien en Italie. Ceux qui ont jusqu'ici entouré Médée, Myrrha, Marie Stuart, sont un peu pâles; mais du moins aucun ne s'exagère son importance. Orphée lui-même prononce si bien ses excellentes remontrances, qu'il ne méritait pas qu'on lui eût attaché au dos une façon de cithare qu'un Anglais, notre voisin à l'orchestre, comparait à un gril pour cuire un bifteck.

En revanche, convenons que les Italiens, dirigés par M. L. Bellotti-Bon, jouent très-convenablement la comédie. M. Bellotti-Bon lui-même, d'une vivacité gracieuse, est le plus distingué. Il nous a donné une comédie en cinq actes, de sa composition (*Spensieratezza e buon cuore*), où il remplit avec une gaieté du meilleur ton le principal rôle, celui du Bavard indiscret. Toute la pièce est d'ailleurs fort bien conduite : — tableau piquant des mœurs bourgeoises, où les causeries de salon constituent presque toute l'intrigue. On y revoit avec plaisir la timide Créuse (Mlle Luigia Picchiotino), qui lutte triomphalement contre une ennemie non moins terrible que Médée, la Calomnie. Une vieille tante de mauvaise humeur, plaisamment nommée Armide, y joue aussi avec une vérité qui ne dépasse pas les limites du goût. Bref, rien ne sent cette exagération tant reprochée aux troupes italiennes. Nous ne sommes que juste envers la troupe de M. Bellotti-Bon, et nous serons heureux d'applaudir une seconde pièce de la même main.

Le *second cahier du Cours familier de Littérature* va encore augmenter l'intérêt de curiosité littéraire qui entretiendra mensuellement les sympathies de toute sorte groupées autour d'un *professeur* tel que Lamartine. Grâces lui soient rendues, ce cours ne sera pas une contrepartie du cours de La Harpe, ou de tout autre cours plus ou moins didactique. Il sera capricieux comme le génie livré à ses inspirations, et les digressions viendront réveiller les auditeurs les plus difficiles à fixer au pied d'une chaire. Ainsi Platon devait causer familièrement dans les jardins d'Académus. Tantôt les grandes révolutions littéraires

Digitized by Google

de l'antiquité, tantôt celles des âges modernes, fourniront le texte. Nous irons d'Asie en Europe, et d'Europe en Amérique, en faisant halte devant quelque vieux piédestal, dont Lamartine restituera la statue brisée ou couverte de mousse. Parfois, après avoir rajeuni les choses surannées, il prêtera la majesté de son style aux choses d'hier. — Cette fois, le morceau piquant du cahier est son souvenir personnel d'une femme qui était hier encore une reine des salons lettrés, cette belle Delphine, qui commença par être la Muse enthousiaste de la patrie et finit par le rôle d'un La Bruyère en jupe, brodant de charmants feuilletons sur les travers du jour. Lamartine ne trouve qu'un défaut à Mme de Girardin, c'est d'avoir eu trop d'esprit. Heureusement jamais chez elle l'esprit n'étouffa le cœur. On s'étonna beaucoup autrefois, si nous avons bonne mémoire, que Delphine ne devînt pas madame de Lamartine. On les avait vus si souvent enlacés au bras l'un de l'autre dans les salons, qu'on se les figurait volontiers unis aussi étroitement par le cœur que par le génie. Lamartine explique pourquoi il n'eut jamais pour elle qu'une tendre admiration. Mais cette femme était née pour *régner*, n'importe sous quel titre. La plume du journaliste (du journaliste politique) est un sceptre aussi. En tout cas, mieux vaut ce sceptre-là que la bague morganatique que les courtisans de la Restauration auraient voulu un jour passer au doigt de Delphine. M. de Lamartine raconte une anecdote dont le pendant se trouverait dans l'histoire de Jacques II, lorsque ce roi dévot, éprouvant le besoin de changer de favorite, son confesseur jésuite et le légat du pape se préoccupèrent avant tout d'empêcher que la favorite nouvelle ne fût protestante.

« Mille bruits couraient sur son mariage ; aucun n'était vrai...

« Quoi qu'il en soit, à l'insu de sa mère et d'elle-même, quelques admiratrices de sa beauté, parmi les femmes de cour et quelques courtisans affairés d'importance, conçurent, dit-on, à cette époque l'idée intéressée de lui faire épouser clandestinement le comte d'Artois, qui fut depuis Charles X.

« Ce prince avait eu occasion de voir et d'entendre la jeune fille dans les salons des Tuileries, chez une des femmes de la cour logée au palais ; il avait exprimé pour elle une admiration qu'on pouvait prendre pour de l'amour.

« On savait qu'il ne voulait pas se remarier d'un mariage authentique, par des délicatesses de famille et de dynastie ; mais on pensait que sensible encore, comme il l'avait toujours été, aux charmes d'une société de femmes, et trop pieux pour avoir une favorite, il serait heureux de trouver, dans un mariage consacré par la religion et avoué par l'usage des cours, une compagne des jours de sa maturité.

« L'admiration qu'il avait témoignée pour la belle inspirée devant ses courtisans fut prise par eux pour une inclination naissante ; ils s'étudièrent à la nourrir. Il s'agissait de contre-balancer par un empire de

Digitized by Google

femme, exercé sur le cœur de l'héritier de la couronne, l'empire occulte exercé par une autre femme sur le cœur du roi.

« Des intelligences dans les affections des princes sont des influences dans leurs conseils ; la politique, sous les apparences de l'amour, assiége même l'oreille des rois. Une *Diane de Poitiers* légitime, ou une *Mme de Maintenon* jeune et séduisante, parurent une nécessité de situation au parti royaliste. Ce parti ne pouvait pas choisir une personne plus accomplie pour l'un ou l'autre de ces rôles : Diane de Poitiers n'était pas plus belle, Mme de Maintenon pas plus supérieure ; mais la jeune fille à qui on destinait leur rôle avait l'innocence qui manquait à l'une, la franchise qui manquait à l'autre.

« On s'étudia, dans cette idée, à multiplier pour le comte d'Artois les rencontres avec la jeune personne, qu'il paraissait regarder avec une prédilection toute paternelle. Moins Delphine était confidente de ce plan de cour, plus la séduction était vraisemblable : la plus sûre des coquetteries, c'est l'innocence.

« Tout semblait conspirer au succès du plan des courtisans, lorsqu'enfin le comte d'Artois, ému en apparence de tant de charmes, parut n'éprouver d'autre embarras que celui de déclarer sa tendresse. Ils vinrent en aide à sa timidité : ils lui parlèrent d'un mariage qui concilierait, dans une demi-publicité, sa religion, sa délicatesse de père et de roi futur ; ils lui désignèrent la personne pour laquelle des yeux intelligents avaient deviné son attrait ; ils lui en firent un éloge qu'ils supposaient déjà gravé en traits plus profonds dans son cœur.

« Le comte d'Artois les écouta sans surprise, accoutumé qu'il était par eux à ces sortes de provocations à un mariage d'inclination et de félicité domestique. Mais, comme toujours, ces complaisants s'étaient trompés : le comte d'Artois avait juré au lit de mort de Mme de Polastron, son dernier attachement, que nulle autre femme ne la remplacerait jamais dans son cœur, et qu'il allait donner ce cœur à Dieu seul. Il resta religieusement fidèle à ce serment. Il évita même de revoir trop souvent la belle personne pour laquelle on lui avait prêté d'autres sentiments que ceux de l'admiration. Delphine ne connut jamais cette conspiration de cour, fondée sur ses charmes. Elle était trop fière pour consentir à servir d'amorce, même au cœur d'un roi. »

Contemplations, 2 vol. par Victor Hugo (chez Michel Lévy, rue Vivienne). — Deux volumes de poésies de Victor Hugo devaient faire sensation, même en dépit de toutes les influences antipoétiques de l'époque. Il y a là le feu sacré. Nous revenons avec bonheur aux inspirations des *Feuilles d'automne*, des *Rayons et des Ombres*, etc., quoique nous n'en admirions pas moins dans notre poëte un Dante souvent égal à l'autre, un Juvénal politique dont l'hyperbole brave les petits Boileau du jour. Les *Contemplations* réveillent en nous de douces sympathies.

Digitized by Google

Nous protestons toutefois contre les persistantes fautes de goût justement reprochées à ce beau génie, contre cette redondance, ces monotones redoublements et retriplements de la même métaphore, ces concetti, cet alliage enfin mêlé à l'or pur. Pardonne-nous, enthousiaste Jules Janin, toi qui, du haut de ta critique classique, ne vois pas la plus petite tache au soleil. Que veux-tu? nous jouissons de toute la liberté grande qui nous est faite depuis que les Olivier Le Daim de *l'art* suprême, élevés au rang d'hommes publics, n'ont plus le temps de poignarder ceux qui doutaient d'un hémistiche du maître.

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,

Comme dit Molière, et non plus sous ce régime où M. Granier de Cassagnac nous déclara un ignorant de l'histoire d'Angleterre, pour avoir nié que Marie Tudor eût eu un amant italien. Mais, carissimo Giulio, j'aime autant que toi la *simplicité* de cette description du galetas de la pauvre ouvrière :

Cette fille aux yeux doux a cru peut-être un jour
Avoir droit au bonheur, à la joie, à l'amour.
Mais elle est seule, elle est sans parents; pauvre fille!
Seule! — N'importe, elle a du courage, une aiguille,
Elle travaille, et peut gagner dans son réduit,
En travaillant le jour, en travaillant la nuit,
Un peu de pain, un gîte, une jupe de toile.
Le soir, elle regarde en rêvant quelque étoile,
Et chante au bord du toit tant que dure l'été.
Mais l'hiver vient; il fait bien froid, en vérité,
Dans ce logis mal clos, tout en haut de la rampe;
Les jours sont courts, il faut allumer une lampe;
L'huile est chère, le bois est cher, le pain est cher.
O jeunesse! printemps! aube en proie à l'hiver!

J'ajoute même que c'est une élégante mise en scène d'une touchante ballade de Thomas Hood, intitulée assez prosaïquement *la Chanson de la Chemise*, plus d'une fois citée dans cette Revue, que tu lis toujours, Giulio, et que tu ne cites pas souvent dans ton feuilleton, traître!

De Paris à Bordeaux[1]. Si j'avais l'honneur d'être membre du Conseil municipal de Paris, je voterais pour priver de son droit de cité le citoyen Adolphe Joanne. — Quoi! l'auteur de l'*Itinéraire en Suisse*, ce chef-d'œuvre de la perambulation érudite? — Oui, monsieur, l'auteur de ce chef-d'œuvre et de quelques autres, *Itinéraires d'Allemagne*, *Excursion aux Pyrénées*, plus encore, tout récemment, *de Paris à Bordeaux*, petit volume qui contient plus de choses qu'il n'est gros! — Mais pourquoi le priver de sa franchise municipale, de ses droits

[1] Un vol. itinéraires illustrés de la maison Hachette, p. 36.

Digitized by Google

de bourgeoisie ? — Ah, pourquoi... parce que ce Juif errant de la littérature, ce Pic de la Mirandole des touristes, ne cesse d'offrir chaque année aux tranquilles Parisiens un nouvel attrait d'émigration : hier au nord, demain au midi. Paris s'épuise en impôts pour grossir sa population, c'est-à-dire ses contribuables (la caisse municipale est le tonneau des Danaïdes); Paris fait tous les jours de nouveaux frais pour surpasser toutes les capitales du monde et attirer les étrangers. Paris, dernièrement, pour donner aux diplomates un souper fin, consommait en une soirée ce que lui rapporte toute une année de la taxe sur les chiens; Paris a bâti un hôtel monstre rue de Rivoli, comme n'en ont ni Londres ni New-York, etc., etc., où l'on dépense trois fois moins qu'à Bondstreet ou à Broadway; Paris loge pour rien les princes, grise pour rien les ambassadeurs, subventionne un grand Opéra, livre ses places publiques et autres lieux aux charlatans et prestidigitateurs de toute espèce pour amuser le passant; Paris fait enfin des expositions universelles en pleine guerre, etc., etc. Eh bien ! pour contre-balancer ces coquetteries magnifiques, le citoyen Joanne dit aux Parisiens : « Fuyez Paris, (comme le prophète Jonas disait aux Ninivites : *Fuyez Ninive*); allez à Genève, allez à Munich, allez à Marseille, allez à Bordeaux, en voici les moyens, je vous indique les bonnes auberges, vous y serez mieux qu'à l'ombre du Louvre ! » — Ce nouvel itinéraire a ses cartes, ses plans, cent douze vignettes, etc. Il vous conduit à vol d'oiseau du Jardin des Plantes au pont de la Garonne, et en une heure de lecture, vous savez Bordeaux par cœur. Vous avez visité en chemin Orléans, Blois, Tours, Poitiers, etc., Chenonceaux, Chambord, Amboise, et même jeté en passant un coup d'œil à des constructions moins grandioses, mais qui ont aussi leurs séductions architecturales et pittoresques, comme près de Tours, le château de Candé, si gracieusement restauré par M. Drake del Castillo, ancien nid d'aigle métamorphosé en nid de cygne, et où l'on prétend que le cygne chante encore aujourd'hui, comme dans la poésie grecque. Oui, je déclare Adolphe Joanne le dépopulateur de Paris, l'ennemi personnel du préfet de la Seine, et, sauf les exceptions constitutionnelles, l'ennemi de tous ceux qui veulent que Paris soit la capitale du monde. Ediles de la cité, expulsez ce nouveau Jonas ou enfermez-le dans le squelette du cachalot qui décore une des cours du Jardin des Plantes.

Le Chant de la nourrice, analysé dans notre dernière chronique, a été pour quelques poëtes un texte de stances françaises que nous ne publierons pas... jusqu'à ce que l'auteur anglais du moins les ait lues et approuvées, d'autant plus qu'il nous annonce un appendice pour le baptême. Nous devons remercier entre autres de son envoi M. Paul de Lacour, auteur du *Bouquet de Leider*, traduit de l'allemand.

Digitized by Google

Parmi les ouvrages dont nous avons à rendre compte, sont un charmant volume sur la *Vie arabe*, par M. Félix Mornand, et les *Histoires merveilleuses d'Edgard Poe*, traduites par M. Ch. Baudelaire. Nous rendrons justice à cette traduction très-bonne, mais nous protestons d'avance contre la préface, qui donne la plus fausse idée de ce génie américain, au point de vue de la morale et des sentiments du cœur. M. Baudelaire a ignoré sans doute le choix des *Nouvelles de Poe*, qui a paru dans la *Revue Britannique*, et publié depuis par la maison Hachette. *Cuique suum*. On tient rarement compte à notre recueil de ses petites découvertes.

Varia (Sourire, Aimer, Penser)— poésies nouvelles, par Jules Canonge. Paris, Paulin, éditeur. Elégants badinages en style familier, puis douces rêveries d'un sentiment vrai, pensées plus sérieuses dans la sphère de la philosophie et des arts, voilà ce qui distingue ce volume, où il y a une heureuse alliance de la grâce et de l'énergie en poésie. M. Jules Canonge est amoureux de la forme, mais il veut qu'elle couvre un fond stérile. Il ne comprend pas la beauté du corps sans la beauté de l'âme. Quelques pages de prose, intercalées dans ce recueil de vers, prouvent toute la souplesse du talent de l'auteur. Il a un sens très-fin dans la critique des arts. Lisez son jugement sur le sculpteur Pradier. Une boutade sur Voltaire nous fait connaître aussi M. Jules Canonge comme moraliste... moraliste un peu austère, trop enclin peut-être aux opinions de M. X. de Maistre, pour nous, du moins, qui sommes habitués à mettre le libéralisme sous les auspices du dieu de Ferney. Mais M. Jules Canonge n'est ni un Nonotte, ni un Patouillet... ni autre chose plus moderne. C'est un poëte et un homme religieux.

Nous pouvons ici recommander, comme un heureux essai sur Shakspeare, en dehors du théâtre, un volume de M. Ern. Lafond : *Poëmes et Sonnets* de W. Shakspeare, traduits en vers.

Il est bien entendu que nous examinerons cet heureux essai d'un poëte qui a fait ses preuves dans la traduction du sonnet.

M. Thiers vient de livrer à l'impression la dernière feuille du tome treizième de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ce volume sera mis en vente le 8 mai, à la librairie Paulin, 60, rue Richelieu.

Diplomates et Publicistes, par M. Ch. Vergé, contenant : Maurice d'Hauterive. — De Gentz. — Pinheiro Ferreira. — Ancillon. — d'Entrigues. — Sieyès. — Chateaubriand. — Mignet, etc. Un vol., chez Guillaumin.

Le Moyen âge dévoilé. Le monde dantesque, personnages, légendes, mystères de la *Divine Comédie* et de son époque, etc., par Sébastien Rheal. Un vol., librairie centrale des Pittoresques.

La Vallée de Charmon, par J.-M. Dargaud. Un vol. Paris, Le Doyen, libraire-éditeur, Palais-Royal.

Digitized by Google

En parcourant ce matin les colonnes d'annonces, nous remarquons celle-ci, comme un des premiers symptômes du retour de la paix entre la France et la Russie :

CRÉANCE DE 3,450 ROUBLES ARGENT (13,800 fr. environ) sur M. le prince Basile Petrowitsch Galitzin de Russie, à vendre par adjudication, le 5 mai 1856, à midi, en l'étude de Me Walpinçon, notaire à Paris, rue Royale-Saint-Honoré, 10.

Mise à prix. . . . . 1,000 fr.

Nous aimons à constater ici que, commercialement, la guerre, en ce qui nous concerne, ne nous a pas donné le plus léger prétexte de suspecter la bonne foi du commerce russe.

A la porte nord de la cathédrale de Durham est une tête de métal qui, malgré l'expression terrible de sa physionomie, exerce une sorte de fascination sur les fidèles : c'est une hideuse tête d'animal fantastique, au nez exagérément arqué, à la bouche large comme un four et armée de dents en forme de scie, dont les deux rangées s'emboîtent exactement. Au-dessus d'yeux fendus, à la prunelle caverneuse, règnent les épaisses arcades d'un sourcil éternellement froncé. La partie supérieure de face est divisée en quatre lobes égaux par des rides se coupant à angle droit, et au-dessus se dressent des oreilles pointues d'une exiguïté singulière chez un animal si profusément pourvu quant aux autres appendices. Le poil s'irradie autour d'une sorte de collerette, en bouquets palmés d'une égale largeur. L'ensemble de cette physionomie est bien fait pour terrifier ; et cependant la mission de la tête de fer était toute différente. A l'anneau de fer qui pend aux crocs de la bête et joue sous la main, il est facile de reconnaître un heurtoir. Mais cette bouche prête à tout dévorer, aux dents de chien et de poisson, au nez et aux yeux d'homme, aux oreilles de souris, n'était pas seulement chargée d'avertir par le tressaillement de son anneau de fer qu'un fidèle voulait entrer dans le temple ; elle vomissait le feu pendant la nuit par la bouche et les yeux, pour guider vers le saint édifice les coupables que poursuivait la justice des hommes ; car c'était un lieu de refuge aux temps féodaux. Tout homme ayant tué son prochain, tout évadé des cachots du roi ou de n'importe quel *justicier*, était sauvé quand il touchait l'anneau que lui offrait si disgracieusement, mais avec tant d'opportunité, le monstre de fer. La porte s'ouvrait pour se refermer aussitôt. C'est en vain qu'archers, geôliers ou bourreaux faisaient goûter à l'animal son mors magique, il restait inflexible ; le bruit semblait ne pas traverser la porte confiée à ce redoutable gardien.

La grotesque et sauvage figure est un beau spécimen de l'art des ciseleurs normands.

Digitized by Google

POÉSIE.

LA LISBÉTHÉIDE OU LE NOM DE LISBETH.

Poëme en sept chants, avec un Prologue et un Épilogue.

PRÉFACE DU DIRECTEUR.

Paris, 1er avril.

La lettre d'envoi par laquelle l'auteur de *la Lisbéthéide* nous annonçait, quelques jours d'avance, un poëme en sept chants, plus un prologue ou proëme et un épilogue, nous avait fait trembler pour nos lecteurs, pour nous et pour l'auteur lui-même, dont nous n'avons jusqu'ici publié que quelques poésies sans prétention. Le poids léger du manuscrit, quand il nous est parvenu sous enveloppe, nous rassurait médiocrement, car nous nous souvenons d'avoir lu qu'un moine ingénieux du moyen âge avait réussi à graver toute l'*Iliade* sur une coquille. Heureusement le poëte a suivi à la lettre le précepte latin : *brevia sunto*. Ce premier mérite, — sachons être juste, — n'est pas le seul qui recommande son œuvre. Nous y avons découvert tant de beautés que nous pourrions, certes, écrire sur chaque chant un commentaire dans le genre de celui que Themiseuil de Saint-Hyacinthe publia, dans le siècle dernier, sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, attribué par lui au docteur Chrysostome Mathanasius.

N'aimant pas plus les longues préfaces que les longs poëmes, nous nous bornerons à de simples remarques préliminaires, pour épargner quelques tortures aux Saumaises futurs de notre Homère en miniature.

Le chant premier de *la Lisbéthéide* révélera à la postérité la date à laquelle cette épopée lilliputienne fut composée : *C'est ma question d'Orient*. Il est évident que c'est pendant que l'Europe s'occupait exclusivement de la guerre contre la Russie que le poëte prévoyant nous préparait une distraction littéraire pour les loisirs de la paix.

Le chant deuxième nous semble devoir exciter un double regret. Evidemment il y a là une lacune : le poëte nous a privés, à tort, de l'églogue ou de l'idylle qu'il a dû composer dans le latin de Virgile ou le grec de Théocrite : il se sera défié du baiser que Philaminte donne si généreusement à Vadius. Sa Lisbeth doit être une jeune fille toute naïve, comme l'Henriette de Molière ou la Lolotte de Goëthe, (une jeune Allemande probablement).

Digitized by Google

Le chant troisième trahit en partie la profession de l'auteur : il appartient nécessairement au corps des artistes ; musicien et peintre sans doute, comme l'illustre M. Ingres, qui manie avec la même habileté l'archet de Baillot et le pinceau de Raphaël.

Le chant quatrième est une véritable idylle marine, qui nous remet en mémoire les jolies stances espagnoles auxquelles ce chant peut servir de pendant.

Aquel ñino fiero
Hace que me muera
Por un marinero
A ser marinera.

La scène du batelier qui va au fond de la mer chercher une perle pour en orner les cheveux de sa batelière est, certes, originale. On comprend l'inquiétude de la batelière.

Le cinquième chant est une gracieuse pastorale, et aucune des métamorphoses d'Ovide n'est supérieure à celle de la fauvette.

Le chant sixième est tout moderne ; les anciens n'avaient aucune idée des influences *sociales* et domestiques de la feuille chinoise, qui réunit la famille et ses hôtes autour d'une table de soirée. L'Aline de ce chant n'est pas la reine de Golconde du conte de Boufflers, mais sans doute quelque Hébé anglaise ou même française, car on prend aujourd'hui le thé en France comme en Angleterre, et la théière en *métal* anglais (fabrique de Dixon), est aussi commune à Paris qu'à Londres.

Le chant septième est tout un drame en quatre vers. Il laisserait une impression trop pénible si on ne devait supposer que le poëte renonce à se tuer comme il a renoncé à tuer Lisbeth, accusée par quelque fausse lettre.

L'épilogue couronne l'œuvre par un acrostiche qui relie ingénieusement les sept lettres, dont chacune a si bien tenu la promesse du prologue. Mais il y a aussi là une haute pensée philosophique. Le poëte s'est rencontré avec Pascal, écrivant au duc de Roannez : « Votre âme et « votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à « celui de duc, et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condi- « tion plutôt qu'à une autre. » Tant il est vrai que les grands poëtes sont naturellement de grands philosophes, et quelquefois aussi les grands philosophes de grands poëtes, ne serait-ce que M. Cousin !

Nous ne doutons pas que le lecteur ne s'associe à cette appréciation sommaire d'un ouvrage qui, selon nous, dote la littérature nationale d'un genre de poésie jusqu'ici sans modèle dans les littératures étrangères comme dans la nôtre.

Digitized by Google

LA LISBÉTHÉIDE ou LE NOM DE LISBETH.

Poëme en sept chants.

PRÉLOGUE.

A la beauté que j'aime
Je dédie un poëme,
Et de son nom charmant
Chaque lettre est un chant.

CHANT Ier. L (*Elle-aile*).

A mon réveil, je parle d'*elle*,
C'est ma question d'Orient;
Puis, quand finit le jour, la nuit vient sous son *aile*
Nous réunir encor dans un songe riant.

CHANT IIe. I (*i*, *y*).

I, dans la langue de Virgile,
Dis-je, à mon cœur qui va, qui va, va, va toujours;
Ou bien je me fais grec, et, dans le même style,
Je compose une idylle
Pour chanter mes amours.

CHANT IIIe. S (*Est-ce? SS*).

Est-ce le vrai bonheur, *est-ce* une douce vie
Que d'être couronné, pape, empereur ou roi?
Jouer du violon est plus digne d'envie;
Car on porte toujours sa double SS avec soi.

CHANT IVe. B (*Baie*).

« — *Baie* où l'onde est si belle
« Où si sûr est le port,
« Mon batelier fidèle
« Tarde bien... est-il mort? »

« — Non, batelière impatiente,
« Sèche les larmes de tes yeux,
« Car sous la vague transparente
« Le batelier, pour tes cheveux,
« Cherchait une perle brillante,
« Il l'a trouvée; écoute, il chante,
« Le voici qui revient heureux. »

Digitized by Google

CHANT Ve. E (*Haie*).

Haie en fleurs, une fauvette
T'a confié ses enfants,
Au vautour qui les guette
Oppose tes piquants.
La fauvette gentille,
Avant d'être un oiseau
Hôte de la charmille,
Fut une jeune fille
Qu'adorait le hameau.

CHANT VIe. T. (*Thé*).

Thé, nectar de la Chine,
Breuvage social,
Liqueur vraiment divine
Quand par la main d'Aline
Son flot d'or est versé de l'urne de métal !

CHANT VIIe ET DERNIER. H (*Hache*).

Lettre de trahison ! Mais la hache homicide
Arme déjà mon bras !...
Rassure-toi, Lisbeth, sois libre, tu vivras,
Tu n'auras causé qu'un suicide.

ÉPILOGUE.

L'auteur, comme on le voit, rime sur tous les tons,
Il chante en son échoppe au lever de l'aurore ;
S'il fût né financier, il chanterait encore,
Berger, son chalumeau charmerait ses moutons,
Empereur, il aurait pour ministre un poëte.
Lambour, il conduirait au feu les pelotons,
Huissier..., de ses exploits il serait le trompette.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Commerce. — *Navigation.* — Le Canal de Suez. 5
Idem. Percement de l'isthme de Suez. Réponse à l'article de la *Revue d'Édimbourg*. 375
Histoire contemporaine. — *Biographie.* — Le baron de Stein. 33
Voyages. — *Mœurs d'Orient.* — Le Désert arabe entre Médine et la Mecque (Troisième extrait du Pèlerinage du lieutenant Burton).. 65
Idem. La Mecque et le mont Arafat (Quatrième extrait du Pèlerinage du lieutenant Burton).. 287
Histoire naturelle. — Le Jardin zoologique de Londres. 87
Politique étrangère. — Les Espérances de l'Italie. 123
Biographie. — Fox et ses contemporains, par M. Villemain. 149
Romans. — *Scènes historiques.* — La Conspiration de l'abbé (2e extrait).. . 195
Idem. *Idem.* (3e extrait).. . 407
Géographie politique. — *Histoire contemporaine.* — Le Nicaragua et les nouveaux flibustiers. 257
Biographie littéraire. — *Souvenirs contemporains.* — Amélia Opie. 335
Poésie. — Resurgam.. 374
A Mme Adélaïde Ristori. 488
La Lisbéthéide, poëme en sept chants, avec Prologue et Épilogue. 508
Mœurs. — *Usages.* — La nouvelle Nécropole de Londres. 453
L'Éphémère. 464
Miscellanées (Mœurs russes). — Une noce de marchands à Moscou 467
Ethnographie. — *Mœurs.* — Les Santals. 481
Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture. — Vacances de Pâques. — Progrès diplomatique. — La France relevée. — L'opposition des lords. — Le bégayement de lord Truro. — Galerie de portraits historiques. — Les grands seigneurs et les gens de lettres. — L'aristocratie et la démocratie dans le roman. — Walter Scott et Ch. Dickens. — Réfutation d'une assertion de M. de Montalembert. — Les mangeurs de crapauds. — Le parlement des repris de justice. — La vaisselle de la reine. — Un prétendant à la couronne. — Sorcier malheureux. — L'incendie de Covent-Garden. — Horloge magique. — Théâtres. — Le Premier imprimeur. — Le Mauvais génie. — Les Mémoires de M. Raikes. — Mrs Fitzherbert, etc. 229
Nouvelle substance alimentaire et nouvelle boisson.. 246
Nouvelles de Londres. — La Revue navale. — Lord Palmerston. — Le bourreau. — Dinornis. — Dunes, etc. 489
Chronique et Bulletin bibliographique. — La nativité impériale. — La nourrice et les poëtes. — Un cri de douleur. — Lamartine. — Les reprises du Théâtre-Français. — Vingt Aristophanes. — Bibliothèque Lévy, etc.. . . 251
Comme il vous plaira. — Medea. — Lamartine et Delphine Gay. — Contemplations. — De Paris à Bordeaux. — Mélanges, etc. 499

Typographie Hennuyer, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google